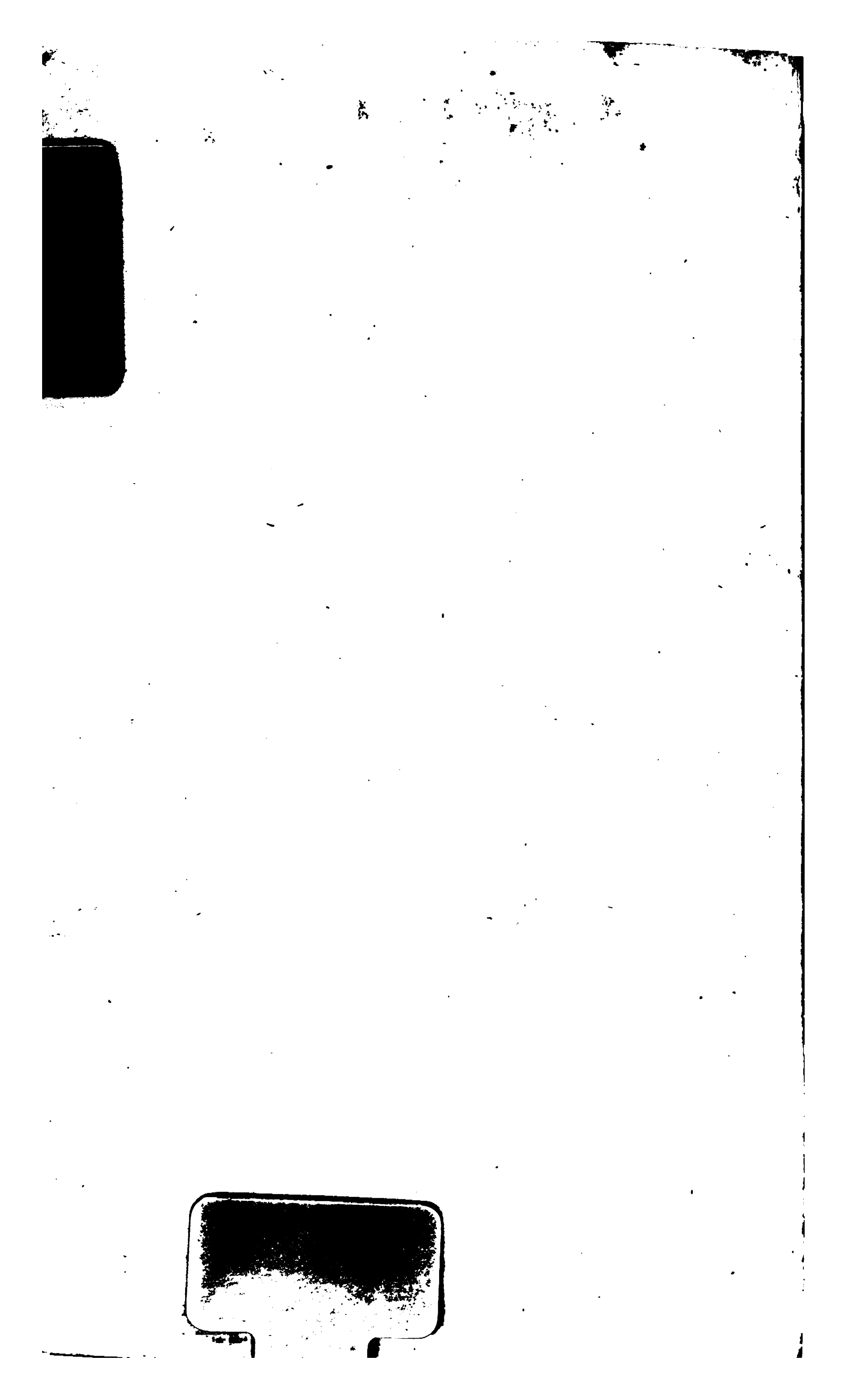


QUATRIÈME SUPPLÉMENT

AU NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

TOME TROISIÈME.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.

Tacit. Hist. lib. I. § 1.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; dans laquelle on expose, avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres;

AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

SUPPLÉMENT à toutes les précédentes ÉDITIONS du Dictionnaire Historique par une société de Gens de Lettres.

TOME DOUZIÈME.



A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et BUYNAND,



An XIII — 1805.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

QUATRIÈME SUPPLÉMENT.

M.

MAAS, (Nicolas) peintre Hollandois, très-bon coloriste, naquit à Dort en 1632, et mourut à Amsterdam en 1693. On a de lui, plus de portraits que de tableaux de cabinet.

* MABLY, (l'abbé Bonnot de) né à Grenoble, en mars 1709, et mort le 23 avril 1785, à 76 ans, étoit frère aîné de l'abbé *de Condillac*. Il fit ses premières études chez les Jésuites, à Lyon, et fut attaché dans sa jeunesse au Cardinal *de Tencin*, son parent : il n'eut d'ordres dans l'église que le sous-diaconat. Livré tout entier aux lettres, il ne fit jamais un pas vers la fortune ni vers les honneurs, même littéraires. Il se disoit plus jaloux de mériter l'estime générale que de l'obtenir. Il s'est contenté long-temps de mille écus de rente ; il avoit de plus une pension viagère qui lui étoit échue dans les partages de sa famille ; mais à la mort de son frère aîné, il l'abandonna à ses parens. La cour le dédommagea de cette privation généreuse, par une pension de 2,800 livres demandée et obtenue à son insçu par un de ses amis. Sa santé, devenue mauvaise dans les dernières années de sa vie, exigeoit plus de soins et une augmentation de dépense. Mais, voyant que ses économies annuelles, dont il formoit un fonds destiné pour un domestique attaché à lui depuis long-temps, et pour lequel il avoit déjà placé mille écus, ne pouvoient pas suffire à remplir ses vues, et se sentant dépérir, il s'étoit retranché sur la fin de ses jours le secours d'une chaise à porteurs. Il a laissé, en mourant, à ce domestique, une somme de quatre mille livres, le montant à peu près de sa succession. Ses ouvrages, qui ont fait la fortune des libraires, n'ont, en aucune manière, contribué à augmenter la sienne ; il se contentoit, pour toute rétribution, d'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuoit à ses amis. Le bruit avoit couru qu'on lui proposeroit l'éducation de l'héritier d'une grande monarchie ; il dit hautement que la base de ses leçons, seroit celle-ci : *Les Rois sont faits pour les Peuples ; et non les Peuples pour*

les Rois. Il aimoit à répéter cet adage de *Leibnitz : Le temps présent est gros de l'avenir.* Il connoissoit si bien l'un, qu'il devina souvent l'autre. La liberté des colonies Angloises, les changemens arrivés à Genève et en Hollande, furent prédits par lui, tant il connoissoit les états et les hommes. Cette expérience morale et politique lui donnoit quelquefois de l'humeur ; ses amis lui en faisoient des reproches, et l'appeloient quelquefois, *Prophète de malheur. — Il est vrai,* répondoit-il, *que je connois assez les hommes, pour ne pas espérer facilement le bien.* Il annonça, dans l'un de ses derniers ouvrages, que le *déficit* des finances en France, améneroit des impôts désastreux ; que pour les établir, les parlemens demanderoient les états généraux, et qu'alors naîtroit une révolution dans le gouvernement. On sait combien cette prédiction a été justifiée. Ses principaux ouvrages sont : I. *Parallèle des Romains et des François*, 1740, 2 vol. in-12. II. *Le Droit public de l'Europe*, 1774, 3 vol. in-12. III. *Observations sur les Grecs*, in-12. IV. *Observations sur les Romains*, 2 vol. in-12. Les unes et les autres sont profondément pensées, bien liées, remplies de vues fines et de conjectures heureuses. (*Voy.* GRACCHUS.) V. *Des Principes des négociations*, 1757, in-12. VI. *Entretiens de* Phocion *sur le rapport de la Morale avec la Politique*, in-12. La Société économique de Berne, à qui cet ouvrage excellent parut le code des Etats libres, lui adjugea le prix qu'elle distribue annuellement. L'auteur y donne avec précision et même avec agrément, des idées saines et lumineuses de la vertu patriotique et des devoirs qui attachent l'état aux citoyens, et les citoyens à l'état. Ce livre rendit l'abbé *de Mably* si recommandable, que les Polonois et les Américains eurent recours à ses lumières ; et les Hollandois mêmes reçurent de lui des conseils trop judicieux pour être écoutés dans des temps de trouble. Les Américains cependant ne conservèrent pas toujours leurs sentimens de déférence pour cet écrivain philosophe : voici ce qu'on lit dans le *Mercure de France* de janvier 1785 : « Le dernier ouvrage de M. l'abbé *de Mably*, sur les *Constitutions* des Etats-Unis de l'Amérique, a révolté les Américains contre cet estimable écrivain. Dans plusieurs Etats, on l'a pendu en effigie, comme *ennemi de la liberté et de la tolérance*, et son livre a été traîné dans la boue. Ce traitement qui pourra paroître plus honteux encore pour ceux qui l'ont infligé, que pour celui qui en est l'objet, prouve du moins que les Américains n'aiment pas qu'on leur donne des avis. » VII. *Observations sur l'Histoire de France*, 1765, deux vol. in-12. VIII. *Observations sur l'Histoire de la Grèce*, 1766, in-12. IX. *Entretiens sur l'Histoire*, in-12. On y trouve des réflexions judicieuses, des observations bien faites, une grande connoissance des historiens anciens et modernes. Mais il déprime peut-être trop ceux-ci, et exalte trop les autres. Il pensoit que les peuples d'aujourd'hui pouvoient se gouverner par les principes des républiques Grecque et Romaine. Mais étranger aux Etats libres par sa patrie, par son état, par son éducation, il est tombé peut-être dans les

défauts où tomberoit un républicain assez hardi pour dicter la constitution des royaumes. On ne doit cependant pas le confondre avec ces déclamateurs ignorans, qui n'écrivent sur la liberté qu'avec le transport au cerveau, et qui prennent pour de l'éloquence, les effervescences d'une tête exaltée. Le style de l'abbé *de Mably* est clair, correct, quelquefois élégant, mais un peu froid. Il fut accusé d'avoir adopté le système des philosophes du siècle, et cette opinion s'accrut dans quelques esprits, par la censure que fit la Sorbonne, d'un de ses Livres. La manière dont il termina sa vie, en recevant tous les sacremens, et sa haine pour *Voltaire*, semblent prouver qu'il ne pensoit pas en tout comme les sages modernes. L'abbé *Brizard* a publié un éloge très-bien écrit de ce publiciste, qui se lit en tête d'une collection des œuvres de celui-ci, faite à Paris en 1794, douze vol. in-8°; son portrait a été gravé en 1792 par *Alix*.

MACÉDONIA, (Camille) dame de Sicile, sauva par son courage la vie à son frère investi par des assassins. Elle fondit sur eux avec une demi-pique, et les mit en fuite. Elle ne se distingua pas moins par son esprit; les poëtes de sa patrie la célébrèrent dans leurs chants, et ont consacré son souvenir.

MACHÆTA, vieille femme de Macédoine, demandoit justice à *Philippe* père d'*Alexandre*. Ce prince sortoit d'un festin splendide, et s'endormit en l'écoutant. A son réveil, il n'en condamna pas moins *Machæta*. Celle-ci, sans s'étonner, lui annonça qu'elle appeloit du jugement. *A qui donc*, reprit le monarque. —*J'en appelle*, dit-elle, de *Philippe ivre et endormi, à Philippe à jeun et éveillé.* Le roi, loin de s'offenser de sa hardiesse, s'empressa de lui accorder sa demande.

MACHAM, (Robert) né sous le règne d'*Edouard III* roi d'Angleterre, conçut une vive passion pour *Anne Dorset*; mais n'ayant pu l'obtenir de ses parens, il l'enleva, et gagna un vaisseau qui l'attendoit. L'ancre fut levée aussitôt, et l'amant ordonna de faire voile vers les côtes de France; une tempête horrible étant survenue, le vaisseau se perdit sur l'immensité de l'Océan. Il vogua treize jours sans trouver de rivage; enfin, le quatorzième au matin il aborda à une isle déserte, mais agréable, où la beauté du ciel, la douceur du climat, l'abondance des fruits, l'invitèrent à fixer son séjour avec sa compagne. Telle fut l'événement auquel on dut la découverte de l'isle de Madère. Quelques-uns des compagnons de *Macham*, s'étant embarqués de nouveau, échouèrent sur le rivage de Maroc, et furent faits prisonniers. Ils racontèrent leur aventure à un Espagnol de Séville nommé *Jean de Moralès*. Celui-ci, de retour dans sa patrie, instruit de la situation de l'isle et des signes qui devoient la faire reconnoître, proposa à quelques-uns de ses compatriotes de l'aller chercher, et la trouva. *Macham* et son épouse n'existoient plus, et ils avoient été inhumés dans la même fosse au pied d'un grand arbre.

MACHARTI, (N...) mort vers 1740, a laissé au théâtre italien, *Arlequin Phaéton*, représenté en 1725.

IV. MACHAULT, (N... de) fut nommé contrôleur général en 1745, et parut vouloir mettre de l'ordre dans les finances. Pour y parvenir, il voulut faire taxer plus fortement le clergé, et ordonna qu'il donneroit un état de ses biens, afin que le roi pût voir ce que ce corps possédoit, et ce qu'il pouvoit fournir au gouvernement. Cette entreprise déplut au clergé; qui refusa ce qu'on lui demandoit, et le ministre fut obligé de l'abandonner. *Machault* passa, en 1754, du ministère des finances à celui de la marine, et quoiqu'il fût naturellement fier et d'un abord glacial, il parut avoir changé de caractère. Il accueillit les officiers avec bonté, et montra du zèle et de bonnes vues pour le rétablissement de nos escadres. Ses services n'empêchèrent point sa disgrace. Il fut exilé par des intrigues de cour le 2 février 1757, et mourut quelque temps après.

* MACHIAVEL, (Nicolas) fameux politique, naquit à Florence en mai 1469, d'une famille noble et patricienne, honorée des premières dignités de la république. Il se distingua de bonne heure dans la carrière des lettres, et réussit assez dans le genre comique: le pape *Léon X*, protecteur de tous les talens, fit représenter ses pièces sur le théâtre de Rome. *Machiavel* étoit d'un caractère inquiet et remuant: il fut accusé d'avoir eu part à la conjuration de *Soderini* contre les *Médicis*: on le mit à la question, mais il n'avoua rien. Les éloges qu'il prodiguoit à *Brutus* et à *Cassius*, le firent soupçonner d'avoir trempé dans une autre conspiration contre *Jules de Médicis*, depuis pape sous le nom de *Clément VII*; mais comme ces soupçons étoient destitués de preuves, on le laissa tranquille. Il n'aimoit pas la puissance pontificale. Le cardinal de Rouen ayant dit devant lui, que les Italiens n'entendoient rien au métier de la guerre; *les François*, lui répondit Machiavel, *n'entendoient pas davantage aux affaires d'état, puisqu'ils laissent tant s'accroître la puissance du pape*. La république de Florence, instruite de ses connoissances en histoire et en politique, le choisit pour son secrétaire et pour son historiographe. Après s'être retiré des affaires, il mourut dans une honorable pauvreté. L'opium que les médecins lui avoient prescrit, mais dont il prit une trop forte dose, termina ses jours. *Binet* dit, qu'avant de rendre l'esprit, il fit part d'une vision qu'il avoit eue. Il avoit vu d'un côté un tas de pauvres gens, déchirés, affamés, contrefaits; et on lui dit que c'étoient les habitans du Paradis. Il entrevit, de l'autre, *Platon*, *Sénèque*, *Plutarque*, *Tacite*, et d'autres écrivains de ce genre; et on lui dit que c'étoient les damnés. Il répondit: « Qu'il aimoit mieux être en enfer avec ces grands esprits, pour traiter avec eux d'affaires d'état, que d'être avec les bienheureux qu'on lui avoit fait voir. » Peu de temps après il rendit l'âme. Mais ce conte est un roman, fait pour donner une idée de la façon de penser de *Machiavel*, ou du moins de ce qu'on croyoit être sa façon de penser. Il mourut presque à la veille de la grande révolte des Florentins contre *Clément VI*, heureux de n'avoir pas été témoin des maux cruels de sa patrie, dont il auroit eu une bonne part,

comme attaché aux *Médicis*. S'il avoit des partisans à Florence, il avoit encore plus d'ennemis, parce qu'il ne cachoit pas assez la supériorité de son esprit, et ne modéroit point la causticité de son caractère. Il exerçoit sa censure sur les grandes et les petites choses ; il ne vouloit rien devoir à la religion, et la proscrivoit même. On a de lui, plusieurs ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre doivent être regardés, pour la plupart, comme des fruits empoisonnés d'une jeunesse peu réglée. L'auteur ne manque ni d'imagination ni de facilité, ni d'agrément ; mais il ne respecte pas assez la pudeur. Les principaux sont : I. *L'Ane d'or*, à l'imitation de *Lucien* et d'*Apulée*. II. *Belphégor*, que *la Fontaine* a imité et surpassé. III. Quelques petits *Poëmes*, les uns moraux, les autres historiques. Ses productions en prose sont : I. Deux Comédies : la première, intitulée *la Mandragore*, est une des meilleures qui aient été faites de son temps. *J. B. Rousseau*, dans sa jeunesse, la trouva si piquante qu'il en fit une traduction libre, imprimée à Londres, en 1723, dans le Supplément de ses Œuvres. On doute que le théâtre françois pût s'accommoder de l'original et de la copie. L'autre Comédie de *Machiavel* (*Clitia*), est imitée de la *Casina* de *Plaute*, et est inférieure à son modèle. Les deux pièces de *Machiavel* réussirent, non pour le plan qui est assez irrégulier, mais pour le style qui est pur et élégant, et sur-tout parce que, dans un temps de libertinage, la *Mandragore*, qui est un sujet licencieux, ne pouvoit manquer de plaire beaucoup. *Machiavel* joignoit au talent de faire des pièces de théâtre, celui de les jouer. Il réussissoit, suivant *Varillas*, à rendre les gestes, la démarche et le son de voix de ceux qu'il voyoit. II. Des *Discours* sur la première Décade de *Tite-Live*. Il y développe la politique du gouvernement populaire, et en s'y montrant un zélé partisan de ce qu'il appelle la liberté, il débite des maximes perverses dont un tyran pourroit abuser. Il met à contribution, sans beaucoup d'ordre ni de choix, l'histoire des peuples et des républiques anciennes et modernes. A travers cette multitude de faits, se trouvent quelques principes applicables aux différens gouvernemens, mais sur-tout à l'administration républicaine. III. Son *Traité du Prince*, qu'il composa dans sa vieillesse, pour servir de suite à l'ouvrage précédent. C'est un des ouvrages les plus dangereux qui se soient répandus dans le monde ; c'est le bréviaire des ambitieux, des fourbes et des scélérats. *Machiavel* professe le crime dans ce livre abominable, et y donne des leçons d'assassinat et d'empoisonnement. Ceux qui excusent *Machiavel*, disent que c'est à la situation particulière de l'Italie telle qu'elle étoit de son temps, plus qu'à la trempe de son esprit et de son caractère que nous devons les maximes exécrables qu'il débite. Quoi qu'il en soit, *César Borgia*, bâtard du pape *Alexandre VI*, monstre qui se souilla de tous les crimes pour se rendre maître de quelques petits états, est le prince que *Machiavel* préfère à tous les souverains de son temps, et le modèle sur lequel il veut que les potentats se forment. *Amelot de la Houssaye*, traducteur de cet

ouvrage, a voulu le justifier par d'assez mauvaises raisons : il n'a persuadé personne. « Loin de nous, dit *Saurin* dans son beau sermon sur l'*accord de la religion et de la politique*, loin de nous les abominables maximes de ce pernicieux Florentin, qui a donné aux politiques ces leçons funestes : qu'un prince qui veut se maintenir doit apprendre à n'être pas vertueux, quand les besoins des affaires le demandent; qu'il doit ménager son bien particulier, et n'être libéral que du bien public; qu'il ne doit tenir sa parole que quand il le peut sans s'apporter du dommage; qu'il ne doit pas tant aspirer à avoir toutes les vertus qu'à paroître les posséder; qu'il doit paroître clément, fidelle, intègre, religieux, mais savoir être l'opposé; qu'il ne peut observer tout ce qui fait passer pour bons les autres hommes, parce que les besoins de l'état l'obligent souvent à agir contre la charité, contre l'humanité, contre la religion; qu'il doit manier son esprit selon que soufflent les vents de la fortune, sans s'écarter du bien tant qu'il le peut; mais aussi sans se faire un scrupule de commettre le mal lorsqu'il le faut, etc. etc. » *Fréderic II* roi de Prusse, a donné, dans son *Anti-Machiavel*, in-8°, un antidote contre le poison de l'auteur Italien. Sa réfutation est beaucoup mieux faite et mieux écrite que l'ouvrage réfuté; et c'est un bonheur pour le genre humain, dit l'éditeur de cette critique, que la vertu ait été mieux ornée que le crime. *Voyez* FRÉDERIC II. Le meilleur ouvrage de *Gaspard Scioppius*, est une apologie de *Machiavel*. IV. L'*Histoire de Florence*, depuis 1205, jusqu'en 1494. L'édition des *Juntes*, en 1532, in-4°, à Florence, est fort rare. Le commencement de cette Histoire est un tableau très-bien peint de l'origine des différentes souverainetés qui s'étoient élevées autrefois en Italie. L'historien y traite quelquefois favorablement sa patrie, et avec trop peu de ménagement les étrangers. Il prodigue les réflexions; et ces réflexions, souvent trop recherchées, ont plus d'éclat que de solidité, et tiennent plus du style d'un déclamateur que de celui d'un sage politique. Ces défauts sont un peu couverts par l'exactitude et par les recherches de l'auteur. V. La *Vie de Castrucio Castracani*, souverain de Lucques, traduite en françois par M. *Dreux du Radier*, et imprimée à Paris, en 1753. Elle est peu estimée par les politiques judicieux, et ne l'est guère plus par les gens de goût. L'auteur a été plus soigneux d'embellir son sujet que de rechercher la vérité. VI. Un *Traité de l'Art Militaire*, dans lequel il a très-mal travesti *Végèce*. VII. Un *Traité des émigrations des peuples Septentrionaux*. Tous ces différens ouvrages sont en italien. Ils ont été recueillis en deux vol. in-4°, en 1550, sans nom de ville. On en a fait de nouvelles éditions : 1.° à Amsterdam, en 1725, 4 vol. in-12, assez bien exécutée, mais fort incorrecte; 2.° à Londres, 1747, en 2 vol. in-4°, et 1772, trois vol. in-4°; 3.° à Paris, 1768, six vol. in-12. Ils ont été traduits en françois, avec assez peu d'élégance, par *Tilard*, calviniste réfugié, 1723, en six vol. in-12. On n'y trouve pas la version des comédies ni des contes. On en a donné une autre

édition, augmentée de l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse ; à la Haye, 1743, six vol. in-12. On a publié à Florence, en 1767, la correspondance de *Machiavel*, pendant le cours de ses négociations. On y voit, dit M. *Landi*, le ministre sage, adroit, habile ; mais point du tout le politique scélérat, tel qu'il paroit dans quelques-uns de ses livres. Ses enfans l'aimoient avec la plus vive tendresse. *Warchi*, quoique son ennemi, avoue qu'il étoit d'un caractère obligeant, et que toutes les personnes remarquables de Florence l'estimoient et s'assembloient dans les jardins de *Cosmo Ruccelaï*, pour jouir des agrémens de sa conversation, de sa familiarité et de ses lumières.

MAC-NEVEN OKESSI, savant médecin de Bohême, est mort à Prague, en 1787. Ses qualités morales lui avoient acquis un grand nombre d'amis ; et ses profondes connoissances dans la médecine, une célébrité qu'il a conservée toute sa vie.

MACPHERSON, (Jacques) Ecossois, né en 1738, et mort en 1796, a publié une *Traduction* de l'*Iliade ;* une *Introduction à l'Histoire* de la Grande-Bretagne ; et une *Histoire* d'Angleterre, depuis 1660 jusqu'à l'avénement de la maison d'Hanovre au trône. L'écrit qui lui a fait le plus de réputation, est sa *Traduction* des Poésies d'*Ossian*, où l'on a reconnu de grandes beautés, et qui ont aussi été traduites en françois. *Johnson* et plusieurs autres écrivains, ont cru ces poésies supposées, et qu'*Ossian* n'exista jamais ; *Macpherson* en soutint l'authenticité, et eut le docteur *Blair* pour défenseur.

MACRET, (Charles-François-Adrien) célèbre graveur, né à Abbeville en 1750, mort en décembre 1783, d'une fièvre lente occasionnée par la douleur de la perte de sa femme. Ses gravures sont en grand nombre et estimées.

MADAN, (Martin) ministre Anglois, mort en 1790, a publié une *Traduction* de *Juvenal*, en anglois ; estimée : mais il est sur-tout connu par son livre intitulé *Théliptora*, ou *Traité* de la séduction des femmes. Il y soutient l'utilité et la légitimité de la polygamie.

MADOX, (Thomas) historiographe royal sous *George I*, roi d'Angleterre, dédia à ce prince son *Histoire des Villes et Bourgs* de cette isle ; mais il est principalement connu par une savante *Histoire de l'Echiquier*, 1711, in-folio, réimprimée en 1769, in-4.° Ses recherches sur les antiquités d'Angleterre, sont en manuscrit dans le *Muséum* de Londres, et forment 94 vol. in-folio et in-4.°

MAGATTI, (Pierre-Antoine) habile peintre d'histoire, naquit à Vacallo dans le bailliage de Mendriz, en 1687, et mourut à Varèse en 1768.

III. MAGDELEINE, dite du St-Sacrement, née à Saint-Sever, petite ville de Gascogne, le 6 avril 1617, fit profession religieuse à Bordeaux, dans le couvent des Carmélites qu'elle édifia par ses austérités et l'exercice de toutes les vertus. Elle a écrit deux Opuscules, l'un sur la prière, l'autre sur les vertus théologales,

Ils sont imprimés à la suite de sa Vie, par D. *Martianay*. *Magdeleine* mourut à l'âge de 80 ans.

IV. **MAGDELEINE DE FRANCE**, reine de Navarre, fille de *Charles VII* et de *Marie d'Anjou*, naquit le 1er décembre 1443. Fiancée à *Ladislas* roi de Hongrie, son mariage ne fut point consommé avec ce prince, qui mourut subitement empoisonné. Elle épousa ensuite *Gaston de Foix*, qui mourut en 1470. Neuf ans après, elle devint régente du Royaume de Navarre, et soutint avec vigueur son gouvernement contre les entreprises de *Ferdinand* roi d'Aragon, et les querelles particulières de *Beaumont* et des *Grammont*, qui avoient long-temps désolé le pays. *Magdeleine*, après avoir fait couronner *Catherine* sa fille, reine de Navarre, et lui avoir fait épouser *Jean d'Albret*, mourut en 1495, et fut inhumée dans la cathédrale de Pampelune.

* V. **MAGDELEINE DE FRANCE**, fille du roi *François I*, et femme de *Jacques V* roi d'Ecosse, naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 10 août 1520. Ce prince, prévenu favorablement par les bruits publics pour l'esprit et la beauté de cette princesse, résolut de la mériter en secourant *François I*, dans le temps qu'on appréhendoit que l'empereur n'envahît la Provence et le Dauphiné. Mais, malheureusement, une tempête épouvantable dispersa la flotte Ecossoise, sur laquelle il y avoit 16,000 hommes de débarquement. *Jacques* ne laissa pas d'aborder à Dieppe, et de prendre la poste pour aller demander à *François Ier* sa fille en mariage. Ce monarque généreux, sollicité par un prince aussi généreux que lui, ne put lui refuser l'objet de sa demande. *Magdeleine* fut mariée à Paris le 1er janvier 1536, et mourut de la fièvre en Ecosse, dès le 7 juillet suivant. Le poëte *Ronsard* s'écrie :

La belle *Magdeleine*, honneur de chasteté,
Une Grace en beauté, Junon en majesté,
A peine de l'Ecosse avoit touché le bord,
Quand au lieu d'un royaume, elle y trouva la mort.
Ni larmes du mari, ni beauté ni jeunesse,
Ni vœu ni oraison ne fléchit la rudesse
De la Parque qu'on dit la fille de la Nuit,
Que cette belle Reine avant que porter fruit
Ne mourut en sa fleur. . . . . .

MAGHEM, nourrice d'*Akbar*, troisième empereur des Mogols, donna à ce prince de bons conseils pour régner avec gloire, et l'affranchit de la tutelle tyrannique où le retenoit *Beyram*, son gouverneur. Elle le fit couronner solennellement à Dehli, et lui ménagea l'estime et la fidélité des grands. *Beyram* se retira dans le Guzarate, où l'un de ses esclaves l'assassina en 1356. *Maghem*, honorée par les Orientaux, mourut dans un âge très-avancé.

MAGISTRIS, (Simon de) Patrice Romain, né à Serra, en 1728, et mort à Rome le 6 octobre 1802, âgé de 75 ans, se rendit célèbre par la connoissance profonde des langues savantes : il parloit l'hébreu, le grec et le latin, avec autant de facilité que l'italien. *Pie VI*, qui l'employoit fréquemment à des recherches relatives à l'antiquité ecclésiastique, récompensa ce savant qui étoit de la congrégation de l'Oratoire de *St. Philippe*

de *Néri*, en le nommant évêque de Cyrène, et secrétaire perpétuel de la congrégation établie à Rome pour la correction des livres de l'Église d'Orient. Il fit admirer dans cet emploi, la vaste étendue de son érudition et de sa critique. *Magistris* a sur-tout bien mérité de la religion par la belle édition grecque de *Daniel*, d'après la *version* des Septante, Rome, 1772, in-folio. On en croyoit le texte perdu, mais il fut retrouvé dans un manuscrit de la bibliothèque du prince *Chigi;* on y a joint l'interprétation grecque de *St. Hippolyte*, martyr, la confrontation de la version de *Théodotion*, avec une partie du livre d'*Esther* en chaldaïque, et cinq dissertations apologétiques sur cette version des Septante. *Magistris* a été encore l'éditeur des deux ouvrages suivans: I. *Acta Martyrum ad ostia Tiberina ex mss. Codice Regid biblothecæ Taurinensis;* Romæ, 1795. II. *Sancti Dyonisii Alexandrini Episcopi cognomento Magni, quæ supersunt;* Romæ, 1796, en grec et latin, in-folio. Cette belle édition est précédée de la vie de *St. Denis* d'Alexandrie, et d'une savante préface sur l'authenticité de l'ouvrage. III. On a encore de ce savant prélat, *Gli attidi cinque Martiri nella corea, coll' origine della Fede in quel Regno;* Rom. 1801, in-8.° Ennemi déclaré de l'incrédulité moderne, *Magistris* consacra ses veilles à confondre l'impiété et à soutenir courageusement les intérêts du Christianisme. Sa vie édifiante prouva, encore mieux que sa plume, qu'il fut profondément pénétré de l'excellence et de la vérité de la religion.

MAGNIER, (Philippe) habile sculpteur, mort à Paris en décembre 1715, à 68 ans, orna de ses statues les parcs de Versailles et de Marly.

MAGOG, chef des anciens Scythes, auquel on attribue la civilisation de plusieurs peuples du Nord; il introduisit parmi eux la connoissance de plusieurs arts. *Schroderus* dans son *Lexique Scandinave*, le fait inventeur des *Runes*, espèce d'hiéroglyphes ou caractères dont se sont servis les peuples Septentrionaux, et dont l'usage a précédé en Europe celui des lettres grecques. *Rudbeck* fait remonter l'usage des Runes au 3e siècle, après le déluge. Il n'en compte que seize primitives; et, pour démontrer qu'elles n'ont aucun rapport avec les lettres connues, il a inséré dans son *Atlantique*, une table comparative de ces caractères, avec les lettres gothiques, hébraïques, phéniciennes, grecques et latines. *Voyez* VERELIUS.

MAHMED, (Aga) issu de l'une des premières familles du Khorasan en Perse, étoit au berceau, lorsque *Thamas-Kouli-Kan* fit égorger, en 1738, son père et ses frères. Ce vainqueur barbare, se contenta de prendre contre *Mahmed*, une précaution qui empêcha celui-ci de perpétuer sa race. Il n'en devint pas moins, comme l'eunuque *Narsès*, un homme d'état et un grand guerrier. Après la mort de *Thamas*, la mère de *Mahmed* se remaria, et eut plusieurs autres enfans qui furent les plus grands ennemis de leur frère. *Mourtouza*, l'un d'eux, implora le secours de la Russie, mais *Aga*-

Mahmed ne se rendit pas moins le maître du Guilan, du Mazanderan, du Schirvan, et de plusieurs autres provinces. L'amiral *Woïno-Witsch*, ayant établi un comptoir sur la côte d'Astérabath, avec le commencement d'une forteresse, où il plaça dix-huit canons, *Mahmed* vint la voir, feignit d'en admirer la construction, et engagea l'amiral à venir lui rendre visite avec ses principaux officiers, dans une maison de plaisance qu'il avoit dans les montagnes : ils s'y rendirent le lendemain ; mais ils ne furent pas plutôt arrivés qu'on les chargea de fers, en les menaçant de leur trancher la tête, si la forteresse n'étoit sur-le-champ démolie. Il fallut obéir : les murs furent rasés, les canons embarqués, et les officiers Russes chassés de la côte. *Ghedahed*, l'un des rivaux de *Mahmed* avoit fait sur lui quelques conquêtes. Mais ce dernier, ayant gagné ses principaux agens, *Ghedahed* fut livré par eux à son ennemi, qui lui fit trancher la tête, à la fin de 1786. Rien n'arrêta plus les conquêtes de *Mahmed*, qui subjugua la Perse entière. Héritier des desseins de *Schah-Nadir*, il vouloit s'emparer d'Astrakan, et fermer la mer Caspienne aux Russes, lorsque la mort vint mettre fin à tous ses projets.

MAILHOL, (N**) né à Carcassone, mort vers 1760, est auteur de quelques pièces de théâtre. I. *Paros*, tragédie, représentée en 1754. II. *Les Femmes*, comédie, 1754. III. *Lycurgue* ou *les Lacédémoniennes*, comédie en trois actes, et en vers libres.

MAILLE, (N**) Oratorien, né à Brignoles en 1707, mort à Marseille en 1762, a donné en trois vol. in-12, *Le Père Berruyer convaincu d'Arianisme et de Pélagianisme.*

* III. MAILLÉ DE BREZÉ, (Armand de) duc de Fronsac et de Caumont, marquis de Graville et de Brezé, fils du précédent, commença à se distinguer en Flandre en 1638. L'année suivante, il commanda les galères du roi, puis l'armée navale, et défit la flotte d'Espagne, à la vue de Cadix, le 22 juillet 1640. Il fut envoyé ambassadeur en Portugal en 1641, et remporta, les années suivantes de grands avantages sur mer contre les Espagnols ; mais il échoua devant Tarragone. Ses services lui méritèrent la charge de surintendant général de la navigation et du commerce. Il fut tué sur mer d'un coup de canon, le 14 juin 1646, à 27 ans, tandis qu'on faisoit le siége d'Orbitello. Il avoit plus de vertu qu'on n'en a ordinairement à son âge. Ayant fait gagner, par sa protection, un procès à une dame de condition du Poitou, qui n'avoit pour elle que son nom, et une fille jeune et belle ; *Monsieur*, lui dit-elle en lui présentant cette demoiselle, *vos services sont au-dessus de ce que je pourrois faire pour les reconnoître ; il n'y a que ma fille qui puisse m'acquitter auprès de vous. Maillé* fut révolté d'un pareil discours ; et ayant reconnu dans la demoiselle autant de vertu que de beauté, il lui donna huit mille livres pour prendre l'habit religieux dans un monastère. *Voyez* I. FOUCAULT.

II. MAILLEBOIS, (N. comte de) lieutenant général des armées de France, commanda avec succès un corps de troupes, dans

les guerres d'Allemagne, et fut envoyé en 1784, en Hollande, pour y soutenir le parti qui s'y élevoit contre la Prusse. Sorti de France pendant la révolution, il mourut à Maestricht, en 1792.

MAIMBÇAI, (N.) né à Londres, vint très-jeune en France, et s'attacha au spectacle de la Foire Saint-Germain à Paris, où il s'occupa de la composition de Ballets et de Pantomimes, qui eurent du succès. Les plus remarquables furent, *Les Dupes, la Fête Angloise, l'Heureux désespoir, à Trompeur trompeur et demi, le Diable boiteux, Chacun à son tour.* Dans la *Fête Angloise*, jouée en 1740, on vit une décoration du temple de l'Hymen qui fut admirée, et commença à donner l'idée de ce genre de beauté et de la véritable perspective théâtrale.

MAINFRAY, (Pierre de) né à Rouen, fit jouer, au commencement du siècle passé, trois tragédies, *Cyrus*, *Soliman* et *Hercule*. Cette dernière n'est qu'en quatre actes.

* MAINTENON, (Françoise d'Aubigné, marquise de) petite-fille de *Théodore-Agrippa d'Aubigné*, naquit le 8 septembre 1635, dans une prison de Niort, où étoient enfermés *Constant d'Aubigné* son père, et sa mère *Anne de Cardillac*, fille du gouverneur du Château-Trompette à Bordeaux. *Françoise d'Aubigné* étoit destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée par un serpent; ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée avec la plus grande dureté chez Mad. *de Neuillant* sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser *Scarron* qui logeoit auprès d'elle dans la rue d'Enfer. Ce poëte, ayant appris combien Mlle *d'Aubigné* avoit à souffrir avec sa parente, lui proposa de payer sa dot, si elle vouloit se faire religieuse; ou de l'épouser, si elle vouloit se marier. Mlle *d'Aubigné* prit ce dernier parti, et un an après, n'étant âgée que de seize ans, elle donna sa main au burlesque *Scarron*. Cet homme singulier étoit sans bien, et perclus de tous ses membres; mais sa famille étoit ancienne dans la robe, et illustrée par de grandes alliances. Son oncle étoit évêque de Grenoble, et son père conseiller au parlement de Paris. Sa maison étoit le rendez-vous de ce que la cour et la ville avoient de plus distingué et de plus aimable: *Vivonne, Grammont, Coligni, Charleval, Pellisson, Hénault, Marigni*, etc.: tout le monde alloit le voir, comme un homme aimable, plein d'esprit, d'enjouement et d'infirmités. Mlle *d'Aubigné* fut plutôt son amie et sa compagne, que son épouse. Elle se fit aimer et estimer, par le talent de la conversation, par son esprit, par sa modestie et sa vertu. Cette vertu n'étoit point de l'hypocrisie, quoi qu'en aient dit ses détracteurs. « Je ne suis pas étonnée, écrivoit Mad. *de Maintenon* en 1709, qu'on soupçonne ma jeunesse: ceux qui parlent ainsi, en ont une très-déréglée, ou ne m'ont pas connue. Il est fâcheux d'avoir à vivre avec d'autres gens que ceux de son siècle: et voilà le malheur de vivre trop longtemps. » Nous ajouterons que la

célèbre *Ninon de Lenclos* rendit toujours les témoignages les plus favorables à ses mœurs. *Scarron* étant mort le 27 juin 1660, sa veuve retomba dans la misère. Un épicurien, nommé le marquis *de C***, lui offrit sa main. Elle refusa. « Que pensez-vous, écrivoit alors Mad. *Scarron*, de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. *Scarron ?* Grand Dieu ! quelle différence ! Sans fortune, sans plaisirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie ; celui-ci l'auroit haïe et éloignée. M. *Scarron* avoit cet enjouement que tout le monde sait, et cette bonté d'esprit que personne ne lui a connue. Celui-ci n'a l'esprit brillant ni solide, ni badin ; s'il parle, il est ridicule. Mon mari avoit le fond excellent ; je l'avois corrigé de ses licences ; il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur ; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple. *C*** n'aime que ses plaisirs, et n'est estimé que d'une jeunesse perdue ; livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare et prodigue ; au moins m'a-t-il paru tout cela. » Ce refus fut blâmé par quelques amis de Mad. *Scarron*, mais *Ninon* l'approuva. *Cette femme*, dit-elle, *vaut tous les marquis de France*. Mad. *Scarron* fit solliciter long-temps et vainement auprès de *Louis XIV*, une pension dont son mari avoit joui comme *malade de la reine*. On présenta des placets. Le cardinal *Mazarin* en ayant lu un, demanda si la suppliante se portoit bien : sur ce qu'on lui dit qu'oui ; *elle est donc inhabile*, répondit-il, *à succéder à la pension d'un homme qui se portoit mal*. Ne pouvant l'obtenir, elle résolut de s'expatrier. Une princesse de Portugal, élevée à Paris, écrivit à l'ambassadeur, et le chargea de lui chercher une dame de condition et de mérite pour élever ses enfans. On jeta les yeux sur Mad. *Scarron*, et elle accepta. Avant de partir, elle se fit présenter à Mad. *de Montespan*, en lui disant, *qu'elle ne vouloit pas se reprocher d'avoir quitté la France sans en avoir vu la merveille*. Mad. *de Montespan* fut flattée de ce compliment, et lui dit, qu'*il falloit rester en France ;* elle lui demanda un placet qu'elle se chargea de présenter au roi. Lorsqu'elle présenta ce placet : *Quoi ! s'écria le roi, encore la veuve Scarron ! N'entendrai-je jamais parler d'autre chose ? — En vérité, Sire*, dit Mad. de Montespan, *il y a long-temps que vous ne devriez plus en entendre parler*. La pension fut accordée, et le voyage de Portugal rompu. Mad. *Scarron* alla remercier Madame *de Montespan*, qui fut si charmée des graces de sa conversation qu'elle la présenta au roi. On rapporte que le roi lui dit : *Madame, je vous ai fait attendre long-temps ; mais vous avez tant d'amis que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous*. Sa fortune devint bientôt meilleure. Mad. *de Montespan*, voulant cacher la naissance des enfans qu'elle alloit avoir du roi, jeta les yeux sur Mad. *Scarron*, comme sur la personne la plus capable de garder le secret, et de les bien élever. Celle-ci s'en chargea, et en devint la gouvernante. Elle mena alors une vie gênante et retirée, avec sa pension de deux mille livres seulement, et le chagrin de savoir qu'elle ne plaisoit point au roi. Ce prince avoit un certain éloignement pour elle. Il la regar-

étoit comme une espèce de prude et comme un bel esprit ; et quoiqu'il en eût beaucoup lui-même, il ne pouvoit souffrir ceux qui vouloient le faire briller. *Louis XIV* l'estimoit d'ailleurs ; il se souvint d'elle, lorsqu'il fut question de chercher une personne de confiance pour mener aux eaux de Barége le duc *du Maine*, né avec un pied difforme. Mad. *Scarron* conduisit cet enfant ; et comme elle écrivoit au roi directement, ses lettres effacèrent peu à peu les impressions désavantageuses que ce monarque avoit prises sur elle. Le petit duc *du Maine* contribua aussi beaucoup à le faire revenir de ses préventions. Le roi jouoit souvent avec lui, content de l'air de bon sens qu'il mettoit jusque dans ses jeux, et satisfait de la manière dont il répondoit à ses questions : *Vous êtes bien raisonnable*, lui dit-il un jour ! — *Il faut bien que je le sois*, répondit l'enfant ; *J'ai une gouvernante qui est la raison même.* — *Allez*, reprit le roi, *allez lui dire que vous lui donnez cent mille francs pour vos dragées.* Elle profita de ces bienfaits pour acheter, en 1674, la terre de Maintenon, dont elle prit le nom. Ce monarque, qui ne pouvoit pas d'abord s'accoutumer à elle, passa de l'aversion à la confiance, et de la confiance à l'amour. Mad. *de Montespan*, inégale, bizarre, impérieuse, servit beaucoup par son caractère à l'élévation de Mad. *de Maintenon*, qui, en détachant le roi d'une liaison criminelle, parvint à occuper dans son cœur la place qu'y tenoit Mad. *de Montespan*. *Louis XIV* lui donna la place de dame d'atours de Mad. *la Dauphine*, et peu de temps après il lui offrit celle de dame d'honneur. Mad. *de Maintenon* la refusa, en faisant sentir au monarque que cette charge ne feroit qu'irriter l'envie contre elle. *Quant à l'honneur que cette place me feroit, ne les ai-je pas tous dans l'offre que me fait votre majesté.* Le roi fit de nouvelles instances, qui ne purent la déterminer à accepter. *Puisque vous ne voulez pas*, lui dit-il, *jouir de mes graces ; il faut du moins, Madame, que vous jouissiez de vos refus* ; et après son diné, il en instruisit les courtisans. *Louis XIV* pensa bientôt à l'élever plus haut. Ce prince étoit alors dans cet âge où les hommes ont besoin d'une femme, dans le sein de laquelle ils puissent déposer leurs peines et leurs plaisirs. Il vouloit mêler aux fatigues du gouvernement, les douceurs innocentes d'une vie privée. L'esprit doux et conciliant de Mad. *de Maintenon*, obligée de bonne heure par la pauvreté à se plier aux différens caractères, lui promettoit une compagne agréable et une confidente sûre. Le Père *de la Chaise*, son confesseur, lui proposa de légitimer sa passion pour elle par les liens indissolubles d'un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'église. La bénédiction nuptiale fut donnée vers la fin de 1685, par *Harlai*, archevêque de Paris, en présence du confesseur et de deux autres témoins. *Louis XIV* étoit alors dans sa 48e année, et la personne qu'il épousoit, dans sa 50e. Ce mariage parut toujours problématique à la cour, quoiqu'il y en eût mille indices. Mad. *de Maintenon* entendoit la messe dans une de ces tribunes qui sembloient n'être que pour la famille royale ; elle s'habilloit et se

déshabilloit devant le roi, qui l'appeloit *Madame.* tout court. Dans l'intérieur du palais, il n'étoit pas possible de méconnoître en elle l'épouse d'un roi. Elle ne se levoit qu'un instant quand *Monseigneur* ou *Monsieur* entroient. Les princes et les princesses du sang n'étoient admis dans son appartement que par des audiences demandées, ou lorsqu'elle les envoyoit chercher pour leur faire quelque sèche réprimande. Jamais elle n'appela la duchesse de *Bourgogne* que *Mignonne ;* et celle-ci ne la nommoit que *ma Tante.* On prétend même que le petit nombre de domestiques qui étoient du secret, lui rendoient dans le particulier des honneurs qu'ils ne lui rendoient pas en public, et qu'ils la traitoient de *Majesté :* ce qui paroît très-peu vraisemblable. La princesse de *Soubise* lui ayant écrit, et s'étant servie de la formule *avec respect ;* Madame *de Maintenon* termina sa réponse par cette phrase : « A l'égard du respect, qu'il n'en soit point question entre nous. Vous n'en pourriez devoir qu'à mon âge, et je vous crois trop polie pour me le rappeler. » Le bonheur de Mad. *de Maintenon* fut de peu de durée. C'est ce qu'elle dit depuis, elle-même, dans un épanchement de cœur : *J'étois née ambitieuse, je combattois ce penchant : quand des desirs que je n'avois plus furent remplis, je me crus heureuse ; mais cette ivresse ne dura que trois semaines.* Son élévation fut pour elle une espèce de retraite. Renfermée dans son appartement, elle se bornoit à une société de deux ou trois dames retirées comme elle ; encore les voyoit-elle rarement. *Louis XIV* venoit tous les jours chez elle après son dîné, avant et après le soupé. Il y travailloit avec ses ministres, pendant que Mad. *de Maintenon* s'occupoit à la lecture, ou à quelque ouvrage de main, s'empressant peu de parler d'affaires d'état, paroissant même les ignorer, quoiqu'elles ne lui fussent pas indifférentes, et qu'elle en dirigeât quelquefois le fil avec les ministres, et s'expliquant avec une réserve et un air de désintéressement qui écartoit toute apparence de concert entre elle et eux. C'est ainsi qu'elle influa dans le choix de certains ministres (*Chamillart*), et de quelques généraux (*Marsin*), ainsi que dans la disgrace de quelques autres (*Vendôme* et *Catinat*). Le public lui reprocha ses fautes, que ses bonnes intentions ne pouvoient pas toujours faire excuser. Asservie aux volontés de *Louis XIV* dans tout le reste, elle fut en général uniquement occupée du soin de lui complaire ; et cette servitude continuelle dans un âge avancé la rendit plus malheureuse, que l'état d'indigence qu'elle avoit éprouvé dans sa jeunesse. *Je n'y puis plus tenir*, dit-elle un jour au comte *d'Aubigné*, son frère : *Je voudrois être morte ! — Vous avec donc parole*, répondit d'Aubigné, *d'épouser Dieu le Père !* « Que ne puis-je, dit-elle dans une de ses lettres, vous donner mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ? J'ai été jeune et jolie ; j'ai goûté des plaisirs ; j'ai été aimée par-tout. Dans un âge plus avancé, j'ai

passé des années dans le commerce de l'esprit : je suis venue à la faveur, et je vous proteste que tous les états laissent un vide affreux. » Si quelque chose pouvoit détromper de l'ambition, dit *Voltaire*, ce seroit assurément cette lettre.... *Quel supplice*, disoit-elle à Mad. de Bolyngbroke, sa nièce, *d'amuser un homme qui n'est plus amusable.* — *Écrivez-nous des nouvelles*, dit-elle encore dans une lettre, *car nous mourons d'ennui.* Le roi qui la brusquoit quelquefois lorsqu'elle vouloit glisser un mot sur les affaires de l'état, la dédommageoit de ses bouderies passagères par des marques de respect et des attentions recherchées qu'il n'avoit jamais eues pour ses maitresses ou pour la reine. Mais ces témoignages extérieurs ne la dédommageoient pas des chagrins intérieurs. La modération qu'elle s'étoit prescrite, augmentoit les malheurs de son état. Elle ne profita point de sa place, pour élever sa famille autant qu'elle l'auroit pu, parce qu'elle redoutoit de trop fixer sur elle et sur les siens, les regards du public. Elle n'avoit elle-même que la terre de Maintenon, qu'elle avoit achetée des bienfaits du roi, et une pension de 48000 livres; aussi disoit-elle : *Ses maîtresses lui coûtoient plus en un mois que je ne lui coûte en une année.* Elle exigeoit des autres le désintéressement qu'elle avoit pour elle-même; le roi lui disoit souvent : *Mais, Madame, vous n'avez rien à vous.* — *Sire*, répondoit-elle, *il ne vous est pas permis de me rien donner.* Elle n'oublia pourtant ni ses amis ni les pauvres. Le marquis de *Dangeau*, *Barillon*, l'abbé *Testu*, *Racine*, *Despréaux*, *Vardes*, *Bussi*, *Montchevreuil*, Mlle *de Soudéri*, Mad. *Deshoulières*, n'eurent qu'à se féliciter de l'avoir connue. Mad. *de Maintenon* ne regardoit sa faveur que comme un fardeau, que la bienfaisance seule pouvoit alléger. *Ma place*, disoit-elle, *a bien des côtés fâcheux ; mais aussi elle me procure le plaisir de donner.* Elle proposoit à *Louis XIV* des bonnes œuvres, auxquelles ce prince ne se prêtoit pas toujours : *Mes aumônes*, lui disoit-il, *ne sont que de nouvelles charges pour mes peuples ; plus je donnerai, plus je prendrai sur eux.* Mad. de Maintenon lui répondoit : *Cela est vrai, mais tant de gens que vos Guerres, vos Bâtimens et vos Maîtresses ont réduits à la mendicité par la nécessité des impôts, il faut bien les soulager aujourd'hui. Il est bien juste que ces malheureux vivent par vous, puisqu'ils ont été ruinés par vous.* Dès que Mad. *de Maintenon* vit luire les premiers rayons de sa fortune, elle conçut le dessein de quelque établissement en faveur des filles de condition nées sans bien. Ce fut à sa prière que *Louis XIV* fonda, en 1686, dans l'abbaye de Saint-Cyr (village situé à une lieue de Versailles), une communauté de trente-six dames religieuses et de vingt-quatre sœurs converses, pour élever et instruire *gratis* trois cents jeunes demoiselles, qui devoient faire preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel. Cette maison fut dotée de 40,000 écus de rente, et *Louis XIV* voulut qu'elle ne reçût de bienfaits que des rois et des reines de France. Les demoiselles devoient être âgées de sept ans au moins et de douze ans au plus ; elles n'y pouvoient demeurer que jusqu'à l'âge de vingt ans et trois mois, et en

sortant on leur remettoit mille écus. Mad. *de Maintenon* donna à cet établissement toute sa forme. Elle en fit les réglemens avec *Godets Desmarêts*, évêque de Chartres. Il seroit à souhaiter que ces Constitutions, le chef-d'œuvre du bon sens et de la spiritualité, fussent publiées; elles serviroient à réformer bien des communautés. La fondatrice sut tenir un milieu entre l'orgueil des chapitres et les petitesses des couvens. Elle réunit une vie très-régulière à une vie très-commode. L'éducation de Saint-Cyr devint, sous ses yeux, un modèle pour toutes les éducations publiques. Les exercices y étoient distribués avec intelligence, et les demoiselles instruites avec douceur. On ne forçoit point leurs talens; on aidoit leur naturel; on leur inspiroit la vertu; on leur apprenoit l'histoire ancienne et moderne, la géographie, la musique, le dessin; on formoit leur style par de petites compositions; on cultivoit leur mémoire; on les corrigeoit des prononciations de province. Le goût de Madame *de Maintenon* pour cet établissement devint d'autant plus vif, qu'il eut un succès inespéré. A la mort du roi, arrivée en 1715, elle se retira tout-à-fait à Saint-Cyr, où elle donna l'exemple de toutes les vertus. Tantôt elle instruisoit les novices, tantôt elle partageoit avec les maîtresses des classes les soins pénibles de l'éducation. Souvent elle avoit des demoiselles dans sa chambre, et leur enseignoit les élémens de la religion, à lire, à écrire et travailler, avec la douceur et la patience qu'on a pour tout ce que l'on fait par goût. La veuve de *Louis XIV* assistoit régulièrement aux récréations, étoit de tous les jeux, et en inventoit elle-même. Cette femme illustre mourut le 15 avril 1719, à 84 ans, pleurée à Saint-Cyr, dont elle étoit la mère, et regrettée des pauvres dont elle étoit la bienfaictrice. On lit, au bas du portrait d'une femme du siècle passé, ces vers, qui ne peuvent convenir qu'à Mad. *de Maintenon* :

L'estime de mon roi m'en acquit la tendresse,
Je l'aimai trente ans sans foiblesse;
Il m'aima trente ans sans remord,
Je ne fus reine ni maîtresse,
Devine mon nom et mon sort.

Quoique Mad. *de Maintenon* eût moins d'ambition que tant d'autres favorites, sa fortune influa sur celle de ses parens. Son frère le comte *d'Aubigné*, ne pouvant être maréchal de France, à cause de la médiocrité de ses talens, fut lieutenant général, gouverneur de Berry, et possesseur de sommes assez considérables pour étaler sottement les airs d'un favori. Cependant, il se plaignoit sans cesse. Sa sœur lui donna plusieurs fois les conseils les plus sages. « On n'est malheureux que par sa faute, lui écrivoit-elle; ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, aux voyages d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse; et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés, l'un et l'autre, du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à 3000 livres de rente; nous en avons à présent quatre fois plus,

et nos souhaits ne seroient pas encore remplis !.... Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur; si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. » Le comte d'*Aubigné* profita enfin de cet avis. Sur la fin de ses jours, il se retira dans une communauté, qu'il édifia par sa conversion. Sa sœur lui fit une pension de 10,000 livres, et se chargea de la régie de ses biens et du payement de ses dettes. Il mourut en 1703; il n'avoit qu'une fille, *Françoise d'Aubigné*, mariée, en 1698, au duc, depuis maréchal *de Noailles*. Le père de Mad. *de Maintenon* avoit une sœur (*Artémise d'Aubigné*) qui épousa *Benjamin de Valois*, marquis de Villette. Mad. *de Maintenon* maria sa petite-fille, *Marthe-Marguerite*, à *Jean-Anne de Tubière*, marquis de Caylus: elle fut mère de M. le comte de *Caylus*, et mourut en 1729. (*Voy.* CAYLUS.) On a imprimé ses *Souvenirs* en 1770, in-8°, qui contiennent quelques anecdotes. Elle y parle des soins que Mad. *de Maintenon* se donnoit pour son éducation. « Il ne se passoit rien à la cour, dit-elle, sur quoi elle-même ne me fit faire des réflexions, selon la portée de mon esprit, m'approuvant quand je pensois bien, me redressant quand je pensois mal. Ma journée étoit remplie par des maîtres, la lecture et des amusemens honnêtes et réglés. On cultivoit ma mémoire par des vers qu'on me faisoit apprendre par cœur, et la nécessité de rendre compte de la lecture ou d'un sermon, me forçoit d'y faire attention. Il falloit encore que j'écrivisse, tous les jours, une lettre à quelqu'un de ma famille ou tel autre que je voulois choisir, et que je l'apportasse le soir à Mad. de *Maintenon*, qui l'approuvoit ou la corrigeoit, selon qu'elle étoit bien ou mal. En un mot, elle n'oublioit rien de ce qui pouvoit former ma raison ou cultiver mon esprit. » On peut juger, par les Lettres de Mlle *de Murcai*, (depuis Mad. *de Caylus*) des progrès que la tante fit faire à sa jeune élève. Mad. *de Maintenon* est auteur comme Mad. *de Sévigné*, parce qu'on a imprimé ses *Lettres* après sa mort. Elles ont paru, en 1756, en 9 vol. in-12. Elles sont écrites avec beaucoup d'esprit, comme celles de l'illustre mère de Mad. *de Grignan*, mais avec un esprit différent. Le cœur et l'imagination dictoient celles-ci; elles respirent le sentiment, la liberté, la gaieté. Celles de Mad. *de Maintenon* sont plus contraintes ou plus réfléchies; il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seroient un jour publiques. Son style sec, précis et austère, l'image de son caractère, est plutôt celui d'un auteur, et d'un bon auteur, que celui d'une femme. Ses Lettres sont pourtant plus précieuses qu'on ne pense; elles découvrent ce mélange de religion et de galanterie, de dignité et de foiblesse, qui se trouve si souvent dans le cœur humain, et qui se rencontroit quelquefois dans celui de *Louis XIV*. Celui de Mad. *de Maintenon* paroît à la fois plein d'une ambition et d'une dévotion véritables. Son confesseur, *Gobelin*, directeur et courtisan, approuve également l'une

et l'autre, ou du moins ne paroît pas s'opposer à ses vues, dans l'espérance d'en profiter. Voilà les idées que ses Lettres font naître. On y pourroit recueillir aussi quelques pensées ingénieuses, quelques anecdotes ; mais les connoissances qu'on peut y puiser, sont trop achetées, par la quantité de lettres inutiles que ce recueil renferme. D'ailleurs, *la Beaumelle*, en les publiant, y a fait quelquefois des changemens qui les rendent infidelles. Il fait dire à Mad. *de Maintenon* des choses qu'elle n'a jamais pensées, et celles qu'elle a pensées, d'une manière dont elle ne les a jamais dites. C'est ce qu'on peut vérifier, en les comparant avec les copies authentiques de plusieurs de ces lettres qu'on trouve dans les *Mémoires* du maréchal *de Noailles*, par M. l'abbé *Millot*. *La Beaumelle* donna aussi 6 vol. de *Mémoires pour servir à l'Histoire de Madame de Maintenon*. Ils sont écrits d'un style énergique, pétillant et singulier, mais avec peu de circonspection et d'exactitude. S'il y a plusieurs faits vrais et intéressans, il y en a aussi un grand nombre de hasardés et de minutieux. Les *Lettres* et les *Mémoires* ont été réimprimés en 16 vol. in-12, 1778. Ajoutez-y un petit livre assez rare, intitulé : *Entretiens de Louis XIV et de Madame de Maintenon, sur leur mariage ;* Marseille, 1701, in-12. On a donné un *Maintenoniana*, in-8.° C'est un recueil d'anecdotes, de portraits, de pensées, de bons mots tirés des Lettres et des Mémoires de Mad. *de Maintenon*. Son portrait par *Mignard*, orne maintenant le Muséum de Versailles, sous le n° 158. Le marquis de *Caraccioli* a publié sa Vie, 1786. in-12. *Voyez* le *parallèle* que nous faisons de cette vertueuse favorite, avec Mad. *de Montespan*, à l'art. V. ROCHE-CHOUART.

MAINVILLIERS, (S. S. chevalier de) aventurier François, qui parcourut à pied une partie de l'Europe, fut trouvé mort dans son lit à Stolzemberg, près de Dantzig, le 12 juin 1776. On a de lui : I. La *Pétréade* ou *Pierre le Créateur*, poëme, 1763, Amsterdam, in-8.° II. Le *Petit-Maître Philosophe ;* trois brochures in-12, où l'on trouve, à travers des choses pitoyables, quelques portraits originaux. III. L'*Entrevue de huit Philosophes aventuriers*, comédie de nos jours. C'est une espèce de satire contre *Voltaire*, *d'Argens*, *Maupertuis*, *Marivaux*, *Prévôt*, etc. Cette production est celle d'un homme d'esprit, sans goût et sans idée de bienséance. Ses vers étoient encore au-dessous de sa prose.

* MAJOLI, (Simon) né à Ast en Piémont, devint évêque de Volturara dans le royaume de Naples, et mourut vers l'an 1598, après s'être démis de son évêché. C'étoit un grand compilateur. Il s'est fait connoître surtout par son ouvrage, intitulé : *Dies caniculares*, imprimé plusieurs fois in-4° et in-folio, traduit en françois par *Rosset*, Paris, 1610 et 1643, in-4.° C'est un recueil de faits singuliers sur les merveilles de l'art et de la nature. Le bon et le mauvais, le vrai et le faux y sont ramassés sans choix. Mais comme ce livre renferme des choses curieuses, il eut une grande vogue.

* II. MAIRE, (Jacques le) fameux pilote Hollandois, fils

d'un négociant d'Egmont, partit du Taxel, le 14 juin 1615, avec deux vaisseaux qu'il commandoit, et découvrit, le 24 janvier 1616, le détroit qui porte son nom, vers la pointe la plus méridionale de l'Amérique. *Schouten* fut le compagnon de son voyage, et en partagea la gloire. Mais *le Maire* donna son nom au détroit, comme chef de l'entreprise. Ce navigateur, ayant parcouru ensuite la mer du Sud et visité la Nouvelle-Guinée, s'arrêta à Batavia, où il fut fait prisonnier, et où le seul vaisseau qui lui restoit fut confisqué, sous prétexte qu'il avoit empiété sur les droits de la compagnie. On lui rendit néanmoins la liberté, et il s'étoit embarqué pour retourner en Europe, lorsqu'il fut surpris de la maladie, dont il mourut le 22 janvier 1617. On a une *Relation* de son Voyage dans un *Recueil de Voyages à l'Amérique*, Amsterdam, 1622, in-folio, en latin.

IV. MAIRE, (N** le) chirurgien de Lyon, membre de la société des Sciences de Montpellier, et de celle d'Émulation de Bourg-en-Bresse, avoit mérité cet honneur par plusieurs *Mémoires* relatifs à sa profession, et sur-tout par un *Traité* sur le fluide nerveux. Ce fluide invisible, impalpable, existe-t-il réellement? et comment les nerfs, ces agens rapides de la volonté, transmettent-ils dans toutes les parties de l'individu, la sensation et le mouvement? Est-ce par l'intermède d'un esprit subtil et mobile, qui parcourt avec rapidité toutes les routes de l'organisation, et qu'on a nommé *Fluide nerveux?* Les nerfs seroient-ils plutôt des cordes élastiques, à qui le contact des objets cause des oscillations qui se prolongent jusqu'au cerveau, qui à son tour a la faculté de réagir? C'est cette dernière et ancienne hypothèse que soutint *le Maire*; et sans dissimuler les grandes objections qu'on peut lui faire, du moins donne-t-il à son opinion beaucoup de probabilité? Il a fait imprimer un *Opuscule* sur le Magnétisme, où il porta le jugement de l'homme modéré qui, sans rien adopter au hasard et sans dépriser les idées nouvelles, se contente de voir, d'observer et d'attendre. *Le Maire* fit plus que d'avoir des connoissances; il fut bienfaisant, et il eut un bon cœur. L'amitié dans lui étoit douce, franche et durable; il étoit ami pour le bonheur de l'être. Les défauts de ceux qu'il chérissoit, se voiloient à ses yeux, parce qu'il leur prêtoit ses propres vertus. Il est mort à Lyon, en août 1787.

II. MAIRET, (N**) graveur distingué, élève de *Le Bas*, s'attacha à la manière de *Bartolozzi*. Avec du goût et de l'intelligence, il eût pu obtenir de grands succès, si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux arts au commencement de 1784. Ses deux estampes de *Voltaire*, et de *J. J. Rousseau*, aux Champs-Élisées, ont été très-recherchées.

MAIROBERT, (N. Pidansat de) né à Chaource en 1727, se donna la mort dans le bain, le 29 mars 1779, parce qu'il se trouva impliqué dans l'affaire de l'interdiction de M. *de Brunoy*. On a de lui, des *Principes sur la Marine*, 1775, in-4.° Le gouvernement l'avoit chargé travail sur cet objet.

MAISTRET, (Jacques) né à Lyon en 1534, entra dans

l'ordre des Carmes, se distingua par ses prédications, et fut nommé, par *Grégoire XIII*, évêque de Damas, et suffragant de l'archevêché de Lyon. Il se démit de cette place, et mourut en 1615, doyen de l'église d'Aix. Il fut ami de *St. François de Sales* qui l'engagea à publier un traité de critique sacrée, intitulé : *Distinctiones Bibliorum*.

* MALABRANCA, (N**) dont le vrai nom étoit *Frangipani*, dominicain, docteur de Paris, neveu du pape *Nicolas III*, fut fait cardinal et évêque de Velletri en 1278, puis légat de Bologne. Il fut chargé des affaires les plus délicates, mit la paix dans Florence déchirée par les *Guelfes* et les *Gibelins*, et s'acquit l'estime et l'affection des peuples par son intégrité et ses talens. Il mourut en 1294. On lui attribue la prose *Dies iræ*, que l'Église chante à la messe des Morts. Quoique cette prose ne soit pas d'un latin élégant, il y règne une certaine terreur religieuse, elle respire l'onction propre au genre mélancolique. Cet avantage manque à beaucoup d'hymnes des nouveaux bréviaires ; quelques biographes veulent que le *Dies iræ* soit de *St. Bernard* ou de *St. Bonaventure ;* mais l'opinion la plus commune et la plus certaine est pour *Malabranca*. Ce cardinal s'appeloit aussi *Orsini*, parce que sa mère, sœur de *Nicolas III*, étoit de cette famille. Il contribua beaucoup à l'élection du pape *St. Célestin ;* et ce choix fit plus d'honneur à sa piété qu'à son discernement. — Il avoit pour parent religieux *Malabranca*, qui de [illegible] augustin devint évêque de Rimini, p[illegible] patriarche de Constantinople vers 1290, et dont on a quelques ouvrages de théologie.

II. MALATESTA, (Batista) fille de *Gui*, prince d'Urbin, fut l'une des plus belles et des plus savantes femmes de son siècle. On a d'elle, des *Lettres* élégamment écrites, un *Traité* sur la véritable religion, un autre sur *la Fragilité humaine*. Elle mourut au commencement du 15[e] siècle. — Il ne faut pas la confondre avec *Batista Malatesta*, sa petite-fille, qui épousa *Fréderic* duc d'Urbin, et se distingua par son éloquence. Passant à Rome, elle alla saluer le pape *Pie II*, et improvisa un discours, admiré de toute la cour pontificale. Elle mourut en 1470.

MALBOSC, (David) docteur en théologie de l'université de Toulouse, et ancien recteur des hôpitaux de Paris, étoit né à Quersac dans le Gévaudan, et mourut à Paris le 23 septembre 1784. On lui doit plusieurs opuscules en vers et en prose, insérés dans les Mercures et les Journaux, et un livre de piété, intitulé : *La Vie du Chrétien*.

MALEGUZZI-VALERI, (Véronique) née le 26 février 1630, fille d'un gentilhomme de Reggio en Lombardie, soutint deux thèses publiques sur les arts libéraux. Elle dédia la première à *Marguerite Farnèse*, duchesse de Parme ; la seconde, à la reine de France. On lui doit un drame en prose, intitulé, *l'Innocence reconnue*, qui fut imprimé en 1660, et à la tête duquel on trouve un prologue en vers. Cette savante termina ses jours le 26 septembre 1690, dans un couvent de Mo[illegible]

êne, où elle avoit pris le voile. Le volume troisième de la *Bibliotheca Modenese* de *Tiraboschi*, offre une longue notice sur elle.

MALESHERBES, *Voy.* LAMOIGNON, n.° IV.

MALESPINI, (N** marquise de) vivoit sous le règne de *Charles II* roi de Naples et comte de Provence, et devint, par sa beauté et les graces de son esprit, l'ornement de sa cour. Aimée d'*Albert* de Sisteron, troubadour célèbre, elle ne fut point insensible à son hommage; cependant alarmée de son attachement, elle lui ordonna de s'éloigner. *Albert* lui obéit; mais le chagrin de l'avoir quittée hâta la fin de ses jours.

MALINES, (N.) chantre de la Sainte-Chapelle de Paris, fut recommandable par sa belle voix, qui fit l'honneur des concerts spirituels. C'étoit une basse-taille pleine et sonore. Il est mort en novembre 1786. Son testament offre une clause qui annonce sa gaieté. Sa cave étoit bien fournie. « Il lègue, dit-il, cette meilleure partie de sa succession aux chantres ses confrères, persuadé qu'elle ne peut tomber en meilleures mains. »

MALIPIERRA, (Olympie) fille d'un noble Vénitien, se distingua par son talent pour la poésie. On trouve plusieurs de ses pièces dans le recueil des *Rime di cinquanta poetesse*, publié à Naples par le libraire *Bulifon*. *Olympie* mourut vers l'an 1559.

MALKIN, (Thomas-Guillaume, né en Angleterre, fut un enfant précoce. A l'âge de six ans et demi, il possédoit sa langue et l'écrivoit; il expliquoit tous les ouvrages de *Cicéron*, et savoit assez parfaitement la géographie pour faire de mémoire et à la main, des cartes remarquables par leur netteté et leur précision. Il dessinoit avec goût, et a écrit un petit Roman politique, ayant pour objet la description d'une contrée imaginaire, à laquelle il a donné un gouvernement et des lois. *Malkin* est mort dans le cours de l'an 11, à Hackney, âgé de sept ans. Sa tête a été ouverte après sa mort, et on a trouvé sa cervelle plus volumineuse que celle des autres enfans.

MALKOUN, (Élie) docteur Arabe, a interprété savamment les quatre Évangélistes. Les Musulmans le citent souvent. Il vivoit dans le 16e siècle.

MALLET DU PAN, (Jacques) né à Genève en 1750, fit d'excellentes études dans sa patrie. *Voltaire* qui le connut de bonne heure et qui l'estima, le fit placer à Cassel en qualité de professeur de belles-lettres. Après avoir rempli cet emploi avec succès, il se jeta dans la politique, et continua les *Annales* de *Linguet*. *Panckoucke* le chargea, bientôt après, de la partie politique du *Mercure de France*. Tant qu'il n'y eut pas d'orages, le journaliste plut à tout le monde par ses vues, par ses réflexions et son impartialité. Mais dès que la révolution eut éclaté, il parut être l'organe des royalistes, et les républicains le persécutèrent. Il passa quatre ans, dit-il, sans qu'il fût assuré, en se couchant, s'il se réveilleroit libre ou vivant le lendemain. Il essuya, ajoute-t-il, 115 dénonciations, trois décrets

de prise de corps, deux scellés, quatre assauts dans sa maison, et la confiscation de toutes ses propriétés. Ne pouvant vivre en sûreté ni en France, ni en Suisse, ni à Genève, il passa à Londres où il publia le *Mercure Britannique*. Ce journal, dans lequel il vouloit tenir la balance entre tous les partis, déplut aux uns et aux autres, quoique tous s'empressassent de le lire. Les jacobins se fâchèrent de ce qu'il ramenoit sans cesse le tableau de leurs erreurs et de leurs excès. Il ne choqua pas moins certains émigrés par ses réflexions sur leurs illusions, sur l'impossibilité de ramener en France l'ancien régime, et sur les fausses mesures qu'on avoit prises pour produire une contre-révolution. Ceux qui lui refusoient l'impartialité, lui accordèrent au moins de grandes connoissances historiques et politiques, un style ferme et noble, quelquefois incorrect, d'autres fois lourd, embarrassé et néologique, mais où l'incorrection étoit remplacée par l'énergie. Les gens sans parti virent encore en lui l'indépendance du caractère que doit avoir tout homme qui parle des affaires publiques; indépendance qui ne corrige pas toujours l'humeur que donne le souvenir des injustices. Celle de *Mallet du Pan* s'étoit aigrie par ses malheurs, et sa santé s'étoit dérangée. Il y avoit quelque temps qu'il souffroit de la poitrine; il succomba à ses maux à l'âge de cinquante ans, le 15 mai 1800, à Richmond, chez M. *Lalli-Tollendal* son ami, laissant une femme et cinq enfans, pour lesquels on ouvrit une souscription qui fut remplie avec générosité par tous les amis et les nombreux partisans du père. Comme *Aristide*, il vécut et mourut pauvre et désintéressé. Il lisoit avec recueillement les Sermons de *Romilly*, sur l'immortalité de l'ame, pendant les jours qui précédèrent sa mort. On a de lui : I. *Discours de l'influence de la Philosophie sur les Lettres*, Cassel, in-8°, 1772. Il étoit alors le panégyriste de la nouvelle philosophie, et il changea de sentiment lorsqu'il eut vu les abus que des forcenés en avoient fait. II. *Discours sur l'Éloquence et les Systèmes politiques*, Londres, 1775, in-12. III. *Considérations sur la nature de la Révolution Françoise et sur les causes qui en prolongent la durée*, Londres, 1793, in-8.° L'auteur croit être parfaitement impartial dans cet ouvrage; on y voit pourtant des traces du ressentiment qu'éprouvoit son cœur; son style y est toujours le même, fort, énergique, mais surchargé de métaphores incohérentes. Il paroît d'ailleurs se soucier assez peu du jugement qu'on portera de son écrit. « Quant aux esprits aigres ou aigris, dit-il, à qui cet ouvrage pourra déplaire, l'auteur les mettra à leur aise, en les prévenant qu'ils pourront le ranger dans telle classe d'hérétiques qu'il leur plaira; le nommer *Aristocrate* ou *Démocrate*, *Monarchien* ou *Monarchiste*, *Républicain* ou *Schismatique* : ces appellations ne le blesseront aucunement. » IV. *Correspondance politique pour servir à l'histoire du Républicanisme François*, in-8°, auquel on peut appliquer le jugement porté sur l'ouvrage précédent. Lorsqu'on lui enleva son mobilier et sa bibliothèque, il perdit beaucoup de manuscrits, parmi lesquels étoit le *Tableau politique de la France et de l'Europe avant la Révolution*. V. On

lui doit encore un *Écrit*, où il peint les malheurs de la Suisse et de Genève sa patrie : tous les tableaux y sont peints avec force, et portent l'émotion dans l'ame du lecteur ; et le *Tombeau de l'Isle Jenning*, petit morceau plein de sensibilité, ce qui n'est pas le caractère ordinaire et distinctif des autres ouvrages de l'auteur. M. *Mallet Butini*, écrivain connu, a consacré ces quatre vers à la mémoire de son parent :

Successeur de *Tacite*, héritier de sa plume,
Dans l'Europe *Mallet* a fait tonner sa voix ;
Et sur la politique enfanta maint volume
Sans flatter les sujets, sans outrager les rois.

I. MALLEVILLE, (Antoine-Claude) né à Paris, se fit recevoir avocat au parlement de cette ville, et y publia, en 1561, un ouvrage de droit, sous ce titre : *In Regias aquarum et sylvarum constitutiones Commentarius*, in-8.°

MALVES, (de Guade) *Voyez* GUA.

MAMIA, reine des Sarazins, restée veuve à la fleur de son âge, prit elle-même le commandement de son armée, et devint la terreur de l'empire Romain. Après avoir ravagé la Palestine, elle força l'empereur *Valens* à lui demander la paix. Elle favorisa les Chrétiens par égard pour un saint hermite nommé *Moyse*, et fit, du rappel des évêques Catholiques exilés par *Valens*, l'un des articles du traité de paix.

* I. MANCINI, (Paul) baron Romain, se fit prêtre après la mort de sa femme *Vittoria Capoti*. Il avoit eu deux fils de ce mariage : le cadet, *François-Marie* MANCINI, fut nommé cardinal à la recommandation de *Louis XIV*, le cinq avril 1660. L'aîné *Michel-Laurent* MANCINI, épousa *Jéronyme Mazarin*, sœur puînée du cardinal *Mazarin*. Il en eut plusieurs enfans, entr'autres, *Philippe-Julien*, (*Voyez* NEVERS, n° 3.) qui joignit à son nom celui de *Mazarin*, *Laure-Victoire Mancini*, mariée en 1651 à *Louis* duc de *Vendôme*, dont elle eut les deux fameux princes de ce nom ; et quatre autres filles mariées au comte de *Soissons*, au connétable *Colonne*, au duc de *Bouillon* et à *la Porte de la Meilleraie*. (*Voyez* MAZARIN Hortense.) Tout le monde connoît les descendans de *Michel-Laurent Mancini*. (*Voyez* IX. EUGÈNE, NEVERS ; XV. COLONNE, MARTINOZZI ; II. MAZARIN.) *Paul Mancini* cultivoit la littérature et aimoit les gens de lettres, et c'est un goût qui passa à sa famille. L'académie des *Humoristes* lui doit son origine.

MANCINI, *Voy.* NEVERS et NIVERNOIS.

MANDAT, (N**) né à Paris, capitaine aux Gardes Françoises, embrassa le parti de la révolution, et devint commandant de bataillon de la garde nationale. Il disposa avec intelligence les grenadiers de la section des *Filles-Saint-Thomas*, le 10 août 1792, à défendre le château des Tuileries, qui alloit être attaqué par les Marseillois. *Mandat*, accusé d'avoir voulu faire retenir aux Tuileries le maire *Pétion* en chartre privée, fut mandé à l'hôtel de ville sur les cinq heures du matin : si-tôt qu'il y fut arrivé, il y fut arrêté ; et comme

on le conduisoit à la prison de l'Abbaye, il fut massacré sur l'escalier à neuf heures le même jour. On jeta son corps dans la Seine, malgré les larmes de son fils qui le réclamoit pour lui donner la sépulture.

MANDELSSOHN, *Voy.* Mosès MENDELSSOHN.

MANDRILLON, (J.) né à Bourg-en-Bresse, embrassa très-jeune la profession du commerce, et quitta sa patrie pour en suivre les opérations. Il voyagea en Amérique et en Hollande, où il se fixa. Après s'y être montré contraire au parti du Stathouder et l'un des patriotes les plus zélés, il revint en France lors de la révolution. Victime de la tyrannie de *Robespierre*, il périt sur l'échafaud en 1793. On lui doit quelques écrits, dont le plus remarquable est intitulé : *Le Spectateur Américain*, in-8.° Ses vues sur les colonies Angloises et sur leur commerce, sont judicieuses. Dans un autre ouvrage, *Mandrillon* s'est efforcé de prouver que la découverte de l'Amérique avoit été aussi funeste à l'Europe qu'à elle-même.

II. MANETTI, (Xavier) professeur de médecine et de botanique à Florence, mort dans cette ville en 1785, devint intendant du jardin Impérial des Plantes. Ce ne fut pas pour lui un vain titre. Il donna, *Catalogus horti academiæ Florentinæ*, et le *Viridarium Florentinum*, 1751, in-8.° On a encore de lui diverses *Dissertations* sur des objets de médecine, et *Ornithologiæ tomus quintus et ultimus*, 1775, in-folio, avec des planches coloriées.

MANEVILLETTE, (Jean-Baptiste-Denis, d'Après de) né au Havre en 1707, mort à L'Orient où il étoit inspecteur, en 1780, avoit servi en qualité de capitaine dans les vaisseaux de la compagnie des Indes, qui le récompensa en lui confiant la garde du dépôt des cartes, plans et journaux, relatifs à la navigation des Indes orientales et de la Chine; c'est ce qui nous valut le *Neptune des Indes* ou *Oriental*. L'auteur étoit correspondant de l'académie des Sciences, et chevalier de l'Ordre du roi.

* MANGENOT, (Louis) chanoine du Temple à Paris sa patrie, né en 1694, mort en 1768, à 74 ans, étoit un poëte de société et un homme aimable. Il remporta, sans le savoir, le prix des Jeux-Floraux, son oncle ayant envoyé, sans le lui dire, une Eglogue de lui au concours. Quoique d'une conversation agréable et enjouée, son caractère n'en étoit pas moins porté à une misanthropie un peu cynique. On peut en juger par les vers suivans, sur un petit sallon qu'il avoit fait construire dans un jardin dépendant de son bénéfice :

Sans inquiétude, sans peine,
Je jouis dans ces lieux du destin le plus beau ;
Les Dieux m'ont accordé l'ame de Diogène,
Et mes foibles talens m'ont valu son tonneau.

On a publié à Amsterdam, en 1776, ses *Poésies*. Ce recueil contient deux *Eglogues* qui ont du naturel, de la simplicité et des graces ; des *Fables*, dont quelques-unes sont bien faites ; des *Contes*, beaucoup trop libres; des *Moralités ;* des *Réflexions ;* des *Sentences ;* des *Madrigaux*, etc. etc. Il y a dans l'Anthologie quelques Chansons

de lui. — Son frère *Christophe* en faisoit aussi. On lui doit celle-ci : *Malgré la bataille qu'on donne demain*, etc. Elle fut faite dans le temps des guerres de Flandre, en 1744, et on l'attribue à *Voltaire*.

MANGEY, (Thomas) docteur en théologie, docteur de Saint-Mildred, ensuite prébendier de Durham, étoit associé du collége de Saint-Jean à Cambridge. On a de lui une savante édition de *Philon*, 1742, 2 vol. in-folio.

MANIQUET, (Étienne) né à Saint-Paul-en-Jarret, près de Lyon, entra chez les Minimes, et devint trois fois provincial de son ordre. On a de lui les *Oraisons funèbres* de *Louis XIV* et du premier Dauphin. Il mourut en 1728.

MANIS, (Louis) récollet, se rendit recommandable à la fin du 17e siècle, par une sorte d'éloquence populaire, qui le faisoit suivre avec enthousiasme dans ses prédications. La foule fut quelquefois si grande, qu'on le força, pour la satisfaire, à prêcher plusieurs fois dans les places publiques. Il mourut à Lyon sa patrie, en 1622.

MANLEY, (Mad.) fille d'un gouverneur d'une des isles du Hampshire, avoit un cœur tendre et un esprit intrigant, qui lui procurèrent diverses aventures. Sa famille ayant essuyé des revers, elle fit un faux mariage, qui ne la tira pas de la misère. Les secours que lui accorda la duchesse de *Cléveland*, maîtresse de *Charles II*, n'ayant été que passagers, elle chercha une ressource dans sa plume. Elle composa des Tragédies inconnues, et un roman historique et satirique, *Atlantis*, traduit en françois, Rouen, 1714. 2 volumes in-12. Le portrait trop fidelle de quelques principaux personnages d'Angleterre qu'elle avoit peints, d'après les instructions de son père, attaché pendant quelque temps à *Charles II*, lui attirèrent des tracasseries et des accusations, auxquelles elle eut le bonheur d'échapper. Elle vivoit avec *Jean Barber* alderman de Londres, lorsqu'elle finit son orageuse carrière, le 11 juillet 1724. Son roman ne brille ni par le plan ni par le style ; cependant les allusions malignes qu'il fournissoit, et certains tableaux peints avec fidélité, lui donnèrent un succès passager. L'auteur annonçoit d'ailleurs qu'elle feroit connoître les intrigues politiques et amoureuses de son pays, ainsi que le secret de ses révolutions : et cela pique toujours la curiosité des contemporains.

IV. **MANLIUS**, ancien peintre Romain, imitoit parfaitement la nature. On dit que des araignées furent trompées par la représentation qu'il fit d'une mouche.

MANNI, (Joseph) imprimeur de Florence, est auteur d'un catalogue historique des Sénateurs de cette ville. — Son fils, *Dominique-Marie*, lui succéda en 1728. Ses connoissances dans la grammaire, les antiquités et la bibliographie, l'ont fait regarder comme l'un des plus savans typographes de l'Europe.

* **MANSION**, (Colard) imprimeur et écrivain du 15e siècle, étoit, selon l'opinion la plus commune, natif de Bruges, où il

a passé presque toute sa vie. On a de lui : I. Les *Métamorphoses d'Ovide moralisées, traduites en françois par* Mansion, *du latin de* Thomas Waleys, *jacobin, et par lui imprimées en* 1484, in-folio. II. *La Pénitence d'Adam*, traduite du latin, manuscrit à la bibliothèque du roi de France, n.° 7864. III. On lui attribue encore la *Traduction* de la *Consolation* de *Boëce*, qu'il imprima en 1477 ; et du *Dialogue des Créatures*, Lyon, 1483. *Mansion* fut le premier imprimeur de Bruges; et le premier ouvrage sorti de ses presses, fut *le Jardin de devotion* que l'on croit imprimé en 1473. Il publia ensuite, avec la date certaine de 1476, la *Ruine des nobles, hommes et femmes*, de *Jean Bocace*. On croit que *Mansion* avoit appris son art en France, du moins à en juger par la forme de ses caractères ; il mourut en 1484. M. *Van-Praet*, conservateur de la bibliothèque nationale, a publié des *Recherches* sur la vie, les écrits et les éditions de cet imprimeur.

IV. MANUEL, (Louis-Pierre) né à Montargis, d'un simple potier, reçut cependant une éducation assez soignée pour entrer d'abord dans la congrégation des Doctrinaires, et devenir répétiteur de collége à Paris, puis ensuite précepteur du fils d'un banquier. Après avoir obtenu de ce dernier une pension viagère, il publia un pamphlet qui le fit mettre pour trois mois à la Bastille, d'où il ne sortit qu'avec une haine extrême contre le gouvernement. La révolution lui permit de la témoigner. Devenu membre de la société des Jacobins, dès le principe de sa formation, il n'y acquit cependant de l'influence qu'en 1791, où on le nomma procureur de la Commune de Paris. Alors, il donna un libre champ à ses sentimens et à son audace; on le vit publier une lettre adressée à *Louis XVI*, commençant par ces mots, *Sire, je n'aime pas les Rois ;* il proposa de renfermer la reine au Val-de-Grace pendant la guerrre, comme suspecte, et bientôt après, il contribua à l'insurrection du 20 juin. Suspendu de ses fonctions par le département, il s'y fit réintégrer par un décret, et annonça dans un discours, que si le pouvoir administratif et le roi avoient voulu paraliser son zèle, il avoit été plus fort qu'eux. *Manuel* ne resta point inactif dans sa vengeance. Après avoir fait mutiler et abattre dans la cour de l'hôtel de ville la statue de *Louis XIV*, ce qu'il appeloit *la déchéance de Louis XIV*, il fut le premier à proposer de renfermer *Louis XVI* au Temple, et il obtint la satisfaction de l'y conduire. Bientôt il se chargea de lui apprendre l'abolition de la royauté et l'établissement de la republique. Dès ce moment, soit que le spectacle du malheur ouvrît son cœur à la pitié, soit que le calme et la sérénité de *Louis*, la fermeté de son épouse, la douceur de leurs enfans, eussent fait évanouir tous les germes de son ressentiment, *Manuel* parut touché de leur situation, et fit des efforts pour l'adoucir. Nommé député à la Convention, il se détacha du parti de *Robespierre*, et chercha à éloigner le jugement du monarque, en demandant que le peuple François, réuni en assemblées primaires, fût consulté pour savoir s'il consentoit à l'abolition définitive de la royauté. Ce chan-

gement d'opinion surprit tous les auditeurs. « Les Jacobins, dit un écrivain, soutinrent qu'il avoit été gagné par la reine; d'autres, qui se prétendoient instruits, assurèrent que dans le temps où l'armée aux ordres du duc de *Brunswick* pénétroit sans obstacles en Champagne, *Manuel*, *Pétion* et *Kersaint* se rendirent un matin près de *Louis XVI*, et qu'après lui avoir déclaré l'état des choses, ils lui annoncèrent qu'il y avoit à craindre que le peuple ne le massacrât avec toute sa famille, dès que l'armée Allemande approcheroit de la capitale; mais que s'il vouloit engager les alliés à retirer leurs troupes, la Commune signeroit au bas de sa lettre au roi de Prusse, l'engagement de mettre ses jours en sûreté. *Louis XVI* consentit à écrire sous leur dictée, et ils signèrent tous trois ce qu'ils avoient promis. Cependant, honteux de cette démarche dès que le danger fut passé, ils convinrent de la tenir secrète, de peur que leurs ennemis n'en profitassent pour les perdre. Mais lorsque le procès du roi fut résolu, *Manuel* qui avoit encore par fois des retours de conscience, se ressouvint de ce serment, et vota pour la détention de ce prince et son bannissement à la paix; *Kersaint* refusa de voter; et *Pétion*, sacrifiant son serment, prononça la mort. » Dans le procès contre la reine, *Manuel*, loin de l'accuser, loua son courage et plaignit ses malheurs. Il sentit qu'il alloit payer de son sang son refus à la calomnier; mais il n'hésita pas. Ayant en outre plaidé la cause de quelques émigrés, et blâmé les tribunes de leurs vociférations féroces, on assura aussitôt en pleine assemblée qu'il étoit devenu fou, et on l'abreuva de tant d'injures qu'il fut forcé de donner sa démission. *Manuel* se retira à Montargis, où on voulut le faire assassiner; mais sa mort n'ayant pas suivi ce complot, on le fit arrêter, traduire à la conciergerie de Paris, d'où le tribunal révolutionnaire l'envoya à l'échafaud, le 14 novembre 1793, à l'age de 42 ans; il y monta, dit-on, dévoré de remords, et l'esprit presqu'entièrement aliéné. *Manuel* avoit de la facilité à parler, et une concision piquante qui n'offroit point de sécheresse. Ses reparties étoient vives et mordantes; on peut en juger par celle-ci: Le député *le Gendre* qui avoit été boucher, piqué de ce que *Manuel* venoit de combattre avec succès l'une de ses motions, s'écria: « Eh bien! il faudra décréter que *Manuel* a de l'esprit! » *Il vaudroit bien mieux décréter*, répondit celui-ci, *que je suis une bête, parce que* le Gendre, *exerçant sa profession, auroit le droit de me tuer*. Emporté dans ses passions, haineux, passant subitement d'un projet barbare à des voies de douceur, féroce par contradiction, quelquefois loyal et juste; se croyant philosophe, parce qu'il rejetoit tout principe religieux, il montroit avec complaisance un amour propre excessif, et se disoit de bonne foi un grand écrivain. Ses ouvrages sont loin de justifier cette prétention. On lui doit: I. *Lettre* d'un officier des Gardes du corps, 1786, in-8.° II. *Coup d'œil philosophique* sur le règne de *St. Louis*, 1786, in-8.° III. *L'année Françoise*, 4 vol. in-12. L'auteur place la vie d'un François illustre à chaque jour de l'année, pour réunir son souvenir à celui du saint qu'on

honore. Cet ouvrage est écrit tantôt avec une emphase ridicule, tantôt avec une trivialité dégoûtante. IV. *La Police de Paris dévoilée*, 2 vol. in-8.° *Manuel* publia cette indécente production au commencement de la révolution; elle blesse autant la pudeur que le bon goût. V. *Lettres* sur la Révolution, recueillies par un ami de la Constitution, 1792, in-8.° VI. *Manuel* fut l'éditeur des *Lettres* écrites par *Mirabeau*, du Donjon de Vincennes, à *Sophie*, depuis 1777 jusqu'en 1780. Il mit en tête de ce recueil une préface remplie d'idées bizarres, de cynisme, et d'extravagances; on peut la ranger parmi les écrits qui auroient mérité à leurs auteurs une place aux petites maisons.

MARAT, (Jean-Paul) né en 1744, à Beaudry dans le pays de Neufchâtel en Suisse, de parens calvinistes, fut entraîné par une imagination ardente, un caractère violent, un cœur ami de la cruauté et des excès, à quitter sa famille, sa patrie, pour devenir, à Paris, l'apôtre le plus furieux des proscriptions et des massacres révolutionnaires. Après avoir étudié quelques principes de médecine, il se fit charlatan, monta sur un tréteau, et vendit publiquement des herbes au peuple. Bientôt son ambition s'accrut; il composa une eau qu'il prétendit souveraine contre tous les maux, et en remplit de petites bouteilles qu'il vendoit deux louis. Ce prix excessif ne lui en procura pas un débit considérable. Resté dans la misère, vil intrigant, il chercha bassement à flatter les grands pour en obtenir un regard, et parvint, à force de sollicitations, à se faire nommer médecin des écuries du comte d'Artois: quelques Ouvrages écrits avec assez de force, et où il soutint, en médecine et en physique, des principes singuliers, le firent connoître. Il voyagea en Angleterre, et il en revint au commencement de la révolution, pour agiter parmi nous les torches des incendiaires et aiguiser le fer des assassins. Son premier journal, le *Publiciste Parisien*, commença à attaquer les hommes en place, et particulièrement M. *Necker*, qu'il appela *Chevalier d'industrie*, et à qui il prédit le sort de *Law*. A ce Journal succéda l'*Ami du Peuple*, où l'auteur, chaque jour, prêcha le meurtre, le pillage et la révolte, avec une audace dont on n'avoit point encore vu d'exemple. Il provoqua des rixes entre la garde nationale et celle du roi: incita les armées à égorger leurs généraux, les pauvres à envahir la fortune des riches; les patriotes à poignarder leurs ennemis. Le premier il ouvrit le conseil des massacres de septembre, en proposant à *Danton* de *déblayer les prisons d'une manière prompte*; et son moyen fut de les faire incendier. Il se rendit ensuite à l'avis d'y immoler les prisonniers. Vainement l'assemblée voulut-elle, à diverses reprises, mettre un terme à ses fureurs, en le décrétant d'accusation. *Marat*, caché dans la cave du député *Le Gendre* et dans le souterrain des Cordeliers, n'en continua pas moins à braver ses adversaires, et à les dévouer à la mort dans ses feuilles. La municipalité fit saisir ses presses; *Marat* en fit enlever quatre autres dans l'imprimerie même de l'assemblée, et les jacobins empêchèrent qu'on osât lui reprocher cet attentat.

Nommé député de Paris à la Convention, il y parut toujours armé de pistolets. Toujours réclamant pour qu'on fît succéder des arrestations à des arrestations, et de nouveaux carnages à ceux qui ne venoient que de finir. Il dénonça successivement tous les députés de la Gironde, la plupart des ministres, le plus grand nombre des généraux. Accusé par *Barbaroux* d'outre-passer le vœu même des égorgeurs, en demandant encore trois cent mille têtes; loin de nier ce propos, il avoua que c'étoit *son opinion.* « Oui, s'écria-t-il, le peuple doit massacrer encore tous les partisans de l'ancien régime, et réduire, par une prompte justice, au quart tous les membres de la Convention. » Il termina, en défiant tous les décrets d'empêcher un homme comme lui de percer dans l'avenir, comme le *véritable ami* du peuple et son *guide.* Lors du procès de *Louis XVI*, il s'opposa à ce qu'on lui donnât un conseil, et vota sa mort dans les vingt-quatre heures. Quelque temps après, il fut conduit à la tribune, et couronné de lauriers par une horde d'assassins, qui le suivirent et franchirent les portes de l'assemblée. Il y demanda bientôt que la Convention ne mît aucune borne à la liberté des opinions, *afin*, dit-il, *que je puisse envoyer à l'échafaud la faction des députés qui ont osé me décréter d'accusation.* On ne peut présumer à quel point d'égarement *Marat* auroit pu conduire ses nombreux satellites, combien il auroit pu grossir les flots de sang qu'il avoit déjà fait répandre, si une femme n'en eût arrêté le cours. *Charlotte Corday* l'assassina comme il étoit au bain, le 14 juillet 1793. A sa mort, on lui décerna les honneurs les plus insensés. Dans toutes les places publiques de Paris, on lui érigea un arc de triomphe; sur celle du Carrousel, une pyramide présenta, à l'adoration de ses complices, son buste, sa baignoire ensanglantée, son écritoire et sa lampe. On y posa une sentinelle qui, au milieu de l'hiver et d'une nuit sombre, suivant un historien, y périt de froid ou d'horreur. L'assemblée ne craignit pas d'accorder à ses restes une place au Panthéon; mais la France, indignée, ne tarda pas à briser ses bustes, à exhumer son corps du lieu où la faction l'avoit si honorablement déposé, et à le jeter dans l'égout de Montmartre. On lui appliqua alors ces deux vers latins, qui méritent d'être connus:

Corpore cum fœdo, species est fœdior oris,
Fœdum pectus habet, fœdius ingenium.

Marat étoit d'une petite taille qui n'avoit pas cinq pieds de hauteur. Sa tête étoit monstrueusement grosse, son regard farouche, sa figure hideuse. Sans but dans ses crimes, jaloux même des méchans, il parloit avec véhémence, et toujours avec une sorte d'énergie. Ses expressions étoient incorrectes; mais elles peignoient bien la noirceur de ses projets, et devoient plaire à une multitude ivre de nouveautés et de crimes. Son style est facile et ne manque pas d'élégance. Avant les journaux dont nous avons parlé, *Marat* avoit publié les écrits suivans: I. *De l'Homme* ou des *Principes de l'influence de l'ame sur le corps, et du corps sur l'ame*, 1775, deux vol. in-12. *Voltaire* daigna faire la critique la plus amère de cet ouvrage et de l'amour propre ex-

trême de son auteur. II. *Découverte sur le feu*, l'électricité et la lumière, 1779, in-8.° Dans cet écrit, *Marat* prétend que le feu n'est point une émanation du soleil, ni la chaleur un attribut de la lumière. A l'aide du microscope solaire, il a fait des expériences pour prouver que la matière ignée n'étoit ni la matière électrique ni celle de la lumière, que les rayons solaires ne produisent la chaleur qu'en excitant dans le corps le mouvement du fluide igné, que la flamme est beaucoup plus ardente que le brasier, et d'autant plus, qu'elle acquiert plus de légéreté ; en sorte que celle de l'esprit de vin très-rectifié, qu'on regardoit comme ayant à peine quelque chaleur, tient, suivant lui, le premier rang. III. *Découverte sur la lumière*, 1780, in-8.° Il y attaque le système de *Newton*, que l'académie de Lyon avoit mis en problème pour le sujet de l'un de ses prix. IV. *Recherches sur l'électricité*, 1782, in-8.° V. *Mémoire sur l'électricité médicale*, 1784, in-8.° VI. *Observations* de l'amateur *Avec* à l'abbé *Sans*, 1783, in-8.° VII. *Notions élémentaires d'optique*, 1783, in-8.° VIII. *Nouvelles découvertes sur la lumière*, 1788, in-8.°

MARBŒUF, (Yves-Alexandre de) né dans le diocèse de Rennes, en 1734, d'une famille distinguée par ses services militaires, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine et comte de Lyon, évêque d'Autun en 1767, archevêque de Lyon ; appelé enfin au conseil et à la direction de la feuille des bénéfices en 1788. Il se retira dans les pays étrangers pendant les orages de la révolution, et y mourut, regretté pour son aménité, ses vertus et ses connoissances. On lui doit des *Instructions Pastorales*, très-bien écrites.

XI. MARC, (N**) acteur de la troupe bouffonne d'*Alard*, débuta à Paris en 1697. Il est le premier qui ait joué le personnage de *Gilles*, dont il prit le surnom.

MARCÉ, (Roland) Angevin, fut lieutenant général du bailliage de Baugé, et donna, en 1601, une tragédie d'*Acham*, imprimée la même année à Paris, chez *Huby*.

VI. MARCEL, (Étienne) prévôt des marchands de Paris, s'étoit concilié l'amour du peuple par son opposition à la cour, pendant la prison du roi *Jean*. *Voyez* dans l'article de ce dernier, n.° XLIX, la suite de son histoire.

X. MARCEL, (N.) fameux maître à danser, étoit plein d'enthousiasme pour son art. On connoît son mot devenu célèbre, lorsqu'étudiant profondément les pas d'une danseuse, il s'écria : *Que de choses dans un menuet !* « A la démarche, à l'habitude du corps, dit *Helvétius*, ce danseur prétendoit connoître le caractère d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle : *De quel pays êtes-vous ?* lui demande Marcel. *Je suis Anglois.* — *Vous Anglois !* lui répliqua Marcel : *Vous seriez de cette isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, et sont une portion de la puissance souveraine ! Non, Monsieur : ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine, ne m'annoncent que*

l'esclave titré d'un électeur. » On doit a *Marcel*, les airs du *Tour de Carnaval*, opéra de *d'Alainval.*

* I. MARCELLIN, succéda au pape *St. Caïus*, en 296, et se signala par son courage durant la persécution, selon les uns, et sacrifia aux idoles, selon d'autres. Du moins les Donatistes l'en ont accusé. *St. Augustin* nie ce fait, sans apporter aucune preuve justificative, dans son livre *De unico baptismo*, contre *Pétilien*. Les Actes du concile de Sinuesse, contiennent la même accusation : mais ce sont des pièces supposées, qui n'ont été fabriquées que long-temps après. Cependant le martyrologe et le bréviaire romain rapportent que *Marcellin* se laissa persuader par l'empereur païen d'offrir de l'encens aux dieux du paganisme ; et *Baronius*, *Bellarmin* et d'autres canonistes Italiens, s'appuient de l'exemple de *Marcellin*, qui, malgré sa chute, continua d'être pape, pour prouver que le chef de l'église ne peut être soumis à aucun tribunal de la terre. L'innocence de *Marcellin* peut donc être rangée au rang des problêmes historiques ; mais son repentir ne peut être douteux. Ce pontife tint le siége un peu plus de huit ans, et mourut le 24 octobre 304, également illustre par sa sainteté et par ses lumières. Après sa mort, la chaire de Rome vaqua jusqu'en 308.

IV. MARCELLIN, (Pancrace) doyen du collége de Médecine de Lyon, dans le dernier siècle, publia des notes sur *Mercurial*, et un traité de la *Peste*.

MARCELLINE, (Ste) sœur aînée de *St. Ambroise*, et fille d'un préfet des Gaules, suivit sa mère à Rome après la mort de son père, et se consacra à élever ses frères dans les maximes pures de la religion chrétienne, et l'exercice des vertus. Elle prit le voile sacré des mains du pape, en 352, et mourut quelque temps après. L'Église célèbre sa fête le 17 juillet.

III. MARCHAND, (Henri) religieux du Tiers-Ordre de Saint-François, sous le nom de P. *Grégoire*, né à Lyon en 1674, mort à Marseille en 1750, construisit les deux fameux globes de six pieds de diamètre, qui étoient dans le couvent de la Guillotière, à Lyon.

IV. MARCHAND, (Jean-Henri) avocat et censeur royal, a publié dans les Journaux plusieurs pièces de vers agréables. On trouve quelques-unes de ses chansons, dans le tome deux de l'*Anthologie Françoise*. Sa gaieté et une plaisanterie assez fine, ont donné du succès à plusieurs de ses opuscules en prose. Ceux-ci sont : I. *Requête* du curé de Fontenai, 1745. II. *Autre* des sous-fermiers pour le contrôle des billets de confession. III. *Mémoire* pour M. *de Beaumanoir* au sujet du pain bénit, 1756, in-8.° IV. *L'Encyclopédie perruquière*, 1757, in-12. V. *Mon radotage*, in-12. VI. *Hilaire*, critique de 1759, *Bélisaire*, 1767, in-12. VII. *L'Esprit et la chose*, 1768, in-8.° VIII. *Requête* des Fiacres, les *Panaches* ou les coiffures à la mode, *l'Egoïste*, *Testament politique* de *Voltaire*. On lui doit deux écrits plus sérieux, un *Éloge* de *Stanislas* roi de Pologne, et les *Délassemens champêtres*, 1768, 2 vol. in-12. L'auteur est mort vers 1780.

V. MARCHAND, (Mad. le) fille du poëte *Duché*, eut de l'esprit et des graces. Elle dirigea souvent son père dans ses écrits, et en a publié un elle-même, sous le titre de *Comte de Boca*.

MARCHEBRUSC, (N** *Chabot* de) d'une ancienne maison de Poitou, se rendit célèbre en Provence, où elle se maria, par son esprit et ses poésies; fixée à Avignon, elle y établit une cour d'amour qu'elle présida, et où elle prononçoit sur toutes les contestations amoureuses qui lui étoient soumises par les dames, les seigneurs et les troubadours. Cette femme aimable composa un petit ouvrage en prose, intitulé: *De la Nature de l'Amour.* Son fils fut aussi poëte, et publia *Las Taulas d'amor*, les Tableaux d'amour. L'un et l'autre vivoient sous le pontificat de *Clément VI*, et en 1346. *Nostredame*, gothique historien de Provence, croit que *Pétrarque* a voulu attaquer, dans quelques-uns de ses sonnets, la dame de *Marchebrusc*, qu'il appelle *Mère Babylonne*, *Fontaine de douleur* et *Nid de trahisons;* mais cette opinion a paru peu vraisemblable.

MARCHIS, (Alessio) peintre de Naples, habile paysagiste, dont on voit des tableaux dans la galerie de *Veymar*, mourut en Italie vers l'an 1740. Il avoit été emprisonné à Rome pour avoir parlé avec trop d'indiscrétion; mais l'estime qu'on y avoit conçue pour ses talens, lui fit bientôt rendre sa liberté.

MARCI, *Voyez* MARCY *et* MARSY.

I. MARCIA-OTACILIA-SEVERA, impératrice Romaine, femme de *Philippe*, paroît avoir participé au meurtre de l'empereur *Gordien* assassiné par son époux, puisqu'elle subit sans résistance la pénitence publique qui lui fut imposée par *Babylas*, évêque d'Antioche. Ses médailles lui donnent un air tout à la fois noble et modeste. Elle vivoit l'an 244.—On connoît une autre impératrice Romaine de ce nom; c'est MARCIA *Furnilla*, femme de l'empereur *Titus*, et qui fut répudiée par ce dernier, épris d'amour pour *Bérénice* reine de Judée.

II. MARCIA-PROBA, femme de *Guithelind*, souverain des anciens Bretons, prit le gouvernement de ses états après la mort de son époux, et rendit ses peuples heureux. On recueillit ses lois, sous le titre de *Leges Marcianæ;* que *Gildas*, surnommé *le Sage*, traduisit en latin, et que le roi *Alfred* fit aussi traduire en saxon.

MARCKLAND, (Jérémie) célèbre critique Anglois, éditeur de différens auteurs grecs et latins, naquit en 1693, et mourut en 1776. On a de lui, un *Commentaire sur le livre de la Sagesse*, in-8.o

IV. MARE, (L'abbé de la) mort en 1746, a donné, à l'Opéra, les ballets de *Titon*, de *Thomas amoureux* et de *Zaïde*, dont *Boyer* a fait la musique.

I. MARÉCHAL, (Antoine) avocat au parlement de Paris, est auteur de plusieurs pièces représentées au théâtre François, mais qui n'y sont pas restées. Leurs titres sont: *L'inconstance d'Hylas*, pastorale en cinq actes; *la Sœur valeureuse; le Railleur Fanfaron; Lisidor; le Mausolée.* Ces comédies sont en cinq actes.

Maréchal donna aussi deux tragédies, *Charles le Hardi*, et *Papyrius*. Il termina sa carrière dramatique, en 1645.

III. MARÉCHAL, (Pierre-Sylvain) né à Paris en 1750, embrassa d'abord la profession du barreau, qu'il quitta pour la littérature. Il devint garde des livres de la bibliothèque du collége *Mazarin ;* et dans cette place, il paya son tribut à la révolution françoise, par quelques brochures exagérées, et par la *Femme Abbé*, mauvais roman anti-religieux. L'auteur ne mériteroit pas d'être connu, s'il n'avoit produit auparavant d'autres ouvrages, qui sont lus avec plus d'intérêt, et qui ne manquent ni d'esprit ni de graces. Les plus remarquables sont : I. *Des Bergeries*, 1770, in-12. Depuis la publication de cet écrit, l'auteur se plaisoit à s'appeler *le Berger Sylvain*. II. *Le Temple de l'Hymen*, 1771, in-12. III. *Bibliothèque des Amans*, 1777, in-16. IV. *Tombeau de J. J. Rousseau*, 1779, in-8.° V. *Le Livre de tous les âges*, 1779, in-12. VI. *L'Age d'or*, 1782, in-12. VII. *Livre échappé au déluge*, 1784, in-12. Ces deux derniers Opuscules offrent des pseaumes et d'agréables historiettes en prose. VIII. *Recueil des Poëtes moralistes François*, 1784, 2 vol. in-18. IX. *Costumes civils actuels de tous les Peuples*, 1784, in-4.° X. *Tableaux de la Fable*, 1787. XI. *Paris et la Province*, ou *Choix des plus beaux Monumens d'architecture en France*, 1787. XII. *Catéchisme du curé Meslier*, 1789, in-8.° XIII. *Dictionnaire d'amour*, 1789, in-16. XIV. *Le Panthéon*, ou *les Figures de la fable*, *avec leurs histoires*, 1791, in-8.° XV. *Almanach des honnêtes gens*, 1793. XVI. *Décades du Cultivateur*, 2 vol. in-18. XVII. *Voyage de Pythagore*, 1798, 6 vol. in-8.° C'est une imitation des *Voyages d'Anacharsis*, par *Barthélemy ;* mais imitation très-foible, et qui n'approche ni de l'érudition ni de la force de style de ce dernier écrit. XVIII. *Dictionnaire des Athées*, 1800, in-8° : ouvrage calomnieux, plein d'imputations fausses, et qui a fait tort à son auteur. XIX. Celui-ci a publié les précis historiques qui accompagnent divers recueils de gravures, tels que l'*Histoire de la Grèce*, l'*Histoire de France*, en figures ; le *Muséum de Florence*, etc. *Maréchal* est mort à Paris, le 28 nivôse an XI (13 janvier 1803).

MARÉCHAL, *Voyez* BIÈVRE.

MARÉCHAL D'ANVERS, (Le) *Voyez* MESSIS.

MARENNES, (la comtesse de) *Voyez* I. PARTHENAY.

MARES, *Voyez* DESMARES.

MARESCOTI, (Marguerite) de Sienne, vivoit en 1588, et cultiva avec succès la poésie. Le recueil, intitulé *la Guirlande*, publié par *Angela Beccaria*, renferme quelques pièces de *Marescoti*. —Une Romaine du même nom, tante d'un cardinal, religieuse à Viterbe, où elle mourut en 1640, a été béatifiée en 1726, par *Benoît XIII*. La Vie de celle-ci a été publiée en Italie.

MARGRAAF, (André-Sigismond) directeur de l'académie de Berlin, naquit dans cette ville, le 9 mars 1709. Il se con-

sacra, dès sa jeunesse, à l'étude de la chimie, et fit de rapides progrès sous *Newman*, *Junker* et *Henckel*, qui furent ses maîtres. La chimie des métaux lui doit des découvertes précieuses; après avoir beaucoup travaillé sur la platine, il enrichit la minéralogie par la découverte d'un nouveau demi-métal, connu sous le nom de *Manganèse*. Le premier, il a donné une analyse complète des pierres dures, et a contribué plus que personne, par son exemple, à introduire dans les opérations chimiques, une méthode simple, claire, débarrassée de tout esprit de système et d'hypothèse. Il est mort, le 7 août 1782. L'histoire de l'académie des Sciences de Paris, dont il fut membre, renferme une longue Notice sur sa vie et ses découvertes.

MARIA, (N. Della) musicien Italien, vint en France, et y porta sur la scène italienne une musique expressive et douce. Il est mort à la fleur de son âge, laissant de vifs regrets aux connoisseurs, qui avoient fondé le plus grand espoir sur ses talens. On lui doit la musique du *Prisonnier* ou *la Ressemblance*, opéra plein d'airs agréables et facilement retenus; de l'*Oncle Valet*; de l'*Opéra comique*; de *la Fausse Duègne*, pièce qui n'a été jouée qu'après sa mort. « *Della Maria*, a dit un écrivain plein de goût, étoit un de ces musiciens, tels qu'il en faut à la France: François pour l'esprit et le goût, Italien pour le génie et le sentiment de la musique, unissant à la mélodie ultramontaine, la connoissance de notre langue et de notre théâtre; c'est après *Grétry*, le compositeur qui a le mieux connu la scène, et qui a répandu le plus d'intelligence et de finesse dans ses ouvrages. La musique est une, il est vrai, mais elle a, comme la poésie, des beautés arbitraires et locales. L'art d'adapter au goût françois les grandes et véritables beautés de la musique, suppose un genre de mérite supérieur au mécanisme de la composition musicale.... *Della Maria* n'a pas autant d'esprit que *Grétry*, mais sa manière est plus moderne; il n'est pas si heureux dans le motif des airs, mais il a plus d'éclat, de vivacité et de légéreté dans les morceaux d'ensemble; il y a plus de naturel et d'invention chez *Grétry*; plus de pureté et de tournure chez *Della Maria*; le premier est plus riche; le second plus élégant: tous les deux sont pleins de grace et de délicatesse; tous les deux se distinguent par la sagesse du style et la vérité de l'expression: ils paroissent avoir recherché l'un et l'autre cet atticisme si fameux chez les Grecs, c'est-à-dire, une élégante simplicité, éloignée de tout excès et de toute affectation: mais l'atticisme de *Della Maria* est plus brillant et plus fin; celui de *Grétry* plus nourri et plus vigoureux. »

MARIE-MAGDELEINE; *Voyez* MAGDELEINE.

V. MARIE, (Sainte) nièce du saint solitaire *Abraham*, perdit sa mère dès son enfance, et fut recueillie par son oncle, qui lui fit bâtir une cellule près de la sienne, et prit soin de l'instruire par une petite fenêtre qui servoit de communication. Parvenue à l'âge des passions, *Marie* s'ennuya de sa solitude, et suivit

un amant qui l'entraîna dans le désordre. *Abraham* resta deux ans sans savoir ce qu'elle étoit devenue. Apprenant enfin qu'elle s'étoit cachée sous un faux nom dans une ville voisine, il alla la chercher, la fit revenir de ses erreurs, et la ramena dans sa cellule où elle fit une austère pénitence jusqu'à la fin de ses jours. Elle mourut à l'âge de 45 ans, à la fin du 4ᵉ siècle. L'Eglise fait sa fête le 29 octobre.

VI. MARIE, (Sainte) esclave et martyre, servoit dans la maison d'un officier Romain nommé *Tertulle*. Celui-ci, pour l'obliger à renoncer à la religion Chrétienne, la fit battre de verges et emprisonner. Elle trouva moyen de s'échapper, et se retira dans d'affreux rochers où elle mourut vers la fin du quatrième siècle ou au commencement du cinquième.

VII. MARIE, (Sainte) surnommée *la Consolatrice*, parce que le principal soin de sa vie fut de consoler les affligés, étoit de Vérone, et fut souvent recherchée en mariage pour ses vertus et sa grande beauté; mais elle préféra l'état de vierge, et la pratique austère de la pénitence. Elle mourut dans le sixième siècle.

VIII. MARIE, (Sainte) et sainte *Garcie*, martyres, naquirent à Carlette dans le royaume de Valence de parens Mahométans. Leur frère *Bernard* se fit Chrétien, s'enfuit de la maison paternelle, et vint en France prendre l'habit religieux de l'ordre de Cîteaux dans le monastère de Poblèse. Bientôt le zèle de la religion le fit retourner en Espagne, où il convertit et baptisa ses deux sœurs. Il leur persuada de l'accompagner en France; mais le frère aîné, furieux de leur fuite et de ce qu'elles avoient abandonné le Mahométisme, les poursuivit, et les ayant atteintes près de la ville d'Alcyre, il les immola à sa colère, le 22 août 1280.

* XII. MARIE DE MÉDICIS, fille de *François II de Médicis*, grand duc de Toscane, et femme de *Henri IV* roi de France, naquit à Florence l'an 1573. Son mariage avec *Henri IV* fut célébré en 1600. Le cardinal *Aldrobandin*, neveu de *Clément VIII*, qui en avoit fait la première cérémonie à Florence, lorsque le duc de *Bellegarde* remit la procuration pour l'épouser, étala une grande magnificence. Le duc de Florence donna des fêtes somptueuses. La représentation d'une seule comédie coûta plus de soixante mille écus. *Marie de Médicis* fut nommée régente du royaume en 1610, après la mort de *Henri IV*. Le duc d'*Epernon*, colonel général de l'infanterie, força le parlement à lui donner la régence : droit qui jusqu'alors n'avoit appartenu qu'aux états généraux. *Marie de Médicis*, à la fois tutrice et régente, acheta des créatures, de l'argent que *Henri le Grand* avoit amassé pour rendre la nation puissante. L'état perdit sa considération au dehors, et fut déchiré au dedans par les princes et les grands seigneurs. Les factions furent appaisées par un traité, en 1614, par lequel on accorda aux mécontens tout ce qu'ils voulurent; mais elles se réveillèrent bientôt après. *Marie*, entièrement livrée au maréchal *d'Ancre* et à *Galigaï*, son épouse, les favoris les

plus insolens qui aient approché du trône, irrita les rebelles par cette conduite. (*Voyez* LUDE.) La mort de ce maréchal, assassiné par l'ordre de *Louis XIII*, éteignit la guerre civile. *Marie* fut reléguée à Blois, d'où elle se sauva à Angoulême. *Richelieu*, alors évêque de Luçon, et depuis cardinal, réconcilia la mère avec le fils en 1619. Mais *Marie*, mécontente de l'inexécution du traité, ralluma la guerre, et fut bientôt obligée de se soumettre. Après la mort du connétable *de Luynes*, son persécuteur, elle fut à la tête du conseil; et, pour mieux affermir son autorité naissante, elle y fit entrer *Richelieu*, son favori et son surintendant. Ce cardinal, élevé au faîte de la grandeur à la sollicitation de sa bienfaictrice, affecta de ne plus dépendre d'elle, dès qu'il n'en eut plus besoin : *Marie de Médicis* indignée, fit éclater son ressentiment après la guerre d'Italie, en 1629. *Richelieu*, en arrivant à la cour, fut mal reçu par la princesse, dirigée alors par le cardinal *de Berulle*, qui ne la disposoit pas favorablement pour le ministre. Quand il parut, *Marie de Médicis* lui demanda froidement des nouvelles de sa santé. *Je me porte mieux*, répondit-il en présence de Berulle, *que ceux qui sont ici ne voudroient*. Depuis, la reine n'oublia rien pour le perdre. *Louis XIII* étant tombé dangereusement malade à Lyon, ses importunités lui arrachèrent la promesse de renvoyer le cardinal. A peine le roi fut-il guéri, qu'il tâcha d'éluder cette promesse, en tâchant de réconcilier sa mère et son ministre. *Richelieu* se mit plusieurs fois aux pieds de la reine, sans pouvoir la fléchir : *Je me donnerai plutôt au diable*, disoit-elle, *que de ne pas me venger*. Son inflexibilité déplut au roi, qui avoit sacrifié le cardinal par foiblesse, et qui sacrifia sa mère à son tour par une autre foiblesse. Cette rigueur, exercée contre une mère par son fils, fut amenée par des manœuvres de cour, qu'il est bon de faire connoître. On assembla d'abord un conseil secret, où, comme on disoit alors, le cardinal *de Richelieu* étoit le mobile de tout. Il y prononça un discours plus long, que bien écrit et bien raisonné; il proposoit, pour faire cesser les cabales et les factions qui agitoient la cour, qu'on appaisât la tempête en le jetant dans la mer comme un autre *Jonas*, c'est-à-dire qu'il quittât le ministère, ou que la reine qui fomentoit les divisions, fût éloignée de la cour et des personnes qui subjuguoient son esprit. Pour n'être pas jeté dans la mer, il fit ensuite une exposition si adroite des dangers que couroit la France, par les ennemis du dehors et par les intrigues du dedans, que *Louis XIII* se seroit cru perdu s'il n'avoit plus eu l'appui de son premier ministre. Tous ceux qui opinèrent dans le conseil, soit persuasion, soit flatterie, soit crainte de *Richelieu*, fortifièrent le roi dans son opinion; et il y persista d'autant plus, que le cardinal lui avoit insinué que sa mère vouloit mettre *Gaston*, son second fils, sur le trône. Il se décida donc à la faire détenir au château de Compiegne, le 23 février 1631, en lui donnant pourtant le choix de Moulins, de Nevers, ou du château d'Angers pour le lieu de son exil. *Marie*

refusa d'être transportée ailleurs. Elle craignoit qu'on ne voulût la renvoyer à Florence sa patrie, et elle espéroit peut-être que le voisinage de Paris lui ménageroit des moyens de se procurer de nouveaux amis, ou de susciter des ennemis au premier ministre. Cependant toutes les dames, tous les courtisans qui lui étoient attachés, et même son médecin, furent ou exilés ou mis à la Bastille. On fit défense à *Anne d'Autriche* sa bru, de la voir. *Louis XIII* donna une déclaration, adressée aux parlemens et aux gouverneurs des provinces, pour justifier sa conduite et celle de son ministre. Des écrivains mercenaires vinrent à l'appui, et augmentèrent ou diminuèrent les imputations et les invectives contre la reine-mère, selon qu'ils furent bien ou mal payés. Cette princesse ne tarda pas de se lasser du séjour de Compiegne, qui étoit pour elle une véritable prison. Elle s'évada et se retira à Bruxelles en 1631. Depuis ce moment elle ne revit ni son fils ni Paris, qu'elle avoit embelli de ce palais superbe appelé *Luxembourg*, des aqueducs ignorés jusqu'à elle, et de la promenade publique qui porte encore le nom de *la Reine*. Du fond de sa retraite, elle demanda justice au parlement de Paris, dont elle avoit tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui sa requête : « Supplie MARIE, reine de France et de Navarre, disant que depuis le 23 février auroit été prisonnière au château de Compiegne, sans être ni accusée ni soupçonnée.... » Quelle leçon et quelle consolation pour les malheureux! La veuve de *Henri le Grand*; la mère d'un roi de France, la belle-mère de trois souverains, (le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre et le duc de Savoie) manque du nécessaire et meurt dans l'indigence! Ce fut à Cologne, le 3 juillet 1642, à 69 ans. L'abbé *Fario Chigi* (alors internonce, depuis pape sous le nom d'*Alexandre VII*), qui l'assistoit à la mort, lui demanda si elle pardonnoit à ses ennemis, et particulièrement au cardinal *de Richelieu*. Elle répondit : *Oui, de tout mon cœur.* — *Madame*, ajouta l'internonce, *ne voudriez-vous pas, pour marque de réconciliation, lui envoyer ce bracelet que vous avez à votre bras.* La reine, à ces mots, tourna la tête, et dit : « Questo è pur tropo. » *C'est un peu trop.* La source des malheurs de cette princesse, née avec un caractère jaloux, opiniâtre et ambitieux, fut d'avoir reçu un esprit trop au-dessous de son ambition. Elle n'avoit pas été plus heureuse sous *Henri IV* que sous *Louis XIII*. Les maîtresses de ce prince lui causoient les plus grands chagrins, et elle ne les dissimuloit pas. Le Florentin *Concini* et sa femme, semoient la défiance dans son cœur jaloux. L'aigreur étoit quelquefois si forte, que *Henri IV* ne put s'empêcher de dire, en parlant des confidens de cette princesse : *Ces étrangers sont venus jusqu'à lui persuader de ne manger de rien de ce que je lui envoie.* Naturellement violente, elle excédoit le roi son époux de ses reproches, et elle poussa même un jour la vivacité au point de lever le bras pour le frapper. Elle ne pouvoit souffrir ni remontrances ni contradictions. Le dépit la rendoit capable de tout; et quand quelque intérêt secret la forçoit à se contraindre, la

nature violentée s'expliquoit par l'altération de son visage et de sa santé. Ses passions étoient extrêmes ; l'amitié chez elle étoit un dévouement aveugle, et la haine une exécration indomptable. Cependant elle étoit dévote ou affectoit de l'être. Elle avoit fondé, en 1620, le monastère des religieuses du Calvaire. Cette princesse aimoit les devises. En 1608, elle prit une *Junon* appuyée sur un paon, avec ces mots : *Viro partuque beata.* Après la mort du roi son époux, ce fut un *pélican* avec sa charité (comme disent les maîtres en l'art des devises), et ces paroles : *Tegit virtute minores.* Elle fit graver aussi l'oiseau du paradis, portant trois de ses petits sur le dos, et prenant son essor vers le ciel, avec cette devise : *Meos ad sidera tollo. Voyez* sa *Vie*, publiée à Paris en 1774, 3 vol. in-8.°

* XIV. MARIE LECZINSKA, reine de France, fille de *Stanislas* roi de Pologne, duc de Lorraine, et de *Catherine Opalinska*, née le 23 juin 1703, suivit son père et sa mère à Veissembourg en Alsace, quand ils furent obligés de quitter la Pologne. Elle y demeuroit depuis six ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi *Louis XV*. Ce fut par une lettre particulière du duc de *Bourbon*, que *Stanislas*, son père, apprit ce bonheur inespéré. Il passe à l'instant dans la chambre où étoit sa femme et sa fille, et dit, en entrant : *Mettons-nous à genoux, et remercions Dieu. — Ah ! mon père*, s'écria la fille, *vous êtes rappelé au trône de Pologne. — Non*, *ma fille*, répond le père, *le Ciel vous est bien plus favorable ; vous êtes reine de France.* A peine concevoient-elles que ce ne fût pas un songe. *Stanislas* se rendit à Strasbourg, où la demande en forme fut faite par les ambassadeurs, avec plus de dignité que dans les masures de Weissembourg. Sa fille, qui l'accompagnoit, ayant entendu tous les éloges qu'on donnoit à la figure et aux graces du roi, s'écria : *Hélas ! vous redoublez mes alarmes.* Enfin, elle partit pour Fontainebleau, où elle épousa, le 5 septembre 1725, *Louis XV*, dont elle eut deux princes et huit princesses. Instruite par un père sage et éclairé, elle fut, sur le trône, le modèle des vertus chrétiennes ; ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentimens de religion aux princes et princesses ses enfans, et à répandre des bienfaits sur les églises et dans le sein des malheureux. La providence lui fournit une occasion bien propre à signaler sa magnanimité, lorsque les intérêts politiques qui président au mariage des rois, firent choisir pour l'épouse du dauphin, la fille du prince même qui avoit renversé du trône son père ; mais la vertu généreuse de la reine de France, et l'ingénieuse délicatesse de la jeune dauphine, triomphèrent des vains murmures de la nature, et elle la regarda toujours comme sa fille chérie. Le troisième jour après son mariage, Mad. la Dauphine devoit, suivant l'étiquette, porter, en bracelet, le portrait du roi son père. La fille de *Stanislas* devoit redouter de voir, dans son propre palais, le portrait d'*Auguste III*, qui l'avoit détrôné. Cependant elle fixa les yeux sur le bracelet, en disant : *Voilà donc, ma fille, le portrait du roi*

votre père. — *Oui, maman*, répondit la dauphine, en présentant son bras : *voyez comme il est ressemblant.* C'étoit le portrait de *Stanislas.* Ennemie des intrigues de cour, la reine couloit des jours tranquilles au milieu de ses exercices de piété. Mais la mort prématurée du *Dauphin* son fils père de *Louis XVI*, suivie bientôt après de celle du roi son père, la pénétra de la plus vive douleur. Cette princesse, si digne des regrets de la France, y succomba, le 24 juin 1768, à l'âge de 65 ans. Dans les derniers jours de sa maladie, les médecins s'empressoient d'y chercher des remèdes. *Rendez-moi*, leur dit-elle, *mon père et mes enfans, et vous me guérirez.* Elle fut constamment la mère des pauvres. Voici, entre mille autres, un trait de bienfaisance, qui a été célébré par un poëte de nos jours.

> *Un trésorier disoit à notre auguste* REINE :
> Modérez les transports d'un cœur si généreux ;
> Les trésors de l'État vous suffiroient à peine
> Pour fournir aux besoins de tous les malheureux....
> — Ce discours ne sauroit, *dit l'illustre princesse*,
> Interrompre le cours de mes soins bienfaisans.
> Allez, conformez-vous au vœu de ma tendresse :
> Tout le bien d'une Mère appartient aux Enfans.

Cette princesse avoit de l'esprit, et aimoit ceux qui en avoient. Elle jugeoit sainement. Un acteur ayant joué devant elle le rôle d'*Auguste* dans *Cinna*, et ne lui ayant donné que le ton d'un bourgeois qui pardonne, en prononçant ces mots : « *Soyons amis, Cinna...* » La reine dit : *Je savois qu'*Auguste *étoit clément ; mais je ne savois pas qu'il fût bon homme.*

XV. MARIE-ANTOINETTE-JOSÈPHE-JEANNE de Lorraine, archiduchesse d'Autriche et reine de France, naquit à Vienne, le 2 novembre 1755, de l'empereur *François-Etienne*, et de *Marie-Thérèse* reine de Hongrie et de Bohême. Son éducation fut soignée, et elle en profita pour acquérir des connoissances variées. La nature lui accorda la beauté et les graces de son sexe. Grande, bien faite, avec un teint éclatant, un sourire enchanteur, elle captivoit autour d'elle la cour de sa mère, lorsqu'elle la quitta pour s'unir au dauphin de France, depuis *Louis XVI.* Ce fut le duc de *Choiseul* qui conçut l'idée de cette alliance, et qui fut chargé du soin de la négocier ; aussi *Marie-Antoinette* le défendit-elle toujours contre ses ennemis, et chercha-t-elle plusieurs fois, mais inutilement, à le faire rappeler au ministère. La jeune archiduchesse arriva à Strasbourg dans les premiers jours de mai 1770. Des fêtes continuelles l'accompagnèrent depuis les frontières jusqu'à la capitale ; partout on lui prodigua les témoignages de la joie que sa vue inspiroit ; on la complimenta deux fois en latin, et elle répondit sur-le-champ dans la même langue. L'accueil qu'elle reçut de la cour de *Louis XV*, ne fut pas moins flatteur pour elle. Le 16 mai, elle s'unit au prince malheureux dont elle devoit adoucir et partager les infortunes. On observa qu'aussitôt après la cérémonie, le ciel se couvrit de nuages

épais, et que deux orages mêlés de tonnerre, empêchèrent le peuple de jouir à Paris et à Versailles, du spectacle du feu d'artifice et des illuminations. Les rues furent désertes ; et ceux qui aiment à croire aux présages, purent en former un bien sinistre, en contemplant la profonde obscurité de l'atmosphère de la France. Bientôt, la fête donnée le 30 du même mois par la ville de Paris, fut marquée par un affreux désastre. Un emplacement mal choisi, où de larges fossés n'avoient point été comblés, vit périr plus de douze cents spectateurs ; plusieurs autres, montés sur le parapet du Pont-royal pour se dégager de la foule, tombèrent dans la Seine et y furent engloutis. La dauphine, désespérée de ce cruel événement, imita la sensibilité et la bienfaisance de son époux. Elle envoya au lieutenant de police tout l'argent qu'elle possédoit. On la vit ensuite accorder des secours aux personnes peu opulentes, employées à son service, et aux prisonniers détenus pour payement de mois de nourrice. Se trouvant dans la forêt de Fontainebleau, où elle avoit suivi le roi à la chasse, elle entendit une femme pousser des cris de désespoir ; celle-ci lui ayant appris que son mari venoit d'être dangereusement blessé par un cerf, *Marie-Antoinette* lui donna aussitôt tout l'or qu'elle avoit sur elle, la força de monter dans sa voiture avec le jeune enfant qu'elle conduisoit, et obtint de *Louis XV*, sur le lieu même, une pension pour cette famille. Le peintre *Dagoti* a fait de cet acte d'humanité, le sujet de l'un de ses plus intéressans tableaux. La dauphine, instruite qu'un officier dont le corps avoit été réformé se trouvoit sans emploi et dans l'indigence, commande un uniforme d'un régiment en activité, se le fait apporter, met dans l'une des poches un brevet de capitaine, cent louis dans l'autre, une boîte d'or et une montre d'or dans la veste, et ordonne d'en revêtir l'officier. Un grand nombre d'autres actions généreuses marquoient honorablement ses jours et la faisoient aimer, tant qu'elle fut dauphine ; elle obtint bien moins de bonheur lorsqu'elle fut reine. En montant sur le trône, on la vit renouveler l'exemple de *Louis XII*. M. *de Pontécoulant*, major des gardes du corps, lui avoit déplu ; aussi, dès qu'elle fut reine, il donna sa démission. *Marie-Antoinette* l'apprit ; sur-le-champ elle fit appeler le prince de *Beauveau* : « Allez, lui dit-elle, annoncer à M. *de Pontécoulant*, que la reine ne venge pas la dauphine, et qu'elle le prie d'oublier entièrement le passé, en restant près d'elle à son poste. » A la mort du monarque, les peuples étoient dans l'usage de payer un droit connu sous le nom de *Ceinture de la Reine* ; elle sollicita l'exemption de cet impôt, et l'obtint. On lui adressa alors le quatrain suivant :

Vous renoncez, aimable souveraine,
Au plus beau de vos revenus ;
Mais que vous serviroit la ceinture de reine ?
Vous avez celle de Vénus.

Bientôt après elle eut le plaisir de recevoir ses frères à Versailles. L'archiduc *Maximilien* y parut en 1775, sous le nom de comte de *Burgaw*, et l'empereur *Joseph* en 1781, sous celui de comte de *Falckeinstein*. Dans la

cruel hiver de 1788, on la vit montrer une ame aussi compatissante que généreuse. Après avoir destiné cinq cents louis de sa cassette, à être distribués aux plus indigens, elle écrivit au lieutenant de police : *Jamais dépense ne m'a été plus agréable.* Les Parisiens reconnoissans, se plurent alors à élever une pyramide de neige près de la rue Saint-Honoré, et à y tracer ces vers :

Reine dont la bonté surpasse les appas,
Près d'un roi bienfaisant occupe ici ta place :
Si ce monument frêle est de neige ou de glace,
Nos cœurs pour toi ne le sont pas.

Ils alloient bientôt changer. A cette époque, la calomnie commençoit à répandre de la défaveur sur *Marie-Antoinette*, en attaquant ses mœurs et son caractère. Des libelles obscurs l'accusèrent de faire succéder les intrigues aux intrigues ; mais l'histoire doit rejeter ces imputations dont aucune n'a jamais été prouvée, et dont plusieurs parurent même invraisemblables. La vérité qui ne peut se taire, est forcée cependant d'avouer que la reine eut des torts. Une grande mobilité dans l'imagination, la fit paroître souvent légère, et quelquefois dissimulée ; une inquiétude naturelle, la haine du repos, la portoient au déplacement, aux modes nouvelles, à la variété des plaisirs. Trop de profusion dans sa dépense, lui firent prodiguer pour des objets de luxe, des sommes qui eussent pu trouver un emploi plus utile. L'oubli de toute étiquette dans l'intérieur de sa maison, de tout cérémonial dans ses fêtes, tendirent à altérer le respect dû à son rang ; et son goût à s'environner de bouffons, à jouer la comédie, à y remplir des rôles subalternes, contribuèrent aussi à le diminuer. Trompée par sa naissance, voyant sa mère gouverner par elle-même, elle put difficilement se persuader qu'en France la reine n'étoit que l'épouse du roi. Née dans une contrée où la féodalité règne avec toutes ses prérogatives, la distance du peuple aux nobles y est immense ; en France, au contraire, où la noblesse suivoit souvent les places, où les rangs se touchoient et cherchoient sans cesse à se confondre, tout devoit tendre du moins de la part des souverains, à conserver des formes plus respectueuses, plus capables d'assurer leur tranquillité et la sûreté de leur personne. Les premiers reproches faits à la reine, lui donnèrent de l'humeur ; elle eut la mal-adresse de la témoigner, et dès-lors des méchans s'attachèrent à répandre que, restée dans le cœur entièrement Autrichienne, fière et ennemie naturelle des François, elle ne pourroit jamais faire leur bonheur. Un événement fâcheux servit leur haine en compromettant le nom de *Marie-Antoinette* dans un procès scandaleux. C'est celui intenté pour le payement d'un collier de diamans, acheté sous le nom de la reine, et dont le prix énorme fut réclamé par deux joailliers. Il fut prouvé que celle-ci ne les connoissoit pas, et n'avoit jamais donné l'ordre de cette acquisition. Mais une femme, ayant sa taille et son maintien, eut la hardiesse de se faire passer pour elle, de donner un rendez-vous à minuit, au milieu du parc de Versailles, à un cardinal, et

cette audace extraordinaire resta impunie dans le jugement. Cette affaire répandit un nuage sur la conduite de la reine, et dut empoisonner ses jours. Lorsque le contrôleur général *Calonne* eut annoncé qu'il existoit un vide considérable dans les finances de l'état; la malveillance en accusa sourdement les profusions de la reine. La dette publique augmentant de jour en jour, et le crédit national s'évanouissant entièrement, on proposa de convoquer les Etats généraux, pour éteindre l'une et faire renaître l'autre. *Marie-Antoinette* pressentit les malheurs qu'ils devoient répandre sur elle; aussi s'efforça-t-elle d'en retarder la convocation. C'est à cette époque que ses peines intérieures blanchirent entièrement ses cheveux, quoiqu'elle n'eût que trente-quatre ans. Elle se fit peindre alors, et donnant ce portrait à son amie, Mad. *de Lamballe*, elle mit au bas ces mots de sa main : *Ses malheurs l'ont blanchie.* Dès la procession pour l'ouverture des Etats, où elle assista, ses traits, que le sourire animoit d'ordinaire, prirent un caractère de mélancolie qu'ils ne quittèrent plus. Elle parut dans la première séance, debout et vêtue avec une grande simplicité. Sans cesse on l'entendit répéter alors : « que le roi soit tranquille et respecté! pour moi, je serai toujours heureuse de son bonheur. » Les événemens désastreux qui suivirent, développèrent dans elle le courage le plus réfléchi. Le 6 octobre 1789, des cannibales furieux faisoient retentir par-tout la menace de la mettre en lambeaux et de déchirer ses entrailles; sa paisible assiduité auprès de ses enfans n'en fut point interrompue. Au milieu de la nuit, un ministre lui adresse ce billet : « Madame, prenez promptement vos mesures; demain matin à six heures, vous serez assassinée. » Son front conserva sa sérénité à cette lecture, et elle cacha le billet. Bientôt les portes du château brisées, les gardes du corps égorgés; les cris des victimes, les mugissemens de la multitude, rendirent la fin de cette nuit affreuse. A l'aube du jour, des assassins pénétrèrent dans l'appartement de la reine, et mirent son lit en lambeaux à coups de sabre. Elle venoit de le quitter pour se réfugier chez le roi. Cependant les meurtres continuoient; pour les faire cesser, *Louis XVI*, et la reine tenant ses deux enfans par la main, parurent sur le balcon du château, et vinrent crier grace pour leurs gardes. Cet aspect étonna les forcenés. Bientôt ce cri universel et redoutable se fit entendre : *la reine seule et point d'enfans.* Celle-ci jugeant que l'instant de sa mort est arrivé, pousse son fils et sa fille dans l'appartement, les jette dans les bras de leur père, et sans laisser à ceux qui l'entourent le temps de la réflexion, elle reparoît seule sur le balcon, présentant courageusement sa tête au coup mortel. Sa contenance hardie et fière, son mépris de la mort arrêtent l'effet des menaces, et forcent les applaudissemens de la multitude furieuse. *Marie-Antoinette*, conduite dans la même journée à Paris avec son époux, eut à supporter pendant un trajet qui dura six heures, le spectacle le plus effroyable. Devant sa voiture, au bout de deux piques, on portoit les têtes de deux gardes du corps; autour d'elle, des furies ivres et dégoûtantes de sang

faisoient retentir l'air d'imprécations. Bientôt le Châtelet, instruisant la procédure contre les meurtriers, lui fit demander des renseignemens sur les attentats dont elle avoit failli à être victime; elle répondit aux députés : *Je ne serai jamais la délatrice d'aucun des sujets du roi;* et sur les instances d'autres commissaires, elle dit : *Messieurs, j'ai tout vu, tout entendu et tout oublié.* Dans les premiers mois de son arrivée, elle employa trois cent mille livres de ses épargnes à retirer du Mont-de-Piété les vêtemens qui y avoient été déposés par des indigens; mais ses bienfaits ne calmèrent point l'effervescence excitée contre elle. Aussi, lorsque *Louis XVI* résolut de fuir, elle s'empressa de le suivre, quoiqu'elle répétât souvent : « Ce voyage ne nous réussira pas; le roi est trop malheureux. » *Marie-Antoinette*, arrêtée comme son époux à Varennes, rentra aux Tuileries, où des commissaires vinrent recevoir sa déclaration, qui fut ainsi conçue : « Le roi desirant partir avec ses enfans, rien dans la nature n'auroit pu m'empêcher de le suivre. J'ai assez prouvé depuis deux ans que je ne le quitterai jamais. Ce qui m'y a encore plus déterminée, c'est l'assurance positive que j'avois que le roi ne vouloit point quitter la France; s'il en avoit eu le desir, toute ma force eût été employée pour l'en empêcher. » Un moment de calme succéda à cet orage, mais il ne fut pas de longue durée : les journées du 20 juin et du 10 août 1792 arrivèrent. Dans la première, *Marie-Antoinette*, placée derrière la table du conseil, au milieu de ses deux enfans, ne donna pas la plus légère marque de crainte. Elle soutint, pendant plus de quatre heures le spectacle hideux d'une populace sans frein, armée de mille instrumens de mort, brisant les portes, menaçant tout ce qu'elle auroit dû respecter. Le vendredi 10 août, le château fut cerné par les bataillons arrivés de Marseille, et réunis aux rassemblemens des faubourgs. On avoit d'abord cherché à encourager les soldats de garde à le défendre; la reine vouloit y périr, et fit tous ses efforts pour décider *Louis XVI* à combattre et à mourir les armes à la main; mais entraînée par la retraite du monarque au sein de l'assemblée, elle y conduisit ses enfans. Le trajet fut extrêmement périlleux pour elle. Le peuple animé, lui adressoit de toutes parts les invectives les plus atroces et les menaces les plus effrayantes; un instant il parut déterminé à lui fermer le passage et à la séparer de son époux; mais après une harangue énergique du procureur général du département, les rangs s'ouvrirent devant elle. Renfermée dans la loge des journalistes de l'assemblée, elle y entendit prononcer la déchéance du monarque, l'appel de la convention qui devoit le juger, et en sortit bientôt pour l'accompagner au Temple. On ne permit à aucune de ses femmes de partager sa captivité; Mad. *de Lamballe* qui le demandoit, fut jetée aussitôt dans une autre prison. La reine, logée dans le second étage de la tour, avec sa fille et Mad. *Elizabeth*, occupa la seule chambre qui eut une cheminée. On n'y voyoit jamais le soleil; des soupiraux au lieu de fenêtres, étoient garnis d'épais barreaux de fer, et ne procuroient qu'une clarté

triste et un faux jour. C'est là que *Marie-Antoinette* développa un caractère plus grand que dans aucun autre temps de sa vie. Toujours calme au milieu des siens, elle leur inspira la résignation, l'oubli des outrages et de tous les maux. Lorsque *Louis XVI* lui apprit qu'il étoit condamné, elle le félicita de la fin d'une existence pénible pour lui et sur le prix immortel qui devoit la couronner. A la mort de son époux, la seule demande qu'elle présenta à la convention, fut de réclamer des vêtemens de deuil; elle les porta jusqu'à la fin de ses jours, qui n'étoit pas bien éloignée. Le 4 juillet 1793, on la sépara de son fils; elle sentit dès-lors que cette séparation alloit être éternelle, et qu'en écartant d'elle un enfant plein de graces, on vouloit lui enlever tout moyen d'exciter quelque pitié. Elle n'en eut pas moins le courage de disposer son fils à ne plus la voir et à ne point se chagriner de sa longue absence. Le 5 août suivant, des hommes armés vinrent au milieu de la nuit enlever *Marie-Antoinette*, et la conduire à la Conciergerie. La chambre basse, appelée *Salle du Conseil*, sombre et humide, y devint son dernier asile. Le jeudi 3 octobre, la convention ordonna qu'elle seroit mise en jugement; l'acte d'accusation portoit qu'elle avoit dilapidé les finances de France, épuisé le trésor public, en faisant passer des sommes à l'empereur, entretenu des correspondances avec les ennemis étrangers, et favorisé les troubles de l'intérieur. Malgré le grand nombre de témoins entendus, on ne put acquérir contre elle la moindre preuve; aussi, son défenseur, M. *Chauveau-la-Garde*, s'écria-t-il avec raison: « Je ne suis dans cette affaire, embarrassé que d'une seule chose, ce n'est pas de trouver des réponses, mais une seule accusation vraisemblable. » Parmi les témoins appelés, *Bailly*, maire de Paris, eut le courage non-seulement de ne rien reprocher à l'accusée ni à la mémoire de *Louis XVI*, mais encore de blâmer le féroce accusateur *Fouquier-Tinville*, d'avoir rédigé son acte d'accusation sur des faits notoirement faux et calomnieux. *Manuel* lui-même, procureur de la commune, qu'on croyoit altéré du sang de *Marie-Antoinette*, lui rendit justice, et plaignit hautement sa destinée. On la vit répondre à tous les interrogatoires, avec autant de précision que de fermeté. *Hébert* lui ayant reproché d'avoir cherché à dépraver les mœurs de son fils: *Sur un fait aussi odieux*, répliqua-t-elle, *j'en appelle à toutes les mères.* Son ton noble, son indignation majestueuse, se communiquèrent bientôt à tous les auditeurs. On accusa *Hébert* lui-même, d'avoir voulu, par une infame inculpation, rendre l'accusée plus intéressante; et dès cet instant il perdit toute sa popularité. En attendant son dernier moment, *Marie-Antoinette* ne laissa paroître aucun signe d'émotion. Retirée dans la prison après une séance de dix-huit heures, transie de froid, elle s'enveloppa les pieds d'une couverture, et s'endormit tranquillement. Le lendemain, à onze heures du matin, elle monta sur la charrette qui la conduisit à l'échafaud. « Voici, Madame, lui dit-on alors, l'instant de vous armer de courage. » *De courage!* reprit-elle, *il y a si*

long-temps que j'en fais apprentissage, qu'il n'est pas à croire que j'en manque à cette heure. On lui avoit ôté sa robe de deuil, pour la revêtir d'un mauvais manteau de lit. Malgré tout ce qu'on put faire pour exciter le peuple à l'injurier pendant le trajet, il garda un sombre et profond silence. A midi, le cortége arriva sur la place de *Louis XV*. *Marie-Antoinette* jeta un long regard sur les Tuileries, et monta avec précipitation sur l'échafaud. Lorsqu'elle y fut parvenue, elle se mit à genoux, et dit : *Seigneur! éclairez et touchez mes bourreaux; adieu pour toujours, mes enfans, je vais rejoindre votre père.* Elle leva les yeux au ciel et les ferma aussitôt à la lumière, le mercredi 16 octobre 1793, à l'âge de 38 ans moins quelques jours. Son corps, déposé au cimetière de la Magdeleine, fut consumé dans la chaux vive. Les chagrins avoient alors défiguré sa beauté et flétri ses traits; elle avoit même presque entièrement perdu un œil par l'air humide et mal-sain dans lequel elle avoit vécu depuis si long-temps. *Marie-Antoinette* parloit le françois avec pureté, et l'italien comme sa langue naturelle. Elle savoit le latin, et possédoit parfaitement la géographie et l'histoire. Elle jugeoit avec goût des productions de tous les arts, et sur-tout de celles de la musique. Elle se distingua par l'affabilité dans ses manières, par la force et la constance dans les sentimens. Elle fut généreuse, et sut donner avec ces graces affectueuses qui doublent le prix du bienfait. *Marie-Antoinette* eut quatre enfans de son union avec *Louis XVI* : 1.° *Marie-Thérèse-Charlotte*, née le 19 décembre 1778, qui a épousé le duc d'*Angoulême*, son cousin; 2.° *Louis*, né le 22 octobre 1781, mort le 4 juin 1789, dans sa neuvième année; 3.° *Charles-Louis*, né au mois de mars 1785, nommé *Duc de Normandie*, jusqu'après la mort de son frère aîné, où il prit le titre de *Dauphin*, mort en 1793; 4.° une fille morte en bas âge. Sa mère s'affligeoit sans modération de cette perte; on lui observa que sa douleur n'avoit pour objet qu'un enfant, dont elle n'avoit rien pu voir encore qui pût justifier des regrets si vifs. *Ah! s'écria-t-elle, n'eût-elle pas été ma plus tendre amie!* On a publié plusieurs *Vies* de *Marie-Antoinette*; celle par Mad. *Guénard*, en 3 vol. in-12, se fait lire avec intérêt, malgré trop de longueur.

* XVIII. MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE, fille aînée de *Victor-Amédée II*, naquit à Turin en 1685. Par le traité de paix conclu dans cette ville en 1696, elle fut promise au duc de *Bourgogne*, depuis dauphin. Ce mariage se célébra l'année d'après. La princesse étoit propre à faire le bonheur de son époux par son caractère, son esprit, ses graces, et la sensibilité de son cœur. Le peuple, dans la joie de voir finir la guerre par cette alliance, l'appela *la Princesse de la paix*. En 1702, le duc de *Bourgogne*, nommé généralissime des armées en Flandre, ayant d'abord eu quelque désavantage, la duchesse qui entendit à Versailles blâmer la conduite de son époux, ne put retenir ses larmes, et s'abandonna à une douleur amère. Mad. *de Maintenon*, qui étoit présente, recueillit ses précieuses larmes

sur un ruban qu'elle envoya au prince, et ranima ainsi dans son cœur l'amour de la gloire. La victoire de Nimègue en fut l'effet. La France perdit cette princesse en 1712, dans la 26e année de son âge, tandis qu'elle annonçoit à la France les plus beaux jours. *Je sens*, disoit-elle quelque temps avant sa mort, *que mon cœur grandit à mesure que ma fortune m'élève.* Pendant la guerre de la succession, on lui proposoit une partie de jeu. *Avec qui voulez-vous que je joue?* répondit-elle, *je suis entourée de femmes qui tremblent pour leurs maris et leurs enfans, et moi je tremble pour l'état.* Cependant on l'accusa d'avoir été la cause d'une partie de nos malheurs, par l'inclination qu'elle avoit conservée pour son pays. *Duclos* prétend qu'elle instruisoit le roi son père de tous nos projets militaires, et qu'après sa mort, *Louis XIV* en ayant eu la preuve par les lettres trouvées dans sa cassette, dit à Mad. *de Maintenon : La petite coquine nous trompoit.* Une fièvre ardente l'emporta en peu de jours. Cette princesse expirante fit appeler ses dames, et dit à la duchesse de *Guise : Adieu ma belle Duchesse ; aujourd'hui Dauphine, et demain rien !* Sa conversation étoit vive et animée, et il lui échappoit des réflexions d'un grand sens. Elle disoit un jour à Mad. *de Maintenon*, en présence de *Louis XIV : Savez-vous, ma tante, pourquoi les reines d'Angleterre gouvernent mieux que les rois. C'est que les hommes gouvernent sous le règne des femmes, et les femmes sous celui des hommes.* Sa vivacité l'emportoit quelquefois trop loin ; mais elle saisissoit bien les momens. Un jour qu'elle remarqua que *Louis XIV* étoit importuné de la dévotion du duc de *Bourgogne* son époux. *Je desirerois*, dit-elle, *de mourir avant mon mari et revenir ensuite, pour le trouver marié avec une sœur Grise ou une tourière de Ste-Marie.* (*Mém. de Duclos.*) Nous terminerons l'article de la duchesse de *Bourgogne* par le portrait qu'en a tracé le duc de *Saint-Simon*. « Douce, timide, mais adroite; bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et toute légère et vive qu'elle étoit, capable de vues et de suite. La contrainte jusques dans la gêne, dont elle sentoit tout le poids, sembloit ne lui rien coûter. Quant à la figure, elle étoit régulièrement laide. Les joues pendantes, le front avancé, le nez qui ne disoit rien, de grosses lèvres tombantes, des cheveux et des sourcils châtains bruns, fort bien plantés, des yeux les plus parlans et les plus beaux du monde, le plus beau teint et la plus belle peau, le cou long avec un soupçon de goître, qui ne lui seyoit point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même ; le sourire le plus expressif ; une taille longue, ronde même, aisée, parfaitement coupée ; une marche de déesse sur les nues : elle plaisoit au dernier point. Les graces naissoient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel, toujours naïf, mais assaisonné d'esprit, charmoit avec cette aisance qui étoit en elle jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchoit. Elle ornoit tous les spectacles, étoit l'ame des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissoit

par les graces, la justesse et la perfection de la danse. Elle aimoit le jeu, s'amusoit au petit jeu; car tout l'amusoit. Elle préféroit le gros jeu, y étoit nette, exacte, la plus belle joueuse du monde; et dans l'instant faisoit le jeu de chacun. En public, sérieuse, mesurée; respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec Mad. *de Maintenon*. En particulier, causant, voltigeant autour d'eux; tantôt penchée sur le bras d'un fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautoit au cou, les embrassoit, les baisoit, les caressoit, les chiffonnoit. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportoient les nouvelles les plus intéressantes, entrant chez le roi à toute heure, même pendant le conseil. Utile et fatale aux ministres mêmes; mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un, comme elle le fut contre *Pontchartrain*, qu'elle nommoit quelquefois au roi, *votre vilain Borgne;* ou par quelque cause majeure, comme elle le fut contre *Chamillart.* » —Sa sœur, *Marie-Louise de Savoie*, mariée à *Philippe V* roi d'Espagne, se fit aimer de ses sujets par le soin qu'elle prenoit de leur plaire, et par une intrépidité au-dessus de son sexe. *Philippe* ayant pris le parti de se rendre en Italie pour se mettre à la tête de ses armées, les Espagnols demandèrent unanimement que leur jeune reine, quoique n'ayant pas encore quatorze ans, fût nommée régente pendant l'absence de son époux. En vain elle voulut s'y opposer: il fallut se rendre aux vœux de ses peuples. Elle gouverna avec autant de sagesse que de dextérité. Au milieu des cruels revers qui plus d'une fois mirent *Philippe* à la veille d'être forcé de descendre du trône, *Marie-Louise* alloit elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, et recevoir les dons que lui rapportoient les peuples. Elle fournit ainsi, à son mari, plus de 200,000 écus en trois semaines. Si elle eût perdu la couronne d'Espagne, elle étoit déterminée à passer dans les Indes. *Philippe* ne jouit pas long-temps de tant de vertus réunies. L'Espagne perdit cette illustre princesse, le 14 avril 1714; elle n'étoit encore âgée que de vingt-six ans. Mais des écrouelles affreuses avoient entièrement détruit la force de son tempérament.

MARIE-JOSÉPHINE, épouse de *Fréderic Auguste II*, roi de Pologne. *Voyez* Fréderic Auguste II.

MARIGNI, *Voyez* VII. Poisson.

MARIGNIER, (N.) a travaillé à plusieurs opéra comiques, avec *Pannard* et *Pontau*. Il a donné, seul, ceux de *Cydippe* et de la *Pantoufle*. Il est mort vers 1760.

II. MARINI, (Jean-Ambroise) né à Gênes, fut le premier Italien qui retraça en prose dans ses romans les usages, les mœurs, les dangers et les exploits de l'antique chevalerie. Avant lui, le *Dante*, l'*Arioste* et le *Tasse* avoient appelé la poésie pour les peindre. On ignore quel fut le sort de *Marini*, s'il jouit des faveurs de la fortune et de la considération que ses

talens lui méritoient. Aucun biographe, même ceux d'Italie, n'en ont fait mention. On présume qu'il est mort à Venise au milieu du 17ᵉ siècle. On lui doit 1.° *Il Caloandre Fedele*. Ce roman parut tantôt sous le nom de *Giovan-Mariaindris Bohemo*, tantôt sous celui de *Dario Grisimani*, qui sont l'un et l'autre des anagrammes du véritable nom de l'auteur. L'ouvrage fut publié à Venise en 1641, in-8.° Il y fut réimprimé en 1652, en 1664 en 4 vol. in-24, en 1726 en 2 vol. in-8.° Une autre édition plus soignée parut chez *Capellato*, en 1746. Le *Caloandre* a été traduit en françois en 1668, par le trop fécond *Scudéry*, et en 1760 par le comte de *Caylus*. M. *Vulpius*, Allemand, l'a fait connoître à sa nation en 1787. Ce dernier traducteur ne s'est pas sévèrement astreint à suivre *Marini*. Il a changé souvent le plan de l'auteur, en conservant les principaux faits. Ceux-ci offrent une imagination riche, une intrigue qui se développe avec art, et des caractères assez habilement diversifiés. C'est dans ce roman que *Thomas Corneille* a pris le sujet de sa tragédie de *Timocrate* : et *la Calprenède*, adoptant l'idée principale, l'étendit dans l'histoire d'*Alcamène*, prince des Scythes, l'épisode le plus attachant de son roman de *Cléopâtre*. 2.° Le *Nuove gare de' disperati*. Dix éditions successives accueillirent ce nouveau roman. Celui-ci est plus court que le *Caloandre*, et cependant plus compliqué. Il semble que dans cet ouvrage, l'auteur ait voulu sacrifier au goût de son siècle, et sur-tout à celui de sa nation. Des hommes habillés en femmes, des femmes travesties en hommes, forment le nœud de l'intrigue, et rappellent naturellement à l'esprit les mascarades et le célèbre carnaval de la ville où *Marini* faisoit imprimer ses productions. Le rédacteur de la Bibliothèque des romans a donné un long extrait de celui-ci avec les vrais noms de chaque personnage, et la clé de chacune de leurs actions. Le roman *des Désespérés* fut traduit en françois, et imprimé à Paris en 1682, deux vol. in-12. *Gordon de Percel* attribua cette traduction à un poëte peu connu, nommé *la Serre ;* mais il s'est trompé. Le traducteur s'appeloit *de Séré ;* il est auteur d'un poëme sur la musique et la chasse. Sa traduction ne manque ni de correction ni d'élégance, quoiqu'elle soit ancienne ; on y desireroit seulement plus de concision. En 1788, on a publié à Lyon chez *J. M. Bruyset* les *Romans héroïques* de *Marini*, 4 vol. in-12. Ce recueil est précédé d'un discours sur les Romans de chevalerie, et d'une notice sur ceux dont nous venons de parler, par l'un des auteurs de ce Dictionnaire.

MARIONI, (Aquilina) née à Gubbio en Italie, se distingua par ses poésies, vers l'an 1440. *Bonaventure Tondi*, moine Olivetain, en a fait l'éloge.

MARIVAULT, (Jean de l'isle de) d'une famille ancienne qui subsiste, *Voyez* I. MAROLLES.

* MARIVAUX, (Pierre Carlet de Chamblain de) né à Paris en 1668, d'un père qui avoit été directeur de la monnoie à Riom en Auvergne, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. La

finesse

finesse de son esprit, soutenue par une bonne éducation, lui fit un nom dès sa jeunesse. Le théâtre fut son premier goût; mais voyant que tous les sujets des *Comédies de caractère* étoient épuisés, il se livra à la composition des *Pièces d'intrigue*. Il se fraya une route nouvelle dans cette carrière si battue, en analysant les replis les plus secrets du cœur humain, et en mêlant la métaphysique du sentiment à l'épigramme. *Marivaux* soutint seul et long-temps la fortune des Italiens, et il leur donna vingt-une *Pièces de Théâtre*, dont la plupart embellissent encore la scène. Le succès de ses pièces et de ses autres ouvrages, lui procura l'entrée de l'académie Françoise, qui devoit le rechercher autant pour ses talens que pour les qualités de son cœur. Il étoit dans le commerce de la vie, ce qu'il paroissoit dans ses écrits. Doué d'un caractère tranquille, quoique sensible et fort vif, et trop susceptible, il possédoit d'ailleurs tout ce qui rend la société sûre et agréable. A une probité exacte, à un noble désintéressement, il réunissoit une candeur aimable, une ame bienfaisante, une modestie sans fard et sans prétention, et sur-tout une attention scrupuleuse à éviter tout ce qui pouvoit offenser ou déplaire. Il disoit qu'*il aimoit trop son repos pour troubler en rien celui des autres*. Il disputoit rarement; mais lorsque cela lui arrivoit, il prenoit de l'humeur, et il la poussoit quelquefois jusqu'à l'aigreur. Ce qui régnoit principalement dans sa conversation, dans ses Comédies et dans ses Romans, étoit un fonds de philosophie qui, caché sous le voile de l'esprit et du sentiment, avoit presque toujours un but utile et moral. « *Je voudrois rendre les hommes plus justes et plus humains*, disoit-il, *je n'ai que cet objet en vue.* » Son indifférence pour les richesses et les distinctions, égala son amour pour les hommes. Il ne sollicita jamais les graces des grands; jamais il ne s'imagina que ses talens dussent les lui mériter. Il ne refusa pas pourtant les faveurs de la fortune, lorsqu'elle les lui fit offrir par l'estime et l'amitié, ou par des protecteurs (*Voyez* III. HELVÉTIUS) désintéressés des arts et des lettres. Il auroit pu se faire une situation aussi aisée que commode, s'il eût été moins sensible aux malheurs d'autrui, et moins prompt à les secourir. On l'a vu plus d'une fois sacrifier jusqu'à son nécessaire pour rendre la liberté et même la vie, à des particuliers qu'il connoissoit à peine; mais qui étoient, ou poursuivis par des créanciers impitoyables, ou réduits au désespoir par l'indigence. Il avoit autant d'attention à recommander le secret à ceux qu'il obligeoit, qu'à cacher à ses intimes amis, ses chagrins domestiques et ses propres besoins. Cette sensibilité pour les pauvres et les malheureux, avoit une source bien noble : la religion. *Marivaux* la connoissoit, l'aimoit et la pratiquoit, sur-tout dans ses dernières années. Son respect pour nos mystères étoit sincère. Il ne comprenoit pas comment certains hommes se montroient si incrédules sur des choses essentielles, et si crédules pour des futilités. Il dit un jour à milord *Bolyngbrocke*, qui étoit de ce caractère : *Si vous ne croyez pas, ce n'est pas du moins faute de foi.* Cet académicien

si estimable mourut à Paris le 21 février 1763, à soixante et quinze ans. M. *Delaplace* lui fit cette épitaphe que nous avons un peu corrigée :

> Avec trop d'art copiant la nature,
> On peut, en fait de goût, lui trouver des égaux :
> Mais sa bonté, sa candeur, sa droiture
> Ont éclipsé tous ses rivaux.

Ses ouvrages sont : I. Des *Pièces de Théâtre*, recueillies en 5 vol. in-12, parmi lesquelles on distingue la *Surprise de l'Amour*, les *Fausses Confidences*, le *Dénouement imprévu*, le *Petit Maître corrigé*, la *Dispute*, le *Legs* et le *Préjugé vaincu*, au théâtre François; la *Surprise de l'Amour*, la *Double Inconstance*, les *Jeux de l'Amour et du hasard*, la *Mère confidente*, l'*Heureux Stratagème*, la *Méprise*, la *Fausse suivante*, la *Nouvelle Colonie* et l'*Epreuve*, au Théâtre Italien. II. L'*Homère travesti*, deux vol. in-12 : ouvrage qui ne fit pas honneur à son goût. III. *Le Spectateur François*, deux vol. in-12, écrit d'un style maniéré; mais estimable d'ailleurs par un grand nombre de pensées fines et vraies. IV. *Le Philosophe indigent*, 2 vol. in-12. Il offre de la gaieté et de la philosophie. V. *Vie de Marianne*, 4 volum. in-12 : un des meilleurs romans que nous ayons dans notre langue, pour l'intérêt des situations, la vérité des peintures et la délicatesse des sentimens. *Marianne* a bien de l'esprit; mais trop de babil : une imagination vive, mais quelquefois peu réglée. Les scènes attendrissantes qu'on y trouve peuvent faire des impressions trop fortes sur de jeunes cœurs. La dernière partie de ce roman n'est pas de lui. VI. Le *Paysan parvenu*, 3 vol. in-12. S'il y a plus d'esprit et de gaieté dans ce roman que dans celui de *Marianne*, il y a aussi moins de sentiment et de réflexions, et on y trouve malheureusement des peintures dangereuses. VII. *Pharsamon*, en 2 vol. : autre roman fort inférieur aux précédens. C'est le même qui a reparu sous le titre de *Nouveau Don Quichotte*. On y apperçoit, ainsi que dans les autres écrits de *Marivaux* :

> Une métaphysique où le jargon domine,
> Souvent imperceptible, à force d'être fine.

Mais cette métaphysique ne doit pas fermer les yeux sur les peintures du cœur humain, et sur la vérité de sentimens qui caractérisent la plupart de ses ouvrages. Ses romans sont, suivant *d'Alembert*, supérieurs à ses comédies par l'intérêt, par les situations, par leur but moral. Ils ont sur-tout le mérite de ne pas tourner, comme ses pièces de théâtre, dans le cercle étroit d'un amour qui se cache : ce qui a fait dire assez plaisamment, que *si les comédiens ne jouoient que ses comédies, ils auroient l'air de ne point changer de pièces*. Ses bons romans ont plus de variété. « On y voit les raffinemens de la coquetterie, même dans une ame neuve et honnête, les replis de l'amour propre jusques dans le sein de l'humiliation, la dureté révoltante des bienfaicteurs, ou leur pitié plus révoltante encore; le manége de l'hypocrisie et sa marche tortueuse; l'amour concentré dans le cœur d'une dévote avec toute la violence et la fausseté qui en sont la suite; enfin, ce que M. *de Marivaux* a sur-tout tracé d'une manière supérieure, la fierté noble et courageuse de la vertu

dans l'infortune. L'auteur n'a pas dédaigné de peindre jusqu'à la sottise du peuple ; sa curiosité sans objet, sa charité sans délicatesse, son inepte et offensante bonté, sa dureté compatissante. Il faut pourtant convenir qu'en voulant mettre dans ses tableaux populaires trop de vérité, il s'est permis quelques détails ignobles. Nous avouerons en même temps que les tableaux qu'il fait des passions, ont en général plus de délicatesse que d'énergie, que le sentiment y est plutôt peint en miniature qu'à grands traits ; et que si M. *de Marivaux*, comme l'a très-bien dit un écrivain célèbre, *connoissoit tous les sentiers du cœur, il en ignoroit les grandes routes.* » Une femme d'esprit, ennuyée par la recherche minutieuse de tous ces sentiers, disoit de lui : *C'est un homme qui se fatigue et qui me fatigue moi-même, en me faisant faire cent lieues sur une feuille de parquet.* Cependant les lignes que *Marivaux* trace dans ce petit espace, quoique très-rapprochées les unes des autres, sont très-distinctes pour qui sait les démêler. Malgré ces défauts, on est fâché que *Marianne* ni le *Paysan parvenu* n'aient pas été achevés par leur auteur. La vivacité de son esprit s'attachoit promptement à tout ce qui se présentoit à lui ; et sa facilité à écrire lui fournissoit le moyen de le peindre. Dès qu'il avoit saisi dans un objet nouveau le côté piquant, l'objet ancien l'intéressoit moins et lui étoit sacrifié sans regret. *Voyez* sa *Vie*, à la tête de l'*Esprit de Marivaux*, 1769, Paris, in-8.° *Voy.* aussi HOLBERG et KRUGER.

MARKAM, (Gervais) bon littérateur Anglois et brave capitaine au service de son roi *Charles I*, est auteur de pièces dramatiques et de plusieurs volumes sur l'*Agriculture*, le *Manége*, la *Chasse* et la *Discipline militaire*.

MARKLAND, (Jérémie) savant Anglois, né en 1693, et mort à Dorking en 1776, a publié un *Commentaire* sur les Epîtres de *Cicéron* à *Brutus*, et un *Traité* grammatical *de Græcorum quintâ declinatione*, 1661, in-4.°

MARLOÉ, (Christophe) poëte dramatique Anglois, sous le règne d'*Edouard VI*, fit jouer plusieurs pièces qui eurent du succès ; jaloux de son valet, il voulut l'attaquer avec un poignard, mais celui-ci le lui arracha et le tua.

MARMONTEL, (Jean-François) de l'académie Françoise, naquit à Bort, petite ville du Limousin, en 1719, d'un tailleur, qui chercha à cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit découvertes dans son fils. Il lui obtint une bourse dans un collége de Toulouse. L'élève brilla en philosophie par un raisonnement précis et une justesse d'idées qui le firent distinguer ; mais il y contracta un ton roide et pédantesque, que l'usage du grand monde et son long séjour dans la capitale, ne purent jamais lui faire entièrement perdre. Privé de ces graces légères qui font l'homme aimable en société, il posséda du moins les talens qui intéressent l'homme qui pense, et les qualités de l'ame qui méritent des amis. *Marmontel* en eut, et sut faire des sacrifices pour les conserver. Sa conversation étoit douce, instructive,

semée d'idées abondantes et d'anecdotes. Il possédoit le talent si nécessaire de ménager l'amour propre des autres, et quelquefois même de le caresser. Après avoir remporté quelques prix aux jeux floraux de Toulouse, et avoir pris pour quelque temps l'habit d'abbé, il vint à Paris en 1745, et y vécut dans la médiocrité en partie des bienfaits de *Voltaire*. Logé en commun avec quelques jeunes littérateurs peu riches, chacun avoit son jour pour fournir à la dépense. Des protecteurs firent obtenir au jeune poëte, une pension de 1500 livres, comme historiographe des bâtimens du roi, et pendant deux ans le privilége du Mercure. Ce journal rapportoit beaucoup, et ces deux ans valurent au rédacteur quarante mille livres. Une parodie très-plaisante d'une scène de *Cinna*, dans laquelle un grand seigneur étoit attaqué, lui fut attribuée; et pour l'en punir, on lui ôta son privilége, et on le mit pour quelque temps à la Bastille. Il avoit débuté dans la carrière littéraire par des tragédies et des opéra. Ses *Contes moraux*, qui parurent bientôt après, lui acquirent la plus grande réputation; il la soutint par d'autres ouvrages. Sa carrière fut laborieuse et remplie. Doué d'une constitution robuste et d'une grande ardeur pour le travail, il se plaça dans le rang de nos écrivains modernes les plus distingués. L'académie Françoise l'accueillit, et il en étoit secrétaire perpétuel en 1789, lorsque la révolution arriva. Pendant ses premiers orages, il se retira dans une maison de campagne, à quelques lieues de Paris, où son ame honnête et douce gémit long-temps des maux dont il fut témoin. La fortune qu'il avoit acquise par ses travaux, s'évanouit par des remboursemens en assignats; réduit à la plus extrême médiocrité, il n'en parut pas moins modéré, indulgent; mais son caractère naturellement assez triste, le devint davantage. Uni à une Lyonnoise aimable et sensible, nièce de l'abbé *Morellet*, son confrère à l'académie Françoise, elle adoucit pour lui tous les chocs, et lui fit trouver des douceurs dans sa retraite. Au mois de mars 1797, il fut nommé député au Conseil des Anciens par le département de l'Eure. Il n'y fit qu'un seul rapport, mais il y fut remarqué autant par la précision et la clarté du style que par la justesse des principes. Il avoit été philosophe; il parut religieux. On le soupçonnoit ami des innovations; il se plut à en condamner le plus grand nombre. Après le mouvement du dix-huit fructidor de l'an 5, son élection fut cassée, et il se retira à Abbo-ville, village près de Gaillon, dans le département de la Seine inférieure. Il y mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 79 ans, après y avoir vécu dans une espèce de chaumière qu'il avoit achetée, solitaire, pauvre, et oublié de sa patrie qu'il avoit illustrée par ses écrits. Les principaux sont: I. Des *Tragédies*; la première, donnée en 1748, est *Denys le Tyran*. La jeunesse de l'auteur fit le succès de la pièce, où l'on trouva quelques beaux vers; elle n'a pas reparu au théâtre depuis sa nouveauté. *Aristomène* fut joué en 1750: il fut aussi applaudi, mais sans survivre de même aux premières représentations. *Cléomène* parut en 1751; les *Héraclides*, la même année; *Egyptus*, en 1753; *Ven-*

ceslas, en 1759 : cette dernière pièce est de *Rotrou ; Marmontel* s'est contenté de la retoucher et d'en supprimer quelques longueurs. Avec ces corrections, elle se soutient au théâtre. *Hercule mourant* fut représenté en 1767. L'auteur, à l'âge de 60 ans, donna *Numitor* et *Cléopâtre :* cette dernière tragédie avoit déja paru en 1751. *Marmontel,* plus de trente ans après la disparition de cette pièce, la refit sur un plan nouveau, mais qui n'eut pas plus de réussite que le premier ; le sujet reconnu pour impraticable, lui offrit cependant quelques détails heureux dans les trois premiers actes ; les deux derniers entraînèrent la chute complète de l'ouvrage. II. Des *Opéra comiques ;* la plupart ont obtenu au théâtre Italien, de grands succès. Les intrigues sont simples et naturelles, et le poëte y possède à un très-haut degré la coupe des ariettes et le dialogue musical. On voit encore avec plaisir la *Bergère des Alpes*, *Annette et Lubin*, le *Huron*, *Sylvain*, *Lucile*, *Zémire et Azor*, l'*Ami de la maison*, et la *Fausse Magie :* cette dernière pièce offre plus de gaieté que les autres, qui à leur tour présentent plus de sentiment et d'intérêt. III. Des *Tragédies lyriques ;* l'auteur eut l'ambition d'occuper les trois théâtres de la capitale. Il donna à l'Opéra, *Céphale et Procris*, en 1775 ; *Démophoon*, en 1789. *Didon*, représentée quatre ans auparavant, se soutient avec éclat. Les situations du troisième acte, indiquées par *Virgile*, sont dessinées avec art et intelligence ; les airs y sont bien coupés pour la musique : celle de *Piccini*, et le jeu brillant et passionné de Mad. *Saint-Huberti*, assurèrent le succès de cet ouvrage. Cependant le personnage d'*Enée* n'y est pas moins froid que dans le poëte latin, et dans la *Didon* de *Métastase* que *Marmontel* a imitée. L'opéra de *Roland*, joué en 1778, produisit entre *Marmontel* et l'abbé *Arnaud* la plus vive guerre. Le premier préféroit la musique de *Piccini*, le second celle de *Gluck ;* le premier, en retranchant plusieurs scènes du *Roland* de *Quinault*, l'avoit donné, ainsi refait, à son musicien favori, tandis que *Gluck* travailloit sur le *Roland*, sans correction. *Eh bien !* dit Arnaud, *nous aurons un Orlando et un Orlandino.* Ce mot, rapporté à *Marmontel*, le mit en colère ; il lança diverses épigrammes contre son adversaire, qui lui répondit par celle-ci :

Certain conteur d'amour propre gonflé,
Quoiqu'aux *Incas* tout lecteur ait ronflé,
Se croit pétri d'une divine pâte.
Ce monsieur-là dont pour peu que l'on tâte,
On a bientôt plus que satiété,
Dont les mardis de *Vaine* nous embâte ;
Refait *Quinault*, joint le mort au vivant ;
Le lit par-tout, et puis tout bonnement,
Croit qu'il a fait les opéra qu'il gâte.

Si *Marmontel* n'a pas eu la délicatesse de *Quinault*, il est du moins du petit nombre de ceux qui ont de plus près suivi ses traces. IV. *Mysis et Délie*, 1743. V. *L'Observateur littéraire*, 1746, in-12. VI. La *Boucle de cheveux enlevée*, 1746, in-8° : c'est une traduction en vers françois du poëme de *Pope*. VII. *L'Etablissement de l'Ecole militaire*, poëme, 1757, in-8.° VIII. Les *Charmes de l'Etude*, épître, 1761, in-8° ; elle remporta le prix de poésie à l'académie Françoise. Les poëtes les plus célèbres

y sont peints avec grace et vérité. *IX. Discours* de réception à l'académie Françoise, 1763, in-4.° X. *Adieux d'un Danois à un François*, 1768, in-8.° XI. *Contes moraux*, 3 volumes in-12, traduits dans toutes les langues; offrant aux poëtes des sujets de pièces pour tous les théâtres : pleins de finesse, de portraits agréables, ils eurent un grand nombre d'éditions, et des lecteurs dans toutes les classes. En ce genre, *Marmontel* a eu des imitateurs et non des rivaux. « Cet auteur, a dit un critique un peu sévère, fut un littérateur distingué, mais paradoxal; un poëte dramatique froid; un écrivain souvent plus déclamateur qu'éloquent; un versificateur dur, mais quelquefois piquant et original. Une foule d'ouvrages médiocres, dans différens genres, prouvent les ressources de son esprit; ce n'est que dans ses *Contes* qu'il a montré un vrai talent, et sa conduite dans les dernières années de sa vie, lui fit encore plus d'honneur que ses *Contes*. » XII. *Bélizaire*, 1767, in-8.° « Cet ouvrage, dit *la Harpe*, est d'un genre élevé : il est trop long, et a le grand défaut de commencer par être un roman, et de finir par être un sermon : mais, malgré ses défauts, c'est là que se trouve ce que l'auteur, à mon gré, a fait de plus réellement beau. Il y a de la véritable éloquence, mérite infiniment rare en tout genre. » Les principes trop philosophiques de cet ouvrage le firent censurer et condamner par la Sorbonne. XIII. *Pharsale de Lucain*, traduite en françois, 1766, 2 vol. in-8.° Il en a été fait une seconde édition en 1772. XIV. *Poétique Françoise*, 3 vol. in-8.° On y trouve une raison perfectionnée par la lecture des bons auteurs, et l'étude approfondie de la langue. Ses préceptes y sont judicieux; en le suivant, on goûte les charmes de la bonne poésie, et on peut acquérir ce tact délicat, ce goût qui sait apprécier avec justesse ses beautés. XV. *Essai* sur les révolutions de la musique, 1777, in-8.° Les admirateurs passionnés de la musique de *Gluck* soutenoient qu'elle étoit seule convenable à la poésie dramatique et à l'opéra; l'auteur s'élève contre cette opinion et prononce qu'on ne peut bannir de la scène lyrique, les airs des *Piccini*, des *Sacchini* et des *Trajetta*. Il prouve que la nation Françoise a toujours passé d'enthousiasme en enthousiasme, de *Lully* à *Rameau*, de *Rameau* à *Grétry*, de *Grétry* à *Gluck*. Sa conclusion est qu'il faut admettre sur notre théâtre lyrique, le chant italien, le seul qui lui paroisse véritablement musical; tandis que les Italiens, de leur côté, devroient quitter leurs plates rapsodies, sans intérêts et sans bon sens dans les paroles, pour adopter notre système dramatique, plus raisonné et plus sévère. XVI. Les *Incas*, ou la *Destruction de l'empire du Pérou*, 1777, 2 volumes in-8.° Le fond de ce roman ou de cette espèce de poëme en prose, est historique; mais, malgré ses ornemens, ses épisodes, il intéresse moins que l'histoire. On y trouve des mouvemens éloquens, un beau tableau du fanatisme, et un éloge attachant de *Las Casas*. On a observé que le style trop uniforme de cet écrit, offroit une continuité singulière de vers de huit syllabes, non rimés. L'épître dédicatoire au roi de Suède, a de

la noblesse sans affectation, et de la force sans enflure. XVII. *De l'Autorité de l'usage de la langue*, 1785, in-4.° XVIII. *Elémens de Littérature*, 1787, 6 vol. in-12. C'est l'un des meilleurs ouvrages didactiques que nous possédions dans notre langue. Tout homme de lettres peut le relire plusieurs fois, et son goût ne pourra qu'y gagner. *Marmontel* y a déposé le fruit des longues méditations de sa vie sur l'art oratoire, la poésie et les ouvrages les plus célèbres. XIX. Les *Déjeûners de village*, 1791, in-12. XX. L'*Erreur d'un bon père*, 1791, in-12. XXI. *Nouveaux Contes moraux*, 1792, 2 vol. in-12. Quoiqu'agréables, ils n'eurent pas la réputation des premiers. XXII. *Apologie de l'Académie Françoise*, 1792. XXIII. Divers morceaux de saine critique, fournis à l'*Encyclopédie*, dont il revit tous les articles de littérature, dans l'édition de Bouillon; un grand nombre de poésies, insérées dans l'*Almanach des Muses* et les *Journaux*. En 1787, on a recueilli les Œuvres de *Marmontel*, en dix-sept volumes in-8.°

I. MARNÉZIA, (Claude-Gaspard de) chanoine et comte de Lyon, mort vers 1785, a publié des *Réflexions* sur l'Histoire de France, 1765, in-12; et une *Oraison funèbre* de *Louis XV*, 1774, in-4.°

II. MARNÉZIA, (N. de Lézai) né à Besançon, et mort à Paris en l'an 9, à l'âge de 66 ans, servit avec *Vauvenargues*, dont il fut ami, dans le régiment du roi, et quitta ensuite l'état militaire pour se livrer entièrement à la littérature. Ses poésies ont de la douceur et de l'harmonie; son style en prose, est agréable et pur. Nommé député à l'assemblée Constituante, il passa dans la chambre du tiers-état, et favorisa les premières innovations; mais il s'arrêta bientôt lorsqu'il s'apperçut que les factieux vouloient abuser des idées philosophiques pour bouleverser l'état et changer la forme du gouvernement. Il s'opposa à l'admission des Comédiens aux droits de citoyens actifs, en fondant son opinion sur le sentiment de *J. J. Rousseau*. Après la session de l'assemblée, prévoyant les troubles que les successeurs des Constituans alloient faire naître, il quitta la France pour se réfugier en Amérique, sur les bords du Scioto. Là, il crut trouver la paix; mais l'amour de son pays l'y ramena en 1793. Arrêté aussitôt, il resta onze mois dans les prisons, dénué de tout. Mis en liberté après la chute de *Robespierre*, il périt bientôt, victime des maux dont il avoit acquis le germe dans sa détention. On doit à *Marnézia* : I. *De la Nature champêtre*, poëme. Les détails heureux qu'il renferme, le firent lire avec intérêt. II. *Essai sur la minéralogie du bailliage d'Orgelet en Franche-Comté*, 1778, in-8.° III. Le *Bonheur dans les campagnes*, in-8.° IV. *Plan d'éducation pour une jeune Dame*, in-8.° V. *La famille vertueuse*, roman in-12. VI. *Lettres sur le Scioto*, in-8.° Elles sont au nombre de trois. VII. Plusieurs pièces de *Vers*, insérées dans l'*Almanach des Muses* et dans quelques *Journaux*. VIII. Il travailloit, lorsqu'il mourut, à un grand ouvrage, dans lequel il vouloit prouver que les principes de la véritable philosophie, étoient les mêmes que ceux de la religion. Les mœurs de *Marnézia*

étoient douces, son accueil obligeant, son esprit facile ; il avoit peu de prétentions, et auroit pu en avoir beaucoup.

MARRE, (N. abbé de la) étoit de Bretagne ; il fut auteur des opéra de *Zaïde* et de *Titon et l'Aurore*, et mourut à Paris en 1747.

MARSAN, (Arnaud de) troubadour ancien, nous a laissé des *Conseils*, en vers, à un Chevalier, sur la manière de se bien conduire dans le monde. Il mourut dans le 14e siècle.

I. MARSY, (Balthasar) sculpteur, de Cambray, mort en 1674, âgé de 54 ans, étoit frère de *Gaspard* aussi sculpteur, mort en 1679, ou, selon quelques-uns, en 1681, âgé de 56 ans. Ces deux savans artistes ont travaillé ensemble au bassin de *Latone* à Versailles, où cette déesse et ses enfans sont représentés en marbre ; et au beau groupe qui étoit placé dans une des niches de la grotte d'*Apollon*, à Versailles, d'où il a été transporté dans les jardins de ce palais. On voit encore plusieurs autres grands ouvrages qui font honneur à l'habileté et au goût exquis de ces deux frères. Les mêmes talens les unirent étroitement, loin d'être, comme c'est l'ordinaire, une occasion de division et de jalousie. Ils étoient l'un et l'autre de l'académie. Leurs ouvrages les plus parfaits, sont ceux qu'ils ont travaillé ensemble.

* X. MARTIN, MARTENS, et MERTENS, (Thierri) né à Asch, gros village près d'Alost en Flandre, fut un des premiers qui cultivèrent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, et en particulier à Alost et à Louvain. Il exerça aussi cette profession à Anvers, et mourut à Alost en 1534, avec la réputation d'un savant et d'un honnête homme. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition, moins estimés que ceux qui sont sortis de ses presses. *Prosper Marchand* en cite 54, dont le premier est le *Speculum conversionis peccatoris*, imprimé à Alost en 1473. *Maittaire* et *Meermann* croient que *Martens* fut le premier qui apporta l'imprimerie d'Italie dans la Belgique. Cette opinion a été combattue savamment dans une Dissertation de M. *Lambinet*. Cet imprimeur avoit pris pour emblême, une double ancre, symbole de l'espérance, avec cette devise gaie : *In vino veritas.* Sur la fin de sa vie, il se retira dans un monastère de sa patrie, et lui légua sa bibliothèque et ses autres biens. Il eut des amis illustres, entr'autres, *Berland*, le célèbre *Erasme*, et MARTIN DORP : ce dernier étoit un savant professeur de Louvain, mort en 1525, à la fleur de son âge, dont on a : *Epistola de Hollandorum moribus*, in-4°, Leyde 1611.

XVI. MARTIN, (Edme) imprimeur renommé, apprit son art sous *Morel*, et devint directeur de l'imprimerie royale. Les principaux ouvrages sortis de ses presses, sont : Les Œuvres de *St. Jean Climaque*, les Annales de *Baronius*, les Annales de *Sponde*, les Conciles des Gaules par *Sirmond*, l'Histoire de la maison de *Montmorency*, l'ouvrage du P. *Petau*, *De doctrinâ temporum*, etc. Il mourut vers le milieu du 17e siècle. — Son fils, appelé comme lui *Edme* MARTIN, suivit ses traces et

enrichit le libraire *Cramoisy* par ses éditions. On lui doit les Œuvres de la *Mothe-le-Vayer*, de *Palladio*, l'Histoire de *St. Louis* par *Joinville*, l'Afrique de *Marmol*, la Géographie de *Briet*, etc. Il savoit parfaitement le latin et le grec, et mourut à l'âge de 70 ans.

XIX. MARTIN, (Thomas) antiquaire Anglois, né à Thetfort en 1697, fournit plusieurs recueils à *le Nève*; par ses *Monumenta Anglicana*, publiés en 1719. — Il ne faut pas le confondre avec *Benjamin* MARTIN, l'un des plus habiles mathématiciens d'Angleterre, né en 1704, et qui, dans un accès de désespoir, avança sa mort, arrivée le 9 février 1782. Ses nombreux Traités se trouvent dans le *Magasin Scientifique*.

XX. MARTIN, (Claude) général dans l'Inde, naquit à Lyon en 1732, d'un tonnelier qui ne put lui procurer d'autre instruction que celle qu'on donnoit aux enfans des pauvres dans les écoles publiques; mais, doué d'un esprit facile et d'une grande aptitude pour les sciences, il apprit de lui-même les mathématiques, et dut ensuite sa fortune à ses connoissances en ce genre. Il s'enrôla, à l'âge de 20 ans, avec un de ses frères, dans la compagnie des guides du général *Lally*, qui se rendoit dans l'Inde. Sa belle-mère, instruite de leur prochain départ, obtint des recruteurs, à force de supplications, que les engagemens seroient rompus, si les deux jeunes gens vouloient se retirer. Le plus jeune y consentit; mais *Martin*, inébranlable dans sa résolution, déclara qu'il vouloit *aller chércher fortune en pays étranger* : sa belle-mère, irritée, lui donna un soufflet, accompagné d'un rouleau de pièces de 24 sous, et lui dit : *Vas, entêté; mais ne reviens jamais qu'en carrosse.* Le corps, où *Claude Martin* servoit, se distingua par sa bravoure, dans la guerre de 1756; mais fatigué des mauvais traitemens du général, il déserta en entier chez les Anglois, pendant le siége de Pondichery. Le jeune soldat obtint bientôt du gouverneur de Madrass le commandement d'un régiment de chasseurs formé de prisonniers François. Envoyé avec ce régiment dans le Bengale, le vaisseau de transport sur lequel il fut embarqué, périt à la hauteur de Gaudawar. *Martin* parvint à se sauver dans un canot, et arriva à Calcutta, où le conseil général lui accorda, en récompense de ses dangers, un guidon de cavalerie. Chargé ensuite de lever la carte des états du Nabab d'*Oude*, ce dernier conçut une si haute idée de ses connoissances, qu'il sollicita, et obtint de la compagnie Angloise, l'agrément de le nommer surintendant de son arsenal. Ses conseils dirigèrent bientôt tous les changemens qui eurent lieu dans les états de ce souverain Asiatique, et sur-tout toutes les négociations qu'il avoit ouvertes avec le gouvernement Anglois. Le Nabab aimoit les arts Européens; *Martin* encouragea son goût, et lui fit établir des relations commerciales auprès des principaux banquiers de l'Indostan. La fortune de *Martin* devint bientôt considérable, et il l'accrut encore par sa réputation de probité. Les plus riches Indiens vinrent déposer leurs trésors dans sa maison, en payant pour le dépôt un droit de douze pour cent, pendant les vingt

années de guerre civile qui désolèrent l'Inde. Fixé à Lucknow, *Martin* y fit construire, sur les bords de la rivière, une maison entièrement bâtie en pierres de taille, et dont la hauteur des étages est calculée sur l'élévation progressive des eaux. Pour échapper aux chaleurs accablantes du climat, il habitoit successivement l'appartement souterrain au niveau des plus basses eaux, puis le rez de chaussée, le premier et le second étages. De cette manière, il jouissoit, dans toutes les saisons, d'une température à peu près égale. Un *Muséum* d'Histoire naturelle, un observatoire muni d'une belle collection d'instrumens astronomiques, un jardin immense rempli de tous les arbres, arbrisseaux et productions de la contrée, y rendent cette habitation unique en magnificence. *Martin* y donna au Nabab le spectacle du premier ballon élevé dans l'atmosphère de l'Asie. Outre son palais de Lucknow, *Martin* possédoit encore, sur les bords du Gange, une maison dont la construction lui coûta des sommes immenses. Son architecture est gothique; elle est fortifiée à l'européenne, et avec tant de régularité qu'on la regarde comme capable de résister à une armée innombrable d'Indiens. Dans l'enceinte de cette forteresse, *Martin* fit élever son tombeau, portant cette inscription, faite par lui-même : *Ici repose Claude Martin, né à Lyon, venu aux Indes simple soldat, et mort Général Major.* C'est en 1799 qu'il a cessé d'exister. Quoiqu'il possédât imparfaitement la langue angloise, il s'en est servi pour écrire son *Testament*, traduit en françois et imprimé dans les deux langues, par l'ordre du préfet du département du Rhône, en l'an XI. Dans cet écrit, vraîment original et curieux, *Martin* dépose ses dernières volontés, ses opinions religieuses et ses principes de conduite. Le mélange des mœurs asiatiques et des usages européens y est digne de remarque. Après avoir accordé la liberté à tous ses esclaves des deux sexes et aux eunuques, l'auteur prend un soin particulier et touchant de deux de ses femmes, à qui il lègue la garde et le soin de son tombeau. Il veut qu'on leur porte chaque jour, des corbeilles de fleurs. Il n'oublie ni ses parens, ni sa patrie, ni le pays qui lui a procuré sa fortune. Celle-ci s'est montée à près de douze millions. Il lègue environ 700,000 livres à la ville de Lyon, autant à celle de Calcutta, autant à celle de Lucknow, pour établir dans chacune d'elles une maison d'éducation pour un certain nombre d'enfans des deux sexes, les mettre en apprentissage en sortant de l'école, et les marier ensuite. En outre, il fixe un capital, dont les revenus doivent être distribués aux pauvres de Calcutta, de Chandernagor et de Lucknow, de quelque religion qu'ils soient, préférant cependant la Chrétienne et l'Hindow. Ces détails sont tirés du journal asiatique, intitulé *Asiatick annual registers*, du *Testament* du général, et d'une notice intéressante et bien écrite, lue dans une séance publique de l'académie de Lyon, par M. *Martin* l'aîné, chirurgien renommé de cette ville.

MARTINELLI, (N.) peintre et architecte, étoit conservateur de l'académie de Saint-Luc à Rome, et professeur de perspec-

tive et d'architecture. C'est sur ses dessins que fut bâti le palais de *Lichtenstein* à Vienne; édifice justement admiré. L'Allemagne fut enrichie par lui d'autres palais, où il a réuni la solidité antique à l'élégance moderne. Il mourut en 1718.

MARTINES-MONTANES, (Jean) mort à Séville, sa patrie, en 1640, fut un habile sculpteur, qui embellit les églises de cette ville des productions de son ciseau.

II. MARTINI, (Jean-Baptiste) entra jeune dans l'ordre des frères Mineurs, et s'est distingué par ses profondes connoissances dans la musique. Il a publié divers ouvrages sur cet art. Il est mort à Bologne en 1784, âgé de 78 ans.

MARUES, (Antoine) chanoine de l'église Saint-Just de Lyon, publia, en 1583, un *Mémoire pour faire revivre l'ancienne splendeur de Lyon.*

VI. MARULLE, fille du gouverneur de Cochino ville de l'isle de Lesbos, ayant vu son père tué dans une attaque faite par les Turcs, au temps de *Mahomet II*, descend de la muraille où elle combattoit, pénètre jusqu'au corps de son père, le fait enlever, repousse les assiégeans, et les force à se rembarquer. Le général *Vénitien* arrivant au secours de la ville, n'y trouva plus le peuple occupé qu'à fêter sa libératrice. Il lui offrit de choisir pour époux, celui de ses capitaines qui lui plairoit le plus, et de faire approuver cet hymen par le gouvernement. *Marulle*, contente de la gloire qu'elle venoit d'acquérir, ne voulut pas accepter ce choix.

* *MASQUE DE FER* (Le): C'est sous ce nom que l'on désigne un prisonnier inconnu, envoyé dans le plus grand secret au château de Pignerol, et de là transféré aux isles Sainte-Marguerite. C'étoit un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, et très-bien fait. Sa peau étoit un peu brune, mais fort douce, et il avoit autant de soin de la conserver dans cet état que la femme la plus coquette. Son plus grand goût étoit pour le linge fin, pour les dentelles, pour les colifichets. Il jouoit de la guitare, et paroissoit avoir reçu une excellente éducation. Il intéressoit par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne laissant point entrevoir ce qu'il étoit. Dans les maladies où il avoit besoin du médecin ou du chirurgien, et dans les voyages que ses différentes translations lui occasionnèrent, il portoit un masque de velours, dont la mentonnière avoit des ressorts d'acier, qui lui laissoient la liberté de manger et de boire. On avoit ordre de le tuer, s'il se découvroit; mais, lorsqu'il étoit seul, il pouvoit se démasquer: et alors il s'amusoit à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'acier. Il resta à Pignerol, jusqu'à ce que *Saint-Mars*, officier de confiance, commandant de ce château, obtint la lieutenance de roi des isles de Lérins. Il le mena avec lui dans cette solitude maritime, et lorsqu'il fut fait gouverneur de la Bastille, son captif le suivit, toujours masqué. Il fut logé dans cette prison aussi bien qu'on peut l'être. On ne lui refusoit rien de ce qu'il demandoit; on lui donnoit les plus riches habits, on lui faisoit la plus grande chère, et le gouverneur

s'asseyoit rarement devant lui. Le marquis *de Louvois* s'étant rendu à Sainte-Marguerite, pour le voir avant sa translation à Paris, lui parla avec une considération qui tenoit du respect. Cet illustre inconnu mourut, le 9 novembre 1703, et fut enterré sous le nom de *Marchiali*, le lendemain à quatre heures après midi, dans le cimetière de la paroisse de St-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoya aux isles Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'étoit sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il fut dans l'isle. Le gouverneur mettoit lui-même les plats sur sa table, et ensuite se retiroit après l'avoir enfermé. Un jour il écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui étoit au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenoit, ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : *Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette ? Et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains. — Je ne sais pas lire*, répondit le pêcheur : *je viens de la trouver, personne ne l'a vue.* Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avoit jamais lu, et que l'assiette n'avoit été vue de personne. *Allez*, lui dit-il, *vous êtes bienheureux de ne savoir pas lire !*... La *Grange-Chancel* raconte, dans une Lettre à l'auteur de l'*Année Littéraire*, que, lorsque *St-Mars* alla prendre le *Masque de Fer* pour le conduire à la Bastille, le prisonnier dit à son conducteur : *Est-ce que le Roi en veut à ma vie ? — Non, mon Prince*, répondit Saint-Mars, *votre vie est en sûreté; vous n'avez qu'à vous laisser conduire.* « J'ai su, ajoute-t-il, d'un nommé *Dubuisson*, caissier du fameux *Samuel Bernard*, (qui, après avoir été quelques années à la Bastille, fut conduit aux isles *Sainte-Marguerite*) qu'il étoit dans une chambre avec quelques autres prisonniers, précisément au-dessus de celle qui étoit occupée par cet inconnu : que, par le tuyau de la cheminée, ils pouvoient s'entretenir et se communiquer leurs pensées ; mais que ceux-ci lui ayant demandé pourquoi il s'obstinoit à leur taire son nom et ses aventures, il leur avoit répondu que cet aveu lui coûteroit la vie, ainsi qu'à ceux auxquels il auroit révélé son secret. » Toutes ces anecdotes prouvent que le *Masque de fer* étoit un prisonnier de la plus grande importance. Mais qui étoit ce captif ? Ce n'étoit pas le duc *de Beaufort* : nous l'avons prouvé dans son article. Ce n'étoit pas le comte de *Vermandois*, comme le prétend l'auteur des *Mémoires de Perse*. Cet écrivain sans aveu raconte que ce prince, fils légitimé de *Louis XIV* et de la duchesse *de la Vallière*, fut dérobé à la connoissance des hommes par son propre père, pour le punir d'un soufflet donné à Monseigneur le *Dauphin*. « Comment peut-on, dit un homme d'esprit, imprimer une fable aussi grossière ? Ne sait-on pas que le comte de *Vermandois* mourut au camp devant Dixmude en 1683, et fut enterré solennellement à Arras ? Le Dauphin avoit alors 22 ans. On ne donne des soufflets à un Dauphin en aucun âge ; et c'est en donner un bien ter-

tible au sens commun et à la vérité, que de rapporter de pareils contes. » Il n'est pas moins absurde de vouloir faire d'autres conjectures sur le *Masque de fer*. Pour résoudre ce problême historique, il faudroit avoir des Mémoires des personnes qui ont eu ce secret important; et ces personnes n'en ayant point laissé, il faut savoir se taire. L'auteur de ce Dictionnaire, qui avoit pris des informations à l'isle *Sainte-Marguerite*, est le premier qui ait dit que l'*Homme au Masque* avoit d'abord été envoyé à la citadelle de Pignerol. Cette particularité a été confirmée par le Journal de *du Jonca*, lieutenant de roi de la Bastille, quand le prisonnier y arriva. Ce Journal, imprimé dans le *Traité des différentes sortes de preuves qui établissent la vérité de l'Histoire*, du P. *Griffet*, est très-curieux. *Du Jonca* ne dit point que le masque fût de fer ; il dit seulement que c'étoit un *masque de velours noir ;* et nous n'avions pas fait entendre autre chose dans la première édition de ce Dictionnaire. Mais le nom de *Masque de fer* ayant prévalu pour désigner ce célèbre infortuné, nous l'avons laissé subsister..... On lit dans le *Journal Encyclopédique*, du mois d'août 1770, qu'il y a lieu de croire que c'étoit un secrétaire d'état du duc de Mantoue, appelé *Magni*, qui, vendu à l'empereur, avoit parcouru les cours de différens princes, pour les exciter contre la France, et que *Louvois* fit enlever par vingt hommes masqués dans une partie de chasse près de Turin, et de là transférer à Pignerol. Ce n'est pas la dernière conjecture qu'on a formée sur cette victime de la politique. On trouve dans les éclaircissemens joints à la Vie de *Voltaire*, par M. *de Condorcet*, une note où l'on propose quelques nouvelles idées assez vraisemblables pour n'être pas oubliées dans cet article : « Le *Masque de fer*, y est-il dit, étoit sans doute un frère et un frère aîné de *Louis XIV*, dont la mère avoit ce goût pour le linge fin sur lequel M. *de Voltaire* appuie. Ce fut en lisant les Mémoires de ce temps, qui rapportent cette anecdote au sujet de la reine, (*Voyez* ANNE D'AUTRICHE) que me rappelant ce même goût du *Masque de fer*, je ne doutois plus qu'il ne fût son fils : ce dont toutes les autres circonstances m'avoient déjà persuadé. On sait que *Louis XIII* n'habitoit plus depuis long-temps avec la reine; que la naissance de *Louis XIV* ne fut due qu'à un heureux hasard habilement amené : hasard qui obligea absolument le roi à coucher en même lit avec la reine. Voici donc comme je crois que la chose sera arrivée. La reine aura pu s'imaginer que c'étoit par sa faute qu'il ne naissoit point d'héritier à *Louis XIII*. La naissance du masque de fer l'aura détrompée. Le cardinal à qui elle aura fait confidence du fait, aura su, par plus d'une raison, tirer parti de ce secret. Il aura imaginé de tourner cet événement à son profit et à celui de l'état. Persuadé, par cet exemple, que la reine pouvoit donner des enfans au roi, la partie qui produisit le hasard d'un seul lit pour le roi et la reine, fut arrangée en conséquence. Mais la reine et le cardinal également pénétrés de la nécessité de cacher à *Louis XIII* l'existence du *Masque de fer*, l'auront fait élever en secret. Ce

secret en aura été un pour *Louis XIV* jusqu'à la mort du cardinal *Mazarin*. Mais ce monarque apprenant alors qu'il avoit un frère, et un frère aîné que sa mère ne pouvoit désavouer, qui peut-être portoit d'ailleurs des traits marqués qui annonçoient son origine, faisant réflexion que cet enfant né durant le mariage, ne pouvoit sans de grands inconvéniens, et sans un horrible scandale, être déclaré illégitime après la mort de *Louis XIII*, *Louis XIV* aura jugé ne pouvoir user d'un moyen plus sage et plus juste que celui qu'il employa pour assurer sa propre tranquillité et le repos de l'état : moyen qui dispensoit de commettre une cruauté que la politique auroit représentée comme nécessaire à un monarque moins consciencieux et moins magnanime que *Louis XIV*. Il me semble que plus on est instruit de l'histoire de ces temps-là, plus on doit être frappé de la réunion de toutes les circonstances qui prouvent en faveur de cette supposition. » L'auteur de la *Vie du Duc de Richelieu* a produit une lettre de Mlle *de Valois*, écrite à ce duc, où elle se vante d'avoir appris du duc *d'Orléans*, son père, à d'étranges conditions, quel étoit l'*homme au Masque de fer*; et cet homme, dit-elle, étoit un frère jumeau de *Louis XIV*, né quelques heures après lui. Il est probable que si le régent fit cette confidence, il crut en affoiblir le danger, en faisant du *Masque de fer* un cadet, sans droit au trône, et non un aîné héritier présomptif de la couronne. En 1803, M. *Reth* a publié à Turin un opuscule, intitulé : *Véritable clef de l'Histoire de l'homme au Masque de fer*, dans lequel il prétend que ce personnage singulier est un comte *Mathioly* de Bologne, confident et ministre du duc de Mantoue, envoyé par ce dernier à Versailles pour y traiter secrétement de la vente de Casal à *Louis XIV*, et qui, de retour en Italie, révéla le secret de ce traité à la cour de Turin, et à *Melgar* gouverneur de Milan pour les Espagnols. L'ambassadeur François à Turin, furieux de la perfidie de *Mathioly*, l'attira sur le territoire François, le fit arrêter, le 2 mai 1679, à la vue de Pignerol, et le confia à la garde de *Saint-Mars*. Celui-ci le conduisit au fort d'Exiles d'où il fut transféré ensuite aux isles *Sainte-Marguerite*, et enfin à la Bastille, où il mourut plus que sexagénaire, après une détention de 24 ans et demi. Cette opinion s'accorde assez avec celle qui nomme, peut-être improprement, *Magni*, l'agent du duc de Mantoue. M. *Reth* a annoncé la publication prochaine de preuves complètes qui dévoilent cette énigme historique; mais jusqu'au moment où ces preuves pourront être appréciées, on demandera toujours pourquoi tant de précautions pour un prisonnier si peu dangereux ? Pourquoi ces respects à son égard, cè masque de velours qui annonce le plus grand intérêt à cacher ses traits? Pourquoi son isolement absolu dans la prison, et l'attention scrupuleuse de le faire suivre dans toutes ses translations par le gouverneur qui ne l'avoit pas quitté, et avoit le secret de son histoire ? Un simple agent d'un duc de Mantoue, sans nom remarquable, coupable d'une trahison peu importante, ne paroît devoir exciter ni l'inquiétude

du gouvernement, ni des soins constans pour envelopper sa personne d'une obscurité impénétrable. Quoi qu'il en soit, nous rapportons fidellement tout ce que nous avons lu jusqu'à ce jour sur ce fameux prisonnier masqué, en avouant que jusqu'ici il n'y a eu encore sur son histoire que des conjectures.

II. MASSAC, (Pierre-Louis-Raymond de) né dans l'Agénois le 25 août 1728, mort en 1780, suivit quelque temps la profession d'avocat, et a laissé quelques ouvrages d'économie et de jurisprudence, estimés. Ce sont : I. *Recueil* d'instructions et d'amusemens littéraires, 1765, in-12. II. *Mémoire* sur la manière de gouverner les abeilles, 1766, in-12. III. Autre sur la qualité et l'emploi des engrais, 1767, in-12. L'auteur publia une seconde édition de ces deux Mémoires, sous le titre de *Recueil* d'instructions économiques, 1779, in-8.° IV. *Manuel des rentes*, 1777 et 1783, in-8.° V. *Traité* des immatricules, 1779, in-8.°

MASSARI, (Lucio) célèbre peintre de Bologne, mort en 1633, à 64 ans, enrichit de ses tableaux les eglises et les couvens de sa patrie.

* MASSILLON, (Jean-Baptiste) fils d'un notaire d'Hières en Provence, naquit en 1663, et entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Les agrémens de son esprit, l'enjouement de son caractère, un fonds de politesse fine et affectueuse, lui gagnèrent tous les cœurs dans les villes où on l'envoya ; mais, en plaisant aux gens du monde, il déplut à ses confrères. Ses talens lui avoient fait des jaloux, et l'air de réserve qu'il prenoit avec eux, passoit pour fierté. Ses supérieurs lui ayant soupçonné, pendant son cours de régence, des intrigues avec quelques femmes, cherchèrent à l'éloigner de la congrégation. On prétend qu'il la quitta en effet pour aller s'ensévelir dans l'abbaye de Sept-Fonts, où il passa quelques mois. Mais il rentra bientôt après dans l'Oratoire. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne, pendant qu'il professoit la théologie. L'oraison funèbre de *Henri de Villars*, archevêque de cette ville, obtint tous les suffrages. Ce succès engagea le P. *de la Tour*, alors général de sa congrégation, à l'appeler à Paris. Il eut beau répondre que son talent et son inclination l'éloignoient de la chaire, il fallut obéir à son supérieur. Lorsqu'il eut fait quelque séjour dans la capitale, le P. *de la Tour* lui demanda ce qu'il pensoit des prédicateurs qui brilloient sur ce grand théâtre ? *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit et du talent ; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il leur souhaitoit en effet une sensibilité plus vive et plus profonde. Il tint parole : il prêcha, et il s'ouvrit une route nouvelle. Le P. *Bourdaloue* fut excepté du nombre de ceux qu'il ne se proposoit point d'imiter. S'il ne le prit pas en tout pour son modèle, c'est que son génie le portoit à un autre genre d'éloquence. Il se fit donc une manière de composer qu'il ne dut qu'à lui-même, et qui, aux yeux des hommes sensibles, parut supérieure à celle de *Bourdaloue*. La simplicité touchante et le naturel de l'Oratorien sont, ce semble, dit un homme d'esprit, plus propres à faire en-

trer dans l'ame les vérités du Christianisme, que toute la dialectique du jésuite. La logique de l'Évangile est dans nos cœurs : c'est là qu'on doit la chercher. Les raisonnemens les plus pressans sur les devoirs indispensables d'assister les malheureux, ne toucheront guère celui qui a pu voir souffrir son semblable sans en être ému. Une ame insensible est un clavecin sans touches, dont on chercheroit en vain à tirer des sons. Si la dialectique est nécessaire, c'est seulement dans les matières de dogme ; mais ces matières sont plus faites pour les livres que pour la chaire, qui doit être le théâtre des grands mouvemens, et non pas de la discussion. On sentit bien la vérité de ces réflexions, lorsqu'il parut à la cour. Après avoir prêché son premier Avent à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche même de *Louis XIV* : *Mon Père, quand j'ai entendu les autres Prédicateurs, j'ai été très-content d'eux. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.* *Massillon*, prêchant devant le même monarque, resta un instant sans se rappeler de la suite de son discours. « Remettez-vous, mon Père, lui dit le roi ; il est bien juste de nous laisser le temps de goûter les belles et utiles choses que vous nous dites. » La première fois qu'il prêcha son fameux sermon *du petit nombre des Élus*, il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire. Presque tout le monde se leva à moitié, par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamations et de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur. Ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Ce qui surprit sur-tout dans le Père *Massillon*, ce furent ces peintures du monde, si saillantes, si fines, si ressemblantes. On lui demanda où un homme, consacré comme lui à la retraite, avoit pu les prendre ? *Dans le cœur humain*, répondit-il : *pour peu qu'on le sonde, on y découvrira le germe de toutes les passions.... Quand je fais un sermon*, disoit-il encore, *j'imagine qu'on me consulte sur une affaire ambiguë. Je mets toute mon application à décider et à fixer dans le bon parti, celui qui a recours à moi. Je l'exhorte, je le presse, et je ne le quitte point qu'il ne se soit rendu à mes raisons.* Sa déclamation ne servit pas peu à ses succès. Il nous semble le voir dans nos chaires, disent ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre ; avec cet air simple, ce maintien modeste, ces yeux humblement baissés, ce geste négligé, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans les esprits les plus brillantes lumières, et dans les cœurs les mouvemens les plus tendres. Le célèbre comédien *Baron*, l'ayant rencontré dans une maison ouverte aux gens de lettres, lui fit ce compliment : *Continuez, mon Père, à débiter comme vous faites ; vous avez une manière qui vous est propre, et laissez aux autres les règles.* Au sortir d'un de ses sermons, la vérité arracha à ce fameux acteur cet aveu humiliant pour sa profession : *Mon ami*, dit-il à un de ses camarades qui l'avoit accompagné, *voilà un Orateur, et nous ne sommes que des Comédiens.* En 1704, le Père *Massillon* parut pour la seconde fois à la cour, et y fut trouvé encore plus éloquent que la

première. *Louis XIV*, après lui en avoir témoigné son plaisir, ajouta, du ton le plus gracieux : *Et je veux, mon Père, vous entendre tous les deux ans*. Des éloges si flatteurs n'altérèrent point sa modestie. Un de ses confrères le félicitant sur ce qu'il venoit de prêcher admirablement, suivant sa coutume : *Eh ! laissez, mon Père*, lui répondit-il, *le Diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous*. Les occupations du ministère ne l'empêchèrent pas de se livrer à la société ; il oublioit à la campagne qu'il étoit prédicateur, sans pourtant blesser la décence. S'y trouvant chez M. *de Crozat*, celui-ci lui dit un jour : *Mon Père, votre morale m'effraie ; mais votre façon de vivre me rassure*. Son esprit de philosophie et de conciliation le fit choisir dans les querelles de la Constitution, pour raccommoder le cardinal *de Noailles* avec les Jésuites. Il ne réussit qu'à déplaire aux deux partis ; il vit qu'il étoit plus facile de convertir des pécheurs que de concilier des théologiens. Le régent, instruit par lui-même de son mérite, le nomma, en 1717, à l'évêché de Clermont. Destiné, l'année suivante, à prêcher devant *Louis XV* qui n'avoit que neuf ans, il composa, en six semaines, ces discours si connus sous le nom de *Petit-Carême*. C'est le chef-d'œuvre de cet orateur, et celui de l'art oratoire. Les prédicateurs devroient le lire sans cesse pour se former le goût, et les princes pour apprendre à être hommes. Les critiques sévères trouvèrent dans le *Petit-Carême* un défaut qu'ils reprochent en général à tous les discours de *Massillon* : c'est de n'offrir, souvent dans la même page, qu'une seule idée, variée par toutes les richesses de l'expression, mais qui ne sauvant pas l'uniformité du fond, laissent un peu de lenteur dans la marche. On a fait la même critique de *Sénèque*, et avec plus de justice, parce qu'il fatigue d'autant plus son lecteur, qu'on sent qu'il a ramassé avec effort ce qu'il répand avec abondance. *Massillon*, au contraire, né avec un génie plus éloquent et plus facile, semble ne présenter, en plusieurs manières, les vérités morales que par la crainte de ne pas les graver assez fortement dans l'ame de ses auditeurs. Parmi ces vérités importantes, on remarque celle-ci. « Que ce ne sont pas les souverains, mais la loi qui doit régner sur les peuples ; qu'ils n'en sont que les ministres et les dépositaires ; que les peuples les ont faits, par l'ordre de Dieu, tout ce qu'ils sont ; et qu'ils ne doivent être ce qu'ils sont que pour les peuples ; que les souverains deviennent moins puissans dès qu'ils veulent l'être plus que les lois, et que tout ce qui rend l'autorité odieuse, l'énerve et la diminue. » L'académie Françoise reçut *Massillon* dans son sein un an après, en 1719. L'abbaye de Savigny ayant vaqué, le cardinal *du Bois*, à qui il avoit donné, soit par excès de bonté, soit par reconnoissance, soit par timidité, une attestation pour être prêtre, la lui fit accorder. L'Oraison funèbre de la duchesse d'*Orléans*, en 1723, fut le dernier discours qu'il prononça à Paris. Depuis il ne sortit plus de son diocèse, où sa douceur, sa politesse et ses bienfaits lui avoient gagné tous les cœurs. Il demandoit souvent à la cour des secours pour les indigens, et la

diminution des impôts qui pesoient sur la province d'Auvergne. Il réduisit à des sommes modiques les droits exorbitans du greffe épiscopal. En deux ans, il fit porter secrétement 20,000 liv. à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Ses vues pacifiques ne se manifestèrent jamais mieux que pendant son épiscopat. Il se faisoit un plaisir de rassembler des Oratoriens et des Jésuites à sa maison de campagne, et de les faire jouer ensemble. Le cardinal *de Fleury*, qui craignoit que les Jansénistes ne pussent se glorifier d'un si illustre défenseur, le ménageoit; et *Massillon*, sans aimer beaucoup ce ministre, avoit pour lui les mêmes ménagemens. Il disoit quelquefois en plaisantant sur cette politique timide et réciproque : *M. le Cardinal et moi nous nous craignons mutuellement, et nous sommes ravis tous deux d'avoir rencontré un poltròn.* Il poussa cette *poltronnerie*, dont il convenoit si naïvement, jusqu'à n'oser confier son séminaire aux Oratoriens, ses anciens confrères, parce que le cardinal demanda la préférence pour d'autres. On prétend que *Massillon* crut avoir à se repentir de cette foiblesse : *J'ai*, dit-il, *ouvert la porte à l'ignorance pour avoir la paix; j'aurois dû penser que dans les prêtres l'ignorance est bien plus à craindre que les lumières.* Son diocèse le perdit en 1742. Il mourut le 28 septembre, âgé de 79 ans. Son nom est devenu celui de l'éloquence même. Personne n'a plus touché que lui. Préférant le sentiment à tout, il remplit l'ame de cette émotion vive et salutaire qui nous fait aimer la vertu. Quel pathétique! Quelle connoissance du cœur humain! Quel épanchement continuel d'une ame pénétrée! Quel ton de vérité, de philosophie, d'humanité! Quelle imagination, à la fois vive et sage! Pensées justes et délicates; idées brillantes et magnifiques; expressions élégantes, choisies, sublimes, harmonieuses; images éclatantes et naturelles; coloris vrai et frappant; style clair, net, plein, nombreux, également propre à être entendu par la multitude, et à satisfaire l'homme d'esprit, l'académicien et le courtisan : tel est le caractère de l'éloquence de *Massillon*, sur-tout dans son *Petit-Carême*. Il sait à la fois penser, peindrè et sentir. On a dit de lui, et on l'a dit avec raison, qu'il étoit à *Bourdaloue*, ce que *Racine* étoit à *Corneille*. Pour mettre le dernier trait à son éloge, il est, de tous les orateurs François, celui dont les étrangers font le plus de cas, quoiqu'ils lui reprochent, avec M. *Marmontel*, d'avoir manqué quelquefois d'énergie et de profondeur. Le neveu de cet homme célèbre nous a donné une bonne édition des Œuvres de son oncle, à Paris, en 1745 et 1746, en 14 volumes grand in-12, et 12 tomes petit format. On y trouve : I. Un *Avent* et un *Carême* complets. C'est surtout dans les sermons de morale, tels que sont presque tous ceux de son *Avent* et de son *Carême*, qu'il faut chercher le véritable génie de *Massillon*. Il excelle, dit M. *d'Alembert*, dans la partie de l'orateur, qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent; et il les développe avec une onction si

affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est par-tout de cette simplicité noble sans laquelle il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence : simplicité qui, étant réunie dans *Massillon*, à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des graces nouvelles. Ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, c'est qu'on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparoître l'empreinte du travail. C'est par cet abandon de lui-même, que *Massillon* se faisoit autant d'amis que d'auditeurs. Il savoit, que plus un orateur paroît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à la lui accorder. II. Plusieurs *Oraisons funèbres*, des *Discours*, des *Panégyriques*, qui n'avoient jamais vu le jour. III. Dix *Discours* connus sous le nom de *Petit-Carême*. IV. Les *Conférences Ecclésiastiques*, qu'il fit dans le Séminaire de Saint-Magloire, en arrivant à Paris; celles qu'il a faites à ses curés pendant le cours de son épiscopat; et les Discours qu'il prononçoit à la tête des Synodes qu'il assembloit tous les ans. Dans la conférence sur *l'usage des revenus ecclésiastiques*, *Massillon* semble prédire au clergé ce qui lui est arrivé. Après s'être élevé contre le fantôme de la vanité, du nom et de la naissance, contre le faste qui avilissoit un état saint, il dit que les mondains se plaignent que les clercs tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états souffrent. L'hérésie, en usurpant, les siècles passés, les biens consacrés à l'église, n'allégua point d'autres prétextes. L'usage profane que la plupart des ministres faisoient des richesses du sanctuaire, l'autorisa à l'arracher de l'autel; et que sais-je si le même abus qui règne parmi nous, n'attirera pas un jour à nos successeurs la même peine. V. Des *Paraphrases* touchantes sur plusieurs Pseaumes. L'illustre auteur de tant de beaux morceaux, auroit souhaité qu'on eût introduit en France l'usage établi en Angleterre, de lire les Sermons au lieu de les prêcher de mémoire : usage commode, mais qui fait perdre à l'éloquence toute sa chaleur. Il lui étoit arrivé, aussi bien qu'à deux autres de ses confrères, de rester court en chaire précisément le même jour. Ils prêchoient tous les trois en différentes heures un *Vendredi-Saint*. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier; la crainte saisit les deux autres, et leur fit éprouver le même sort. Quand on demandoit à notre illustre orateur, quel étoit son meilleur Sermon ? *Celui que je sais le mieux*, répondoit-il. On attribue la même réponse au P. *Bourdaloue*. Le célèbre Père *de la Rue* pensoit comme *Massillon*, que la coutume d'apprendre par cœur étoit un esclavage, qui enlevoit à la chaire bien des orateurs, et qui avoit bien des inconvéniens pour ceux qui s'y consacroient. (*Voy.* son article.) L'abbé *de la Porte* a recueilli, en un vol. in-12,

les idées les plus brillantes et les traits les plus saillans répandus dans les ouvrages du célèbre évêque de Clermont. Ce recueil, fait avec choix, a paru à Paris en 1748, in-12, et forme le 15e volume de l'édition grand in-12, et le 13e du petit in-12; il est intitulé : *Pensées sur différens sujets de morale et de piété, tirées*, etc. On a publié, en 1792, in-8°, ses *Mémoires de la minorité de Louis XV*, intéressans par beaucoup de faits particuliers, et par des détails sur l'intérieur de la cour. Ils prouvent que *Massillon* étoit très-instruit en matière de gouvernement, et qu'il avoit jeté un coup d'œil attentif et juste sur les événemens dont il fut témoin, et sur les acteurs qui occupoient alors la grande scène du monde. Le style en est facile et simple, quelquefois même négligé; mais la clarté du récit et la netteté des développemens marquent une main exercée à écrire.

MASSINISSA, *Voyez* MASINISSA.

VI. MASSON, (Antoine) graveur, né à Thoury près d'Orléans, en 1636, mort en 1700, à 64 ans, ne doit pas être confondu avec *Benoît* MASSON, sculpteur habile, né à Richelieu, et mort en 1684, dont les statues se voient à Versailles. *Antoine* excelloit dans les portraits.

VII. MASSON DE MORVILLIERS, (N.) poëte médiocre, mais écrivain correct, a publié divers ouvrages relatifs à la géographie, et plusieurs pièces de vers dans les recueils qui leur étoient consacrés. On lui doit : I. *Abrégé* de la Géographie de la France, 1774, 2 volumes in-12. II. *Autre* sur la Géographie de l'Italie, 1774, in-12. III. *Autre* sur la Géographie de l'Espagne et du Portugal, 1776, in-12. IV. Divers articles sur la Géographie moderne, insérés dans l'Encyclopédie méthodique. *Masson* est mort à Paris dans le mois de septembre 1789.

MATHO, maître de musique de la cour de *Louis XIV*, fit plusieurs chansons tendres, insérées dans le recueil de *Ballard*, et la musique de l'opéra d'*Arion*, par *Fuzelier*.

I. MATHON DE LA COUR, (Jacques) né à Lyon le 28 octobre 1712, mort dans la même ville, vers l'an 1770, se distingua par ses connoissances et ses ouvrages en mathématiques. Il fut l'un des membres les plus laborieux de l'académie de sa patrie. On lui doit : I. *Mémoire* sur la manière la plus avantageuse de suppléer à l'action du vent sur les grands vaisseaux, 1753. II. *Nouveaux Elémens de Dynamique et de Mécanique*, Lyon, 1763, 3 volumes in-12. III. *Essai* du calcul des machines mues par la réaction de l'eau, dans le Journal de physique.

II. MATHON DE LA COUR, (Charles-Joseph) fils du précédent, naquit à Lyon en 1738. De bonnes études développèrent en lui un esprit naturel et un goût sûr. Venu jeune à Paris, il y fut connu et aimé des hommes de lettres les plus distingués, et s'y fit d'abord connoître par les prix qu'il remporta à l'académie des Inscriptions, et dans d'autres Sociétés littéraires. De retour à Lyon, il fut accueilli par l'académie de cette ville, et y devint l'hôte aimable de tous les savans

qui y passoient, le protecteur de quiconque avoit besoin de ses conseils et de ses secours, l'ami des pauvres, et l'auteur de plusieurs établissemens utiles. Arrêté après le siége de sa patrie, en 1793, il y fut condamné à mort par le tribunal de sang qui égorgeoit les citoyens, au nom d'une loi barbare. Ses vertus furent douces et paisibles, son érudition étendue; son amitié constante, sa religion sincère, sa bienfaisance noble et sans ostentation. « On a inhumainement privé du jour, a dit l'un des auteurs de ce Dictionnaire, dans son *Tableau des Prisons de Lyon*, celui qui ne l'employa jamais qu'à faire du bien. Bienfaisant *Mathon!* puisse-t-on recueillir bientôt, et lorsque nos fils seront heureux, les généreux fruits de tes veilles et de tes pensées; de tes veilles sans cesse occupées à secourir l'innocence, à soutenir l'honnête industrie; de tes pensées, grandes, simples et pures comme ton cœur?... C'est à lui qu'on dut les premiers succès de la société Philantropique, les secours pour les mères nourrices, un établissement pour arracher les jeunes enfans à l'oisiveté. Pour naturaliser la mouture économique, et rendre le pain du peuple moins cher et meilleur, il fit venir à ses frais des ouvriers de Paris. Il chercha à rendre commune, dans tous les quartiers, l'eau du Rhône, vive, légère et salutaire en divers maux. Il établit pendant quelque temps un Lycée, propre à faciliter aux artistes l'exposition de leurs chefs-d'œuvre, et les moyens d'être connus. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il pensa, tout fut rapporté par lui au bien général. Négligent pour ses propres affaires, il ne rêva qu'à bien faire celles des autres. Ici, il faisoit imprimer à ses frais un ouvrage utile, pour en laisser le bénéfice à son auteur. Là, il contractoit une dette pour acquitter celle du pauvre. Dans un siècle d'égoïsme, il eut jusqu'au courage de se consacrer à la bienfaisance sans partage, et de consentir plutôt à passer pour ridicule ou singulier aux yeux de la frivolité inhumaine, que de manquer une seule occasion de sacrifier son temps, ses peines ou sa bourse, à la bonne action qu'on lui indiquoit. Et on a fait mourir de pareils hommes! *Dorfeuil* lui-même parut hésiter s'il pouvoit faire tomber une tête si éclairée, si vertueuse. « Tu étois noble, lui dit-il, tu n'as pas quitté Lyon pendant le siége: lis le décret; tu peux prononcer toi-même sur ton sort. » Ainsi l'Athénien *Lysias* s'écrioit autrefois: *Ce n'est pas moi, Erasthotène, c'est la loi qui te tue.* En effet, *Mathon* lut l'article funeste, et répondit: « Il est sûr que cette loi m'atteint, je saurai mourir. » Il ne reprocha rien à cette loi cruelle; il ne reprocha rien aux hommes. Seul avec Dieu, on le vit aller de Roanne en Bellecour, sans vaine ostentation, comme sans foiblesse; profondément recueilli, le front chauve et élevé, les yeux fixés sur la terre, qu'il quittoit sans murmure, il remplit sa promesse, et sut mourir.» *Mathon de la Cour* étoit beau-frère du poëte *Lemierre*. Son épouse, pleine d'esprit et de vertus, fit le bonheur de sa vie, et est restée inconsolable de la perte de son époux. On doit à celui-ci: I. *Lettres* sur l'inconstance, à l'occasion de la comédie de *Dupuis*

et *Desronais*, 1763, in-12. II. *Lettres* sur les Peintures exposées au salon, en 1763, 1765 et 1767, in-12 : on y remarque une foule d'observations fines, et le modèle d'une critique judicieuse autant qu'honnête. III. *Traduction* de l'opéra italien d'*Orphée et d'Eurydice*, 1765, in-12. M. *Sautreau* avoit conçu l'heureuse idée de réunir, chaque année, les fleurs que la poésie faisoit éclore, et l'avoit exécutée dans la publication du premier volume de l'*Almanach des Muses; Mathon de la Cour*, lié avec lui par la plus étroite amitié, l'aida dans le choix des trois volumes suivans. Ce recueil fut le premier de ce genre, et il est devenu le père d'une infinité d'autres qui n'ont pas eu autant de succès. IV. *Dissertation* sur les causes qui ont altéré les lois de *Lycurgue* chez les Lacédémoniens, jusqu'à ce qu'elles aient été anéanties, 1771, in-8.° Elle fut couronnée à l'académie des Belles-Lettres de Paris. V. *Discours* sur le danger de la lecture des livres contre la religion, 1771, in-8.° Il obtint le prix de l'Immaculée Conception, à Rouen. VI. *Lettres* sur les *Rosières*, 1781, in-12. VII. *Testament* de *Fortuné Ricard*, 1785. Ce badinage ingénieux prouve ce qu'on devoit attendre dans un gouvernement sage, de l'économie et de la prévoyance. L'Angleterre nous envia ce dernier écrit, le traduisit, et l'attribua pendant long-temps à *Francklin*. VIII. *Discours* sur les meilleurs moyens de faire naître et d'encourager le patriotisme dans une monarchie, 1788, in 8.° Il remporta le prix de l'académie de Châlons-sur-Marne, et le mérita par des vues sages et un style élégant. IX. Collection des *Comptes rendus*, concernant les finances de France depuis 1758 jusqu'en 1787, Paris, 1788, in-8.° V. Des *Idylles* en prose, des *Eloges*, et une foule d'*Analyses* dans le *Journal de Lyon*, qu'il établit. Il avoit aussi long-temps travaillé à celui de *Musique*, et au *Journal des Dames*, après *Dorat*.

MATRAINI, (Claire-Cantarini) née à Lucques, vivoit en 1562, et se rendit célèbre par la variété de ses connoissances, l'agrément de son style, et la délicatesse de son esprit. On trouve ses *Poésies* insérées dans le recueil publié par *Giolito* à Venise, en 1566. On doit encore à cette savante : I. Des *Lettres* imprimées à Lucques, en 1595. II. Des *Méditations Chrétiennes*, terminées par une Ode à Dieu, qui a de la force. III. Une *Vie de la Sainte Vierge*. Tous les poëtes du temps se plurent à lui adresser des vers et à rendre hommage à ses talens.

I. MATY, (Matthieu) bibliothécaire du *Muséum* Britannique, étoit né en Hollande. Destiné d'abord à la théologie, et ayant essuyé des tracasseries à cause de son penchant au Socinianisme, il prit le bonnet de docteur en médecine en 1740, se retira à Londres en 1749, et y mourut en 1776. Il est principalement connu par le *Journal Britannique*, auquel il fournit d'excellens extraits. Ce Journal renferme de très-bons morceaux de littérature angloise. L'érudition, les diverses connoissances, l'esprit, le goût et la politesse de *Maty*, son principal auteur, servirent beaucoup à son succès. Tous les étrangers, curieux de voir le *Muséum*, trouvèrent en lui ces différentes qualités. Le

savoir ne l'avoit point rendu pédant ; il faisoit même des vers françois, écrits avec agrément et légéreté. On a encore de lui, la *Vie* de *Chesterfield*, à la tête de ses Œuvres, 1772, 2 vol. in-4.°

II. MATY, (Paul-Henri) fils du précédent, né en 1745, sous-bibliothécaire du *Muséum* Britannique, et secrétaire de la société royale de Londres, mort en 1787, à 42 ans, traduisit en anglois le Voyage d'Allemagne du baron de *Riesbeck*, trois vol. in-8.° C'étoit un homme instruit, ami de la liberté, et sachant faire des sacrifices plutôt que d'abandonner ses sentimens. On a imprimé ses *Sermons*.

MAUFER, (Pierre) imprimeur François, fut le premier qui porta l'art de l'imprimerie à Padoue, vers l'an 1474. Il demeura ensuite à Vérone et à Venise où il mourut, à la fin du 15e siècle. On recherche ses éditions.

MAUGER, (N.) garde du corps du roi, est auteur de trois tragédies, *Amestris*, *Coriolan* et *Cosroës*. Cette dernière fut représentée en 1752. L'auteur mourut quelque temps après.

MAUNOIR, (Julien) jésuite Breton, a publié quelques écrits dans l'idiome de son pays, qui sont devenus très-rares. L'un d'eux est le *Dictionnaire François-Breton armorique*, publié en 1659, chez *Jean Hardouin*, libraire à Quimper, in-8.° L'auteur est mort vers la fin du 17e siècle.

MEAUPEOU, (Nicolas-Réné-Charles-Augustin de) chancelier de France en 1768, voulut étendre le pouvoir du monarque, et le débarrasser des entraves que le parlement apportoit à ses volontés. En 1771, les offices furent supprimes, et le chancelier vint installer les juges du grand conseil à la place des magistrats du parlement. Cette exécution produisit une foule de pamphlets contre *Meaupeou ;* mais celui-ci n'en resta pas moins inébranlable dans ses vues. *Louis XVI*, cédant au vœu le plus général, ayant rappelé les anciens magistrats, exila le chancelier dans sa terre de Tuy en Normandie; il y vécut dans la retraite et la paix, refusant constamment de remettre son titre de chancelier, à moins qu'on ne lui fît son procès : il est mort en 1792.

MAUPIN, (N... Aubigny) fille d'un secrétaire du comte d'*Armagnac* en 1673, entra au théâtre de Marseille, et devint ensuite une des premières chanteuses de l'opéra de Paris. Sa voix étoit un des plus beaux *Bas-dessus* qu'on eût entendu jusqu'alors. Elle débuta en 1695, par le rôle de *Pallas*, dans l'opéra de *Cadmus*. Elle excelloit sur-tout en représentant *Médée*, dans l'opéra de *Médus* par *la Grange*, qui fut joué en 1702. Trois ans après, cette chanteuse renonça au théâtre, et mourut à la fin de 1707, âgée de 33 ans. Très-adroite dans les exercices du corps, elle étoit sur-tout d'une grande force dans l'escrime. Un acteur l'ayant insultée, elle l'attendit un soir, vêtue en homme, dans la place des Victoires, et voulut lui faire mettre l'épée à la main ; sur son refus, elle lui donna des coups de canne, et lui prit sa tabatière. Le lendemain, l'acteur, déguisant son aventure, racontoit aux

foyer qu'il avoit été attaqué par trois voleurs qui, malgré sa résistance, lui avoient enlevé sa tabatière. « Tu mens impudemment, lui dit son adversaire, tu n'as été attaqué que par une seule personne, et cette personne c'est moi ; en voici la preuve. » Elle tira en même temps la tabatière qu'elle lui rendit. Une autre fois, déguisée en homme dans un bal, elle prit querelle avec trois danseurs, les fit descendre sur la place et les blessa tous les trois. Cette actrice n'étoit pas grande, mais ses traits étoient réguliers et agréables ; et elle avoit de beaux cheveux châtains, de grands yeux bleus, la bouche jolie, la peau éclatante. On rapporte qu'elle savoit très-peu de musique, mais qu'elle réparoit ce défaut par une mémoire prodigieuse qui lui faisoit retenir le nombre de toutes les mesures de silence et de repos qu'elle devoit observer.

II. MAUR, (D. Charles le) brigadier des armées du roi d'Espagne, parvint par son mérite au grade de directeur général des Ingénieurs. On lui doit un *Traité* de Dynamique très-répandu en Espagne, quoique manuscrit, et des *Elémens* de mathématiques, qui ont été imprimés. Il conçut le projet du canal de *Campos*; et il obtint la direction de celui de Murcie. Il a dirigé la magnifique route qui sert de communication aux deux Andalousies; et il étoit occupé à niveler un canal de navigation depuis Guadarama jusqu'à l'Océan, lorsque la mort termina sa carrière le 25 novembre 1785.

* MAUREPAS, (Jean-Fréderic PHELYPEAUX, comte de) petit-fils du comte de *Pontchartrain*, ministre sous *Louis XIV*, naquit en 1701, et fut nommé secrétaire d'état en 1715. Il eut le département de la maison du roi en 1718, et celui de la marine en 1723. Enfin, il fut nommé ministre d'état en 1738, et montra dans ces différentes places, de l'activité, de la pénétration, de la finesse. *Condorcet* peint ainsi le comte de *Maurepas*, dans l'Éloge prononcé le 10 avril 1782, à l'académie des Sciences, dont ce ministre étoit membre honoraire. « Toujours accessible, cherchant par la pente naturelle de son caractère, à plaire à ceux qui se présentoient à lui ; saisissant avec une facilité extrême toutes les affaires qu'on lui proposoit ; les expliquant aux intéressés avec une clarté que souvent ils n'auroient pu eux-mêmes leur donner ; se les rappelant après un long temps comme s'il en eût toujours été occupé ; paroissant chercher les moyens de les faire réussir ; choisissant, lorsqu'il étoit obligé de refuser, les raisons qui paroissoient venir d'une nécessité insurmontable, et, s'il étoit possible, celles même qui pouvoient flatter l'amour propre de ceux dont il étoit obligé de rejeter les demandes ; évitant sur-tout de leur laisser entrevoir les motifs qui pouvoient les blesser : adoucissant les refus par un ton d'intérêt qu'un mélange de plaisanterie ne permettoit pas de prendre pour de la fausseté ; paroissant regarder l'homme qui lui parloit, comme un ami qu'il se plaisoit à diriger, à éclairer sur ses vrais intérêts, et cachant enfin le ministre, pour ne montrer que l'homme aimable et facile : Tel fut, à l'âge de vingt ans, M. *de Maurepas*; tel nous l'avons vu depuis à plus de quatre-vingts ans. » Cet éloge aca-

démique seroit susceptible de quelques restrictions ; et nous renverrons le lecteur à ce que dit M. *de la Harpe* de ce ministre octogénaire, dans le Mercure du 23 juin 1792. Exilé à Bourges, en 1749, par les intrigues d'une dame puissante à la cour, (Mad. *de Pompadour*, contre laquelle il avoit fait une chanson) *Maurepas* ne mit point de faste dans la manière dont il supporta cet événement. *Le premier jour*, disoit-il, *j'ai été piqué ; le second j'étois consolé.* Il plaisantoit, en arrivant dans le lieu de son exil, « sur les *Epîtres dédicatoires* qu'il alloit perdre, et sur le chagrin des *Auteurs* qui alloient perdre leurs peines, leurs phrases et leurs espérances. » La considération publique le suivit dans sa retraite. Il y fut consulté par une multitude de familles distinguées, sur leurs intérêts les plus chers. Il remplaça ce qu'il avoit perdu à la cour, en se livrant à tous les plaisirs de la société, et en cultivant un grand nombre d'amis, qui ne l'abandonnèrent point dans sa disgrace. Rappelé au ministère, en 1774, par *Louis XVI*, qui lui accorda toute sa confiance, il ne montra à ceux qui l'avoient oublié ou desservi, ni indignation, ni dédain. Son extérieur, sa conversation n'annonçoient qu'un homme de bonne compagnie, et non un homme qui vouloit se prévaloir de sa place. Sa maison fut celle d'un particulier riche, mais ami de la simplicité et de l'ordre. Avec l'air d'effleurer les objets, il négligeoit rarement de les approfondir, du moins dans son premier ministère. Ce fut lui qui, dans un Mémoire remis à *Louis XV*, en 1749, développa les moyens d'ouvrir, par l'intérieur du Canada, un commerce avec les Colonies Angloises, de leur apprendre à aimer le nom François, et à regarder la France comme une alliée naturelle, et l'Angleterre comme une marâtre dont ils devoient briser le joug. Ce qu'il n'avoit fait qu'entrevoir alors, il eut le plaisir de le voir exécuté avant que de mourir. On lui est redevable encore de la bonne construction de nos vaisseaux. Lorsqu'il étoit ministre de la marine, il envoya en Angleterre un homme instruit pour se mettre au fait de cet art, et en établir à Paris une école publique. Il eut presque toujours le mérite de préférer hautement les sciences aux talens frivoles, et les arts nécessaires aux arts agréables, sacrifiant ainsi son goût particulier à ce que lui prescrivoit l'utilité publique. Sa correspondance étoit remarquable par sa clarté et sa précision ; il disoit beaucoup de choses en peu de mots : aussi expédioit-il plusieurs lettres dans un espace assez court. Il mourut le 21 novembre 1781, à 81 ans. Quoiqu'il eût le titre de chef du conseil des finances, il ne put les rétablir, parce que la guerre d'Amérique et les dettes précédentes ne permettoient guères de mettre de l'ordre dans le trésor royal ; et peut-être aussi parce qu'il craignoit que des réformes trop fortes ne troublassent son ministère. Voilà pourquoi il sacrifia, dit-on, *Turgot* à la cabale, qui ne voyoit dans les changemens projetés par le ministre vertueux, que les tentatives d'un administrateur imprudent. Enfin, pour opérer des réformes, il falloit le courage d'une ame forte, et celle de M. *de Maurepas* étoit affoiblie

par la vieillesse, par l'égoïsme et l'insouciance : suite ordinaire de l'âge avancé. Sa seule ambition sembloit se borner à dire quelque bon mot sur les événemens du jour. Il a laissé des *Mémoires* curieux, mais écrits avec négligence ; Paris, 1792, 4 vol. in-8.°

MAUROJENY, hospodar de Valachie, prit les intérêts de la Porte contre les Autrichiens, entra dans la Transylvanie, souilla ses succès par le pillage et la cruauté, et fut à son tour battu par le major *Orosz*, le général *Vetzey*, et forcé dans son camp de Kalafat, par le général *Clairfait*, qui le mit dans une déroute complète. Le divan se croyant trahi par *Maurojeny*, chercha à le perdre. Au mois d'octob. 1790, celui-ci se rendit au camp du grand visir sur l'invitation de ce dernier; mais à peine y fut-il arrivé, qu'on lui trancha la tête pour l'envoyer à Constantinople.

MAUVIA, reine des Sarasins, dans le 4.e siècle, désola, à la tête d'une armée, l'Arabie et la Palestine. Elle fit ensuite alliance avec l'empereur *Valens*, et le servit dans ses guerres contre les Goths. Ce dernier lui envoya un moine d'Égypte appelé *Moïse*, qui lui fit embrasser le Christianisme, ainsi qu'à son peuple.

III. MAYER, (N.) célèbre astronome, de l'ordre des Jésuites, né à Mederitz en Moravie, en 1719, fut professeur de philosophie à l'université d'Heidelberg. L'électeur Palatin qui l'avoit appelé à cette école, lui fit bâtir un observatoire à Manheim. Il découvrit les Satellites des Étoiles : vérité d'abord contredite comme toutes les vérités nouvelles, et ensuite reconnue par l'académie des Sciences. Il mourut en 1783, d'un polype au nez, après avoir fait un voyage en Russie, pour y observer le passage de Vénus. On a de lui : I. *Basis Palatina*. II. *De transitu Veneris*. III. *De novis in Cœlo sidereo phenomenis* ; et d'autres ouvrages pleins d'observations exactes, qui peuvent servir aux amateurs de l'astronomie et de la géographie.

I. MAYERNE, (Louis Turquet de) a publié une histoire d'Espagne en 2 vol. in-folio. Le premier parut en 1608, le second en 1636. Elle est prise dans *Mariana*, mais elle est bien inférieure à celle de cet écrivain.

MAZANIELLO, *Voyez* ANIELLO.

MAZARD, (Étienne) né à Lyon en 1660, perfectionna la chapellerie en France. Ce fut lui qui y introduisit l'usage du castor, au lieu de laine. Il passa en Angleterre pour y étudier les procédés des ouvriers de cette contrée, et il en ramena plusieurs avec lui en France. Il acquit une fortune considérable, qu'il légua à l'hôpital de la Charité à Lyon, en y fondant des dots pour marier de pauvres filles. Il mourut en 1736.

* I. MAZARIN, (Jules) né à Piscina dans l'Abruzze, le 14 juillet 1602, d'une famille noble, (*Voyez* MARTINOZZI) s'attacha au cardinal *Sachetti*. Après avoir pris le bonnet de docteur, il le suivit en Lombardie, et y étudia les intérêts des princes qui étoient alors en guerre pour Cazal et le Montferrat. Le cardinal *Antoine Barberin*, neveu du pape,

s'étant rendu en qualité de légat, dans le Milanez et en Piémont pour travailler à la paix, *Mazarin* l'aida beaucoup à mettre la dernière main à ce grand ouvrage. Il fit divers voyages pour cet objet; et comme les Espagnols tenoient Cazal assiégé, il sortit de leurs retranchemens, et courant à toute bride du côté des François qui étoient prêts à forcer les lignes, il leur cria, *la Paix! la Paix!* Elle fut acceptée et conclue à Quérasque, en 1631. La gloire que lui acquit cette négociation, lui mérita l'amitié du cardinal *de Richelieu* et la protection de *Louis XIII*. Ce prince le fit revêtir de la pourpre par *Urbain VIII;* et après la mort de *Richelieu*, il le nomma conseiller d'état et l'un de ses exécuteurs testamentaires. *Louis XIII* étant mort l'année d'après, 1643, la reine *Anne d'Autriche*, régente absolue, le chargea du gouvernement de l'état. « Le nouveau ministre affecta, dans le commencement de sa grandeur, dit *Voltaire*, autant de simplicité que *Richelieu* avoit déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes et de marcher avec un faste royal, il eut d'abord le train le plus modeste. Il mit de l'affabilité et même de la mollesse, où son prédécesseur avoit fait paroître une fierté inflexible. » Malgré ces ménagemens qui ne durèrent guères, il se forma un puissant parti contre lui. On ne pardonnoit point à un étranger l'avantage d'être maître de l'état. On jetoit du ridicule sur sa personne, sur ses manières, sur sa mauvaise prononciation. Un arrêt d'*union* entre le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et le grand conseil, inspirant de l'inquiétude au ministre, il mande les députés du parlement pour leur dire que la reine ne vouloit point de tels arrêts. Les magistrats ayant répondu qu'il n'y avoit rien de contraire au service du roi; *si le roi*, répliqua Mazarin, *ne vouloit pas qu'on portât des glands à son collet, il n'en faudroit point porter. Ce n'est pas tant la chose défendue que la défense qui fait le crime.* La comparaison fournit matière à des vaudevilles, arme ordinaire et souvent dangereuse en France, et l'arrêt d'*oignoin*, (car c'est ainsi qu'il prononçoit union) fut célébré de toute part à ses dépens. On ne se borna pas à ridiculiser le ministre. Les peuples, accablés d'impôts, et excités à la révolte par le duc de *Beaufort*, par le coadjuteur de Paris, par le prince de *Conti*, par la duchesse de *Longueville*, se soulevèrent. Le parlement ayant refusé de vérifier de nouveaux édits bursaux, le cardinal fit emprisonner le président *de Blancmesnil* et le conseiller *Broussel*. Cet acte de violence fut l'occasion des premiers mouvemens de la guerre civile, en 1648. Le peuple cria aux armes, et bientôt les chaînes furent tendues dans Paris, comme du temps de la Ligue. Cette journée, connue dans l'histoire sous le nom des *Barricades*, fut la première étincelle du feu de la sédition. La reine fut obligée de s'enfuir de Paris à Saint-Germain, avec le roi et son ministre, que le parlement venoit de proscrire comme perturbateur du repos public. (*Voyez* II. MARIGNY.) L'Espagne, sollicitée par les rebelles, prend part aux troubles, pour les fortifier; l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas,

se prépare, à la tête de 15,000 hommes. La reine, justement alarmée, écoute les propositions du parlement, las de la guerre et hors d'état de la soutenir. Les troubles s'appaisent, et les conditions de l'accommodement sont signées à Ruel, le 11 mars 1649. Le parlement conserva la liberté de s'assembler, qu'on avoit voulu lui ravir; et la cour garda son ministre, dont le peuple et le parlement avoient conjuré la perte. Le prince de *Condé* fut le principal auteur de cette réconciliation. L'état lui devoit sa gloire, et le cardinal sa sûreté; mais il fit trop valoir ses services, et ne ménagea pas assez ceux à qui il les avoit rendus. Il fut le premier à tourner *Mazarin* en ridicule, après l'avoir servi; à braver la reine, qu'il avoit ramenée triomphante à Paris; et à insulter le gouvernement, qu'il défendoit et qu'il dédaignoit. On prétend qu'il écrivit au cardinal: *All' illustrissimo Signor Fachino;* et il lui dit un jour: *Adieu, Mars*.... *Mazarin*, forcé à être ingrat, engagea la reine à le faire arrêter, avec le prince de *Conti* son frère, et le duc de *Longueville*. On les conduisit d'abord à Vincennes, ensuite à Marcoussi, puis au Havre-de-Grace, sans que le peuple remuât pour ce défenseur de la France. Le parlement fut moins tranquille; il donna, en 1651, un arrêt qui bannissoit *Mazarin* du royaume, et demanda la liberté des princes avec tant de fermeté, que la cour fut forcée d'ouvrir leurs prisons. Ils rentrèrent comme en triomphe à Paris, tandis que le cardinal, leur ennemi, prit la fuite du côté de Cologne. Ce ministre gouverna la cour et la France du fond de son exil. Il laissa calmer l'orage, et rentra dans le royaume l'année d'après, « moins en ministre qui venoit reprendre son poste, qu'en souverain qui se remettoit en possession de ses états. Il étoit conduit par une petite armée de sept mille hommes, levée à ses dépens, c'est-à-dire avec l'argent du royaume, qu'il s'étoit approprié. Aux premières nouvelles de son retour, *Gaston d'Orléans*, frère de *Louis XIII*, qui avoit demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris, sans trop savoir à quoi elles seroient employées. Le parlement renouvela ses arrêts; il proscrivit *Mazarin*, et mit sa tête à prix. » (SIÈCLE de *Louis XIV*, tome I.) Le prince de *Condé*, ligué avec les Espagnols, se mit en campagne contre le roi; et *Turenne*, ayant quitté ces mêmes Espagnols, commanda l'armée royale. Il y eut de petites batailles données; mais aucune ne fut décisive. Le cardinal se vit forcé de nouveau à quitter la cour. Pour surcroît de honte, il fallut que le roi qui le sacrifioit à la haine publique, donnât une déclaration par laquelle il renvoyoit son minitre, en vantant ses services et en se plaignant de son exil. Le calme reparut dans le royaume, et ce calme fut l'effet du bannissement de *Mazarin*. « Cependant, à peine fut-il chassé par le cri général des François et par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, le 3 février 1653, tout-puissant et tranquille. *Louis XIV* le reçut comme un père, et le peuple comme un maître. » Les princes, les ambassadeurs, le parlement, le peuple, tout s'empressa à lui faire la cour. On lui fit un festin

l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoyens. Il fut logé au Louvre. Son pouvoir fut dès-lors sans bornes. Un des plus importans services qu'il rendit depuis son retour, fut celui de la paix. Il alla lui-même la négocier en 1659, dans l'isle des Faisans, avec Don *Louis de Haro*, ministre du roi d'Espagne. Cette grande affaire y fut heureusement terminée, et la paix fut suivie du mariage du roi avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur à son génie ou à sa politique. Le mariage du roi avec l'infante n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, ni l'idée d'un premier moment; mais le fruit de plusieurs années de réflexions. Cet habile ministre, dès l'an 1645, c'est-à-dire quatorze ans auparavant, méditoit cette alliance, non-seulement pour faire céder alors au roi ce qu'il obtint par la paix de Munster; mais pour lui acquérir des droits bien plus importans encore, tels que ceux de la succession à la couronne d'Espagne. Ces vues sont consignées dans une de ses lettres aux ministres du roi, à Munster. (Voyez l'*Abrégé de l'Histoire de France*, par le président *Henault*, année 1659.) Le cardinal *Mazarin* ramena, en 1660, le roi et la nouvelle reine à Paris. Plus puissant et plus jaloux de sa puissance que jamais, il exigea et il obtint que le parlement vînt le haranguer en députés. Il ne donna plus la main aux princes du sang en lieu-tiers, comme autrefois. Il marchoit alors avec un faste royal, ayant, outre ses gardes, une compagnie de Mousquetaires. On n'eut plus auprès de lui un accès libre. Si quelqu'un étoit assez mauvais courtisan pour demander une grace au roi même, il étoit sûr de ne pas l'obtenir. « La reine-mère, si long-temps protectrice obstinée de *Mazarin* contre la France, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. (*Ibid.*) » Dans ce calme heureux qui suivit son retour, il laissa languir la justice, le commerce, la marine, les finances. Les siennes étoient à la vérité en bon état, mais celles de l'état étoient si dérangées que le surintendant *Fouquet* avoit dit souvent à *Louis XIV : il n'y a point d'argent dans les coffres de votre Majesté, mais le cardinal vous en prêtera.* Les revenus publics avoient été si mal administrés pendant une régence prodigue et tumultueuse, qu'on fut obligé ensuite d'ériger une chambre de justice. On voit par les *Mémoires* de *Gourville*, quel avoit été le brigandage; l'ordre ne fut mis que par le grand *Colbert*, et non par *Mazarin*, qui ne fut guère occupé que de lui-même. Huit années de puissance absolue et tranquille ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile : car le collége des *Quatre Nations* ne fut que l'effet de son testament. Il gouvernoit les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré. Il amassa plus de 200 millions, et par des moyens non-seulement indignes d'un ministre, mais d'un honnête homme. Il partageoit, dit-on, avec les armateurs, les profits de leurs courses : il traitoit, en son nom et à son profit, des munitions des armées; il imposoit, par des lettres de cachet, des sommes extraordinaires sur les généralités. (*Voyez* Emery.) Le roi lui ayant donné les charges de la maison de la reine, il vendit jusqu'à celles de vendeuses d'é-

cuelles : ce qui lui produisit, dit Mad. *de Motteville*, plus de six millions. Comme tous les avares, il cherchoit à excuser son avidité par des raisons plausibles. Il disoit que c'étoit le seul défaut d'argent qui avoit causé toutes ses disgraces. Souverain despotique, sous le nom modeste de ministre, il ne laissa paroître *Louis XIV*, ni comme prince, ni comme guerrier. Il étoit charmé qu'on lui donnât peu de lumières ; quoiqu'il fût surintendant de son éducation. Non-seulement il l'éleva très-mal, mais il le laissa souvent manquer du nécessaire. Ce joug pesoit à *Louis XIV*, et il en fut délivré par la mort du cardinal, arrivée le 9 mars 1661, à 59 ans. Lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie, il prouva qu'il connoissoit la maxime, qu'*à la Cour les absens et les mourans ont toujours tort*. Il fit dire à plusieurs personnes qu'il s'étoit ressouvenu d'elles dans son testament, quoiqu'il n'en fût rien. Il tâcha de conserver jusqu'à la fin, cette figure noble, cet air ouvert et caressant qui attache les cœurs. Il se mit un jour, à ce qu'on prétend, un peu de rouge, pour faire accroire qu'il se portoit mieux, et donna audience à tout le monde. Le comte de *Fuensaldagne*, ambassadeur d'Espagne, en le voyant, se tourna vers M. le prince, et lui dit d'un air grave : *Voilà un portrait qui ressemble assez à M. le Cardinal.* Quoiqu'il ne passât point pour avoir la conscience timorée, il eut en mourant des scrupules sur ses richesses immenses. Un théatin, son confesseur, lui dit nettement « qu'il seroit damné, s'il ne restituoit le bien qu'il avoit mal acquis. » *Hélas !* dit-il, *je n'ai rien que des bienfaits du Roi.* — *Mais*, reprit le théatin, *il faut bien distinguer ce que le Roi vous a donné, d'avec ce que vous vous êtes attribué.* Pour le tirer d'embarras, *Colbert* lui conseilla de faire une donation entière de ses biens au roi. Il le fit, dans l'espérance que ce prince les lui rendroit. Il ne se trompa pas, et *Louis XIV* lui remit la donation au bout de trois jours. Le roi et la cour portèrent le deuil à sa mort ; honneur peu ordinaire, et que *Henri IV* avoit rendu à la mémoire de *Gabrielle d'Estrées*. (*Voyez* I. COLBERT.). Les rimailleurs de la cour et de la ville lui firent plusieurs épitaphes. Nous ne rapporterons que celle qui fut faite par *Blot*, bel-esprit agréable de ce temps-là :

O vous, qui passez par ce lieu,
Daignez jeter, au nom de Dieu,
A *Mazarin* de l'eau bénite.
Il en donna tant à la cour,
Que c'est bien le moins qu'il mérite,
D'en avoir de vous à son tour.

Outre les biens immenses qu'il avoit amassés, il posséda en même temps l'évêché de Metz, et les abbayes de *Saint-Arnould*, de *Saint-Clément* et de *Saint-Vincent* de la même ville ; celles de *Saint-Denis* en France, de *Cluni*, de *Saint-Victor* de Marseille, de *Saint-Médard* de Soissons, de *Saint-Taurin*, d'Evreux, etc. Il laissa, pour héritier de son nom et de ses biens, le marquis de la *Meilleraie*, qui épousa *Hortense Mancini*, sa nièce, et prit le titre de duc de *Mazarin*. Il avoit un neveu, qui fut duc de *Nevers*. (*Voyez* NEVERS) ; et quatre autres nièces : l'une, nommée *Martinozzi*, (*Voyez* ce mot) fut mariée au prince de *Conti* ; les autres,

nommées *Mancini*, le furent au connétable *Colonne*, au duc de *Mercœur*, au duc de *Bouillon*. (*Voy.* XV. COLONNE *et* MANCINI.) *Charles II* lui en demanda une; le mauvais état de ses affaires lui attira un refus. On soupçonna le cardinal d'avoir voulu marier au fils de *Cromwell*, celle qu'il refusoit au roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit le chemin du trône moins fermé à *Charles II*, il voulut renouer cette alliance; mais il fut refusé à son tour. *Louis XIV* avoit aimé éperdument une de ses nièces : *Mazarin* fut tenté de laisser agir son amour, et de placer son sang sur le trône ; mais une réponse noble et hardie d'*Anne d'Autriche*, lui fit perdre de vue ce dessein : (*Voyez* l'article de cette princesse.) De tous les portraits qu'on a faits de *Mazarin*, aucuns ne nous paroissent plus finement pensés, que ceux qu'en ont tracé le président *Henault* et *Thomas*. « Ce ministre, dit l'historien, étoit aussi doux que le cardinal *de Richelieu* étoit violent : un de ses plus grands talens fut de bien connoître les hommes. Le caractère de sa politique étoit plutôt la finesse et la patience, que la force.... Il pensoit que la force ne doit jamais être employée qu'au défaut des autres moyens, et son esprit lui fournissoit le courage conforme aux circonstances. Hardi à Cazal, tranquille et agissant dans sa retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il fallut arrêter les princes; mais insensible aux plaisanteries de la *Fronde*, méprisant les bravades du coadjuteur, et écoutant les murmures de la populace, comme on écoute du rivage le bruit des flots de la mer. Il y avoit dans le cardinal *de Richelieu* quelque chose de plus grand, de plus vaste et de moins concerté ; et dans le cardinal *Mazarin*, plus d'adresse, plus de mesures et moins d'écarts. On haïssoit l'un, et l'on se moquoit de l'autre; mais tous deux furent les maîtres de l'état. » *Mazarin*, dit *Thomas*, fut beaucoup moins loué que *Richelieu*; il n'avoit ni cet éclat de grandeur qui éblouit, ni ce caractère altier qui, respirant la hauteur et la vengeance, subjugue par la terreur même. On adore à proportion que l'on craint. Il y avoit plus d'offrandes à Rome sur les autels de la Fièvre, que sur ceux de la Concorde et de la Paix. On sait qu'en général *Mazarin* étoit foible et timide ; il caressoit les ennemis, dont *Richelieu* eût abattu les têtes. Avec cette conduite, on est moins haï sans doute, mais on n'en paroît pas plus grand. Il est des hommes qui pardonnent encore plutôt le mal qu'on fait avec éclat, que le bien qu'on fait avec foiblesse. D'ailleurs, le rôle que ce ministre joua dans la Fronde, ses fuites, ses terreurs, sa proscription, source de plaisanteries; les bons mots des *Marigni* et des *Grammont*, espèce d'armes qui soumettent à l'homme d'esprit l'homme puissant; les vaudevilles et les chansons qui, chez un peuple léger, communiquent si rapidement le ridicule et l'éternisent ; tout cela devoit peu exciter l'enthousiasme des orateurs. Ajoutez que les talens de *Mazarin* n'étoient pas assez éclatans pour racheter ses défauts. Il n'eut, ni dans les factions, la fierté brillante et l'esprit romanesque et imposant du cardinal *de Retz ;* ni dans les affaires, l'activité et le coup d'œil de *Ri-*

chelieu ; ni dans les vues économiques, les principes de *Sully ;* ni dans l'administration extérieure, les détails de *Colbert*, ni dans les desseins publics, l'audace et je ne sais quelle profondeur vaste d'*Albéroni*. Son grand mérite fut l'art de négocier ; il y porta toute la finesse italienne avec la sagacité d'un homme qui, pour s'élever, a eu besoin de connoître les hommes et a appris à les manier, en les faisant servir d'instrument à sa fortune. C'est ce qui en fit un philosophe adroit plutôt qu'un grand ministre. Son ame, accoutumée long-temps à la souplesse, n'eut pas toujours le caractère des grandes places. Mais il dirigea la paix de Munster ; il fit la paix des Pyrénées ; il donna l'Alsace à la France ; il prévit peut-être qu'un jour la France pourroit commander à l'Espagne. » *Thomas* auroit pu remarquer que *Mazarin* l'acquit dans le temps que les François étoient déchaînés contre lui. M. l'abbé *d'Alainval* a publié, en 1745, en deux vol. in-12, les *Lettres du Cardinal* Mazarin, *où l'on voit le secret de la Négociation de la paix des Pyrénées, et la Relation des Conférences qu'il a eues pour ce sujet avec Don Louis de* Haro, *ministre d'Etat.* (*Voyez* HARO.) Ce recueil est intéressant. Le cardinal y développe ce qui s'est passé dans ces conférences, avec une netteté et une précision qui mettent en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipotentiaires. On a recueilli, en plusieurs vol. in-4°, la plupart des Pièces curieuses faites contre *Mazarin*, durant les guerres de la Fronde. La collection la plus complète en ce genre, est celle de la Bibliothèque de *Colbert*, en 46 vol. in-4° : on y trouve un peu de sel, noyé dans un déluge de mauvaises plaisanteries. On en fit alors de toutes les espèces ; on fit même frapper des médailles pour le rendre ridicule. La ville de Paris distribua des jetons qui, d'un côté, représentoient la hache et les verges armoriales du cardinal, avec cette légende autour : *QUOD FUIT HONOS, CRIMINIS EST VINDEX ; Cette ancienne marque d'honneur est aujourd'hui un instrument de vengeance.* Au revers, on voyoit un lion avec cet hémistiche : *SUNT CERTA HÆC FATA TYRANNIS. Telle est la destinée des tyrans. Mazarin* avoit une autre devise qu'il s'étoit faite lui-même ; *Hinc ordo et copia rerum.* Le cardinal *Mazarin* avoit cultivé les lettres dans sa jeunesse ; il se piquoit même de bel esprit et de philosophie. On prétend que ce fut lui qui apporta en France la maxime si connue des Italiens : *Intùs ut lubet, extrà ut moris est.* Du moins il la pratiqua quelquefois. *Voyez* BENSERADE.

* II. MAZARIN, (Hortense MANCINI, duchesse de) fille de *Michel-Laurent Mancini* (*Voy.* ce mot), et nièce du cardinal *Mazarin*, joignit aux avantages de la fortune ceux de la beauté. Elle épousa, en 1661, *Armand-Charles de la Porte de la Meilleraie*, dont le caractère singulier et l'esprit bizarre n'étoient pas propres à fixer une femme aimable. La duchesse de *Mazarin* fit tout ce qu'elle put pour se faire séparer de lui ; mais n'ayant pu l'obtenir, elle passa en Angleterre l'an 1667. Elle autorisa son séjour à Londres, de sa parenté avec la reine. Mais quand cette princesse fut obligée de passer en France, l'an 1688, le

duc

lac fit solliciter *Hortense* de revenir; les prières n'ayant rien opéré, il lui intenta un procès, qu'elle perdit. (*Voyez* ERARD.) Elle fut condamnée à retourner avec son époux; mais elle persista à rester en Angleterre, où elle avoit une petite cour, composée de ce qu'il y avoit de plus ingénieux à Londres. Le vieux Épicurien *Saint-Evremont* fut un de ses courtisans les plus assidus. Elle mourut le 2 juillet 1698. Les *Mémoires* de Madame *Mazarin*, et ceux qu'elle opposa aux *Factums* de son mari, se trouvent dans les Œuvres de *Saint-Evremont*. Si l'on s'en rapporte au portrait que ce philosophe a fait de cette dame, elle avoit je ne sais quoi de noble et de grand dans l'air du visage, dans les qualités de l'esprit et dans celles de l'ame. Elle savoit beaucoup, et elle cachoit son savoir. Sa conversation étoit à la fois solide et gaie. Elle étoit dévote sans superstition et sans mélancolie, etc. etc. On sent que ce portrait est flatté, et même ridicule. La dévotion ne pouvoit guère s'allier avec la vie qu'elle menoit. L'abbé de *Saint-Réal* a fait un autre portrait de la duchesse de *Mazarin*, non moins flatté que celui de *Saint-Evremont*: « c'est, dit-il une de ces beautés Romaines, qui ne ressemblent point à des poupées, comme la plus grande partie de celles de la France. La couleur de ses yeux n'a point de nom, ce n'est ni bleu, ni gris, ni tout-à-fait noir; mais un mélange de tous les trois, qui n'a que ce que chacun a de beau. Il n'y en a point de plus doux et de plus enjoués pour l'ordinaire; mais il n'y en a point de si sérieux, de si sévères et de si sensés, quand elle est dans quelque application d'esprit. Quand elle regarde fixement, on croit en être éclairé jusqu'au fond de l'ame. Lorsque Mad. *de Sévigné* vouloit donner une idée de deux beaux yeux, elle disoit: *Ce sont les yeux de Mad. de Mazarin*.... Son rire attendriroit les plus durs, et charmeroit les plus cuisans soucis. Il lui change presqu'entièrement l'air du visage, qu'elle a naturellement assez froid et fier, et il y répand une teinture de douceur. Elle a le son de la voix si touchant, qu'on ne sauroit l'entendre parler sans émotion. Son teint a un éclat si vif, si naturel et si doux, que personne ne s'est jamais avisé, en la regardant, de trouver à redire qu'il ne soit pas de la dernière blancheur. C'est le plus beau tour de visage que la peinture ait jamais imaginé. A force de se négliger, sa taille, quoique la mieux prise et la mieux formée qu'on puisse voir, n'est plus fine en comparaison de ce qu'elle a été; mais d'autres seroient déliées de ce qu'elle est grosse. On la voit quinze jours de suite coiffée d'autant de différentes manières, sans pouvoir dire laquelle lui va le mieux... Son mari est assurément le plus malheureux des hommes, après avoir été le plus heureux. Il disoit à la duchesse d'*Aiguillon*, que pourvu qu'il épousât *Hortense*, il ne se soucioit pas de mourir trois jours après. *Le succès a passé ses souhaits*, dit dans la suite Mad. de Mazarin, *il m'a épousée, et n'est pas mort, dieu merci.*» — Le duc de *Mazarin*, époux d'*Hortense*, étoit né en 1633, et il mourut en 1713, à 80 ans, dans ses terres, où il s'étoit retiré depuis plus de 30 ans. Si ses singulari-

tés n'avoient perverti les agrémens de son esprit, personne n'auroit été de meilleure compagnie. Il succéda au maréchal *de la Meilleraie* son père, dans le gouvernement de Bretagne, et eut de plus plusieurs autres gouvernemens. Le maréchal s'étoit opposé tant qu'il avoit pu au desir que le cardinal *Mazarin* son ami intime, avoit de choisir son fils pour son héritier, en lui donnant son nom et sa nièce. Il disoit par un sentiment vertueux, *que tant de biens lui faisoient peur, et que leur immensité accableroit un jour sa famille.* A la mort de la duchesse de *Mazarin*, on prouva, en pleine grand'chambre, qu'elle lui avoit apporté 28 millions. *Louis XIV*, attaché au nom de *Mazarin*, le mit de tous ses conseils, lui donna les entrées des premiers gentilshommes de la chambre, et le distingua dans toutes les occasions. Nommé lieutenant général dès 1654, et ne manquant pas de courage, il eût pu parvenir au bâton de maréchal de France. Une piété mal entendue rendit inutiles les dons que lui avoit fait la nature; persuadé que le sort marquoit les volontés du ciel, il fit des loteries de son domestique, en sorte que le cuisinier devint son intendant, et le frotteur son secrétaire. Le feu prit un jour au château de *Mazarin*, il ne voulut pas qu'on l'éteignît. Il aimoit qu'on lui fît des procès, parce qu'en les perdant, il pouvoit posséder en sûreté de conscience les autres biens que la justice lui laissoit. Enfin, il se retira dans ses terres, où il passa une trentaine d'années, et ne fit plus que des apparitions très-passagères à la cour. Le roi l'y reçut toujours avec amitié, quoiqu'il l'eût blessé par les visions célestes qu'il lui avoit communiquées sur le sort qui l'attendoit, s'il continuoit de vivre avec ses maîtresses. Ce prince le regardoit comme un homme dont le cerveau n'étoit pas sain; et comme le duc avoit barbouillé tous les chefs-d'œuvre de peinture, et mutilé les plus belles statues que lui avoit laissé son oncle, *Louis XIV* dit un jour, en voyant un marteau; *Voilà un instrument dont le duc de* Mazarin *sait faire usage.* Il eut un fils d'*Hortense*, lequel n'eut qu'une fille qui fit entrer la riche succession de sa famille dans la maison de *Duras*, d'où elle a passé par les filles dans la maison d'*Aumon*, et ensuite dans celle des *Matignon*, ducs de Valentinois.

I. **MAZÉAS**, (Guillaume) né à Vannes, et mort dans cette ville en 1776, embrassa la profession ecclésiastique, et a traduit divers ouvrages de l'anglois, tels que celui de *Warburton*, sur les tremblemens de terre et les éruptions du feu, 1754, 2 vol. in-12; celui de *Lind*, sur les moyens de conserver la santé des gens de mer, 1760, in-8°; *Lettre* d'un négociant à un milord, sur l'isle de Minorque, 1757, in-12. On doit encore à *Mazéas*, divers *Mémoires* insérés dans ceux de l'académie des Sciences de Paris et de la Société royale de Londres.

II. **MAZÉAS**, (Jean-Mathurin) né à Landernau, dans la ci-devant province de Bretagne, au mois de mars 1713, est mort à Paris en l'an X, à l'âge de plus de 88 ans. On a de lui un ouvrage très-connu sur les mathématiques, dont on a fait sept éditions; la première en 1758;

la dernière en 1788, sous ce titre : *Elémens d'Arithmétique, d'Algèbre et de Géometrie*, avec une introduction aux sections coniques. *Mazéas* a encore publié : *Institutiones Philosophicæ*, 1777, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est le fruit de ses leçons au collége de Navarre, où il étoit professeur. En vertu de ses grades dans l'université, il avoit été pourvu, en 1783, d'un canonicat dans l'église de Notre-Dame de Paris. A une simplicité de mœurs et à une candeur qui rappeloient celles des patriarches dont il a presque atteint l'âge, il joignoit la plus exacte pratique des devoirs de son état, et une piété si généreuse qu'il faisoit aux pauvres les plus abondantes largesses. Dépouillé par les suites de la révolution, il vivoit dans la retraite, sans murmurer et sans se plaindre, et en observant plus scrupuleusement que jamais, la frugalité dont il ne s'étoit point écarté, et qui a prolongé ses jours, malgré la foiblesse de son tempérament. Il eut le bonheur d'avoir un domestique fidelle qui lui étoit très-attaché, et qui lui en a donné des preuves, en le nourrissant de son propre bien pendant trois ans à Pontoise. Mais ce domestique voyant que toutes les ressources étoient épuisées et que tout avoit été vendu, se présenta avec un mémoire chez le ministre de l'intérieur, *François de Neufchâteau*. Au nom de *Mazéas*, plusieurs commis qui avoient été ses élèves, se joignirent à la demande du domestique; et le ministre s'empressa de venir au secours d'un savant plus qu'octogénaire, en lui faisant avoir une pension de dix-huit cents francs. Outre les ouvrages de *Mazéas* dont nous avons parlé, il a beaucoup travaillé au *Dictionnaire des Arts et Métiers*.

MAZUYER, (Claude-Louis) né à Bellèvre, d'abord juge à Louhans près de Mâcon, devint membre de la Convention, où il se montra plus modéré que la plupart de ses collègues. Attaché au parti de la Gironde, il vota le simple bannissement de *Louis XVI*, et publia un ouvrage tendant à prouver que cette peine étoit la seule qu'on pût lui infliger. Après avoir dénoncé les municipaux de Paris, qui, à main armée, avoient enlevé plus de quatre mille marcs d'argenterie dans les maisons royales ou celles des émigrés, il se permit, quelques jours après, une sortie énergique contre le despotisme des membres du Comité de salut public, et proposa aux suppléans de se réunir à Tours ou à Bourges, si la tyrannie venoit à anéantir l'assemblée. Il n'en falloit pas tant pour le perdre. *Mazuyer*, mis hors de la loi le 31 mai, fut condamné à mort comme conspirateur, et périt sur l'échafaud au mois de février 1794, âgé de 34 ans.

* MAZZONI, (Jacques) né à Césenne, donna, sur la fin du 16e siècle, des leçons d'une philosophie saine et judicieuse, et se distingua aussi comme écrivain. Le plus estimé de ses ouvrages, est son traité *De triplici Hominum vitâ*. Ses autres ouvrages sont : I. Une *Défense du Dante*, en italien, in-4°, 1587. II. *De comparatione Platonis et Aristotelis*, in-fol. 1597. III. *De vitâ contemplativâ*, in-4.° — *Martinelli* de Césenne, qui épousa la fille de *Mazzoni*, a publié l'*Oraison funèbre* de ce dernier;

mort à Ferrare en 1603, dans sa 50e année.

MECKELN, (Israël-Van) connu en France sous le nom d'*Israël* de Malines, a passé, suivant l'opinion de divers savans, pour l'inventeur de la gravure. Ses premiers essais sont de l'an 1450. *James Hazard*, gentilhomme Anglois, mort à Bruxelles en 1787, qui avoit consacré sa vie à recueillir des gravures dans toute l'Europe, en a connu seize de *Meckeln* sur la vie de la *Vierge*. Il en possédoit *le Mariage*.

MÉDEM, (Conrad de) grand maître de l'ordre militaire des chevaliers *Porte-glaive*, s'empara de la Courlande, qui fut dès-lors érigée en duché sous la suzeraineté des rois de Pologne. *Médem* y bâtit la ville de Mittau qui en est devenue la capitale, et mourut vers l'an 1290. Ses descendans existent encore.

VI. MÉDICIS, (Sébastien) de la famille illustre de ce nom, fut fait chevalier de Saint-Étienne en 1569. On ignore l'époque de sa mort. Il se distingua par son savoir et, ses ouvrages. On lui doit : I. Un Traité *De venatione, piscatione et aucupio*, Cologne, in-8.° II. *De fortuitis casibus*, in-8.° III. *Relationes decretorum et cánonum concilii Tridentini collectæ;* Florent. 1759. IV. *Summa peccatorum capitalium*, vol. in-8.° V. *De Sepulturis*, Florent., 1580. VI. Un Traité sous ce titre : *Mors omnia solvit*, Francof., 1580.

MÉGISTO, fut épouse de *Timoléon*, citoyen de la ville d'Élée. *Aristotime* s'étant emparé de cette ville, y exerçoit une horrible tyrannie ; les habitans, lassés de ses cruautés, s'enfuirent et s'emparèrent de la forte place d'Amymone. Le tyran furieux fit arrêter leurs femmes, parmi lesquelles se trouvoit *Mégisto*. Celle-ci, non intimidée, reprocha publiquement à l'usurpateur son oubli de la vertu. Ce dernier ordonna de lui amener sur-le-champ le fils de *Mégisto* pour le faire égorger sous les yeux de sa mère. L'enfant jouoit alors dans la cour du palais avec d'autres enfans de son âge; *Mégisto* l'appela courageusement elle-même, et parvint par sa fermeté à étonner le tyran, à le faire rougir de ses excès et à sauver son fils. *Plutarque* parle avec éloge de *Mégisto*.

MEHDI, (Mohammed) historien Persan, mort au commencement du 18e siècle, a écrit la vie du conquérant *Nadir-Chân*. L'Anglois *Jones* a traduit cet ouvrage.

I. MEIGRET, (Amédée) né à Lyon, se fit dominicain, et publia en 1514 des Commentaires sur *Aristote*. Prêchant à Paris, il fut accusé de Luthéranisme par l'un de ses compatriotes nommé *Bardéron ;* et le parlement, jugeant sur la doctrine, renvoya *Meigret* de l'accusation, et condamna son adversaire à 400 livres de dommages. La Sorbonne garda le silence sur cet arrêt.

MEINHARDT, (Jean-Nicolas) né à Erlang en 1727, mourut en 1767 à Berlin. Il a traduit en allemand le roman de *Théagène et Chariclée ; Elémens* de critique du lord *Laines*. Il est aussi auteur d'un *Essai* sur le caractère et les ouvrages des meilleurs poëtes Italiens.

* II. MÉLÉAGRE, poëte Grec, natif de Gadaris, (autrement *Séleucie*) en Syrie, florissoit sous le règne de *Séleucus VI*, dernier des rois de Syrie. Il fut élevé à Tyr, et finit ses jours dans l'isle de Cos, anciennement appelée *Mérope*. C'est là qu'il fit le recueil d'Epigrammes grecques, que nous appelons l'*Anthologie*. Il y rassembla ce qu'il avoit trouvé de plus fin et de plus saillant dans les ouvrages de quarante-six poëtes, dont il donna les noms dans une *Elégie* qui sert de préface à son recueil, et qu'il a intitulée : *Le Chant des Fleurs*. La disposition des Épigrammes fut souvent changée dans la suite, et l'on y fit plusieurs additions. *Philippe* de Thessalonique, qui vivoit du temps d'*Auguste*, ajouta plusieurs poëtes à ceux déjà mis à contribution ; l'historien *Agathias*, contemporain de l'empereur *Justinien*, en réunit d'autres. En 1789, M. *Brunck* a détaché le seul ouvrage de *Méléagre* du vaste recueil de l'*Anthologie* grecque, et l'a publié avec des notes; *Lipsiæ*, in-8.° Le moine *Planudes* le mit, en 1380, dans l'état où nous l'avons actuellement, Francfort, 1600, in-folio. Il y en a quelques-unes de jolies; mais la plupart manquent de sel.

MELFORT, (Louis Drummond, comte de) lieutenant général, publia en 1776 un Traité *sur la Cavalerie*, avec des planches, 2 vol. in-folio, très-bien imprimés. Il mourut en octobre 1788, à 67 ans.

MELLIER, (Guillaume) lieutenant criminel à Lyon, publia un *Traité* sur les mariages clandestins, faits par les fils de famille sans le consentement de leurs pères, imprimé en 1558, in-8.° Il laissa en manuscrit un *Traité* sur les vêtemens et ornemens des magistrats de la Gaule.

MELLINI, (Dominique) Florentin, fut envoyé en 1562 au concile de Trente comme secrétaire de *Jean Strozzi*, député du grand duc *Cosme premier*. Il devint ensuite gouverneur de *Pierre de Médicis* fils de *Cosme*. *Mellini* est auteur de plusieurs ouvrages : I. *Description* de l'entrée de *Jeanne d'Autriche* à Florence, 1566. II. *Vie* de *Philippe Scolari* comte de Temeswar, fameux guerrier, mort en 1426. III. *Discours* contre la possibilité du mouvement perpétuel, 1583. IV. *Histoire* de la comtesse *Mathilde*, in-4°, Florence, 1589. V. *Lettre* apologétique sur cette Histoire, 1594. VI. *Opuscules* philosophiques, parmi lesquels se trouve une lettre curieuse sur les prodiges arrivés à la mort de JESUS. VII. Le plus singulier des ouvrages de *Mellini*, est un Recueil de tous les écrits anciens publiés contre le Christianisme, lorsqu'il commença à se répandre. Il est intitulé : *In veteres quosdam Scriptores malevolos Christiani nominis obtrectatores*, in-folio, Florence, 1577.

MENARS, *Voyez* VII. POISSON.

MÈNE, (Pierre-Antoine) né à Marseille, remplit pendant quelques années la place de conseiller au parlement d'Aix, et ensuite celle de maître des requêtes à Paris, où il mourut en 1784. Doué de beaucoup d'esprit naturel, il y avoit réuni le mérite de l'érudition. On lui doit : I. *Eloge* de *Pierre Gassendi*,

1767, in-12. II. *Mémoire* sur les causes de la diminution de la pêche sur les côtes de Provence, 1769. III. Une *Traduction* de *Machiavel.* Dans le discours préliminaire, l'auteur a justifié avec énergie ce grand politique, d'avoir été le fauteur du despotisme, et le conseil des gouvernemens tyranniques. IV. Plusieurs Panégyriques et Discours latins, 1755 et 1756.

MENG, impératrice de la Chine, épouse de *Kin-Esong*, qui régnoit en 1126, gouverna avec gloire son empire, tandis que les Tartares qui avoient passé le Fleuve jaune et conquis la province de Honan, retenoient l'empereur prisonnier. Ses lois furent recueillies, et sont encore respectées, pour leur sagesse, par les Chinois.

MENIN, (N.) conseiller au parlement de Metz, mort en 1770, étoit Parisien. On a de lui : I. *Anecdotes de Samos et de Lacédémone*, 1744, 2 volumes in-12. II. *Turlubleu*, 1745, in-12. III. *Cléodamis*, 1746, in-12. Mais ces ouvrages frivoles doivent céder la place à son *Traité du Sacre des Rois de France*, 1723, in-12, où l'on trouve des recherches curieuses.

* MENINSKI, (François de Megnien) a publié *Thesaurus linguarum Orientalium*, Vienne en Autriche, 1680 à 1687, 5 vol. in-folio, très-rare. La plupart des exemplaires de ce savant ouvrage, fut consumée par le feu qu'un boulet de canon, tiré par les Turcs lors du siége de Vienne, mit au magasin du libraire. M. *Peignot* dit qu'un exemplaire fut vendu 900 liv. en 1776. *Meninski* a prouvé, jusqu'à l'évidence, que la langue angloise a la plus grande analogie avec l'ancien persan.

* MENOT, (Michel) cordelier, mort en 1518, se fit un nom célèbre par les pieuses farces qu'il donna en chaire. On a publié ses *Sermons*, et ils sont recherchés pour le mélange barbare qu'il y a fait du sérieux et du comique, du burlesque et du sacré, des bouffonneries les plus plates, et des plus sublimes vérités de l'Évangile. « Les bûcherons, dit-il dans un endroit, coupent de grosses et de petites branches dans les forêts, et en font des fagots : ainsi nos ecclésiastiques, avec des dispenses de Rome, entassent gros et petits bénéfices. Le chapeau de cardinal est lardé d'évêchés, et les évêchés lardés d'abbayes et de prieurés, et le tout lardé de diables. Il faut que tous ces biens de l'Église passent les trois cordelières de *l'Ave Maria* : car le *Benedicta tu*, sont grosses abbayes de Bénédictins; *in mulieribus*, c'est Monsieur et Madame; et *fructus ventris*, ce sont banquets et goinfreries. » L'un de ses meilleurs discours est son sermon sur le salut. C'est ainsi que ce sermon commence : Honorable, et à mon sens, dévot auditoire : *Si desideramus omnes salvare animas nostras, debemus esse imitatores Ecclesiæ, quæ prolando facit* les obsèques *primorum parentum nostrorum Adæ et Evæ, qui fuerunt privati et banniti ex Paradiso terrestri....* En rappellant la comparaison que l'Évangile fait de la mort avec la nuit, il dit : *Cum nox est*, un chacun se retire en sa maison. *Domine, nonne tota die ibitis ad faciendum* les crespes et mille dissolutions et *meretri-*

tia? Mirum est que tant plus que *Ecclesia est magis devota et in dolore et luctu, populus est magis dissolutus.... O Domine! quando bestia est* prise au pied, et la chandelle est soufflée, *qualiter revertitur in domum suam?* Les voyez-vous? *Invenietis in unâ parochiâ meretricem, etc.... Erit in hâc villâ homo vitæ pessimæ*, renieur de Dieu. *De sero*, le soir, *facit bonam vultam, de mane invenitur mortuus: quid dicitis de hoc, domini*, etc.? Il compare dans ce même discours l'Église à une vigne, à cause de l'utilité de son fruit: *Vinum lœtificat cor hominis... Voyez* les Mémoires de *Niceron*, tome XXIV; vous y trouverez quelques échantillons des discours de *Menot*. Ils ont été imprimés en quatre parties in-8.° Le plus recherché des curieux, est le volume intitulé: *Sermones quadragesimales, olim Turonis declamati*, 1519 ou 1525. Celui qui contient des Sermons prononcés à Paris, l'est beaucoup moins; il parut en 1530, in-8.°

MENOUX, (Joseph de) jésuite, né à Besançon, et mort en 1766, à 71 ans, obtint la confiance de *Stanislas* roi de Pologne, et devint son prédicateur ordinaire, et supérieur du séminaire de Nanci. C'étoit un homme d'esprit, intrigant, serviable, ami utile et ennemi dangereux. Il fit croire, dit *Voltaire*, au pape *Benoît XIV*, auteur de gros traités in-folio sur la canonisation des Saints, qu'il les traduisoit en françois; il lui en envoya quelques pages, et obtint, pour son séminaire, un bon bénéfice dont il dépouilla des Bénédictins, et se moqua ainsi de *Benoît XIV* et de *St. Benoît*. On a de lui des *Notions philosophiques sur les vérités fondamentales de la Religion*; 1738, in-8°; et il eut part aux ouvrages religieux et moraux du roi *Stanislas*. Ce prince lui accordoit tout ce qu'il demandoit.

MENU DE CHOMERCEAU, (Étienne) d'abord lieutenant général du bailliage de Villeneuve-sur-Yonne, fut nommé à l'assemblée Constituante, où, comme doyen d'âge, il fut appelé le premier à la présidence. Ses opinions furent modérées et justes comme son caractère. Il s'étoit fait connoître dans la littérature, 1.° par des *Poésies* insérées dans les anciens journaux; 2.° par une imitation du *Renaud*, poëme du *Tasse*, en 2 vol. in-8.° *Menu de Chomerceau* est mort au mois de septembre 1802, à l'âge de 79 ans.

MENUS, (Jason) célèbre professeur de législation à Pavie, étoit né en 1435. Il a publié plusieurs ouvrages de droit. *Louis XII* voulut assister à une de ses leçons. *Menus* l'alla prendre à son palais, vêtu d'une robe tissue d'or, pour le conduire aux écoles. Le roi le fit entrer le premier, en lui disant que dans ces lieux la puissance des professeurs étoit plus grande que celle des rois.

MERAUX, (Nicolas-Jean) musicien, acquit de la réputation en mettant en musique l'opéra de *Samson*, par *Voltaire*; et celui d'*Œdipe et Jocaste*, représenté en 1762. Il est mort au commencement de 1797, âgé de 52 ans, et en laissant trois Opéra non encore joués: les *Thermopiles, Scipion*, ou *la Chute de Carthage*; et un autre dont le sujet est tiré de l'Histoire de Perse.

* MERBÈS, (Bon de) docteur en théologie et prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation après y avoir enseigné les belles-lettres avec succès. Nommé en 1659, par les échevins de Montdidier, principal de leur collége, il donna sa démission de cette place pour se consacrer plus entièrement à ses études; mais les magistrats, en considération de ses services, lui conservèrent pendant sa vie la jouissance du revenu de la chapelle de Guerbigny. *Merbès* composa, à la sollicitation de *le Tellier* archevêque de Rheims, une Théologie qu'il publia à Paris, en 1683, en 2 vol. in-folio, sous ce titre: *Summa Christiana*. Ses principes ne sont pas ceux des Casuistes relâchés. La latinité en est pure et élégante; mais le style en est trop enflé et sent le rhéteur. Ce théologien, également pieux et savant, mourut au collége de Beauvais à Paris, le 2 août 1684, à 68 ans.

IV. MERCIER, (Jacques le) architecte sous *Louis XIII* et *Louis XIV*, eut la direction des principaux édifices élevés de son temps, tels que la Sorbonne, le Palais royal, Saint-Roch, le Val-de-Grace, sur les dessins de *Mansard*.

V. MERCIER, (Barthélemi) connu sous le nom d'abbé *de Saint-Léger*, naquit à Lyon le 1er avril 1734, et entra fort jeune dans la congrégation de Sainte-Geneviève. Il y fut connu par l'ancien évêque de Grenoble, *Caulet*, qui aimoit les livres, et qui donna à *Mercier* les premières leçons de bibliographie. Ce dernier devint bibliothécaire de Sainte-Geneviève, et succéda dans cette place au savant *Pingré* qui étoit allé observer le passage de *Vénus* dans la mer des Indes. En 1764, *Louis XV* étant venu visiter la bibliothèque, *Mercier* lui en montra les raretés, et lui inspira assez d'intérêt pour qu'il le nommât à l'abbaye de Saint-Léger de Soissons qui étoit vacante. *Mercier* voyagea en Hollande et dans la Belgique, pour y visiter les bibliothèques et les savans, et se lia intimement avec *Meerman*, l'un des plus célèbres érudits en bibliographie. Dépouillé de ses bénéfices par la révolution, il supporta avec courage l'indigence où il tomba. Les malheurs de sa patrie l'affligèrent; et la rencontre qu'il fit de son ami, l'abbé *Royer* que l'on conduisoit à l'échafaud, fut la première cause de son dépérissement. Il mourut le 13 mai 1799. Une profonde érudition, de la clarté dans les recherches, distinguèrent ses écrits; un caractère doux et affable, de la gaieté, point de morgue, le firent aimer. Les belles bibliothèques de *Soubise* et *la Vallière* lui durent une partie de leurs richesses. Ses ouvrages sont: I. *Lettre* sur la bibliographie de *Debure*, 1763, in-8.° II. *Lettre* à M. *Capperonier*, sur le même objet. III. *Lettre* sur le véritable auteur du Testament politique du cardinal *de Richelieu*. IV. *Supplément* à l'Histoire de l'Imprimerie de *Prosper Marchand*, 1765, in-4.° V. *Lettre* sur la *Pucelle d'Orléans*, 1775. VI. *Dissertation* sur l'auteur du livre de l'*Imitation de J. C.* VII. *Notice* du livre rare, intitulé: *Pedis admirandæ*, par *J. d'Artis*. VIII. *Notice* de la Platopodologie d'*Antoine Fiancé*, médecin de Besançon. IX. *Lettres* sur celles attribuées au pape *Ganganelli*. X. *No-*

tice sur les tombeaux des ducs de Bourgogne. XI. *Lettres* sur différentes éditions rares du quinzième siècle, 1783, in-8.° XII. *Observations* sur l'essai d'un projet de Catalogue de bibliothèque. XIII. *Description* d'une *Giraffe* vue à Fano. XIV. *Notice* raisonnée des ouvrages de *Gaspard Schott*, jésuite, 1785, in-8.° XV. *Bibliothèque des Romans*, traduits du grec, 1796, 12 vol. in-12. XVI. Il a travaillé au *Journal* de Trévoux, à celui des savans et au *Magasin* encyclopédique. Il a laissé plusieurs Manuscrits et des Notes sur les poëtes latins du moyen âge; les Œuvres de *la Monnoye*; la Bibliothèque de *la Croix du Maine* et de *Duverdier*, et l'ouvrage de *Dreux du Radier*, sur les Lanternes.

MÈRE, (Ignace le) né à Marseille, prêtre de l'Oratoire, quitta cette congrégation, et se fixa, vers 1722, à Paris où il mourut, en 1752, à 75 ans. On a de lui : I. *Pensées morales et Chrétiennes sur la Genèse*, 1734, 2 vol. in-12. II. La *Traduction* des *Homélies* de *St. Chrysostôme*, 1741, 4 vol. in-8°, et du *Discours sur la Providence*, par *Théodoret*, 1740, in-8.°

MERMET, (Claude) d'abord principal du collége de Saint-Rambert en Bugey, aurait pu couler des jours heureux dans cette place. Trop instruit pour ne pas s'appercevoir des connoissances qui lui manquoient, il la quitta, et se rendit à Lyon pour travailler à les acquérir. De savans imprimeurs y résidoient alors, *Mermet* se lia avec eux et leur fut utile. Il fit imprimer dans cette ville, en 1583, la tragédie de *Sophonisbe* reine de Numidie, qu'il avoit traduite en vers françois sur l'original italien de *Jean-George Trissino*. Après un séjour de quelques années à Lyon, *Mermet* revint à Saint-Rambert, et y reprit sa place de principal. Ce fut alors qu'il composa, pour l'utilité de ses élèves, son *Traité de l'Orthographe Françoise*. Les règles qu'il y donne sont en vers françois, et ont toutes une tournure épigrammatique; il le termine par ces quatre vers :

> Si quelqu'un parle par envie
> Du petit livre que j'ai fait,
> Sans colère, je le supplie
> D'en faire un autre plus parfait.

L'ouvrage de *Mermet* a précédé ceux de tous les grammairiens François; c'est le premier sur notre langue que l'on connoisse. On a encore de lui une critique du traité de son compatriote *Claude Guichard*, sur la manière d'ensévelir, en usage chez les différens peuples. Cette critique est infiniment plus rare que l'écrit qui l'a fait naître. *Duverdier-Vauprivas* parle de *Mermet* dans sa *Bibliothèque Françoise*, et lui attribue plusieurs épigrammes, parmi lesquelles on peut citer celle-ci :

> Un boucher consul de village,
> Fut envoyé loin pour chercher
> Un prêcheur docte personnage,
> Qui vint en carême prêcher.
> On en fit de lui approcher
> Demi-douzaine en un couvent.
> Le plus gras fut prins du boucher
> Cuidant qu'il fut le plus savant.

On voit par ces vers, que la règle qui défend l'*hiatus*, n'étoit point encore défendue en poésie. Sur la fin de ses jours, *Mermet* devint châtelain du duc de Savoie, *Charles-Emmanuel*, qui, instruit de son mérite, lui avoit accordé

une pension. Les anciens recueils renferment plusieurs de ses poésies qui ont de l'agrément et du naturel. On a retenu ces vers de lui :

> Les amis de l'heure présente
> Ont le naturel du melon,
> Il en faut essayer cinquante
> Avant d'en rencontrer un bon.

Mermet mourut à Saint-Rambert, emportant les regrets des gens de bien et l'estime des littérateurs de son temps.

MERMET, *Voy.* BOLLIOUD.

MESGRIN, *Voyez* SAINT-MESGRIN.

V. MESMES, (Jean-Antoine de) premier président au parlement de Paris, de l'académie Françoise, naquit dans cette ville le 18 novembre 1661, et y mourut le 23 du mois d'août 1723. Pendant les orages de la régence, il se conduisit avec tant d'adresse qu'il sut ménager tous les partis; mais ses liaisons secrètes avec le duc et la duchesse du *Maine*, faillirent à le brouiller avec le duc d'*Orléans*. Chargé, dans des conjonctures délicates, de faire des remontrances qui déplaisoient à ce prince, il sut lui rappeler quelquefois par une plaisanterie noble et fine, les égards dûs au parlement. Le régent ayant laissé échapper contre les magistrats une expression grenadière, le premier président lui répondit : *Monseigneur, faudra-t-il enregistrer votre réponse. De Mesmes* avoit montré la même présence d'esprit, lorsque le chancelier *Voisin* harangué par le parlement sur sa nomination, assura ce corps de sa protection. *Messieurs*, dit le premier président, en se tournant vers ses confrères, *Remercions M. le Chancelier; il nous accorde plus que nous ne lui demandons.*

MESNARD, (Martin) Parisien, contemporain d'*Etienne Pasquier*, et dont celui-ci vante le savoir et l'esprit, s'amusoit à faire des vers latins, dont tous les mots commençoient par la même lettre ; *Pasquier* cite les deux suivans, faits en 1561, lorsque les Calvinistes prirent les armes :

> *Rem, regem, regimen, regionem, relligionem,*
> *Restauravimus, Relligionicolæ.*

III. MESNIL, (N. Gaudin du) ancien professeur de rhétorique en l'université de Paris, a publié, à l'imitation de l'abbé *Girard*, des *Synonymes Latins*, où l'on trouve souvent la finesse et la précision de son modèle. Il est mort à Valogne à 82 ans, le 10 floréal an 10.

IV. MESNIL, (Marie-Françoise du) célèbre comédienne Françoise, débuta en 1737 dans les rôles de reines, et s'est fait un nom par l'énergie et la noblesse de son jeu. Elle fut supérieure dans la représentation de *Médée*, de *Cléopâtre* et d'*Athalie*. Retirée du théâtre avant la révolution, elle vécut dans l'obscurité sans regretter l'éclat, et supporta long-temps la pauvreté sans se plaindre ; sur la fin de sa vie, elle dut la modeste aisance dont elle jouit à la bienfaisance du gouvernement. Mlle *du Mesnil* étoit parvenue à l'âge de 90 ans, lorsqu'elle est morte à Paris le 21 février 1803. On lui a attribué des *Mémoires* publiés en 1759, in-8°, en réponse à ceux de Mlle *Clairon*, dont la vie fut plus brillante, mais plus agitée,

et qui mourut quelques mois avant elle.

MÉTHIS, *Voy.* MINERVE.

MEUNIER, né à Paris, fut secrétaire du duc d'*Estrées*. Il a donné quelques pièces de poésie, et au théâtre Italien, la comédie des *Lanternes Magiques*. Cet auteur est mort en 1735.

II. MEY, (Octavio) négociant de Lyon, acquit de grandes richesses par l'invention de lustrer la soie et les étoffes; ce qui s'appelle leur *donner l'eau*. Le hasard, plus que toute combinaison, produisit cette découverte. *Mey* s'apperçut qu'un brin de soie qu'il avoit tenue quelque temps à la bouche, avoit acquis plus d'éclat; il appliqua l'eau aux étoffes, et parvint à les lustrer. C'est lui qui acquit le célèbre bouclier de *Scipion*, trouvé dans le Rhône et donné à *Louis XIV* par *Pilata*, héritier d'*Octavio Mey*. Ce dernier mourut en 1690. — L'abbé MEY, célèbre jurisconsulte, canoniste, mort depuis peu, étoit l'un de ses descendans.

III. MEY, (Jean de) docteur en médecine, et professeur de théologie à Middelbourg, né en Zélande, et mort en 1678, à 69 ans, a donné en flamand plusieurs ouvrages dont on a donné la collection à Delft en 1704, in-folio, et un en latin, sous ce titre: *Physiologia sacra*, Middelbourg, 1661, in-4.° C'est un commentaire sur les objets physiques dont il est parlé dans le Pentateuque.

III. MEYER; il y a eu du même nom des peintres et des graveurs Suisses. Le plus célèbre est *Rodolphe*, mort à Zurich en 1638, qui grava les figures de l'*Helvetia Sancta*, de *Murer*.

MEYSONNIER, (Lazare) né dans les environs de Lyon, embrassa la médecine, et gagna beaucoup d'argent à publier un Almanach, sous le titre du *Bon Hermite*. Les contes, les prédictions dont il le remplissoit, le firent rechercher. De Protestant, l'auteur se fit Catholique; de médecin, il se fit chanoine. On lui doit: I. L'*Histoire du Collége de Médecine de Lyon*, ouvrage incomplet et sans profondeur. II. *Pharmacopée abrégée*. III. *Introduction à la Philosophie*. IV. *Traduction de la magie naturelle* de *Porta*. V. *Science de l'esprit*. *Meysonnier* mourut en 1672.

MEYSIEU, (Jean-Baptiste Pâris de) ancien intendant de l'école militaire de Paris, mort dans cette ville le 6 septembre 1778, a fourni divers articles à l'Encyclopédie. On lui doit encore une *Lettre* sur l'école militaire, 1755, in-8.°

MEZZABARBE, (François comte de) célèbre antiquaire Italien, mort à Milan en 1697, à 52 ans, rassembla un riche cabinet de médailles, qu'il décrivit sous ce titre: *Imperatorum Romanorum numismata à Pompeio magno ad Heraclium*, in-fol. Cet ouvrage parut en 1683, et obtint une seconde édition à Milan en 1730. L'auteur le dédia à l'empereur *Léopold I*.

MICAL, (N. abbé) l'un des plus grands mécaniciens de notre temps, forma deux têtes d'airain qui prononçoient distinctement des phrases entières. Ces têtes étoient colossales, et leur voix étoit forte et sonore. Ce bel ou-

vrage, dit un écrivain, a résolu un grand problème, savoir : si la parole pouvoit quitter le siége vivant que lui assigna la nature, pour venir s'attacher à la matière morte. Il y a aussi loin d'une roue et d'un lévier à une tête qui parle, que d'un trait de plume au plus beau tableau. *Vaucanson* s'est arrêté aux animaux, dont il a rendu les mouvemens et contrefait les digestions; *Mical* s'est élevé jusqu'à l'homme, et a choisi dans lui l'organe le plus brillant et le plus compliqué. En suivant la nature, il s'apperçut que l'organe vocal étoit dans la glotte un instrument a vent qui avoit son clavier dans la bouche; qu'en soufflant du dehors en dedans, comme dans une flûte, on n'obtenoit que des sons filés; mais que pour articuler des mots, il falloit souffler du dedans au dehors. En effet, l'air en sortant de nos poumons, se change en son dans notre gosier, et ce son est morcelé en syllabes par les lèvres et par un muscle très-mobile qui est la langue, aidée des dents et du palais. Un son continu n'exprimeroit qu'une seule affection de l'ame, et se rendroit par une seule voyelle; mais coupé à différens intervalles par la langue et les lèvres, il se charge d'une consonne à chaque coup; et se modifiant en une infinité d'articulations, il rend la variété de nos idées. Sur ce principe, *Mical* appliqua deux claviers à ses têtes. L'un en cylindre, par lequel on n'obtenoit qu'un nombre déterminé de phrases, mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie étoient marqués correctement. L'autre clavier contenoit dans l'étendue d'un ravalement, toutes les syllabes de la langue françoise, réduites à un petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté, on auroit pu parler avec les doigts comme avec la langue, et donner au langage des têtes la rapidité, le repos, et toute l'expression que peut avoir la parole, lorsqu'elle n'est point animée par les passions. Les étrangers auroient pu prendre la *Henriade* ou le *Télémaque*, et les faire réciter d'un bout à l'autre, en les plaçant sur le clavecin vocal comme on place des partitions d'opéra sur les clavecins ordinaires. La France pouvoit donc s'honorer de l'invention de l'abbé *Mical*; on pouvoit dire que si les Allemands avoient inventé l'imprimerie des caractères, un François avoit trouvé celle des articulations; et que la prononciation de la parole, si fugitive pour l'oreille, étoit à jamais fixée par les têtes d'airain; mais le gouvernement de France de 1782, ayant refusé d'acheter ces têtes, le malheureux artiste accablé de dettes, brisa son chef-d'œuvre dans un moment de désespoir. Il mourut très-pauvre en 1789.

II. MICHAELIS, (Jean-Benjamin) poëte satirique, né à Zittan en 1747, et mort à Halberstadt en 1772; réunissoit le feu de *Juvenal* et la sombre âcreté de *Perse*. Un de ses amis a donné en 1780 une édition complète de ses Œuvres, à Giessen.

* XV. MICHEL-CERULAIRE, patriarche de Constantinople, après *Alexis* en 1043, se déclara en 1035 contre l'Eglise Romaine, dans une lettre qu'il écrivit à *Jean* évêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au pape et à toute

Eglise d'Occident. « Outre l'addition *Filioque* faite au Symbole, et l'usage du pain sans levain pour le sacrifice, *Cerulaire*, dit le P. *Longueval*, faisoit un crime aux Latins de manger de la chair le mercredi, des œufs et du fromage le vendredi, et de manger de la chair d'animaux étouffés ou immondes. Il trouvoit même mauvais que les moines qui se portoient bien, usassent de graisse de porc pour assaisonner les mets, et qu'on servît de la chair de porc à ceux qui étoient malades; que les prêtres se rasassent la barbe; que les évêques portassent des anneaux aux doigts, comme des époux; qu'à la messe, au temps de la communion, le prêtre mangeât seul les azymes, et se contentât de saluer les assistans; enfin, qu'on ne fît qu'une immersion au baptême. » *Michel Cerulaire* trouvant dans ses différens reproches, la plupart frivoles, un prétexte pour consommer le schisme, fit fermer les églises des Latins à Constantinople, et ne garda plus de mesures. *Léon IX* commença par faire une réponse savante et étendue à la lettre de *Cerulaire*. Ensuite il envoya des légats à Constantinople, qui excommunièrent *Cerulaire*. Ce patriarche les excommunia à son tour, et depuis ce temps-là, l'Eglise d'Orient demeura séparée de l'Eglise Romaine. Ce prélat ambitieux fit soulever le peuple contre MICHEL VI, (*Voyez* son article) qui ne se prêtoit pas à toutes ses vues. Il favorisa l'élection d'*Isaac Comnène*, que les officiers de l'armée avoient mis à sa place. *Cerulaire* ne cessa de demander au nouvel empereur des graces; quand il les lui refusoit, il osoit le menacer de lui faire ôter la couronne qu'il lui avoit mise sur la tête. Il eut même la témérité de prendre la chaussure de pourpre qui n'appartenoit qu'au souverain, disant qu'il n'y avoit que peu ou point de différence entre l'empire et le sacerdoce. L'empereur *Isaac Comnène*, indigné de son audace et redoutant son ambition, le fit déposer en 1059, et l'exila dans l'isle Proconèse, où il mourut de chagrin peu de temps après. *Baronius* nous a conservé trois *Lettres* de ce patriarche. Les successeurs de *Michel Cerulaire* conservèrent leur autorité et leur crédit, tant que Constantinople fut sous la puissance des empereurs Grecs. Mais depuis la prise de cette ville par *Mahomet II* en 1453, la faveur, le caprice, l'intrigue, et sur-tout l'argent, créant ou renversant les patriarches, ainsi que les autres évêques, l'épiscopat fut avili dans l'Orient. A peine les prélats avoient-ils pris le gouvernement de leurs églises, qu'ils étoient chassés ou exilés. Ils revenoient souvent pour être dépossédés encore. Plusieurs étoient déposés et rétablis jusqu'à cinq ou six fois de suite; et après toutes ces alternatives, il n'étoit pas rare de voir terminer leurs jours par la prison ou le cordeau. Dans cette instabilité, la discipline et la théologie ne pouvoient qu'être négligées. Quelques Canons, quelques Homélies des Pères, et un peu de Controverse contre l'Eglise Romaine; voilà à quoi se bornoit la science des évêques Grecs. Les Papas (c'est le nom des prêtres) furent encore moins éclairés; pris indistinctement dans tous les états, ne jouissant d'aucune considération, ils se dédommageoient de leur avilissement, en faisant payer leurs fonctions

le plus cher qu'ils pouvoient. La superstition étant la source principale du revenu qu'ils tiroient du peuple, ils le lièrent à eux par des pratiques minutieuses, par des légendes absurdes, par des vertus miraculeuses attachées aux eaux de certaines fontaines, aux paroles de certaines prières, aux exorcismes, aux bénédictions, etc. Les Grecs conquis par les Turcs ne tournèrent plus leurs regards vers l'Occident. Le schisme fut éternel, dès qu'ils désespérèrent d'avoir des secours contre leurs ennemis, dans les armes des papes et des princes Occidentaux. Leur éloignement de toute réunion se fortifia par le cours des années. Les Mahométans leurs oppresseurs, ne leur sont pas plus odieux que les Latins; et les missionnaires Catholiques n'ont jamais eu de plus grands ennemis qu'eux, dans les contrées de l'Orient où ils ont pénétré.

II. MICHELI, (Jacques-Barthélemi) seigneur du Ciest, né à Genève en 1692, d'une ancienne famille originaire de Lucques, et placée à la tête de cette république depuis l'année 1365, époque de son établissement, commença à servir en France, où il devint capitaine en 1713, au moment de la paix d'Utrecht, et où il continua ses services jusqu'en 1738. Il se retira alors dans le régiment Suisse de Bezenvald. Dès sa jeunesse il avoit annoncé les plus heureuses dispositions pour l'étude des mathématiques, et il les cultiva ensuite avec succès; à l'âge de 25 ans il étoit déjà savant géographe et bon ingénieur. La collection des places et des cartes qu'il a levées, tant en France qu'à Genève, est immense; elle est précieuse autant par l'exactitude du travail que par l'élégance du dessin. Dans sa retraite en Suisse, il se livra tout entier à l'étude de la physique, et devint l'inventeur d'un Thermomètre, dans la graduation duquel il prend pour base le terme du tempéré qu'il désigne par *Zéro*, et il fait coïncider à son échelle celle de tous les Thermomètres connus. Il imagina en même temps de se servir de son instrument dans le fond des eaux et des mines, en le munissant d'un appareil particulier. Une partie des *Mémoires* qu'il a composés pour établir et justifier sa méthode, se trouvent réunis dans les actes imprimés de la société Helvétique de Basle. *Micheli* publia aussi ses *Recherches* sur la météorologie et la température du globe. Ses autres *Mémoires* traitent de la lumière, de la pesanteur des marées, du cours des astres, de la comète de 1680, du déluge universel. Il a donné aussi un *Traité* de météorologie; enfin, il a fait graver le prospect visuel des glaciers de la Suisse, dont il détermina les hauteurs géométriques; et il eut le premier l'idée de les figurer en relief : travail qui a été exécuté depuis d'après ses directions. Son génie saisissoit avec force les objets, et laissoit dans toutes ses conceptions la trace d'idées neuves et profondes. Sa vie domestique fut agitée par l'effet des troubles politiques qui se manifestèrent à Genève sa patrie, dès l'année 1727; et il en devint la victime, ayant été longtemps renfermé dans une citadelle par ordre du gouvernement de Berne. *Micheli* est mort en mars 1766, sans avoir été marié. — Ses deux neveux ont soutenu la gloire de son nom; l'un comme

militaire, l'autre comme syndic de la ville de Genève, et actuellement président du département du Léman.

MICHU, (Benoît) habile peintre sur verre, florissoit à Paris vers l'an 1720.

II. MIDDLETON, (Convers) théologien Anglois, et professeur de la chaire de Woodward à Cambridge, naquit à Yorck le 27 décembre 1683, et mourut le 28 juillet 1750, après avoir été marié deux fois. Sa mémoire étoit une espèce de bibliothèque; il l'avoit ornée de ce que les auteurs anciens et modernes offrent de plus intéressant. Mais en entassant des matériaux pour écrire, il ne sut pas toujours les arranger avec assez de méthode. La *Vie de Cicéron*, en 2 vol. in-4°, souvent réimprimée in-4° et in-8°, et traduite par l'abbé *Prévôt*, (*Voyez* son article) n'est pas exempte de ce reproche. C'est d'ailleurs un livre utile et curieux, propre à faire connoître la république Romaine et les personnages qui y jouoient un rôle du temps de *Cicéron*. *Middleton* avoit fait le voyage de Rome en 1729, et il avoit vu les cérémonies de l'église avec des yeux prévenus; sa préoccupation lui dicta son traité en forme de lettres, intitulé : *La Religion des Romains actuels, dérivant de celle des Païens leurs ancêtres*, dont la seconde édition parut en 1741, in-8.° On a encore de lui : I. Une *Réfutation* de *Tindal*. II. Des *Œuvres diverses*, 1752, 4 vol. in-4°, et 5 vol. in-8.° C'est dans ce recueil qu'on trouve son fameux *Discours sur les Miracles* qu'il nie tous, à l'exception de ceux de J. C., et dont *Voltaire* et d'autres incrédules ont fait usage dans leurs brochures anti-chrétiennes. D'autres morceaux de cette collection offrent des recherches pleines d'érudition, sans aucun mélange de choses dangereuses : tels que sa *Dissertation* sur l'origine de l'imprimerie en Angleterre, et une *Autre* sur la véritable prononciation du latin. III. *Germana quædam antiquitatis erudita monumenta*, 1747, in-4.° *Middleton* a été peint diversement par les Catholiques et les Protestans. Selon les premiers, c'étoit un pédant atrabilaire, un savant orgueilleux et mélancolique; selon les autres, il avoit autant de modération que de savoir, et quelques paradoxes de ses écrits sont compensés par la foule de choses curieuses et vraies qu'on peut y recueillir. Tout ce qu'on peut dire, c'est que s'il étoit doux dans la société, il devenoit quelquefois amer la plume à la main. — Il y a eu un autre MIDDLETON, (*Hugues*) qui, ayant tenté de faire venir de bonne eau à Londres, obtint en 1636 de *Charles I*, une gratification annuelle de 500 livres.

MIERRE, (Le) *Voyez* LEMIERRE.

MIGNOL, *Voyez* MONTIGNI.

MILLANGES, (Simon) né à Limoges dans le 16ᵉ siècle, se fit imprimeur à Bordeaux vers l'an 1572, et fut renommé pour la beauté de ses éditions. Ses caractères sont extrêmement fins. Il employoit du papier très-blanc et de l'encre très-noire; sa devise étoit, par analogie à son nom, l'image de Dieu environnée d'une foule d'Anges, avec ces mots du prophète *Daniel* : *Millia millium ministrabant ei.* — Un de ses

petit-fils, jésuite à Bordeaux, a fait imprimer l'éloge funèbre de *Magdeleine de Châtillon*, abbesse de St-Jean de Bonneval, 1708, in-4.°

MILLER, (Lady) morte à Bristol en 1781, également estimable par sa douceur, sa bonté, son esprit et ses lumières, voyagea en Italie. On publia, en 1776, 3 vol. in-8°, Londres, ses *Lettres* sur le pays qu'elle avoit parcouru en 1770 et 1771. — Il y a eu du même nom, *Jacques* MILLER, poëte Anglois, né en 1703, mort en 1743. Il a donné diverses pièces de théâtre, et imité le *Mahomet* de *Voltaire*.

I. MILLET, (Claude) botaniste du 16e siècle, a publié un commentaire sur *Galien*.

II. MILLET, (Marie) villageoise, née à Becourt en Picardie, excita par sa beauté les desirs du capitaine *Dupont* logé chez son père, et qui ramenoit en France les débris de l'armée qui avoit voulu faire proclamer le duc d'*Alençon*, frère de *Henri III*, souverain des Pays-Bas. Ce chef ayant abusé de l'hospitalité et fait violence à la jeune fille, celle-ci saisit un couteau, l'enfonça dans le cœur de son ennemi, et l'étendit mort sur la place. Les soldats l'arrêtèrent aussitôt; et, après l'avoir attachée à un arbre, ils la firent périr à coups d'arquebuse. Son père fugitif rassembla, dans la nuit, les paysans du voisinage, au nombre de plus de trois mille. Ceux-ci tombèrent à l'improviste sur la petite armée de *Dupont*, et tous les soldats sans exception furent massacrés.

MINDANA, célèbre navigateur Espagnol, partit du Pérou en 1568, et découvrit les isles de *Salomon*, ainsi nommées des richesses qu'elles renfermoient. Vingt-huit ans après, il repartit avec *Quiros*, et découvrit les isles *Marquises* et de *Saint-Bernard*, l'isle *Solitaire*, et celle de *Sainte-Croix*. *Mindana* périt en retournant aux *Philippines*, victime de son zèle et de son ardent amour pour la gloire.

MINGARD, (N**) pasteur de l'église d'Assens en Suisse, est auteur d'une *Histoire universelle*, estimée; et d'une multitude d'articles insérés dans l'Encyclopédie d'Yverdun. Il est mort, justement regretté de ses compatriotes, en 1787.

MINGELOUSAUX, (Simon) médecin de Bordeaux, a traduit, en 1683, *la Grande Chirurgie* de *Chauliac* avec des remarques théoriques et pratiques; deux vol. in-8.° Son père, chirurgien renommé, est l'inventeur des bougies urinaires dont il fit le premier essai sur le cardinal *de Richelieu*, lors de son passage à Bordeaux en 1632.

MINOUFLET, (Charles) peintre sur verre, acquit de la réputation dans le siècle qui vient de finir, par divers ouvrages qui offrent de la correction dans le dessin, et un superbe coloris. On admire particulièrement, ses vitraux de la rose de l'abbaye de Saint-Nicaise, à Rheims.

I. MIRABEAU, (Victor Riquety, marquis de) d'une ancienne famille de Provence, originaire de Naples, mort en 1790, a été l'un des principaux chefs des économistes. Son ouvrage, intitulé *l'Ami des Hommes*, publié en 1755, en 3 vol. in-12, commença sa réputation. Le style en est diffus, incorrect, néologique,

tique, et quelquefois confus. Mais au milieu de ce désordre, on voit briller des idées utiles et lumineuses ; on y trouve de grandes connoissances sur l'économie rurale et politique, des vues judicieuses sur les principaux intérêts de la société, et une certaine adresse à rapprocher l'état actuel de nos mœurs avec ce qu'elles ont été autrefois et ce qu'elles devroient être aujourd'hui. Cet ouvrage, traduit en italien, a été imprimé à Venise, en 1784. Sa *Théorie de l'Impôt*, in-12, qu'il mit au jour en 17.., offre plusieurs idées saines sur les finances, mêlées de quelques paradoxes ; mais comme ce n'étoit pas le moment de les publier, et que l'auteur avoit trop peu ménagé les financiers, il fut enfermé à la Bastille. Il avoit déjà écrit contre les corvées, et en faveur des administrations provinciales ; et malgré le défaut et l'irrégularité de la diction et des idées, il sema dans le public des germes précieux, dont quelques-uns furent étouffés, et dont d'autres ne tardèrent pas d'éclore. Presque tous ses écrits ont été réunis à la suite de *l'Ami des Hommes*, qui avec ces additions forment 8 vol. in-12. Il faut en excepter celui intitulé : *Hommes à célébrer*, pour avoir bien mérité de leur siècle et de l'humanité, par leurs écrits sur l'économie politique. Cet ouvrage, envoyé par l'auteur au P. *Boscowich* son ami, a été publié par ce dernier en françois à Bassano, en 2 vol. in-8.° Quant au caractère personnel de *Mirabeau*, *Voyez* l'article suivant.

II. MIRABEAU, (Honoré-Gabriel Riquety, comte de) député de Provence aux États généraux, naquit en 1749. Une jeunesse impétueuse, des passions ardentes, semèrent le commencement de sa vie d'agitations et de peines. Après avoir servi quelques années et fait la guerre de Corse, ses amis de plaisir lui firent naître l'idée d'épouser une riche héritière de la ville d'Aix, dont le mariage venoit d'être arrêté avec un autre. *Mirabeau* parvint à le faire rompre et à obtenir l'objet de ses vœux. Cette union ne fut ni paisible ni heureuse. Malgré une dot considérable que l'époux avoit touchée, les dépenses extrêmes auxquelles il se livra altérèrent sa fortune, et il s'endetta de trois cent mille livres. Pour arrêter ses écarts, son père le fit interdire par le Châtelet. Furieux, il quitta la capitale pour aller s'établir à Manosque, d'où une querelle particulière le fit enlever quelque temps après, et renfermer au château d'If en 1774. Transféré de là à celui de Joux en Franche-Comté, il obtint la permission de se rendre quelquefois à Pontarlier. Là, il connut *Sophie le Monnier*, femme d'un président au parlement de Besançon. Belle, jeune et spirituelle, *Mirabeau* ne la vit pas sans émotion, sans ressentir l'amour le plus vif, et il se sauva en Hollande avec elle. Condamné à avoir la tête tranchée pour ce rapt, il eut probablement fini ses jours loin de sa patrie, si un suppôt de la police ne l'eût arrêté en 1777, et ramené en France. Fermé alors au château de Vincennes, il y resta jusqu'au mois de décembre 1780 ; à cette époque, la liberté lui fut rendue ; et le premier acte qu'il en fit fut de réclamer devant les tribunaux sa femme, qui refusoit de se réunir à lui. Il plaida

lui-même sa cause au parlement d'Aix, en présence de l'Archiduc de Milan; mais, malgré toute son éloquence, il perdit son procès; et sa femme obtint sa séparation. La révolution Françoise vint offrir à *Mirabeau* un aliment immense à son activité. Rejeté au moment des élections par la noblesse de Provence, il loua un magasin, et y mit cet écriteau: *Mirabeau marchand de draps*, et se fit élire député du tiers-état d'Aix. La cour de Versailles, qui commençoit à le redouter, l'appela dès-lors le *Comte Plébéien*. On dit même que la connoissance de ses intrigues en Provence ayant alarmé le commandant de cette province, le gouvernement voulut un moment le faire arrêter pour l'exiler aux Indes; ce qui eût pu changer la révolution. Dès son entrée aux États, on le vit annoncer l'envie d'y jouer un grand rôle, l'ambition d'y faire du bruit, et les plus sinistres projets. Le jour de l'ouverture, en considérant le monarque couvert des diamans de la couronne, il dit à ses voisins: *Voilà la victime*. Il ne tarda pas à s'emparer de la tribune, et à y discuter, comme en se jouant, les questions les plus importantes de l'organisation sociale. Il desiroit dans le principe se faire assez redouter pour conquérir une place dans le ministère; mais la cour eut la mal-adresse de ne point contenter son ambition. Alors il n'avoit jamais conçu la possibilité d'établir une démocratie dans un état aussi immense que la France. « Sa pénétration, dit *Mallet du Pan*, jugea bien vîte cette cohue des communes, dont l'inexpérience, la pétulance et la vanité alloient briser la monarchie, en croyant la réparer. L'instinct et les principes ramenoient sans cesse vers la cour un homme dont les lumières égaloient les vices, et qui eût fait très-peu de cas des succès d'un démagogue, s'ils n'eussent pas dû le conduire aux honneurs et au profit du gouvernement. » Après la séance du 23 juin, M. *de Brezé* ayant apporté à l'assemblée l'ordre de se séparer, *Mirabeau* lui répondit: « Allez dire à votre maître que nous ne quitterons nos places que par la force des baïonnettes. » Et, à l'instant il fit prononcer l'inviolabilité des députés. Bientôt, on le vit concevoir le projet de la formation des Gardes nationales, obtenir le renvoi des troupes qui s'avançoient vers la capitale, par une adresse qui est un modèle d'éloquence; rejeter l'idée de la banqueroute, proposer de nationaliser la dette publique, soutenir le *véto* suspensif, en finissant son opinion par ces mots remarquables: *Si le roi n'a pas ce* véto, *j'aimerois mieux vivre à Constantinople qu'à Paris*. Cet orateur se fit entendre sur la propriété des biens du clergé, qu'il considéra comme appartenans à la nation, sur l'émission des assignats, sur le droit de la paix et de la guerre, qu'il regarda comme inhérent au pouvoir exécutif, sur la constitution civile du clergé, qu'il attaqua, en disant: *Je crains bien que cette constitution civile n'altère la nôtre*. Il parla sur la question de la régence, sur celle de la succession au trône; enfin, sur la propriété des mines. Avec le talent d'éblouir la multitude, et sur-tout de tout brouiller, il sembla se plaire à allumer des volcans pour en arrêter ensuite les irruptions; aussi, si dès le commencement de la session, on l'accusa d'avoir

pris part aux troubles du 6 octobre, et d'avoir contribué à faire insurger la capitale; sur la fin, il s'éleva contre les Jacobins, et annonça qu'il dévoileroit les factieux par-tout où il les verroit agir. Ce dernier discours parut être son arrêt de mort. Frappé d'une maladie subite, et qui ne fut pas de longue durée, tous les partis s'accusèrent mutuellement de l'avoir fait empoisonner. Le 2 avril 1791, à huit heures du matin, *Mirabeau* cessa de vivre; et l'ouverture de son corps ne présenta, suivant le rapport des médecins, aucun indice de poison. Il étoit alors âgé de 42 ans, et avoit conservé jusqu'à l'instant de sa mort toute sa tête et sa fermeté: le matin même, il avoit écrit ce billet: *Non, il n'est pas difficile de mourir.* On lui fit de pompeuses obsèques; jamais la capitale n'avoit vu de cérémonie plus lugubre, plus majestueuse. Tous les spectacles furent fermés; les députés, les ministres, les membres de toutes les autorités formèrent un cortége qui tenoit plus d'une lieue, et dont la marche dura quatre heures. Son corps transporté au Panthéon, et placé à côté de celui de *Descartes*, en fut retiré par ordre de la Convention, en 1792, et dispersé par le peuple, qui brûloit au même instant son buste à la place de Grève; comme celui d'un ennemi de l'état, qui avoit eu des intelligences avec la famille royale. Ainsi *Mirabeau* vérifia ce qu'il avoit dit lui-même, qu'*il n'y avoit pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne; et que ce même peuple qui l'encensoit, auroit eu autant de plaisir à le voir pendre.* Sa taille étoit ordinaire, son visage défiguré par les traces de la petite vérole. Sa tête, ombragée d'une forêt de cheveux, lui donnoit quelque ressemblance au lion. Sans un orgueil extrême, qui lui fit tout braver, ses talens, quoique grands, auroient eu bien moins d'éclat. Mais pour bien apprécier cet homme célèbre, peint si diversement par les différens partis, il est intéressant de rapporter ce qu'en ont dit *la Harpe* et un autre écrivain qui paroît l'avoir bien connu. « *Mirabeau*, dit le premier, étoit né avec une ame ardente et forte, un génie puissant et flexible, une vivacité d'imagination qui ne nuisoit en rien à la justesse des idées, un penchant effréné pour le plaisir, joint à la plus grande facilité pour le travail, et un tempérament robuste, capable de suffire en même temps et au travail et au plaisir, une activité de pensées qui sembloit dévorer tous les objets, et une promptitude de mémoire qui les embrassoit tous. Né d'un père qui avoit de l'esprit et des connoissances, son éducation fut soignée comme elle pouvoit l'être alors. Mais les hommes tels que lui font toujours la leur; et son caractère et les circonstances lui procurèrent bientôt la plus rude, mais aussi la plus instructive de toutes, celle du malheur. Son premier ennemi fut son père. Écrivain législateur et homme à systèmes, il avoit jeté quelques idées utiles sur l'économie rurale et sur l'impôt dans de gros ouvrages, remplis d'ailleurs du plus ridicule fatras. Fier comme gentilhomme, et vain comme auteur, il s'enorgueillissoit d'être un des chefs de la secte économiste, conjointement avec *Quesnai*, *Turgot*, *Dupont*, *Roubaud*, qui avoient infiniment plus de principes et

de mérite que lui, et qui écrivoient beaucoup mieux. Entêté et inconséquent, comme les gens médiocres, il détérioroit systématiquement ses terres, en se flattant d'enrichir l'état par sa théorie, et tyrannisoit sa famille en prêchant la liberté politique; unissant, par un mélange assez commun, tous les préjugés de la féodalité qui étoient dans son cœur, avec tout l'étalage des maximes philosophiques qui n'étoient que sous sa plume. Cet homme impérieux et bizarre apperçut bien vîte dans la jeunesse de son fils, et dans le premier développement de ses facultés, un esprit d'indépendance dont il fut blessé, et une supériorité de talens qui menaçoit sa vanité. Si c'eût été un citoyen et un père, il eût pensé comme ces anciens républicains, dont le premier vœu étoit d'être surpassés par leurs fils; mais l'orgueil du rang et des opinions n'en avoit fait qu'un despote. Il fut jaloux, et le fut à l'excès. Il devint un vrai tyran, en refusant à son fils l'honnête nécessaire, en traitant avec une sévérité outrée des erreurs de jeunesse, en lui montrant sans cesse la rigueur d'un juge, l'autorité d'un père et la sombre défiance d'un ennemi. Enfin, en lui fermant absolument son ame, il révolta celle d'un jeune homme fier et sensible, qui avoit la connoissance raisonnée de ses droits, et déjà le premier sentiment de ses forces. Au lieu de prendre les arrangemens convenables, qu'une grande richesse mettoit à sa disposition, pour payer les dettes de son fils, il parut desirer en secret d'enchaîner le génie de ce jeune homme par des embarras de fortune; et sa conduite dans la malheureuse aventure de Mad. le *Monnier* fait juger que son père ne vit dans une faute excusable par toutes ses circonstances, qu'une occasion de le perdre à jamais, et de l'ensévelir dans la nuit des cachots... » C'est dans les discours qu'il prononça lors de son élection comme député, que fut annoncée la destruction prochaine de la féodalité. *J'ai été*, dit-il dans l'un de ses discours, *je suis, je serai jusqu'au tombeau l'homme de la liberté publique. Malheur aux ordres privilégiés, si c'est là plutôt être l'homme du peuple que celui des nobles; car les priviléges finiront, mais le peuple est éternel.* Son patriotisme ne se soutint pas long-temps, si l'on en croit l'un de ses collègues. « *Mirabeau*, dit-il, avoit un grand caractère, des talens rares, quelquefois sublimes; un choix unique d'expressions, une connoissance profonde de la tactique du cœur humain; mais il étoit despote par essence, et s'il eût gouverné un empire, il eût surpassé *Richelieu* en orgueil, et *Mazarin* en politique. Naturellement bilieux, la moindre résistance l'enflammoit; et lorsqu'il sembloit le plus irrité, ses expressions en acquéroient plus d'élégance et d'énergie. Grand comédien, son organe et son geste ajoutoient un nouvel intérêt à tout ce qu'il disoit..... Pourquoi cet homme extraordinaire a-t-il changé si fréquemment de liaisons de clubs? pourquoi se montroit-il ouvertement l'ennemi de *la Fayette*, lorsqu'il étoit reconnu pour son agent secret?... » Quel étoit donc le patriotisme d'un homme qui a joué tant de rôles divers à la fois; qui, sortant de présider les Jacobins, alloit diriger *Montmo*

fin dans son choix ? *Mirabeau* fut toute sa vie le plus immoral des hommes ; mauvais fils, exécrable mari, brutal amant, maître impérieux. Son caractère tantôt lâche, tantôt sévère, n'avoit pas même de fixité. Son sentiment prédominant fut l'orgueil, son tempérament étoit irascible ; et ce fut souvent à ces deux causes que l'on dut les lueurs vives de patriotisme qu'il a fait éclater dans quelques circonstances épineuses, et qui lui ont valu tant de célébrité. On les doit aussi à son goût pour l'intrigue, sur-tout à ses besoins pécuniaires ; de sorte que ces éclairs brillans de génie, ces expressions de sentiment, qui auroient honoré l'homme le plus vertueux, n'étoient pour ce profond machiavéliste qu'une marchandise. *Mirabeau*, dans un an, a payé des dettes immenses, acheté des terres, des meubles, une bibliothèque précieuse, celle de *Buffon*, et a tenu un grand état. Ses plaisirs mêmes, quoique peu délicats, étoient fort chers ; et comme il ne négligeoit aucun genre d'accaparement, il distribuoit d'abondantes aumônes sans être humain ni dévot.... Cet homme vigoureux, mais corrompu, n'avoit point de secret, car il n'avoit aucun système ; mais il servoit son intérêt et son orgueil aux dépens de tous les partis. Tantôt plébéïen, tantôt patricien, tantôt républicain, tantot despote, il vouloit se placer juste entre tous les événemens, pour profiter de ceux qui prévaudroient. C'est ainsi qu'avec une profonde astuce, il étoit devenu l'homme de tous les partis ; et peut-être que, considérant la foiblesse du gouvernement, il se flattoit d'être un jour le protecteur de la France. » Le premier ouvrage de *Mirabeau* fut un *Eloge* du grand *Condé*, comparé avec *Scipion* l'Africain. Il le fit et le prononça à l'âge de 17 ans, dans la pension militaire de l'abbé *Chocquart*. D'autres écrits plus considérables suivirent bientôt celui-ci. Les principaux sont : I. *Histoire* de la monarchie Prussienne, sous *Fréderic le Grand*, 8 vol. in-4° ; ouvrage annoncé avec emphase, et qui n'a pas soutenu sa première réputation. Ce n'est, en quelques endroits, qu'une compilation indigeste, qu'il avoit achétée du major *Mauvion*. II. *Collection* de ses travaux à l'Assemblée nationale, 1792, 5 vol. in-8.° Ce recueil sert à le faire connoître comme politique et comme orateur. On voit qu'il abondoit en mouvemens véhémens, en expressions originales, et savoit mêler le raisonnement aux images fortes ; et par une logique sans sécheresse et cachée sous les formes de l'éloquence, développer ces vérités dont le cœur du commun des hommes n'a que le germe. Il triomphe dans tout ce qui pose sur les bases de la vérité, de la liberté et de la justice ; mais dans les causes équivoques, il use des artifices de tous les rhéteurs, se jetant dans les hors-d'œuvre, combattant les objections foibles, et écartant les fortes, séduisant les simples par des ruses oratoires, rassurant les timides par le ton de l'assurance ; enfin, s'emparant des esprits forts, tantôt par des terreurs alarmantes, tantôt par des illusions flatteuses. Il avoit certainement un grand talent ; et ceux qui l'ont entendu n'ont pas eu tort de l'appeler *le Démosthènes François, le Jupiter tonnant* de l'assemblée. Il gagne moins à la lecture ; et l'écrivain

est au-dessous de l'orateur. Mais la verbosité, l'impropriété des termes, l'incorrection du style, nuisent moins à celui-ci, et ajoutent quelquefois à son expression. *Mirabeau* avoit encore, comme orateur, comme improvisateur, le précieux avantage de la présence d'esprit. Il se possédoit lors même qu'on le croyoit en fureur; et il donna rarement prise sur lui à ses ennemis en passant la mesure tracée par les bienséances. Animé par des haines personnelles, il s'abandonnoit facilement aux mouvemens qu'elles lui inspiroient, sans cependant se livrer aux invectives et aux injures. III. *Lettres originales* de *Mirabeau*, écrites du donjon de Vincennes, contenant tous les détails sur sa vie privée, ses malheurs et ses amours avec *Sophie Ruffey*, marquise de *Monnier*, 4 vol. in-8°, 1792. Parmi quelques négligences de diction et des fautes de goût, on voit briller dans ces lettres des beautés de toute espèce. Comme ouvrage de sentiment, c'est le seul qui peut être comparé, pour la vraie chaleur et la sensibilité, aux plus belles lettres de la *Julie* de *Rousseau*. IV. *Histoire* secrète de la cour de Berlin, 2 vol. in-8°, libelle qui fut brûlé par la main du bourreau. V. Des *Lettres de Cachet*, in-8.° Il parut en 1777, après dix-huit mois de détention de l'auteur au donjon de Vincennes. L'ouvrage est beaucoup trop diffus; mais il y prouve avec énergie que ni la justice, ni le droit naturel, ni notre droit public ne permettoient d'attenter à la liberté individuelle sans un jugement légal, et que les lettres de cachet étoient non-seulement tyranniques, mais impuissantes et inutiles dans leurs effets. VI. Diverses brochures relatives à des matières de politique et d'administration, telles que le premier cahier de *la Galerie des Etats généraux*, où il traça lui-même son portrait sous le nom d'*Iramba*; l'*Essai* sur le despotisme, dont la troisième édition est de 1792; *le Gazetier dévalisé*; le *Mémoire* sur les actions de la compagnie des eaux de Paris, écrit virulent auquel *Beaumarchais* répondit; la *Théorie de la Royauté* d'après la doctrine de *Milton*; les *Mémoires* sur l'établissement de la banque de Saint-Charles, l'Ordre de *Cincinnatus*, la caisse d'escompte, l'agiotage, etc. *Mirabeau* eut un style plus lourd dans ce dernier opuscule que dans les autres. On rit de le voir attaquer les agioteurs dont on croyoit qu'il avoit souvent partagé les bénéfices; ce qui lui mérita cette épigramme de *Rivarol :*

> Puisse ton homélie, ô pesant *Mirabeau*,
> Assommer les fripons qui gâtent nos affaires!
> Un voleur converti doit se faire bourreau,
> Et prêcher sur l'échelle en pendant ses confrères.

VII. *Erotika Biblion*, ouvrage licencieux et rempli d'obscénités, où l'auteur a prétendu prouver que, malgré la dissolution de nos mœurs, les anciens, et sur-tout les Juifs, étoient beaucoup plus corrompus que nous. Il ne se répandit que quatorze exemplaires de la première édition de cet écrit, la police ayant fait saisir les autres. Nous passerons sous silence quelques autres ouvrages indécens et indignes d'être lus, *le Libertin de qualité*, *le Rubicon*, et divers *Mémoires* satiriques contre son père, sa mère et son épouse.

III. MIRABEAU, (Boniface Riquety vicomte de) frère du précédent, colonel du régiment de Touraine, servit avec distinction en Amérique, et y acquit la croix de Saint-Louis et celle de Cincinnatus. Nommé député aux États généraux par la noblesse du Limousin, il s'opposa avec chaleur à la réunion des ordres ; et lorsque le roi l'eut ordonnée, il brisa son épée en quittant sa chambre, déclarant que dès cet instant la monarchie étoit détruite. Il parla contre l'abus des pensions, l'envahissement des biens du clergé, et se déclara pour la liberté des opinions religieuses, à condition qu'il n'y auroit qu'un culte public; on le vit défendre ensuite les parlemens de Metz et de Rennes, accusés d'incivisme. Au mois de juin 1790, son régiment, en garnison à Perpignan, s'étant mis en insurrection, *Mirabeau* se rendit dans cette ville pour tâcher de le faire rentrer dans le devoir; mais n'ayant pu en venir à bout, il partit, emportant les cravates des drapeaux. Cet enlèvement causa une rumeur excessive ; il fut arrêté en route, et relâché par ordre de l'Assemblée. Bientôt après, *Mirabeau* émigra, et leva une légion sous ses ordres, qui servit avec bravoure pendant toute la guerre, et accompagna ensuite le prince de *Condé* en Pologne. Il mourut à la fin de 1792, à Fribourg en Brisgaw. La grosseur extraordinaire de ce député, et son penchant à boire, l'avoient fait surnommer *Mirabeau-Tonneau*. Sa physionomie étoit belle et pleine d'expression. Doué de beaucoup d'esprit naturel, toutes ses saillies étoient vives et piquantes. Son frère lui reprochant d'altérer trop souvent sa raison en buvant avec excès ; *De quoi vous plaignez-vous*, lui répondit-il, *de tous les vices de la famille, vous ne m'avez, comme cadet, laissé que celui-là*. Cette réponse rappelle ce mot du comte : *Dans une autre famille*, disoit-il, *mon frère seroit regardé comme un mauvais sujet et un génie ; dans la nôtre, c'est un sot et un honnête homme*. Ce dernier s'étoit battu et avoit reçu un coup d'épée ; le comte, qui ne passoit pas pour brave, vint le voir : *Je vous remercie de votre visite*, lui dit le blessé ; *elle est d'autant plus gratuite, que vous ne me mettrez jamais dans le cas de vous en rendre une pareille*. Le vicomte de *Mirabeau* a écrit, au commencement de la révolution, une foule de chansons et de petites satires contre les changemens qui s'opéroient; plusieurs furent insérées dans le journal qui prit le nom d'*Actes des Apôtres*. La plus saillante, est intitulée : *Lanterne magique*.

* MIRAMION, (Marie Bonneau, dame de) née à Paris, le 2 novembre 1629, de *Jacques Bonneau*, seigneur de Rubelle, fut mariée, en 1645, à *Jean Jacques de Beauharnois*, seigneur de Miramion, qui mourut la même année. Sa jeunesse, sa fortune et sa beauté la firent rechercher, mais inutilement, par tout ce qu'il y avoit de plus distingué et de plus aimable. *Bussi-Rabutin*, violemment amoureux d'elle, la fit enlever. La douleur qu'elle en éprouva, la jeta dans une maladie qui la conduisit presqu'au tombeau. Dès qu'elle eut recouvré sa santé, elle l'employa à visiter et à soulager les pauvres et les malades. Les guerres civiles de

Paris augmentèrent le nombre des misérables de cette grande ville. Mad. *de Miramion*, touchée de leurs malheurs, vendit son collier, estimé vingt-quatre mille livres, et sa vaisselle d'argent. Elle fonda ensuite la maison du *Refuge* pour les femmes et les filles débauchées qu'on enfermeroit malgré elles; et la maison de *Ste-Pélagie*, pour celles qui s'y retireroient de bonne volonté. En 1661, elle établit une Communauté de douze filles, appelée *la Sainte Famille*, pour instruire les jeunes personnes de leur sexe, et pour assister les malades. Elle la réunit ensuite à celle de *Sainte-Geneviève*, qui avoit le même objet. Ses bienfaits méritèrent qu'on donnât à ces filles le nom de *Dames Miramionnes*. Elle fonda, dans sa maison, des Retraites deux fois l'année pour les dames, et quatre fois par an pour les pauvres. Cette communauté étoit une de celles de Paris, où le sexe recevoit la meilleure éducation. Le dévouement héroïque et la profonde sagesse de Mad. *de Miramion* y subsistoient toujours, et de plus ses vertueuses disciples y exerçoient les devoirs de l'hospitalité. Les pauvres y étoient saignés, pansés et médicamentés de leurs mains. Mad. *de Miramion* conduisit sa famille, avec une prudence et une régularité admirables. Elle fit un grand nombre d'autres œuvres de piété et de charité, et mourut saintement, le 24 mars 1696, à 66 ans. « Le roi, dit le duc de *Saint-Simon*, eut pour elle une grande considération, ainsi que les évêques et les magistrats; mais elle ne s'en servoit qu'avec réserve, et plutôt pour les autres que pour elle-même. » —Sa fille, mariée au président *de Nesmond*, et dont la maison étoit contiguë à la sienne, se fit un titre d'en prendre soin après sa mort. Devenue veuve, elle se fit dévote en titre d'office et d'orgueil, sans quitter le monde, qu'autant qu'il fallut pour vivre dans la réserve, sans s'ennuyer; elle s'étoit ménagée les amis de sa mère dès son vivant, et les sut bien cultiver après, sur-tout Mad. *de Maintenon*, dont elle se vantoit modestement. Ce fut la première femme de son état, qui ait fait écrire sur sa porte, *Hôtel de* NESMOND. On en rit, on s'en scandalisa; mais l'écriteau demeura, et est devenu l'exemple et le père de ceux qui de toute espèce, ont peu à peu inondé Paris. C'étoit une créature suffisante, aigre, altière, en un mot une franche dévote, et dont le maintien la découvroit pleinement. Dans ce cas-là, elle étoit l'opposé de sa mère, qui avoit autant de douceur que de sens et de jugement.... L'abbé *de Choisy* a écrit la *Vie de Mad. de* MIRAMION, Paris, 1706, in-4°: elle est curieuse et édifiante. Les remèdes de Mad. *de Miramion* ont été souvent employés avec succès.

II. MIRE, (Noël le) né à Rouen, se distingua dans la gravure par la délicatesse de son burin et le moëlleux de ses compositions. Outre un grand nombre d'Estampes particulières qu'on lui doit, il a orné de ses productions les belles éditions de *Rousseau*, de *Voltaire*, de *Bocace*, de *la Fontaine* et d'*Ovide*. Ses derniers ouvrages font partie de la belle collection, intitulée *Galerie de Florence*. *Le Mire* est mort au mois de floréal de l'an 9.

MIRKHOND, auteur Persan, a écrit une Histoire estimée de son pays. Il vivoit dans le 17[e] siècle.

MIROWITSCH, (Basile) descendoit d'un père Russe, qui avoit suivi le parti du cosaque *Mazeppa*, lorsqu'il prit les armes pour *Charles XII* roi de Suède, contre le czar *Pierre I*. Ses biens avoient été confisqués, et *Basile* les réclama avec chaleur auprès de l'impératrice *Catherine II*. N'ayant pu les obtenir, il chercha à tirer le prince *Iwan* de sa prison, pour le mettre à la tête d'un parti. Sa tentative ne servit qu'à faire tuer le prince par ses gardiens, et à le faire arrêter lui-même. *Mirowitsch* fut traduit devant une commission composée de cinq prélats, de cinq sénateurs et de plusieurs officiers généraux. Il parut devant elle avec tranquillité, dans l'espoir, dit-on, d'obtenir sa grace; mais il fut condamné à être décapité, et subit son jugement, le 26 septembre 1764.

MITOUARD, (N.) de l'académie de Madrid, démonstrateur de chimie, et premier apothicaire de *Louis XVI*, mourut en 1786. Il a publié peu d'ouvrages; mais, de concert avec *Macquer*, il a fait en chimie plusieurs expériences utiles et curieuses, dont ce dernier fait mention dans ses écrits.

MIVION, habile ciseleur et orfèvre du pays de Liége, mort dans le 16[e] siècle, a fait la belle statue en argent de *St. Joseph*, que les connoisseurs admiroient dans l'église de *Saint-Lambert*, à Liége.

MOHHSYN, (Mohammed) ancien écrivain Persan, est auteur d'un ouvrage sur les douze principales religions. Il est intitulé : *Dabistan*, ou *l'Ecole des Mœurs*. Il y atteste l'existence de plusieurs dynasties de souverains Persans, qui sont inconnus à notre histoire moderne.

* **IV. MOINE**, (François le) peintre, né à Paris en 1688, prit les premiers principes de son art sous *Galloche*, professeur de l'académie de peinture. De rapides succès justifièrent le mérite du maître et de l'élève. Les ouvrages du *Guide*, de *Carle-Maratte*, et de *Pierre de Cortone*, furent ceux auxquels il s'attacha d'une manière plus particulière. Il remporta plusieurs prix à l'Académie, et entra dans ce corps en 1718. Un amateur qui partoit pour l'Italie l'emmena avec lui. Il n'y resta qu'une année; mais les études continuelles qu'il y fit d'après les plus grands maîtres, l'élevèrent au premier rang. Il revint en France avec une réputation formée. *Le Moine* avoit un génie qui le portoit à entreprendre les grandes machines. Il s'étoit déjà distingué, avant son voyage, par les peintures qu'il fit au plafond du chœur dans l'église des Jacobins, au faubourg Saint-Germain. On le choisit pour peindre à fresque la coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice. Il s'acquitta de ce grand morceau avec une supériorité qui frappa tous les connoisseurs. On ne doit pourtant pas dissimuler que les figures *tombent*, parce qu'elles ne sont pas en perspective. *Le Moine* apportoit au travail une activité et une assiduité qui altérèrent beaucoup sa santé; il peignoit fort avant dans la nuit, à la lumière d'une lampe. La gêne d'avoir eu le corps ren-

versé pendant les sept années qu'il employa aux plafonds de Saint-Sulpice et de Versailles ; la perte qu'il fit alors de sa femme ; quelques jalousies de ses confrères ; beaucoup d'ambition ; enfin le chagrin de voir qu'on ne lui avoit pas accordé, en lui donnant le titre de premier peintre de Sa Majesté, avec une pension de quatre mille livres, les avantages dont *Charles le Brun* avoit joui autrefois dans cette place : toutes ces circonstances réunies dérangèrent son esprit. Sa folie étoit mélancolique ; il se faisoit lire l'Histoire Romaine, et lorsque quelque Romain s'étoit tué par une fausse idée de grandeur d'ame, il s'écrioit : *Ah ! la belle mort !* Il étoit dans un de ses accès de frénésie, lorsque M. *Bergé*, avec qui il avoit fait le voyage d'Italie, vint le matin, suivant leur convention, afin de l'emmener à la campagne, où cet ami avoit dessein de lui faire prendre les remèdes nécessaires pour recouvrer sa santé. *Le Moine*, hors de lui-même, entendant frapper, croit que ce sont des archers qui viennent le saisir : aussitôt il s'enferme, et se perce de neuf coups d'épée. Dans cet état il eut assez de force pour se traîner à la porte, et l'ouvrit ; mais à l'instant il tombe, sans vie, offrant à son ami le spectacle le plus affligeant et le plus terrible. Il expira, le 4 juin 1737, à 49 ans. *Le Moine* avoit un amour propre excessif, qui le rendoit jaloux et satirique. Il déchiroit sur-tout ses confrères : ce qui donna occasion à l'un d'eux de lui dire : *Vous qui peignez si bien, comment ignorez-vous que ce sont les ombres qui font valoir les clairs.* Comme il se plaignoit sans cesse au duc d'*Ayen*, que son plafond d'*Hercule* n'avoit pas été assez payé : *Voudriez-vous*, lui répondit ce seigneur, *qu'on payât vos ouvrages comme si vous étiez mort ?* *Le Moine* avoit un pinceau doux et gracieux, une touche fine. Il donnoit beaucoup d'agrément et d'expression à ses têtes, de la force et de l'activité à ses teintes. Son chef-d'œuvre, et peut-être celui de la peinture, est la composition du grand salon qui est à l'entrée des appartemens de Versailles. Ce monument représente l'Apothéose d'*Hercule*. C'est un des plus célèbres morceaux de peinture qui soient en France. Toutes les figures de cette grande production ont un mouvement, un caractère et une variété surprenans. La fraîcheur du coloris, la savante distribution de la lumière, l'enthousiasme de la composition, s'y font tour-à-tour admirer. Le cardinal *de Fleury*, frappé de la beauté de ce plafond, ne put s'empêcher de dire un jour, en sortant de la Messe avec le roi : *J'ai toujours pensé que ce morceau gâteroit tout Versailles.* — Il ne faut pas le confondre avec *Jean-Louis* LE MOINE, célèbre sculpteur de Paris, mort en 1755, à 90 ans ; ni avec *Jean-Baptiste* LE MOINE, fils de *Jean-Louis*. Ce dernier, mort à Paris, en 1778, est connu par la statue équestre de *Louis XV* à Bordeaux, et par la pédestre à Rheims. L'autel de Saint-Jean en Grève, le tombeau de *Mignard*, celui du cardinal *de Fleury*, sont de beaux monumens de cet artiste. L'académie Françoise, qui avoit reçu de lui plusieurs bustes d'académiciens, l'honora d'une médaille d'or. Ses vertus égaloient ses talens. Son père ayant été ruiné par le système,

Il le soutint par ses travaux. Il étoit de l'académie de Peinture. Il a laissé plusieurs enfans.

MOITHEY, (Maurice-Antoine). ingénieur-géographe du roi, né à Paris en 1732, mort en 1777, est auteur d'un *Plan historique de Paris;* et de *Recherches historiques sur Rheims, Orléans* et *Angers*, 1774, in-4.°

MOITTE, (N.) membre de l'académie de Peinture de Paris, acquit de la réputation par ses gravures, qui ont de la finesse et de la grace, mais peu d'originalité. Il est mort au commencement de 1781.

III. MOLÉ, (Réné) comédien célèbre du théâtre François, approfondit les principes de la déclamation, et recueillit pendant quarante ans les applaudissemens que son talent méritoit. Dépourvu des grands moyens tragiques, mais plein de graces, d'esprit et de finesse, il excella dans les rôles d'*amant* et de *petit-maître*. L'Institut national le compta au nombre de ses membres, et il méritoit cet honneur par ses observations sur l'art dramatique, l'agrément de son entretien et la douceur de son caractère. On lui doit, un *Éloge* de Mlle *Dangeville*, actrice renommée, qu'il fit imprimer en 1795. Il est mort en l'an X (1802).

MOLÉ, *Voyez* MOLAY.

* MOLIÈRE, (Jean-Baptiste *Pocquelin* de) fils et petit-fils de Valet-de-chambre-Tapissier du roi, naquit en 1620. Son père s'appeloit comme lui *Jean-Baptiste Pocquelin;* et sa mère, nommée *Bontet*, étoit aussi fille de tapissier, et les deux familles demeuroient sous les piliers des halles. Celle du jeune *Pocquelin* le désignant à la charge de son père, lui donna une éducation conforme à son état; mais il prit du goût pour la comédie en fréquentant le théâtre. Il commença ses études à 14 ans chez les Jésuites; ses progrès furent rapides. Les belles-lettres ornèrent son esprit; et les préceptes du philosophe *Gassendi*, maître de *Chapelle*, de *Bernier* et de *Cyrano*, formèrent sa raison. Son père étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer son emploi auprès de *Louis XIII*, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne en 1641. Le théâtre François commençoit à fleurir alors par les talens du grand *Corneille*, qui l'avoit tiré de l'avilissement et de la barbarie. *Pocquelin*, destiné à être parmi nous le *Restaurateur de la Comédie*, quitta la charge de son père, et s'associa quelques jeunes gens passionnés comme lui pour le théâtre. Ce fut alors qu'il changea de nom, pour prendre celui de *Molière*, soit par égard pour ses parens, soit pour suivre l'exemple des acteurs de ce temps-là. Les mêmes sentimens et les mêmes goûts l'unirent avec la *Béjart*, comédienne de campagne. Ils formèrent de concert une troupe, qui représenta à Lyon, en 1653, la comédie de l'*Etourdi*. C'est la première pièce composée en vers par *Molière*. La vérité de son dialogue, l'adresse inépuisable d'un valet sans cesse occupé à réparer les sottises de son maître, l'intérêt des situations que ce contraste produit, l'ont fait rester au théâtre malgré ses nombreux défauts. *Molière*, à la fois auteur et acteur, et également applaudi sous ces deux titres, enleva presque tous les spectateurs à une autre

troupe de comédiens établie dans cette ville. L'*Etourdi* plut beaucoup, malgré la froideur des personnages, le peu de liaisons des scènes et l'incorrection du style. On ne connoissoit guère alors que des pièces chargées d'intrigues peu vraisemblables. L'art d'exposer sur le théâtre comique des caractères et des mœurs, étoit réservé à *Molière*. Cet art naissant dans *l'Étourdi*, joint à la variété et à la vivacité de cette pièce, tint le spectateur en haleine, et en couvrit presque tous les défauts. Cette pièce fut reçue avec le même applaudissement à Beziers, où l'auteur se rendit peu de temps après. Le prince de *Conti* qui avoit connu *Molière* au collége, et qui avoit vu un grand homme dans cet écolier, tenoit alors dans cette ville les États de la province du Languedoc. Il reçut *Molière* comme un ami, et non content de lui confier la conduite des fêtes qu'il donnoit, il lui offrit une place de secrétaire. L'*Aristophane* François la refusa, et dit en badinant : *Je suis un Auteur passable, et je serois peut-être un fort mauvais Secrétaire...* *Le Dépit amoureux* et *les Précieuses ridicules* parurent sur le théâtre de Beziers, et y furent admirés. Les incidens sont rangés avec plus d'ordre dans *le Dépit amoureux* que dans *l'Etourdi*. On y reconnoît dans le jeu des personnages un fond de vrai comique, et dans leurs reparties des traits également ingénieux et plaisans ; mais le nœud en est trop compliqué, et le dénouement manque de vraisemblance. Il y a plus de simplicité dans l'intrigue des *Précieuses ridicules*. Une critique fine et délicate de la maladie contagieuse du bel esprit, du style empoulé et guindé des Romans, du pédantisme des femmes savantes, de l'affectation répandue dans le langage, dans les pensées, dans la parure, sont l'objet de cette comédie. Elle produisit une réforme générale, lorsqu'on la représenta à Paris. On rit, on se reconnut, on applaudit en se corrigeant. *Ménage* qui assistoit à la première représentation, dit à *Chapelain : Nous approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bons sens. Croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé.* Cet aveu n'est autre chose que le sentiment réfléchi d'un savant détrompé ; mais le mot du vieillard, qui du milieu du parterre s'écria par instinct : *Courage, MOLIÈRE, voilà la bonne comédie !* est la pure expression de la nature. *Louis XIV* fut si satisfait des spectacles que lui donna la troupe de *Molière*, qui avoit quitté la province pour la capitale, qu'il en fit ses *Comédiens ordinaires*, et accorda à leur chef une pension de mille livres. *Le Cocu imaginaire*, moins fait pour amuser les gens délicats que pour faire rire la multitude, parut en 1660. On y retrouve *Molière* en quelques endroits ; mais ce n'est pas *Molière* des *Précieuses ridicules*. Il y a pourtant un fonds de plaisanterie gaie qui amuse, et une sorte d'intérêt né du sujet, qui attache. Cette pièce eut beaucoup de critiques, qui ne furent pas écoutés du public. Ils se déchaînèrent avec beaucoup plus de raison contre *Don Garcie de Navarre*, pièce puisée dans le théâtre Espagnol. *L'Ecole des Maris*, comédie imitée des *Adelphes* de *Térence*, mais imitée de

façon qu'elle forme une pièce nouvelle sur l'idée simple de l'ancienne, offre un dénouement naturel, des incidens développés avec art, et une intrigue claire, simple et féconde. Le théâtre retentissoit encore des justes applaudissemens donnés à cette comédie, lorsque *les Fâcheux*, pièce conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours, fut jouée en 1661 à Vaux, chez le célèbre *Fouquet* surintendant des finances, en présence du roi et de la cour. Cette espèce de comédie est presque sans nœud; les scènes n'ont point entr'elles d'union nécessaire. Mais le point principal étoit de soutenir l'attention du spectateur par la variété des caractères, par la vérité des portraits, et par l'élégance continue du style. On rapporte qu'en sortant de la première représentation de cette pièce, le roi appercevant le comte de *Soyecourt*, ennuyeux chasseur, dit à *Molière : voilà un original que tu n'as pas encore copié.* En 24 heures la scène du *Chasseur Fâcheux* fut faite; et comme *Molière* ignoroit les termes de chasse, il pria *Soyecourt* lui-même de les lui indiquer. Dans *l'Ecole des Femmes*, donnée l'année d'après, tout paroît récit, et tout est action. Cette pièce souleva les censeurs qui relevèrent quelques négligences de style, sans faire attention à l'art qui y règne, au caractère inimitable d'*Agnès*, au jeu des personnages subalternes tous formés pour elle, au passage prompt et naturel de surprises en surprises. *Molière* leur répondit en faisant lui-même une critique ingénieuse de sa pièce, qui fit disparoître toutes les censures impertinentes qu'elle avoit produites. Ses talens reçurent vers le même temps de nouvelles récompenses. Le roi, qui le regardoit comme le législateur des bienséances du monde, et le censeur le plus utile de l'affectation des précieuses, du langage scientifique des femmes érudites et des ridicules des François, le mit sur l'état des gens de lettres qui devoient avoir part à ses libéralités. *Molière* pénétré des bontés de ce monarque, crut devoir détruire dans l'*Im-promptu de Versailles*, les impressions qu'avoit pu donner le *Portrait du Peintre* de *Boursault*. Cet auteur avoit malignement supposé une clef à *l'Ecole des Femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature. *Molière* le traita avec le dernier mépris; mais ce mépris ne tombe que sur l'esprit et sur les talens, et ne rejaillit qu'indirectement sur la personne. La cour goûta beaucoup en 1664 *la Princesse d'Elide*, comédie-ballet, composée pour une fête aussi superbe que galante que le roi donna aux reines. Paris, qui vit cette pièce séparée des ornemens qui l'avoient embellie à Versailles, en jugea moins favorablement. *Le Mariage forcé*, autre comédie-ballet, essuya le même sort. Une aventure arrivée au comte de *Grammont*, lui en avoit fourni le sujet. *Don Juan ou le Festin de Pierre*, eut peu de succès, et fit tort à l'auteur par plusieurs traits impies qu'il supprima à la seconde représentation. *L'Amour Médecin* parut encore un de ces ouvrages précipités qu'on ne doit pas juger à la rigueur. C'est la première pièce où *Molière* ait attaqué la faculté. On dit qu'ayant été rançonné sur un loyer que lui avoit passé un médecin ignorant et avare, il s'attacha dès-lors à jeter du ridi-

cule sur cette profession. « J'ai un médecin, disoit-il au roi, j'écoute tous ses conseils, je ne les suis pas; aussi je me porte à merveille. » L'auteur s'acquit une gloire éclatante et solide par son *Misanthrope*, pièce peu applaudie d'abord, par l'injustice ou par l'ignorance; mais regardée depuis comme l'un des plus beaux ouvrages de la comédie ancienne et moderne. Cependant il faut avouer qu'elle est plus admirée dans le cabinet, que suivie au théâtre. « Si on osoit, dit *Voltaire*, chercher dans le cœur humain la raison de cette tiédeur du public aux représentations du *Misanthrope*, peut-être les trouveroit-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuses et fines ne sont pas également vives et intéressantes; dans les conversations mêmes, qui sont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours nécessaires à la pièce, peut-être refroidissent un peu l'action pendant qu'elles font admirer l'auteur: enfin dans le dénouement qui, tout bien amené et tout sage qu'il est, semble être attendu du public sans inquiétude, et qui venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le spectateur ne souhaite point que le *Misanthrope* épouse la coquette *Célimène*, et ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin, on prendroit la liberté de dire que le *Misanthrope* est une satire plus sage et plus fine que celle d'*Horace* et de *Boileau*, et pour le moins aussi bien écrite; mais qu'il y a des comédies plus intéressantes, et que le *Tartufe*, par exemple, réunit les beautés du style du *Misanthrope* avec un intérêt plus marqué. » (*Voyez* WICHERLEY.) Les applaudissemens des gens de goût ayant consolé *Molière* des dédains de la multitude pour cette pièce, il ne se rebuta point. Le *Médecin malgré lui* parut en 1666. C'est une farce très-gaie et très-bouffonne. L'auteur qui se déguisoit en farceur pour plaire à la multitude, auroit pu retrancher les obscénités des scènes de la nourrice. *Le Sicilien*, ou *l'Amour-Peintre*, est une petite pièce qu'on voit avec plaisir, parce qu'il y a de la grace et une galanterie moins triviale que dans quelques autres comédies. Mais l'admiration fut à son comble, lorsque le *Tartufe* parut. En vain les *Orgons*, les imbécilles et les faux-dévôts se soulevèrent contre l'auteur, la pièce fut jouée et admirée. L'hypocrisie y est parfaitement dévoilée, les caractères en sont aussi variés que vrais, le dialogue également fin et naturel. Cette pièce subsistera, tant qu'il y aura en France du goût et des hypocrites. La première pièce que *Piron* vit jouer à Paris, fut le *Tartufe;* son admiration alla jusqu'à l'extase. Après l'avoir entendue, il se retourna vers ses voisins, et s'écria: « Ah! Messieurs, si cet ouvrage n'étoit pas fait, il ne se feroit jamais. » *Tartufe* fut d'abord défendu. Huit jours après cette défense, on représenta à la cour une pièce intitulée *Scaramouche Hermite*, farce très-licencieuse. Le roi en sortant, dit au grand *Condé: Je voudrois bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la Comédie de* Molière, *ne disent rien de celle de* Scaramouche? —*Les Comédiens Italiens*, répondit le prince, *n'ont offensé que Dieu; mais les François ont offensé les dévots.* (*Voy.* MAIM-

BOURG.) Cependant *Molière* donna en 1668 *Amphitryon*, comédie en trois actes, imitée de *Plaute*, et supérieure à son modèle, où le poëte respecte moins les bienséances que dans le *Tartufe*, et dont le sujet ne pouvoit guère s'accommoder avec les égards dûs aux mœurs. Il fait rire, à la vérité; mais il ne suffit pas que la comédie soit plaisante pour être applaudie par les sages; il faut que la vertu n'y soit pas blessée. *L'Avare*, autre imitation de *Plaute*, est un peu outré dans le caractère principal; mais le vulgaire ne peut être ému que par des traits marqués fortement. Un reproche sur lequel il est plus difficile de le justifier, c'est que dans cette pièce l'autorité paternelle est avilie. « C'est un grand vice, dit *J. J. Rousseau*, d'être avare et de prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches; et quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable? et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs? » *George Dandin* ou *le Mari confondu*, *Monsieur de Pourceaugnac*, *le Bourgeois Gentilhomme*, *les Fourberies de Scapin*, sont d'un comique plus propre à divertir qu'à instruire, quoiqu'il y ait plusieurs ridicules exposés avec force. *Molière* travailla avec plus de soin sa comédie des *Femmes Savantes*, satire ingénieuse du faux bel-esprit et de l'érudition pédantesque qui régnoient alors à l'hôtel de *Rambouillet*. Les incidens n'en sont pas toujours bien combinés, ainsi que dans quelques autres de ses pièces; mais son sujet, quoique aride en lui-même, y est présenté sous une face très-comique. La scène entre *Trissotin* et *Vadius*, fut imaginée d'après une dispute élevée entre l'abbé *Cotin* et *Ménage*. *Le Malade imaginaire* offre un comique d'un ordre inférieur à celui des *Femmes Savantes*; mais il n'en peint pas moins la charlatanerie et le pédantisme des médecins. (*Voy.* MALOUIN.) Ce fut par cette pièce que *Molière* termina sa carrière. Il étoit incommodé lorsqu'on la représenta. Sa femme et *Baron* le pressèrent de prendre du repos et de ne point jouer : *Eh! que feront*, leur répondit-il, *tant de pauvres ouvriers? Je me reprocherois d'avoir négligé un seul jour de leur donner du pain*. Les efforts qu'il fit pour achever son rôle lui causèrent une convulsion, suivie d'un vomissement de sang, qui le suffoqua quelques heures après le 17 février 1673, à 53 ans. Il étoit alors désigné pour remplir la première place vacante à l'académie Françoise, et il n'auroit plus joué que dans le haut comique. Cette compagnie lui a rendu un nouvel hommage en 1778, en plaçant son buste dans la salle où sont les portraits des académiciens. Elle a voulu, par cette espèce d'adoption posthume de ce grand homme, se dédommager du désagrément de ne l'avoir pas possédé pendant sa vie. Cette statue qui est un chef-d'œuvre de M. *Houdon*, a été donnée à l'académie par M. *d'Alembert*. Entre plusieurs inscriptions proposées pour ce buste, on a choisi ce vers de *Sourin* : RIEN NE MANQUE A SA GLOIRE, IL MANQUOIT

A LA NÔTRE... L'archevêque de Paris refusant de lui accorder la sépulture, la veuve de ce grand homme dit : *On refuse un tombeau à celui à qui la Grèce auroit dressé des Autels.* Le roi engagea ce prélat à ne pas couvrir de cet opprobre la mémoire d'un homme aussi illustre ; et il fut enterré à *Saint-Joseph*, qui dépend de la paroisse Saint-Eustache. La populace toujours extrême, s'attroupa devant sa porte le jour de son convoi, et on ne put l'écarter qu'en jetant de l'argent par les fenêtres. Tous les rimailleurs de Paris s'exercèrent à lui faire des Epitaphes. Un de ces insectes eut la bêtise d'en montrer une de sa façon au grand *Condé*, qui lui répondit froidement : *Plût à Dieu que celui que tu déchires, m'eût apporté la tienne!* La seule peut-être de ces pièces qui mérite une place dans cette esquisse, est celle dont l'honora le fameux Père *Bouhours*, jésuite. Elle a rapport aux injustices que l'*Aristophane* François essuya pendant sa vie et à sa mort.

Tu réformas et la Ville et la Cour,
Mais quelle en fut la récompense ?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un Comédien,
Qui mît à les polir sa gloire et son étude :
Mais, *Molière*, à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si, parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Cette ingratitude ne fut pas durable, et l'on reconnut bientôt tout son mérite après sa mort, comme le dit *Boileau* dans sa 7e Epître :

Avant qu'un peu de terre obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé *Molière*,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes Pièces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau . . . .
Mais si-tôt que, d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.
L'aimable Comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne sut plus se tenir.

Sa veuve, (qui vécut jusqu'en 1700) se remaria au comédien *Guérin*, mort en 1728, à 92 ans... On peut regarder les ouvrages de *Molière* comme l'histoire des mœurs, des modes et du goût de son siècle, et comme le tableau le plus fidelle de la vie humaine. Né avec un esprit de réflexion, prompt à remarquer les expressions extérieures des passions et leurs mouvemens dans les différens états ; il saisit les hommes tels qu'ils étoient, et exposa en habile peintre les plus secrets replis de leur cœur, et le ton, le geste, le langage de leurs sentimens divers. « Ses comédies bien lues, dit M. *de la Harpe*, pourroient suppléer à l'expérience, non parce qu'il a peint des ridicules qui passent, mais parce

qu'il a peint l'homme qui ne change point... Quel chef-d'œuvre que *l'Avare !* Chaque scène est une situation ; et l'on a entendu dire à un avare de bonne foi, qu'il y avoit beaucoup à profiter dans cet ouvrage, et qu'on pouvoit en tirer d'excellens principes d'économie. *Molière* est de tous ceux qui ont jamais écrit, celui qui a le mieux observé l'homme, sans annoncer qu'il l'observoit; et même, il a plus l'air de le savoir par cœur, que de l'avoir étudié. Les *Crispins* de *Regnard*, les *Paysans* de *Dancourt* font rire au théâtre. *Dufréni* étincelle d'esprit dans sa tournure originale. *Le Joueur* et *le Légataire* sont de beaux ouvrages. Mais rien de tout cela n'est *Molière*. Il a un trait de physionomie qu'on n'attrape point et même qu'on ne définit guère. On le retrouve jusques dans ses moindres farces, qui ont toujours un fond de gaieté et de morale. Il plaît autant à la lecture qu'à la représentation : ce qui n'est arrivé qu'à *Racine* et à lui ; et même de toutes les comédies, celles de *Molière* sont à peu près les seules qu'on aime à relire. Plus on connoît *Molière*, plus on l'aime ; plus on étudie *Molière*, plus on l'admire : après l'avoir blâmé sur quelques articles, on finira par être de son avis. Les jeunes gens pensent communément qu'il charge trop. J'ai entendu blâmer *le Pauvre-homme* répété si souvent ; j'ai vu depuis la même scène et plus forte encore ; et j'ai compris qu'on ne pouvoit guères charger ni les ridicules ni les passions. *Molière* est l'auteur des hommes mûrs et des vieillards. Leur expérience se rencontre avec ses observations, et leur mémoire avec son génie..... On se plaint qu'on ne travaille plus dans le goût de *Molière*. Je pense qu'on a bien fait d'en essayer d'autres. Le champ où il a moissonné, est moins vaste qu'on ne l'imagine ; et quand il resteroit quelque coin où il n'auroit pas porté la main, on craindroit encore de se trouver dans son voisinage. » *Boileau* regarda toujours *Molière* comme un homme unique, et il l'avoit surnommé *le Contemplateur*. Le roi demandant à *Racine* quel étoit le premier des grands écrivains qui avoient paru pendant son règne ? il lui nomma *Molière*. *Je ne le croyois pas*, répondit Louis XIV; *mais vous vous y connoissez mieux que moi*. On rapporte que *Molière* lisoit ses Comédies à une vieille servante nommée *Laforêt* ; et lorsque les endroits de plaisanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit. Pour éprouver son goût, il lui lut un jour quelques scènes d'une Comédie de *Brécour*, en les donnant comme de lui ; la servante s'apperçut, dès le commencement, de la supercherie, et soutint à son maître que la pièce ne pouvoit être de lui. Il exigeoit aussi des comédiens qu'ils amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels, à la lecture qu'il faisoit de ses pièces. *Molière*, qui s'égayoit sur le théâtre aux dépens des foiblesses humaines, ne put se garantir de sa propre foiblesse. Séduit par un penchant violent pour la fille de la comédienne *Béjart*, il l'épousa, et se trouva exposé au ridicule qu'il avoit si souvent jeté sur les maris. Plus heureux dans le commerce de ses amis, il fut chéri de ses confrères et recherché des grands. Le maréchal *de Vivonne*, le grand *Condé*,

Louis XIV même, vivoient avec lui dans cette familiarité qui égale le mérite à la naissance. Des distinctions si flatteuses ne gâtèrent ni son esprit ni son cœur. Il étoit doux, complaisant, généreux. Comme il revenoit d'Auteuil avec le musicien *Charpentier*, un pauvre lui ayant rendu une pièce d'or, qu'il lui avoit donnée par mégarde : *Où la vertu va-t-elle se nicher*, s'écria Molière ! *Tiens, mon ami, en voilà une autre*.... *Baron* lui annonça un jour un de ses anciens camarades, que l'extrême misère empêchoit de paroître : *Molière* voulut le voir, l'embrassa, le consola, et joignit à un présent de 20 pistoles un magnifique habit de théâtre.... Ce célèbre poëte, sur la fin de sa vie, ne vivoit que de lait; mais il engageoit ordinairement *Chapelle* à faire les honneurs de sa table à Auteuil. Il n'étoit ni trop gras ni trop maigre; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvemens qu'il leur donnoit, rendoient sa physionomie extrêmement comique. Moins propre pour les rôles tragiques, il tâcha en vain de surmonter les obstacles que la nature lui opposoit. Une voix sourde, des inflexions dures, une volubilité de langue qui précipitoit trop sa déclamation, le forcèrent de se renfermer dans le comique, où il sut tirer parti de ses défauts mêmes. Pour varier ses inflexions, il mit le premier en usage certains tons inusités, qui le firent d'abord accuser d'un peu d'affectation, mais auxquels le public s'accoutuma bientôt. Non-seulement il plaisoit dans les rôles de *Mascarille*, de *Sganarelle*, mais il excelloit dans les rôles de haut-comique, tels que ceux d'*Arnolphe*, d'*Orgon*, d'*Harpagon*, etc. C'étoit alors, que par la vérité des sentimens, par l'intelligence des expressions et par toutes les finesses de l'art, il séduisoit les spectateurs au point qu'ils ne distinguoient plus le comédien du personnage représenté. Aussi se chargeoit-il toujours des rôles les plus difficiles et les plus longs. Ami de l'avocat *Fourcroy* qui avoit la voix la plus forte, il eut avec lui une dispute à table; l'avocat se mit à crier à son ordinaire; alors *Molière* s'écria : *Hélas ! que peut la raison qui n'a qu'un filet de voix, contre une gueule comme celle-là*. On rapporte de lui plusieurs bons mots : tel est entr'autres celui qui lui échappa, lorsque le parlement défendit qu'on jouât le *Tartufe*. On étoit assemblé pour la deuxième représentation, lorsque la défense arriva. *Messieurs*, dit Molière, en s'adressant à l'assemblée, *nous comptions, aujourd'hui, avoir l'honneur de vous donner* le Tartufe; *mais M. le premier président ne veut pas qu'on le joue*.... Il disoit souvent : *Le mépris est une pilule qu'on peut avaler, mais non mâcher sans faire la grimace*. *Molière* avoit commencé à traduire *Lucrèce* dans sa jeunesse, et il auroit achevé cet ouvrage sans un malheur qui lui arriva. Un de ses domestiques prit un cahier de cette Traduction pour faire des papillotes. *Molière* qui étoit facile à irriter, fut si piqué de ce contre-temps, que dans sa colère il jeta sur-le-champ le reste au feu. Pour mettre plus d'agré-

mens dans cette traduction, il avoit rendu en prose les raisonnemens philosophiques, et il avoit mis en vers toutes les belles descriptions qui se trouvent dans le poëte Latin.... Les éditions les plus estimées de ses ouvrages sont : I. Celle d'Amsterdam, 1699, cinq vol. in-12, avec une Vie romanesque de l'auteur, par *Grimarest*. II. Celle de Paris, en 1734, en 6 vol. in-4.° On la doit à M. *Joly*, qui en a donné une nouvelle en 1739, en 8 vol. in-12. Cette édition est ornée de *Mémoires* sur la vie et les ouvrages de *Molière*, et du catalogue des critiques faites contre ses Comédies. III. Celle que M. *Bret* a donnée à Paris en 1772, en 8 vol. in-8°, avec des Commentaires intéressans, où il a exécuté sur *Molière*, ce que *Voltaire* avoit exécuté sur *Corneille*. Il fait sentir les beautés et les défauts, et relève les expressions vicieuses. Les Anglois ont traduit *Molière*; dans la préface de cette traduction, ils ont comparé ses *Œuvres* à un gibet. « Là, ont-ils dit, le vice et le ridicule ont été exécutés, et restent exposés comme sur un grand chemin, pour servir d'exemple aux auteurs. » *Voltaire* dit (*Mélanges de Litt.* chap. des *Académies*.) que *Molière* est plein de fautes de langage. Il y en a beaucoup plus dans ses vers que dans sa prose ; mais ces négligences ne prouvent pas que sa poésie, lorsqu'elle est un peu soignée, ne soit préférable à sa prose. M. *Beffara* a publié en 1777, en 2 vol. in-12, l'*Esprit de Molière*, avec un abrégé de sa Vie et un catalogue de ses Pièces.

MOLIN, (N.) appelé communément *du Moulin*, célèbre médecin, l'un des plus grands praticiens de Paris, mourut dans cette ville en 1755, à 89 ans, sans postérité, et riche de seize cent mille livres. On prétend qu'il répondit à quelques jeunes docteurs qui le pressoient d'indiquer avant de mourir, les membres de la Faculté les plus dignes de le remplacer : *Je laisse après moi trois grands médecins ; l'Eau, la Diète et l'Exercice.* Une pratique de 60 ans lui avoit prouvé que *le regime vaut mieux que la médecine ;* cependant, il en sentoit le besoin dans les maladies graves ; et sa grande expérience, jointe à un coup d'œil excellent, le faisoit appeler de préférence à ses autres confrères. On cite plusieurs traits de son avarice ; entr'autres, qu'il éteignit sa lampe, un soir qu'un *Harpagon* avoit été lui demander quelques leçons d'économie. On ajoute qu'il lui dit : *Nous n'avons pas besoin d'y voir pour parler, nous en serons moins distraits.* Mais, ce qu'on n'auroit pas dû oublier, c'est que cet homme qui ne craignoit point de s'enfumer dans une chambre éclairée d'une petite lampe, fit des actions généreuses. Appelé chez des gens aisés, il n'y revenoit point si on ne le payoit à chaque visite ; mais non-seulement il donnoit ses soins aux pauvres, il laissoit de l'argent pour des bouillons et les autres choses nécessaires. Un jour on le fit demander dans un couvent pour une jeune demoiselle d'une grande condition, mais d'une plus grande pauvreté. On craignoit que, selon sa méthode, il ne revînt point, parce qu'on n'avoit pas d'honoraire à lui offrir. Il revint pourtant, et il laissa chez la malade un rouleau de dix louis, afin qu'on pût le payer d'une partie

de cet argent, et qu'on ne s'apperçût point de l'indigence de la demoiselle. Ce qui augmente le prix des bienfaits de *Molin*, c'est qu'en donnant, il oublioit qu'il eût donné. Son ton étoit un peu rude; mais dans le fond il étoit bon homme et même compatissant.

* II. MONALDESCHI, (Jean de) favori ou écuyer de la reine *Christine* de Suède, composa secrétement un libelle contre cette princesse, où il dévoiloit ses intrigues. *Christine* charmée d'avoir trouvé cette occasion de se défaire d'un homme qu'elle n'aimoit plus, le fit traîner à ses pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violens, elle ordonna au capitaine de ses gardes et à deux nouveaux favoris, d'égorger le coupable. Elle s'éloigna à vingt pas, pour mieux jouir de ce spectacle. On fond sur lui de tous côtés. Le malheureux *Monaldeschi*, après une vaine défense, tombe tout sanglant sous le fer de ses bourreaux. La reine qui n'entend plus ses gémissemens, s'approche, le contemple et lui insulte. *Monaldeschi*, à cette voix, semble s'éveiller, se débat, s'agite : il élève vers *Christine* une main tremblante pour lui demander grace. *Quoi?* s'écrie-t-elle, *tu respires encore, et je suis reine!* Les assassins écrasent aussitôt la tête de ce malheureux, et traînent aux pieds de *Christine* sa victime expirante. *Non*, ajouta-t-elle, *non, ma fureur n'est point satisfaite! Apprends, traître, que cette main qui versa tant de bienfaits sur toi, te frappe le dernier coup.* Cet attentat contre l'humanité, l'opprobre de la vie de *Christine*, fut commis à Fontainebleau le 10 octobre 1657. Cependant quelques jurisconsultes écrivirent des dissertations pour le justifier. Ces dissertations, triste monument de la flatterie des gens de lettres envers les rois, furent la honte de leurs auteurs, et ne servirent pas à disculper *Christine* : il est fâcheux de trouver le nom d'un *Leibnitz* parmi les apologistes d'un assassinat. « La postérité, dit *d'Alembert*, trouvera bien étrange qu'au centre de l'Europe, dans un siècle éclairé, on ait agité sérieusement si une reine qui a quitté le trône, n'a pas le droit de faire égorger ses domestiques sans autre forme. Il auroit fallu demander plutôt si *Christine* sur le trône même de Suède, auroit eu ce droit barbare : question qui eût été bientôt décidée au tribunal de la loi naturelle et des nations. L'état dont la constitution doit être sacrée pour les monarques, parce qu'il subsiste toujours, tandis que les sujets et les rois disparoissent, a intérêt que tout homme soit jugé suivant les lois. C'est l'intérêt des princes mêmes dont les lois font la force et la sûreté. L'humanité leur permet quelquefois d'en adoucir la rigueur en pardonnant, mais jamais de s'en dispenser pour être cruels. Ce seroit faire injure aux rois, que d'imaginer que ces principes pussent les offenser, ou qu'il fallût même du courage pour les réclamer au sein d'une monarchie. Ils sont le cri de la nature. » Il paroît que ce n'étoit pas l'opinion de la cruelle et bizarre *Christine*, du moins si on en juge par une lettre imprimée parmi celles qui ont paru sous son nom. Elle est adressée au cardinal *Mazarin*, qui avoit désapprouvé le meurtre de *Monal-*

deschi. « Apprenez tous, valets et maîtres, dit-elle, qu'il m'a plu d'agir ainsi; je veux que vous sachiez que *Christine* se soucie peu de votre cour, encore moins de vous. Ma volonté est une loi qu'il faut respecter; vous taire, est votre devoir : sachez que *Christine* est reine par-tout où elle est. » Si *Christine* écrivit une telle lettre, dit l'auteur de l'*Essai sur l'Histoire générale*, c'étoit une homicide tombée en démence. Si cette lettre est supposée, elle ne peut l'être que par un de ces esclaves abrutis, qui ont imaginé qu'une Suedoise, parce qu'elle avoit régné à Stockholm, avoit le droit de faire assassiner un Italien à Fontainebleau. Non-seulement le devoir du cardinal *Mazarin* n'étoit pas de se taire; mais comme premier ministre, il devoit faire sentir l'indignation du roi à *Christine*. » *Le Bel*, de l'ordre de la Trinité, a donné la Relation de la mort de *Monaldeschi*. *Voyez* II. BEL.

MONCE, (Ferdinand de la) né à Munich en 1678, du premier architecte de l'électeur de Bavière, vint à Lyon et y suivit la profession de son père. L'étude des grands modèles d'Italie l'avoit formé. Dans son séjour à Rome, le régent le chargea de faire transporter en France le célèbre cabinet de la reine *Christine*, qu'il avoit acquis du duc de *Bracciano*. De retour à Lyon, il y éleva plusieurs édifices remarquables, et où règne un goût simple et noble. Le portail de l'église Saint-Just, l'entrée de l'Hôtel-Dieu et son vestibule, le quai du Rhône, la chaire de l'église du Collége, sont des monumens admirés et connus. *La Monce* s'occupoit aussi de la gravure, et y a obtenu des succès. Les planches de la belle édition de l'*Essai sur l'homme* de *Pope*, faite à Lausanne, celles de l'*Histoire des Belles-Lettres*, par *Juvenel de Carlencas*, en 4 vol. in-8°, sont de lui. Il mourut le 30 septembre 1753, à 75 ans.

MONDIR, vieillard Arabe, se rendit célèbre sous le règne du calife *Aaron Raschid* par sa sagesse et sa reconnoissance envers le premier visir *Barmecide*. Le calife, jaloux de la grande réputation de ce dernier, avoit défendu, sous peine de la vie, que l'on parlât de lui en sa présence. Malgré cette défense rigoureuse, *Mondir* venoit chaque matin devant le palais du ministre disgracié, et s'élevant sur une terrasse qui lui servoit de tribune, il entretenoit les passans des vertus de *Barmecide* et des services que l'on devoit à ses aïeux. Le calife irrité le fit venir devant lui pour le condamner à la mort. *Mondir* remercia *Aaron* d'avoir pensé à le délivrer de la vie, puisqu'elle lui étoit devenue pénible, dès que *Barmecide* n'étoit plus heureux. Aussitôt il peignit avec tant de force les obligations qu'il avoit au visir, que le sultan ému lui fit non-seulement grace de la vie, mais il lui donna une coupe d'or. *Mondir* se prosternant à terre, s'écria : « O *Barmecide !* voilà encore un présent que je te dois. »

MONDORY, (N**) naquit à Orléans, et devint le plus célèbre comédien de la troupe du Marais. Il y jouoit les premiers rôles. L'ardeur qu'il montroit dans son jeu avança ses jours. Il fut frappé d'apoplexie, comme il jouoit le rôle d'*Hérode* dans la

tragédie de *Mariamne*, par *Tristan* surnommé l'*Hermite*.

MONESTIER, (Blaise) jésuite, professeur de philosophie à Clermont, naquit dans ce diocèse en 1717. Ses *Principes de piété*, 1756, 2 vol. in-12, et sa *Vraie philosophie*, 1774, in-8°, renferment de bonnes leçons pour un chrétien et pour un véritable philosophe. Il mourut en 1776.

I. MONET, (N.) né à Lyon, devenu directeur de l'Opéra de cette ville, mit pour devise à son théâtre et par allusion à son nom : *Mulcet, Movet, Monet.* On lui doit l'*Anthologie Françoise* en quatre vol. in-8°, 1765. Ce recueil, dont la musique est exécutée en caractères mobiles de *Fournier le jeune*, manque de goût et renferme des obscénités. Le discours sur l'origine de la Chanson françoise est ce qu'on peut y lire de mieux. Il a pour auteur *Meunier de Querlon*. *Monet* est mort vers 1770.

MONGEZ, (Jean-André) né à Lyon en 1751, s'attacha à la congrégation de *Sainte-Geneviève*. Son zèle pour les progrès de l'Histoire naturelle, le fit embarquer avec *la Peyrouse*, et il a péri à la fleur de son âge, dans cette glorieuse et fatale expédition. On lui doit : I. La continuation du *Journal de Physique*, où il fournit plusieurs articles. II. *Description de la machine inventée pour les fractures des jambes*, par *d'Albert Pieropare de Vicenze*, 1782. III. *Traduction de la Sciographie du règne minéral* de *Bergmann*, 1787, deux vol. in-8.°

MONICOULT, (N.) fut consul de France à Dantzick et à Saint-Pétersbourg. Il est mort vers 1760, après avoir donné en 1724 au théâtre Italien, le *Dédain affecté*, comédie en trois actes.

MONIÈRE, (Jean de la) doyen des médecins du collége de Lyon, publia en 1626 un assez bon traité sur la *Dyssenterie* et un autre sur la *Peste*.

* MONIME DE MILET, célèbre par sa beauté et par sa chasteté, plut tellement à *Mithridate*, que ce prince employa tous les moyens imaginables pour ébranler sa vertu ; mais tous furent inutiles. La résistance ne fit que l'animer, et il l'épousa pour satisfaire son amour. Bientôt vaincu par *Lucullus*, et craignant que *Monime* ne tombât entre les mains du vainqueur, il lui ordonna de mourir. *Racine* a mis *Monime* sur la scène. Elle y excite cet intérêt que font éprouver toutes les productions de ce grand poëte, *Voyez* MITHRIDATE.

III. MONNIER, (Louis-Guillaume) fils et frère des précédens, devint aussi membre de l'académie des Sciences. Il embrassa la médecine, et y eut des succès. Dans un Mémoire sur l'électricité de l'air, il fut le premier qui annonça que la matière de la foudre et celle de l'électricité devoient être la même. Les articles *Aimant* et *Aiguille aimantée*, dans l'Encyclopédie, sont de lui. Il avoit professé pendant trente ans la botanique au Jardin des plantes. Il est mort en l'an huit.

IV. MONNIER, (N. le) étoit de Normandie, et se fit abbé ; il se distingua jeune par son amour pour la littérature et la candeur

de son caractère. On lui doit : I. Un recueil de *Fables* qui ont de la naïveté et des graces. II. Une traduction de *Térence*. C'est la meilleure que nous ayons de ce poëte comique. III. Une *Lettre* sur l'établissement des prix de vertus et des *Rosières*. L'abbé *le Monnier* fut emprisonné sous le règne de la terreur, où l'on ne respectoit ni les talens ni les vertus. Après dix-huit mois de prison, le 9 thermidor lui rendit la liberté. Il est mort à Paris le 4 avril 1797, presque subitement, à l'âge de 76 ans.

MONPER, (Joseph) peintre paysagiste de l'école Flamande, dont les tableaux vus de loin font un grand effet, naquit à la fin du 16ᵉ siècle.

MONSON, (Guillaume) amiral Anglois, qui eut en 1635 le commandement de la flotte contre les François et les Hollandois, et qui, malgré ses services, essuya bien des traverses dans sa patrie. Il mourut en 1643, laissant un *Traité de Navigation*, 1682, in-fol.

MONTAGNAGOUT, (Guillaume) troubadour Provençal, célèbre au 13ᵉ siècle, acquit sa réputation par des *Sirvantes* et des *Chansons*. Il n'aimoit pas le faste des gens d'église. « Qu'ils renoncent au monde, disoit-il, et songent uniquement à leur salut; qu'ils dépouillent la vanité et la convoitise; qu'ils n'usurpent pas le bien d'autrui, et on les croira. A les entendre, ils ne veulent rien; mais à les voir, ils prennent tout, sans égard pour personne. »

* MONTAGNE, *ou plutôt* MONTAIGNE, (Michel de) naquit au château de ce nom dans le Périgord, le 28 février 1533, de *Pierre Eyquem*, seigneur de *Montagne*, élu maire de la ville de Bordeaux. Son enfance annonça les plus heureuses dispositions, et son père les cultiva avec beaucoup de soin. Dès qu'il fut en état de parler, il mit auprès de lui un Allemand, qui ne s'énonçoit qu'en latin, de façon que cet enfant entendit parfaitement cette langue dès l'âge de six ans. On lui apprit ensuite le grec par forme de divertissement, et on cacha toujours les épines de l'étude sous les charmes du plaisir. Son père portoit ses attentions pour lui jusqu'au scrupule; il ne le faisoit éveiller le matin qu'au son des instrumens, dans l'idée que c'étoit gâter le jugement des enfans, que de les éveiller en sursaut. Dès l'âge de treize ans il eut fini son cours d'études, qu'il avoit commencé et achevé au collége de Bordeaux sous *Crouchi*, *Buchanan* et *Muret*, personnages illustres par leur goût et par leur érudition. Ses progrès sous de tels maîtres ne purent qu'être rapides. Destiné à la robe par son père, il épousa *Françoise de la Chassaigne*, fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux. Il posséda lui-même pendant quelque temps une charge semblable, qu'il quitta ensuite par dégoût pour une profession qui n'avoit pour lui que des ronces. L'étude de l'homme, voilà quelle étoit la science qui l'attachoit le plus. Pour le connoître plus parfaitement, il alla l'observer dans différentes contrées de l'Europe; il parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, et toujours en observateur curieux et en philosophe profond. Son mérite reçut par-tout des dis-

tinctions. On l'honora à Rome, où il se trouvoit en 1581, du titre de *Citoyen Romain*. Il fut élu la même année maire de Bordeaux, après le maréchal *de Biron*, et il eut pour successeur le maréchal *de Matignon*; mais l'administration de ces deux hommes illustres ne fit pas oublier la sienne. Les Bordelois en furent si satisfaits, qu'en 1582 ils l'envoyèrent à la cour pour y négocier leurs affaires. Après deux ans d'exercice, il fut encore continué deux autres années. Il parut avec éclat quelque temps après aux États de Blois en 1588. Ce fut sans doute pendant quelques-uns de ses voyages à la cour, que le roi *Charles IX* le décora du collier de l'ordre de Saint-Michel, *sans qu'il l'eût*, dit-il, *sollicité*. Tranquille enfin, après différentes courses, dans son château de Montaigne, il s'y livra tout entier à la philosophie. Il y essuya cependant quelques orages passagers, pendant les guerres civiles qui désolèrent la France sous *Charles IX*. Un jour, un inconnu se présenta devant les fossés de son château, feignant d'être poursuivi par des religionnaires : introduit par *Montaigne*, il lui raconta que voyageant avec plusieurs de ses amis, une troupe de gens de guerre les avoit attaqués, que leur bagage avoit été pillé, que ceux qui avoient opposé de la résistance avoient été tués, et qu'on avoit dispersé les autres. *Montaigne* ne soupçonna pas un instant la bonne foi de ce fourbe. C'étoit néanmoins un chef de parti, qui se servoit de ce stratagême pour introduire sa troupe dans le château. Un moment après on vient avertir *Montaigne* qu'il paroissoit deux ou trois autres cavaliers. Celui qui avoit été introduit le premier, dit qu'il les reconnoissoit pour ses camarades. Le philosophe, touché de compassion, les accueillit avec bonté. Ceux ci furent suivis de plusieurs autres : en sorte que la cour du château fut bientôt remplie d'hommes et de chevaux. *Montaigne* s'appercevant trop tard de sa méprise, paya de bonne contenance et ne changea rien dans ses manières. Il s'empressa de procurer à ses hôtes tout ce qu'ils demandoient, leur fit distribuer des rafraîchissemens, et en agit avec tant de cordialité et de politesse que leur chef n'eut pas le courage de donner le signal du pillage de la maison d'un homme, dont les bons procédés l'avoient subjugué. La vieillesse de *Montaigne* fut affligée par les douleurs de la pierre et de la colique, et il refusa toujours les secours de la médecine, à laquelle il n'avoit point de foi. *Les Médecins*, disoit-il, *connoissent bien* Galien, *mais nullement le Malade*. Persuadé que la patience et la nature guérissent plus de maux que les remèdes, il ne prenoit jamais de purgatif, même en maladie. *Je laisse*, disoit-il, *faire la nature, et je suppose qu'elle s'est armée de dents et de griffes pour se défendre contre les assauts des maladies.... Faites ordonner une médecine à votre cervelle*, disoit-il aux malades imaginaires de son temps, *elle y sera mieux employée qu'à votre estomac*. Sa haine pour la science des médecins étoit héréditaire. Au reste, il raisonnoit avec eux volontiers, et il leur pardonnoit *de vivre de notre sottise, attendu qu'ils n'étoient pas les seuls*. Il mourut d'une esquinancie, qui le priva pendant trois jours de l'usage de

la langue, sans lui rien ôter de son esprit. Il suppléa dans cette extrémité au défaut de la parole par l'écriture. Sentant sa fin approcher, quelques gentilshommes de ses voisins vinrent à sa prière, pour l'encourager dans ses derniers momens. Dès qu'ils furent arrivés, il fit dire la messe dans sa chambre. A l'élévation de l'hostie, il se leva sur son lit pour l'adorer; mais une foiblesse l'enleva dans ce moment même, le 15 septembre 1592, à 60 ans. *Montaigne* s'est peint dans ses *Essais;* mais il n'avoue que quelques défauts indifférens, et dont même se parent certaines personnes. Il convient par exemple, d'être indolent et paresseux; d'avoir la mémoire fort infidelle; d'être ennemi de toute contrainte et de toute cérémonie: « A quoi serviroit-il de fuir la servitude des cours, si on l'entraînoit jusque dans sa tanière? » *Montaigne* se flattoit de connoître les hommes à leur silence même, et de les découvrir mieux dans les propos gais d'un festin que dans la gravité d'un conseil. Passionné pour des amitiés *exquises,* il étoit peu propre aux amitiés communes. Il recherchoit la familiarité des hommes instruits, dont les entretiens sont, suivant son expression, *teints d'un jugement mûr et constant, et mêlés de bonté, de franchise, de gaieté et d'amitié.* C'étoit aussi un commerce bien agréable pour lui, que celui des belles et honnêtes femmes; mais c'est un commerce où il faut un peu se tenir sur ses gardes, et notamment *ceux en qui,* disoit-il, *le corps peut beaucoup, comme en moi.* La modération dans les plaisirs permis, lui paroissoit seule pouvoir en assurer la durée. *Les Princes,* dit-il, *ne prennent pas plus de goût aux plaisirs dans leur satiété, que les Enfans-de-chœur à la Musique.* L'imagination étoit à ses yeux une source féconde de maux. « Le laboureur, dit-il, n'a du mal que quand il l'a: l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins. Vous tourmenter des maux futurs par la prévoyance, c'est prendre votre robe fourrée dès la Saint-Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël. » Il avoit sur l'éducation des idées qu'on a renouvelées de nos jours, ainsi qu'un grand nombre d'autres dont on ne lui a pas fait honneur. Il vouloit que la liberté des enfans s'étendit au moral et au physique. Les langes, les emmaillottemens, lui paroissoient nuisibles. Il pensoit même que l'habitude pourroit nous former à nous passer de vêtemens, puisque nous n'en avons pas besoin pour le visage et pour les mains. Il réprouvoit ce régime trop exact, qui rend le corps incapable de fatigue et d'excès. Les vues de ce philosophe sur la législation et l'administration de la justice, éclairèrent non-seulement son siècle, mais ont été utiles au nôtre. Les abus dont il se plaignoit subsistent encore, et plusieurs n'ont fait que s'accroître. Il eût voulu plus de simplicité dans les lois et dans les formes. *Il y a plus de Livres sur les Livres,* dit-il en parlant de la jurisprudence, *que sur autres sujets. Nous ne faisons que nous entregloser. La science,* dit-il ailleurs, *est un sceptre dans certaines mains, et dans d'autres une marotte.* « Si par l'étude notre ame n'en va pas un meilleur branle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimerois au-

tant que nous eussions passé le temps à jouer à la paume : au moins le corps en seroit plus allègre. » Il trouvoit que les lois avoient souvent l'inconvénient d'être inutiles par leur sévérité même. Il étoit fâché qu'il n'y en eût point contre les oisifs et l'oisiveté. *Tel pourroit*, selon lui, *n'offenser point les Lois, que la Philosophie feroit très-justement fouetter.* En déplorant les excès de la justice criminelle, il s'écria : *Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuses que le crime !* Sa morale, presque toujours indulgente, étoit sévère sur certains points. Il s'élevoit fortement contre *ceux qui se marient sans s'épouser : Ceux qui se marient sans espérance d'enfans, commettent un homicide à la mode de Platon.* Il vouloit qu'on fût philosophe autrement qu'en spéculation. *Quelque Philosophe que je sois, je le veux être ailleurs*, disoit-il, *qu'en papier.* Il se proposoit de conformer, non sa vieillesse, mais toute sa vie à ses préceptes ; et il ne prétendoit point *attacher la queue d'un Philosophe à la tête et au corps d'un homme perdu.* Il avoit cependant la bonne foi de dire, en parlant de lui-même : « Je suis tantôt sage, tantôt libertin ; tantôt vrai, tantôt menteur ; chaste, impudique, puis libéral, prodigue et avare ; et tout cela selon que je me vire. » Il souffroit sans peine d'être contredit en conversation ; aimoit même à contester et à discourir. Un de ses plaisirs étoit d'étudier l'homme dans des *ames neuves*, comme dans celles des enfans et des gens de la campagne. Il craignoit d'offenser, et il réparoit par l'ingénuité de ses discours et la franchise de ses manières, ce qu'il auroit pu dire de désagréable. Il se plaisoit quelquefois à profiter des pensées des anciens sans les citer. *Je veux*, disoit-il, *que mes critiques donnent une nazarde à* Plutarque *sur mon nez, et qu'ils s'échaudent à injurier* Sénèque *en moi.* S'il suivoit dans sa morale et dans sa conduite la raison humaine, il ne fermoit pas toujours les yeux à la lumière de la foi, et on trouve dans ses *Essais* des choses très-favorables à la religion. Mais, flottant sans cesse dans un doute universel, également opposé à ceux qui disoient que tout est incertain et que tout ne l'est pas, il est à présumer que sa croyance fut souvent chancelante. Cependant il paroît par les circonstances de sa mort, que dans ses derniers momens la religion prit le dessus et dissipa toutes ses incertitudes. On a de lui : I. Des *Essais*, que le cardinal *du Perron* appeloit le *Bréviaire des honnêtes gens.* Cet ouvrage a été long-temps le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvoient savoir le françois ; et on le lit encore aujourd'hui avec délices. Le style n'en est à la vérité ni pur, ni correct, ni précis, ni noble ; mais il est simple, vif, hardi, énergique. Il exprime naïvement de grandes choses. C'est cette naïveté qui plaît. On aime ce caractère de l'auteur ; on aime à se trouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours et d'opinion avec lui. Un écrivain ingénieux, en le comparant à d'autres philosophes, a dit :

Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montaigne sans art, sans système,
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connoît et le peint bien mieux.

Jamais auteur ne s'est moins

gêné en écrivant que *Montaigne*. Il lui venoit quelques pensées sur un sujet, et il se mettoit à les écrire ; mais si ces pensées lui en amenoient quelqu'autre qui eût avec elles le plus léger rapport, il suivoit cette nouvelle pensée, tant qu'elle lui fournissoit quelque chose ; revenoit ensuite à sa matière, qu'il quittoit encore, et quelquefois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les sujets, hasardant le bon pour le mauvais, et le mauvais pour le bon, sans trop s'attacher ni à l'un ni à l'autre. Ce sont des digressions, des écarts continuels, mais agréables, et que l'air cavalier qu'il prend avec son lecteur, rend souvent insensibles. On a dit de lui, que c'étoit l'homme du monde qui savoit le moins ce qu'il alloit dire, et qui cependant savoit le mieux ce qu'il disoit. *Balzac* l'a bien jugé : *C'est un guide*, dit-il, *qui égare, mais qui nous mène dans des pays plus agréables qu'il n'avoit promis.* Il falloit avoir autant d'esprit, de bon sens, d'imagination, de naïveté et de finesse, pour qu'on lui passât un si grand désordre dans sa manière d'écrire. On pourroit lui appliquer, quoique dans un autre sens, ce que *Quintilien* a dit de *Sénèque*, qu'il est plein de défauts agréables : *Dulcibus abundat vitiis*. On ne conseilleroit pas pourtant aux auteurs modernes de laisser courir leur plume avec autant de liberté que *Montaigne*, et encore moins avec la licence qu'il s'est donnée de nommer en vrai Cynique toutes les choses par leur nom. *Montaigne* éprouva, comme tant d'hommes célèbres, qu'on vaut mieux ailleurs que chez soi. *J'achète*, dit-il, *les Imprimeurs en Guienne, ailleurs ils m'achètent.* On a dit avec raison que ceux qui décrient le plus ce philosophe, le louent malgré eux dans quelques endroits et le pillent dans d'autres. Si *Montaigne* a eu des détracteurs, il a trouvé des vengeurs dignes de lui. « Quelle injustice criante, dit *Voltaire*, de dire qu'il n'a fait que commenter les anciens ! il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas ; il pense, et ces messieurs ne pensent point ; il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité ; il les juge, il les combat ; il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même ; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre ; et ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrois bien savoir d'ailleurs s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le nouveau Monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il étoit le témoin ; sur le fanatisme des sectes qui désoloient la France. » M. *de la Harpe* pensoit de même, et en a fait un portrait encore plus approfondi. « *Montaigne*, dit-il, avoit beaucoup lu ; mais il fondit son érudition dans sa philosophie. Après avoir écouté les anciens et les modernes, il se demanda ce qu'il en pensoit. L'entretien fut assez long. Il abuse quelquefois de la liberté de converser, et perd de vue le point de la question qu'il avoit établie. Il cite de mémoire, et fait quelques applications fausses ou forcées des passages qu'il rapporte. Il resserre un peu trop les bornes de nos connoissances sur plusieurs objets, que depuis, l'expérience et la raison n'ont pas trouvés inaccessibles. Voilà je crois tous les

reproches qu'on peut lui faire ; mais combien ils sont compensés par les éloges qu'on lui doit. Comme écrivain, il a imprimé à notre langue une énergie qu'elle n'avoit pas avant lui, et qui n'a point vieilli, parce qu'elle tient à celle des sentimens et des idées, et qu'elle ne s'éloigne pas, comme dans *Ronsard*, du génie de notre idiome. Comme philosophe, il a peint l'homme tel qu'il est. Il loue sans complaisance et blâme sans misanthropie. Il a un caractère de bonne foi, que ne peut avoir aucun autre livre du monde. En effet, ce n'est pas un livre qu'on lit ; c'est une conversation qu'on écoute : il persuade parce qu'il n'enseigne pas. Il parle souvent de lui, mais de manière à vous occuper de vous. Il n'est ni vain, ni hypocrite, ni ennuyeux : trois choses très-difficiles à éviter lorsque l'on parle de soi. Il n'est jamais sec ; son cœur ou son caractère est par-tout, et quelle foule de pensées sur tous les sujets ! quel trésor de bon sens ! que de confidences où son histoire est aussi la nôtre ! heureux qui trouvera la sienne propre dans le chapitre de l'amitié, qui a immortalisé le nom de l'ami de *Montaigne*. » Les meilleures éditions de ses *Essais*, sont celles de Bruxelles, 1759, en 3 vol. in-12 ; de *Coste*, 1725, 3 vol. in-4°, avec des notes, la traduction des passages grecs, latins et italiens ; diverses lettres de *Montaigne* ; la préface de Mlle *de Gournai*, fille d'alliance de ce philosophe ; et un Supplément, 1740, in-4.° Cette édition a été réimprimée depuis en 1739, à Trévoux, sous le titre de Londres, 6 vol. in-12. Les Feuillans de Bordeaux conservoient cet ouvrage corrigé de la main de l'auteur. II. *Montaigne* donna en 1581 une traduction françoise, in-8°, de la *Théologie naturelle de* Raimond *de Sebonde*, savant Espagnol ; et elle avoit été précédée dix ans auparavant, d'une édition in-8° de quelques ouvrages d'*Etienne de la Boëtie*, conseiller au parlement de Bordeaux, son intime ami. Dans les Préfaces qui précèdent ces ouvrages, on reconnoît toujours *Montaigne*, c'est-à-dire un homme unique pour dire fortement des choses neuves et originales, qui restent gravées dans la mémoire. III. On a encore de cet auteur des *Voyages* imprimés en 1772, par les soins de M. *de Querlon*, en un vol. in-4°, et en 3 vol. petit in-12, avec des notes intéressantes. Le public a paru en général mécontent de cette Relation, que l'auteur avoit mise au rebut comme un journal informe et minutieux, dicté rapidement à un domestique. A peine y rencontre-t-on quelques phrases où l'on puisse reconnoître son style, si l'on en excepte sa relation de Rome. Cependant comme on y trouve des morceaux précieux qui tiennent aux mœurs, aux arts, à la politique, ou qui font connoître le génie et le caractère de l'auteur, on a très-bien fait de l'imprimer. Il y a plusieurs choses qu'on aime à voir décrites par un contemporain et par un témoin, et un témoin tel que *Montaigne*. Les petits détails de la dépense dans ses voyages, peuvent servir à faire connoître la proportion du numéraire actuel avec celui de son temps.

* II. MONTAIGU, (Gilles Aycelin de) archevêque de Narbonne et ensuite de Rouen, mort

en 1318, avoit fondé le collége de Montaigu à Paris en 1314. — Il avoit un frère dont *Gilles Aycelin de* MONTAIGU fut l'arrière petit-fils. Celui-ci nommé chancelier de France et proviseur de Sorbonne, sous le règne du roi *Jean*, fut garde des sceaux de ce prince pendant sa prison en Angleterre. Mais ayant refusé généreusement de sceller les dons indiscrets que le monarque faisoit à des seigneurs Anglois, il fut congédié. Le roi *Jean* le rappela ensuite avec honneur, et le fit décorer de la pourpre par le pape *Innocent VI*, en 1361. Il rendit des services importans à la France par sa prudence et par sa sagesse. Cet illustre prélat mourut à Avignon en 1378, après avoir travaillé à la réforme de l'université de Paris.

* MONT-DORÉ, (Pierre) en latin *Mons-Aureus*, natif de Paris, et conseiller, ou, selon d'autres, maître des requêtes, fut chassé d'Orléans à cause de son attachement au Calvinisme. Il se retira à Sancerre, où il mourut en 1570. On a de lui, un *Commentaire* sur le dixième livre d'*Euclide*. *Mont-Doré* avoit succédé à *Pierre du Châtel*, dans la place de *Maître de la librairie du roi.* C'étoit la bibliothèque royale, déposée alors à Fontainebleau, et qui renfermoit, 1.° les livres de *Charles V*, au nombre d'environ 910 vol.; 2.° la bibliothèque de Blois formée par *Charles VIII* et *Louis XII*, et où l'on transporta celle que les *Visconti* et les *Sforce*, ducs de Milan, avoient établie à Pavie, et celle de *Pétrarque*; 3.° la bibliothèque de *Louise* de Savoie, mère de *François I*; 4.° enfin, celle de *Marguerite* de Valois, sa sœur. Le célèbre *Amyot* succéda à *Mont-Doré* dans la place de bibliothécaire.

MONTENAI, (Georgette de) étoit fille d'honneur de *Jeanne d'Albret*, reine de Navarre. Sa beauté et son esprit en firent l'ornement de la cour. En 1571, elle fit imprimer l'explication en vers de cent emblêmes ou devises qu'elle dédia à la reine.

* MONTESQUIEU, (Charles de Secondat, baron de la Brède et de) d'une famille distinguée de Guienne, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Il fut philosophe au sortir de l'enfance. Dès l'âge de vingt ans, *Montesquieu* préparoit les matériaux de *l'Esprit des Lois*, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le *Corps du Droit Civil.* Un oncle paternel, président à mortier au parlement de Bordeaux, ayant laissé ses biens et sa charge au jeune philosophe, il en fut pourvu en 1716. Sa compagnie le chargea six ans après, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt, dont son éloquence et son zèle obtinrent la suppression. L'année d'auparavant il avoit mis au jour ses *Lettres Persanes*, commencées à la campagne, et finies dans les momens de relâche que lui laissoient les devoirs de sa charge. Ce livre profond sous un air de légéreté, annonçoit à la France et à l'Europe un écrivain supérieur à ses ouvrages. Le Persan fait une satire délicate et énergique de nos vices, de nos travers, de nos ridicules, de nos préjugés, et de la bizarrerie de nos goûts. C'est le tableau le plus animé et le plus vrai des mœurs

Françoises : son pinceau est léger et hardi ; il donne à tout ce qu'il touche un caractère original. Toutes les lettres ne sont pas cependant d'une égale force ; il y en a, dit *Voltaire*, de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles ; et les détails de ce qui se passe dans le sérail d'*Usbeck* à Ispahan, n'intéressent que foiblement les lecteurs François. On peut encore reprocher à l'auteur quelques paradoxes en littérature, en morale et en politique, et des satires trop fortes de *Louis XIV* et de son règne. Le succès des *Lettres Persanes* ouvrit à *Montesquieu* les portes de l'académie Françoise, quoique, de tous les livres où l'on a plaisanté sur cette compagnie, il n'y en ait guère où elle soit moins ménagée. La mort de *Sacy*, le traducteur de *Pline*, ayant laissé une place vacante, *Montesquieu* qui s'étoit défait de sa charge, et qui ne vouloit plus être qu'homme de lettres, s'y présenta pour la remplir. Le cardinal *de Fleury*, instruit par des personnes zélées, des plaisanteries du Persan sur les dogmes, la discipline et les ministres de la religion Chrétienne, lui refusa son agrément. Il ne paroîtra pas étrange que ce ministre fît quelques difficultés, si l'on se rappelle la Lettre (*Liv.* 75) dans laquelle *Usbeck* fait une apologie si éloquente et si dangereuse du suicide ; une autre, (*Liv.* 27) où il est dit expressément que les évêques n'ont d'*autres fonctions que de dispenser de la loi ;* une autre (*Liv.* 4) enfin, où le pape est peint comme un magicien qui fait croire que *trois ne font qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain...* On peut ajouter que l'apparition des *Lettres Persanes* est la première époque de ce déluge d'écrits qui ont paru depuis contre le Christianisme et le gouvernement. *Montesquieu*, sentant le coup que l'exclusion et les motifs de l'exclusion pouvoient porter sur sa personne et sur sa famille, prit un tour très-adroit pour obtenir l'agrément du cardinal. On prétend, (c'est l'auteur du *Siècle de Louis XIV* qui rapporte cette anecdote ; mais elle paroît fausse et sans vraisemblance :) qu'il fit faire en peu de jours une nouvelle édition de son livre, dans laquelle on retrancha ou on adoucit tout ce qui pouvoit être condamné par un cardinal et par un ministre. Il porta lui-même l'ouvrage au cardinal *de Fleury*, qui ne lisoit guère, et qui en lut une partie. Cet air de confiance, soutenu par quelques personnes de crédit, et sur-tout par le maréchal *d'Estrées* son ami, pour lors directeur de l'académie Françoise, ramena, dit-on, le cardinal, et *Montesquieu* entra dans cette compagnie. Son discours de réception, fort court, mais plein de traits de force et de lumière, fut prononcé le 24 janvier 1728. Le dessein que *Montesquieu* avoit formé de peindre les nations dans son *Esprit des Lois*, l'obligea de les aller étudier chez elles. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse et la Hollande ; il se fixa près de deux ans en Angleterre. Il fut recherché par tous les philosophes de cette isle, et chéri par leur reine, qui étoit encore plus digne qu'eux de converser avec l'auteur des *Lettres Persanes*. Des différentes observations qu'il fit dans ses voyages, il résultoit que l'Allemagne étoit

faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, et la France pour y vivre. De retour dans sa patrie, il mit la dernière main à son ouvrage: *Sur la cause de la Grandeur et de la Décadence des Romains.* Des réflexions très-fines et des peintures très-fortes donnèrent le mérite de la nouveauté à cette matière, traitée tant de fois et par tant d'écrivains supérieurs. Un Romain qui auroit eu l'ame du grand *Corneille*, jointe à celle de *Tacite*, n'auroit rien fait de mieux, dans les temps les plus florissans de la république. Cette Histoire politique de la naissan e et de la chute de la nation Romaine, à l'usage des hommes d'état et des philosophes, parut en 1734, in-12. L'illustre écrivain trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail et de la patrie; dans la sévérité de la discipline militaire; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'état; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de *Sylla;* dans l'obligation où les Romains furent de changer de maximes en changeant de gouvernement; dans cette suite de monstres qui régnèrent, presque sans interruption, depuis *Tibère* jusqu'à *Constantin;* enfin, dans la translation et le partage de l'empire. Le génie mâle et rapide qui brille dans la *Grandeur des Romains*, se fit encore plus sentir dans l'Esprit des Lois, publié en 1748, en 2 vol. in-4.° Dans cet ouvrage, qui est plutôt l'*Esprit des Nations* que l'*Esprit des Lois*, l'auteur distingue trois sortes de gouvernemens: le *Républicain*, le *Monarchique* et le *Despotique*. Le Républicain est celui où le peuple, en corps ou en partie, a la souveraine puissance; le Monarchique, celui où gouverne un seul, mais selon des lois fixes; le Despotique, celui où un seul entraîne tout par sa volonté, sans autre loi que cette volonté même. Dans ces divers états, les lois doivent être relatives à leur *nature*, c'est-à-dire à ce qui les constitue; et à leur *principe*, c'est-à-dire à ce qui les soutient et les fait agir: distinction importante, la clef d'une infinité de lois, et dont l'auteur tire bien des conséquences. Les principales lois, relatives à la nature de la *Démocratie*, sont: Que le peuple y soit à certains égards le monarque, à d'autres le sujet; qu'il élise et juge ses magistrats, et que les magistrats en certaines occasions décident. La nature de la *Monarchie* demande qu'il y ait entre le monarque et le peuple beaucoup de pouvoirs et de rangs intermédiaires; et un corps dépositaire des lois, médiateur entre les sujets et le prince. La nature du *Despotisme* exige que le *Tyran* exerce son autorité, ou par lui seul, ou par un seul qui le représente. Quant aux principes des trois gouvernemens, celui de la Démocratie est l'amour de la république, c'est-à-dire de l'égalité: ce que l'auteur exprime par le mot vague de *vertu*. Dans les Monarchies, où un seul est le dispensateur des distinctions et des récompenses, et où l'on s'accoutume à confondre l'état avec le monarque; le principe est l'*honneur*, c'est-à-dire l'ambition et l'amour de

l'estime. Sous le Despotisme enfin, c'est la *crainte*. Plus ces principes sont en vigueur, plus le gouvernement est stable ; plus ils s'altèrent et se corrompent, plus il incline à sa destruction. Les lois que les Législateurs donnent, doivent être conformes aux principes de ces différens gouvernemens. Dans la république, entretenir l'égalité et la frugalité : dans la monarchie, soutenir la noblesse, sans écraser le peuple : sous le gouvernement despotique, tenir également tous les états dans le silence. Si l'on excepte le Despotique, qui n'existe point tel que l'auteur l'a peint, ces gouvernemens ont chacun leurs avantages. Le Républicain est plus propre aux petits états, le Monarchique aux grands. Le Républicain plus sujet aux excès, le Monarchique aux abus. Le Républicain apporte plus de maturité dans l'exécution des lois, le Monarchique plus de promptitude. La différence des principes des trois gouvernemens, doit en produire dans le nombre et l'objet des lois. Mais la loi commune de tous les gouvernemens modérés et par conséquent justes, est la liberté politique dont chaque citoyen doit jouir. Cette liberté n'est point la licence absurde de faire tout ce qu'on veut, mais le pouvoir de faire tout ce que les lois permettent. La liberté extrême a ses inconvéniens, comme l'extrême servitude ; et en général la nature humaine s'accommode mieux d'un état mitoyen. Après ces observations générales sur les différens gouvernemens, l'auteur examine es récompenses qu'on y propose, les peines qu'on y décerne, les vertus qu'on y pratique, ainsi que les fautes qu'on y commet, l'éducation qu'on y donne, le luxe qui y règne, la monnoie qui y a cours, la religion qu'on y professe. Il compare le commerce d'un peuple, avec celui d'un autre ; celui des anciens, avec celui d'aujourd'hui ; celui d'Europe, avec celui des trois autres parties du monde. Il examine quelles religions conviennent mieux à certains climats, à certains gouvernemens. Le 18e siècle n'a point produit d'ouvrage, où il y ait plus d'idées profondes et de pensées neuves. La partie la plus intéressante, de l'histoire de tous les temps et de tous les lieux, y est répandue adroitement, pour éclaircir les principes, et en être éclaircie à son tour. Les faits deviennent entre ses mains des principes lumineux. Son style, sans être toujours exact, est nerveux. « Il n'étincelle point, dit un auteur, il échauffe ; ce sont des idées qui se pressent, non des phrases qui s'arrachent ; c'est un athlète toujours en attitude. » Images frappantes ; saillies d'esprit et de génie ; faits peu connus, curieux et agréables : tout concourt à charmer le travail d'une longue lecture. On peut appeler cet ouvrage, le *Code du Droit des Nations* ; et son auteur, le *Législateur du genre humain*. On sent qu'il est sorti d'un esprit libre, et d'un cœur plein de cette bienveillance générale qui embrasse tous les hommes. C'est en faveur de ses sentimens qu'on a pardonné à M. *de Montesquieu* d'avoir ramené tout à un système, dans une matière où il ne falloit que raisonner sans imaginer ; d'avoir donné trop d'influence au climat, aux causes physiques, préférablement aux causes morales (*Voyez* l'article Bodin) ; d'avoir fait un tout

irrégulier, une chaîne interrompue, avec les plus belles parties et les plus beaux chaînons; d'avoir trop souvent conclu du particulier au général. On a été fâché de trouver dans ce chef-d'œuvre, de longues digressions sur les lois féodales, des exemples tirés des voyageurs les plus décrédités; des paradoxes à la place des vérités, des plaisanteries où il falloit des réflexions, et ce qui est encore plus triste, des principes de déisme et d'irréligion. On a été choqué des titres indéterminés qu'il donne à la plupart de ses chapitres : *Idée générale*, *Conséquence*, *Problème*, *Réflexion*, *Continuation du même sujet*, *etc.* On lui a reproché des chapitres trop peu liés à ceux qui les précèdent ou qui les suivent, des idées vagues et confuses, des tours forcés, un style tendu et quelquefois recherché. Mais s'il ne satisfait pas toujours les grammairiens, il donne toujours à penser aux philosophes, soit en les faisant entrer dans ses réflexions, soit en leur donnant sujet de les combattre. Personne n'a plus réfléchi que lui sur la nature, les principes, les mœurs, le climat, l'étendue, la puissance et le caractère particulier des états; sur leurs lois bonnes et mauvaises; sur les effets des châtimens et des récompenses; sur la religion, l'éducation, le commerce. L'article d'*Alexandre* renferme des observations profondes et très-bien rapprochées; celui de *Charlemagne* offre, en 2 pages, plus de principes de politique, que tous les livres de *Balthasar Gracian*; celui de l'*Esclavage des Nègres*, des réflexions d'autant plus agréables, qu'elles sont cachées sous une ironie très-plaisante. Son tableau du gouvernement Anglois est de main de maître. Cette nation philosophe et commerçante, lui en témoigna sa reconnoissance en 1752. M. *Dassier*, célèbre par les Médailles qu'il a frappées à l'honneur de plusieurs hommes illustres, vint de Londres à Paris pour frapper la sienne.... Si l'*Esprit des Lois* lui attira des hommages de la part des étrangers, il lui procura des critiques dans son pays. Un abbé *Débonnaire* donna le signal par une mauvaise brochure, en style moitié sérieux, moitié bouffon. Le gazetier ecclésiastique, qui vit finement dans l'*Esprit des Lois* une de ces productions *que la Bulle* UNIGÉNITUS *a si fort multipliées*, lança deux feuilles contre l'auteur; l'une, pour prouver qu'il étoit Athée, ce qu'il ne persuada à personne : l'autre, pour démontrer qu'il étoit Déiste, ce que ses livres n'avoient que trop fait penser. L'illustre magistrat rendit son adversaire ridicule et odieux, dans sa *Défense de l'Esprit des Lois*. Cette brochure est, comme l'a dit un auteur ingénieux, de la *raison assaisonnée*. C'est ainsi que *Socrate* plaida devant ses juges. Les graces y sont unies à la justesse, le brillant au solide, la vivacité du tour à la force du raisonnement. Mais quelque esprit et quelque raison qu'il y ait dans cette défense, l'auteur ne se justifie pas sur tous les reproches que lui avoit faits son adversaire. La Sorbonne, excitée par les cris du Nouvelliste, entreprit l'examen de l'*Esprit des Lois*, et trouva plusieurs choses à reprendre. Sa censure, si long-temps attendue, n'a pas vu le jour, et ne le verra point. La meilleure de toutes les critiques,

si on en jugeoit par l'impression qu'elle fit sur l'auteur, auroit eté celle de M. *Dupin*, fermier général, qui avoit une bibliothèque choisie et très-nombreuse, dont il savoit faire usage. *Montesquieu* alla s'en plaindre à Mad. la marquise de *Pompadour*, au moment où il n'y avoit que cinq ou six exemplaires de distribués à quelques amis. Mad. *de Pompadour* fit venir M. *Dupin*, et lui dit qu'elle prenoit l'*Esprit des Lois* sous sa protection, ainsi que son auteur. Il fallut retirer les exemplaires et brûler toute l'édition. Les chagrins qu'entraînent les critiques justes ou injustes, le genre de vie qu'on forçoit *Montesquieu* de mener à Paris, altérèrent sa santé naturellement délicate. Il fut attaqué au commencement de février 1755, d'une fluxion de poitrine. La cour et la ville en furent touchées. Le roi lui envoya M. le duc de *Nivernois*, pour s'informer de son état. Le président *de Montesquieu* parla et agit dans ses derniers momens, en homme qui vouloit paroître à la fois Chrétien et philosophe. *J'ai toujours respecté la Religion*, dit-il : (cela étoit vrai à certains égards; car, s'il avoit paru favoriser l'incrédulité dans des livres anonymes, il ne s'étoit jamais montré tel en public.) *La morale de l'Evangile*, ajouta-t-il, *est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.* Et comme le Père *Routh*, jésuite Irlandois, qui le confessa, le pressoit de livrer les corrections qu'il avoit faites aux *Lettres Persanes*, il donna son manuscrit à Mad. la duchesse d'*Aiguillon*, en lui disant : *Je sacrifierai tout à la Raison et à la Religion, mais rien aux Jésuites. Voyez avec mes amis si ceci doit paroître.* Cette illustre amie ne le quitta qu'au moment où il perdit toute connoissance, et sa présence ne fut pas inutile au repos du malade. Car on a appris qu'un jour, pendant que Mad. la duchesse d'*Aiguillon* étoit allée dîner, le Père *Routh* étant venu, et ayant trouvé le malade seul avec son secrétaire, fit sortir celui-ci de la chambre et s'y enferma sous clef. Mad. *d'Aiguillon*, revenue d'abord après dîné, s'approcha de la porte, et entendit le malade qui parloit avec émotion. Elle frappa, et le jésuite ouvrit : *Pourquoi tourmenter cet homme mourant ?* lui dit-elle. Alors le président *de Montesquieu*, reprenant lui-même la parole, lui dit : *Voilà, Madame, le Père* Routh, *qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* Mad. *d'Aiguillon* fit des reproches de cette violence au confesseur, qui s'excusa en disant : *Madame, il faut que j'obéisse à mes Supérieurs ;* et il fut renvoyé sans rien obtenir. Ce fut ce jésuite qui publia après la mort de *Montesquieu*, une *Lettre*, dans laquelle il fait dire à cet illustre écrivain ; « que c'étoit le goût du neuf, du singulier, le desir de passer pour un génie supérieur aux préjugés et aux maximes communes; l'envie de plaire et de mériter les applaudissemens de ces personnes qui donnent le ton à l'estime publique, et qui n'accordent jamais plus sûrement la leur, que quand on semble les autoriser à secouer le joug de toute dépendance et de toute contrainte, qui lui avoient mis les armes à la main contre la Religion. » Quoi qu'il en soit de cet aveu, démenti peut-être trop légèrement par les amis de

l'auteur de l'*Esprit des Lois*, le détail dans lequel nous sommes entrés est trop curieux, à bien des égards, pour ne pas porter avec lui-même son excuse. Le président *de Montesquieu* mourut le 10 février 1755, à l'âge de 66 ans. Il fut regretté autant pour son génie, que pour ses qualités personnelles. Quoique naturellement économe, il savoit être généreux (*). Ne se tourmentant pour personne, et n'ayant pas pour lui-même d'ambition, sa douceur, sa gaieté, sa politesse étoient toujours égales. Sa conversation, légère, piquante et instructive, semée de bons mots et de mots d'un grand sens, étoit coupée par des distractions qu'il n'affectoit jamais et qui plaisoient toujours. On connoît la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui rapportoit un trait difficile à croire, ou que ce grand homme affectoit de regarder comme tel. Le narrateur, à chaque doute de la part de son auditeur, s'émerveilloit à protester de sa véracité. Enfin, pour dernier trait : *Je vous donne ma tête*, dit-il à Montesquieu, *si....* —*J'accepte le présent*, interrompit celui-ci, *les petits dons entretiennent l'amitié*. Comme il ne cherchoit pas à briller, et qu'il avoit conservé l'accent gascon, il paroissoit mettre plus d'esprit dans ses livres que dans sa conversation, qui étoit cependant telle que nous l'avons peinte. Il ne vouloit pas la soigner, et n'y cherchoit que le plaisir et le délassement. Peu recherché dans sa parure, il ne connoissoit pas le faste, et n'en avoit pas besoin pour s'annoncer. Les grands le recherchoient; mais leur société n'étoit pas nécessaire à son bonheur. Il fuyoit, dès qu'il pouvoit, à sa terre. On voyoit cet homme si grand et si simple, sous un arbre de la Brède, conversant dans le patois du pays avec ses paysans, assoupissant leurs querelles et prenant part à leurs peines. S'il parut quelquefois trop jaloux des droits seigneuriaux; s'il fut plus attaché qu'un philosophe n'auroit dû l'être aux prérogatives de la naissance, on excusoit en lui ces foiblesses, qui furent celles de *Montaigne* et de quelques autres sages. *Montesquieu* étoit fort doux envers ses domestiques. Il lui arriva cependant un jour de les gronder vivement; mais se tournant aussitôt en riant vers une personne témoin de cette scène : *Ce sont*, lui dit-il, *des horloges qu'il est quelquefois besoin de remonter*. On a publié après sa mort un recueil de ses *Œuvres*, en 3 vol. in-4.° Il y a dans cette collection quelques petits ouvrages dont nous n'avons pas parlé. Le plus remarquable est le *Temple de Gnide*, espèce de poëme en prose; où l'auteur fait une peinture riante, animée, quelquefois trop voluptueuse, trop fine et trop recherchée, de la naïveté et de la délicatesse de l'amour, tel qu'il est dans une ame neuve. Cette bagatelle eut le plus grand succès au moment qu'elle parut; mais on s'apperçut bientôt « que le

(*) L'acte de bienfaisance qu'il fit à Marseille, en donnant sa bourse à un jeune batelier, et en consignant secrétement une somme d'argent à un banquier, pour racheter le père de cet infortuné, pris par un corsaire, et esclave en Afrique, a été publié dans les *Journaux*, et a donné lieu à un drame intéressant, représenté avec succès en 1784, sous le titre du *Bienfait anonyme*.

fond n'en étoit pas assez attachant ; que la fable en étoit petite et noyée dans trop de descriptions, que les personnages n'étoient ni assez caractérisés, ni assez variés ; qu'enfin il y avoit de la recherche et de l'affectation dans le style ; beaucoup plus de galanterie et d'esprit que de sentiment et d'imagination, et qu'en général l'ouvrage n'étoit guères qu'un lieu commun parsemé de traits heureux. On se souvint alors que M. *de Montesquieu* dans les *Lettres Persanes*, avoit parlé des poëtes avec assez de mépris ; et l'on crut voir dans le *Temple de Gnide* la prétention d'être poëte sans écrire en vers. On savoit que l'auteur avoit inutilement essayé d'en faire ; et c'est une foiblesse dont plus d'un grand homme a été susceptible, de déprécier ce qu'on ne peut atteindre. » C'est ainsi que M. *de la Harpe* pense du *Temple du Gnide*, et sa critique est sévère sans être injuste. On peut cependant lui demander grace pour quelques tableaux, tel que celui des Sybarites, et pour quelques autres d'un coloris agréable. Deux de nos poëtes François (MM. *Colardeau* et *Léonard*) ont prêté au *Temple de Gnide*, le charme des vers : le premier l'a mis en grands vers françois, le second a varié la mesure à chaque chant. On trouve encore à la fin de l'ouvrage de *Montesquieu*, un fragment sur le *Goût*, où il y a plusieurs idées neuves et quelques-unes obscures. M. *de Secondat*, digne fils de ce grand homme, conserve dans sa bibliothèque six vol. in-4°, manuscrits, sous le titre de *Matériaux de l'Esprit des Lois*, et des lambeaux de l'*Histoire de Théodoric*, roi des Ostrogoths. Mais le public ne jouira pas de ces fragmens, non plus que d'une Histoire de *Louis XI*, que son illustre père jeta au feu par mégarde, croyant y jeter le brouillon que son secrétaire avoit déjà brûlé. M. *de Leyre* a publié en 1758, in-12, le *Génie de Montesquieu*. C'est un extrait, fait avec choix, des plus belles pensées répandues dans les différens ouvrages de cet écrivain, qui avoit approuvé lui-même l'idée de cet abrégé. « On n'y trouve, dit l'abréviateur, que des anneaux détachés d'une longue chaîne ; mais ce sont des anneaux d'or. » On a donné en 1767, in-12, les *Lettres familières de M. Montesquieu*. Il y en a quelques-unes qu'on lit avec plaisir, et dans lesquelles on reconnoît l'auteur des *Lettres Persanes* ; les autres ne sont que de simples billets, qui n'étoient pas faits pour l'impression. On a publié aussi son roman d'*Arsace*, annoncé d'abord avec emphase et qui a fait une médiocre sensation dans le public. Le président *de Montesquieu* laissa un fils, *Jean-Baptiste de Secondat*, conseiller au parlement de Bordeaux, de l'académie de cette ville, et de la Société royale de Londres, mort à Bordeaux, le 17 juin 1796, à 79 ans. Quoiqu'il eût de l'esprit, des lumières sur tous les arts, et qu'il eût cultivé avec quelque succès les sciences exactes, l'histoire naturelle, et sur-tout ce qui concernoit l'agriculture, il n'acquit point la réputation qu'il auroit eue, s'il avoit possédé l'art de se faire valoir. Il avoit, comme *du Marsais*, l'air d'un nigaud, et ses continuelles distractions ajoutoient à cet air ; mais ceux qui pouvoient percer à travers cette écorce peu favorable, ne

lui appliquoient point le vers de *Racine* le père que le satirique *Chevrier* avoit tourné contre *Racine* le fils : *et moi fils inconnu d'un si glorieux père.* Ils étoient sur-tout touchés de sa candeur, de sa bonté, de sa modestie, de sa simplicité. Bon mari, père tendre, ami sûr, il se fit aimer par les vertus privées et estimer par ses sentimens patriotiques; sa philosophie étoit d'autant plus solide qu'elle étoit fondée sur la religion. On a de lui : I. *Observations de physique et d'Histoire naturelle sur les eaux minérales des Pyrénées*, Paris, 1750, in-12. II. *Considérations sur le commerce et la navigation de la Grande-Bretagne*, 1740, in-12. III. *Considérations sur la marine militaire de France*, 1756, in-8.° Il fit imprimer ce livre à Londres, où il étoit alors, et où cet ouvrage fut mal accueilli, parce qu'il donnoit une trop grande idée de la puissance navale des François; idée démentie bientôt par les événemens. Le président *de Montesquieu* avoit aussi une fille mariée à un de ses parens, *Secondat* d'Agen, laquelle porta en dot à son époux la terre de *Montesquieu*. Elle avoit été élevée au monastère du Paradis, près du port Ste-Marie. Les religieuses lui dictoient les lettres qu'elle écrivoit à son père. *Montesquieu* s'en apperçut, et lui répondit : *Ecris toi-même, ma chère fille; j'aime mieux tes petites niaiseries que tous les traits d'esprit que ces Dames peuvent te fournir.* *Voyez* I. FITZ-JAMES.

II. MONTESQUIOU FEZENSAC, (Anne-Pierre) membre de l'académie Françoise, né en 1741, fut nommé député aux Etats généraux par la noblesse de Paris, et quitta bientôt les délibérations de son ordre pour passer dans la chambre du tiers-état. Il prononça un grand nombre de rapports sur les finances, et sut profiter de l'opinion publique qu'il dirigea sur cette partie, pour ne pas perdre sa fortune. Nommé général après la session, il prit le commandement de l'armée du Midi, et dénonça les préparatifs de guerre faits par l'Autriche et la Savoie : bientôt il s'empara de cette dernière province. Décrété d'accusation, le 11 novembre 1792, par la Convention, pour cause de dilapidation; pour avoir profité des marchés qu'il avoit passés pour le besoin de ses troupes, avoir cherché à favoriser le roi de Sardaigne, et avili la dignité nationale dans un traité avec l'état de Genève, les commissaires chargés de l'arrêter dans cette dernière ville, ne l'y trouvèrent plus. Il s'étoit retiré au fond de la Suisse. En quittant son armée, il emporta la caisse, en dédommagement des biens qu'il laissoit en France. Après avoir fait son compte qu'il adressa à la Convention, il le termina par ces mots : *Je ne suis point un fripon; mais je ne serai pas votre dupe.* Un décret du 3 septembre 1795, laissa à *Montesquiou* la liberté de revenir dans sa patrie, et il y est mort à la fin de 1798. On l'a accusé d'un peu de duplicité politique. Ses opuscules en finances sont écrits avec finesse et beaucoup d'esprit; il les débitoit mal, ayant un organe sombre et peu flatteur. Le plus considérable est intitulé; de *L'Administration des finances dans une république.* « On y voit, dit M. *Rœderer*, un véritable zèle

pour le gouvernement sous lequel il vivoit ; on y voit aussi un talent très-propre à le servir. Jamais on ne lui a entendu dire un mot qui annonçât le moindre regret de l'existence qu'il avoit avant la révolution ; il étoit pourtant un des hommes à qui elle avoit fait perdre le plus d'honneurs, de pouvoir et de richesses. Son caractère avoit besoin des mœurs républicaines, mais non de faste ni de titres pour se faire distinguer dans la société, ni d'être distingué par la multitude pour être heureux. Il aimoit les livres; lisoit les romans nouveaux, et les trouvoit tous assez bons parce qu'il pleuroit a leur lecture, sans se douter que le secret de son attendrissement étoit en lui, non en eux. Il aimoit tendrement sa femme, ses enfans, ses amis, et en étoit aimé de même. »

MONTEU, (Jérôme de) connu par le nom latin de *Monticus*, medecin du dernier siècle, a publié en latin un *Traité* sur l'art de prolonger la vie et de conserver la santé, traduit ensuite en françois par *Valcèlas*.

II. MONTFAUCON DE ROGLES, (N**.) écuyer ordinaire de la petite écurie du roi, a laissé un *Traité* d'équitation, estimé et publié en 1779, in-4.° L'auteur mourut en 1774.

* I. MONTFLEURY, (Zacharie *Jacob*, dit) d'une famille noble d'Anjou, naquit vers la fin du 16e siècle, ou au commencement du 17.e Après avoir fait ses études et ses exercices militaires, il fut page chez le duc de *Guise*. Passionné pour la comédie, il suivit une troupe de comédiens qui couroit les provinces, et prit pour se déguiser, le nom de *Montfleury*, après avoir quitté celui de *Jacob*, qui étoit son nom de famille. Son talent le rendit bientôt célèbre, et lui procura l'avantage d'être admis dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Il joua dans les premières représentations du *Cid*, en 1637. Il est auteur d'une tragédie intitulée, *la Mort d'Asdrubal*, faussement attribuée à son fils, qui n'avoit alors que sept ans. *Montfleury* mourut au mois de décembre 1667, pendant le cours des représentations d'*Andromaque*. Les uns attribuent sa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreste ;* d'autres ajoutent que son ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qu'il étoit obligé d'avoir pour en soutenir le poids énorme. Mlle *Duplessis*, sa petite-fille, a écrit que ces bruits sont faux, et que *Montfleury*, frappé par le discours d'un inconnu qui lui avoit prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après avoir joué le rôle d'*Oreste*. Dans l'ouvrage, intitulé : *Le Parnasse réformé*, on fait parler ainsi ce comédien : « Qui voudra savoir de quoi je suis mort, qu'il ne demande point si c'est de la fièvre, de l'hydropisie ou de la goutte, mais qu'il sache que c'est d'*Andromaque*. Nous sommes bien foux de nous mettre si avant dans le cœur des passions qui n'ont été qu'au bout de la plume de messieurs les poëtes ! Il vaudroit mieux bouffonner toujours, et crever de rire, en divertissant les bourgeois, que crever d'orgueil et de dépit, pour satisfaire les beaux esprits. Mais ce qui me fait plus de peine, c'est qu'*Andromaque* va devenir plus célèbre par la circonstance de ma mort ; et que désormais il n'y aura plus de

poëte qui ne veuille avoir l'honneur de crever un comédien en sa vie. » Il étoit si gros, que *Cirano de Bergerac* disoit de lui : *Il fait le fier, parce qu'on ne peut pas le bâtonner tout entier en un jour.* La gloire de *Montfleury* est d'avoir été le premier maître de *Baron*, qui le surpassa.

MONTGOLFIER, (Jacques-Etienne) né à Annonay, s'y rendit célèbre par ses manufactures de papeterie, et a été le premier en France qui ait fabriqué le papier vélin. Ce papier, remarquable par son poli et sa blancheur, ne présente ni vergeures ni pontuseaux. Après avoir enrichi sa patrie par cette nouvelle branche d'industrie, il s'est immortalisé en 1783, par l'invention des ballons aérostatiques, qui lui mérita l'association à l'académie des Sciences, le cordon de Saint-Michel, et une pension de deux mille livres. Il faisoit bouillir de l'eau, chez lui, dans une cafetière ; il la couvre d'un papier sphériquement ployé : le papier s'enfle, s'enlève. Il réitère l'expérience; elle produit le même résultat : il calcule, réfléchit, et conçoit l'aréostat par l'effet d'un air raréfié, devenu plus léger que l'air atmosphérique ; et l'Europe étonnée voit les hommes s'emparer du domaine des airs et le disputer à l'oiseau, qui s'en croyoit exclusivement possesseur. Etoit-il donc si difficile de voir s'enlever un papier sur une cafetière? Non, sans doute. Pourquoi donc tant de gens ont-ils observé le même résultat, et personne n'a-t-il devancé *Montgolfier* dans sa découverte ? C'est que nulle observation n'est indifférente pour l'homme d'esprit. Les ascensions de MM. *Charles*, *Robert* et *Blanchard*, ont obtenu une juste admiration. Des hommes audacieux franchissant l'atmosphère dans une frêle machine, s'élevant et s'abaissant à volonté, devoient naturellement l'exciter; mais il y a loin de ces heureux essais, aux moyens qui resteront probablement inconnus, de naviguer horizontalement, et de diriger les ballons au gré des voyageurs aériens. M. *Boissy d'Anglas* a inséré dans le Journal de Paris, l'*Eloge* de l'inventeur, mort en fructidor de l'an sept ; et il a été prononcé à la même époque, à Annonay, par M. *Duret*, médecin.

II. MONTIGNI, (Etienne Mignol de) né à Paris le 15 décembre 1714, acheta une charge de trésorier de France, et devint commissaire des ponts et chaussées, et grand voyer de la généralité de Paris. Dès son enfance, il montra le plus grand goût pour les mécaniques. A l'âge de dix ans s'étant cassé la jambe, on le trouva occupé à remonter sa montre, dont il avoit détaché toutes les pièces. « J'ai voulu voir son ame, dit-il. » *Montigni* suivit l'abbé *de Ventadour*, son ami, à Rome, à Naples, en Sicile. Par-tout il observa, en homme instruit, les mœurs des peuples et les productions de leurs arts. De retour en France, en 1740, l'académie des Sciences le nomma l'un de ses membres. Ami de *Trudaine*, celui-ci le consultoit sur tous les objets de prospérité commerciale ; et nos manufactures lui doivent l'introduction de diverses étoffes dont la fabrication n'étoit connue qu'en Angleterre. *Montigni*, non-seu-

lement perfectionna les teintures en fil et en coton, mais il rétablit les ateliers de Beauvais et d'Aubusson, et créa dans cette dernière ville une fabrique de tapis de pied, recherchés pour l'agrément du dessin. Il n'a fait imprimer qu'un seul *Mémoire* sur les mathématiques; mais le recueil de l'académie des Sciences renferme un grand nombre de ses *Observations* sur l'amélioration de diverses branches d'industrie. Ce savant utile est mort le 6 mai 1782. —Le lendemain, 7 mai, *Jean-Charles Bidaut de* MONTIGNI mourut aussi à Paris. Celui-ci a laissé des Poésies médiocres, des *Parodies* de *Sémiramis* et d'*Astarbé*, une comédie en cinq actes, intitulée l'*Ecole des Officiers*, et un *Eloge* funèbre de *Marie Leczinska*, reine de France.

MONTLUEL, (N. JUSSIEU-) conseiller en la cour des Monnoies de Lyon, sa patrie, et membre de l'académie de cette ville, réunit le goût de la littérature et des arts, à la connoissance des lois. Magistrat éclairé, homme utile, il défendit l'intérêt de ses concitoyens dans plusieurs circonstances, et ne négligea jamais l'occasion de faire le bien. Il est auteur de deux Ouvrages d'un style rapide et clair, qui peuvent servir de guide dans l'étude du droit, et dont le grand nombre de réimpressions fait assez l'éloge. L'un est intitulé : *Instruction facile sur les Conventions*, in-12; et l'autre, *Réflexions sur les principes de la Justice*, aussi in-12. Ce magistrat alla se fixer à Paris, où il mourut en 1797, âgé d'environ 70 ans.

MONTPENSIER, (la duchesse de) *Voy.* I. MONTPENSIER.

* MONTROSS, (Jacque Graham, comte et duc de) géné ralissime et vice-roi d'Écos pour *Charles I* roi d'Angleterre défendit généreusement ce prin contre les rebelles de son roya me. Il se distingua à la batai d'Yorck, vainquit plusieurs f *Cromwel*, et le blessa de sa pr pre main. La fortune l'ayant ab donné en Angleterre, il passa Écosse, employa son bien et crédit à lever une armée; Perth et Aberden en 1644, ba le comte d'*Argile*, et se re maître d'Édimbourg. *Charles* s'étant remis entre les mains Écosssois, ils firent donner or au comte de *Montross* de dés mer. Ce grand homme obéit regret, et abandonna l'Écoss la fureur des factieux. Inutile Angleterre, il se retira en Fra et de là en Allemagne, où il gnala son courage à la tête 12,000 hommes, en qualité maréchal de l'empire... Le *Charles II* voulant faire u tentative en Écosse, le rappe et l'envoya avec un corps de à 15,000 hommes. Le comte *Montross* s'y rendit maître d isles Orcades, et descendit à ter avec 4,000 hommes. Mais ayan été défait, il fut obligé de s cacher dans des roseaux déguis en paysan. La faim le contraignit de se découvrir à un Écossois nommé *Brimm*, qui avoit autrefois servi sous lui. Ce malheureux le vendit au général *Lesley*, qui le fit conduire à Édimbourg, où, couvert de lauriers et victime de sa fidélité envers son souverain, il fut pendu et écartelé au mois de mars 1650. La sentence de mort portoit que ses membres seroient attachés aux portes des quatre principales villes. Ce brave homme dit à ses pages: *Je ne suis que fâché de n'avoir pas assez de*

membres pour être attachés à toutes les portes des villes de l'Europe, comme des monumens de mon dévouement à mon roi. Il mit même cette pensée en assez beaux vers; car on le comptoit parmi les beaux esprits qui cultivoient alors les lettres en Angleterre. *Charles II* parvenu à la couronne, rétablit la mémoire de ce fidelle sujet. *Montross* étoit un de ces hommes extraordinaires, dont les succès et les aventures tiennent plus du roman que de l'histoire. Son activité, sa valeur, son zèle pour son roi, le mettent au premier rang des héros et des citoyens. Son courage tenoit de cette audace qui déconcerte les mesures des guerriers méthodiques. *Cromwell* l'éprouva plusieurs fois; et si la couronne eût pu être soutenue sur la tête de *Charles premier*, c'étoit par *Montross*.

MONTUCLA, (Joseph de) né à Lyon le 5 septembre 1725, fit ses premières études chez les Jésuites de cette ville, et annonça dès sa jeunesse une véritable passion pour les mathématiques. Après avoir fait son droit à Toulouse, il se rendit à Paris, où il se livra entièrement à son goût pour l'étude. Il n'avoit encore que trente ans lorsqu'il publia son *Histoire des Mathématiques*, lue avec intérêt par les hommes de lettres, avec fruit par des savans. Après avoir suivi le chevalier *Turgot* à Cayenne, *Montucla* devint premier secrétaire des bâtimens du roi, sous M. *de Marigny*. La suppression de cette administration lui ôta presque toutes ses ressources; mais *Bonaparte* lui accorda une pension de 2,400 liv. dont il ne jouit pas long-temps, étant mort à Versailles le 27 frimaire de l'an huit. On lui doit: I. *Histoire des recherches de la quadrature du cercle*, 1754, in-12. II. *Histoire des Mathématiques*, 1758, 2 vol. in-4.° L'auteur en préparoit une seconde édition, fort augmentée; les savans espèrent que M. *de Lalande*, à qui ses manuscrits ont été remis, ne tardera pas à la publier. *Montucla* étoit membre de l'académie de Berlin et de l'Institut national.

I. MOORE, (Jacques) gentilhomme Anglois, mort en 1734, porta aussi le nom de *Smith*, qui étoit celui de sa femme. Sa comédie, intitulée: *The Rival modes*, 1727, in-8°, fut bien accueillie.

II. MOORE, (John) littérateur Anglois, a été mis par ses compatriotes au rang des plus élégans écrivains modernes. On lui doit un *Voyage* en France et en Italie, écrit avec un style plein de facilité et de graces; et le Roman de *Zeluco*, où l'on trouve de l'originalité, de la force et de la vérité dans les caractères. *Moore* réunissoit à ses talens une bonté douce et aimable qui faisoit le charme de sa société. Il est mort dans sa maison de Richemont près de Londres, le 28 février 1802.

MORAIS, (Charles de) sieur de Fortille, fut attaché à la fauconnerie royale, et publia en 1683 un *Traité* sur ses occupations, intitulé: *Le Grand Fauconnier*. Il est écrit avec précision, netteté et esprit.

MORALÈS, (Jean) *Voyez* MACHAN.

III. MORAND, (Antoine) habile mécanicien, fit en 1706

l'horloge de l'appartement du roi à Versailles, sur laquelle deux coqs chantoient et battoient des ailes à chaque heure.

IV. MORAND, architecte de Lyon, fit construire sur le Rhône un Pont en bois, qui porte son nom, et qui est remarquable par l'élégance de sa forme et la précision de ses parties. Chacune d'elles peut se démonter pour être refaite, sans nuire à la solidité du reste de l'ouvrage. Cet architecte s'est distingué encore par son goût pour les décorations, et par plusieurs édifices très-élégamment ornés. Ses mœurs étoient douces, sa probité intacte. Il est péri à Lyon, après le siége de cette ville, condamné à mort par le tribunal de sang qui y fut établi par la vengeance, en 1793.

MORANDE, (N. Thevenot de) fils d'un procureur d'Arnaile-Duc en Bourgogne, s'enrôla très-jeune dans un régiment de dragons. Son père qui le destinoit à sa profession, acheta son congé. Mais son génie inquiet lui fit bientôt déserter la maison, pour aller se plonger à Paris dans la dissolution et dans les intrigues. Des friponneries et des aventures honteuses, obligèrent sa famille de solliciter un ordre pour le faire enfermer aux Bons-Enfans d'Armentières. Sorti de cette maison, il passa en Angleterre, où il distilla ses poisons dans différens libelles. Celui qui fit le plus de bruit, fut le *Gazetier Cuirassé*, ou *Anecdotes scandaleuses de la cour de France*; Londres, 1775, in-8.º Princes, ministres, maîtresses, magistrats, gens de lettres, tous les hommes qui avoient un nom alors, y sont déchirés avec le plus cruel acharnement. Il préparoit contre Mad. *du Barry* une autre satire, sous le titre de *Vie d'une Courtisane très-célèbre du dix-huitième siècle*; mais il supprima cet écrit, sous la condition d'une rente viagère de 4000 livres, dont la moitié reversible à sa femme. Il entreprit ensuite le *Courrier de l'Europe*, gazette qu'il rendit satirique pour la mieux vendre. Enfin, à l'époque de la révolution il vint à Paris où il intrigua beaucoup, et où il fut massacré en septembre 1792. Avant de publier le *Gazetier Cuirassé*, il avoit fait imprimer le *Philosophe Cynique*, et des *Mélanges confus sur des matières fort claires*, l'un et l'autre à Londres, 1771, in-8.º Quand cet *Arétin* préparoit quelque libelle, il avoit soin d'écrire aux personnes intéressées, de se racheter de ses sarcasmes par une somme d'argent, que quelques-uns eurent la bonté de lui envoyer. Il s'adressa même à *Voltaire*, qui ne le paya qu'en le dénonçant au public.

I. MOREAU, (Pierre) né à Paris, mort en 1648, inventa et fondit un caractère d'imprimerie imitant l'écriture bâtarde, qu'il employa à imprimer quelques ouvrages. Un jugement obtenu par la compagnie des Libraires, lui fit défense d'en imprimer et vendre en d'autres caractères.

VI. MOREAU, (Jacob-Nicolas) né à Saint-Florentin le 20 décembre 1717, fut reçu avocat et ensuite conseiller à la cour des aides de Provence. Il quitta jeune les fonctions de la magistrature pour suivre avec plus de liberté son goût pour les lettres. Venu à Paris, il s'y fit bientôt connoître par ses écrits, fut

nommé historiographe de France, et chargé de rassembler près du contrôle général les chartres, les monumens historiques, les édits et déclarations qui avoient formé successivement la législation françoise, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. Cette collection immense et bien faite fut confiée à sa garde, sous le titre de *Dépôt des Chartres et de Législation*. Il est mort, non pas décapité pendant la révolution comme l'a annoncé un biographe, mais naturellement à Chambouci près de Saint-Germain-en-Laye, le 10 messidor de l'an 11. Ses écrits ont été nombreux. Les plus remarquables sont : I. *L'Observateur Hollandois*. C'est une espèce de journal politique contre l'Angleterre, divisé en quarante-cinq lettres écrites avec sagesse et beaucoup de connoissances dans la politique de l'Europe. II. *Mémoire* pour servir à l'histoire des *Cacouacs*, 1757, in-12. Cet écrit piquant et rempli d'une ironie fine et agréable, attira à son auteur quelques ennemis parmi les philosophes anti-religieux. III. *Mémoires* pour servir à l'histoire de notre temps, 1757, 2 vol. in-12. IV. *Examen* des effets que doit produire dans le commerce l'usage et la fabrication des toiles peintes, 1759, in-8.° V. Le *Moniteur François*, 1760, in-12. VI. Les *Devoirs d'un Prince* réduits à un seul principe, 1775, in-8.° Cet ouvrage a été réimprimé en 1782, et méritoit de l'être. Il fit honneur à l'éloquence et au courage de l'auteur. « On vit, dit un écrivain, un simple particulier opposer noblement la liberté de ses leçons aux flatteries des courtisans, et la sévérité de ses principes à ce torrent de corruption qui commençoit dès-lors à déborder de toutes parts, et devoit bientôt engloutir à la fois et les flatteurs et les flattés. » VII. *Exposé historique des administrations provinciales*, 1789, in-8.° VIII. *Exposition de la Monarchie Françoise*, 1789, 2 vol. in-8.° IX. *Principes de Morale politique et du Droit public*, ou *Discours* sur l'histoire de France, 21 vol. in-8.° Ils ont été publiés de 1777 à 1789, et présentent des tableaux de notre histoire depuis *Clovis* jusqu'à *Louis IX*. « L'auteur, ajoute l'écrivain déjà cité, comparant les siècles les uns aux autres, démontre par les faits que la morale doit être la loi fondamentale des états ; qu'avec elle ils s'élèvent et prospèrent, comme sans elle ils périssent et s'affaissent sans retour : que l'iniquité est le fléau de celui qui la commet, ainsi que la ruine de celui qui la sert : politique sublime qui garantit tout à la fois et l'autorité de ceux qui gouvernent et la sûreté de ceux qui sont gouvernés. *Moreau* ne sépare jamais dans cet ouvrage la cause des peuples de celle des princes. En défendant d'une main le pouvoir unique, il repoussoit de l'autre toute idée d'oppression. Son principe étoit que tout devoit être fait pour *le peuple, et rien par le peuple*, parce que son premier besoin est d'être gouverné, et que le plus heureux emploi qu'il puisse faire de sa force, c'est de s'en dessaisir. » Malgré cet éloge, *Moreau* fut vivement accusé dans le temps de n'avoir écrit que sous l'influence ministérielle, et pour favoriser par ses recherches l'accroissement du pouvoir arbitraire, de n'avoir vu comme état heureux pour les François que

celui d'être esclaves, en soumettant leurs propriétés et leurs lois à la volonté absolue du chef. Il faut l'avouer; ce reproche qui empêcha l'auteur d'être reçu à l'académie Françoise, fut sans doute trop sévère, mais il n'est pas dépourvu de fondement; et la lecture de ses Discours, quoique écrits avec pureté et élégance, fait naître cette opinion, et laisse dans l'ame un sentiment de tristesse et de découragement. *Moreau* eut des vertus sociales; il aimoit à obliger, et il oublioit facilement l'injustice, quand elle le concernoit seul. Il fut bon père, bon époux, ami de la paix, de la religion et de son pays.

* III. MOREL, (Claude) fils de *Fréderic*, étoit bon imprimeur, et savant dans les langues grecque et latine. Son édition de *saint Grégoire* de Nysse, 1738, 3 vol. in-folio, est estimée des savans. On distingue dans ses éditions, *Quintilien*, *St. Ignace*, *St. Denis* l'Aréopagite, dont quelques exemplaires sont en vélin. On a observé que les livres sortis les premiers de ses presses, sont plus beaux que les autres. *Morel* prenoit pour devise ce vers pentamètre: *Victurus genium debet habere liber.*

IV. MOREL, (Charles) imprimeur ordinaire du roi, successeur du précédent, a donné des éditions correctes de plusieurs Pères Grecs. La plus considérable est celle des conciles généraux et provinciaux, en grec et en latin, par *Binius*, 10 volumes in-folio.

V. MOREL, (Gilles) imprimeur du roi, habile dans son art, a donné les Œuvres de *St. Grégoire* de Nysse, 1638; de *St. Isidore*, d'*Aristote*, en 4 vol. in-fol. On lui doit encore la grande Bibliothèque des Pères, en 17 vol. in-fol. Sur la fin de ses jours, *Morel* se fit recevoir conseiller au grand conseil.

MORELLE, (Julienne) née à Barcelone, fut un prodige de savoir. Elle posséda quatorze langues, la théologie, la philosophie, la jurisprudence et la musique. Dès l'âge de 12 ans, elle soutint publiquement à Lyon diverses thèses qu'elle dédia à *Marguerite* d'Autriche, reine d'Espagne. Dégoûtée du monde et des hommages qu'on lui rendoit, elle embrassa la profession religieuse dans le monastère de *Sainte-Praxède* d'Avignon, et y mourut en 1653.

MORELLI, (Marie-Magdeleine) née à Pistoie, se distingua dans sa jeunesse par ses talens pour la poésie, qui la firent recevoir avec distinction dans l'académie des Arcades de Rome, où elle prit le nom de *Corilla Olympica*. Ses succès, ses admirateurs lui procurèrent l'honneur de recevoir au Capitole, le 31 août 1771, la couronne de grand poëte, que *Pétrarque* obtint, et qui alloit ceindre le front du *Tasse*, si la mort ne l'eût frappé la veille de la cérémonie. Le célèbre imprimeur *Bodoni* a recueilli, à Parme, les actes de ce couronnement solennel, et des honneurs rendus à *Corilla*. Celle-ci est morte à Florence, le 8 novembre 1800. *Voy.* PIZZI.

MORENAS, (François) historiographe d'Avignon, naquit dans cette ville en 1702, et y mourut en 17.... Il eut une jeunesse assez orageuse. Il fut soldat, cordelier; et ayant obtenu

la dispense de ses vœux, et étant rentré dans le monde, il entreprit en 1733 le *Courrier d'Avignon*, qu'il écrivit d'un style foible et incorrect, mais facile et naturel. On lui donna ensuite pour collaborateur l'abbé *la Baume*, puis l'abbé *Outhier;* l'un poëte en prose, l'autre ex-prédicateur. Le ton de la Gazette Avignonoise changea entièrement sous ce dernier rédacteur. Il broda les nouvelles en déclamateur; il annonça des bagatelles avec emphase. Ce style demi-oriental, qui auroit dû décrier la feuille, servit à la répandre, parce que beaucoup de sots aiment les phrases, et que d'ailleurs l'auteur avoit de l'imagination et quelquefois des saillies. *Morenas* n'avoit ni l'un ni l'autre. C'étoit en littérature un écrivain très-médiocre, et dans la société un bon homme qui ne montroit guères d'esprit et encore moins d'agrémens. Comme les honoraires de la Gazette ne lui suffisoient pas, il composoit des *Sermons* pour tous les jeunes aspirans à la chaire, et vendoit son éloquence ce qu'elle valoit, c'est-à-dire fort bon marché. Il travailloit en même temps à différens ouvrages polémiques peu importans, et qu'il est inutile de faire connoître.

* II. MORET, (Antoine de Bourbon, comte de) fils naturel de *Henri IV* et de *Jacqueline de Beuil* comtesse de *Moret*, et prince légitimé de France, naquit en 1607. Après avoir goûté les sages leçons de *Lingendes*, (depuis évêque de Sarlat) son précepteur, il eut les abbayes de Savigny, de Saint-Étienne de Caen, de Saint-Victor de Marseille; et ces bénéfices ne l'empêchèrent pas de porter les armes. Il reçut une mousquetade au combat de Castelnaudari, en 1632, dont il mourut, à ce qu'assurent les historiens les plus instruits. D'autres prétendent qu'il se retira en Portugal en habit d'hermite; qu'ensuite il revint en France, et qu'il se cacha, sous le nom de *Frère Jean-Baptiste*, dans un hermitage en Anjou. Mais enfin quelle preuve apportent-ils, qu'un fils de *Henri IV*, qu'ils ne font mourir qu'en 1693, étoit un solitaire Angevin ? Aucune. Cependant ils ajoutent que *Louis XIV*, frappé des bruits qui couroient au sujet du comte de *Moret*, fit demander par l'intendant de Touraine à l'hermite qui passoit pour être ce comte, s'il l'étoit réellement? le solitaire répondit: *Je ne le nie, ni ne veux l'assurer; tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse comme je suis.* Cette réponse et d'autres circonstances répandent sur ce point d'histoire une obscurité que les critiques n'ont pu encore dissiper entièrement. Cependant nous croyons devoir rapporter les raisons de ceux qui admettent l'opinion la plus probable, c'est-à-dire, que le *Frère Jean-Baptiste* n'étoit pas le comte de *Moret*. Si ce jeune seigneur se sauva avec une douzaine de personnes de la première qualité, ainsi que l'assurent ceux qui ne veulent pas qu'il ait été tué dans le combat, comment le bruit de sa mort se répandit-il si généralement, sans être réfuté par aucun des témoins et des compagnons de sa fuite? Comment *Bassompierre*, qui devoit être très-instruit, publia-t-il, qu'ayant voulu aller voir détrousser les ennemis, le comte fut rapporté mort? Comment cette mort fut-elle confirmée par

les historiens contemporains, *Dupleix* et le continuateur de *de Serres?* Il y a plus: quelques-uns de ses historiens nomment le capitaine *Bideran* qui lui porta le coup mortel, et désignent le monastère de Prouille comme le lieu où le corps du comte fut porté. Si donc il mourut pendant ou après le combat, la dispute est finie, et il est impossible de le retrouver dans un vieux hermite d'Anjou, à moins, dit *d'Avrigny*, qu'il ne fût ressuscité. C'est ce qui n'auroit pas paru impossible au bon curé *Grandet*, qui a donné l'histoire du comte *de Moret*, sous le titre de *Vie d'un Solitaire inconnu*. Dans ce livre qui tient du roman historique, il s'avisa, à la fin du dix-septième siècle, de donner le démenti à tous les auteurs contemporains; et comme on aime les métamorphoses, quelques écrivains adoptèrent celle du comte *de Moret;* les uns, parce qu'elle étoit merveilleuse; les autres, parce qu'elle leur fournissoit un épisode singulier qui faisoit mieux lire leurs ouvrages.

MORFONTAINE, (N**) né dans la Brie, est auteur des Cantates que *Bousset* a mises en musique, et insérées dans ses Recueils. Il avoit fait aussi un opéra de *Pyrame et Tisbé*, dont le célèbre organiste *Marchand* avoit commencé la musique lorsqu'il mourut. *Morfontaine* est mort vers l'an 1732.

MORLIÈRE, (Jacques-Auguste de la) ancien mousquetaire, né à Grenoble, et mort à Paris en 1785, étoit un de ces hommes qui jouent un rôle dans les cafés, hableur, nouvelliste, grand conteur, parlant haut et beaucoup. Sa fortune n'avoit jamais été considérable, et il avoit dissipé presqu'entièrement le peu de bien qu'il avoit eu. On a de lui quelques romans, dont le plus connu est *Angola*, 1746, deux vol. in-12; et le plus mauvais, les *Lauriers Ecclésiastiques* ou *Campagnes de l'Abbé de T.* Comme ce livre étoit très-cher et très-défendu, il fut recherché par les libertins de toutes les classes; mais il est heureusement oublié. *Angola* est un peu plus gazé, et a été lu plus long-temps quoiqu'il ne le méritât guères. Les comédies du chevalier de *la Morlière*, le *Gouverneur*, la *Créole*, l'*Amant déguisé*, eurent encore moins de lecteurs que ses Romans. Cependant l'auteur n'en faisoit pas moins impudemment la critique de toutes les pièces nouvelles et de tous les poëtes dramatiques qui valoient mieux que lui. Nous ne citerons aucune des brochures éphémères que son esprit de censure produisit. On lira avec plus de plaisir son *Mirza-Nadir*, 1749, quatre vol. in-12, quoiqu'on ne puisse guères compter sur sa véracité. C'est la relation des dernières expéditions de *Thamas-Kouli-Kan*.

* MORNAY, (Philippe de) seigneur du Plessis-Marly, né à Buhy *ou* Bishuy dans la haute-Normandie, le 5 novembre 1549, fut élevé à Paris. Il y fit des progrès rapides dans les belles-lettres, les langues savantes, et dans la théologie; ce qui étoit alors un prodige dans un gentilhomme. On le destina d'abord à l'église: mais sa mère, imbue des erreurs de *Calvin*, les ayant inspirées à son fils, lui ferma la porte des dignités ecclésiastiques, que son crédit, ses talens et sa naissance lui promettoient.

Après l'horrible boucherie de la *Saint-Barthélemi*, *Philippe de Mornay* parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, et ses voyages eurent pour lui autant d'utilité que d'agrément. Le roi de Navarre, si chéri depuis sous le nom de *Henri IV*, étoit alors chef du parti Protestant : *Mornay* s'attacha à lui, et le servit de sa plume et de son épée. Ce fut lui que ce monarque envoya à *Elizabeth* reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître, qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations parce qu'il étoit un vrai politique et non un intrigant. *Mornay* chérissoit tendrement *Henri IV*, et lui parloit comme à un ami. Après qu'il eut été blessé à Aumale, il lui écrivit ces mots : *Sire, vous avez assez fait l'A*lexandre; *il est temps que vous fassiez le* César. *C'est à nous à mourir pour Votre Majesté*, etc. *Vous est gloire à vous, Sire, de vivre pour nous, et j'ose vous dire que ce vous est devoir*. Ce fidelle sujet n'oublia rien pour aplanir le chemin du trône à ce prince. Mais lorsqu'il changea de religion, il lui en fit de sanglans reproches, et se retira de la cour. Cependant *Henri IV* qui l'aima toujours, fut extrêmement sensible à l'insulte qui lui fut faite en 1597, par un gentilhommme nommé *St-Phal*, qui lui donna des coups de bâton et le laissa pour mort. *Mornay* demanda justice au roi, qui lui fit cette réponse : (monument aussi précieux du courage que de la bonté de *Henri IV*.) « Monsieur *du Plessis*, j'ai un extrême déplaisir de l'outrage que vous avez reçu, auquel je participe comme roi et comme votre ami. Pour le premier, je vous en ferai justice, et à moi aussi. Si je ne portois que le second titre, vous n'en avez nul de qui l'épée fût plus prête à dégaîner, ni qui y portât sa vie plus gaiement que moi. Tenez cela pour constant, qu'en effet je vous rendrai office de roi, de maître et d'ami, etc. etc. » La science de *Mornay*, sa valeur et sa probité le rendirent le chef et l'ame du parti Protestant, et le firent appeler le *Pape des Huguenots*. Il défendit les dogmes de sa secte de vive voix et par écrit. Un de ses livres sur les prétendus *abus de la Messe*, ayant soulevé tous les théologiens Catholiques, il ne voulut répondre à leurs censures que dans une conférence publique. Elle fut indiquée en 1600 à Fontainebleau, où la cour devoit être. Le combat fut entre *du Perron* évêque d'Évreux et *Mornay*. Après bien des coups reçus et parés, la victoire fut adjugée à *du Perron*. Il s'étoit vanté de faire voir clairement près de cinq cents fautes dans le livre de son adversaire, et il tint en partie sa parole. Vérifier une multitude de passages amassés par des compilateurs, gens ordinairement peu exacts, comme l'observe *Mézerai*, *et ne se souciant pas de fournir de bons matériaux pourvu qu'ils en fournissent quantité*, étoit une entreprise trop hasardeuse pour *Mornay*, qui ne s'étoit point donné la peine d'examiner les originaux. Les Calvinistes ne laissèrent pas de s'attribuer la gloire de cette dispute, et se l'attribuent encore aujourd'hui; mais pour constater leur défaite, il ne faut que lire ce qu'en dit le duc de *Sully*, zélé Protestant, dans ses *Mémoires*. (*Voyez* I. PERRON.) Cette conférence, loin d'éteindre les dif-

férens, ne produisit que de nouvelles querelles parmi les controversistes, et de mauvaises plaisanteries parmi les libertins. Un ministre Huguenot, présent à la conférence, disoit avec douleur à un capitaine de son parti : *L'Evêque d'Evreux a déjà emporté plusieurs passages sur* Mornay. — *Qu'importe*, repartit le militaire, *pourvu que celui de Saumur lui demeure?* C'étoit un passage important sur la rivière de Loire, dont *du Plessis* étoit gouverneur. Ce fut là qu'il se retira, toujours occupé à défendre les Huguenots, et à se rendre redoutable aux Catholiques. Lorsque *Louis XIII* entreprit la guerre contre son parti, *du Plessis* lui écrivit pour l'en dissuader. Après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses, il lui dit : *Faire la guerre à ses sujets, c'est témoigner de la foiblesse. L'autorité consiste dans l'obéissance paisible du peuple : elle s'établit par la prudence et par la justice de celui qui gouverne. La force des armes ne se doit employer que contre un ennemi étranger. Le feu roi auroit bien renvoyé à l'école des premiers élémens de la Politique, les nouveaux ministres d'état, qui, semblables aux Chirurgiens ignorans, n'auroient point eu d'autres remèdes à proposer que le fer et le feu, et qui seroient venus lui conseiller de se couper un bras malade avec celui qui est en bon état.* Ces remontrances de *Mornay* ne produisirent rien que la perte de son gouvernement de Saumur, que *Louis XIII* lui ôta en 1621. Il mourut deux ans après, le 11 novembre 1623, à 74 ans, dans sa baronnie de la Forêt-sur-Seure en Poitou, laissant de la marquise de *Feuquières* un fils, mort en 1605, et trois filles, dont la dernière épousa le duc de *la Force.* L'erreur n'eut jamais de soutien plus capable de l'accréditer que *Mornay* :

> Censeur des Courtisans, mais à la Cour aimé,
> Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

Mornay passa pour le plus vertueux et le plus habile homme que le Calvinisme eût produit. *Voltaire* en fait ce beau portrait dans la Henriade :

> Non moins prudent ami, que philosophe austère,
> *Mornay* sut l'art discret de reprendre et de plaire.
> Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours ;
> Les solides vertus furent ses seuls amours ;
> Avide de travaux, insensible aux délices,
> Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
> Jamais l'air de la Cour et son souffle infecté
> N'altéra de son cœur l'austère pureté,
> Belle Aréthuse, ainsi, ton onde fortunée,
> Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
> Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
> Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

On a de *Mornay* : I. Un *Traité de l'Eucharistie*, 1604, in-fol. II. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, in-8.º III. Un livre intitulé : *Le Mystère d'iniquité*, in-4.º IV. Un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, in-8.º V. Des *Mémoires* instructifs et curieux, depuis 1572 jusqu'en 1629, 4 vol. in-4º ; estimés.

VI. Des

VI. Des *Lettres* écrites avec beaucoup de force et de sagesse, etc. etc. *David des Liques* a composé sa *Vie*, in-4°; elle est intéressante, non pour la forme, mais pour le fonds.

MORVILLE, *Voyez* ARMENONVILLE.

MOSER, (N.) publiciste Allemand, a été renommé par des écrits savans et utiles. Il est mort à Stutgard en 1785, et sa perte y a excité les plus vifs regrets.

MOTAMED BILLAH, l'un des califes, commença à régner en 892, et mourut en 902. Ce fut sous son califat que naquit la secte des *Karmates*, dont le chef affectoit une grande sainteté, et menoit une vie fort austère. Il se fit un puissant parti, nomma douze apôtres pour le gouverner, prit le titre de prince, et imposa à ses disciples un *dinar* par tête. Le gouverneur de la province le fit mettre en prison, d'où une jeune fille qui étoit au service du gouverneur, le fit sauver secrétement. Le bruit de sa disparition s'étant répandu, les sectateurs de cet imposteur firent accroire au peuple, que Dieu l'avoit enlevé au ciel.

MOTHADET BILLAH, calife, monta sur le trône en 902, et mourut en 908. Ce fut un prince sévère et juste. Un soldat ayant volé quelques grappes de raisins, il punit le soldat et son capitaine. Voulant emprunter une somme d'argent d'un homme fort riche, *Mothadet* lui dit: *Quelle sûreté demandez-vous? DIEU*, lui répondit cet homme, *vous a confié le gouvernement de ses terres et de ses serviteurs; vous vous en êtes montré digne par votre sage administration. Pourquoi aurois-je besoin de sûreté pour vous confier mon argent?* Ces paroles attendrirent le calife qui répliqua à cet homme généreux: *Je ne toucherai pas une drachme de votre argent; mais si dans la suite vous étiez dans le besoin, tous les revenus de l'empire sont à votre disposition.*

III. MOTTE-LE-VAYER, (Jean-François de la) maître des requêtes, mort en 1764, est auteur d'un *Essai sur la possibilité d'un Droit unique*, 1764, in-12.

MOTHE-PIQUET, (N. la) lieutenant général des armées navales, mort à Brest le 10 juin 1791, âgé de 71 ans, en avoit passé 56 dans le service de la marine, où il s'éleva, par son courage et ses talens, aux premiers grades. Parmi un grand nombre d'actions valeureuses dont il fut auteur, on a sur-tout distingué celle du Fort-Royal. Il avoit mouillé dans cette rade, après un combat qui avoit désemparé tous ses vaisseaux; l'*Annibal*, qu'il montoit, étoit à peine réparé, lorsqu'un convoi François entrant dans la rade, fut attaqué par une escadre de quatorze vaisseaux Anglois. Ce convoi, essentiel au succès de la guerre, alloit être pris; *La Mothe-Piquet*, avec son seul vaisseau, vole au secours du convoi, combat l'escadre, la disperse, et ne rentre au port qu'après que tous les navires François sont en sûreté. — On a mis au bas de son portrait ces vers mérités:

> Marin, dès ta première aurore,
> Guerrier, cher même à tes rivaux,
> La France sait ce que tu vaux,
> Et l'Angleterre mieux encore.

MOTTIN, (Pierre) docteur de Sorbonne, mort à Paris en

1773, a laissé un petit écrit qui ne manque pas d'intérêt, et qui est intitulé : *Essai* sur la nécessité du travail, in-12.

MOUGNE, (Roberte) savante du 17e siècle, suivoit la religion Calviniste, et se consola d'un long veuvage en composant des ouvrages pieux, parmi lesquels on distingue celui intitulé : *Cabinet de la veuve chrétienne, contenant des prières et des méditations sur divers sujets de l'Ecriture-Sainte*, 1616.

MOULIER DE MOISSI, (N.) a donné en 1750 et 1751, quatre Comédies, *le Faux généreux* ou le *Bienfait anonyme*, le *Valet maître*, le *Provincial à Paris*, et les *Fausses inconstances*. Elles eurent peu de succès. *Moulier* est mort peu de temps après la représentation de la dernière.

MOULIN, (Du) médecin, *Voyez* MOLIN.

I. MOUSTIER, (N.) échevin de Marseille, se distingua par son humanité et son courage, lors de la peste qui ravagea sa patrie en 1720. Depuis le commencement de la contagion il se mit à la tête de toutes les expéditions dont ses collégues n'osoient pas se charger. L'un des soins les plus pressans étoit d'enlever les cadavres, dans un moment où il périssoit mille personnes par jour. Des forçats auxquels on promit la liberté, consentirent à se charger de ce travail, au moyen de crochets qui leur furent distribués ; mais il falloit commander ces forçats ; il falloit un homme qui ne craignît point de les suivre, de les mener dans des lieux presque impraticables. Cet homme fut l'intrépide *Moustier*. Il courut se placer au milieu d'eux. Tantôt à cheval, tantôt à pied, l'épée dans une main et la bourse dans l'autre, il ne cessoit de récompenser et de punir que pour mettre la main à l'ouvrage. Un emplâtre fumant d'un pus pestilentiel, jeté par une fenêtre, vint se coller sur sa joue. *Moustier* détacha l'emplâtre et continua ses travaux. Il mourut victime de son dévouement généreux.

II. MOUSTIER, (Charles-Albert de) membre de l'Institut, naquit à Villers-Coterets, le 13 mars 1761, d'un père qui servoit dans les Gardes du Corps. Après s'être distingué dans ses études au collége de Lisieux, il suivit pendant quelque temps avec succès la profession d'avocat, qu'il abandonna ensuite pour se livrer entièrement à la littérature et à son goût pour la retraite et la campagne. C'est là qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Ceux-ci pétillent d'esprit, mais on y desireroit quelquefois moins de recherche et de prétention. On lui doit : I. *Lettres à Emilie*, sur la Mythologie, 1790, six vol. in-18. Il y a eu plusieurs autres éditions de cet ouvrage, dans lequel l'auteur donne aux femmes des leçons sur la fable. Il est écrit en prose mêlée de vers. Ceux-ci forment un recueil de madrigaux, le plus considérable peut-être que nous possédions. Ces *Lettres* ont été élégamment traduites en anglois. II. Le *Conciliateur*, comédie en cinq actes. Cette pièce a réussi. Le style en est aisé, les saillies piquantes. Le premier acte offre beaucoup d'art dans l'exposition, et le dernier un dénouement heureux. III. *Les Femmes*, comédie en

cinq actes. Celle-ci, pleine de madrigaux, d'épigrammes, de bizarreries de sentiment, obtint un succès qui s'est soutenu. L'auteur, dans sa Préface, dit qu'il aimoit trop les femmes pour les bien connoître ; et quelques critiques ont été de son avis. Les agrémens de la diction n'y rachètent peut-être pas assez la peinture des mœurs un peu lestes qu'elle présente, et sur-tout la scène d'un jeune homme en robe de chambre, endormi sur un sopha, et livré à la contemplation de plusieurs femmes. IV. Les *Trois Fils*, comédie en cinq actes. V. Le *Tolérant*, autre comédie. VI. *Alceste à la campagne*, comédie. VII. Les autres pièces de l'auteur sont : *Constance ;* le *Divorce ;* la *Toilette de Julie ;* le *Pari ;* l'*Amour filial ; Agnès et Félix.* Celles-ci n'ont pas été aussi applaudies que les deux premières. VIII. *Apelle et Campaspe*, grand opéra qu'on a vu avec intérêt et qui offre le tableau le plus agréable. IX. Le *Siége de Cythère*, la *Liberté du Cloître*, poëmes, 1790, in-8.° X. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits : la *Galerie du 18e Siècle*, en vers ; un *Cours de Morale*, en vers et en prose ; *Lettres à Emilie* sur l'Histoire ; des *Consolations ;* la *Première année du Mariage*, en vers et en prose. *De Moustier* est mort à la fleur de son âge, le 11 ventôse an 9, d'une maladie de poitrine à laquelle il succomba dans les bras de sa mère. Il disoit souvent en parlant du bonheur qu'il éprouvoit à passer ses jours près d'elle : « Le souvenir des soins rendus à ceux qu'on aime, est la seule consolation qui nous reste quand nous les avons perdus. » Le jour même de sa mort, il écrivit à une femme qui lui étoit chère : « Je sens que je n'ai plus la force de vivre : mais j'ai encore celle de vous aimer. » Il eut des amis de l'enfance qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours, et il eut pour eux non-seulement les procédés, mais toutes les graces de la bienveillance. « Ceux qui ont pu le voir dans la société, dit un écrivain qui a consacré une notice à son souvenir, savent quel charme il y apportoit, moins par les agrémens de son esprit, que par une attention constante à faire valoir celui des autres, par cette politesse du cœur qui ne peut pas louer dans autrui ce qui est blâmable, mais qui cherche du moins à l'excuser. »

MOUTON, (Gabriel) prêtre de Lyon, publia divers traités de Mathématiques sur la *hauteur du Pôle* de Lyon, sur l'*usage du Télescope et de la Pendule*, sur *la Maniere d'observer les Diamètres apparens du Soleil et de la Lune*, sur *l'inégalité des Jours et la vraie et fausse Equation des Temps*, sur une *Méthode de conserver et transmettre à la postérité toutes sortes de Mesures.* Il avoit adressé, en 1694, un *Traité des Logarithmes*, à l'académie des Sciences, qui en fait l'éloge dans ses Mémoires, et il mourut la même année, à 76 ans.

MOYLE, (Gauthier) mort en 1721, étoit né en 1672 dans la province de Cornouailles. C'étoit un politique indépendant, aussi peu favorable à l'autorité des princes qu'à celle de l'église Romaine. On a de lui : *Essais sur le Gouvernement de Rome ; Examen du Miracle de la Légion fulminante ; Essai sur le Gou-*

vernement Romain, *comparé à celui de Lacédémone*; Xénophon, *sur les Revenus d'Athènes comparés à ceux d'Angleterre*, etc. Ces différens écrits se trouvent dans ses *Œuvres*, Londres, 1726, deux vol. in-8.°

MOYREAU, (Jean) graveur François, mort en 1762, à 71 ans, a gravé 87 pièces d'après *Wouvermans*.

VII. MOYSE, imprimeur Allemand, renommé dans le 15.e siècle, naquit à Spire, et s'établit dans la petite ville de Soncino. On lui doit un grand nombre d'ouvrages hébreux, et les éditions des commentaires de plusieurs rabbins sur l'Écriture. *Moyse* eut plusieurs fils qui continuèrent à se distinguer comme lui, dans la même profession. L'un d'eux établit une imprimerie à Constantinople, en 1530; un autre se fixa à Salonique.

MULGRAVE, (Richard) écrivain Anglois, a publié une histoire de la dernière rebellion d'Irlande. Ayant traité dans cet écrit sans ménagement la conduite d'un membre du parlement, il fut appelé en duel par celui-ci, et tué dans le combat, au commencement de l'année 1802.

VIII. MULLER, (Gerhard-Fréderic) conseiller d'état en Russie, et garde des archives à Moscow, naquit à Horford en Westphalie, en 1705, et mourut en 1783. Le Recueil des matériaux amassés dans le cours de ses voyages pour la géographie et l'histoire de Russie, a paru en allemand, en plusieurs parties, depuis 1732 jusqu'en 1764. L'impératrice *Catherine* acheta la collection entière 2000 livres sterling, ennoblit son fils, et pensionna sa veuve.

* MUNICH, célèbre général des armées Russes sous l'impératrice *Anne*, parvint par des services successifs au grade de maréchal, et devint le maître, dans l'art de la guerre, de *Lowendal* qui passa ensuite au service de France. *Munich* secourut l'empereur *Charles VI*, vainquit les Ottomans et les Tartares de la Crimée. Par ses conseils, l'impératrice *Anne* forma le corps des cadets de terre, où sept cents jeunes gens sont élevés dans toutes les connoissances et les exercices militaires. Ils occupent le palais du fameux *Menzicoff*. *Munich* devint odieux à l'impératrice *Elizabeth*. Celle-ci le fit traduire devant une cour militaire, où on l'accusa d'avoir fait périr trop de soldats en remportant des victoires. *Munich*, impatienté des questions absurdes de ses juges, leur dit: « Dressez vous-mêmes mes réponses, et je les signerai. » On le prit au mot, il signa, et fut condamné à être écartelé. L'impératrice commua sa peine en un exil dans la Sibérie, et il fut relégué à Pelim. Là, il gagna long-temps de quoi subsister, en donnant des leçons de mathématiques, et en vendant le lait de quelques vaches qu'il s'étoit procurées. *Pierre III* parvenu au trône, rappela le maréchal *Munich*, alors âgé de 82 ans; et on vit l'un de ses fils, et trente-deux petits-fils ou arrière-petits-fils, aller à sa rencontre hors de la capitale. Le vieillard parut devant l'empereur au milieu de sa nombreuse famille, et couvert de la même peau de mouton qui lui servoit de vêtement dans les déserts de la Sibérie. Rien n'avoit ébranlé sa vigueur ni son courage. *Catherine II* lui donna le gouvernement de l'Esthonie et de la

Livonie, et il mourut à Riga, en 1763, à l'âge de 85 ans, avec la réputation de l'un des plus grands généraux de son siècle. On lui doit le canal de Wischneï, commencé sous le règne de *Pierre I*, par un Cosaque nommé *Zerdakoff*, mais resté imparfait jusqu'à lui. Ce canal sert à faire communiquer la mer Caspienne à la Baltique ; mais les cataractes de la Msta qu'on ne peut détruire, ne rendent pas ce passage sans péril.

MUNIER, (Jean) historien Bourguignon, a publié des *Recherches* et *Mémoires*, pour servir à l'histoire de l'ancienne ville d'Autun, 1660, in-4.° Cet ouvrage est rare et érudit.

II. MURET, (N.) prêtre de l'oratoire de Cannes en Provence, est auteur de deux Traités curieux : l'un, *des Festins des Anciens*, 1682, in-12 ; l'autre, *de leurs Cérémonies funèbres*, 1675, in-12. La date de ses ouvrages indique le temps où il vivoit. Il prêcha à Paris avec distinction.

MUSGRAVE, (Guillaume) docteur en médecine d'Oxford, et secrétaire de la Société royale de Londres, naquit en 1657, et mourut en 1721, à Excester, où il exerçoit son art. On a de lui : I. Les *Transactions philosophiques*, n.° 167 à 178. II. *Geta Britannicus*, 1715, in-8.° III. *Belgium Britannicum*, 1719, in-8.° IV. *De aquilis Romanis*, 1723, in-8.° V. *De Legionibus*, etc.

MUSSASA, femme courageuse du royaume de Congo en Afrique, succéda à son père Dongy dans le commandement d'une tribu guerrière. Après avoir adopté le vêtement d'un homme, elle se mit à la tête de ses troupes, et les conduisit plusieurs fois à la victoire. Elle étendit les limites de son empire, et mourut au milieu du 17e siècle, après avoir fait passer son nom jusqu'en Europe.

* II. MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de *Mahomet IV*, succéda à *Achmet II*, son oncle, en 1695. Les commencemens de son règne furent heureux. Il défit les Impériaux devant Témeswar en 1696 ; fit la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonois, les Moscovites : mais dans la suite, ses armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puissances ; et se retira à Andrinople, où il se livra à la volupté et aux plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire Ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcèrent le sérail, et marchèrent vers Andrinople pour détrôner l'empereur. Ce prince leur promit toutes les satisfactions qu'ils pourroient exiger ; rien ne put les adoucir. Le grand visir voulut leur opposer 20,000 hommes ; mais ceux-ci se joignirent aux autres. Les rebelles écrivirent à l'instant à *Achmet*, frère de *Mustapha*, pour le prier d'accepter le sceptre. L'empereur intercepta la lettre ; et, voyant que sa perte étoit résolue, il fut contraint de céder le trône à son frère en 1703.

> Sur ce trône sanglant, séjour des homicides,
> Les révolutions furent toujours rapides.
> Souvent il a suffi, pour changer tout l'état,
> De la voix d'un pontife, ou du cri d'un soldat.

Mustapha réduit à une condition

privée, mourut de mélancolie six mois après sa déposition. Le trop grand crédit de la sultane *Validé*, et du mufti qui retenoit le sultan hors de sa capitale pour le mieux gouverner, fut la cause de cette révolution. Le mufti et son fils périrent par le dernier supplice, après avoir essuyé une cruelle question pour déclarer où étoient leurs trésors.

* III. MUSTAPHA III, fils d'*Achmet III*, né en 1716, parvint au trône le 29 novembre 1757. Il étoit renfermé depuis la déposition de son père en 1730. Livré à la mollesse et aux plaisirs de son sérail, incapable de tenir les rênes de son empire, il les confia à des ministres qui firent des fautes ou des injustices sous son nom. Toute son occupation se borna à entasser des piastres, et il en laissa 60 millions dans son trésor. Il mourut en 1774, avant que d'avoir vu la fin de la guerre funeste qui s'éleva sous son règne entre la Russie et la Porte, relativement aux troubles de la Pologne. L'impératrice de Russie, *Catherine II*, en a tracé ce portrait à *Voltaire*. « Aucun ministre étranger ne voit le sultan que dans des audiences publiques. *Mustapha* ne sait que le turc, et il est douteux qu'il sache lire et écrire. Ce prince est d'un naturel farouche et sanguinaire. On prétend qu'il est né avec de l'esprit, cela se peut ; mais je lui dispute la prudence ; il n'en a point marqué dans cette guerre... *Mustapha* avoit une sœur qui étoit la terreur de tous les bachas. Elle avoit avant la guerre, au-delà de 60 ans. Elle avoit été mariée quinze fois ; et lorsqu'elle manquoit de mari, le sultan qui l'aimoit beaucoup, lui donnoit le choix de tous les bachas de son empire. Or, quand une princesse de la maison Ottomane épouse un bacha, celui-ci est forcé de renvoyer toutes ses autres femmes. Cette sultane, outre son âge, étoit méchante, jalouse, capricieuse et intrigante. Son crédit chez son frère étoit sans bornes. » *Abdul-Ahmid*, frère de *Mustapha*, lui a succédé, et a donné la paix à ses états au commencement de son règne, le 14 juillet 1774, à 58 ans ; après être sorti d'une prison où il étoit retenu depuis 1730, et où il a fait renfermer son neveu, fils de *Mustapha III*.

II. MUZIO GALLO, cardinal, évêque de Viterbe, après avoir parcouru une longue carrière dans l'exercice des vertus, est mort d'apoplexie, à l'âge de 84 ans, en 1802. Lorsque le général *Kellermann* assiégeoit Viterbe, le peuple en fureur menaça de massacrer trente François qui se trouvoient renfermés dans cette ville. Le cardinal *Muzio* exposa plusieurs fois ses jours pour sauver les leurs : il leur donna asile dans son palais ; il parla au peuple attroupé, et le dissipa par l'influence due à son âge, à sa dignité, au long exercice de sa bienfaisance. Après avoir été le libérateur de ces victimes dévouées à la mort, il leur dit en les quittant : « Souvenez-vous du vieillard de Viterbe ; il priera toujours Dieu pour vous, mais je vous défends de parler de ce que j'ai eu le bonheur de faire pour vous servir. » Ce n'est en effet qu'après la mort de cet homme généreux que le citoyen *Mechin*, préfet des Landes, qui

Noft du nombre de ceux qui lui devoient la vie, a fait connoître son bienfaicteur dans une notice intéressante, publiée au mois de pluviôse de l'an 10.

MYCALE, Thessalienne dont parle *Plutarque*, avoit fait des progrès dans l'étude de l'astronomie, et se plaisoit à prédire les éclipses et à faire accroire aux ignorans qui l'entouroient, que la lune paroissoit ou disparoissoit à son gré.

MYON, (N**) est auteur de la musique de l'opéra de *Nitélis*, et du ballet de l'*Année galante*, représenté en 1747.

MYRO, savante de Bizance, dont *Athénée* fait mention, vivoit vers l'an 260 avant J.C. Elle épousa le célèbre grammairien *Andromachus*. Belle et spirituelle, elle excella dans la poésie, et surtout dans les vers élégiaques.

* MYRON, célèbre sculpteur Grec, se plaisoit à représenter des animaux. On dit qu'ayant sculpté une vache, on ne pouvoit la distinguer des vivantes, et qu'elle trompoit jusques aux veaux qui s'approchoient de ses mamelles. Cette vache a été célébrée dans une foule d'épigrammes grecques. Notre ancien poëte *Ronsard* en a traduit une douzaine dans le premier livre de ses poésies. En voici une :

Un taon volant sur la figure
De cette vache, fut moqué.
Je n'ai jamais, dit-il, piqué
Vache qui eût la peau si dure.

La cigale et la sauterelle de *Myron* furent célèbres par leur fini et leur délicatesse.

N.

NABI-EFFENDI, poëte Turc du 17e siècle, et dont ne fait pas mention *d'Herbelot* dans sa *Bibliothèque Orientale*, s'est distingué dans sa nation par l'agrément et la douceur de ses vers. Il connoissoit la littérature ancienne et celle des Latins. « La nature, disoit-il, qui ne nous a donné qu'un organe pour la parole, nous en a donné deux pour l'ouïe, afin de nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler. » C'est une traduction de cette pensée de *Caton le Censeur* :

Os unum natura, duas formavit et aures, Ut plus audiret, quàm loqueretur homo.

NANGIS, *Voyez* GUILLAUME *de Nangis*, n° XX. — Il y a une famille de ce nom, qui remonte jusqu'au 14e siècle, et dont étoit *Antoine de Brichanteau* marquis de Nangis, mort en 1617, colonel des gardes sous *Henri III*, et très-attaché à *Henri IV*, qu'il accompagna dans tous ses voyages, depuis 1590 jusqu'en 1592, avec une compagnie de gendarmes qu'il entretenoit à ses dépens.

I. NANNI, (Jean) peintre d'Udine, né en 1494, mort à Rome en 1564, fut disciple de *Raphaël* qui le fit quelquefois travailler à ses tableaux. Médiocre dans le genre de l'histoire, il peignoit beaucoup mieux les fleurs, les fruits, les animaux.

NARBONNE, (Aymery, vicomte de) amiral de France, mort en 1382, conduisit *Blanche de Bourbon* à *Pierre le Cruel*, et fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers. Il étoit par les femmes de l'ancienne maison des vicomtes de Narbonne qui remonte au Xe siècle, et qui subsiste.

NATOIRE, (Charles) mort directeur de l'académie de Peinture à Rome, où il mourut en 1775, étoit né à Nîmes en 1700. Ses tableaux sont estimés pour la beauté et la correction du dessin.

NAVEAU, (Jean-Baptiste) fermier des devoirs de Bretagne, né à Puiseaux en 1716, et mort en 1762, a publié en 1757, en 2 volumes in-12, *Le Financier Citoyen* : deux mots qu'on n'avoit guères vu ensemble. Ce livre renferme quelques observations utiles.

NAULO, (N**) de Lyon, fut un arithméticien, que ses *Calculs, rendus faciles pour les négocians*, doivent tirer de l'oubli. Il est mort au milieu du siècle passé.

NECKER, (Suzanne-N.) fille d'un ministre Protestant, acquit un grand nombre de connoissances, et s'attacha d'abord à l'éducation d'une jeune personne de Genève, qu'elle quitta pour s'unir à M. *Necker*, qui n'étoit encore que simple commis d'un banquier Suisse. Elle suivit la fortune de son époux dans toutes ses chances. Lorsque ce dernier fut parvenu à la direction des finances de France, Mad. *Necker*, loin d'en prendre plus d'orgueil, ne se servit de son pouvoir que pour augmenter le bien qu'elle se plaisoit à faire. Son occupa-

tion favorite fut de contribuer à l'amélioration du régime intérieur des hôpitaux, et de diriger elle-même un hospice de charité qu'elle établit à ses frais près de Paris. Son caractère obligeant et son esprit facile, lui donnèrent beaucoup d'amis parmi les gens de lettres. *Thomas* et *Buffon* étoient du nombre. Elle appeloit le premier *l'Homme de ce siècle*, et le second *l'Homme des siècles*. Après la retraite de M. *Necker*, elle le suivit à Coppet en Suisse, et y est morte en 1794. On lui doit les ouvrages suivans : I. Des *Inhumations précipitées*, 1790, in-8.° II. *Mémoire* sur l'établissement des hospices, in-8.° III. *Réflexions* sur le divorce, 1795, in-8.° L'auteur, née dans une religion qui autorise le divorce, n'en soutient pas moins, dans cet écrit, l'indissolubilité de l'union conjugale. On y trouve plus de sentiment que de raisonnement. Le style en est souvent peu naturel et trop précieux. Des comparaisons le surchargent, et n'ont pas toujours une juste application. Mad. *Necker* y oublie son sujet pour s'occuper d'elle, de sa famille, de son époux. C'est une terrible tentation que celle de trouver l'occasion de se louer, et de ne pas le faire ; aussi n'y résiste-t-elle pas. Cet écrit, très-censuré, offre cependant beaucoup d'idées fortes et touchantes, et on en peut juger par celles-ci : « Le mariage réunit nos affections éparses ; il met deux ames en communauté de vie, et la différence des sexes et des facultés empêche que ces deux ames ne soient jamais rivales. — Les hommes aiment la gloire ; les femmes en montrent le chemin et décident les succès. Ce sont les blanches colombes qui conduisirent *Enée* au rameau d'or. — La solitude est sans doute un des plus grands malheurs de l'âge avancé. Etre deux est déjà un moyen de se rassurer dans les ténèbres qui environnent le tombeau ; mais il faut une grande réunion de bienfaits et d'estime, pour que des vieillards, s'aidant mutuellement à supporter le poids des années, parviennent à se le rendre agréable. — Il faut que de longs jours représentent une longue suite de sentimens délicats et d'actions nobles ; il faut que le son d'une voix chérie, un reste de feu dans les regards, des paroles sensibles et toujours amies, soient pour les époux comme ces airs connus qui rappellent à une grande distance les plaisirs de la jeunesse et les douceurs de la patrie, qui nous y ramènent et nous y retiennent pour vivre et mourir dans son sein. — Deux vies qui ont toujours fait partie l'une de l'autre, deviennent encore plus inséparables après une longue et paisible union. Lorsque tout nous abandonne, un seul ami, une seule amie nous restent : notre existence est suspendue au souffle dont ils sont animés. La terre dévastée par le temps de tout ce qui l'embellissoit autrefois, n'est peuplée pour nous que par un seul être qui nous ressemble. Tous les autres nous sont étrangers. — Ah ! qui pourroit supporter d'être jeté seul dans cette plage inconnue de la vieillesse ! Nos goûts sont changés ; nos passions sont affoiblies ; le témoignage et l'affection d'un autre sont les seules preuves de la continuité de notre existence. Le sentiment seul nous apprend à nous reconnoître ; il commande

au temps d'alléger son empire. Ainsi, loin de regretter le monde qui nous fuit, nous le fuyons à notre tour. Nous échappons à des intérêts qui ne nous atteignent déjà plus, nos pensées s'agrandissent comme les ombres à l'approche de la nuit ; et un dernier rayon d'amour, qui n'est plus qu'un rayon divin, semble former la nuance des plus purs sentimens que nous puissions éprouver sur la terre, avec ceux qui nous pénétreront dans le ciel. » IV. *Mélanges* extraits des manuscrits de Mad. *Necker*, 1798, 8 vol. in-8.° Ils ont été publiés après la mort de l'auteur. En général, on trouve dans tous ses ouvrages un grand nombre de pensées vraies et fines, des tableaux d'un beau coloris, des conseils sages et bien exprimés ; mais on peut plusieurs fois lui appliquer ce que *Voltaire* a dit de l'éloge de *Colbert* par son époux : « qu'il y a autant de mauvais que de bon, autant de phrases obscures que de claires, autant de mots impropres que d'expressions justes, autant d'exagérations que de vérités. » Moins de desir de jouer un rôle, auroit peut-être diminué sa célébrité et augmenté son bonheur. *Thomas* qui lui a consacré des vers adressés à *Suzanne*, fait ainsi indirectement l'éloge de Mad. *Necker*, dans son *Essai sur les Femmes* : « Celle qui est véritablement estimable, est la femme qui, prenant dans le monde les charmes de la société, c'est-à-dire le goût, la grace et l'esprit, sait en même temps sauver sa raison et son cœur de cette vanité froide, de cette fausse sensibilité qui naissent de l'esprit de société ; celle qui, asservie malgré elle aux conventions et aux usages, ne perd point de vue la nature, et se retourne encore quelquefois vers elle pour l'honorer du moins par ses regrets ; celle qui, par son état, forcée à la dépense et au luxe, choisit du moins des dépenses utiles, et associe l'indigence industrieuse à sa richesse ; celle qui, en cultivant la philosophie et les lettres, les aime pour elles-mêmes, non pour une vaine réputation ; celle enfin qui, parmi tant de légéreté, a un caractère, qui dans la foule a conservé une ame, qui dans le monde ose avouer son ami, après l'avoir entendu calomnier, qui ose le défendre quand il doit n'en rien savoir, qui hors de sa maison et chez elle sait garder son estime à la vertu, son mépris au vice et sa sensibilité à l'amitié. »

I. NÉEDHAM, (Marchamont) médecin, né à Burford en 1620, abandonna pendant quelque temps l'art de guérir pour celui de gouverner. Il ne fut ni roi ni ministre ; mais il publia, sous le protectorat de *Cromwell*, un Traité de *la Souveraineté du peuple et de l'excellence d'un état libre*, traduit en françois par *Mandard*, Paris, 1791, 2 vol. in-8.° *Néedham*, en posant le principe de la souveraineté du peuple, flattoit alors la passion qui dominoit dans sa patrie. Son ouvrage est savant, méthodique et hardi. Il recueille toutes les preuves que lui fournit l'histoire, et cherche à répondre aux objections qu'on tire des *orages*, de l'*esprit de faction* qui règnent dans les administrations populaires, et de l'*ingratitude* du peuple. *Charles II*, rétabli sur le trône de ses pères, lui accorda son pardon ; il se consacra alors

à la médecine, et après de grands succès dans l'exercice de cet art, il amassa une fortune considérable, et mourut en 1718.

* II. NÉEDHAM, (Jean Tuberville) né à Londres le 10 septembre 1713, étoit de la branche puînée de la famille dont milord *Kilmotey* est le chef. Né dans la religion Catholique, il s'établit, en 1768, dans le séminaire des Anglois à Paris, et devint correspondant de l'académie des Sciences, et ensuite membre de la Société royale de Londres en 1749. Il est le premier ecclésiastique Catholique que cette compagnie ait adopté. Le gouvernement des Pays-Bas l'appela, en 1769, pour concourir à l'établissement d'une société littéraire. Il mourut le 30 décembre 1781, à Bruxelles, où il étoit recteur de l'académie des Sciences et Belles-Lettres. Il s'est fait un nom distingué par des connoissances étendues et variées, surtout dans la physique et l'histoire naturelle. Des observations pénibles sur des objets non moins inaccessibles aux yeux qu'à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de M. *de Buffon*, et ont préparé le système sur la génération des êtres vivans, publié par le *Pline* François. Quoique ses expériences sur les animaux microscopiques n'aient pas eu le succès qu'il leur a supposé, elles ne méritent pas le mépris que *Voltaire* leur a prodigué. *Néedham*, malgré l'abus que des hommes superficiels pourroient faire de quelques-unes de ses hypothèses, étoit inébranlable dans les bons principes et dans son attachement au Christianisme. Il avoit plus de science qu'il n'avoit de talent de la faire paroître. Soit modestie, soit éloignement naturel du bruit, soit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangère, ou je ne sais quelle opposition qui se trouve quelquefois entre la multitude et la précision des idées; l'estimable académicien parlant ou écrivant, paroissoit presque toujours au-dessous de ce qu'il étoit en effet. On a de lui : I. Diverses *Observations* insérées dans l'Histoire naturelle de M. *de Buffon*. II. *Nouvelles Recherches sur les découvertes microscopiques et la génération des corps organisés*, traduites en françois par *Lavirotte*, Paris, 1750, in-8.° III. Des notes sur les *Recherches microscopiques* de *Spalanzani*, à la suite de l'ouvrage de cet auteur; Paris, 1769, 2 vol. in-8.° IV. Des *Recherches sur la nature et la religion*.

* NÉEL, (Louis-Balthazar) mort à Rouen sa patrie en 1754, est auteur de : I. *Voyage de Paris à Saint-Cloud, par mer et par terre*, 1751, in-12 : bagatelle agréable et plaisante qu'on lit avec plaisir. II. *Histoire du maréchal de Saxe*, 1752, trois vol. in-12. III. *Histoire de* Louis *duc d'Orléans, fils du régent*, 1753, in-12. IV. Et de plusieurs *Pièces de vers* sur différens sujets. Son style est quelquefois gêné, et sa poésie foible; on y trouve cependant quelques bons vers.

* III. NÉMÉSIEN, (*Aurelius-Olympius-Nemesianus*) poëte Latin natif de Carthage, vivoit vers l'an 281, sous l'empire de *Numérien*, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poésie. On ne sait rien de particulier sur sa vie, sinon qu'il avoit les qualités

du cœur jointes à celles de l'esprit. On croit qu'il périt dans les proscriptions qui ensanglantèrent le commencement du règne de *Dioclétien*. Il nous reste de lui des fragmens d'un poëme intitulé, *Cynegetica*, sive *De Venatione*, adressé à *Carin* et à *Numérien*, après la mort de leur père *Carus*. Ce poëme dont il ne reste que le commencement et environ 330 vers, étoit resté inconnu pendant douze siècles. *Sannasar* dans son voyage en France, le découvrit manuscrit à Tours et l'emporta en Italie. Il parut bientôt imprimé à Venise par *Pierre Manuce*, fils du célèbre *Alde Manuce*. Il est plus connu par quatre *Eglogues*, qui ne sont pas sans mérite. Le dessein en est assez régulier, les idées fines, et les vers ne manquent ni de tour ni d'élégance. Du temps de *Charlemagne*, elles étoient au nombre des ouvrages classiques. Nous en avons une traduction en françois par *Mairault*, dont la fidélité, l'exactitude, la précision et l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'histoire, une érudition variée, et beaucoup de critique. Depuis la traduction de *Mairault*, il en a paru une autre à Paris, l'an 8, par M. *Latour*, traducteur de *Claudien*. Celle-ci ne fera pas oublier la première. Les écrits de *Némésien* ont été imprimés avec ceux de *Calpurnius* et de *Gratius*, dans les *Poëtæ rei Venaticæ*, Leyde, 1731, deux vol. in-4.° Les autres éditions de *Némésien* et de *Gratius*, sont d'Augsbourg, 1534, in-8°; de Venise, la même année; de Lyon chez les *Gryphe*, en 1527 et 1573; de Hanau en 1613; de Leipzig, en 1659; de Londres, en 1629, chez *Johnson*, etc. Ces deux poëtes se trouvent encore dans les collections de *Seyerabondius* en 1582, de *Pithou* en 1590, de *Vlitius* en 1645, de *Maittaire* en 1713, et de *Burmann* en 1731.

* II. NEMOURS, (Jacques de Savoie, duc de) fils de *Philippe de Savoie*, duc de Nemours, et de *Charlotte d'Orléans Longueville*, né à l'abbaye de Vauluisant en Champagne l'an 1531, signala son courage sous *Henri II*. Après avoir servi avec éclat en Piémont et en Italie, il fut fait colonel général de la cavalerie. Il réduisit le Dauphiné, défit par deux fois le baron *des Adrets*, le ramena dans le parti du roi, contribua à sauver *Charles IX* à Meaux où les rebelles étoient près de l'investir, se trouva à la bataille de Saint-Denis, s'opposa au duc de *Deux-Ponts* en 1569, et mourut à Anneci en 1585. Ce prince étoit aussi recommandable par les qualités du cœur et par sa générosité, que par son esprit et son savoir. Il parloit diverses langues, écrivoit dans la sienne avec beaucoup de facilité en vers et en prose, et joignoit à tous ces avantages les agrémens de la figure. Il avoit de *Françoise de Rohan de la Garnache*, (*Voyez* Garnache) un fils qui fut déclaré illégitime par arrêt du parlement en 1566. Il se maria depuis à *Anne d'Est* veuve de *François* duc de *Guise* tué devant Orléans, et qui en eut plusieurs enfans. Cette princesse n'en donna pas moins au duc de *Nemours*, dont la postérité masculine s'est éteinte dans *Henri* duc de *Nemours*, mort en 1659. La veuve de *Jac-*

ques de Nemours, figura dans la ligue sous le nom de *Duchesse de Nemours*; et comme elle étoit bossue, sa figure et son enthousiasme fournirent des sujets de plaisanterie aux Royalistes. Elle mourut à Paris en 1607, à 76 ans.

NEMOURS, (la duchesse de) *Voyez la fin de* NEMOURS, n.° II.

* I. NEPOS, (*Cornelius*) historien Latin, natif d'Hostilie près de Vérone, florissoit du temps de l'empereur *Auguste*. Il étoit ami de *Cicéron* et d'*Atticus*, qui chérissoit en lui un esprit délicat et un caractère enjoué. De tous les ouvrages dont il avoit enrichi la littérature, il ne nous reste que le premier livre de ses VIES *des plus illustres Capitaines Grecs et Romains*, et quelque chose du second. On les a long-temps attribués à *Æmilius Probus*, qui les publia, dit-on, sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes graces de *Théodose*. Cet ouvrage est écrit avec la précision et l'élégance qui faisoient le caractère des écrivains du siècle d'*Auguste*. L'auteur sème de fleurs ses récits, mais sans profusion. Il sait donner aux plus simples un coloris agréable. Tout y est rangé dans un ordre clair et net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées; mais celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, et respirent la vertu. Sa Vie d'*Atticus* est l'une des plus intéressantes; mais il altère la vérité en faveur de l'amitié, lorsqu'il avance qu'il ne mettoit point d'argent à intérêt; qu'il n'étoit jamais entré dans aucune intrigue; qu'il avoit toujours eu pour *Cicéron* une amitié constante et fidelle, etc. etc. Nous avons une traduction prolixe et froide de *Cornelius Nepos*, par le Père *le Gras* de l'Oratoire, qui l'a enrichie de notes utiles; et une autre par M. l'abbé *Paul*, publiée en 1781, in-12. Les meilleures éditions de cet historien sont: I. Celle *ad usum Delphini*, à Paris, *Léonard*, 1674, in-4°, donnée par *Courtin*. II. Celle de *Cuick*, in-8°, 1542, à Utrecht. III. Celle dite *Variorum*, in-8°, Leyde, 1734. *Constelier* en a publié une édition en 1745, in-12. Elle est décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles et les anciens monumens. M. *Philippe* la dirigea.

II. NÉRI, (Pompée) né à Florence en 1707, d'un père jurisconsulte éclairé, étudia la philosophie et les lois dans l'université de Pise. Il obtint bientôt une chaire de droit public dans cette université. Lors de l'extinction de la maison de *Médicis*, la Toscane ayant passé à *François* duc de Lorraine, il fut choisi pour un des secrétaires du conseil, et il occupa cet emploi jusqu'en 1749, qu'il fut nommé par l'impératrice *Marie-Thérèse*, président de la Junte des impôts de la Lombardie Autrichienne à Milan. L'impératrice ayant formé avec le roi de Sardaigne, le projet d'un réglement sur les monnoies, *Néri* fut mis à la tête de la commission qu'on établit pour cet objet. Rappelé dans sa patrie en 1758, par le grand duc *Léopold*, il y fonda l'académie de Botanique, dont il forma le plan et dicta les statuts. Il est mort à Florence le 14 septembre 1776, laissant une bibliothèque qu'on regardoit comme une des plus riches de l'Europe pour la

partie de la jurisprudence. Ses ouvrages sont : I. *Discours* sur la compilation d'un nouveau code de lois municipales pour la Toscane. II. *Observations sur l'état ancien et actuel de la Noblesse de Toscane.* III. *Description de l'état où se trouve le système universel d'impositions dans le duché de Milan.* Il opéra dans cette partie des changemens avantageux, et prévint les désordres qui accompagnent d'ordinaire les réformes subites. IV. *Observations sur le prix légal des Monnoies et la difficulté de le fixer et de le soutenir.* —Il y a eu un savant du nom de *Néri*, (*Antoine*) dont nous avons un livre curieux imprimé à Florence, 1612, in-4°, sous ce titre : *Dell' Arte verraria, lib. VII;* (*Voyez* KUNCKEL) et un dominicain nommé *Thomas Neri*, qui consacra sa plume à défendre le fameux *Savonarole*, son confrère.

* II. NEVERS, (Louis *de Gonzague*, duc de Nevers) fils de *Fréderic II* duc de Mantoue, naquit en 1538. Ayant passé de bonne heure en France, il devint duc de Nevers en 1565 par son mariage avec *Henriette* de Clèves, héritière de ce duché. Il servit avec distinction sous *Henri II*, *Charles IX* et *Henri III.* Il obtint le gouvernement de Champagne, et fut le premier chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il avoit été blessé à la cuisse en 1567, en combattant contre les Calvinistes. On a prétendu que des propos durs que *Henri IV* lui tint dans le conseil, l'affligèrent tellement que ses blessures se r'ouvrirent. Il mourut peu de jours après, en octobre 1595, à 56 ans. Si la cause de sa mort est véritable, on peut dire qu'il méritoit un meilleur sort ; car s'il eut des emplois considérables en France, il en fut digne par ses talens, ses vertus et ses services. M. *Turpin* a publié son *Histoire*, Paris, 1790, in-12. Nous avions déjà ses *Mémoires* publiés par *Gomberville*, 1665, 2 vol. in-folio. Ils renferment des choses curieuses, et s'étendent depuis 1574 jusqu'en 1595. On y a joint beaucoup de pièces intéressantes, dont quelques-unes vont jusques en 1610, année de la mort de *Henri IV. Voyez* I. GONZAGUE.

NEVEU, (Guillaume) avocat au présidial de Lyon, a été l'éditeur des Œuvres de *Nicolas Boyer*, président au parlement de Bourgogne en 1558.

* III. NEUFVILLE, (François de) fils du précédent, duc de *Villeroy*, pair et maréchal de France, etc., commanda en Lombardie, où il fut fait prisonnier à Crémone, le premier février 1702. Lorsqu'il fut choisi pour aller commander en Italie, toute la cour s'empressa de le complimenter ; le maréchal *de Duras* fut le seul qui lui dit : *Je garde mon compliment pour votre retour.* Les ennemis le rendirent sans rançon : ce qui nous coûta plus cher, dit *Duclos*, que si on l'eût payée pour le faire retenir. Au lieu de se borner au métier de courtisan, il alla en Flandre, et eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramillies, le 23 mai 1706. La perte étoit égale de part et d'autre, lorsque les troupes Françoises se débandèrent pour fuir plus vîte. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa cavalerie après les

fuyards ; un grand nombre fut pris, avec l'artillerie, les bagages et les caissons qui se trouvèrent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre d'état, chef du conseil des finances et gouverneur du roi *Louis XV*, auquel il parla peut-être plus de sa puissance que de ses devoirs à l'égard de son peuple. Il mourut à Paris le 18 juillet 1730, à 87 ans, regardé comme un général incapable et un seigneur hautain ; mais comme un honnête homme, fidelle à l'amitié, généreux et bienfaisant. (*Voy.* MONNOYE). Ces qualités l'avoient rendu le favori de *Louis XIV*. Dans les orages de la cour, il parla hautement pour ses amis. Lorsque les sceaux furent ôtés au chancelier *d'Aguesseau*, il s'éleva contre cette injustice, et il dit à *d'Armenonville*, son successeur : *Je ne vous fais point de compliment, persuadé que vous êtes fâché de succéder à un homme comme M.* d'Aguesseau.

NEUKIRCH, conseiller d'état du margrave d'Anspach, fut un poëte agréable, quoique dans sa jeunesse il ait déparé ses poésies par une foule de comparaisons avec les drogues du Levant, que les voyages que l'on faisoit aux Indes rendoient à la mode dans son pays. Ayant été nommé gouverneur du fils du margrave, il crut ne pouvoir mieux s'acquitter de l'éducation de son élève, qu'en traduisant pour lui, le *Télémaque* en vers. Il est mort au milieu du 18e siècle.

NEUVILLÉ, (Didier-Pierre Chicanau de) né à Nanci en 1720, d'une famille noble, fut successivement garde du roi de Pologne *Stanislas*, avocat, inspecteur de la librairie à Nîmes, ecclésiastique, et enfin professeur d'histoire au collége Royal de Toulouse. C'est dans cette ville qu'il mourut, en octobre 1781, aimé pour ses qualités sociales, et estimé pour la variété de ses connoissances. On a de lui, quelques petits ouvrages en vers et en prose. Mais le seul qui soit resté, est une compilation très-connue, parce qu'elle est faite avec choix et écrite avec soin. C'est le *Dictionnaire philosophique*, ou *Introduction à la connoissance de l'homme*, 1762, in-8.° *Vauvenargues*, *Duclos*, *Trublet*, *d'Alembert* sont les auteurs dans lesquels le rédacteur a principalement puisé.

II. NICIAS d'Athènes, célèbre peintre, fut le premier qui trouva l'art des enfoncemens, et de procurer ainsi à ses figures des reflets, des ombres, et ces arrondissemens de traits qui en font le charme : il peignoit supérieurement les femmes. Il refusa 60 talens d'un tableau où il avoit représenté l'enfer, tel qu'il est décrit par *Homère*, préférant en faire don à sa patrie. On admiroit encore de lui une dryade que *Silanus* apporta de Grèce à Rome, avec un *Bacchus* du même artiste, qui fut placé dans le temple de la *Discorde*. *Nicias* vivoit 330 ans avant J. C. Il avoit été élève d'*Antidotus*.

NICON, *Voyez* NIKON.

NIEL, (N.) musicien, mort vers 1760, a fait la musique de plusieurs grands ballets de l'Opéra.

NIEULANT, (Guillaume) célèbre paysagiste, né à Anvers en 1584, mort à Amsterdam en 1635. On a gravé d'après lui.

NILHISDALE, (N.) Angloise célèbre par sa tendresse conjugale, sauva la vie à son époux condamné à mort en 1716, comme ayant secondé le roi *Jacques* dans son entreprise pour remonter sur le trône. La veille du jour fixé pour l'exécution, miladi *Nilhisdale* entre dans la tour, un mouchoir sur les yeux et dans l'attitude d'une femme désolée. Aussitôt elle change de vêtement avec son mari qui étoit de même taille qu'elle, et le fait évader. Le lendemain le ministre qui vint pour préparer le prisonnier à son dernier moment, trouva une femme au lieu d'un homme. La cour consultée sur cet événement, ordonna de mettre en liberté miladi *Nilhisdale*, qui alla rejoindre son mari en France.

NINO DE GUEVARA, (N.) peintre célèbre, né à Madrid en 1631, mort en 1698, embellit les églises de Cordoue, de Malaga et de Grenade, de ses ouvrages. Sa touche est ferme, son coloris vrai, et son dessin très-correct. Formé sur les peintres Italiens, Espagnols et François, il se fit une manière particulière, qui tenoit de toutes les trois.

* II. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE, (Pierre-Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche. Il fit ses premières classes au collége des Jésuites, sa rhétorique et sa philosophie au Plessis. Né dans le sein de la fortune, et neveu d'un fermier général, il eut le courage d'écarter toutes les illusions qui l'entouroient, et de se livrer à l'amour de l'étude. Il répandit son ame dans des vers, qu'il ne montroit qu'à ses intimes amis. Il négligeoit même depuis long-temps les talens qu'il avoit reçus de la nature, lorsque *La Mothe*, cet esprit si fécond en paradoxes ingénieux, fit paroître son système de la poésie en prose. *La Faye*, quoique ami de ce poëte détracteur de la poésie, prit le parti de *la Chaussée* dans sa querelle. Ce fut ce qui donna naissance à son *Epître à Clio :* ouvrage plein d'une saine critique, sage, mais froid ; et sans cette énergie qui caractérise les Epîtres des *Boileau*, des *Rousseau* et des *Voltaire*. Animé par le succès de ce petit Poëme, il se livra au théâtre. Les lauriers qu'il y cueillit, lui méritèrent une place à l'académie Françoise. Il y fut reçu en 1736. Son discours de remerciment, moitié prose et moitié vers, fut applaudi. Cet ingénieux académicien mourut, le 14 mars 1754, âgé de 62 ans, avec la tranquillité d'un sage. Son sang froid dans ses derniers momens, lui permit des plaisanteries jusques sur son successeur à l'académie. Il s'étoit opposé à la réception de *Bougainville*, qui, ambitieux du titre d'académicien, avoit employé toutes sortes de moyens pour l'obtenir. *La Chaussée* réfléchissant qu'après sa mort ce candidat devoit trouver moins d'obstacles, dit : *Il seroit plaisant que ma place lui fût donnée.* Elle le fut en effet, et *Bougainville* loua *la Chaussée*, comme s'il avoit eu à s'en louer. Ce poëte n'oublioit pas aussi facilement les offenses que son successeur. Ayant à se plaindre de *Piron*, auteur d'une Epigramme contre ses Comédies, il traversa son élection à la place d'académicien. Aussi les amis de *Piron* le comparèrent-ils au *la Rancune* du roman comique de *Scarron*. *La Chaussée* étoit d'ailleurs un homme

aimable et un honnête homme. Quant à son mérite dramatique, cet auteur a de la raison, de la noblesse, du sentiment, du pathétique, et il tourne bien un vers. Il s'est exercé avec succès dans le comique larmoyant. On peut mettre à la tête de ses Comédies l'*Ecole des Mères*, le premier des Drames romanesques au goût des bons juges. Une mère qui voit les sottises de son fils, qui les sent, et qui ne peut s'empêcher de les favoriser, forme un contraste très-saillant avec la fermeté du bon *Argant*, homme simple, sage et sans ridicule. *Mélanide* fut le triomphe de *la Chaussée*; elle est pleine de sentiment, de chaleur, et de détails bien rendus. L'action est un peu lente dans les premiers actes; mais elle marche avec vivacité dans les derniers. Le célèbre *Piron*, jaloux de voir *Mélanide* jouir du même succès que la *Métromanie*, plaisanta beaucoup sur les Comédies attendrissantes, qu'il comparoit à de froids Sermons. *Tu vas donc entendre prêcher le Père LA CHAUSSÉE?* dit-il un jour à un de ses amis, qu'il rencontra allant à *Mélanide*. On lui attribua même des couplets fort piquans, dont *Collé* est le véritable auteur. Le comique larmoyant y est représenté comme un genre fantasque, comme une comédie bâtarde, flasque avorton de la tragédie, et qui n'a de ce dernier genre que le ton pleureur et l'ennui. On y dit des pièces de *la Chaussée*, que les plans semblent faits par *la Grange*, et les vers par l'abbé *Pellegrin*. On finit par ce couplet :

Révérend Père *la Chaussée*,
Prédicateur du saint Vallon,
Portes ta morale glacée
Loin des neuf sœurs et d'*Apollon*.
Ne crois pas, *Cotin* dramatique,
A la Muse du vrai comique
Devoir tes passagers succès :
Non, la véritable *Thalie*
S'endormit à chaque homélie
Que tu fis prêcher aux François.

« Cependant, dit M. *de la Harpe*, l'*Andrienne* des anciens, transportée sur notre théâtre, étoit absolument une comédie larmoyante. Elle offroit un fonds d'aventures romanesques, des caractères passionnés, et l'intérêt alloit quelquefois jusqu'aux larmes; c'est qu'en effet la comédie n'exclut rien de tout cela. La peinture de la vie humaine doit nous présenter des passions, comme elle nous montre des travers et des ridicules; et tous ces objets sont également du ressort de la bonne comédie. Nous nous sommes long-temps persuadés que la comédie ne devoit que faire rire, et c'est avec ces préjugés étroits que l'on circonscrit l'étendue des arts et le vol du génie. Certainement le *Misantrope* et le *Tartuffe*, deux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ne sont pas toujours plaisans, quoiqu'ils le soient souvent et beaucoup. — *La Chaussée* est venu ensuite, et trouvant qu'on avoit saisi les grands caractères et les grands ridicules, il a tâché de joindre une morale douce et utile à des situations touchantes. Ce sont des romans en dialogue, mais ces romans peignent des mœurs vraies; ils intéressent, et sont versifiés en général avec assez de pureté et d'élégance. Voilà sans doute assez de mérite, pour justifier tous les succès qu'on lui a tant reprochés de son vivant, et qui ont augmenté après sa mort. » *Maximien*, tragédie bien conduite, a quelques beautés, ainsi que le *Préjugé à la*

mode, qui est intéressant, malgré quelques scènes froides et languissantes, dans les premiers actes, quelques caractères outrés et des plaisanteries froides. Mais le fonds du sujet, le ton de vertu qui y règne, l'élégance et la pureté du style, un grand nombre de vers heureux, et la chaleur qui anime les derniers actes, la feront toujours lire avec plaisir. Après ces quatre pièces, auxquelles on pourroit joindre encore la *Gouvernante*, pièce en cinq actes, on ne voit plus chez lui que des ouvrages très-médiocres, où règne un mauvais goût de roman, qui déprime beaucoup le talent de *la Chaussée*. Rien de vrai, rien de naturel, point de ces plans heureux, qui se développent sans peine, et qui nous offrent une action qui attache sans fatiguer. *La Chaussée*, même dans le genre larmoyant, n'a pas rempli entièrement sa carrière. Que l'on compare tout son Théâtre au seul *George Barneveld* ou *le Marchand de Londres*, et l'on verra combien le François en ce genre est inférieur à l'Anglois. Son style, dans ses mauvaises pièces, est lâche, diffus, traînant et souvent froid. Malgré ces observations sévères, il aura un rang distingué sur le Parnasse; il sera regardé comme un des premiers auteurs dans une branche du Théâtre, connue avant lui, mais qu'il a fait revivre. —Voici, suivant *Voltaire*, à quelle occasion il ressuscita ce genre. Quelques personnes s'amusoient à jouer dans un château quelques petites comédies, qui tenoient de ces farces qu'on appelle *Parades*. On en fit une en 1732, dont le principal personnage étoit le fils d'un Négociant de Bordeaux, très-bon homme, et marin fort grossier, lequel ayant perdu sa femme et son fils, venoit se remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde. Sa femme étoit une impertinente, qui étoit venue faire la grande dame dans la capitale, manger une bonne partie du bien acquis par son mari, et marier son fils à une demoiselle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, se donnoit des airs de seigneur; et son plus grand air étoit de mépriser beaucoup sa femme, laquelle étoit un modèle de vertu et de raison. Cette jeune femme l'accabloit de bons procédés sans se plaindre, payoit ses dettes secrétement quand il avoit joué et perdu sur sa parole, et lui faisoit tenir de petits présens très-galans sous des noms supposés. Cette conduite rendoit notre jeune homme encore plus fat. Le Marin revenoit à la fin de la pièce, et mettoit ordre à tout. Une Actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée Mlle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourroit faire une comédie très-intéressante, et d'un genre tout nouveau pour les François, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croiroit en effet que c'est un ridicule d'aimer sa femme, et d'une épouse respectable qui forceroit enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa *Voltaire* d'en faire une pièce régulière, noblement écrite; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à *la Chaussée*, jeune homme qui faisoit très-bien les vers, et qui avoit de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*. Cette pièce quoique attendrissante et

bien écrite, étoit froide auprès de celles de *Molière* et de *Regnard*; elle ressembloit, dit un homme de goût, à un homme un peu pesant, qui danse avec plus de justesse que de grace. L'auteur voulut mêler la plaisanterie au sentiment : mais ses railleries sont presque toujours froides et forcées. «La comédie larmoyante, dit *Voltaire*, n'est au fonds qu'un monstre, né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique. Celui qui n'a pas le don du comique, cherche à y suppléer par l'intérêt ; il ne peut s'élever au cothurne ; il rehausse un peu le brodequin. Il peut arriver, sans doute, des aventures très-funestes à de simples citoyens : mais elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme *Pompée*, mais la mort de *Pompée* fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois.» Les ŒUVRES de Théâtre de *la Chaussée* ont été imprimées à Paris, 1763, en cinq petits vol. in-12.

NIVELON, (N.) fut le plus célèbre danseur de son temps. Il avoit imaginé une danse de Suisses, dans laquelle il excelloit. Sur la fin de ses jours il devint entrepreneur d'un spectacle, où il se ruina, et qui fut fermé en 1712. Son fils, héritier de ses talens, débuta à Paris, en 1728, par une entrée de paysan en sabots, qui fit courir toute la ville. Ce dernier exécutoit les danses grotesques avec la plus grande légéreté, et en composoit lui-même les airs. Il a légué à sa famille son goût pour la danse et ses succès.

NIVERNOIS, (Louis-Jules MANCINI duc de) ministre d'état, membre de l'académie Françoise et de celle des Belles-Lettres, naquit à Paris le 16 décembre 1716, et étoit petit-fils du duc de *Nevers*, connu par son esprit et son goût pour la poésie. (*Voyez* III. NEVERS.) Après avoir suivi quelque temps la carrière militaire, le jeune *Nivernois* fut nommé ambassadeur à Rome, puis à Berlin, où il fut très-accueilli de *Frédéric*; enfin à Londres, où il négocia la paix de 1763. Par-tout il se conduisit en ministre éclairé, sage et prudent, tempérant l'austérité de ses fonctions par les charmes de ses discours, et unissant les graces à la dignité. De retour à Paris, les lettres le possédèrent entièrement, et ses ouvrages lui eussent fait un nom distingué, s'il ne l'eût été déjà par sa naissance et ses services publics ; aussi un poëte moderne a dit avec raison :

Nivernois au Parnasse est encore duc
et pair.

la facilité de son esprit se montre dans la variété de ses productions. Ses imitations de *Virgile*, d'*Horace*, de *Tibulle*, d'*Ovide*, de l'*Arioste* et de *Milton*, sont faites avec goût, et sont aussi naturelles que ce morceau imité par lui, de la seizième Ode d'*Horace* :

Un clair ruisseau, de petits bois,
Une fraiche et tendre prairie,
Me font un trésor que les rois
Ne pourroient voir qu'avec envie.
Je préfère l'obscurité
Qui suit la médiocrité,
A l'éclat qui suit la puissance.
Le riche est au sein des plaisirs
Moins heureux par la jouissance
Que malheureux par ses desirs.

Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil *Plutus* étale ;
Ni vins rares, ni mets exquis
Ne couvrent ma table frugale ;
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure nécessité
J'ignore l'affligeante peine.
Je jouis d'un destin heureux :
Et n'ai-je pas toujours *Mécène*,
Si je voulois former des vœux ?

Les fables et les chansons de *Nivernois* furent renommées par leur délicatesse. On peut en juger par celle-ci, intitulée, *mes Souhaits :*

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connois, Amour, celle qui sous ses loix
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrois moins belle que gentille,
Trop de fadeur suit de près la beauté,
Simples attraits piquent la volupté,
Du feu d'amour joli minois pétille.

Je la voudrois moins coquette que tendre,
Sans être Agnès ayant peu de desir,
Sans le chercher se livrant au plaisir,
Et l'augmentant en voulant se défendre.

Je la voudrois simple dans sa parure,
Sans négliger le soin de ses appas ;
Car un peu d'art qui ne s'apperçoit pas,
Ajoute encore un prix à la nature.

Je la voudrois n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer ;
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.

Les poésies fugitives de l'auteur ont de l'à-propos, et luttent souvent d'agrément avec celles de *Voltaire ;* telle est cette réponse à Mad. *de Mirepoix* qui lui avoit envoyé de ses cheveux blancs, et que sa briéveté nous permet de citer encore :

Quoi ! vous parlez de cheveux blancs !
Laissons, laissons courir le temps ;
Que vous importe son ravage ?
Les Amours sont toujours enfans,
Et les Graces sont de tout âge.
Pour moi, *Thémire*, je le sens,
Je suis toujours dans mon printemps
Quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avois que dix-huit ans,
Je pourrois aimer plus long-temps,
Mais non pas aimer davantage.

Nivernois mis en prison, malgré son grand âge, sous le gouvernement de *Robespierre*, y resta jusqu'au neuf thermidor; mais il ne jouit que deux ans de sa liberté, étant mort le 7 ventôse de l'an 6, (1798) âgé de 82 ans. Il conserva jusqu'au dernier moment son goût pour la poésie; et dans la matinée même du jour de sa mort, il écrivit à son médecin ce billet en vers, pour le dissuader d'en appeler d'autres en consultation :

« Je n'en veux point d'autre en ma cure,
J'ai l'amitié, j'ai la nature
Qui font bonne guerre au trépas ;
Mais peut-être dame nature
A déjà décidé mon cas ;
Ah ! du moins, sans changer d'allure,
Je veux mourir entre vos bras. »

Les ouvrages de cet auteur sont : I. *Lettres* sur l'usage de l'esprit, dans la société, la solitude et les affaires. II. *Dialogues des Morts.* Ils sont au nombre de quatre, et offrent des rapprochemens heureux et philosophiques. III. *Réflexions* sur le génie d'*Horace*, de *Despréaux* et de *Jean-Baptiste Rousseau*, in-12. « Malgré la contagion du mauvais exemple que commençoient à donner quelques gens de lettres, dit M. *Palissot*, *Nivernois* rend à *Despréaux* une justice que l'on affecte aujourd'hui de lui refuser, même dans des poétiques. Il nous semble à cet égard, d'autant plus

digne d'éloges, qu'il avoit à combattre non-seulement les préjugés de nos beaux esprits, mais encore un sentiment d'aversion pour le genre satirique, qu'il ne dissimule pas, et qui tenoit sans doute à l'aménité de son caractère.» IV. *Traduction* de l'essai sur l'art des jardins modernes, par *Horace Walpole*, 1784. V. *Notice* sur la Vie de l'abbé *Barthélemi*, 1795. Ce dernier fut lié avec l'auteur de la plus étroite amitié. VI. *Réflexions* sur *Alexandre* et *Charles XII*. VII. *Traduction* de la vie d'*Agricola*, par *Tacite*. VIII. *Autre* en vers, de l'*Essai sur l'Homme* de *Pope*. IX. *Portrait de Frédéric le Grand* roi de Prusse. X. *Adonis* et *Richardet*, poëmes traduits en vers de l'italien. XI. *Recueil de Fables*. Elles ne furent réunies qu'en 1796. On y trouve beaucoup d'esprit et de finesse, mais quelquefois trop d'afféterie, et cette recherche de traits saillans qui exclut la naïveté. Plusieurs sont aussi ingénieuses que celles de *la Mothe*, et présentent les mêmes défauts. On a publié en l'an 4, (1796) chez *Didot* le jeune, les Œuvres de *Nivernois*, 8 vol. in-8.°

* IV. NOAILLES, (Adrien-Maurice, duc de) fils du précédent, vit le jour en 1678. Né avec des talens pour la guerre, il servit de bonne heure, et se trouva à tous les siéges que le duc son père fit dans la Catalogne, en 1693 et 1694. Il se signala ensuite sous le duc de *Vendôme* dans la même province, passa en Flandre l'an 1696, et continua d'y montrer sa valeur et sa prudence. Ces deux qualités le firent choisir en 1700, pour accompagner le roi d'Espagne jusqu'à Madrid. Personne n'ignore les services qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne. On le distinguoit dès-lors comme un homme dont les talens et les qualités étoient au-dessus du commun. «Une belle ame, un esprit supérieur, une gaieté charmante, beaucoup d'amabilité et beaucoup de culture; l'amour du roi et de la patrie, le zèle du bien public, une ardeur prodigieuse pour le travail, une émulation vive pour tout ce qui est digne d'éloges, formoient, dit l'abbé *Millot*, le fonds de son caractère. Ses défauts mêmes tenoient à de grandes qualités. Une conception rapide lui faisoit voir d'un coup d'œil trop d'objets, pour ne pas le rendre quelquefois indécis ou trop lent à se décider. La passion de bien faire, le desir de mériter les suffrages, lui inspiroient une sorte d'inquiétude sur les jugemens d'autrui, capable d'altérer son ame, quand il se croyoit en butte à des injustices. Ardent pour tous ses devoirs, il étoit sujet à s'emporter quand on ne remplissoit pas les siens; mais sa colère étoit celle d'un homme vertueux qui se calme aisément et qui pardonne sans peine. Uni à Mad. *de Maintenon* par son mariage avec Mlle *d'Aubigné*, et encore plus par une estime et une amitié mutuelles, il étoit plus que personne à portée de tout obtenir, et il ambitionnoit sur-tout de mériter.... Il faisoit de la morale un objet essentiel de ses études, à l'âge où les passions effacent souvent l'idée de la vertu. Quel philosophe désavoueroit ce qu'il écrivoit, en 1702, à Mad. *de Maintenon? L'homme aime la liberté et n'en peut jamais arracher de son cœur le desir, quoiqu'il fasse chaque jour tous ses efforts*

pour la perdre. La différence qu'il y a parmi les hommes, est que les uns sont enchaînés avec des chaînes d'or, et les autres avec des chaînes de fer; et ceux qui sont dans les plus éminentes dignités, sont obligés de reconnoître que s'ils ont des biens et des honneurs qui les flattent et les distinguent du commun, ils ont des peines plus cuisantes que les autres. Une contrainte qui ne les abandonne jamais, venge assez les autres hommes des préférences de la fortune. » En approfondissant la morale, il ne négligeoit pas la littérature, et en formant des correspondances littéraires avec les savans et les beaux esprits de son siècle, il cultivoit en même temps la science militaire. Général des armées du roi en Roussillon, il y remporta en 1708 et 1709, plusieurs avantages sur les ennemis. A la fin de 1710, et dans le cœur de l'hiver, il se rendit maître de Gironne, une des plus importantes places de la Catalogne. Cette ville, que des événemens fortuits avoient délivrée de plusieurs siéges, croyoit encore être sauvée cette fois-ci par le secours du ciel. Des pluies extraordinaires inondèrent le camp des assiégeans; quarante-sept escadrons et huit bataillons furent enfermés par les eaux pendant quatre jours, sans pain ni fourrage. Le duc de *Noailles* lutta contre les élémens et contre les ennemis. On le conjura de lever le siége; il le continua. Un boulet de canon l'approcha de fort près, au moment qu'il visitoit une batterie dressée contre la tour Gironelle qui fatiguoit la tranchée; il dit à *Rigolo*, qui commandoit l'artillerie, et qui étoit sourd : *Entendez-vous cette musique ?* — *Je ne prends jamais garde*, répondit Rigolo, *à ceux qui viennent; je ne fais attention qu'à ceux qui vont.* Trois jours après la cessation des pluies, la ville haute et basse se rendit, et força le reste de l'Aragon à se soumettre. Ce service signalé fut récompensé en 1711, par *Philippe V*, du titre de Grand d'Espagne de la première classe. *Louis XIV*, non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'avoit fait brigadier en 1702, maréchal de camp en 1704, lieutenant général en 1706; et il avoit été reçu duc et pair en 1708. Les disputes au sujet de la Bulle UNIGENITUS, aigrirent *Louis XIV* contre le cardinal son oncle; mais il marqua toujours la même amitié au neveu. Le roi ne put pourtant s'empêcher de lui dire : « Que le nom de *Noailles* excitoit quelquefois de fâcheuses idées dans son esprit. » Le duc répondit en courtisan habile : *SIRE, je changerai de nom, si Votre Majesté me l'ordonne. J'ai appris de mes pères à n'avoir d'autre volonté que celle de mes maîtres*; et il conserva la faveur jusqu'à la mort du monarque. Le régent employa alors ses talens. *Noailles* réunissant en lui le double mérite d'homme de guerre et d'homme d'état, fut nommé président du conseil des finances en 1715, et conseiller au conseil de Régence en 1718. L'entrée du cardinal *du Bois* à ce conseil, en 1721 après sa nomination à la pourpre, occasionna une dispute; et cette dispute fut pour *Noailles* la cause d'une disgrace passagère. Le chancelier, le maréchal *de Villeroy*, le duc de *Noailles*, refusoient d'accorder la préséance aux cardinaux. On écrivit, on s'échauffa, et cette petite querelle se termina par des lettres de cachet. « La

jour même qu'elle commença, *Noailles* ayant rencontré au Louvre le cardinal *du Bois*, lui dit (selon les *Mémoires de la Régence*) : *Cette journée sera fameuse dans l'Histoire, Monsieur !* on n'oubliera pas d'y marquer, *que votre entrée dans le Conseil en a fait déserter les Grands du Royaume....* *D'Aguesseau* fut exilé pour la seconde fois; et *Noailles* le fut ensuite, malgré l'affection du prince à son égard, parce que ses principes ne s'accordoient point avec ceux du ministère. *Du Bois* lui avoit fait sa cour sous le règne de *Louis XIV;* il lui mandoit les nouvelles pendant la campagne de Catalogne de 1711; il lui témoignoit dans ses lettres un grand desir de lui plaire et de s'assurer de sa protection. Ce même homme devint l'auteur de sa disgrace. Le fils de l'apothicaire d'un grand seigneur, né dans une de ses terres, aussi vicieux que le seigneur étoit distingué par son mérite, remporta sur lui ce triomphe! Parmi tant de jeux bizarres de la fortune, ce n'étoit point le moins étonnant. *Noailles* conserva pendant son exil un crédit extraordinaire, et l'employa en faveur de la noblesse de sa province : tout ce qu'il demandoit au régent, il étoit presque sûr de l'obtenir. « *Du Bois* étant mort au mois d'août 1723, le duc d'*Orléans*, qui ne dédaigna point de prendre après lui la qualité de premier ministre, rappela d'exil le duc de *Noailles*, qu'il avoit toujours aimé autant qu'il l'estimoit. A la première entrevue, il l'embrasse tendrement, lui proteste que sa disgrace n'est venue que *de ce coquin de cardinal du Bois* (pour me servir de ses propres termes). *Eh bien ! que dirons nous ?* ajoute-t-il avec une sorte d'embarras. *Noailles* répond, en homme d'esprit : *PAX VIVIS, REQUIES DEFUNCTIS !* (*Mémoires* du maréchal *de Noailles*, sous l'année 1723.) » Pendant que *Noailles* présida au conseil des finances, il fit des réformes utiles. Il étoit tout neuf dans cette administration; mais il étoit appliqué, ardent au travail, capable de s'instruire de tout et de travailler dans tous les genres. L'état avoit à payer neuf cents millions d'arrérage, et les revenus du roi ne produisoient pas soixante-neuf millions, à trente francs le marc. Le duc de *Noailles* eut recours, en 1716, à l'établissement d'une chambre de justice contre les financiers. On rechercha la fortune de 4,410 personnes; et le total des taxes ou des restitutions auxquelles on les assujettit, fut d'environ deux cent dix-neuf millions quatre cent mille livres; mais de cette somme immense il ne rentra que soixante et dix millions dans les coffres du roi. En 1724, il fut nommé chevalier des ordres du roi. Dans la guerre de 1733, il servit au siége de Philipsbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1734, et obligea les Allemands d'abandonner Worms dont ils s'étoient emparés. Nommé, en 1735, général en chef des troupes Françoises en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Si la guerre de 1741 ne prouva pas son bonheur, elle montra du moins ses talens. L'affaire d'Ettingen en Allemagne, dont un événement malheureux fit manquer le succès en 1743, avoit été préparée par la plus savante manœuvre, et ménagée avec une intelligence digne des plus grands

capitaines. Enfin, dans la dernière guerre, son grand âge ne lui permettant pas d'être à la tête d'une armée, il entra dans le ministère, et servit l'état de ses conseils. Ce citoyen illustre mourut à Paris, le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignoit à beaucoup de facilité d'esprit, l'art de développer ses pensées avec force et avec élégance. Personne n'a écrit des Dépêches mieux que lui. « Si nous le considérons comme général, dit l'abbé *Millot*, les vrais connoisseurs ont toujours admiré son talent pour les plans de campagne; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Nul homme n'est sans défauts. Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de justes sujets d'inquiétude, il put, en certaines conjonctures, perdre des momens favorables. Il put aussi paroître timide, lorsqu'il n'étoit que prudent. Quoi qu'il en soit, depuis ses premières campagnes jusqu'aux dernières, on vit des traits frappans d'activité et de courage, et des résolutions également promptes et heureuses, couronnées par le succès. » *Duclos* ne pense pas aussi favorablement du maréchal *de Noailles*, que l'abbé *Millot*, et il n'est point étonnant que deux portraits, l'un fait par un historien non payé, et l'autre par un peintre gratifié par la famille, ne se ressemblent pas en tout. Voici celui de *Duclos* : « A l'égard de *Noailles*, président du conseil des finances, en le décomposant on en auroit fait plusieurs hommes, dont quelques-uns auroient eu leur prix. Il a (car il vit encore) beaucoup et de toute sorte d'esprit, une éloquence naturelle, flexible et assortie aux différentes matières; séduisant dans la conversation, prenant le ton de tous ceux à qui il parle, et souvent par-là leur faisant adopter ses idées, quand ils croient lui communiquer les leurs. Une imagination féconde et vive, toutefois plus fertile en projets qu'en moyens. Sujet à s'éblouir lui-même, il conçoit avec feu, commence avec chaleur, et quitte subitement la route qu'il suivoit, pour prendre celle qui vient la traverser : il n'a de suite que pour son intérêt personnel qu'il n'a jamais perdu de vue. Maître alors de lui-même, il paroît tranquille quand il est le plus agité. Sa conversation vaut mieux que ses écrits; car en voulant combiner ses idées, à force de vouloir analyser, il fait tout évaporer. Ses connoissances sont étendues, variées et peu profondes. Il accueille fort les gens de lettres.... Dévot ou libertin, suivant les circonstances, il se fit disgracier en Espagne, en proposant une maîtresse à *Philippe V*. Il suivit ensuite Mad. *de Maintenon* à l'église, et entretint une fille d'opéra, au commencement de la régence, pour être au ton régnant. Le desir de plaire à tous les partis, lui a fait jouer des rôles embarrassans, souvent ridicules et quelquefois humilians. Citoyen zélé quand son intérêt propre le lui permit, il s'appliqua à rétablir les finances, et y seroit peut être parvenu si le régent l'eût laissé continuer ses opérations. Quelque fortune que *Noailles* se fût procurée, ce ne pouvoit être un objet pour l'état. On auroit du moins évité la secousse du pernicieux système de *Law*, etc. » De son mariage, célébré en 1698, avec *Françoise d'Aubigné*, fille uni-

que du comte d'*Aubigné* frère de Mad. *de Maintenon*, il eut deux fils, l'un et l'autre maréchaux de France; l'un sous le nom de *Noailles*, et l'autre sous celui de *Mouchi*. L'abbé *Millot* a publié ses *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. On les a lus avec empressement, parce qu'ils sont curieux, instructifs et sagement écrits. La froideur et l'uniformité de style qu'on a reproché au rédacteur, étoit difficile à éviter dans un livre qui est une espèce de journal, et où il faut sans cesse couper la narration par les extraits des *Lettres* de *Louis XIV*, de *Louis XV*, de *Philippe V*, du duc d'*Orléans*, de Mad. *de Maintenon*, de plusieurs généraux et de divers ministres. En supprimant ces lettres et les réflexions qu'elles font naître, la diction auroit été plus intéressante et plus rapide; mais on auroit perdu du côté de l'instruction ce qu'on auroit gagné du côté de l'agrément.

II. NOÉ, (Marc-Antoine de) d'une famille ancienne de Gascogne, naquit dans le diocèse de la Rochelle, en 1724. D'abord grand vicaire de l'archevêché de Rouen, il fut nommé évêque de Lescar en 1763, et se fit aimer de ses diocésains par son caractère doux et honnête, par sa bienfaisance et sa popularité. Après le concordat il passa au siége de Troye, et mourut dans cette ville le cinquième jour complémentaire an dix, vivement regretté. Ses lumières étoient aussi étendues que ses vertus. Il possédoit l'hébreu et le grec, et il a laissé des ouvrages estimés; tels qu'un *Discours* sur une bénédiction de drapeaux, une *Lettre* sur une épizootie, un autre *Discours* sur l'état futur de l'Eglise, où l'on trouve de l'éloquence, des idées fortement conçues, et une sorte de prédiction de tout ce qui devoit arriver au clergé dix ans après. En prenant possession de l'évêché de Troye, M. *de Noé* publia un discours plein d'onction et d'un zèle véritablement apostolique. On peut en juger par ce morceau adressé au préfet de l'Aube : « Vous êtes au dehors ce que Dieu a voulu que nous fussions au dedans; vous veillez autour de l'enceinte sacrée et défendez ses avenues; nous, nous sommes les sentinelles qui veillons dans le Saint des Saints. Vous écartez le trouble et le scandale du sanctuaire; nous, nous répondons de sa pureté. Vous réprimez les entreprises et les délits que notre charité ne doit pas poursuivre; nous, nous attendons dans le secret de leurs consciences les coupables, et punissons les crimes que vos lois ne sauroient atteindre. Faisons le saint accord qu'un grand pape proposoit à un grand empereur. Unissons nos vues et nos moyens; croisons nos armes, disoit-il, *Jungamus dextras;* et par la réunion de nos efforts, vous, par les plus heureux dons de la nature et l'autorité des lois; nous, par la prière et l'instruction, faisons marcher ensemble deux intérêts qui ne doivent en former qu'un, le bonheur de la société civile et religieuse, qui ne voyage sur la terre que pour aller chercher son établissement dans le Ciel. » Ce morceau semble une paraphrase élégante de ces deux vers d'*Owen*.

Lex et religio junxerunt fœdera : pravas
Hæc hominum mentes comprimit; illa manus.

Le *Journal officiel* a tracé cette esquisse du portrait de *M. de Noé*. « Il avoit cette charité douce qui concilie les partis, et cette force de tête qui ne se laisse point conduire par des intrigans subalternes. Huit jours après son installation, il ne fut plus question dans son diocèse de prêtres assermentés ni insermentés. Tous se réunirent autour de leur respectable prélat, et tous le pleurèrent. »

NOGAROLE, (les) dames de Vérone, d'une famille illustre, se distinguèrent par leur esprit dans le 16ᵉ siècle ; elles étoient au nombre de cinq. *Antoinette*, célèbre par sa beauté et son savoir, épousa *Salvatico Bonacolti* seigneur de Mantoue. — *Angèle* fille de la précédente, belle et vertueuse, se livra à l'étude de l'Écriture-Sainte, dont elle mit en vers l'explication des mystères et les prophéties. — *Isota* savoit les langues et la philosophie, prononça diverses harangues au concile de Mantoue, et devant les papes *Nicolas V* et *Pie II*. La bibliothèque de M. *de Thou* possédoit un recueil de 566 lettres en manuscrit de cette savante, sur divers sujets. (*Voyez son article.*) — *Geneviève* et *Laure* ses sœurs, suivirent ses traces dans la littérature et la pratique des vertus. Elles épousèrent des sénateurs Vénitiens.

NOINVILLE, (Jacques-Bernard du Rey de) président honoraire au grand conseil, mort le 19 juillet 1768, étoit membre de l'academie des Inscriptions. Il se rendit recommandable dans cette compagnie par son caractère, son savoir, et sur-tout par un prix de 400 livres qu'il fonda en 1733. On a de lui : I. *Histoire de l'Opéra*, 1757, 2 vol. in-8.º II. *Dissertation* sur les bibliothèques et les dictionnaires, 1756, in-12. III. — sur les *Almanachs*, 1762, in-12.

NOOMSZ, (N.) poëte Hollandois, a traduit avec succès un grand nombre de pièces françoises et angloises, et les a appropriées au théâtre de sa nation. Il est lui-même auteur de quelques-unes qui ne sont dépourvues ni d'intérêt ni de talent. En faisant les plaisirs du public, *Noomsz* ne fut point heureux. Il est mort en l'an 11, à l'hôpital d'Amsterdam, dans la plus extrême misère.

NORDENFLEICHT, (Chedevig-Charlotte de) née à Stockholm, et connue sous le nom de la *Bergère du Nord*, a fait passer dans la poésie suédoise la chaleur, l'énergie et les beautés des poëtes anciens. Parmi ses ouvrages, on distingue deux poëmes; le premier est intitulé : *Le Passage des Belts*. Ce sont deux petits détroits de la mer Baltique que *Charles Gustave* passa sur la glace avec son armée en 1658, pour aller combattre les Danois. Le second a pour titre : *Apologie des Femmes*. L'auteur y combat particulièrement *J. J. Rousseau* qui, dans sa *Lettre* sur les spectacles, refuse au beau sexe la force et les talens nécessaires pour exceller dans les sciences et surtout dans l'art du gouvernement. Mad. *de Nordenfleicht* est morte dans sa patrie le 29 juin 1793, à l'âge de 44 ans.

NORDENSCHOLD, Suédois, gouverneur de Finlande et chevalier de l'ordre de l'Épée, s'est distingué par ses connoissances dans l'économie politique, et par

plusieurs *Mémoires* qu'il a publiés sur cette partie. Il est mort en 1764; et son éloge a été prononcé publiquement à l'académie de Stockholm dont il étoit membre, par M. *Kriger* commissaire au bureau des manufactures.

IV. NOUE, (Denis de la) imprimeur de Paris, renommé par son savoir, a publié un grand nombre de belles éditions, parmi lesquelles on distingue la *Somme de St. Thomas*, et une *Concordance de la Bible*, publiée en 1635, et recherchée pour la netteté de l'impression et l'exactitude de la correction. *La Noue* mourut en 1650.

NOURRISSON, (Guillaume) né à Ambert en Auvergne, vint se fixer à Lyon où il acquit une grande réputation en horlogerie. Il y répara la célèbre horloge de *Lippius*; et y ajouta plusieurs pièces de son invention.

NYON, (Jean-Luc) l'aîné, savant libraire de Paris, mort en 1799, s'est distingué dans sa profession, autant par ses connoissances bibliographiques que par sa probité. On lui doit le *Catalogue* de la bibliothèque de *Courtanvaux*, 1782, in-8°; celui de la bibliothèque de *la Vallière*, seconde partie, 1788, six vol. in-8°; celui enfin de la bibliothèque de *Malesherbes*, 1796, in-8.°

NZAMY, célèbre poëte Persan, se plut à imiter *Saadi*. Il vivoit à la fin du seizième siècle.

O.

OCCO, (N**) médecin Allemand, né à Augsbourg, publia en 1579 la première description des *Médailles Impériales*, dont la suite s'étend depuis *Pompée* jusqu'à *Héraclius*. Cet ouvrage a été réimprimé en 1601, et en 1730 par les soins d'*Argelati*, qui l'a enrichi de notes et d'additions. *Occo* est mort à la fin du 16ᵉ siècle.

OCHS, (Jean-Rodolphe) gravoit les pierres avec une précision qui les faisoit confondre avec les antiques. Il étoit né à Berne en 1675, et il mourut en 1750, à Londres, où ses talens furent employés et bien payés.

OCKLEY, (Simon) professeur d'arabe à Cambridge, étoit né à Excester en 1678. On a de lui: *Introductio ad Linguas orientales*, 1706, et une *Histoire des Sarasins*, traduite en françois, 1748, 2 vol. in-12. L'entretien d'une nombreuse famille l'engagea dans des dettes qui le firent mettre quelque temps en prison. Il fut du grand nombre des savans dont le mérite est au-dessus de la fortune.

* ODIN, fut à la fois prêtre, conquérant, monarque, orateur et poëte. Il parut dans le Nord, environ 70 ans avant J. C. Le théâtre de ses exploits fut principalement le Danemarck : il avoit la réputation de prédire l'avenir et de ressusciter les morts. Quand il eut fini ses expéditions glorieuses, il retourna en Suède, et se sentant près du tombeau, il ne voulut pas que la maladie tranchât le fil de ses jours, après avoir si souvent bravé la mort dans les combats. Il convoqua tous ses amis, les compagnons de ses exploits : il se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle; et au moment d'expirer, il déclara qu'il alloit dans la Scythie prendre place parmi les Dieux, promettant d'accueillir un jour avec honneur dans le Paradis tous ceux qui s'exposeroient courageusement dans les batailles, ou qui mourroient les armes à la main. Toute la mythologie des Islandois a *Odin* pour principe, comme le prouve l'*Edda*, traduit par M. *Mallet*, à la tête de son Histoire de Danemarck. Les rois qui aspiroient au respect des peuples dans une partie du Nord, se disoient tous fils d'*Odin*. C'est à lui qu'on attribue la poésie Erse, les caractères Runiques et la semence de la haine que les nations Septentrionales marquèrent contre les Romains. On le croit auteur d'un poëme, intitulé: *Hawtnaal*, c'est-à-dire, *Discours sublime*. Il est composé d'environ 120 strophes. C'est un recueil de principes moraux, parmi lesquels on peut citer ceux-ci : « Ne vous fiez ni à la glace d'un jour, ni à un serpent endormi, ni aux caresses de celle que vous devez épouser, ni à une épée rompue, ni au fils d'un homme puissant, ni à un champ nouvellement ensemencé. — Il n'y a point de maladie plus cruelle que de n'être pas content de son sort. — Si vous avez un ami, visitez-le souvent; le che-

min de l'amitié se remplit d'herbes, les arbres le couvrent bientôt si l'on n'y passe sans cesse. — Soyez circonspect lorsque vous avez trop bu, lorsque vous êtes près de la femme d'autrui, et quand vous vous trouverez parmi des voleurs. — Ne riez point du vieillard : il sort souvent des paroles pleines de sens des rides de la peau. »

ŒILLETS, (N... des) première actrice tragique de son temps, fut attachée à la troupe de l'Hôtel de Bourgogne ; et mourut en 1670 à l'âge de 49 ans.

OGGIATI, (Antoine) savant bibliothécaire de l'Ambroisienne à Milan, y recueillit plus de dix mille manuscrits, parmi lesquels *Montfaucon* dit qu'on en voit un du 6e siècle, en papier d'Égypte, qui contient, suivant lui, quelques livres des *Antiquités Judaïques* de *Josèphe*.

* OGILBI, (Jean) en latin *Ogilvius*, auteur Écossois, né à Edimbourg ou aux environs en 1600, commença par être maître de danse ; mais s'étant appliqué au grec et au latin, et y ayant fait des progrès rapides, il se consacra à la géographie et à la littérature, tant sacrée que profane. Ses principaux ouvrages sont : I. *Biblia Regia Anglica*, Cambridge, 1660, grand in-fol. Cette édition magnifique est ornée de très-belles gravures en taille-douce, et accompagnée du livre des *Prières* et des *Offices* anglois. Les curieux la recherchent beaucoup pour sa beauté et sa rareté. II. Une *Traduction* de *Virgile*, avec des notes et de belles planches qui la rendent chère ; Londres, 1658, in-fol. III. Un *Atlas*, qui lui mérita le titre de cosmographe du roi d'Angleterre. IV. Plusieurs *Versions* en anglois d'Auteurs anciens ; entr'autres des Fables d'*Esope*, en vers, 1673, 2 vol. in-8.° Sa maison fut brûlée dans l'incendie de Londres, en 1666. Il la fit rebâtir et répara tout par son économique industrie. Il mourut en 1676, avec le titre d'imprimeur-géographe du roi.

OGIVE, reine de France, célèbre par son courage, sa beauté et son génie, étoit fille d'*Edouard I*, roi d'Angleterre. Elle épousa *Charles le Simple*, dont elle eut, en 920, *Louis* surnommé *d'Outremer*. Lorsque son époux eut été fait prisonnier par le comte de *Vermandois*, qui le retint en captivité pendant sept ans, *Ogive* chercha une retraite à la cour d'*Adelstan* son frère, et y éleva avec sagesse son fils, qui revint ensuite en France pour y remonter sur le trône de ses aïeux. Le président *Hénault* a fait l'Éloge de cette reine.

OLAGARRAY, (Pierre) ministre Protestant, a publié : *Histoire* de Foix, Béarn et Navarre, 1609, in-folio. C'est une des meilleures histoires de province que nous ayons. *Marca* la cite avec éloge.

OLAVIDÈS, (N... comte d') né dans l'Amérique Espagnole, vint perfectionner son éducation à Madrid, où ses talens, son esprit naturel et l'envie d'être connu, le portèrent bientôt à d'importantes places. Nommé secrétaire du comte d'*Aranda*, il le suivit dans son ambassade en France. Il y perdit son maintien austère au milieu d'une nation enjouée, et finit par en adopter plusieurs usages et aimer son ca-

ractère. De retour en Espagne, *Charles III* le créa comte et le nomma intendant de Séville. Là, il conçut plusieurs projets grands et utiles, et sur-tout celui de défricher la *Sierra Morena* ou *Montagne Noire*. Cette montagne, aride dans ses sommités, pleine de marais dans ses vallons, impraticable dans tous les temps, a 27 lieues d'étendue sur une largeur qui varie de 4 à 5. Pour rendre à l'agriculture et au commerce cette vaste contrée, *Olavidès* y appela des colonies de toutes les nations, et sur-tout beaucoup d'Allemands. Une protection sûre de la part de l'autorité les eut bientôt attachés au sol et à leurs travaux. Des hôtelleries abondamment fournies de tout ce que les passans peuvent demander, s'élevèrent dans des lieux jusqu'alors déserts; et ce canton est encore celui de l'Espagne où le voyageur se trouve le mieux. Des villes s'élevèrent sous les ordres de l'intendant qui voulut y établir des manufactures de Lyon, et y appela des fabricans et des dessinateurs de cette ville. Des imputations graves et peut-être exagérées vinrent interrompre ces succès, et l'homme qui avoit contribué à la gloire et à la splendeur de son pays par d'heureuses institutions, fut jeté dans un cachot et emprisonné pendant trois ans. Cependant les services qu'il avoit rendus à l'Espagne étoient trop éclatans pour pouvoir les oublier; ils servirent du moins à favoriser son évasion, et il s'échappa de sa prison pour se retirer à Venise. Il est mort depuis quelques années, à l'âge d'environ 65 ans. On lui attribue un ouvrage espagnol, intitulé: *El Evangelio en triunfo*, *Triomphe de l'Evangile*, 4 vol. in-4.° Cet écrit, destiné à consacrer le retour à Dieu d'un homme livré aux illusions du monde et des sens, a pour objet de défendre les vérités et les bienfaits de la religion contre les sophismes de l'incrédulité, les sarcasmes de l'impiété et la séduction des passions. Il est plein d'onction et de force, et l'espace de deux années en a vu paroître huit éditions consécutives, dans un pays où peu de livres nouveaux prennent cet essor. Les éditeurs de ce Dictionnaire viennent d'en donner une traduction françoise, en quatre volumes in-8.°

OLEG, prince Russe, tuteur du jeune *Igor* fils de *Rourick*, garda pendant 34 ans la régence des états de son pupille. Il soumit les Drewliens, et conquit la ville de Smolensko. Ayant armé une flotte de deux mille bateaux, il alla rançonner Constantinople, sous le règne de *Léon* le philosophe, et y commit tous les crimes dont la barbarie peut se souiller. Cette expédition est de l'an 904.

* OLIER, (Jean-Jacques), instituteur, fondateur et premier superieur de la communauté des Prêtres et du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, étoit second fils de *Jacques Olier* maître des requêtes. Il naquit en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très-étoitement avec *Vincent de Paule*, instituteur des Lazaristes. Son union avec ce Saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où étoit située son abbaye de Pébrac. Son zèle y produisit beaucoup de fruit. Quelque temps après le cardinal

de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetoit de fonder un Séminaire, pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassent l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, et en prit possession en 1642. La paroisse de Saint-Sulpice servoit alors de retraite à tous ceux qui vivoient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avoit emmenés avec lui de Vaugirard, où ils avoient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de zèle que de succès. Sa paroisse devint la plus régulière de Paris. On sait combien les duels étoient alors fréquens: il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son Église, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signèrent, de ne donner ni accepter aucun appel, et de ne se servir jamais de seconds; ce qu'ils exécutèrent très-fidellement. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un Séminaire. Comme le nombre des Prêtres de sa communauté s'étoit très-multiplié, il crut trouver une occasion favorable, et commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du Séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministère. Quoique partagés pour deux objets différens, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un même corps. «Une obéissance aveugle à toutes les décisions de Rome, un grand éloignement du jansénisme, une entière dépendance des évêques, les fit, dit *St-Simon*, paroître très-utiles aux prélats qui vouloient éloigner les soupçons de la cour sur la doctrine, ou qui craignoient le joug des Jésuites, lesquels les perdoient sans ressource s'ils ne parvenoient à les dominer.» En 1646, *Olier* fit commencer la construction de l'église de Saint-Sulpice; mais le vaisseau de cette église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit, de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondemens, en 1655, pour l'église que nous voyons aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son Séminaire, et travailla à faire de semblables établissemens dans quelques diocèses. Il envoya plusieurs de ses ecclésiastiques dans l'isle de Montréal en Amérique, pour travailler à la conversion des Sauvages. Il mourut saintement le 2 avril 1657, à 49 ans. *Olier* étoit un homme d'une charité ardente et d'une piété tendre, et on pourroit le proposer pour modèle à tous les ecclésiastiques, s'il ne l'avoit pas quelquefois déparée par des petitesses, et si son zèle avoit été toujours bien réglé. Ses successeurs contribuèrent beaucoup à la distribution des bénéfices sous *Fleury* et *Boyer*. L'un d'eux, *Couturier*, homme rusé sous un air grossier, souple avec les ministres de la feuille, hautain avec les évêques ou les aspirans aux évê-

chés, remplit l'Église de France de sujets zélés, mais peu éclairés, qui perpétuèrent les querelles sur la Bulle, et les aigrirent encore par l'intolérance, les lettres de cachet et les billets de confession. Ce *Coutarier* disoit quelquefois de bons mots que sa figure grotesque rendoit encore plus plaisans. C'est lui qui dit lorsqu'on lui proposa une maison des ex-Jésuites : *je crains les revenans.* Il avoit une correspondance très-étendue; et il avoit des modèles de lettres pour le haut, le moins haut et le bas clergé, que ses séminaristes copioient aux approches du jour de l'an, et qu'il ne faisoit que signer. On a d'*Olier* quelques ouvrages de spiritualité, entr'autres des *Lettres* publiées à Paris, in-12, 1674, remplies d'onction; mais dans lesquelles on desireroit quelquefois une dévotion moins minutieuse et plus éclairée. Il y parle de quelques-uns de ses rêves que son imagination échauffée prenoit pour des révélations. Le P. *Giry* a donné un court Abrégé de sa *Vie* en un petit volume in-12, d'après des Mémoires que lui avoit communiqués *Leschassier*, un des successeurs d'*Olier* dans la place de supérieur du Séminaire.

* OLIVET, (Joseph Thoulier d') né à Salins en 1682, fut élevé par son père, depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les Jésuites où il avoit un oncle distingué par son savoir. Après y avoir essayé ses talens en divers genres, comme poëte, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette Compagnie célèbre à l'âge de trente-trois ans. Quelque temps avant sa sortie des Jésuites on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que lorsqu'il étoit occupé à rendre les derniers soins à son père mourant, l'académie Françoise le choisit absent, par la seule considération de son mérite, en 1723. Il n'eut besoin que d'un ami, pour répondre à cette compagnie de son desir. L'étude de la langue françoise devint alors son amour de préférence, sa pensée habituelle; mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha sur-tout à *Cicéron*, pour lequel il conçut une admiration qui tenoit de l'enthousiasme. (*Voyez* I. CRÉBILLON, *vers la fin.*) La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des Ouvrages de cet orateur. Ayant montré les lettres qu'on lui écrivoit à ce sujet, au cardinal *de Fleury*, et oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'éducation du *Dauphin* le travail qu'il eût offert au duc de *Cumberland*. Cet ouvrage, long et pénible, parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des commentaires choisis, purement écrits et pleins d'érudition. L'abbé d'*Olivet* avoit eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues et les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis l'évêque de Soissons et toute la maison de *Sillery*, le savant *Huet*, le Père *Hardouin*, le Père *de Tournemine*, *Despréaux*, *Rousseau*, le président *Bouhier*, etc. *Newton* et *Pope* le traitèrent à Londres comme *Clément XI* l'avoit traité à Rome, avec une distinction qui supposoit une haute estime. Il avoit l'accès le plus familier chez le

cardinal

cardinal *de Fleury ;* l'évêque de Mirepoix l'écoutoit avec confiance. Les deux prélats furent plus d'une fois étonnés de son zèle pour les autres, et de son indifférence pour lui-même. Comme il se contentoit de peu, il laissa de grandes épargnes à sa mort arrivée le 8 octobre 1768, à 86 ans. « On a eu raison de louer, dit le *Nécrologe des Hommes célèbres de France*, l'égalité d'ame qu'il a conservée dans les deux mois de sa maladie, et l'indifférence avec laquelle il a vu sa fin approcher. » C'étoit un homme attaché à la religion, et dont les mœurs étoient sévères sans rigorisme. Il aimoit la société; et quoique son extérieur fût peu attirant, il savoit s'y rendre aimable par les saillies d'une gaieté franche : d'ailleurs un peu entiché de ses opinions, les défendant avec vivacité et avec chaleur. Malgré des dehors qui sembloient repousser, l'abbé *d'Olivet* portoit au fond du cœur une envie d'obliger sincère et active. Il plaça un grand nombre de gens de lettres, qu'il croyoit propres à l'éducation, et qui ne répondirent pas tous à son choix. Quelques-uns même furent peu reconnoissans ; et il se consola de leur ingratitude par le plaisir d'avoir fait du bien. Son attachement à sa famille, le soin qu'il prit de ses neveux auxquels il sacrifia une partie de ses revenus, le justifièrent du reproche d'avarice et d'insensibilité, que des ennemis injustes lui faisoient. Sans afficher la philosophie, il avoit la véritable, celle qui est dans le cœur. Il regardoit la renommée comme un avantage léger et périssable dont il faut savoir jouir quand on le possède, et se passer quand on l'a perdu. Considéré comme littérateur, on voit en lui un excellent critique, un grammairien consommé, un traducteur exact. Savant sans pédanterie et sans faste, il défendit les beautés nobles et simples des anciens contre la dépravation qu'occasionna dans les lettres le faux bel esprit de quelques écrivains modernes. Disciple de *Boileau*, il adopta sans réserve toute la sévérité de ses jugemens littéraires. Peut-être avoit-il comme son oracle, le goût plus austère que fin. Son esprit, dit *d'Alembert* que nous suivons en ceci, ressembloit à ces palais sains et vigoureux qui expriment avec force et goûtent avec plaisir le suc des viandes pleines de substance, mais qui ne savent ni distinguer ni apprécier des alimens plus délicats. Ses ouvrages sont : I. *Entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux*, traduits en françois, 1765, deux vol. in-12. Le président *Bouhier* eut part à cette version, dont les notes sont savantes. II. La Traduction des *Philippiques* de *Démosthènes* et des *Catilinaires* de *Cicéron*, élégante et fidelle, conjointement avec le président *Bouhier*, 1765, in-12. III. *Histoire de l'Académie Françoise*, pour servir de suite à celle de *Pelisson*, in-12 : ouvrage estimable pour les recherches, mais dont le style est quelquefois languissant. En cherchant la simplicité, en voulant éviter le style guindé et précieux, peut-être tombe-t-il, dit *d'Alembert*, dans le style bourgeois et familier. L'auteur entre d'ailleurs dans de petits détails, indignes de la gravité de l'histoire; et il n'a pas le talent qu'avoit *Fontenelle*, de peindre avec autant de finesse que d'énergie le caractère de ses personnages. Attaché avec su-

perstition au goût des anciens, il s'élevoit par une espèce d'ostracisme contre toutes les innovations en littérature, et surtout contre la recherche d'esprit et la subtilité des idées. IV. Les *Tusculanes* de *Cicéron*, 2 vol. in-12, dont trois sont traduites par l'abbé *d'Olivet*, et les deux autres par le président *Bouhier*. V. *Remarques sur Racine*, in-12. (*Voyez* l'article de ce grand poëte, et celui de l'abbé *Des Fontaines*.) VI. *Pensées de Cicéron pour servir à l'éducation de la Jeunesse*, in-12. « Je ne sais (écrivoit *Voltaire*, lorsque ce petit recueil parut en 1744,) si ces pensées détachées feront une grande fortune. Ce sont des choses sages ; mais elles sont devenues lieux communs, et elles n'ont pas cette précision et ce brillant qui sont nécessaires pour retenir les maximes. *Cicéron* étoit diffus et il devoit l'être, parce qu'il parloit à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat à Rome, faire un *la Rochefoucault*. Il faut dans les pensées détachées plus de sel, plus de figures, plus de laconisme. Il me paroît que *Cicéron* n'est pas là à sa place. » Mais l'abbé *d'Olivet* auroit pu répondre que tous ces extraits n'étoient pas puisés dans les harangues, et qu'il avoit pris une partie des pensées répandues dans les livres philosophiques de l'orateur romain. Quoi qu'il en soit, toutes les traductions de l'abbé *d'Olivet* sont estimées, quoique écrites avec une élégance froide, et que cette chaleur douce et vive qu'on éprouve en lisant *Cicéron*, ne s'y fasse presque pas sentir; mais il est fidelle au sens, et son style est clair et nombreux. Ce fut le hasard qui le fit traducteur. Il s'agissoit de revoir quelques versions de l'abbé *de Maucroix*. L'habile littérateur les refit d'un bout à l'autre, et les donna au public sous le nom de *Maucroix*. Lorsque dans la suite il voulut revendiquer son propre bien, il eut à combattre et fut obligé de produire ses titres. Sa traduction des *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*, et l'édition du fameux Traité d'*Huet* De *la foiblesse de l'Esprit humain*, lui attirèrent quelques démêlés, et l'engagèrent à brûler une *Histoire de l'Académie d'Athènes*, qui auroit figuré avec celle de l'académie Françoise, et qui auroit été plus intéressante. VII. Il publia le recueil des poésies latines de ses amis *Massieu*, *Huet*, *la Monnoye* et *Fraguier*, et y joignit une *Idylle* de sa façon, sur l'origine des Salines de Franche-Comté : c'est une métamorphose dans le goût de celle d'*Ovide*. On lui attribue aussi la *Vie de l'abbé de Choisy*.

OLIVEYRA, (François d') Portugais, quitta la religion Catholique pour se retirer à Londres, où il publia quelques ouvrages sur la littérature portugaise, qui ont servi, dit-on, à perfectionner les études dans sa patrie. Il mourut en 1783, à 83 ans.

* I. OPITIUS, (Martin) poëte de Breslaw, s'est fait un nom célèbre par ses Poésies latines, et encore plus par ses Poésies allemandes. Après avoir beaucoup voyagé, il profita de ses connoissances pour donner à son pays les premières leçons de goût et de pureté de langage. On a de lui, des *Sylves*, des *Epigrammes*, un Poëme sur le *Vésuve*, les *Distiques de Caton*, etc. Ses vers allemands, qui l'ont mis à

la tête des poëtes de sa nation, sont également naturels et brillans. Ils ont été recueillis à Amsterdam en 1648. Les latins l'avoient été en 1631 et 1640, in-8.° On l'a comparé à *Pope*, parce que ses écrits offrent une philosophie éclairée. L'auteur mourut de la peste à Dantzig, le 13 août 1639, aimé et estimé.

* OPPIEN, poëte Grec, natif d'Anazarbe ville de Cilicie, florissoit dans le deuxième siècle, sous le règne de l'empereur *Caracalla*. Ce poëte a composé plusieurs ouvrages où l'on remarque beaucoup d'érudition embellie par les charmes et la délicatesse de sa versification. Nous avons de lui cinq livres *de la Pêche* et quatre *de la Chasse*. L'empereur *Caracalla*, touché des beautés de sa poésie, lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynegeticon* ou *Traité de la Chasse*. C'est de là que les vers d'*Oppien*, dit-on, furent appelés *Vers dorés*. Son portrait du cerf dans ce Poëme, est d'un grand peintre. Ce poëte fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du troisième siècle, à l'âge de 30 ans. Ses compatriotes firent graver sur son tombeau cette inscription : *Les Dieux ne se sont hâtés de rappeler* Oppien *à la fleur de l'âge, que parce qu'il avoit déjà surpassé les mortels.* Les meilleures éditions de ses Poëmes imprimés dès 1478, in-4°, sont celles de Paris, chez *Vascosan* en 1549, remarquables par la beauté et l'exactitude ; et de Leyde, 1597, in-8°, en grec et en latin, avec des notes de *Ritterhuys*, pleines d'érudition. On a une Traduction en mauvais vers françois, par *Florent Chrétien*, du Poëme *de la Chasse*, 1575, in-4° ; et en prose, par *Samuel Fermat*, à Paris, 1690, in-12. *Suidas*, dans son Dictionnaire grec, à l'article de la vie d'*Oppien*, assure que ce poëte avoit composé un Poëme en cinq livres, sur *la Chasse aux Oiseaux ;* cet ouvrage n'est point parvenu jusques à-nous. *Erasme Winding* a donné la paraphrase du sophiste *Eutecnius*, sur ce dernier Poëme d'*Oppien*, d'après un manuscrit du Vatican, publié à Copenhague en 1702, in-8.° — *Voyez* VERGÈCE.

ORBIANA, (*Barbia*) impératrice Romaine, fut la troisième femme d'*Alexandre Sévère*. Ses médailles sont recherchées.

ORCIDÈS, capitaine Hébrycien, combattit vaillamment contre les Argonautes descendant sur le rivage de sa patrie, et tua de sa main *Talaüs*.

ORESTILLE, (Livie) d'une illustre famille Romaine, belle et pleine d'esprit, fut promise au sénateur *Calpurnius Pison*, qui, pour rendre la célébration de son hymen plus solennelle, y invita l'empereur *Caligula*. Celui-ci, charmé de la nouvelle épouse, l'emmena après le festin et l'épousa le jour même. Quelque temps après, il la répudia ; et ayant appris qu'elle avoit reçu chez elle *Calpurnius*, il les exila l'un et l'autre dans des isles séparées et lointaines.

I. ORLANDI, (Jérôme) savant imprimeur de Palerme, vivoit en 1680. On lui doit un *Traité* sur l'artillerie.

II. ORLANDI, (Pellegrin-Antoine) bibliographe Italien, mort en 1730, a publié : I. Une

Notice de l'origine et des progrès de l'imprimerie depuis l'an 1457 jusqu'en 1500, en italien, Bologne, 1722, in-4.° II. Une *Histoire* des écrivains de Bologne, avec le jugement de leurs ouvrages, 1714, in-4.° III. *Abecedario pittorico*, 1719, in-4.° C'est un abrégé de la vie des anciens peintres, sculpteurs et architectes.

* III. ORLÉANS, (Charles duc d') fils de *Louis* de France duc d'*Orléans*, et de *Valentine de Milan*, porta le titre de *Duc d'Angoulême* durant la vie de son père qui périt victime de la trahison du duc de Bourgogne. *Charles* se trouva à la malheureuse bataille d'Azincourt, en 1415, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu vingt-cinq ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qui lui appartenoit du chef de sa mère; mais il ne put se rendre maître que du comté d'Ast: (*Voyez* II. SFORCE.) Ce prince aima les lettres, et les cultiva avec succès. On a de lui, un recueil de *Poésies*, dont plusieurs ont été insérées dans les *Annales Poétiques*, où l'on découvre un vrai talent. L'abbé *Sallier* de l'académie des Inscriptions, a donné une très-bonne *Notice* des ouvrages de ce prince; et il dit avec raison que si le hasard les eût fait tomber entre les mains de *Despréaux*, ce dernier eût regardé *Charles d'Orléans*, plutôt que *Villon*, comme le restaurateur du Parnasse François. On trouve dans cette Notice une chanson que *Charles* fit pendant sa longue captivité en Angleterre. Il mourut à Amboise en 1465, laissant un fils, *Charles* duc *d'Angoulême*, qui épousa *Louise* de Savoie, mère de *François premier*, depuis roi de France, (*Voyez* II. FRANÇOIS) et de *Marguerite de Valois*, depuis reine de Navarre. (*Voyez* VII. MARGUERITTE *et* I. GAILLARD.) De *Marie de Clèves*, *Charles d'Orléans* eut, entr'autres enfans, *Louis* qui fut le roi LOUIS XII; *Voyez* ce mot, n° XVII; *et* IV. JEANNE de France.

* VI. ORLÉANS, (Pierre-Joseph d') jésuite, né à Bourges en 1641. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministère de la chaire. S'étant ensuite consacré à l'Histoire, il travailla dans ce genre jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 31 mars 1698, dans sa 57e année. Le P. *d'Orléans*, parlant avec feu et avec esprit, et ayant eu des succès en littérature, étoit bien accueilli dans le grand monde. Il voulut un jour ramener *Ninon de Lenclos* à une vie plus réglée et à une foi plus ferme. Cette fille célèbre lui ayant dit qu'elle doutoit de bien des articles de notre religion, on a prétendu que le jésuite lui avoit répondu : *Hé bien, Mademoiselle, en attendant que vous soyez convaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité*. Le Père *d'Orléans* ne fit pas sans doute une réponse si niaise ; il lui dit vraisemblablement : *Priez Dieu d'éclairer votre incrédulité*. Mais la réponse ainsi rendue, n'auroit pas fourni au poëte *Rousseau* le sujet d'une épigramme... Les principaux ouvrages du Père *d'Orléans* sont : I. *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, trois vol. in-4°, et quatre vol. in-12. Le P. *d'Orléans* avoit une imagination vive, noble et élevée : elle paroît dans

plusieurs morceaux de cet ouvrage : mais sa diction est inégale et quelquefois incorrecte. D'ailleurs depuis le règne de *Henri VIII*, on sent qu'il est quelquefois plus déclamateur qu'historien. « Le Père *d'Orleans*, dit le sévère *Mably*, a prétendu faire une *Histoire des Révolutions d'Angleterre*. Au lieu de ne parler que des guerres que se faisoient les princes, il auroit dû faire connoître le gouvernement des Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois et des Normands, parce que c'est de ces différentes constitutions que sont sortis, comme de leur foyer, les intérêts différens, les querelles, les troubles, les révolutions qui ont agité l'Angleterre. Oh ! le plaisant historien qui néglige de faire connoître la grande charte, et se contente de l'appeler l'écueil de l'autorité royale et la source des mouvemens qui agitèrent depuis les Anglois ! Il en faut convenir : le P. *d'Orléans* ne vouloit traiter que les changemens que la religion a soufferts depuis *Henri VIII*. Mais pourquoi ne donnoit-il pas à son ouvrage le titre qui lui convenoit ? Quand il est parvenu à cette époque, il entend mieux ce qu'il veut dire ; il marche d'un pas plus ferme et plus rapide ; et on le jugeroit digne d'écrire l'histoire, si les préjugés lui eussent permis de voir et de dire toujours la vérité. » On lit dans les Œuvres complètes de l'abbé *de Voisenon*, (derniere édition) une singulière anecdote sur l'auteur de cet ouvrage. « Le Père *d'Orléans* présenta ces *Révolutions* au régent, qui frappé de la conformité du nom, crut que cela ne venoit pas en droiture. Il questionna le jésuite, qui écarta les soupçons en assurant que sa famille étoit d'une très-bonne noblesse d'Orléans. *N'en a-t-elle pas obligation à quelqu'un de mes ancêtres*, reprit le prince ? —*Monseigneur*, lui répliqua modestement le Père, *je sais que ma famille existoit long-temps avant que le Roi eût donné l'apanage au premier des Ducs d'Orléans.* » Cette anecdote est ou hasardée, ou mal énoncée, et elle présente un anachronisme d'autant plus évident, qu'on sait que *Philippe d'Orléans* ne fut nommé à la régence que 17 ans après la mort de l'auteur des *Révolutions d'Angleterre*. A moins que l'abbé *de Voisenon* n'ait voulu parler du père du régent, ou qu'il n'ait cru dire que ce fut au prince, depuis régent, que le jésuite présenta son ouvrage. II. *Histoire des Révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, en trois vol. in-4°, et cinq vol. in-12 ; avec la continuation par les Pères *Arthuis* et *Brumoi*. Cette Histoire est digne de la précédente à certains égards. Le style est en général élégant ; quelques portraits sont brillans et fidelles ; les réflexions justes, les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi comme ce jésuite, ce qu'il y a de plus piquant et de plus intéressant dans chaque sujet. III. Une *Histoire* curieuse de deux conquérans Tartares, *Chunchi* et *Can-hi*, qui ont subjugué la Chine, in-8.° IV. La *Vie du Père Cotton*, jésuite, in-12. Il a omis plusieurs traits, rapportés dans la Vie du même jésuite par le Père *Rouvier*. V. *Les Vies du bienheureux* Louis *de Gonzague* et de quelques autres Jésuites, in-12. VI. La *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12 ; elle est accusée d'infidélité ; mais il a écrit sur les mémoires que lui fournirent les ambassa-

deurs envoyés par *Louis XIV*.
VII. Deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquens ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on y trouve moins de chaleur que dans ses Histoires, quoique le genre de la chaire en comportât bien davantage. On remarque moins d'invention dans les plans, moins d'art dans l'arrangement ; la morale en est pesante, et le style négligé. La raison de cette différence est, qu'il cultivoit l'histoire par goût et la prédication par devoir.

IV. ORMESSON, (A. L. *le Fèvre* d') fils du précédent, remplit avec honneur la place de président au parlement de Paris. Ayant eu pendant quelque temps l'administration de la maison de Saint-Cyr, il avoit été dans le cas de travailler, pour cet objet, directement avec *Louis XVI*, et de s'en faire connoître. Après la retraite de M. *de Fleury*, en 1783, du contrôle général, le ministre *de Vergennes* proposa pour le remplacer *le Fèvre d'Amécourt*, *Calonne* et *Foulon*. Le roi nomma *d'Ormesson*, et dit aussitôt : « Pour le coup, on ne dira pas que ce soit la cabale qui ait fait appeler celui-ci. » Le nouveau ministre jouissoit alors de cent mille livres de rente et de la considération générale ; sa mère voulut l'empêcher d'accepter une place qui, dans les circonstances critiques où l'on se trouvoit, devenoit un fardeau ; mais il répondit à tout : *Le roi le veut*. Il eut d'abord l'intention de refuser les émolumens de la place, et il ne les accepta que lorsqu'on lui eut fait observer que son désintéressement pourroit paroître de l'orgueil et nuire aux intérêts de ses successeurs. Nommé député par la ville de Paris aux états généraux de 1789, il y parut doux, modéré, attaché à l'ordre, ennemi des nouveautés dangereuses. Bientôt après, le tribunal révolutionnaire le récompensa de son zèle et de ses services, en le condamnant à mort, le 1er floréal de l'an 2, comme conspirateur et ayant protesté contre l'autorité légitime. *D'Ormesson* étoit alors âgé de 42 ans ; il avoit la vue basse, une figure agréable, un jugement sain, beaucoup de mémoire ; il connoissoit les lois et en citoit à propos les dispositions, à l'appui de ses opinions. Sa famille prétendoit descendre de *St. François de Paule*, fondateur des Minimes, et d'après cette origine, elle n'avoit pour livrée que des habits bruns.

* ORPHÉE, (Mythol.) fils d'*Apollon* et de *Calliope*, [d'autres disent d'*Æagre* roi de Thrace, et de *Polymnie*,] jouoit si bien de la lyre, que les arbres et les rochers émus quittoient leurs places, les fleuves suspendoient leur cours, et les bêtes féroces s'attroupoient autour de lui pour l'entendre.

> *Sylvestres homines sacer interpresque deorum,*
> *Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus ;*
> *Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.*
>
> Hor. *Art. Poet.*

Euridyce sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'*Aristée* ; *Orphée* descendit aux Enfers pour la redemander, et toucha tellement

Pluton, *Proserpine* et toutes les Divinités infernales par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit pas derrière lui jusqu'à ce qu'il fût sorti des Enfers. Ne pouvant maitriser son impatience, il se retourna pour voir si sa chère *Eurydice* le suivoit; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les *Bacchantes*, qu'elles se liguèrent contre lui, le mirent en pièces, et jetèrent sa tête dans l'Hèbre. Les Muses recueillirent ses membres dispersés, et leur rendirent les honneurs funèbres. Il fut métamorphosé en cygne par son père, et son instrument fut placé au nombre des constellations. On représente ordinairement *Orphée* une lyre ou un luth à la main. Nous avons sous son nom des *Hymnes* et d'autres *Pièces de Poésie*, dont la première édition est de Florence, 1500, in-4.° Les meilleures sont : Celle d'Utrecht, 1689, in-8°; *Cum notis Variorum*, Leipzig, 1764, in-8°: et dans les *Miscellanea Græcorum Carmina*, de *Maittaire*, Londres, 1722, in-4°; mais il est constant qu'elles sont supposées. Son *Poëme des Argonautes* est d'*Onomacrite*, qui vivoit du temps de *Pisistrate*. *Orphée* étoit-il un personnage imaginaire ? c'est sur quoi les savans ont disputé. Il n'exista sans doute jamais d'*Orphée* tel que les poëtes l'ont imaginé, traînant après lui les arbres et les rochers, et pénétrant aux enfers à la faveur de ses chants harmonieux. Mais les témoignages d'*Homère*, d'*Hérodote*, d'*Hésiode*, de *Pindare*, d'*Euripide*, d'*Aristophane*, de *Platon*, d'*Isocrate*, de *Pausanias*, attestent assez qu'il a existé un personnage très-réel sous le nom d'*Orphée*, lequel se distingua comme poëte, musicien et fondateur de secte.

IV. ORVILLE, (N. Valois d') fils d'un trésorier de France, de Rouen, naquit à Paris et y est mort vers 1766. Il est auteur d'une foule de pièces de théâtre, soit seul, soit en société avec *Laffichard* et *Favart*. Les plus connues sont : *les Souhaits*, *l'Ecole des Veuves*, *l'Ecole de Salerne*, *les Talens comiques*, *la Fontaine de Sapience*. Ces pièces n'ont pas été imprimées, et ce n'est pas une grande perte pour le public.

* OSSIAN, Barde ou Druide Écossois au 3e siècle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son père *Fingal* dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme et aveugle, il se retira du service, et pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, et particulièrement ceux de son fils *Oscar* qui avoit été tué en trahison. *Malvina*, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenoit ses vers par cœur et les transmettoit ainsi à d'autres. Ces *Poésies* et celles des autres Bardes ayant été conservées de cette manière pendant 1400 ans, M. *Macpherson* les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse et dans les isles voisines. Il les fit imprimer avec la version angloise, à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. Elles ont été traduites depuis en françois par M. *le Tourneur*, 1777, 2 vol. in-8°, avec des notes. On y voit la simplicité des premiers temps avec tout l'enthou-

siasme qu'inspire la pure nature; mais le goût, la précision, le choix des figures s'y font desirer. Le peintre moderne *Girodet* a représenté *Ossian* devant lequel les ombres des héros François morts pour la patrie sont conduites par la victoire. *Ossian* se penche pour embrasser *Desaix*, et *Fingal* tend une main à *Kléber*. Ce superbe tableau a été fait en l'an dix pour le gouvernement.

OSTERMANN, né dans la Westphalie, d'un ministre luthérien, obtint par son esprit agréable et très-souple la confiance de *Pierre I* empereur de Russie, qui le fit vice-chancelier. La faveur de *Menzikoff* l'importunant, il s'efforça de le faire disgracier, et après lui avoir conseillé la démarche imprudente de chercher à faire épouser sa fille par le grand duc, il parvint à le faire exiler en Sibérie par *Catherine I*. En 1741, l'impératrice *Elizabeth* exila *Ostermann* lui-même vers les confins de la mer glaciale, et il y mourut en 1747. Son fils obtint ensuite la place de vice-chancelier sous *Catherine II*.

OSWEN, (Jean) l'un des plus anciens imprimeurs Anglois, porta le premier la connoissance de l'art typographique à Worcester en 1549. On lui doit quelques traductions d'ouvrages étrangers dans sa langue.

OTHER, (N.) né en Norwége, passa à la cour d'*Alfred le Grand* roi d'Angleterre, et fut envoyé par ce prince faire le voyage de la Baltique et des mers septentrionales. *Other* écrivit ses trois voyages au-delà de la Norwége et jusqu'aux contrées les plus froides. Ils doivent avoir eu lieu vers l'an 890, pendant les temps paisibles du règne d'*Alfred*. L'ouvrage d'*Other* a été imprimé en 1678, à Oxford. *André Bussæus* Danois en a donné une nouvelle édition en 1733, à Copenhague, in-4.°

OUBACHÉ, kan des Tartares Tourgouths, étoit parvenu à un âge assez avancé dans l'exercice des vertus paisibles et hospitalières, lorsqu'une insulte grossière vint troubler sa vie. Il commandoit à une horde de 600,000 Tartares, qui occupoient les plaines arrosées par le Wolga, entre Astrakan et Casan. Un lieutenant Russe, nommé *Kischenskoï*, vint exiger au nom de la cour de Russie, le tribut que ces peuples lui donnoient annuellement; mais avide et féroce, il s'empara de plusieurs troupeaux, et les vendit à son profit. *Oubaché* se plaignit à lui-même de ses exactions, et *Kischenskoï* osa lui donner un soufflet. Le kan offensé demanda justice à *Catherine II*; ses envoyés furent à peine écoutés par le ministre de l'impératrice. Les Tourgouths, suivant *Castéra*, avoient souffert tranquillement la rapacité et le brigandage, mais ils ne purent endurer ni l'outrage fait à leur kan, ni l'injustice de la cour de Russie. *Oubaché* et les anciens de la horde ayant tenu conseil, résolurent d'abandonner le territoire de l'empire Russe, de traverser les déserts, et de se retirer jusques dans la Chine, au pied des montagnes du Thibet, dont une tradition leur faisoit croire qu'ils étoient originaires. Les Tourgouths partirent des bords du Wolga le 10 décembre 1770, et arrivèrent sur ceux de l'Ily le 9 août 1771, après avoir perdu près de la moitié de leur peuplade dans les déserts ou en

combattant d'autres Tartares qui voulurent s'opposer à leur passage. *Catherine* fit redemander les Tourgouths à l'empereur de la Chine. Ce monarque lui répondit : « qu'il n'étoit point assez injuste pour livrer ses propres sujets à une puissance étrangère, ni assez cruel pour chasser des enfans qui rentroient dans le sein de leur famille ; qu'il n'avoit été instruit du projet des Tourgouths qu'au moment de leur arrivée, et qu'il s'étoit empressé de leur rendre le pays de leurs ancêtres ; que l'impératrice ne pouvoit se plaindre que de celui qui avoit porté la main sur le visage d'un kan et d'un vieillard aussi respectable qu'*Oubaché*. » Ce dernier mourut quelque temps après sa courageuse émigration.

OVERBURY, (Thomas) poëte Anglois, né dans le comté de Warwick, fut mis à la Tour de Londres pour avoir voulu détourner le comte de *Rochester* de sa passion pour la comtesse d'*Essex* qui vint à bout de le faire empoisonner, de concert avec son amant. Ce fut le 15 septembre 1613, qu'*Overbury* termina ainsi sa malheureuse et imprudente vie. On a de lui deux Poëmes que les Anglois louent beaucoup : *La Femme*, 1614, in-4°; et *le Remède d'Amour*, 1620, in-8.°

OUYN, (Jacques) né à Louviers dans le milieu du 16e siècle, fit jouer en 1597 la tragi-comédie de *Tobie*.

OZELL, (Jean) poëte dramatique Anglois, mort à Londres en 1743, étoit auditeur général de la cité et jouissoit d'une fortune considérable. On a de lui un grand nombre de pièces de théâtre, imitées ou traduites de nos auteurs François tragiques et comiques.

OZY, (François) né au Mans, et mort dans sa patrie en 1657, a publié quelques ouvrages de droit estimés, tels qu'un *Apparat* de jurisprudence, et une *Dissertation* sur les variations de *Cujas*.

P.

PACARONI, (N. de) poëte dramatique, mort en 1747, a donné au théâtre la tragédie de *Bajazet I*, représentée et imprimée en 1739.

PACCIAUDI, (Paul-Marie) théatin, correspondant de l'académie des Belles-Lettres de Paris, et bibliothécaire de Dom *Philippe* duc de Parme, naquit à Turin en 1710, et mourut d'apoplexie en 1785. Ses *Monumenta Peloponesiaca*, 2 vol. in-4°, et divers écrits sur des antiquités particulières prouvent sa vaste érudition. On a encore de lui, *Memorie de'gran maestri dell' ordine Gerosolimitano*, 3 vol. in-4.° On a imprimé en l'an XI la correspondance de *Pacciaudi* avec le comte de *Caylus*, in-8.° Elle offre peu d'intérêt. C'est une espèce de catalogue de divers morceaux d'antiquités que ce théatin envoyoit à son ami. *Pacciaudi* étoit un homme laborieux et retiré, qui vécut en religieux et en savant, uniquement occupé de ses devoirs et de ses études.

I. PACIFICUS, archidiacre de Vérone dans le 6e siècle, a été, dit-on, l'inventeur des horloges à roues et à ressorts, divisant le jour en vingt-quatre parties égales. Avant lui, on ne connoissoit que les horloges de sable ou d'eau. *Sidoine Apollinaire* nous apprend que de son temps les gens riches tenoient encore des serviteurs pour les avertir des heures du bain et du souper, d'après l'inspection de ces dernières espèces d'horloge.

PADILLA, (Marie de) demoiselle Espagnole, aussi belle qu'artificieuse, étoit au service de la femme d'*Alfonse d'Albuquerque*, lorsque *Pierre le Cruel* roi de Castille en devint amoureux. Elle ne le fit pas soupirer long-temps. Entraînée par son penchant et conseillée par *Jean de Hinistrosa* son oncle maternel, elle se livra aux desirs du roi qui en eut bientôt une fille. Malgré sa passion pour *Padilla*, les intérêts politiques exigeoient qu'il épousât *Blanche de Bourbon*. Les noces royales furent suivies du plus grand dégoût. Ni les charmes de la jeune reine ni les remontrances de la reine-mère ne purent vaincre la froideur de *Pierre*. Trois jours après, il alla rejoindre sa maîtresse. Le triomphe de *Padilla* ne fut que passager. *Jeanne de Castro* toucha le cœur du monarque ; et comme elle résista soit par vertu, soit par ambition, il lui proposa de l'épouser. Deux évêques courtisans attestèrent que son mariage avec *Blanche* étoit nul. *Jeanne de Castro* fut proclamée reine de Castille ; mais deux jours après *Padilla* reprit son premier empire. Cette favorite termina sa carrière peu de temps après. On fit ses funérailles dans tout le royaume comme pour une reine légitime ; et l'on éleva ses enfans comme les héritiers présomptifs de la couronne. Pendant sa faveur, sa famille avoit été élevée aux premiers grades. Ses frères obtinrent les places les plus importantes de la couronne. Divers

historiens, entr'autres, l'auteur de l'*Histoire des Favorites*, la peignent sous des couleurs très-odieuses. *Mariana*, écrivain plus croyable, assure qu'il ne manquoit à *Padilla* que des mœurs pures pour mériter le trône.

PADIOLCAU, (Albert) avocat à Rennes, mort à la fin du 17e siècle, a publié un ouvrage historique, intitulé : *Antiquités de Jérusalem*, 1686, et un *Traité* de jurisprudence de la chambre des comptes de Bretagne.

PAGANUCCI, (Jean) né à Lyon, y embrassa la profession du commerce et devint juge au tribunal civil après la révolution. Modeste, savant et intègre, il est mort en 1797. On lui doit un ouvrage estimable et qui eut dans le temps un succès mérité, intitulé : *Manuel historique et politique des Négocians*, 1762, 3 vol. in-8.°

PAGEAU, (Gui) poëte *Manceau*, publia en 1584 un vol. de *Cantiques* et de *Noëls*, in-12.

PAIKEL, *Voyez* PATKUL.

II. PAJON, (Henri) avocat Parisien, mort en 1776, a donné quelques Romans au-dessous du médiocre, et des *Observations sur les Donations*, 1761, in-12.

PALMER, (Samuel) savant imprimeur Anglois, exerçoit son art à Londres en 1730, et a publié dans sa langue une *Histoire de l'Imprimerie*. Il fut le maître de *Francklin*.

PALOMINO, (Antoine) peintre Espagnol, dont les ouvrages ornent la cathédrale de Valence, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut en 1725, à 72 ans. On a de lui un ouvrage sur la peinture et sur les vies des peintres, en deux vol. in-folio. Il étoit né près de Cordoue.

I. PANCKOUCKE, (André-Joseph) libraire de Lille, né en 1700, mourut à Paris en 1753. Ses ouvrages les plus connus sont : I. Les *Etudes convenables aux Demoiselles*, 2 vol. in-12, où l'on trouve de l'ordre et de la clarté. II. *Abrégé chronologique de l'Histoire des Comtes de Flandre*, 1762, in-8.° III. *L'Art de désopiler la rate*, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, qui offre des choses piquantes, et quelques-unes trop peu voilées. IV. *Dictionnaire des proverbes françois*, in-8° : moins ample, mais plus décent que celui de *le Roux*. V. *Manuel Philosophique*, 1748, deux volumes in-12. VI. *Elémens de Géographie et d'Astronomie*, 1740, in-12. VII. *Essais sur les Philosophes*, in-12. A la mort de l'auteur, le curé de sa paroisse ne voulut point l'inhumer, comme ayant signé le Formulaire; il fallut des ordres supérieurs pour l'y forcer.

II. PANCKOUCKE, (Charles-Joseph) fils du précédent, naquit à Lille en 1736, et suivit avec éclat la profession de son père. Son esprit naturel, ses ouvrages et ses vastes entreprises typographiques, l'ont fait connoître dans toute l'Europe. On peut citer parmi ces dernières les éditions de l'*Encyclopédie*, des *Œuvres* de *Buffon*, des *Mémoires* de l'académie des Sciences et de l'académie des Belles-Lettres, du *Vocabulaire François*, du *Répertoire universel de Jurisprudence*, du *Voyageur François* de l'abbé *de la Porte*, du *Mercure de France*, etc.... Ses ouvrages par-

ticuliers sont : I. Des *Mémoires mathématiques*, adressés à l'académie des Sciences. II. Des traductions de *Lucrèce*, de la *Jérusalem délivrée* et du *Roland le furieux*. Cette dernière traduction est en dix vol. in-12. III. *Discours philosophiques* sur le Beau, 1779, in-8.° IV. *Autre* sur le Plaisir et la Douleur, 1790, in-8.° V. Le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, et plusieurs Mémoires et Dissertations dans le *Mercure* et les autres Journaux. *Panckoucke* est mort à Paris en 1799.

PANEL, (Alexandre-Xavier) né en Franche-Comté, se fit jésuite et passa en Espagne, où il devint précepteur des enfans du roi. Il est mort dans cette place en 1777, à 82 ans, après avoir publié un grand nombre d'opuscules sur les antiquités et la numismatique : I. *Lettre* sur la médaille de *le Bret*, 1737, in-4.° II. *Dissertation* sur une médaille d'*Alexandre*, 1739, in-4.° III. *De Cistophoris*, 1746, in-4.° IV. *De Coloniæ*, *Tarraconæ nummo*, 1748, in-4.°

* PANIGAROLA, (François) évêque d'Asti en Piémont, né à Milan en 1548, entra jeune dans l'ordre des Frères Mineurs Observantins, où il se rendit très-savant dans la philosophie et la théologie, et se distingua surtout par ses talens pour la prédication. Son mérite lui valut l'évêché d'Asti, qui lui fut donné par *Sixte V* en 1587; et le fit choisir avec le jésuite *Bellarmin*; pour accompagner en France le cardinal *Gaëtan*, envoyé en 1590 par le pape *Grégoire XIV*, pour y soutenir le parti de la Ligue contre *Henri IV*. Il employa toute son éloquence pour exciter les Parisiens à n'écouter que les instructions des *Guise*, à ne pas reconnoître leur souverain légitime et à souffrir toutes les horreurs de la famine pendant le siége de leur ville. Quand *Henri IV* l'eut levé, *Panigarola* retourna dans son diocèse, où il montra un zèle ardent contre les abus qui s'y étoient glissés. On a prétendu que ceux qui craignoient la réformation de ces abus l'empoisonnèrent. Quoi qu'il en soit, il mourut à Asti en 1594, à 46 ans. Ses *Sermons* furent imprimés à Rome en 1596, in-4.° On a de lui plusieurs autres ouvrages, la plupart de piété et de controverse, tant en latin qu'en italien. Le plus connu est un Traité de l'éloquence de la chaire, en italien, intitulé : *Il Predicatore*, à Venise, *Giunti*, 1609, in-4.° *Landi* dit que cette rhétorique est un savant Commentaire du livre de *Démétrius de Phalère* sur l'éloquence. Il ajoute que les Sermons de *Panigarola* sont ce que l'éloquence sacrée a produit de meilleur parmi les orateurs d'Italie pendant le 16e siècle. Je ne dirai pas, ajoute-t-il, qu'ils sont sans défaut, et il renvoie au n.° 102 du douzième livre de son Histoire de la littérature Italienne. C'est là qu'il rapporte que lorsqu'on demandoit à *Bembe*, pourquoi il n'alloit pas au sermon pendant le Carême, il répondoit : *Qu'irois-je faire à des discours où l'on n'entend que le docteur* Subtil *guerroyer contre le docteur* Angélique, *jusqu'à ce qu'*Aristote *survienne et les mette d'accord ?*

I. PANIN, (Nikita-Ivanowitz, comte de) naquit le 15 septembre 1718, d'un lieutenant général des armées du czar *Pierre I*, origi-

naire de Lucques en Italie. *Panin* commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'impératrice *Elizabeth ;* mais l'amitié du prince *Kourakin* le fit nommer gentilhomme de la chambre. Son esprit insinuant et vif ne tarda pas à être distingué de sa souveraine, qui l'envoya en 1747 à Copenhague, et deux ans après à Stockholm avec le titre de ministre plénipotentiaire. A son retour, il fut choisi pour gouverneur du grand duc *Paul Petrowitz*, et devint enfin premier ministre de *Catherine II*. Son séjour en Suède lui en fit admirer le gouvernement, et il fit vainement des efforts pour faire adopter en Russie un sénat et une constitution aristocratique. Ce ministre avoit des vues judicieuses, mais on lui a reproché beaucoup d'orgueil, de la paresse et de l'inexactitude dans les affaires. Extrêmement désintéressé, ce qu'il recevoit d'un côté, il le donnoit de l'autre. Il étoit gourmand, grand mangeur et grand dormeur. Rarement il lisoit les dépêches des ambassadeurs, et s'occupoit plus rarement encore à leur répondre; mais il fut le seul ministre de *Catherine* qui connût parfaitement les affaires, et qui prévoyant tous les événemens, donnoit nonchalamment les vrais moyens d'arriver à tous les succès. Sa taille étoit énorme en grosseur. Il mourut à la fin de mars 1783; et à sa mort, la vente de son mobilier ne suffit pas pour payer ses dettes.

II. PANIN, (N.) général, frère de Nikita, signala son courage dans la guerre de sept ans, où les Russes combattirent le roi de Prusse. Placé à la tête des armées Moscovites, il battit les Turcs, prit Bender et établit l'indépendance de la Crimée. Retiré dans ses terres, il en sortit pour s'opposer à la rebellion de *Putgatscheff*, et il en triompha. Il mourut quelque temps après, regardé comme l'un des plus habiles généraux du Nord.

PANNARTZ, (Arnauld) sortit de l'atelier typographique de Maïence avec *Ulric-Han* de Vienne en Autriche, et *Conrad Sweynheim*, pour porter l'imprimerie en Italie au commencement du pontificat de *Paul II*. Ils s'établirent d'abord dans la campagne de Rome au monastère de Sublac, où ils donnèrent le *Donat* sans date, le *Lactance* de 1465, et la *Cité de Dieu* de 1467. A cette époque, *Pannartz* fut appelé à Rome par *François de Maximis*, riche Romain protecteur des arts, qui plaça son imprimerie dans sa maison. C'est là que *Pannartz* publia en 1467 les *Epîtres familières* de *Cicéron*, et l'année suivante, les *Lettres* de *St. Jérôme*, en 2 vol. in-folio, et la première édition du *Speculum vitæ humanæ*.

PANNIER, (Jacques) sieur D'ORGEVILLE, né à Lyon en 1680, devint conseiller au parlement de Metz, ministre du roi à Cologne, enfin intendant des isles Françoises en Amérique. Ce fut lui qui leur procura l'entrée de leur café en France. *Pannier* avoit remporté l'un des premiers prix de l'académie Françoise. Il mourut à Saint-Domingue en 1739.

PANNIUS, Romain, alla s'établir en Egypte, où il devint renommé par sa fabrique de papier ou *papyrus*, auquel il donna le nom de *fanniaque*. On sait que

le *papyrus* étoit une espèce de jonc qui croissoit sur les bords du Nil. C'est sur cette matière que sont tracés les plus anciens manuscrits. *Cassius Hemina* dit qu'on trouva dans un tombeau sur le Janicule les livres de *Numa*, écrits sur ce papier. Il y en avoit de plusieurs sortes, l'*Hiératique* ou *sacré*, ainsi nommé parce qu'on le réservoit pour les livres qui traitoient du culte: le *Livien*, auquel *Livie* femme d'*Auguste*, avoit donné son nom et qui avoit douze pouces de largeur; le *Saïtique*, l'*Amphitriotique*, l'*Emporétique* ou celui du commerce ordinaire, qui n'avoit que six pouces de largeur, et enfin le *Fanniaque* plus solide, plus blanc, et qui portoit dix pouces.

* PANNON, (*Janus Pannonius*) ou *Jean le Hongrois*, né le 29 août 1434, évêque de la ville de Cinq-Eglises dans la Basse-Hongrie, mort à la fin de 1472, âgé de 38 ans, cultiva les belles-lettres avec succès en Italie, et travailla ensuite à les faire fleurir en Hongrie. On a de lui des *Poëmes*, des *Elégies* et des *Epigrammes*, Venise, 1553, vol. in-8°, et dans les *Deliciæ Poëtarum Hungarorum*, vol. in-16, Francfort, 1619; parmi les épigrammes on en trouve quelques-unes d'heureuses. La dernière édition de ses œuvres, faite sur un manuscrit de la Bibliothèque impériale, a paru à Utrecht en 1784, 2 vol. in-8.° L'abbé *Mercier* en a donné une *Notice* parmi celles des poëtes latins modernes.

PANTHÉE, femme d'*Abradate*; *Voyez* ABRADATE.

PANTHOT, (Louis) naquit à Lyon d'une famille qui de père en fils s'étoit distinguée en se consacrant à l'art de guérir. Celui-ci chirurgien célèbre, fut l'un des premiers qui accrédita l'opération césarienne. — Son fils *Horace* excella dans la lithotomie. — Son autre fils *Jean-Louis* PANTHOT, devint doyen du collége des médecins de Lyon, et publia: I. Un *Traité sur la Baguette divinatoire*. II. Un autre *sur les Eaux minérales d'Aix en Savoie*. III. Un autre *sur les vertus du Mercure*. Il est mort très-âgé en 1707.

III. PAOLI, (Paschal) fils du précédent, doué d'une figure imposante et d'une grande énergie dans le caractère, fut envoyé par son père chez les Corses en 1755. Dès qu'il parut, il fut reconnu pour commandant général de toute l'isle, quoiqu'il n'eût que vingt-neuf ans. Il ne prit pas le titre de *Roi* comme *Théodore de Neuhoff*; mais il le fut en effet à plusieurs égards, en se mettant à la tête d'un gouvernement démocratique. Il établit une administration régulière chez un peuple indiscipliné. Il forma des troupes réglées. Il institua une université, pour adoucir les mœurs par la culture des sciences. Les assassinats étoient commis avec impunité; il sut y mettre un frein. Enfin il se fit aimer, en se faisant obéir. *Paschal Paoli* soutint les Corses contre l'argent des Génois et les armes des François. Quand ces derniers firent la conquête de l'isle en 1769, il passa à Londres, où il fut regardé comme le législateur et le défenseur de sa patrie. Lors de la révolution de France, il songea à repasser en Corse, et y revint en 1790. Il y fut reçu avec transport; mais il en fut bientôt expulsé par les Anglois, et mourut quelque temps après. Son por-

trait par *Martin Drelling*, a été gravé en France par *Henriquez*.

PAPER, (Roger) relieur Anglois, mort depuis peu, exerça son art à Londres avec une telle habileté, qu'il en acquit une fortune considérable. Lord *Spencer* a payé à ce relieur quinze guinées pour la reliûre d'un *Eschyle*.

II. PAPON, (Jean-Pierre) né au Pujet près de Nice en 1736, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa d'abord avec distinction, et où ses ouvrages lui acquirent de la célébrité. Exempt d'intrigue et d'ambition, il ne chercha ni la faveur, ni la fortune. Réfugié dans le département du Puy-de-Dôme pendant le temps de la terreur, il revint ensuite à Paris jouir du calme et des douceurs de l'amitié. Il y mourut subitement le 25 nivôse de l'an 11, à l'âge de 65 ans. Ses ouvrages sont : I. *Ode* sur la mort. Elle est insérée dans le *Recueil* des Jeux Floraux de la ville de Toulouse. II. L'*Art du Poëte et de l'Orateur*, in-12. Cet ouvrage, devenu classique, a eu cinq éditions. La première parut à Lyon en 1768; la dernière à Paris en l'an 9. L'auteur plaça en tête de celle-ci un *Essai sur l'Education*. III. *Oraison funèbre* de *Charles Emmanuel III*, roi de Sardaigne, 1773, in-8.° Elle fut prononcée à Nice et imprimée à Turin, en françois et en italien. IV. *Voyage de Provence*, 1787, 2 vol. in-12. Il est plein de recherches historiques, et très-agréablement écrit. On y suit avec intérêt le voyageur dans toutes ses stations qu'il embellit par des souvenirs. V. *Histoire de Provence*, 4 vol. in-4.° *Papon* ajouta plusieurs documens et titres à ceux des anciens historiens Provençaux. Pour en découvrir de nouveaux, il fit le voyage de Naples, dont les comtes de Provence avoient occupé le trône pendant long-temps. « Parmi les pièces curieuses que *Papon* y trouva, on remarque, dit M. *Bernardi*, dans une notice qu'il a consacrée à la mémoire de son compatriote, la quittance que la reine *Jeanne* donna au pape *Clément VI*, du prix de la ville d'Avignon qu'elle lui avoit vendue. Je ne sais qui avoit imaginé le premier de dire que le pape s'étoit acquitté envers *Jeanne*, par une absolution du meurtre de son premier mari. Une anecdote pareille étoit précieuse pour certaines gens, aussi la trouve-t-on répétée en bien des endroits. *Voltaire* sur-tout ne l'a pas oubliée. On n'a jamais montré, dit-il, la quittance de *Jeanne ;* mais l'historien lui a donné le démenti sur ce point en la produisant. » Les états de Provence accordèrent à *Papon*, en récompense de son zèle et de ses travaux, une pension de 8000 livres que la révolution lui ôta; et quoique ce fut presque son unique ressource, cette perte n'altéra point la tranquillité naturelle de son ame. VI. *Histoire du gouvernement François*, depuis l'assemblée des Notables du 22 février 1787, jusqu'à la fin de la même année; 1788, in-8.° On y joint ordinairement un *Discours* de l'auteur, intitulé : *De l'Opinion sur le Gouvernement*. VII. *Epoques mémorables de la Peste*, et moyens de se préserver de ce fléau, en 1800, deux vol. in-8.° VIII. Il a laissé en manuscrit le commencement d'une Histoire de la révolution.

PARADEL, (Eudaldo) né en Catalogne, se distingua dans la fonte des caractères d'imprimerie au 17e siècle, et produisit les plus beaux que l'Espagne eût encore vus. Depuis cette époque les éditions y furent plus soignées et mieux imprimées.

II. PARADIS DE RAYMONDIS, (Jean-Zacharie) né à Bourg le 8 février 1746, y remplit avec honneur la place de lieutenant général au bailliage. La foiblesse de sa santé le força à s'en démettre, et à aller chaque année passer les hivers à Nice. Il y connut *Thomas*, et s'y lia avec lui de l'amitié la plus tendre. Après avoir voyagé en Italie, *Paradis* est revenu mourir dans sa patrie en 1792. Lors du jugement de *Louis XVI*, il s'étoit offert à l'accusé pour son défenseur officieux. On lui doit des *Opuscules* sur divers objets d'agriculture, et entr'autres sur l'amélioration des serres; et un petit *Traité élémentaire* de morale et du bonheur, 1784, 2 vol. in-12. Il a été réimprimé en 1795. Ecrit avec simplicité, les réflexions en sont justes et douces. Un journaliste qui ne connoissoit pas le nom de l'auteur, dit en parlant de cet ouvrage. « Personne n'a vanté ce livre; son mérite a percé comme l'odeur de la violette s'élève du sein de l'herbe: la renommée atteindra l'auteur dans son obscurité volontaire et dans sa retraite, où il mérite de trouver le bonheur dont il a si bien enseigné la recherche. »

PARIGI, (Jules) architecte Florentin, mort en 1590, bâtit la maison de plaisance appelée *Poggio imperiale*, et le palais *Manetti*; *Alphonse* son fils mit sur ses aplombs le second étage du palais *Pitti* qui surplomboit de plus de huit pouces du côté de la place, et éleva divers édifices. Il mourut en 1656, du chagrin des traverses que l'envie lui suscita.

V. PARIS, (Claude) célèbre opticien, né à Chaillot près de Paris en 1703, mort dans cette dernière ville en 1763, tenta de faire des télescopes de réflexion, après avoir vu celui de Skarlett, en 1733, et il réussit. Son premier télescope ne fut que de seize pouces; mais il les porta ensuite jusqu'à huit, et il ne cessa de perfectionner cet instrument. Son fils a suivi ses traces.

VII. PARIS-DUVERNEI, (N.) l'un des quatre frères *Pâris*, dont le père tenoit une auberge en Dauphiné au pied des Alpes, rendit des services à l'armée d'Italie commandée par le duc de *Vendôme*. Ce prince l'employa en 1710 dans les vivres. Sa fortune fut rapide, ainsi que celle de ses frères. Sous la régence, ils influoient déjà assez dans les finances, pour devenir suspects au charlatan *Law*, dont ils n'approuvoient pas les opérations désastreuses. Il les fit exiler; mais après la disgrace de cet homme dangereux et singulier, l'usage qu'on pouvoit faire de leur activité et de leur intelligence, les fit rappeler. *Pâris-Duvernei* joua un grand rôle sous le ministère du duc de *Bourbon*, par la protection de la marquise de *Prie* maîtresse de ce prince. Ce fut lui qui conseilla le renvoi indécent de l'infante d'Espagne, destinée à *Louis XV*. « D'abord garçon cabaretier, puis soldat aux Gardes, ensuite plongé dans les opérations financières, dit *Voltaire*, il retint toute sa vie un peu de la

dureté

dureté de ces trois professions; et ne connoissoit guères les bienséances. » D'autres conseils non moins dangereux, des impôts nouveaux, des taxes odieuses soulevèrent la nation contre le ministère du duc de *Bourbon*. Il fut renvoyé, et sa disgrace en 1725, entraina celle de *Duvernei*, qui fut enfermé à la Bastille. En 1730 il reprit faveur, et fut utile au ministre des finances d'alors. Son frère *Pâris de Montmartel*, devint garde du trésor royal, ensuite banquier de la cour, et en cette qualité influant sur toutes les finances du royaume. *Duvernei* jouit d'une grande faveur, lorsque la marquise de *Pompadour* gouverna *Louis XV*; et il donna l'idée et le plan de l'*Ecole Militaire*. Il mourut en 176... jouissant d'une grande considération, parce qu'indépendamment de ses vues administratives et de son crédit à la cour, il s'étoit signalé par quelques traits de générosité qui doivent peu coûter à un homme opulent, mais qu'on remarque davantage, à cause de son opulence même. *Voltaire*, en parlant des ouvrages de *Melon* et *du Tot*, sur les monnoies et le commerce, dit que les livres de ces écrivains devoient en produire un autre par M. *Duvernei, lequel vaudroit probablement beaucoup mieux que les deux autres, parce qu'il seroit fait*, ajoute-t-il, *par un homme d'état*. Nous ne savons pas que cette production ait vu le jour.

PARISEAU, (N.) né à Paris, se consacra à l'art dramatique, et donna aux divers théâtres de la capitale plusieurs petites pièces qui y eurent du succès. I. Le *Prix Académique*, comédie en un acte, 1780. II. La *Veuve de Cancale*, parodie de la *Veuve du Malabar*, 1780. III. *Richard*, parodie de *Richard III*, 1781. IV. La *Soirée d'été*, opéra comique joué aux Italiens en 1782. V. Les *Etrennes* et le *Bouquet*, comédie en un acte, dont le sujet est tiré d'un conte d'*Imbert*. VI. Le *Rendez-vous* ou les *Deux Rubans*, opéra en un acte, 1784. Une singularité de cette pièce, c'est que les airs en furent faits avant les paroles; l'auteur de la musique l'ayant fait entendre sur des syllabes sans ordre ni suite, *Pariseau* eut la patience de les remplir. VII. *Julien et Colette*, comédie en un acte, 1788. VIII. L'auteur fut rédacteur d'un journal agréable, qui parut au commencement de la révolution sous le titre de la *Feuille du jour*. Il est mort victime de la tyrannie révolutionnaire.

II. PARISOT, (Gilbert) chirurgien renommé de Lyon, joignit à une grande pratique de son art le goût de la littérature. Il mourut en 1721.

III. PARKER, (Richard) chef de l'insurrection qui éclata en 1797 sur l'escadre de l'amiral Anglois *Bridport*, étoit né à Excester et avoit fait avec distinction la guerre d'Amérique. Embarqué à bord du Sandwich, il acquit la confiance des matelots par ses propos séditieux, et la révolte qu'il avoit suscitée ayant bientôt éclaté, il fut nommé un instant amiral général de la flotte. La plupart des insurgés étant bientôt rentrés dans le devoir, *Parker* se livra lui-même et demanda à être jugé. Il répondit avec noblesse et fermeté devant le tribunal qui le condamna à mort. Il reçut son arrêt avec le

plus grand respect pour ses juges et en sollicitant la grace des autres matelots. Il fut exécuté le 30 juin 1797, à bord du Sandwich, près de Scheerness, et son corps fut ensuite exposé sur l'isle de Cheppi, vis-à-vis la rade du Nord.

* PARNELL, (Thomas) poëte Anglois, né à Dublin en 1679, fut vicaire de l'église de cette ville. S'étant rendu à Londres, il prêcha en faveur du parti de la cour, espérant de parvenir à un bon bénéfice. Mais la mort de la reine *Anne* dissipa ses espérances ambitieuses. Il jouit de l'amitié et de l'estime de *Pope*, de *Swift*, de *Gay*, des comtes de *Bolyngbrocke* et d'*Oxford*. *Swift* l'ayant mené un jour à l'audience de ce dernier, au lieu de présenter le poëte au ministre, il alla prendre le comte et le mena chercher *Parnell* à travers la foule des courtisans *Swift* s'applaudit d'avoir soutenu ainsi l'honneur des talens, *persuadé*, disoit-il, *que le génie est supérieur au rang et à la dignité*. *Parnell* est auteur de quelques pièces de poésie dont la plus remarquable est : *Hésiode* ou *la Naissance de la femme*; et la plus connue en France est l'*Hermite*, dont *Voltaire* a profité dans son roman de *Zadig*. On a encore de lui, une *Vie* de *Zoïle* et cinq visions dans le *Spectateur* ou dans le *Gardien*. Il n'a dans ses ouvrages en prose que le mérite de l'imagination. Il composa pour *Pope* la *Vie* d'*Homère*, qui se trouve à la tête de sa traduction de l'*Iliade*; mais le traducteur d'*Homère* fut obligé d'en retravailler le style; et cette refonte, disoit-il, lui fut aussi pénible que l'ouvrage l'avoit été à *Parnell*. *Feutri* et *Berquin* ont imité dans deux Romances son conte de l'*Hermite*. Cet auteur mourut à Chester en juillet 1717, à 38 ans. *Cazin* a imprimé ses ouvrages poétiques à Paris, en 2 vol. in-12.

PARONCI, (César) est auteur de quelques traductions d'ouvrages François en italien et entr'autres du traité de *Vénerie* de *du Fouilloux*, imprimé à Milan en 1615, in-8° avec figures.

* PARSONS, (Jacques) médecin Anglois, né à Barnstaple, en mars 1705, mourut en 1770, membre de la Société royale de Londres. On a de lui : *Figuræ quædam miscellaneæ quæ ad rem anatomicam historiamque naturalem spectant*, in-folio.

V. PARTHENAY, (Jean-Baptiste des *Roches* de) né à la Rochelle, et mort au milieu du siècle qui vient de finir, fut un écrivain laborieux et exact, à qui l'on doit : I. *Histoire* de Danemarck, 1733, 6 volumes in-12. II. *Pensées morales* par *Holberg*, traduites du Danois, 1754, deux vol. in-12. III. *Voyage d'Egypte et de Nubie*, traduit de *Norden*, 1755, in-folio. IV. *Histoire naturelle* du Groenland, traduite du Danois *Egède*, 1753, in-8.° V. *Histoire* de la Pologne sous *Auguste II*, 1794, 2 vol. in-8.° Cet auteur laborieux a fourni beaucoup d'articles au Dictionnaire géographique de *la Martinière*.

II. PASCAL, (Françoise) Lyonnoise, donna au théâtre en 1657 une tragédie d'*Endymion*; et en 1664, une comédie en un acte, intitulée : *Le Vieillard amoureux*. Cette pièce est en vers de huit syllabes; et le sujet

fut tiré d'une aventure arrivée à Lyon.

PASQUALINUS, (Pompée) chanoine de Sainte-Marie-Majeure à Rome, a publié un *Index vocum* sur les métamorphoses d'*Ovide*. Cet écrit a été imprimé à Rome en 1614, in-8.°

* PASSEMANT, (Claude-Siméon) né en 1702 à Paris, de parens peu accommodés des biens de la fortune, fut d'abord clerc de procureur, ensuite commis d'un marchand drapier, enfin marchand mercier; mais il se reposa du détail de son commerce sur son épouse. Dès sa jeunesse il s'étoit beaucoup occupé de physique, d'optique et d'astronomie. Quoique les machines qui regardoient l'optique fussent son principal goût et son plus grand talent, il en exécuta plusieurs autres; entr'autres : I. La *Pendule astronomique*, couronnée d'une sphère mouvante, présentée à *Louis XV*, et qu'on voyoit dans les appartemens de Versailles. Les révolutions des planètes sont si exactes dans ce rare ouvrage, qu'elles ne s'écartent pas des tables astronomiques. Il en fit une autre pour le grand Seigneur, où l'on observoit le lever et le coucher du soleil et de la lune. II. Un grand *Miroir ardent* de glace, de quarante-cinq pouces de diamètre, d'un grand effet. III. Deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. Il présenta au roi, en 1765, un *Plan en relief et un Mémoire contenant des moyens de la plus grande simplicité pour faire arriver les vaisseaux à Paris.* Il y a divers détails relatifs à ce sujet, dans l'ouvrage de M. *de Lalande* sur les *Canaux de Navigation.* On estime deux écrits de ce célèbre artiste, l'un est intitulé : *Construction d'un Télescope de réflexion*, Paris, 1738, in-4°, avec figures. Il y en eut une contrefaction à Avignon, qui est devenue aussi rare que le traité original. Cet ouvrage apprend la manière de faire les télescopes. L'autre a pour titre : *Description et usage des Télescopes*, in-12. Cet écrit n'est qu'un Catalogue que l'auteur offroit aux amateurs qui venoient acheter chez lui les différens objets qui y sont indiqués. Ce Catalogue a été réimprimé après la mort de *Passemant*, avec des augmentations par *Nicolet* et *d'Olivier*, qui ont continué son fonds de commerce. *Passemant* n'a pas seulement perfectionné les télescopes et les lunettes d'approche, comme le prouve l'usage qu'on en fait sur les vaisseaux, mais aussi l'horlogerie. Cet habile artiste mourut subitement le 6 novembre 1769, à 67 ans. La douceur de son caractère et son honnêteté égaloient ses talens et ses connoissances. M. *Sue* le jeune, son gendre, a publié sur la vie et les écrits de *Passemant*, une notice imprimée à Paris en 1778, in-8.°

* PASSERAT, (Jean) né en 1534 à Troyes en Champagne, étudia le droit à Bourges, sous *Cujas*. Ses talens lui firent prendre le chemin de la capitale. Il enseigna les belles-lettres avec réputation dans les colléges de l'université, et obtint en 1572 la charge de professeur royal en éloquence, vacante par la mort de *Ramus*. Ses leçons furent extrêmement fréquentées par ce que Paris avoit de plus brillant et de plus délicat. *Charles IX* et *Henri III* lui donnèrent des mar-

ques d'estime. Les fureurs de la Ligue ayant bouleversé la république des lettres ainsi que l'état, le savant professeur ferma son école, et ne l'ouvrit que lorsque la paix eut été rendue à la France, après l'entrée d'*Henri le Grand* dans Paris en 1594. Se trouvant à Epernay lorsque le prince de *Condé* vint assiéger cette ville, les habitans le députèrent au prince qui menaçoit de les passer au fil de l'épée ; et le prince leur fit grace en faveur de *Passerat*. Ce poëte eut le malheur de perdre un œil, d'un coup de balle qu'il reçut dans un jeu de paume. Cet accident le défigura ; mais quoiqu'il eût l'air sévère, sombre et farouche, il n'y avoit rien de si aimable que son esprit et de plus gai que sa conversation. Son mérite lui acquit l'amitié de *Henri de Mesmes*, qui lui accorda un appartement dans sa maison. Il y demeura trente ans, pendant lesquels il ne cessa de célébrer son généreux *Mécène*. Son ardeur pour l'étude étoit extrême ; il passoit souvent des journées entières sans prendre aucun repas. Cette opiniâtreté au travail lui fut funeste ; il fut attaqué d'une paralysie dont il mourut le 14 septembre 1602, à 68 ans, après avoir souffert les douleurs les plus aiguës pendant cinq années. On connoît l'Epitaphe qu'il se fit peu de temps avant que de mourir.

Hic situs in parvâ Janus Passeratius urnâ,
Ausonii Doctor regius eloquii.
Discipuli memores, tumulo date serta magistri,
Ut vario florum munere vernet humus :
Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent,
Sint modò carminibus non onerata malis.

VENI, ABII ; SIC VOS VENISTIS, ABIBITIS OMNES.

Plus bas on lit cette inscription, qui n'est pas inférieure à celle qui est ici rapportée :

Qui sim, viator, quaris : ipse nescio :
Qui sis futurus, tu tamen per me scies.
Ego tuque pulvis umbra, et umbra somnium.

Son tombeau étoit dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Jacques... Cet écrivain s'est principalement distingué par ses *Poésies* latines et françoises. Parmi ses vers latins on distingue ses *Epigrammes*, ses *Epitaphes*, et quelques pièces intitulées *Etrennes*. On voit que l'auteur avoit acquis, par la lecture assidue des anciens, cette facilité d'expression, cette pureté de langage, si rares dans les poëtes latins modernes ; mais il n'a point cet enthousiasme, ce beau feu d'imagination, qui caractérisent le génie. Il étoit plus fait pour donner de l'agrément à de petits riens, que pour exprimer les grands traits de la poésie. Il appeloit les ignorans des demi-hommes, *semi-homines*. Ses vers françois, publiés en 1606, in-8°, sont divisés en *Poëmes*, en *Elégies*, en *Sonnets*, en *Chansons*, en *Odes*, en *Epigrammes*. Quoique le langage ait vieilli, on les lit encore avec plaisir, pour les traits ingénieux et les graces naïves qu'ils offrent : ces agrémens se font sur-tout remarquer dans la *Métamorphose d'un homme en oiseau*, morceau charmant, sur lequel le célèbre *la Fontaine* se forma dans le siècle suivant pour ses Contes. « *Passerat*, disent les auteurs des *Annales poétiques*, est un de nos plus agréables poëtes. On trouve dans ses poésies la plus grande

facilité, de la gaieté, point de recherche pour l'expression ni pour la pensée, et toujours le ton le plus aimable. L'habitude d'enseigner et de régenter, n'imprima jamais de morgue à la poésie. Chez lui, l'homme du monde aimable accompagne toujours le bon poëte. Il n'écrit jamais sans projet; il a toujours une idée qui lui fait prendre la plume. Ce n'est jamais ce docte enfilage de mots, aussi vides qu'harmonieux qui, ne parlant qu'à l'oreille, ne disent jamais rien à l'esprit ni au cœur. Il est plus harmonieux que la plupart de ses contemporains; mais son harmonie n'existe jamais aux dépens de sa pensée.

« Et son vers bien ou mal, dit toujours quelque chose. »

Passerat composa avec Rapin les vers de la *Satire Ménipée*, Ratisbone, 1709, 5 vol. in-8°, à la Lamentation près sur le trépas de l'*Ane Ligueur*, qui est de *Durand de la Bergerie*. Ces vers ne se trouvent point dans le recueil de ses poésies; mais on y trouve son Poëme intitulé le *Chien courant*, qu'il composa à la prière de *Henri III*. C'est un traité en vers de dix syllabes, des propriétés, de l'usage, de l'éducation et des maladies des chiens de chasse. *Papyre-Masson* dit que ce fut *Charles IX* qui engagea *Passerat* à écrire ce poëme; mais le début même de l'ouvrage prouve qu'il s'est trompé. Le voici :

Dans ces forêts où bruit un doux zéphyre,
Je veux des chiens et de la chasse écrire
Sans invoquer Diane et les neuf Sœurs
Nymphes des bois, Déesses des chasseurs.
Henri, grand roi, fleur des princes du monde
A qui Diane à la chasse est seconde,
Donne courage et force à son sujet,
Pour bien traiter un si noble sujet.

Le style est suranné... *Antoine Teissier*, *Niceron*, et sur-tout *Leclerc*, dans le tome septième de sa Bibliothèque, donnent une très-grande notice des ouvrages de *Passerat*... On a encore de lui : I. *De cognatione Litterarum*, imprimée à Paris en 1606, in-8°, par les soins de *Rougevalet* son neveu. L'auteur y parle de l'ancienne orthographe des mots; il en faisoit tant de cas, qu'il souhaitoit que ce fût le seul de ses ouvrages qui passât à la postérité. II. *Orationes et Præfationes*, publiées d'abord en 1606, et réimprimées en 1637, in-8.° Ces Discours écrits avec élégance, offrent différentes remarques de littérature. Quoiqu'il fasse souvent allusion à l'antiquité et à des passages des anciens, son style n'est point composé de lambeaux tirés de leurs ouvrages et mal cousus par un orateur du collége. III. Des *Commentaires* sur *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, dont les savans font cas. IV. Une Traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1605, in-8°, dont le style est suranné.... *Voyez* MARSILE.

PATERIN, (Claude) né à Lyon, se distingua par ses connoissances en jurisprudence et ses négociations. Il assista à l'assemblée d'Orléans pour réprimer les entreprises du pape *Jules II*. *Louis XII* le fit vice-chancelier du duché de Milan, et après la perte des conquêtes des François en Italie, il devint premier pré-

sident du parlement de Bourgogne. C'est en cette qualité qu'il assista au lit de justice de 1527, et y examina la validité du traité de Madrid. Ses bienfaits le firent surnommer le *Père du Peuple*. Il mourut le 20 novembre 1551, et le parlement assista en corps à ses obsèques.

PATISSON, (Mamert) imprimeur Parisien, natif d'Orléans, devint imprimeur du roi en 1579. Ses talens et son savoir lui méritèrent cette place. Il étoit mort en 1602. De toutes ses éditions on ne cite que le *Discours sur les Médailles* de *le Pois*, 1579, in-4.° Les autres ont été éclipsées par des livres postérieurs ou des éditions subséquentes. Il avoit épousé la veuve de *Robert-Etienne*.

PATRAT, (Joseph) né à Arles, suivit la carrière du théâtre, et y eut moins de succès comme acteur que comme auteur. Quelques-unes de ses pièces sont dialoguées avec facilité et offrent des situations plaisantes. Les principales sont : *L'Heureuse Erreur*, les *Déguisemens amoureux*, le *Fou raisonnable*, les *Méprises par ressemblance*, le *Complot inutile*, les *Deux Frères*, comédies. Cette dernière représentée au théâtre François, a de l'intérêt : elle est traduite de l'allemand. On doit encore à *Patrat* des Opéra, tels que *les Deux Morts*, la *Kermesse* ou *la Foire Allemande*, les *Amans protées* ; *Adélaïde et Mirval* ; *Toberne*. Cet auteur est mort à Paris en 1801, à l'âge de 69 ans.

PAUCTON, (Alexis) né près de Lassay dans le département de la Maïenne, de parens pauvres, se rendit jeune à Nantes pour y étudier les mathématiques et l'art du pilotage. Venu à Paris, où il se fit instituteur, il obtint enfin après beaucoup de peine et de longs travaux une place dans le bureau du cadastre. Avec des mœurs simples, un caractère obligeant, une probité sévère, il ne connut pour toute jouissance que l'étude et l'amitié. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Théorie* de la Vis d'*Archimède*, 1768, in-12. II. *Métrologie*, ou Traité des mesures, poids et monnoies des peuples anciens et modernes. III. *Théorie* des lois de la nature, suivie d'une *Dissertation* sur les pyramides d'Egypte, 1780, in-8.° On a dit qu'il avoit laissé en manuscrit une Traduction des hymnes d'*Orphée*.

VIII. PAUL Ier, (Pétrowitz) naquit le 1er octobre 1754 de *Catherine II Alexiewna* et de *Pierre III* empereur de Russie. Elevé par le comte *Panin* principal ministre de sa mère, il n'oublia jamais les soins qu'il en avoit reçus, et le soutint toujours contre le crédit de *Grégoire Orloff* qui ne l'aimoit pas. Il épousa en premières noces *Wilhelmine* fille du landgrave de Hesse d'Armstadt, qui embrassa le rit grec et prit le nom de *Natalie*. Elle mourut deux ans après cette union, en 1776. *Paul Ier* prit pour seconde épouse la princesse de *Wirtemberg*, nièce du roi de Prusse ; il se rendit pour cet hymen à la cour de Berlin, où il fit son entrée le 21 juillet 1776 avec une pompe éclatante. Les magistrats le reçurent sous un arc de triomphe, où soixante et dix jeunes filles vêtues en nymphes lui présentèrent des

vers et des fleurs. Il n'étoit encore que grand duc de Russie, lorsqu'en 1780 il se mit à parcourir l'Europe, accompagné de la grande duchesse. Après avoir traversé la Pologne, l'Autriche, l'Italie, il revint à Pétersbourg par la France et la Hollande. Ce voyage dura quatorze mois; et par-tout il parut doux, affable, modeste, curieux d'observer et de s'instruire, plus occupé à repousser les hommages publics qu'à les obtenir. Lorsque la guerre se déclara en 1787 entre la Porte et la Russie, le grand duc sollicita vivement la permission d'aller combattre contre les Turcs. Mais *Catherine*, craignant peut-être de sa part quelques desseins ambitieux, ne put jamais se résoudre à la lui accorder. « L'intention que j'ai d'aller combattre les Ottomans, lui écrivit *Paul*, est connue de toute l'Europe; que dira-t-elle en voyant que je ne l'exécute pas? » L'impératrice lui répondit: « L'Europe dira que le grand duc de Russie est un fils respectueux. » A la mort de celle-ci, arrivée le 17 novembre 1796, *Paul I* monta sur le trône. « Rigoureusement juste, suivant un historien trop souvent sévère, il fut accessible à la vérité, pour peu qu'elle lui fût présentée avec courage et avec adresse. Lorsqu'il l'ignora, ce fut moins sa faute que celle de ceux qui pouvant la lui faire parvenir, se turent. » Il s'allia aux autres puissances pour faire la guerre à la France, et envoya une armée considérable sous les ordres du général *Souwarow*, qui pénétra en Italie en 1799 et en fut repoussée après divers combats par le général *Moreau*. *Paul I*, avec un esprit inquiet et souvent chagrin, se livra dans l'intérieur de ses états à une foule d'innovations dont plusieurs ne furent point goûtées; il est mort subitement en 1801. On a dit que la violence avoit terminé ses jours; mais cet événement étant encore presque inconnu, nous laissons au temps le soin de l'éclaircir. Ce prince étoit instruit, et possédoit diverses connoissances qu'il devoit en partie à son précepteur *Epinus*, savant aussi distingué par ses vertus que par ses lumières, et connu par une excellente *Théorie de l'Aimant*. C'est à *Paul I* que *la Harpe* adresse les lettres qui forment la *Correspondance littéraire* que ce dernier a publiée en 1801. — *Alexandre* PAULOWITZ, qui a déjà annoncé le plus grand respect pour sa mère, une raison éclairée, l'amour du bien et de grandes vues, est le successeur de *Paul I* au trône de Russie.

* IX. PAUL DE SAMOSATE, ainsi appelé, parce qu'il étoit de la ville de Samosate sur l'Euphrate, fut nommé patriarche d'Antioche, l'an 260 de Jésus-Christ. *Zénobie* régnoit alors en Syrie, et sa cour rassembloit tous les hommes célèbres par leurs talens et par leurs lumières. Elle y appela *Paul de Samosate*, admira son éloquence, et voulut s'entretenir avec lui sur les dogmes du christianisme. Cette princesse préféroit la religion Juive à toutes les religions, et elle ne pouvoit se soumettre à croire les mystères de la religion Chrétienne. Pour affoiblir cette répugnance, *Paul* tâcha de réduire les mystères à des notions simples et intelligibles. Il dit à *Zénobie*, que *les trois Personnes de la Trinité n'étoient point trois Dieux, mais trois attributs sous*

lesquels la Divinité s'étoit manifestée aux hommes; que Jésus-Christ *n'étoit point un Dieu, mais un homme auquel la sagesse s'étoit communiquée extraordinairement, et qu'elle n'avoit jamais abandonné... Paul de Samosate* ne regarda d'abord ce changement dans la doctrine de l'Eglise, que comme une condescendance propre à faire cesser les préjugés de *Zénobie*. Mais lorsque les fidelles lui reprochèrent cette prévarication, il s'efforça de la justifier, en soutenant « qu'*en effet Jésus-Christ n'étoit pas Dieu*, et qu'il n'y avoit en Dieu qu'une personne. » Les erreurs de *Paul* alarmèrent le zèle des évêques; ils s'assemblèrent à Antioche, et l'adroit sectaire leur protesta qu'il n'avoit point enseigné les erreurs qu'on lui imputoit. On le crut, et les évêques se retirèrent; mais *Paul* persévéra dans son erreur, et elle se répandit. Les prélats d'Orient s'étant assemblés de nouveau à Antioche en 270, il fut convaincu de nier la divinité de Jésus-Christ, déposé et excommunié. Ses rêveries se dissipèrent peu à peu. Il ne fut chef que d'une secte obscure, dont on ne voyoit pas les moindres restes au milieu du 5e siècle, et que la plupart ne connoissoient pas même de nom; tandis que l'Arianisme dont on fit une affaire d'état, remplissoit dans le siècle suivant l'empire de troubles et de désordres. *Paul* refusant de souscrire à la décision du concile qui l'avoit condamné comme hérétique et déposé comme chargé de plusieurs crimes, demeuroit toujours à Antioche et ne vouloit pas quitter sa maison qui appartenoit à l'Eglise. Les Chrétiens s'en plaignirent à l'empereur *Aurélien*, qui ordonna que la maison fût adjugée à ceux qui seroient unis aux évêques de Rome; tant il étoit notoire, même aux Païens, que l'union à l'Eglise de Rome étoit la marque des vrais Chrétiens. Les disciples de *Paul* furent nommés *Paulianistes*. Leur maître n'avoit pas suivi la méthode de la plupart des hérésiarques, qui cachent sous un air austère le venin de leur doctrine. C'étoit un homme voluptueux. Il avoit chez lui des femmes jeunes et belles; il faisoit bonne chère, et non-seulement il permettoit que ses ecclésiastiques vécussent comme lui; mais il tâchoit de les excuser lorsque leur conduite causoit du scandale. Son orgueil étoit extrême. Il ne siégeoit que sur une espèce de trône; il donnoit des audiences comme les magistrats séculiers. Pour soutenir son faste, il usa tour-à-tour de la violence et de l'artifice, et parvint à la fortune par ces différens moyens. Avide de louanges, il souffroit qu'on lui en donnât dans la chaire, et il substitua aux cantiques sacrés, des hymnes en son honneur, qu'il faisoit chanter dans l'église par des femmes habillées en comédiennes.

PAULIAN, (Aimé-Henri) né à Nîmes en 1722, entra dans l'institut des Jésuites, et y professa long-temps la physique avec succès. Après l'extinction de la société il revint dans sa patrie, et y mourut en l'an 10, à l'âge de près de 80 ans. La douceur de son caractère et le calme de son ame prolongèrent ses jours. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : I. *Dictionnaire de Physique*, 1789, 5 vol. in-8.° C'est la neuvième édition de cet ouvrage qui parut pour la première

fois en 1761. II. *Dictionnaire* des nouvelles découvertes faites en physique, 1787, 2 vol. in-8.o III. *Nouvelles conjectures sur les causes des Phénomènes électriques*, 1762, in-4.o IV. *Traité de Paix* entre *Descartes* et *Newton*, 1763, 3 vol. in-12. V. *Système général de Philosophie*, 1769, 4 vol. in-12. VI. *Dictionnaire Philosopho-Théologique*, 1774, in-4.o VII. *Guide des jeunes Mathématiciens* ou *Commentaire* des Leçons de mécanique de *la Caille*, 1772, in-8.o VIII. *Véritable Système de la Nature*, 1788, in-8.o L'auteur avoit aussi publié un Commentaire sur l'*Analyse* des infiniment-Petits de *l'Hospital*.

PAULLINI, (Christian-François) médecin d'Eisenach sa patrie, né en 1643, mort en 1712, a donné en latin in-8o, la description de différens animaux, du *Chien*, de l'*Ane*, du *Loup*, du *Lièvre*, du *Corbeau*, etc., et des *Observationes medicæ*, 1689, in-4.o

PAULZE, (N...) né à Montbrison où il remplit long-temps une place dans la magistrature, fut appelé à Paris par son parent, l'abbé *Terray* et y devint fermier général. Ce fut l'un des plus instruits et des plus probes. Il réunissoit aux connoissances de son état une grande rectitude de raison et de jugement. Ami de l'ordre, avec des goûts simples et des vertus privées, il ne méritoit pas la proscription qui l'atteignit du temps de la terreur et lui fit perdre la vie sur l'échafaud en 1794. Il avoit formé une compagnie de commerce pour la Guyane, dans l'intention d'améliorer cette immense contrée, et il avoit fait divers mémoires sur cette colonie. Plusieurs hommes de lettres lui ont attribué la plus grande partie des détails commerciaux et sur-tout ceux qui ont rapport à nos colonies et aux possessions des François en Asie et en Amérique, dans l'ouvrage de l'abbé *Raynal*.

PAUSON, ancien peintre, fut le premier qui pour adoucir les inégalités de ses peintures, eut l'adresse de les couvrir d'un verre qui en rendit les traits plus fins et plus délicats.

PAW, (N. de) chanoine Allemand, mort le 19 messidor an 7, à Xanten près d'Aix-la-Chapelle, étoit oncle du fameux *Anacharsis Clootz*. Comme lui il penchoit vers les opinions singulières; mais il avoit infiniment plus de sens et de savoir. Il est très-connu par ses *Recherches*, 1.o *sur les Grecs*; 2.o *sur les Américains, les Egyptiens et les Chinois*, qui forment sept vol. in-8o, imprimés à Paris, l'an 3. *Paw* affirme beaucoup, prouve peu. On voit que l'auteur aime à contredire tous les historiens et à déprimer les peuples dont il parle; mais on ne peut lui refuser beaucoup d'érudition, de l'esprit, de la philosophie, des rapprochemens inattendus: il est vrai que son érudition est systématique, son esprit porté au paradoxe et sa philosophie trop hardie. Cependant on le lit avec plaisir, parce que son style, quoiqu'un peu rude, est précis, éloquent, énergique, et qu'on trouve chez lui des faits qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Le roi de Prusse, *Frédéric le Grand*, en faisoit beaucoup de cas, peut-être à cause de ses principes philosophiques. Ces mêmes principes lui firent des en-

nemis dans le clergé; mais il leur commandoit le respect par ses vertus. Sous un extérieur simple, il cachoit beaucoup d'esprit, qui brilloit chez lui comme un filon d'or dans une roche informe.

PÉAN, (N.) Janséniste obscur, mort en 1764 à 80 ans, est auteur de divers écrits polémiques, dont le plus connu est le *Parallèle de la morale des Jésuites avec celle des Païens*, 1726, in-8.°

PEARCE, (Zacharie) successivement évêque de Bangor, de Rochester, et doyen de Westminster, naquit à Londres en 1690, et mourut en 1774. On a de lui des *Sermons*, la *Défense* des miracles de J. C., 1727; et un *Essai* sur l'origine et les progrès des temples, 1726. Ses ouvrages prouvent beaucoup d'érudition.

*PECHMEJA, (Jean de) ancien professeur d'éloquence au collége royal de la Flèche, né à Villefranche de Rouergue en 1741, mort à Saint-Germain-en-Laie en 1785, étoit un littérateur distingué et un homme vertueux, simple et modeste. Son éloge du grand *Colbert* obtint en 1773 le second *accessit* au jugement de l'académie Françoise. Mais il est principalement connu par un poëme en prose en douze livres, publié en 1784, in-8°, sous le titre de *Télèphe*, et traduit en anglois. On l'a réimprimé en 1795, deux volumes in-18, avec figures. La pureté et l'élégance du style, des images riantes et vraies, une peinture de l'amitié telle qu'il la sentoit lui-même, demandent grace pour beaucoup d'endroits où il n'est que déclamateur. « Quoiqu'on ne puisse lui refuser de l'esprit et du talent, dit *La Harpe*, il est loin du bon goût et du vrai génie dont le siècle de *Louis XIV* nous a laissé les modèles. L'auteur manque souvent son but, faute de mesure dans ses idées et son style. Il semble, comme *Rousseau*, faire un crime de la propriété, sans laquelle cependant toute société est impossible; il ne veut pas que les enfans succèdent à la fortune de leurs pères, comme si cette succession n'étoit pas de droit naturel, et comme si les pères eux-mêmes ne travailloient pas pour leurs enfans! C'est un vrai délire d'imaginer qu'il faille détruire les lois primitives, parce que l'observation de ces lois entraîne quelques abus. Il y a quelques morceaux d'une éloquence noble et des momens d'intérêt, mais en général nul art dans la disposition et la préparation des événemens; point de nœud qui attache des faits sans vraisemblance; des tableaux gigantesques, une natnre fausse, des principes outrés et une diction abstraite. » Ce jugement est trop sévère sans être dénué de vérité. On a attribué à *Pechmeja* plusieurs morceaux philosophiques et hardis de l'*Histoire politique* du commerce par l'abbé *Raynal*, dont il étoit ami. Il fut lié par la plus vive et la plus constante tendresse avec un médecin de ses amis, M. *du Breuil* son compatriote. Ils renouvelèrent dans ce siècle d'égoïsme, l'exemple trop rare d'*Oreste* et de *Pilade*. M. *de Pechmeja* étant tombé malade à Paris en 1776, M. *du Breuil* vola à son secours, et dès-lors tout fut commun entre ces deux amis, logement, sociétés, biens, maux, etc.; la mort même ne put les

séparer. Le médecin étant mort le 10 avril 1785, d'une maladie contagieuse, l'homme de lettres qui ne le quitta pas dans ses derniers momens, mourut vingt jours après, victime de l'amitié. Il comptoit sur M. *du Breuil*, comme sur lui-même. Un jour qu'on lui demandoit quelle étoit sa fortune? *J'ai*, répondit-il, 1200 *livres de rentes;* et comme on s'étonnnoit qu'un si modique revenu pût lui suffire, *Oh!* dit-il, *le docteur en a davantage.* Il orna le portrait de son ami de ces quatre vers :

Il oublia son art pour le créer encore;
Au sort de ses amis son bonheur fut lié,
Et la Grèce l'eût pris pour le Dieu d'Épidaure,
Ou pour celui de l'Amitié.

PÉCHON DE RUBY, gentilhomme de Bretagne, avoit été enlevé dans sa jeunesse par une bande de Bohémiens qui le conduisirent pendant long-temps de village en village, et dont il a ensuite décrit les tours et escroqueries dans un ouvrage devenu rare, intitulé : la *Vie* généreuse des Matois, Gueux, Bohémiens et Cagoux, avec un *Dictionnaire* de la langue Blesquienne, 1622, in-8.° L'auteur est mort au milieu du 17e siècle.

II. PECK, (François) né à Stamford en 1692, mort en 1743, fut littérateur, naturaliste et même poëte. On a de lui divers ouvrages, dont quelques-uns ont eu du succès en Angleterre. Nous ne citerons que son *Histoire naturelle* et les *Antiquités du comté de Leicester et de Rutland*, in-4°, 1740, et ses *Mémoires sur la Vie de Cromwel*, 1740, 2 vol. in-4.° *Voyez* MILTON.

VII. PELLETIER-SAINT-FARGEAU, (Louis-Michel le) né à Paris le 29 mai 1760, d'une famille distinguée dans la robe, devint président à mortier au parlement de Paris et ensuite député de la noblesse aux États généraux de 1789. Possesseur d'une immense fortune, il chercha à acquérir de la popularité en se montrant partisan des innovations, et il prit pour base de sa conduite ce mot qu'il dit un jour à l'un de ses amis : « Quand on a six cent mille livres de rente, il faut être à Coblentz ou sur la crête de la montagne. » Ce fut lui qui proposa le code pénal qui fut adopté; mais vainement s'éforça-t-il d'y faire supprimer la peine de mort. On le vit ensuite s'opposer à la conservation des titres honorifiques et au droit du monarque de déclarer la guerre et de faire la paix. Appelé à la Convention, il y soutint la liberté de la presse et vota la mort de *Louis XVI*, quoiqu'il eût cherché précédemment à engager plusieurs de ses collégues à ne prononcer que la réclusion. *Pelletier* se trouvant quatre jours après chez un restaurateur, fut poignardé le 20 janvier 1793 par le garde du corps *Pâris :* il n'eut que le temps de dire ces deux mots, *j'ai froid*, et il expira. La Convention fit inhumer son corps au Panthéon et adopta sa fille. Il laissa en manuscrit un long Discours sur l'éducation nationale, que *Robespierre* lut à la tribune.

VIII. PELLETIER, (Bertrand) né à Bayonne en 1761, se fit apothicaire et vint se fixer à Paris, où ses connoissances en chimie et en pharmacie le firent admettre à l'académie des Scien-

ces et ensuite à l'Institut. Il travailloit au *Journal d'Histoire naturelle*, et a laissé des *Mémoires* dans le Recueil des Sociétés savantes dont il étoit membre. Il est mort à l'âge de 36 ans, en 1797.

PELVERT, (N. l'abbé) né à Rouen, mort les 19 janvier 1781, se consacra à l'étude des matières théologiques et à la défense de la religion. On lui doit: I. *Dissertation* sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence, 1755, in-12. II. *Lettre* d'un théologien sur la distinction de la religion naturelle et révélée, 1770, in-12.

PEMBROCK, (Marie Herbert, épouse du comte de) morte à Londres en 1621, donna une traduction des Pseaumes en vers anglois. On les trouve dans les *Nugæ antiquæ* d'*Harrington*, 1779, 3 vol. in-12. *Voyez* SIDNEY (Philippe).

PENDASIUS, (Fréderic) né à Mantoue, obtint par sa renommée des lettres de citoyen de Bologne, et y alla professer la philosophie. *Zabarella* et *Licetus* furent ses disciples. A sa mort sa chaire vaqua 27 ans; personne n'ayant osé le remplacer. On doit à *Pendasius* deux ouvrages. I. *De corporum cælestium naturâ*, Mantoue, 1555, in-8.° II. *Traité de l'ouïe*, Venise, 1603, in-8.°

* PÉRÉFIXE, (Hardouin de Beaumont de) d'une ancienne maison de Poitou, étoit fils du maître-d'hôtel du cardinal *de Richelieu*. Il fut élevé par ce ministre, se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison et Société de Sorbonne, et prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de *Louis XIV*, puis évêque de Rhodès; mais croyant ne pouvoir en conscience remplir en même temps les obligations de la résidence et celles de l'éducation du roi, il donna volontairement la démission de cet évêché. Il fut fait archevêque de Paris en 1664. Les Jésuites le gouvernèrent, et ce fut par le conseil du P. *Annat*, qu'il publia son Mandement pour la signature pure et simple du *Formulaire d'Alexandre VII*. Il imagina la distinction de la foi divine et de la foi humaine, qui déplut aux fanatiques des deux partis. Il choqua sur-tout les Jansénistes, en exigeant des religieuses de Port-Royal la signature du Formulaire. De là les peintures peu favorables qu'on a faites de ce prélat. L'abbé *Barral* le traite d'*homme de peu de sens, d'une petitesse d'esprit et d'une obstination invincibles*. Le caractère doux et aimable de *Péréfixe*, et ses autres qualités auroient dû faire fermer les yeux sur ses défauts; mais c'est le propre du fanatisme qu'on irrite, de ne voir que le mal et de se cacher le bien. Ce prélat termina sa carrière le 31 décembre 1670, dans un âge assez avancé. Il avoit été reçu de l'académie Françoise en 1654. On a de lui: I. Une excellente *Histoire du roi Henri IV*, dont la meilleure édition est d'*Elzevir*, 1661, in-12; et la dernière est de Paris, in-12, 1749. Cette histoire qui n'est qu'un abrégé fait mieux connoître *Henri IV* que celle du père *Daniel*. On croit que *Mezerai* y eut part, et il s'en vantoit publiquement: mais cet historien ne fournit vraisemblablement que les matériaux. Il n'avoit point le style de *Péréfixe*, qui, quoique

très-négligé et plein d'incorrections et de tournures anciennes, est touchant et fait aimer le prince dont il écrit la vie. II. Un livre intitulé : *Institutio principis*, 1647, in-16, qui contient un recueil de maximes sur les devoirs d'un roi enfant. Il ne donna pas à *Louis XIV* toutes les instructions qu'il auroit voulu lui donner. Ce prince étoit inappliqué, et *Péréfixe* s'en plaignit en vain à *Mazarin* qui se félicitoit d'une paresse conservatrice de son empire. *Bon*, lui répondoit ce ministre, *il n'en saura que trop ; et quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit. Voyez* PERHESTRE.

IV. PEREIRA DE FIGUEIREDO, (Antoine) Portugais, d'abord prêtre de l'oratoire, ensuite premier interprète du ministère des affaires étrangères et de celui de la guerre à Lisbonne, mourut dans cette ville le 14 août 1797, dans sa 73e année. Né au bourg de Macao le 14 février 1725, il se signala pendant la longue querelle de la cour de Portugal avec celle de Rome, et publia divers ouvrages sur le pouvoir des rois dans les matières ecclésiastiques. Ces écrits estimés par les patriotes Portugais et critiqués sans ménagement par les Ultramontains, ont été cités avec honneur par plusieurs canonistes étrangers. L'auteur avoit des connoissances très-variées. Son air étoit ouvert et serein, quoique avec des traits grossiers; son caractère affable, son humeur enjouée, lorsqu'il ne souffroit pas ; son cœur sensible et compatissant. Les malheureux ne l'abordoient jamais, sans recevoir ou des conseils ou des sécours. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : I. Sa *Nouvelle méthode de Grammaire latine*, estimée en Portugal et dont il y a eu dix éditions. II. La *Bible* traduite en portugais sur la vulgate, avec des préfaces et des notes, 23 vol. in-8°, imprimée depuis 1778 jusqu'en 1790, et réimprimée in-8° et in-4°, avec le texte latin. III. *Tentativa Theologica*, en portugais et ensuite en latin, 1766 et 1769. C'est un essai théologique qui a été traduit en françois, et dans lequel l'auteur tâche de prouver que si le recours au saint Siége trouvé des obstacles, la faculté de dispenser est dévolue aux évêques. IV. *Elémens d'Histoire Ecclésiastique, en forme de dialogues*, 1765, deux vol. in-8°, etc. etc. Cet ouvrage n'est pas fini. L'auteur promettoit deux autres volumes qu'il n'a point donnés et qu'on n'a pas trouvés dans ses manuscrits.

PEREIRE, (Jacob-Rodriguez) né à Cadix en 1715, demeura long-temps à Bordeaux et vint finir ses jours à Paris en 1780, âgé de 65 ans. Il fut appelé dans cette dernière ville pour y pratiquer l'art de faire parler les muets. *Louis XV* lui accorda en 1760 une place d'interprète avec une pension de 800 livres, *en considération*, dit le Bref, *de l'art qu'il s'étoit acquis de pouvoir donner aux sourds et muets de naissance, une éducation dont ils avoient été jusqu'alors privés comme incapables d'en profiter*. *Pereire* avoit amené quelques-uns de ses élèves au point de comprendre le sens des paroles par le mouvement des lèvres. *Buffon* fait l'éloge de son talent dans son *Histoire Naturelle* ; et

la Condamine protecteur de *Pereire*, l'avoit produit à la cour et présenté à divers princes. L'abbé *de l'Epée* a profité, assure-t-on, d'une partie de sa méthode.

VI. PEREZ, (Jeanne Coëlo femme d'Antoine) Espagnole, fut, suivant *Amelot de la Houssaye*, l'un des ornemens de son sexe et de son siècle par ses graces et son esprit. Elle avoit épousé un ministre de *Philippe II* roi d'Espagne, qui le disgracia subitement après lui avoir accordé la plus grande faveur : sa femme mourut vers 1620.

* PERGOLÈSE, (Jean-Baptiste, né en 1704 à Casoria au royaume de Naples, fut élevé au conservatoire de cette dernière ville sous *Gaëtano Greco*, l'un des plus célèbres musiciens d'Italie. Le prince de *Stigliano* connoissant les talens du jeune *Pergolèse*, le prit sous sa protection, et depuis 1730 jusqu'en 1734, il lui procura le moyen de travailler pour le *Teatro Nuovo*, où ses *Opéra* eurent un grand succès. Après avoir fait un voyage à Rome, où son *Olympiade* ne fut pas applaudie autant qu'elle le méritoit, il retourna à Naples, et il y mourut au commencement de l'année 1737, à 33 ans. Sa dernière maladie fut un crachement de sang qui le conduisit à la phthisie; et il est très-faux qu'il ait été empoisonné par ses rivaux. Les Italiens l'appellent le *Dominiquin* de la musique. La facilité de sa composition, la science de l'harmonie, la richesse de la mélodie, lui ont fait un nom célèbre. Sa musique est un tableau de la nature; elle parle à l'esprit, au cœur, aux passions. Personne ne l'a surpassé dans le genre de l'expression; mais on lui reproche de la sécheresse, un style coupé: son chant est quelquefois sacrifié à l'effet des accompagnemens, et son genre paroît en général trop mélancolique : défaut qu'il a dû peut-être à sa mauvaise santé et à sa complexion délicate. Ses principaux ouvrages sont : I. Plusieurs *Ariettes*. II. La *Serva Padrona ;* III. *Il Maestro di Musica :* intermèdes. IV. Un *Salve Regina ;* et le *Stabat Mater*, regardé universellement comme son chef-d'œuvre. *Pergolèse* mourut en finissant le dernier verset de ce sublime morceau. « Il n'y a ni cris, ni déclamation, ni fracas d'harmonie, dit un écrivain plein de goût ; tout est simple et vrai dans cette production, tout est fini; le dernier excès de la douleur, les convulsions mêmes de la mort y sont exprimés dans la langue naturelle de la musique. Par les seuls accens de la mélodie, l'expression est portée à son plus haut degré de force et d'énergie; et c'est toujours du chant. »

II. PERNETY, (Antoine-Joseph) né à Roanne en Forez le 13 février 1716, se fit bénédictin et se livra aux recherches d'érudition auxquelles il joignit beaucoup d'idées systématiques et singulières. Elles dominent sur-tout dans ses *Fables* égyptiennes et grecques dévoilées, 1786, 2 vol. in-8°; dans son *Dictionnaire* mytho-hermétique, 1758, in-8°; dans son *Discours* sur la physionomie, et son ouvrage intitulé : *La connoissance de l'Homme moral par celle de l'Homme physique*, 1776, in-8.° On doit encore à ce savant : I. *Dictionnaire* de peinture, sculpture et gravure, 1757, in-12. II. *Histoire* d'un voyage aux isles Malouines, 1770, in-8.° III. *Dis*

sertation sur l'Amérique et les Américains, 1770, in-8.° Il y combat les opinions du chanoine *de Paw* sur le même sujet. IV. *Examen* des recherches philosophiques de *Paw* sur les Américains, 1772, 2 vol. in-8.° V. Il a donné une *Traduction* de *Columelle* et du Cours de Mathématiques de *Wolf*; il a travaillé au huitième vol. du *Gallia Christiana*, et donné beaucoup de *Mémoires* à l'académie de Berlin. Après avoir résidé long-temps dans cette ville, *Pernety* est revenu à Valence dans le département de la Drôme, où il est mort au sein de sa famille dans ces dernières années.

PÉRONNE, (Claudine) Lyonnoise, recommandable par sa beauté, dédia quelques Pièces de poésie à *Henri II.*

PEROUSE, (N. de la) embrassa l'état ecclésiastique, et fit des vers non avec talent, mais avec dévotion. On lui doit des *Stances* sur les Evangiles, des *Cantiques*, des *Poésies sacrées*, 1770, in-8° : il est mort vers 1775.

PERRACHE, (Michel) né à Lyon en 1685, obtint des succès dans la profession de sculpteur. Après avoir long-temps résidé en Italie et en Allemagne, il obtint des lettres de bourgeoisie de la ville de Malines pour y avoir décoré une église. Fixé dans sa patrie, il l'embellit d'un grand nombre d'Ouvrages qui assurèrent sa réputation. Il mourut en 1750. —Son fils s'est fait connoître par l'exécution du projet célèbre qui a réuni à Lyon une isle considérable par le moyen d'une chaussée qui a fait changer de lit au Rhône, et a porté à une lieue de la ville sa jonction avec la Saône. *Perrache* fils est mort en 1779, membre de l'académie de sa patrie.

I. PERRAULT, (Guillaume) né sur les bords du Rhône dans le bourg de Pierre-Haute, prit l'habit de St.-Dominique et devint suffragant de *Philippe de Savoie* archevêque de Lyon, depuis 1245 jusqu'en 1260. Il a publié une *Somme des vices et des vertus*; un *Commentaire sur la règle de St. Benoît*; un *Traité sur les devoirs des Religieux*; une *Instruction sur le bonheur des Princes.*

PERRAY, (Michel du) *Voyez* DUPERRAY.

III. PERRIER, (Scipion du) jurisconsulte Provençal, mort en 1667, à 79 ans, est connu dans le barreau par ses *Questions notables* qui sont estimées. Il joignoit à la science propre à son état, tous les sentimens d'un vrai Chrétien. Il consultoit toujours *gratis* pour les pauvres. *Les autres consultations*, disoit-il, *sont pour mes héritiers; mais celles-ci sont pour moi-même.*

PERRIÈRE, (Jacques Charles François de la) né à Marancené en Aunis, mort en 1777, est connu par son *Mécanisme* de l'*Electricité*, en 1756, 2 vol. in-12, et par sa *Physique nouvelle céleste* et *terrestre*, 1766, trois vol. in-12, où l'on trouve quelques idées justes et d'autres chimériques.

III. PERRIN, (Denis Marius de) chevalier de Saint-Louis, mort en 1754, à 72 ans, homme d'esprit et de bonne société, fut l'éditeur des lettres de *Sévigné*, en 6 vol. in-12.

PERRONET, (N.) membre de l'académie des Sciences, s'éleva par ses talens et ses succès à la place de directeur général des ponts et chaussées de France. Les ponts de Neuilly, de Mantes et d'Orléans furent construits sous sa direction, et il en publia la description, 1783, 2 vol. in-folio. On lui doit encore un savant *Mémoire* sur les moyens de construire de grandes arches de pierre d'une ouverture considérable, pour franchir de profondes vallées bordées de rochers escarpés, 1793, in-4.° On en trouve plusieurs autres de lui dans le recueil de l'académie des Sciences. *Perronet* réunissoit les vertus de l'honnête homme au génie d'un grand architecte. Il est mort en 1796.

* PERRY, (Jean) ingénieur Anglois, fut appelé en Russie par *Pierre I*, qu'il seconda dans l'art de construire les vaisseaux et de creuser des canaux : ce qui lui donna occasion de composer une Relation de l'état de cette monarchie. Elle a été traduite en françois sous ce titre : *Etat présent de la Grande-Russie*, in-12. On y trouve des particularités assez curieuses sur le règne du czar *Pierre*. *Perry* revint en Angleterre en 1712, s'illustra par ses travaux dans différens ports, entr'autres dans celui de Dublin, et mourut en 1733.

PERSON, (Claude) médecin, né à Châlons-sur-Marne, exerça avec honneur sa profession à Paris, où il est mort en 1758, après avoir publié des *Elémens* d'anatomie raisonnée, qui eurent du succès dans le temps.

PERTUIS DE LA RIVIÈRE, (Pierre de) né en Normandie, suivit long-temps la profession militaire, et finit ses jours à Port-Royal en 1668. Savant dans les langues anciennes, il a traduit beaucoup d'ouvrages pieux du latin et de l'espagnol, surtout plusieurs écrits de *Sainte Thérèse*.

PESTALOZZI, (Jérôme) né à Lyon et médecin de l'hôpital de cette ville, y acquit de grandes lumières. Il forma un très-beau cabinet d'histoire naturelle qu'il légua à l'académie de sa patrie. Il publia : I. Une *Dissertation sur l'eau de mille-fleurs*. II. Une autre sur *Jonas dans le ventre de la Baleine*. III. *Avis* de précaution sur la peste. IV. Une *Dissertation* sur le même sujet, qui remporta le prix de l'académie de Bordeaux en 1722. V. *Opuscules sur la contagion de Marseille*, 2 vol. in-12. Il mourut en 1762.

I. PETERS, (Bonaventure) né à Anvers en 1614, mort en 1652, peignit les marines avec la plus grande vérité.

PÉTHION DE VILLENEUVE, (Jérôme) né à Chartres où il suivit quelque temps la profession d'avocat, fut député de cette ville à l'assemblée Constituante et y devint l'un des plus ardens moteurs des changemens politiques qui s'y opérèrent. Il parla sur un grand nombre de sujets, et entr'autres sur les biens du clergé, la permanence du corps législatif, l'organisation des jurés. Il proposa de supprimer de la formule des titres du monarque, ces mots : *Par la grace de Dieu ;* il s'opposa à ce que la justice se rendît au nom du roi et à ce qu'on laissât à ce dernier le droit de déclarer la paix ou la guerre.

Nommé après la session maire de Paris, il y excita un tel enthousiasme que dans certaines crises il eût été dangereux de ne pas crier dans les lieux publics *vive Péthion*. Le 20 juin, il ne resta pas sans activité; et il se vanta dans une lettre publiée dans les journaux, qu'*il n'avoit pas peu contribué à amener le 10 août*. Ce fut sous son administration municipale que le massacre des prisons fut organisé. Il commença le 2 septembre 1792, à deux heures après midi, et dura trois jours. Tandis que trente bourreaux l'opéroient en faisant couler le sang goutte à goutte et en immolant les victimes l'une après l'autre, *Péthion* qui, d'un seul mot auroit pu requérir le secours de la garde nationale pour disperser les assassins, ne le prononça pas. Bientôt après, le maire sollicita la déchéance de *Louis XVI*, et étant parvenu à la Convention, il contribua à la faire prononcer et à l'envoyer à l'échafaud. Les idoles du peuple ne sont pas long-temps adorées! *Péthion* l'éprouva. Sa lutte avec *Robespierre* lui devint fatale. Mis hors de la loi après le 31 mai 1793, il fut obligé de prendre la fuite, et périt de misère et de faim dans un champ couvert de blé aux environs de St-Émilion dans le département de la Gironde. Son corps fut trouvé à moitié dévoré par les oiseaux de proie. Les amis de *Péthion* l'ont représenté comme un homme obligeant, d'une sévère probité et plein de franchise. Ils ont loué en lui le courage dans les agitations, la fermeté de ses principes, la pureté de ses mœurs. D'autres au contraire l'ont peint avec plus de vérité comme un ambitieux à conception médiocre; comme un homme adroit, ménageant tous les partis et cherchant à caresser le peuple pour renverser toute autorité; cachant sous un extérieur bienveillant et une figure agréable et douce, une ame froide, pusillanime et dès-lors facile à conduire à la cruauté. — *Péthion* avoit une diction verbeuse et prolixe, de la facilité dans ses discours, mais sans chaleur ni éloquence. Il prit trop souvent son insensibilité pour du courage, et se crut de bonne foi supérieur à *Aristide* dont on lui donna le surnom. On a publié ses *Œuvres* en 1793, 4 vol. in-8.° Elles renferment des Opuscules politiques écrits avant la révolution, ses Discours comme député et ses Comptes rendus comme maire.

VI. PETIT, (Antoine) médecin, membre de l'académie des Sciences, étoit d'Orléans. Peu d'hommes obtinrent autant que lui la confiance publique, et il la mérita. Ses succès furent nombreux. Ennemi des médicamens et des mélanges pharmaceutiques, il s'attachoit au seul remède qu'il croyoit propre à la maladie; l'habitude d'observer rendoit ses pronostics sûrs, et il désignoit souvent la venue des crises et le jour fixe de la cessation du mal. Après avoir employé l'extrait de ciguë, si recommandé par *Stork* pour la cure du cancer, il annonça l'insuffisance de cette plante. Il crut d'abord que celle qui croissoit en France pouvoit être moins efficace que celle des environs de Vienne; il en demanda l'extrait à *Stork*, et il a avoué ensuite qu'il ne lui avoit pas réussi davantage. On doit à *Petit* : I. *Anatomie chirurgicale*, 1753, 2 vol.

in-12. II. *Discours sur la Chirurgie*, 1757, in-4.° III. *Pièces* relatives aux naissances tardives, 1766, in-8.° IV. *Rapport* en faveur de l'inoculation, 1766, in-8.° V. *Consultations médico-légales*, 1767, in-12. VI. *Projet de Réforme sur l'exercice de la Médecine en France*, in-8.° Ce célèbre praticien quitta Paris dans ses derniers jours pour venir mourir à Olivet près d'Orléans, le 21 octobre 1794, à l'âge de 72 ans.

II. PETITOT, (Simon) né à Dijon en 1682, se distingua par ses connoissances dans l'architecture hidraulique. Il éleva à Lyon l'eau du Rhône par une machine de son invention, et fournit par ce moyen de l'eau aux fontaines qui décoroient Bellecour. En 1736, *Dangervilliers* l'appela à Paris pour y construire le puits des Invalides devenu un objet de curiosité. En 1740, *Petitot* construisit au Pont-aux-Choux, un puits inépuisable et deux machines pour remplir le réservoir du grand égoût. Le roi vint visiter ses travaux. *Petitot* fit adapter des ressorts aux diligences de Paris à Lyon, et fit construire à Toulon une machine propre à amener de l'eau douce sur le port pour le service des vaisseaux. En 1746, il proposa d'élever trois cents pouces d'eau de la Seine à la place de l'Estrapade, pour la distribuer ensuite dans tous les quartiers. Cet homme ingénieux mourut à Montpellier le 6 septembre 1746, comme il alloit aux eaux de Balaruc pour se guérir d'une paralysie.

PETITY, (Jean-Raymond de) s'est fait connoître par les *Panégyriques* de *St. Jean Népomucène* et de *Ste Adélaïde*, et par divers Recueils qui ne sont point sans intérêt ni sans utilité. Les principaux sont : I. *Etrennes Françoises*, 1766 et 1769, in-4.° II. *Bibliothèque des Artistes et des Amateurs*, 1766, trois vol. in-4.° Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre de *Manuel des Artistes*, 4 vol. in-12. III. *Encyclopédie élémentaire* ou *Introduction à l'étude des Sciences et des Arts*, 1767, 3 vol. in-4.° Ce compilateur laborieux est mort depuis quelques années.

I. PÉTRONILLE, (Sainte) vierge et martyre, a passé, mais sans fondement, pour la fille de *St. Pierre*. Elle est l'objet du plus beau tableau qu'on ait *du Guerchin*, le plus hardi des coloristes et l'un des peintres les plus habiles dans l'art d'ordonner ses compositions. La Sainte va être descendue dans le tombeau. Elle est revêtue de ses habits de fête et a la tête couronnée de fleurs. Deux hommes la descendent dans la fosse d'où les mains d'un troisième s'avancent pour la recevoir. Le Muséum de Paris possède ce tableau. *Voyez* GUERCHIN.

II. PÉTRONILLE, infante d'Aragon, succéda à son père *Ramir II* dans le gouvernement de ce royaume. Courageuse et amie de la justice, elle rendit ses sujets heureux. *Mariée* à *Raimond Bérenger* comte de Barcelone, elle ne lui permit de prendre que le titre de prince d'Aragon, et continua à gouverner par elle-même. Elle mourut au mois d'octobre 1137.

* PEYRAT, (Guillaume du) d'abord substitut du procureur général, ensuite prêtre et trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, mourut en 1645. On

à de lui : I. L'*Histoire de la Chapelle de nos Rois*, 1645, in-fol. Elle a été continuée par *Louis d'Apchon*. II. Des *Essais Poétiques*, 1633, in-12 ; beaucoup moins estimés que l'ouvrage précédent qui est savant et curieux. On lui attribue encore un *Traité* sur l'origine des Cardinaux, un *autre* sur les Légats *à latere*, un *Discours* sur la vie et la mort d'*Henri IV*, suivi d'un recueil de trente-sept oraisons funèbres de ce monarque. Ce fut l'un des ancêtres de *du Peyrat* qui eut la barbarie, pour plaire à *Charles IX*, d'apporter à Lyon l'ordre du massacre de la Saint-Barthélemi.

PEYRAUD DE BEAUSSOL, (N**) maître de géographie à Paris, prit la fantaisie de devenir auteur dramatique, et fit imprimer une tragédie de *Stratonice*, n'ayant pu la faire jouer, quoique d'année en année il en changeât le nom. Il fut plus heureux en 1775 ; cette pièce appelée alors les *Arsacides*, étoit en six actes. Aucun des spectateurs, après l'avoir vue, n'en put expliquer le sujet ni le plan. « C'est, dit un journaliste, une déraison éternelle ; aussi le parterre n'a jamais tant ri à aucune tragédie ; et cela est vrai de plus d'une manière, car il y avoit un acte de plus à huer. » Le mot de *Madame* revenoit au moins mille fois dans l'ouvrage, et chaque fois qu'on le prononçoit il excitoit une risée. *Peyraud* ne se tint pas pour battu ; il força les comédiens à la représenter une seconde fois : elle fit foule ; et tout Paris y courut pour rire à son aise sans y rien comprendre. L'auteur enchanté, s'écrioit souvent : *Tu es grand*, Corneille ; *mais je ne te crains pas*. Il est mort quelques années après la représentation de sa pièce.

II. PEYRE, (Marie-Joseph) né à Paris en 1730, étudia avec succès les mathématiques et se livra ensuite tout entier à l'architecture. Après avoir remporté à l'âge de 20 ans le premier prix de l'académie pour un projet de construction d'une fontaine publique, il partit pour l'Italie où il forma son goût par l'étude des beaux monumens qu'elle renferme. A son retour, il fut nommé successivement membre de l'académie d'architecture, architecte du roi et inspecteur des bâtimens de Choisi. Il est mort en 1785, regretté pour sa bonté autant que pour ses talens. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1765, in-folio. Elles offrent divers projets de construction d'après l'antique, et un savant discours sur les distributions des anciens comparées aux nôtres, et sur leur manière d'employer les colonnes. Son fils qui suit la même carrière que son père, a fait réimprimer les œuvres de celui-ci en 1795, grand in-folio.

*I. PEYSSONNEL, (Charles) né à Marseille le 17 décembre 1700, sut allier le commerce avec l'érudition. En 1735, le marquis de *Villeneuve* ambassadeur à Constantinople, le demanda pour secrétaire d'ambassade, et il travailla avec lui à arrêter les articles de la paix de Belgrade. Il parcourut ensuite toutes les côtes de l'Asie mineure pour y recueillir des médailles et reconnoître les anciennes positions géographiques depuis l'embouchure du Méandre jusqu'au golphe de Satalie. Nommé quelque temps après à la place importante de

consul à Smyrne, il la remplit avec beaucoup de désintéressement et à l'avantage des commerçans. Ses connoissances dans les antiquités lui ouvrirent les portes de l'académie des Inscriptions. Les Mémoires qu'il présenta à cette savante société, et en particulier sa *Dissertation sur les Rois du Bosphore*, prouvent combien il étoit digne d'y être agrégé. On lui doit encore un éloge du maréchal *de Villars*, une dissertation sur le corail, et quelques autres ouvrages sur le commerce. Il mourut en 1757, à 69 ans.

II. PEYSSONNEL, (N**) fils du précédent, suivit ses traces, et devint comme lui consul à Smyrne et associé-correspondant de l'académie des Belles-Lettres. Ses ouvrages sont curieux et piquans par le style; il y unit l'esprit à l'érudition. On lui doit: I. *Observations* historiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin, 1760, in-4.° II. *Observations* sur les Mémoires du baron *de Tott*, 1785, in-8.° III. Les *Numéros*, 4 vol. in-12. Cet ouvrage agréable a eu plusieurs éditions. IV. *Traité* sur le commerce de la mer Noire, 1787, deux vol. in-8.° V. *Examen* des *considérations* sur la guerre des Turcs, par *Volney*, 1788, in-8.° VI. *Situation* politique de la France, 1789, deux vol. in-8.° VII. *Discours* sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons, 1790, in-8.° L'auteur mourut à l'âge de 80 ans dans l'année de la publication de ce dernier ouvrage.

* PEZAY, (N** Masson, marquis de) fils d'un premier commis des finances, naquit près de Blois. Il s'attacha d'abord à la littérature, et entra ensuite dans le service. Sa sœur, Mad. *de Cassini*, qui par sa figure et son esprit s'étoit fait des amis puissans, contribua beaucoup à sa fortune. Il devint capitaine de dragons, et il eut l'avantage de donner des leçons de tactique à *Louis XVI*. Nommé inspecteur général des Gardes-côtes, il se transporta dans les villes maritimes, et remplit sa commission avec plus de soin qu'on n'auroit dû l'attendre d'un élève des Muses. Mais comme il étala en même temps trop de hauteur contre les subalternes, et même contre les intendans, il y eut des plaintes portées à la cour, et il fut exilé dans sa terre, où il mourut peu de temps après le 6 décembre 1777. Il étoit lié avec *Dorat*, et il en a étudié et saisi la manière; mais sa muse inférieure pour l'abondance et la facilité à celle de son modèle, a plus de finesse et est moins déparée par le jargon des ruelles. Il a donné quelques Poésies agréables dans le genre érotique; telles que *Zélis au bain*, poëme d'abord en quatre chants, puis en six; une *Lettre d'Ovide à Julie*, et quantité de *Pièces fugitives* répandues dans les *Almanachs des Muses*, dont les agrémens font pardonner les négligences; mais il en est resté beaucoup d'autres dans son porte-feuille. Nous avons encore de lui: I. Une Traduction de *Catulle*, *Tibulle* et *Gallus*, deux vol. in-8° et in-12, peu estimée, et où les notes sont ridicules. II. Les *Soirées Helvétiennes*, *Alsaciennes et Franc-Comtoises*, in-8°, 1770: ouvrage agréablement diversifié, plein de tableaux intéressans; mais écrit avec trop peu de cor-

rection. III. Les *Soirées Provençales*, en manuscrit, qui ne sont pas, dit-on, inférieures aux précédentes. IV. La *Rosière de Salency*, pastorale en trois actes, qui a eu du succès au théâtre des Italiens. V. *Adieux* à la Provence. VI. *Essai* sur les charmes de la solitude. VII. Les *Campagnes de Maillebois*, en 1745 et 1746, en 3 vol. in-4°, et un vol. de cartes, publiés en 1775. Ces cartes peuvent être consultées utilement par les militaires. Le premier volume contient une traduction ampoulée de l'histoire de la guerre d'Italie par *Bonamici* écrivain élégant et véridique, que son traducteur injurie sans cesse dans des notes inexactes et où il paroît posséder mal la langue qu'il traduit. « *Pezay*, dit un critique sévère, n'étoit pas sans esprit ; il avoit même de la facilité à se plier à plusieurs objets et de l'activité pour les suivre ; mais l'amour propre le plus fou gâta tout en lui. Il fut un exemple frappant du danger des prétentions. Il n'étoit pas gentilhomme, et il se fit appeler *Marquis ;* il ne savoit pas la syntaxe, et il a écrit des volumes ; il ne savoit pas le latin, et il l'a traduit ; il étoit né pour avoir de l'agrément, et il déplut dans le monde par un excès d'affectation ; il se trouvoit à 32 ans employé dans l'état major avec le brevet de colonel, et il se plaignoit sans cesse de ce qu'on ne faisoit rien pour lui. » On a publié en 1792 les *Œuvres* poétiques et morales de *Pezay*, deux vol. in-12. *Voyez* MAILLEBOIS.

* PEZENAS, (Esprit) jésuite, né le 28 novembre 1692, mort à Avignon sa patrie le 4 février 1776, professa long-temps la physique et l'hydrographie à Marseille. Il exerça cet emploi avec succès jusqu'en 1749 que les galères furent transférées à Toulon. L'astronomie fut alors son étude favorite. Après la dissolution de sa société, il se retira à Avignon, où son honnêteté et sa douceur le firent autant aimer que ses connoissances variées le faisoient estimer. Ses nombreux ouvrages sont : I. *Elémens du Pilotage*, 1754, in-8.° II. *Traité des Fluxions*, traduit de *Maclaurin*, 1749, 2 vol. in-4.° III. *Pratique du Pilotage*, 1749, in-8.° IV. *Théorie et pratique du Jaugeage des tonneaux*, 1778, in-8.° V. *Elémens d'Algèbre*, traduits de *Maclaurin*, 1750, in-8.° VI. *Cours de Physique expérimentale*, traduit de *Désaguliers*, 1751, 2 vol. in-4.° VII. *Traité du Microscope*, traduit de *Baker*, 1754, in-12. VIII. *Dictionnaire des Arts et des Sciences*, traduit de l'anglois de *Dyche*, 1756, 2 vol. in-4.° Ce livre réussit peu, parce que l'abbé *Prévôt* publia son *Manuel Lexique*, où il avoit profité de ce que l'auteur Anglois avoit de meilleur. IX. Le *Guide des jeunes Mathématiciens*, traduit de l'anglois de *Ward*, 1757, in-8.° X. *Cours complet d'Optique*, traduit de l'anglois de *Smith*, 1767, 2 vol. in-4.° XI. *Mémoires de Mathématiques et de Physique*, rédigés à l'observatoire de Marseille avec Messieurs *Blanchard* et *la Grange*, 1755 et années suivantes. XII. Il fit imprimer à Avignon en 1770, les *Tables de Gardiner*, et y mit beaucoup d'exactitude. Les traductions et les autres ouvrages du Père *Pezenas*, décèlent un auteur qui avoit de la netteté dans les idées et de la clarté dans le style.

II. PFEFFEL, (Christian-Fréderic) né à Colmar le 3 octobre 1726, s'attacha à l'étude de la diplomatie et devint professeur de droit public à l'université de Strasbourg; il est mort pendant la révolution. Ses écrits sont nombreux et savans; il a approfondi tout ce qu'il a traité. On lui doit : I. *Abrégé chronologique du droit public d'Allemagne.* Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; la dernière est de 1767, 2 vol. in-12. II. *Mémoires sur le Gouvernement de la Pologne*, 1759, in-douze. III. *Monumenta Boïca*, 1768, 10 vol. in-4.° C'est le recueil des chartres de la Bavière, extraites de tous les monastères de cette contrée. L'auteur s'est occupé principalement à en éclaircir l'histoire par divers mémoires sur l'origine de ses fiefs, ses limites dans les 10e et 11e siècles, et les sceaux des anciens ducs de Bavière, etc.

III. PHÈDRE, (Thomas) chanoine de Saint-Jean de Latran et professeur d'éloquence à Rome, mort d'une chute vers la fin du 16e siècle. On lui attribue le fragment des *Antiquités Etrusques* de *Prosper*, auteur du temps de *Cicéron*, prétendu trouvé à Volterre par *Inghiramius*, Francfort, 1637, in-fol. Le nom de *Phèdre* lui fut donné parce qu'il avoit joué avec succès ce rôle dans l'*Hippolyte* de *Sénèque*.

II. PHELIPEAUX, (Pierre) né à Fénières, fut député du département de la Sarthe à la Convention nationale, s'y montra un des plus ardens ennemis de la monarchie, et y proposa la création d'un tribunal révolutionnaire sans jurés. Envoyé en mission dans la Vendée, il s'adoucit tout-à-coup à la vue des cruautés dont cette contrée étoit le théâtre. Il dénonça les généraux qui y commandoient, et même le comité de salut public. Arrêté comme conspirateur, défenseur de *Roland* et calomniateur de *Marat*, il fut condamné à mort le 5 avril 1793, et la subit avec courage. On a publié la lettre qu'il écrivit à sa femme dans ses derniers momens. Lors de son interrogatoire, l'accusateur public *Fouquier-Tinville* ayant mêlé à son ordinaire l'ironie à ses interpellations, « Il vous est permis, lui dit *Phelipeaux*, de me faire périr, mais m'outrager!... je vous le défends. » On a imprimé ses *Mémoires historiques sur la guerre de la Vendée*, 1793, in-8.°

PHIDON fut, suivant *Pollux*, *Strabon* et *Sperling*, le premier qui introduisit en Grèce l'usage de marquer la monnoie. On a trouvé quelques pièces anciennes, sur lesquelles on voit d'un côté un bouclier, et de l'autre la figure d'une petite cruche et d'une grappe de raisin : l'exergue porte le nom de *Phidon*. *Plutarque* attribue à *Thésée* l'invention de l'empreinte des monnoies grecques.

PHILIDOR, (N.) fut l'un des plus agréables et des plus féconds musiciens François. Ses Opéra offrent le point de transition de l'ancienne musique de *Campra* et de *Rameau* à la musique italienne qui règne sur notre scène. Savant compositeur, son harmonie est expressive, travaillée : mais le chant manque souvent d'intérêt et de mélodie. En général le talent de cet artiste, supérieur dans les Opéra bouffons, n'a pu se soutenir aussi bien dans le genre lyrique et le grand opéra.

Philidor passoit pour un érudit en musique, mais sans esprit; aussi *Laborde* son admirateur l'entendant un jour dans un repas dire beaucoup de trivialités, se tira de l'embarras où il le mettoit en s'écriant: *Voyez-vous cet homme-là? il n'a pas le sens commun; c'est tout génie.* Ce musicien, grand calculateur, fut le premier joueur d'échecs de l'Europe. Il conserva jusqu'au dernier moment la justesse de son jugement; quoique aveugle, il fit, un mois avant de mourir et à l'âge de 80 ans, deux parties d'échecs à la fois, contre d'habiles joueurs, et les gagna. *Philidor* est mort à Londres le 30 août 1795. Son égalité d'humeur, sa probité, son extrême désintéressement malgré la modicité de sa fortune, le firent aimer. Ceux de ses Opéra qui réussirent le mieux au théâtre Italien, furent le *Maréchal Ferrant*, *Tom-Jones*, le *Bucheron*, le *Sorcier*, *Sancho-Pança*, les *Femmes vengées*, le *Soldat Magicien* et *Blaise le Savetier.* Ses autres productions sur le même théâtre furent *Zémire et Mélide*, comédie en deux actes, paroles d'*Anseaume*; le *Quiproquo*, la *Nouvelle École des Femmes*, l'*Amitié au village*, le *Bon Fils*, l'*Huître et les Plaideurs*, le *Jardinier de Sidon*, le *Jardinier supposé*, le *Jardinier et son Seigneur.* Il a donné au grand Opéra: I. *Bélisaire*, en 3 actes, paroles de *Bertin*. II. *Thémistocle*, paroles de *Morel.* III. *Persée*, poëme de *Quinault*, réduit en trois actes par *Marmontel.* On y applaudit deux chœurs très-animés et le morceau de *Méduse; J'ai perdu la beauté qui me rendoit si vaine*: c'est un chef-d'œuvre d'harmonie. Les autres airs sont bien inférieurs à celui-là. IV. *Ernelinde*, paroles de *Poinsinet.* La musique de cet Opéra commença la réputation de *Philidor*. Elle est souvent dure et trop bruyante, mais un monologue en récitatif obligé, le beau chœur *Jurons sur ces glaives sanglans*, et l'air *Né dans un camp parmi les armes*, excitèrent un juste enthousiasme et suffiroient pour mériter la célébrité. Le même auteur a mis en musique le poëme séculaire d'*Horace* qui obtint le plus grand succès à Paris et à Londres, surtout lorsqu'on entendit l'effet des strophes, *Alme sol* et *Cuique vos bonus.*

* II. PHILIPPE-BENITI ou BENIZZI, (Saint) cinquième général des Servites, [ou Serviteurs de la *Ste. Vierge*] et non fondateur de ces religieux comme quelques-uns l'ont dit, né à Florence en 1232 d'une famille noble, obtint l'approbation de son ordre dans le concile général de Lyon en 1274, et mourut à Todi le 22 août 1284. *Léon X* le béatifia en 1516, et *Clément X* le mit en 1671 dans le catalogue des Saints. Quelques membres de l'ordre des *Servites* ne croyant pas que ce titre répondît assez à leur zèle, prirent celui d'*Esclaves de la Vierge*. Ils portoient aux bras des chaînes, au cou des colliers avec des médailles qui représentoient les confrères enchaînés comme des captifs de *Marie*. Mais l'Eglise convaincue, dit *Baillet*, sur l'autorité de *St. Augustin*, que le culte de servitude n'est dû qu'à Dieu, n'approuva point cet excès de zèle.... Sa Vie a été écrite par l'abbé *Malaval.*

* XIV. PHILIPPE II, né à Valladolid le 21 mai 1527, de *Charles-Quint* et d'*Isabelle* de

Portugal, devint roi de Naples et de Sicile par l'abdication de son père en 1554; et roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine *Marie*. Il monta sur le trône d'Espagne le 17 janvier 1556, après l'abdication de *Charles-Quint*. Ce prince avoit fait une trève avec les François; son fils la rompit. S'étant ligué avec les Anglois, il vint fondre en Picardie avec une armée de 40,000 hommes. Les François furent taillés en pièces à la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557. Cette ville fut emportée d'assaut, et le jour qu'on monta à la brêche, *Philippe* parut armé de toutes pièces pour encourager les soldats. C'est la première et la dernière fois qu'on le vit chargé de cet attirail militaire. On dit que pendant la bataille, *Philippe* entendant le sifflement des balles, demanda à son confesseur ce qu'il pensoit de cette musique : *Je la trouve très-désagréable*, répondit celui-ci. *Et moi aussi*, répliqua le prince : *et mon père étoit un homme bien étrange d'y prendre tant de plaisir*. On sait que sa terreur fut telle pendant le combat, qu'il fit deux vœux; l'un de ne plus se trouver désormais à aucune bataille; et l'autre de bâtir un magnifique Monastère sous le nom de *Saint-Laurent*, à qui il attribuoit le succès de ses armes : ce qu'il exécuta à l'Escurial village à sept lieues de Madrid. Après la bataille, le Duc de Savoie son général voulut lui baiser les mains. *Philippe* l'en empêcha en disant : *C'est à moi de baiser les vôtres, dont une si belle victoire est l'ouvrage;* et il lui fit présent des drapeaux pris pendant l'action. La prise du Catelet, de Ham et de Noyon, furent les seuls avantages qu'on tira d'une journée qui auroit pu perdre la France. *Charles-Quint* instruit d'une telle victoire, demanda, dit-on, à celui qui lui en apporta la nouvelle *si son fils étoit à Paris ?* et sur sa réponse il tourna le dos sans proférer un seul mot. Le duc de *Guise* ayant eu le temps de rassembler une armée, répara la honte de sa patrie par la prise de Calais et de Thionville. Tandis qu'il rassuroit les François, *Philippe* gagnoit une assez importante bataille contre le maréchal de *Thermes* auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'*Egmont* à qui il fit depuis trancher la tête. Le vainqueur ne profita pas plus de la victoire de Gravelines que de celle de Saint-Quentin; mais il en retira un assez grand fruit par la paix glorieuse de Cateau-Cambresis, le chef-d'œuvre de sa politique. Par ce traité conclu le 13 avril 1559, il gagna les places fortes de Thionville, de Marienbourg, de Montmédi, de Hesdin, et le comté de Charolois en pleine souveraineté. Cette guerre si terrible et si cruelle finit encore comme tant d'autres, par un mariage. *Philippe* prit pour troisième femme *Elizabeth* fille de *Henri II*, qui avoit été promise à *Dom Carlos*. Après de si glorieux commencemens, *Philippe* retourna triomphant en Espagne, sans avoir tiré l'épée. Son premier soin en arrivant à Valladolid, fut de demander au grand Inquisiteur le spectacle d'un *AUTO-DA-FÉ*. On le lui accorda bientôt; quarante malheureux, dont quelques-uns étoient prêtres ou religieux, furent étranglés et brûlés, et l'un d'eux fut brûlé vif. *Dom Carlos de Seza* une de ces infortunées victimes,

osa s'approcher du roi et lui dit : *Comment, Seigneur, souffrez-vous qu'on brûle tant de malheureux ? Pouvez-vous être témoin d'une telle barbarie sans gémir ? —Si mon fils*, répondit froidement Philippe, *étoit suspect d'hérésie, je l'abandonnerois moi-même à la sévérité de l'Inquisition. Mon horreur est telle pour vous et pour vos semblables, que si l'on manquoit de bourreau j'en servirois moi-même*. Ce monarque se conduisoit suivant l'esprit qui lui avoit dicté cette réponse. Dans une vallée de Piémont voisine du Milanez, il y avoit quelques Hérétiques : le gouverneur de Milan eut ordre de les faire périr tous par le gibet. Dans la Calabre quelques cantons avoient laissé pénétrer dans leur sein les opinions nouvelles; il ordonna qu'on passât les novateurs au fil de l'épée, et qu'on en réservât soixante, dont trente finirent leur malheureuse vie par la corde, et trente par les flammes. Cet esprit de cruauté et l'abus de son pouvoir, affoiblirent ce pouvoir même. Les Flamands ne pouvant plus porter un joug si dur, se révoltèrent. La révolution commença par les belles et grandes provinces de Terre-ferme, mais il n'y eut que les provinces maritimes qui obtinrent leur liberté. Elles s'érigèrent en république, sous le titre de Provinces-Unies en 1579. *Philippe* envoya le duc d'*Albe* pour les réduire, et la cruauté de ce général ne fit qu'aigrir l'esprit des rebelles. Jamais on ne combattit de part et d'autre, ni avec plus de courage, ni avec plus de fureur. Les Espagnols au siége de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un officier Hollandois tué dans un petit combat, ceux-ci leur jetèrent onze têtes d'Espagnols avec cette inscription : *Dix têtes pour paiement du dixième denier, et la onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs firent pendre tous les magistrats, tous les pasteurs et plus de quinze cents citoyens. Le duc d'*Albe* fut enfin rappelé ; on envoya à sa place le grand commandeur de *Requesens*, et après sa mort, Dom *Jean d'Autriche* ; mais aucun de ces généraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de *Charles-Quint* succéda un petit-fils non moins illustre : c'est *Alexandre Farnèse* duc de Parme, le plus grand homme de son temps ; mais il ne put empêcher ni la fondation des Provinces-Unies, ni le progrès de cette république, qui naquit sous ses yeux. Ce fut alors que *Philippe* toujours tranquille en Espagne, au lieu de venir réduire les rebelles en Flandre, proscrivit le prince d'*Orange* et mit sa tête à 25,000 écus. *Guillaume* supérieur à *Philippe*, dédaigna d'employer cette espèce de vengeance, et n'attendit sa sûreté que de son épée. Cependant le roi d'Espagne devenoit roi de Portugal, état sur lequel il avoit des droits par *Isabelle* sa mère. Le duc d'*Albe* lui soumit ce royaume en trois semaines l'an 1580. *Antoine* prieur de Crato, proclamé roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains; mais il fut vaincu, poursuivi, et obligé de prendre la fuite. Un lâche assassinat délivra *Philippe* de son plus implacable ennemi : *Balthasard Gérard* tua en 1584 d'un coup de pistolet le prince d'*Orange*. (*Voyez* GERARD, n.º IV.) On chargea *Philippe* de ce crime : on croit que c'est sans raison ; mais il s'écria

imprudemment en apprenant cette nouvelle : *Si le coup eût été fait il y a deux ans, la Religion Catholique et moi y aurions beaucoup gagné.* Ce meurtre ne put rendre les sept Provinces-Unies à *Philippe.* Cette République déjà puissante sur mer, servit l'Angleterre contre ce prince. *Philippe* ayant résolu de troubler *Elizabeth*, prépara en 1588 une flotte nommée l'*Invincible.* Elle consistoit en 150 gros vaisseaux, sur lesquels on comptoit 2650 pièces de canon, 8000 matelots, 20,000 soldats et toute la fleur de la Noblesse Espagnole. Cette flotte commandée par le duc *de Médina-Sidonia*, sortit trop tard de Lisbonne, et une tempête furieuse en dissipa une partie. Douze vaisseaux jetés sur les rivages d'Angleterre, tombèrent au pouvoir de la flotte Angloise qui étoit de 100 vaisseaux; 50 périrent sur les côtes de France, d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande et de Danemarck : tel fut le succès de l'*Invincible.* Cette entreprise coûta à l'Espagne 40 millions de ducats, 20,000 hommes, cent vaisseaux, et ne produisit que de la honte. *Philippe* supporta ce malheur avec la constance d'un héros. Un de ses courtisans lui ayant appris cette nouvelle d'un ton consterné, le monarque lui répondit froidement : *J'avois envoyé combattre les Anglois et non pas les vents. Que la volonté de Dieu soit accomplie.* Le lendemain *Philippe* ordonna aux évêques de remercier Dieu de lui avoir conservé quelques débris de sa flotte, et il écrivit au pape : « Saint Père, tant que je resterai maître de la source, je regarderai comme peu de chose la perte d'un ruisseau. Je remercierai l'Arbitre suprême des empires, qui m'a donné le pouvoir de réparer aisément un désastre que mes ennemis ne doivent attribuer qu'aux élémens qui ont combattu pour eux. » Dans le même temps que *Philippe* attaquoit l'Angleterre, il animoit en France cette Ligue nommée *Sainte*, qui tendoit à renverser le trône et à déchirer l'état. Les Ligueurs lui déférèrent la qualité de *Protecteur* de leur association. Il l'accepta avidement, persuadé que les soins des rebelles le conduiroient bientôt, lui ou un de ses enfans sur le trône de France. Il se croyoit si sûr de sa proie, qu'en parlant de nos principales villes, il disoit : *Ma bonne ville de Paris, ma bonne ville d'Orléans*, tout comme s'il eût parlé de Madrid et de Séville. Quel fut le fruit de toutes ces intrigues ? *Henri IV* embrassa la Religion Catholique, et lui fit perdre par son abjuration la France en un quart-d'heure. *Philippe*, usé par les débauches de sa jeunesse et par les travaux du gouvernement, touchoit à sa dernière heure. Une fièvre lente, la goutte la plus cruelle, et divers maux compliqués, ne purent l'arracher aux affaires ni lui inspirer la moindre plainte : *Eh quoi !* disoit-il aux médecins qui n'osoient le faire saigner : *Quoi ! vous craignez de tirer quelques gouttes de sang des veines d'un Roi qui en a fait répandre des fleuves entiers aux Hérétiques ?* Enfin consumé par une complication de maux qu'il supporta avec une patience héroïque, et dévoré par les poux, il expira le 13 septembre 1598, dans sa 72e année, après quarante-trois ans et huit mois de règne. Pendant les cinquante derniers jours de sa maladie, il montra de grands

sentimens de religion, et eut presque toujours les yeux fixés vers le ciel. (*Voy*. II. MENEZÈS.) Il n'y a point de prince dont on ait écrit plus de bien et plus de mal. Quelques Catholiques le peignent comme un second *Salomon*, et les Protestans comme un autre *Tibère*. On peut trouver un juste milieu entre ces deux portraits, tracés par la haine et la flatterie. *Philippe*, né avec un génie vif, élevé, vaste et pénétrant, avec une mémoire prodigieuse, une sagacité rare, possédoit dans un degré éminent l'art de gouverner les hommes. Personne ne sut mieux connoître et employer les talens et le mérite. Il sut faire respecter la majesté royale, les lois et la religion. Du fond de son cabinet il ébranla l'univers, en y répandant la terreur et la désolation. Il fut pendant tout son règne non pas le plus grand homme, mais le principal personnage de l'Europe; et sans ses trésors et ses travaux, la religion Catholique eût été détruite, si elle avoit pu l'être. L'abbé *de Condillac* ne pensoit pas aussi favorablement que nous des talens de *Philippe*, et il est bon de citer ce qu'en dit cet historien philosophe, quand ce ne seroit que pour fermer la bouche aux censeurs injustes, qui se plaignent que nous avons traité ce prince avec trop de rigueur. « On a représenté *Philippe* comme un grand politique, qui du fond de son cabinet remuoit toute l'Europe. Je ne conçois pas pourquoi on lui fait cet honneur. En effet qu'a-t-il remué ? la France ? Elle se remuoit assez toute seule. Il a fomenté les factions : il a sur-tout voulu soutenir la Ligue; mais sans autorité dans le parti pour lequel il se déclaroit, il croyoit le faire mouvoir, et il n'étoit que l'instrument dont il se servoit. Il a troublé le Milanez et le royaume de Naples avec l'inquisition, qu'il ne lui a pas été possible d'y établir. Il a remué les Pays-Bas si mal-adroitement qu'il en a perdu plusieurs provinces. Il a fait passer quelques secours en Irlande, et il a remué les rebelles qui se remuoient sans lui depuis long-temps. Il n'a pu causer le moindre soulèvement en Angleterre. Enfin souvent humilié par des ennemis qu'il paroissoit devoir écraser, il n'a remué l'Espagne que pour la ruiner. Elle étoit la première puissance de l'Europe lorsque *Charles-Quint* la lui céda; il ne lui laissa plus que l'ambition de l'être encore, et une politique artificieuse qui troubla ses voisins, et qui ne la releva pas elle-même. *Philippe II* n'a été qu'une ame cruelle, un esprit faux et brouillon. » (*Cours d'Histoire*, tome 13, pag. 373.) *Philippe*, quoique petit, avoit une figure agréable. Son maintien étoit grave, son air tranquille, et l'on ne pouvoit lire dans sa physionomie ni la joie des prospérités, ni le chagrin des revers. Les guerres contre la Hollande, la France et l'Angleterre, coûtèrent à *Philippe* 564 millions de ducats : l'Amérique lui fournit plus de la moitié de cette somme. On prétend que ses revenus, après la jonction du Portugal, montoient à 25 millions de ducats, dont il ne dépensoit que cent mille pour son entretien. *Philippe* étoit très-jaloux des respects extérieurs, il vouloit qu'on ne lui parlât qu'à genoux. Le duc d'*Albe* étant un jour entré dans le cabinet de ce prince sans être in-

troduit, essuya ces terribles paroles, accompagnées d'un regard foudroyant : *Une hardiesse telle que la vôtre mériteroit la hache.* S'il ne songea qu'à se faire redouter, il y réussit : peu de princes ont été aussi craints, aussi abhorrés, et ont fait couler autant de sang. Il eut successivement ou tout à la fois, la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, et presque tous les Protestans de l'Empire, sans avoir jamais d'alliés, pas même la branche de sa maison en Allemagne. Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, *Philippe* trouva dans son économie et ses ressources, de quoi construire trente citadelles, soixante-quatre places fortifiées, neuf ports de mer, vingt-cinq arsenaux, autant de palais, sans compter l'Escurial. Ce dernier édifice coûta 60 millions. On y compte onze mille fenêtres, huit cents colonnes, vingt-deux cours, dix-sept cloîtres. La principale façade est de trois cents pas de large sur soixante d'élévation. L'église bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, a trois cents pieds de long sur deux cent quatre-vingts de large. Le marbre, les dorures, les tableaux des plus excellens maîtres d'Italie ornent cette basilique. Les ornemens sacerdotaux sont couverts de pierreries ; les vases et chandeliers sont d'or et d'argent. L'intérieur du tabernacle de la principale chapelle renferme une émeraude de la grosseur d'un œuf. Sous l'église est le fameux Panthéon, à l'entour duquel se trouvent des urnes noires en forme de tombeaux, où sont renfermés les tristes restes des rois d'Espagne. *Philippe* fixa son séjour dans ce palais à la fin de sa carrière, et y mourut devant le maître autel de l'église où il s'étoit fait transporter. La place où il finit ses jours est environnée d'une balustrade que personne n'ose approcher. Ce monument de sa magnificence ne contribua point à arranger ses finances. Il laissa cent quarante millions de ducats de dettes, dont il payoit sept millions d'intérêt ; la plus grande partie étoit due aux Génois. Outre cela, il avoit vendu ou aliéné le fonds de cent millions de ducats en Italie. Ce prince donna un Décret, par lequel il fixoit à 14 ans la majorité des rois d'Espagne. *Philippe II* petit de taille, étoit quelquefois aussi petit au moral qu'au physique. Il affectoit une dévotion minutieuse ; il mangeoit souvent au réfectoire avec des religieux ; il n'entroit jamais dans leurs Eglises sans baiser toutes les reliques ; il faisoit pétrir son pain avec l'eau d'une fontaine qu'on croyoit miraculeuse ; il se vantoit de n'avoir jamais dansé, et de n'avoir jamais porté des haut-de-chausses à la grecque : grave dans toutes ses actions, il chassa de sa présence une femme qui avoit ri en se mouchant. Un grand événement de sa vie domestique, est la mort de son fils *Don Carlos*. Personne ne sait comment mourut ce prince. Son corps qui est dans le tombeau de l'Escurial, y est séparé de sa tête ; mais on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. On ne connoît pas plus les détails de son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé ni vraisemblable, que *Philippe II* l'ait fait condamner par l'inquisition.

Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1568 son père ayant, dit-on, découvert qu'il avoit des intelligences avec les Hollandois ses ennemis, vint l'arrêter lui-même dans sa chambre. Il écrivit en même temps au pape *Pie V* pour lui rendre compte de l'emprisonnement de son fils; et dans sa lettre à ce pontife, du 20 janvier 1568, il dit *que dès sa plus tendre jeunesse, la force d'un naturel vicieux a étouffé dans* Don CARLOS *toutes les instructions paternelles.* (*Voyez* l'art. CARLOS.) —C'est *Philippe II* qui fit imprimer à Anvers, 1569 à 1572, en 8 volumes in-folio, la belle *Bible Polyglotte* qui porte son nom; et c'est lui qui soumit les Isles depuis appelées *Philippines*.... Il épousa successivement, 1.° *Marie* fille de *Jean III*, roi de Portugal; 2.° *Marie* fille de *Henri VIII*, héritière d'Angleterre; 3.° *Elizabeth de France* fille de *Henri II*; (*Voy.* MONT-GOMMERI, *initio.*) 4.° *Anne* fille de l'empereur *Maximilien II*. Don *Carlos* étoit fils de sa première épouse; et *Philippe III*, de la dernière.

* XXII. PHILIPPE DE FRANCE duc d'Orléans, fils de *Louis XIII* et d'*Anne d'Autriche*, et frère unique de *Louis XIV*, né le 21 septembre 1640, porta le titre de duc *d'Anjou* jusqu'en 1651, qu'il prit celui de duc d'*Orléans*. Son éducation répondit à sa naissance; mais il n'en profita pas autant qu'il auroit pu, s'il avoit eu moins de goût pour les plaisirs. Il épousa *Henriette* sœur de *Charles II* roi d'Angleterre, princesse accomplie, et en qui les charmes de l'esprit étoient encore au-dessus de la beauté. Ce mariage ne fut pas heureux: (*Voyez* II. HENRIETTE.) Lorsque cette princesse mourut en 1670, on la crut empoisonnée, et le public malin fut assez injuste pour attribuer cette mort à *Philippe*. Ce prince s'étoit déja fait connoître par son courage. Il avoit suivi le roi à ses conquêtes de Flandre en 1667; il l'accompagna encore à celle de Hollande en 1672. Il emporta Zutphen cette année, et Bouchain en 1676. L'année d'après il alla mettre le siége devant Saint-Omer, pendant que le roi étoit occupé à celui de Cambrai. Les maréchaux *de Luxembourg* et *d'Humières* commandoient l'armée sous *Monsieur*; le prince d'*Orange* étoit à la tête des ennemis: une faute de ce général et un mouvement habile de *Luxembourg* décidèrent du gain de la bataille, proche la petite ville de Cassel qui lui donna son nom. *Monsieur* chargea avec une valeur et une présence d'esprit qu'on n'attendoit pas d'un homme efféminé. Ce prince qui s'habilloit souvent en femme et qui en avoit les inclinations, agit en capitaine et en soldat. C'est dans le même endroit que le roi *Philippe de Valois* avoit defait les Flamands en 1328. Les malins prétendirent que *Louis XIV* avoit été jaloux de sa gloire; mais ces conjectures calomnieuses, prises dans des cœurs bas et lâches, ne doivent pas être formées sans de fortes preuves, sur des ames aussi grandes qu'étoit celle de ce monarque. *Louis XIV* donna quelquefois des avis à son frère; mais il lui marqua toujours beaucoup de bonté. Un jour *Monsieur* lui parlant du chevalier *de Lorraine* qu'il aimoit beaucoup et qui avoit été exilé, parut s'intéresser en sa faveur. *Je veux*, lui dit le Roi, *que vous*

l'aimiez pour l'amour de moi. Il y a deux jours que j'ai fait partir un courrier pour le rappeler. Je fais plus : car je le fais Maréchal de camp. A l'instant *Monsieur* se jette aux pieds du Roi, et lui embrasse les genoux. *Louis XIV* lui dit : *Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères doivent s'embrasser ;* et après l'avoir relevé, il l'embrassa tendrement.... La victoire de Cassel fut suivie d'un autre avantage. *Monsieur* entra dans les lignes à Saint-Omer, et soumit cette place huit jours après. De retour à Paris, il vécut dans la mollesse jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Cloud en 1701. Il mourut d'apoplexie le 9 juin de cette année, à 61 ans. Ce prince cultivoit les lettres. L'abbé *le Vayer* fils de *la Mothe le Vayer* précepteur de ce prince, fit imprimer en 1670, in-12, la Traduction que *Philippe* avoit faite de *Florus.* Après la mort d'*Henriette*, il avoit épousé *Charlotte-Elizabeth de Bavière*, dont il eut le prince qui suit. Cette princesse fille de l'électeur Palatin, étoit respectable par son courage et sa fermeté pour la justice, dit l'abbé *de Saint-Pierre.* Hautaine seulement avec les grands, elle se fit aimer de tous ceux qui l'approchoient par son caractère doux, affable, compatissant et libéral. Elle gémit sur les excès de son fils et de sa petite fille la duchesse de *Berry.* A sa mort arrivée le 8 décembre 1722, les mécontens, dit *Duclos*, lui firent une épitaphe très-injurieuse au régent et fort peu contredite alors : *Ci gît l'oisiveté.* On a publié sous son nom deux volumes de *Lettres.* Le duc de *Saint-Simon* en convenant de ses excellentes qualités, dit « qu'elle étoit aisée à prévenir et à choquer, fort difficile à ramener, quelquefois brusque et dangereuse à faire des sorties publiques, fort Allemande dans toutes ses mœurs, ignorant toute commodité et toute délicatesse pour soi et pour les autres, sobre, sauvage et ayant ses fantaisies. Elle aimoit les chiens, les chevaux passionnément, la chasse et les spectacles. Elle n'étoit guères qu'en grand habit ou en perruque d'homme, et en habit de cheval, et avoit plus de 60 ans qu'elle n'avoit pas connu une robe de chambre. »

XXIV. PHILIPPE D'ORLÉANS, (Louis-Joseph) prince du sang de France, naquit à Saint-Cloud le 13 avril 1747, de *Louis-Philippe d'Orléans* et de *Louise-Henriette de Bourbon-Conti.* Nommé duc *de Chartres* dans sa jeunesse, un goût extrême pour le plaisir l'entraîna dans des excès et le plaça surtout au milieu d'hommes pervers dont les conseils lui devinrent funestes. Ce prince devoit naturellement succéder à la place de grand amiral que possédoit son beau-père. Il voulut faire une campagne navale avant de la demander; en conséquence, en 1778, au combat d'Ouessant, il monta le Saint-Esprit, vaisseau de 84 canons, et commanda l'arrière-garde. Par une manœuvre subite cette division se trouvant en face de l'ennemi, le comte d'*Orvilliers* amiral lui donna le signal de tenir le vent pour empêcher les Anglois de passer. Ce signal fut mal compris, ou les commandans de la division pour perdre *d'Orvilliers* feignirent de ne pas l'entendre, et l'arrière-garde angloise fut sauvée. On se plut à répandre alors que le duc de *Chartres* s'étoit

caché à fond de cale, ce qui paroît peu probable, puisque le vaisseau où il se trouvoit ne fut jamais en péril, ni à la portée du canon. Cependant, la cour adopta ce bruit injurieux, et lorsqu'il y parut on le couvrit d'épigrammes, et au lieu d'obtenir la place de grand amiral, on lui donna celle de colonel des hussards : récompense singulière et dérisoire pour un service de mer. Le cœur de *Philippe*, porté naturellement à la vengeance, s'y livra tout entier. Elle fut durable et cruelle. On le vit chercher aussitôt toutes les occasions de paroître et de captiver les regards de la multitude, monter un ballon, se faire nommer chef de toutes les loges maçonniques de France, paroitre dans toutes les séances du parlement tenues pour s'opposer aux édits de la cour, et se faire exiler à Villers-Coterets. Après la mort de son père en 1787, *Philippe* prit le titre de *duc d'Orléans*. On dit qu'alors l'un de ses familiers lui ayant rapporté que la cour de Versailles l'avoit surnommé *le Bourbeux Bourbon*, il s'écria: «Si je suis dans la boue, je la plongerai dans des flots de sang.» Pour réussir dans ce dessein, il se fit nommer aux Etats généraux de 1789 comme député de la noblesse du bailliage de Crépy en Valois. Dès les premières séances, il quitta sa chambre pour se réunir au tiers-état, et parut dès-lors suivre constamment le projet qu'on lui avoit suggéré de faire interdire le roi, de mettre la reine en jugement, et de se faire proclamer lieutenant général du royaume. L'assemblée le nomma son président, mais il refusa de remplir cette place. Bientôt, accusé avec les plus grandes probabilités, d'avoir fomenté l'invasion de Versailles le 6 octobre, il fut poursuivi par le Châtelet, mais acquitté par l'assemblée. Forcé par le monarque de se retirer en Angleterre, il y resta huit mois; dès son retour, ceux qui cherchoient à agiter le gouvernement, recommencèrent à se servir de son nom et de sa fortune pour amener la disette des grains, favoriser les insurrections, ordonner les massacres et avancer le plan de la désorganisation générale. *Philippe* n'avoit ni l'habileté d'un chef de parti, ni assez d'énergie et de talens pour s'élever par lui-même au trone; mais son ame, esclave des factieux, se laissoit conduire à l'espoir dont ils l'enivroient; et bientôt après avoir été leur jouet, il fut leur victime. Au mois d'août 1791, *Philippe* s'opposa à ce que l'on privât les princes des droits de citoyen, et déclara que si cette proposition étoit adoptée, il étoit décidé à renoncer aux prérogatives de membre de la dynastie régnante, pour s'en tenir aux droits de citoyen François. Le 15 septembre 1792, on le vit se faire autoriser par la commune de Paris à changer son nom d'*Orléans* en celui d'*Egalité*. Dans le procès de *Louis XVI*, loin de s'abstenir du jugement, il osa de sang froid voter la mort de son parent; atrocité qui révolta les jacobins eux-mêmes, et qui suffiroit seule pour rendre à jamais son souvenir odieux. Bientôt après, abandonné par les principaux membres de la Convention qui, après avoir épuisé ses trésors, jurèrent sa perte, il fut successivement mis en accusation, arrêté, transféré dans les prisons de Marseille, acquitté par le tribunal criminel de cette ville, ramené à Paris et con-

damné à mort par le tribunal révolutionnaire. « Si de l'épais nuage qui couvre les vues de la Providence, a dit un écrivain, il semble échapper de temps en temps quelques éclairs, quelques lueurs qui les découvrent, on doit mettre dans ce nombre la punition de l'un des plus grands artisans des maux de la France, par les hommes mêmes qu'il soudoya pour les opérer. » Le duc d'*Orléans* répondit avec calme à ses interrogatoires, entendit de sang froid son arrêt, et subit le supplice avec plus de fermeté qu'on ne l'en croyoit capable, le 6 novembre 1793, à l'âge de 46 ans. Il leva les épaules en entendant le peuple le huer et le maudire lorsqu'on le conduisit au supplice, et s'écria : *Ils m'applaudirent.* Il étoit d'une taille élevée; sa figure avoit été régulière et agréable jusqu'à ce qu'elle se couvrît de pustules rouges, fruit des veilles et des plaisirs immodérés. Il devint chauve de bonne heure. Il étoit adroit à tous les exercices du corps. L'impartialité doit avouer qu'il fut affable et bon pour ses serviteurs; on sait même qu'il se jeta à l'eau pour sauver l'un d'eux prêt à périr. Ignorant et très-crédule, il ne manquoit ni de facilité à s'énoncer, ni d'esprit naturel. Des historiens l'ont voulu considérer comme l'unique auteur de tous les crimes de la révolution: mais ces crimes eurent différens mobiles; et *Philippe* mal entouré, aigri par la haine et le mépris que souvent on lui témoigna, fut un exemple frappant que les passions font le malheur des princes, et que la vengeance sur-tout qu'ils ont tant de moyens de satisfaire, entraîne souvent pour eux des suites plus funestes et plus cruelles que pour le commun des hommes. Sans la révolution, le duc d'*Orléans* n'eût vraisemblablement été qu'un prince foible et licencieux. Elle en fit le complice de ses excès, mais non un conspirateur énergique ni un scélérat à grandes vues. Il avoit épousé la fille du duc de *Penthièvre*, princesse pleine de raison et de vertus, dont il a eu plusieurs enfans.

PHILIPPE DE PRETOT, *Voy.* PRETOT.

* II. PHILIPS, (Jean) poëte Anglois, né à Bampton dans le comté d'Oxford en 1676, a donné trois célèbres poëmes : I. *Pomone ou le Cidre.* II. *La Bataille d'Hochstet.* III. *Le Précieux Schelling.* Ils ont été traduits en françois par M. l'abbé *Yart* de l'académie de Rouen. Les vers de *Philips* sont travaillés avec soin. On voit qu'il avoit formé son goût par la lecture des ouvrages de *Milton*, de *Chaucer*, de *Spencer*, et des auteurs du siècle d'*Auguste.* Il consulta aussi la nature, étude non moins nécessaire à un poëte qu'à un peintre. *Ut pictura poësis erit..* *Philips* avoit d'abord enseigné le latin et le grec à Winchester; de là il passa à Londres. Il mourut à Hereford le 15 février 1708, à 32 ans. *Cazin* a publié à Paris ses Poésies in-12. Aussi bon citoyen qu'excellent poëte, il étoit aimé et estimé des grands. *Simon Harcourt* lord-chancelier d'Angleterre, lui a élevé à Westminster un mausolée auprès de *Chaucer.* —Il ne faut pas le confondre avec *Ambroise* PHILIPS, autre poëte Anglois, mort le 18 juin 1749, dont les Poésies ont été imprimées à Paris par *Cazin*, in-12. Ses *Pastorales* ne sont pas sans mérite. On a encore de lui diverses Pièces

dramatiques,

dramatiques, moins estimées que ses Églogues. *Pope* qui ne l'aimoit pas, le peint comme un poëte fort froid.

PIA, (Philippe-Nicolas) né à Paris le 15 septembre 1721, mort le 11 mai 1799, étudia avec succès la chimie et remplit pendant long-temps la place de pharmacien en chef de l'hôpital de Strasbourg; de retour à Paris, il fut nommé échevin en 1770: dès-lors il chercha à signaler son administration par des établissemens utiles, et il y réussit. L'un d'eux fut la formation et le dépôt des boîtes fumigatoires, propres à rappeler les noyés à la vie, lorsqu'ils ne sont encore qu'asphixiés par le défaut de respiration. *Pia* perfectionna les instrumens destinés à faire parvenir l'air dans les poumons et à introduire de la fumée dans les intestins. Par ces secours, la première année vingt-quatre noyés retirés de la Seine furent rendus à l'existence. La révolution détruisit en partie l'établissement de *Pia*, ruina sa fortune; et c'est dans l'indigence que cet ami des hommes a fini ses jours. Ses écrits ont pour titre: I. *Description* de la boîte d'entrepôt pour les secours des noyés, 1770, in-8.° II. *Détails* des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, 1773, plusieurs volumes in-12.

PIALES, (Jean-Jacques) l'un des plus célèbres jurisconsultes du siècle qui vient de finir, naquit à Rhodez et est mort à Paris dans ces dernières années. Livré exclusivement à l'étude du droit canonique, il devint l'oracle du clergé et de tous ceux qui eurent à décider sur les matières bénéficiales. Ses nombreux traités ont été recueillis et forment 26 vol. in-12. La plupart, d'après les changemens politiques de la France, ne peuvent plus être consultés, et l'auteur eut le chagrin de survivre à leur usage.

PIAZZA, (Jérôme-Barthélemi) Dominicain apostat, né à Alexandrie de la Paille, se maria et passa en Angleterre, où il publia une Histoire de l'Inquisition, Londres, 1722. Il mourut dans la misère en 1745, à Cambridge.

IV. PICARD, (Charles-André) mort au mois de mars 1779, a publié une *Lettre* sur quelques monumens antiques, et le *Catalogue* raisonné du cabinet de *Babault*, 1763, in-12.

PICARDET, (C. N.) né à Dijon, se fit ecclésiastique, et devint prieur de Neuilly et membre de l'Académie de sa patrie. Il réunit l'exercice de la bienfaisance à la culture des lettres, et établit un prix de vertu pour une Rosière. On lui doit: I. Les deux *Abdalonyme*, histoire Phénicienne, 1779, in-8.° Le sujet de ce roman moral propre à l'instruction de la jeunesse, est tiré de *Quinte-Curce*. II. *Histoire* météorologique pour l'année 1785. III. Il avoit entrepris un grand ouvrage, intitulé: *La grande Apologétique*. C'étoit la réfutation de toutes les hérésies nées depuis l'origine du Christianisme. La mauvaise santé de l'auteur le força à abandonner cette entreprise. — Son frère, membre aussi de l'académie de Dijon, a publié des *Poésies* qui ne sont pas sans mérite, et un *Journal* des observations du baromètre de *Lavoisier*. Ce dernier écrit est inséré

dans les *Mémoires* de l'académie de Dijon pour l'année 1785. Les deux frères sont morts dans leur patrie pendant la révolution.

* I. PICART, (Michel) né à Nuremberg en 1754, devint professeur de philosophie et de poésie à Altorf, où il mourut en 1620 à 46 ans, après avoir été ami d'*Isaac Casaubon*. Il a laissé : I. Des *Commentaires* sur la Politique et sur quelques autres ouvrages d'*Aristote*. II. Des *Disputes*. III. Des *Harangues*. IV. Des *Essais* de Critique. V. Une *Traduction* latine d'*Oppien* imprimée à Paris en 1604. Ce fut 37 ans après sa mort que *Jean Saubert*, ministre à Nuremberg, publia l'ouvrage de *Picart*, intitulé : *Liber singularis periculorum criticorum*.

PICCINI, (Nicolas) célèbre musicien, naquit à Bari, dans le royaume de Naples, d'un père qui cultivoit la musique et qui ne vouloit pas l'apprendre à son fils. Il le destinoit à l'état ecclésiastique; mais le génie se jouant des obstacles que lui opposoit l'intérêt, il fallut placer le jeune *Piccini* au conservatoire de *Saint-Onuphre*. Le fameux *Léo*, et ensuite *Durante*, non moins célèbre, furent ses maîtres. Le dernier le distingua bientôt de tous ses élèves. *Les autres sont mes écoliers*, disoit-il quelquefois, *mais celui-ci est mon fils*. Après 12 ans d'études, *Piccini* sortit du conservatoire en 1754, et l'Italie fut bientôt remplie de ses productions et de sa renommée. Les princes se disputoient le plaisir de le posséder; la princesse *Belmonte-Pignatelli* surtout ne pouvoit se passer d'un homme si rare. La mort d'un mari qu'elle adoroit, l'avoit plongée dans une douleur qui tenoit du désespoir. La musique seule de *Piccini* put l'adoucir. Un si grand artiste parut devoir être une conquête précieuse pour la France. Des connoisseurs l'y attirèrent par l'espoir d'un établissement avantageux pour lui et sa nombreuse famille. Il arriva à Paris à la fin de novembre, et il s'accoutuma d'abord difficilement au temps brumeux, froid et humide de la capitale. *Comment*, disoit-il un jour à l'un de ses amis, *il n'y a donc jamais de soleil dans ce pays-ci*. Les connoisseurs se partagèrent entre *Gluck* et lui; mais tous convinrent que l'un et l'autre avoient reculé les bornes de leur art et augmenté nos plaisirs. Les petites tracasseries que lui suscitèrent les enthousiastes de son rival, lui firent regretter sa patrie; il y retourna dans un moment où tout ce qui venoit de France étoit regardé comme infecté du levain révolutionnaire. On le peignit comme un jacobin au gouvernement Napolitain. Il fallut revenir à Paris avec une fortune délabrée par ses transmigrations et des maux physiques que l'âge et le chagrin aggravoient. Il y succomba bientôt, et mourut à Passy le 7 mai 1800 (17 floréal an 8) âgé de 72 ans. La douceur de son caractère, la simplicité de ses goûts, ses vertus domestiques, son désintéressement excitèrent les regrets de sa famille et de ses amis. Ses ouvrages portent l'empreinte de ses qualités morales. Les opéra qu'il a composés en Italie montent à plus de cent. On a joué avec succès aux Bouffons Italiens à Paris *Le Finte Gemelle*, dont les airs de chant sont d'une perfection rare, et à l'opéra la *Buona Figliola* qui

avoit été depuis long-temps parodiée au théâtre Italien, mais jamais jouée en entier. Cet ouvrage fut entendu de scène en scène avec transport, et commença à donner à *Piccini* une foule d'admirateurs. Les pièces dont il a enrichi le répertoire François, sont : *Roland*, *Atys*, *Iphigénie en Tauride*, *Adèle de Ponthieu*, *Didon*, *Endymion*, *Pénélope*, *Clytemnestre*, *le faux Lord*, *Lucette*, *le Mensonge officieux*, *le Dormeur éveillé*, et *Phaon*. *Roland* offrit de grandes beautés; il fut surpassé par *Atys*, riche en morceaux d'exécution. Les *duo* d'*Atys* et de *Sangaride*, l'air de *Cybèle* à la fin du second acte, le *chœur* des *Songes*, le *quatuor* du troisième acte, produisirent la plus vive sensation. Dans *Iphigénie*, *Piccini* ne craignit pas de se mesurer avec *Gluck* qui avoit mis en musique le même sujet; il annonça qu'ayant commencé son ouvrage avant que son rival eût fait le sien, il n'avoit pas voulu perdre le fruit de son travail. L'expression du chant y est toujours claire et distincte. Trois morceaux consécutifs du troisième acte; le *rondeau* chanté par *Oreste ; Cruel, et tu dis que tu m'aimes ;* l'air de *Pylade* commençant par ces mots : *Oreste, au nom de la patrie ;* et le *Trio* de la fin, ont enlevé tous les suffrages. *Didon* est regardée comme le chef-d'œuvre de *Piccini*. En convenant de la beauté ravissante de la musique de *Roland*, d'*Atys*, et d'*Iphigénie*, ses ennemis lui refusoient le talent de peindre les sentimens profonds et les passions fortes ; mais il les rendit dans *Didon* avec toutes leurs couleurs, sans affoiblir la marche périodique qui fait le caractère et le charme de la musique. C'est en combattant les adversaires de son compatriote, que l'ambassadeur de Naples se plaignant de ce que le parterre étoit trop accoutumé au grand bruit, disoit : *Les oreilles des Italiens ne sont qu'un simple cartilage ; mais celles des François sont encore doublées de marroquin.* La beauté des airs de *Piccini* a contribué à les rendre plus sensibles à la modulation et à la délicatesse des sons. M. *Ginguené*, ami de ce musicien célèbre, a publié une *notice* intéressante *sur sa vie et ses ouvrages ;* Paris, an 9, chez la veuve *Panckoucke*.

PICHOT, (Pierre) médecin de Bordeaux au 16e siècle, réunit une grande pratique à la théorie. On lui doit : I. *Traité* pour se garder de la peste, in-12. II. *De Morbis animi*, 1594, in-8.° III. *De Rheumatismo, Catharro*, etc., 1597, in-12. Ces écrits ne manquent ni de vues judicieuses, ni de profondeur.

IV. PICQUET, (Christophe) avocat, mort en 1779, a traduit quelques ouvrages de l'anglois, et entr'autres le roman de *Fielding*, intitulé : *Histoire de Jonathan Wild*, 1763, 2 vol. in-12.

VI. PIE VI, (Jean-Ange *Braschi*) né à Césène petite ville de l'État ecclésiastique, le 27 décembre 1717, mérita l'affection de *Benoît XIV* qui le fit trésorier de la chambre apostolique. Parvenu au cardinalat sous *Ganganelli*, il devint bientôt après son successeur. Le conclave s'ouvrit le 5 octobre 1774 ; la France favorisoit l'élection de *Pallavicini :* mais celui-ci ayant annoncé qu'il refuseroit le ponti-

ficat et ayant désigné à sa place le cardinal *Braschi*, tous les suffrages se réunirent en faveur de ce dernier, le 14 février 1775. Au moment de son élection, il fondit en larmes et s'écria : *O mes amis, votre conclave est terminé, et c'est mon malheur peut-être qui commence.* Ces mots furent une prédiction. Son pontificat en effet fut l'un des plus longs qu'offre l'histoire de l'Église, mais aussi l'un des plus malheureux. Il prit à son avénement le nom de *Pie VI*, et justifia l'adage :

Semper sub sextis perdita Roma fuit.

Les premiers actes de l'autorité du nouveau pape furent de distribuer des aumônes, de réprimander le gouverneur de Rome qui n'avoit pas arrêté divers désordres, de supprimer pour quarante mille écus romain de pensions onéreuses au trésor public, de faire rendre un compte sévère au préfet de l'annone, accusé de dilapidation, de compléter au Vatican un *Muséum* commencé par son prédécesseur, et consacré à recueillir les monumens, les vases, les statues et médailles que les fouilles découvroient dans les états de l'Église. On commença en 1783 à en publier les gravures et la description; et cet ouvrage contient six vol. in-folio. *Braschi*, jaloux d'étendre les progrès du commerce, fit réparer le port d'Ancône, et construire le beau fanal qui y manquoit. Le desséchement des marais *Pontins* devint sur-tout le but des efforts de son administration; et si ce desséchement n'a pas été terminé, le projet n'en fut pas moins grand et utile. Ces marais occupent toute la vallée qui s'étend des Appennins à la mer; ils commencent au port d'Astura, couvrent la côte de Terracine, et parviennent jusqu'au royaume de Naples. Rendre ce vaste territoire à l'agriculture, et le purger des vapeurs pestilentielles, avoit été l'objet des travaux du censeur *Appius Claudius*, qui y avoit fait élever la voie célèbre qui porte son nom, de l'empereur *Auguste* qui y fit creuser un large canal; des papes *Boniface VIII*, *Martin V*, *Léon X* et *Sixte-Quint*. *Pie VI* marcha sur leurs traces; il fit pratiquer une route sûre, réparer l'ancien aqueduc de Terracine, dégager la voie *Appienne* du limon sous lequel elle avoit disparu, creuser le canal de Sogliano; il consacra à cette entreprise toutes ses épargnes. Chaque année, il se plut à visiter les ouvrages, et à les ranimer par sa présence. Il est à desirer que le fruit de ses peines, de sa dépense et de ses soins ne soient point perdu pour l'avenir, et que les mêmes travaux soient continués par ses successeurs. « *Pie VI*, dit *John Watkins*, dans son Dictionnaire universel, aussitôt après son exaltation conçut l'idée de déssécher les marais *Pontins* qui s'étendent à quarante milles autour de Velatri, Terracine et Piperno. Il suivit avec zèle ce projet auquel avoient renoncé des empereurs et plusieurs de ses prédécesseurs, et il y employa les meilleurs ingénieurs de Rome. » Le zèle du pontife ne se borna pas à cette grande entreprise; il fit construire une église et une bibliothèque dans l'abbaye de Subiaco; il fonda des hôpitaux; il manquoit une sacristie à la superbe église de Saint-Pierre de Rome, *Pie VI* la fit élever avec magnificence.

Il n'en déploya pas moins, lorsqu'il reçut les divers souverains de l'Europe qui vinrent pendant son pontificat visiter la capitale du monde Chrétien. *Joseph II* empereur d'Allemagne, *Paul I* empereur de Russie, *Gustave-Adolphe* roi de Suède, les fils du roi d'Angleterre et son frère le duc de *Gloester*, furent touchés de son accueil et de ses vertus. Sa modération se développa dans l'affaire de Toscane, où *Léopold*, dès 1775, avoit assujetti tous les biens ecclésiastiques aux mêmes impôts que les autres, et supprimé les hermitages. En 1788, il abolit la nonciature dans ses états, et supprima dans les causes du clergé tout appel au saint Siége. *Pie VI* réclama pour ses ambassadeurs les mêmes droits qu'obtenoient ceux des autres souverains; et en temporisant il parvint à empêcher à cet égard toute innovation. Les mêmes ménagemens n'eurent pas le même succès auprès de *Joseph II*. Celui-ci renversoit successivement dans ses états l'ancienne discipline ecclésiastique; il plaçoit les ordres monastiques sous l'autorité immédiate des évêques, et les enlevoit à la juridiction papale; il faisoit dresser l'état des revenus du clergé, et annonçoit le dessein formel de suivre ses projets avec activité. Dans cette occurrence, *Pie VI*, ne se fiant point à de froides négociations, prit le parti d'aller lui-même à Vienne conférer sur ses propres intérêts avec le chef de l'empire. Après avoir remis le gouvernement de Rome au cardinal *Colonne*, il partit de cette ville le 27 février 1782. L'empereur et son frère l'archiduc *Maximilien* allèrent à sa rencontre à quelques lieues de Vienne; ils descendirent de voiture dès qu'ils apperçurent *Pie VI*, et l'embrassèrent. *Joseph* ayant pris le pape dans son carrosse, ils entrèrent ainsi, le 22 mars 1782, dans la capitale de l'Autriche. Leurs conférences furent fréquentes et toujours amicales; et quoiqu'elles n'aient point été rendues publiques, *Joseph* parut dans la suite moins ardent dans l'exécution de ses desseins, et permit même les dispenses dont il avoit supprimé jusqu'alors les droits; il disoit souvent : *La vue du Pape m'a fait aimer sa personne; c'est le meilleur des hommes.* De retour à Rome, d'autres troubles avec la cour de Naples occupèrent *Pie VI*; ils furent relatifs tantôt à la nomination de l'archevêque de Naples, dans laquelle le monarque ne vouloit point admettre le concours du pape, tantôt à l'institution de l'évêque de Potenza, que *Pie VI* n'avoit pas voulu accorder, tantôt au refus de la présentation de la haquenée et de la redevance annuelle de quarante mille florins envers le saint Siége. Après de longs démêlés, il fut convenu en 1789, que chaque roi de Naples à son avénement au trône, payeroit cinq cent mille ducats en forme de pieuse offrande à *St. Pierre*, que celle de la haquenée seroit abolie pour jamais, et que le monarque cesseroit d'être nommé *vassal du saint Siége.* D'autres différends s'étoient élevés entre la république de Venise, le duc de Modène et la cour de Rome; ils alloient entraîner une rupture éclatante, lorsque la révolution Françoise vint subitement les éteindre, en faisant redouter son influence à toutes les puissances d'Italie. « *Pie VI*, écri-

voit le cardinal *de Bernis*, a le cœur François. » Cependant, cette affection ne lui fit pas approuver les décrets relatifs à la nouvelle constitution du Clergé. Ces décrets ayant amené en 1792 la déportation d'un grand nombre de prêtres, *Pie VI* les accueillit, et les distribua dans les maisons religieuses d'Italie, où ils trouvèrent un asile et d'abondans secours. Les armées Impériales couvroient alors cette contrée, et la cour de Rome parut favoriser leurs succès ; bientôt *Bonaparte* qui maîtrisoit la victoire par son génie, reçut ordre du directoire d'entrer sur le territoire ecclésiastique, et en 1796 il s'empara d'Urbin, de Bologne, de Ferrare et d'Ancone. Mais ce guerrier arrêtant le pillage et la dévastation, respectant le culte dans lequel il étoit né, écrivit au gouvernement une lettre noble et touchante sur le sort du chef de l'Église, et on a toujours conservé en Italie le souvenir des égards qu'il lui montra. Le fruit de cette modération et des voies de conciliation qu'il ouvrit alors, fut la paix de Tolentino. Elle coûta au pontife 31 millions, et la livraison de plusieurs chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, dont la France s'enrichit. *Basseville*, envoyé extraordinaire de la république à Rome en 1793, avoit été poursuivi par la populace de cette ville, et en avoit été frappé d'un coup de rasoir dans le bas-ventre dont il étoit mort. Cet attentat étoit resté impuni, et avoit laissé des germes de ressentiment dans le gouvernement François ; il éclata, lorsque *Duphot*, Lyonnois, jeune guerrier plein de courage, se trouvant à Rome, voulut dissiper par sa présence un attroupement, et fut tué le 28 décembre 1797, par les troupes du pape. L'ambassadeur de France en danger, fut forcé de fuir de Rome et de se retirer à Florence. *Pie VI* étoit loin sans doute de prévoir de si tristes événemens, et encore plus de les approuver ; mais le meurtre de *Duphot* et l'outrage fait au gouvernement François, méritoient une réparation authentique qu'il ne se hâta pas d'ordonner. Aussitôt, les François qui étoient aux portes de Rome, s'emparèrent de cette ville et de la personne du pape ; celui-ci, conduit d'abord à Sienne, puis dans une Chartreuse près de Florence, fut enfin transféré dans l'intérieur de la France. Il traversa les Alpes et le Mont-Genèvre porté par quatre hommes, sans paroître ému des dangers d'une route escarpée et où il fut souvent presque suspendu sur les précipices. Ses cheveux, aussi blancs que les neiges qui l'environnoient, étoient agités par un vent piquant et froid. Des hussards Piémontois voulurent lui faire accepter leurs pelisses ; *Pie VI* les remercia avec affection ; mais il ne voulut jamais consentir à les en priver. Il n'y avoit que quelques heures qu'il étoit arrivé à Briançon, lorsqu'un peuple immense rassemblé sous ses fenêtres, demanda à le voir ; les cris qui s'élevoient de la foule annonçoient souvent des intentions cruelles ; et les menaces, les injures des uns se mêloient aux expressions de respect et d'amour des autres. Dans cette circonstance, le pontife hésita quelques instans à paroître, puis prenant son parti et s'avançant lentement, appuyé sur deux prêtres, et le corps chargé de dou-

lieurs, il se montra à la multitude, en s'écriant : *Ecce Homo.* Ces paroles pénétrèrent tous les cœurs d'attendrissement, et ceux même qui étoient venus pour l'outrager, se prosternèrent à ses pieds. A Gap, à Grenoble, à Voiron, il reçut les honneurs dûs à son rang et à son âge. Il avoit alors 82 ans, et déployoit encore un courage supérieur à son infortune et à la fatigue d'un si long voyage ; mais à peine fut-il arrivé à Valence, où le gouvernement avoit fixé son séjour, qu'il y mourut le 29 août 1798, après une maladie de onze jours. Il avoit gouverné l'Eglise près de vingt-cinq ans. Son corps transporté à Rome, y a été reçu avec pompe le 17 février 1802, par *Pie VII*, assisté de dix-huit cardinaux. Ses intestins, renfermés dans une urne d'or, sont à Valence, où *Bonaparte* lui a fait faire des obsèques solennelles, et ordonné qu'on lui élevât un tombeau. *Pie VI* avoit une figure noble et heureuse, une taille élevée, moins d'esprit que de pénétration. Il étoit accessible et laborieux. Ses mœurs furent sévères, à l'abri de tout reproche. Il sortoit rarement, et toujours accompagné. Ses seuls délassemens furent des conversations sérieuses et savantes. « Ce pontife, dit un écrivain distingué, pendant sa longue carrière vit se former l'orage auquel il devoit se dévouer un jour ; ses malheurs liés à ceux de la France et de l'Europe entière, comme si cette aînée des nations ne pouvoit chanceler sans ébranler toutes les autres ; son voyage à travers l'Italie, où il montra tout l'héroïsme de la patience et les vraies grandeurs de l'humiliation ; son entrevue avec le duc de Toscane et le roi de Sardaigne, où il donna et reçut de si grandes leçons des vicissitudes humaines ; enfin son séjour en France, où le prince de l'Église devint un pauvre voyageur, mourant en Apôtre, ces traits offrent des tableaux graves et touchans, dignes de l'histoire. » Il a paru des *Mémoires historiques et philosophiques* sur *Pie VI*, qui attaquent son pontificat, et l'accusent d'avarice, de vanité et de népotisme. Pour fonder ce dernier reproche, l'auteur cite la succession d'*Amansio Lépri*, qui, après s'être enrichi dans les douanes ecclésiastiques, fit donation de ses biens aux deux neveux de *Pie VI*. Cet acte fut attaqué par les héritiers de droit. Après divers jugemens de la Rote, tantôt en faveur de la marquise de *Lépri*, tantôt en faveur des *Braschi*, le pape parvint à concilier tous les intérêts, dans une transaction qui partagea l'héritage entre les parens du donateur et les siens. M. *Blanchard* curé, a publié aussi un *Précis historique* sur la Vie du même pontife, qu'il défend contre tout reproche, et qu'il fait aimer. M. l'abbé *Delille* lui a consacré ces vers :

Pontife révéré, souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle et du monde et du ciel,
Il honore à la fois par sa vertu sublime
Les malheurs, la vieillesse, et le trône et l'autel.

PIERINO DEL VAGA, peintre Toscan, né en 1500, mort en 1547, travailla dans le Vatican sous *Raphaël* dont il prit assez bien la manière, et sous *Jules Romain*. Les décorations étoient son genre principal.

VII. PIERRE ALEXIOWITZ Ier surnommé *le Grand*,

né d'*Alexis Michaëlowitz* czar de Moscovie, fut mis sur le trône après la mort de son frère aîné *Théodore* ou *Fœdor*, au préjudice d'*Iwan* son autre frère dont la santé étoit aussi foible que l'esprit. Les Strélitz, milice à peu près semblable aux Janissaires des Turcs, excités par la princesse *Sophie* qui espéroit plus d'autorité sous *Iwan* son frère, se révoltèrent en faveur de celui-ci; et pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux frères régneroient ensemble. L'inclination du czar *Pierre* pour les exercices militaires se développa de bonne heure. Pour rétablir la discipline dans les troupes de Russie, il voulut donner à la fois la leçon et l'exemple: il se mit tambour dans la compagnie de *le Fort* Genevois, qui l'aida beaucoup à policer ses états. Il battit quelque temps la caisse, et ne voulut être avancé à des grades plus hauts qu'après l'avoir mérité. En veillant sur le militaire, il ne négligea pas les finances, et il pensa en même temps à avoir une place qui servît de rempart à ses états contre les Turcs. Il s'empara d'Azof en 1696 et défendit cette forteresse contre les insultes des Tartares. *Pierre* méditoit dès-lors de faire un voyage dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire des lois, des mœurs et des arts. L'an 1697 après avoir parcouru l'Allemagne, il passa en Hollande et se rendit à Amsterdam, et ensuite à Saardam village à deux lieues de là, fameux par ses chantiers et par ses magasins. Le czar déguisé se mit parmi les ouvriers, prenant leurs instructions, mettant la main à l'œuvre, et se faisant passer pour un homme qui vouloit apprendre quelque métier. Il étoit des premiers au travail. Il fit lui-même un mât d'avant qui se démontoit en deux pièces; il les plaça sur une barque qu'il avoit achetée, et dont il se servoit pour aller à Amsterdam. Il construisit aussi un lit de bois et un bain. Ce prince se fit enrôler parmi les Charpentiers de la Compagnie des Indes, sous le nom de *Baas Petter*, c'est-à-dire *Maître Pierre*: ses compagnons l'appeloient ainsi. Un homme de Saardam qui étoit en Moscovie, écrivit à son père et découvrit par sa lettre le mystère qui enveloppoit le czar. Tous les ouvriers instruits de son rang, voulurent changer de ton; mais le monarque leur persuada de continuer à l'appeler *Maître Pierre*. Le czar, toujours assidu à l'ouvrage, devint un des plus habiles ouvriers et un des meilleurs pilotes. Il apprit aussi un peu de géométrie et quelques autres parties de mathématiques. *Pierre* quitta la Hollande en 1698 pour passer en Angleterre. On lui avoit préparé un hôtel magnifique; mais il aima mieux se placer près du chantier du roi. Il y vécut comme à Saardam, s'instruisant de tout et n'oubliant rien de ce qu'il apprenoit. Le roi d'Angleterre lui donna le plaisir d'un combat naval à la manière Européenne; il n'étoit pas possible de lui procurer une fête plus agréable. On travailloit alors en Russie à faire un canal qui devoit par le moyen des écluses, former une communication entre le Don et le Wolga. La jonction de ces deux fleuves ouvrit aux Russes le moyen de trafiquer sur la mer Noire, et en Perse par la mer Caspienne. *Pierre* trouva en Angleterre des ingénieurs propres à finir ce grand ouvrage. Enfin *Pierre* partit de

Londres et se rendit à Vienne, d'où il se disposoit à passer en Italie ; mais la nouvelle d'une sédition l'obligea de renoncer à son voyage. C'étoit encore la princesse *Sophie* qui l'avoit excitée du fond de son cloître. Le czar la calma à force de tortures et de supplices. Il coupa lui-même la tête à beaucoup de criminels. La plupart des Strélitz furent décimés ou envoyés en Sibérie, en sorte que ces troupes qui faisoient trembler la Russie et le czar lui-même, furent dissipées et presque entièrement détruites. Le czar institua en 1699, l'ordre de Saint-André, pour répandre l'émulation parmi ses gentilshommes. Les Russes pensoient que *Dieu avoit créé le Monde en septembre*, et c'étoit par ce mois qu'ils commençoient l'année ; mais le czar déclara que l'on dateroit à l'avenir le commencement de l'année, du mois de janvier. Il consacra cette réforme au commencement de ce siècle par un grand Jubilé qu'il indiqua et qu'il célébra en qualité de chef de la Religion. Une affaire plus importante l'occupoit. Entraîné par les sollicitations d'*Auguste* roi de Pologne, et par l'espérance que lui donnoit la jeunesse de *Charles XII* roi de Suède, il déclara la guerre à ce dernier monarque en 1700. Les commencemens n'en furent pas heureux ; mais ses défaites ne le découragèrent point. *Je sais bien*, disoit-il, *que les Suédois nous battront long-temps ; mais enfin nous apprendrons à les battre. Evitons les actions générales avec eux, et nous les affoiblirons par de petits combats.* Ses espérances ne furent pas trompées. Après de grands désavantages, il remporta en 1709 devant Pultawa, une victoire complète. Il s'y montra aussi grand capitaine que brave soldat, et il fit sentir à ses ennemis combien ses troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'armée Suédoise fut prisonnière de guerre, et on vit un héros tel que le roi de Suède fugitif sur les terres de Turquie, et ensuite presque captif à Bender. Le czar se crut digne alors de monter au grade de lieutenant général. Il fit manger à sa table les généraux Suédois prisonniers ; et un jour qu'il but à la santé de ses maîtres dans l'art de la guerre, le comte de *Rinckild* l'un des plus illustres d'entre ses prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre ? *Vous*, dit-il, *Messieurs les généraux.* — *Votre Majesté est donc bien ingrate*, répliqua le comte, *d'avoir tant maltraité ses Maîtres.* Le czar pour réparer en quelque façon cette glorieuse ingratitude, fit rendre aussitôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours comme auroit fait le roi qu'ils auroient rendu victorieux. *Pierre* profita du malheur et de l'éloignement du roi de Suède ; il acheva de conquérir la Livonie et l'Ingrie, et y joignit la Finlande et une partie de la Poméranie Suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à la ville de Pétersbourg dont il venoit de jeter les fondemens. Cependant les Turcs moins excités par *Charles XII* que par leur propre intérêt, rompirent la trève qu'ils avoient faite avec le czar, qui eut le malheur de se laisser enfermer en 1711 par leur armée, sur les bords de la rivière de Pruth, dans un poste où il étoit perdu sans ressource. Au milieu de la consternation

générale de son armée, la czarine *Catherine* qui avoit voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient; elle envoya négocier avec le grand visir *Baltagi Méhémet*. On lui fit des propositions de paix avantageuses ; il se laissa tenter, et la prudence du czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la czarine instituât l'ordre de Ste.-Catherine dont elle seroit chef, et où il n'entreroit que des femmes. Ses succès ayant produit la tranquillité dans ses états, il se prépara à recommencer ses voyages. Il s'arrêta quelque temps à Copenhague en 1715, où il s'occupa à visiter les colléges, les académies, les savans, et à examiner les côtes de Danemarck et de Suède : il alla de là à Hambourg, à Hanovre, à Wolffembutel, toujours observant; puis en Hollande, où il parut avec toute sa dignité ; et en France en 1717. Il fut reçu à Paris avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une grace et des prévenances qu'il ne pouvoit trouver que chez les François. S'il alloit voir une manufacture et qu'un ouvrage parût attirer plus ses regards, on lui en faisoit présent le lendemain. Il alla dîner à Petitbourg chez le duc d'*Antin*, et la première chose qu'il vit fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portoit. Quand il alla voir la Monnoie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, et on les lui présentoit. Enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite avec ces mots : PIERRE LE GRAND. Le revers étoit une Renommée, et la légende : *VIRES ACQUIRIT EUNDO*; allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince dont le mérite s'augmentoit en effet par ses voyages. En voyant le tombeau du cardinal *de Richelieu* dans l'Église de la Sorbonne, et la statue de ce ministre, le czar monte sur le tombeau, embrasse la statue : *Grand Ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon temps? Je te donnerois la moitié de mon Empire pour m'apprendre à gouverner l'autre*. Le czar ne s'occupa pas uniquement à Paris à voir les beautés de la nature et de l'art. Il proposa au duc d'*Orleans* un traité qui auroit été également utile à la France et à la Moscovie. Son dessein étoit de se réunir à *Charles XII* qui lui cédoit de grandes provinces, d'ôter aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affoiblir les Anglois par une guerre civile et d'attirer en Moscovie tout le commerce du Nord, ce qui en même temps auroit favorisé celui de la France. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le roi *Stanislas* aux prises avec le roi *Auguste*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouveroit ses avantages. Dans ces vues, il proposa au duc d'*Orléans* la médiation entre la Suède et la Moscovie, et de plus une alliance offensive avec ces couronnes et celle d'Espagne. Ce traité qui mettoit dans nos mains la balance de l'Europe, ne fut pas accepté par le duc d'*Orléans*, ou plutôt par l'abbé *Dubois* qui le gouvernoit. Pendant le séjour du czar à Paris quelques docteurs de Sorbonne lui proposèrent les moyens de réunir l'Église Russe avec la mère et le centre de toutes les Églises; il sembloit d'abord entrer dans des vues proposées par le seul

amour de la vérité et de l'union. « De retour dans ses états, dit M. *Lévesque*, il fit du pape lui-même le principal personnage d'une fête burlesque. Nous avons vu que déjà depuis un grand nombre d'années il s'étoit joué souvent dans des parties de débauche, du chef si long-temps respecté de l'Église Russe. *Pierre* s'avisa en 1718 de transporter sur la personne du pape, le ridicule qu'il avoit jeté sur le patriarche. Il avoit à sa cour un fou nommé *Zotof*, qui avoit été son maître à écrire. Il le créa prince-pape. Le pape *Zotof* intronisé en grande cérémonie par des bouffons ivres, quatre bègues le haranguèrent : il créa des cardinaux, il marcha en procession à leur tête. Les Russes virent avec joie le pape avili dans les jeux de leur souverain : mais ces jeux indisposèrent les cours Catholiques, et sur-tout celle de Vienne. » (Voy. *aussi* l'article BOURSIER.) Le czar, après avoir parcouru la France, où tout dispose les mœurs à la douceur, reprit sa sévérité dès qu'il fut en Russie. Le prince *Alexis* son fils lui ayant occasionné du mécontentement, il lui fit faire son procès, et les juges conclurent à la mort. Le lendemain de l'arrêt, il eut, dit-on, une attaque d'apoplexie qui l'emporta. On raisonna beaucoup sur cet événement funeste : (*Voyez* ALEXIS PETROWITZ, n.° XI.) Le père alla voir son fils expirant, et on dit qu'il versa des larmes; mais, malgré ces larmes, quelques amis de ce prince infortuné périrent par le dernier supplice. En 1721 il conclut une paix glorieuse avec la Suède, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et de Wibourg. Les États de Russie lui déférèrent alors le nom de *Grand*, de *Père de la Patrie* et d'*Empereur*. Le reste de la vie du czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins. En 1722, le czar favorisant tout ce qui étoit utile, établit un comptoir à Schamachie ville de Perse, qu'on croit avoir été l'ancienne capitale de *Cyrus*. Les Tartares Lesghis s'en étant emparés, massacrèrent les Russes et les autres habitans. Pour venger cet outrage, *Pierre I* s'embarqua sur la mer Caspienne, mit le siége devant la ville de Derbent, s'en empara ainsi que de trois provinces qui furent rendues ensuite à *Thamas Kouli-Kan*. On ne peut que parcourir les différens établissemens que lui doit la Moscovie, et seulement les principaux : I. Une *Infanterie* de 100 mille hommes, aussi belle et aussi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une assez grande partie des officiers sont Moscovites. II. Une *Marine* de 40 vaisseaux de ligne et de 400 galères. III. Des *Fortifications*, selon les dernières règles, à toutes les places qui en méritent. IV. Une excellente *Police* dans les grandes villes, qui auparavant étoient aussi dangereuses pendant la nuit que les bois les plus écartés. V. Une *Académie de Marine et de Navigation*, où toutes les familles nobles sont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans. Des *Colléges* à Moscow, à Pétersbourg et à Kiof, pour les langues, les belles-lettres et les mathématiques; de petites *Ecoles* dans les villages où les enfans des paysans apprennent à lire et à écrire. VII. Un *Collége de Médecine*, et une belle *Apothicairerie* publique à Moscow, qui fournit de remèdes les grandes villes et les armées. Jusque-là il

n'y avoit eu dans tout l'empire aucun médecin que pour le czar, et nul apothicaire. VIII. Des *Leçons* publiques d'*Anatomie*, dont le nom n'étoit seulement pas connu; et ce qu'on peut compter pour une excellente leçon toujours subsistante, le Cabinet du fameux *Ruysch*, acheté par le czar, où sont rassemblés tant de dissections si fines, si instructives et si rares. IX. Un *Observatoire*, où les astronomes ne s'occupent pas seulement à étudier le ciel, mais où l'on renferme toutes les curiosités d'histoire naturelle. X. Un *Jardin* des Plantes. XI. Des *Imprimeries*, dont il a changé les anciens caractères, trop barbares et presque indéchiffrables à cause des fréquentes abréviations. XII. Des *Interprètes* pour toutes les langues des Etats de l'Europe, et de plus pour la latine, pour la grecque, pour la turque, pour la calmouque, pour la mongule, et pour la chinoise. XIII. Une *Bibliothèque* Royale, formée de trois grandes bibliothèques qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holstein et en Allemagne. XIV. Le changement général comprit aussi la religion, qui à peine méritoit le nom de religion Chrétienne. Il abolit la dignité de Patriarche, quoiqu'assez dépendante de lui. Maître de son Eglise il fit divers réglemens ecclésiastiques, sages et utiles, et, ce qui n'arrive pas toujours, il tint la main à l'exécution. XV. Après avoir donné à son ouvrage des fondemens solides et nécessaires, *Pierre* y ajouta ce qui n'est que de parure et d'ornement; il changea l'ancienne architecture, grossière et difforme au dernier point, ou plutôt il fit naître chez lui l'Architecture. On vit s'élever [un] grand nombre de maisons régu[lières] et commodes, quelques p[a]lais, des bâtimens publics, [et] sur-tout une Amirauté com[mode] et magnifique. XVI. S[es] armées ayant conquis presq[ue] toute la côte occidentale de [la] mer Caspienne en 1722 et 172[3] il fit lever le plan de cette me[r] et grace à ce philosophe co[n]quérant on en connut enfin [la] véritable forme, fort différen[te] de celle qu'on lui donnoit com[munément]. Il envoya à l'acadé[mie] des Sciences de Paris dont il ét[oit] membre honoraire, une Car[te] de sa nouvelle mer Caspienn[e]. Cependant *Pierre le Grand* sen[toit] sa santé s'épuiser; il étoit at[taqué] depuis long-temps d'un[e] rétention d'urine qui lui causo[it] des douleurs aiguës et qui l'em[porta] le 28 janvier 1725, à 5[3] ans. On a cru, on a imprim[é] qu'il avoit nommé son épous[e] *Catherine* héritière de l'empir[e] par son testament; mais la vérité est qu'il n'avoit point fait de testament, ou que du moins il n'en a jamais paru: négligence bien étonnante dans un législateur. *Pierre le Grand* étoit d'une taille haute; il avoit l'air noble, la physionomie spirituelle, le regard rude; il étoit sujet à des espèces de convulsions, qui altéroient quelquefois les traits de son visage. Mais lorsqu'il vouloit faire un accueil agréable à quelqu'un, sa physionomie devenoit riante et ne manquoit pas de grace, quoiqu'il conservât toujours un peu de l'air Sarmate. Il s'exprimoit avec facilité et parloit avec feu; il étoit naturellement éloquent, et haranguoit souvent. Ce prince dédaignoit et méprisoit le faste, qui n'eût fait qu'environner sa per-

nne : c'étoit le prince *Men-koff* son favori, qu'il chargeoit e le représenter par sa magnicence. Jamais homme ne fut lus vif, plus laborieux, plus ntreprenant, plus infatigable. 'habitude du despotisme faisoit ne ses volontés, ses desirs, ses ntaisies se succédoient rapidement, et ne pouvoient souffrir a moindre contrariété des temps, es lieux, ni des circonstances. *ierre* avoit établi des hommes hargés de porter du secours ux incendies, que l'on sait être ort fréquens en Moscovie. Il voit pris une de ces commisions périlleuses ; on le voyoit monter le premier avec la hache u haut des maisons en feu, sans que le danger l'effrayât. Cet empereur aimoit beaucoup à voyager. Il alloit sans suite de l'extrémité de l'Europe au cœur de l'Asie; il franchissoit souvent l'intervalle de Pétersbourg à Moscow, qui est de 200 lieues communes, comme un autre prince passe de son palais à une maison de plaisance. *Pierre le Grand* étoit extrême dans son amitié, dans sa haine, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il aimoit beaucoup les femmes et n'étoit pas fort délicat sur le choix ; et dans l'effervescence de son tempérament, quelquefois un sexe suppléoit à l'autre. Il étoit adonné par un vice de son éducation, au vin et aux liqueurs fortes. Ces excès ruinèrent son tempérament, et le rendirent sujet à des accès de fureur dans lesquels il ne se connoissoit plus : il étoit alors cruel. Mais si quelqu'un de ses favoris le rappeloit à lui-même, aux sentimens d'humanité, il s'appaisoit et rougissoit de ces transports d'un emportement involontaire. Il disoit alors, avec une sorte de confusion : *J'ai réformé ma Nation, et je n'ai pu me réformer moi-même !* Ce fut *le Fort*, et sur-tout l'impératrice *Catherine*, qui eurent dans ces occasions le plus d'ascendant sur lui. *Voltaire* richement récompensé par la cour de Russie, a trop dissimulé les cruautés du czar *Pierre*, dans l'Histoire de commande qu'il a donnée de ce prince, qu'il appelle ailleurs *moitié héros, moitié tigre*. Le parallèle qu'il en fait avec *Lycurgue* et *Solon*, deux législateurs vertueux et humains, parut un peu extraordinaire à ceux qui se rappeloient ce morceau de l'*Histoire de Charles XII*, page 60 de l'édition de Paris : « Il est affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêloient à tant de vertus. Il poliçoit ses peuples, et il étoit sauvage. Il a, de ses propres mains, été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels; et dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes.... » « Les roues, dit-il ailleurs, page 484, furent couvertes des membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère le comte *Laprechin*, oncle du prince *Alexis*. Le confesseur du prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher... « *Pierre I*, dit *Lévesque*, placé sur le trône pour faire observer les lois et pour punir le crime ; mais né dans un pays qui avoit adopté, pour la punition des coupables, la cruelle sévérité des Orientaux, confondit plusieurs fois la justice avec une rigueur féroce qui ré-

volte l'humanité. Persuadé que le crime ne doit pas rester impuni, il comprit quelquefois tant d'accusés dans sa vengeance, qu'il dut y envelopper des innocens. Monarque, il faisoit trembler ses peuples : homme, il descendoit jusqu'à la familiarité avec les derniers de ses sujets. Protecteur de la religion, il donna des lois pour obliger les Russes à remplir les devoirs extérieurs du Christianisme : ennemi du clergé, il profana les cérémonies de la religion pour rendre les prêtres ridicules. Sensible à l'amitié, constant dans ses goûts, il laissoit oublier à ses amis qu'il étoit leur maître : colère, emporté, capricieux, il les terrassoit, les frappoit de la main et de la canne; furieux dans l'ivresse, il tira quelquefois l'épée contre eux. Dur à lui-même, il ne pouvoit aimer que ceux qui ne craignoient pas les fatigues, et qui savoient mépriser la vie dans les hasards de la guerre, sur la face des mers irritées, et dans les débauches de la table. Ennemi de l'indolence, zélé jusqu'à l'excès pour les institutions dont il étoit l'auteur et qu'il croyoit utiles, il condamna son propre réformateur; il vouloit inspirer à sa nation des mœurs plus douces et plus décentes : entraîné par son penchant et par l'exemple des étrangers, il leur laissoit voir le souverain plongé dans la débauche, ami des plaisirs grossiers, livré à des vices crapuleux. » (*Histoire de Russie, tirée des chroniques originales, etc.* par *Lévesque*, Paris, 1781.) Les sévérités de *Pierre I* ont paru nécessaires à quelques auteurs; mais il faut sans doute que ces auteurs fassent bien peu de cas de la vie des hommes. On excuseroit plus facilement l'autorité despotique avec laquelle il gouverna ses sujets, s'il ne s'en étoit servi que pour leur faire du bien : mais il n'en fit pas toujours un aussi bon usage. Quoi qu'il en soit, rapportons ce qu'un philosophe (*Fontenelle*) a dit de plausible sur ce despotisme, dans l'Éloge qu'il prononça du czar dans l'académie des Sciences : « Le czar avoit affaire à un peuple dur, indocile, devenu paresseux par le peu de fruit de ses travaux; accoutumé à des châtimens cruels, et souvent injustes; détaché de l'amour de la vie par une affreuse misère; persuadé par une longue expérience que l'on ne pouvoit travailler à son bonheur, insensible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifférens et les plus légers, tels que celui des anciens habits ou le retranchement des longues barbes, trouvoient une opposition opiniâtre et suffisoient pour causer des séditions. Aussi, pour plier la nation à des nouveautés utiles, fallut-il porter la rigueur au-delà de celle qui eût suffi avec un peuple plus doux et plus traitable : et le czar y étoit d'autant plus obligé, que les Moscovites ne connoissoient la grandeur et la supériorité que par le pouvoir de faire du mal; et qu'un maître indulgent et facile ne leur auroit pas paru un grand prince, et à peine un maître. » Ce prince, qui fut si passionné pour la marine, avoit, dans les premières années de sa jeunesse, une très-grande frayeur de l'eau; il parvint à se dépouiller de cette crainte. *Pierre* étoit l'homme le plus savant de son empire; il parloit plusieurs langues; il étoit très-habile dans les mathématiques et dans la géographie; il avoit appris jusqu'à la chirurgie

qu'il exerça en plusieurs occasions. Il aimoit les projets vastes; il les suivoit avec une ardeur incroyable, avec une constance à toute épreuve; son ambition étoit, pour ainsi dire, de créer. (*Voyez* GALLITZIN, n^{os} I et II.) L'impératrice *Catherine II* a fait élever par *Étienne Falconnet*, avec des frais immenses, à Pétersbourg, une statue colossale à la mémoire de *Pierre le Grand*. Cette énorme masse de rocher, avec son piédestal qui est le même morceau, pèse 3 millions et 200 milliers. L'obélisque que l'empereur *Constance* fit transporter d'Alexandrie à Rome, et qui est le plus grand qui soit connu, ne pèse que le tiers de ce monument. Un simple forgeron Russe trouva le moyen de le transporter des marais de la Carélie dans la capitale, en le plaçant sur d'épais châssis à coulisse, remplis de boulets de canon, et en le faisant haler sur ces boulets avec des cabestans. *Pierre I* est vêtu à la Romaine et couronné de lauriers. Le cheval qu'il monte s'élance et a les deux pieds de devant en l'air; avec ceux de derrière il foule un serpent de bronze, qui mordant la queue flottante du cheval, en assure l'équilibre.

* IX. PIERRE III, né en 1728 d'*Anne Petrowna*, fille aînée de *Pierre le Grand*, et de *Charles Fréderic* duc de Holstein-Gottorp, fut déclaré grand duc de Russie le 18 novembre 1742, par l'impératrice *Élizabeth* sa tante, après avoir embrassé la religion Grecque. Il se nommoit auparavant *Charles-Pierre-Ulric*. Le lendemain même que *Pierre* fut désigné pour succéder à *Elizabeth*, trois ambassadeurs Suédois arrivèrent à Pétersbourg pour lui annoncer que le sénat de Stockholm l'avoit élu roi. *Pierre* remercia les envoyés, et les pria d'engager le sénat à choisir à sa place son oncle *Adolphe Fréderic de Holstein*; ce qui fut fait. Après la mort d'*Élizabeth*, il fut proclamé empereur de Russie, le 5 janvier 1762, ou le 25 décembre 1761, selon le vieux style. Les commencemens de son règne furent doux et heureux. Il se montra patient et juste; il sut pardonner à ceux qui avoient cherché à lui nuire près de l'impératrice, et rappela dans leur patrie près de 17 mille exilés. Il permit à la noblesse Russe de voyager hors de l'empire; ce qu'elle n'avoit encore jamais obtenu; et il abolit la *Chancellerie privée*, tribunal cruel et tyrannique qui servoit à condamner tous ceux qu'on y traduisoit comme coupables de haute trahison ou qui déplaisoient au souverain. *Pierre III* ne jouit pas long-temps du trône. Admirateur extrême du roi de Prusse, il voulut l'imiter dans plusieurs choses; mais il le fit avec trop de précipitation, quoique le prince qu'il prenoit pour son modèle lui eût écrit *d'aller bride en main*. Il avoit de bonnes intentions; mais on lui a reproché de manquer de caractère. Parmi les projets les plus sages, il en adoptoit souvent d'inutiles, même de dangereux, et le desir des améliorations lui fit hasarder des réformes trop prématurées. Son amour pour les nouveautés firent murmurer tous les ordres de l'état; des murmures on passa à la révolte. *Pierre* fut détrôné le 6 juillet 1762, et l'impératrice sa femme fut reconnue souveraine sous le nom de *Catherine II*. Ce prince mourut sept jours après. La cause de sa mort fut, dit-

on, un flux hémorroïdal auquel il étoit sujet. Quelques historiens l'ont attribuée à la violence. Plus décidé pour la religion Protestante que pour la Grecque, il avoit dessein de faire des changemens à celle des Russes ; et il l'avoit déclaré à l'archevêque de Novogorod. Cette imprudence ne contribua pas peu à aliéner les cœurs de la nation. *Pierre III* a éprouvé la vérité de la fameuse maxime : *Væ victis*. Certains gazetiers l'ont peint comme un prince crapuleux et imbécille. L'auteur des *Anecdotes de Fréderic le Grand*, plus impartial, dit : « Ses prétendus excès de boisson étoient si peu véritables, que le prince usoit d'une grande sobriété, ne déjeûnoit pas et ne quittoit jamais après dîner la compagnie des femmes. Il avoit l'esprit élevé, le cœur juste et sincère ; ennemi de la flatterie et de l'oppression ; incapable de soupçon et de cruauté. »

XXV. PIERRE d'Auvergne, surnommé l'*Ancien*, troubadour célèbre, adressa diverses chansons aux Dames de son temps. Il les mettoit lui-même en musique et les chantoit agréablement. Né à Clermont en Auvergne, il fut le premier qui dans sa province fit connoître la langue et la poésie provençale. Ses talens distingués, la beauté de sa figure, sa facilité à parler le firent appeler *le Maître* des troubadours. Outre ses chansons, on lui doit : I. Un Poëme intitulé *le Contrat du Corps et de l'Ame*. Il le laissa imparfait ; mais *Richard Arquier* de Lambesc l'acheva dans la suite avec succès. II. Une *Sirvente*, c'est-à-dire une satire contre les Siciliens, auteurs du massacre des François pendant les Vêpres Siciliennes. III. Un *Eloge* des poëtes de son temps, où il ne s'oublie pas ; en annonçant « qu'il avoit la voix plus belle que les autres ; et que, dès qu'il avoit eu pris de l'amour en Provence, ses poésies avoient été supérieures à celles de tous les poëtes du pays. » IV. Des *Poësies spirituelles*, entr'autres, une *Canzone* ou *Hymne* en honneur de la Vierge, qui a servi de modèle à celle que *Pétrarque* composa ensuite sur le même sujet. V. Des *Vers* sur différens sujets qu'on peut lire dans le manuscrit 3,204 du Vatican. *Pierre d'Auvergne* est nommé *Pierre Roger* dans quelques anciens manuscrits qui disent qu'il fut chanoine dans sa jeunesse, mais qu'il quitta son bénéfice pour jouer la comédie et faire l'amour. Il fut aimé d'*Ermangarde* comtesse de Foix, présidente de la cour d'amour de Gascogne, et mourut assassiné vers l'an 1330 par les parens de *Huguette de Baux*, jeune beauté qu'il avoit aussi rendu sensible. *Voyez* I. BAUX.

PIETRINI, (Joseph) habile peintre d'histoire, mort en 1757, étoit né dans le bailliage de Lugano.

PIGET, (Simon) libraire et imprimeur de Paris, avoit étendu son commerce dans toute l'Europe, au milieu du 17e siècle. Il étoit versé dans la connoissance des langues savantes. Ses éditions sont recherchées. On distingue parmi celles-ci les œuvres d'*Amphyloque*, 1644, in-folio, et un *Rituel* grec par *Gourd*, in-fol. Ce dernier ouvrage est très-rare.

* PIGNORIUS, (Laurent) né à Padoue en 1571, devint curé de Saint-Laurent de cette ville, puis

puis chanoine de Tréviso, où il mourut de la peste en 1631, à 60 ans. Ce littérateur avoit dressé une belle bibliothèque et un riche cabinet de médailles, qui lui servirent dans la composition de ses savans ouvrages. On a de lui : I. Un Traité *De Servis et eorum apud Veteres ministeriis*, in-4.° II. *Characteres Ægyptii*, in-4°, 1669. C'est l'explication de la célèbre table *Isiaque*. Celle-ci est en bronze, et a cinq pieds de long sur trois de large. Elle fut achetée au sac de Rome en 1525 par un serrurier, qui la vendit au cardinal *Bembo*. A la mort de ce dernier, elle passa dans le cabinet des ducs de Mantoue et y resta jusqu'en 1630, année où cette ville fut prise par les troupes Impériales. Cette table a été déposée depuis à Turin, et ensuite à Paris au Musée des arts. Elle offre une grande quantité de figures et de divinités Egyptiennes, des symboles, des hiéroglyphes. *Warburton* la croit le plus moderne monument de l'Egypte ancienne. *Enée Vico* de Parme l'a gravée dans toute sa grandeur; elle l'a été depuis en moindre vol. pour les Œuvres de *Montfaucon*, de *Jablonski* et de *Caylus*. Elle a été expliquée par le jésuite *Kircher*; mais l'opinion de *Pignorius*, quoique plus simple, a paru la plus vraisemblable. III. *Origini di Padoua*, 1625, in-4°; et plusieurs autres ouvrages pleins de profondes recherches. *Pignorius* avoit un amour vif et constant pour l'étude. Les hommes les plus savans de son siècle se firent honneur d'être en relation avec lui.

* PILATE, (*Pontius Pilatus*) gouverneur de la Judée, dont la famille et la patrie sont inconnues, mais qu'on croit Romain ou du moins Italien, fut nommé gouverneur de la Judée à la place de *Gratus*, l'an 26 ou 27 de Jésus-Christ. Il commanda dans cette province pendant dix ans sous *Tibère*. Ce fut lui à qui les Juifs menèrent Jésus-Christ, pour le prier d'exécuter le jugement de mort qu'ils croyoient qu'il méritoit. *Pilate* le trouvant innocent, le renvoya à *Hérode* roi de Galilée, et tâcha de profiter de la fête de Pâques pour le délivrer. Ensuite croyant calmer la fureur des Juifs par quelque satisfaction, il fit cruellement flageller le Sauveur. Mais la rage de ses ennemis ne fut pas assouvie. *Pilate* voulut cependant se dispenser de prononcer le dernier jugement contre lui. Mais lorsqu'il vit que les Juifs ne se rendoient point et qu'ils le menaçoient même de la colère de *César*, il livra Jésus-Christ aux bourreaux qui le crucifièrent : pareil à tant de magistrats qui avec de bonnes intentions, mais sans force de caractère, se prêtent aux intentions perverses des méchans. Il ajouta la dérision à l'injustice, en faisant mettre sur l'écriteau de la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs ;* car il ne reconnoissoit pas le royaume de Jésus-Christ, mais il vouloit se moquer du peuple Juif. *Pilate* prit l'argent du trésor sacré, pour faire travailler à un aqueduc. On se souleva contre lui, et le gouverneur fut obligé d'employer la force pour appaiser la sédition. Il exerça des cruautés encore plus horribles contre les habitans de Samarie, qui s'en plaignirent à *Tibère*. Ce prince l'envoya l'an 36 de J. C. en exil près de Vienne

en Dauphiné, où il se tua de désespoir deux ans après, du moins à ce que dit *Eusèbe*. *Philon* le Juif en parle comme d'un juge inique qui vendoit la justice, et livroit pour de l'argent le sang innocent. Il le peint comme un magistrat injuste, cruel et vénal, qui tourmenta la Judée par ses meurtres et par ses rapines. L'historien *Josèphe* en fait à peu près le même portrait. Nous avons sous son nom une *Lettre* à *Tibère*, dans laquelle il lui rend compte des miracles et de la résurrection de Jésus-Christ; mais quoiqu'elle soit citée par *Tertullien* dans son Apologie pour les Chrétiens, on la regarde comme une pieuse imposture. On doit porter le même jugement du *Trésor admirable de la Sentence de* Ponce-Pilate *contre* Jésus-Christ, *trouvée écrite sur parchemin en lettres hébraïques dans la ville d'Aquila*. Cette pièce supposée fut traduite de l'italien en françois, et imprimée à Paris en 1581, in-8.°

* PILATRE du Rosier, (François) né à Metz le 30 mars 1756, fut placé d'abord chez un apothicaire, qu'il quitta pour aller chercher des lumières dans la capitale. Il cultiva l'histoire naturelle et la physique. Il avoit établi à Paris un Musée ayant deux objets, le premier d'offrir aux savans des laboratoires propres à essayer leurs découvertes; l'autre, d'enseigner aux étudians en chimie et en pharmacie, l'usage des machines et leur application. *Pilatre* avoit acquis déjà quelque célébrité, lorsque la découverte de *Montgolfier* vint étonner les savans. Le 25 du mois d'octobre 1783, il tenta un premier voyage dans les airs avec M. *d'Arlande*. Le 21 novembre suivant, dans un ballon lancé du château de la *Muette*, il traversa la Seine, dépassa Paris, et s'abaissa au-delà du nouveau boulevard, vis-à-vis le moulin de *Croullebarbe*. Ce fut alors qu'on fit sur le nom de l'aéronaute, l'une des plus heureuses anagrammes de ce genre futile, en trouvant dans les lettres de *Pilatre du Rosier* ces mots : *Tu es pr roi de l'air*. Il ne jouit pas long-temps de ce dangereux empire. Il fit en présence de la Famille Royale de France, du roi de Suède et du prince *Henri* de Prusse, différentes autres courses aériennes qui eurent un brillant succès. Après avoir résolu d'aller en Angleterre par la voie des airs, il se rendit à Boulogne-sur-mer, d'où il s'éleva à sept heures du matin, le 15 juin 1785; mais demi-heure après le feu prit au ballon, et *Pilatre* avec son compagnon *Romain*, furent fracassés par la chute de cette machine, plus singulière peut-être qu'utile. Leur malheur vint de leur imprudence. Ils montoient un ballon rempli de gaz inflammable. Celui-ci étoit accompagné d'une *Montgolfière* ou ballon à réchaud, qui mit le feu au gaz; aussitôt la galerie se détacha et se précipita sur la terre avec une rapidité que l'œil eut peine à suivre; les lambeaux du ballon ne descendirent que lentement, et la *Montgolfière* resta intacte. *Pilatre* ne donna aucun signe de vie après sa chute, *Romain* ne survécut que de quelques minutes. Ils avoient l'un et l'autre la poitrine fendue en travers, le cou et la tête enfoncés dans la poitrine, les jambes et les cuisses brisées en plusieurs endroits. Ils furent ensévelis au

village de Wimille. Les vertus sociales de *Pilatre* et son courage, le firent regretter de ses amis. Son mérite comme chimiste et ses tentatives comme aéronaute, lui avoient procuré des récompenses pécuniaires, des places, et l'association à plusieurs Académies.

PINELIÈRE, (N. de la) étoit d'Anjou. Il donna en 1635 au théâtre François, une Tragédie d'*Hippolyte*.

II. PINELLI, (Maphée) imprimeur de Venise, mort dans cette ville le 7 février 1785, à 49 ans, étoit riche et éclairé. Il se forma une bibliothèque composée de manuscrits curieux et de livres rares, dont le catalogue parut après sa mort, en 6 vol. in-8.° Des Anglois ayant acheté ce trésor littéraire, publièrent un nouveau Catalogue tronqué et altéré, en un seul vol.

II. PINET, (N.) agent de change à Paris, y empruntoit à un taux exorbitant, et fut accusé d'avoir contribué à l'accaparement des grains et à la famine qui se fit sentir à Paris en 1789. *Pinet* fut mandé à Marly où il eut une conférence avec les ministres, qui lui promirent la place de garde du trésor royal, s'il fournissoit des preuves de conviction contre les auteurs de la disette. Quelques jours après cet entretien, et le 29 juillet 1789, *Pinet* fut trouvé assassiné dans un bois près de Passy. Sa mort entraîna l'une des plus fortes banqueroutes qui ait été faite dans la capitale : elle fut de cinquante-quatre millions.

PINGERON, (J. C.) né à Lyon et mort à Versailles en 1795, à l'âge de 60 ans, fut actif, laborieux ; il publia quelques Opuscules relatifs aux finances et à l'agriculture, et sur-tout beaucoup de Traductions d'ouvrages italiens et anglois. Parmi les premiers, on distingue le *Traité des Vertus et des récompenses* par *Dragonetti*, 1768, in-12 ; les *Conseils d'une Mère à son Fils* par Mad. *Piccolomini-Girardi*, 1769, in-12 ; le *Traité des violences publiques et particulières* par *Murena*, 1769, in-12 ; le *Poëme* sur les abeilles de *Ruccellaï*, 1770, in-8° ; l'*Essai* sur la peinture par *Algarotti*, in-12 ; les *Vies* des Architectes anciens et modernes par *Milizia*, 1771, 2 vol. in-12 ; *Lettres* de l'abbé *Sestini* sur l'Italie, la Sicile et la Turquie, 1789, 3 vol. in-8.° Les seconds sont : *Voyage* de *Marshal*, Anglois, dans la partie septentrionale de l'Europe, 1776, in-8° ; *Description* de la Jamaïque, 1782, in-12 ; *Manuel* des gens de mer, in-8° ; *Description* de la machine électrique de *Cathberson*, in-8.° *Pingeron* a en outre publié un Journal sur le commerce, les finances et les arts, dans lequel on trouve beaucoup de choses utiles.

PINGRÉ, (Alexandre-Guy) bibliothécaire de Ste.-Geneviève à Paris, naquit dans cette ville le 14 septembre 1711. Des études faites avec succès, l'amour extrême du travail, la facilité de la conception le distinguèrent bientôt, et l'anatomiste *le Cat* qui le connut, le fit recevoir en qualité d'astronome à l'académie de Rouen, qu'il avoit fondée. Le premier ouvrage de *Pingré* fut le Calcul de l'éclipse de lune arrivée le 23 décembre 1749. Il publia ensuite un *Almanach* nautique pour faciliter aux naviga-

teurs l'observation des longitudes. Ces travaux l'ayant fait connoître du gouvernement, celui-ci l'envoya dans la mer des Indes observer le passage de *Vénus* sur le disque du soleil; puis accompagner *Courtanvaux* en Hollande pour vérifier les horloges marines de *le Roy*; enfin accroître les progrès de l'astronomie et de la géographie dans les *Voyages* de l'*Isis* et de la *Flore*, noms des vaisseaux sur lesquels il s'embarqua. La Relation de ses voyages a été publiée en 1773 et en 1778, chacune en 2 vol. in-4.° *Pingré* fut alors nommé à la place d'astronome géographe de la marine, devint membre de l'académie des Sciences, et ensuite de l'Institut. Il est mort à Paris le 12 floréal de l'an 4, à l'âge de 84 ans. Ses ouvrages sont : I. *Etat du Ciel*, 1754, 1755, 1756 et 1757. II. *Mémoire* sur les découvertes faites dans la mer du Sud, avant les derniers voyages des Anglois et des François autour du monde, 1758, in-4.° III. *Cométographie* ou *Traité historique et théorique des Comètes*, 1784, deux vol. in-4.° C'est l'ouvrage le plus considérable de l'auteur. Il y a calculé les orbites de toutes les comètes dont le souvenir s'est conservé. IV. *Traduction* des Astronomiques de *Manilius*, 1785, in-8.° Le traducteur y a réuni les autres poëtes Latins qui ont écrit sur le cours des astres. V. *Histoire* de l'astronomie du dix-septième siècle, 1791, in-4.° *Pingré* avoit publié dès 1756 le Projet de cet ouvrage. VI. Il a été l'éditeur des *Mémoires* de l'abbé *Arnaud*, publiés en 1756, en 3 vol. in-4°, et de la onzième édition de la *Géographie* en vers artificiels de *Buffier*, qui parut en 1781, in-12. VII. On lui doit dans la nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, les Calculs des éclipses qui ont eu lieu mille ans avant l'ère vulgaire, et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* un grand nombre d'Ecrits savans et utiles. *Pingré* eut un caractère doux et ami des hommes. Incapable d'aigreur, d'envie, de vengeance, il passa sa vie entière dans la paix, jouissant de l'estime publique et du bonheur de n'avoir pas un ennemi.

PIOMBINO, (Anne-Marie Ardoini, princesse de) se distingua par son esprit et l'agrément de ses poésies, à la fin du 17e siècle. Le recueil de ses pièces en vers latins, est intitulé : *Rosa Parnassi.*

I. PIPER, (le comte) conseiller d'état de Suède, devint en 1698, premier ministre de *Charles XII*, sans en avoir le titre, et le suivit dans ses conquêtes. Il avoit autant de politique que son maître avoit de bravoure. Lorsque ce prince eut convoqué la diète de Pologne où il étoit entré en vainqueur, il lui conseilla de prendre pour lui-même la couronne Polonoise, au lieu de la placer sur une autre tête. *Charles* lui répondit qu'*il étoit plus flatté de donner que de gagner des royaumes.* Mais ce n'étoit pas assez de donner; il falloit conserver, et c'est ce que *Charles XII* ne fit point. *Piper* qui étoit avec lui à Pultawa en 1709, fut fait prisonnier par les Russes, et transféré à Pétersbourg. Le czar persuadé que ce ministre avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suède, lui rendit sa captivité plus dure. *Charles* n'ayant jamais voulu s'abaisser à offrir pour *Piper* une

façon qu'il craignoit que *Pierre* n'acceptât point, le ministre Suédois fut enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, où il mourut en 1716, à 70 ans. On rendit son corps au roi de Suède qui lui fit faire des obsèques magnifiques; tristes et vains dédommagemens de tant de malheurs et d'une fin si déplorable.

II. PIPER, (François) peintre Anglois, mort à Aldermanbury en 1740, excella dans la perspective.

PIRA, (Henri de la) médecin Lyonnois du XVII[e] siècle, a fait imprimer en 1638, un crédule traité de *Géomancie.*

PIRANESI, (Jean-Baptiste) peintre, graveur et architecte célèbre, naquit à Venise en 1721, et mourut à Rome en 1778. Plein d'enthousiasme pour les monumens de l'antiquité au milieu desquels il vécut, il chercha à en offrir l'image aux autres par le secours de la gravure, et il inventa dans cet art une méthode nouvelle. Ses talens en architecture ne furent pas moins brillans, et on les reconnoît dans la construction de l'église du prieuré de Malte à Rome. Le recueil des œuvres gravées de *Piranesi* forme 15 vol. in-folio. Sa fille *Laure Piranesi*, morte en 1785, a gravé avec succès une suite de vues d'après la méthode de son père. Ses deux frères *François* et *Pierre*, accueillis à Paris en 1800, continuent la collection célèbre de *Jean-Baptiste*, portée aujourd'hui à vingt-trois volumes. On y trouve les belles fresques de *Raphaël*, un grand nombre de dessins du *Guerchin* et des autres peintres les plus fameux.

* PIRON, (Alexis) né à Dijon le 9 juillet 1689, d'un apothicaire, y passa plus de trente années dans la dissipation d'un jeune homme qui aimoit les plaisirs et la liberté. Une Ode trop connue ayant fait une impression scandaleuse sur ses concitoyens, il quitta sa patrie pour échapper aux reproches qu'il y essuyoit. Sa famille ne pouvant l'aider que foiblement, il se soutint à Paris par le moyen de sa plume, qui étoit aussi belle et aussi nette que les traits du burin. Il se plaça chez M. *de Bellisle* en qualité de secrétaire, et ensuite chez un financier, qui ne s'apperçut point qu'il possédoit un homme de génie. Diverses Pièces où l'on trouve des détails singuliers, originaux, et une invention piquante, qu'il fournit au spectacle de la foire, commencèrent sa réputation; et la *Métromanie*, la meilleure comédie qui ait paru depuis le *Joueur* de *Regnard*, y mit le dernier sceau. Cette pièce en cinq actes, bien conduite, semée de traits neufs, pleine de génie, d'esprit et de gaieté, fut jouée avec le plus grand succès en 1738, sur le théâtre François. (*Voyez* DESFORGES-MAILLARD.) L'auteur jouit dans la capitale de tous les agrémens que peut se promettre un homme d'esprit dont les saillies sont intarissables. Admirable dans la conversation, où il n'eut point d'égal, plein du sel de *Rabelais* et de l'esprit de *Swift*, toujours neuf, toujours original, il n'est point d'homme qui ait fourni un plus grand nombre de traits à recueillir. Nous en citerons quelques-uns qui feront connoître son tour d'esprit et son caractère. En Bourgogne on appelle les habitans de Beaune, les *ânes*

de Beaune. PIRON exerça souvent sa causticité à leurs dépens. Un jour qu'il se promenoit aux environs de cette ville, il se mit à abattre tous les chardons qu'il rencontroit. Un de ses amis lui en demanda la raison. Il répondit : *J'ai à me plaindre des Beaunois ; je leur coupe les vivres*..... Comme on lui répondit que ces Messieurs se vengeroient : *Allez*, dit-il,

> Allez, je ne crains point leur impuissant courroux,
> Et, quand je serois seul, je les bâterois tous.

—Étant un jour entré dans une maison où l'on jouoit la comédie, il demanda quelle pièce on devoit donner. « On jouera *les Fureurs de Scapin*, lui répondit gravement un jeune Beaunois. — Ah ! Monsieur, répondit *Piron* en le remerciant, je croyois que c'étoient *les Fourberies d'Oreste.* » Dans le temps de la représentation quelqu'un apostropha l'assemblée d'un *Paix là*, *Messieurs, on n'entend pas.*—*Ce n'est pas du moins faute d'oreilles*, cria *Piron.* —Un évêque demandoit un jour à *Piron*, dans le temps des disputes du jansénisme : *Avez-vous lu mon Mandement, monsieur Piron? —Non, Monseigneur ; et vous ?* —*Piron* s'entretenant avec un grand seigneur, et la conversation s'échauffant beaucoup, celui-ci lui rappela l'intervalle que la naissance et le rang mettoient entr'eux. *Monsieur*, lui dit PIRON, *j'ai plus au-dessus de vous dans ce moment, que vous n'avez au-dessus de moi ; car j'ai raison, et vous avez tort.* —Un homme de peu d'esprit disoit beaucoup de mal d'un ouvrage médiocre. *Piron* qui étoit présent lui répondit : *Prenez-y garde Monsieur ; cet ouvrage-là devroit vous paroître fort beau.* —Excédé du luxe, du ton hautain et suffisant du fermier général *la Popelinière*, il lui dit en le quittant après une dispute assez vive : *Adieu, Monsieur ; allez cuver votre or.* —Il disoit, en parlant de *Corneille* et de *Racine :* « Je voudrois être *Racine*, et avoir été *Corneille.* » —Un auteur médiocre lui demanda un sujet d'ouvrage où personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais. « Vous n'avez, dit *Piron*, qu'à faire votre éloge. » —La *Sémiramis* de *Voltaire* ne fut pas fort bien accueillie à la première représentation. L'auteur trouvant *Piron* dans les foyers, lui demanda ce qu'il pensoit de sa pièce ? *Je pense*, répondit celui-ci, *que vous voudriez bien que je l'eusse faite.* —*Piron* avoit prédit la chute d'une pièce à celui qui l'avoit donnée. *Elle n'a point été sifflée*, lui vint dire ce dernier. —*Je le crois*, répondit le critique ; *on ne peut pas siffler quand on bâille.* —Un autre lui présenta une tragédie sur laquelle il le pria de donner son avis. Chaque acte étoit terminé par la formule ordinaire, *Fin* du premier acte, *Fin* du second acte. *Piron*, pour tout avis, ne fit qu'effacer l'*n* du mot *Fin.* —Un autre poëte tragique lui lisoit son œuvre où il avoit inséré beaucoup de vers d'autrui. *Piron* ôtoit son bonnet à tout instant. L'auteur lui demanda la raison de ce geste perpétuel ? « *C'est*, lui répondit PIRON, *que j'ai l'habitude de saluer tous les gens de ma connoissance.* » —*Fernand-Cortez*, tragédie de *Piron*, ayant fait desirer quelques changemens à la première représentation, les comédiens

députèrent *le Grand* à l'auteur, pour lui demander quelques corrections. *Piron* se gendarma au mot de *corrections*. L'acteur insista en citant l'exemple de *Voltaire*, qui corrigeoit ses pièces au gré du public. *Cela est différent*, répondit *Piron*; Voltaire *travaille en marqueterie, et je jette en bronze.* Si cette réponse n'est pas modeste, il faut convenir qu'elle est énergique. Il se croyoit, sinon supérieur, du moins égal à *Voltaire, qui n'avoit*, disoit-il, *qu'une réputation viagère.* — Quelqu'un le félicitant d'avoir fait la dernière comédie de ce siècle; il répondit avec plus de franchise que de modestie : *Ajoutez, et la dernière Tragédie.* On connoît les vers dans lesquels il dit :

En deux mots voulez-vous distinguer
et connoître
Le rimeur Dijonnois et le Parisien ?
Le premier ne fut rien, et ne voulut
rien être ;
L'autre voulut tout être, et ne fut
presque rien.

On voit par ces différens traits, que *Piron* avoit assez d'amour propre. Ce qui servoit à le nourrir et à lui faire penser qu'il étoit au-dessus du plus célèbre de ses contemporains, c'est que la gaieté originale qu'il portoit avec lui, fit pendant long-temps préférer sa société à celle de *Voltaire*, d'ailleurs trop vif, trop sensible et trop épineux. Mais ceux qui ont rapporté les plaisanteries dont sa conversation étinceloit, auroient dû donner des saillies de table pour ce qu'elles sont, et rayer celles qui étoient ou indécentes ou insipides. Telle chose a fait rire le verre à la main, qui devient maussade lorsqu'on la répète, sur-tout si en la répétant on veut lui donner de l'importance. Quoi qu'il en soit, l'ingénuité maligne de *Piron* fut en partie la cause qui l'exclut de l'académie Françoise : *Je ne pourrois*, disoit-il, *faire penser trente-neuf personnes comme moi, et je pourrois encore moins penser comme trente-neuf.* Il appeloit très-injustement cette Compagnie célèbre *les Invalides du bel esprit*, et cependant il avoit travaillé plus d'une fois pour avoir ces invalides. On croit qu'il auroit réuni assez de suffrages pour les obtenir, mais l'abbé *d'Olivet* mit obstacle à sa réception, en portant à *Boyer* ancien évêque de Mirepoix l'ode licencieuse de *Piron*. Le poëte se vengea de l'académicien par cette épitaphe maligne :

Ci gît le pédant Martin,
Suppôt du pays Latin,
Juré priseur de diphthongue,
Rigoureux au dernier point
Sur la virgule et le point,
La syllabe brève et longue,
Sur l'accent grave et l'aigu,
L'U voyelle et l'U consonne.
Ce charme qui l'enflamma
Fut sa passion mignonne ;
Son huile il y consuma.
Du reste, il n'aima personne ;
Et personne ne l'aima.

Une chute que *Piron* fit quelque temps avant sa mort en précipita l'instant. Il mourut le 21 janvier 1773, à 83 ans. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe, qui tient de l'épigramme :

CI GÎT *PIRON*, QUI NE FUT RIEN,
PAS MÊME ACADÉMICIEN.

Il eut pendant plusieurs années une compagne douce et pleine d'esprit comme lui, *Marie-Thérèse Quenaudon* morte en 1751; et aucun époux ne remplit mieux

les devoirs de son état. Le recueil de ses ouvrages parut en 1776, en 7 vol. in-8° et 9 vol. in-12. Les principales pièces sont : I. *L'Ecole des Pères*, comédie jouée en 1728 sous le titre des *Fils ingrats*. II. *Callisthènes*, tragédie dont le sujet est tiré de *Justin*. III. *L'Amant mystérieux*, comédie. IV. *Gustave* et *Fernand-Cortez*, deux tragédies dont quelques scènes décèlent un génie original, mais dont la versification flatte peu l'oreille et ne va point au cœur. *Maupertuis* disoit de la première : *Ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événemens en une heure. Boindin* l'appeloit, l'*Histoire des Révolutions de Suède revue et augmentée*. V. *La Métromanie*, comédie. (*Voyez* II. FRESNE.) VI. *Les Courses de Tempé*, pastorale ingénieuse où l'on peint avec agrément les mœurs des villes et celles de la campagne. VII. Des *Odes*, dont quelques-unes sont belles. VIII. Des *Poëmes*, des *Contes*, des *Epigrammes*. Il réussissoit dans ce dernier genre, et on doit le placer après *Marot* et *Rousseau*. Il étoit forcé dans le tragique et beaucoup moins naturel que dans le comique; ses tragédies offrent pourtant des choses fortes et rendues avec énergie. Les Préfaces dont il a accompagné ses différentes pièces se font remarquer par des choses pensées, neuves et plaisantes, par des expressions heureuses et des tours naïfs; mais on y desireroit un style plus aisé, plus pur, plus noble, et moins de jargon. Il ne falloit pas d'ailleurs surcharger le public de sept volumes; il y en a au moins quatre de trop. A l'exception de la *Métromanie*, de *Gustave*, des *Courses de Tempé*, de quelques *Odes*, d'une vingtaine d'*Epigrammes*, de trois ou quatre *Contes*, de quelques *Epîtres*, tout le reste est plus ou moins médiocre. Le ton pénible, la dureté, le mauvais goût y dominent et en rendent la lecture peu agréable. On n'a point imprimé les nombreuses petites pièces données par *Piron* au théâtre Italien et à celui de l'Opéra Comique. On connoît cependant leurs noms : ce sont *Philomèle, les huit Mariannes, Arlequin Deucalion, l'Antre de Trophonius, l'Endriague, l'Ane d'or, les Caprices, les Chimères, le Fâcheux veuvage, Crédit est mort, l'Enrôlement d'Arlequin, la Robe de dissention, les Jardins d'Hymen*, etc. *Voy.* EPICURE *vers la fin*; et II. NIVELLE.

PITHON-CURT, (l'abbé) mort en 1780, avoit publié en 1743 l'*Histoire* de la noblesse du comtat Venaissin, en quatre vol. in-4.° Plusieurs généalogies paroissent bien dressées et bien appuyées; d'autres ont souffert des difficultés : la malignité étant toujours prête à contredire la vanité.

PITROU, (Robert) inspecteur des ponts et chaussées, né à Mantes en 1684, mort à Paris en 1750, construisit le pont de Blois en 1716, et imagina les cintres de bois appelés *retroussés*. Le *Recueil de ses Dessins* a été publié par sa veuve, 1756, in-folio.

I. PITT, (Christophe) poëte Anglois, né à Blandfort en 1699, mort le 13 avril 1748, a donné des Traductions de *Lucain*, de l'*Enéide* et de la poétique de *Vida*,

Cazin a donné une édition de ses Poésies, à Paris, in-12.

PIZZI, (l'abbé Joachim) naquit à Rome en 1716, et fit ses premières études au collége Romain sous les Jésuites. Doué des plus heureuses dispositions, il donna bientôt des preuves de ses talens dans quelques essais de poésie italienne. Associé à l'académie des Arcades, il s'y distingua par un grand nombre de productions agréables en prose et en vers. Il succéda en 1759 à l'abbé *Moréi*, dont la mort laissoit vacante la place de Custode général de l'académie, et il la gouverna avec un zèle éclairé jusqu'à sa mort arrivée au mois de septembre 1790, à l'âge de 74 ans. Sous son administration, l'académie acquit un nouveau lustre, et eut la gloire de s'associer plusieurs souverains de l'Europe. Une époque intéressante de son directorat, fut le couronnement de *Marie-Magdeleine* MORELLI, connue sous le nom de *Corilla Olympica*, fait au Capitole le 31 août 1766. Cet hommage rendu aux talens d'une femme célèbre, éprouva tant de contradictions, et *Pasquin* fit si souvent entendre à ce sujet sa mordante voix, que l'abbé *Pizzi* dit plus d'une fois en riant, *que le couronnement de* Corille *étoit devenu pour lui le couronnement d'épines. Pie VI* eut constamment pour *Pizzi* l'estime dont ce dernier avoit déjà été honoré par *Benoît XIV, Clément XIII* et *Clément XIV*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Discours sur la Poésie tragique et comique*, Rome, 1772. II. *Dissertation* sur un Camée antique. III. *La Vision de l'Eden*, poëme en quatre chants, Rome, 1778. Le sujet en a été puisé en partie dans l'*Apocalypse*. On le dit plein d'agrément et d'harmonie. IV. *Le Triomphe de la Poésie*. Ce poëme a été imprimé à Parme par le célèbre *Bodoni* rival de *Didot*, avec tout le luxe typographique, dans la collection qui a pour titre : *Actes du couronnement solennel de Corilla Olympica*. —Un autre PIZZI, (*Jacques-André*) aussi né à Rome, et probablement de la même famille, est auteur d'une *Bibliothèque latine* des décisions de la *Rote*, Rome, 1719, 3 vol. in-folio.

III. PLACE, (Pierre-Antoine de la) né à Calais en 1707, mort à Paris en 1793, âgé de plus de 80 ans, fut plusieurs fois député des états d'Artois. Cependant il cultiva moins les sciences relatives à l'administration, que les beaux arts. Il se fit d'abord connoître par la traduction du *Théâtre Anglois*, en 8 vol. in-12. Cet ouvrage fait sur le modèle du *Théâtre des Grecs* du P. *Brumoi*, mais moins bien écrit, fournit à quelques-uns de nos poëtes dramatiques des plans, des situations, des caractères. Le traducteur n'a pas rendu servilement les originaux ; il en a corrigé le plus souvent les irrégularités, et présenté plutôt des esquisses que des tableaux mêmes. *La Place* a suivi la même méthode en traduisant divers romans Anglois, l'*Histoire de Tom Jones ;* l'*Orpheline Angloise ; Mémoires de Cécile*, etc., 1788, 8 vol. in-8.° Il les a élagués et en a fait disparoître les images ou les expressions basses et ridicules ; mais tout en réformant les autres, il n'a pas assez veillé sur son propre style, qui est

quelquefois lâche et incorrect. On a encore de *la Place* des tragédies : *Venise sauvée*, *Jeanne d'Angleterre*, *Jeanne Gray*, *Calliste* et *Adèle de Ponthieu*; la première imitée d'*Otway*, est la seule qui ait eu quelques succès. Il y a de la chaleur tragique dans plusieurs scènes; et quoique la diction n'en soit pas fort élégante, elle a le mérite de ne s'éloigner ni de la vérité ni du naturel; et elle n'est pas ridiculement emphatique comme celle de quelques-uns de nos dramaturges modernes. Les autres sont foibles d'intérêt, de conduite et de style. *La Place* devenu vieux, se jeta dans les compilations. Il donna : I. Un *Recueil d'Epitaphes*, 1783, 3 vol. in-12, qui, à l'exception des vers, souvent très-plats, est entièrement copié dans ce *Dictionnaire*. II. Huit vol. in-12 de *Pièces intéressantes et peu connues*, qu'il auroit pu réduire à un seul, s'il s'étoit borné à l'utile et à l'agréable. III. *Hermippus redivivus*, ou *le Triomphe du Sage sur la vieillesse et le tombeau*, traduction de l'Anglois *Cohausen*, 1789, 2 vol. in-8.° IV. *Le Valère-Maxime* François, pour servir à l'éducation de la jeunesse, 1792, 2 vol. in-8.° *La Place* eut pendant quelques années la direction du *Mercure* de France. Aimant la table, parlant facilement et ayant l'esprit de société, quoiqu'il fût quelquefois hargneux, il eut beaucoup d'amis, ou du moins de connoissances qui le servirent auprès de Mad. *de Pompadour*; ce fut par son crédit qu'il obtint le privilége de ce Journal.

* PLACENTIUS *ou* PLAISANT, (Jean-Léon) né à Saint-Trond petite ville de la principauté de Liége, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et passa la plus grande partie de sa vie à Maestricht où on croit qu'il mourut vers l'an 1558. On a de lui: I. *Catalogus antistitum Leodiensium*, Anvers, 1529, et Amsterdam, 1633, in-24. C'est un Abrégé historique des évêques de Tongres et de Liége, jusqu'à *Erard de la Marck*. L'auteur trop crédule adopte toutes les fables qu'il a trouvées dans les anciennes chroniques. II. Son poëme teutogramme de 253 vers, intitulé: *Pugna Porcorum*, a été imprimé pour la première fois à Louvain en 1546, et réimprimé en 1644, dans le recueil qui a pour titre: *Nugæ venales*, in-12 : tous les mots de ce Poëme commencent par un *P*. L'auteur s'y cacha sous le nom de *Publius Porcius*, et le style est digne des héros qu'il avoit choisis. Le titre offre ces deux vers qui peuvent faire juger de toute la pièce :

Perlege porcorum pulcherrima prælia, potor,
Potando poteris placidam proferre poesim.

Les deux Préfaces, l'une en prose, l'autre en vers, n'ont que des mots qui commencent par la même lettre. L'auteur finit son Poëme par ce vers où il paroît demander l'aumône au Prince évêque de Liége.

Pensa pauperiem, princeps præclare, Poeta.

Il n'est pas le premier auteur qui se soit amusé aux fadaises des vers lettrisés. Sous *Charles le Chauve*, un UBALDUS bénédictin, fit un pareil Poëme en l'honneur des Chauves, dont tous les mots commençoient par un *C*. Ils ont été imprimés ensemble à Louvain, en 1546.

PLAINES, (François de CHALIGNI des) a donné au théâtre la tragédie de *Coriolan*, en 1723; Il est mort à Paris l'année suivante.

PLANTERRE, (N.) d'abord acteur à Paris, mort dans cette ville au commencement de l'an huit, dans la misère et laissant une famille nombreuse, a donné au théâtre, I. *Agnès de Châtillon*, opéra en trois actes. II. *Midas au Parnasse*. III. Les *deux Hermites*, opéra en un acte. IV. *La Famille indigente*. V. Le *Bailli coiffé*, la *Tentation de St. Antoine*, les *Charlatans*, la *triple Vengeance*, etc.

* I. **PLATON**, fils d'*Ariston* et chef de la secte des Académiciens, naquit à Athènes vers l'an 429 avant J. C., d'une famille illustre. On l'appela d'abord *Aristocle*, du nom de son aïeul; mais son maître de palestre l'appela *Platon*, à cause de ses épaules larges et quarrées. Dès son enfance il se distingua par une imagination vive et brillante. Il saisit avec transport et avec facilité les principes de la poésie, de la musique et de la peinture. Les charmes de la philosophie l'arrachèrent à ceux des beaux arts. Il avoit fait plusieurs tragédies; il les jeta au feu; et dès l'âge de vingt ans, il s'attacha uniquement à *Socrate* qui l'appeloit le *Cygne de l'Académie*. Le disciple profita si bien des leçons de son maître, qu'à vingt-cinq ans il avoit la réputation d'un sage consommé. Athènes gémissoit dans ce temps-là sous l'oppression des trente tyrans. Le premier usage que *Platon* voulut faire de sa philosophie, fut de réformer un gouvernement si insupportable; mais ses tentatives n'eurent point de succès. Les tyrans furent chassés à la vérité, sans que le bien public y gagnât. Le peuple s'empara de toute l'autorité. Ainsi, l'état fut sans ordre et sans discipline; les lois furent foulées aux pieds. Les caprices d'une multitude ignorante et tumultueuse régloient et gouvernoient les affaires les plus importantes: tant il est vrai que l'anarchie populaire est cent fois plus à craindre que celle de tous les tyrans du monde. *Platon*, désolé de voir sa patrie livrée aux factions, se retira chez *Euclide* à Mégare. Il visita ensuite l'Égypte, pour profiter des lumières des prêtres de ce pays, et des hommes illustres en tout genre qu'il produisoit alors. Non content des connoissances dont il s'étoit enrichi en Égypte, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appeloit la grande Grèce, pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce temps-là. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette isle, et sur-tout les embrasemens du Mont-Etna. De retour dans son pays après ses savantes courses, il fixa sa demeure dans un quartier du faubourg d'Athènes, appelé *Académie*. C'est là qu'il ouvrit son école, et qu'il forma tant d'élèves à la philosophie. (*Voyez* AXIOTHÉE *et* II. DIOGÈNE.) La beauté de son génie, l'étendue de ses connoissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation, répandirent son nom dans les pays les plus éloignés. *Denys le jeune*, tyran de Syracuse, enflammé du desir de le connoître et de l'entretenir, lui écrivit des lettres également pressantes et flatteuses, pour l'engager de se rendre à sa cour. Le

philosophe n'espérant pas beaucoup de fruit de son voyage auprès d'un tyran, ne se pressa pas de partir. On lui dépêcha courrier sur courrier, enfin il se mit en chemin et arriva en Sicile. Il y fût reçu en grand homme ; le tyran offrit un sacrifice pour célébrer le jour de son arrivée. *Platon* trouva en lui les plus heureuses dispositions ; *Denys* haït bientôt le nom de tyran, et voulut régner en père : mais l'adulation s'opposa au progrès de la philosophie. *Platon* retourna en Grèce, avec le regret de n'avoir pas pu faire un homme d'un souverain, et le plaisir de ne plus vivre avec de lâches flatteurs qui étouffoient sa bonne semence. A son retour, il passa à Olympie pour voir les Jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de considération, auxquels il ne se fit pas connoître. Il retourna avec eux à Athènes, où il les logea chez lui. Ils n'y furent pas plutôt, qu'ils le pressèrent de les mener voir *Platon*. Le philosophe leur répondit en souriant : *Le voici*. Les étrangers surpris de n'avoir pas discerné le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la modestie qui le couvroit, l'en admirèrent davantage.... Après l'anéantissement de la tyrannie dans la Sicile et la mort de *Dion* qui l'avoit renversée, les Siciliens écrivirent au philosophe Grec pour lui demander s'ils devoient rétablir la tyrannie ou la domination du peuple. *Platon* leur répondit : « Un état n'est jamais heureux ni sous le joug de la tyrannie, ni dans l'abandon d'une trop grande liberté. Le plus sage parti est d'obéir à des rois, sujets eux-même aux lois. L'excessive liberté et la grande servitude sont également dangereuses, et produisent à peu près les mêmes effets. » Ce peu de mots fait assez connoître que *Platon* avoit des idées saines sur l'art de gouverner les hommes. On n'en est pas moins convaincu par la réponse qu'il fit aux Cyréniens, auxquels il refusa de donner des lois. « Vous êtes trop attachés aux richesses ; et je ne crois pas qu'un peuple qui les aime puisse être jamais soumis aux lois. » On lui attribue quelques bons mots, ainsi qu'à *Socrate*. Voyant les Agrigentins faire d'énormes dépenses en bâtimens et en repas, il dit : *Les habitans d'Agrigente bâtissent comme s'ils devoient toujours vivre, et mangent comme s'ils mangeoient pour la dernière fois....* *Platon* avoit naturellement un corps robuste et vigoureux ; mais les voyages qu'il fit sur mer, et les fréquens dangers qu'il courut, altérèrent beaucoup ses forces. Néanmoins il n'eut presque aucune attaque de maladie durant tout le cours de sa vie. Dans le ravage affreux que la peste fit à Athènes au commencement de la guerre du Péloponnèse, il échappa à ce fléau commun par un régime de vie sobre et frugal, et par la privation des plaisirs qui énervent le corps et l'esprit. Sa tempérance le conduisit à une heureuse vieillesse. Il mourut le jour de sa naissance, après une carrière de 81 ans, l'an 348 avant Jésus-Christ. On mit sur son tombeau cette inscription, simple et digne de lui : « *Cette terre couvre le corps de Platon ; le ciel contient son ame bienheureuse. Homme, qui que tu sois, si tu es honnête, tu dois révérer ses vertus.* » Il avoit toujours bravé la mort. Les médecins lui

ayant conseillé de quitter promptement l'Académie où l'air étoit infecté par des maladies contagieuses, s'il vouloit sauver sa vie; *Platon*, sans avoir égard à cet avis, leur assura qu'*il ne feroit pas même un pas pour aller au Mont-Athos, où l'on croyoit que les hommes vieillissoient plus tard que par-tout ailleurs, quand il seroit sûr d'y vivre plus long-temps que le reste des mortels....* Son ame élevée aux grandes vérités de la nature, méprisoit les petites tracasseries des hommes. Jamais il ne vengea ses injures particulières, mais seulement celles qu'on faisoit à ses amis; car l'amitié étoit pour lui un besoin, et il chérit sur-tout ses frères avec tendresse. Il fut aimé à son tour. La douceur de son caractère lui gagnoit les cœurs; et si la gravité s'y mêloit, c'étoit en donnant à sa physionomie plus de noblesse et de dignité. *Platon*, ce grand maître dans l'art de penser, ne le fut pas moins dans l'art de parler. Quand il écrit bien, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble et de plus majestueux que son style. Il semble parler, dit *Quintilien*, moins le langage des hommes que celui des Dieux. Il puisa dans *Homère*, comme dans une source féconde, cette fleur d'expression qui le fit appeler l'*Homère des Philosophes*. L'atticisme qui étoit parmi les Grecs, en matière de style, ce qu'il y avoit de plus fin et de plus délicat, règne dans tout ce qu'il a écrit. Aussi lui donna-t-on de son temps le surnom d'*Apis Attica* (*Abeille Athénienne*); de même que la postérité lui a déféré celui de *Divin*, par rapport à la beauté de sa morale. Cependant son style, si loué par *Quintilien*, a trouvé quelques censeurs. Il est très-souvent enflé, dit *Linguet*, obscur même dans l'expression. Il emploie quelquefois des métaphores sans exactitude, des allégories désagréables, des plaisanteries trop recherchées. *Dacier* lui-même a été forcé de convenir de ces défauts. « Lorsqu'il veut se surpasser lui-même, et qu'il affecte d'être grand, il lui arrive quelquefois tout le contraire. Car outre que sa diction est moins agréable, moins pure et plus embarrassée, elle tombe dans des périphrases, qui étant répandues sans choix et sans mesure n'ont ni grace ni beauté, et n'étalent qu'une vaine richesse de langue. Au lieu des mots propres et de l'usage commun, il ne cherche que les mots nouveaux, étrangers et antiques; et au lieu de n'employer que des figures sages et bien entendues, il est excessif dans ses épithètes, dur dans ses métaphores, et outré dans ses allégories. » Quant au système de philosophie qu'il se forma, *Héraclite* fut son guide pour la physique, *Pythagore* pour la métaphysique, et *Socrate* pour la morale. Il établit deux sortes d'Êtres, Dieu et l'Homme: l'un existant par sa nature, et l'autre devant son existence à un Créateur. Le Monde étoit créé suivant lui: les principaux êtres qui le composent, se réduisent à deux classes. Les Astres sont dans la 1re, et les génies bons et mauvais dans la seconde. L'Être suprême qui préside à ces êtres intermédiaires, est incorporel, unique, bon, parfait, tout-puissant, juste; il prépare aux gens de bien des récompenses dans une autre vie, et aux méchans des peines et des

supplices. D'un tel système doit découler nécessairement une morale pure. Rien ne l'est plus en effet, dit l'abbé *Fleury*, que celle de *Platon*, quant à ce qui regarde le désintéressement, le mépris des richesses, l'amour des hommes et du bien public; rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, de la douleur, de l'opinion des hommes, et à l'amour du véritable plaisir. Une telle morale fut sans doute ce qui engagea les premiers Pères de l'Église à étudier soigneusement la philosophie de *Platon*. *St. Clément d'Alexandrie* dit dans ses *Stromates*, que sa philosophie, quoique humaine, avoit servi aux Grecs pour les préparer à l'Évangile, comme la Loi aux Hébreux. On le donna pour un Prophète; on crut trouver la *Trinité* dans ses écrits, parce qu'il dit quelque part, « Que le Triangle équilatéral est de toutes les figures celle qui approche le plus de la *Trinité*. » *Zonare* dit qu'en 796 on ouvrit un sépulcre fort ancien, dans lequel on trouva un corps mort, qu'on crut être celui de *Platon*. Ce cadavre avoit une lame d'or à son cou, avec cette inscription: *Le Christ naîtra d'une Vierge, et je crois en lui.* Il n'en fallut pas davantage pour accréditer l'idée que *Platon* avoit été un des hérauts du Christianisme. On ne faisoit pas attention alors, que les pensées raisonnables qu'on trouve dans la métaphysique de *Platon*, sont à côté de plusieurs idées extravagantes, enveloppées dans un pompeux galimathias. Que penseroit-on aujourd'hui d'un philosophe qui nous diroit que le monde est une figure de douze pentagones: que le Feu qui est une pyramide, est lié à la Terre par des nombres? *Platon* parloit si bien, qu'on ne pouvoit pas croire qu'il pensât mal. On oublioit en l'entendant, ses contradictions; le peu de suite de ses raisonnemens, ses passages brusques d'une matière à une autre, ses écarts fréquens. Sa politique vaux mieux que sa métaphysique; mais il faut avouer qu'elle offre aussi plusieurs idées chimériques et impratiquables. Ses leçons pourroient former un prince philosophe; mais elles ne feroient jamais un grand roi. Tous les Ouvrages de cet homme illustre sont en forme de dialogue, à l'exception de XII *Lettres* qui nous restent de lui. On y trouve plusieurs principes sur la rhétorique, qui sont répandus en partie dans son *Phædon* et dans son *Gorgias*. Les sujets de ses principaux ouvrages sont: *De la vraie et de la fausse piété; l'apologie de* Socrate; *de l'immortalité de l'ame; des Etymologies; de la science; du sophisme, de la Politique et de la Royauté; Dissertation sur les idées et sur l'essence intelligible des choses; du plaisir; le Banquet* où il traite de l'amour; *du beau; de la nature de l'Homme; de la prière; de la passion du gain; de la philosophie; de la sagesse; de la nature; de la tempérance; du courage ou de la force; de l'amitié; de la dispute; de la vertu; du mensonge; de la meilleure République; des Lois*, etc. *Platon* est persuadé que l'homme ne peut être heureux sans aimer la justice, sans mépriser les richesses; il pense qu'il ne peut y avoir de bon gouvernement que lorsque les sages montent sur le trône, ou que les rois deviennent philosophes. « Lorsque les

magistrat, dit-il, est fidelle à la loi, l'état prospère; lorsque la loi est l'esclave du magistrat, il n'y a à espérer que ruine et désolation. « La plus belle édition de ses Œuvres est celle de *Serranus* ou *Jean de Serres*, en grec et en latin, en trois volumes in-folio, 1578, imprimée par *Henri Etienne*. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On estime aussi celle de *Marsile Ficin*, Francfort, 1602, in-fol., grec et latin. *François Patrice* a donné une comparaison curieuse des opinions de *Platon* et d'*Aristote* dans ses *Discussions Péripatéticiennes*, et dans son Livre intitulé : *Aristoteles exoreticus*. (*Voy*. aussi le Parallèle que nous faisons de PLATON et d'ARISTOTE, article de ce dernier.) *Dacier* a traduit en françois une partie des Dialogues de *Platon*, et cette version imprimée en 1701, deux vol. in-12, et réimprimée en 1771, 3 vol. in-12, est fort au-dessous de l'original. M. l'abbé *Grou* a traduit *la République*, Paris, 1762, deux vol. in-12. On a une version des *Lois*, Amsterdam, 1769 deux volumes in-12; des *Dialogues* non traduits par *Dacier*, ibid, 1770, 2 vol. in-12; de l'*Hyppias* ou *Traité du Beau*, mis en françois par *Maucroix*; et du *Banquet* de *Platon*, par *Jean Racine*. Ces deux dernières versions sont à la suite de celle des *Dialogues* par *Dacier*, de l'édition de Paris, 1771. L'Anglois *Clarke* en 1803, a rapporté de l'isle de Patmos un beau manuscrit des Œuvres de *Platon*, in-folio, vélin. Les scolies sont en petites capitales. Il fut transcrit par *Jean* le Calligraphe, pour *Arethas* doyen de Patras, moyennant treize écus Bysantins, sous le règne de *Léon* fils de *Basile*, l'an 6404 du monde. Ce manuscrit grec est le plus ancien que l'on connoisse revêtu d'une date précise. *Darville* possédoit un *Euclide* plus ancien d'un an; et *Montfaucon* dans sa *Paléographie*, dit avoir vu un autre manuscrit grec antérieur de six ans; mais ces deux derniers manuscrits ont disparu. *Voy*. III. JEAN (Saint) l'Évangéliste, *à la fin*.

* III. PLESSIS-RICHELIEU, (Armand du) né à Paris le 5 septembre 1585, du précédent, reçut de la nature les dispositions les plus heureuses. Son éducation ayant été confiée à des maîtres habiles, il parut un grand homme dès son enfance. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il passa à Rome et y fut sacré évêque de Luçon en 1607, âgé seulement de 22 ans. On dit que pour avoir ses bulles il trompa le pape *Paul V*, et qu'après lui avoir fait accroire qu'il avoit près de 24 ans, il lui demanda l'absolution de ce mensonge. On ajoute que le pontife dit : *Ce jeune évêque a de l'esprit; mais ce sera un jour un grand fourbe*. Revenu en France, il s'avança à la cour par son esprit insinuant, par ses manières engageantes, et sur-tout par la faveur de la marquise de *Guercheville*, première dame d'honneur de la reine *Marie de Médicis*, alors régente du royaume. Le Père *d'Avrigny* prétend que ce fut la recommandation de *Barbin*, à qui il promit sa sœur en mariage, quoique ce fût un homme tout nouveau, et devenu de procureur de Melun intendant de la maison de la reine, qui fit nommer *Richelieu* secrétaire d'état. Ce qu'il y a de singulier, c'est que son départe-

ment fut celui de la guerre. Il l'exerça malgré les remontrances de quelques prélats qui jugeoient cet emploi peu convenable à l'état ecclésiastique. Mais tout convient à l'ambition. Cette princesse lui donna la charge de son grand aumônier, et peu de temps après celle de secrétaire d'état. Les lettres-patentes de sa nomination, datées du dernier novembre 1616, portoient qu'il auroit la préséance sur les autres ministres; mais il ne jouit pas long-tems de sa faveur. La mort du maréchal *d'Ancre* son protecteur et son ami, lui ayant occasionné une disgrace, il se retira auprès de la reine-mère à Blois, où elle étoit exilée. Cette princesse étoit brouillée avec son fils : *Richelieu* profita de cette division pour rentrer en grace. Il ménagea l'accommodement de la mère et du fils, et la nomination au cardinalat fut la récompense de ce service. Le duc de *Luynes* qui l'avoit d'abord exilé à Avignon, le lui promit, lui tint parole, et donna son neveu *Combalet* à mademoiselle *de Wignerod*, depuis duchesse d'Aiguillon. Après la mort de ce favori, la reine mise à la tête du conseil, y fit entrer *Richelieu.* Elle comptoit gouverner par lui, et ne cessoit de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Presque tous les mémoires de ce temps-là font connoître la répugnance de ce prince qui traitoit alors de fourbe celui en qui depuis il mit toute sa confiance. *Vous ne le connoissez pas*, disoit le roi à sa mère, *c'est un homme* d'*une ambition démesurée. Louis XIII* lui reprochoit jusqu'à ses mœurs, et ce n'étoit pas sans raison. Les galanteries du cardinal étoient éclatantes, accompagnées même de ridicule. Il s'habilloit en cavalier, et après avoir écrit sur la théologie il faisoit l'amour en plumet. On prétend qu'il porta l'audace de ses desirs, ou vrais ou affectés, jusqu'à la reine régnante, *Anne d'Autriche*, et qu'il en essuya des railleries qu'il ne lui pardonna jamais. Par une suite de cet esprit de galanterie, il faisoit soutenir chez sa nièce des *Thèses d'Amour*, dans la forme des Thèses de théologie qu'on soutient sur les bancs de Sorbonne. *Louis XIII*, prince pieux, eut donc quelque peine d'admettre *Richelieu* dans le ministère; mais celui-ci vainquit tous les obstacles. Il affecta d'abord comme *Sixte-Quint*, d'être incapable de soutenir les travaux des premières places. Sa mauvaise santé l'éloignoit, disoit-il, de l'examen pénible des affaires d'état; mais bientôt il écarta presque tous les ministres. Le surintendant *la Vieuville* qui lui avoit prêté la main pour monter à sa place, en fut écrasé le premier au bout de six mois. Ce ministre avoit commencé la négociation d'un mariage entre la sœur de *Louis XIII* et le fils du roi d'Angleterre: le cardinal finit ce traité malgré les cours de Rome et de Madrid, au commencement de 1625. L'année d'auparavant, il avoit été élevé aux places de principal ministre d'état, de chef des conseils; et deux ans après il fut nommé surintendant général de la navigation et du commerce. Ce fut par ses soins que l'on conserva l'année suivante l'isle de Ré, et qu'on commença le siége de la Rochelle. Cette place, le boulevart du Calvinisme, étoit pour ainsi dire un nouvel état dans l'état. Elle avoit alors presque

autant

autant de vaisseaux que le roi même. Elle vouloit imiter la Hollande, et auroit pu y parvenir si elle avoit trouvé parmi les peuples de sa religion des alliés qui la secourussent. Le cardinal *de Richelieu* résolu d'exterminer entièrement le parti Protestant, crut devoir commencer par sa plus forte place. Après un an du siége le plus vigoureux, cette ville rebelle fut obligée de se rendre à discrétion le 28 octobre 1628. (*Voyez* GUITON *et* METEZEAU.) *Richelieu* avoit tout employé pour la soumettre : vaisseaux bâtis à la hâte, digues, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'aux secours de l'Espagne : profitant avec célérité de la haine du duc *Olivarès* contre le duc de *Buckingham*, faisant valoir la religion, promettant tout, et obtenant des vaisseaux du roi d'Espagne, alors l'ennemi naturel de la France, pour ôter aux Rochelois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Il commanda pendant le siége en qualité de général; ce fut son coup d'essai, et il montra que le génie peut suppléer à tout. Aussi exact à mettre la discipline dans les troupes, qu'appliqué à Paris à rétablir l'ordre; lorsque la place fut rendue, il dit qu'*il l'avoit prise en dépit de trois Rois:* le roi d'Espagne, qui avoit retiré ses troupes, le roi d'Angleterre, qui avoit envoyé des secours aux assiégés; et enfin le roi de France, que les courtisans dégoûtoient de cette expédition, dans la crainte que le succès ne rendît le premier ministre absolu : crainte qui n'étoit que trop fondée. La Rochelle ayant été réduite, il marcha vers les autres provinces pour enlever aux Réformés une partie de leurs places de sûreté. Après avoir mis la paix dans l'état, *Richelieu* songea à porter la guerre dans les états voisins. Ce qu'on avoit craint de son élévation étoit arrivé. Le roi lui avoit donné la patente de premier ministre, écrite de sa propre main, et remplie des éloges les plus flatteurs. Dès-lors son faste effaça la dignité du trône : il avoit des gardes ; tout l'appareil de la royauté l'accompagnoit, et toute l'autorité résidoit en lui. La guerre ayant été déclarée à la maison d'Autriche, le cardinal se fit nommer généralissime de l'armée envoyée en Italie au secours du duc de *Nevers*, à qui l'empereur refusoit l'investiture du duché de Mantoue. Le roi ordonna dans ses provisions, qu'*on lui obéiroit comme à sa propre personne.* A cette époque, le cardinal envoya visiter le duc d'*Epernon.* Le page le trouva disant ses prières. « Dis à ton maître, lui dit le duc, que je fais ici son métier, tandis qu'il fait le mien. » Ce premier ministre faisant les fonctions de connétable, ayant sous lui deux maréchaux de France, marche en Savoie. Il passe la Loire la nuit du 17 au 18 mars 1630, et marche jusqu'à Rivoli par un temps affreux. Le nouveau général étoit monté sur un superbe cheval. Il avoit l'épée au côté, un plumet sur son chapeau, une cuirasse verte sur un habit couleur de feuilles mortes, brodé d'or. Il étoit précédé de deux pages, dont l'un portoit son casque et l'autre ses gantelets. Malgré ce luxe extraordinaire, il n'entend que des imprécations contre lui, et aussi sensible aux satires qu'aux éloges, il veut qu'on fasse taire les soldats. On le détourna de son dessein ; et dès que l'armée fut logée dans le bourg de Rivoli, il

entendit ces mêmes soldats qui l'avoient maudit le combler de bénédictions. Il fut enchanté, attaqua tout de suite Pignerol, secourut Casal, et s'empara de toute la Savoie. *Louis XIII* étoit alors mourant à Lyon, où la reine-mère lui demandoit les larmes aux yeux la disgrace du ministre qui le faisoit vaincre. Cette princesse ramena son fils à Paris, après lui avoir fait promettre qu'il renverroit le cardinal dès que la guerre de l'Italie seroit terminée. *Richelieu* se croyoit perdu, et préparoit sa retraite au Hâvre-de-Grace. Le cardinal *de la Valette* lui conseilla de faire une dernière tentative auprès du roi. Il va trouver ce monarque à Versailles où la reine-mère ne l'avoit point suivi; il a le bonheur de le persuader de la nécessité de son ministère et de l'injustice de ses ennemis. *Louis* qui avoit sacrifié son ministre par foiblesse, dit *Voltaire*, se remit par foiblesse entre ses mains, et lui abandonna ceux qui avoient conspiré sa perte: ils furent tous punis de la même peine qu'ils avoient conseillé de lui faire souffrir. Ce jour, qui est encore appelé aujourd'hui la *Journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du cardinal. Le garde des sceaux *Marillac* et le maréchal son frère, perdirent tous deux la vie, l'un en prison et l'autre sur un échafaud. Au milieu des exécutions de ses vengeances, il concluoit, le 23 janvier 1631, avec *Gustave-Adolphe*, le traité qui devoit ébranler le trône de *Ferdinand II*, et il n'en coûtoit à la France que trois cent mille livres de ce temps-là, une fois payées, et douze cent mille livres par an pour diviser l'Allemagne, accabler deux empereurs, et donner à la France le temps d'établir sa propre grandeur. *Richelieu* se liguoit en même temps avec le duc de *Bavière*, et concluoit dans la même année, 1631, un traité avantageux avec la Savoie. Mais tandis qu'il acquéroit tant de gloire au dehors, il avoit à combattre une foule d'ennemis au-dedans. *Gaston* duc d'Orléans, frère du roi, ne pouvant supporter la domination tyrannique de *Richelieu*, se retire en Lorraine, en protestant qu'il ne rentrera point dans le royaume tant que le cardinal, son persécuteur et celui de sa mère, y règnera. *Richelieu* fit déclarer par un Arrêt du conseil tous les amis de *Gaston* criminels de lèse-majesté, et après avoir forcé l'héritier présomptif de la couronne à sortir de la cour, il ne balança plus à faire arrêter la reine *Marie de Médicis*, à qui il devoit sa fortune. Cette princesse, sacrifiée par son fils à un ingrat qu'elle avoit élevé, alla finir ses tristes jours à Cologne, dans un exil volontaire, mais douloureux. Son persécuteur établit une chambre de justice où tous ses partisans et ceux de *Gaston* son fils furent condamnés. Il y eut une foule de poursuites: on voyoit chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des femmes qui avoient ou suivi ou conseillé *Gaston* et la reine. Les amis, les créatures, les domestiques, le médecin même de cette princesse infortunée, furent conduits à la Bastille et dans d'autres prisons. On rechercha jusqu'à des tireurs d'horoscope, qui avoient dit que *le Roi n'avoit pas long-temps à vivre*, et deux furent envoyés aux galères. La Bastille fut toujours remplie sous ce ministère. Le maréchal *de Bassompierre*,

[illegible] seulement de ne pas êt[illegible]ntérêts du cardinal, fut r[illegible]ndant le reste de la vie de [illegible]. Tout le royaume murmu[illegible]ais presque personne n'o[illegible]lever la voix. Il n'y eut guè[illegible]rs que le maréchal duc de [illegible]ntmorenci gouverneur du Lan[illegible]doc, qui crut pouvoir brave[illegible] fortune du cardinal : il se [illegible]a d'être chef de parti, et le[illegible]étendard de la révolte, à la [illegible]e de *Gaston* d'Orléans qui l'ab[illegible]onna. *Montmorenci* périt su[illegible]un échafaud en 1632, victim[illegible]de sa complaisance et de l[illegible]rit vindicatif du cardinal *de* [illegible]*elieu*. S'il est vrai que ce fut [illegible]qui révéla au cardinal les com[illegible]qui s'étoient formés à Lyon [illegible]e lui, il dut se repentir d'[illegible]vice qui lui devenoit si fa[illegible]outes les cabales étoient [illegible]es sous le pouvoir de ce m[illegible]e-roi; cependant il n'y e[illegible] un jour sans intrigues et [illegible] factions. Lui-même y d[illegible] lieu par des foiblesses s[illegible]s, qui se mêlent toujours so[illegible]ent aux grandes affaires, e[illegible], malgré tous les déguisem[illegible] les cachent, décèlent le[illegible]esses de la grandeur. On[illegible]nd que la duchesse de *Chevr*[illegible] toujours intrigante et belle [illegible], engageoit le cardinal-m[illegible]e par artifices dans la passi[illegible]elle vouloit lui inspirer. L[illegible]mandeur *de Jars* et d'autr[illegible]èrent dans la confidence[illegible]ine *Anne* femme de *Loui*[illegible] n'avoit d'autre consolat[illegible]ns la perte de son crédit [illegible] l'aider la duchesse de *Che*[illegible] à rabaisser par le ridicul[illegible] qu'elle ne pouvoit perdr[illegible]uchesse feignoit du goût p[illegible]ardinal, et formoit des [illegible]s dans l'attente de sa [illegible]que de fréquentes maladies faisoient voir aussi prochaine qu'on le desiroit. Un terme injurieux dont on se servoit toujours dans cette cabale pour désigner le cardinal, fut ce qui l'offensa davantage. Le garde des sceaux fut mis en prison sans forme de procès, parce qu'on ne pouvoit pas lui en faire. Le commandeur *de Jars* et d'autres, qu'on accusa de conserver quelque intelligence avec le frère et la mère du roi, furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grace sur l'échafaud ; mais les autres furent exécutés. On ne poursuivoit pas seulement les sujets qu'on pouvoit accuser d'être dans les intérêts de *Gaston*; le duc de Lorraine, *Charles IV*, en fut la victime. On le dépouilla de ses états, parce qu'il avoit consenti au mariage de ce prince avec *Marguerite de Lorraine*. Le cardinal vouloit faire casser cette union, afin que s'il naissoit un prince de *Gaston* et de *Marguerite*, ce prince héritier du royaume fût regardé comme un bâtard incapable d'hériter. La cour de Rome et les universités étrangères ayant décidé que ce mariage étoit valide, le cardinal le fit déclarer nul par un arrêt du Parlement. Cette opiniâtreté à poursuivre le frère du roi jusques dans l'intérieur de sa maison, à lui ôter sa femme et à dépouiller son beau-frère, excita de nouvelles conjurations. Le comte de *Soissons* et le duc de *Bouillon* y entrèrent : ils ne pouvoient choisir de circonstance plus heureuse. Le mauvais succès de la guerre d'Allemagne qu'il avoit entreprise, l'exposoit au ressentiment du roi qui avoit donné à *Gaston* la lieutenance générale de son armée. Son ennemi découragé voulut quitter le ministère ;

et il en auroit fait la folie, dit *Siri*, sans le P. *Joseph* capucin, qui le rassura. Ce fut donc pendant le cours de cette guerre que le comte de *Soissons* trama la perte de *Richelieu*. Il fut résolu de l'assassiner chez le roi même; mais *Gaston* qui ne faisoit jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, par religion ou par foiblesse, ne donna point le signal dont les conjurés étoient convenus. Au milieu des agitations que lui causoient ses craintes continuelles, le cardinal érigeoit l'académie Françoise, et donnoit dans son palais des Pièces de théâtre auxquelles il travailloit lui-même. Il fondoit l'Imprimerie Royale; il rebâtissoit la Sorbonne; il élevoit le Palais-Royal; il établissoit le Jardin des Plantes, appelé le *Jardin du Roi*. Enfin, ce qui est beaucoup moins louable, il fomentoit les premiers troubles d'Angleterre, et il écrivoit ce billet, avant-coureur des malheurs de *Charles I* : *Le roi d'Angleterre, avant qu'il soit un an, verra qu'il ne faut pas me mépriser.* Tandis qu'il excitoit la haine des Anglois contre leur roi, il se formoit de nouveaux complots en France contre lui. Mademoiselle *de la Fayette*, que le roi honoroit de sa confiance, fut obligée par la jalousie de *Richelieu*, de se retirer de la cour. Le jésuite *Caussin* (*Voyez* son article) confesseur du roi, qui s'étoit servi d'elle pour faire rappeler la reine-mère, fut exilé en Basse-Bretagne; et le ministre l'emporta sur la maîtresse et sur le confesseur. La reine femme du roi, pour avoir écrit à la duchesse de *Chevreuse* ennemie du cardinal et fugitive, fut traitée comme une sujette criminelle. Ses papiers furent saisis, et on lui fit subir un interrogatoire devant le chancelier *Séguier*. Madame d'*Hautefort*, aussi attachée à la reine qu'au roi, et donnant par sa faveur des inquiétudes à l'esprit jaloux du ministre, fut disgraciée. *Richelieu* leur substitua le jeune *Cinq-Mars* fils du maréchal *d'Effiat*, qui ne tarda pas d'exciter encore sa jalousie. Ce jeune homme devenu grand écuyer, prétendit entrer dans le conseil; le cardinal ne vouloit pas le souffrir, et *Cinq-Mars* trama sa perte. Ce qui l'enhardit le plus à conspirer, ce fut le roi lui-même. Ce monarque souvent mécontent de son ministre, offensé de son faste, de sa hauteur, de son mérite même, fâché d'être *réduit au pouvoir de guérir les écrouelles*, confioit ses chagrins à son favori, et parloit de son ministre avec tant d'aigreur qu'il l'autorisa en quelque sorte à lui proposer plusieurs fois de l'assassiner. Ce jeune courtisan se lia avec *Gaston* et le duc de *Bouillon*. Leur but étoit de perdre le cardinal, et pour réussir plus facilement, ils faisoient un traité avec l'Espagne qui devoit envoyer des troupes en France. Le bonheur du cardinal voulut encore que le complot fût découvert, et qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. *Cinq-Mars* et *de Thou* son ami, périrent par les derniers supplices. On plaignit sur-tout ce dernier, confident du conspirateur qu'il avoit désapprouvé. La reine elle-même étoit dans le secret de la conspiration; mais n'étant point accusée, elle échappa aux mortifications qu'elle auroit essuyées. Le cardinal déploya dans sa vengeance toute sa rigueur hautaine. On le vit traîner *Cinq-Mars* à sa suite, de Tarascon à Lyon sur

le Rhône, dans un bateau attaché au sien, tandis qu'il étoit frappé lui-même à mort. De là le cardinal se fit porter à Paris sur les épaules de ses gardes, placé dans une chambre ornée où il pouvoit tenir deux hommes à côté de son lit. Ses gardes se relayoient: on abattoit des pans de murailles pour le faire entrer plus commodément dans les villes. C'est ainsi qu'il arriva à Paris. Il passa les derniers jours de sa vie dans les souffrances et les douleurs d'une maladie aiguë. Lorsqu'enfin il vit son dernier moment arrivé, il parut attendre la mort avec beaucoup de fermeté et de courage. Il pressa ses médecins de lui dire sincèrement ce qu'ils pensoient de son état, et combien il avoit encore à vivre. Tous lui répondirent: « Qu'une vie si précieuse et si nécessaire au monde intéressoit le ciel, et que Dieu feroit un miracle pour le guérir. » Peu satisfait d'être flatté même au bord du tombeau, *Richelieu* appelle *Chicot* médecin du roi, et le conjure de lui dire en ami s'il doit espérer de vivre ou se préparer à la mort? *Dans vingt-quatre heures*, lui répond ce médecin en homme d'esprit, *vous serez mort ou guéri*. Le cardinal parut très-satisfait de cette sincérité. Il remercia *Chicot*, et lui dit sans se montrer ému qu'il entendoit bien ce que cela vouloit dire. Dès ce moment, *Richelieu* ne s'occupa plus que de sa fin prochaine. Il reçut le viatique avec les sentimens de la piété la plus vive. *O mon Juge!* dit le prélat en regardant le Saint-Ciboire, *condamnez-moi, si j'ai eu d'autre intention que de servir le Roi et l'Etat.* Lorsqu'il eut rendu les derniers soupirs, on s'empressa d'aller porter cette nouvelle au roi: *Voilà*, dit-il froidement, *un grand politique mort....* *Richelieu* expira le 4 décembre 1642, à 58 ans. La sœur de *de Thou* voulut le voir sur son lit de parade, et lui adressa ces mots de l'Ecriture: « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort. » *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus..* Il parut bientôt après une mauvaise, mais violente satire, intitulée: *Dialogue du cardinal* de Richelieu *voulant entrer en Paradis*, et sa *Descente aux Enfers*, suivis de la *Farce du cardinal* de Richelieu *aux Enfers*, en un acte et en vers, 1645. Si la protestation qu'il fit à son confesseur qui lui demanda s'il pardonnoit à ses ennemis? *Je n'en ai jamais eu d'autres que ceux de l'Etat;* si cette protestation étoit sincère comme nous le croyons, il se faisoit certainement illusion. Ceux qui ont voulu justifier ses exécutions sanglantes, n'ont qu'à considérer les traits que nous avons rapprochés dans ce tableau fidelle de son ministère. On n'y voit que des échafauds dressés et des têtes coupées... (*Voy.* II. BRULART.) Il étoit très-soupçonneux, et avoit quelque raison de l'être. *Desnoyer* son valet de chambre, étoit le seul qui couchât dans son appartement et qui le veillât. Un jour qu'il regardoit sous le lit de ce fidelle domestique, il y apperçut deux bouteilles de vin. Il s'imagine à l'instant que ce peut être du poison, et il le contraint à les boire toutes les deux en sa présence. (*Voyez* IV. MORIN.) Tous ceux qu'il avoit fait enfermer à la Bastille, en sortirent après sa mort comme des victimes déliées, et qu'il ne falloit plus immoler à sa vengeance. Il légua au roi trois mil-

lions de notre monnoie d'aujourd'hui, à cinquante livres le marc : somme qu'il tenoit toujours en réserve. La dépense de sa maison depuis qu'il étoit premier ministre, montoit à mille écus par jour. Tout chez lui étoit splendeur et faste, tandis que chez le roi tout étoit simplicité et négligence. Ses gardes entroient jusqu'à la porte de la chambre quand il alloit chez son maître. Il précédoit par-tout les princes du sang : il ne lui manquoit que la couronne ; et même lorsqu'il étoit mourant et qu'il se flattoit encore de survivre au roi, il prenoit des mesures pour être régent du royaume. Il donna lui-même un jour une idée assez juste de son caractère en parlant au marquis de *la Vieuville*. *Je n'ose rien entreprendre*, lui dit-il, *sans y avoir bien pensé; mais quand une fois j'ai pris ma résolution, je vais à mon but, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge*. Cependant il falloit surmonter bien des obstacles, et le roi qu'il sembloit mener à son gré, lui résistoit assez souvent. Aussi *Richelieu* disoit-il que *le cabinet de ce Prince et son petit coucher lui causoient plus d'embarras que l'Europe entière*. Sortant du conseil où le monarque avoit été forcé de sacrifier son avis au sien, il se rangeoit pour le laisser passer. « N'êtes-vous pas le maître ici, lui dit le roi, passez donc le premier. « *Je ne le puis*, répondit l'adroit ministre en prenant un flambeau des mains d'un page, *qu'en remplissant auprès de Votre Majesté l'office de son serviteur*. Quoiqu'il fût haut et impérieux, il avoit l'air doux, et il accueilloit tout le monde avec une extrême politesse. Il tendoit une main affectueuse à ceux qui venoient lui parler, et lorsqu'il avoit dessein de les gagner, il les combloit de louanges et de caresses. On pouvoit compter sur sa parole, au lieu que *Mazarin* se jouoit de la sienne ; et quand il avoit promis une grace, on étoit sûr de l'obtenir. Il étoit ardent à rendre service à ses amis et à tous ceux qui lui étoient attachés. Ses domestiques le regardoient comme le meilleur des maîtres, et il les récompensoit avec cette libéralité qui forma souvent son caractère. Il voulut que sa sépulture même se ressentît de la grandeur avec laquelle il avoit vécu. Il choisit pour le lieu de son tombeau l'église de Sorbonne, qu'il avoit rebâtie avec une magnificence vraiment royale. On lui éleva depuis un mausolée, chef-d'œuvre du célèbre *Girardon*. Ce qu'on a dit à l'occasion de ce monument, *magnum disputandi argumentum*, est, selon *Voltaire*, le vrai caractère de son génie et de ses actions. Il est très-difficile de connoître un homme dont ses flatteurs ont dit tant de bien, et ses ennemis tant de mal. Il eut à combattre la maison d'Autriche, les Calvinistes, les grands du royaume, la reine-mère sa bienfaictrice, le frère du roi, la reine régnante, à laquelle il osa tenter de plaire; enfin le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire et souvent odieux. Malgré tant d'ennemis réunis, il fut tout en même temps, au dedans et au dehors du royaume. Mobile invisible de toutes les cours, il en régloit la politique sur les vrais intérêts de la France. Par ce principe il retenoit ou relâchoit les rênes qu'il manioit en maître. Il savoit ainsi faire de tous les ministres étran-

gers ses propres ministres, et ses volontés s'exécutoient dans les armées de Portugal, de Suède, de Danemarck et de Hongrie, comme s'il eût été en droit d'y donner des ordres absolus. En un mot, le cardinal *de Richelieu* étoit l'ame de l'Europe, et fut à quelques égards, digne d'annoncer *Louis XIV* au monde. Ce fut lui sur-tout qui prépara l'autorité absolue de ce monarque; et ce n'est pas peut-être un beau sujet d'éloge. « Sans ce ministre altier, dit l'abbé *Millot*, la couronne se dégradoit. En terrassant le génie républicain du Calvinisme par la prise de la Rochelle, en abattant avec la hache du bourreau les têtes illustres de plusieurs chefs de parti, il remet le roi en possession de toute l'autorité, ou plutôt il l'attache toute entière à son propre ministère. Faut-il que le pouvoir monarchique, si cher aux François, si nécessaire à leur bonheur, puisse contracter les vices de la tyrannie? *Richelieu* a malheureusement l'ame d'un despote; et les circonstances le poussent à des excès où il n'est que trop porté de lui-même. Il écrase d'impôts la nation, et insulte en quelque sorte, à la misère publique par le faste de sa cour. Il veut que le parlement obéisse les yeux fermés, sans examen des édits, sans délibération libre; il traite la magistrature en esclave plutôt qu'en dépositaire des lois. Il donne aux grands dont il a juré la perte, des juges qu'il regarde comme les instrumens serviles de ses vengeances, et il dirige leurs arrêts sans daigner se couvrir d'un voile d'impartialité. En un mot, le pouvoir arbitraire se déploie si violemment entre ses mains, que la haine le poursuit jusqu'au tombeau, malgré les services réels qu'il a rendus à la monarchie. C'en étoit un bien essentiel d'affermir l'autorité de la couronne, de plier les grands à la dépendance, et de faire mouvoir par la direction d'un seul chef, tous les membres du corps politique. Mais la sagesse de *Henri IV*, sa justice, sa bonté et ses bienfaits, avec la vigueur de son ame, étoient (on ne peut trop le répéter) plus propres encore à cimenter ce grand ouvrage, que les foudres de *Richelieu*. » Les appréciateurs sévères de ses talens conviennent que dans l'art de négocier il montra du génie et une grande supériorité de vues. Mais dans ce genre même, ils lui reprochent une faute très-importante : c'est le traité de 1635, portant partage des Pays-Bas-Espagnols entre la France et la Hollande. Ce traité fut l'époque qui apprit aux Hollandois qu'ils avoient besoin de barrières contre la France; et *Richelieu* qui vouloit les unir à lui contre l'Espagne, en montrant son ambition, glaça leur zèle. C'est donc à lui qu'ils attribuent la première origine de cette défiance qui éclata toujours depuis entre la cour de Versailles et celle de la Haye. Quelques-uns vont jusqu'à lui faire un reproche de cette politique si vaste, tant admirée par d'autres. Ils remarquent qu'au dehors comme au dedans son ministère fut tout à la fois éclatant et terrible; qu'il détruisit bien plus qu'il n'éleva; que tandis qu'il combattoit des rebelles en France, il souffloit la révolte en Allemagne, en Angleterre et en Espagne; qu'il créa le premier ou développa dans toute sa force, le système de politique qui veut in-

moler tous les états à un seul; qu'enfin il épouvanta l'Europe comme ses ennemis. Ils avouent que l'abbaissement des grands étoit nécessaire : mais ceux qui ont réfléchi sur l'économie politique des états, demandent si appeler tous les grands propriétaires à la cour, ce n'étoit pas en se rendant très-utile pour le moment, nuire par la suite à la nation et aux vrais intérêts du prince; si ce n'étoit pas préparer de loin le relâchement des mœurs, les besoins du luxe, la détérioration des terres, la diminution des richesses du sol, le mépris des provinces, l'accroissement des capitales; si ce n'étoit pas forcer la noblesse à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir; s'il n'y auroit pas eu plus de grandeur comme de vraie politique, à laisser les nobles dans leurs terres et à les contenir, à déployer sur eux une autorité qui les accoutumât à être sujets, sans les forcer à être courtisans. C'est à ceux qui ont étudié l'histoire et la politique, de juger *Richelieu*, d'après les différentes observations que nous venons de rassembler sur cet homme célèbre. *Thomas* en a laissé un portrait peu flatté, mais trop véritable. Ce portrait est peu connu, ayant été retranché par le censeur de son *Essai sur les Eloges;* et nous le rapporterons encore : « Examinons, dit-il, les moyens dont *Richelieu* se servit, et de quelle manière il déploya l'autorité royale qu'il usurpoit. Il y avoit deux reines; il les persécuta toutes deux, et les outragea tour-à-tour ensemble; il traita l'une plus d'une fois comme criminelle; il força l'autre d'être jusqu'à sa mort errante et fugitive hors du pays où elle avoit régné, privée de ses biens, manquant du nécessaire, et réduite à implorer par d'inutiles requêtes, la vengeance du parlement contre son ennemi, qu'elle avoit fait cardinal et ministre. Le roi avoit un frère; le cardinal toute sa vie en fut l'oppresseur et le tyran. Il emprisonna ou fit périr sur l'échafaud plusieurs des amis de ce prince, le maltraita lui-même, l'obligea plus d'une fois à force de persécutions, de fuir de la cour et de sortir de France, déclara tous ses partisans coupables de lèse-majesté, et fit ériger une chambre pour les proscrire. Par-tout, on ne voyoit que des instrumens honteux de supplice, et des effigies de ceux qui avoient échappé à la mort par l'exil. Il y avoit des princes du sang; le cardinal les traite à peu près comme le frère du roi; il les emprisonne ou les fait fuir, les avilit ou les écrase. Il y avoit des ministres, des généraux, des amiraux, des maréchaux de France; il suit avec eux le même plan. Le ministre *la Vieuville* le fait entrer au conseil; le cardinal lui jure sur l'hostie une amitié éternelle; le cardinal, six mois après le fait arrêter. Le duc de *Montmorenci* avoit la place d'amiral; le cardinal l'en dépouille, et la prend pour lui sous un autre nom. Ce même duc en 1630, gagne une bataille en Italie, et en 1632 perd la tête sur un échafaud pour s'être ligué avec le frère du roi contre le ministre : il est vrai qu'il avoit été pris les armes à la main. Les deux princes de *Vendôme* fils de *Henri IV*, sont emprisonnés à Vincennes; le comte de *Soissons* fuit en Italie, le duc de *Bouillon* sauve sa tête par l'échange de Sédan. Parmi les maréchaux de France, le maré-

chal *Ornano* arrêté en 1636, meurt à Vincennes; le maréchal *de Marillac*, après quarante ans de service, est décapité, sous prétexte de concussion, c'est-à-dire, comme il le disoit lui-même, pour un peu de paille et de foin; le maréchal *de Bassompierre*, un des meilleurs citoyens, est mis à la Bastille et y reste onze ans, c'est-à-dire jusqu'après la mort du cardinal. En 1626, le comte de *Talleyrand-Chalais* ennemi du cardinal, est jugé à mort et exécuté à Nantes. En 1631, *Marillac* le garde des sceaux, frère du maréchal, est aussi arrêté et meurt prisonnier à Château-Dun. En 1633, *Châteaux-Neuf* autre garde des sceaux, est mis en prison sans forme de procès. La même année, le commandeur *de Jars* et d'autres, sont condamnés à perdre la tête: un seul a sa grace sur l'échafaud; tous les autres sont exécutés. En 1638, le duc de *la Valette* fugitif, est condamné à mort par des commissaires, exécuté en effigie et déclaré innocent après la mort du cardinal. En 1642, *Cinq-Mars* favori du roi, est exécuté pour avoir conspiré contre le cardinal: *de Thou*, qui avoit su la conspiration et qui s'y étoit opposé de toutes ses forces par ses conseils, est aussi arrêté, jugé à mort et exécuté. C'est ainsi que le cardinal traita tous les grands et les hommes en place qui étoient ou qu'il regardoit comme ses ennemis. Le roi avoit des favoris, des confesseurs et des maîtresses; le cardinal les fit exiler et arrêter, on les obligea de prendre la fuite dès qu'ils eurent le courage de lui déplaire. Les particuliers mêmes furent exposés à sa vengeance. *Urbain Grandier* est condamné comme magicien et brûlé vif en 1634; son premier crime étoit d'avoir disputé dans les écoles de théologie le rang à l'abbé *Duplessis-Richelieu*. Tous ceux qui étoient amis de ses ennemis, tous ceux qui approchèrent à quelque titre et de quelque manière que ce fût, de la mère ou du frère du roi, créatures, confidens, domestiques, médecins mêmes furent arrêtés, dispersés, condamnés, et perdirent ou la liberté ou la vie. Il y avoit des lois; il n'en respecta aucune dès qu'il s'agissoit des intérêts de sa haine: il persécuta ceux qui les réclamoient; il opprima les corps établis pour en être les dépositaires et les vengeurs. Jamais il n'y eut en France autant de commissions. On sait que *Richelieu* se servit toujours de cette voie pour assassiner juridiquement ses ennemis. *Laubadermont* conseiller d'état, et l'un de ces hommes lâches et cruels faits pour servir d'instrument au plus barbare despotisme, pour égorger l'innocence aux pieds de la fortune, pour calculer toutes les infamies par l'intérêt, et avilir le crime même aux yeux de celui qui le commande et qui le paye; *Laubadermont* enivré de sang et affamé d'or, présidoit à la plupart de ces tribunaux, alloit prendre d'avance les ordres de la haine, les recevoit avec le respect de la bassesse, se pressoit d'obéir pour ne pas faire attendre la vengeance, et après avoir immolé sa victime, venoit pour le salaire d'un meurtre recevoir le sourire d'un ministre. C'est ainsi qu'*Urbain Grandier* fut traîné dans les flammes, *Marillac*, *Cinq-Mars* et *de Thou* sur les échafauds. Celui qui se jouoit ainsi des lois, ne devoit point avoir plus de

respect pour leurs ministres. Il destitua arbitrairement des magistrats ; il écrasa les parlemens ; il interdit des cours souveraines. En 1631, il envoie au parlement un arrêt du conseil qui déclare tous les amis du frère du roi coupables de lèse-majesté. Les voix s'y partagent ; le parlement est mandé ; on déchire les procédures, et trois des principaux membres sont exilés. En 1636, il crée pour avoir de l'argent, vingt-quatre charges nouvelles. Le parlement se plaint ; le cardinal fait emprisonner cinq magistrats. Ainsi, par-tout il déployoit avec une inflexible hauteur les armes du despotisme ; c'est ainsi qu'il vint à bout de tout abaisser. Pour voir maintenant s'il travailla pour l'état ou pour lui-même, il suffit de remarquer qu'il étoit roi sous le nom de ministre ; que secrétaire d'état en 1624, et chef de tous les conseils en 1639, il se fit donner pour le siége de la Rochelle, les patentes de *général ;* que dans la guerre d'Italie il étoit *généralissime* et faisoit marcher deux maréchaux de France sous ses ordres ; qu'il étoit amiral sous le titre de surintendant général de la navigation et du commerce ; qu'il avoit pris pour lui le gouvernement de Bretagne et tous les plus riches bénéfices du royaume ; que tandis qu'il faisoit abattre dans les provinces toutes les petites forteresses des seigneurs, et qu'il ôtoit aux Calvinistes leurs places de sûreté, il s'assuroit pour lui de ces mêmes places ; qu'il possédoit Saumur, Angers, Honfleur, le Havre, Oléron et l'isle de Ré, usurpant pour lui tout ce qu'il ôtoit aux autres ; qu'il disposoit en maître de toutes les finances de l'état ; qu'il avoit toujours en réserve chez lui trois millions de notre monnoie actuelle ; qu'il avoit des gardes comme son maître, et que son faste effaçoit celui du trône : ainsi sa grandeur éclipsoit tout. S'il humilia les grands, ce ne fut point pour l'intérêt des peuples ; jamais ce sentiment n'entra dans son ame. Il étoit ambitieux, et il vouloit se venger : il s'éleva sur des ruines. Si pour achever de le connoître, on demande maintenant ce qu'il fit pour les finances, pour l'agriculture, pour le commerce pendant près de vingt ans qu'il régna, la réponse sera courte : Rien. Ces grandes vues d'un ministre, qui s'occupe de projets d'humanité et du bonheur des nations, et qui veut tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, lui étoient entièrement inconnues ; il ne paroît pas même qu'il en eût le talent. Les finances sous son règne furent très-mal administrées. Après la prise de Corbie en 1636, on avoit à peine de quoi payer les troupes : il fut réduit à la misérable ressource de créer des charges de conseillers au parlement. Sous lui, les provinces furent toujours très-foulées : d'une main il abattoit les têtes des grands, et de l'autre il écrasoit les peuples. Presque toutes ses opérations de finance se réduisirent à des emprunts et à une multitude prodigieuse de créations d'offices, espèce d'opération détestable qui attaque les mœurs, l'agriculture, l'industrie d'une nation, et qui d'une richesse d'un moment, fait sortir une éternelle pauvreté. L'état, sous *Richelieu*, paya communément quatre-vingts millions à vingt-sept

livres le marc, c'est-à-dire près de cent soixante millions d'aujourd'hui. Le clergé qui sous *Henri IV* donnoit avec peine treize cent mille livres, sous les dix dernières années du cardinal paya, année commune, quatre millions. Enfin, ce ministre endetta le roi de quarante millions de rente; et à sa mort il y avoit trois années consommées d'avance. On peut donc lui reprocher d'avoir prodigieusement augmenté cette maladie épidémique des emprunts, qui devenoit de jour en jour plus funeste; d'avoir donné l'exemple de la multiplication énorme des impôts; d'avoir aggravé tour-à-tour, et la misère par le despotisme, et le despotisme par la misère; de n'avoir jamais voulu que cette grandeur imaginaire de l'état, qui n'est que pour le ministre et dont le peuple ne jouit point, et d'avoir sacrifié à ce fantôme les biens, les trésors, le sang, la paix et la liberté des citoyens. Voilà pourtant l'homme à qui la poésie et l'éloquence ont prodigué les panégyriques pendant près d'un siècle. Les lois qu'il a violées, les corps de l'etat qu'il a opprimés, les parlemens qu'il a avilis, la famille royale qu'il a persécutée, les peuples qu'il a écrasés, le sang innocent qu'il a versé, la nation entière qu'il a livrée toute enchaînée au pouvoir arbitraire, auroient dû s'élever contre ce coupable abus des éloges, et venger la vérité outragée par le mensonge. Ce n'est pas qu'on prétende attaquer ici les qualités que put avoir ce ministre; on convient qu'il eut du courage, un grand caractère, cette fermeté d'ame qui en impose aux foibles, et des vues politiques sur les intérêts de l'Europe: mais il semble qu'il eut bien plus de caractère que de génie: il lui manqua sur-tout celui qui est utile aux peuples, et qui dans un ministre est le premier s'il n'est le seul. D'ailleurs, il faut citer le cardinal *de Richelieu* au tribunal de la justice et de l'humanité; on les a trop oubliées quand il a fallu juger des hommes en place. Il semble qu'il y ait pour eux une autre morale que pour le reste des hommes; on cherche toujours s'ils ont été grands, et jamais s'ils ont été justes; celui même qui voit la vérité, craint de la dire. L'esprit de servitude et d'oppression semble errer encore autour de la tombe des rois et des ministres. Qu'on les adore de leur vivant, cela est juste; c'est le contrat éternel du foible avec le puissant: mais la postérité sans intérêt doit être sans espérance comme sans crainte. L'homme esclave pour le présent, est du moins libre pour le passé; il peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après les lois et son cœur. Malheur sans doute au pays où après plus de cent ans il faudroit avoir encore des égards pour un tombeau et pour des cendres. » La terre de Richelieu fut érigée en sa faveur en duché-pairie au mois d'août 1631. Il fut aussi duc de Fronsac, gouverneur de Bretagne, amiral de France, abbé général de Cluni, de Citeaux, de Prémontré, etc. On a de lui: I. Son *Testament Politique*, qui se trouvoit en manuscrit dans la Bibliothèque de Sorbonne, et qui fut légué à cette bibliothèque par l'abbé *des Roches*, secrétaire du cardinal. On en trouvoit un autre exemplaire dans la Bibliothèque du roi, avec une *Relation succincte* apostillée. On n'a

découvert ce dernier exemplaire que depuis quelques années, et il n'a pu terminer la dispute que le célèbre *Voltaire* fit naître sur le véritable auteur de ce Testament. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celle de 1737, par l'abbé *de Saint-Pierre*, en deux vol. in-12; et de 1764, à Paris, en deux vol. in-8.° M. *de Foncemagne* qui a dirigé cette nouvelle édition, tâche de prouver l'authenticité de ce Testament, dans une Préface écrite avec beaucoup de précision et de netteté. On peut voir ce que le poëte déjà cité lui a répondu dans ses *Nouveaux Doutes* sur ce livre. Le résumé de cette réponse est que le Testament est plein d'anachronismes, d'erreurs sur les pays voisins, de fausses évaluations, etc; que dans un livre sur la manière de gouverner, il n'est pas dit un mot sur plusieurs points importans de l'administration, ni sur la manière de se conduire dans la guerre qu'on avoit à soutenir; qu'on pousse l'ignorance jusqu'à dire que la France avoit plus de ports sur la Méditerranée que la monarchie Espagnole; que divers littérateurs convaincus des méprises dont cet ouvrage fourmille, n'ont pu l'attribuer à un grand politique; que l'opinion de l'auteur des *Nouveaux Doutes*, loin d'être un paradoxe, est celle d'*Auberi* historiographe du cardinal *de Richelieu*, et pensionnaire de la duchesse d'*Aiguillon* sa nièce; de *Gui Patin*, de l'abbé *Richard*, de *le Vassor*, d'*Ancillon*, de *Vigneul Marville* ou de l'auteur qui s'est caché sous ce nom; de *le Clerc*, de *la Monnoie*; quelle autorité plus forte que celle d'*Auberi* qui écrivoit sous les yeux de la nièce du cardinal, de sa nièce chérie, dépositaire de tous ses sentimens et de tous ses papiers? Cette nièce ne lui auroit-elle pas fait voir ce fameux Testament? ne lui auroit-elle pas dit: *Comment oubliez-vous un ouvrage si intéressant, si public et qu'on croit si glorieux pour mon oncle?* Non-seulement *Auberi* ne parle point de ce Testament dans l'*Histoire de Richelieu*; mais il en révoque en doute l'authenticité dans celle de *Mazarin*. Quoi qu'il en soit, ceux qui l'ont cru du cardinal *de Richelieu*, l'ont trouvé également profond et savant. Le brillant écrivain qui l'a enlevé à ce ministre, en pense d'une manière moins favorable. Il dit « que la patience du lecteur peut à peine achever de le lire, et qu'il seroit ignoré, s'il avoit paru sous un nom moins illustre. » (*Voyez* Bourzéis). Un grand roi, surpris de son acharnement contre cette production, lui envoya de jolis vers, qui auroient dû modérer sa vivacité. Ils ne seront pas déplacés ici, puisqu'ils serviront à faire connoître le jugement qu'on doit porter de l'ouvrage du *Ximenès* de la France.

Quelques vertus, plus de foiblesses,
Des grandeurs et des petitesses,
Sont le bizarre composé
Du Héros le plus avisé.
Il jette des traits de lumière;
Mais cet astre dans sa carrière
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus profond s'éclipse;
Richelieu fit son Testament,
Et *Newton* son Apocalypse.

II. *Méthode des Controverses* sur tous les points de la Foi, in-4.° Cet ouvrage solide, un des meilleurs en ce genre, avant que *Bossuet*, *Nicole* et *Arnaud* eussent écrit contre les Calvinistes,

fut le fruit de sa retraite à Avignon. III. Les *Principaux points de la Foi Catholique défendus*, etc. *David Blondel* a répondu à cet ouvrage. « Le cardinal *de Richelieu*, après avoir soumis les Calvinistes par les armes, dit l'abbé *de Choisi*, avoit formé le dessein de les gagner par la douceur. Il songeoit pour cela à donner aux principaux ministres des pensions, qui leur ôtassent la peur de mourir de faim, et à tenir ensuite des conférences publiques, où l'on ne se serviroit pour preuves que des autorités de l'Écriture-Sainte, sans y admettre la tradition. Il étoit assez bon théologien ; mais il avoit le talent suprême de se faire aider, et n'épargnoit rien pour avoir des extraits fidelles des bons auteurs Hébreux, Grecs et Latins sur toutes les matières qu'il vouloit traiter. Il ne confia son dessein qu'à un Père de l'Oratoire nommé *du Laurent*, qui avoit été ministre dans sa jeunesse. *Je ne veux me servir*, lui disoit-il, *ni de Docteurs de Sorbonne, qui avec leur scolastique, ne sont bons que contre les anciens Hérétiques ; ni des Pères de l'Oratoire, abymés dans les mystères ; ni des Jésuites, ennemis trop déclarés contre les Calvinistes. Il ne faut leur parler d'abord que de la pure parole de Dieu : ils nous écouteront, et pourvu qu'ils nous écoutent, ils sont à nous.* Le cardinal ne put travailler à ce beau dessein que les deux dernières années de sa vie, qui furent traversées de tant d'affaires et de maladies qu'il fut obligé d'en demeurer au simple desir. » IV. *Instruction du Chrétien*, in-8° et in-12. V. *Perfection du Chrétien*, in-4° et in-8.° VI. Un *Journal* très-curieux, in-8° et en deux vol. in-12. VII. Ses *Lettres*, dont la plus ample édition est de 1696, en deux vol. in-12. Elles sont intéressantes ; mais ce recueil ne les renferme pas toutes : on en trouve d'autres dans le *Recueil* des diverses pièces pour servir à l'Histoire, etc. in-folio, de *Paul Hay*, sieur *du Châtelet*. VIII. Des *Relations*, des *Discours*, des *Mémoires*, des *Harangues*, etc. IX. On lui attribue l'*Histoire de la Mère et du Fils*, qui a paru en 1731, en deux vol. in-12, sous le nom de *Mézerai*. X. On sait qu'il a travaillé à plusieurs pièces dramatiques. Il a fait en partie, la tragi-comédie de *Mirame*, qui est sous le nom de *Saint-Sorlin* ; et il a fourni le plan et le sujet de trois autres comédies : les *Tuileries*, représentée en 1653 ; l'*Aveugle de Smyrne* ; et la comédie héroïque, intitulée *Europe*, composée pendant sa dernière maladie. Le cardinal *de Richelieu* peut être regardé comme le père de la tragédie et de la comédie Françoise, par la passion qu'il a témoignée pour ce genre de poésie, et par les faveurs dont il combloit les poëtes qui s'y distinguoient. On rapporte qu'il faisoit composer quelquefois les Pièces de théâtre par cinq auteurs, distribuant à chacun un acte, et achevant par ce moyen, une pièce en moins d'un mois. Ces cinq personnes étoient *Boisrobert*, *Pierre Corneille*, *Colletet*, *de l'Étoile* et *Rotrou*. La réunion de cinq auteurs si inégaux en mérite, prouve que *Richelieu* étoit un amateur sans goût, et qui payoit aussi bien le bon que le mauvais. Il prenoit l'enflure pour le sublime, et les idées gigantesques, les sentimens

outrés, pour l'expression de la belle nature. (*Voyez* I. COLLETET, MAYNARD, MÉZERAI.) Ses livres et ses vers, si l'on excepte sa *Méthode des Controverses*, et son *Testament*, qui est d'ailleurs assez mal écrit, et auquel d'autres écrivains ont sans doute mis la main, sont aujourd'hui le rebut des bibliothèques. A quelque teinture de théologie scolastique près, il ne savoit pas grand'chose, quoiqu'il se piquât de tout savoir et d'exceller en tout, même à monter à cheval. *Voyez* sa *Vie* par *Jean le Clerc*, qui, avec le *Journal* de ce cardinal et diverses autres Pièces, forme cinq vol. in-12, 1753; l'*Histoire de Louis XIII* par *le Vassor*; et le *Tableau de la vie et du gouvernement des Cardinaux* Richelieu *et* Mazarin, *représenté en diverses Satires et Poésies*, Cologne, 1694, in-12.

V. PLESSIS duc DE RICHELIEU, (Louis-François Armand du) maréchal de France, de l'académie Françoise et de celle des Sciences, naquit à Paris le 13 mars 1696. Sa mère le mit au monde après sept mois de grossesse. Il lutta quelque temps contre la mort, et fut conservé dans une boîte de coton. Présenté à la cour en 1716, il y fit la plus grande sensation par les graces de son âge et de sa figure, par la vivacité de son esprit, et par quelques saillies heureuses. Les malins parlèrent bientôt des préférences marquées que lui donnoit la duchesse *de Bourgogne*. Ses *Enfantillages*, comme on les appeloit à la cour, furent mal interprétés; et l'*aimable poupée*, (c'est ainsi que les courtisans nommoient le duc) fut mise à la Bastille. Il ne sortit de cette prison que pour se rendre auprès du maréchal *de Villars* dont il devint aide de camp. Le jeune duc ayant beaucoup de conformité avec son général, ne put que lui être agréable; *Villars* retrouvoit en lui ses manières libres et hardies, sa vivacité brillante et une certaine audace fanfaronne. Après la mort de *Louis XIV*, *Richelieu* fut admis à la cour du régent et partagea ses plaisirs. Une tracasserie de société l'ayant forcé de se battre en duel avec le comte *de Gacé*, il fut blessé et conduit de nouveau à la Bastille; d'où il ne sortit que pour y rentrer encore lorsque la conspiration de *Cellamare* eut éclaté. *Richelieu* étoit accusé d'être entré dans les projets de cet ambassadeur Espagnol, peu favorables au régent. Deux princesses rivales, Mlle *de Charolois*, et Mlle *de Valois*, fille du duc *d'Orléans*, se réunirent pour obtenir sa liberté. Cette troisième détention de *Richelieu* laissa dans son ame un souvenir profond; sans abandonner les plaisirs et les petites intrigues, il chercha à se rendre utile dans les grandes. Il n'avoit que vingt-quatre ans lorsque l'académie Françoise l'appela dans son sein; cependant il n'avoit encore écrit que des billets doux, et ne savoit pas parfaitement l'orthographe; mais *Fontenelle*, *Campistron* et *Destouches* lui firent chacun un discours de réception dont il choisit les principaux traits qu'il débita. On dit que le soir même trois belles le récompensèrent de l'éloquence de ces trois auteurs. *Richelieu* parut au siége de Philipsbourg et y montra beaucoup de valeur. Dans la bataille d'Ettingen il eut un cheval tué sous lui; tout le régiment qu'il commandoit périt

dans la retraite; lui seul ferma l'arrière-garde, passa le Mein le dernier de tous, et se trouva assez heureux pour ne pas recevoir la moindre blessure. On lui dut le succès de la bataille de Fontenoy, par le conseil qu'il donna de faire attaquer la colonne Angloise par la maison du roi; et lui-même se mettant à sa tête rompit le bataillon ennemi. A Raucoux et à Lawfelt il cueillit de nouveaux lauriers. Lorsque le mariage du dauphin avec la princesse de Saxe eut été résolu en 1746, il fut nommé ambassadeur à Dresde, et y étala beaucoup de magnificence. L'année d'après, ayant été envoyé à Gênes comme général et plénipotentiaire, il contribua au salut de cette république qui lui décerna une statue placée dans le sénat. Envoyé à Vienne, rien ne fut si magnifique que son entrée dans cette capitale de l'Autriche; il fit ferrer d'argent tous les chevaux de sa suite, mais de manière qu'ils pussent perdre leurs fers dans le trajet et que le peuple en profitât. Ce luxe désordonné, toujours payé par la nation qu'on est chargé de représenter, étoit le véritable emblême du désordre qui commençoit à régner alors dans les finances de France. A son retour, il porta le même faste à Bordeaux dont il fut nommé gouverneur, et dans sa maison de Genevilliers embellie par *Servandoni*, et devenue le rendez-vous de tous les plaisirs. On admiroit sur-tout dans les jardins une glacière surmontée d'un temple élégant, où, au milieu des chaleurs de l'été, on jouissoit de la plus agréable fraîcheur. *Richelieu* eut le malheur de tuer un homme à la chasse; aussitôt il en montra le plus vif regret, combla de biens la famille de celui-ci, abandonna pour toujours la chasse qu'il aimoit, et vendit Genevilliers qui avoit été le théâtre de cet accident. La guerre s'étant allumée en 1756 entre les François et les Anglois, *Richelieu* élevé au grade de maréchal de France, se rendit devant l'isle de Minorque et mit le siége devant Mahon. Les soldats François peu accoutumés à l'excellence du vin, s'enivroient tous les jours et manquoient à la discipline; le maréchal par un mot sut les rendre sobres. Il fit mettre l'armée sous les armes, et passant dans tous les rangs, il dit: « Soldats, je vous déclare que ceux qui s'enivreront désormais n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut. » Lui-même dans les jours d'action donnoit l'exemple de la plus grande intrépidité, y réunissoit après le combat la politesse pour les généraux ennemis, et les soins de l'humanité dûs aux vaincus. Après la prise de Mahon, *Richelieu* dirigea la guerre de Hanovre, et triompha malgré les obstacles élevés contre lui par Mad. *de Pompadour*. Il avoit encouru sa haine pour avoir refusé d'unir son fils à la fille de la favorite. Lorsque celle-ci lui proposa cette alliance, *Richelieu* lui répondit « qu'elle lui faisoit beaucoup d'honneur, mais que son fils ayant celui d'être allié à l'empereur, il croyoit devoir la prévenir de cette alliance. » L'armée combinée, commandée par le duc *de Cumberland* fut forcée de capituler à Closter-Seven près de l'Elbe, mais celui-ci fit une grande faute en changeant cette capitulation qui devoit être purement militaire, en une convention politique dont l'exécution dépendroit de la ratification

des parties intéressées. Il en fit de plus grandes encore en favorisant la maraude et en donnant au soldat l'exemple de l'avidité et des extorsions. On connoît son *Pavillon de Hanovre*, bâti du fruit des contributions levées dans ce pays. Le maréchal *de Richelieu* étoit gouverneur et commandant en Guienne depuis 1755, et il devint doyen des maréchaux de France en 1781. Au goût le plus effréné des plaisirs, il y réunit cet orgueil dangereux qui cherche à multiplier les séductions. « La vanité, a-t-il écrit, entre pour beaucoup dans la jouissance : on vante sa conquête ; elle satisfait l'amour propre, et cette prétendue gloire semble ajouter au plaisir. » Avec les mœurs les plus dissolues, un agrément perfide dans l'esprit, l'habitude de jeter un ridicule amer sur les vertus privées, il contribua à corrompre les mœurs de la capitale, et devint le chef de ces *Agréables*, « qui, comme le dit *la Harpe*, se croient une grande supériorité d'esprit pour avoir érigé le libertinage en principe et fait une science de la dépravation. Ils ne se doutent pas que cette prétendue science, en mettant même toute morale à part, est le comble de la sottise et de la duperie. Car qu'y a-t-il de plus sot que de se faire un travail sérieux et une étude pénible de ce qui pour les autres est un plaisir ou du moins un amusement ? La belle découverte que de se défendre d'aimer aucune femme, et de se faire une loi de les tromper toutes ! Le plus habile intrigant dans ce genre peut-il se flatter d'avoir autant de plaisir qu'un homme franchement amoureux ? Quel est celui du fat ? la vanité ; mais comparée aux autres, cette jouissance n'est-elle pas un plaisir de dupe. » *Richelieu*, à part ses mœurs corrompues, étoit plein d'activité, d'ambition et de qualités brillantes. Par lui, l'histoire pourra juger ses contemporains, la cour où il vécut et son siècle. Sur la fin du règne de *Louis XV*, il devint le flatteur assidu de Mad. *Dubary*, et n'en donna pas moins souvent au monarque d'utiles conseils. On peut en citer cet exemple : Le ministre *Saint-Florentin* vouloit proscrire de nouveau les Protestans dans le Languedoc ; le favori éclaira le monarque, et empêcha les excès de l'intolérance. Sous *Louis XVI*, dont les mœurs étoient plus austères, *Richelieu* eut peu de crédit ; mais son grand âge, sa renommée et des reparties toujours heureuses, l'empêchèrent d'être dédaigné. Lié intimément avec *Voltaire*, il prit une partie de l'esprit léger et mordant de ce dernier, et finit à 92 ans son active carrière, le 8 août, 1788. Marié trois fois et sous trois règnes différens, il épousa en 1713, sous *Louis XIV*, Mlle *de Noailles* ; en 1734, sous *Louis XV*, la princesse de *Guise-Lorraine* ; et en 1780, sous *Louis XVI*, Mad. *de Roth*. On a publié sa *Vie privée*, 1791, trois vol. in-8°, et ses *Mémoires*, 1790, 9 vol. in-8.° La singularité de son caractère et de sa destinée, ses succès en différens genres, son courage, l'éclat de ses galanteries, ses ambassades et ses services militaires, rendent très-intéressante la longue vie d'un homme qui sut plaire à la cour de *Louis XIV*, jouir de la faveur de *Louis XV*, et vit le *Dauphin*, fils de *Louis XVI*. Il ne devoit pas aimer les prisons

royales, où il s'étoit fait enfermer trois fois; cependant lorsqu'il fut commandant du Languedoc et gouverneur de Guienne, il abusa de ces mêmes lettres de cachet qu'il avoit maudites, et se permit plusieurs actes d'autorité arbitraire. On peut lui reprocher encore d'avoir trop protégé dans ses gouvernemens les folies licencieuses des héroïnes de théâtre, et les folies ruineuses du jeu et du luxe. L'ambition ne lui fit jamais négliger les plaisirs; il s'y livra jusqu'à la débauche, méprisant les convenances, et abusant de son pouvoir pour favoriser ses vices. Le don de séduire le suivit jusqu'à son dernier âge; et ce qu'il y a de singulier, c'est que la plupart des femmes qu'il avoit trompées ou quittées, continuèrent de l'aimer ou du moins de le trouver aimable. Tel est le résultat de sa longue carrière, donné par son historien. « Avec la bravoure, les talens et le bonheur qui font un grand général; avec l'esprit, l'adresse et la connoissance des hommes qui peuvent faire un grand homme d'état; avec tout ce qu'on peut posséder de graces et d'amabilité, le maréchal *de Richelieu* ne voulut être et ne fut qu'un courtisan. »

I. PLOT, (Sigismond) porta l'art de l'imprimerie à Sienne dans le XVe siècle, et publia le *Florus* sans date, et les *Epîtres* de *Cicéron* qui portent celle de 1489.

PLUQUET, (François-André) né à Baïeux le 14 juillet 1716, embrassa l'état ecclésiastique, et quitta un canonicat dans la cathédrale pour venir professer l'histoire à l'université de Paris. Ses leçons furent suivies, et *Pluquet* justifia sa réputation par de bons écrits. Homme vertueux, ami sûr, ennemi de la flatterie et de la dissimulation, on lui reprocha quelquefois un peu de brusquerie et de dureté. Il est mort d'apoplexie le 18 septembre 1790. Ses ouvrages sont: I. *Examen du Fatalisme*, 1757, trois vol. in-12. L'auteur combat avec force cette erreur ancienne qui fait encore l'un des principaux dogmes des religions de l'Orient. II. *Dictionnaire des Hérésies*, 1762, 2 volumes in-8.° Il offre une logique saine, un jugement impartial, un savoir profond. Nous en avons cité plusieurs fragmens dans ce Dictionnaire. III. *De la Sociabilité*, 1767, 2 vol. in-12. *Pluquet* combat dans cet ouvrage le système de *Hobbes*, et prouve que l'homme naît bienfaisant et religieux. IV. *Livres classiques* de l'empire de la Chine, 1784, 7 vol. in-12. C'est une traduction du recueil du P. *Noël*, précédé d'un discours bien écrit sur la morale des Chinois. V. *Traité* philosophique et politique sur le luxe, 1786, 2 vol. in-12.

II. POCOCKE, (Richard) docteur en théologie, né à Southampton en 1704, posséda divers bénéfices, et finit par être successivement évêque d'Ossory et de Meath. En 1737 il entreprit le voyage du Levant, après avoir recueilli dans son cabinet toutes les connoissances qui pouvoient le lui rendre plus utile et plus agréable. De retour dans sa patrie en 1742, il en publia la relation en 3 vol. 1743-1745. On avoit commencé d'en publier une traduction en françois, en 7 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Le ton de *Pococke* est

beaucoup plus sec que celui de *Tournefort;* et il n'a pas l'art comme celui-ci de choisir les détails intéressans. Ce sont des descriptions du local exactes, mais sèches. Il n'oublie pas cependant de faire connoître les mœurs, quoiqu'il n'ait pas le talent de les peindre avec agrément et avec énergie. Il mourut d'apoplexie en septembre 1765.

POERSON, (Charles) peintre, mort à Paris en 1660; et son fils *Charles-François* mort en 1725, à 73 ans, ont laissé quelques bons Tableaux. Le père étoit de Lorraine.

I. **POIRIER**, (Claude) habile sculpteur Parisien, mort à Varsy diocèse d'Auxerre en 1729, à 73 ans, orna de ses ouvrages les jardins de Marly et de Versailles.

II. **POIRIER**, (Germain) né à Paris, en 1724, fit profession dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur en 1740, et la quitta en 1769. Il fut l'un des coopérateurs de l'*Art de vérifier les dates*, et donna en 1767, avec D. *Précieux* le onzième volume de la nouvelle *collection* des historiens des Gaules et de la France, commencée par D. *Bouquet*. Ce volume est précédé d'une savante préface de 243 pages, où les éditeurs ont recueilli tous les traits curieux et intéressans, répandus dans ce tome et dans le précédent. *Poirier* étoit de l'Institut national. Il est mort au commencement de 1803, âgé d'environ 80 ans. C'étoit un savant communicatif, et très-instruit de tout ce qui regardoit le moyen âge. « C'est sur-tout, a dit M. l'abbé *Sicard*, l'ame simple et bonne de *Poirier*, ce caractère toujours égal et fait pour les doux ces vertus, cette franchise ingénue, cette droiture, cet amour pour la vérité, cette timidité naturelle qui cachoit tant de connoissances, et qui ne lui permettoit pas de se replier sur lui-même pour y jeter un regard de complaisance.... Voilà sur-tout ce qui le rendoit recommandable, et ce qui est bien plus rare que le savoir. Aussi personne n'étoit moins content de lui-même, et plus content des autres. Nul n'étoit plus ami de la sagesse, et plus indulgent envers ceux qui avoient le malheur de n'en pas connoître le charme et toute la puissance. »

VII. **POISSON**, (N.) marquis de Menars et de Marigni, frère de la célèbre marquise de *Pompadour*, avoit acquis dès sa jeunesse des connoissances assez approfondies en géométrie et en architecture. Désigné pour remplacer M. de *Tournehem*, ordonnateur général des bâtimens du roi, il voyagea en Italie, et s'y fit accompagner par l'architecte *Soufflot*, le célèbre graveur *Cochin* et l'abbé *le Blanc*. De retour de ce voyage, il obtint la surintendance des bâtimens. Alors, il augmenta les prix des tableaux d'histoire à l'académie de Peinture, fixa une somme annuelle pour faire sculpter les statues des grands hommes François, régénéra l'architecture publique, et fit venir *Soufflot* de Lyon pour lui confier la construction de Sainte-Geneviève. En 1755, *Marigni* reçut le cordon bleu et fut nommé secrétaire de cet ordre. Il voulut achever le Louvre; mais les dépenses nécessaires pour la guerre ne le lui permirent pas. La seule construction qu'il y put

faire, c'est le guichet qui porte son nom. Dégoûté des tracasseries que lui suscita l'abbé *Terray*, il se retira en 1773 dans l'une de ses terres, sans desir de revoir la cour, au milieu de l'amitié et des artistes dont il fut l'ami plus encore que le protecteur. Il mourut en 1781.

POISSONNIER, (Pierre-Isaac) né à Dijon le 5 juillet 1720, étudia la médecine, et fut nommé en 1746 professeur de la faculté de Paris. Ce fut l'un des premiers qui ouvrit un cours de chimie dans la capitale. En 1758 il fut envoyé par le gouvernement à l'impératrice de Russie *Elizabeth*, qui l'avoit demandé à la cour de France, pour veiller sur sa santé. Pendant son séjour à Pétersbourg, il s'occupa beaucoup de l'expérience sur la congélation du mercure; et à son retour en France, il fut couvert de titres honorables et de récompenses. Associé libre de l'académie des Sciences, premier médecin des armées, inspecteur général de la médecine dans les colonies, il obtint outre le traitement de ces diverses places, une pension de 12,000 liv. *Poissonnier* pendant la révolution, fut enfermé dans la prison de Saint-Lazare avec toute sa famille. Rendu à la liberté après la chute de Robespierre, il succomba à de douloureuses infirmités le 25 fructidor an 7 (1797), à l'âge de 79 ans. Ses ouvrages sont : I. Les tomes 5 et 6 du *Cours de chirurgie*, dicté par *Col de Villars*. Ils renferment un bon traité des fractures et luxations, 1749, in-8.° II. *Essai* sur le moyen de dessaler l'eau de la mer, 1763. Ce moyen réussit d'après les expériences qui furent faites. III. *Traité* des fièvres de Saint-Domingue, 1763, in-8.° IV. *Autre* sur les maladies et la nourriture des gens de mer, 1780, 2 vol. in-8.° V. *Abrégé d'Anatomie*, 1783, deux vol. in-12. Il est destiné aux élèves en chirurgie pour la marine.

* POIVRE, (N.) ancien intendant des isles de France et de Bourbon, naquit à Lyon en 1715. Il entra d'abord dans la congrégation des Missionnaires étrangers. On l'envoya à la Chine, qu'il parcourut en grande partie avec les yeux d'un philosophe. Avant d'arriver à Canton, il reçut une lettre en chinois qu'on lui dit être de recommandation. Elle étoit au contraire d'un Chinois offensé par un Européen, et qui croyant ce dernier porteur de la lettre, le dénonçoit à sa nation comme un coupable dont il avoit à se plaindre et qui méritoit la mort. *Poivre* rempli de confiance présenta la lettre au premier mandarin, et fut mis en prison. Là, il apprit assez de la langue chinoise pour se défendre. Le vice-roi touché de son ingénuité et convaincu de son innocence, devint son ami et son protecteur. En revenant en Europe, le vaisseau qu'il montoit fut attaqué par un bâtiment Anglois de l'escadre de l'amiral *Barnet*, et dans le combat il eut un bras emporté par un boulet de canon. En se voyant un bras de moins, le premier mot qu'il prononça fut : *Je ne pourrai plus peindre*. Cet accident malheureux l'obligea de renoncer à l'état ecclésiastique. La compagnie des Indes à laquelle il s'étoit fait connoître comme un homme actif et intelligent, le choisit en 1749 pour établir une nouvelle bran-

che de commerce à la Cochinchine. Il montra dans cette entreprise des talens supérieurs et la probité la plus délicate. De retour à l'isle de France, il déposa dans les magasins de la compagnie jusqu'aux présens particuliers qu'il avoit reçus, et il écrivit aux directeurs : « Je vous ai remplacé tel objet de mon argent, parce qu'on me l'a volé par ma faute, et qu'il n'est pas juste que vous en supportiez la perte. » Ayant réussi dans cette entreprise, il fut envoyé en 1766 par le duc de *Choiseul* aux isles de France et de Bourbon pour faire fleurir ces deux colonies. Le nouvel intendant remplit parfaitement les vues du ministère. Il fit naître dans ces isles l'amour de l'agriculture et des arts. Pour les approvisionner plus promptement, il tira de Madagascar une quantité immense de troupeaux. Il forma une pépinière de tous les arbres utiles ; il naturalisa l'arbre à pain, et après beaucoup de peines et de dangers, la culture du giroflier et du muscadier. De retour en France, il alla mourir à Lyon sa patrie le 6 janvier 1786, d'une hydropisie de poitrine, dans sa 67e année. Homme d'état et homme de bien, il unit les qualités de l'ame et les dons de l'esprit. Observateur judicieux et écrivain philosophe, il a laissé quelques ouvrages courts, mais pleins et bien écrits ; tels sont : I. *Voyage d'un Philosophe*, in-12, qui renferme des observations sur les mœurs, les arts et l'agriculture des peuples de l'Asie et de l'Afrique. II. Un *Mémoire* sur la préparation et la teinture des soies. III. Des *Remarques* sur l'histoire et les mœurs de la Chine. IV. Des *Discours* prononcés aux habitans des isles de France et de Bourbon. V. Quelques autres ouvrages manuscrits dans le porte-feuille de l'académie de Lyon, dont il étoit membre. *Poivre* avoit obtenu du gouvernement une pension de 12,000 livres et le cordon de *St-Michel*.

* POLIGNAC, (Melchior de) vit le jour au Puy-en-Velay le 11 octobre 1661, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il étoit nourri à la campagne. Sa nourrice qui étoit fille, et qu'une première faute n'avoit pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put long-temps cacher, frappée de tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, et disparut après avoir porté l'enfant sur un fumier où il passa toute la nuit. Heureusement c'étoit dans la belle saison ; on le trouva le lendemain sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Le jeune *Polignac* fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui le destinoit à l'état ecclésiastique. Il fit ses humanités au collége de Louis-le-Grand, et sa philosophie à celui d'Harcourt. *Aristote* régnoit toujours dans les écoles. *Polignac* l'étudia par déférence pour ses maîtres ; mais il se livra en même temps à la lecture de *Descartes*. Instruit de ces deux philosophies si différentes, il soutint l'une et l'autre dans deux Thèses publiques et en deux jours consécutifs, et réunit les suffrages des partisans des rêveries anciennes et de ceux des chimères modernes. Les Thèses qu'il soutint en Sorbonne vers 1683, ne lui firent pas moins d'honneur. Répandu dès-lors dans les meilleures sociétés de Paris,

il y plut infiniment. « C'est un des hommes du monde, écrivoit Mad. *de Sévigné*, dont l'esprit me paroît le plus agréable. Il sait tout, il parle de tout; il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance qu'on peut souhaiter dans le commerce. » Le cardinal *de Bouillon* enchanté des agrémens de son esprit et de son caractère, le prit avec lui lorsqu'il se rendit à Rome après la mort d'*Innocent XI*. Il l'employa non-seulement à l'élection du nouveau pape *Alexandre VIII*, mais encore dans l'accommodement qu'on traitoit entre la France et la cour de Rome. L'abbé *de Polignac* eut occasion de parler plusieurs fois au pontife, qui lui dit dans une des dernières conférences : *Vous paroissez toujours être de mon avis, et à la fin c'est le vôtre qui l'emporte.* Les querelles entre la tiare et la cour de France étant heureusement terminées, le jeune négociateur vint en rendre compte à *Louis XIV*. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui : *Je viens d'entretenir un homme et un jeune homme, qui m'a toujours contredit et qui m'a toujours plu.* Ses talens parurent décidés pour les négociations. Le roi l'envoya ambassadeur en Pologne l'an 1693. Il s'agissoit d'empêcher qu'à la mort de *Jean Sobieski* près de descendre au tombeau, un prince dévoué aux ennemis de la France n'obtînt la couronne de Pologne, et il falloit la faire donner à un de la maison de France. Le prince *de Conti* fut élu par ses soins : mais diverses circonstances ayant retardé son arrivée en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, et fut obligé de se rembarquer. L'abbé *de Polignac* contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port, où il s'occupa uniquement des belles-lettres, des sciences et de l'histoire. Il y étoit encore lorsque le duc d'*Anjou* fut appelé au trône d'Espagne. Il écrivit alors à *Louis XIV* : *Sire, si les prospérités de Votre Majesté ne mettent point fin à mes malheurs, du moins me les font-elles oublier.* L'abbé *de Polignac* fut rappelé peu de temps après, et reparut à la cour avec plus d'éclat que jamais. Il fut envoyé à Rome en qualité d'auditeur de Rote, et il n'y plut pas moins à *Clément XI* qu'il avoit plu à *Alexandre VIII*. De retour en France en 1709, il fut nommé plénipotentiaire avec le maréchal *d'Uxelles*, pour les conférences de la paix, ouvertes à Gertruidenberg. Ces deux négociateurs en auroient fait une avantageuse, si elle avoit été possible. La franchise du maréchal étoit tempérée par la douceur et la dextérité de l'abbé, le premier homme de son siècle dans l'art de négocier et de bien dire. Tout l'art des négociateurs fut inutile. Dans une des conférences, *Buys* chef de la députation Hollandoise, interrompit la lecture des articles préliminaires en disant : NON DIMITTETUR PECCATUM, NISI RESTITUATUR ABLATUM. L'abbé *de Polignac* indigné, ne put s'empêcher de dire : *Messieurs, vous parlez bien comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre.* Il fut plus heureux au congrès d'Utrecht en 1712 ; mais les plénipotentiaires de Hollande s'appercevant qu'on leur cachoit quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvoient se préparer à sortir de leur pays. L'abbé *de Polignac* qui n'avoit pas oublié le

ton altier avec lequel ils lui avoient parlé aux conférences de Gertruidenberg, leur dit : *Non, Messieurs, nous ne sortirons pas d'ici ; nous traiterons chez vous, nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous.* Ayant obtenu peu de temps avant la nomination du roi *Jacques* au cardinalat, il étoit dès-lors cardinal *in petto*. Mais quoique tout le monde sût en Hollande qui il étoit, il ne portoit ni titre, ni habits ecclésiastiques ; il étoit vêtu en séculier, et on l'appeloit le comte de *Polignac*. Ce fut dans cet état et sous cet *incognito* qu'il suivit toutes les négociations d'Utrecht, jusqu'au moment de la signature du traité. Mais alors il déclara qu'il ne lui étoit pas possible de signer l'exclusion du trône d'un monarque à qui il devoit le chapeau : il se retira et vint jouir à la cour de France des honneurs de la pourpre romaine : honneurs qui furent accompagnés l'année d'après de la charge de maître de la chapelle du roi. Après la mort de *Louis XIV*, il se lia avec les ennemis du duc d'*Orléans*, et ces liaisons lui valurent une disgrace éclatante. Il fut exilé en 1718 dans son abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. Les moines de son abbaye furent un peu intimidés en le voyant arriver dans leur monastère ; mais ils pleurèrent quand il les quitta. La plupart étoient peu capables de juger de son mérite en qualité de bel esprit et de savant ; mais ils l'avoient trouvé doux, indulgent, aimable ; et loin de les piller comme tant d'autres abbés commendataires, il avoit embelli leur église et réparé leur maison. *Innocent XIII* étant mort en 1724, le cardinal *de Polignac* se rendit à Rome pour l'élection de *Benoît XIII*, et y demeura huit ans chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch en 1726, et à une place de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1732, il reparut cette année en France, et y fut reçu comme un grand homme. Il mourut à Paris le 10 novembre 1741, dans sa 81e année, avec une grande réputation. Le cardinal *de Polignac* étoit un de ces esprits faciles, qui embrassent tout et qui saisissent tout. Les sciences et les arts, les savans et les artistes, lui étoient chers. Sa conversation étoit douce, amusante et infiniment instructive, comme on peut le juger par tout ce qu'il avoit vu dans le monde et dans les différentes cours de l'Europe. Le son de sa voix, la grace avec laquelle il parloit et prononçoit, achevoient de mettre dans son entretien une espèce de charme qui alloit presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connoissances s'y montroit, mais sans dessein ni de briller, ni de faire sentir sa supériorité. Il étoit plein d'égards et de politesse pour ceux qui l'écoutoient, et s'il aimoit à se faire écouter, on se plaisoit encore plus à l'entendre. Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre ou sur une date, sur un passage d'auteur ou sur un fait ; quelque éloigné ou détourné qu'il pût être, elle le servoit constamment et avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours. Quoique le cardinal *de Polignac* aimât les bons mots et qu'il en dît souvent, il ne pouvoit souffrir la médisance. Un seigneur étranger attaché au service d'Angleterre, et qui vivoit à Rome sous la protection de la France, eut

un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la religion et sur la personne du roi *Jacques*. Le cardinal lui dit avec un sérieux mêlé de douceur : *J'ai ordre, Monsieur, de protéger votre personne, mais non pas vos discours....* Son goût pour les beaux arts lui fit former sous le pontificat de *Benoît XIII*, un projet bien digne d'un homme aussi passionné que lui pour l'antiquité. Il n'ignoroit point que pendant les guerres civiles qui troublèrent les plus beaux jours de la république Romaine, le parti qui prévaloit ne manquoit jamais de jeter dans le Tibre toutes les statues et les trophées élevés à l'honneur du parti opposé. Quelquefois on les brisoit ou on les mutiloit auparavant; mais pour l'ordinaire on les y jetoit dans leur entier. *Ils y sont donc encore*, disoit-il, *car assurément on ne les a point retirés, et le fleuve ne les a point emportés.* Il avoit imaginé de détourner pendant quelques jours le cours du Tibre, et de faire fouiller l'espace de trois quarts de lieue. Il auroit fallu creuser un peu avant, parce que les bronzes et les marbres ont dû s'enfoncer. Si *Polignac* avoit été assez riche pour l'entreprendre à ses frais, le pape qui l'aimoit lui auroit accordé toutes les permissions nécessaires. Mais ses revenus étoient absorbés par ses dépenses; il n'eut jamais d'ordre dans ses affaires personnelles; et à sa mort il laissa beaucoup de dettes. Nous avons de ce célèbre cardinal un Poëme sous ce titre: *Anti-Lucretius seu De Deo et Naturâ, libri IX*, publié en 1747, in-8° et in-12, par l'abbé *de Rothelin*, et traduit en italien par le P. *Ricci* Bénédictin, et élégamment en françois par *Bougainville*, 2 vol. in-8.° L'objet de cet ouvrage est de réfuter *Lucrèce*, et de déterminer contre ce précepteur du crime et ce destructeur de la Divinité, en quoi consiste le souverain bien, quelle est la nature de l'ame; ce que l'on doit penser des atomes, du mouvement, du vide. L'auteur en conçut le plan en Hollande, où il s'étoit arrêté à son retour de Pologne. Le fameux *Bayle* y étoit alors; l'abbé *de Polignac* le vit, et en admirant son esprit il résolut de réfuter ses erreurs. Il commença à y travailler durant son premier exil, et il ne cessa depuis d'y ajouter de nouveaux ornemens. On ne sauroit trop être étonné qu'au milieu des dissipations du monde et des épines des affaires, il ait pu mettre la dernière main à un si long ouvrage en vers, écrit dans une langue étrangère, lui qui auroit à peine fait quatre bon vers dans sa propre langue. On lui a reproché, à la vérité, d'être un peu trop diffus et trop peu varié; mais il faut avouer que dans quelques endroits, il réunit la force de *Lucrèce* à l'élégance de *Virgile.* On doit l'admirer sur-tout dans le tour heureux de ses expressions, dans l'abondance de ses images, et dans la facilité avec laquelle il exprime toujours des choses si difficiles. A l'égard de la physique de ce Poëme, l'auteur a perdu beaucoup de temps et de vers à combattre les idées de *Newton*, pour mettre à leur place les rêveries de *Descartes*. Il eût mieux fait de s'en tenir à des notions sûres et avouées. Mais il est difficile de se détacher des opinions qu'on nous a enseignées dans notre enfance; et celle du cardinal *de Polignac* avoit été imbue des

systèmes du Cartésianisme. *Voy.* sa *Vie*, Paris, 1777, 2 volumes in-12, par le P. *Faucher* Cordelier. *Laplace* a fait ces quatre vers pour son portrait :

Aux talens de Pyrée, à ceux de l'Hélicon,
***Polignac* joignant la sagesse,**
En Grèce auroit été *Platon*,
A Rome eût effacé *Lucrèce*.

Voyez ROTHELIN.

POLLUCHE, (Daniel) de la Société littéraire d'Orléans sa patrie, y naquit en 1689, et y mourut en 1768. On trouve de lui des *Dissertations sur la Pucelle d'Orléans*, dans l'*Histoire* de cette héroïne par l'abbé *Lenglet*.

I. POLUS, célèbre acteur d'Athènes, étoit contemporain de *Périclès*. L'affluence des spectateurs fut si grande lorsqu'il jouoit, qu'il gagnoit un talent par jour; mais il fit le plus généreux usage de sa fortune en la distribuant en bienfaits.

* POMBAL, (Sébastien-Joseph CARVALHO comte d'Oeyras, marquis de) né en 1699 d'*Emmanuel de Carvalho*, gentilhomme de Soure, bourg de Portugal dans le territoire de Coimbre. Il fut envoyé dans l'université de cette ville pour y faire son cours de droit, mais il se dégoûta bientôt de l'étude, et prit le parti des armes. Une taille avantageuse et presque gigantesque, une figure distinguée et une force extraordinaire le rendoient propre à ce nouvel état; mais dégoûté encore de cette profession, il se retira à Soure. Il avoit su captiver le cœur d'une jeune dame de la première noblesse du royaume, nommée *Dona Teresa de Noronha Almada*, et il vint à bout de l'épouser malgré l'opposition des parens de cette dame. Il la perdit le 7 janvier 1739. Envoyé en 1745 à Vienne pour une commission secrète, il sut plaire à la jeune comtesse de *Daun*, parente du célèbre maréchal de ce nom, qu'il épousa. Il retourna peu de temps après à Lisbonne. La reine *Marie-Anne d'Autriche* qui avoit pris en affection l'épouse de *Carvalho*, s'intéressa vivement en faveur de l'époux auprès du roi, sans qu'elle pût obtenir le moindre emploi. Mais cette princesse réussit mieux auprès de son fils après la mort de *Jean V*, arrivée le 30 juillet 1750. Le nouveau roi *Joseph II*, nomma d'abord *Carvalho* secrétaire des affaires étrangères, et lui donna bientôt la plus grande part à l'administration. Les Portugais, avec de beaux ports de mer, n'avoient ni vaisseaux ni matelots; en peu de temps ils eurent, grâces au nouveau ministre, vingt frégates et dix vaisseaux de guerre. Les manufactures furent encouragées, et des étrangers appelés en Portugal pour y perfectionner les arts. Les Anglois s'étoient emparés de tout le commerce; ils continuèrent d'être bien reçus, mais ils ne purent plus vendre exclusivement ni les vins du pays ni les autres productions. L'agriculture avoit été négligée; *Pombal* la ranima par ses propres écrits et par ceux des nations étrangères qu'il faisoit traduire. L'avidité du ministre corrompit bientôt ces bienfaits. Pour se procurer de l'or et des avantages personnels, il prodigua les priviléges exclusifs et les vendit chèrement. C'étoit une Compagnie qui faisoit le commerce du Brésil, et une autre celui des Indes; c'étoit une Compagnie qui met-

loit le prix aux denrées, et qui les achetoit ensuite pour les revendre. *Pombal* avoit des vignes, des manufactures à lui ; il fit arracher les vignes des particuliers pour faire valoir les siennes ; il tracassa les autres manufactures pour assurer le débit de celles qui lui appartenoient. Les Portugais, appauvris par ces manœuvres, le furent encore plus par des impôts excessifs sur l'importation et l'exportation. *Pombal* étouffa en partie les murmures par les soins qu'il se donnoit dans les grandes parties de l'administration. Lors du tremblement de terre qui bouleversa Lisbonne en 1755, il rassura les citoyens, secourut les blessés, pourvut aux subsistances, fit tirer du milieu des décombres les effets précieux, et fit sortir cette ville immense de ses ruines par la réparation des édifices écroulés ou ébranlés, et par la construction d'un grand nombre d'autres. Il s'empara insensiblement de toute la confiance du roi, et crut son crédit assez bien établi pour oser s'opposer au mariage de la princesse héritière présomptive de la couronne, avec Dom *Pèdre* frère du roi, quoique *Jean V* eût demandé les dispenses nécessaires à Rome. Cette opposition lui fit des ennemis puissans ; son despotisme et sa hauteur ne lui en firent pas moins. Quelques grands conspirèrent contre lui et contre le roi. (*Voyez* AVEIRO.) Tous ceux qui furent soupçonnés d'être entrés dans ce complot, furent punis avec une rigueur qui tenoit de la cruauté. Le portugal fut en proie à la délation ; les prisons furent remplies de tous ceux qui étoient suspects ; quelques-uns furent envoyés en Asie et en Afrique. La noblesse qui inspiroit sur-tout des méfiances au ministre, ne put parvenir aux emplois militaires. *Pombal* se voyant généralement détesté, ne sortit plus qu'entouré de quarante gardes, l'épée nue et toujours prêts à le défendre contre les attentats de la haine. Enfin *Joseph II* étant mort en 1777, le Portugal respira, et *Pombal* fut disgracié. Les prisons furent ouvertes, et un grand nombre de victimes du caractère soupçonneux du ministre, en sortirent. Presque tous les prisonniers furent justifiés par un décret solennel du 7 avril 1781. On nomma en même temps une commission extraordinaire pour lui faire son procès ; mais le jugement n'eut pas d'exécution. *Pombal* exilé et oublié dans une de ses terres, y mourut le 8 mai 1782 dans sa 85e année. Les Jésuites renvoyés de Portugal par ce ministre, l'ont peint comme un monstre, comme un homme incapable, qui obéra l'état, qui laissa tout dépérir, et qui ne paya ni les troupes, ni ne sut en tirer parti. Les ennemis de la société l'ont représenté sous un jour bien différent ; c'étoit, si on les en croit, malgré ses défauts et ses fautes, un ministre plein de génie, actif, vigilant, le restaurateur de la discipline militaire, du commerce et de la marine, entièrement négligés avant lui. Entre deux portraits si différens comment se décider ? C'est au lecteur sage à le faire lui-même, en attendant que l'éloignement des temps calme les esprits, et que les faits rassemblés par la vérité, nous fournissent le moyen de porter un jugement juste et auquel la postérité équitable mette son sceau. Ceux que nous avons consignés dans cet article, nous

ont paru généralement avoués. En 1783 le comte d'*Oeyras* fils de *Carvalho*, se retira en Angleterre avec une pension. On a publié en 1783, en quatre vol. in-12, les *Mémoires du Marquis de* POMBAL; et ce recueil n'a pas été rédigé par l'impartialité.

POMFRET, (Jean) poëte Anglois, fils d'un curé dans le comté de Bedford, né en 1667, et mort à Londres de la petite vérole, à trente-six ans, donnoit d'heureuses espérances. Il avoit déjà publié diverses petites pièces morales ou galantes, imprimées à Londres en 1740, in-12. Quelques-unes ont été traduites en françois : telle que le *Choix de la Vie*, dont la traduction est de *Trochereau*. POMFRET avoit obtenu un bénéfice considérable; mais l'évêque de Londres, prévenu contre le poëte et la poésie, lui suscita bien des traverses.

* POMPADOUR, (Jeanne-Antoinette *Poisson*, marquise de) succéda, auprès de *Louis XV*, à la faveur de Mad. *de Châteauroux*. Elle étoit fille d'une femme entretenue et d'un paysan (ou plutôt d'un fermier) de la Ferté sous Jouare, qui avoit amassé quelque chose à vendre du bled aux entrepreneurs des vivres. Cet homme étoit alors en fuite, ayant été condamné pour quelque malversation. On avoit marié sa fille au sous-fermier *le Normand*, seigneur d'Etiole, neveu du fermier général *le Normand Tournehem*, qui entretenoit la mère. La fille étoit bien élevée, sage, aimable, remplie de graces et de talens, née avec du bon sens et un bon cœur. « Je la connois assez, dit *Voltaire* dans ses *Mémoires* qui nous fournissent ces détails. Je fus même le confident de son amour. Elle m'avouoit qu'elle avoit toujours eu un secret pressentiment qu'elle seroit aimée du roi, et qu'elle s'étoit sentie une violente inclination pour lui, sans la trop demêler. Cette idée qui auroit pu paroître chimérique dans sa situation, étoit fondée sur ce qu'on l'avoit souvent menée aux chasses que faisoit le roi dans la forêt de Senar. *Tournehem*, l'amant de sa mère, avoit une maison de campagne dans le voisinage. On promenoit Mad. *d'Etiole* dans une jolie calèche; le roi la remarquoit et lui envoyoit souvent des chevreuils. La mère ne cessoit de lui dire qu'elle étoit plus jolie que Mad. *de Châteauroux*, et le bon homme *Tournehem* s'écrioit souvent : *Il faut avouer que la fille de Mad.* Poisson *est un morceau de roi.* » Leur ambition fut bientôt satisfaite; *Louis XV* en devint amoureux; et elle fut créée marquise de Pompadour en 1745, et jouit aussitôt d'un grand crédit. Elle en usa pour favoriser les beaux arts qu'elle avoit cultivés dès son enfance. Plusieurs gens de lettres et divers artistes lui durent des pensions ou des places. Elle s'étoit formé un des beaux cabinets de Paris, en livres, en peintures, en curiosités : emploi utile de l'argent, si le sien n'avoit pas été pris en partie sur le peuple. Elle mourut à Paris en 1764, à 44 ans, avec plus de résignation qu'on ne devoit en attendre d'une femme qui avoit joui en apparence de tant de bonheur. Le jour même où elle attendoit sa dernière heure, le curé de la Magdeleine dont elle étoit paroissienne, vint l'exhorter à mourir. Comme il prenoit

songé d'elle : *Un moment, Monsieur le curé*, lui dit la marquise, *nous nous en irons ensemble*. On a publié après sa mort : I. Ses *Mémoires*, 2 vol. in-8°, 1765. Dans ce livre, on la fait l'arbitre de la guerre et de la paix, et le seul mobile de la disgrace ou de la faveur des ministres et des généraux. Les gens instruits savent que son pouvoir ne fut pas d'abord si absolu qu'elle n'éprouvât des contradictions de la part de la famille royale et même de certains ministres. Il est vrai qu'elle tâcha ensuite de ne mettre en place que ceux dont elle étoit sûre et d'écarter tous ceux qui lui déplaisoient. Au déclin de sa beauté, elle se rendit plus importante que jamais. Flattée d'un billet que lui avoit écrit l'impératrice *Marie-Thérèse*, elle décida la malheureuse guerre de 1756, s'opposa tant qu'elle put à la paix, fit exiler le cardinal *de Bernis* qui vouloit cette paix si nécessaire, le remplaça par le duc de *Choiseul*, et eut part à toutes les fautes de nos armées, en favorisant des généraux incapables. Ne pouvant plus être maîtresse du roi, elle voulut jouer le rôle de premier ministre, et la France ne s'en trouva pas mieux. II. Des *Lettres*, trois brochures in-8°; beaucoup mieux écrites que ses *Mémoires*, mais qui ne sont pas plus d'elle que ce dernier ouvrage. L'auteur des *Lettres* l'a peint empressée pour ses amis, généreuse envers les gens de lettres, et ennuyée ou malheureuse au sein de la grandeur. Mais il dissimule ses défauts et ses fautes. Au reste, Mlle *Poisson* n'avoit rien de commun avec l'ancienne famille *de Pompadour* dont elle prit le nom pour faire oublier le sien et celui de son mari. La maison *de Pompadour* en Limousin, éteinte en 1722, remontoit au douzième siècle.

POMPÉIO LÉONI, sculpteur Italien, appelé en Espagne par *Philippe II*, orna le maître autel de l'Escurial de quinze statues et d'un crucifix d'une exécution parfaite.

II. POMPIGNAN, (Jean-George LE FRANC de) prélat connu par ses mœurs irréprochables, son zèle et ses lumières, frère du précédent, naquit à Montauban le 22 février 1715, et devint à vingt-neuf ans évêque du Puy. *Louis XV* qui l'avoit nommé son premier aumônier, lui demanda la première fois qu'il prit possession de sa place, s'il sauroit bien dire le *Benedicite*, l'évêque lui répondit : *Non, Sire, je ne sais que rendre graces*. Appelé à l'archevêché de Vienne, il se plut à combattre constamment par ses écrits, les incrédules et les ennemis de la foi. En 1789 la province de Dauphiné le députa à l'assemblée Constituante, et le 20 juin il y conduisit la majorité du clergé dans la chambre du tiers-état. Bientôt après, il entra au conseil et devint ministre de la feuille des bénéfices. C'est alors qu'il reçut du pape une lettre qui l'engageoit à s'opposer de toutes ses forces à toute innovation relative au clergé. « Vous êtes plus propre qu'aucun autre, lui dit-il, à rendre le grand service que je vous demande. Vous avez déjà donné tant de preuves de votre zèle à défendre la sainte doctrine. Mais le temps presse ; il n'y a pas un moment à perdre pour sauver la Religion, le Roi et votre Patrie. Vous pourrez certaine-

ment engager sa majesté à ne pas donner cette fatale sanction. *La résistance fût-elle pleine de danger, il n'est jamais permis de paroître un instant abandonner la foi catholique, même avec le dessein de revenir sur ses pas, quand les circonstances auront changé.* » **Pompignan** ne put accéder à la demande de *Pie VI*, étant mort à Paris le 29 décembre 1790, dans sa soixante et quinzième année, affoibli par ses travaux et par l'inquiétude que lui causoit la marche des événemens. Ses principaux écrits sont : I. *Essai critique* sur l'état présent de la république des lettres, 1743. II. *Instruction pastorale* de l'évêque du Puy, aux nouveaux convertis de son diocèse, 1751. III. Le *Véritable usage* de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la religion, 1753. IV. *Questions* diverses sur l'incrédulité, 1753. C'est une seconde édition. Le style en est foible et sans intérêt. V. La *Dévotion* réconciliée avec l'esprit, 1753. VI. *Controverse* pacifique sur l'autorité de l'église, 1758. VII. L'*Incrédulité* convaincue par les prophéties, 1759, in-4.° Il y a aussi une édition de cet ouvrage en 3 vol. in-12. VIII. *Instruction pastorale* sur la prétendue philosophie des incrédules modernes, 1763. IX. *Autre* sur l'hérésie, 1766, in-4.° X. La *Religion vengée* de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même, 1772. XI. *Défense* des actes du clergé de France concernant la religion, in-4.° XII. *Mandement* contre l'édition des Œuvres de *Voltaire*, 1781, in-8.° XIII. *Autre* portant défense de lire les Œuvres de *J. J. Rousseau* et de *Raynal*, 1781, in-8.° On sait combien ces deux écrits lui attirèrent d'injures de la part des amis des écrivains attaqués. Peut-être auroit-il dû distinguer ce qui étoit répréhensible et anti-religieux dans quelques-uns de leurs ouvrages, et ne pas les confondre tous dans sa proscription. XIV. *Oraison funèbre* de *Marie Leczinska* reine de France. Elle fut prononcée à Saint-Denis, et l'auteur se plut à y comparer la religion de la princesse avec l'esprit d'incrédulité de son siècle. XV. *Lettres* à un évêque sur divers points de morale et de discipline, an 10, deux vol. in-8.° Elles sont au nombre de huit, et adressées à l'évêque de Nantes. XVI. Il a laissé en manuscrit un *Traité* dogmatique et moral de la fin de l'homme et de la résurrection générale. Ces différens ouvrages ont été trop vantés par les amis de l'évêque du Puy, et trop déprimés par ses ennemis. Ce prélat n'étoit point sans doute le rival de *Bossuet* ; il n'avoit ni en chaire ni dans le cabinet, l'éloquence entraînante de l'évêque de Meaux ; mais il écrivoit d'ailleurs avec pureté, et souvent avec élégance. Il unissoit à un esprit éclairé une ame compatissante ; et quoiqu'il eut beaucoup de zèle pour la religion, il ne fut point aussi intolérant que certains écrivains ont cherché à le peindre. *Mallet du Pan* qui le blâme sur sa présidence de l'assemblée, lui a rendu cependant justice sur ses qualités personnelles, et en a tracé ce portrait : « En désapprouvant la foiblesse qu'eut l'archevêque de Vienne de fléchir devant des circonstances qu'il jugea impérieuses, on doit joindre l'éloge des vertus évangéliques dont ce prélat fut le modèle pendant quarante ans. Il est juste de rappeler qu'aucun

ministre de l'église ne montra des mœurs plus austères, plus d'éloignement pour toutes espèces de mondanités, plus de dévouement à ses devoirs, plus de science, plus de simplicité, plus de titres à la vénération dont il étoit l'objet dans le clergé catholique. Il avoit passé sa vie à combattre la nouvelle philosophie; et les injures de *Voltaire* contre lui sont, je pense, un correctif assez frappant de celle que lui valut sa conduite à l'assemblée Nationale. Il ne fut pas assez en garde contre les illusions dont on l'avoit bercé en Dauphiné, et contre l'ascendant qu'on avois pris sur lui. Elu par les états de sa province dans une assemblée commune des trois ordres, il reçut le mandat impératif de persévérer dans cette forme de délibération, et la députation entière du Dauphiné lui donna l'exemple de respecter cet engagement jusqu'à ce qu'une loi les en déliât. »

POMPONIA-GRÆCINA, dame Romaine, fut un modèle d'amitié. *Julie* nièce de l'empereur *Claude*, ayant été mise à mort parce que ses vertus faisoient ombrage à *Messaline*, son amie *Pomponia* passa quarante ans à la pleurer, à en porter le deuil, à nourrir sa douleur dans la solitude et l'éloignement de tous les plaisirs. La mort seule vint mettre un terme à son chagrin et à ses regrets.

PONCINS, (N. Montagne, marquis de) né en Forez, s'est fait connoître par des écrits et des travaux qui, produits par le desir d'être utile, n'en furent pas moins bizarres; ils annoncèrent en lui le cœur d'un bon citoyen uni à une imagination peu réglée. Il a publié un ouvrage, intitulé : *Le grand Œuvre de l'Agriculture*, 1779, in-12. *Poncins*, réfugié dans une maison de campagne près de Lyon pendant le siége de cette ville, y fut tué en 1793.

PONIATOWSKI, *Voy.* STANISLAS-AUGUSTE.

I. PONS, (Jacques) de Lyon, médecin ordinaire du roi, vivoit en 1596, et publia un Traité *sur les dangèrs et les abus de la saignée.*—Son neveu *Claude* PONS, aussi médecin, établit dans un écrit imprimé en 1600, que la thériaque de Rome et de Venise étoit préférable à celle faite à Lyon.

PONTEAU, (N. Boissard de) devint entrepreneur de l'opéra comique à Paris, et y donna plusieurs pièces, l'*Heure du Berger*, *Arlequin Atys*, l'*Ecole de Mars*, l'*Art et la Nature*, le *Compliment*, le *Hasard*, l'*Œil du Maître*. Il travailla aussi de concert avec *Pannart*, *Favart* et *Fagan* à diverses autres.

PONTBRIAND, (René-François de Breuil de) chanoine de Rennes, mort dans cette ville en 1767, étoit un esprit subtil et quelquefois trop métaphysique. Son *Incrédule détrompé*, 1752, in-8°, et ses *Nouvelles vues sur le système de l'Univers* eurent quelques succès dans le temps.

* I. PONTCHARTRAIN, (Paul PHELYPEAUX, seigneur de) quatrième fils de *Louis Phelypeaux* seigneur de la *Vrillière*, naquit à Blois en 1569. La famille de *Phelypeaux* que certains généalogistes font remonter jusqu'au XIIIe siècle, n'étoit

guères connue avant lui. *Paul Phelypeaux* joignant à la facilité d'un heureux génie toutes les lumières d'une excellente éducation, entra dans les affaires dès 1588. Il se perfectionna sous *Villeroy*, et fut pourvu par *Henri IV* de la charge de secrétaire des commandemens de *Marie de Médicis*. Cette princesse, satisfaite de son zèle, lui procura celle de secrétaire d'état en 1610, peu de temps avant la mort déplorable de *Henri IV*. Dans les temps orageux de la régence, il aida la reine à maintenir le pouvoir du trône et la tranquillité des peuples. Les mouvemens des Huguenots furent réprimés par ses soins. Enfin le roi ayant été obligé d'armer contr'eux, il le suivit en Guienne en 1621. Il tomba malade au siége de Montauban, et alla mourir à Castel-Sarrazin, le 21 octobre de la même année, âgé de 52 ans. Ses travaux avoient épuisé ses forces et hâté sa mort. Son fils aîné, qui étoit conseiller au parlement, gendre du fameux avocat général *Talon*, ne lui succéda pas. La place de *Paul Phelypeaux* passa à son frère cadet *Raimond Phelypeaux d'Herbaut*, qui avoit été d'abord greffier du conseil privé, ensuite trésorier de l'épargne. Il mourut en 1629. On a de *Paul Phelypeaux* des *Mémoires* intéressans, la Haye, 1720, deux vol. in-8.°

PONTOPPIDAN, (Éric) évêque de Bergen en Norwége, réunit aux vertus de son état le savoir et l'amour des lettres. On lui doit : Une *Histoire* de la réforme en Danemarck, et une *autre* de la Norwége, qui est instructive et curieuse. Cet auteur est mort au milieu du 18.e siècle. — On ne doit pas le confondre avec son grand oncle, nommé aussi *Eric* PONTOPPIDAN. Celui-ci, évêque de Drontheim, est auteur d'une *Grammaire* Danoise très-estimée.

PORCAIRAGUES, *Voyez* AZALAIS.

PORQUET, (Pierre-Charles-François) né à Vire en Normandie le 12 janvier 1728, devint aumônier de *Stanislas* roi de Pologne, et plut à la cour de Luneville par son esprit agréable. Il cultivoit la poésie, et en fit naître le goût à M. *de Boufflers* dont il avoit été précepteur. Les *Almanachs des Muses* renferment plusieurs pièces de l'abbé *Porquet*, et l'on distingue parmi elles une *Ode* sur le bonheur, et des *Stances* sur l'espérance. Nous nous permettrons d'en citer deux autres très-courtes, parce qu'elles peuvent faire juger du talent et du genre d'esprit de l'auteur. La première est sur l'amour propre :

De son esprit, dit-on, l'homme pense trop bien :
C'est le commun avis : pour moi, je n'en crois rien.
Notre esprit a sa conscience,
De sa foiblesse on ne fait point l'aveu;
Mais on la sent, on est juste en silence
Sur ce point délicat, bien qu'on en souffre un peu ;
Les plus sévères yeux sont peut-être les nôtres.
On ne se trompe point ; on veut tromper les autres :
Surprendre leur estime est un larcin permis,
Et nos dupes toujours sont nos meilleurs amis.

La seconde est une réponse à une personne qui demandoit ce que

n'étoit que des longueurs dans un ouvrage :

Est trop court qui me plaît, est trop long qui m'ennuie ;
Sur l'inutile seul le bon goût se récrie,
Et le sentiment même a sa précision.
La richesse de l'art naît de l'économie.
Dans un tableau bien fait tout est expression.
Cette science est peu commune ;
C'est le secret des bons auteurs.
L'ouvrage le plus court peut avoir des longueurs ;
Le plus long n'en avoir aucune.

L'abbé *Porquet* étoit d'une très-petite stature et d'une très-petite santé ; aussi disoit-il de lui-même : *Je ne suis qu'empaillé dans ma peau ;* et Mad. *de Boufflers* lui faisoit dire dans un couplet :

Hélas ! quel est mon sort !
L'eau me fait mal, le vin m'enivre,
Et le café fort
Me met à la mort.

Cet abbé se prêtoit avec grace à toutes les plaisanteries, à tous les jeux de la société, et réunissoit le bel esprit au bon esprit. Il est mort à l'âge de 73 ans, le 20 novembre 1796.

PORRAL, (Claude) médecin de Lyon, anobli par la reine *Catherine de Médicis* à laquelle il donna des soins lorsqu'elle passa à Lyon, publia en 1539 un *Commentaire* d'*Aranius*, sur le Traité d'*Hippocrate*, relatif aux blessures de la tête. Il a été réimprimé en 1579.

PORRUS, (Pierre-Paul) imprimeur Milanois, vint prendre son domicile à Turin dans le 16e siècle, et y publia un grand nombre d'éditions recherchées. On distingue le *Pséautier Pentaglotte* de *Justiniani*. Sa devise étoit un porreau placé entre deux P, par allusion aux trois de son nom. *Voyez* JUSTINIANI.

* III. PORTE, (l'Abbé Joseph de la) né à Béfort en 1718, mort à Paris en décembre 1779, à 61 ans, dans des sentimens très-chrétiens, fut pendant quelque temps jésuite. Ayant quitté cette société, il vint à Paris et il y publia *l'Antiquaire*, comédie en vers et en trois actes, qui n'a jamais franchi l'enceinte des colléges où elle a été jouée. La poésie n'étoit point son talent ; il se tourna du côté de la prose. Il commença en 1749, des Feuilles périodiques, intitulées : *Observations sur la Littérature moderne*, dans lesquelles il louoit tout ce que *Fréron* critiquoit, et il déchiroit impitoyablement tout ce que celui-ci exaltoit ; ce Journal finit au neuvième volume. Il offrit alors sa plume à *Fréron*, et eut part aux quarante premiers volumes de *l'Année littéraire*. Il fit plus de la moitié de l'ouvrage, et ne reçut cependant, suivant le traité fait avec le journaliste en chef, que le quart, parce que *Fréron*, meilleur écrivain que lui, polissoit son style. Les deux juges du Parnasse s'étant brouillés, l'abbé *de la Porte* publia son *Observateur littéraire*. Ces nouvelles Feuilles périodiques, quoique faites avec assez de soin, écrites d'un style net et assez agréable, eurent peu de succès, malgré les éloges des philosophes que *la Porte* louoit, parce que son antagoniste les déprimoit... L'article de ce critique qui fit le plus de bruit, ce fut une *revue des Feuilles de Fréron*, dans laquelle se trouvoit d'un côté la liste de tous ceux que ce dernier avoit loués, et de l'autre, celle

de ceux qu'il avoit censurés avec amertume. Il se trouva que les premiers étoient les écrivains les plus obscurs, et les auteurs dénigrés les chefs de notre littérature. Les Journaux s'étant multipliés à l'infini, *la Porte* fut obligé d'abandonner le sien, tandis que celui de *Fréron* subsistoit avec éclat. C'est alors qu'il forma un atelier littéraire, dans lequel il fit fabriquer par ses copistes son *Ecole de Littérature*, deux vol. in-12, où il n'y a guère de lui que le titre et la préface; l'*Histoire littéraire des Femmes Françoises*, 5 vol. in-8°, qu'on pourroit réduire en un vol. in-12, si l'on se bornoit à ce qu'il y a d'intéressant; les *Anecdotes Dramatiques*, trois vol. in-8°, le *Dictionnaire Dramatique*, trois vol. in-8°; un grand nombre d'*Almanachs*, en particulier celui des *Spectacles*, etc. etc. Mais, de toutes ses compilations, la plus connue est le *Voyageur François*, en 24 vol. in-12. Ce livre a les agrémens d'une histoire et d'un roman; on reproche même à l'auteur d'avoir prodigué les embellissemens romanesques, les contes indécens, les détails peu favorables aux mœurs et à la religion. En général, il est écrit avec plus de soin que les autres ouvrages de l'abbé *de la Porte* qui, suivant un critique, étoit toujours *pressé de mal faire*. On voit bien que l'auteur n'a voyagé que la plume à la main, qu'il connoît souvent très-peu les pays dont il parle, qu'il les fait connoître quelquefois d'après d'anciens voyageurs, et par conséquent très-mal. Mais les gens du monde et les femmes n'ont pas examiné si sévèrement un livre qui les amusoit. M. l'abbé *de Fontenai* le continua; il est actuellement en 28 vol. L'abbé *de la Porte* mourut avec 10,000 livres de rente, qu'il ne devoit qu'à sa manufacture. «L'abbé *de la Porte* est mort, dit *la Harpe* dans sa *Correspondance*, sans qu'on ait fait beaucoup plus d'attention à sa mort qu'à sa vie. C'est pourtant un homme qui a fait imprimer quantité de livres, non qu'il fût auteur de beaucoup d'ouvrages; mais il est un des premiers qui aient imaginé ces compilations de toute espèce qui ont mis presque toute notre librairie en *Esprits* et en *Extraits*. L'abbé *de la Porte* étoit en ce genre le fripier le plus actif; il avoit coutume de dire que, pour s'enrichir il ne falloit pas faire des livres, mais en imprimer; il a gagné en effet beaucoup d'argent à r'habiller ainsi les ouvrages d'autrui.» Ce maltôtier littéraire étoit si avide d'argent, que, dès qu'il paroissoit un ouvrage passable en province, il se l'approprioit quoique l'auteur fût vivant et le publioit à Paris. C'est ce qu'il fit pour la *Bibliothèque d'un homme de goût*, imprimée à Avignon en deux vol. in-12. Il s'en empara, et en fit une compilation indigeste en quatre vol. in-12. Sa collection n'ayant pas réussi, il ne manqua pas de l'attribuer à l'auteur de ce *Dictionnaire*, qui n'a jamais eu la moindre part à cette seconde édition, et qui a fourni seulement des morceaux à la première, tels que le chapitre des Moralistes, etc. etc. Cette double manœuvre de voler un ouvrage, de le vendre tout défiguré à un libraire, et d'imputer ses sottises à un autre, fait connoître mieux que tout ce qu'on pourroit dire, le caractère de l'abbé *de la Porte*. Cet agioteur

spirituel mit encore à l'alambic beaucoup d'auteurs estimés ou fameux, pour en extraire la substance. On lui doit les *Pensées de Massillon*; l'*Esprit de J. J. Rousseau*, l'*Esprit du P. Castel*; l'*Esprit des Monarques Philosophes*; l'*Esprit de Marivaux*; l'*Esprit de Fontenelle*; l'*Esprit de des Fontaines* qui lui produisit quatre énormes volumes, tandis que le penseur et substantiel *Rousseau* ne lui fournit que deux brochures. Plus attaché à l'or qu'à la gloire, il étoit peu sensible à la critique, et dans la société il entendoit plaisanterie.

* IV. PORTE, (Pierre de la) fut d'abord porte-manteau de la reine *Anne d'Autriche*, puis maître d'hôtel et premier valet de chambre de *Louis XIV*. Il mourut à Paris le 13 septembre 1680, à 77 ans. Sincèrement attaché à sa maîtresse, *la Porte* fut le seul ministre des correspondances qu'elle entretenoit secrètement avec les rois d'Espagne et d'Angleterre, alors ennemis de la France. Le cardinal *de Richelieu* ayant soupçonné les services qu'il rendoit à la reine, le fit mettre à la Bastille, où il le menaça en vain de la mort pour le forcer à trahir les secrets de cette princesse. *La Porte* souffrit beaucoup dans sa prison et n'en sortit que lorsque *Louis XIII* se fut réconcilié avec son épouse. De la Bastille il fut envoyé en exil à Saumur, où il demeura jusqu'à la mort du roi. Alors la reine régente le rappela à la cour, lui fit d'abord du bien; mais ayant découvert à la reine une chose sur laquelle il devoit se taire, il fut disgracié par elle. On a publié ses *Mémoires*, Genève, 1756, in-12. Le style en est lâché, et se ressent des premiers temps où l'auteur a vécu; mais on y rencontre quelques anecdotes, qu'on ne trouveroit point ailleurs. Il paroît cependant honnête homme, attaché à la vertu, et ennemi de l'intrigue et de la flatterie. Ayant remarqué à Ruel que *Louis XIV* encore enfant, affectoit de faire le personnage de valet, il se mit dans son fauteuil le chapeau sur la tête, et joua le rôle de Roi. La reine-mère instruite par son fils de ce manque d'égards, le valet de chambre dit devant lui : *Puisque le Roi a choisi mon métier, n'est-il pas raisonnable que je fasse le sien ? Et en vérité je ne perds pas au change.* Le jeune prince auroit voulu qu'on eût continué de lui faire des contes de peau d'âne pour l'endormir, *la Porte* y substitua l'histoire de France par *Mezerai*. Le cardinal *Mazarin* qui vouloit prolonger l'ignorance de son pupille, dit à cette occasion, que le *domestique* s'avisoit de faire le *gouverneur*. *La Porte* toujours zélé, toujours sincère, faisoit même à la reine de petites remontrances au sujet de ce cardinal, qui contribuèrent sans doute à accélérer sa disgrace. S'étant montré à la cour plus fidelle serviteur que bon courtisan, et croyant aller à la fortune par ce chemin, on lui a appliqué ce qu'on a dit du sort des chercheurs de pierre philosophale : *Initium decipi, medium laborare, finis mendicare.* Sa famille ne mendia pas pourtant. Son fils *Gabriel de la Porte* mourut doyen du parlement de Paris, le 11 février 1730, à 82 ans, n'ayant eu qu'une fille morte avant lui.

V. PORTE, (Jacques de la) architecte de Milan, voûta la coupole de *Saint-Pierre* sous

Sixte V, et d'après le projet de *Michel-Ange*. Le Belvedère de Frescati est encore un de ses ouvrages.

POTEMKIN, (Grégoire-Alexandre) né en 1736 à Smolensko, d'une famille d'origine Polonoise, étoit enseigne de la garde à cheval, lorsque *Catherine II* pour se faire reconnoître impératrice, parcouroit les rangs des gardes dont elle vouloit se faire un appui. Elle étoit elle-même à cheval et en uniforme. *Potemkin* voyant qu'elle n'avoit point de dragonne à son épée, détacha la sienne et s'avança pour la lui offrir. Cette attention le fit distinguer. Sa grace, son agilité fixèrent bientôt en sa faveur le cœur de sa souveraine. Sa fierté lui attira bientôt la haine des *Orloff*, et dans une querelle qu'il eut avec *Alexis Orloff*, il reçut un coup à l'œil qui le lui fit perdre. L'impératrice le consola de cet accident en le nommant ministre de la guerre. Ce fut lui qui donna l'idée à sa souveraine de s'emparer de la Crimée et de jeter les fondemens de la ville de Cherson. Elle fut fondée en 1778 sur les bords du Niéper, à dix lieues d'Oczackow; bientôt après elle contenoit plus de quarante mille habitans et un superbe chantier pour la marine. *Potemkin* introduisit dans la Crimée plusieurs arbres fruitiers, et près de Soudak la distillation de l'eau de vie. On lui dut la grande manufacture de verrerie et de glaces établie à Pétersbourg, et qui est devenue supérieure pour la grandeur et la beauté des ouvrages à celles de Venise et de Paris. *Potemkin*, amateur des arts, passionné pour la musique, se faisoit suivre par-tout par quatre-vingts musiciens. Possesseur d'immenses terres, de plusieurs cassettes remplies de pierres précieuses, et des billets de banque de toutes les nations commerçantes de l'Europe, il y réunit les riches dépouilles des princes *Lubomietski* et *Sapieha* en Podolie et en Lithuanie, le gouvernement de la Tauride et le grade de grand amiral de la mer Noire. Il manquoit à son orgueil le cordon de l'ordre de *Saint-George*. Pour l'obtenir, il falloit avoir commandé une armée en chef et avoir remporté une victoire; *Potemkin* fit renouveler la guerre contre la Turquie en 1787. Placé alors à la tête d'une armée de 150,000 hommes, ayant sous ses ordres plusieurs autres corps d'armée commandés par des généraux de marque, revêtu d'un pouvoir sans bornes, régissant despotiquement le département de la guerre, tout fit craindre un instant qu'il n'allât conquérir des états pour s'en déclarer lui-même le souverain. Bientôt, de nombreux combats inondèrent de sang les plaines d'Oczackow, du Kuban et de la petite Tartarie. La famine et la peste se réunirent au carnage pour les dévaster, et il fallut apporter des contrées lointaines tout ce qui étoit nécessaire à l'approvisionnement d'une foule d'hommes. *Potemkin* assiégea Oczackow au milieu des frimats les plus rigoureux; les habitans pour diminuer l'atteinte du froid avoient été forcés de se creuser des huttes souterraines; le général Russe fit donner l'assaut, livra la ville pendant trois jours au pillage, et en fit passer la garnison et les habitans au fil de l'épée. Cette terrible exécution coûta la vie à vingt-cinq

mille Turcs ; mais elle procura à *Potemkin* un présent de cent mille roubles, le titre d'Hotman ou chef des Cosaques, et un bâton de commandement garni de diamans et entouré d'une branche de laurier. Les faveurs de l'impératrice ne se bornèrent pas là ; au mois de mars 1791, *Potemkin* revint à Pétersbourg jouir de sa gloire. Sa souveraine lui prodigua les fêtes, lui fit don du palais de Tauride et d'un habit brodé en diamans, estimé deux cent mille roubles. Ce favori étala alors le luxe le plus extrême. Chacun de ses repas coûtoit 800 roubles ; on y trouvoit les mets les plus rares et des cerises au cœur de l'hiver, qu'on avoit payées un rouble la pièce. *Potemkin* se rendit bientôt au congrès d'Yassi, qui devoit assurer la paix entre la Russie et la Turquie ; mais il ne put s'occuper long-temps des négociations, ayant été attaqué de la maladie qui y régnoit. Il avoit auprès de lui *Tinmann* et *Menat*, les deux plus célèbres médecins de Pétersbourg, mais il dédaigna leurs conseils et ne voulut point borner son intempérance excessive. On dit qu'il mangeoit à son déjeûner une oie entière ou un jambon, buvoit une quantité énorme de vin et de liqueur de Dantzig, et dînoit ensuite avec la même voracité. Huit jours avant sa mort, le grand visir lui envoya un homme de confiance pour le prier de se relâcher sur quelques articles de ses propositions de paix, parce que s'il étoit dans la nécessité d'y souscrire, il craignoit de signer en même temps son arrêt de mort. Malgré cette prière, *Potemkin* ne le refusa pas moins. L'air d'Yassi lui paroissant insalubre, il voulut se rendre à Nicolaeff, mais à peine eut-il fait trois lieues qu'il se trouva plus mal. Il descendit de voiture sur le grand chemin, et mourut sous un arbre le 15 octobre 1791, à l'âge de 55 ans. Il fut aussitôt transporté à Cherson, où l'impératrice destina 100,000 roubles pour lui ériger un mausolée. Despote violent, impérieux, il eut du courage et de l'audace. « Son ambition, dit *Castera*, fut inconstante et capricieuse. Il voulut quelque temps être duc de Courlande et roi de Pologne. Bientôt après, il trouva ces souverainetés trop subordonnées, et il leur préféra l'espoir de chasser les Ottomans de l'Europe, pour fonder un nouvel empire sur les débris du leur. Dès les premiers instans de sa faveur, il s'accoutuma à traiter despotiquement tout ce qui l'entouroit. Vêtu d'une simple robe de chambre, les jambes nues et étendu sur un canapé, il recevoit les courtisans et les ministres étrangers sans daigner leur offrir de s'asseoir ; et plus d'une fois il se permit de porter une main insolente sur les grands qui ne vouloient pas ramper devant lui. » M. *de Segur* ambassadeur de France à Pétersbourg, qui a décrit avec autant d'énergie que de profondeur la politique des diverses cours du Nord dans ces derniers temps, trace ce portrait de *Potemkin* qui mérite d'être rapporté : « Cet homme, dit-il, fut l'un des plus extraordinaires de son siècle. Un hasard singulier le créa pour l'époque qui lui convenoit : il rassembloit dans sa personne les défauts et les avantages les plus opposés. Avare et magnifique, despote et populaire, dur et bienfaisant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, libertin et

superstitieux, audacieux et timide, ambitieux et indiscret, prodigue avec ses parens, ses maîtresses et ses favoris, il ne payoit souvent ni sa maison ni ses créanciers. Rien n'égaloit l'activité de son imagination, ni la paresse de son corps. Aucun danger n'effrayoit son courage; aucune difficulté ne le faisoit renoncer à ses projets, mais le succès le dégoûtoit de ce qu'il avoit entrepris. Il fatiguoit l'empire par le nombre de ses emplois et par l'étendue de sa puissance, et il étoit lui-même fatigué du poids de son existence, envieux de tout ce qu'il ne faisoit pas et ennuyé de ce qu'il faisoit. Il ne savoit ni goûter le repos, ni jouir de ses occupations. Tout en lui étoit décousu, travail, plaisir, caractère, maintien; il avoit l'air embarrassé dans toutes les sociétés, et sa présence gênoit tout le monde. Il traitoit avec humeur ceux qui le craignoient, et caressoit ceux qui l'abordoient familièrement. Il promettoit toujours, tenoit peu et n'oublioit jamais rien. Personne n'avoit moins lu que lui, et peu de gens étoient plus instruits. Il avoit causé avec des hommes habiles dans toutes les professions, dans toutes les sciences, dans tous les arts. On ne sut jamais mieux pomper et s'approprier le savoir des autres. Il auroit étonné dans une conversation un littérateur, un artiste, un artisan et un théologien. Son instruction n'étoit pas profonde, mais elle étoit fort étendue. Il n'approfondissoit rien, mais il parloit bien de tout. L'inégalité de son humeur répandoit une bizarrerie inconcevable dans ses désirs, dans sa conduite, dans sa manière de vivre. Tantôt il formoit le projet de devenir souverain; tantôt il montroit le desir de se faire évêque ou même simple moine. Il bâtissoit un palais superbe, et vouloit le vendre avant qu'il fût achevé. Un jour il ne rêvoit qu'à la guerre et n'étoit entouré que d'officiers, de Tartares et de Cosaques. Le lendemain, il ne songeoit qu'à la politique; il vouloit partager l'empire Ottoman, et mettre en mouvement tous les cabinets de l'Europe. Dans d'autres temps, ne s'occupant que de la cour, paré d'habits magnifiques, couvert de cordons de toutes les puissances, étalant des diamans d'une grosseur et d'une blancheur infinies, il donnoit sans sujet de superbes fêtes. Comme on voit passer rapidement ces météores brillans, dont l'éclat étonne, mais n'a rien de solide, *Potemkin* commença tout, n'acheva rien, dérangea les finances, désorganisa l'armée, dépeupla son pays et l'enrichit de nouveaux déserts. La célébrité de l'impératrice s'est accrue par ses conquêtes. L'admiration fut pour elle; la haine pour son ministre. La postérité partagera peut-être entr'eux la gloire des succès et la sévérité des reproches. Elle ne donnera point à *Potemkin* le titre de grand homme, mais elle le citera comme un homme extraordinaire; et si l'on veut le peindre avec vérité, on pourra le représenter comme le véritable emblême, comme une image vivante de l'empire de Russie. Il étoit en effet colossal comme lui, rassemblant dans son esprit de la culture et des déserts. On y voyoit de l'Asiatique, de l'Européen, du Tartare et du Cosaque; la grossièreté du 11[e] siècle et la corruption du 18[e], la superficie des arts et l'igno-

rance des cloîtres, l'extérieur de la civilisation et beaucoup de traces de barbarie. Ce portrait peut paroître gigantesque ; mais ceux qui ont connu *Potemkin*, en attesteront la vérité. Cet homme avoit de grands défauts : mais sans eux, peut-être il n'eût dominé ni sa souveraine ni son pays. Le hasard le fit précisément tel qu'il devoit être, pour conserver si long-temps son pouvoir sur une femme aussi extraordinaire. »

POTKEN, (Jean) imprimeur Allemand, s'établit à Rome en 1513, puis à Cologne en 1518. Pour se perfectionner dans la connoissance des langues orientales, il avoit voyagé dans les Indes, en Egypte et en Ethiopie. L'ouvrage le plus remarquable sorti de ses presses est un *Pseautier* in-4°, 1518, en hébreu, en grec, en latin et en éthiopien. *Potken*, outre sa profession d'imprimeur, étoit encore prêtre et grammairien.

II. POTT, (Percival) célèbre chirurgien Anglois, naquit à Londres en 1713 et y mourut en 1788. Doué d'un génie inventif, il perfectionna divers instrumens utiles dans les opérations, et a publié un savant *Traité* sur les hernies, un *Autre* sur les blessures et les contusions de la tête, et des *Observations* sur la fistule lacrymale.

POUFFIER, (Hector-Bernard) doyen du parlement de Dijon, mort dans cette ville en 1732, devint l'un des bienfaicteurs des lettres en fondant par ses dernières dispositions l'académie de Dijon, et en lui léguant les fonds nécessaires pour ses prix et ses exercices. Son testament a été imprimé en 1736, in-4.°

POULLAIN DU PARC, (N.) avocat à Rennes, se distingua dans cette ville par son savoir et son intégrité. On lui doit : I. *Journal* des audiences du parlement de Bretagne, trois vol. in-4°, dont le premier parut en 1737, et le troisième en 1763. II. *Coutumes* du pays et duché de Bretagne, 1748, 3 vol. in-4.° III. *Observations* sur les ouvrages de *la Bigotière du Parchambault*, 1766, in-12. IV. *Principes du Droit François*, suivant les maximes de Bretagne, 1767, 2 vol. in-12. Il est mort avant la révolution.

POULLET, (Pierrard) a donné en 1598, la tragédie de *Clorinde*, imprimée la même année.

POULLETIER DE LA SALLE, (François-Paul) né à Lyon le 30 septembre 1719, de l'intendant de la généralité de cette ville, fut envoyé par ce dernier à Paris pour suivre le cours de droit ; mais le jeune *Poulletier* les négligea pour s'attacher avec ardeur à ceux de médecine. En vain voulut-on le nommer à d'importantes places dans l'administration publique, il les refusa pour suivre son goût. Bientôt il exerça gratuitement la médecine, et seulement en faveur des pauvres. Il établit dans les faubourgs de Paris trois hospices, où ces derniers furent reçus et traités à ses dépens. Intime ami de *Macquer*, il l'aida dans ses expériences chimiques, et contribua beaucoup à son *Dictionnaire*, sans que sa modestie permît qu'on le nommât. Uniquement occupé à faire le bien, il

ne connut d'autres délassemens que la musique ; et il composa le chant de plusieurs morceaux des opéra de *Métastase*. Cet homme simple, doux et bienfaisant termina son utile carrière au mois de mars 1788.

POUPELINIÈRE, (Alexandre-Jean-Joseph le Riche de la) mort à Paris sa patrie, en 1762, à 70 ans, étoit fils d'un receveur général des finances. Nommé fermier général en 1718, il invita chez lui la bonne compagnie. Il avoit une table bien servie, où il rassembloit les beaux esprits et les gens à talens, auxquels il faisoit du bien par vanité. Comme il aimoit beaucoup l'encens, il ne vivoit guère qu'avec des gens qui lui en donnoient pour son argent et pour ses dîners. Ses parasites l'appeloient *Pollion*. Il y avoit pourtant quelques gens de lettres qui ne se prosternoient pas devant le *Veau d'or ; Piron* choqué un jour des airs d'importance qu'il se donnoit, lui dit : *Allez cuver votre or*. Il aimoit beaucoup les femmes, la musique et tous les plaisirs ; et sa bonne mine, son esprit et le ton du monde lui procurèrent quelques aventures singulières, qui ajoutèrent à sa réputation d'homme à bonnes fortunes. Il étoit poli et aimable, quand il n'étoit pas dans ses jours d'humeur. On a de lui, un Roman médiocre, intitulé : *Daïra*, histoire orientale, 1761, in-8° et in-12.

POWEL, (David) antiquaire Anglois, naquit en 1552, et mourut en 1590. Il a publié une *Histoire* du pays de Galles, 1584. — Un a teur de ce nom, nommé *George*, mort en 1714, se distingua sur le théâtre Anglois, et a fait quatre Tragédies, parmi lesquelles on a distingué celle d'*Alphonse* roi de Naples. —Le coureur Anglois, *Foster Powel* alloit plus vite qu'un cheval au grand galop, et a fait plusieurs fois la course de Londres à Yorck sans s'arrêter.

POWNAL, (Jean) célèbre antiquaire Anglois, se distingua d'abord par ses connoissances politiques, et fut nommé gouverneur de l'une des colonies Angloises dans l'Amérique. De retour dans sa patrie, il renonça à toute ambition pour se donner à la culture des lettres, et fut reçu de la société des Antiquaires. Un ouvrage très-érudit sur les antiquités Angloises lui ouvrit l'entrée de cette Compagnie savante. L'archéologie Britannique renferme un grand nombre de Dissertations curieuses de cet écrivain laborieux. Il vint en France en 1787, et séjourna quelque temps à Lyon, où il publia une *Dissertation* sur l'arc de triomphe d'Orange. Bon, généreux, modeste, riche sans ostentation, ami des arts, il a laissé de lui un souvenir flatteur partout où il a passé. *Pownal* est mort en 1795, à l'âge de soixante et dix ans.

PRADE, (Jean le Roger) né en 1624, est auteur de trois Tragédies médiocres, *Arsace*, *Annibal* et *Silvanus*. La première seule fut représentée en 1666, par la troupe de *Molière*.

PRÉCIEUX, (Jacques) savant bénédictin, né à Richelieu en 1722, mort depuis peu, a travaillé à l'Histoire du Berry, et a donné en 1767 avec son confrère Dom *Poirier*, le on-

xième volume du *Recueil* des historiens des Gaules.

III. PRÉVOT, (Jean) né à Dorat dans la Basse-Marche, exerça la profession d'avocat, et donna au théâtre plusieurs tragédies oubliées : *Hercule*, *Turnus*, *Œdipe*, *Clotilde*. Ces pièces ont été recueillies à Poitiers en un vol. in-12, 1614.

VII. PRÉVOT-D'EXMES, (N. le) né en Normandie le 29 septembre 1729, entra dans les gardes du corps du roi de Pologne *Stanislas*, et s'en fit remarquer par une ode qui obtint une mention honorable dans un concours de l'académie de Nanci. Bientôt il fit jouer sur le théâtre de Luneville *les Trois Rivaux* opéra comique, et *la Nouvelle Réconciliation*, comédie en un acte, qui eurent du succès. Ayant quitté le service, *le Prévost d'Exmes* se fixa à Paris, où il donna aux Italiens en 1752 *les Thessaliennes*, comédie en trois actes, qui obtint plusieurs représentations. La perte de sa fortune dans des faillites, celle d'une place qu'il avoit obtenue avant la révolution, remplirent son cœur de tristesse sans en exclure la bonté. Timide, ne confiant sa détresse à personne, il fut réduit en 1793 à se retirer à l'hospice de la Charité de Paris où il expira septuagénaire et presque de misère. On lui doit divers écrits et des recueils qui ont de l'intérêt : I. *Rosel* ou *l'Homme heureux*. L'auteur ne se peignit pas dans son héros. Cet ouvrage offre des conseils sages que donne un père à son fils. Le style en est noble, et il eut plusieurs éditions consécutives. II. Dans le *Nécrologe* des hommes de lettres, on a inséré les Vies de *Lully* et de *Julien le Roi* par *le Prévot*. III. *Étrennes du Parnasse*. Il les rédigea pendant plusieurs années. IV. *Trésor de Littérature étrangère*. L'auteur plongé dans le chagrin, suspendit ce recueil dont on desiroit la continuation. V. Il a travaillé au *Journal des Spectacles*, fait les paroles de plusieurs *Oratorio* exécutés au Concert spirituel, et laissé manuscrite une *Histoire* de la dernière guerre de l'empereur contre les Turcs. Ce dernier écrit s'est perdu après la mort de l'auteur.

VIII. PRÉVOT-CABANIS, (Jean-François) conseiller d'état à Genève, soutint avec beaucoup d'énergie le parti des citoyens contre l'influence de la cour de France, qui voulut changer la constitution de cette république en y envoyant M. *de Vergennes*. Dans les troubles de 1794, *Prévôt* chercha à s'opposer à la licence qui suivit la prise d'armes du 19 juillet. Arrêté et traduit successivement par le peuple devant plusieurs tribunaux, il fut toujours acquitté ; mais ses ennemis furieux le fusillèrent le 24 juillet au soir. Un moment avant de périr, il écrivit une lettre à son fils, où il l'invitoit avec noblesse à servir toujours sa patrie, quoique ingrate.

II. PRICE, (Richard) Anglois, né dans le pays de Galles, vers 1728, mort en 1791, se fit connoître par des écrits politiques, profonds et moraux. Ils sont intitulés : I. *Dissertations* sur la Providence. II. *Revue* des principales questions en morale. III. *Observations* sur la nature du gouvernement civil, 1775, in-8.

* II. PRIDEAUX, (Humphrey) naquit à Padstow, dans le comté de Cornouailles en 1648, d'une bonne famille. Il fit ses études à Westminster, ensuite à Oxford, et se signala dans ces deux endroits par l'étendue de sa mémoire. La mort d'*Édouard Pocock* ayant fait vaquer la chaire d'hébreu : on l'offrit à *Prideaux*, qui la refusa. Outre qu'il étoit jaloux de son temps, il possédoit plusieurs bénéfices. Il fut pourvu du doyenné de Norwich en 1704, et mourut dans cette ville en 1724, à 76 ans. Ses mœurs étoient celles d'un savant toujours enfermé dans son cabinet. Il n'avoit pas les dehors imposans de cette politesse légère de nos littérateurs François; mais il se distinguoit par un grand fonds de franchise et de vertu. Nous avons de lui plusieurs ouvrages pleins de recherches et d'érudition. Les plus connus sont : I. *Marmora Oxoniensia, ex Arundelianis, Seldenianis, aliisque conflata, cum Græcorum versione latinâ, et lacunis suppletis, ac figuris æneis ; ex recensione et cum Commentariis Humphredy* Prideaux, *necnon Joannis* Seldeni, *et Thomæ* Lydiati *annotationibus : accessit Sertorii* Ursati *de notis Romanorum Commentarius*, in-folio, à Oxford, 1676. *Selden* avoit entrepris cet ouvrage, et en avoit fait imprimer une partie en 1627 ; mais il n'avoit expliqué que vingt-neuf Inscriptions grecques et dix latines ; *Prideaux* a expliqué les 260 autres. II. La *Vie de Mahomet* en anglois. Elle a été traduite en françois par *Larroque* fils, et imprimée à Amsterdam en 1698, in-8.° III. L'*Ancien et le Nouveau Testament, accordés avec l'Histoire des Juifs*, en anglois, deux vol. in-folio, Londres, 1720. IV. *Histoire des Juifs et des Peuples voisins, depuis la décadence des Royaumes d'Israël et de Judas, jusqu'à la mort de Jésus-Christ*. Ce savant ouvrage écrit en anglois, a eu un succès extraordinaire. On en fit en Angleterre huit éditions en quatre ans, soit in-folio, soit in-8.° La première parut en 1716, et la dernière en 1720. Il a été traduit en françois, et on en a aussi différentes éditions en cette langue. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1729, six vol. in-12 et deux vol in-4.° Il ne faut chercher ni dans l'original ni dans la version, les agrémens et l'élégance du style. Dom *Calmet* n'a point adopté la description du temple de Jérusalem, que cet Anglois a faite en partie d'après les écrits des rabbins. « Je ne prétends pas, dit-il, décrier le travail de *Prideaux* ; mais je soutiens que la plupart des choses marquées dans le plan du temple qu'il a donné, sont peu certaines. Les auteurs Juifs qu'il a suivis sont des guides peu sûrs dans cette matière ; nous ajouterons que pour connoître l'ancien temple de *Salomon* il faut s'en tenir au texte des livres des *Rois* et d'*Ézéchiel* ; et à l'égard de celui d'*Hérode* détruit par les Romains, on doit s'en rapporter uniquement à *Josèphe*. Mais dès qu'il est question d'un édifice ancien, chacun veut le bâtir à sa manière, sans penser que les *Vitruve* et les autres grands architectes sont très-rares, et qu'un savant qui ne sait pas même arranger sa maisonnette, a mauvaise grace de vouloir édifier des temples superbes. » *Voy*. I. VILLALPANDE.

PRIE, (N. de Bertelot, marquise de) étoit fille de Ber-

plot de Pléneuf, ancien commis du ministre de la guerre, qui s'étoit enrichi dans les entreprises des vivres. Il tenoit une maison opulente, dont sa femme faisoit les honneurs. Leur fille avoit plus que de la beauté ; toute sa personne étoit séduisante. Avec autant de grace dans l'esprit que dans la figure, elle cachoit, dit *Duclos*, sous un voile de naïveté, la fausseté la plus dangereuse. Sans la moindre idée de la vertu, qui étoit pour elle un mot vide de sens, elle étoit simple dans le vice et violente sous un air de douceur. Libertine par tempérament, elle eut de bonne heure des amans distingués. Sa mère qui lui avoit donné l'éducation la plus soignée, devint jalouse d'elle dès qu'elle commença à fixer les regards des adorateurs qui formoient sa petite cour. *Pléneuf* pour avoir la paix chez lui, la maria en 1713, au marquis de *Prie*, nommé à l'ambassade de Turin, où il amena son épouse. Revenue à Paris, elle dédaigna la société de sa mère qu'elle traitoit comme une petite bourgeoise, et se fit aimer du duc de *Bourbon* (*Voyez* ce mot, n.° V.) premier ministre. Elle trompa impunément ce nouvel amant, et n'en fut pas moins le canal de toutes les graces et l'instrument de toutes les vengeances. C'est elle en partie qui perdit *le Blanc* ministre de la guerre. Le cardinal *de Fleury* étant parvenu au ministère, la punit de ses galanteries, de ses rapines et de ses excès, en l'exilant dans sa terre de Courbe-Epine en Normandie. Elle regarda d'abord sa disgrace comme un nuage passager; mais ayant appris que sa place de dame du palais de la reine avoit été donnée à une autre, elle fut saisie par un désespoir qui la conduisit au tombeau. Les médecins crurent d'abord que les maladies, suite de son chagrin, n'étoient que des vapeurs : mot commode dont quelquefois se couvre leur ignorance. Le jour même qu'ils l'avoient encore traitée de malade imaginaire, elle mourut en 1727, à 29 ans, après avoir séché quinze mois dans son exil. La religion, la seule véritable consolation des malheureux, n'en fut pas une pour elle. Dans le temps de son élévation elle avoit affiché son mépris pour les choses les plus respectées. Lorsqu'en 1725, année où les pluies détruisirent la récolte, on porta en procession la châsse de *Ste Geneviève*, elle osa dire : *Le peuple est fou ; ne sait-il pas que c'est moi seule qui fais la pluie et le beau temps ?* Le marquis de *Prie* d'une famille du Berry, qui remontoit au 14e siècle, a été le dernier de sa maison.

PRINGIS, (Mad. de) a publié quelques romans, entr'autres *Junie* ou les *Sentimens des Romains*, et les *Caractères des Femmes*. Elle est morte au commencement du siècle dernier.

PRISCA, *Voyez* VALERIA.

PROGEN, (Jean-François) né à Toulouse en 1717, mort vers 1780, entra dans le service comme mousquetaire, et se retira ensuite dans sa patrie où il publia les ouvrages suivans : I. *Eloge de Clémence Isaure*, in-8.° II. *L'Epreuve*, conte moral. III. *Essai* de critique et contes moraux, 1764, in-12. L'auteur étoit de l'académie des Jeux floraux.

*PROST DE ROYER, (Antoine-François) avocat, né à Lyon le 29 septembre 1729, devint lieu-

tenant général de police de Lyon, remplit cette place pendant huit ans avec beaucoup de zèle et d'intelligence, et fut le défenseur éclairé et courageux des droits de la ville. Il ne remplit pas avec moins d'honneur les places d'administrateur des hôpitaux, d'échevin, de président du tribunal de commerce, de lieutenant provincial des monnoies. Tous les étrangers illustres qui passèrent par Lyon, se firent un plaisir de le voir, tels que l'empereur, le grand duc de Russie, l'archiduc, le roi de Suède, le prince *Henri* de Prusse, etc. Différentes académies étrangères et nationales mirent son nom sur leur liste. Comme auteur, il se fit d'abord connoître par une *Lettre* in-8° *à M. l'Archevêque de Lyon* sur le *Prêt à intérêt*, que *Voltaire* adopta dans le recueil de ses œuvres ; par un *Mémoire* moins connu, mais aussi estimable sur les *Hôpitaux ;* par un autre sur la conservation des enfans trouvés ; par des *Lettres* sur l'administration de la municipalité de Lyon. Les vues en sont grandes et utiles. Il est fâcheux que bornées à l'intérêt local, elles aient été peu répandues ; par un *Mémoire* très-bien écrit sur l'allaitement des enfans, et l'établissement des bureaux de nourrices. Il avoit entrepris ensuite une nouvelle édition entièrement refondue, du *Dictionnaire des Arrêts* de *Brillon.* Il avoit déjà donné quatre vol. in-4° de cet ouvrage important, lorsqu'il mourut à Lyon le 21 septembre 1784. Son recueil n'est pas une simple compilation ; il y a de la profondeur dans les idées et de l'énergie dans le style. On peut lui reprocher cependant de s'être trop abandonné à la manie de semer des vues systématiques, et des réflexions déclamatoires dans une matière où il auroit fallu se borner aux notions précises et nécessaires. A des talens et des connoissances étendues, l'auteur joignoit une ame généreuse, un cœur sensible et un caractère honnête. On trouvoit dans lui une bonhommie et une simplicité de mœurs qui étonnoit et plaisoit d'autant plus qu'elle contrastoit entièrement avec son maintien, sa manière d'être dans la société, et l'égoïsme de ses expressions, le seul qu'on eût à lui reprocher, mais celui que l'amour propre des autres pardonne le moins. Le prince *Henri* de Prusse l'honora de son amitié. L'éloge de *Prost de Royer* par *Barou du Soleil* a été imprimé, et son portrait a été gravé par *Boyli* artiste Lyonnois.

PROU, (Jacques) sculpteur mort en 1706, à 51 ans. On a de lui une *Vénus* qui se voit dans les jardins de Versailles.

PROVENCHÈRE, (Siméon) médecin François, né à Langres vers 1552, exerça sa profession à Sens, fut nommé par cette ville aux états généraux de 1614, et mourut en 1617. Il a publié : I. *Histoire d'un prodigieux Enfant pétrifié*, 1582, in-8.° II. *Discours sur un Enfant qui n'a bu ni mangé depuis trois ans*, 1614, in-8.° III. Il avoit mis en vers latins les *Quatrains* de *Pibrac* et les *Aphorismes* d'*Hippocrate.*

PROVENZALE, (Marcel) peintre Italien, né en 1575, a peint l'histoire et le portrait, et s'est rendu sur-tout célèbre par des ouvrages en mosaïque

exécutés avec autant d'éclat que de goût.

*PRYNNE, (Guillaume) jurisconsulte Anglois, né à Swainswich près de Bath en 1600, s'éleva avec violence contre les épiscopaux. Ils feignirent de mépriser ses invectives. Mais *Prynne* ayant publié en 1633 son *Histrio-Mastix* ou *le Fouet des Histrions*, livre où il ne ménageoit ni les comédiens, ni ceux qui jouoient la comédie; les épiscopaux se servirent du crédit de la reine qui aimoit ces amusemens, pour le faire enfermer à la tour de Londres. La Chambre étoilée lui fit son procès; le livre fut condamné à être brûlé par la main du bourreau, et l'auteur à avoir les oreilles coupées. Un autre libelle qu'il publia en 1637 contre l'archevêque *Laud*, lui attira une pareille sentence, et on lui coupa ce qui lui restoit d'oreilles. Ce traitement le fit regarder par les presbytériens comme un martyr de la bonne cause; ils obtinrent son élargissement en 1640, et Newport le nomma député de la Chambre des communes dans le parlement assemblé contre le roi. Après avoir, pendant quelque temps, fait paroître beaucoup d'animosité contre ce prince, il rougit de sa frénésie et de celle des Anglois. Il s'en expliqua ouvertement, et *Cromwel* le fit mettre en prison. Il y composa un petit Livre pour détourner le parlement de faire le procès au roi. Après la mort du protecteur, *Charles II* dont *Prynne* avoit favorisé le rappel, lui donna la garde des archives de la tour de Londres avec cinq cents livres sterling de pension. Il mourut à Lincoln's-inn, le 24 octobre 1669, âgé de 69 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé et qui se trouve dans le *Sylloge variorum Tractatuum*, imprimé en 1649, on a de *Prynne* : I. La *Vie* des Rois *Jean II*, *Henri III* et *Edouard I*, in-folio, en anglois. Il y défend le pouvoir suprême des rois, après l'avoir attaqué long-temps. II. L'*Histoire de Guillaume Laud* archevêque de Cantorbery, in-folio, en anglois. III. *Antiquæ Constitutiones Regni Anglici sub* Joanne II, Henrico III *et* Eduardo I, *circa Jurisdictionem Ecclesiasticam*, Londres, 1672, 2 vol. in-folio. Ce recueil tiré des archives de la tour de Londres, est d'autant plus estimé qu'il n'est pas commun. IV. Plusieurs ouvrages de *Théologie* et de *Controverse*, où il y a beaucoup d'érudition et peu de jugement. *Voltaire* peint l'auteur « comme un homme scrupuleux à outrance, qui se seroit cru damné s'il avoit porté un manteau court au lieu d'une soutane, et qui auroit voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de Dieu et de la *propagandâ fide*. » Il y a du vrai dans ce portrait, quoique les traits en soient exagérés.

PSCHERNING, poëte Allemand dont les odes sont estimées dans sa patrie, vivoit à la fin du 17e siècle.

*PSYCHÉ, (Mythol.) est un mot grec qui signifie *Ame*. Les Païens en avoient fait une Divinité, dont on a raconté bien des fables. *Cupidon* l'aima, et la fit transporter par *Zéphire* dans un lieu de délices, où elle demeura long-temps avec lui sans le connoître. *Vénus* jalouse de ce qu'elle avoit séduit son fils, la persé-

cuta tant qu'elle la fit mourir. *Jupiter* lui rendit la vie, et lui donna l'immortalité en faveur de *Cupidon*. On la représente avec des ailes de papillon aux épaules, pour exprimer en quelque sorte la légéreté de l'ame, car le papillon en étoit le symbole, et lorsqu'on peignoit un homme mort, on représentoit un papillon qui paroissoit être sorti de sa bouche, et s'envoloit en l'air. Un excellent tableau de *Gérard* exposé à Paris dans l'un des derniers sallons, représente *Psyché* et l'*Amour*. « Les deux figures, a-t-on dit, sont posées dans le goût antique, et si bien qu'on les croiroit imitées d'une médaille. L'expression ne laisse rien à desirer : ce n'est dans la figure de *Psyché*, ni la stupidité d'une ame qui ne sentira jamais, ni la légéreté sémillante de celle que le sentiment agite à son insçu et à laquelle il ne manque que de connoître la cause de son émotion pour n'être plus l'innocence... Il y a dans l'embrassement de l'Amour je ne sais quoi de léger et de mystérieux qui donne l'idée du souffle créateur. Cet Amour, à physionomie noble et grave, est tel que l'exigeoit le sujet, et qu'on le trouve dans les poëtes et dans les philosophes de l'antiquité lorsqu'ils représentent ce dieu comme le principe de l'ordre et l'ame de l'univers. » Ce beau tableau a été gravé. Nous avons une tragédie-ballet de *Psyché*, par *Molière* aidé par *Pierre* CORNEILLE.

PUCKERIDGE, Irlandois, ayant observé en 1760 le son produit par le frottement du bord d'un verre à boire avec un doigt mouillé, essaya le premier de former un instrument harmonieux en plaçant sur une table un certain nombre de verres de diverses grandeurs et à moitié remplis d'eau. *Puckeridge*, mort jeune, n'eut pas le temps de perfectionner son invention, mais elle fut saisie par le docteur *Francklin*, auquel on est redevable de l'instrument connu sous le nom d'*Harmonica*.

PUFENDORFF, (Isaac) résident dans plusieurs cours, né en 1628 et mort en 1689 à Ratisbone, passe pour l'auteur de l'ouvrage satirique, intitulé : *Anecdotes de Suède* ou *Histoire secrète de Charles XI*, 1716, in-8.° On a encore de lui, *Opuscula juvenilia*, 1699, in-8.° Ce sont de petites dissertations sur les *Druides*, les *Lois saliques*, la *Théologie de Platon*. Il étoit frère de *Samuel Pufendorff*.

PUGATSCHEFF, (Yemelka) cosaque, l'un des imposteurs qui se donnèrent pour *Pierre III* empereur de Russie, étoit né à Simoreisk sur le Don. Après avoir servi dans les troupes Russes contre le roi de Prusse et les Turcs, il déserta et se réfugia en Pologne chez des hermites du rit Grec, et gagna ensuite la petite Russie. Là, il fit révolter quelques cosaques, prit des forteresses dans le gouvernement d'Orembourg et se fit reconnoître pour *Pierre III*. Après divers succès il eût pu s'emparer de Moscow; mais il négligea de s'y rendre et ne put réparer cette faute. Cent mille serfs l'y attendoient pour prendre les armes. La cour de Russie mit sa tête à prix, et promit cent mille roubles à qui le livreroit. Enfin le comte de *Panin* ayant été envoyé contre lui, les compagnons de son imposture manquant de nourriture et in-

dignés de ses cruautés, le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaick. Il fut conduit à Moscow dans une cage de fer, et eut la tête tranchée le 21 janvier 1775. Autant il avoit montré d'audace à la tête des révoltés, autant il fit paroître de pusillanimité à l'approche du supplice. « Après *Tamerlan*, dit l'impératrice de Russie dans une lettre à *Voltaire*, aucun scélérat n'a plus fait de mal à l'espèce humaine. » Il faisoit pendre sans rémission tous les nobles, hommes, femmes, enfans, tous les officiers, tous les soldats. Il livroit tout au pillage, même les maisons de ceux qui l'avoient bien accueilli. Il ne savoit ni lire, ni écrire. C'étoit une bête féroce portée d'elle-même à la violence et au meurtre. Son procès n'offrit pas la moindre présomption qu'il eût été l'instrument de quelque puissance, ni qu'il eût suivi l'inspiration de qui que ce soit. Il avoit fait frapper des roubles avec son effigie et cette inscription :

Redivivus et ultor.

PUJOS, (André) peintre en portrait, né à Toulouse en 1730, mort à Paris en 1788, réunit dans son cabinet les portraits des gens de lettres et des autres personnes célèbres de son temps.

PUIS, *Voyez* Dupuis.

*PUISIEUX, (Philippe-Florent de) né à Meaux en 1713, mort à Paris en octobre 1772, à 69 ans, étoit avocat au parlement de Paris. Il cultiva moins la jurisprudence que la littérature. Nous avons de lui un grand nombre de Traductions de Livres anglois, dont quelques-unes sont utiles. Telles sont celles de la *Grammaire Géographique* de *Gordon*, in-8° ; de l'*Histoire navale d'Angleterre*, en 3 vol. in-4° ; de la *Grammaire des Sciences Philosophiques* de *Martin*, in-8° ; des *Elémens des Sciences et Arts*, 3 vol. in-12 ; des *Consultations de Médecine* d'*Hoffman*, 8 vol. in-12 ; des *Observations* du même, 2 vol. in-12 ; de la *Géographie* de *Varenius*, 4 vol. in-12 ; du *Voyage en France, en Italie, et aux isles de l'Archipel*, 4 vol. in-12 ; des *Voyageurs modernes*, 4 vol. in-12 ; des *Avis de Médecine*, de *Méad*, in-12 ; des *Expériences Physiques* de *Lewis*, 3 vol. in-12 ; des *Observations sur le Jardinage*, 3 vol. in-12, etc. Il a aussi traduit quelques Romans et quelques autres brochures angloises, dont la plupart ne méritoient pas de passer la mer.

PUISMIROL de St. Martin, jeune Languedocienne, se distingua à la fin du 17e siècle par son goût pour la poésie. On a recueilli ses vers à Toulouse, en un vol. in-12.

PUISSELEUR, (François de) évêque d'Amiens en 1546, s'y rendit recommandable par sa bienfaisance, ses vertus et ses ordonnances synodales ; leur recueil sert à faire connoître les mœurs du temps, et sur-tout celles du clergé. Elles enjoignent aux prêtres du diocèse de porter une soutane qui descende jusqu'aux talons, de ne point porter des souliers à jour, découpés et garnis de petits miroirs. Elles défendent à tous l'exercice des professions de notaire et de procureur, de ne baptiser l'enfant dans le ventre de sa mère s'il n'en paroît rien au dehors, et d'avoir des histrions et des danses au repas d'une première messe, etc.

PULAWSKI, général de l'armée des confédérés en Pologne, eut la principale part aux troubles qui agitèrent ce royaume en 1771. Les dissidens avoient obtenu des priviléges ; *Pulawski* s'imaginant qu'ils les devoient au roi *Stanislas-Auguste*, résolut de l'enlever pour qu'on procédât à l'élection d'un nouveau monarque. Environ quarante factieux entrèrent dans ce complot, qu'ils exécutèrent après s'être liés par un serment devant une image de la Vierge. *Voyez* STANISLAS. Le roi ayant dû la vie aux remords de l'un des conjurés, *Pulawski* alla servir en Amérique pour les États-Unis, et il commandoit une légion au siége de Savannah, où il fut tué par un boulet en 1779, à côté du général François.

* PULCHERIE, (Sainte) *Ælia Pulcheria*, impératrice, fille de l'empereur *Arcadius*, et sœur de *Théodose le Jeune*, fut créée Auguste en 414, et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de *Théodose*, arrivée en 450, *Ste Pulchérie* fit élire *Marcien* et l'épousa, plutôt pour avoir un soutien qui l'aidât à porter le poids de la couronne, que pour avoir un époux. Elle lui fit promettre qu'il garderoit la continence avec elle. C'est par ses soins que fut assemblé en 451, le concile général de Chalcédoine. Cette auguste assemblée la combla d'éloges. Elles les méritoit par sa piété et par son zèle. Cette princesse aimoit les lettres et les cultivoit. Elle mourut en 454, à 56 ans. *Voltaire* maltraite cette princesse dans la préface de son Commentaire sur la *Pulchérie* de *Corneille*. Il dit qu'en épousant *Marcien*, elle fut aussi fidelle à son vœu d'ambition et d'avarice, qu'à celui de chasteté. Elle avoit, ajoute-t-il, 50 ans, et *Marcien* 70 ; elle l'épousoit donc moins pour avoir un mari qu'un premier domestique. Mais il est faux que *Marcien* eût cet âge. Il étoit né en 391, et n'avoit par conséquent que neuf ans de plus que *Pulchérie*. Quant aux censures que *Voltaire* fait du gouvernement de *Pulchérie* et de *Marcien*, nous les avons peints l'un et l'autre d'après les historiens anciens et modernes, qui ne partagent point la façon de voir du censeur. (*Voy.* MARCIEN.) *Voltaire* pour le dégrader, dit qu'il fut longtemps prisonnier de *Genseric*, et qu'il n'avoit su se conduire ni dans la guerre ni dans la paix. La vérité est que *Genseric* le retint très-peu de temps, et que son administration sous *Pulchérie* et après sa mort, fut celle d'un *père ; toujours occupé, pendant son règne, à protéger ses sujets et à les soulager*, comme le dit *Guillaume Beauvais* dans son *Histoire abrégée des Empereurs Romains et Grecs*.

PULTENEY, (Guillaume) né en 1682, et mort en 1764, comte de Bath, entra dans le conseil privé du roi d'Angleterre en 1741, et se rendit moins célèbre par ses grands principes, que par son opposition continuelle avec ceux du ministre *Walpole*, à qui il fit ôter le ministère.

PUONÇU, (Mythol.) nom du premier homme, suivant la tradition chinoise. Les lettrés disent qu'il naquit comme le champignon, sans le secours d'aucune semence. D'autres le font éclore d'un œuf, dont la coque s'éleva

au ciel, le blanc se dispersa dans les airs, et le jaune resta sur la terre.

PURCEL, (Henri) musicien Anglois, né en 1658 et mort en 1695, mit en musique l'opéra d'*Arthur* de *Dryden*. Il fut organiste de Westminster dès l'âge de 18 ans.

PURVER, (Antoine) Quaker Anglois, né en 1702, mort en 1775, exerça d'abord le métier de cordonnier, mais ayant appris ensuite l'hébreu, le grec et le latin, il traduisit la Bible en anglois et devint un prédicateur renommé dans sa secte.

PYLE, (Thomas) ministre Anglois, mort dans le 18e siècle, a publié beaucoup d'ouvrages pieux, et sur-tout des *Paraphrases* sur les actes des Apôtres et l'Apocalypse.

PYNAKER, (Adam) paysagiste célèbre, né en 1622 près de Delft, mort en 1675, excelloit dans le coloris et l'art des reflets. Ses tableaux se vendent très-cher.

Q.

QUANWON, (Mythol.) Dieu Japonois, fils d'*Amida*, préside aux eaux et aux poissons. On le représente avec quatre bras, et le bas du corps avalé par un monstre : sa tête est couronnée de fleurs. — Dans un temple du Japon, *Quanwon* appelé aussi *Canon*, paroît avec sept têtes sur la poitrine, avec trente mains tenant chacune une flèche : il est assis sur la fleur nommée *Tarate*.

QUARLES, (François) poëte Anglois, mort en 1644, a publié beaucoup de Poésies, et surtout des *Emblêmes* ingénieux. Son attachement à la cause de *Charles premier*, exposa ses jours et ruina sa fortune : ce qu'il regretta le plus, fut la perte de ses livres et de ses manuscrits qui furent pillés.

QUENTEL, (Pierre) imprimeur de Cologne, s'est rendu recommandable par les éditions nombreuses et recherchées qu'il a publiées, et parmi lesquelles on distingue les Œuvres de *Denis* le Chartreux, en 21 vol. in-folio. *Quentel* est mort à la fin du 16e siècle.

QUILLARD, (Pierre-Antoine) peintre de Paris, mort à Lisbonne en 1733, à la fleur de son âge, travailla dans le goût de *Wateau* son maître.

QUINTILIA DE LA MIRANDE, (Lucrèce) Italienne, fut renommée par ses talens et son esprit au 16e siècle. Elle a laissé des tableaux estimés, et des écrits historiques sur la vie des plus célèbres peintres.

II. QUIROS, (Fernand de) navigateur qui, chargé par *Philippe III* de faire des découvertes dans la mer Pacifique, partit de Lima en décembre 1605, s'avança à vingt degrés de latitude et 240 de longitude, et découvrit la Terre Australe du Saint-Esprit et les isles de la Société. Les Mémoires qu'il écrivit sur ses découvertes sont dans le recueil des petits voyages de *Théodore de Bry*. Le célèbre *Cook* a rendu hommage à *Quiros*.

RABAUD-

R.

RABAUD-SAINT-ÉTIENNE, (Jean-Paul) avocat, ministre Protestant, né à Nîmes, et député de cette ville à l'assemblée Constituante, s'étoit déjà fait connoître par quelques écrits avant de paroître à la tribune. Ses discours préparés avec soin, l'habitude de parler en public, l'adoption des nouveaux changemens lui donnant de la hardiesse, il obtint des applaudissemens; mais lorsque *Mirabeau* et quelques autres orateurs plus distingués se furent fait entendre, il prit le parti du silence. Nommé membre de la Convention, son patriotisme y fut plus modéré qu'à l'assemblée Constituante. Il s'éleva avec énergie contre le parti sanguinaire qui opprimoit la Convention, et osa soutenir qu'elle n'étoit pas en droit de juger *Louis XVI*. « Je suis las, s'écria-t-il, de ma portion de tyrannie, et je soupire après l'instant où un tribunal national nous fera perdre les formes et la contenance des tyrans. » Ces mots, et plus encore ses relations avec les Girondins, le firent décréter d'accusation le 31 mai. *Rabaud* pour éviter la mort, se sauva à Bordeaux; mais il y fut reconnu, arrêté, ramené à Paris et exécuté le lendemain même de son retour, le 28 juillet 1793, à l'âge de 50 ans. Il réunissoit des connoissances à des talens oratoires. Facile et confiant, il se laissoit entraîner par ceux qui l'entouroient et qui flattoient des lueurs d'ambition dont il ne fut pas toujours exempt. Ses principaux écrits sont : I. *Lettre* sur la vie et les écrits de *Court de Gebelin*, 1774, in-8.° II. *Lettres* sur l'Histoire primitive de la Grèce, 1787, in-8.° Elles sont adressées à *Bailly*, et offrent des conjectures heureuses et du savoir. III. *Considérations* sur les intérêts du tiers-état, 1789. Cette brochure fut distinguée dans l'immensité de celles que le commencement de la révolution vit naître. IV. *Précis* de l'Histoire de la Révolution Françoise, 1791. Cette notice rapide et bien faite des événemens les plus remarquables de la première Assemblée, a été imprimée avec luxe et ornée de gravures. Elle attache par sa précision et sa clarté; mais elle n'est pas toujours parfaitement impartiale. V. *Rabaud* a travaillé à la *Feuille villageoise* et au *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792.

RABUEL, (Claude) jésuite, né à Pont-de-Vesle le 24 avril 1669, et mort à Lyon en 1728, a publié : I. Un *Commentaire* sur la Géométrie de *Descartes*, Lyon, 1730, in-4.° II. Un *Traité* d'algèbre et du calcul différentiel et intégral, in-4.°

* II. RABUTIN, (Roger comte DE BUSSI) né à Épiry en Nivernois le 30 avril 1618, petit-fils du précédent, servit dès l'âge de douze ans dans le régiment de son père. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs siéges et batailles. Elle lui mérita les places de mestre de camp de la cavalerie légère, de lieutenant général des armées du roi, et de lieutenant général du Nivernois. Le comte *de Bussi* méloit les lau-

riers d'*Apollon* à ceux de *Mars*. Reçu à l'académie Françoise en 1665, il y prononça une harangue pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il couroit alors sous son nom une *Histoire* manuscrite *des Amours* de deux dames puissantes à la cour (*d'Olonne* et *de Châtillon*.) Il l'avoit confiée à Mad. la marquise de *Beaume* qui après une liaison très-intime, croyant avoir à se plaindre de lui, trahit son secret. Ce manuscrit intitulé : *Histoire amoureuse des Gaules*, faisoit beaucoup de bruit. A la légéreté du style, à la vivacité des saillies, l'auteur avoit su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité de plusieurs personnes de la cour, et un ton de dépravation qui n'étoit pas ce qui plaisoit le moins. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une des aventures qui frappent le plus dans son roman, étoit une pure traduction d'un endroit de *Pétrone*, jusqu'à la lettre qu'il attribue à une des dames satirisées. Il auroit dû sans doute avouer ce plagiat pour sa justification ; mais la vanité l'emportoit chez lui sur tout autre sentiment. Quoi qu'il en soit, les personnes intéressées portèrent leur plainte au roi, qui déjà mécontent de *Bussi*, saisit avidement l'occasion de le punir. Il fut mis à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention ; mais la véritable cause étoit cette *Chanson* où le roi étoit trop compromis, et dont on renouvela alors le souvenir, pour perdre *Bussi* à qui on l'imputoit :

Que *Deo-datus* est heureux ! *etc.*

L'Histoire amoureuse des Gaules n'étoit pas le seul ouvrage de *Bussi*. Il avoit encore fait un petit *Livre*, relié proprement en forme d'Heures ; au lieu des images qu'on met dans les livres de piété, il avoit mis dans le sien les portraits en miniature de quelques hommes de la cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie. Au bas de chaque portrait, il avoit accommodé au sujet un petit discours en forme de prière. C'est à cet ouvrage que *Boileau* fait allusion dans ce vers :

Me mettre au rang des Saints qu'a célébrés *Bussi*.

Une maladie occasionnée par sa prison, lui procura sa liberté ; mais avant que de l'obtenir, il fallut qu'il donnât la démission de sa charge, et qu'il écrivît une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté. Il débita même à cette occasion de belles maximes sur les écrits satiriques, *inutiles s'ils sont secrets, dangereux s'ils sont publics*. Le comte de *Bussi* ne sortit de la Bastille que pour aller en exil dans une de ses terres. Il fatigua pendant tout ce temps-là *Louis XIV* par une foule de *Lettres*, qui décèlent, si ce n'est une ame fausse, une ame au moins petite et foible. Il protestoit au roi une tendresse qu'il n'avoit pas, et se donnoit des éloges qu'on croyoit beaucoup plus sincères que les protestations d'attachement dont il excédoit le monarque. Ses véritables sentimens éclatèrent en 1674. *Despréaux* fit sa belle épître sur le passage du Rhin, qui immortalisa le poëte et le héros. *Bussi*, l'imprudent *Bussi*, craignant d'être oublié, fit des remarques sanglantes sur cet ouvrage. Il relevoit sur-tout cet endroit, où le panégyriste du prince lui disoit que s'il continuoit à prendre tant de villes, il n'y au-

roit plus moyen de le suivre, et qu'il faudroit aller l'attendre aux bords de l'Hellespont. Il plaisanta sur ce dernier mot, et mit au bout: *Tarare pon pon.* Le ridicule qu'il vouloit jeter sur la belle épître de *Despréaux*, parvint au poëte, qui se prépara à la vengeance. Le comte le sut, et fit promptement négocier la paix. *Despréaux* et lui s'écrivirent des lettres pleines de témoignages d'estime et d'amitié. Le comte de *Bussi*, après 17 ans de sollicitations, obtint enfin la permission de retourner à la cour; mais comme le roi évita de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. Il mourut à Autun le 9 avril 1693, à 75 ans. (*Voyez* les articles III. RIVIÈRE *et* MIRAMION.) Il faut avouer qu'il avoit de l'esprit, mais plus d'amour propre encore; et il ne se servit guère de son esprit que pour se faire des ennemis. Caustique, hautain dans la société, il ne fut guère plus aimé en province qu'à la cour. Comme courtisan, comme guerrier, comme écrivain, comme homme à bonnes fortunes, il croyoit n'avoir point d'égal. Il se flattoit même de l'emporter en courage sur le maréchal *de Turenne*, et en génie sur *Pascal*. On prétend que lorsqu'il étoit à la Bastille, le Père *Nouet* jésuite, son confesseur, l'engagea à répondre aux Provinciales, et qu'il ne craignit pas de se charger de ce travail; mais il fut bientôt obligé de l'abandonner. On ne réfute les bonnes plaisanteries qu'en en faisant de meilleures. On a de lui: I. *Discours à ses enfans, sur le bon usage des adversités, et sur les divers événemens de sa vie*, in-12, à Paris, 1694. On y trouve des réflexions utiles sur la juste valeur des biens et des maux de la vie. Mais il étoit plus facile de faire des réflexions sur l'utilité des disgraces, que de les supporter avec noblesse. II. Ses *Mémoires*, en deux vol. in-4°, à Paris, 1693, réimprimés à Amsterdam en trois vol. in-4°, avec plusieurs pièces curieuses. Pour quelques faits vrais et intéressans, on y trouve cent particularités dont on ne se soucie pas; le style en fait le principal mérite; il est léger, pur et élégant. III. Des *Lettres*, en 7 vol. in-12, plusieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur temps beaucoup de réputation; mais on y sent trop qu'elles ont été faites pour être publiques; et quoique écrites en général avec noblesse et avec correction, elles ne plaisent guère aux personnes d'un goût véritablement délicat, qui préfèrent le naturel à toutes ces graces contraintes. IV. *Histoire abrégée de* LOUIS *le Grand*, in-12, à Paris, 1699. Ce n'est presque qu'un panégyrique, et il révolte d'autant plus, que l'auteur écrivoit certainement contre sa pensée. V. Des *Poésies*, répandues dans ses Lettres et dans différens recueils; ses vers lâches, foibles, sans coloris, sont plutôt d'un bel esprit que d'un poëte. On n'estime guère que ses *Maximes d'amour*, et ses *Epigrammes* imitées de *Martial*.... Les *Amours des Gaules* ont été imprimées en Hollande avec d'autres Historiettes du temps, en deux vol. in-12: et à Paris sous le titre de Hollande, en cinq petits volumes in-12. — *Bussi-Rabutin* avoit une fille religieuse de la Visitation à Paris, (*Diane-Charlotte*,) qui, selon l'abbé *Lenglet*, écrivoit aussi bien que

son père. C'est d'elle que Mlle *de Scudéri* disoit en écrivant à ce dernier : « Votre fille, que je vois souvent, a autant d'esprit que si elle vous voyoit tous les jours ; et elle est aussi sage que si elle ne vous avoit jamais vu. » Nous avons de Mlle *de Bussi* un *Abrégé de la Vie de Mad. de Chantal*, 1697, in-12 ; de *St. François de Sales*, 1700, in-12. —L'abbé *de Bussi* son frère, nommé évêque de Luçon en 1723, de l'académie Françoise, étoit un prélat ingénieux, savant et possédant l'art de plaire. Il mourut en 1736, après avoir presque entièrement renoncé aux sociétés dont il avoit fait les délices. *Je ne saurois*, disoit-il, *me résoudre à n'être plus aimable. Je sens que je ne puis plus l'être qu'avec effort ; et il vaut mieux renoncer de bonne grace à ce qu'on ne peut faire sans fatigue.* Son zèle pour la Bulle *Unigenitus* lui attira les injures des Jansénistes qui lui reprochèrent trop souvent sa vie mondaine, et se turent sur ses bonnes qualités.

RACOHETTI, (Bernard) peintre Italien, né en 1639, mort en 1702, représentoit à merveille l'architecture, et se distingua dans la perspective.

* I. RACINE, (Jean) né à la Ferté-Milon le 21 décembre 1639, d'une famille noble, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, et il en fut l'élève le plus illustre. *Marie des Moulins* sa grand'-mère, s'étoit retirée dans cette solitude si célèbre et si persécutée. Son goût dominant étoit pour les Poëtes tragiques. Il alloit souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un *Euripide* à la main : il cherchoit dès-lors à l'imiter. Il cachoit des livres, pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain *Claude Lancelot*, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec, qu'il apprit par cœur à la 3e lecture. Après avoir fait ses humanités à Port-Royal, et sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta dans le monde par une *Ode* sur le mariage du roi. Cette pièce, intitulée *la Nymphe de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis et une pension de 600 liv. Le ministre *Colbert* obtint pour lui l'une et l'autre de ces graces. Ce succès le détermina à la poésie. En vain un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire général d'Usès, l'appela dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice, la voix du talent l'appeloit à Paris. Il s'y retira vers 1664, époque de sa première pièce de théâtre. *La Thébaïde ou les Frères ennemis*, c'est le titre de cette tragédie, ne parut à la vérité qu'un coup d'essai aux bons juges ; mais ce coup d'essai annonçoit un maître. Le monologue de *Jocaste* dans le troisième acte, l'entrevue des deux frères dans le quatrième, et le récit des combats dans le dernier, furent un augure heureux de son génie. Il traita cette pièce dans le goût de *Corneille ;* mais, né pour servir lui-même de modèle, il quitta bientôt cette manière qui n'étoit pas la sienne. La lecture des Romans avoit tourné les esprits du côté de la tendresse, et ce fut de ce côté-là aussi qu'il tourna son génie... Il donna son *Alexandre* en 1666. Cette tragédie improuvée par *Corneille*, qui dit à l'auteur *qu'il avoit du talent pour la Poésie*,

mais non pas pour le Théâtre; charma tout Paris. Les connoisseurs la jugèrent plus sévèrement. L'amour qui domine dans cette pièce, n'a rien de tragique. *Alexandre* y est presque éclipsé par *Porus;* et la versification quoique supérieure à celle de la *Thébaïde*, offre bien de la négligence. *Racine* portoit alors l'habit ecclésiastique, et ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il obtint le prieuré d'Épinay; mais il n'en jouit pas long-temps. Ce bénéfice lui fut disputé; il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, *que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais:* aussi abandonna-t-il et le bénéfice et le procès. Il eut bientôt un autre procès qui fit plus de bruit. Le visionnaire *Desmarêts de Saint-Sorlin*, poëte, prophète, et fou sous ce double titre, se signala par des rêveries réfutées par *Nicole.* Ce célèbre écrivain, dans la première de ses *Lettres* contre cét insensé, traita les poëtes dramatiques d'*empoisonneurs, non des corps, mais des ames. Racine* prit ce trait pour lui; il lança d'abord une lettre contre ses anciens maîtres. Elle étoit pleine d'esprit et de graces. Les Jésuites la mettoient à côté des *Lettres Provinciales*, et ce n'étoit pas peu la louer. *Nicole* négligea de répondre; mais *Barbier d'Aucour* et *Dubois* le firent pour lui. *Racine* leur répliqua par une Lettre non moins ingénieuse et aussi pleine de sel que la première. *Boileau*, à qui il la montra avant que de la rendre publique, lui dit en ami sage: *Cette Lettre fera honneur à votre esprit, mais n'en fera pas à votre cœur. Vous attaquez des Hommes d'un très-grand mérite, à qui vous devez une partie de ce que vous êtes.* Cette réponse fit impression sur *Racine*, qui supprima sa seconde Lettre, et retira tous les exemplaires de la première.... *Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668; cette pièce coûta la vie au célèbre *Montfleuri* qui y représentoit le rôle d'*Oreste.* A peine *Racine* avoit-il 30 ans; mais son ouvrage annonçoit un homme consommé dans l'art du théâtre. La terreur et la pitié sont l'ame de cette tragédie. Aucun personnage épisodique; l'intérêt principal n'est presque jamais partagé, et le lecteur n'y est pas refroidi. On y admira sur-tout le style noble sans enflure, simple sans bassesse. Elle essuya cependant quelques critiques. On se plaignit que *Pyrrhus* étoit trop emporté, trop farouche; que la situation violente d'*Hermione* faisoit trop long-temps oublier *Andromaque*, la héroïne de la pièce, etc. etc.; et ces censures dictées en partie par l'envie et par l'ignorance, furent accueillies pendant quelque temps. Le maréchal *de Créqui* et le comte d'*Olonne* disoient hautement qu'il n'y avoit que du romanesque dans l'*Andromaque* de *Racine.* Le maréchal passoit pour ne point aimer les femmes, et le comte n'avoit pas lieu de se louer de la tendresse de la sienne. Le poëte offensé fit là-dessus l'épigramme suivante, qu'il s'adressoit à lui-même:

Le vraisemblable est choqué dans ta pièce,
Si l'on en croit et *d'Olonne* et *Créqui.*
Créqui dit que *Pyrrhus* aime trop sa Maîtresse;
D'Olonne, qu'*Andromaque* aime trop son Mari.

Subligny publia contre *Andromaque*, une espèce de parodie,

intitulée : *la Folle querelle*, comédie en prose, Paris, 1668, in-12. Mais cette sotte critique d'un sot auteur, ne fit qu'encourager le grand homme si injustement censuré. C'est à quoi *Boileau* fit allusion dans la belle épître qu'il adressa à *Racine* :

Toi donc qui t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de *Sophocle*, et seul de tant d'esprits,
De *Corneille* vieilli sais consoler Paris,
Cesses de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela comme en tout le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la mollesse.
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de son art est quelquefois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
Au *Cid* persécuté, *Cinna* doit sa naissance ;
Et peut-être ta plume aux censeurs de *Pyrrhus*,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis *Burrhus*.

Saint-Evremont, courtisan épicurien, qui s'étoit déclaré l'arbitre du goût, fut encore un de ceux qui critiquèrent *Andromaque*, tragédie qui, après un siècle et demi de succès, jouit encore de toute l'estime qu'elle mérite. *Andromaque* avoit annoncé à la France un grand homme ; la comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, annonça un très-bel esprit. On vit dans cette pièce des traits véritablement comiques, du ridicule fin et saillant, des plaisanteries pleines de sel et de goût. Malgré cela, les acteurs furent presque sifflés aux deux premières représentations, et n'osèrent hasarder la troisième. *Molière*, quoique brouillé avec *Racine*, n'adopta pas le jugement des faux connoisseurs, et dit en sortant de la comédie : *Que ceux qui se moquoient des Plaideurs, méritoient qu'on se moquât d'eux.* La pièce jouée à la cour y fut très-applaudie, et *Louis XIV* y rit beaucoup. Bientôt la ville jugea comme la cour. Ce qui flatta sur-tout le parterre de Paris, ce furent les allusions. On reconnut dans le *Juge* qui veut toujours juger, un président si passionné pour sa profession, qu'il l'exerçoit dans son domestique. La dispute entre la *Comtesse* et *Chicaneau*, s'étoit réellement passée entre la comtesse de *Crissé* et un fameux plaideur, chez *Boileau* le greffier. Le discours de l'*Intimé*, qui dans la cause du chapon commence par un exorde d'une *Oraison* de *Cicéron*, fut pris sur le discours d'un avocat, qui s'étoit servi du même exorde dans la querelle d'un pâtissier contre un boulanger.... Les *Plaideurs* étoient une imitation des *Guêpes* d'*Aristophane*. Mais *Racine* ne dut qu'à lui-même son *Britannicus*, qui parut en 1670. Il se surpassa dans cette pièce. Nourri de la lecture de *Tacite*, il sut communiquer la force de cet historien à sa versification et à ses caractères. Ils sont tous également bien développés, également bien peints. *Néron* est un monstre naissant, qui passe par une gradation insensible de la vertu au crime, et du crime aux forfaits. *Agrippine* mère de *Néron*, est digne de son fils. *Burrhus* est un sage au milieu d'une cour corrompue. *Junie* intéresse ;

mais l'auteur lui fait trop d'honneur, en la peignant comme une fille vertueuse.... *Bérénice*, jouée l'année d'après, soutint la gloire du poëte aux yeux du public, et l'affoiblit aux yeux des gens de goût. Ce n'est qu'une *Pastorale héroïque;* elle manque de ce sublime et de ce terrible, les deux grands ressorts de la tragédie. Elle est conduite avec art et avec une certaine vivacité; les sentimens en sont délicats, la versification élégante, noble, harmonieuse : mais encore une fois, ce n'est point une *Tragédie*, en prenant ce mot dans la rigueur du terme. *Titus* n'est point un héros Romain; c'est un courtisan de Versailles. Tout roule sur ces trois mots de *Suétone : Invitus invitam dimisit*. Ce fut *Henriette d'Angleterre* qui engagea *Racine* et *Corneille* a travailler sur ce sujet. Elle vouloit jouir non-seulement du plaisir de voir lutter deux rivaux illustres; mais elle avoit encore en vue le frein qu'elle-même avoit mis à son propre penchant pour *Louis XIV*. On prétend qu'un seigneur ayant demandé au grand *Condé* son sentiment sur cette tragédie, il répondit par ces deux vers pris de la pièce même :

Depuis deux ans entiers, chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Racine prit un essor plus élevé en 1672, dans *Bajazet*. Le sujet est la conspiration du visir qui entreprit de mettre sur le trône *Bajazet* à la place d'*Amurat* son frère. Le caractère de ce visir est, suivant les connoisseurs, le dernier effort de l'esprit humain, et la beauté de la diction le relève encore; pas un seul vers ou dur, ou foible; pas un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors d'œuvre qui cesse d'être sublime; jamais de dissertations étrangères au sujet; toutes les convenances parfaitement observées : enfin ce rôle est d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvoit l'introduire, et qu'il auroit été déplacé par-tout ailleurs. Le caractère d'*Atalide* ne mérite pas moins d'éloges : la délicatesse de ses sentimens, les combats de son cœur, ses craintes, ses douleurs développent mieux les replis de l'ame que tous nos romans, et l'amour y est peint avec plus d'énergie. Dans le rôle de *Roxane*, la fierté et l'ambition viennent combattre l'amour. *Racine* fut embarrassé du choix d'une actrice pour ce rôle. Il l'ôta et le donna successivement à la *Champmélé* et à Mlle d'*Ennebaut;* ce qui le fit comparer à *Pyrrhus*, flottant entre *Andromaque* et *Hermione*, et lui fit appliquer ces vers :

La quitter, la reprendre, et retourner encor
De la fille d'*Hélène* à la veuve d'*Hector*.

L'intérêt de *Bajazet* croit d'acte en acte; tous sont pleins et liés. Plusieurs morceaux respirent la vigueur tragique. La première scène est un modèle d'exposition, et celles qui la suivent sont des modèles de style. Cette tragédie obtint un très-grand succès. Mad. *de Sévigné* écrivoit en sortant de la représentation : « *Racine* a fait une pièce qui lève la paille. M. *de Tallard* dit qu'elle est autant au-dessus des pièces de *Corneille*, que celles de ce dernier sont au-dessus de celles de *Boyer*.» *Mithridate*, joué en 1673, est plus dans le goût du grand *Cor-*

neille, quoique l'amour soit encore le principal ressort de cette tragédie, et que cet amour y fasse faire des choses assez petites. *Mithridate* s'y sert d'un artifice de comédie, pour surprendre une jeune personne et lui faire dire son secret. *Voltaire* a très-bien remarqué que l'intrigue de cette pièce est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les grands noms de Monarque, de Guerrier et de Conquérant, *Mithridate* n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ses deux fils en sont amoureux aussi, et il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé. C'est précisément l'intrigue de l'*Avare*. *Harpagon* et le *Roi* de Pont sont deux vieillards amoureux ; l'un et l'autre ont leur fils pour rival ; l'un et l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils et leur maîtresse ; et les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme. Mais ce que cette tragédie a de défectueux est racheté par de grandes beautés. Le rôle de *Mithridate* est en général beau et théatral. Son amour même est en quelque sorte ennobli par les reproches qu'il se fait de sa foiblesse. Occupé de sa haine pour Rome, grand dans l'adversité, son caractère est très-propre au théâtre ; car s'il n'avoit paru qu'amoureux, cette pièce malgré l'élégance du style, n'auroit été qu'un épithalame magnifique. Ce qu'on a dit des petits ressorts employés dans la tragédie de *Mithridate*, on peut le dire encore de *Britannicus*, qui avoit été joué en 1669. *Néron* dans cette pièce est un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup ; qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, et se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse. Cette foiblesse de mettre de l'amour partout, a dégradé presque tous les héros de *Racine*. *Titus*, dans sa *Bérénice* a un caractère mou et efféminé. *Alexandre le Grand*, dans la pièce qui porte son nom, n'est occupé que de l'amour d'une petite *Cléophile*, dont le spectateur ne fait pas beaucoup de cas. *Voyez* CAMPISTRON.... *Iphigénie* ne parut que deux ans après *Mithridate*, en 1675 ; elle fit verser des larmes plus qu'aucune pièce de *Racine*. (*Voyez* CHAMPMÊLÉ.) Les événemens y sont préparés avec art, et enchaînés avec adresse. Elle laisse dans le cœur cette tristesse majestueuse, l'ame de la tragédie. L'amour d'*Achille* est moins une foiblesse qu'un devoir, parce qu'il a tous les caractères de la tendresse conjugale. « J'avoue, dit *Voltaire*, que je regarde *Iphigénie* comme le chef-d'œuvre de la scène. Veut-on de la grandeur ? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, passionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique ? tout le rôle d'*Ulysse* en est plein ; et c'est une politique parfaite, uniquement fondée sur l'amour du bien public ; elle est adroite, elle est noble, elle ne disserte point, elle augmente la terreur. *Clytemnestre* est le modèle du grand pathétique ; *Iphigénie* celui de la simplicité noble et intéressante ; *Agamemnon* est tel qu'il doit être. Et quel style ! c'est là le vrai sublime. » *Le Clerc* indigne rival d'un grand homme, osa donner une *Iphigénie* dans le même temps que celle de *Racine* : mais la sienne mourut en naissant ; et celle du *Sophocle* Fran-

lui vivra autant que le théâtre.... Il y avoit une faction violente contre *Racine*, et ce poëte la redoutoit. Il fit long-temps mystère de sa *Phèdre*. Dès que la cabale acharnée contre lui l'eut pénétré, elle invita *Pradon*, le rimailleur *Pradon*, à traiter le même sujet. Ce versificateur goûta cette idée et l'exécuta : en moins de trois mois sa pièce fut achevée. On joua celle de *Racine* le 1er janvier 1677, et deux jours après celle de *Pradon*, qui, grace à ses protecteurs et à leurs indignes manœuvres, fut jugée la meilleure. Les chefs de cette cabale s'assembloient à l'hôtel de Bouillon. Mad. *des Houlières*, le duc de *Nevers*, et d'autres personnes de mérite, ne craignirent pas d'y entrer. Les connoisseurs se taisoient et admiroient. Le grand *Arnauld*, aussi bon juge en littérature qu'en théologie, ne trouva à reprendre que l'amour d'*Hippolyte*, et l'auteur lui répondit : *Qu'auroient pensé les petits Maîtres, s'il avoit été ennemi de toutes les femmes ?* Les deux *Phèdres*, de *Racine* et de *Pradon*, sont d'après celle d'*Euripide*. L'imitation est à peu près semblable : même contexture, mêmes personnages, mêmes situations, mêmes fonds d'intérêt, de sentimens et de pensées. Chez *Pradon* comme chez *Racine*, *Phèdre* est amoureuse d'*Hippolyte*. *Thésée* est absent dans les premiers actes : on le croit retenu aux Enfers avec *Pirithoüs*. *Hippolyte* aime *Arcie*, et veut la suivre ; il fait l'aveu de sa passion à son amante, et reçoit avec horreur la déclaration de *Phèdre ;* il meurt du même genre de mort, et son gouverneur fait un récit. Mais c'est lorsque ces deux auteurs se rencontrent le plus pour le fond des choses, qu'on remarque mieux combien ils diffèrent pour la manière de les rendre. L'un est le *Rubens* de la poésie, et l'autre n'est qu'un plat barbouilleur. Lorsque *Phèdre*, ce triomphe de la versification françoise après *Athalie*, fut imprimée, ses ennemis firent de nouveaux efforts. Ils se hâtèrent de donner une édition fautive ; on gâta des scènes entières ; on eut la noirceur de substituer aux vers les plus heureux, des vers plats et ridicules. *Racine* dégoûté par ces indignités de la carrière du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire chartreux. Son directeur en apprenant le dessein qu'il avoit pris de renoncer au monde et à la comédie, lui conseilla de s'arracher à ces deux objets si séduisans, plutôt par un mariage chrétien, que par une entière retraite. Il épousa, quelques années après, la fille d'un trésorier de France d'Amiens. Son épouse également belle et vertueuse, fixa son cœur, et lui fit goûter les délices de l'hymen ; délices pures, sans repentir et sans remords. Ce fut alors qu'il se réconcilia avec les Solitaires de Port-Royal, qui n'avoient pas voulu le voir depuis qu'il s'étoit consacré au théâtre. La même année de son mariage, en 1677, *Racine* fut chargé d'écrire l'Histoire de *Louis XIV*, conjointement avec *Boileau*. Au retour de la dernière campagne de cette année, le roi dit à ses deux historiens : *Je suis fâché que vous ne soyez pas venus avec moi ; vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long.* — *Racine* lui répondit : *Votre Majesté ne nous a pas donné le temps de nous faire*

roi le voyant un jour à la promenade avec M. *de Cavoye : Voilà*, dit-il, *deux hommes que je vois souvent ensemble ; j'en devine la raison : Cavoye avec* Racine *se croit bel esprit ;* Racine *avec* Cavoye *se croit courtisan*. Les défauts de ce poëte furent effacés en partie par de grandes qualités. La religion réprima tous ses penchans. *La raison*, disoit *Boileau* à ce sujet, *conduit ordinairement les autres à la foi ; mais c'est la foi qui a conduit* Racine *à la raison*. Il eut sur la fin de ses jours une piété tendre, une probité austère. Il étoit bon père, bon époux, bon parent, bon ami.... (*Voyez* MONNOYE.) Mais considérons-le à présent par les endroits qui l'immortalisent. Voyons dans cet écrivain rival des tragiques Grecs pour l'intelligence des passions, une élégance toujours soutenue, une correction admirable, la vérité la plus frappante ; point, ou presque point de déclamation ; par-tout le langage du cœur et du sentiment ; l'art de la versification, l'harmonie et les graces de la poésie portés au plus haut degré. C'est le poëte après *Virgile*, qui a le mieux entendu cette partie des vers ; et en cela, mais peut-être en cela seul, il est supérieur à *Corneille*. On ne trouve pas chez lui comme dans un père de notre théâtre, ces antithèses affectées, ces négligences basses, ces licences continuelles, cette obscurité, cette emphase, et enfin ces phrases synonymes, où la même pensée est plus remaniée que la division d'un sermon. Nous remarquons ces défauts de *Corneille*, pour servir de correctif au parallèle que *Fontenelle* fait de ce poëte avec *Racine* : parallèle ingénieux, mais quelquefois trop favorable à l'auteur de *Cinna*. *La Mothe* a rendu plus de justice à l'un et à l'autre dans les vers suivans :

> L'un plus pur, l'autre plus sublime,
> Tous deux partagent notre estime,
> Par un mérite différent ;
> Tour-à-tour ils nous font entendre
> Ce que le cœur a de plus tendre,
> Ce que l'esprit a de plus grand.

Ce qui rendit *Racine* supérieur à *Corneille* dans les sujets qu'ils traitèrent l'un et l'autre, c'est que *Racine* joignoit à un travail assidu une grande connoissance des tragiques Grecs, et une étude continuelle de leurs beautés, de leur langue et de la nôtre. Il consultoit les juges les plus sévères, les plus éclairés. Il les écoutoit avec docilité. Enfin il se faisoit gloire, ainsi que *Boileau*, d'être revêtu des dépouilles des anciens. Il avoit formé son style sur le leur. « On peut, dit M. *du Molard*, réussir peut-être mieux que lui dans les catastrophes ; on peut produire plus de terreur, approfondir davantage le sentiment, mettre de plus grands mouvemens dans les intrigues ; mais quiconque ne se formera pas comme lui sur les anciens, quiconque sur-tout n'imitera pas la pureté de leur style et du sien, n'aura jamais de réputation dans la postérité. » Nous finirons ces remarques par le jugement plein de délicatesse et de vérité, qu'a porté sur *Racine le Franc de Pompignan*, dans une lettre au digne fils de ce grand homme. « Si le génie, dit-il, consiste à pénétrer profondément les objets et à les concevoir dans toute leur étendue sans s'arrêter à la surface, à saisir vivement, à rapprocher d'un coup d'œil leurs différens rapports, à les

posséder de manière qu'ils paroissent pour ainsi dire créés dans l'ame de celui qui se les approprie, je reconnois le sentiment à ce caractère distinctif : il a les mêmes propriétés : il produit les mêmes effets, quoique sa sphère soit plus resserrée. On pourroit donc conclure que *Racine* ayant eu le plus grand fonds de sentiment, il est le plus grand génie à cet égard. *Horace, la Fontaine, Quinault* n'étoient pas d'aussi grands génies qu'*Homère, Virgile* et *Corneille;* mais c'étoient néanmoins des hommes de génie, parce qu'ils avoient du sentiment à un haut degré. *Racine* en avoit la plénitude : sa prose et ses vers sont comme pétris de cette faculté souple et délicate, qui s'attache sous sa main aux différentes matières qu'il traite, qui les anime, les vivifie, leur communique ce charme secret qui intéresse, et cette chaleur douce et continue dont il ne faut pas chercher la source dans des mouvemens passagers de tendresse; mais dans le trésor inépuisable d'un cœur naturellement sensible et fécond.... L'amour n'inspire point le sentiment, mais le sentiment donne du génie à l'amour... » Outre les tragédies de *Racine*, nous avons de lui : I. Des *Cantiques* qu'il fit à l'usage de Saint-Cyr. Ils sont pleins d'onction et de douceur. On en exécuta un devant le Roi, qui à ces vers :

> Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
> Je trouve deux hommes en moi ;
> L'un veut que, plein d'amour pour toi,
> Je te sois sans cesse fidelle ;
> L'autre, à tes volontés rebelle,
> Me soulève contre ta loi.

dit à Mad. *de Maintenon :* « Ah ! Madame, voilà deux hommes que je connois bien. » II. L'*Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 parties in-12 : le style de cet ouvrage est coulant et historique, mais quelquefois négligé. III. Une *Idylle sur la Paix*, pleine de grandes images et de peintures riantes. IV. Quelques *Epigrammes* dignes de *Marot*. « Je ne connois, écrivoit *Brossette* à *Rousseau*, que trois personnes en France qui ont réussi après *Marot*, dans le genre épigrammatique. Ces trois personnes sont *Despréaux*, *Racine* et vous. » Mais il faut avouer qu'en lisant les épigrammes de *Boileau*, on trouve qu'il en a trop fait; et en lisant celles de *Racine*, qu'il n'en a pas fait assez. V. Des *Lettres* et quelques opuscules, publiées par son fils dans ses *Mémoires de la Vie de Jean Racine*, 1747, 2 volum. in-12. (*Voyez* I. PLATON à la fin.) On trouve les différens ouvrages de *Racine* dans l'édition de ses Œuvres, publiée en 1768, en 7 vol. in-8°, par *Luneau de Boisjermain*, qui l'a enrichie de remarques. Les éditions de Londres, 1723, 2 vol. in-4°, et de Paris, 1765, 3 vol. in-4°, ainsi que celle de *Didot* l'aîné, 1783, 3 volum. in-4° ou in-8°, et 5 vol. in-16, sont très-belles, mais moins complètes. *Boileau* orna le portrait de son illustre ami de ces quatre vers :

> Du Théâtre François l'honneur et la merveille,
> Il sut ressusciter *Sophocle* en ses écrits,
> Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
> Surpasser *Euripide*, et balancer *Corneille*.

L'Abbé *d'Olivet* donna des *Remarques de Grammaire sur Racine*, avec une *Lettre critique sur la rime* adressée à M. le président *Bouhier*, in-12, à Paris, 1738.

L'année suivante l'abbé *des Fontaines* opposa à cet écrit : *Racine vengé*, ou *Examen des Remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, à Avignon, (Paris) in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé *d'Olivet* a été réimprimé en 1766. Mad. *de Romanet*, veuve de *Racine*, dont il avoit eu deux fils et trois filles, mourut à Paris au mois de novembre 1732.

* II. RACINE, (Louis) fils du précédent, naquit à Paris en 1692. Ayant perdu son père de bonne heure, il demanda des avis à *Boileau* qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie, mais son penchant pour les Muses l'entraîna. Il donna en 1720 le poëme de la *Grace*, écrit avec assez de pureté, et dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les Pères de l'Oratoire de Notre-Dame-des-Vertus, où il s'étoit retiré après avoir embrassé l'état ecclésiastique. Les chagrins que son père avoit essuyés à la cour, lui faisoient redouter ce séjour ; mais le chancelier *d'Aguesseau* réussit pendant son exil à Fresnes, à le réconcilier avec le monde qu'il avoit quitté. Il se fit des protecteurs qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal *de Fleury* qui avoit connu son père, lui procura un emploi dans les finances ; et il coula dès-lors des jours tranquilles et fortunés, avec une épouse qui faisoit son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnoit de grandes espérances, périt malheureusement dans l'inondation de Cadix en 1755. Son père vivement affligé de cette perte, ne traîna plus qu'une vie triste, et mourut dans de grands sentimens de religion le 29 janvier 1763, à 71 ans. L'académie des Inscriptions le comptoit parmi ses membres. Ce poëte faisoit honneur à l'humanité : bon citoyen, bon époux, père tendre, fidelle à l'amitié, reconnoissant envers ses bienfaicteurs. La candeur régnoit dans son caractère et la politesse dans ses manières, malgré les distractions auxquelles il étoit sujet. Il étoit sur-tout fort modeste. Il se fit peindre les Œuvres de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de *Phèdre :*

> Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père. . . .

Pénétré de la vérité du Christianisme, il en remplissoit les devoirs avec exactitude. Son air étoit froid et sa physionomie n'étoit pas revenante. Aussi M. *Robé* disoit-il : « C'est un saint qui a la figure d'un réprouvé. » On a de lui des *Œuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : I. Son *Poëme* sur la *Religion*, imprimé séparément in-8° et in-12 ; cet ouvrage offre les graces de la vérité et de la poésie. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellens et un grand nombre de beaux vers. La justesse du dessin, l'heureuse disposition des parties, la noblesse des images, la vérité des couleurs, le rendent aussi recommandable que le mérite de la difficulté vaincue, et le choix intéressant des plus belles pensées de *Pascal* et de *Bossuet*. L'auteur les a mises en vers, en homme qui connoissoit parfaitement ce qu'exige l'exactitude théologique et le génie de la versification. Mais il ne se soutient pas, et il règne dans son poëme une monotonie qui le rend quelquefois languis-

sant. On a cependant trop déprimé cet ouvrage dans ces derniers temps. « Pour lui rendre justice, dit un critique, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, il faut être un peu théologien. Il faut connoître sa religion, et c'est ce que certains beaux esprits ignorent. Ce n'est pas que je croie que *Racine* ait fait un ouvrage parfait. Son début est triste et prosaïque ; certains détails demanderoient plus de chaleur et d'élévation. Chaque chant auroit pu offrir un épisode sublime ou touchant à la manière des *Géorgiques*, ou sur le modèle de *Lucrèce*.» Mais son poëme tel qu'il est, paroît cependant le meilleur de tous ceux qui ont été faits sur le même sujet. Il n'a pas été effacé par celui de la *Religion vengée* du cardinal *de Bernis*, publié à Parme après sa mort. Deux élégantes traductions en vers italiens ont naturalisé le poëme de *Racine* en Italie; et elles ont été suivies d'une autre en vers latins par l'abbé *Jacques Marzetti*. Celle ci a été publiée à Rome chez *Paul Zunchi* en 1797. On voit en lisant *Racine* le fils, qu'il étoit plein des auteurs anciens, sacrés et profanes. On lui a reproché d'avoir appliqué à J. C. des vers que *Tibulle* adressoit à sa maîtresse. Il est vrai qu'il avoit fait graver au bas de son crucifix ces vers du poëte Latin :

Te spectem, suprema mihi cùm venerit hora,
Te teneam moriens, deficiente manu.

« Que ta Croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
Et que les yeux sur toi, je t'embrasse et je meure. »

Mais il croyoit pouvoir sanctifier des vers profanes, en les adaptant à des sentimens sacrés dont son cœur étoit pénétré. II. Son *Poëme* sur la *Grace* qu'on trouve à la suite du précédent, lui est inférieur pour la justesse du plan et les charmes de l'expression. « En traitant le sujet de la Grace, il a, dit-on, trop souvent manqué de graces. » Ce sujet étant très-sérieux et ayant besoin d'images pour délasser le lecteur, le poëte auroit pu y faire entrer quelques histoires frappantes, tirées de la Bible où des Pères de l'église. Un poëme didactique sur une matière abstraite, ne peut se faire pardonner son aridité qu'à la faveur de quelques écarts et des épisodes. III. Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées et la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiteroit d'y rencontrer plus souvent le feu de *Rousseau*. IV. Des *Epîtres*, qui renferment quelques réflexions judicieuses. Sa poésie est élégante ; mais il n'y a aucun trait bien frappant, et elle manque en général de chaleur et de coloris. V. Des *Réflexions sur la Poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf et de bien profond. VI. *Les Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont curieux et intéressans pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son père, et d'un père si illustre. C'est donc à tort que *Piron* disoit qu'*il avoit imité* Cham, *qui révéla les turpitudes de son père*. Rien de ce qu'il dit de lui ne peut en donner une mauvaise idée. Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages médiocres : I. *Remarques sur les Tragédies de Jean Racine*, en

3 vol. in-12. C'est une critique volumineuse; on a reproché à l'auteur de manquer d'élévation, d'usage du théâtre et de connoissance du cœur humain. Il y a pourtant quelques réflexions judicieuses. II. Une *Traduction du Paradis perdu* de *Milton*, en trois vol. in-8°, chargée de notes. Elle est en quelques endroits plus fidelle que celle de M. *Dupré de Saint-Maur;* mais on n'y sent point comme dans celle-ci l'enthousiasme de l'*Homère* Anglois. Le traducteur écrit trop languissamment, pour ne pas affoiblir les traits sublimes de ce chantre de nos premiers Pères. On peut voir dans les Journaux le parallèle de ces deux versions; il n'est point à l'avantage de *Racine*.

RACLE, (Léonard) architecte, né à Dijon et mort à Pont-de-Vaux en 1792, parvint à force de travail et d'études à surmonter la détresse dans laquelle il se trouva dans sa jeunesse, et à tirer son nom de l'obscurité. On lui doit le port de Versoix et le canal de navigation qui joint la rivière de la Reyssouze à la Saône. En 1786, *Racle* obtint le prix de l'académie de Toulouse, par un savant Mémoire sur la construction d'un pont de fer d'une seule arche de 400 pieds d'ouverture. Il en a écrit d'autres sur les propriétés de la cycloïde, sur les moyens de régulariser le cours du Rhône et de la rivière d'Ain. Il avoit trouvé le secret d'une terre cuite, propre à revêtir les murailles et les parquets, et que *Voltaire* avoit appelée *Argile-marbre*, parce qu'elle avoit l'éclat et la solidité de ce dernier. Ami intime de ce poëte philosophe qui lui fit bâtir Ferney, *Racle* reçut de l'impératrice de Russie *Catherine II*, la proposition d'un sort brillant dans son empire; mais il préféra jouir dans sa patrie de l'estime publique et de la médiocrité.

I. RADCLIFFE, (Alexandre) poëte Anglois, abandonna la profession des armes pour cultiver les Muses. Il est mort à la fin du 17[e] siècle, après avoir publié un poëme intitulé, *Nouvelles de l'Enfer*, et avoir mis en vers burlesques les Épitres d'*Ovide*.

II. RADCLIFFE, (Anne) Angloise, s'est rendue célèbre par ses romans et son imagination sombre et tragique. Ils ont presque tous été traduits en françois, et ont pour titre: *Les Mystères d'Udolphe; l'Italien ou le Confessional des Pénitens noirs; Julia* ou *les Souterrains du château de Mazzini; la Forêt ou l'Abbaye de Saint-Clair*, etc. M. l'abbé *Morellet* est le traducteur de quelques-uns. En général, la terreur y est bien soutenue et le merveilleux assez adroitement amené; mais les descriptions y sont trop prodiguées et s'y répètent; leur lecture peut effrayer l'esprit, rarement émouvoir le cœur. Leur auteur est mort en 1800.

* RADEMAKER, (Abraham) peintre Hollandois, né à Amsterdam, excella dans les paysages. Ses dessins sont d'un effet très-piquant, rares et des plus précieux. Il mourut à Harlem en 1735, âgé de 60 ans. — *Gérard* RADEMAKER son ancêtre, né en 1663, fut l'un des meilleurs peintres de l'école Flamande pour l'architecture et la perspective.

RADONVILLIERS, (Claude-François-Lisarde) membre de

l'académie Françoise, naquit à Paris le 20 avril 1709, embrassa l'état ecclésiastique et devint sous-précepteur des enfans de France. Plus distingué par ses bonnes actions que par ses écrits, il donnoit presque tout son revenu aux pauvres. Ennemi des principes de *Voltaire*, et se trouvant directeur de l'académie au moment où ce dernier y fut remplacé par M. *Ducis*, il se plut à blâmer le premier d'avoir cherché par la licence de quelques-uns de ses ouvrages, *une triste célébrité que* Racine *et* Despréaux *avoient dédaignée*. On doit à l'abbé *de Radonvilliers*, un *Essai* sur la manière d'apprendre les langues, 1768, in-12, et une comédie intitulée *Les Talens inutiles*, qui fut jouée au collége de Louis le Grand. Il est mort à Paris le 20 avril 1789.

RAGGI, (Antoine) sculpteur habile, mort en 1686, étoit né dans le bailliage de Lugano.

II. RAINALDI, (Jérôme) architecte habile, né en 1570, mort à Rome en 1655, acheva le Capitole, et construisit divers beaux édifices à Rome, à Milan, à Parme, etc. —Son fils *Charles*, né en 1611 et mort en 1641, marcha sur ses traces.

RAINAUD, (N.) prédicateur célèbre, naquit sous le beau ciel d'Hières en Provence et mourut à Paris en 1790, à l'âge de 85 ans. Entré dans la congrégation de l'Oratoire, il s'y distingua bientôt par ses vertus, sa modestie et sur-tout son talent pour la chaire. Une éloquence douce et persuasive, un organe flatteur, une physionomie pleine de candeur et d'expression attirèrent à ses discours une foule d'auditeurs et les suffrages des hommes de goût. Celui sur les spectacles passoit pour son chef-d'œuvre. Il en avoit retouché dix-neuf autres dans les derniers jours de sa vie; mais il ne voulut jamais permettre qu'on les publiât. On ne sait qui les possède, et ils feront peut-être un jour la célébrité de celui qui en profitera. *Louis XV* nomma *Rainaud* à deux évêchés qu'il refusa; ce qui fit dire au monarque qu'il n'avoit jamais trouvé dans le clergé un homme qui eût refusé deux fois d'être riche et indépendant.

RAISIN, (Jean-Baptiste) célèbre acteur François, né à Troyes en 1656, d'un organiste, mort en 1693, à 40 ans, réussissoit dans la société par son esprit, et sur le théâtre par son jeu vrai et naturel. —Son frère *Jacques RAISIN*, acteur tragique et comique, mort en 1694, fit jouer trois comédies qui n'ont point été imprimées, et qui ont pour titre: *Merlin Gascon*, *le Faux Gascon*, et *le Niais de Sologne*.

RALPHE, (Jacques) poëte Anglois, mort en 1762, a publié une *Histoire* d'Angleterre, un *Poëme* de la nuit, et plusieurs autres poésies. *Pope* qui ne l'aimoit pas, l'a placé dans sa *Dunciade*.

RAMBEAUD DE VACHIÈRES, célèbre troubadour Provençal, né dans la principauté d'Orange, se fit chérir par ses talens de *Guillaume de Baux* prince d'Orange, et du marquis de *Montferrat* qui le fit chevalier. Eperdument épris de *Béatrix* sœur du marquis, il la chanta dans ses *Sirventes*, et lui consacra un

petit poëme plein de naïveté et de graces, intitulé : *La Caros.* Il suivit en 1204 son protecteur dans son expédition de la Terre-Sainte; et celui-ci lui donna le gouvernement de Salonique qu'il venoit de prendre sur les Turcs. La pièce du poëte sur cette croisade respire l'ardeur guerrière et l'enthousiasme du temps.

RAMPALE, (N.) a donné au théâtre en 1630, *Bélinde*, tragi-comédie ; et *Dorothée.* Elles ne s'élèvent pas même à la médiocrité.

III. RAMSAY, (Alain) né en 1696 à Peebles en Ecosse, mort en 1763, commença sa carrière par être garçon barbier. La vivacité de ses saillies lui fit conseiller de s'attacher à l'art dramatique, et il y réussit. Sa meilleure pièce est la Pastorale du *Gentil Berger.* On lui doit encore un recueil de *Poésies fugitives* agréables et spirituelles. — Il y a eu du même nom un peintre de portraits, mort à Douvres en 1784, à 71 ans, qui joignoit au mérite de la peinture celui de raisonner et d'écrire sur la politique.

* RANCÉ, (Dom Armand-Jean le Bouthillier de) né à Paris le 9 janvier 1626, étoit neveu de *Claude le Bouthillier de Chavigni* secrétaire d'état et surintendant des finances. Il fit paroître dès son enfance de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que dès l'âge de douze à treize ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des Poésies d'*Anacréon*, en grec; avec des notes, 1639, in-8.° Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, et prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde, et s'y livra à toutes ses passions, et sur-tout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé *de Rancé*, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse dont il ignoroit la mort, monta par un escalier dérobé, et qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat : on l'avoit séparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avoit fait faire, étoit trop petit. *Voyez* les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé* de Rancé, *par* Daniel de la Roque, Cologne, 1685, in-12. D'autres prétendent, que son aversion pour le monde fut causée par la mort ou par les disgraces de quelques-uns de ses amis, ou par le bonheur d'être sorti sans aucun mal de plusieurs grands périls : les balles d'un fusil qui devoient naturellement le percer, ayant donné dans le fer de sa gibecière : il y a apparence que tous ces motifs réunis, contribuèrent à son changement de vie. Du moment qu'il le projeta, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers et de Cominges. Leurs avis furent différens ; celui du dernier fut d'embrasser l'état monastique. Le cloître ne lui plaisoit point alors : mais, après de mûres réflexions, il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 300 mille livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris; et ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne de l'ordre de Gram-

mont; et son abbaye de la Trappe de l'ordre de Cîteaux. Les religieux de ce monastère y vivoient dans le dérèglement. L'abbé *de Rancé*, tout rempli de ses projets de retraite, demande au roi et obtient un brevet pour pouvoir y établir la réforme. Il prend ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, est admis au noviciat en 1663, et fait profession l'année d'après, âgé de 38 ans. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir l'austérité dans son abbaye, il exhorta si vivement ses religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle règle. L'abbé *de Rancé* eût voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Cîteaux ce qu'il avoit fait dans le sien; mais ses soins furent inutiles. N'ayant pu étendre la réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une nouvelle vie. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux austérités les plus effrayantes, les religieux y retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Ce monastère fit sentir non-seulement aux cœurs les plus tièdes, jusqu'à quel point une foi vive et ardente peut nous rendre chères les privations les plus rigoureuses; « mais il offrit au simple philosophe, dit d'*Alembert*, une matière intéressante de réflexions profondes sur le néant de l'ambition et de la gloire, les consolations de la retraite, et le bonheur de l'obscurité. » Le réformateur des religieux de la Trappe, voulant les détacher entièrement des choses terrestres, les priva des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Écriture-Sainte et de quelques Traités de morale, voilà toute la science qu'il disoit leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état Monastique*: ouvrage qui causa une dispute entre l'austère réformateur, et le doux et savant MABILLON. Cette guerre ayant été calmée, il fallut qu'il en soutînt une autre avec les partisans d'*Arnauld*. Il écrivit sur la mort de cet homme illustre, une Lettre à l'abbé *Nicaise*, dans laquelle il se permettoit des réflexions qui déplurent. *Enfin*, disoit-il, *voilà* M. Arnauld *mort; après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoi qu'on dise, voilà bien des questions finies.* La liberté qu'il se donna de recevoir des religieux des autres ordres presque toujours malgré leurs supérieurs, lui fit un grand nombre d'ennemis, d'autant plus qu'il avoit peint avec des traits fort vifs la corruption des autres cloîtres et la perfection du sien. L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, et il nomma Dom *Zozime*, qui mourut peu de temps après. Dom *Gervaise* qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspiroit aux religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui ayant trouvé le moyen d'obtenir sa démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris et irrité, courut à la cour, noircit l'abbé *de Rancé;* mais malgré ses manœuvres, Dom *Jacques de la Cour* obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tran-

quille, le 26 octobre 1700, à 74 ans. Il expira couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séès et de toute sa communauté. Lorsqu'il fut près de rendre les derniers soupirs, on lui présenta un crucifix, qu'il embrassa avec tous les sentimens de la piété la plus tendre. Il baisa l'image du Christ et la tête de mort placée au pied de la croix. En remettant ce signe respectable entre les mains d'un religieux, il remarqua qu'il baisoit l'image du crucifix sans baiser la tête de mort; il lui dit avec vivacité; *Pourquoi ne baisez-vous pas cette tête? Baisez, mon Père, baisez sans peine l'image de la mort, dont vous ne devez pas craindre la réalité.* Ce religieux regarda cet ordre comme un avertissement de sa mort prochaine. En effet, il mourut peu de temps après. L'abbé *de Rancé* possédoit de grandes qualités, un zèle ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer et à écrire. Son style est noble, pur, élégant; mais il n'est pas assez précis. Il ne prend que la fleur des sujets, et il est beaucoup moins profond que *Nicole* et *Bourdaloue*. L'ambition avoit été sa grande passion avant son changement de vie: il tourna ce feu qui le dévoroit, du côté de Dieu; mais il ne put pas se détacher entièrement de ses anciens amis. Il dirigeoit un grand nombre de personnes de qualité, et les lettres qu'il écrivoit continuellement en réponse aux leurs, occupèrent une partie de sa vie. On a dit « qu'il s'étoit dispensé, comme législateur, de la loi qui force ceux qui vivent dans le tombeau de la Trappe, d'ignorer ce qui se passe sur la terre; » mais on peut dire pour l'excuser, que sa place l'obligeoit à ces relations, et qu'il s'en servit souvent pour ramener les personnes du monde dans la voie du salut. On ne peut cependant s'empêcher de reconnoître dans ses démarches les plus louables un air d'ostentation que la piété modeste évite ordinairement avec soin. Ses amis et lui voulant trop occuper le public de la Trappe, firent graver tout ce qui concernoit les bâtimens, les travaux, les exercices de ce monastère. On peignit, on grava l'abbé, et l'on frappa des médailles en son honneur. On a de lui: I. Une *Traduction* françoise des Œuvres de *St. Dorothée*, 1686, in-8.º II. *Explication sur la Règle de St-Benoît*, in-12. III. *Abrégé des obligations des Chrétiens*, IV. *Réflexions morales sur les quatre Évangiles*, 4 vol. in-12; et des *Conférences* sur le même sujet, aussi en quatre vol. V. *Instructions et Maximes*, in-12. VI. *Conduite Chrétienne*, composée pour Mad. *de Guise*, in-12. VII. Un grand nombre de *Lettres Spirituelles*, en 2 vol. in-12. Elles ne renferment pas, à beaucoup près, toutes celles qu'il a écrites. Il étoit en relation avec un grand nombre d'écrivains, « et il ne manquoit pas, dit *d'Avrigni*, de les payer d'un compliment fort gracieux, lorsqu'ils lui envoyoient leurs ouvrages. » VIII. Plusieurs *Ecrits* au sujet des études monastiques. IX. *Relations de la vie et de la mort de quelques Religieux de la Trappe*, en 4 vol. in-12, auxquels on en a ensuite ajouté deux. X. *Les Constitutions et les Réglemens de l'Abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12. XI. *De la sainteté des devoirs de*

l'état *Monastique*, 1683, 2 vol. in-4°; avec des *Eclaircissemens* sur ce livre, 1685, in-4.°.... *Voyez* les *Vies* de l'abbé *de Rancé*, composées par *Maupeou*, par *Marsollier*, et par Dom *le Nain*. Consultez aussi l'*Apologie* de *Rancé* par Dom *Gervaise*, contre ce qu'en dit Dom *Vincent Thuillier*, dans son *Histoire* de la contestation excitée au sujet des études monastiques, au tome premier des Œuvres posthumes de *Thierri Ruinart* et *Jean Mabillon*. Il y a quelques bonnes réflexions dans cette Apologie, mais trop de hauteur et de vivacité. *Voyez* III. NEVERS.

* RANDOLPH, (Thomas) poëte Anglois, natif de la province de Northampton, mort en 1634, est auteur de diverses *Poésies* qui ne lui ont mérité que la seconde ou la troisième place sur le Parnasse Britannique. Il faisoit des vers à dix ans; *Ben-Johnson* surpris de ses talens précoces, l'avoit adopté. —L'un de ses ancêtres, nommé aussi *Thomas*, fut employé par la reine *Elizabeth* dans diverses ambassades, et mourut en 1590, à l'âge de soixante ans, après avoir publié une *Relation* de la Russie.

RAON, (Jean) sculpteur Parisien, mort en 1707, à 77 ans, orna de ses statues les jardins de Versailles.

RAOULT, (Guillaume) né à Rouen, quitta sa patrie pour aller en Russie, où il devint professeur de belles-lettres Françoises à Moscow. Il est mort depuis quelques années. On a de lui: I. La *Traduction* d'une Dissertation d'*Æpinus* sur la distribution de la chaleur sur le globe de la terre, 1762, in-4.° II. Divers *Discours* latins et des Vers françois sur le retour de la paix, la mort du duc d'*Orléans* et les événemens du temps.

RASTALL, (Jean) savant imprimeur Anglois, étoit beau-frère de *Thomas Morus*. Versé dans la connoissance des mathématiques, de la jurisprudence et de l'histoire, il a fait plusieurs ouvrages et en a imprimé un plus grand nombre. Il est auteur d'une sorte de drame extraordinaire, où les interlocuteurs font la description de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Il est mort en 1536, en laissant un fils, *Guillaume Rastall*, qui a marché sur ses traces, est devenu l'un des juges du banc du roi, et a publié un *Abrégé* des lois d'Angleterre.

RATDOLT, (Erard) célèbre imprimeur Allemand, né à Augsbourg dans le quinzième siècle, alla s'établir à Venise. L'art typographique lui dut plusieurs innovations utiles. 1.° Le premier, il plaça un frontispice ou titre à la tête des volumes, et y mit le nom de l'imprimeur et du libraire, ainsi que la date de l'impression. 2.° Le premier, il inséra dans le corps de l'ouvrage des figures de mathématiques gravées en bois. 3.° Le premier, il disposa par la gravure les lettres initiales, les fleurons et les vignettes, dans l'intérieur de la planche, tandis qu'avant lui elles ne se faisoient qu'à la main et au pinceau. Ces changemens se trouvent dans un *Calendrier* imprimé par lui en 1476, petit in-folio, et dans les *Elémens* d'*Euclide* avec les commentaires de *Campanus*. Sur la fin de ses jours, *Ratdolt* revint dans sa patrie, où il mourut vers l'an 1506.

RATER, (Antoine) architecte Lyonnois, né le 26 avril 1729, s'étoit déjà avantageusement fait connoître par ses talens pour la construction, lorsque *Soufflot* passant à Lyon y dressa le plan d'ouvrir un nouveau quai et deux rues parallèles depuis la place des *Terreaux* jusqu'au bastion *Saint-Clair*. *Rater* l'exécuta. Après avoir acquis divers emplacemens considérables dans ce local, il y fit bâtir plusieurs maisons remarquables par l'élégance de leur distribution. Ce quartier, le plus beau de Lyon, auroit été désert et sans débouché, si on n'y avoit établi une grande route de communication avec la Bresse; *Rater* l'ouvrit, nivela le terrain en coupant des montagnes, et procura à sa patrie une avenue superbe, utile et très-fréquentée. Il acheta l'honneur de servir ses compatriotes en surmontant les obstacles que lui opposèrent souvent l'intérêt personnel et la malveillance. Bon, indulgent, plein de probité, le plus doux plaisir de sa vie fut celui d'obliger. Elle se termina le 4 août 1794, à Miribel près de Lyon, où il s'étoit réfugié et où il éprouva les angoisses du chagrin, de la proscription et du malheur, en voyant sa patrie en cendres, sa famille dispersée, et tous ses amis fugitifs ou immolés par le terrorisme.

RAVASINI, poëte Latin, né à Parme, chanta les plaisirs de la campagne. Ses poésies pleines de fraîcheur furent publiées en 1706 et en 1711. Les Mémoires de Trévoux, janvier 1707 et octobre 1711, en ont rendu un compte avantageux. *Ravasini* étoit l'ami du Père *Vanière* qui suivoit la même carrière.

RAVESTEYN, (Jean) peintre Hollandois, se distingua par l'énergie de son pinceau vers l'an 1580. — Un autre peintre de son nom, *Hubert*, né à Dordrecht en 1647, a peint avec succès le paysage, les foires et les rassemblemens de peuple. — *Nicolas RAVESTEYN*, né à Bommel en 1661, excella dans le genre de l'histoire et du portrait.

RAUST, (François-Louis) peintre, étoit bourgeois de Lucerne. Il mourut à la Haye vers 1730, à 68 ans.

RAWLINS, (Thomas) graveur Anglois, a produit les coins des monnoies sous les règnes de *Charles I* et de *Charles II*. Dans ses momens de loisir, il a fait des *Comédies*.

RAWLINSON, (Richard) antiquaire Anglois, mort en 1755, fonda une chaire d'Anglo-Saxon dans l'université d'Oxford, et légua à cette dernière ses livres, ses médailles, et beaucoup de manuscrits. Il a contribué à la publication d'un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire et les antiquités, et a traduit en anglois celui de *Lenglet du Fresnoy* sur la *Méthode d'étudier l'Histoire*. le cœur de *Rawlinson* renfermé dans une urne de marbre, est placé dans la chapelle du collège de Saint-Jean. — Un autre Anglois, nommé *Thomas RAWLINSON*, mort en 1725, eut la manie de rassembler, à grands frais, une immense quantité de livres qui encombroient tellement son appartement qu'il ne pouvoit plus s'y tourner. C'est lui qu'*Addisson* a peint dans le *Tatler* sous le nom de *Tom Folio*.

II. RAY DE SAINT-GENIÈS, (Jacques-Marie) chevalier de Saint-Louis, né à Saint-Geniès diocèse de Viviers en 1712, est auteur de divers ouvrages sur l'art militaire. I. *L'Art de la guerre-pratique*, 1754, deux vol. in-12. II. *L'Histoire militaire de Louis XIII et de Louis XIV;* la première en trois vol., 1755, et la seconde en trois, 1766. III. *L'Officier Partisan*, 1763, deux vol. in-12. Il mourut en 1777.

RAYMOND, *Voyez* RAIMOND.

RAYNAL, (Guillaume-François) historien renommé, membre des Académies de Londres et de Berlin, naquit à Saint-Geniès dans le Rouergue en 1713. Il entra de bonne heure chez les Jésuites. Beaucoup de vivacité et d'imagination annonçoient à ces Pères un de ces favoris de la nature que leur société s'empressoit d'adopter. Le jeune *Raynal* professa avec distinction, et ayant été ordonné prêtre, il prêcha, et s'il ne convertit personne, il eut de nombreux auditeurs, du moins en province. Son amour pour la liberté et l'indépendance s'accommodant peu du séjour du cloître et des colléges, il quitta les Jésuites vers 1748, et se fixa dans la capitale. Des compilations, telles que les *Anecdotes littéraires*, trois vol. in-12; les *Mémoires* de *Ninon de L'Enclos*, in-12, et la rédaction du *Mercure de France*, furent ses ressources à Paris. Les spéculations du commerce lui paroissant devoir être plus favorables à sa fortune que les occupations littéraires, il s'y livra en 1768, et conçut ensuite l'idée d'écrire l'*Histoire philosophique et politique des Etablissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes.* On a eu raison de dire qu'il auroit aussi bien fait de l'intituler : *Voyage et Histoire de l'Avarice.* Cet ouvrage publié en 1770, reçut d'abord un accueil assez équivoque; mais on en a fait ensuite en Europe plus de cinquante contrefaçons. « Cet écrit, dit *la Harpe*, avoit de quoi plaire à beaucoup de lecteurs : il offre aux politiques des vues et des spéculations sur tous les gouvernemens du monde ; aux commerçans, des calculs et des faits : aux philosophes, des principes de tolérance et la haine la plus décidée contre la tyrannie et la superstition ; aux femmes, des morceaux agréables et dans le goût romanesque, sur-tout l'adoration la plus passionnée et l'enthousiasme de leurs attraits.» Cependant, malgré cet éloge, une critique sage y trouve quelques confusions, des disparates, des déclamations outrées contre les prêtres, les gouvernemens, les lois et les usages; des récits scandaleux, peu de principes suivis, d'excellens mémoires à la vérité sur le commerce de quelques nations, mais beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes. Son style est clair, élevé, noble; mais il prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur des tréteaux et débitant à la multitude effarée des lieux communs contre le despotisme et la superstition. L'auteur connoissant les défauts de son ouvrage, se mit à voyager pour le perfectionner. Il parcourut les différentes places de commerce de la France; il promena sa curiosité en Hollande et en Angleterre; il obtint à Londres une distinction très-flatteuse. L'orateur de la chambre des Com-

munes apprenant qu'il se trouvoit dans la galerie, fit suspendre la discussion jusqu'à ce qu'on lui eût accordé une place marquée. Quelque temps après, l'Angleterre déclara la guerre à la France, et le neveu de *Raynal* pris sur un vaisseau françois fut conduit à Londres. Si-tôt que le ministre sut quel étoit l'oncle du prisonnier, il lui rendit la liberté en écrivant à *Raynal :* « C'est le moins que nous puissions faire pour le neveu d'un homme dont les écrits sont utiles à toutes les nations commerçantes. » Il ajouta que son souverain avoit fort approuvé sa conduite à son égard. Par-tout dans ses voyages *Raynal* interrogea, et même jusqu'à l'importunité, les voyageurs les plus instruits et les négocians les plus accrédités. Au retour de ses savantes courses, il publia à Genève en 1781, une nouvelle édition de son histoire, dix volumes in-8.° Celle-ci offre quelques articles mieux digérés, des notices plus instructives sur la Chine, sur les États-Unis, sur différentes branches de commerce. Mais l'auteur y montre le même acharnement, et encore plus d'animosité contre les chefs des nations et tous les objets du respect des peuples. Le parlement de Paris proscrivit ce livre le 25 mai 1781, et ordonna qu'il fût brûlé sur les conclusions de l'avocat général *Seguier ;* il décréta même l'auteur de prise de corps; mais on lui laissa tout le temps de se retirer de Courbevoie où il se trouvoit pour se rendre aux eaux de Spa. Il parcourut ensuite l'Allemagne. Après avoir visité différentes cours, *Raynal* revint en France et vécut quelque temps dans les pays méridionaux. Il y accorda aux académies de Marseille et de Lyon les fonds de plusieurs prix dont il proposa les sujets. Le plus remarquable fut de déterminer si la découverte de l'Amérique avoit été utile ou nuisible à l'Europe? il en donna un autre aux pasteurs de Lausanne pour être distribué à trois vieillards que leur vie laborieuse et leur bonne conduite n'auroient pas mis à l'abri de l'indigence. *Raynal* vint à Paris en 1788; il s'y trouvoit lorsque l'assemblée Constituante rendit des decrets dont les uns lui parurent attenter à la propriété, les autres favoriser l'effervescence du peuple. Il eut le courage de lui adresser, le 31 mai 1791, une longue lettre où il marquoit la route que cette assemblée auroit dû tenir et les écueils qu'elle devoit éviter. Cet écrit fit peu d'impression, et tout le fruit qu'il en recueillit fut d'être insulté par les gazetiers. *Raynal* devint à leurs yeux une homme affoibli par l'âge; ils auroient pu dire *mûri.* On peut en juger par cette citation : « J'osai, dit-il, parler longtemps aux rois de leurs devoirs; souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple de ses erreurs. Seroit-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi que je suis un de ceux qui, en éprouvant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, ont peut-être donné des armes à la licence. Prêt à descendre dans le tombeau, prêt à quitter cette nation Françoise dont je desirois ardemment le bonheur, que vois-je autour de moi? des troubles religieux, des dissentions civiles, la consternation des uns, l'audace des autres; un gouvernement esclave de la tyrannie populaire; le sanctuaire des lois environné d'hommes effrénés qui veulent alterna-

tivement ou les dicter ou les braver; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité, des ministres sans moyens, la puissance publique n'existant plus que dans les clubs.... La France entière présente deux tribus très-prononcées, celle des gens de bien, des esprits modérés, classe d'hommes muets et consternés; tandis que des hommes violens s'électrisent, se serrent et forment un volcan redoutable qui vomit des torrens de lave, capables de tout engloutir. Vous vous applaudissez de toucher au terme de votre carrière, et vous n'êtes entourés que de ruines, et ces ruines sont souillées de sang et baignées de larmes; des bruits sourds et vagues, une terre qui fume et qui tremble de toutes parts annoncent encore des explosions nouvelles!... Quand la réflexion approchera de plusieurs de ces productions immaturées, elles s'évanouiront comme les vapeurs d'un songe au réveil du matin, ou elles feront naître des inconvéniens plus grands que les abus qu'elles prétendent détruire. Qui osa jamais rêver pour un grand peuple une constitution fondée sur un nivellement abstrait et chimérique?... Dans ces temps de délire et de faction, il n'y a plus que la sagesse qui soit dangereuse.... Ma pensée va jusqu'à desirer que le tombeau se referme promptement sur moi; mais vous recevrez d'un vieillard qui s'éteint la vérité qu'il vous doit. » Les prophéties de *Raynal*, écoutées alors avec murmure, se sont vérifiées. Cet écrivain, las des agitations de la capitale et effrayé des troubles qui accompagnoient la marche rapide de la révolution, alla fixer sa demeure à Passi. C'est dans cette retraite qu'il mourut d'un catarre dans sa 84e année. Le jour de sa mort il s'étoit habillé lui-même; à six heures du soir il se mit au lit, entendit la lecture d'un journal sur lequel il fit des observations critiques; à dix heures il cessa d'exister, le 6 mars 1796. Cet homme qui avoit répandu des bienfaits sur la littérature, qui chercha à payer de sa fortune des écrits utiles, étoit alors réduit à la détresse; et on ne lui trouva, dit-on, pour tout argent qu'un assignat de 50 livres, valant alors cinq sous en numéraire. Ses amis ont loué sa franchise, sa bonté, sa sensibilité; ces qualités étoient accompagnées de quelques défauts, l'inquiétude, le desir excessif de la réputation, le penchant à désapprouver ce qui n'étoit pas de lui ou qui ne venoit pas de lui. *Raynal* ayant eu occasion de voir *Lavater* en Suisse, voulut absolument que ce grand physionomiste lui dît ce que les traits de son visage faisoient penser de son esprit et de son caractère. Le docteur Helvétien, après s'en être long-temps défendu, lui dit : « Cette grosse tête est celle d'un penseur; ces cheveux blancs et clair-semés prouvent que vous n'avez pas toujours été tempérant avec le beau sexe; ce front saillant et large désigne la hardiesse et même l'effronterie; ces sourcils arqués et bien fournis donnent de l'expression à votre physionomie; ces yeux creux et vifs sont d'un homme spirituel et malin; les nez retroussés tels que le vôtre, appartiennent ordinairement aux impudens; cette large bouche marque que vous n'avez pas été indifférent sur les plaisirs de la table. Et mes dents,

lui dit *Raynal*, ne se sont-elles pas bien conservées ? Oui, mais si elles mordent si bien à présent, elles ont dû encore mieux mordre jadis. Quant au menton recourbé, ah ! c'est celui d'un satyre ; et les joues creuses et livides, celles de l'envie. » *Raynal*, au lieu de se fâcher, ne fit que rire du portrait ; il entendoit plaisanterie : s'il avoit donné dans les écarts d'une imagination trop ardente, l'âge et la réflexion l'avoient ramené à la raison et lui avoient fait renoncer à la folie des systèmes ; il applaudissoit dans ses derniers jours à tous les gouvernemens raisonnables, et ne demandoit aux puissans que d'être conséquens aux principes des lois qu'ils faisoient exécuter. Il est probable que s'il avoit vécu plus long-temps, il auroit retouché son *Histoire philosophique*, et auroit en cela servi sa réputation. Son style, dégagé du ton de déclamation qui y règne, auroit toujours paru ce qu'il est souvent, plein de rapidité, de force et d'abondance. Il a laissé, dit-on, une *Histoire* de la révocation de l'édit de Nantes qui formeroit quatre vol. On prétend que sous la tyrannie de *Robespierre*, il avoit brûlé une partie de ses manuscrits. Ses autres ouvrages imprimés sont : I. *Histoire du Stathoudérat*, publiée en 1748, in-12, et réimprimée en deux vol. en 1750. II. *Histoire du parlement d'Angleterre*, 1750, deux vol. in-12. Ces deux ouvrages ont plutôt l'air d'une harangue ampoulée que d'une histoire. On reprocha dans le temps à l'auteur un air enflé, un ton épique, une affectation continuelle d'antithèses, d'énumérations de pensées brillantes, de phrases symétriques ; mais on convint que ces deux galeries de tableaux et de portraits dont quelques-uns étoient ressemblans, amusoient beaucoup lorsqu'ils ne fatiguoient point. Pour s'affranchir de la cupidité des libraires, l'auteur osa faire imprimer le premier à ses frais ; il le vendit lui-même et en débita 6000 exemplaires. III. *Anecdotes historiques depuis Charles-Quint*, 1753, trois vol. in-12, écrites avec plus de naturel et de vérité que l'*Histoire du parlement d'Angleterre*. IV. *Histoire* du divorce de *Henri VIII*, 1763, in-12, tirée en partie de l'ouvrage précédent. V. *Ecole Militaire*, 1762, trois volumes in-12 ; compilation mal digérée et où l'auteur a rassemblé les exemples de lâcheté comme ceux de courage. VI. *Mémoires historiques* de l'Europe, 1772, trois vol. in-8.° VII. *Tableau* et révolutions des colonies Angloises dans l'Amérique septentrionale, 1781, deux vol. in-12. VIII. Diverses brochures sur la traite des nègres, l'administration de Saint-Domingue, etc., imprimées à part ou insérées dans le *Conservateur*, le *Mercure* et autres journaux.

RAYSSIGUIER, (N**) a donné au théâtre François plusieurs pièces : l'*Aminte*, *les Tuileries*, *Polynice*, *Célidée*, *la Bourgeoise*, *Astrée et Céladon*. Elles furent représentées de 1730 à 1735 ; mais leur extrême médiocrité n'en a fait surnager aucune sur le théâtre.

READ, (Alexandre) l'un des plus grands anatomistes d'Angleterre, mérita l'estime de ses compatriotes autant par ses vertus que par ses lumières. L'université d'Oxford le reçut médecin

en 1602, avec une grande solennité et en vertu d'un mandat du roi. Il mourut quelque temps après cet honneur.

* RÉAUMUR, (Réné-Antoine Ferchault, sieur de) né à la Rochelle en 1683, d'une famille de robe, quitta l'étude du droit pour s'appliquer aux mathématiques, à la physique et à l'histoire naturelle. Paris est le centre des talens et des connoissances; le jeune naturaliste s'y rendit en 1703, et dès 1708 il fut jugé digne d'être membre de l'académie des Sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle et il en embrassa tous les genres. Ses mémoires, ses observations, ses recherches et ses découvertes sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filières, les moules, les puces marines, etc., lui firent de bonne heure un nom célèbre. Ce fut lui qui découvrit en Languedoc des mines de *Turquoise*. Il découvrit aussi la matière dont on se sert pour donner la couleur aux pierres fausses. Ces découvertes, de pure curiosité physique, furent suivies de plusieurs autres, plus utiles au bien général de la société. *Reaumur* recherchoit les moyens de donner au fer ce qui lui manquoit pour être acier : secret absolument ignoré en France. Après un nombre infini de tentatives, il parvint au but qu'il s'étoit proposé : à convertir le fer forgé en acier, de telle qualité qu'il le vouloit, et même à adoucir le fer fondu. Il donna le détail de ses procédés dans un ouvrage intitulé : *L'Art de convertir le Fer forgé en Acier*, et l'*Art d'adoucir le Fer fondu, et de faire des ouvrages de Fer fondu aussi finis que de Fer forgé*, un vol. in-4°, 1722. Le duc d'*Orléans* régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état, par une pension de 12000 livres; mais *Réaumur* aussi bon citoyen qu'habile naturaliste, ne l'accepta qu'en demandant qu'elle fût mise sous le nom de l'Académie qui en jouiroit après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer blanc établies en France; on ne le tiroit autrefois que de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, et transporta par ce moyen dans le royaume un art utile et une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique, est la construction d'un nouveau *Thermomètre*, au moyen duquel on peut conserver toujours et dans toutes les expériences, un degré égal de chaleur ou de froid. Ce *Thermomètre* porte son nom, et forme à sa gloire le monument le plus durable. L'illustre observateur composa ensuite l'*Histoire des Rivières aurifères de France*, et donna le détail de cet art si simple qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une tentative qu'on croyoit d'abord beaucoup plus importante, fut de nous donner l'art de faire éclore et d'élever les poulets et les oiseaux, comme on le pratique en Égypte, sans faire couver des œufs; mais cette tentative fut infructueuse, et dans la pratique il n'a jamais été dédommagé de ses peines et de ses dépenses. Une collection d'oiseaux desséchés qu'il avoit trouvé le secret de se procurer et de con-

server, lui donna lieu de faire des expériences singulières sur la manière dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture. Dans le cours de ses observations, il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Il en fit part à l'académie en 1756, et ç'a été le dernier ouvrage qu'il lui a communiqué. Il mourut en sa terre de la Bermondière dans le Maine, où il étoit allé passer les vacances, le 17 octobre 1757, âgé d'environ 75 ans, des suites d'une chute. *Réaumur* étoit un physicien plus pratique encore que spéculatif; observateur infatigable dont tout arrêtoit l'attention, tout excitoit l'activité, tout appliquoit l'intelligence. Voué par goût au bien public et à l'étude de la nature, il a passé sa vie à la contempler, à l'interroger, à la suivre dans ses moindres opérations. Ses ouvrages font assez connoître l'étendue de son esprit. Il est peut-être trop diffus; mais ce défaut est une nécessité dans les ouvrages d'observation, et il a traité sa matière avec autant de soin que de clarté et d'agrément. *Spallanzani* célèbre professeur de Pavie, estimoit particulièrement *Réaumur* et ses ouvrages. Dans une dissertation inaugurable de ses cours, il établit un parallèle entre ce physicien et *Buffon*, dont M. *Alibert* éloquent panégyriste de ce savant Italien, a donné l'extrait suivant : « Ces deux écrivains, disoit-il, ont été comblés par la nature des plus beaux dons de l'esprit et du génie. Si l'on admire en eux la fertilité, la hauteur, la sublimité des conceptions, on juge qu'ils ont à peine des rivaux, et que personne du moins ne les surpasse. Tous deux ont dépassé l'attente publique dans la carrière qu'ils ont parcourue; ils semblent s'être partagés l'immense domaine de la nature: l'un a immortalisé les grands êtres vivans, l'autre les petits. Tous deux, comme envoyés des cieux, ont débrouillé, expliqué, coordonné tout ce qui paroissoit obscur, confus et impénétrable. *Réaumur* plus instruit dans l'art d'observer, étudie les phénomènes en particulier, les médite avec lenteur et les rapproche avec prudence; il féconde en quelque sorte les faits les uns par les autres : et c'est ainsi qu'il déroule heureussment toutes les causes mystérieuses. *Buffon* doué d'un esprit plus impétueux et plus hardi, livré à l'ardeur dévorante de son génie, impatient de découvrir, ne poursuit que les objets qui s'offrent soudainement à ses regards; il ne parle des choses cachées que par une sorte d'inspiration et comme si un oracle divin les lui avoit révélées. *Réaumur* note et retrace scrupuleusement les phénomènes tels que la nature les lui présente. *Buffon*, au contraire, les voit souvent avec les couleurs de sa riche et féconde imagination. Le style de l'un est simple et correct; mais l'élégance y est souvent sacrifiée à la plus sévère exactitude. Le style de l'autre frappe par la beauté des images, la sublimité des sentimens, la magnificence de l'expression. *Buffon* enfin, né avec tous les moyens de persuader et de plaire, prodiguant les trésors de sa langue, et faisant tout revivre par une création nouvelle, règne à la tête des plus brillans prosateurs du siecle. » Les qualités du

cœur de *Réaumur* le rendoient encore plus estimable que ses talens. La douceur de son caractère, sa bonté, sa bienfaisance, la pureté de ses mœurs et son exactitude à remplir les devoirs de la religion, en faisoient un citoyen aussi respectable qu'aimable. Il a laissé à l'académie des Sciences ses manuscrits et son cabinet d'histoire naturelle. Ses ouvrages sont : I. Un très-grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations* sur différens points d'histoire naturelle. Ils sont imprimés dans la Collection de l'académie. II. *L'Histoire naturelle des Insectes*, en six vol. in-4.° On y trouve l'histoire des *Chenilles*, des *Mouches à deux ailes* et des *Cousins*; des *Teignes*, des *Galle-Insectes*, des *Mouches à quatre ailes*, et sur-tout des *Abeilles*, des autres *Mouches* qui font du miel ; des *Grépes*; du *Formicaleo*, des *Demoiselles*; et de ces *Mouches éphémères* qui, après avoir été poissons pendant trois ans, ne vivent que peu d'heures sous la forme de mouches : enfin de ces insectes singuliers et merveilleux que nous appelons *Polypes*.

REBEL, (Jean-Féri) premier violon du roi, batteur de mesure à l'Opéra, né à Paris en 1669, mort en 1747, est auteur de la musique de l'opéra d'*Ulysse*.—Son fils (François) long-temps directeur de l'Opéra, mort en octobre 1775, à 75 ans, a fait avec *Francœur* la musique de *Pyrame et Thisbé*, de *Scanderberg*, de *Zelindor*, de *Tarsis et Zélie*, etc.

REBOURS, (N. le) contrôleur général des postes, dirigea long-temps la *Gazette du Commerce*. Il est mort à Paris en 1776, après avoir publié des *Observations* sur les manuscrits de *Dumarsais*, 1760. in-12, et un *Mémoire* sur les moyens économiques d'éclairer Paris.

RECORDS, (Robert) médecin Anglois, né à Cambridge en 1545, réunit aux connoissances de sa profession celle des langues anciennes, et sur-tout de l'*Anglo-Saxon*. Il fut le premier Anglois qui écrivit sur l'algèbre, et mourut en prison où il avoit été mis pour dettes en 1558.

RÈDE, (Guillaume) évêque de Chichester en 1369, fut le meilleur géomètre de son siècle. Il fit construire la bibliothèque du collége de Merton.

II. REDI, (Thomas) peintre Florentin, né en 1665 et mort en 1728, a orné les églises et les édifices de la Toscane, d'un grand nombre de ses tableaux qui y sont estimés.

REGANHAC, (Géraud-Valet de) né à Cahors en 1719, eut une imagination vive et heureuse qui le fit distinguer comme poëte. Sa Traduction des Odes d'*Horace*, 1781, deux vol. in-12, a de la verve et de l'élégance ; elle est précédée d'Observations critiques sur la Poésie lyrique. On lui doit encore : I. *Études lyriques* d'après *Horace*, 1775, in-8.° On les lit avec intérêt, et l'auteur y fait preuve de goût. II. *Lettre* sur cette question : *L'Esprit philosophique est-il plus nuisible qu'utile aux belles-lettres?* 1755, in-8.° *Reganhac* est mort en 1784.

IV. RÉGIS-REY, (Jean) chirurgien de Montpellier, se distingua dans sa profession, et semble avoir deviné avant *Pascal* la pesanteur de l'air dans son

Essais sur la recherche de la cause qui augmente le poids du plomb et de l'étain quand on les calcine. Cet ouvrage publié pendant la vie de l'auteur en 1670, a été réimprimé à Paris en 1777, avec des Notes par *Gobet*.

I. REGNAULT, (N.) auteur dramatique, mort vers le milieu du 17e siècle, a donné deux tragédies, *Marie Stuart* jouée en 1639, et *Blanche de Bourbon* en 1641. L'une et l'autre furent imprimées à Paris chez *Quinet*. Leur médiocrité devoit les en dispenser.

* II. REGNIER, (François-Séraphin) DESMARAIS *ou plutôt* DESMARÊTS, (car il avouoit lui-même avoir toujours mal écrit son nom), naquit à Paris en 1632, d'une famille noble, originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie dans le collége de Montaigu; et pour se distraire de l'ennui des subtilités scolastiques, il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie d'Homère*, ouvrage qui parut un prodige dans un jeune homme de quinze ans. Le duc de *Créqui* charmé de son esprit, le mena avec lui à Rome en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile; il apprit la langue italienne, dans laquelle il fit des vers dignes de *Pétrarque*. L'académie de *la Crusca* de Florence prit une de ses odes pour une production de l'amant de la belle *Laure*; et lorsque cette Société fût désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en accordant une place à celui qui l'avoit causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur, et trois ans après l'académie Françoise se l'associa. *Mezerai* secrétaire de cette compagnie, étant mort en 1684, sa place fut donnée à l'abbé *Regnier*. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre *Furetière*, et composa tous les Mémoires qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé *Regnier* eut plusieurs bénéfices, entr'autres l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. On prétend qu'il auroit été évêque, sans sa traduction d'une scène voluptueuse du *Pastor fido*. Cet écrivain mourut à Paris le 6 septembre 1713, à 81 ans. Il dut en partie sa longue vie à l'attention de ne pas tourmenter la nature par des remèdes qui l'*accablent*, dit-il, *au lieu de la soulager*. Ses talens étoient relevés par une probité, une droiture, et un amour du vrai, généralement reconnus. Cette dernière qualité est voisine d'un défaut dont l'abbé *Regnier* ne se préserva pas toujours. Il soutenoit ses opinions avec force, et même avec une opiniâtreté qui, selon *Furetière*, lui fit donner le nom de l'abbé *Pertinax*. Cette roideur de caractère l'empêchoit de prodiguer son suffrage; et dans une occasion où on le pressoit de mentir pour un homme puissant, sous peine d'encourir sa disgrace, il répondit : *J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi*. Son amitié constante et solide faisoit honneur à ceux qu'il appeloit ses vrais amis, parce qu'il ne la leur donnoit que quand il reconnoissoit en eux les qualités qui formoient son caractère. Nous avons de lui : I. Une *Grammaire Françoise*, imprimée en 1676, en deux vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1710, in-4.° On trouve dans cet ouvrage, un peu diffus, le fonds de ce qu'on a dit de mieux sur la langue. S'il n'est pas aussi profond sur la métaphysique des langues que le

Grammaire raisonnée de Port-Royal, il contient au moins relativement à la langue françoise, des discussions importantes et utiles, que cette grammaire n'offre pas. II. Une *Traduction* en vers italiens des *Odes* d'*Anacréon*, in-8°, qu'il dédia en 1692 à l'académie de *la Crusca*. La simplicité et le naturel y sont joints à l'élégance et à la noblesse. III. Des *Poésies Françoises, latines, italiennes et espagnoles*, réunies en 1768, en deux vol. in-12. Ses vers françois offrent de la variété, de la gaieté, des moralités heureusement exprimées; mais son style est plus noble que vif, et plus pur que brillant. Cet envoi d'une violette est aussi agréable que spirituel:

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe:
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Les vers italiens et espagnols ont plus de coloris et plus de grace. Les Poésies françoises (*) ont été augmentées dans les éditions de 1716 et 1750, 2 vol. in-12. IV. Une *Traduction* de la *Perfection Chrétienne* de *Rodriguès*, entreprise à la prière des Jésuites, et plusieurs fois réimprimée en trois vol. in-4° et en quatre vol. in-8.° Cette version, écrite avec moins de nerf que celle de Port-Royal, est d'un style plus pur et plus coulant. V. Une *Traduction* des deux livres de la Divination de *Cicéron*, 1710, in-12. VI. Une autre *Version* des livres de cet auteur *De finibus bonorum et malorum*, avec de bonnes remarques, in-12. VII. L'*Histoire des démêlés de la France avec la Cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses*, 1707, in-4°; ouvrage assez intéressant pour les pièces justificatives qu'il renferme; mais qui prouve que l'auteur n'avoit que des talens médiocres pour l'histoire. Son style quoique pur et correct, n'a ni le mouvement ni le sel dont le sujet paroissoit susceptible. Dans ses autres ouvrages, il écrit avec cette simplicité élégante, également éloignée de la maigreur et de l'enflure, de la négligence et du fard. On y souhaiteroit seulement plus de force et de précision. *Ménage* qui soumettoit ses écrits et sur-tout ses vers italiens à sa critique, se plaignoit que l'abbé *Regnier* les énervoit par trop de sévérité. *Tout s'en va*, disoit-il, *en limure*.

RÉGULUS, (Saint) Grec, natif d'Achaïe, fut averti dans une vision d'abandonner sa patrie pour se rendre en Albion, isle située vers les extrémités du monde, et d'emporter avec lui l'os du bras, trois doigts et trois orteils de *St. André*. Il obéit, s'embarqua avec plusieurs de ses compagnons, et après avoir essuyé une tempête affreuse, il fut jeté l'an 370 sur les côtes de l'*Otholinia*, dans les états d'*Herguste* roi des Pictes. Ce prince n'eut pas plutôt appris l'arrivée des Saints étrangers avec leurs reliques, qu'il donna des ordres pour leur réception. Il leur offrit

(*) Il voulut couper les *vers de dix syllabes* en deux parts égales; mais cette tentative qui n'étoit pas nouvelle, ne réussit pas. (*Voyez* Periers, à la fin de l'article.)

son propre palais, et fit bâtir auprès une église qui porte encore aujourd'hui le nom de *Saint-Régulus*. Cette fondation est l'origine de la ville de *Saint-André* en Ecosse.

REID, (Thomas) professeur de philosophie dans l'université de Glasgow en Ecosse, né en 1709, a dû sa réputation en Angleterre à un célèbre ouvrage de métaphysique, sur les *facultés intellectuelles et morales de l'ame ;* et à de profondes *Recherches* sur la nature de l'esprit humain. Il est mort au mois d'octobre 1796, âgé de 87 ans.

REINHOLD, (Érasme) né en 1511, à Salfeldt dans la haute-Saxe, s'appliqua à l'étude des mathématiques et de l'astronomie; il a publié plusieurs ouvrages sur l'une et l'autre de ces sciences.

REINOLDS, (Jean) doyen de l'église de Lincoln en Angleterre, mort en 1607, est auteur de la version de la *Bible*, dont le clergé Anglican se sert maintenant.

* VI. RÉMI, (Joseph-Honoré) prêtre du diocèse de Toul et avocat au parlement de Paris, mort dans cette dernière ville le 12 juillet 1782, étoit né à Remiremont en 1738. Privé de la vue par les suites de la petite vérole depuis l'âge de huit ans jusqu'à quatorze, il employa ce temps à cultiver la musique, et sans autre maître que lui-même il devina, pour ainsi dire, la théorie de ce bel art, et apprit à toucher fort bien du clavecin. Le rétablissement de ses yeux lui permit de s'appliquer à d'autres études et il s'en occupa avec ardeur. Il débuta en 1770 dans la littérature, par une brochure intitulée : *Le Cosmopolisme*, in-12. Il publia la même année les *Jours, pour servir de correctif aux Nuits d'Young*, in-12 : plaisanterie faite pour tourner en ridicule l'Anglomanie. Il donna ensuite *le Code des François*, 1771, 2 vol. in-12, et la traduction du grec de l'hiéroglyphe d'*Hyérapole*, 1779, in-12. Mais ce qui lui acquit le plus de célébrité, fut son *Eloge du chancelier de l'Hôpital :* Discours emphatique, éloge exagéré, mais souvent éloquent, couronné par l'académie Françoise en 1777, et censuré par la Sorbonne. L'auteur répondit à cette censure en annonçant qu'il avoit emprunté les articles condamnés de l'abbé *Fleury* et du jurisconsulte *de Laurière*. Rémi concourut encore pour le prix de l'académie Françoise par des éloges de *Molière*, de *Colbert* et de *Fénélon*. Le dernier obtint l'*accessit*. Il étoit occupé, lorsqu'il mourut, de la rédaction de la partie de la jurisprudence pour la nouvelle *Encyclopédie*, et il fournissoit beaucoup d'extraits au *Mercure*. Considéré comme journaliste, il avoit l'esprit d'analyse, la science, la sagacité ; et il s'éloignoit rarement dans ses critiques de la modération convenable, quoique certains écrivains trouvassent qu'il employoit contre leurs productions une ironie trop amère, et un style dur, sec et quelquefois boursouflé. L'homme en lui valoit encore mieux que l'auteur; il étoit, dit-on, doux, gai, simple, bon, complaisant, et d'une humeur toujours égale. Souvent il consacroit gratuitement ses veilles à la défense des opprimés. *La belle monnoie*,

disoit-il, *que le grand-merci d'un malheureux !* Il n'étoit cependant pas riche; mais il avoit la fortune du sage, la modération dans les desirs. Au-dessus de ce qu'il appeloit *les bêtises de la vanité*, il n'afficha jamais les moindres prétentions; il possédoit le talent rare de se mettre à la portée de tout le monde et de parler à chacun sa langue. Il a laissé plusieurs manuscrits : un *Dictionnaire* de physique et de chimie avec l'application des principes et des découvertes de ces deux sciences à l'économie animale : un Traité des *Communes*, une Vie de *Charlemagne* et une continuation des synonymes de l'abbé *Girard*. On ignore ce que ces ouvrages sont devenus.

I. RENAUD, (Nicolas) l'un des premiers chansonniers François, fleurit sous le règne de *Henri II*. Il étoit Provençal. Ses vers ne respirent que l'amour.

II. RENAUD, (Louis) religieux dominicain, né à Lyon, et mort le 20 juin 1771, à l'âge de 80 ans, fut renommé par ses talens pour la chaire, et devint prédicateur ordinaire du roi. Ses Sermons n'ont jamais été publiés; mais on a de lui les *Oraisons* funèbres du duc d'*Orléans* et du maréchal *de Villeroy*, ainsi qu'un *Discours* latin prononcé à Beauvais, sur l'exaltation de *Benoît XIII* à la papauté.

RENFORÇAT, troubadour de Forcalquier, fleurit dans le douzième siècle. *Nostredame* et *Crescimbeni* font mention de ses poésies.

RENOUT, (Jean-Julien-Constantin) né à Honfleur en 1725, mort vers 1780, a donné plusieurs pièces à différens théâtres, dont quelques-unes obtinrent un succès éphémère. Leurs titres sont : Les *Couronnes* ou les *Bergers timides*, pastorale; *Zélide*, comédie en un acte; la *Mort d'Hercule*, tragédie; la *Cacophonie*, le *Devin par hasard*, la *Soubrette rusée*, le *Caprice*, le *Petit Poucet*, la *Brebis entre deux Loups*, le *Fleuve Scamandre*.

RENUSSON, (Philippe) né au Mans, vint exercer avec distinction la profession d'avocat au parlement de Paris, et mourut dans cette ville vers 1720. On lui doit deux *Traités* de droit, estimés; le premier, sur la subrogation, 1702, in-4°; le second, sur les biens appelés propres, 1711, in-4.°

REQUIER, (Jean-Baptiste) traducteur et écrivain laborieux, mort en l'an VII, (1799) a fait passer dans notre langue un grand nombre d'écrits italiens, tels que le *Recueil historique* de ce qui a été publié sur la ville d'Herculanum; *Idée* de la poésie grecque et latine, traduite de *Gravina*, 1755, 2 vol. in-12; *Esprit* des lois Romaines, traduit du même, 1766, 3 vol. in-12; *Mercure* de *Vittorio Siri*, 3 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12; *Vie* de *Gianotti Manetri* sénateur de Florence, 1762, in-12; *Autre* de *Philippe Strozzi*, premier commerçant d'Italie, in-12; *Mémoires* secrets tirés des archives des souverains de l'Europe, traduits de *Siri*, 1765, vingt-quatre vol. in-12; *Histoire* des révolutions de Florence sous les *Médicis*, traduit de *Varchi*, 1765, trois vol. in-12. On doit encore à *Requier* les hiéroglyphes d'*Horapollon*, traduits du grec, 1777,

in-12; et une *Vie de Peiresc*, imprimée en 1770, in-12. *Requier* réunissoit à un grand amour du travail le désintéressement et les vertus sociales.

II. RESTOUT, (Jean-Bernard) fils du précédent, suivit son père dans la peinture. Après avoir étudié à Rome les grands modèles, il fut reçu à son retour à Paris membre de l'Académie en 1796. Il est mort en 1797. Ses plus beaux tableaux sont: I. *Anacréon la coupe à la main.* Ce fut son morceau de réception à l'Académie. II. *Jupiter* et *Mercure à la table de Philémon et de Baucis.* III. La *Présentation au Temple.* Ce tableau a été fait pour l'église de l'abbaye de Chaillot.

REULIN, (Dominique) médecin de Bordeaux, acquit de la célébrité dans sa patrie et a publié divers écrits estimés. I. Une *Grammaire grecque*, 1558, in-4.° II. Un *Traité* latin sur l'usage des alimens, 1560, in-8.° III. Une *Méthode de Chirurgie*, 1580, in-8.° IV. *Contredits* aux erreurs populaires de *L. Joubert*, 1580, in-8.° L'auteur est mort quelques années après ce dernier ouvrage.

I. REVEL, (Charles) jurisconsulte de Bresse, naquit à Bourg, et mourut dans sa patrie au milieu du 17e siècle. On lui doit: *Les Usages et Coutumes* du pays de Bresse, Valromey et Gex, 1729, in-4.°

II. REVEL, (Jean) né à Paris en 1684, vint à Lyon et y fut surnommé *le Raphaël* du dessin. Il porta par son art les fabriques de cette ville au plus haut degré de splendeur. Il est l'inventeur des points rentrés qui mélangeant les couleurs claires avec les obscures, les rendent plus douces; et il fit de ses étoffes de véritables tableaux. *Revel* est mort à Lyon en 1751.

REVELY, (Willey) architecte Anglois, mort en 1799, devint élève de *Chambers*, et fit ensuite avec *Stuart* le voyage de Grèce, où il dessina un grand nombre de monumens antiques dont la vue perfectionna son goût et compléta ses connoissances. De retour dans sa patrie, il y donna le plan d'un magnifique chantier pour la construction des vaisseaux, qui devoit être établi à Londres dans l'isle des Chiens. Le plus bel édifice élevé sous les ordres de *Revely*, est l'église de Southampton. Il a publié le troisième volume des *Antiquités d'Athènes* par *Stuart*.

RÉVÉRONY, (Jacques) né à Lyon le 12 février 1699, d'un père qui fut le premier qui y parvint à l'échevinage comme *fabricant*, se fit ecclésiastique et publia: I. Un *Traité* sur le différend élevé entre *St. Cyprien* et le pape *Etienne*, touchant le baptême conféré par des hérétiques. II. Une *Paraphrase* françoise sur la prière du roi *Manassès* captif à Babylone. *Révérony* mourut à Châlons-sur-Saône en 1725, tué par un fusil qui partit entre ses mains.

REVET, (Édouard) auteur dramatique Anglois, fit jouer quelques comédies qui eurent du succès sous le règne de *Charles II.*

REVILLON, (Claude) médecin, né à Mâcon, exerça avec talent sa profession dans les hôpitaux militaires, et mourut à Thionville en 1795. On lui doit

un très-bon *Traité* sur les affections hypocondriaques ou vapeurs. Il parut en 1779, et a été réimprimé en 1786, in-8.° L'auteur attribue l'hypocondriacisme à la suppression de la transpiration insensible.

REUVEN, (Pierre) peintre Hollandois, né en 1550 et mort en 1618, devint disciple de *Jordaëns* qu'il égala. Le palais de Loo en Hollande renferme ses plus beaux tableaux.

REY, (Guillaume) né à la Guillotière près de Lyon en 1687, devint un médecin renommé dans cette ville. On lui doit : I. Une *Dissertation* latine sur le *Délire*, 1714, et quelques autres écrits de physique et de médecine, sur la peste de Provence et sur un nègre-blanc. Pour expliquer la différence des blancs et des nègres, il supposa la possibilité de deux *Adams ;* et cette opinion lui attira des ennemis. Il mourut le 10 février 1756.

REYN, (Jean de) né à Dunkerque en 1610, devint disciple de *Vandick* et le suivit en Angleterre. La beauté de ses tableaux les a souvent fait attribuer à son maître. Il est mort en 1650.

*RHAMBAUD d'Orange, troubadour célèbre dans le 13e siècle, composa un poëme intitulé : *La Maîtrise d'Amour.* Malgré les peintures licencieuses qu'il y inséra, il osa le dédier à *Marguerite* de Provence fille aînée du comte *Bérenger*. *Romieu* premier ministre du comte se plaignit de cette hardiesse, et fit exiler le poëte aux isles d'Hyères, d'où il fut ensuite rappelé à la prière de *Marguerite*.

RHÉE, *Voyez* CYBÈLE.

RHÉGINUS, (Guillaume) *ou* REGNOD, savant médecin de Lyon, a donné une traduction françoise de l'*Instruction d'Hiéroclès* contre les athées, et un *Traité* d'expériences de médecine, publié à Lyon en 1564.

RHODOMAN, (Laurent) recteur de l'université de Wittemberg, mort dans cette ville en 1606, étoit né à Sassowerf en Saxe. On a de lui un ouvrage peu commun, intitulé : *Historiæ sacræ, libri IX*, Francfort 1589, in-4.° C'étoit un bon littérateur, qui traduisit en latin *Quintus Calaber* et *Diodore de Sicile*.

RIBALLIER, (Ambroise) docteur et syndic de Sorbonne, naquit à Paris en 1712, et est mort dans ces derniers temps. Son zèle pour la défense de la religion égaloit ses lumières. On lui doit une *Lettre* sur l'ouvrage de *Bélisaire*, 1758, in-12 ; un *Essai* historique et critique sur les priviléges des réguliers, 1769, in-12.

RIBIER, (Guillaume) fut président du bailliage de Blois et conseiller d'état, dont on a des *Lettres* et *Mémoires* sous *François I*, *Henri II* et *François II*, 1666, deux vol. in-folio. Il mourut en 1663. —Son frère *Jacques* RIBIER, conseiller au parlement de Paris, donna des *Mémoires des chanceliers et gardes des sceaux*, Paris, 1629, in-8.° Les recueils de ces deux frères studieux sont utiles pour notre histoire.

RIBOUTET, (Charles-Henri) contrôleur des rentes à Paris, fut auteur de plusieurs jolies chansons et entr'autres de

celle-ci : *Que ne suis-je la fougère*, etc. qui eut la plus grande vogue. Ses parodies amusèrent. Il étoit de Commerci en Lorraine, et mourut en 1740.

II. RICARD, (Dominique) né à Toulouse le 25 mars 1741, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne, et y professa avec distinction. Son cœur sensible et bon, son caractère doux et officieux lui firent plusieurs amis parmi ses confrères. Sa littérature étoit étendue ; mais il s'attacha sur-tout à la connoissance de la langue grecque. Il avoit déjà commencé à traduire *Plutarque*, lorsqu'il quitta sa congrégation. S'étant fixé à Paris, il donna successivement la traduction des *Œuvres Morales de Plutarque* en 17 vol. in-12, depuis 1783 jusqu'en 1795 ; et celle des *Vies des hommes illustres* du même auteur dont il n'a pu mettre au jour que 4 vol. in-12. Cette dernière version est moins pesante que celle de *Dacier*, et pour le moins aussi fidelle. Quant à la traduction des *Œuvres Morales*, c'est un vrai service rendu à la littérature. Quelques critiques auroient desiré plus de chaleur et d'aménité dans son style ; mais il étoit peut-être difficile de donner en françois des graces et de l'éloquence à beaucoup de lieux communs de morale, qui tirent leur principal agrément de la belle langue grecque. Nous avons encore de *Ricard*, la *Sphère*, poëme en huit chants qui contient les élémens de la sphère céleste et terrestre, 1796, in-8.° L'auteur l'a orné de notes et d'une notice de poëmes grecs, latins et françois qui traitent de quelques parties de l'astronomie. Il faut chercher dans cet ouvrage plutôt l'instruction que les charmes de la grande poésie à laquelle d'ailleurs le sujet ne se prêtoit pas toujours. *Ricard* plein de vertus, de modestie, employant tout son temps à instruire la jeunesse, à remplir les devoirs de la religion, à consoler le malheur, fuyant l'éclat et les honneurs littéraires, est mort à Paris le 8 pluviôse an 11 (janvier 1803).

RICARDOS-CARILLO, (*Antonio* comte de) général Espagnol, se distingua dans la guerre contre l'Angleterre ; et lorsqu'elle se déclara en 1793 contre la France, la cour de Madrid lui donna le commandement de l'armée de Catalogne. Après avoir pris la ville de Ceret, le fort des Bains au bout de 43 jours de blocus, et celui de Bellegarde à la suite d'un bombardement de 33 jours, il s'empara successivement de Villefranche et de Mont-Louis. Les proclamations qu'il publia alors se firent remarquer par un ton de modération et de sagesse qui lui procurèrent beaucoup de partisans. Il échoua dans son attaque du camp de Salces, et fut contraint à la retraite ; mais quelques jours après il reprit ses avantages à Trouillas, où il battit les François et décida lui-même la victoire en chargeant à la tête de ses carabiniers. Le roi d'Espagne envoya alors à *Ricardos* l'ordre de *Charles III* en récompense de ses exploits ; mais ce général n'en jouit pas long-temps, étant mort peu de temps après en 1794. Depuis cette perte, les armées Espagnoles n'éprouvèrent plus que des défaites contre les François.

II. RICCOBONI, (Antoine-François) fils du précédent, né

quit à Mantoue en 1707. Etant venu en France avec ses parens, Il joua depuis 1726 jusqu'en 1750 sur le théâtre Italien avec plus d'esprit et d'intelligence que de facilité d'organe. Il fournit à ce théâtre, de concert avec *Romagnesi* et *Dominique*, diverses pièces, la plupart non imprimées. Son *Art du Théâtre*, 1750, in-8°, est un ouvrage bien pensé, nettement écrit, plein d'observations fines, de réflexions ingénieuses, et renferme dans un petit espace plus de bonnes règles qu'on n'en trouve dans des livres plus volumineux. Cet acteur estimable mourut le 15 mai 1772.

III. RICCOBONI, (Marie Laboras de Mézières) née à Paris en 1714, épousa le comédien *Louis Riccoboni*, n.° I, et se fit actrice au théâtre Italien, qu'elle quitta en 1761. Après avoir contribué par ses conseils et la pureté de son goût aux succès des comédies de son mari, elle publia elle-même plusieurs romans où l'intérêt des sujets se réunit aux graces de la diction pour en faire la lecture favorite des femmes sensibles et de ceux qui aiment ce genre de production. Les principaux sont : I. *Lettres de Fanny Buttler*, 1757, in-12. II. *Lettres de Miladi Catesby*, pleines d'esprit et d'une douce philosophie. III. *Histoire du marquis de Cressy*, 1756, in-12. IV. *Amélie*, roman traduit de *Fielding*, 1762, 3 vol. in-12. V. *Miss Jenny*, 1764, 4 vol. in-12. VI. *Lettres de la Comtesse de Sancerre*, 1767, deux vol. in-12 : elles ont fourni le sujet de la comédie de l'*Amant bourru*. VII. *Lettres de Sophie de Valière*, 1772, deux vol. in-12. VIII. *Ernestine*; production pleine de sensibilité et que le lecteur trouve trop courte. IX. *Lettres de Milord Rivers*, 1777, 2 vol. in-12. X. *Recueil* de pièces et d'histoire, 1783, 2 vol, in-12. Les *Œuvres* de Mad. *Riccoboni* ont été recueillies à Neuchâtel en 10 vol. in-12, et à Paris en 9. En général, le style de l'auteur est quelquefois trop chargé d'exclamation et d'épithètes; mais ce léger défaut est bien racheté par la décence des tableaux, leur vivacité et la délicatesse des sentimens. Mad. *Riccoboni* est morte dans un état voisin de la détresse, le 6 décembre 1792, à l'âge de 68 ans.

* II. RICHARD II, roi d'Angleterre, fils d'*Edouard* prince de Galles, succéda à son aïeul *Edouard III*, le 23 juin 1377. Il étoit encore extrêmement jeune, et sa minorité éprouva divers troubles occasionnés d'abord par des impôts excessifs. Le peuple fut sur-tout révolté d'une forte capitation à laquelle on soumit le pauvre comme le riche, et d'un arrêt du parlement qui annulloit l'achat que plusieurs serfs avoient fait de la liberté. Un prêtre nommé *Ball*, pensant qu'aucun homme n'avoit droit de dire à un autre homme son semblable : *Je serai tout, et tu ne seras rien ; tu travailleras et je jouirai*, courut les campagnes pour exhorter les serfs à recouvrer par la force les droits naturels qu'on vouloit leur ravir. Les paysans du comté d'Essex furent les premiers à s'armer ; leur exemple fut bientôt suivi par ceux de Sussex et d'Herford. Ces agriculteurs prirent de concert la route de Londres, massacrant sur leur chemin tous les nobles, et vinrent enfin au nombre de cent mille sommes

plus que prier le roi de commuer leur servitude en une taille, payable annuellement à leurs maîtres. *Waf-Tyler* leur chef, porta la parole; mais comme en parlant, il brandissoit sa lance, *Walworth* maire de Londres, indigné de ce geste menaçant, le renversa d'un coup d'épée, et le chevalier *Philpot* l'acheva à terre. Ses compagnons furieux alloient venger sa mort, lorsque *Richard* s'avançant seul, leur dit : *Voudriez-vous, mes amis, tuer votre roi? Si vous avez perdu votre chef, je veux l'être à l'avenir. Suivez-moi seulement et tous vos vœux seront remplis.* Ce discours paternel fut accompagné du pardon général du passé et de l'abolition de la servitude. Ces gens agrestes regagnèrent alors leurs cabanes, satisfaits du monarque et d'eux-mêmes. Mais pendant qu'ils se félicitoient d'être redevenus hommes, les nobles accouroient de toutes parts auprès du monarque, et lui formoient une armée de quarante mille hommes. *Richard* traversa à leur tête les provinces agitées par le desir de la liberté, cassa toutes les chartres qu'il avoit accordées, et fit condamner au dernier supplice les chefs du parti populaire. Après avoir calmé cet orage, en 1381, il fit la guerre aux François et aux Écossois, et la fit avec assez de bonheur; mais cette prospérité ne se soutint pas. *Jean* duc de Lancastre, *Edouard* duc d'Yorck, et *Thomas* duc de Glocester, tous trois frères de son père, étoient très-mécontens de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, et périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'*Arundel* eut la tête tranchée, et le comte de *Warwick*, fut condamné à un exil perpétuel. Quelque temps après, *Henri*, comte de Derby, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditieux. Le comte de *Northumberland* qui étoit dans ses intérêts, arrêta, en 1399, le roi à Flint dans la principauté de Galles, et le remit entre les mains de *Henri* depuis peu duc de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. *Richard II* demanda seulement qu'on lui laissât la vie et une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. *Richard*, enfermé dans la Tour, remit au duc de *Lancastre* les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnoissoit indigne de régner. Il l'étoit en effet, puisqu'il s'abaissoit à le dire. Le parlement d'Angleterre ordonna en même temps que si quelqu'un entreprenoit de le délivrer, dès-lors *Richard II* seroit digne de mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats l'allèrent assassiner dans sa prison, à Pont-Fract, où il avoit été transféré de la Tour de Londres. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avoit défendu son trône; il arracha la hache d'armes à un des meurtriers, et il en tua quatre avant que de succomber. Enfin il expira sous les coups à 33 ans. (*Voyez* MAGDALEN.) Ainsi périt en 1400 ce malheureux prince, qui n'eut ni les vertus d'un Chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand roi. Il manqua également d'esprit, de cœur et de mœurs. Son règne fut celui des femmes, des favoris et des ministres. Les plus étranges

désordres affligèrent l'Angleterre. On ne voyoit par-tout que brigandages, et les seigneurs étoient les premiers brigands. *Calverley* et *Knolles*, deux généraux illustres, avoient été capitaines de ces bandits dont la France éprouva long-temps la fureur. Les foibles ayant besoin de protection contre tant de petits corps armés pour s'entre-détruire, s'unissoient sous les ordres des puissans, et devenoient les instrumens de leurs crimes. Au milieu de ces divisions intestines, *Jean Wiclef*, enthousiaste austère, répandit une doctrine, dont le germe funeste produisit toutes les hérésies et une partie des guerres du 16ᵉ siècle.

* X. RICHARD, (Réné) fils d'un notaire de Saumur, naquit en 1654. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit ensuite, après avoir été employé dans les missions faites par ordre du roi dans les diocèses de Luçon et de la Rochelle. Il obtint un canonicat de Sainte-Opportune à Paris, où il mourut doyen de ce chapitre le 21 août 1727, à 73 ans. Il avoit eu le titre d'historiographe de France. L'abbé *Richard* étoit un homme singulier, et la singularité de son caractère a passé dans ses écrits. Les principaux sont : I. *Parallèle du cardinal* de Richelieu *et du cardinal* Mazarin, Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1716. Cet ouvrage pèche en bien des endroits contre la vérité de l'histoire. L'auteur n'avoit ni l'esprit assez profond, ni le jugement assez solide, ni une assez grande connoissance des affaires, pour faire des parallèles justes. Il avoit promis cependant de comparer les deux derniers confesseurs de *Louis XIV, la Chaise* et *le Tellier*; les deux archevêques de Paris, *Harlai* et *Noailles*, et quelques-uns des ministres de *Louis XIV*. Il est heureux pour lui que ces ouvrages n'aient pas vu le jour. II. *Maximes Chrétiennes*, et le *Choix d'un bon Directeur*; ouvrages composés pour les Demoiselles de Saint-Cyr. III. *Vie de Jean-Antoine le Vacher* prêtre, instituteur des *Sœurs de l'Union Chrétienne*, in-12. IV. *Histoire de la Vie du P. Joseph du Tremblay* capucin, employé par *Louis XIII* dans les affaires d'état, in-12. L'abbé *Richard* peint dans cet ouvrage le P. *Joseph* comme un saint, tel qu'il auroit dû être; mais peu de temps après il en donna un autre portrait, dans le livre intitulé : *Le véritable Père Joseph, capucin*, contenant l'Histoire anecdote du cardinal *de Richelieu*, à Saint-Jean de Maurienne, (Rouen) 1704, in-12; réimprimé en 1750, deux vol. in-12. Et pour se mieux déguiser, il fit une critique de cette Histoire, sous le titre : *Réponse* au livre intitulé; *Le véritable Père Joseph*, in-12, avec le précédent. Le Père *d'Avrigny* n'a pas adopté en entier le jugement de l'abbé *Richard* sur le P. *Joseph*. « Pour en faire, dit-il, un fort mauvais religieux, il s'efforce de le représenter comme un grand politique. Il ne donne pas un coup de pinceau au capucin, qu'il ne défigure le portrait du cardinal. Il semble que ce premier ministre n'ait pas formé un projet, concerté une alliance, conclu une ligue, sans l'instigation du P. *Joseph*. C'est ce Père qui le conduit dans ses entreprises, qui le soutient dans ses succès, qui l'affermit dans la

mauvaise fortune, qui répare ses disgraces. C'est à ses vues qu'on doit l'alliance avec les Protestans d'Allemagne, et la ruine des Calvinistes en France. C'est à sa persuasion qu'on entreprend le siége de la Rochelle, et par ses soins qu'on en vient à bout. Sans lui Corbie seroit encore entre les mains des Espagnols, et le cardinal, long-temps avant sa mort, auroit quitté le gouvernail pour céder à l'orage dont il ne pouvoit soutenir la violence. A ce compte, l'auteur ne devoit pas se contenter d'appeler le P. *Joseph, le bras droit du ministre ;* il en étoit la tête et le cœur; il étoit le ministre tout entier ; l'autre n'en avoit que le masque. Mais il s'en faut bien que tous les historiens tiennent le même langage. Je ne dirai pas avec *Larrey* que ce religieux ne fut qu'un vil instrument du cardinal. Il lui rendoit des services considérables; il écoutoit les ambassadeurs; il déchiffroit les lettres; il dressoit les instructions; il veilloit sur les mécontens; en un mot, il ébauchoit les affaires, comme le dit *Grotius* dans une lettre à *Oxenstiern ;* mais le cardinal *de Richelieu* mettoit la dernière main à tout. » V. *Dissertation sur l'Indult*, in-8.° VI. *Traité des Pensions Royales*, in-12.

XII. RICHARD, (Charles-Louis) religieux bénédictin, né à Blainville en Lorraine au mois d'avril 1711, fut un écrivain laborieux, mais peu élégant. Le but de tous ses écrits est de défendre la religion ; mais sa plume est souvent languissante et sans intérêt. On lui doit: I. Des *Sermons*, 4 vol. in-12. II. *Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques*, 1765, 6 vol. in-fol. Cette énorme compilation offre un assez grand nombre de bons articles. III. *Dissertation sur les Vœux*, 1771, in-12. IV. *Analyse des Conciles généraux et particuliers*, 1772, 5 vol. in-4.° V. *La Nature en contraste avec la Religion*, 1773, in-8.° VI. *Annales* de la charité ou de la bienfaisance chrétienne, 1785, 2 vol. in-12. VII. Un grand nombre d'*Opuscules* pour la défense du clergé et des religieux. *Richard* est mort dans ces dernières années.

RICHE, (Claude-Antoine-Gaspard) médecin, né en 1762, étudia avec succès l'histoire naturelle, et aida *Vicq-Dazir* dans ses travaux. Embarqué avec *Entrecasteaux* pour aller à la recherche de *la Peyrouse*, il faillit dans la nouvelle Hollande à être victime de son zèle pour les découvertes. Voulant reconnoître la cause de plusieurs tourbillons de fumée qu'il appercevoit, il s'égara et ne reparut qu'au bout de trois jours, exténué de faim, de fatigues, et prêt à être abandonné par ses camarades, qui avoient perdu l'espérance de le revoir. De retour en France, *Riche* y est mort le 16 août 1797, regretté des savans et d'un grand nombre d'amis.

RICHEBOURG, (Mad. la Grange de) donna au théâtre en 1732 deux comédies, intitulées le *Caprice de l'Amour* et la *Dupe de soi-même*. Elle a traduit encore de l'espagnol plusieurs romans qui ont obtenu peu de succès : ce sont *Persile et Sigismonde*, les *Aventures de Flore et Blanchefleur*, celles de Dom *Ramire de Roxas*, etc.

RICHEMONT-BLANCHEREAU, mort au milieu du dix-

septième siècle, a donné au théâtre les *Passions égarées* et l'*Espérance glorieuse*, tragi-comédies, imprimées à Paris chez *Collet*, en 1632.

V. RICHER, (N.) mort en 1696, fut membre de l'académie des Sciences, dans la classe de mathématiques. Il fut envoyé par cette compagnie à Caïenne, où il arriva en 1672, et y fit des observations exactes sur la parallaxe du soleil, de la lune et des autres planètes, et sur l'obliquité de l'écliptique. Ce savant astronome fut le premier qui observa le raccourcissement du pendule. Ce phénomène vérifié, fournit à *Newton* et à *Huyghens* la preuve la plus convaincante de l'aplatissement de la terre, et a servi à en déterminer positivement la forme.

RICHIER DE BELLEVAL, (Pierre) né en 1558 à Châlons en Champagne, se livra de bonne heure à l'exercice de la médecine. Voyageant dans le midi de la France, et arrivé à Pézenas au moment d'une contagion, il rendit de si grands services aux habitans de cette ville, que le connétable *de Montmorency* le prit en amitié, et le fit nommer par *Henri IV*, professeur de botanique et d'anatomie dans l'université de Montpellier. Ce goût impérieux pour une science qui caractérise l'homme supérieur et destiné à en étendre les limites, lui fit cultiver avec passion la botanique; et c'est à lui qu'on doit la fondation du jardin des plantes de Montpellier, antérieur à celui de Paris, et le premier qu'on ait vu en France. *Belleval* ne cessa de l'enrichir, et de s'occuper de tout ce qui pouvoit le rendre ou plus curieux ou plus utile. Il fit plusieurs voyages dans les Cévennes, à l'Espérou, sur les bords de la mer; il envoya des élèves dans toutes les parties du Languedoc, de la Provence et du Dauphiné; en même temps des graveurs entretenus à ses frais, travailloient sous ses yeux à conserver le fruit de ses travaux et de ses courses. Son zèle et ses découvertes l'ont fait regarder comme le restaurateur de la botanique en France. L'examen de la corolle et du fruit dans les plantes dont *Belleval* s'est beaucoup occupé, sembleroit prouver que le célèbre *Tournefort* lui doit sa méthode; mais d'un autre côté, le soin que *Belleval* apportoit à observer les racines, son attention scrupuleuse à ne rien omettre sur cet organe essentiel des végétaux, portent à croire qu'il avoit un autre plan que le premier. *Loesel*, célèbre botaniste qui fit pour la Prusse ce que *Belleval* avoit fait pour le Languedoc, fut l'élève de ce dernier. Dans les troubles qui suivirent la mort de *Henri IV*, une rebellion survenue à Montpellier, en détruisit les faubourgs et le jardin de botanique. Malgré son grand âge et sans se laisser abattre par les événemens, *Belleval* sollicita des secours pour renouveler son établissement, avec la même ardeur qu'il avoit mise à le former. La lenteur qu'on mettoit à les lui fournir ne pouvant se concilier avec son activité, *Belleval* n'écouta que son désintéressement, n'hésita pas à faire une avance de cent mille livres, somme considérable pour le temps. Il termina sa carrière en 1632, âgé d'environ 74 ans. Il avoit légué à son neveu le soin de publier ses manuscrits; mais celui-ci n'a pas rempli ses inten-

tions. M. *Amoreux* a été plus juste, en rappelant la mémoire de ce botaniste célèbre, dans ses *Recherches* sur la vie et les écrits de *Richier*, 1786, in-8°; et M. *Broussonet* a fourni les fonds d'un prix qu'a décerné l'académie de Montpellier à l'éloge de ce dernier. Les témoignages d'estime que lui ont donné *Tournefort*, *Boerhaave*, *Haller* et *Linné*, assurent sa gloire. Le seul ouvrage qu'il ait publié a pour titre : *Onomatologia*, 1598. C'est un simple catalogue alphabétique des plantes indigènes ou exotiques que l'auteur avoit placées dans le jardin de Montpellier. Il est précédé d'une dédicace à *Henri IV*, contenant le détail des travaux de l'auteur, et dans laquelle il annonce que dès qu'il aura fini ses herborisations des Pyrénées, il publiera les descriptions et les usages des plantes dont il ne publie encore que le catalogue. Pour donner en même temps une idée de sa méthode, il joint à son écrit la description de cinq plantes, très-propre à donner l'opinion la plus avantageuse du reste de son travail, qui renfermoit cinq cents plantes. Un heureux hasard a fait tomber entre les mains du docteur *Gilibert* de Lyon, les cuivres des dessins qu'avoit fait graver *Belleval*, et il en a publié la collection en 2 vol. in-4°, qui font suite aux *Démonstrations élémentaires de Botanique*, Lyon, 1796, in-8°, 4 vol. *Bruyset* qui en est l'éditeur a fait précéder cet important ouvrage, d'une notice historique très-bien écrite sur l'auteur qu'il fait connoître. Une discussion critique accompagne la figure de chaque plante. Le dessin en est exact, mais un peu dur et roide. *Belleval* a été le premier botaniste qui ait fait graver sur cuivre; et ses figures ont conservé le style de celles que les autres auteurs avant lui avoient fait graver en bois. *Scopoli* a consacré un genre à la mémoire de *Belleval*, sous le nom de *Bellevallia*; et *Brugnière* lui en a dédié un autre découvert à Madagascar, sous le nom de *Richieria*.

RICHMANN, professeur de physique en Russie, donna un nouveau degré d'évidence aux expériences de l'électricité faites en Amérique par *Franklin*, en France par *Buffon* et d'*Alibard*, à Turin par le P. *Beccaria*; il avoit fait dresser une barre de fer très-élevée qui s'électrisa dans un moment d'orage. *Richmann* voulut soutirer le fluide, et périt en 1753 par la commotion de la foudre, victime de son expérience. Il devoit être et il fut regretté de tous les amis des sciences.

RIEDESEL, (le baron de) Prussien, mort ambassadeur à Vienne en 1785, à 45 ans, a publié en allemand un *Voyage de la grande Grèce*, estimé des savans.

RIEGELS, gouverneur des pages de la cour de Copenhague, a publié la meilleure *Histoire de Danemarck* qui soit connue. Il est mort en 1802, dans sa 74e année.

IV. RIEUX, (Rénée de) de la même famille que les précédens, devint à 14 ans fille d'honneur de la reine *Catherine de Médicis*. Les charmes de sa figure et la douceur de son entretien, la firent surnommer la *belle Châteauneuf*. Le duc d'*Anjou*, depuis *Henri III*, éperdument amoureux d'elle, employa souvent la muse du poëte *Desportes*

pour lui exprimer sa passion, et il lui adressa entr'autres ces vers :

Cheveux crespés et blonds, nonchalamment épars,
Dont le vainqueur des Dieux s'emprisonne et se lie,
Front de marbre vivant, table claire et polie,
Où les petits Amours vont aiguiser leurs dards;
Épais monceau de neige aveuglant les regards,
Pour qui de tout objet mon cœur se désallie;
Yeux pleurant à la fois tant d'aise et de martyre;
Souris par qui l'Amour entretient son empire,
Voix, dont le son demeure au cœur si longuement,
Esprit, par qui le fer de notre âge se dore,
Beautés, graces, discours, qui m'allez transformant,
Las! connoissez-vous point combien je vous adore ?

Après avoir épousé un Florentin nommé *Antinotti*, Mlle *de Rieux* le tua de sa main, l'ayant surpris en adultère; son second mari *Altoviti* baron de *Castellane*, ligueur furieux, périt en 1586, sous les coups de *Henri* d'Angoulême, gouverneur de Provence.

RIOS, (Françoise de Los) Espagnole, n'avoit que douze ans lorsqu'elle traduisit du latin dans sa langue divers ouvrages de piété, et entr'autres la *Vie d'Angèle de Foligni*, 1618, in-12. —*Charlotte-Marie de Los Rios*, aussi originaire d'Espagne, née à Anvers en 1728, se fit institutrice dans sa patrie, et mérita l'estime et la confiance des parens par ses vertus et ses ouvrages. Ceux-ci sont tous relatifs à l'éducation. On distingue parmi eux : I. *Magasin des petits Enfans*, 1774, in-8.° Il a été traduit en allemand. II. *Abrégé de toutes les Sciences*, in-12. III. *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8°; elle a été traduite en anglois l'année suivante. Mlle *Los Rios* est morte dans sa patrie au mois de juillet 1802.

RISBECK, (Gaspard) né en 1750 dans une petite ville près de Maïence, étoit fils d'un riche négociant. Il étudia d'abord en droit, quoiqu'une imagination ardente, un caractère impétueux le rendissent peu propre à l'étude aride, mais nécessaire des lois. Occupé de littérature et de philosophie plus que de jurisprudence, il s'enrôla dans *la Secte des Génies par excellence*. C'étoit ainsi que s'appeloit une société, dont le principe fondamental étoit le mépris souverain des convenances sociales. Ces nouveaux *Diogène* n'aimant que la liberté et l'indépendance, regardoient tous les emplois politiques, toutes les fonctions civiles, comme au-dessous d'eux. *Risbeck* s'étant rangé sous la bannière de ces dangereux sectaires, dissipa le bien que son père lui avoit laissé, et se vit bientôt réduit pour subsister, à se mettre aux gages d'un libraire. Il s'établit à Saltzbourg; ensuite il se mit à voyager, et se fixa pendant quelque temps à Zurich en Suisse, d'où il se retira dans le village d'Arau. Une noire mélancolie l'avoit jeté dans une espèce de misanthropie qui l'éloigna de toutes les sociétés, il ne connut plus que celle des cabarets. Il mourut à Arau le 3 février 1786. Nous avons de lui un *Voyage d'Allemagne* qui a été

traduit en françois, et une *Histoire d'Allemagne* dont M. *Douray de Lougrais* prépare la traduction. Il y a dans ces deux ouvrages de la hardiesse dans les vues et du nerf dans le style : mais l'observateur ne se méfie pas toujours de son caractère chagrin et caustique.

RITTEN-HOUSE, (David) Anglo-Américain, étoit horloger et fermier dans sa patrie lorsque l'indépendance des États-Unis fut proclamée. Ses lumières et sa probité le firent alors appeler à la place de trésorier du gouvernement. Lorsque la société Américaine des Sciences eut été formée, elle le chargea d'observer le passage de Vénus; ce qu'il exécuta avec clarté et précision. Il succéda à *Franklin* dans la présidence de cette compagnie savante, et est mort en 1796, à l'âge de 64 ans.

RIVAL, (Aymar du) conseiller au parlement de Grenoble au 16e. siècle, a publié des recherches sur le droit civil et canonique, et un commentaire sur la loi des douze Tables, sous ces titres : *Historia juris civilis et pontificii*, Valence, 1515, in-4°; *Civilis historiæ juris libri quinque, sive in XII Tabularum leges commentaria*, Maïence, 1530, in-8.° Il y a de l'érudition, mais peu de méthode dans ces ouvrages. Le dernier sur-tout contient des choses curieuses, quoiqu'il ne soit qu'une sorte d'essai sur l'histoire de la jurisprudence ancienne des Romains.

RIVAROL, (Antoine de) poëte et littérateur, naquit à Bagnols en Languedoc, le 17 avril 1757. Il vint se fixer à Paris, où la beauté de sa figure, son esprit mordant et satirique lui acquirent bientôt quelques amis et un plus grand nombre d'ennemis. Parmi les premiers, il compta *Voltaire*, *d'Alembert*, et surtout *Buffon*. Il se maria jeune avec la fille d'un Anglois établi à Paris; mais il ne fut point heureux dans son union. « Un jour, dit-il, je m'avisai de médire de l'Amour; le lendemain il m'envoya l'Hymen pour se venger. Depuis je n'ai vécu que de regrets. » Lorsque la révolution amena sur la France les orages les plus sanglans, *Rivarol* quitta sa patrie et se retira en Allemagne : il résida long-temps à Hambourg et ensuite à Berlin, où il fut accueilli du monarque et du prince *Henri*. Il n'en regrettoit pas moins sa patrie. « La vraie terre promise, écrivoit-il à l'un de ses amis en France, est encore la terre où vous êtes. Je la vois de loin, je desire y revenir; et je n'y rentrerai peut-être jamais. » En effet, il mourut à Berlin le 11 avril 1801. *Rivarol* eut un début assez brillant dans la carrière littéraire par son Discours sur l'*universalité de la Langue françoise*, couronné en 1784 par l'académie de Berlin. Avec des vues fines, quelquefois l'auteur n'a pas assez considéré que la maturité du langage tient à la perfection même de la société. Il s'est contenté dans le développement de son sujet de ce que l'histoire et la littérature de chaque peuple lui ont offert de preuves superficielles; il lui a suffi de faire voir que la langue allemande par la multitude de ses dialectes, l'italienne par sa mollesse, l'espagnole par son enflure, et l'angloise par sa culture trop tardive, n'ont pu acquérir aucune supériorité, et qu'à l'époque où elles ont eu le plus d'éclat

elles n'ont pas été secondées par les circonstances politiques. Les autres ouvrages de *Rivarol* sont : I. *L'Enfer*, traduction du *Dante*, où l'auteur Italien est plutôt imité que rendu ; aussi *Buffon* lui dit obligeamment après l'avoir lue, « cet ouvrage n'est point une traduction, c'est une suite de créations. » II. *Lettres sur la Religion et la Morale*, 1787. L'auteur publia ces lettres à l'occasion de l'ouvrage de M. *Necker* sur *l'importance des Opinions religieuses*. III. *Petit Almanach des grands hommes*, satire piquante, qui souleva contre l'auteur une foule d'écrivains ordinairement jugés par lui avec amertume. L'écrit a pour épigraphe ce passage du *Dante* : *Quelle est cette foule d'esprits que la gloire distingue des autres enfans des hommes*. On attribua à *Champcenets* plusieurs traits malins de cette brochure ; mais *Rivarol* les réclama et mit de l'importance à l'avoir faite en entier. Ce trait ne prouve pas la bonté de son caractère. IV. *Lettres* à la noblesse Françoise, 1792, in-8.o V. De la *Vie politique de la Fayette*, 1792. VI. *Prospectus* d'un nouveau *Dictionnaire* de la langue françoise, suivi d'un *Discours* sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme, Hambourg, 1797, in-4.o Le style toujours figuré et métaphorique fatigue le lecteur ; mais il en est dédommagé par des images plus souvent brillantes que judicieuses. L'introduction de cet ouvrage le fit prohiber en France. On dit qu'ayant promis celui-ci à son libraire dans un temps déterminé, et ayant passé le terme où il devoit être achevé sans avoir commencé un seul article, le libraire trouva le moyen de lui faire remplir sa promesse en l'attirant chez lui, en l'y enfermant sur-le-champ et mettant des sentinelles à sa porte pour l'empêcher de sortir et le forcer au travail. VII. Quelques *Poésies* qui ont du piquant et de la grace. *Rivarol* avec beaucoup d'amour propre étoit peu aimant, et ne se soucia pas d'être aimé. En 1802 on a publié sa *Vie*, 2 vol. in-12.

RIVAROLLES, (Joseph-Philippe de Saint-Martin-d'Aglié) maréchal de camp, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, et grand prieur de celui de Saint-Lazare en Languedoc, mort en 1704, se distingua par une valeur si vive et si franche qu'on l'appela *le Débauché de bravoure*. Il servit dans toutes les guerres de *Louis XIV*, depuis 1665 jusqu'à la fin du siècle. Un coup de canon lui avoit emporté une jambe ; un autre coup de canon porta sur cette partie à la défense du pont de Kell en 1577, et lui cassa sa jambe de bois. *Ah ! cette fois-ci*, dit-il d'un grand sang froid, *l'ennemi a été pris pour dupe, j'en ai une autre dans ma valise*.

RIVAZ, (Pierre-Joseph de) né à Saint-Gingoulph dans le Bas-Valais en 1711, mort en 1772, est auteur de plusieurs inventions utiles pour perfectionner l'horlogerie, les pompes, et faciliter les desséchemens des marais. On a encore de lui le *Martyre de la Légion Thébaine*, 1779, in-12, et l'*Antiquité de la maison de Savoie*.

RIVES, (Jean-Joseph) né le 19 mai 1730, à Apt en Provence d'un orfèvre, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Il fut d'abord professeur de philosophie au séminaire de Saint-

Charles à Avignon : place à laquelle il n'étoit guère propre. Il devint ensuite curé de Molléges dans le diocèse d'Arles, et il ne fut pas plus satisfait de cette nouvelle fonction que de la précédente. Son goût étoit plus tourné vers les recherches d'érudition et de bibliographie que vers les occupations pastorales. Il quitta en 1767 la province pour se rendre à Paris. La réputation de son savoir l'y avoit devancé, et il obtint la place de bibliothécaire du duc de *la Vallière*. Il revint en Provence en 1787, et lorsque la révolution eut agité les esprits, il se fit l'apôtre de l'anarchie. Naturellement altier et indépendant, il donnoit aux idées d'égalité une étendue illimitée, et il les inspira à ceux qu'il auroit dû comme prêtre et comme citoyen, ramener à la paix et à la sagesse. Son caractère sombre et caustique s'exhaloit contre le clergé, contre ceux qu'on appeloit grands, et sur-tout contre les gens de lettres qui avoient cultivé le même genre de littérature que lui. Il en vouloit principalement à *Guillaume Debure* et à l'abbé *Mercier*, qu'il n'appeloit jamais que le moine *Mercier*. Lorsqu'il eut adopté les idées nouvelles, il ne voulut plus qu'on lui donnât le titre de bibliothécaire de M. *de la Vallière*, et il raisonnoit là-dessus comme *le Bourgeois gentilhomme* quand il tâche de prouver que son père n'a pas été marchand de drap. A l'exception de son *Eclaircissement sur l'invention des Cartes*, 1780, in-4°, tous ses autres ouvrages sont écrits sans précision, sans correction et sans élégance. C'étoit le style de sa conversation ; mais comme sa mémoire étoit prodigieuse, ses souvenirs la rendoient instructive et quelquefois intéressante. On a de lui outre l'ouvrage précédent : I. *Lettre* à M. *de la Borde* sur la formule *Nos Dei gratiâ*, 1799, in-4.° II. *Prospectus* d'un ouvrage ayant pour titre : *Essai* sur l'art de vérifier l'âge des miniatures peintes dans des manuscrits, 1782, in-12. C'est le simple *Prospectus* d'un in-folio renfermant vingt-six planches. Il devoit n'en être tirés que quatre-vingts exemplaires à 600 livres chacun. Les cuivres ensuite devoient être dorés et déposés dans le cabinet de Versailles. III. *Histoire critique* de la Pyramide de *Caïus Æstius*, 1790, in-fol. IV. *Notices calligraphiques et typographiques*, 1795, in-8.° V. Des *Odes* sur l'abolition de l'esclavage, etc. sans feu ni force, et où l'on s'apperçoit que l'érudition de l'auteur a glacé son imagination. VI. *La Chasse aux Bibliographes*, 1788, 2 vol. in-8.° *Rives* est mort à Marseille en 1792.

RIVEY, (Pierre de la) natif de Champagne, donna au théâtre plusieurs pièces : le *Laquais*, la *Veuve*, les *Esprits*, le *Morfondu*, le *Jaloux*, les *Ecoliers*, la *Fidelle*, la *Constante*, les *Tromperies*. Ces foibles productions n'en ont pas moins été recueillies à Paris en 1597, et à Rouen chez *Petit-Val* en 1601. Les trois dernières pièces ont été réimprimées à Troyes chez *Chevillot* en 1611. L'auteur mourut vers cette époque.

XIX. ROBERT DE VAUGONDY, (N.) géographe ordinaire du roi, né à Paris en 1688, mort dans cette ville en 1766, est très-connu par son *Atlas portatif*, in-4°, et par son grand *Atlas* en 108 cartes,

1753. Il éclairoit ses connoissances géographiques par celles de l'histoire, et on a de lui divers ouvrages qui attestent son savoir. I. *Abrégé des différens systèmes du monde*, 1745, in-16. II. *Introduction à la géographie* par *Sanson*, 1743, in-8.° III. *Géographie sacrée*, 1746, deux vol. in-12. IV. *Usage des globes*, 1752, in-12. *Robert* son fils a soutenu dignement son nom.

XX. ROBERT, (Marie-Anne Roumier, épouse de) née à Paris en 1705, et morte en 1771, aima dès son enfance les romans; et après en avoir beaucoup lus, elle se mit à en composer. Nous en avons d'elle plusieurs qui n'eurent qu'un succès éphémère, parce que le style, le principal mérite de ce genre frivole après l'intérêt de l'intrigue, ne les a pas soutenus. I. La *Paysanne philosophe*, 1762, 4 parties in-12. II. La *Voix de la nature*, 5 parties. III. *Voyages de Mylord Ceton* dans les sept planètes, 1765, 7 parties. IV. *Nicole de Beauvais*, 1767, deux vol. in-12. V. Les *Ondins*, 1768, deux vol. in-12.

II. ROBERTSON, (Guillaume) célèbre historien, naquit en Ecosse en 1721, et s'adonna d'abord à la théologie. Devenu recteur d'une église anglicane, il se consacra à la prédication, et ses sermons ont été publiés. Mais c'est sur-tout dans l'histoire que se développèrent ses grands talens. La clarté, l'impartialité, des vues profondes distinguent ses histoires d'Ecosse, d'Amérique et de *Charles-Quint*. Cette dernière est sur-tout remarquable par l'intérêt qui y règne et une excellente *introduction*. Ces diverses productions méritèrent à leur auteur le titre et les honoraires d'historiographe du roi d'Angleterre. On lui doit encore des *recherches historiques sur l'Inde*. On y trouve le rapport des connoissances que les anciens avoient recueillies sur cette vaste contrée, et des notices sur les progrès de son commerce avant et après le passage du cap de Bonne-Espérance, sur l'état civil, les lois, les arts, les sciences, les mœurs et les institutions religieuses d'un peuple antique qui a enrichi les autres des débris de ses connoissances, et qui a encore tant de liaisons avec l'Europe par la fertilité et les richesses de son territoire. *Robertson* est mort principal de l'université d'Edimbourg, au mois de juin 1793.

ROBESPIERRE, (Maximilien-Isidore) né à Arras d'une famille pauvre, fut élevé aux dépens de l'évêque de cette ville. Après avoir fini ses études à Paris au collége de Louis-le-Grand, il suivit quelque temps le barreau de sa patrie et y plaida la cause du paratonnerre de Saint-Omer. Les échevins de cette ville avoient proscrit cette découverte comme dangereuse, et fait défense de l'employer; *Robespierre* obtint du tribunal d'Arras plus éclairé, la liberté pour sa partie de rétablir le paratonnerre qui avoit été abattu sur sa maison. L'académie de Metz ayant proposé pour sujet de son prix en 1784, de déterminer l'origine de l'opinion qui étendoit sur tous les individus d'une même famille, une partie de la honte attachée aux peines infamantes subies par un coupable, le discours de *Robespierre* fut couronné et publié l'année suivante. Il se montra de bonne heure

sombre, méchant quoique timide, jaloux des talens, de la richesse et de la grandeur. S'étant donné l'air d'un philosophe et d'un désapprobateur, affichant une morale austère et le patriotisme le plus ardent, il fut nommé député à l'assemblée Constituante, où il se fit remarquer plutôt par son originalité que par son éloquence. Il commença sa carrière politique le 27 juillet 1789 par le discours suivant, sur le secret des lettres. « La première de toutes les lois est le salut du peuple. Obligé par le plus impérieux de tous les devoirs, de venger l'attentat projeté contre les représentans de la nation, on doit se servir de tous les moyens possibles. Le secret des lettres est inviolable; mais il est des circonstances où on doit le violer. Qu'on ne cite pas l'exemple de *Pompée* qui brûla les lettres adressées à *Sertorius*; *Pompée* étoit un tyran, un oppresseur de la liberté publique, et nous, nous en sommes les restaurateurs. » Courtisan de *Mirabeau* qui le méprisoit, il s'en éloigna à mesure que ce dernier perdit sa grande popularité. Il divagua dans de nombreux discours sur la liberté de la presse, sur les conspirations prétendues du gouvernement, sur le droit qu'il voulut qu'on accordât à tout homme sans propriété d'entrer dans les emplois publics. Il s'opposa à ce qu'on donnât au monarque le droit de la paix et de la guerre, et à ce qu'on le déclarât inviolable; il n'en soutenoit pas moins encore à la fin de la session, que *le régime monarchique étoit le seul qui convînt à un empire aussi grand que la France*. En parlant des prêtres et des émigrés, ce fut toujours avec une modération qu'on ne lui soupçonnoit pas. Il combattit *Barnave* dans son opinion sur les colonies; et lors de la discussion sur le code criminel, on le vit représenter la peine de mort comme injuste, contraire à la nature, et en demander l'abolition. Deux ans après, celui qui avoit défendu la vie même des parricides, faisoit égorger cent mille innocens par les tribunaux républicains. Après la session, *Robespierre* ne parut point dans les mouvemens du 20 juin et du 10 août, ni dans les massacres de septembre; mais il chercha bientôt à en recueillir le fruit. Élu membre de la Convention, il ne tarda pas à la dominer. En vain *Louvet*, le ministre *Roland*, et plusieurs autres l'accusèrent-ils de vouloir s'élever à la dictature; il triompha de leurs efforts et les conduisit successivement à l'échafaud. Après avoir voté la mort de *Louis XVI*, il poursuivit toute sa famille et unit à cette proscription celle des Girondins, des partisans de *Danton*, d'*Hébert* et de tous ceux qui osèrent aspirer à partager sa puissance. Aussi le premier dit avec raison : « Tout ira bien encore tant qu'on dira *Robespierre* et *Danton*; mais malheur à moi si l'on dit jamais *Danton* et *Robespierre*. » A peine ce dernier eut-il pris la direction du comité de salut public, qu'il couvrit la France de dénonciations, de tribunaux avides de meurtres, et d'une terreur si générale et si profonde que tout François craignit de se confier à son parent, à son voisin, à son ami, et ne vit autour de lui que des échafauds. Des proconsuls non moins féroces allèrent par ses ordres inonder de sang toutes les provinces. Lyon, Toulon, Arras, Orange, Bordeaux et la

Vendée devinrent les principaux théâtres de leurs excès ; et c'est alors que leur chef s'écria dans l'assemblée « que la république s'étoit glissée en France au milieu des cadavres et à l'insçu de tous les partis. » La Convention entière subjuguée par *Robespierre*, ne fut plus comme il l'appeloit lui-même, que sa *machine à décrets*. Dès-lors on l'entendit dire sans cesse, soit dans l'assemblée, soit aux jacobins, *je veux*. Son ton étoit quelquefois celui d'un illuminé. On a prétendu qu'il croyoit les prêtres utiles à ses projets ; cependant ils furent proscrits sous sa tyrannie. Mais il vouloit devenir lui-même le chef d'une religion, et il commença son sacerdoce en faisant établir une fête en l'honneur de l'*Être Suprême*, auquel il daigna donner un *brevet d'existence*, en la reconnoissant par un décret. « Ce qui est digne de remarque, dit un historien, c'est que la France gémissant sous les luttes des différens partis, applaudit un instant au coup que leur porta *Robespierre*, espérant être moins malheureuse sous un seul tyran.... Si, content d'avoir abattu les premières têtes de la Convention, il eût épargné ses autres collègues parmi lesquels il ne se trouvoit plus personne qui osât prétendre au premier rang, sa puissance eût probablement été de plus de durée ; mais lâche, timide et défiant, sentant sa foiblesse et croyant la masquer à force de barbarie, il voulut continuer à proscrire, et força ainsi à la résistance des gens qui n'eussent peut-être pas mieux demandé que de servir et de commander sous lui : la vue du danger ranima leur courage ; et certains de leur perte, ils voulurent tenter au moins de se sauver par un coup d'audace. » Ce coup fut porté le 9 thermidor de l'an deux. Une coalition formée en secret et réunie dans une discussion inattendue, ôta à *Robespierre* et à ses deux adhérens, *Couthon* et *Saint-Just*, tout moyen de défense. Leurs voix furent étouffées ; et le premier s'étant élancé à la tribune fut forcé d'en descendre, sous les cris répétés de toutes parts : *à bas le Tyran*. Ce fut alors à qui lui porteroit les derniers coups. *Robespierre* dénoncé passa subitement de la contenance d'un souverain à celle d'un suppliant ; à peine le décret d'accusation fut-il rendu contre lui, qu'il descendit de la tribune à la barre où on fit bientôt passer à ses côtés *Saint-Just* ; *Couthon* ; *Robespierre* le jeune et *le Bas*. Aussitôt que les membres de la Commune de Paris apprirent que leur protecteur étoit accusé, ils ordonnèrent de sonner le tocsin, et couvrirent la place de Grève d'hommes armés. *Henriot* commandant de la garde nationale, marcha à leur tête contre la Convention ; mais celui-ci vaincu par les sections réunies, laissa à la justice la liberté de punir. *Robespierre* fut conduit d'abord à la maison d'arrêt du Luxembourg ; la terreur que son nom seul avoit inspirée étoit encore si grande, que le concierge de la prison refusa de l'y recevoir : il fut alors amené à l'hôtel-de-ville. Là, un détachement des troupes de la Convention ayant pénétré, un gendarme courageux nommé *Charles Méda*, assailli de coups par les satellites de la municipalité, découvrit *Robespierre* dans un coin obscur, et lui tira un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire inférieure et le cou.

vrit de sang. Etendu sur une table, il souffrit sans se plaindre, sans proférer un seul mot les interrogatoires de ses collégues, les injures de ceux qui l'entouroient, les douleurs de ses blessures et la fièvre qui le dévoroit. Le lendemain 10 thermidor (28 juillet 1794), à 4 heures du soir, on le conduisit à l'échafaud avec vingt-deux de ses complices. On remarqua qu'il avoit alors le même habit qu'il portoit le jour de la fête qu'il avoit fait célébrer en l'honneur de l'Être Suprême. Ses traits étoient horriblement défigurés et ses yeux totalement fermés. Le peuple fit arrêter la charrette vis-à-vis la maison qu'il occupoit, et une femme dansant devant la voiture, s'écria : *Ta mort m'enivre de joie ! descends aux enfers avec les malédictions de toutes les épouses et de toutes les mères.* Il périt à l'âge de 35 ans, et on lui fit cette épitaphe :

Passant, ne pleures point son sort ;
Car s'il vivoit, tu serois mort.

On a dit de lui qu'ayant calculé les diverses marches de la tyrannie, il avoit préféré la férocité froide de *Sylla* aux emportemens de *Catilina*. Toute sa politique, suivant un écrivain judicieux, fut d'avoir su apprécier de bonne heure la puissance de la multitude, à une époque où la société sembloit ramenée à son origine par l'anéantissement des autorités régulières, et la disparition de toutes les supériorités de convention. Il avoit aussi remarqué des premiers, que pour rester en crédit auprès des dernières classes du peuple, il falloit dans toute espèce de système aller toujours plus loin que les autres : on ne peut entraîner que par des excès les hommes dénués d'éducation ; et comme leur esprit est incapable de saisir aucune nuance, la modération, la retenue ne leur paroissent qu'une trahison ou qu'un repentir. Un autre caractère de sa politique, et qui contribua beaucoup à son agrandissement, fut la promptitude avec laquelle il abandonna ses amis quand leur sacrifice devint utile à son ambition. Il s'étoit allié au parti qui dans l'assemblée Législative avoit provoqué la journée du 10 août ; mais si-tôt que ce parti voulut jouir du triomphe, *Robespierre* devint son plus cruel ennemi, et cette haine produisit le 31 mai. Il s'étoit fait le patron de la municipalité de Paris, et avec son secours il avoit exterminé les chefs du parti dont nous venons de parler ; mais lorsque cette municipalité voulut se fier à ses propres forces, lorsque ses officiers briguèrent une popularité qui leur fut personnelle, *Robespierre* oublia leurs services et les immola. Ainsi, il découragea l'ambition de tous les scélérats, les contraignit à se tenir au second rang et à n'être que des valets assassins et incendiaires. On ne saura qu'imparfaitement tous les mystères de son ambition ; il n'admit aucun confident à connoître ses arrière-pensées. Son ame vivoit solitaire. On n'a jamais publié sa correspondance intime, ni ses papiers ; peut-être auroient-ils expliqué pourquoi deux mois avant sa catastrophe *Robespierre* s'étoit éloigné des séances du comité de Salut public ? Vouloit-il rejeter sur ses membres l'exécration générale, les faire regarder comme les uniques auteurs de tous les meurtres, et les livrer à la vengeance d'un peuple qui commençoit à murmurer de voir con-

ler tant de sang ? Exciter à la barbarie pour en profiter, la faire cesser pour arriver à l'instant même au souverain pouvoir : étoit une spéculation atroce et digne de lui. Les feuilles publiques en ont tracé ce portrait qui lui ressemble. « Sa taille étoit de cinq pieds deux pouces, son corps jeté d'aplomb, sa démarche vive et brusque. Il crispoit souvent ses mains par une espèce de contraction de nerfs qui se faisoit sentir dans ses épaules et dans son cou. Ses habits étoient d'une propreté élégante, sa chevelure toujours soignée. Sa physionomie paroissoit un peu renfrognée, son teint livide et bilieux, ses yeux mornes et éteints. Il portoit presque toujours des conserves. Il sut adoucir avec art sa voix naturellement aigre et criarde, et donner de la grace à son accent Artésien. Il avoit calculé le prestige de la déclamation, et jusqu'à un certain point il en possédoit le talent. L'antithèse dominoit dans ses discours où il employoit souvent l'ironie ; son style n'étoit point soutenu ; sa diction inégale, âpre, souvent triviale, étoit toujours cousue de lieux communs et de divagations sur la *vertu*, le *crime*, les *conspirations*. Orateur médiocre, lorsqu'il avoit préparé son discours ; s'il s'agissoit d'impression, il étoit au-dessous de la médiocrité. Sa logique fut souvent adroite dans ses sophismes : il réfutoit avec habileté ; mais en général sa tête étoit stérile et la sphère de ses idées étroite, comme il arrive presque toujours à ceux qui s'occupent trop d'eux-mêmes. La gloire littéraire fut un de ses vœux ; mais il ambitionnoit encore plus la gloire politique. Il parloit avec mépris de *Pitt*, et cependant il ne voyoit rien audessus de ce dernier que lui-même. Les injures des journaux Anglois chatouilloient délicieusement son cœur ; quand il les dénonçoit, son accent, son expression caractérisoient la jouissance de son amour propre : il savouroit comme des madrigaux les sarcasmes du duc *d'Yorck*. Ce fut un délice pour lui d'entendre nommer un jour les armées Françoises, les troupes de *Robespierre*. A la fois audacieux et lâche, il couvroit ses manœuvres d'un voile épais, et souvent il désignoit ses victimes avec hardiesse. Un représentant faisoit-il une proposition qui lui déplaisoit, il se retournoit brusquement et l'envisageoit d'un air menaçant pendant quelques minutes. Foible et vindicatif, sombre et sensuel, chaste par tempérament et libertin par imagination, il mêloit de la coquetterie dans son ambition. Il faisoit emprisonner des femmes pour avoir le plaisir de leur rendre la liberté, et faisoit couler leurs pleurs pour les essuyer. » L'astuce étoit après l'orgueil le trait le plus marqué de son caractère. Il n'étoit environné que de gens qui avoient de graves reproches à se faire : d'un mot il pouvoit les placer sous le glaive. Il protégea et fit trembler une partie de la Convention ; il transforma les erreurs en crimes, les crimes en erreurs. Toutes les fois qu'il fut attaqué, c'étoit la liberté qu'on attaquoit. Il ne sut point créer les circonstances ; aussi les circonstances le perdirent et le précipitèrent dans la classe abhorrée de ceux qui ont opprimé leurs semblables et ont voulu parvenir sur des monceaux de victimes à la tyrannie.

ROBILLARD, (N..) jeune savant dont les lumières furent précoces, étoit fils d'un professeur à l'école d'artillerie de Metz. à l'âge de seize ans il adressa à l'académie des Sciences un *Traité* sur l'application de la géométrie ordinaire et des calculs différentiel et intégral à la résolution de plusieurs problèmes, et cette compagnie savante en fit l'éloge dans ses *Mémoires* de l'année 1740. Cet ouvrage a été publié depuis à Paris en 1753, in-4°, avec trente planches; l'auteur n'existoit plus alors et avoit été enlevé aux sciences à l'âge de vingt ans.

ROBIN, (Jean) a publié une *Description* du jardin des Tuileries, 1608, in-folio, qui est recherchée principalement pour les planches dessinées par *Pierre Vallet.*

ROBINS, (Benjamin) célèbre mathématicien Anglois, né à Bath en 1707, fut chargé d'aller faire des observations dans les Indes. Il y arriva en 1750 et y mourut le 19 juillet de l'année suivante d'une maladie de langueur causée par la chaleur du climat. Il expira, suivant *Jacque Wilson* éditeur de ses *Œuvres*, la plume à la main, au fort de Saint-David. *Robins* étoit membre de la Société royale de Londres et ingénieur général de la compagnie des Indes Orientales. On lui doit d'excellens principes d'artillerie qui parurent à Londres en 1742. L'auteur y offre le résultat de ses expériences sur la force de la poudre à canon et sur la résistance de l'air aux mouvemens des corps qui le traversent. L'importance de ses recherches a fait traduire l'ouvrage dans toutes les langues; et *Euler* lui-même s'est mis au nombre des traducteurs, en enrichissant la théorie de l'auteur Anglois d'un *Commentaire* très-étendu. Il y en a trois Traductions françoises: la première de *le Roi*; la seconde de *Dupuy* professeur à Grenoble, publiée en 1771; la troisième de *Lombard* professeur d'artillerie à Auxonne, imprimée en 1783, in-8.° Celle-ci offre de plus que les autres les Commentaires d'*Euler.* On a attribué à *Robins* les *Voyages d'Anson*, publiés sous le nom de *Walter.*

I. ROCHE, (Étienne de la) publia en 1538 un *Traité* d'arithmétique et de géométrie, auquel le libraire *Huguetan* ajouta des *Tables* pour en faciliter l'usage.

V. ROCHE, (Jean-Baptiste de la) docteur de Sorbonne et prédicateur du roi, mort depuis quelques années, a publié le *Panégyrique* de *Ste Geneviève*, des *Remarques* sur les Pensées de *la Rochefoucault*, et sur les Quatrains de *Pibrac* et de *Matthieu*; une édition des Pseaumes de *David*, distribués pour tous les jours du mois, de l'*Office* de *St. Côme* et de *St. Damien*, et du *Bréviaire* de Cîteaux. On doit encore à ce laborieux écrivain: I. *Œuvres* mêlées, 1733, in-12. Elles renferment un Discours sur le but qu'a eu *Virgile* en composant ses Bucoliques, et une Traduction en vers françois des Églogues de ce poëte. II. *Oraison funèbre du duc d'Orléans*, 1753, in-4.° III. *Règles de la vie chrétienne*, 1753, trois vol. in-12. IV. *Année dominicale*, huit vol. in-12. V. *Lettres littéraires* sur divers sujets, deux vol. in-12. VI. *Cosmographie pratique*, in-

12. VII. *Mémoires historiques et curieux*, 2 vol. in-12. VIII. Les *Œuvres* de la chair et les *Fruits* de l'esprit, in-12. IX. *Mélanges* de maximes Chrétiennes sur la religion, la morale et la nature, 1769, in-12. X. *Entretiens* sur l'orthographe françoise, 1778, in-8.°

ROCHEBRUNE, poëte agréable et auteur de plusieurs Chansons, étoit ami de *la Mothe*, et fut compris dans les couplets adressés à *J. B. Rousseau*. *Rochebrune* est mort vers 1732. C'est lui qui fit les paroles de la *cantate* d'*Orphée*, qui devint le triomphe du musicien *Clérambault*.

III. ROCHEFORT, (César de) avocat, né à Lyon, publia dans cette ville un *Dictionnaire* général et curieux, 1684, in-fol.

IV. ROCHEFORT, (Guillaume de) de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit à Lyon en 1731. Il eut d'abord un petit emploi dans les finances. Mais né pour la belle littérature plutôt que pour les calculs, il quitta la province et se fixa à Paris. Il aimoit le grec et les vers : il entreprit une traduction complète d'*Homère*, dont les discours préliminaires sont écrits avec une clarté élégante, et dont les notes sont instructives sans pédantisme. Quant à la version elle-même, on trouve de la grace, de la facilité, de la sensibilité dans divers morceaux ; mais le plus grand nombre manque d'harmonie, de précision, d'énergie ; et les grandes images d'*Homère* y sont trop souvent rendues par des images communes. Cependant comme les efforts de l'auteur étoient louables et quelquefois heureux, le roi lui permit de donner à l'Imprimerie royale une fort belle édition de sa traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, en 1781, in-4.° Plein des anciens, *Rochefort* composa trois tragédies, *Ulysse*, *Antigone* et *Electre*, où il imita trop la simplicité des Tragiques Grecs. Sa comédie des *deux Frères* donnée au théâtre François, n'y réussit point, parce qu'elle est foible d'intrigue et de caractères. Ses ouvrages en prose eurent un meilleur succès. Nous avons de lui : I. Une Réfutation du trop fameux *Système de la Nature*, in-12. II. *Histoire critique des opinions des Anciens sur le Bonheur*, 1778, in-8.° III. La *Traduction complète du Théâtre de Sophocle*, qu'il a rendu avec fidélité, avec élégance, et orné de notes qui respirent le goût et la saine critique. IV. Divers *Mémoires* dans ceux de l'Académie des Belles-Lettres, où l'on trouve le littérateur instruit et l'écrivain exercé. Cette compagnie le perdit en 1788. Une ame franche, loyale, généreuse, inaccessible à l'envie, jointe à une politesse prévenante, pleine d'attentions et d'égards au desir de plaire et d'obliger, rendent son souvenir précieux à ses confrères et à ses amis. Il avoit, pour réussir dans la société ce qui manque à la plupart des savans, l'art d'oublier ses Livres et de s'occuper des autres, sans exiger qu'ils s'occupassent de lui. Il avoit épousé en 1776, une femme aimable dont il eut deux enfans, qu'il perdit presque au berceau.

* III. ROCHEFOUCAULD, (*François VI* duc de la) prince de Marsillac, fils de *François premier*, duc *de la Rochefou-*

cauld, naquit en 1603. Sa valeur et son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour, qui mêloient les lauriers de *Mars* à ceux d'*Apollon*. Il fut lié avec la fameuse duchesse de *Longueville ;* et ce fut en partie par l'instigation de cette princesse qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre et sur-tout au combat de Saint-Antoine, où il reçut un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque temps la vue. C'est alors qu'il dit ces vers si connus, tirés de la tragédie d'*Alcyonée :*

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux.

On sait qu'après sa rupture avec Mad. *de Longueville*, il parodia ainsi ces vers :

> Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connois mieux,
> J'ai fait la guerre aux Rois; j'en ai perdu les yeux.

Après que ces querelles furent assoupies, le duc de *la Rochefoucauld* ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié et de la littérature. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Paris et Versailles avoient d'ingénieux. Les *Racine*, les *Boileau*, les *Sévigné*, les *la Fayette*, trouvoient dans sa conversation des agrémens qu'ils cherchoient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec la constance d'un philosophe. Son courage ne l'abandonnoit que dans la perte des personnes qui lui étoient chères. Un de ses fils fut tué au passage du Rhin, et l'autre y fut blessé. « J'ai vu, dit Mad. *de Sévigné*, son cœur à découvert dans cette cruelle aventure. Il est au premier rang de ce que je connois de courage, de mérite, de tendresse et de raison. Je compte pour rien son esprit et ses agrémens. » Il mourut à Paris le 17 mars 1680, à 68 ans. Mad. *de Sévigné* dit en parlant de ses derniers momens : « Il est fort bien disposé pour la conscience, mais du reste c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question ; il n'est pas effleuré. Ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie ; il s'est approché de telle sorte aux derniers momens, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étrange pour lui. » On trouve à la fin des Lettres de Mad. *de Maintenon*, un portrait bien peint du duc de *la Rochefoucauld*. « Il avoit une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit, et peu de savoir. Il étoit intrigant, souple, prévoyant ; je n'ai pas connu d'ami plus solide, plus ouvert, ni de meilleur conseil. Il aimoit à régner. La bravoure personnelle lui paroissoit une folie, et à peine s'en cachoit-il ; il étoit pourtant fort brave. Il conserva jusqu'à la mort la vivacité de son esprit qui étoit toujours fort agréable, quoique naturellement sérieux. » *Huet* nous apprend dans ses Mémoires, que le duc de *la Rochefoucault* refusa toujours de prendre place à l'académie Françoise, parce qu'il étoit timide et qu'il craignoit de parler en public. On a de lui : I. Des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, à Amsterdam, (Trévoux) 1713, 2 vol. in-12 ; écrits avec l'énergie de *Tacite*. C'est un tableau fidelle de ces temps orageux, peint par

un peintre qui avoit été lui-même acteur. II. Des *Réflexions* et des *Maximes*, réimprimées plusieurs fois en un petit vol. in-12. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une idée dans ce livre, vraie à certains égards et fausse à d'autres, qui est que l'*Amour propre est le mobile de tout*, cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés qu'elle est presque toujours piquante. « Ce petit recueil, dit *Voltaire*, écrit avec cette finesse et cette délicatesse qui donnent tant de prix au style, accoutuma à penser, et à renfermer ses pensées dans un tour vif et précis. C'étoit un mérite que personne n'avoit eu avant lui en Europe depuis la renaissance des lettres. » Les prétendus gens de goût l'accusèrent de donner dans l'affectation et dans une subtilité vicieuse; mais ces gens de goût avoient bien peu d'esprit. Le reproche que lui a fait l'abbé *Trublet*, de fatiguer par le changement des matières, par le peu d'ordre qui règne dans ses réflexions et par l'uniformité du style, paroît mieux fondé. Mais on a remédié en partie à ces inconvéniens, du moins à celui du défaut de méthode, en rangeant sous certains titres, dans les dernières éditions, les pensées de l'auteur qui ont rapport à un même objet. « Le duc de *la Rochefoucault*, dit M. *Palissot* dans ses Mémoires littéraires, ne reconnoissant d'autre mobile de nos actions que l'amour propre, son livre est moins l'histoire que la satire du genre humain. Mais cette satire plaît parce qu'elle flatte la malignité, et parce qu'elle dispense de l'admiration pour la vertu, en lui donnant avec le vice un principe commun qui la dépouille de l'héroïsme qu'on lui suppose. Elle plaît par le tour vif et précis que l'auteur a su donner à ses pensées, et parce qu'en effet on ne peut se dissimuler que l'homme, observé dans les grandes villes, ne soit un être infiniment dépravé. Mais est-ce un effet de sa constitution originelle et primitive, ou plutôt celle des conventions sociales? l'homme est-il né méchant? nous osons croire que non. L'observateur a très-bien caractérisé l'espèce qui l'entouroit; mais, placé dans une condition plus commune, plus simple, plus rapprochée de la nature, il eût vu les hommes d'un œil plus indulgent, organisés, non comme l'enfant robuste imaginé par *Hobbes*, mais au contraire nés timides et désarmés, plus foibles que méchans, plus dignes enfin de compassion que de haine. » Pour connoître combien valoit le duc de *la Rochefoucauld*, il n'y a qu'à consulter les *Lettres* de Mad. *de Sévigné*. Il eut plusieurs enfans de son mariage avec *Andrée de Vivonne*, dame de *la Châteigneraie*, morte en 1670. — Le plus connu est l'aîné, *François* duc de *la* ROCHEFOUCAULD, VIIe du nom, prince de *Marsillac*, grand veneur de France, grand maître de la garde-robe du roi, chevalier de ses ordres, né en 1634 et mort en 1714. *Louis XIV* aimoit son esprit et estimoit sa probité. Après la disgrace de *Lauzun*, ce prince lui offrit le gouvernement de Berri dont ce favori avoit été dépouillé. *Marsillac* le refusa d'abord, en lui disant : *Je n'étois point ami de M.* de Lauzun, *que Votre Majesté ait la bonté de juger si je dois accepter la grace qu'elle me fait.* Le roi insista et le força d'accepter, en lui conservant une

pension de 12,000 livres qu'il vouloit remettre entre les mains de ce monarque. *Louis XIV*, touché de son désintéressement, de sa générosité, se tourna vers ses ministres, et leur dit : *J'admire la différence ; jamais* Lauzun *n'avoit daigné me remercier du gouvernement de Berri ; et voilà un homme pénétré de reconnoissance.* Un jour que *Marsillac* paroissoit inquiet au sujet de ses dettes, ce prince lui dit : *Que n'en parlez-vous à vos amis !* Mot qui fut accompagné d'un don de 50,000 écus. Il lui écrivit ce billet, en lui annonçant une grace importante : *Je me réjouis, comme votre ami, de la charge de grand maître de la Garde-robe que je vous ai donnée comme votre Roi.* Quelques auteurs ont prétendu que *Louis XIV* ayant montré ce billet au duc de *Montausier*, ce seigneur le lui fit supprimer, comme trop spirituel ; mais d'autres écrivains ont soutenu qu'il avoit été réellement envoyé. Ce prince érigea en duché, l'an 1679, en faveur du fils aîné du duc de *la Rochefoucauld*, la terre de la Roche-Guyon dans le Vexin, qui l'avoit déjà été en 1663 en faveur de *Roger du Plessis*, seigneur de *Liancourt* et premier gentilhomme de la chambre, dont *François VII* avoit épousé la fille unique. Elle s'appeloit *Jeanne Charlotte de Plessis Liancourt*, et mourut en 1674. C'est à elle que finit l'ancienne famille de *Plessis Liancourt*, dont la succession passa dans la maison de *la Rochefoucauld*.

VI. ROCHEFOUCAULD, (N. la) prélat né en 1714, devint archevêque d'Albi en 1747, de Rouen en 1759, cardinal en 1778, député aux États généraux de 1789. Il possédoit l'abbaye de Cluni, et unissoit la bonté du cœur à une charité active et à toutes les vertus épiscopales. Obligé de s'exiler en 1792, il est mort à Munster le 25 septembre 1800. Calme au milieu des disputes ecclésiastiques, désintéressé, généreux dans un siècle d'égoïsme, il rétablit l'asile du laboureur, dota des hôpitaux, visita les prisons, et donna même des consolations aux malheureux qui attendoient dans les fers la punition de leurs crimes. Son nom fut en bénédiction dans son diocèse et en vénération chez l'étranger, témoin de son courage, de sa résignation et de ses vertus.

VII. ROCHEFOUCAULD, (François-Joseph de la) évêque de Beauvais et pair de France, devint député du bailliage de Clermont en Beauvoisis aux États généraux, et y défendit les priviléges du clergé. Enfermé aux Carmes en 1792, il y fut massacré le 2 du mois de septembre de la même année. — Son parent, *Pierre-Louis de la* ROCHEFOUCAULD, évêque de Saintes et aussi député à l'assemblée de 1789, se rendit volontairement prisonnier aux Carmes, sans qu'il y eût ordre de l'arrêter, dans l'intention de partager les inquiétudes de son parent et de les adoucir. Il périt avec lui le même jour.

VIII. ROCHEFOUCAULD, (Louis-Alexandre duc de la) pair de France, élevé au milieu des beaux esprits de la capitale, s'étoit montré philosophe avant la révolution ; son caractère humain et sa douceur l'avoient rendu cher à ses vassaux. Membre de l'assemblée des Notables en 1787, il embrassa bientôt

après la plupart des idées politiques que l'assemblée Constituante où il fut appelé vint développer ; il y parut à la tribune pour réclamer la liberté de la presse, le *Véto* suspensif, l'abolition des moines. Ses discours étoient froids, et un organe peu flatteur ne contribuoit pas à les animer. Passionné par système pour le gouvernement Anglois qu'il avoit étudié avec soin, il desiroit l'établir en France avec quelques modifications. *La Rochefoucauld* devint après la session, président du département de Paris ; il montra dans cette administration de la modération et une grande probité. S'étant prononcé contre les événemens du 20 juin, il perdit sa popularité, et chercha à se soustraire à la haine de ses ennemis en allant prendre les eaux de Forges ; mais des assassins partis de Paris pour l'immoler, l'atteignirent à Gisors et le massacrèrent le 14 septembre 1792, entre les bras de sa femme et de sa mère âgée de 93 ans. Son ancêtre, l'auteur des *Maximes*, s'étoit engagé dans une guerre civile contre son souverain ; mais ce souverain oublia tout, et *la Rochefoucauld* vécut tranquille et honoré. Son descendant, après avoir pris part aussi à la guerre intentée à l'autorité monarchique, périt au contraire de la manière la plus cruelle sous les coups d'émissaires furieux ; et, comme dit M. *Suard*, « victime de cette révolution qui a immolé ses principaux chefs, parce qu'ils n'eurent ni assez d'habileté pour en diriger le cours, ni assez de lumières pour en prévoir les effets. » *La Rochefoucauld*, intimement lié avec *Condorcet*, et membre de l'académie des Sciences, présida cette compagnie en 1784.

ROCHE-GUILHEM, (Mlle de la) morte au commencement du 18e siècle, a publié divers romans dont plusieurs ont de l'intérêt. Ce sont les *Aventures grenadines ; Arioviste*, roman héroïque ; *Histoire des Favorites*, où l'on regrette que des fictions soient mêlées à des faits vrais ; Dernières *Œuvres* de Mlle *de la Roche-Guilhem*, contenant plusieurs histoires galantes.

ROCHE-JACQUELIN, (N** la) surnommé par son parti *le Héros* de la Vendée, n'avoit que 21 ans lorsqu'il se mit à la tête des légions insurgées, après avoir été arraché par *Stofflet* des prisons de Bressuire où il étoit depuis longtemps détenu. Au mois d'avril 1793, il remporta un avantage à Martigné sur les troupes de la république, et assura ensuite le gain de la bataille de Saumur qui dura trente-six heures, et où il blessa d'un coup de pistolet le général en chef *Menou*. Quelque temps après, il s'empara du poste important de Brissac, de la ville de Laval, et après la déroute de Chollet, il contribua à sauver les débris de la grande armée Vendéenne. *La Roche-Jacquelin*, plein de feu et de courage, idolâtré par ses soldats qui le suivoient aveuglément, livra sa dernière bataille à Gesté. Le combat fut opiniâtre et sanglant ; ses troupes étoient inférieures en nombre ; il fut battu, poursuivi, et tué trois jours après dans une escarmouche.

ROCHEMORE, (Jean-Baptiste-Louis-Timoléon, marquis de) devint poëte pour plaire à

Mlle *Journet*, célèbre actrice de l'Opéra, qui aimoit les vers. Ses regrets sur la mort d'une personne qu'il chérissoit, inspirent une douce mélancolie et l'émotion de la tendresse. Il mourut en 1743.

ROCHES, (des) *Voy.* V. PARTHENAY.

ROCHETAILLÉE, (Jean de) né près de Lyon, se fit cordelier, et obtint de la réputation par ses prédications en 1373. Il attaqua principalement les mœurs du clergé, et comparoit l'Eglise à un oiseau qui, après avoir été embelli des plumes des autres, se pavanoit, les méprisoit et cherchoit à les dépouiller encore. L'auteur fut poursuivi par la haine et devint malheureux. On ignore le temps de sa mort.

ROCHOIS, (Mathilde) célèbre actrice de l'Opéra, née à Caen et morte en 1728, avoit du goût, et elle donna des conseils utiles à *Lulli*, dont ses talens pour la déclamation firent valoir les ouvrages.

ROCHON DE CHABANNES, (Marc-Antoine-Jacques) mort à Paris le 25 floréal an 8 (1800) à l'âge de 70 ans, consacra ses talens au théâtre et y réussit. Il débuta à la comédie Italienne par le *Deuil Anglois*, et à l'Opéra comique par une pièce intitulée *les Filles*. A cette époque *Saint-Foix* venoit de faire représenter *les Hommes* aux François, et avoit été applaudi; aussitôt parurent *les Femmes* aux Italiens et *les Filles* à l'Opéra comique, deux pièces sans intérêt et sans couleur; mais comme on l'a remarqué, tout succès dans la capitale entraîne toujours à sa suite des imitateurs et des sottises. *Rochon* fut plus heureux à la comédie Françoise. Il y donna: I. *Heureusement*, petite pièce jouée en 1762. Le dialogue en est agréable et l'une des situations piquante: ce sujet est tiré des *Contes Moraux* de *Marmontel*. II. *La Manie des Arts*, 1763. III. *Les Valets maîtres*, 1763. Ces deux comédies en un acte sont foibles d'intrigues. IV. *Hylas et Sylvie*, pastorale. V. *Les Amans généreux*, en cinq actes et en prose, 1774. Cette pièce s'est soutenue au théâtre. VI. *Le Jaloux*, comédie en cinq actes et en vers libres, 1784. Celle-ci tombée à la première représentation, fut reprise ensuite avec plus d'applaudissemens. Tout le nœud est formé par une femme travestie en homme; l'action offre du vide, mais des détails qui plaisent. *Rochon* a donné quatre productions au théâtre Lyrique: I. *Le Seigneur bienfaisant*, 1780, opéra en trois actes. Des vendanges au premier, un incendie au second, un bal au troisième le firent réussir; et la beauté des décorations et des tableaux le soutinrent, malgré la foiblesse du cadre et un style trop négligé: la musique est de *Floquet*. II. *Alcindor*, opéra en trois actes, joué en 1787, et dont *Dezède* a fait les airs. III. *Le Portrait*, 1792. IV. Enfin *les Prétendus*, opéra en un acte, représenté en 1789, et que l'excellente musique de *le Moine* fait toujours entendre avec plaisir. Le *Théâtre* de *Rochon* forme 2 vol. in-8°, publiés en 1786; il n'est pas complet. On doit au même auteur quelques écrits en prose et des opuscules en vers. Les premiers sont intitulés: *La Noblesse oisive*, 1756, in-8°, et *Observations* sur la nécessité d'un second théâtre François, 1780,

in-12. Les seconds sont une *Satire* sur les hommes, un *Discours philosophique* imité de *Juvenal*, et diverses *Pièces fugitives* qui ont paru dans l'*Almanach des Muses* et autres Journaux. En général ce poëte a plus d'esprit que d'imagination, et plus de facilité que de goût.

ROCOLET, (Pierre) imprimeur du roi, se distingua autant par son zèle pour le monarque dans les troubles de la Fronde où il faillit plusieurs fois à périr, que par ses éditions. On lui doit celles des *Œuvres* de *Bacon* et l'*Instruction* pour monter à cheval par *Pluvinel* avec de superbes figures, 1627. *Louis XIII* donna à *Rocolet*, le 5 octobre 1641, une médaille et une chaîne d'or. — *Voyez* PLUVINEL.

RODE, (Bernard) président de l'académie des Arts à Berlin, mort le 24 juin 1797, peignoit avec succès l'histoire, et décora généreusement divers temples sans aucune rétribution. On lui doit un grand nombre de gravures à l'eau forte.

RODNEY, (George-Bridge) célèbre amiral Anglois, naquit en 1718, et est mort en 1792. Il se distingua principalement dans la guerre d'Amérique, vainquit deux fois les Espagnols, et remporta sur la flotte Françoise commandée par M. *de Grasse* une victoire signalée en 1782. Ce succès lui fit obtenir une pairie en Angleterre.

ROÉ, (Thomas) ambassadeur d'Angleterre auprès du grand Mogol en 1614 et à Constantinople en 1620, étoit né à Lowleyton en Essex vers 1580, et mourut en 1644. Il fut très-utile aux négocians de son pays, par le crédit dont il jouit dans le Levant. *Ses Négociations à la Porte*, 1740, in-folio, sont utiles à ceux qui veulent connoître la puissance Ottomane.

ROÉLAS, (Paul de las) peintre Espagnol, élève du *Titien*, mourut à Séville sa patrie, en 1520, à 60 ans. Son dessin est correct, son coloris vrai; et l'on estime son intelligence dans la composition, la perspective et l'anatomie.

RŒNTGEN, (N.) célèbre artiste Allemand, né à Neuwied, de la secte des Moraves, a porté l'ébénisterie au plus haut point de perfection. Il fut appelé en Russie, où le palais impérial et ceux de plusieurs grands sont ornés de différens chefs-d'œuvre sortis de ses mains. On voit sur-tout à l'Hermitage beaucoup de meubles et même des pendules de son invention. Ces ouvrages sont faits de divers bois que *Rœntgent*, par une préparation particulière a extrêmement durcis et rendu propres à durer long-temps. Il les a en même temps polis avec une telle exactitude, qu'on n'a pas besoin de les frotter pour les conserver. La manière dont ces ouvrages sont exécutés, suivant M. *Castera*, est non moins admirable que leur invention. On n'y distingue pas le moindre assemblage, et on croiroit qu'ils ont été fondus d'un seul jet. Quelques-uns sont garnis en bronze travaillé élégamment, et supérieurement dorés; d'autres ont des bas-reliefs et sont ornés de pierres précieuses ou antiques. Le plus parfait peut-être de ces chefs-d'œuvre, est un pupitre dont *Catherine II* a fait présent au *Muséum* de l'académie des Sciences de Pétersbourg. Le

génie de l'artiste a déployé dans cet ouvrage toute sa fécondité. En l'ouvrant, on voit sur le devant un groupe en bronze, qui, dès qu'on presse légèrement un ressort, disparoît et est remplacé par une superbe écritoire, dans laquelle sont incrustées des pierres précieuses. L'espace qui se trouve au dessus de l'écritoire, est destiné à renfermer des papiers de conséquence ou de l'argent. La main téméraire qui voudroit se porter en cet endroit se trahiroit bientôt elle-même ; car il suffit d'y toucher pour faire entendre la musique douce et plaintive d'une orgue cachée au-dessous du pupitre. Si l'on veut changer la table à écrire en pupitre pour lire, il y a en haut une planche qui sort, et à l'instant ce pupitre s'arrange de la manière la plus commode. L'artiste ne demandoit de ce bureau que 20,000 roubles; mais *Catherine II* crut que ce prix suffisoit à peine pour en payer le travail, et elle y ajouta généreusement un présent de 5,000 roubles. *Rœntgen* est mort dans ces dernières années.

ROËTTIERS, (N**) graveur du roi, membre de l'académie de Sculpture, est mort à Paris en 1784. Il se rendit célèbre par la pureté de son trait dans la gravure des médailles et des jetons.

II. ROGER ou ROGIER, (Pierre) troubadour, chanoine d'Arles et de Nîmes, quitta ses bénéfices pour aller de cour en cour jouer les comédies qu'il faisoit lui-même. Arrivé chez la comtesse de *Foix* qu'il célébra sous le nom de *Tornaves*, il y devint amoureux de *Huguette de Baux* qui ne fut point cruelle. Les parens de cette dame le firent assassiner vers 1330.

III. ROGER, (Charles) imprimeur de Paris dans le 16[e] siècle, fut à la tête d'une nombreuse société de libraires qui prit le nom de compagnie du *grand Navire*, parce qu'ils avoient pour devise un navire en tête des ouvrages qu'ils publièrent. On doit particulièrement à *Roger* l'édition de la *Défense des Religieux* par *Lusignan*, et des *Œuvres* de *Philon* le Juif, 1588, in-8.°

IV. ROGER, (Joseph-Louis) médecin, né à Strasbourg et mort en 1761, a publié des *Dissertations* latines sur la continuelle palpitation des fibres musculaires, et sur les effets du son et de la musique sur le corps humain.

ROGERS, (Christophe) de la Société royale de Londres, et de celle des Antiquaires, est mort dans cette ville en 1784. On a de lui une collection de cent douze planches imitant le dessin, avec la *Vie des Peintres*, 1778, 2 vol. in-fol. Ces estampes sont d'après les tableaux du cabinet du roi d'Angleterre.

ROGGERS, (Wood) voyageur Anglois, partit de Bristol en 1708, pour aller faire des prises dans la mer du Sud sur les Espagnols, et revint aux dunes d'Angleterre en octobre 1711. On a traduit son voyage en françois, Amsterdam, 1725, 3 vol. in-12; il passe pour véridique.

ROGGEWIN, amiral Hollandois, a fait des découvertes dans la mer du Sud. Parti du Texel avec trois vaisseaux, il

trouva l'isle de Pâques, les isles Pernicieuses, les isles Aurore, le Labyrinthe formé de six isles, et celle de la Récréation où il relâcha. Il revint au Texel le 11 juillet 1723, deux ans après son départ, et ne survécut que peu d'années à ses voyages.

VII. ROHAN-GUÉMENÉ, (Louis-Réné-Édouard) cardinal, né le 23 septembre 1734, fut d'abord connu sous le nom de prince *Louis*, et devint successivement évêque de Canople, évêque de Strasbourg, grand aumônier de France, et l'un des membres de l'académie Françoise. Son goût pour les plaisirs ne lui fit négliger ni l'étude ni l'ambition. Nommé ambassadeur à Vienne, il s'y distingua par ses manières aimables et sa magnificence. Avec une belle figure, un esprit facile, il fut moins célèbre par ses talens que par la malheureuse affaire du collier. Le 15 août 1785, jour de la fête de la reine, cette princesse vit arriver près d'elle deux joailliers qui lui demandèrent seize cent mille livres pour le prix d'un collier de diamans. Elle annonça aussitôt qu'elle n'avoit point vu ce collier ni songé à son acquisition. Les joailliers déclarèrent qu'ils l'avoient remis au cardinal chargé de traiter par elle. La reine indignée de l'abus de son nom, fit ses plaintes au roi et demanda justice contre ce dernier. Le monarque consulta le garde des sceaux et M. *de Breteuil* qui furent d'avis qu'on arrêtât sur-le-champ le cardinal; mais la reine obtint qu'il fût auparavant interrogé. Celui-ci étant arrivé; « avouez, lui dit la reine, si ce n'est pas la première fois depuis quatre ans que je vous parle. » Le cardinal en convint et annonça qu'il venoit d'être trompé par une intrigante appelée *la Mothe*. En sortant du cabinet du roi, il fut arrêté et conduit à la Bastille. Au premier bruit de cette détention, le public se persuada que le cardinal *de Rohan* avoit adressé à l'empereur les moyens de faire une invasion subite en Lorraine; mais il fut bientôt détrompé. Le roi fit dire au prisonnier de prononcer lui-même sur son sort. Celui-ci demanda à être jugé par le parlement. La femme *la Mothe* qui prenoit le surnom de *Valois* et prétendoit descendre d'un fils naturel de *Henri II*, avoua dans ses interrogatoires n'avoir jamais été présentée à la reine. Il fut prouvé que depuis la remise du collier entre ses mains, elle étoit passée subitement de l'indigence à un luxe extrême, que son mari avoit vendu à Londres des diamans pour des sommes considérables, enfin qu'à son instigation, une femme nommée *d'Oliva* avoit joué le personnage de la reine en paroissant à minuit dans le parc de Versailles, où elle avoit fait appeler le cardinal. Le parlement déchargea celui-ci de toute accusation, mit hors de cour la *d'Oliva*, condamna la femme *la Mothe* à la marque et à une détention perpétuelle à la Salpêtrière; et son mari aux galères. Malgré ce jugement, *Louis XVI* et son épouse ne purent voir de bon œil auprès d'eux celui qui avoit compromis leurs noms dans une affaire si désagréable. Le cardinal fut privé de la dignité de grand aumônier, exilé dans l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, et ensuite dans son évêché de Strasbourg.

En 1789, il fut nommé député du clergé du bailliage de Haguenau aux États généraux, où il prit séance au mois de septembre. Les chefs du parti populaire espéroient que par esprit de vengeance contre la cour, il favoriseroit les innovations contre le clergé; mais le cardinal s'éloigna d'eux, et quitta l'assemblée où il s'étoit distingué par sa sagesse et sa retenue. Peu de temps après, décrété d'accusation comme auteur de troubles survenus dans le département du Rhin, *Rohan* se retira dans la partie de sa souveraineté située en Allemagne. Il s'y montra exempt de fiel, ami des pauvres, et s'y entoura d'infortunés qu'il soulagea. Il est mort à Ettenheim dans la nuit du 17 février 1802. Protecteur éclairé des gens de lettres, il avoit attaché à sa personne l'abbé *le Batteux*. Sa conversation étoit vive et enjouée; il parloit de tout avec grace; et si sa jeunesse fut marquée par quelques écarts, l'âge et le malheur mûrirent son ame et la rendirent douce, bienfaisante et généreuse.

ROIGNY, (Jean de) gendre du célèbre imprimeur *Badius Ascensianus*, lui succéda dans son imprimerie, et l'égala dans la beauté et la correction de ses éditions, au 16ᵉ siècle.

ROILLET, (Gabriel) recteur de l'université de Paris en 1563, est auteur de plusieurs poésies latines et françoises, et d'une mauvaise tragédie de *Philanire* qui n'en a pas moins été imprimée.

II. ROLAND DE LA PLATIÈRE, (J. M.) né à Villefranche près de Lyon, d'une famille distinguée dans la robe par son intégrité, fut le dernier de cinq frères restés orphelins et sans fortune. Pour ne point prendre l'état ecclésiastique comme ses aînés, il abandonna la maison paternelle à l'âge de 19 ans. Seul, sans argent, sans protection, il traversa à pied une grande partie de la France, et arriva à Nantes dans l'intention de s'embarquer pour les Indes. Un armateur qui s'intéressoit à sa santé et qui l'avoit vu cracher le sang, le détourna de ce voyage. *Roland* vint à Rouen, entra dans l'administration des manufactures, s'y distingua par son amour pour l'étude, son goût pour les objets économiques et commerciaux, et obtint en récompense de ses travaux la place d'inspecteur général à Amiens, et ensuite à Lyon. Après avoir voyagé en Italie, en Suisse et en diverses autres contrées, il en rapporta d'immenses recherches sur les arts, et en profita dans les ouvrages qu'il publia et qui le firent admettre dans un grand nombre de sociétés savantes. Ses ouvrages sont: I. *Mémoire* sur l'éducation des troupeaux et la culture des laines, 1779 et 1783, in-4.° II. L'*Art* de l'imprimeur d'étoffes en laine, du fabricant du velours de coton, du tourbier, etc., 1780 et 1783. Ce grand travail fait partie du recueil des *Arts mécaniques* publié par l'académie des Sciences. III. *Lettres* écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte, 1782, six vol. in-12, réimprimées en l'an neuf. Ces lettres sont adressées à celle qu'il épousa bientôt après, et sont remplies de vues utiles et de notices intéressantes sur les manufactures de divers pays, quoique trop mêlées de citations

de poëtes Italiens qui attiédissent le style loin de l'animer et de l'embellir. IV. *Dictionnaire des Manufactures* et des Arts qui en dépendent, trois vol. in-4.° Il fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*, et offre un grand nombre de détails approfondis et de procédés nouveaux dont le commerce peut profiter. V. Il a publié en outre une foule de lettres, d'opuscules, de rapports et de comptes rendus, lorsqu'il parvint à l'administration publique. Ce fut en 1789 qu'il fut porté à la municipalité de Lyon. Député par cette ville pour solliciter auprès de l'assemblée Constituante un secours de 40 millions qu'elle devoit, il fit connoissance à Paris avec *Brissot* dont il suivit bientôt les projets et les idées. Nommé ministre de l'intérieur au mois de mars 1792, *Roland* effraya la cour de *Louis XVI* par ses maximes républicaines et en y paroissant le premier avec des cheveux sans poudre, des souliers sans boucles et un chapeau rond. Forcé par le monarque dont il excita l'aversion à quitter le ministère, il y fut rappelé par l'assemblée Législative. En accélérant les changemens dans le gouvernement par son influence, il n'en resta pas moins sévère dans ses mœurs et plein de probité. Il fut porté par son caractère singulier et qui ne fléchissoit jamais, à des innovations dont il ne sentit pas d'abord tout le danger. Si-tôt qu'il s'en apperçut, il s'indigna avec franchise des massacres et des crimes commis autour de lui. Il chercha à arrêter le sang qui couloit au 2 septembre et réclama avec énergie la destitution de la Commune de Paris qui faisoit immoler tant de victimes; mais il eut beau parler avec sagesse dans ses lettres au département, il vit combien il étoit difficile de contenir le peuple livré aux agitations politiques. Il reprit un peu de popularité en annonçant la découverte d'une armoire de fer dans un mur du château des Tuileries, et d'une foule de lettres et de pièces dont on ne put rien extraire contre le monarque. On lui en fit alors un crime, comme ayant soustrait celles qui pouvoient compromettre ce dernier. Cédant aux orages, aux pamphlets, aux dénonciations, *Roland* donna sa démission et fut bientôt enveloppé dans la proscription des députés de la Gironde. Des émissaires étant venus pour l'arrêter le soir du 31 mai, il trouva le moyen de s'enfuir et d'aller se cacher à Rouen. Là, il apprit que sa femme venoit de périr sur l'échafaud. Dans son désespoir extrême il assembla ses amis et les obligea de délibérer avec lui sur le genre de mort qu'il devoit choisir. « Deux projets furent discutés, dit un écrivain; suivant le premier, *Roland* devoit se rendre incognito à Paris, se jeter au milieu de la Convention, lui faire entendre des vérités utiles, et lui demander ensuite de le faire mourir sur la place où l'on venoit d'assassiner son épouse. L'autre projet étoit de se retirer à quelques lieues de Rouen et de se donner lui-même la mort. *Roland* considérant que son supplice entraîneroit la confiscation de ses biens et réduiroit ainsi sa fille à la misère, préféra s'arracher la vie de ses propres mains. Il demanda une plume, et écrivit un demi-quart d'heure, prit une canne à épée et donna les derniers embrassemens à ses amis.

Il étoit six heures du soir du 15 novembre 1793, quand *Roland* sortit de son asile; il suivit la route de Paris, et lorsqu'il fut au bourg de Baudoin à quatre lieues environ de Rouen, il entra dans une avenue qui conduit à la maison de M. *le Normand*, s'assit contre un arbre et se perça le cœur. Sa mort fut prompte sans doute; il la reçut si paisiblement qu'il ne changea pas d'attitude, et que le lendemain les passans crurent qu'il étoit endormi. On trouva sur lui le billet qu'il avoit écrit quelques instans auparavant et qui étoit ainsi conçu: « Qui que tu sois, qui me trouves gissant, respectes mes restes; ce sont ceux d'un homme qui consacra toute sa vie à être utile, et qui est mort comme il a vécu, vertueux et honnête. Puis ent mes concitoyens prendre des sentimens plus doux et plus humains! Le sang qui coule par torrens dans ma patrie me dicte cet avis. Non la crainte, mais l'indignation m'a fait quitter ma retraite; au moment où j'ai appris qu'on avoit égorgé ma femme, je n'ai pas voulu rester plus longtemps sur une terre souillée de crimes. » Tel est le portrait que celle-ci en a tracé dans ses Mémoires. « Lorsque M. *Roland* se présenta à moi, dit-elle, c'étoit un homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette espèce de roideur que donne l'habitude du cabinet; mais ses manières étoient simples et faciles; et sans avoir le fleuri du monde, elles allioient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très-découvert, n'altéroient point des traits réguliers, mais les rendoient plus respectables que séduisans; sa voix étoit mâle, son parler bref, comme celui d'un homme qui n'auroit pas la respiration très-longue; son discours plein de choses, parce que sa tête étoit remplie d'idées, occupoit l'esprit plus qu'il ne flattoit l'oreille; sa diction étoit quelquefois piquante, mais revêche et sans harmonie. » *Roland* aimoit à obliger ses amis sans le leur dire; mais l'irascibilité de son caractère et son opiniâtreté dans la discussion lui firent un plus grand nombre d'ennemis qu'il n'en méritât. Avec une profonde érudition, la connoissance des langues savantes et de la plupart des modernes, il puisoit toujours dans l'histoire ancienne ses citations et ses exemples; et mourut lui-même comme plusieurs de ces Romains qu'il citoit sans cesse.

III. ROLAND, (Marie-Jeanne Phlipon) femme du précédent, naquit à Paris en 1754 d'un graveur distingué dans sa profession, mais dont la dissipation détruisit la fortune. Elevée au sein des beaux arts, entourée de livres, de tableaux, de musique, elle devint savante, musicienne, et se connoissoit en peinture. Dès l'âge de neuf ans elle voulut analyser *Plutarque*. En 1780, *Roland* inspecteur des manufactures, enchanté de son esprit, lui adressa ses *Lettres* sur l'Italie et lui offrit de s'attacher à son sort; en effet elle l'épousa et le suivit à Amiens où elle se livra à l'étude de la botanique, et y acquit des connoissances assez étendues. Un voyage qu'elle fit en Angleterre et en Suisse lui

donna

donna le goût de la politique, elle analysa l'esprit de ces deux gouvernemens, et se passionna pour les principes de liberté qui en faisoient la base. Au moment de la révolution Françoise, elle crut pouvoir en faire l'application au nôtre, et fit partager ses opinions à son époux. Celui-ci avoit été nommé inspecteur des manufactures à Lyon, et député près de l'assemblée Constituante pour en obtenir un secours nécessaire au payement des dettes de cette grande ville. Mad. *Roland* se plut à recevoir chez elle les chefs du parti populaire et les députés les plus marquans de la Gironde. *Brissot*, *Barbaroux*, *Louvet*, *Clavière*, *Vergniaux*, y furent admis. Elle devint l'ame de leurs délibérations et la puissance secrète qui dirigea la France. Lorsque *Roland* parvint au ministère, on lui attribua la plus grande partie de ses travaux; et lorsque celui-ci fut prié par la Convention de ne point abandonner ses fonctions, *Danton* s'écria : *Si l'on fait une invitation à Monsieur, il en faut aussi faire une à Madame. Je connois toutes les vertus du ministre, mais nous avons besoin d'hommes qui voient autrement que par leurs femmes.* Le 7 décembre 1792, elle parut à la barre de la Convention pour repousser une dénonciation, et y parla avec autant de noblesse que de facilité et de graces. Quand son mari eut encouru la proscription, Mad. *Roland* espéra rester à Paris sans danger; mais bientôt arrêtée et mise à Sainte-Pélagie, elle y passa cinq mois à consoler ses compagnons d'infortune et à leur montrer par son exemple avec quel courage on devoit supporter le choc des révolutions. Accusée d'avoir partagé les sentimens des Girondins, elle se vit sans effroi condamnée à partager leur sort. Lorsqu'on la conduisit au supplice, elle conserva assez de gaieté pour faire sourire une autre victime assise à ses côtés. Arrivée sur la place de la Révolution, elle s'inclina devant la statue de la liberté, en s'écriant : *O liberté, que de crimes on commet en ton nom!* Décapitée le 8 novembre 1793, à l'âge de 41 ans, elle avoit annoncé en mourant que son mari ne lui survivroit pas et qu'il termineroit son existence en apprenant sa mort : elle ne se trompa pas. Douée d'une imagination vive, d'un cœur sensible, sa conversation et ses écrits prirent un caractère de philosophie sentimentale qui en fit le charme : « Cette philosophie, dit un écrivain, étoit devenue un dédommagement des plaisirs et des jouissances que sa naissance obscure et sa fortune lui avoient refusés. Il est probable que placée dans un rang plus élevé, dans une carrière plus brillante, elle se fût contentée d'être une femme aimable; mais mécontente de la sphère étroite que le sort lui avoit assignée, elle se fit écrivain et philosophe. » Ses *Opuscules* traitent de la mélancolie, de l'ame, de la morale, de la vieillesse, de l'amitié, de l'amour, de la retraite, de *Socrate*. Ils sont réunis, ainsi que son *Voyage* en Angleterre et en Suisse, aux *Mémoires* qu'elle a écrits en prison sur sa vie privée, son arrestation et le ministère de son mari. Ces *Mémoires* publiés par M. *de Champagneux* en 1800, forment 3 vol. in-8.° Le style de Mad. *Roland* est souvent énergique et fort, quelquefois incorrect, tou-

jours agréable. Il acquiert de la chaleur lorsqu'elle peint les passions ou les événemens dont elle fut témoin et qui l'entraînèrent à sa perte. Les portraits qu'elle trace des personnages sont rapides, d'un coloris vif; souvent elle peint d'un trait. Mad. *Roland*, sans être belle, avoit une figure douce et naïve; de grands yeux noirs pleins d'expression et d'esprit animoient une physionomie peu régulière; sa voix étoit sonore et flexible; son entretien attachant, semé d'anecdotes et de réflexions neuves et flatteuses qui séduisoient l'auditeur; le meilleur choix de termes en faisoit le charme. Aussi un homme de lettres distingué, qui avoit voyagé avec elle sans la connoître, disoit à son sujet: *On n'a jamais entendu une femme parler aussi bien, ni même un homme.* Avec la finesse propre à son sexe et une grande perspicacité, elle étoit attentive à ne point fatiguer l'orgueil de son époux et à lui cacher souvent une partie de son esprit pour ne point lui paroître trop supérieure. Son amour prononcé pour la république et trop de penchant à la satire lui attirèrent de nombreux ennemis. L'agrément de son esprit quoique prédominant et la variété de ses connoissances, lui procurèrent des admirateurs. La pureté de ses mœurs, ses vertus domestiques, devoient la rendre heureuse; mais elle sacrifia son bonheur pour accroître sa célébrité.

IV. ROLAND D'ERCEVILLE, (B. G.) président au parlement de Paris, réunit à l'étude du droit celle de l'histoire et des belles-lettres. On lui doit plusieurs ouvrages dont le mérite et l'intérêt ne le sauvèrent pas de la proscription de 1794. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire le 20 avril de cette année, à l'âge de 64 ans. Ses écrits sont: I. *Lettre* à l'abbé *Velly* sur l'autorité des états en France, 1756, in-12. II. *Discours* sur les Jésuites vivans dans le monde en habit séculier. III. *Compte rendu* des interrogatoires subis par-devant *Argenson* au commencement du 18e siècle, par divers prisonniers détenus à la Bastille ou à Vincennes, 1766, in-4.° IV. *Dissertations* sur la question si les inscriptions doivent être rédigées en françois ou en latin, 1782, in-8.° Elle a été réimprimée deux ans après. V. *Plan d'éducation*, 1784, in-8.° VI. *Recherches* sur les prérogatives des femmes chez les Gaulois, les cours d'amour, etc., 1787, in-12. VII. *Discours* prononcé à l'académie d'Orléans, 1788, in-4.° *Roland* fut chargé par le parlement en 1762 de l'exécution des arrêts ordonnant l'expulsion des Jésuites, et d'installer l'université dans le collége de Louis-le-Grand; ce qui lui procura quelques ennemis.

ROLDAN, (Louise) fille d'un sculpteur de *Séville*, morte à Madrid à 50 ans en 1704, cultiva avec succès l'art de son père.

II. ROLLE, (Jean-Henri) musicien Allemand, a publié des compositions pleines de feu et qui mériteroient d'être plus connues. On distingue sur-tout son *Oratorio* sur la *Mort d'Abel*, et celui d'*Abraham* sur la montagne. Il est mort en 1787 à Magdebourg.

ROMANZOFF, (N. maréchal de) célèbre général au service de *Catherine II* impératrice

de Russie, fut le soutien de sa puissance et le vainqueur des Ottomans. Il quitta en 1770 le commandement des armées de l'Ukraine pour marcher contr'eux, et il assura le triomphe des Moscovites par deux batailles décisives. La première se donna sur les rives du Pruth; les Turcs commandés par le kan de Crimée, au nombre de quatre-vingt mille hommes, furent forcés dans leurs retranchemens et se retirèrent vers le Danube; la victoire de Kagoul acheva leur défaite. Le combat se livra au mois de juillet. Cent cinquante mille ennemis avoient enveloppé *Romanzoff* qui n'avoit à leur opposer que dix-huit mille Russes. Ceux-ci attaqués de toutes parts périssoient sous le canon et la mousqueterie, lorsque leur général ordonna de fondre sur les Musulmans la baïonnette au bout du fusil. Le nombre céda alors à l'intelligence et à la discipline. Les bataillons carrés des Russes firent un carnage affreux; les Turcs laissèrent 100,000 hommes sur le champ de bataille, et le reste entraîna le grand visir dans sa fuite. L'impératrice fit élever un obélisque en marbre à Tzarsko-Zelo, pour consacrer le souvenir de cette grande victoire, qui amena la reddition de Bender et d'un grand nombre d'autres places importantes. *Romanzoff* voulut assurer par les négociations le fruit de ses victoires; des conférences pour la paix s'ouvrirent entre lui et le grand visir *Mussum-Oglou*. Ces deux guerriers qui avoient appris à estimer mutuellement leur courage, se donnèrent des marques respectives d'estime et de bienveillance; mais les prétentions de la cour de Russie étant extrêmes, ces conférences furent infructueuses. *Romanzoff* passa de nouveau le Danube, repoussa sans cesse les Turcs et s'avança vers Schumla où le grand visir s'étoit campé et où il le trouva très-écarté des autres corps d'armée. Le maréchal remarquant le désavantage de cette position, l'environna si bien qu'il l'empêcha de communiquer même avec ses magasins. Le visir demanda la paix. Les préliminaires en furent signés sur un tambour par *Romanzoff*, au mois de juillet 1774. Ce traité accorda à la Russie la libre navigation sur la mer Noire et le passage par le canal des Dardanelles; elle garda Azoph et quelques autres places, et l'indépendance de la Crimée fut reconnue. *Romanzoff* releva par sa modestie l'éclat de ses victoires. Il ne voulut point partager avec l'impératrice les honneurs d'une entrée triomphante qu'on avoit préparée pour elle à Moscow en 1775, et il ne parut devant *Catherine* qu'en simple soldat, venant rendre compte de ses actions. Il reçut d'elle une terre avec cinq mille paysans, une épaulette en diamans, l'ordre de Saint-George et un chapeau auquel étoit attachée une branche de laurier en pierres précieuses estimées trente mille roubles. Il partit bientôt pour son gouvernement d'Ukraine; mais *Catherine* l'en fit revenir pour accompagner à Berlin le grand duc *Paul Petrowitz* qui y alloit épouser la princesse de Wirtemberg. « Ce n'est, lui dit-elle, qu'au zèle du plus illustre appui de mon trône que je puis me résoudre à confier mon fils. » Lorsque le roi de Prusse apperçut le maréchal, il s'avança vers lui en lui adressant ces mots : « Vainqueur des Ottomans, soyez

le bienvenu ; je suis charmé de voir celui dont le nom doit passer à la postérité la plus reculée. » Dans les fêtes données au grand duc, celle qui dut flatter le plus *Romanzoff*, fut la manœuvre de la garnison de Potsdam, rangée en bataillons carrés, à l'imitation des Russes à la sanglante bataille de Kagoul. Lorsque la guerre se réveilla en 1787 entre la Russie et la Porte Ottomane, *Romanzoff* à qui l'on offrit le commandement de l'armée de moitié avec le prince *Potemkin*, voyant qu'il deviendroit le subordonné de ce favori, s'excusa sur son grand âge, demanda sa retraite et l'obtint. Il mourut quelque temps après, respecté des Russes et des puissances étrangères, et laissant après lui la réputation de l'un des plus grands généraux du siècle.

ROMAS, (N. de) de l'académie des Sciences de Bordeaux et correspondant de celle de Paris, lieutenant assesseur du présidial de Nérac sa patrie, mourut dans cette ville en 1776, âgé d'environ soixante et dix ans. Il passe pour l'inventeur du cerf-volant électrique. *Romas* en fit l'essai à Nérac, en mai 1753 ; et cet essai réussit. *Franklin* l'avoit tenté à Philadelphie, l'année précédente, avec moins de succès et d'appareil ; et c'est ce que *Romas* ignoroit. Ainsi on peut le regarder, du moins en France, comme auteur de cette découverte. Nous avons de lui : I. Diverses *Dissertations* sur l'électricité, dans les tomes 2 et 4 des *Mémoires* présentés par les étrangers à l'académie des Sciences de Paris. II. *Mémoire sur les moyens de se garantir de la foudre dans les maisons*, suivi d'une *Lettre* sur les cerf-volans électriques, Bordeaux, 1776, in-12. Cette brochure renferme quelques observations curieuses. Elle est écrite comme tous les ouvrages de *Romas*, avec clarté ; mais avec prolixité et sans correction. C'étoit un homme presque nul en littérature. Il étoit né avec des dispositions plus heureuses pour les sciences exactes et pour la mécanique. On lui reprochoit la haute opinion qu'il avoit de ses connoissances, d'autant plus qu'il ne la cachoit pas. Il souffroit difficilement la contradiction, même dans les choses qu'il n'avoit pas approfondies, et se prévenoit aisément ; d'ailleurs bon époux, excellent citoyen, magistrat éclairé et équitable, et homme officieux.

ROMÉ DE L'ISLE, (Jean-Baptiste-Louis) né à Gray en Franche-Comté, au mois d'août 1736, s'appliqua dès sa jeunesse aux observations sur l'Histoire naturelle et la Minéralogie. Il acquit bientôt dans cette dernière science une célébrité que ses découvertes et ses écrits lui méritèrent. Ceux-ci sont : I. *Lettre* à M. *Bertrand* sur les polypes d'eau douce, 1766, in-12. II. Des *Catalogues* raisonnés de plusieurs riches collections de minéraux, de cristallisations et de madrépores. On distingue sur-tout celui du cabinet de *Davila*, 1767, 3 vol. in-8.° III. *L'Action du feu central banni de la surface du globe, et le Soleil rétabli dans ses droits*, 1779 et 1781, in-8.° IV. *Christallographie*, 1783, 4 vol. in-8.° L'auteur y donne la description des formes propres à tous les corps du règne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse et métallique,

avec des figures et des tableaux de tous les cristaux connus et classés d'après le nombre et la disposition de leurs angles. Il prétend que chaque espèce du règne minéral prend toujours une forme polyèdre, régulière, constante, et qui lui est particulière. Ce système a été attaqué par plusieurs naturalistes; l'ouvrage n'en offre pas moins les recherches les plus laborieuses, et l'exemple d'une sagacité peu commune. V. Des *Caractères extérieurs des Minéraux*, 1784, in-8.° VI. *Métrologie* ou *Tables* pour servir à l'intelligence des poids et des mesures des anciens, d'après leur rapport avec les poids et les mesures de la France, 1789, in-8.° *Romé*, modeste, ennemi de l'intrigue et de toute faction, patient et plein de vertus douces, est mort à Paris le 10 mars 1790.

ROMIEU, (Marie de) née dans le Vivarais, acquit quelque réputation dans le 16e siècle par son amour pour les lettres et les ouvrages qu'elle publia. Les plus remarquables sont des *Instructions pour les jeunes Dames*; et un *Discours* où l'auteur prétend prouver l'excellence de son sexe sur celui de l'homme.

I. ROMILLY, (Jean) Genevois, né le 29 juin 1714, se rendit célèbre dans l'horlogerie et par ses inventions en mécanique. Il a fait le premier une montre battant les secondes mortes; il en fit une autre qui alloit une année entière sans être remontée, et qu'il présenta à *Louis XV*. *Romilly* ne fut malade que le jour de sa mort arrivée à Paris le 16 février 1796. On lui doit: I. Tous les articles sur l'horlogerie insérés dans l'*Encyclopédie*. II. Une *Lettre* publiée en 1778 contre la possibilité du mouvement perpétuel. III. Il établit le *Journal de Paris*, commencé le 1er janvier 1777, et y inséra long-temps les observations météorologiques qui se voyoient en tête de cette feuille; ce qui fit dire qu'*il y faisoit la pluie et le beau temps*.

II. ROMILLY, (Jean-Edme) fils du précédent, fut successivement ministre Calviniste à Genève et à Londres. Ses connoissances, son aménité le rendirent cher à *d'Alembert*, à *J. J. Rousseau* et à *Voltaire*. Il mourut en 1779. On lui doit: I. *Discours religieux*, trois vol. in-8.° II. Les articles *Tolérance* et *Vertu* dans la première *Encyclopédie*.

RONSIN, (Charles-Philippe) né à Soissons, annonça dès sa jeunesse des passions turbulentes et un goût extrême pour le plaisir. Avec peu de fortune il chercha à y suppléer par l'intrigue. La révolution lui ouvrit une carrière d'espérances, et il la suivit. Admis au club des Jacobins, il ne tarda pas à se lier avec *Danton* et *Marat*, et à devenir leur apologiste. Leur protection le fit nommer successivement commissaire ordonnateur de l'armée des Pays-Bas, adjoint au ministère de la guerre, et enfin général de l'armée révolutionnaire. Ce fut en cette dernière qualité qu'il présida aux massacres et aux barbaries exercées à Meaux et dans la Vendée. *Cromwel* étoit devenu son idole, et il en lisoit sans cesse la vie. Rappelé au sein de la commune de Paris, il chercha à élever le pouvoir de celle-ci au-dessus de celui de la Convention; mais le comité de Salut

public le fit arrêter et traduire devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 24 mars 1794, à l'age de 42 ans, comme ayant voulu proclamer un tyran sur les ruines du gouvernement républicain. Il marcha vers l'échafaud avec fermeté, et vit le coup mortel s'avancer sans pâlir. Qui pourroit penser que le farouche *Ronsin* se plut à cultiver la poésie, et fut auteur de plusieurs tragédies déjà inconnues et cependant représentées en 1791 et 1792. Elles sont intitulées *Louis XII*, la *Ligue* des fanatiques et des tyrans; *Aréanphile* ou *la Révolution de Cyrène* : celle-ci est en cinq actes et en vers.

I. ROOKE, (George) amiral Anglois, mort en 1709, s'éleva par son courage de la classe obscure aux premiers grades de la marine, et les mérita successivement en brûlant la flotte Françoise dans la bataille de la *Hogue* et en se distinguant dans celle de Malaga, et à la prise de Vigo et de Gibraltar.

II. ROOKE, (Laurent) astronome Anglois, né en 1623 à Depfort, mort en 1662, fut l'un des fondateurs de la Société royale de Londres, et professa l'astronomie avec éclat au collége de Gresham.

ROORE, (Jacques) peintre d'Anvers, mort en 1747, à 61 ans, a laissé divers tableaux estimés par la fidélité et la correction qui les distinguent.

ROOS, (Jean-Henri) peintre et graveur, né à Otterberg dans le Bas-Palatinat en 1631, mort à Francfort en 1685, excelloit dans le portrait, et peignoit aussi avec vérité les paysages et les animaux.

ROPERT, (Marie) Angloise, petite-fille de *Thomas Morus*, se distingua dans le 16e siècle par son savoir dans les langues et les agrémens de son esprit. Elle a traduit du grec en anglois l'Histoire ecclésiastique d'*Eusèbe*, et du latin quelques opuscules de son aïeul.

III. ROQUE-MONTROUSSE, (N. Mad. de) vivoit au milieu du 17e siècle. Elle possédoit les mathématiques et les langues savantes. Elle a traduit plusieurs odes d'*Horace* en vers françois.

ROQUETAILLADE, (Jean de la) alchimiste de Bordeaux, vivoit au milieu du 16e siècle, et a publié des écrits rares et recherchés par les adeptes; ils sont intitulés : *Liber Lucis*, 1579, in-12; *Cœlum Philosophorum*, 1543, in-8°; *Opus de quintâ essentiâ omnium rerum*, 1595, in-8.°

ROQUETTE, (l'Abbé de) mort évêque d'Autun, qu'on dit avoir été un dévot politique, d'après lequel on prétend que *Molière* peignit son *Tartuffe*. Nous ignorons si cette anecdote est véritable et s'il donna occasion au poëte comique de le mettre sur le théâtre; mais nous savons qu'il prêcha avec quelque succès. —L'abbé *de* ROQUETTE, (Henri Emmanuel) son neveu, mort en 1725, étoit de l'académie Françoise. *Voyez* NICOLE, n.° II. *et* HARLAY, n.° IV.

ROSANT, (André de) né à la Guillotière faubourg de Lyon, vivoit en 1594. Il publia des *Vers*, des *Discours* en prose, une *Remontrance* aux Flamands,

l'*Eloge* du duc de *Joyeuse*, celui de *Henri IV*. Tous ces écrits sont au-dessous du médiocre. Il composa un traité, intitulé l'*Onomastrophie* ou l'*Art de faire des Anagrammes*. Avec cet art, on n'obtient ni profit ni gloire; aussi *de Rosant* mourut-il pauvre et oublié.

V. **ROSE**, (Guillaume) écrivain Anglois, à qui l'on doit surtout une très-bonne Traduction de *Salluste*, est mort en 1788.

ROSE-CROIX, (le fondateur des Frères de la) : nous ignorons le nom de cet instituteur d'une confrérie de charlatans établie en Allemagne vers l'an 1604. *Jean Brigen* son historien, le fait naître en 1378 et le fait mourir en 1484. Dès l'âge de cinq ans, il fut enfermé dans un monastère, où il apprit le grec et le latin. A seize ans, il se joignit à des magiciens pour pénétrer le secret de leur art. Il passa ensuite en Turquie et en Arabie, d'où il se rendit à Damcar. Cette ville n'a jamais existé; mais nous suivons les historiens du patriarche de la *Rose-Croix* qui n'a peut-être pas plus existé que Damcar. Quoi qu'il en soit, la chimérique Damcar n'étoit habitée que par des philosophes : chose tout aussi extraordinaire. Ces sages le saluèrent par son nom, et lui découvrirent tous les secrets de la nature. Ils lui apprirent qu'il étoit attendu depuis long-temps, et qu'il seroit l'auteur d'une réforme générale dans l'univers. Après trois ans de séjour à Damcar, le père des *Rose-Croix* partit pour Fez, où il conféra avec les partisans de la cabale ; de là il passa en Espagne qui ne voulut point de ce régénérateur universel. Chassé de cette contrée ténébreuse, il se retira en Allemagne et y vécut dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans. Cette grotte étoit éclairée d'un soleil qui étoit au fond de l'antre, et qui recevoit directement sa lumière du soleil qui éclaire le monde. Au milieu s'élevoit un autel rond, recouvert d'une platine de cuivre, où on lisoit ces caractères A. C. R. C. *Vivant je me suis réservé un abrégé de lumière pour sépulcre.* Quatre figures régnoient à l'entour, portant chacune son inscription. La première renfermoit ces mots : *Jamais vide ;* une autre : *Le joug de la loi ;* une troisième : *La liberté de l'Evangile ;* enfin la quatrième : *La gloire toute entière de Dieu.* On y trouvoit aussi des lampes ardentes, des sonnettes, des miroirs et quelques livres de chimie et d'alchimie. Une des premières règles de cette confrérie d'illuminés, étoit de tenir au moins cent ans leur société secrète. Elle l'a si bien été qu'on n'en parle plus du tout. Mais le nom *de Frères de la Rose-Croix* a resté aux partisans de *Paracelse*, aux alchimistes, aux insensés qui croient deviner les mystères de la nature par une lumière intérieure, et aux fripons qui se vantent d'avoir cette lumière. Comme ces deux classes d'hommes n'ont été rares dans aucun temps, les *Frères de la Rose-Croix* eurent des partisans dans le siècle dernier. *Michel Maïer* composa un livre de leurs constitutions ; et *Robert Flud* prit leur défense contre le P. *Mersenne* et contre *Gassendi*. *Voyez* Maïer *et* Flud. Consultez aussi l'*Encyclopédie* aux mots Rose-Croix *et* Théosophie.

ROSELINI, architecte et ingénieur de Florence, dont le pape *Nicolas V* employa les talens pour la construction de diverses églises et pour des travaux publics.

ROSELLI : c'est le nom d'un aventurier qui a écrit son histoire ou son roman, sous le nom de l'*Infortuné Napolitain*, quatre vol. in-8°, 1722. L'auteur étoit mort trois ans auparavant à la Haye, où il s'étoit retiré, après avoir parcouru une partie de l'Europe. Lorsqu'il se rendit en Hollande, il demanda aux magistrats une chaire des langues *orientales et occidentales vivantes et mortes, et même de mathématiques, de philosophie, de théologie et d'histoire*, ou bien la permission d'*ouvrir une boutique à vendre du café*. Son roman offre quelque chose de vrai, mais beaucoup de faussetés et de traits satiriques. Le café qu'il tenoit à la Haye, étoit très-fréquenté. *Voyez* ROSSELLI *et* VENERONI.

ROSÈRES, (Isabelle de) Espagnole, se mit à faire des *Sermons*, et ayant obtenu la permission de les prêcher dans la cathédrale de Barcelone, elle y attira un très-grand concours d'auditeurs. Venue à Rome sous le pontificat de *Paul III*, elle y convertit plusieurs Juifs et mourut vers 1540.

ROSOI, (Barnabé Firmin du) né à Paris en 1745, et non à Montmartre, comme le dit M. *Palissot* sans doute par plaisanterie, débuta dans la carrière littéraire en 1767, par un recueil de vers intitulé : *Mes dix-neuf ans ;* et par deux poëmes, l'un sur les *Sens*, l'autre sur le *Génie*, le *Goût* et l'*Esprit*. Il n'y manquoit que les dons chantés par l'auteur. *Du Rosoi* fut mis à la Bastille en 1770, pour deux ouvrages, dont la publication fut arrêtée ; il y resta trois mois, et dut son élargissement aux sollicitations du duc de *Choiseul* et de la duchesse de *Grammont*. Ces deux ouvrages étoient intitulés : *Les jours*, et le *Nouvel ami des Hommes*. Attaqué par M. *Palissot* dans sa *Dunciade*, il le poursuivit judiciairement ; ce qui fit naître divers écrits de la part des deux auteurs. *Du Rosoi* se consacra ensuite à la carrière dramatique, et n'y obtint pas d'éclatans succès. Ses pièces sont : *Richard III*, tragédie que le zèle des actrices pour l'auteur ne put faire applaudir ; l'*Inconnue persécutée*, opéra traduit de l'italien, dont *Anfossi* a fait la musique ; la *Bataille d'Ivri*, opéra en trois actes qui dut son succès éphémère à la charmante musique de *Grétry* et au nom de *Henri IV ;* le *Décius François* ou le Siége de Calais, tragédie ; les *Mariages Samnites*, les *Deux Amis*, le *Siége de Mézières*, les *Trois Roses*, *Bayard*, *Pygmalion*, autres opéra qui ne réussirent pas malgré les airs agréables de *Grétry*, de *Froment* et de *Bonesi*. Les autres ouvrages de *du Rosoi* sont : I. *Lettres de Cécile à Julie*, roman en deux vol. in-12. II. *Dissertation* sur le Drame lyrique, 1776, in-8.° III. *Annales de la ville de Toulouse*, 1771, quatre vol. in-4.° Cette histoire est inexacte pour les faits, boursouflée pour le style. IV. *Philosophie sociale* ou *Essai sur les devoirs de l'Homme et du Citoyen*, 1782, in-12. Malgré ces nombreux ouvrages, *du Rosoi* n'étoit point parvenu à sortir de l'obscurité ni de la

misère, lorsqu'au commencement de la révolution sa fortune s'améliora et son nom acquit quelque célébrité, par une gazette intitulée, l'*Ami du Roi*. Elle fut lue avec avidité, quoique le style en soit ordinairement incorrect et emphatique; mais quelques morceaux bien écrits, fournis, dit-on, par des députés de l'assemblée Constituante, en assurèrent le débit. L'auteur s'étoit retiré à la campagne à l'époque du 10 août, il en fut bientôt arraché pour être traduit devant le tribunal extraordinaire, établi par l'assemblée Législative pour juger les ennemis du nouveau régime. *Du Rosoi* y comparut avec courage, et montra le plus grand calme dans tout le cours de son interrogatoire et après avoir entendu son arrêt: c'étoit le 26 août 1792. Sortant du tribunal, après une séance de quarante-huit heures, il remit au président une lettre dans laquelle on remarqua ces mots: « *Un ami du roi comme moi, étoit digne de mourir hier le jour de St. Louis.* » Etant descendu dans la prison, il écrivit une seconde lettre pour demander que son trépas fût utile au genre humain, en faisant sur lui l'expérience de la transfusion du sang, et en cherchant à faire passer le sien dans les veines d'un vieillard. La pétition de *du Rosoi* ne fut point écoutée; et il fut exécuté à neuf heures du soir aux flambeaux.

II. ROSSET, (Pierre Fulcran de) conseiller à la cour des aides de Montpellier sa patrie, est auteur d'un Poëme sur l'*Agriculture*, en deux parties in-4.° Son but a été de mettre en vers toutes les opérations champêtres. Ce travail difficile fournissant peu à la poésie, il n'est pas étonnant qu'en lisant un si long ouvrage, le lecteur éprouve un peu d'ennui. En général la diction de *Rosset* est correcte; mais elle manque trop souvent d'élégance, de rime, d'harmonie. Tout est précepte ou description, et souvent en prose rimée, en prose sèche ou dure. Divers morceaux mieux écrits et plusieurs vers bien tournés prouvent cependant que l'auteur ne manquoit pas de talent; et il a surmonté quelquefois les difficultés avec succès. On a retenu ces deux beaux vers relatifs à l'application de l'astronomie aux travaux des champs:

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.

Ce versificateur étoit un homme estimable, bon magistrat et bon citoyen. Il mourut à Paris en 1788. La première partie de son Poëme a été réimprimée in-8°; mais on n'a pas réimprimé dans le même format la seconde, parce qu'elle offre en général plus de foiblesse que la première. L'imagination du poëte y paroît presque éteinte. On n'y voit aucune description brillante. L'auteur se borne à des nomenclatures arides, ou à des imitations du Père *Vanière*.

IV. ROSSI, *Voyez* SALVIATI (François de) *et* PROPERTIA. — Il y a eu encore de ce nom *Jean-Antoine Rossi*, habile graveur en pierres fines, originaire de Milan: un autre *Jean-Antoine*, mort à Rome sa patrie en 1695, à 79 ans, architecte célèbre; un architecte non moins habile, (Matthias) né à Rome en 1637, mort en 1695, fut honoré des

récompenses d'*Innocent XII* et de *Louis XIV*; enfin *Angelo Rossi*, sculpteur Génois, mort en 1715, à 45 ans, à Rome qu'il orna de ses ouvrages.

* II. ROSSIGNOL, fameux maître écrivain de Paris, élève de *Sauvage*, mort d'un excès de travail dans un âge peu avancé en 1736, fut employé du temps de la Régence, à écrire les *Billets de Banque*. On a gravé d'après ce maître, le premier de l'Europe dans son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvemens, sa marche étoit toujours réglée; ses exemples étoient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grace qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglois ont enlevé une grande partie des pièces de *Rossignol*, pour lesquelles les François trop indifférens pour la belle écriture ne marquoient pas assez d'empressement. Il a formé un grand nombre de graveurs en lettres et de maîtres écrivains renommés, parmi lesquels on a distingué *Gallemand*, *Hérard*, *Roland*, et *Paillasson* auteur de l'article *Ecriture* dans l'*Encyclopédie*. — On a cité comme un chef-d'œuvre moderne de calligraphie, égalant les plus belles pièces de *Rossignol*, la copie du dernier traité de paix, envoyé par la France au gouvernement Anglois.

* ROTHELIN, (Charles d'Orléans de) né à Paris en 1691, de *Henri d'Orléans* marquis de Rothelin, accompagna le cardinal *de Polignac* à Rome, et visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités et pour la littérature, lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques et former une nombreuse bibliothèque. Il se faisoit un plaisir d'encourager et de favoriser les hommes de lettres, et il leur faisoit part de ses livres et de ses lumières. Il sacrifia tout, même la crosse, au plaisir de cultiver les lettres en paix. Les langues vivantes et les langues mortes lui étoient familières. Cet habile littérateur mourut d'une maladie de poitrine le 17 juillet 1744, dans sa 53ᵉ année. Il cachoit sous un air riant les douleurs qu'il éprouvoit pour ne point effrayer ses amis, mais il dit en secret à l'un d'eux: « Ne désabusons personne; je mets de la gaieté sur mon front lorsque mon cœur qui vous aime va cesser de battre. » Il étoit de l'académie Françoise, et honoraire de celle des Inscriptions. Le cardinal *de Polignac* lui ayant laissé en mourant son *Anti-Lucrèce* encore imparfait, l'abbé *de Rothelin* le mit dans l'état où nous le voyons. Le marquis d'*Argenson* dit que l'abbé *de Rothelin* élève du cardinal, avoit comme lui beaucoup d'esprit, de mémoire, mais des connoissances moins étendues. Son éloquence n'étoit ni si noble ni si naturelle que celle de son maître. Il avoit plus de vivacité dans la conversation, et la sienne pétilloit de plus de traits. Il tiroit peut-être davantage de son propre fonds; mais il ne savoit pas si bien employer ce qui vient des autres. La figure du cardinal et celle de l'abbé *de Rothelin*, étoient encore plus différentes que la tournure de leur esprit. Celle du premier étoit belle et noble, et annonçoit tout ce qu'il étoit, tout ce qu'il avoit été. Si l'on avoit voulu peindre d'idée un grand prélat, un savant cardinal, un

sage et digne négociateur, un fameux orateur Romain, on eut saisi les traits du cardinal *de Polignac*. Au contraire, l'abbé *de Rothelin* avoit la physionomie fine, spirituelle; l'air d'un homme dont la poitrine étoit attaquée. Sa figure étoit agréable, mais tout-à-fait moderne. Celle du cardinal dans sa vieillesse étoit une belle et précieuse antique. Le catalogue de la riche bibliothèque de l'abbé *de Rothelin*, dressé par *Gabriel Martin*, est un des plus recherchés par les bibliographes... *Voyez* LONGUEVILLE, à la fin de l'*article*.

* ROTROU, (Jean de) naquit à Dreux en 1609. Il acheta la charge de lieutenant particulier et d'assesseur criminel au bailliage de cette ville, et se distingua de la foule des rimailleurs de son temps par son génie véritablement tragique, par l'élévation de ses sentimens, par l'heureux contraste des caractères, par la force du style. Il ne lui manquoit que la correction du langage et la régularité des plans. Ce poëte travailloit avec une facilité extrême; il composa trente-sept *Pièces de Théâtre*, tant tragédies que comédies. Le cardinal *de Richelieu* qui lui faisoit une pension de 600 livres, ne put jamais le porter à se joindre à la foule d'insectes qu'il avoit lignés contre le *Cid*. *Corneille* fut toujours à ses yeux un grand homme et il rechercha vivement son amitié. Ce refus ne lui enleva pas l'estime du cardinal qui l'employa à la composition de la *Pièce* appelée *des Cinq Auteurs*. Ce qui vaut beaucoup mieux que d'être bon poëte, *Rotrou* fut honnête homme et bon citoyen. Sa mort est plus belle et plus noble que celle de la plupart des héros de ses tragédies : la ville de Dreux étoit ravagée par une épidémie qui ressembloit à la peste : ce fléau rappeloit au poëte-magistrat la situation de Thèbes sous le règne d'*Œdipe*. Le frère de *Rotrou*, alors à Paris, lui écrivit en style poétique, comme plus propre à le persuader ? « Fuis, malheureux, fuis ces lieux empestés; fuis ce séjour affreux plein du courroux céleste, cette ville habitée par la mort dévorante. » *Rotrou* répondit à ce phébus, non pas en poëte, mais en magistrat; « Le salut des citoyens m'est confié, j'en réponds à la patrie; je ne trahirai point l'honneur et ma conscience; je périrai à mon poste : au moment où je vous écrits, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui; ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Peu de jours après, il fut atteint de la maladie et mourut à 41 ans dans toute la force de l'âge, le 28 juin 1650. *Colletet* lui fit cette épitaphe :

> Passant, vois dans *Rotrou* l'impuissance du sort.
> Il est mort, et pourtant son nom se renouvelle;
> Car, si de ses beaux vers la grace est immortelle,
> N'a-t-il pas de quoi vivre en depit de la mort?

On a de *Rotrou* : I. *Chosroès*, tragédie, l'une de ses meilleures pièces, retouchée par *d'Ussé*, et remise ainsi au théâtre en 1704; elle fut imprimée avec l'ancien texte à côté, la même année, en un vol. in-12. II. *Célimène*, pastorale jouée en 1633. III. *Florimonde*; c'est sa dernière pièce qui fut représentée en 1654.

IV. *Antigone* est une de ses meilleures tragédies ; elle n'est pourtant pas dans les règles du théâtre : il fait mourir les deux frères d'*Antigone*, (*Ethéocle* et *Polynice* enfans de *Jocaste*) dès le commencement du troisième acte. V. *Wenceslas*, tragédie, remise au théâtre par *Marmontel* qui l'a retouchée, se joue souvent avec succès. L'auteur ayant besoin d'argent, la vendit aux comédiens pour vingt pistoles. Un roi accablé d'années au milieu de deux fils, dont l'un violent et fougueux tue l'autre modeste et sensible, abdiquant la couronne et la remettant au premier plutôt que de le condamner, forme le sujet de cette pièce, pleine d'énergie et de chaleur. On en a retenu une foule de beaux vers, et sur-tout celui-ci adressé par le père à son fils :

> Soyez roi, *Ladislas*, et moi, je serai père.

Cependant on reproche avec raison à cette pièce de couronner le crime, au lieu de le conduire à l'échafaud :

> *Ille necem sceleris pretium tulit, hic diadema.*

Rotrou imita dans cette tragédie celle de l'Espagnol *François de Roxas*, intitulée : *On ne peut être père et roi.* On trouve quelques-unes des pièces de *Rotrou* dans le *Théâtre François*, Paris, 1737, 2 vol. in-12.

ROTTENHAMER, (Jean) peintre, né à Munich en 1564, imita la manière du *Tintoret*. Ses petits tableaux sur cuivre et ses tableaux d'histoire sont estimés.

ROUBAUD, (N.) embrassa l'état ecclésiastique, appliqua son esprit judicieux à la recherche de toutes les finesses de notre langue et à en comparer entre elles les diverses expressions. Ses *Nouveaux Synonymes François* qui parurent en 1785, 4 vol. in-8°, lui donnèrent une réputation méritée, et le placèrent à côté de l'abbé *Girard*. On lui reproche cependant quelquefois de l'obscurité et des rapprochemens pénibles. Ce grammairien est mort depuis quelque temps.

ROUBO, (André-Jacques) menuisier de Paris, mort dans cette ville en janvier 1791, à 52 ans, se distingua de bonne heure parmi les artistes qui connoissoient le mieux les secrets de la construction et de la mécanique. Malgré sa jeunesse, l'académie des Sciences le chargea du traité sur la Menuiserie, l'un des meilleurs de la collection des arts et métiers. La coupole de la Halle aux blés qu'il exécuta avec autant de précision que de délicatesse, le berceau qui sert de couverture à la Halle aux draps, et le grand escalier de l'hôtel de Mad. *de Marbeuf*, prouvèrent que *Roubo* excelloit dans la pratique autant que dans la théorie de son art. Cet artiste citoyen se complaisoit dans sa médiocre fortune, et n'employa jamais pour en sortir les moyens trop communs de la bassesse et de l'intrigue. Lors de la formation de la garde nationale, ayant été nommé lieutenant, il perdit sa santé au champ de la Fédération la nuit du 14 juillet 1790, et depuis ce moment il ne fit que languir.

ROUCHER, (J. A.) naquit à Montpellier le 22 février 1745. Une ame ardente, une imagi-

nation vive le firent poëte : ses vertus privées le rendirent bon époux et bon père. Il se montra d'abord partisan d'une révolution qui sembloit amenée par la philosophie ; mais indigné des atrocités qui l'accompagnèrent, il eut le courage de les blâmer et de mériter la haine de ceux qui en étoient les auteurs. Après avoir souvent échappé aux coups de divers assassins apostés pour lui ôter la vie, il fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort. La veille de son jugement, il fit faire son portrait et écrivit au bas les vers suivans, adressés à sa femme, à ses amis et à ses enfans :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant crayon dessinoit cette image,
J'attendois l'échafaud, et je pensois à vous.

Roucher périt avec courage à la fin de juillet 1794, après avoir vu immoler trente-sept victimes qui partagèrent au même instant son funeste sort. Ses principaux écrits sont : I. Les *Mois*, poëme en douze chants, 1780, deux vol. in-4° et quatre vol. in-12. Peu d'écrits de ce genre ont eu plus de succès et de défaveur. Prôné avec enthousiasme lorsqu'il n'étoit encore connu que par des lectures particulières, il fut vivement censuré lorsqu'il a été imprimé. Il en résulte qu'il offre comme la plupart des poëmes aussi considérables, de grands défauts et quelques beautés. Les défauts ont été indiqués par *La Harpe*. « Le plus capital de tous, a-t-il dit, c'est qu'il n'a ni sujet, ni marche, ni intérêt. Ce vice mortel est celui qui se fait sentir d'abord à tous les lecteurs, parce qu'il n'y en a pas un qui ne veuille être attaché, occupé ou intéressé, il n'importe comment ; et que personne ne résiste à l'ennui. Or, quoi de plus ennuyeux que douze chants isolés, ne tenant en rien l'un à l'autre, ne menant à rien et n'offrant souvent que des lieux communs. Cet inconvénient seroit peut-être insurmontable, même en supposant le talent d'écrire dans le plus haut degré ; mais que sera-ce si l'auteur dénué d'idées et de goût, ne sait ni choisir ni classer les objets, ni finir les détails ? Que sera-ce, si sous prétexte de varier l'harmonie de nos vers, il la détruit à tout moment en les réduisant aux formes de la prose, en leur ôtant le rhythme qui leur est essentiel ? Que sera-ce si violant toutes les lois du langage, ainsi que celles de l'harmonie poétique, il prend des solécismes pour d'heureuses hardiesses, et une enflure monotone pour de la force et de la verve ? » Les beautés de ce poëme sont des descriptions très-bien faites, des images douces soit dans la peinture des jouissances champêtres, soit dans celle des phénomènes de la nature. On doit distinguer les morceaux sur le chant du rossignol, le voyage de la peste, les amours du cheval, l'éloge des fables de l'ancienne mythologie, la veillée de village, le dégel. II. *Traduction* des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des Nations* par l'Anglois *Smith*. La quatrième édition de cet excellent traité d'Economie politique a paru en 1795, 4 vol. in-8°, dont un de notes par *Condorcet*.

Le style du traducteur est clair, exact, bien assorti à l'original. III. *Poésies fugitives* et *Lettres* depuis la mort de l'auteur, deux vol. in-8.° *Boucher* a laissé manuscrits, plusieurs chants d'un poëme dont le sujet est *Gustave-Wasa* arrachant la Suède à l'horrible tyrannie de *Christiern.*

ROUE, (Claude de la) né à Lyon, se fit religieux dominicain et devint savant dans les langues anciennes. Il fit imprimer en 1623 un ouvrage mystique et curieux, intitulé : *La Tourterelle gémissante sur Jérusalem.*

III. ROVÈRE, (Joseph-Stanislas de) fils d'un aubergiste très-riche de Bonnieux dans le comtat Venaissin, reçut une éducation honnête, et y joignit de l'esprit naturel et beaucoup d'adresse. Après avoir enté sa famille sur celle de *Rovère de St.-Marc* éteinte depuis long-temps, il prit le titre de marquis de *Fonvielle* et devint ensuite officier dans les gardes du pape, puis député à la Convention nationale. Ses principes y favorisèrent l'anarchie et la dévastation des départemens. D'après son rapport, le général *Montesquiou* fut décrété d'accusation. Ennemi du parti de la Gironde, il contribua à sa proscription ; mais craignant bientôt de devenir la victime de *Robespierre*, il se déclara contre ce dernier dès que ce dictateur fut attaqué, et se prononça avec force contre les partisans de la terreur dont il avoit jusques-là suivi la bannière. Les Jaçobins n'eurent point alors d'adversaire plus animé à leur destruction. Accusé par ses ennemis de s'être vendu aux puissances étrangères, et d'avoir cherché à les servir en embrassant successivement tous les partis, il fut décrété d'arrestation et ensuite déporté à Caïenne dans la révolution du 18 fructidor. Il mourut dans son exil le 11 septembre 1798. Souple, adroit, insinuant, il ne lui manqua pour jouer l'un des premiers rôles dans la révolution, que moins d'indécision et plus de courage.

ROUET, (Louise de la Beraudière de l'Isle, demoiselle du) maîtresse d'*Antoine* roi de Navarre. *Voyez* la fin de l'article de ce prince.

ROVILLE, (Guillaume) célèbre imprimeur, né dans la Touraine, s'établit à Lyon où il parvint à toutes les places honorables et publiques. Il publia plusieurs belles éditions, parmi lesquelles le *Promptuaire des médailles*, publié en 1553 et qui est encore recherché. *Roville* n'épargna rien pour orner les écrits sortis de ses presses d'estampes et de portraits ; mais ces derniers sont ordinairement peu ressemblans. Il mourut en 1589.

ROUILLET, (Claude) naquit à Beaune en Bourgogne, et publia dans le milieu du 16e siècle plusieurs pièces de poésie latine et une tragédie françoise, *Philanire*, représentée et imprimée en 1563. Elle est écrite en vers libres et avec des chœurs.

ROUILLIÉ DU COUDRAY, (N**) conseiller d'état, avoit une bibliothèque rare dont il légua à celle du Roi un manuscrit précieux, intitulé : *Registre de Philippe-Auguste.* Il est mort au milieu du siècle passé.

ROULLARD, (Antoine) de Lyon, publia en 1584 les *Facétieux devis de 106 Nouvelles.*

ROUQUET, (N**) peintre en émail, né à Genève, mort en 1758, est connu par l'*Etat des Arts en Angleterre*, 1755, in-12.

ROURIK, pirate de la mer Baltique, aborda avec ses compagnons chez les Russes, et leur apporta la paix et la servitude. Il bâtit la ville de Ladoga qu'il quitta ensuite pour se fixer à Novogorod, qu'il fortifia d'un rempart de terre et de bois. *Rourik* dompta plusieurs fois ses sujets rebelles, et tua de sa propre main *Vadim* leur chef. Non content d'avoir vu tomber sous ses coups un grand nombre de Russes, il livra à l'échafaud tous ceux dont il craignit encore les mouvemens. Il mourut en 879, après un règne de 17 ans, ne laissant qu'un fils en bas âge nommé *Igor*.

* III. ROUSSEAU, (Jean-Jacques) naquit à Genève le 28 juin 1712 d'un horloger. Il en coûta la vie à sa mère, et *sa naissance*, dit-il, *fut le premier de ses malheurs*. Il fut long-temps foible et languissant; mais son corps se fortifiant peu à peu, son esprit ne tarda pas donner les plus heureuses espérances. Son père, citoyen de Genève, étoit un artiste instruit, qui à côté des instrumens de son art, avoit un *Plutarque* et un *Tacite*. Ces livres furent de bonne heure familiers au jeune *Rousseau*, et il montra dès son enfance un esprit penseur et un caractère bouillant. Une étourderie de jeune homme lui fit abandonner la maison paternelle. *Se trouvant fugitif en pays étranger, sans ressource, il changea*, dit-il, *de religion pour avoir du pain*. L'évêque d'Anneci, (*Bernex*) auquel il avoit demandé un asile, chargea de son éducation une dame ingénieuse et aimable, (Mad. de *Warens*) qui avoit abandonné en 1726, une partie de ses biens et la religion Protestante pour rentrer dans le sein de l'Eglise. Cette dame généreuse servit de mère, d'amie et d'amante au nouveau prosélyte, qui ne cessa de se regarder comme son fils et comme un fils chéri. La nécessité de se procurer un état et peut-être l'inconstance, obligèrent *Rousseau* de quitter souvent cette tendre mère. Il avoit des talens supérieurs pour la musique; l'abbé *Blanchard* lui faisoit espérer une place à la chapelle du roi; ce projet manqua, et il fut obligé d'enseigner la musique à Chambéri. Ayant enfin quitté cette ville en 1741, il vint à Paris, et y fut long-temps dans une situation gênée. « *Tout est cher ici*, écrivoit-il, en 1753, *et sur-tout le Pain.* » Quel mot! et à quoi le génie peut-il être réduit! Il commença cependant, en 1743, de sortir de l'obscurité où il avoit été enséveli jusqu'alors. Ses amis le placèrent auprès de M. *de Montaigu* ambassadeur de France à Venise. Son caractère avoit toujours été, comme il l'avoue lui-même, *une orgueilleuse misanthropie, et une certaine aigreur contre les Riches et les Heureux de ce monde.* La mésintelligence se mit bientôt entre l'ambassadeur et son secrétaire. De retour à Paris, la place de commis qu'il obtint chez un fermier général, homme d'esprit, (M. *Dupin*) lui donna quelque aisance, et il s'en servit pour aider Mad. *de Warens* sa bienfaictrice. Enfin, l'année 1750 fut l'époque de sa première apparition sur la scène littéraire. L'académie de Dijon avoit proposé

cette question : *Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les Mœurs ? Rousseau* voulut d'abord soutenir l'affirmative. *C'est le Pont-aux-ânes*, lui dit *Diderot* alors son ami; *prenez la négative, et je vous promets le plus grand succès*. En effet, son Discours contre les sciences parut le mieux écrit, le plus profondément pensé; et l'académie le couronna. On n'a jamais soutenu un paradoxe avec plus d'éloquence : ce paradoxe n'étoit pas nouveau, (*Voyez* VII. Agrippa) mais l'auteur lui donna les graces de la nouveauté, en employant toutes les ressources du savoir et du génie. Plusieurs adversaires se présentèrent pour attaquer son opinion; *Voyez* Bordes. *Rousseau* se défendit, et de dispute en dispute il se trouva engagé dans la redoutable carrière des lettres, presque sans y avoir pensé. Il perdit dès-lors en bonheur, ce qu'il avoit gagné en célébrité. Son *Discours sur les causes de l'inégalité parmi les Hommes et sur l'origine des Sociétés*, plein de maximes hardies et d'idées bizarres, fut fait pour prouver que les hommes sont égaux; qu'ils étoient nés pour vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant. L'auteur panégyriste éternel de l'homme sauvage, déprime trop l'homme social. Mais si son système est faux, les couleurs dont il l'embellit sont bien brillantes. Ce *Discours*, et sur-tout la *Dédicace* de ce Discours à la république de Genève, sont des chefs-d'œuvre d'une éloquence dont les anciens seuls nous avoient donné l'idée. Il s'étoit rendu dans sa patrie où il offrit ce discours aux magistrats, et où il fut réintégré dans ses droits de citoyen, après avoir abjuré la religion Catholique. Mais à peine avoit-il renoncé aux dogmes de l'Eglise Romaine, qu'il alla vivre dans un pays où on les professoit. Il se retira en France, vécut quelque temps à Paris; enfin il alla s'ensévelir dans la solitude, pour échapper à la critique et pour se livrer au régime qu'exigeoit une strangurie dont il étoit tourmenté. C'est une époque importante dans l'histoire de sa vie, parce qu'on lui doit peut-être les ouvrages les plus éloquens qu'il ait composés. Sa *Lettre à M. d'Alembert* sur le projet d'établir un Théâtre à Genève, écrite dans cette solitude et publiée en 1758, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Cette Lettre si intéressante pour les mœurs en général et pour la république de Genève en particulier, fut la première source de la haine que *Voltaire* lui voua et des injures dont il ne cessa de l'accabler. *Rousseau* tâchoit de paroître peu sensible à ces outrages; mais dans le fonds du cœur il auroit desiré de n'être point brouillé avec un homme qui distribuoit les réputations. « Si M. *de Voltaire*, écrivoit-il à un de ses amis, revient sincèrement, j'ai déjà les bras ouverts : car de toutes les vertus chrétiennes l'oubli des injures est celle qui me coûte le moins. Point d'avances, ce seroit une lâcheté : mais comptez que je serai toujours prêt à répondre aux siennes d'une manière dont il sera content. » Ce qu'on trouvoit de singulier dans sa lettre à *d'Alembert*, c'est que cet ennemi des spectacles avoit fait imprimer une Comédie, et

qu'il avoit donné en 1752 au théâtre une Pastorale dont il fit la poésie et la musique, l'une et l'autre remplies de sentiment et de graces. (*Voyez* III. GAUTHIER.) Le *Devin du Village*, c'est le titre de cette Pastorale, respire la naïveté et la simplicité champêtres. Ce qui rend cet ouvrage vraiment cher aux gens de goût, c'est le parfait accord des paroles et de la musique; c'est l'étroite liaison des parties qui le composent; c'est l'ensemble exact du tout. Le musicien a parlé, pensé, senti comme le poëte. Tout y est agréable, intéressant, et fort supérieur aux lieux communs, doucereux et insipides de nos petits drames à la mode. Son *Dictionnaire de Musique* offre plusieurs articles excellens, et quelques-uns remplis d'inexactitudes. « Cet ouvrage, dit *la Borde* dans son *Essai sur la Musique*, auroit besoin d'être refondu, pour épargner bien des peines à ceux qui voudront l'étudier, et les empêcher d'adopter des erreurs, d'autant plus difficiles à éviter que le style séduisant de *Rousseau* a l'art d'entraîner ses lecteurs. » On doit distinguer dans ce livre les articles qui ont rapport à la littérature; ils sont traités avec l'agrément d'un très-bel esprit et la justesse d'un homme de goût. (*Voyez* BROSSARD *et* RAMEAU *à la fin.*) *Rousseau* avoit donné, peu de temps après le brillant succès du *Devin du Village*, une *Lettre sur la Musique Françoise*, ou plutôt contre la musique Françoise, écrite avec autant de liberté que de feu. Les partisans outrés de notre Opéra le traitèrent avec autant de fureur que s'il avoit conspiré contre l'État. Une foule d'enthousiastes imbécilles s'épuisa en clameurs. Il fut insulté, menacé, chansonné. Le fanatisme harmonique alla jusqu'à le pendre en effigie.... Le ton intéressant et tendre qui règne dons le *Devin du Village*, anime plusieurs Lettres de la *Nouvelle Héloïse*, 1761, six parties in-12. Ce roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite et l'ordonnance mauvaise, est, comme presque toutes les productions du génie, plein de beautés et de défauts. On desireroit plus de vérité dans les caractères, et plus de précision dans les détails. Les personnages se ressemblent presque tous, ainsi que leur style; et leur ton est guindé et exagéré. Quelques-unes de ces Lettres sont admirables, par la force, par la chaleur de l'expression, par cette effervescence de sentimens, par ce désordre d'idées qui caractérisent une passion portée à son comble. (*Voyez* I. PYGMALION, *et* PÉTRARQUE, *à la fin.*) Mais pourquoi une Lettre touchante est-elle si souvent suivie d'une digression froide ou d'une critique insipide, ou d'un paradoxe révoltant? Pourquoi se sent-on glacer tout-à-coup, après avoir été pénétré de tous les feux du sentiment? C'est qu'aucun des personnages n'est véritablement intéressant. Celui de *Saint-Preux* est foible, souvent forcé, et quelquefois moins occupé de ses amours que de la manie de moraliser ses lecteurs. *Julie* est un assemblage de tendresse et de piété, de grandeur d'ame et de coquetterie, de naturel et de pédantisme. *Wolmar* est un homme violent et presque hors de la nature. Enfin l'auteur a beau vouloir varier son ton et prendre celui de ses personnages, on sent que c'est un effort qu'il ne soutient pas long-temps; et tout

effort gêne l'auteur et refroidit le lecteur. C'est dans l'*Héloïse* sur-tout que paroît le malheureux talent de *Rousseau* de rendre tout problématique. De là ces raisonnemens en faveur et contre le duel, l'apologie du suicide et la condamnation de cette frénésie : la facilité à pallier le crime de l'adultère, et les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. De là tant de déclamations contre l'homme social, et tant de transports pour l'humanité : ces sorties violentes contre les philosophes, et cette manie à favoriser leurs sentimens. De là des sophismes spécieux contre l'existence de Dieu et des argumens invincibles contre les athées. De là des objections futiles contre la religion Chrétienne et des éloges sublimes de cette même religion. Lorsque la *Nouvelle Héloïse* parut, les sentimens furent partagés chez les gens de lettres, qui en admirant divers morceaux de passion et de philosophie répandus dans ce roman, ne virent dans le total du livre qu'un ouvrage indigeste. Mais les gens du monde et les femmes surtout le dévorèrent avec avidité et s'engouèrent du livre et de l'auteur. Ce qui lui rendit les femmes si favorables, fut la persuasion qu'il avoit écrit sa propre histoire, et qu'il étoit lui-même le héros de son roman. *Rousseau* favorisa cette idée, et cette petite ruse jointe à quelques autres, ne sert point à le disculper du charlatanisme dont ses ennemis et même quelquefois ses amis l'ont accusé. Emile fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïse*. On sait que ce roman moral, publié en 1762, en 4 vol. in-12, roule principalement sur l'éducation. *Rousseau* veut qu'on suive en tout la nature, et si son système s'éloigne en quelques endroits des idées reçues, il mérite à plusieurs égards d'être mis en pratique, et il l'a été avec quelques modifications nécessaires. Les préceptes de l'auteur sont exprimés avec cette force et cette noblesse d'un cœur rempli des grandes vérités de la morale. S'il n'a pas toujours été vertueux, personne au moins n'a mieux senti et n'a mieux fait sentir le prix de la vertu. Tout ce qu'il dit contre le luxe, contre les spectacles, contre les vices et les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de *Platon* et de *Tacite*. Son style est à lui. Il paroît pourtant quelquefois, par une sorte de rudesse et d'âpreté affectées, chercher à se rapprocher de celui de *Montaigne* dont il est grand admirateur, et dont il a rajeuni plusieurs sentimens et plusieurs expressions. Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'en voulant élever un jeune homme Chrétien, il a rempli son troisième volume d'objections contre le Christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Evangile et un portrait touchant de son divin Auteur. (*Voyez* l'article de Jésus-Christ dans ce Dictionnaire.) Mais les miracles, les prophéties qui établissent la mission, sont attaqués sans ménagement. L'auteur n'admettant que la religion naturelle, pèse tout à la balance de la raison, et cette raison trompeuse le jetta dans des écarts qui furent funestes à son repos. Il habitoit, depuis 1756, près de Montmorenci, et y vivoit en solitaire studieux. La source de son amour pour la retraite, fut, selon lui-même, «Cet indomptable esprit de *liberté*, que rien n'a pu vaincre, et devant lequel les honneurs, la for-

tune et la réputation ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de *liberté* me vient moins d'orgueil que de paresse; mais cette paresse est incroyable. Tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables. Un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle; on suit son cœur, et tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits: car tout bienfait exige reconnoissance, et je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnoissance est un devoir. Enfin l'espèce de bonheur qu'il me faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas.» Il eut ce bonheur dans sa solitude. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens Cyniques, il s'étoit retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la suite des richesses, et qui en pervertit l'usage. Il auroit été heureux dans cette retraite, s'il avoit pu oublier ce public qu'il affectoit de dédaigner; mais le desir d'une grande réputation aiguillonnoit son amour propre, et c'est ce desir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses dangereuses. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avoit donné le jour, il chercha un asile en Suisse, et le trouva dans la principauté de Neuchâtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le *Mandement* de l'archevêque de Paris qui avoit anathématisé ce livre. Il publia en 1763 une *Lettre*, où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence la plus vive et l'art le plus insidieux. Dans cette Lettre, il se peint comme *plus ardent qu'éclairé dans ses recherches, mais sincère en tout, même contre lui; simple et bon, mais sensible et foible: faisant souvent le mal, et toujours aimant le bien; lié par l'amitié et jamais par les choses, et tenant plus à ses sentimens qu'à ses intérêts; n'exigeant rien des hommes et n'en voulant point dépendre; ne cédant pas plus à leurs préjugés qu'à leur volonté, et gardant la sienne aussi libre que sa raison: raisonnant sur la Religion, sans libertinage: n'aimant ni l'impiété ni le fanatisme; mais haïssant les intolérans encore plus que les esprits forts*, etc. etc. On verra par la suite de cet article, quelles restrictions il faut mettre à ce portrait.... Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après; mais ce livre bien moins éloquent, et surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats et les pasteurs de Genève, irrita les ministres Protestans sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise Romaine. *Rousseau* avoit abandonné solennellement cette dernière religion en 1753, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il étoit résolu alors de venir vivre en France dans un pays Catholique. Les pasteurs Protestans ne lui surent aucun gré de ce changement; et la protection du roi de Prusse à qui appartient la principauté de Neuchâtel, ne put le soustraire aux

tracasseries que le pasteur de Moutiers-Travers village où il s'étoit retiré, lui suscita. Il prêcha contre *Rousseau*, et ses Sermons produisirent une fermentation dans la populace. La nuit du 6 au 7 septembre 1765, quelques fanatiques échauffés par le vin et les clameurs des ministres, lancèrent des cailloux contre les fenêtres du philosophe Genevois, qui craignant de nouvelles insultes, chercha en vain un asile dans le canton de Berne. Ce canton allié de la république de Genève, ne voulut point souffrir dans son territoire un homme que cette république avoit proscrit. Sa santé délabrée et l'approche de l'hiver, ne purent fléchir ces austères Spartiates. En vain, pour les rassurer contre la contagion de ses systèmes, il les supplia de le renfermer dans une prison, pour qu'il pût attendre le printemps; cette grace lui fut refusée. Contraint de se mettre en route au commencement d'une saison très-rigoureuse, il arriva dans un état misérable à Strasbourg. Le maréchal *de Contades* qui y commandoit, lui procura tous les soulagemens qu'il pouvoit espérer d'un seigneur généreux et d'un homme compatissant. Il attendit tranquillement le beau temps pour passer à Paris où étoit alors le célèbre *Hume* qui devoit l'emmener avec lui en Angleterre. Après avoir fait quelque séjour dans la capitale, *Rousseau* partit effectivement pour Londres en 1766. *Hume* touché de sa situation et de ses malheurs, lui procura un établissement très-agréable à la campagne. Mais le philosophe de Genève ne se plut pas long-temps dans sa nouvelle retraite. Il n'avoit pas fait sur les Anglois la même sensation que sur les Parisiens. Son humeur libre, roide et mélancolique, n'étoit pas une singularité en Angleterre. Il ne parut bientôt qu'un homme ordinaire. On remplit les feuilles périodiques dont Londres est inondé, de satires contre lui. On fit imprimer surtout une Lettre prétendue du roi de Prusse à *Rousseau*, dans laquelle les principes et la conduite de ce nouveau *Diogène* étoient tournés en ridicule. *Rousseau* crut que c'étoit une conspiration de *Hume* et de quelques philosophes de Paris, contre sa gloire et son repos. Il lui écrivit une lettre de reproche, remplie d'expressions outrageantes. Il le regarda dès-lors comme un homme méchant et perfide, qui l'avoit attiré dans son pays pour l'immoler à la risée publique. Cette idée n'étoit vraisemblablement qu'une chimère nourrie par l'amour propre et l'inquiétude d'esprit. Il se peut que le philosophe Anglois eût dans ses politesses un ton un peu rebutant; mais il y a apparence que tous ses torts se bornèrent là. La santé délicate de *Rousseau* qui lui donnoit souvent de l'humeur, une imagination forte et sombre, une sensibilité trop exigeante, un caractère ombrageux joint à la vanité philosophique, et entretenu par les faux rapports de sa gouvernante qui avoit pris sur lui un empire singulier; tout cela put lui donner le change sur quelques procédés innocens de son bienfaicteur, et le rendre ingrat sans qu'il soupçonnât l'être. Cependant des conjectures souvent fausses, des vraisemblances quelquefois trompeuses n'autorisent jamais une ame honnête à se détacher d'un ami et d'un bienfaicteur; il lui faut des preuves,

et celles de *Rousseau* n'étoient certainement pas des démonstrations. Quoi qu'il en soit, le philosophe de Genève revint en France. En passant à Amiens il vit *Gresset*, qui le sonda sur ses malheurs et sur ses disputes ; il se contenta de lui répondre : *Vous avez eu l'art de faire parler un Perroquet ; mais vous ne sauriez faire parler un Ours.* Cependant les magistrats de cette ville voulurent lui envoyer le vin d'honneur ; il le refusa. Son imagination blessée s'obstinoit à ne voir dans ces attentions flatteuses que des respects dérisoires, tels que ceux qu'on prodiguoit à *Sancho* dans l'isle de *Barataria*. Il croyoit qu'une partie du public le regardoit comme *Lazarille de Tormes* qui, attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau, étoit promené de ville en ville comme un monstre marin fait pour divertir la multitude. Ces idées fausses et bizarres ne l'empêchèrent pas de soupirer après le séjour de Paris, où certainement il étoit plus en spectacle que par-tout ailleurs. Le premier juillet 1770, *Rousseau* parut pour la première fois au café de la Régence en habit ordinaire ; car il s'étoit habillé pendant quelque temps en Arménien. La foule qui l'environnoit lui prodigua ses applaudissemens. « Il est singulier, dit M. *Sennebier*, de voir un homme aussi fier que lui, revenir dans le lieu même d'où il s'étoit élancé vers tant de lieux différens. Est-ce encore une des inconséquences de cet homme extraordinaire, d'avoir préféré pour son séjour la ville du monde dont il avoit dit le plus de mal ? » Il est aussi singulier qu'un homme décrété de prise de corps, voulût vivre d'une manière aussi publique dans le lieu de son décret. Ses protecteurs obtinrent qu'il y demeureroit, à condition qu'il n'écriroit ni sur les matières de la religion, ni sur celles du gouvernement : il tint parole, car il n'écrivit pas du tout. Il se contenta de vivre en philosophe paisible, borné à la société de quelques amis sûrs, fuyant celle des grands, paroissant détrompé de toutes les illusions, et n'affichant dans les derniers temps de sa vie ni la philosophie ni le bel esprit. *Rousseau* mourut d'apoplexie à Ermenonville, possession de M. *de Girardin*, à dix lieues de Paris, le 2 juillet 1778, à 66 ans. Cet homme généreux lui a élevé un monument fort simple dans l'isle des Peupliers qui fait partie de ses beaux jardins. On lit sur son tombeau ces épitaphes :

« ICI REPOSE
L'HOMME DE LA NATURE
ET DE LA VÉRITÉ !

VITAM IMPENDERE VERO.

C'étoit la devise du philosophe. Les curieux qui vont voir ce monument, y considèrent aussi la cabane du citoyen de Genève. On y lit au-dessus de la porte ces mots qui fourniroient matière à un livre : *Celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté....* *Rousseau* avoit épousé en 1769 pendant son séjour à Bourgoin en Dauphiné, Mlle *le Vasseur* sa gouvernante, femme sans graces et sans talens, qui avoit pris sur lui le plus grand empire. Elle lui rendit des services en santé et en maladie, et le suivit dans ses différentes émigrations à Montmorenci, à

Genève, à Berne, à Moutiers, à Neuchâtel, à Londres, à Brienne, à Bourgoin, à Paris et à Ermenonville. Mais comme si elle eût été jalouse de le posséder seule, elle repoussa de son cœur par des insinuations malignes, tous ceux qui parvenoient à lui plaire; et lorsque *Rousseau* ne les écartoit pas, elle les empêchoit de revenir par des refus constans et invincibles. Elle parvint d'autant plus facilement à jeter son époux dans des inconséquences de conduite, que son caractère étoit certainement original ainsi que ses opinions. La nature ne lui avoit peut-être donné que le germe de ce caractère, et l'art avoit vraisemblablement contribué à le lui rendre encore plus singulier. Il n'aimoit à ressembler à personne; et comme cette façon de penser et de vivre extraordinaire lui avoit fait un nom, il manifesta beaucoup trop une sorte de bizarrerie soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Semblable à l'ancien *Diogène*, il allioit la simplicité des mœurs avec tout l'orgueil du génie; et un grand fonds d'indolence joint à une extrême sensibilité, rendoit son caractère encore plus singulier. « Une ame paresseuse qui s'effraie de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère; et ces deux contraires composent pourtant le fonds du mien. La vie active n'a rien qui me tente: je consentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque chose malgré moi; et j'ai cent fois pensé, que je n'aurois pas mal vécu à la Bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là. J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir; mais ces efforts n'avoient jamais d'autre but que la retraite et le repos de ma vieillesse, et comme ils n'ont été que par secousses, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont servi d'un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. » Il exagéra souvent ses maux dans son esprit et dans l'esprit des autres. Il tâchoit sur-tout de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs et de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le pensoit, et quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il étoit d'ailleurs charitable, bienfaisant, sobre, juste, se contentant du pur nécessaire, et refusant les moyens qui lui auroient procuré ou des richesses ou des places. On ne peut l'accuser, comme tant d'autres sophistes, d'avoir souvent répété avec une emphase étudiée le mot de VERTU, sans en inspirer le sentiment. Quand il parle des devoirs de l'homme, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que nous nous devons à nous-mêmes, et de ce que nous devons à nos semblables; c'est avec une abondance, un charme, une force qui ne sauroient venir que du cœur. On disoit un jour à M. *de Buffon*: *Vous aviez dit et prouvé avant* J. J. Rousseau *que les Mères doivent nourrir leurs enfans.* — *Oui*, répondit cet illustre naturaliste, *nous l'avions tous dit; mais* Rousseau *seul le commande et se fait obéir.* Un autre académicien disoit *que les vertus de* Voltaire *étoient dans sa tête, et celles de* Jean-Jacques *dans son*

seur.... *Rousseau* s'étoit nourri de bonne heure de la lecture des anciens auteurs Grecs et Romains; et les vertus républicaines qui y sont peintes, le stoïcisme mâle des *Catons* et des *Brutus* le transportoient au-delà des bornes de la simple estime. Dominé par son imagination, il admiroit tout dans les anciens, et ne voyoit dans ses contemporains que des esprits affoiblis et des corps dégénérés. Ses idées sur la politique étoient quelquefois aussi extraordinaires que ses paradoxes sur la religion. Son *Contrat social* que *Voltaire* appeloit le *Contrat insocial*, a été regardé cependant par quelques penseurs comme plein d'idées lumineuses sur les différens gouvernemens, et le plus grand effort de son génie. D'autres le trouvent rempli de contradictions, d'erreurs et de traits dignes d'un pinceau cynique, obscur, mal digéré, et peu digne de sa plume brillante. Ce dernier jugement est beaucoup trop sévère; et sans adopter toutes les idées du *Contrat social* dont quelques-unes sont dangereuses, nous pouvons assurer que tous les auteurs politiques qui ont écrit depuis *Rousseau* l'ont médité, consulté, commenté, et quelquefois dénaturé. On a encore de lui quelques autres petits ouvrages qu'on trouve dans le recueil de ses Œuvres, dont on a donné une nouvelle édition en trente-trois vol. in-8° et in-12, en y comprenant un supplément assez inutile, en six volumes. On a recueilli les vérités les plus utiles et les plus importantes de cette collection dans ses *Pensées*, vol. in-12, où l'on a fait disparoître le sophiste hardi et l'auteur impie, pour n'offrir que l'écrivain éloquent et le moraliste penseur. Ce n'est qu'après la mort de *Rousseau* qu'on a publié ses *Confessions* en douze livres. Dans l'avant-propos de ces Mémoires pleins de portraits bien frappés et écrits avec chaleur, avec énergie et quelquefois avec grace, « il s'annonce, dit M. *Palissot*, comme un misanthrope amer, qui se présente audacieusement sur les ruines du monde pour déclarer au genre humain qu'il suppose assemblé sur ces ruines, que dans cette foule innombrable aucun d'eux n'oseroit dire : *Je fus meilleur que cet homme-là*. Cette affectation de se voir seul dans l'univers et de rapporter continuellement tout à soi, pourroit paroître à quelques esprits difficiles, un fanatisme d'orgueil dont on n'avoit point vu d'exemple, du moins depuis *Cardan*. » Mais ce n'est pas le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur des *Confessions*. On voit avec peine que sous prétexte d'être sincère, il déshonore la mémoire de Madame *de Warens* sa bienfaictrice. Il y a des personnalités non moins odieuses contre des hommes obscurs ou célèbres, qu'il auroit fallu supprimer en tout ou en partie. Aussi une femme d'esprit disoit-elle que *Rousseau* auroit eu une plus grande réputation de vertu, *s'il étoit mort sans confession*. Quels motifs purent porter *Rousseau* à dévoiler ainsi sa propre honte et celle des autres! *Marmontel* l'explique très-bien : « L'un des plus misérables travers, dit-il, et des plus indignes manéges de l'amour propre c'est d'affecter, en parlant de soi, une sincérité cynique; soit pour faire dire qu'on a osé ce que nul autre n'avoit osé encore; soit pour accréditer par quelques aveux hu-

miliens, les éloges qu'on se réserve et par lesquels on se dédommage ; soit pour s'autoriser à dire impudemment d'autrui encore plus de mal que de soi-même. Observez attentivement celui qui emploie cet artifice : vous verrez que dans ses principes, il attache peu d'importance à ces fautes dont il s'accuse. Il les attribue à des qualités dont il s'applaudit. En les avouant, il les environne de circonstances qui les colorent. Il les rejette sur un âge ou sur quelque situation qui sollicite l'indulgence. Il se garde bien de confesser de même des torts plus graves ou des vices plus odieux. En feignant de s'arracher le voile, il ne fait que le soulever adroitement et par un coin ; et après avoir exercé sur lui-même une sévérité hypocrite, il en prend droit de ne rien ménager, de révéler, de publier les confidences les plus intimes ; de trahir les secrets les plus inviolables de l'amour et de l'amitié ; de percer même ses bienfaicteurs des traits de la satire et de la calomnie. Le résultat de ses aveux sera qu'il est encore ce qu'il y a de meilleur au monde. Il n'y a point de succès plus assurés que celui d'un pareil ouvrage ; mais il ne laissera pas d'être une tache ineffaçable pour son auteur. » M. *Sennebier*, auteur de l'*Histoire Littéraire de Genève*, pense à peu près comme *Marmontel*. « Ses *Confessions*, dit-il, me paroissent un livre très-dangereux, et peignent *Rousseau* avec des couleurs qu'on n'auroit jamais osé lui appliquer. Les analyses fines qu'on y trouve de quelques sentimens, l'anatomie délicate qu'il y fait de quelques actions, ne sauroient voiler les faits horribles qu'on y apprend, et les médisances éternelles qu'elles renferment. » Il est certain que si *Rousseau* a peint fidellement plusieurs de ses personnages, il en a vu d'autres à travers les nuages que formoient dans son esprit ses éternels soupçons. Il croyoit penser juste et dire vrai ; mais la chose la plus simple, dit *Servant*, distillée par cette tête ardente et ombrageuse, pouvoit devenir du poison. Dans ce que *Rousseau* dit de lui-même, il fait des aveux qui prouvent certainement qu'il y a eu des hommes meilleurs que lui. Dans ce qu'il dit des autres, il nuit aux mœurs publiques, et par les turpitudes qu'il révèle, et par la manière dont il les allie quelquefois avec des vertus ; car *Rousseau* ne peint pas toujours en laid les auteurs qu'il produit avec lui sur la scène. Quelques-uns n'y paroissent qu'en beau, tels que le prince *de Conti*, le maréchal *de Luxembourg*, *de Malesherbes*, milord *Maréchal*, *de Saint-Lambert* ; mais en général la prévention, la méfiance ont noirci les couleurs de ses autres portraits, sur-tout dans les six derniers livres. C'est sur-tout contre les gens de lettres qu'il exhale ses plaintes les plus fréquentes et les plus amères, quoique parmi eux quelques-uns l'eussent aimé, et d'autres l'eussent servi. Les autres écrits qu'on trouve dans la nouvelle édition de ses Œuvres, sont : I. Les *Rêveries du Promeneur Solitaire*, journal de ses pensées pendant ses promenades vers la fin de sa vie. Il y avoue qu'il a mieux aimé envoyer ses enfans (il en avoit eu cinq de sa gouvernante) dans les asiles destinés aux orphelins, que de se charger de leur nourriture et de leur éducation ; et il tâche de pallier cette faute que

rien ne sauroit excuser. II. *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*, qui renferment des conseils utiles pour le gouvernement de ce royaume et même de quelques autres états. III. *Les Aventures de milord Edouard*, roman qui est une espèce de suite de la *Nouvelle Héloïse*. IV. Divers *Mémoires* et *Pièces* fugitives, avec un grand nombre de *Lettres* dont quelques-unes sont très-longues et écrites avec trop d'apprêt, mais qui offrent des morceaux éloquens et profondément pensés. V. *Emile et Sophie* ou *les Solitaires*. VI. *Le Lévite d'Ephraïm*, poëme en prose en quatre chants, d'un coloris frais et charmant, et d'une simplicité vraiment antique. VII. *Lettres à Sara*. VIII. Un *Opéra* et une *Comédie*. IX. Des Traductions du premier livre de l'Histoire de *Tacite*, de l'épisode d'*Olinde et Sophronie*, tirée *du Tasse*. X. *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Si quelque chose, suivant un écrivain, peut faire sentir combien cet homme a été malheureux par l'imagination et le caractère, c'est assurément cette production, la plus étrange peut-être qui existe, et la plus honteuse pour l'esprit humain : c'est l'ouvrage d'un délire complet. Il est bien extraordinaire, il faut l'avouer, de voir un homme tel que *Rousseau*, se persuader pendant quinze ans, comme on le voit par ce dialogue, que la *France*, l'*Europe*, la *Terre entière* sont liguées contre sa personne ; qu'*il y a une conspiration universelle tramée par toute une génération*, un *complot*, un *mystère qui tient du prodige*, *que tout est conjuré contre lui*, *depuis le gouvernement jusqu'à la canaille*. L'auteur écrit sérieusement que tout le monde a ordre de ne pas lui répondre s'il fait une question ; que s'il veut trouver dans Paris un livre ou un almanach, le livre et l'almanach disparoissent ; que s'il veut traverser la Seine, les bateliers ont ordre de ne point le passer, etc. etc. A travers cette démence, on voit la double prétention, dont l'une semble incompatible avec l'autre, de fuir les hommes et d'en être recherché. On voit une tête malade qui se remplit de fantômes pour les combattre : et cette maladie est un amour propre excessif et si déplorable, que jamais peut-être il n'y eut un exemple pareil. On trouve dans ces différens écrits posthumes, comme dans tous ceux de *Rousseau*, des choses admirables et quelques-unes d'utiles ; mais on y trouve aussi des contradictions, des paradoxes et des idées peu favorables à la religion. Dans ses *Lettres* sur-tout on voit un homme aigri par ses malheurs qu'il n'attribuoit jamais à lui-même, soupçonnant tous ceux qui l'environnoient, se disant, se croyant un agneau parmi des loups ; en un mot aussi semblable à *Pascal* par la vigueur de son génie, que par la manie de voir sans cesse un précipice à ses côtés. C'est la réflexion de *Servant* qui l'avoit connu, servi, caressé dans le séjour qu'il fit à Grenoble en 1768. Ce magistrat ayant été très à portée d'observer son caractère, doit d'autant plus en être cru, qu'il ne fit cet examen ni par haine, ni par envie ; ni par ressentiment ; mais par l'intérêt que lui inspiroit un philosophe qu'il aimoit et qu'il admiroit. Les Œuvres de *Rousseau* sont devenues dans ces derniers temps, l'évangile de la révolu-

tion Françoise. On a souvent méconnu ses principes; plus souvent encore on les a outrés. *Fabre d'Eglantine* lui a consacré cette inscription : « *A Jean-Jacques Rousseau*, né citoyen de Genève en 1712; et depuis par une noble abdication de ce titre, devenu cosmopolite ; le plus éloquent, le plus parfait écrivain du monde connu, ancien et moderne; philosophe persécuté par les soi-disant tels; ami de la vérité, apôtre de la vertu, restaurateur des droits et des plaisirs de l'enfance; religieux dans la simplicite de l'Évangile et de son cœur, cynique envers les vices, envers la fausseté du siècle; patient dans l'adversité; admirable dans la pauvreté; bon homme devant les grands; d'un esprit pacifique, d'une ame sensible et ardente; politique lumineux et profond; implacable ennemi de l'oppression et de la tyrannie; républicain comme *Caton*, citoyen comme *Aristide*; amant de la Nature, ingénieux dans la culture des sciences, surtout dans celle de la musique, doux dans la société privée; enfin pur d'ame, d'esprit et de cœur, et digne d'une meilleure race d'hommes. » Les *Œuvres* de *Rousseau* forment dix-sept vol. in-4.° L'une des plus agréables éditions de cet écrivain est celle faite à Paris par *Poinçot*, mais elle n'est pas achevée.

IV. ROUSSEAU, (L'abbé) d'abord capucin, étudia la médecine et la chimie, espérant que ces deux sciences lui seroient utiles dans les missions du Levant auxquelles il se destinoit. *Colbert* le logea au Louvre, pour qu'il eût plus de facilité à préparer ses remèdes. Tout Paris le consulta, et il fut connu long-temps sous le nom de *Capucin du Louvre*. Dès qu'il eût fait une petite fortune, il passa dans l'ordre de Cluni, et exerça la médecine sous le nom d'abbé *Rousseau*. On prétend qu'il fut le martyr de sa charlatanerie, et qu'il aima mieux mourir que de se laisser saigner. Son frère publia après sa mort ses *Remèdes et Secrets éprouvés*, Paris, 1697, in-12. Parmi beaucoup de choses fausses et dangereuses, on trouve dans ce livre un petit nombre de bonnes recettes, dont quelques-unes ont été reproduites depuis peu comme des découvertes.

V. ROUSSEAU, (Pierre) né à Toulouse, mort au mois de novembre 1785, suivit d'abord la carrière dramatique, et donna à divers théâtres *le Berceau*, le *Faux Pas*, la *Coquette sans le savoir*, la *Rivale suivante*, l'*Année merveilleuse*, la *Ruse inutile*, l'*Etourdi corrigé*, l'*Esprit du Jour*; les *Méprises*, comédies qui n'eurent qu'un succès éphémère; et la *Mort de Bucéphale*, tragédie burlesque qui réussit. Une entreprise plus lucrative pour *Rousseau* fut le *Journal Encyclopédique* qu'il établit en 1756, et qui lui procura une fortune considérable.

III. ROUSSEL, (Pierre) né à Ax dans l'ancien diocèse de Pamiers, mort à Châteaudun, à l'âge de 60 ans, en vendémiaire an XI, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, et vint de bonne heure produire ses talens dans la capitale. Il se livra plus à l'étude de la science qu'à la pratique de son art. Il fut l'élève du célèbre *Bordeu*, et comme lui il s'attacha plus que ne le font les praticiens ordinaires au moral de la médecine qui a tant d'in-

fluence sur le physique. Les observations que renferme son *Système physique et moral de la Femme*, 1777, in-12, sont d'un philosophe, et le style d'un écrivain sage et d'un homme sensible. L'auteur tâche de prouver que les femmes ont dans le tempérament beaucoup de rapports avec les enfans, et par conséquent la même vivacité et la même inconstance dans les goûts, la même mobilité d'humeur, la même promptitude à desirer et à se dégoûter, à s'affliger et à se consoler, etc. etc. « L'auteur, dit *la Harpe* dans sa correspondance littéraire, écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses observations sont d'un vrai philosophe, et son style est à la fois d'un écrivain sage et d'un homme sensible. Quoique le fond de son ouvrage soit nécessairement un peu scientifique, il se fait lire par-tout avec agrément. » Il a laissé, dit-on, un *Système physique et moral de l'Homme*, ou du moins des matériaux pour cet ouvrage; car une disposition mélancolique et trop d'indifférence pour la gloire littéraire le retardoient dans tous ses travaux. Ses talens et ses lumières recevoient un nouveau prix de la bonté de son cœur et de l'aimable simplicité de son caractère. On a encore de lui l'*Eloge de Bordeu* qui parut en 1772, et qui a été réimprimé à la tête de l'ouvrage de ce médecin célèbre sur les maladies chroniques : dans cet écrit l'élève se montre digne de son maître. On lui doit encore différens *Mémoires* répandus dans les *Journaux littéraires*, et dont le recueil formeroit une collection agréable et utile. M. *Blin de Sainmore* a consacré une épître très-agréable à l'éloge de *Roussel*, qui avoit arraché son épouse aux dangers d'une maladie grave.

IV. ROUSSEL, (Joseph) né à Bagnol, suivit la profession du barreau avec succès, et a publié les ouvrages suivans : I. *Instruction* pour les seigneurs et leurs gens d'affaires, 1770, in-12. II. L'*Agenda* ou *Manuel des gens d'affaires*, 1772, in-12. Il est mort dans le Languedoc en 1778.

V. ROUSSEL, (H. F. A.) médecin, né dans les environs de Domfront en Normandie, mort depuis quelques années, a publié un *Traité* latin sur les diverses espèces de dartres, leurs causes et leur curation, 1769, in-8°; des recherches sur la petite vérole, 1781, in-8°, et plusieurs autres écrits sur la médecine. — Son compatriote *Roussel de Berardière* avocat, remporta le prix de l'académie de Mantoue en 1773, et a publié en outre plusieurs dissertations dont l'une a pour objet la réforme du code criminel. Il est mort pendant la révolution.

ROUSSELAT, (Gilles) graveur Parisien, né en 1614, mort en 1686, a gravé d'après *Raphaël*, *le Titien*, *le Dominiquin*, *le Guide*.

ROUSSELOT, (N**) chirurgien, est auteur de nouvelles *Observations* sur le traitement des cors, 1762, in-12. On lui doit encore *Toilette des pieds*, avec une *Dissertation* sur le traitement des cancers, 1769, in-12. Il est mort le 6 mai 1772.

ROUTH, (Bernard) jésuite, né en Irlande le 11 février 1695, vint en France, travailla long-

temps aux Mémoires de Trévoux, et se retira après la destruction de sa Société à Mons où il mourut le 18 janvier 1768. On lui doit des *Lettres* sur les *Voyages de Cyrus*, le *Paradis Perdu*, le roman de *Séthos*; des *Recherches* sur la manière d'inhumer chez les anciens, et le dernier volume de l'*Histoire Romaine* de *Catrou* et *Rouillé*.

I. ROUVIÈRE, (Armand de) avocat au parlement d'Aix, mort au milieu du 17[e] siècle, est auteur d'un *Traité sur les dots et testamens mutuels*, 1637, deux vol. in-12, et d'un autre sur la *Révocation des Donations*, 1638, in-4.°

II. ROUVIÈRE D'EYSATTIER, (Charles-Vincent Auguste de la) né à Aix le 20 janvier 1712, mort depuis quelques années, fut un agriculteur instruit et un homme bienfaisant et vertueux. Il a publié un *Mémoire* sur une espèce de chenilles qui produisent de la soie, 1762, in-8.°

ROWLEY, (Thomas) Anglois et moine du 15[e] siècle, s'éleva au-dessus des connoissances de son temps, et charma les loisirs de sa solitude par des vers agréables et pleins d'une douce mélancolie. Sa Ballade du *Pélerin* a été traduite dans le Journal encyclopédique de novembre 1784.

ROUX, (Le) *Voyez* LE-ROUX.

VIII. ROY, (Henri-Marie le) curé de St-Herbland de Rouen, mourut en cette ville en juin 1779. Il avoit prêché devant le roi avec succès, et a mérité par ses vertus l'éloge qu'a fait de lui M. *Hamel*, dans un recueil de l'académie de la *Conception*. On a de lui : I. Les *Oraisons funèbres de Jacques II* et de *Marie Lecsinzka*. II. Un *Eloge* abrégé de *Louis XV*, 1774, in-12. III. Le *Paradis perdu* de *Milton*, traduit en vers françois, 1776, deux vol. L'auteur étoit meilleur orateur que poëte.

IX. ROY, (Charles le) médecin, né à Paris le 12 février 1726, mort le 12 décembre 1779, a publié des *Mélanges de Physique et de Médecine*, 1771, deux vol. in-8.°

X. ROY, (l'abbé Chrétien le) né à Sédan, mort au collége du cardinal *le Moine* à Paris où il étoit professeur d'éloquence, le 11 mai 1780, a publié : I. *Lettre sur l'Education du collége de Sorrèze*. II. *Lettre en faveur du même Collége*. III. *Lettre en faveur du Commerce*. IV. *Discours* latin sur ce sujet, *Quantùm litteris debeat virtus*, 1751, in-4.° Il y combat les assertions de *J. J. Rousseau*.

XI. ROY, (Pierre le) horloger célèbre, mort le 25 août 1785, étoit fils de *Julien*, et perfectionna comme ce dernier l'horlogerie. Ses montres marines remarquables par leur simplicité et leur précision, lui obtinrent le prix de l'académie des Sciences. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Mémoires pour les Horlogers de Paris*, 1750, in-4.° II. *Etrennes Chronométriques*, 1758. III. *Exposé des travaux de MM. Harrisson et le Roy, dans la recherche des longitudes en mer*, 1768, in-4.° IV. *Précis des recherches pour la détermination des longitudes par la mesure artificielle du temps*, 1773, in-4.° V. *Lettre* à M. *de Marivetz*, 1785, in-8.°

XII. ROY DE MONTFLABERT, (Pierre-Nicolas le) né à Coulommiers, devint l'un des jurés les plus sanguinaires du tribunal révolutionnaire de Paris sous *Robespierre*. Il vota constamment la mort de tous les accusés, quoiqu'il fût sourd et qu'il lui fût impossible d'entendre leurs défenses et les dépositions. Il avoit pris le surnom de *Dix-Août* comme un témoignage de son amour pour la république. Ce scélérat fut condamné à mort comme complice de *Fouquier-Tinville*, le 7 mai 1795, à l'âge de 52 ans.

XIII. ROY, (Julien-David le) fils du célèbre horloger du même nom, devint membre de l'Institut national et de celui de Bologne, s'attacha à l'architecture et en professa les principes avec distinction. Il avoit voyagé avec fruit, et il publia ses recherches dans divers ouvrages d'érudition, estimés. Les principaux sont : I. *Ruines des plus beaux Monumens de la Grèce*, 1758, in-folio. On en a donné une seconde édition en 1769. Cet ouvrage fit recevoir son auteur à l'académie des Inscriptions. II. *Histoire de la disposition et des formes différentes des Temples des Chrétiens*, 1764, in-8.° III. *Observations sur les Edifices des anciens peuples*, 1767, in-8.° IV. *De la Marine des anciens peuples*, 1777, in-8.° *Le Roy* la considéra sous tous les rapports, et chercha à perfectionner la marine moderne en lui comparant celles des Grecs et des Romains. V. *Les Navires des Anciens, considérés par rapport à leurs voiles et à l'usage qu'on en pourroit faire*, 1783, in-8.° VI. *Recherches sur le Vaisseau long des Anciens, sur les voiles latines et sur les moyens de diminuer les dangers que courent les navigateurs*, 1785, in-8.° VII. *Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mâture dans les Pyrénées*, 1796, in-4.° *Le Roy* tenta long-temps de construire sur la Seine des bateaux immersibles ; ses essais restèrent infructueux. Sa modestie, son zèle pour le progrès des arts, sa bienfaisance toujours active, laissent de lui un souvenir honoré. Il est mort à Paris à la fin de janvier 1803, âgé de 75 ans, et frappé d'apoplexie. Les architectes ses confrères en accompagnant son convoi, voulurent eux-mêmes creuser la tombe de l'homme savant et vertueux qu'elle renferme.

ROY, (Le) *Voyez* GOMBERVILLE *et* LOBINEAU.

II. ROYER DE LA TOURNERIE, (Étienne) avocat de Normandie, né le 30 janvier 1730 et mort depuis la révolution, a publié en 1760 un nouveau *Commentaire* de la coutume de Normandie, deux vol. in-12 ; et un *Traité des Fiefs*, 1763, in-12.

ROYOU, (N. abbé) chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, né avec de l'éloquence, mais avec un caractère bouillant et amer, s'attacha à la critique qui convenoit à son goût, et se fit journaliste. Il travailla d'abord à l'*Année Littéraire*, et ensuite au *Journal de Monsieur*, qui renferme plusieurs extraits remarquables par la finesse des observations. Ce Journal commencé en 1778 finit en 1783. Celui intitulé l'*Ami du Roi*, qui parut dès l'origine de la révolution, lui attira beaucoup d'ennemis par les sar-

casmes qu'il y lança contre les chefs du parti populaire et le courage qu'il montra à combattre les innovations. Bientôt il fut dénoncé comme rebelle. Le peuple s'attroupa devant sa maison et menaça de l'immoler. *Royou* obligé de se cacher, ne sortit plus de l'asile secret qu'il s'étoit choisi, et y mourut le 8 juillet 1792. Outre les journaux dont il fut le principal rédacteur, on lui doit : I. *Le Monde de verre réduit en poudre*, 1780, in-12. C'est une critique ingénieuse de l'hypothèse de *Buffon* sur les époques de la nature. II. *Mémoire pour Mad. de Valory*, 1783. Celle-ci plaidoit contre l'avocat *Courtin*, et n'avoit trouvé dans le barreau aucun défenseur qui eût voulu se charger de sa cause contre un orateur renommé ; *Royou* l'embrassa, et attaqua avec véhémence dans cet écrit l'ordre des avocats. III. *Etrennes aux beaux Esprits*, 1785, in-12. Le style de cet écrivain est élégant, pressé et correct. Si son humeur étoit caustique et mordante, il n'en offrit pas moins souvent des preuves de la bonté et de la sensibilité de son cœur.

ROZÉE, (N.) née à Leyde en 1632, excella dans le paysage et le portrait. La première, elle employa au lieu de couleurs de petits flocons de soie, qu'elle a mélangés avec un art admirable. Ses tableaux sont d'un coloris éclatant et très-recherchés. Elle est morte en 1682.

ROZIER, (François) célèbre agronome, naquit à Lyon le 24 janvier 1734. Son père négociant mourut sans fortune, et son fils embrassa l'état ecclésiastique comme une ressource. A peine eut-il fini ses études, que son goût le porta à observer avec intérêt les travaux des champs. La nature est si féconde et si belle dans ceux du Lyonnois, qu'elle appela toutes les méditations du jeune *Rozier*. *Columelle*, *Varron*, *Olivier de Serres* devinrent ses auteurs favoris ; et pour approfondir la botanique, il prit pour guide *la Tourrette* son compatriote et son ami. *Bourgelat* créateur des Écoles vétérinaires, ayant été appelé pour établir celle d'Alfort, fit nommer *Rozier* directeur de l'École de Lyon. Celui-ci se livra dès-lors avec ardeur à l'étude de l'hippiatrique, de l'anatomie comparée et de la pathologie ; mais il ne garda pas long-temps sa place : il s'étoit brouillé avec *Bourgelat*, et ce dernier la lui fit ôter au moment où il s'en montroit le plus digne, en publiant, de concert avec *la Tourrette*, les *Démonstrations élémentaires de Botanique*, à l'usage des Écoles vétérinaires. Elles ont eu un grand nombre d'éditions. Dans le dénuement où *Rozier* se trouva, il se rendit à Paris, s'inquiétant peu de l'avenir et décidé à braver les contrariétés de la fortune pour l'asservir. Arrivé dans la capitale, il fit l'acquisition du Journal de Physique et d'Histoire naturelle, qui n'avoit entre les mains de son premier auteur *Gauthier d'Agoty*, qu'un succès médiocre, et il sut lui donner un grand degré d'intérêt. Sans être très-savant dans la partie à laquelle il se vouoit, il avoit classé avec ordre dans sa tête la notice des nouvelles découvertes en physique, en chimie, en histoire naturelle, en agriculture, et il joignit à cette connoissance un tact exquis pour discerner dans les mémoires qu'on lui adressoit les

vues neuves et les faits non connus. Cette habileté accrédita l'ouvrage et l'auteur. Celui-ci vit alors sa fortune se rétablir, les hommes puissans le protéger; et à la recommandation du roi de Pologne, il obtint un prieuré d'un revenu considérable. Ce fut alors que songeant à sa gloire, il se mit en devoir d'exécuter son projet favori, de donner un corps complet de doctrine rurale, en publiant son *Cours d'Agriculture*. Mais pour remplir ce but, sentant que le tumulte de la capitale étoit un obstacle au recueillement dont il avoit besoin, il eut le courage d'y briser totes ses habitudes pour se transporter à Beziers où il acheta un domaine. Là, livré à la vie active que demandent les travaux de la campagne, sous un climat doux et l'influence du plus beau ciel de la France, il s'occupa de la rédaction des grands traités qui forment son important ouvrage, en dix vol. in-4°, dont le dernier n'a paru qu'après la mort de l'auteur. *Rozier* y a joint à une théorie très-éclairée, une expérience étendue de la pratique de l'économie rurale. Instruit de tous les procédés, les ayant presque tous comparés, il les a analysés ou perfectionnés d'après ses propres essais. Ce *Cours* estimé, quoique trop chargé de détails étrangers à son principal objet, mérite qu'un agriculteur habile le réduise un jour à moins d'étendue, pour le rendre plus à portée de la plupart des cultivateurs. Sur la fin de sa vie, *Rozier* jugea que sa patrie pourroit lui offrir un asile aussi agréable que Beziers, et il ne se trompa pas. Il vint à Lyon en 1788. L'académie de cette ville s'empressa de l'admettre dans son sein, et le gouvernement de le charger de la direction de la pépinière de la généralité. A l'époque de la révolution, *Rozier* devint l'un de ses partisans sans en partager les excès. Pendant le siége de Lyon, une bombe tombant sur son lit lorsqu'il dormoit, enfouit les lambeaux de son corps dans les débris de l'appartement qu'il occupoit, le 29 septembre 1793. *Rozier* avoit alors 59 ans. Outre les écrits dont nous avons parlé, il a laissé : I. *Mémoire sur la manière la plus avantageuse de brûler et de distiller les vins, relativement à la quantité, à la qualité de l'eau de vie et à l'épargne des frais*, 1770, in-8.° Cet écrit remporta le prix de la société d'Agriculture de Limoges. II. *Mémoire sur la meilleure manière de faire les vins en Provence, soit pour l'usage, soit pour leur faire passer les mers*, 1772, in-8.° Il est plein d'observations de pratique, et écrit avec autant de précision que de facilité. III. *Traité sur la meilleure manière de cultiver la Navette et le Colsat*, 1774, in-8.° IV. *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, 1774, in-4.° V. *Nouvelles Tables* des articles contenus dans les Mémoires de l'académie des Sciences de Paris, depuis 1666–1770, 4 vol. in-4°; 1775–1776. Elle est exacte et utile. VI. *Vues économiques sur les Moulins et Pressoirs d'huile d'olive connus en France ou en Italie*, 1776, in-4.° VII. *De la fermentation des Vins, et de la meilleure manière de faire de l'Eau de vie*, Paris, 1777, in-8.° VIII. *Manuel du Jardinier*, mis en pratique pour chaque mois de l'année, 1795, deux vol. in-18.

Rozier vivant au sein des campagnes, interrogeant sans cesse les cultivateurs, s'en étoit approprié les vertus; il en a gardé toute sa vie la probité, la bonhomie, l'heureuse simplicité, et cette franchise entière qui ne s'arrête que lorsqu'elle n'espère plus d'être utile. M. *Bruyset* libraire à Lyon et membre de l'académie de cette ville, a placé en tête de la dernière édition des *Démonstrations élémentaires de Botanique*, une notice très-intéressante sur *Rozier*, et nous en avons extrait cet article.

RUAULT, (Jean) écrivain du 17e siècle, a été l'historien du prétendu royaume d'Yvetot, dans un volume in-4°, publié en 1631, sous ce titre: *Preuves de l'Histoire du royaume d'Yvetot.*

RUBIS, (Claude de) né à Lyon en 1533, y devint procureur général de la ville, se jeta dans le parti de la Ligue, et fit soulever sa patrie contre l'autorité royale. *Henri IV* l'ayant ramenée à son obéissance, *Rubis* se retira à Avignon, où il resta six ans. Le chancelier *de Bellièvre* son compatriote obtint sa grace et son rappel, et il mourut dans son pays au mois de septembre 1613. Il a laissé quelques écrits: I. *Discours oratoire prononcé à Lyon le jour de St. Thomas.* II. *Privilèges, franchises et immunités accordés par les rois aux consuls, échevins et habitans de Lyon*, 1574. III. *Résurrection de la Ste Messe*, 1666. IV. *Discours sur la peste de Lyon en 1577 et 1580.* V. *Sommaire des coutumes du duché de Bourgogne.* VI. *Réponse à l'anti-Espagnol.* C'est un libelle contre *Henri IV*, qui n'y est jamais appelé que le *Béarnois.* VII. *Conférences des prérogatives et ancienneté de noblesse de la monarchie et maison royale de France*, 1614. VIII. *Histoire des princes des deux maisons royales de Vendôme et d'Albret*, 1614. IX. *Histoire des Dauphins de Viennois.* X. *Histoire de Lyon.* C'est son meilleur ouvrage: malgré son style gothique on la lit encore avec plaisir à cause des traits malins qui y sont parsemés. Il l'avoit composée pendant son exil à Avignon.

RUCHAT, (Abraham) professeur de théologie à Lausanne, où il finit ses jours en 1750, étoit né dans le canton de Berne. Il est principalement connu par son *Histoire de la réformation de la Suisse*, Genève, 1727 et 1728, six vol. in-8°, écrite d'un style lourd et incorrect, mais estimée pour les recherches. On sent qu'il n'aimoit point les Catholiques, et il n'oublie rien pour les rendre odieux. On a encore de lui: *Les délices de la Suisse*, sous le nom de *Kipseler*, Leyde, 1714, 2 vol. in-8.° Il a fait d'autres compilations sous le nom de *Délices*, sur la *grande Bretagne*, l'*Espagne* et le *Portugal*, où l'on ne trouve que des faits connus et aucune observation recherchée et neuve.

RUDEL, (Geoffroi) célèbre troubadour du 12e siècle, devint sur le récit de deux pélerins, amoureux d'une comtesse de Tripoli qu'il chanta dans ses vers. En allant la voir, dit *Pétrarque*, il trouva la mort sur la côte d'Afrique.

RUDIUS, (Eustache) célèbre professeur en médecine, s'établit à Padoue. Son pronostic sur les maladies étoit toujours certain; ce qui établit en Italie le

proverbe: *Dieu te garde du pronostic de Rudius.* Ce médecin est mort en 1612. *Van-der-Linden* a donné le catalogue des ouvrages de ce savant. Le premier de tous fut un traité *de Virtutibus et vitiis cordis*, imprimé à Venise en 1587.

II. **RUELLE**, (Joseph-René) né à Lyon, y devint un très-habile teneur de livres, et forma dans son art un grand nombre d'élèves. L'académie de sa patrie, rétablie en l'an neuf sous le nom d'*Athénée*, admit *Ruelle* au nombre de ses membres. Il est mort deux ans après. On lui doit: I. *Traité des Arbitrages de France*, 1769, in-8.° On en a fait une nouvelle édition en 1792. II. *Nouvelle Méthode* pour opérer les changes de France avec toutes les places de sa correspondance, 1777, in-8.° III. *L'Art de tenir les livres en parties doubles*, an huit, in-4.° *Ruelle* réunissoit la douceur, la modestie et la bienfaisance aux connoissances de son état.

RUHNKEN, (David) né à Stolp dans la Poméranie Prussienne, le 2 janvier 1723, mort le 14 mai 1798, professa avec célébrité la littérature et l'histoire dans l'université de Leyde après *Oudendorp*, et fut nommé bibliothécaire de cette ville en 1771 après *Grohovius*. *Ruhnken* fit dans sa jeunesse le voyage de Paris et s'y lia d'une étroite amitié avec *Capperonier* et plusieurs autres savans de cette capitale. De retour en Hollande, il publia divers ouvrages dans lesquels la critique la plus judicieuse s'unit au mérite de l'érudition. Ils ont pour titres: I. *Epistolæ Criticæ in Homeri et Hesiodi hymnos*, 1749, in-8.° II. *De vitâ et scriptis Longini*, in-8.° III. *Timæi Sophistæ Lexicon*, 1754, in-8.° IV. *Historia critica Oratorum Græcorum*, 2 vol. in-8.° V. On lui doit encore des éditions de *Velleïus-Paterculus* et de *Rutilius-Lupus*, et quelques autres écrits de philologie. *Ruhnken* laissa en mourant une nièce et une fille aveugles et indigentes; mais la république Batave a acheté sa bibliothèque sous une pension viagère en faveur de celles-ci. Il avoit recueilli à grands frais une collection complète des auteurs classiques et des antiquaires, avec un grand nombre de manuscrits précieux, parmi lesquels on espère retrouver des copies de plusieurs ouvrages consumés dans le dernier incendie de l'abbaye de *Saint-Germain-des-Prés*. Le professeur *Wyttenbach* a publié la Vie de *Ruhnken*.

RULHIÈRES, (N. de) chevalier de St-Louis, de l'académie Françoise, se trouva en Russie en qualité de secrétaire d'ambassade du marquis de *l'Hôpital*, lors de la révolution qui arracha le sceptre à *Pierre III*. Il écrivit en peu de pages l'histoire de cette fameuse catastrophe; mais ces pages sont dignes de *Salluste*. Pour donner un pendant à cet énergique tableau, il fit celui de la révolution de Pologne et des causes du démembrement de cette république. Instruit par des correspondans sûrs, et ayant rassemblé d'excellens matériaux, il peignit cet événement de ses véritables couleurs. Il s'occupoit à ramasser des documens sur l'histoire de la révolution de France, lorsque la mort l'enleva le 30 janvier 1791. Sans approuver les excès de l'ancien régime, il n'adoptoit point toutes les mesures

du nouveau. Aimant la liberté, mais sachant en connoître les limites et en craindre les abus, il n'étoit pas de ces esprits foibles qu'on entraîne avec des déclamations; mais comme il s'étoit avancé par les grands, il regrettoit peut-être trop le temps où les graces et la considération s'obtenoient par eux. Ses *Eclaircissemens historiques sur l'état des Protestans en France*, sont une preuve de la saine critique de l'auteur, et ont de plus le mérite de la solidité des recherches et de l'intérêt des faits. A ses connoissances historiques et politiques, *Rulhières* joignoit le talent des vers. Son petit poëme *des Disputes* que *Boileau* n'auroit pas désavoué, prouve en lui une raison plus étendue que celle de ce célèbre satirique. On connoît encore de lui un joli poëme sur *les Jeux de mains*, de petits contes et des épigrammes que son caractère malin lui dicta trop souvent. « Bon plaisant dans ses vers, il n'étoit point, dit *la Harpe*, gai dans la société. Il y étoit même lourd et important. Il auroit voulu être dans le monde un peu plus qu'un homme de lettres. Il s'écoutoit beaucoup plus qu'il n'écoutoit les autres, et savoit peu dialoguer. » Il travailloit difficilement, et cette lenteur de son esprit se faisoit quelquefois sentir dans sa conversation. On a publié ses *Œuvres posthumes*, in-12, 1791; mais il n'y a peut-être de lui dans ce recueil que des *Anecdotes sur le maréchal de Richelieu;* dans les autres morceaux on n'apperçoit point la tournure de son esprit.

RUOLZ, (Charles-Joseph de) né à Lyon en 1708, fut un magistrat éclairé dans la sénéchaussée de sa patrie et membre de son académie. Il a publié une *Dissertation* intéressante sur la vie et les écrits de *Louise Labbé*, dans laquelle il s'efforce de la disculper des reproches faits à ses mœurs par quelques historiens. *Ruolz* ayant fait naufrage dans la rivière d'Ain près de Lyon, avec sa femme, avoit gagné la rive; mais il se jeta de nouveau à l'eau pour sauver son épouse, et il périt victime de sa tendresse et de son courage en 1756.

RUSCONI, (Camille) habile sculpteur Milanois, mort en 1728 à Rome, embellit cette ville de ses ouvrages.

RUSPOLI, (François-Marie) prince de Cerveteri et poëte Italien, rassembla les membres de l'académie des Arcades en 1707, et fit construire pour leurs assemblées générales sur le Mont-Aventin, un très-bel édifice en forme d'amphithéâtre. Ils avoient toujours été errans depuis leur fondation en 1690, tantôt sur le Mont-Janicule, tantôt dans le palais de la reine *Christine*, tantôt dans les jardins Farnèse et du prince *Justiniani*. Leur nouveau fondateur *Ruspoli* mourut quelque temps après la construction de son palais.

II. RUSSEL, (Guillaume) duc de Bedfort, né en 1604, se montra un ardent ennemi de *Jacques II*, qui le mit en jugement et le fit décapiter le 31 juillet 1683. Six ans après, la chambre des pairs réhabilita sa mémoire. La *Correspondance* de *Russel* avec son épouse et ses amis pendant sa détention, a été publiée, et intéresse le lecteur.

III. RUSSEL, (Alexandre) médecin Ecossois, mort en 1770,

s'attacha à la compagnie Angloise d'Alep, et publia en 1755 l'*Histoire* de cette ville, qui a été traduite en différentes langues.

RUSSINGER, (Sixte) né à Strasbourg, entra dans l'ordre ecclésiastique, et fut le premier qui porta à Naples l'art de l'imprimerie. Il y fut considéré du clergé, de la noblesse et du roi *Ferdinand*. Les imprimeurs *Jacobi* et *Locati* ses contemporains, étoient aussi prêtres, et en prenoient le titre dans leurs éditions.

RUSTAING DE SAINT-JORRY, (Louis) chevalier de Saint-Lazare, mort vers 1740, est auteur de trois pièces de théâtre; *Le Philosophe trompé par la Nature; Arlequin camarade du Diable; Arlequin en deuil de lui-même.*

RUSTICIENNE, *Voyez* BOECE.

RYCKAERT, (David) directeur de l'académie de Peinture d'Anvers, où il étoit né en 1651, a peint des sujets rians, et des diableries, telles que la *Tentation de St. Antoine.*

RYFER, (Isorius) l'un des plus anciens imprimeurs de Wurtzbourg en Allemagne, publia en 1481 un *Missel* in-folio, orné de rubriques. On avoit longtemps cité ce missel comme manuscrit, quoiqu'il se trouve dans la bibliothèque d'Oxford, de l'impression de *Ryfer*.

RZACHNSKY, noble Polonois, a donné une Histoire naturelle de la Pologne; estimée. Il est mort au milieu du siècle passé.

S.

SABACUS, général Ethiopien, s'empara de l'Egypte, y régna, et fut père de *Tharaca*. L'auteur de l'*Histoire des temps fabuleux*, prétend que *Sabacus* est le même que *Salomon*, dont l'histoire a été défigurée par *Hérodote*.

SABBATHIER, (D. Pierre) bénédictin de Saint-Maur, né à Poitiers en 1682, mort à Rheims le 24 mars 1742. remplit toute l'idée qu'on doit avoir d'un parfait religieux et d'un vrai savant. On a de lui, *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ*; Rheims, 1748, 3 vol. in-fol. Cette Bible, qui occupa D. *Sabbathier* pendant 20 ans, comprend toutes les versions latines des livres sacrés, rassemblées et réunies sous un seul point de vue. Il ne publia que le premier volume; Dom *Charles de la Rue* fut l'éditeur des deux autres.

SABLE, (Guillaume du) dont on ignore le pays et la naissance, a publié un poëme, intitulé : *La Muse Chasseresse*, imprimé à Paris en 1611, in-12.

I. SABLIER, (N.) a donné au théâtre Italien, en 1729, *la Jalousie sans amour*, *les Effets du jeu et de l'amour*. Celle-ci fut mieux accueillie que la première. *Sablier* est mort vers 1760.

II. SABLIER, (N.) littérateur estimable, mort à Paris le 10 mars 1785, à 93 ans. On a de lui : I. *Variétés sérieuses et amusantes*, 1769, quatre vol. in-12 : recueil assez agréable. II. *Essai sur les langues*, 1777, in-8.° On desire depuis long-temps une histoire critique de la langue françoise, et on trouvera de bons matériaux dans l'ouvrage de *Sablier*. L'auteur s'est préservé de la prétention si vaine et si générale, d'offrir un système sur la formation des langues et sur l'idiome primitif. On risquera toujours de se perdre dans les chimères, quand on voudra découvrir dans quel langage les premiers hommes se sont communiqué leurs idées. *Sablier* se contente d'observer les rapports évidens entre plusieurs idiomes de nations éloignées, et de chercher les raisons les plus vraisemblables de ces rapports. Sa marche est toujours mesurée, et n'en est que plus sûre. Son livre d'ailleurs, qui suppose beaucoup d'érudition, n'en a pas l'inutile étalage; ce sont des résultats clairs et précis. Il jette un coup d'œil rapide sur les écrivains qui ont fixé la langue chez les nations policées; et en général ses jugemens sont sages. Une singularité de l'ouvrage, c'est que l'auteur le publia à 82 ans. III. *Œuvres de M...* contenant des traductions de *Goldoni* 1767, in-12. La prose de ce recueil vaut mieux que les vers.

SABLON, (Vincent) rimailleur de Chartres, donna, en 1671, en 2 vol. in-16, une plate traduction, en vers, de la *Jérusalem délivrée* que les curieux recherchent à cause des figures; car on avoit dès-lors le secret, perfectionné de nos jours, de faire passer de mauvais

vers, à la faveur de quelques jolies estampes.

SABOUREUX DE LA BONNETERIE, (Charles-François) avocat, mort à Paris en 1781, préféra la culture des lettres à l'étude de la jurisprudence et au travail du barreau : on lui doit les trois ouvrages suivans : I. *Constitution des Jésuites*, avec les déclarations, 1762, 3 vol. in-12. C'est une traduction de l'*Institutum Societatis Jesu*, imprimé à Prague en 1757. II. *Manuel des Inquisiteurs*, 1762, in-12. C'est l'abrégé de l'écrit d'*Emeric*, auquel le traducteur a joint des notes. III. Il s'est rendu recommandable par une *Traduction* des anciens ouvrages latins, relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire, avec des notes, 1774, 6 vol. in-8.° *Saboureux* avoit auparavant publié à part l'Economie rurale de *Columelle*.

SABUCO, (Oliva *de Nautés* de) savante Espagnole, née dans la ville d'Alcala, vivoit sous le règne de *Philippe II*. Renommée pour ses connoissances en histoire naturelle et en anatomie, elle offrit de démontrer publiquement que la physique et la médecine que l'on enseignoit alors dans les écoles, étoient pleines d'erreurs. Avant *Descartes*, elle plaça dans l'étendue du cerveau le siége de l'ame, sans la renfermer exclusivement dans la glande pinéale. Suivant elle, ce n'est point le sang qui nourrit les corps, entretient leur souplesse et leur conservation ; c'est le fluide qui passe du cerveau dans toutes les parties nerveuses. Ce système fut embrassé avec enthousiasme par les médecins Anglois.

* II. SACCHINI, (Antoine-Marie-Gaspard) l'un des plus célèbres musiciens de ce siècle, né à Naples le 11 mai 1735, mort à Paris le 7 octobre 1786, fut destiné de bonne heure a la musique. Ses parens, honnêtes, mais peu riches, le placèrent dans le Conservatoire de Sainte-Marie de Lorette, ensuite à Naples, où il étudia sous le fameux *Durante*. Il fit des progrès rapides et s'attacha principalement au violon, sur lequel il devint très-fort. Il passa ensuite à Rome, où il eut de grands succès, et à Venise, où il fut à la tête d'un conservatoire. C'est dans cette ville qu'il développa ses talens pour la musique d'église ; et sans confondre ce style avec celui du théâtre, sans s'écarter de la sévérité qu'il exige, il sut y adapter un chant aimable et facile. Sa renommée croissant chaque jour, il visita quelques cours d'Allemagne, entre autres celles de Brunswick et Wittemberg, où il succéda au célèbre *Jomelli*. Il parcourut ensuite la Hollande, et se rendit enfin aux vœux de l'Angleterre. Pendant les onze années qu'il passa dans cette isle, il en travailla six pour le théâtre de Londres, et y fut constamment applaudi. C'est dans ces diverses contrées qu'il composa les opéra de *Sémiramis*, d'*Artaxerce*, du *Cid*, d'*Andromaque*, de *Crésus*, d'*Armide*, d'*Adrien*, de *Tamerlan*, d'*Antigone*, de *Persée*, de *Montézume* et d'*Eriphile*. Le climat n'étant pas favorable à sa santé, et ses attaques de goutte devenant plus fréquentes sous un ciel nébuleux et humide, il se détermina à passer en France. Il fut accueilli à Paris avec transport, et il ne fut pas moins bien reçu à Versailles. L'empereur qui s'y trouvoit alors, lui donna des marques particulières de son estime et de

son admiration. La cour parut desirer que ce célèbre compositeur fît quelques ouvrages pour la France, et il y produisit successivement six opéra. *L'Olympiade* fut représentée au théâtre Italien, sur le refus de l'Opéra de s'en charger. Lorsque cette pièce, commençant par un chœur superbe, eut excité une ivresse générale, l'Opéra obtint un ordre qui défendoit aux Italiens de la jouer, par respect pour son privilége exclusif, accordant à lui seul la représentation des pièces à grands chœurs. *Renaud* qui parut ensuite, n'eut qu'un succès médiocre, et qui ne répondit point à la grande réputation du compositeur. A l'exception de deux ou trois morceaux où l'on retrouve le caractère d'un grand maître, la musique en est foible: il est vrai que le poëme, dénué de tout intérêt, n'y prêtoit pas. *Dardanus*, opéra de *la Bruère*, et dont *Rameau* avoit fait les airs, fut ensuite remis en musique par *Sacchini*. Elle fut applaudie, mais les accompagnemens en parurent négligés. Les opéra qui obtinrent un succès général, furent *Chimène*, *Œdipe à Colone*, et *Evelina*, qu'il n'eut pas la consolation de voir exécuter. Il mourut même avant d'avoir achevé ce dernier ouvrage. Un de ses admirateurs a fait placer son buste à Rome dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde. Son style se distingue sur-tout par la grace, la douceur, l'élégance soutenue de sa mélodie. Son harmonie est pure, correcte et d'une clarté remarquable; son orchestre est toujours brillant, toujours ingénieux. Quoiqu'il ait une manière à lui, on voit que *Hasse* et *Galuppi* furent ses modèles. Il évitoit les tournures communes, mais il craignoit encore plus ce qui avoit l'air de la recherche. Ses modulations les plus inattendues n'étonnent jamais l'oreille; elles coulent naturellement de sa plume. Avec un chant si facile et une grande sensibilité, il étoit impossible qu'il n'eût pas beaucoup d'expression; mais comme il avoit en même temps un goût sûr, jamais son expression n'est exagérée. Un de ses mérites particuliers étoit de saisir le goût des nations différentes: la musique qu'il fit en Italie ne ressembloit point à celle qu'il donna en France. Il faut convenir cependant que son génie ne se plioit pas aux différens genres, comme aux différens goûts des peuples, et que, quoiqu'il ait fait divers opera-bouffons, il y en a peu de bons. Son ame disposée naturellement à la tendresse et à la mélancolie, perdoit son originalité dans les scènes comiques. Aussi l'opéra de *la Colonie* offre-t-il des airs plus remplis d'expression et de mélodie que de gaieté. Le pathétique s'y trouve réuni à tout ce que l'art a de plus brillant. Il y a sur-tout l'air d'une amante abandonnée, *oui, je pars au désespoir*, où tous les accens, tous les cris de la douleur et de l'amour se succèdent avec une rapidité de mouvement qui imite ceux de la passion et de la nature. Cet opéra fut donné aux Italiens, dans l'été de 1775. Mlle *Colombe*, jusqu'alors actrice froide, animée par la musique de *Sacchini*, chanta le rôle de *Belinde* avec autant d'ame que de noblesse, et acquit dès-lors un nom parmi les actrices distinguées. Cet habile compositeur portoit dans la société la sensibilité qui régnoit dans ses ouvrages. Généreux,

bienfaisant à l'excès, il n'étoit touché que du plaisir de donner; et il se seroit procuré ce plaisir plus souvent, s'il avoit moins négligé ses affaires. Il étoit bon parent, bon ami, bon maître; peu de temps avant que de rendre son dernier soupir, il disoit d'une voix mourante à un fidelle domestique : *Pauvre* Laurent, *que deviendras-tu ?* Il soutenoit par ses bienfaits une de ses sœurs, et étoit empressé à obliger ses amis. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il savoit cependant se mettre au-dessus des chagrins que donne un amour propre trop susceptible, et quoiqu'il connût et sentît son talent, il étoit docile aux avis du goût et de l'amitié. Il n'avoit pas été marié : sa sœur fut son héritière.

SACCONAY, (Gabriel de) chanoine de l'église de Lyon, fut aimé de *Henri II*, et passa sa vie à écrire contre les Calvinistes. Ses ouvrages sont : I. *Vraie idolâtrie* du temps présent. II. *Discours* sur les premiers troubles arrivés à Lyon. III. *Histoire* des Albigeois. IV. *Du seul différent* de la Religion chrétienne avec la Religion des protestans. V. *Réfutation* de Calvin. VI. *Du vrai Corps de J. C.* Lyon, Roville, 1567. La famille de *Sacconay* avoit fourni 18 chanoines à l'église de Lyon. Celui-ci est mort en décembre 1580.

SACHEVERELL, (Henri) Anglois, docteur en théologie, du parti épiscopal, prêcha le 23 janvier 1710, à St-Paul de Londres, l'obéissance absolue aux Rois, parce que le Clergé en espéroit plus d'obéissance pour lui-même, et désigna d'une manière odieuse l'administration de *Marleborough* et le parti qui avoit donné la couronne au roi *Guillaume*. Il fut interdit pendant trois ans, et ses deux derniers sermons furent brûlés. Cette sentence fit la fortune du prédicateur. La reine *Anne*, qui favorisoit, dit-on, secrétement sa hardiesse, le nomma, un mois après, recteur de Saint-André. Il mourut en 1724, traité d'*incendiaire impudent* par les partisans de *Marleborough*, et regardé par le parti opposé comme un grand orateur.

SÆMUND-Sigfusson, l'un des anciens écrivains Islandois, est regardé comme l'auteur de l'*Edda*, livre qui contient les dogmes et la mythologie des Scandinaves et autres peuples du nord. Il fut écrit en islandois, peu de temps après l'abolition du paganisme, vers l'an 1057. *Résénius* en a donné une édition, à laquelle un prêtre Islandois, nommé Etienne *Osaï*, a ajouté une version latine. *Voyez* Résénius.

SAGINAHOR, (Joseph) rabbin Juif, mort dans le xvie siècle, a publié une interprétation chaldaïque, ou *Thargoun*, sur le livre de *Job*.

SAHIM-Gherai, Kan de Crimée, succéda à *Dewlet-Gherai*, dans le gouvernement de sa patrie. Il avoit été ambassadeur de ce dernier à la cour de Russie. Celle-ci, profitant des troubles de la Crimée, fit élire *Sahim* dont elle connoissoit le caractère facile, à la place de *Dewlet* qui avoit quitté son pays et s'étoit attaché au parti des Turcs. Ce dernier ayant pris la fuite dans une action, les Turcs indignés firent nommer à sa place *Sélim-Gherai*, qu'ils abandonnèrent encore par le traité signé à Constantinople, le 21 mars 1772.

pour reconnoître *Sahim*. Ce prince foible et doux aimoit les arts de l'Europe. La Russie profita de son goût pour lui faire connoître les jouissances du luxe et l'asservir. Bientôt il dédaigna les mœurs de son pays; au lieu de se montrer sans cesse à cheval, on lui donna une magnifique berline. On lui fit abandonner son ancienne manière de manger, pour prendre un cuisinier russe et de la vaisselle plate. Les Tartares commencèrent à murmurer contre ce changement dans les usages de leur nation, et contre l'attachement de leur Kan à la Russie. Deux de ses frères, dont l'un étoit gouverneur du Kuban, se révoltèrent et faillirent à le faire prisonnier dans la ville de Kaffa où il résidoit. Le prince *Potemkin*, à la tête d'une armée russe, vola à son secours, le rétablit, et livra à la mort treize des principaux rebelles. Quelque temps après, sous le même prétexte de défendre *Sahim* contre l'invasion des Turcs, le général *Balmaire* surprit Kaffa, et força le Kan et les principaux Myrzas du pays à prêter serment à l'impératrice. On promit à *Sahim* une pension annuelle de 800 mille roubles : ce traitement assura son avilissement et le joug de sa patrie. On refusa bientôt de payer sa pension : relégué à Kalouga, dans le plus extrême dénuement, il fut forcé de quitter le pays où il avoit donné des lois, pour se réfugier auprès de ses propres ennemis, dans la Moldavie. Les Turcs ne furent pas assez généreux pour respecter son malheur ; ils se saisirent de sa personne et le transportèrent dans l'isle de Rhodes, où malgré les prières et les démarches du Consul de France, l'infortuné *Sagim* fut étranglé en 1787.

SAILLANT, (N. du) gentilhomme du Gévaudan, fut d'abord page du roi, et servit ensuite pendant long-temps. Au commencement de la révolution, il s'entoura au château de Jalès, près de Mende, de quelques adversaires du nouveau régime ; et sous le prétexte d'une fédération, il parvint à rassembler près de vingt mille hommes de gardes nationaux, et conçut l'espoir de les faire marcher contre Paris. Cet espoir fut bientôt déçu : les fédérés, après avoir renouvelé le serment de fidélité à la nation, à la loi et au roi, se retirèrent. *Du Saillant*, réuni à un petit nombre de gens, ne s'empara pas moins de Banne ; mais son rassemblement manquant d'armes, de discipline, d'argent, conduit par un chef fougueux, sans prudence, plus téméraire que courageux, fut dispersé par le régiment de Hainault ; et *du Saillant*, fait prisonnier, fut conduit aux Vans, et massacré sur la place publique avec quatre personnes de sa suite.

SAINCTYON, (N. de) étoit de Paris, et y mourut en 1723. On lui doit une comédie en cinq actes, intitulée les *Façons du temps*. De société avec Dancourt, il a fait le *Chevalier à la mode* et les *Bourgeoises à la mode*, comédies qui ont eu quelque succès.

SAINT-ANDRÉ, (Mlle.) a publié dans le XVIIe siècle plusieurs poésies, parmi lesquelles on a distingué l'*Hiver de Versailles* et la *Description* de la chapelle de Sceaux.

I. SAINT-AULAIRE, (François) sieur de la Renaudie en Périgord, a publié un ouvrage sur la Fauconnerie, Paris, 1619, in-4.o Il est devenu très-rare.

I. SAINT-GERMAIN, (N.) donna en 1741 et 1744 deux tragédies, *Timoléon* et *Ste Catherine*. Elles sont restées aussi inconnues que leur auteur, mort vers 1760.

II. SAINT-GERMAIN, (Robert, comte de) né à Lons-le-Saunier en Franche-comté, en 1708, d'une famille noble et ancienne, entra d'abord chez les Jésuites, qu'il quitta pour prendre les armes. Il servit avec distinction en Hongrie, dans la guerre de 1737 contre les Turcs. Il passa ensuite successivement au service de l'empereur *Charles VII*, et revint en France, où il se distingua dans les guerres de 1741 et de 1757. Ayant eu des mécontentemens dans sa patrie, il alla servir en Danemarck. Il fut mis par la cour de Copenhague à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, et nommé chevalier de l'Ordre de l'Éléphant. Il jouit de la considération et du repos jusqu'en 1772, époque de la scène tragique qui finit par la mort des comtes *Struensée* et *Brande*. Le comte de *Saint-Germain*, naturellement droit et franc, n'ayant pu ramener les choses au dénouement qui lui paroissoit le plus conforme à la justice, se retira avec les cent mille écus stipulés dans le Traité qu'il avoit fait avec le roi de Danemarck. Retiré à Hambourg, il confia son argent à un banquier qui fit banqueroute. La perte d'une partie de sa fortune l'obligea de repasser en France. Après avoir séjourné quelque temps à Bordeaux, il alla se fixer dans une petite terre près de Lauterbach en Alsace, où, comme *Dioclétien*, il cultivoit son jardin. Peu de temps après l'avénement de *Louis XVI* à la couronne, le maréchal *du Muy*, ministre de la guerre, étant mort, le comte *de Saint-Germain* fut tiré de sa retraite pour être mis à la tête de ce département. Il fit plusieurs réformes, les unes très-applaudies, les autres très-critiquées et avec raison; mais on ne peut que le louer d'avoir aboli la peine de mort contre les déserteurs, augmenté la paye du soldat, et corrigé divers abus introduits par le luxe et l'indiscipline. Il reçut un placet d'un officier qui lui exposoit ses services et ses besoins. *Monsieur*, lui dit le ministre, *je m'occuperai de vos demandes, mais vous sentez que j'ai un grand nombre d'affaires très-pressées.* — *M. le comte*, répondit l'officier, *il n'y en a point de plus pressée que la mienne; je meurs de faim, et hier je n'ai point dîné.* — *Oh! vous avez raison*, dit alors le ministre; *vous dînerez aujourd'hui avec moi, et demain je ferai en sorte que vous ayez de quoi dîner. Comptez sur la providence; j'en suis un grand exemple.* Il y a de la noblesse à relever ainsi l'aveu humiliant de cet officier, pour le rapprocher de lui. La mauvaise santé du comte de *Saint-Germain*, et les contradictions que quelques-uns de ses projets essuyèrent, l'obligèrent de quitter le ministère. Il mourut peu de temps après, le 15 janvier 1778, à 70 ans. C'étoit un homme d'une valeur éprouvée, d'un désintéressement rare, d'une fermeté peu commune: il avoit de grandes vues pour l'administration, mais son esprit étoit un peu systématique, et son caractère ardent, inquiet et jaloux; et il souffroit difficilement d'être contrarié dans ses idées. On a de lui des *Mémoires*, 1779,

1 vol. in-8°, dont le fonds est de lui, mais qui ont été altérés par une main étrangère.

III. SAINT-GERMAIN, (N. comte de) adepte, obtint quelque célébrité par son charlatanisme et ses secrets. Il prétendoit avoir vécu deux mille ans. Une érudition immense et une mémoire prodigieuse lui aidèrent à tromper le vulgaire. Il n'a avoué à personne son origine, le lieu de sa naissance et son âge. Il disoit souvent, avec simplicité, qu'il avoit beaucoup connu *Jésus-Christ*, et qu'il s'étoit trouvé à côté de lui aux noces de Cana, lorsqu'il changea l'eau en vin. Cet imposteur, après avoir resté quelque temps à Hambourg, a passé les dernières années de sa vie auprès du prince de Hesse-Cassel, et est mort à Sleswig au commencement de 1784.

SAINT-GLAS, (Pierre de) prieur de Saint-Ussans, s'est fait connoître par une comédie des *Bouts-rimés*, représentée en 1682.

SAINT-JEAN, (N.) employé dans les fermes, se retira à Perpignan et y mourut. C'est de lui que *Regnard* a dit :

> Il n'est point de cerveau qui n'ait quelque travers :
> *Saint-Jean* ne sait pas lire, et veut faire des vers.

Saint-Jean est auteur de l'opéra d'*Ariane*, dont *Marais* fit la musique, et qui fut représentée en 1696. L'auteur prit son sujet dans la tragédie de *Corneille*, et dans le mariage d'*Ariane et Bacchus*, comédie de *Visé*.

SAINT-JUST, (Louis-Léon de) né à Blerancourt près de Noyon, en 1768, montra tant d'enthousiasme pour les nouveautés politiques, qu'il fut nommé, quoique très-jeune, membre de la Convention nationale. Il se lia dès-lors étroitement avec *Robespierre*, poursuivit tous ceux qui lui déplaisoient, et les dénonça pour les envoyer à l'échafaud. On a dit qu'il avoit été le *Séide* de ce *Mahomet*. C'étoit certainement faire beaucoup d'honneur à des conspirateurs subalternes, que de les comparer au fondateur d'un grand empire et d'une nouvelle religion. Quoi qu'il en soit, *Saint-Just* se signala si fort après le fameux 31 mai, contre tous les ennemis de *Robespierre*, qu'il parvint au triumvirat, et partagea avec lui la surveillance de la police générale. *Saint-Just* avoit du sens froid, de la facilité à s'énoncer, une hardiesse toujours soutenue, une férocité qui ne se démentit jamais. On le vit proposer la vente des biens des émigrés, la proscription des députés de la Gironde, le séquestre des possessions des étrangers dont la patrie se trouvoit en guerre avec nous, oser faire le parallèle de l'état de la France sous *Louis XVI* et sous le comité de Salut public, et avancer que sous les lois du premier, les échafauds immoloient la moitié plus d'hommes que sous celles du comité. Bientôt après, sur son rapport, *Danton*, *Camille Desmoulins*, *Phelipeaux*, allèrent à la mort. On a cité, comme un des traits qui ont peint le mieux son caractère destructeur, un de ses arrêtés, par lequel, étant en mission, il ordonna de raser sur-le-champ la maison de quiconque seroit convaincu de trafiquer sur l'argent et d'agioter sur les marchandises. Il travestit la pitié en crime, et fit regarder comme un attentat contre la république,

les larmes qu'on versoit sur la mort de ses parens, de ses amis. Il étoit temps que tant d'excès eussent un terme. Le 9 thermidor an 2, il voulut s'opposer en vain à la chute de la tyrannie; il fut décapité le lendemain, et reçut la mort avec courage. *Saint-Just*, égaré par une imagination turbulente et par des hommes artificieux, se croyoit un grand écrivain; mais dans les différens rapports faits à la Convention, on ne voit qu'un pot-pourri des phrases de *Thomas*, de *Diderot*, de *Jean-Jacques Rousseau*, et des principes exagérés d'une *égalité universelle* et d'un *entier nivellement*, qui produiroient la ruine de toute société. On a encore de lui, *Esprit de la Révolution et de la Constitution de France*, 1791, in-8.o

SAINT-LAMBERT, (Charles-François de) membre de l'académie Françoise, et ensuite de l'Institut national, naquit à Nancy en 1717, et acquit de bonne heure la réputation d'un poëte distingué et d'un littérateur aimable. Lié avec *Voltaire*, il le flatta, et en obtint à son tour des éloges. La révolution françoise respecta ses jours, et ils n'ont fini que le 21 nivôse an XI, à l'âge de 85 ans. Les ouvrages de *Saint-Lambert* sont : I. *Les Fêtes de l'Amour*, comédie-ballet. II. *Essai sur le Luxe*, 1764, in-8.o III. *Les quatre parties du jour*, poëme, 1769, in-8.o Il offre autant de fraîcheur que de graces. IV. *Les Saisons*, poëme. Il parut en 1769, et a obtenu un grand nombre d'éditions. C'est l'ouvrage le plus remarquable de l'auteur. Les vers en sont quelquefois froids, mais toujours écrits avec correction et élégance. On y trouve un peu de monotonie dans les épisodes, et un défaut d'ensemble; mais les tableaux en sont bien coloriés, et plusieurs détails intéressent le lecteur et le rendent heureux par le spectacle du bonheur que l'opulence peut trouver en fécondant les champs et en répandant l'aisance au milieu des cultivateurs. *Voltaire* a comparé ce poëme à celui de *Thompson*, et accordé la préférence au premier. Il est souvent suivi de plusieurs Contes en prose, intitulés : *Ziméo*, l'*Abénaki*, *Sara*. Ceux-ci respirent une sensibilité douce et très-attachante. *Didot* a publié une édition superbe du poëme des *Saisons*. V. *Fables Orientales*, 1772, in-12. C'est un extrait concis et bien fait de ce qui se trouve de plus agréable dans la *Bibliothèque* de *d'Herbelot*. VI. *Discours* de réception à l'académie Françoise, in-4.o VII. *Principes des Mœurs* chez toutes les nations, ou *Catéchisme universel*, in-12. VIII. Un grand nombre de pièces fugitives, répandues dans l'*Almanach des Muses* et les *Journaux*. L'une des dernières ayant pour titre : *Les Consolations de la vieillesse*, est encore pleine d'images gracieuses, et fait oublier le grand âge de son auteur.

IV. SAINT-MARTIN, (Mme de) a publié la *Reine de Lusitanie*, roman assez insipide, mais qui offre une allégorie de plusieurs événemens du siècle de *Louis XIV*. On ignore l'année de la mort de l'auteur.

V. SAINT-MARTIN, (N**) naquit à Amboise d'une famille distinguée par ses services militaires. Son père profita du voisinage de M. *de Choiseul* à Chanteloup, et de l'amitié que celui-ci

lui témoignoit, pour lui recommander son fils; et le jeune *Saint-Martin*, sur la présentation de l'ex-ministre, obtint une lieutenance dans le régiment de Foix. Son caractère tranquille, son amour pour la retraite, son recueillement presque continuel ne pouvoient s'accorder avec l'activité des camps et le tumulte des armes; aussi, après cinq ou six ans de service, il demanda et obtint sa retraite. Dès-lors, livré tout entier aux idées métaphysiques, il se mit à voyager et resta trois ans à Lyon, où il vécut solitaire, presque inconnu, gardant le silence et ne le rompant qu'avec un très-petit nombre d'amis. Après avoir parcouru d'autres contrées, il se retira à Paris, où sa vie paisible et obscure le mit à l'abri des fureurs de la révolution. Celle-ci le trouva impassible; sans crainte, comme sans enthousiasme, n'approuvant ni ne blâmant rien avec excès, son ame repliée sur elle-même, ne parut jamais oublier un moment les idées philosophiques qui lui étoient chères. Une grande douceur, l'exercice de la bienfaisance, une simplicité de mœurs extraordinaire, des connoissances variées, le goût de la musique et des autres arts, le don d'intéresser sans paroître y prétendre, lui acquirent des amis et même des admirateurs. Il est mort à Aunai, dans la maison du sénateur *le Noir-la-Roche*, au commencement de l'an 12, à l'âge de près de 60 ans. *Saint-Martin* doit sa réputation au livre intitulé : *Des erreurs et de la vérité*, ou *les hommes rappelés au principe universel de la science*. Quelle est cette science ? Elle est inconnue, incompréhensible pour la plupart des lecteurs de l'ouvrage. Celui-ci parut en 1775, in-8°, et a eu un grand nombre d'éditions. « C'est pour avoir oublié, dit l'auteur, les principes dont je traite, que toutes les erreurs dévorent la terre, et que les hommes ont embrassé une variété universelle de dogmes et de systèmes.... Cependant, quoique la lumière soit faite pour tous les yeux, il est encore plus certain que tous les yeux ne sont pas faits pour la voir dans son éclat; et le petit nombre de ceux qui sont dépositaires des vérités que j'annonce, est voué à la prudence et à la discrétion par les engagemens les plus formels. Aussi, me suis-je permis d'user de beaucoup de réserve dans cet écrit, et de m'y envelopper souvent d'un voile que les yeux les moins ordinaires ne pourront pas toujours percer, d'autant que j'y parle quelquefois de toute autre chose que de ce dont je parois traiter. » Avec une pareille explication, on peut être obscur et inintelligible tout à son aise, et l'auteur à cet égard tient parole sur ce qu'il promet. Ses raisonnemens, pour des lecteurs vulgaires, paroissent ceux d'un fou; mais ses disciples, appelés *Martinistes* du nom de leur maître, les révèrent comme ceux d'un sage. Tout au moins, l'auteur pourra passer pour le *Lycophron* de la métaphysique. Les profanes ont cherché à donner diverses explications du livre, et il en est même qui ont prétendu qu'il traitoit de la constitution et de l'extinction des Jésuites, et que par le mot *cause universelle*, il falloit entendre leur *Père général*. On a imprimé à Londres, en anglois, un ouvrage en 2 vol. comme une *suite* de celui de *Saint-Martin*; mais ce dernier n'y a eu aucune

part; et cette prétendue *suite*, dit-on, n'a aucun rapport avec la base du système et les opinions de l'auteur. *Saint-Martin* a encore publié un volume in-8°, sous le titre : *Tableau de l'ordre naturel*. Comme il étoit un peu moins obscur que le précédent, il a obtenu moins de succès; car les énigmes sont toujours recherchées par un grand nombre de lecteurs.

SAINT-M[illegible]OLLE, (Mme de) a traduit de l'italien en françois, l'ouvrage intitulé : *la République de Naples*. Elle est morte au milieu du siècle passé.

SAINT-MESGRIN, (Paul Stuert de) l'un des mignons insolens de *Henri III*. S'étant vanté d'être dans les bonnes graces de la duchesse de *Guise*, le duc son époux le fit assassiner à coups de pistolet, comme il sortoit du Louvre, le 21 juillet 1578.

SAINT-NON, (Jean-Claude-Richard de) conseiller-clerc au parlement de Paris, mort en cette ville le 25 novembre 1791, à l'âge de 64 ans, a donné au théâtre *Julie* ou *le bon Père*, comédie en trois actes et en prose, et a publié un *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, en 5 volumes in-folio, qui renferment 417 planches. Cet ouvrage fit recevoir l'auteur à l'académie de peinture et de sculpture.

SAINT-PHALIER, (Françoise-Thérèse Aumèle de) épouse d'*Alibard*, donna au théâtre Italien *la Rivale confidente*, comédie en trois actes, jouée en 1752. On lui doit encore un *recueil* de poésies, in-12, et deux romans intitulés : *le Porte-feuille rendu*, et *les Caprices du sort* ou *Histoire d'Emilie*. Elle est morte à Paris en 1757.

SAINT-QUENTIN, (Mlle de) née à Paris au milieu du 17e siècle, reçut une éducation soignée de son père qui exerçoit avec distinction la profession d'avocat au parlement. Elle a publié un ouvrage curieux et assez rare, intitulé : *Traité* sur la possibilité de l'immortalité corporelle.

SAINT-SIMON, (Louis de Rouvroi, duc de) né à Paris le 16 juin 1675, essaya d'abord de l'art militaire, et fit ses premières armes en 1692. Ses talens étoient plus décidés pour la diplomatie, et il se tourna de ce côté. Il fut nommé, en 1721, ambassadeur en Espagne, pour faire la demande de l'Infante, future épouse de *Louis XV*. Le Régent qui l'aimoit et l'estimoit, le consulta sur les affaires les plus épineuses, et il s'en trouva bien, du moins lorsqu'il eut assez de force dans le caractère pour suivre ses conseils. *Saint-Simon*, naturellement porté à trouver les hommes méchans, croyant peu à la probité, et sur-tout à la probité des cours, ne se guérit pas de sa méfiance par le spectacle des bassesses, des trahisons, des jalousies dont la cour du duc d'*Orléans* le rendit témoin. Sans avoir le génie de *Tacite*, il lui ressembloit par le caractère; il en possédoit surtout les vertus. Retiré dans ses terres, où il mourut dans un âge avancé, il y fit beaucoup de bien. C'est dans sa solitude qu'il composa ses *Mémoires* sur le règne de *Louis XIV* et sur la régence. Le caractère de l'auteur s'y montre à chaque page; il peint presque toujours en noir, mais il appuie ses portraits de

faits et d'anecdotes : il n'y a pas jusqu'à *Fénélon* qu'il n'accuse d'artifice. Son penchant pour le jansénisme, et l'austérité de ses mœurs et de sa morale, égarent quelquefois son pinceau. Mais, en général, il paroît aimer la vérité, et il la dit sans crainte. Son style est fort et énergique, quoique souvent incorrect, obscur., entortillé. Il y a pourtant beaucoup à apprendre de lui, lorsqu'on veut connoître les hommes et les cours. Il n'étoit pas exempt lui-même de certains défauts qu'il reproche à quelques-uns de ses personnages. Il se montre jaloux des priviléges de la pairie et de la noblesse de sa race, jusqu'à la petitesse. Cette jalousie l'accompagna même dans sa retraite, où il vécut d'ailleurs en homme religieux et bienfaisant. Ses *Mémoires* existèrent long-temps en manuscrit. On en publia d'abord un abrégé tronqué et mutilé par les censeurs, en 1788, en 3 vol. in-8°, auquel on ajouta, l'année d'après, un Supplément un peu plus libre, en 4 vol. Enfin, en 1791, ils parurent à Strasbourg avec toute l'originalité et le piquant de l'auteur, en 13 vol. in-8. Le titre est : *Œuvres complètes de Louis de Saint-Simon, duc et pair de France, chevalier des ordres du roi.* Ce recueil intéressant renferme : I. Les *Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV*. II. Les *Mémoires secrets de la régence de Philippe d'Orléans*. III. L'*Histoire des Hommes illustres des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, jusqu'à la mort de l'auteur. IV. Des *Mémoires relatifs au droit public de la France.* Cette édition est ornée de différentes pièces originales, qui servent à expliquer des choses confuses, à étendre des faits trop concis, à modifier des récits exagérés, à confirmer des anecdotes douteuses, ou à en rectifier d'autres mal présentées. Les Mémoires de *Saint-Simon* avoient besoin de ces correctifs. Son esprit ombrageux lui a fait voir trop souvent des empoisonnemens dans des morts très-naturelles, et des motifs d'ambition ou de cupidité dans des choses honnêtes. Mais ces soupçons étoient peut-être excusables dans un homme qui avoit vécu, comme nous l'avons dit, dans la cour corrompue et licencieuse du Régent. L'auteur du *Supplément* de 1789, l'avoit accompagné de différentes notes explicatives, dont plusieurs sont tirées de ce *Dictionnaire historique*, qu'il a l'honnêteté de citer : exemple peu imité depuis par divers compilateurs, qui, en le dépouillant, ont donné leurs larcins comme leur propre ouvrage.

SAINT-URBAIN, (Ferdinand II) nommé aussi simplement *Urbano*, se distingua par son goût et sa correction dans le dessin. C'est le graveur moderne le plus célèbre pour les coins de médailles. Plusieurs papes employèrent ses talens. Il mourut à Rome, riche et honoré, en 1720, après avoir recueilli une suite nombreuse d'estampes et de dessins estimés.

SAINT-VAST, (Olivier de) jurisconsulte, né à Alençon le 30 décembre 1724, et mort depuis peu, à 80 ans, a publié un *Commentaire* sur les coutumes du Maine et d'Anjou, 4 vol. in-12.

SAINT-VINCENT, (Jean-François Fauris de) président au

ci-devant parlement de Provence, né à Aix en 1718, mort dans la même ville le 22 octobre 1798, en philosophe chrétien, étoit un magistrat grave, sérieux, uniquement occupé de ses devoirs. Le peuple respecta sa vertu, même dans les troubles de la révolution. Associé de l'académie des Inscriptions en 1785, il mérita cet honneur par deux savans Mémoires sur les monnoies de la Provence et les antiques monumens des Marseillois. On a de lui, en manuscrit, d'autres Mémoires sur l'état du commerce, des sciences et des arts en Provence, pendant les 13e, 14e et 15e siècles. Il a laissé un fils, héritier de son savoir et de ses vertus. Le père étoit ami de *Vauvenargues*, de *Mazaugues*, de tous les littérateurs Provençaux, et le protecteur éclairé de quelques-uns.

SAINT-YON, (N**) jurisconsulte de Paris, a publié en 1610, le *Recueil* des édits et ordonnances sur les eaux et forêts.

* SAINTE-PALAYE, (Jean-Baptiste de la Curne de) de l'académie Françoise et de celle des Inscriptions, naquit à Auxerre en 1697. Il se dévoua de bonne heure à des recherches savantes sur notre langue et sur nos antiquités. Il fut secondé, dans ce pénible travail, par M. *de la Curne* son frère. Ils étoient nés jumeaux. Leur tendresse commença dès l'enfance, et ne finit qu'à la mort. Une même demeure, un même appartement, les mêmes sociétés les réunirent constamment. M. *de la Curne* mourut le premier, et M. *de Sainte-Palaye* ne cessa de pleurer un frère qui veilloit tendrement sur sa personne, sur ses besoins, sur sa santé, qui le débarrassoit de tous les soins domestiques, et qui étoit le dépositaire de tous ses sentimens, de toutes ses pensées, de tous ses plaisirs, de toutes ses peines. Celles-ci furent toujours en petit nombre. En voyant *Sainte-Palaye*, on appercevoit dans ses traits et dans la sérénité de son visage, un calme intérieur, une tranquille égalité d'ame qui intéressoit tous les cœurs. Ce vertueux et savant académicien mourut le 1er mai 1781, à 84 ans. A quatre-vingts, il fit de très-jolis vers adressés à Mad. *de Gléon* qui lui avoit brodé une veste. *La Harpe* les rapporte dans le tome 1er de sa Correspondance. On a de lui : I. *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, 1781, 3 vol. in-12. Les mœurs et les usages des anciens chevaliers sont peints, dans ce livre, avec autant de vérité que d'intérêt. L'institution politique et militaire de la chevalerie fut formée dans des siècles de brigandage, de confusion et d'anarchie. « C'est dans ces temps orageux que des nobles oisifs et guerriers, dit *Thomas*, s'associèrent pour réprimer les brigands, et pour faire ce que la force publique ne faisoit pas ou faisoit mal. » Leur objet fut de combattre les Maures en Espagne, les Sarrasins en Orient, les tyrans des donjons et des châteaux en Allemagne ; d'assurer la vie et les propriétés des voyageurs en France, et surtout de défendre l'honneur et les droits du sexe le plus foible, contre le sexe impérieux qui souvent l'outrage et l'opprime. Bientôt l'esprit d'une galanterie noble se mêla à cette institution héroïque. Chaque chevalier, en se dévouant

aux périls, se soumit aux lois d'une souveraine de son cœur. C'étoit pour elle qu'il attaquoit, qu'il défendoit, qu'il forçoit des châteaux et des villes; c'étoit pour l'honorer qu'il versoit son sang. L'Europe entière devint une lice immense, où des guerriers armés des rubans et des chiffres de leurs maîtresses, combattoient en champ clos, pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se mêloit au courage; l'amour étoit inséparable de l'honneur; les femmes, fières de leur empire, et le tenant des mains de la vertu, s'honoroient des grandes actions de leurs amans, et partageoient les passions nobles qu'elles inspiroient. II. C'est sur les Mémoires de M. *de Sainte-Palaye*, que *Millot* a rédigé l'*Histoire des Troubadours*, en 3 vol. in-12. III. Il avoit fait le projet d'un *Glossaire François Universel*, bien plus étendu que celui de *Ducange*, en quarante vol. in-folio; et il a laissé en manuscrit deux ouvrages intéressans : l'un, est une *Histoire des variations successives de notre langue*; l'autre, un *Dictionnaire* de nos *Antiquités françoises*. Un bel esprit a dit, que « c'est un travail aussi ingrat que bizarre, de rechercher des cailloux dans de vieilles masures, quand on a des palais modernes : » on pourroit lui répondre, qu'il est agréable pour un philosophe de voir comment nous sommes parvenus à changer ces vieilles masures en palais.

SAISSET, (Bernard) premier évêque de Pamiers, fut envoyé par *Boniface VIII* auprès de *Philippe-le-Bel*, qui, ayant eu à se plaindre de sa hauteur et de ses intrigues, le fit emprisonner en 1300. Cette correction le rendit plus sage. Il retourna dans son diocèse, et mourut en 1314.

SALAZARD, (Ferdinand) jésuite Espagnol, est connu en France par un *Traité de la fréquente Communion*, qui a été traduit par un dominicain.

SALCÈDE, (Nicolas) accusé d'avoir voulu assassiner le duc d'Alençon, à l'instigation du duc de Parme, fut écartelé à Paris le 26 octobre 1582. Son père avoit été massacré à la Saint-Barthélemi, quoique bon catholique; mais il étoit ennemi déclaré des *Guises*.

SALLÉ, (Jacques Antoine) avocat au parlement de Paris sa patrie, né le 4 juin 1712, mort d'hydropisie le 14 octobre 1778, a publié : I. L'*Esprit des Ordonnances de Louis XV*, in-4°, 1759. II. L'*Esprit des Ordonnances de Louis XIV*, 1758, 2 vol. in-4.° La clarté, la lumière et le savoir règnent dans ces deux excellens commentaires de nos lois. Le premier n'a pour objet que celles qui ont été rédigées par le chancelier *d'Aguesseau*. III. *Traité* des fonctions des commissaires du Châtelet, 1760, 2 vol. in-4.° *Sallé* étoit associé de l'académie de Berlin : titre qu'il dut à des observations critiques sur le *Code Fréderic*. Une timidité modeste, la franchise, l'enjouement, étoient ses qualités principales; et il eut le don de se faire aimer.

SALLÉBRAI, (N.) a donné au théâtre quatre mauvaises pièces : *le Jugement de Pâris*, 1639; *la Troade*, 1640; *la Belle Egyptienne*, 1642; et *l'Amante ennemie*. On ignore sa patrie et le temps de sa mort.

III. SALLUSTE,

III. SALLUSTE, grammairien Latin, fit passer dans sa langue le K, qu'il prit dans la langue grecque; mais la première pouvoit bien s'en passer comme la nôtre, où il n'est presque d'aucun usage. Aussi *d'Ablancourt*, dans son *Dialogue des Lettres*, fait-il dire au K qu'on a souvent délibéré de le chasser de la langue françoise, et de le reléguer dans les pays du nord, où il n'est presque employé que dans les noms propres.

II. SALMON, (Nathanaël) médecin Anglois, très-versé dans les antiquités, mourut vers 1736. On a de lui : I. Les *Stations des Romains en Angleterre*, 1731, 2 vol. in-8.° II. *L'Histoire du comte d'Hertford*, 1728, in-fol. III. Les *Antiquités de Surrey*, 1736, in-8.° — *Thomas* SALMON son frère, mort à Londres en avril 1743, est auteur d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre*, traduit en françois, Paris, 1751, in-8°, ouvrage fort sec. Il a eu la principale part à la grande *Histoire universelle*, traduite en françois, en plusieurs volumes in-4°, et une centaine de volumes in-8.° Compilation trop souvent indigeste, mais qui offre des recherches curieuses.

SALVI, (Nicolas) né à Rome en 1699, mort en 1751, fut grand mathématicien et habile architecte. Rome offre plusieurs édifices élevés sur ses dessins. Le plus remarquable, le plus digne d'admiration, est la *Fontaine de Trévi*, construite par ordre du pape *Clément XII*.

SAMON, marchand François, étant allé négocier vers l'an 630 chez les Esclavons, les trouva engagés dans une guerre contre les Abares. Il combattit avec eux, rallia leur armée, fut victorieux et parvint à la couronne. Il épousa douze femmes de la nation, et il en eut vingt-deux fils et quinze filles. Son règne fut glorieux et dura trente-cinq ans. Des marchands François ayant été insultés par des Esclavons, *Dagobert* envoya des ambassadeurs demander justice. Ceux-ci s'étant permis d'appeler les Esclavons *chiens et païens*, *Samon* leur répondit : « Si nous sommes des chiens, nous nous efforcerons de vous mordre. » Trois armées envoyées contre lui, furent vaincues, et leur défaite assura sa gloire.

SANDÆUS, (Maximilien) né à Amsterdam en 1578, se fit jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, et y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques et polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance et netteté, mais en trop grand nombre pour être toujours exacts et solides. On estime ce qu'il a écrit contre les Calvinistes. On a publié le catalogue de ses ouvrages, Cologne, 1653, in-4.°

I. SANDE, (Fréderic) célèbre jurisconsulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourguemestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, avocat fiscal, curateur de l'académie de Harderwick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, et enfin député à l'assemblée des Etats-généraux à la Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de

lui : I. *Commentarius in Gelriæ et Zutphaniæ consuetudines feudales*, 1637, in-4.° II. *Commentatio in consuetudinem Gelriæ de Effestucatione*, Arnheim, 1638. Ses ouvrages ont été imprimés avec ceux de son frère.

II. SANDE, (Jean à) frère du précédent, né en 1579, professeur des Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarde, mourut en 1638. Ses ouvrages sur la jurisprudence, qui avoient d'abord paru séparément, ont été réunis et imprimés avec ceux de son frère, Anvers, 1674, in-fol. Les journalistes de Leipzig parlent de *Jean à Sande* en ces termes : *Inter celebres Frisiæ jurisconsultos, si non primum, parem certè primo loco meruisse Joannem à Sande ; scripta ejus non Belgio tantùm sed et apud nos jure quodam suo magni semper æstimata demonstrant*, etc. (*Acta Lips.* 1684, *pag.* 271.)

SANDEUS, (Felinus) jurisconsulte Italien, né et mort à Ferrare en 1503, a publié un *Traité* sur le droit de patronage, et une Vie d'*Alphonse* roi d'Aragon.

SANDVIG, (Christian Bertet de) auteur Danois, a fait imprimer quelques ouvrages historiques, et devint secrétaire de la Société généalogique et héraldique, et membre de celle établie pour les progrès de la langue et de l'histoire de Danemarck. Il a terminé sa carrière en 1787.

I. SANLECQUE, (Jacques de) imprimeur et célèbre fondeur de caractères d'imprimerie, s'illustra par la gravure des caractères de la *Polyglotte* de *le Jay*, et excella sur-tout dans les syriaques, les samaritains, les arméniens, les chaldéens et les arabes. Il inventa aussi trois caractères propres à l'imprimerie de la musique, qu'il distingua par *petite*, *moyenne* et *grosse* musique. Ces trois caractères sont un chef-d'œuvre de précision dans les filets, et de grace dans les traits obliques qui lient les notes. Il étoit né à Chauleu dans le Boulonnois, et il mourut à Paris en 1648, à 90 ans. —Son fils, nommé aussi *Jacques*, se distingua de même dans la gravure des caractères d'imprimerie, et mourut en 1659, à 46 ans.

SAN-MICHELI, (Michel) architecte de Vérone, né en 1484, mort en 1559, fortifia beaucoup de places dans le goût pratiqué depuis sous *Louis XIV*.

SANTRITTER, (Jean-Lucile) savant Vénitien, prit le nom d'*Hippodamas*, et leva l'une des premières imprimeries dans sa patrie. Les éditions qu'il publia, remontent à 480. *Santritter* fut tout à la fois mathématicien, astronome et poëte. Il a publié divers opuscules.

SARASA, (Antoine Alphonse de) jésuite, né à Nieuport en 1618, de parens Espagnols, et mort à Anvers en 1667, est auteur d'un ouvrage traduit en françois sous ce titre : l'*Art de se tranquilliser dans tous les événemens de la vie*, Strasbourg, 1752, in-8°; l'original, à Cologne, en 1676, in-4°, sous le titre d'*Ars semper gaudendi*. On prétend que *Leibnitz* y puisa l'idée de son *meilleur Monde*.

SARAVIA, (Adrien) né à Hesdin en Artois vers l'an 1530, ministre Protestant et professeur à Leyde, entra dans la conspiration qui devoit livrer cette ville

à *Robert de Leicestre*. Il se sauva en Angleterre, où il fut nommé à un canonicat de Cantorbéri. Il y mourut en 1612. Ses ouvrages réunis en un vol. in-fol. imprimé en 1611, ont pour titre: *Diversi Tractatus Theologici*. *Pierre Burman* représente *Saravia* comme un homme inconstant, avare et ambitieux.

SARGET, (Pierre) religieux Augustin, né à Lyon, publia au commencement du 16e siècle quelques écrits: I. *L'Abrégé des temps*, traduction du *Fasciculus temporum*. II. Le *Miroir de la vie humaine*, traduction de l'ouvrage espagnol de *Rodéric*, évêque de Zamora. III. Les *Fleurs des temps passés*. IV. *Bélial*. C'est un procès curieux entre Dieu et le Diable, pour savoir à qui appartiendra la souveraineté du monde. On y trouve des témoins, des arbitres, et toutes les formes judiciaires du temps. L'auteur du poëme de la *Christiade* paroît avoir employé plusieurs idées de ce singulier ouvrage.

SARNELLI, (Pompée) né à Polignano dans le royaume de Naples en 1649, mort en 1720, devint évêque de Biseglia, et a publié quelques ouvrages estimés sur les antiquités ecclésiastiques. Les principaux ont pour titre: I. *De la vie commune des Clercs*, 1688. II. *Lettres Ecclésiastiques*, 3 vol. in-4.°

SARRABAT, (Nicolas) jésuite, né à Lyon le 9 février 1698, acquit de la réputation comme physicien et mathématicien. Il découvrit le premier à Nîmes la comète de 1709, et il en instruisit l'académie des Sciences. Nommé professeur de mathématiques à l'école de Marseille, il publia deux Mémoires qui furent couronnés par l'académie de Bordeaux. Le premier offre une *nouvelle hypothèse sur l'aiguille aimantée;* le second a pour objet la *salure de la mer*. *Sarrabat* est mort à Paris en 1737. — Son père, *Daniel Sarrabat*, né à Paris, mourut à Lyon en 1747, âgé de près de 80 ans. Ce fut un peintre qui acquit de la réputation, travailla avec facilité, et embellit de ses ouvrages un grand nombre d'édifices de Lyon. Il se servoit, pour la partie des ornemens, d'un peintre nommé *Pillement*, qui avoit de l'agrément dans ses compositions.

I. SARRASIN, (Antoine et Philibert) furent deux médecins de Lyon qui publièrent dans le dernier siècle, le premier, un *Traité sur la peste*, qui est recherché, et un *Commentaire* sur *Dioscoride;* le second, des *Epîtres médicinales*. Celui-ci eut une fille nommée *Louise*, qui au rapport de *Colomiez*, savoit parfaitement à l'âge de 8 ans, l'hébreu et le latin que lui avoit appris son père. Elle épousa *Offredi*, célèbre médecin de Crémone.

II. SARRASIN, (François) natif de Caen, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la présence réelle, attaqua le 3 août 1670, l'hostie, l'épée à la main, au moment où le prêtre l'élevoit dans l'église de Notre-Dame de Paris. En voulant percer l'hostie immédiatement après la consécration, il blessa de deux coups le prêtre, qui prit la fuite; mais ses blessures ne furent pas dangereuses. Le 5 août *Sarrasin* fut condamné à faire amende honorable, ayant un écriteau devant et derrière, portant ces mots, SACRILÉGE

impie : on lui coupa le poing, et il fut brûlé vif. Il ne donna aucun signe de repentir ni de regret de mourir. Il n'avoit que 22 ans. C'étoit un jeune insensé que des juges moins sévères auroient envoyé aux petites maisons. *Voyez la Gazette de France*, 1670, pag. 771 à 796.

* III. SARRASIN, (Pierre) naquit à Dijon d'une très-honnête famille. Son goût pour le théâtre l'engagea de bonne heure dans plusieurs sociétés qui en faisoient leur amusement. C'est de ces sociétés que *Sarrasin* passa au théâtre de la comédie Françoise, sans avoir joué ni dans les provinces ni sur aucun théâtre public. Il y débuta en 1729 par le rôle d'*Œdipe*, dans la tragédie de ce nom, de *Pierre Corneille*. Le succès de ce début lui mérita les rôles de Rois après la mort du célèbre *Baron*. Il fut gratifié de la pension de 1000 livres en 1756. Affligé l'année suivante d'une extinction de voix, il se retira du théâtre en 1759, avec une pension de 1500 livres. Il mourut en 1763. On se ressouvient encore des larmes qu'il a fait verser dans beaucoup de rôles tragiques, et de l'attendrissement qu'il faisoit éprouver dans les pièces du haut comique : il y jouoit les rôles des Pères. *Voltaire* le mettoit cependant fort au-dessous de *Baron*, et avec raison. Ce poëte l'avoit chargé du rôle de *Brutus* dans la tragédie de ce nom. On répétoit la pièce au théâtre. La mollesse de *Sarrasin* dans une invocation au dieu *Mars*, le peu de chaleur et de grandeur qu'il mettoit dans son rôle, impatienta *Voltaire*, qui lui dit : *Songez donc que vous êtes* Brutus, *le plus ferme de tous les consuls de Rome ; et ne parlez pas au dieu* Mars, *comme si vous disiez :* Ah ! mon Patron, faites-moi gagner à la loterie un lot de cent francs.

SARROCHIA, (Marguerite) savante Napolitaine, morte à la fin du 17ᵉ siècle, employa sa fortune à recevoir avec distinction chez elle, les gens de lettres de sa patrie. Elle avoit des connoissances en théologie, en philosophie et en littérature ; mais trop d'amour-propre lui attira des envieux et des ennemis. On lui doit plusieurs épigrammes en vers latins, et un poëme en italien, ayant pour titre : *Scanderberg*, roi d'Albanie.

SAVAGE, (Richard) fils naturel du comte de Rivers, et de la comtesse de Macclesfield, naquit en 1698. Comme la plupart des fils de l'amour, il eut de l'esprit et une assez mauvaise conduite. Il fut abandonné de ses parens et ne sut pas se conserver des amis. Il finit sa triste destinée en prison, le premier août 1743, à 46 ans. Ses pièces de théâtre l'avoient empêché pendant quelque temps de mourir de faim. On les a réunies avec ses autres poésies, à Londres, en 2 vol. in-8° ; et à Paris, *Cazin*, 2 vol. in-12. —Il ne faut pas le confondre avec *Jean Savage* curé de Bygrave, prédicateur passable et assez bon plaisant, que ses amis appelèrent l'*Aristippe Anglois*. On a de lui des *Sermons*. Il mourut le 24 mars 1747.

I. SAVARY DE BRÈVES, (François) ambassadeur de Constantinople, revint de cette ville en 1611, avec beaucoup de manuscrits orientaux, et un grand nombre de poinçons arabes, qui servirent pour la composition et pour l'impression des livres que

Vitré publia en cette langue, entr'autres pour son Pseautier syriaque et latin. *Savary* mourut en 1627, regretté des amateurs des lettres.

V. SAVARY, (Jacques) médecin de la marine à Brest, mort en 1768, a traduit le Traité de l'*Hydropisie* de *Monro*, 1760, in-12; et celui du *Scorbut* de *Lind*, 2 vol. in-12, 1776.

SAVILLE, (George) marquis d'Halifax, fut l'un des favoris de *Charles II* roi d'Angleterre, et l'un des hommes les plus aimables de sa cour. Né avec de grands talens, il les rendit souvent nuisibles. A la force d'esprit d'un philosophe, il réunit l'adulation d'un courtisan. Il connut la vertu et ne la suivit pas; il méprisa le monde et ne songea qu'à lui plaire. Les titres et les honneurs étoient suivant lui des hochets d'enfans, et il les accumula tous sur sa personne. Il changea sans cesse d'opinion et de parti, et se repentit sans cesse de son inconstance. On lui doit quelques ouvrages, entre autres un *Portrait de Charles II*, très-bien écrit. Nul ne fut plus propre à peindre ce prince foible et ami des plaisirs, parce que nul ne lui ressembla davantage.

SAULIER, (Gui) médecin de Lyon, qui vivoit en 1538, écrivit un *Traité* latin sur la *Stérilité des femmes*, et le *Guidon des Barbiers*, que *Jean Canaples* médecin, son compatriote, a traduit en françois.

SAULX D'ESPANNAY, (Jean le) a donné en 1600 la tragédie d'*Adiamantine*, ou *le Désespoir*.

SAVORGNANO, (Marius) comte de Belgrado dans l'état de Venise, remplit divers emplois importans dans sa patrie, et mourut vers l'an 1520. Il a traduit *Polybe* en italien, et publié dans la même langue, l'*Art militaire terrestre et maritime*, divisé en quatre parties.

I. SAUSSURE, (Nicolas de) né à Genève en 1709, y devint membre du conseil des Deux-cents, et se fit connoître par ses écrits sur l'agriculture. Il est mort vers 1790. On lui doit: I. *Manière* de provigner la vigne sans engrais, 1775, in-8.° II. *Essai* sur la cause de la disette du blé en Europe, et sur les moyens de la prévenir, 1776, in-12. III. *Autre* sur la taille de la vigne et sur la rosée, 1780, in-8.° IV. *Le Feu*, principe de la fécondité des plantes et de la fertilité des terres, 1783, in-8.° V. Il remporta un prix à la société économique d'Auch, par un *Mémoire* sur la manière de cultiver les terres; et on en trouve d'autres de lui dans le recueil de la société de Berne.

II. SAUSSURE, (Horace-Benedict de) fils du précédent, né à Genève le 17 février 1740, se lia dès sa jeunesse avec les savans qui illustroient sa patrie, tels que *Pictet*, *Jalabert*, *Bonnet* et *Haller*. Il prit avec eux le goût du travail, et un amour extrême pour l'étude de la nature. La chaire de professeur en philosophie étant venue à vaquer à Genève, *Saussure* l'obtint, quoiqu'il n'eût que 21 ans, et la remplit avec célébrité pendant 25. Il n'abandonna ses leçons que pour voyager. Il vint à Paris en 1768, et revint deux autres fois en France, d'abord pour y considérer les volcans éteints du Vivarais, du Forez et de l'Auvergne; ensuite pour voir à Lyon la ma-

chine aérostatique de *Montgolfier*, et suivre tous les détails de cette célèbre expérience. *Saussure* visita la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, où il eut le bonheur de trouver *Franklin*. En 1772 il partit pour l'Italie, et y observa avec l'œil du génie les productions de la nature. Il s'arrêta en particulier dans l'isle d'Elbe, célèbre par ses mines de fer; à Naples, où *Hamilton* monta avec lui sur le Vésuve; à Catane, où la vue majestueuse de l'*Etna* lui inspira le desir d'atteindre sa plus haute cime. Celle-ci fut mesurée par *de Saussure* le 5 juin 1773, et fixée par lui, au moyen du baromètre, à 1713 toises. Des neiges éternelles qui bravent les feux du climat et ceux du volcan, commencent à 1500 d'élévation; les pétrifications des productions de la mer s'y découvrent actuellement à 300 toises au-dessus de son niveau. Dans ses savantes courses, *Saussure* prit tantôt la minéralogie pour l'objet de ses recherches, tantôt ce fut la botanique qui fixa son attention. Il découvrit plusieurs genres de lichens inconnus, et près des eaux thermales d'Aix, deux espèces de trémelles qui n'avoient point encore été décrites, et qui dans leurs mouvemens d'oscillation parcourent, comme l'aiguille d'une montre, un dixième de ligne par minute. Le génie inventif de *Saussure* ne se borna pas à ces découvertes. On lui doit une foule d'instrumens utiles aux sciences et aux arts. On peut citer, 1.° le *cyanomètre* et le *diaphanomètre*, qui ont pour objet de graduer la transparence de l'atmosphère passant du bleu le plus clair au bleu le plus noir, et de fixer ainsi l'influence des matières terrestres qui troublent cette transparence. 2.° Un instrument propre à mesurer la force de l'action du vent. 3.° Un autre pour déterminer l'influence de la force magnétique dans différens lieux et à différentes températures. 4.° Un nouveau plan de moulin, à l'abri des variations subites des vents. 5.° L'*électromètre*, instrument exact et ingénieux, propre à déterminer la nature et la force du fluide électrique, même dans un temps serein. Au moyen de cet instrument, *Saussure* parvint à démontrer que les mouvemens violens de l'homme augmentent en lui la présence de ce fluide. 6.° Un instrument qui fait découvrir la présence du fer dans les minéraux, et offre aux minéralogistes un moyen qui a tous les avantages d'une boussole portative, sans en avoir les inconvéniens. 7.° L'*héliothermomètre*, inventé en 1767, et dont *Buffon* publia ensuite la description. Il sert pour ainsi dire à emmagasiner la chaleur. On sait qu'on a plus chaud dans une chambre et une voiture, où le soleil pénètre au travers des carreaux de glaces, que lorsque ses rayons y entrent directement. *Saussure* fit construire cinq caisses carrées de verre plat, s'emboîtant les unes dans les autres, et il parvint dans la dernière à élever le thermomètre au 88e degré. Il pensa ensuite à adapter cette découverte aux usages économiques, et à remplacer ainsi le feu de nos foyers par la chaleur du soleil. 8.° L'*hygromètre* à cheveu, propre à comparer les divers degrés de l'humidité de l'air, mérita sur-tout à *Saussure* les applaudissemens des physiciens, et ouvrit à son auteur une nouvelle carrière dans les sciences. Par le moyen de cet instrument, il mesura la quantité

d'eau que l'air peut contenir dans diverses circonstances, et détermina les affinités des vapeurs avec les corps qui peuvent s'en charger. —*Spallanzani* faisoit à Paris les expériences les plus curieuses sur les animalcules infusoires; *Saussure* qui correspondoit sans cesse avec lui, chercha à l'aider dans ce travail, et prouva que la plupart de ces êtres imperceptibles se reproduisent à la manière des polypes, par des divisions transversales; que le milieu de leur corps offre un étranglement qui finit par se rompre et produire deux animaux semblables au lieu d'un; qu'ils jouissent, comme les grandes espèces, de tous les attributs de l'existence, éprouvent des plaisirs, sont sujets à des maux, et peuvent être foudroyés par l'étincelle électrique. Mais c'est principalement dans la géologie et la connoissance des montagnes, que *Saussure* se montra véritablement législateur. En 1760 des Anglois avoient fait un voyage aux glaciers de Chamouni, que l'on avoit toujours regardés comme inaccessibles, et qu'on nommoit *Montagnes maudites*. *Saussure* entreprit de les visiter: rien n'ébranla son courage, ni ne troubla ses tranquilles observations. Depuis cette époque, il prit la résolution de faire chaque année un voyage dans les Alpes, et il l'exécuta autant que sa santé le lui permit. En effet, il poursuivit leur chaîne jusqu'aux bords de la mer et dans toute leur direction. En 1779 il les avoit traversées quatorze fois par huit endroits différens, et visité les mêmes points d'observations dans toutes les saisons. Il s'éleva le premier sur le mont *Cramont* en 1774, et s'essaya ainsi à gravir bientôt sur le mont *Blanc*, vers lequel *Saussure* observa que tous les sommets pyramidaux des monts voisins penchent et s'inclinent, « comme pour rendre hommage, dit M. *Senebier*, à ce dominateur de toutes les montagnes de l'Europe. » *Saussure* fixa la hauteur du *Cramont* à 150 toises. Il parvint quelque temps après sur la cime la plus élevée du mont *Rose*, qui n'est inférieure que de 20 toises à celle du mont *Blanc*. Enfin ce dernier, que *Saussure* avoit toute sa vie desiré escalader, vit sa crête foulée sous ses pas au commencement d'août 1787. L'année auparavant, le docteur *Paccard* et *Jacques Balmat*, animés par *de Saussure*, y étoient parvenus après avoir bravé mille dangers. Ce dernier loin d'en être effrayé, resta trois heures et demie sur le plus haut sommet, et y trouva le baromètre à seize pouces et une ligne; ce qui donne au mont *Blanc* 2450 toises d'élévation: le thermomètre étoit à deux degrés au-dessous de zéro. *Saussure* y respira à peine: l'action seule de boucler son soulier fut pour lui un travail presqu'au-dessus de ses forces. Au mois de juillet 1788, *Saussure* parvint, avec son fils aîné, sur le col du *Géant*, élevé de 1763 toises au-dessus du niveau de la mer, et y campa dix-sept jours pour y faire des observations. En interrogeant les flancs arides des rochers primitifs, les masses étincelantes de glaces, les couches successives de neiges, il a déterminé leur âge, leur accroissement chronologique. Il conquit ainsi les monts célèbres qu'il parcourut, et pénétra avec autant d'intelligence que de courage dans ces grands ateliers de la nature, où au milieu des neiges, des torrens, des brouillards, et

de l'image effrayante de l'antique chaos, se forment les principes de la fécondation et l'origine des fleuves et des mers. Dans ses savantes excursions, *Saussure* enrichit la lithologie de plusieurs pierres nouvelles, parmi lesquelles nous ne citerons que la byssolite qu'il trouva en 1777, et qui est couverte de poils d'une extrême finesse. Tant de travaux méritoient la gloire, et *Saussure* l'obtint. Associé de l'académie des Sciences de Paris et de plusieurs autres, sa maison reçut tous les étrangers illustres qui venoient à Genève pour le voir; et en 1778 l'empereur *Joseph II* lui fit l'accueil le plus flatteur. *Saussure*, fondateur de la société des Arts dans sa patrie, contribua ainsi à y porter à un très-haut point de prospérité l'industrie locale. Membre du conseil des Deux-cents, il fut appelé ensuite à l'assemblée nationale de France, lorsque Genève fut réunie à la république. La révolution lui ôta la plus grande partie de sa fortune, et les secousses politiques navrèrent son cœur. Celui qui avoit résisté à tant de fatigues, fut terrassé par le chagrin; il mourut de paralysie le 3 pluviôse de l'an 7, à l'âge de 59 ans. Ses ouvrages sont: I. Eloge de *Bonnet*, in-8.° L'auteur le publia, lorsque Genève affligée de la perte de cet homme célèbre, dont il étoit neveu par alliance, lui érigea un monument public. II. *Dissertatio physica de igne*, 1759. Cette Dissertation, l'un des premiers ouvrages de l'auteur, établit par des expériences que les corps s'échauffent d'autant plus par l'action du soleil, qu'ils sont plus noirs; aussi le vrai moyen pour les cultivateurs des Alpes de hâter la fonte des neiges, est de répandre sur elles de la terre noire. III. *Recherches* sur l'écorce des feuilles et des pétales, 1762, in-12. Ce petit livre, dédié à *Haller*, offre autant de patience et d'exactitude que de finesse dans les observations. IV. *Dissertatio physica de electricitate*, 1766, in-8.° L'auteur y juge entre *Franklin* et *Nollet*, et décide en faveur de la théorie du premier. V. *Exposition* abrégée de l'utilité des conducteurs électriques, 1771, in-4.° L'auteur fut le premier qui fit élever un paratonnerre à Genève, et cet écrit fut destiné à rassurer le peuple que cette innovation avoit effrayé. VI. *Projet de réforme pour le collége de Genève*, 1774, in-8.° L'auteur veut qu'on conduise particulièrement par les sens, les enfans à l'instruction; qu'on leur apprenne l'histoire naturelle par la vue des échantillons; l'histoire, par la peinture des événemens et celle des positions géographiques; les arts enfin, par la présentation des machines et des effets qu'ils ont créés. VII. *Description* des effets électriques du tonnerre, observés à Naples dans la maison de milord *Tilney*, in-4.° VIII. *Essais* sur l'hygrométrie, 1783, in-4.° Cet ouvrage est un modèle de précision. Il créa la science dont il traite, et qui fait l'une des principales branches de la météorologie. L'auteur y décompose l'eau et les vapeurs jusque dans leurs élémens primitifs; il y décrit tous les phénomènes de l'évaporation, et présente les sources des rosées, des brouillards, des neiges, et des horribles tempêtes qui bouleversent l'atmosphère. IX. *Défense* de l'hygromètre à cheveu, 1788, in-8.° X. *Voyages* dans les Alpes, 4 vol. in-4°, avec fi-

sures : le premier parut en 1779 ; le second en 1786, et les deux derniers en 1796. C'est le plus grand et le plus important ouvrage de l'auteur. Il offre l'histoire nouvelle de contrées inconnues, mais dont la connoissance peut faire deviner un jour la véritable théorie de la terre. *Descartes* sur les Alpes, médita de grandes pensées ; *Saussure* y poursuivit la nature et sut la peindre. Il assure que les Alpes et les plaines qui les avoisinent, ont été respectées par les volcans, soit parce qu'elles ne renferment point dans leur sein l'aliment qui en nourrit les feux, soit parce que le temps de leur développement n'est pas encore arrivé. XI. *Saussure* publia, dans les journaux et les mémoires des sociétés savantes, une foule d'écrits dont plusieurs sont des traités complets. On peut distinguer ceux sur la constitution physique de l'Italie ; la géographie physique de cette contrée ; les *Lagoni di monte Cerboli* ; l'histoire physique du ballon lancé à Lyon le 19 janvier 1784 ; les tourmalines du Saint-Gothard ; les moyens de se garantir des mauvais effets du charbon embrasé dans les lieux fermés ; la mine de fer de Saint-George de Maurienne ; les deux dents d'éléphant trouvées près de Genève ; les collines volcaniques du Brisgaw ; les variations de hauteur et de température des eaux de l'Arve ; le moyen de souder à de petits tubes de verre les fragmens de minéraux qu'on veut faire fondre au feu du chalumeau, et l'usage enfin de cet instrument dans la minéralogie. Ce dernier mémoire sur-tout, inséré dans le Journal physique de l'an 3, offre des résultats aussi neufs que bien observés. *Saussure*, suivant M. *Senebier*, qui a consacré à la mémoire de son compatriote un écrit éloquent et où tous les ouvrages de celui-ci sont justement appréciés, avoit une taille haute et bien proportionnée, les yeux vifs, la physionomie agréable, un air d'abandon qui gagnoit la confiance. Il s'exprimoit avec chaleur et clarté, et savoit animer sa conversation par la vérité et l'abondance de ses idées. La société des arts de Genève a voulu que son portrait, peint par *Saintours*, fût placé dans la salle de ses séances.

III. SAUVAGE, (N.) célèbre maître écrivain, dut son talent au célèbre calligraphe *Alais*, et devint lui-même le maître de *Rossignol*. Les pièces de *Sauvage* se vendent à très-haut prix.

SAXON, surnommé le *Grammairien*, né dans l'isle de Seeland en Danemarck, vint à Paris en 1177, pour y chercher des religieux de Sainte-Geneviève, et les emmener dans sa patrie. Il mourut en 1204, après avoir écrit une Histoire des anciens peuples du Nord, qui s'étend jusqu'à l'an 1186. Cet ouvrage, publié à Sora par *Stephaninc*, en 1644, in-fol., avec des notes, offre des traits fabuleux, des faits intéressans, un style élégant et pur ; ce qui est surprenant dans un auteur de ce siècle.

SCACCIA, (Sigismond) jurisconsulte Romain, a publié en l'année 1717, un vol. in-fol., intitulé, *de Cambiis et Commercio*. C'est un recueil très-étendu des décisions judiciaires sur le commerce, les lettres de change, leur acceptation, les sociétés mercantilles, les faillites, etc.

IV. SCALIGER DE LIKA, (Paul) comte des Huns, marquis de Vérone, croate de nation, descendoit, si on l'en croit, des princes de l'Escale. Élevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque temps aumônier de l'empereur *Ferdinand ;* il alla ensuite faire profession du calvinisme en Prusse, obtint par des voix iniques un canonicat dans l'église de Munster, s'y montra catholique, et réfuta lui-même ce qu'il avoit écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes graces d'*Albert* duc de Prusse, et emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau; mais *Albert* duc de Mecklembourg, beau-frère du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le vingt-huit octobre 1566, et *Scaliger* ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de manière qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui : I. Plusieurs *Opuscules* contre la religion Romaine, pleins de fiel, Bâle, 1569, in-4.° II. *Judicium de præcipuis sectis nostræ Ætatis*, Cologne. III. *Miscellaneorum tomi duo, sive Catholici Epistemonis, contra depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572, in-4.° C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avoit fait étant protestant, intitulé : *Encyclopediæ seu orbis disciplinarum tam sacrarum quàm profanarum, Epistemon*. IV. *Satyræ philosoph. et Genealogiæ præcipuorum regum et principum Europæ*, Konigsberg, 1563, in-8.° Voyez le *Theatrum vitæ humanæ* de Boissard.

SCARELLA, (Jean-Baptiste) théatin, né à Brescia, mort en février 1779, âgé d'environ 70 ans, fut en Italie l'un des propagateurs des principes de *Locke*, de *Newton* et de *Wolff*. Il les a consignés dans sa *Physica generalis*, Brescia, 1754 à 1757, 3 vol. in-4°; et dans ses Commentaires *de Rebus ad Scientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4.° On a encore de lui : I. Un Traité *de Magnete*, 1759, in-4.° II. *Hydrodynamica*, 1769, in-4.° III. Des *Elémens* de *Logique*, d'*Ontologie* et de *Théologie naturelle*, 4 vol. in-4.° Sa modération et sa modestie donnoient du prix à ses lumières ; et il ne répondit qu'avec honnêteté à des adversaires aussi impolis que fanatiques.

SCARSELLI, (N**) poëte Italien, né dans l'état de l'Église au 18e siècle, a mis en vers le *Télémaque* de *Fénélon*. Il n'a ni l'imagination, ni les graces, ni l'onction de l'archevêque de Cambrai, mais il en a l'harmonie et la facilité.

SCEAVER, (Béda) né en Autriche, devint prévôt de l'église de St-Pierre de Saltzbourg, et se dévoua par état à l'histoire ecclésiastique. Les écrits les plus importans qu'il ait publiés, sont des *Questions* critiques et morales sur l'Histoire des quatre Évangélistes par *Krælle*, et la *Chronique* du monastère de Saltzbourg, imprimée en 1772, en un volume in-fol. *Sceaver* est mort dans cette ville en 1787.

SCHALL DE BEL, (Jean-Adam) né à Cologne en 1591, se fit jésuite à Rome, en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, et s'embarqua pour les missions de la Chine en 1620. Appelé à la cour de Pékin pour travailler à corriger le calendrier

chinois, il mérita les bonnes graces de l'empereur, et fut fait chef des mathématiciens et mandarins, emploi qu'il exerça pendant 23 ans. L'empereur *Xum-Chi* le décora du titre de *Maître des secrets du Ciel*, et l'honora d'une telle confiance que, contre les premières règles de l'étiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, et lui rendit chaque année quatre visites. Le P. *Schall* profita du crédit qu'il avoit auprès de ce prince pour le bien de la religion catholique. Il en obtint un édit, par lequel il étoit permis aux missionnaires de bâtir des églises, et de prêcher l'Évangile dans ce vaste empire ; et dans l'espace de 14 ans, les missionnaires firent plus de cent mille prosélytes: mais après la mort de ce prince, il fut persécuté et condamné à une dure prison, où il mourut le 15 août 1666, après avoir exercé pendant 44 ans les pénibles fonctions de missionnaire. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, sur l'astronomie, la géométrie et les mathématiques, faits en société avec le P. *Jacques Rho*. Le P. *Prosper Intorcetta* en apporta 14 volumes in-4°, qu'il présenta, en 1671, au pape *Clément X*, et qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre ces ouvrages, le P. *Schall* a publié en langue chinoise les traités de *Lessius*, *de Providentiâ Dei*, et *de Octo Beatitudinibus*. C'est principalement sur ses lettres qu'on a rédigé l'*Histoire de la Mission de la Chine*, publiée en latin, à Vienne, 1665, in-8.°

SCHALOM, (Abraham) savant rabbin Espagnol, mort en 1593, a publié en hébreu un Traité intitulé : *Séjour de la Paix*.

SCHATEN, (Nicolas) jésuite Allemand, écrivit sur l'histoire de son pays, et mourut à la fin du 17e siècle. On lui doit : I. *Historia Westphaliæ*, 1690, in-fol. II. *Annales Paderbornenses*, 1693, in-folio. Ces ouvrages offrent de l'exactitude et de grandes recherches. Dans une Dissertation sur *Charlemagne*, il réfuta *Nifanius*, qui a prétendu que cet empereur avoit établi dans l'église des usages que *Luther* n'y a fait que renouveler.

SCHAWENBURG, (Adolphe, comte de) coadjuteur, et ensuite archevêque de Cologne, assista avec distinction au concile de Trente; et après avoir répandu des bienfaits dans son diocèse et affermi la foi catholique, il mourut le 20 septembre 1556. On a imprimé deux ans auparavant les *Actes* de huit synodes qu'il présida, et où furent combattues les nouvelles opinions des Luthériens.

SCHEFFMACHER, (Jean-Jacques) jésuite, né en 1668 dans la haute Alsace, montra du zèle et des talens en remplissant la chaire de controverse établie par *Louis XIV* dans la cathédrale de Strasbourg. Il mourut le 18 août 1733, recteur de l'université de cette ville. On lui doit douze savantes *Lettres* contre les Luthériens, 2 vol. in-4.° Elles eurent quatre éditions, dont la dernière fut faite à Rouen en 1769, 3 vol. in-12.

I. SCHENCK, (Martin) général sous *Philippe II* roi d'Espagne, combattit les Hollandois, et vendit souvent sa bravoure à qui voulut la bien payer. Repoussé devant Nimègue dont il avoit vainement tenté de se rendre maître, il périt dans le Rhin en 1589.

Strada dans son Histoire de la guerre contre les Belges, dit que *Schenck* ne se battoit jamais avec plus de prudence, et ne gardoit mieux son secret que lorsqu'il étoit ivre.

II. SCHENCK, de GRAFFENBERG, (Jean) médecin Suisse, naquit à Fribourg en 1531, et mourut dans cette ville le 12 novembre 1598. *Charles Spon* a fait imprimer à Lyon un ouvrage de ce médecin, intitulé: *Observationum medicarum, rararum, admirabilium et monstrosarum volumen*, 1644, in-folio. Il a été réimprimé en 1665 à Francfort, avec des additions par *Laurent Strauss.*

III. SCHENCK, (Jean-George) fils du précédent, fut un habile médecin comme son père, et exerça sa profession à Haguenau, où il mourut vers l'an 1620. On lui doit : I. *De formandis Medicinæ studiis*, 1607, in-12. II. *Hortus Patavinus*, 1608. III. *Monstrorum Historia*, 1609, in-4.°

II. SCHENCKIUS, (Fréderic) baron de Taubtenburch, né en 1503, se fit avocat, devint conseiller intime de *Charles-Quint*, président de la chambre impériale de Spire, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'archevêché d'Utrecht. Son zèle et ses lumières firent accepter dans son diocèse le concile de Trente. Il mourut après avoir publié: I. Les *Actes* des deux synodes qu'il tint à Utrecht. II. *Enchiridion veri præsulis*, in-8.° III. *De vetustissimo sacrarum imaginum usu*, 1567, in-12. Cet ouvrage est savant, et le meilleur de l'auteur.

SCHERZ, (Jean-George) professeur de l'université de Strasbourg, y est mort en 1754, à l'âge de 76 ans, après en avoir passé cinquante à déchiffrer les anciens diplomes, et à former un Glossaire allemand du moyen âge. Cet écrit offre de grandes recherches, de la sagacité, et la signification d'une foule de termes qu'on ne trouveroit point expliqués dans les ouvrages savans de *Schilter*, de *Wachter*, d'*Haltaüs*, d'*Ihrs*, sur le même sujet. M. *Oberlin*, savant professeur de Strasbourg, a voulu, en 1780, devenir l'éditeur de ce Glossaire. On ignore s'il l'a publié.

SCHETZEL, hermite renommé pour l'austérité de sa vie, dans le 12e siècle, passa ses jours dans une grotte de la forêt de Grundwal, près de Luxembourg. Cette grotte et une fontaine voisine ont conservé le nom du solitaire.

* I. SCHEUCHZER, (Jean-Jacques) docteur en médecine, et professeur de mathématiques et de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, et y mourut en 1733. Le czar *Pierre I* l'avoit voulu attirer en Russie; mais le conseil de Zurich qui sentoit le prix de ce savant, l'attacha à sa patrie par sa générosité. *Scheuchzer* laissa à sa famille une bibliothèque bien choisie, un beau médaillier et un riche cabinet d'histoire naturelle. C'étoit un homme modeste, paisible et droit, ami des Catholiques, qui s'exprimoit franchement sur plusieurs préjugés de sa secte, quoiqu'il n'ouvrît jamais entièrement les yeux à la vérité. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, en quatre gros vol. in-fol., qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de

ce livre est de 1725, en allemand. La traduction en latin parut à Augsbourg, 1732-1735, en 4 ou 8 vol. in-fol.; elle est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une version françoise à Amsterdam, 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves des 750 planches dont elle est ornée (*Voy.* PFEFFEL); et l'édition latine est préférée à la françoise. Cet ouvrage savant, curieux, et d'une lecture attachante, est trop diffus et contient des choses qu'on eût pu retrancher sans conséquence. *Ses descriptions*, dit l'abbé Soulavie, *véritables copies de la nature, dureront autant que la nature même.* On a encore de lui : I. *Itinera Alpina*, Leyde, 1723, 4 tomes en deux vol. in-4°, avec figures. C'est une description de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. II. *Piscium Querelæ*, 1708, in-4.° fig. III. *Herbarium Diluvianum*, Zurich, 1709, in-folio; Leyde, 1723, in-fol. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de *Tournefort*. IV. *Musæum Diluvianum*, Zurich, 1716, in-8.° V. *Homo diluvii testis*, 1726, in-4.° On trouve dans ces deux ouvrages des monumens incontestables du déluge. VI. *Historiæ Helveticæ naturalis Prolegomena*, 1700. VII. *Sciagraphia Lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dantzig, 1740, in-4°, avec fig. VIII. *Nova Litteraria Helvetica.* C'est un journal de la littérature Suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. IX. Un ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse, en allemand, Zurich, 1732, in-4.°

SCHEW, savant Danois, mort dans le milieu du siècle passé, étudia avec succès les langues orientales, et particulièrement l'ancien égyptien ou langue cophtique. C'est à lui que l'on doit la conservation d'un monument curieux, la table sur le *Papyrus* d'Égypte, écrite en lettres grecques par un prêtre d'*Isis*; monument qui fait en Italie l'ornement du célèbre musée *Borgia*.

SCHEWEIGHAEUSER, (Jean) né à Strasbourg en 1733, professeur de mathématiques, et nommé ensuite secrétaire-interprète du département du Bas-Rhin, a publié en langue allemande une *Grammaire* françoise, un Cours de géographie historique, et un autre de mathématiques. Laborieux, honnête et désintéressé, il est mort dans sa patrie en l'an 9. — Ses parens, du même nom, suivent avec distinction à Strasbourg, la carrière des sciences et des lettres.

SCHIELEN, (Jean-George) bibliothécaire de la ville d'Ulm; étoit très-versé dans les antiquités, et s'est fait un nom par sa *Bibliotheca enucleata*, 1679, dans laquelle il a rangé par ordre alphabétique ce qui concerne les arts et les sciences. On y voit en quel état étoient chez les anciens la jurisprudence, la philosophie, la médecine, la politique et les mathématiques.

SCHILDER, (Louis de) né à Bruges en 1606, se fit jésuite et professa la théologie et la philosophie. Il mourut en 1667, après avoir publié un in-fol. sur

les *Sacremens*, et un petit ouvrage mieux rédigé, ayant pour titre : *De principiis formandæ conscientiæ.*

SCHILL, (Jean-Adam) connu par son *Nomenclator Philologicus*, Eysenach, 1682, in-8°, où il donne la signification des termes les plus obscurs, et une explication des usages des anciens.

II. SCHILLING, (Guillaume-Godefroi) médecin d'Utrecht, a publié divers écrits sur l'histoire naturelle, qui ne sont pas exempts d'erreurs. *Spalanzani* a réfuté, par un grand nombre d'expériences, celle qui attribuoit à l'aimant la propriété d'attirer les torpilles et de les fixer avec autant de force que le fer. *Schilling* est mort au milieu du siècle qui vient de finir.

SCHMITH, (Nicolas) né à Oedenbourg en Hongrie, se fit jésuite, enseigna les belles-lettres et la théologie avec distinction, dans son ordre, et mourut recteur du collége de Tirnau, en 1767, aimé et estimé par l'égalité et la douceur de son caractère. On a de lui : I. *Series Archiepisc. Strigoniensium*, Tirnau, 1751, 2 vol. in-8.° II. *Episcopi Agrienses, fide diplomaticâ concinnati*, Tirnau, 1768, in-8.° III. *Imperatores Ottomannici à captâ Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum ad annum* 1718, Turnau, 1760, deux vol. in-folio. Ces ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits d'un style pur, aisé et souvent élégant. On estime sur-tout son *Histoire des Empereurs Ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons. C'est une suite de celle du Père *Keri*. Nous n'avons pas encore une Histoire Turque complète. Celle de *Cantimir* passe pour être assez exacte, mais elle est trop peu étendue, pour l'espace de temps qu'elle embrasse. Celle de l'abbé *Mignot* ne peut être considérée que comme un abrégé. *Ricaut* en a donné une Histoire, en anglois, mais elle ne comprend que le XVIIe siècle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celle de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes, mais elles n'ont pas un caractère de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérans invincibles. La Porte, dans ses Actes, représente les princes Chrétiens implorant à génoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, comme dans les diplomes des Turcs, le faste oriental qui n'est qu'un étalage ridicule.

SCHNITZTEIN, savant Allemand, mort à Anspach en 1787, fut président du consistoire de cette ville. Il a publié, de 1769 à 1774, un ouvrage très-érudit, ayant pour titre, *Selecta Norimbergensia*, 5 vol. in-4.°

SCHOEFFER, (Jean-Chrétien) savant naturaliste Allemand, mort dans le cours du siècle qui vient de finir, a publié plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, et entr'autres une *Description des champignons*, publiée à Ratisbonne en 1764, in-4.° La partie typographique est magnifiquement exécutée, et les figures sont enluminées.

SCHOEN, (Martin) est le plus ancien des graveurs connus, et le premier qui ait tiré des épreuves de ses ouvrages. On

le connoît aussi sous le nom de *Beau-Martin* de Colmar. Il grava depuis l'an 1460, jusqu'à sa mort en 1486.

SCHOEPFLIN, (Jean-Daniel) professeur d'histoire dans l'université Luthérienne de Strasbourg, né à Sultzbourg dans le Brisgaw en 1694, mourut en 1771 : c'étoit un érudit profond et un écrivain lourd. On a de lui : I. *Historia Zaringo-Badensis Carlsruhe*, sept vol. in-4.° II. *Alsatia diplomatica*, 1772, deux vol. in-folio. III. *Alsatia illustrata*, 1751 et 1762, deux vol. in-folio. IV. *Alsaticarum rerum scriptores*, in-fol. V. *Vindiciæ typographicæ*, 1760, in-4°, figures : ouvrage rempli de recherches curieuses. On y trouve les pièces d'un procès entre *Guttemberg* et ses associés. L'auteur prétend prouver par elles que *Guttemberg* fit à Strasbourg les premiers essais de son art, que *Schoeffer* perfectionna ensuite à Maïence. *Fournier* le jeune a publié, en 1760, des observations sur cet ouvrage de *Schoepflin*. Ce dernier a légué son cabinet à la ville de Strasbourg, et M. *Oberlin* en a donné la description sous le titre de *Musæum Schoepflinianum*.

SCHOONHOVIUS, (Florent) poëte Hollandois, né en 1594, mort au milieu du siècle suivant, se fit catholique, et publia des *Poëmes* latins, recueillis à Leyde en 1613, et des *Emblèmes*, 1618, in-4.°

SCHOTANUS, (Christian) ministre Protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de la langue grecque et de l'histoire ecclésiastique, et prédicant à Franeker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné : I. *Description de la Frise*, avec figures, 1656, in-4.° II. *Histoire de la Frise jusqu'en* 1558, in-folio. Ces deux ouvrages sont en flamand. Il y parle des catholiques avec la partialité si ordinaire aux Protestans. III. *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12. IV. *Bibliotheca historiæ sacræ Veteris Testamenti, sive Exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, deux vol. in-folio. A voir le titre, on croit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les règles de la critique, et dans la réalité ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur. — *Schotanus* a eu un fils nommé *Jean*, qui a été professeur de philosophie à Franeker, mort l'an 1699. Il a fait des *Paraphrases* en vers sur les *Méditations* de *Descartes*, où il entre en lice avec le savant *Huet*, et attaque, mais bien foiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

II. SCHOTT, (Jean) imprimeur de Strasbourg au commencement du 16e siècle, est auteur d'un *Enchiridion Poëticum*. Ses éditions sont recherchées. Celle des *Dialogues des Dieux* par *Lucien*, a la première page en lettres rouges,

* IV. SCHOTT, (Gaspard) jésuite, né dans le diocèse de Wurtzbourg en Franconie, en 1608, et mort dans cette ville en 1666, cultiva la philosophie et les mathématiques qu'il professa jusqu'à sa mort. Il passa plusieurs années à Palerme en Sicile, ensuite à Rome où il se lia d'une amitié étroite avec le célèbre Père *Kircher* qui lui fit

part de beaucoup d'observations sur les sciences et les arts. On a de lui divers ouvrages, qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont : I. Sa *Physica curiosa, sive Mirabilia naturæ et artis.* Cet ouvrage, réellement curieux, est en deux vol. in-4.° L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores. On y voit encore des recherches sur le pouvoir du diable, sur les monstres, etc. L'auteur montre autant de crédulité que de savoir; et au milieu de beaucoup d'observations curieuses, d'expériences dignes d'attention, on trouve une foule de faits hasardés, inutiles, ridicules, et puisés dans des historiens décriés. Il dit tout bonnement, que les animaux qui ont peuplé l'Amérique, y ont été vraisemblablement transportés par les anges. II. *Magia naturalis et artificialis*, 1677, 4 vol. in-4°, plein de recherches et de connoissances physiques et statiques. III. *Technica curiosa*, à Nuremberg, 1664, in-4.° IV. *Machina hydrolico-pneumatica*, 1657, in-4.° V. *Pantometrum Kircherianum, sive instrementum geometricum novum*, 1660. VI. *Itinerarium staticum Kircherianum*, 1660. VII. *Encyclopedia*, 1661. C'est un cours de mathématiques. VIII. *Mathesis Cæsarea*, 1662, deux vol. in-4.° IX. *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum*, 1663, in-8.° X. *Arithmetica practica generalis et speculativa*, 1663, in-8.° XI. *Schola stegano-graphica*, 1664, in-4.° XII. *Organum mathematicum*, 1668, in-4.° On trouve dans ces ouvrages une multitude d'expériences propres à inspirer de la modestie à ceux de nos contemporains qui veulent passer pour des génies créateurs dans la physique expérimentale. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat et l'explication dans ce dernier ouvrage; cependant on ne le voit presque cité nulle part : on en sent facilement le motif. Le célèbre *Boyle* avoue que ce physicien lui a donné les premières idées de sa machine pneumatique. Voyez la *Notice raisonnée* des ouvrages du savant Jésuite, que l'abbé *Mercier* a publiée à Paris, 1785. Cette analyse donne une idée avantageuse du jésuite Allemand et du savant François qui l'a tiré de la poussière.

SCHOUTEN, (Guillaume) navigateur Hollandois, découvrit avec *Jacques le Maire*, (*Voyez* ce mot) le détroit qui porte le nom de ce dernier. Son Voyage, qui forme deux vol., se trouve à la suite de ceux de la Compagnie des Indes orientales.

SCHWARTZ, (Ignace) né en Souabe en 1690, et mort à Augsbourg en 1763, professa l'histoire dans l'université d'Ingolstadt, et a publié trois savans ouvrages : I. *Institutiones historicæ*, 1729, 2 vol. in-8.° II. *Collegia historica*, 1737, neuf vol. in-8.° III. *Institutiones juris universalis*, 1743, in-8.°

SCHUPPEN, (Pierre Van) graveur d'Anvers, retiré à Paris, où il mourut en 1707, à 74 ans, fut le rival d'*Edelinck*, par le fini et la correction de son burin. Il excella dans le portrait.

SCHWENCKFELT, (Gaspard) médecin de Greiffenberg en Silésie, exerça sa profession à Gorlitz en 1609. On a de lui : I. *Thesaurus pharmaceuticus*,

Franckfort, 1680, in-8.° II. *Stirpium et fossilium Silesiæ catalogus*, Leipzig, 1600, in-4.° III. *Theriotropheium Silesiæ*, Lignitz, 1603, in-4.° C'est une description des quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes, etc. de la Silésie. IV. *Descriptio et usus Thermarum Hirsbergensium*, Gorlitz, 1607, in-8.°

* SCHWERIN, (Christophe, comte de) gouverneur de Neiss et de Brieg, général-feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, s'éleva par son mérite, et gagna la bataille de Molwitz, le 10 avril 1741, dans le temps que les Prussiens la croyoient perdue. Il se signala dans tous les combats qui se donnèrent depuis contre les Autrichiens, et fut tué à la bataille de Prague en 1757, à 72 ans. Le roi de Prusse lui fit dresser en 1769 une statue de marbre sur la place Guillaume à Berlin, et l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il mourut. Il étoit né à Anclam en Poméranie, en 1685, du grand maître de cuisine héréditaire de ce duché. Envoyé en 1712 par le duc de *Mecklenbourg*, auprès de *Charles XII* à Bender, il profita pendant un an des entretiens de ce monarque guerrier pour perfectionner ses talens militaires. Le roi de Prusse le regretta comme un général intrépide, éclairé, endurci à la fatigue, sobre, ami de la discipline et père des soldats. Il avoit été marié deux fois; il eut de sa première épouse des enfans qui lui ont survécu, et il n'en eut point de la seconde.

SCICH-ALI, Kan de Derbent en Perse, régna avec gloire dans le Schirvan. Il combattit souvent les Russes avec succès; mais sur la fin de sa vie, le comte *Zubow* s'empara de sa capitale après un siége de 50 jours. *Scich-Ali* étoit alors âgé de 120 ans. Il s'avança lui-même au-devant du vainqueur, avec tous les officiers de sa cour, et obtint grace pour tous les Persans, le 19 mai 1796. Près de cent ans auparavant, il avoit reçu à Derbent *Pierre-le-Grand*, souverain de Russie. *Scich-Ali* est mort quelque temps après l'envahissement de ses états.

* SCOPAS, architecte et sculpteur de l'isle de Paros, vivoit vers l'an 430 avant J. C. Il travailla au fameux mausolée qu'*Artemise* fit ériger à son mari dans la ville d'Halicarnasse, et qui étoit réputé pour l'une des sept merveilles du monde. Il fit aussi à Ephèse une colonne, célèbre par les beautés dont ce savant artiste l'avoit enrichie. Mais parmi ses ouvrages, on fait sur-tout mention d'une *Vénus* qui fut transportée à Rome, et que *Pline* (Hist. Nat., liv. 36, chap. 4) jugeoit être supérieure à celle de *Praxitèle*, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à raison de la multitude de chefs-d'œuvre que renfermoit la capitale du monde: car c'est là bien certainement le sens du passage de *Pline*, auquel M. *Falconet* et M. *de Lalande* ont trop légèrement reproché une contradiction.

SCRODER, (N...) savant Allemand, a publié à Amsterdam, en 1711, une Grammaire Arménienne, intitulée: *Thesaurus linguæ Armenicæ antiquæ et hodiernæ*. La langue arménienne s'écrit de gauche à droite; elle a 38 lettres, et se

divise en quatre sortes d'écriture : la première est appelée *erghata-chir*, écriture de fer ; la seconde *poloverchir*, écriture ronde ; la troisième *noderchir*, écriture des notaires ; et la quatrième est composée des majuscules.

SCYLLIS et DIPÆNUS, sculpteurs Crétois, vivoient sous l'empire des rois Mèdes, et avant que *Cyrus* eût détruit leur domination. Ils furent les premiers, suivant *Pline*, qui se distinguèrent dans l'art de tailler le marbre. Ils firent pour les habitans de Sycione, les statues d'*Apollon*, de *Diane*, de *Minerve* et d'*Hercule*.

V. SÉBASTIEN DE SAINT-PAUL, né à Enguien en 1630, carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les Bollandistes qui avoient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des Carmes, qui ne paroissoient pas trop d'accord avec la saine critique.

SÉBASTIEN, (la marquise de Saint-) seconde épouse de *Victor-Amédée II*, premier roi de Sardaigne. *Voyez* l'article de ce prince.

SEBIZIUS, (Melchior) né en 1578, fut tout à la fois chanoine de Strasbourg et professeur de médecine dans cette ville. L'empereur *Ferdinand II*, touché de son mérite, l'éleva à la dignité de comte Palatin. *Sebizius* mourut en 1674, à l'âge de 95 ans. On lui doit un Commentaire sur les *Œuvres de Galien* ; et en outre : I. *Exercitationes medicæ*. II. *Miscellaneæ questiones medicæ*. III. *Speculum medicinæ practicum*, 1661, deux vol. in-8.°

* SEBONDE, (Raymond de) philosophe Espagnol du 15.e siècle, s'est fait connoître par un *Traité* latin, intitulé : *Theologia naturalis*, sive *Liber Creaturarum*, en 330 chapitres, Strasbourg, 1496, in-folio, en lettres gothiques. Il offre des singularités hardies, qui plurent dans le temps aux philosophes de ce siècle, et qui ne déplairoient pas à ceux du nôtre. *Montaigne* le trouva, en beaucoup d'endroits, conforme à ses idées, et en fit une *Traduction*, imprimée par *Vascosan*, Paris, 1581, in-8.° Cette version est assez libre. *Montaigne* dit qu'il a donné au philosophe Espagnol « un accoutrement à la françoise, et qu'il l'a dévêtu de son port farouche et maintien barbaresque, de manière qu'il a mes-hui assez de façon pour se présenter en toute bonne compagnie. » Cependant, malgré son nouvel habit, le livre de *Sebonde* n'est guère recherché.

II. SECKENDORF, (N. comte de) général de l'empereur *Charles VI*, fut vainqueur des François à Clausen, en 1735, et fit ensuite la guerre aux Turcs. Il est mort vers 1740. Son caractère brusque et colère lui fit des ennemis.

* SECOND, (Jean) SECUNDUS, célèbre poëte latin, né à la Haye en Hollande, l'an 1511, d'une famille qui portoit le nom d'*Everard*, reçut le bonnet de docteur en droit à Bourges, en 1532, sous le célèbre *Alciat* ; mais la jurisprudence eut moins de charmes pour lui que la littérature. Il passa en Italie, ensuite en Espagne, où il fut secrétaire de l'archevêque de Tolède. C'est par le conseil de ce prélat qu'il suivit *Charles-Quint* dans son

expédition de Tunis. La foiblesse de son tempérament l'obligea de quitter l'Espagne, et de retourner dans les Pays-Bas. Il mourut d'une fièvre maligne à Utrecht, en 1536, à 25 ans. Ses ouvrages sont remarquables par une facilité et une fécondité rares, jointes à beaucoup de délicatesse et d'agrément. Nous avons de lui trois livres d'*Elégies*, un d'*Epigrammes*, deux d'*Epîtres*; un d'*Odes*, un de *Sylves*, un de *Pièces funèbres*; outre des Poésies galantes qui font honneur à son goût et à son esprit, mais beaucoup moins à ses mœurs, et qui occasionnèrent ces vers :

Non benè Johannem sequeris, lasciva Secunde!
Tu Veneris cultor, Virginis ille fuit.

« Les XIX *Baisers* de *Jean Second* peuvent être regardés comme des élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné. Rien de plus varié, de plus naturel, de plus délicat, de plus animé que ses tableaux. On n'a point à lui reprocher le cynisme de *Catulle*, mais peut-être il y conduiroit. Ses peintures, quoique plus chastes que celles du chantre de Vérone, paroissent d'autant plus séduisantes, qu'elles sont l'expression la plus vive d'une ame qui ne respire que l'amour. » (BIBLIOTHÈQUE *d'un homme de goût*.) Ses *Juvenilia* ont été recueillis dans la collection de *Barbou*, et imprimés dans le volume intitulé : *Theodori Bezæ, Vezelii, Poëmata; Marci-Antonii Mureti Juvenilia; Joannis* SECUNDI *Hagiensis Juvenilia; Joannis* Bonefonii, *Arverni, Pancharis, et Pervigilium Veneris*, 1757, 1 vol. Le recueil des Poésies de *Jean Second* parut à Leyde en 1631, in-12; et elles ont été traduites en françois, 1771, in-8°, avec le latin à côté. *Second* cultivoit aussi la peinture et la gravure; mais ses ouvrages en ce genre sont peu connus. Il étoit frère de *Nicolas* GRUDIUS et d'*André* MARIUS, distingués l'un et l'autre par leurs poésies. (*Voyez* leurs art.) Leur père, *Nicolas Everard*, président du conseil souverain de Hollande et Zélande, mort en 1532, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-fol. intitulés, l'un, *Topica Juris*, l'autre, *Consilia*.

SECONDAT DE MONTESQUIEU, (Jean-Baptiste) fils du célèbre auteur de l'*Esprit des Lois*, conseiller au parlement de Bordeaux, est mort dans cette ville le 17 juin 1796, à l'âge de 79 ans. S'il ne partagea pas la gloire de son père, il eut comme lui des vertus. Modeste, bienfaisant et ami des lettres, il s'occupa beaucoup d'histoire naturelle et d'agriculture. On lui doit : I. *Mémoire sur l'Electricité*, 1746, in-8.° L'auteur s'élève contre la théorie de *Nollet*. II. *Observations* sur les eaux minérales des Pyrénées, 1750, in-12. III. *Considérations* sur la constitution de la marine de France, 1756, in-8.° *Secondat* fit imprimer cet ouvrage à Londres, où il se trouvoit : on lui reproche d'y avoir exagéré la force navale de la France. IV. *Histoire naturelle* du chêne, 1785, in-fol. L'ouvrage de *du Choul*, sur le même sujet, a servi de base à celui-ci. L'auteur y a joint la dénomination des diverses espèces de raisins qu'on cultive dans le Bordelois.

SECUNDINUS, (Julius) célèbre orateur, étoit de Lyon,

et se distingua dans le barreau de Rome. *Quintilien* en fait l'éloge. Neveu de *Julius Florus*, autre orateur renommé, ce dernier lui demanda un jour ce qui causoit son air triste. *Secundinus* lui avoua qu'il cherchoit depuis trois jours à corriger l'exorde d'un discours. « Ne cherchez jamais, répondit *Florus*, à faire mieux que vous ne pouvez. » *Quintilien* a fait de ce mot l'un de ces préceptes. *Secundinus* vécut et mourut dans le second siècle.

SEDAINE, (Michel-Jean) membre de l'académie Françoise et secrétaire de celle d'architecture, naquit à Paris le 14 juin 1719, d'un père architecte qui avoit consommé toute sa fortune. Forcé par l'indigence à se faire tailleur de pierres, pour nourrir sa mère et deux frères plus jeunes que lui, il parvint par son application au travail, à devenir maître maçon. Son goût pour le théâtre lui donna l'idée de faire des pièces; et la facilité de son esprit, la connoissance de la scène, la fécondité de son imagination, lui firent bientôt obtenir des succès en ce genre, et abandonner sa profession. En 1754, *Monet* directeur de l'Opéra comique, l'engagea à lui consacrer ses talens; il s'en trouva bien. Son théâtre étoit désert, *Sedaine* y fit affluer les spectateurs. Ce dernier, doux, modeste, obligeant, heureux dans sa famille, estimé des gens de lettres, et laissant beaucoup d'amis, est mort le 28 floréal de l'an 5 (1797), à 78 ans. Son *Epître* à son habit fut la première qui lui acquit de la réputation. On lui doit plusieurs autres poésies fugitives, parmi lesquelles on doit distinguer un poëme en 4 chants, sur le *Vaudeville*. Le théâtre de *Sedaine* est très-nombreux. Il a donné à l'Opéra *Aline*, reine de Golconde, en trois actes, dont *Monsigni* a fait la musique : le sujet en est tiré d'un joli conte de M. *de Boufflers*; *Amphytrion*, en trois actes, musique de *Grétry*; et *Protogène*, dont il abandonna le bénéfice à *Philidor*, qui en a fait les airs. Le théâtre François lui doit : I. *Le Philosophe sans le savoir*, comédie en 5 actes, qu'il auroit dû plutôt intituler *le Duel*. Les situations en sont d'une grande vérité, le but en est moral, et tend fortement à détruire la barbarie du préjugé si mal à propos nommé *le Point d'honneur*. Elle fut jouée en 1765. II. *La Gageure imprévue*, petite pièce en un acte, représentée pour la première fois en 1768, et dont l'intérêt du dialogue a assuré le succès jusqu'à ce jour. *Scarron* en a fourni l'idée. III. *Maillard* ou *Paris sauvé*, tragédie en prose, dont l'auteur ne put obtenir la représentation. IV. *Raymond* ou *le Troubadour*, comédie qui de même n'a pas encore été jouée. C'est sur-tout le théâtre Italien que *Sedaine* a enrichi. Il avoit 37 ans lorsqu'il donna : I. *Le Diable à quatre*, imité d'une pièce angloise, et qui est son premier ouvrage dramatique. II. *Blaise le Savetier*, musique de *Philidor*, 1759. III. *L'Huître et les Plaideurs*, 1759. IV. *Les Troqueurs dupés*, musique de *Sodi*, 1760. V. *Le Jardinier et son Seigneur*, musique de *Philidor*, 1761. VI. *On ne s'avise jamais de tout*, musique de *Monsigni*. VII. *Le Roi et le Fermier*, en trois actes, musique du même, 1762. Cette pièce, tombée à la première représentation, en ob-

tint ensuite plus de cent consécutives. VIII. *Rose et Colas*, 1764. IX. *L'Anneau perdu et retrouvé*, en 2 actes. Cet opéra, joué d'abord en 1764, avec la musique de *la Borde*, a été repris en 1788 avec celle de *Chardini*, X. *Les Sabots*, musique de *Duni*, 1768. XI. *Le Déserteur*, en 3 actes, musique de *Monsigni*, 1769. On observoit à *Sedaine* que cet opéra avoit peu réussi dès son début, et qu'il paroissoit nécessaire d'y faire des changemens: « Je les ferai, dit-il, après la centième représentation. » En effet, elle eut lieu sans que l'auteur y fit des corrections. XII. *Thémire*, pastorale, musique de *Duni*, 1770. XIII. *Le Faucon*, 1772. XIV. *Le Magnifique*, en 3 actes, musique de *Grétry*, 1773. XV. *Les Femmes vengées*, musique de *Philidor*, 1775. XVI. *Le Mort marié*, en 2 actes, 1777. XVII. *Félix* ou *l'Enfant trouvé*, en 3 actes, musique de *Monsigni*, 1777. XVIII. *Aucassin et Nicolette*: la magie du spectacle s'y unit à l'intérêt des situations; le dénouement en est heureux, et relevé par un air d'ensemble qui produit le plus grand effet. XIX. *Richard Cœur de lion*, en 3 actes, musique de *Grétry*, 1784. Il eut 130 représentations de suite. XX. *Le Comte d'Albert et sa suite*, en 3 actes, musique du même, 1787. XXI. *Raoul Barbe-bleue*, en 3 actes, musique du même, 1789. En général, *Sedaine* connoissoit parfaitement tout l'effet de l'illusion théâtrale, et en a profité: son dialogue est facile et naturel, mais extrêmement incorrect et plein de fautes de langage; aussi toutes ses pièces sont-elles bonnes à voir jouer, mais non à lire.

II. SEDULIUS, (Henri) savant Récollet, né à Clèves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, et mourut à Anvers en 1621, après avoir publié: I. *Historia Sancti Francisci illustriumque virorum et fœminarum*, etc. Anvers, 1613, in-fol. avec figures. Ce sont les actes originaux des vies des Saints et de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de Commentaires. II. *Vie de St. François d'Assise*, par *St. Bonaventure*, avec des Commentaires, Anvers, 1597, in-8.° III. *Apologeticus adversùs Alcoranum Franciscanorum, pro libro Conformitatum*, Anvers, 1607, in-4.° *Sedulius* auroit mieux fait de ne point entreprendre cette apologie. (*Voy.* ALBIZI.) IV. *Præscriptiones adversùs hæreses*, Anvers, 1606, in-4.° V. *Martyria FF. Minorum Alcmariensium, Gorcomiensium*, etc. Anvers, 1613, in-4°, avec fig. C'est l'histoire des Religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siècles en Hollande. VI. *Imagines religiosorum ord. Sti Francisci in æs incisæ, cum elogiis*, 1602. VII. *Commentarius in vitam Sti Ludovici episcopi Tolosani*, 1602.

SÉE-MA-KOANG, Chinois célèbre par ses connoissances et ses vertus, vivoit dans le onzième siècle, et y obtint une réputation brillante qui a pénétré jusqu'en Europe. A l'âge de quatre ans, il s'amusoit à voir nager des poissons dorés autour d'un large vase de terre cuite rempli d'eau. L'un de ses camarades, voulant prendre un poisson et se penchant trop sur le bord, tomba dans le vase la tête la première. Il alloit

périr ; les autres enfans avoient pris la fuite ; *Sée-Ma-Koang*, resté seul, imagina de prendre un caillou aigu et de frapper le vase jusqu'à ce qu'il fût rompu : l'eau s'écoula, et l'enfant fut sauvé. Les poëtes et les peintres Chinois ont souvent célébré ce trait dans leurs ouvrages. *Sée-Ma-Koang*, nommé très-jeune, Mandarin d'une grande province, et ensuite Gouverneur de l'Empereur, ne profita de sa place que pour dire la vérité à son souverain, éloigner de lui les flatteurs et faire le bien des peuples. Dans sa vieillesse, il se retira dans une solitude, d'où il ne sortoit que pour mettre la paix dans les familles. C'est dans cette retraite, et dans l'espace de quinze ans, qu'il écrivit une *Histoire de la Chine*, qui commence à la 403e année avant l'ère Chrétienne, et renferme quatorze siècles. Les Chinois en font grand cas : c'est le meilleur de leurs ouvrages en ce genre. On attribue encore à *Sée-Ma-Koang* des Traités de morale dont un auteur moderne prétend avoir extrait les maximes suivantes : Le sage ne se presse point de parler, mais d'agir. — Conseilles et ne commandes pas : persuades et ne décides point. —Qu'est-ce que la grandeur suprême ? la faculté de faire le bien. — Sois juste avant que d'être libéral ; mais sois humain avant que d'être juste. —Un mot peut tout perdre ; un homme peut tout sauver. — L'orgueil peut quelquefois paroître modeste, jamais la vanité. —L'aumône est la dette de l'homme sensible. —Respectes la confiance ; ne tires point sur l'oiseau qui est à terre. —Voulez-vous être juste ? commencez par vous oublier, et remplissez-vous des intérêts d'autrui. —Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise. —La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnoissance de sincérité. — Imaginer un bonheur pur, c'est vouloir un ciel sans nuages. —L'ivresse ne produit pas les défauts, elle les décèle ; la fortune ne change point les mœurs, elle les découvre. —La religion est le premier frein de l'homme ; la sagesse n'est que le second. —Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre. —Il n'y a point d'étincelles à négliger. —Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère. — Honores ton père dans un vieillard, et dans un enfant aimes ton fils. —Ne demandes qu'une fois pour toi, mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres.

SÉE-MA-TSIEN, Chinois, rassembla, vers l'an 176 avant J. C., les mémoires relatifs à l'histoire de la Chine : ces mémoires étoient en petit nombre depuis que l'Empereur *Chi-Oang-Ti* avoit ordonné de détruire tous les monumens historiques. L'ouvrage du savant Chinois se nomme *Seki*.

SEGOING, (Charles) avocat de Paris, fit imprimer dans cette ville, en 165., *le Trésor héraldique*, ou *Mercure armorial*. *Boileau* ne l'a pas oublié dans sa *satire sur la noblesse*.

Quand l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse,
On vit paroître en foule et *Marquis* et *Barons*.
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.

Aussitôt maint esprit fécond en rêveries,
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ses termes obscurs fit un langage à part ;
Composa tous ces mots de *cimier* et *d'écart*,
De *pal*, de *contre-pal*, de *lambel* et de *face*,
Et tout ce que *Segoing* dans son *Mercure* entasse.

« Le blason, dit *Voltaire*, étoit à la vérité une science fort profonde ; mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armoiries aux portières de son carrosse. C'étoit la chose la plus inutile dans un Etat bien policé. D'ailleurs, cette étude seroit une étude immense, parce qu'il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries. »

* SEGRAIS, (Jean Regnault de) né à Caen l'an 1624, d'une famille noble, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il n'avoit que 20 ans, lorsque le comte de *Fiesque*, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris, et le plaça chez Mlle *de Montpensier*, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chantrerie de la collégiale de Mortain, et depuis, la qualité de son gentilhomme ordinaire. *Segrais* n'ayant pas approuvé son mariage avec *Lauzun*, fut obligé de quitter cette princesse. Il se retira alors chez Mad. *de la Fayette*, qui lui donna un appartement. Cette nouvelle retraite lui fit prendre quelque part à la composition de *Zaïde*, un des romans les plus ingénieux que nous ayons. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il épousa en 1676 une riche héritière, *Cl. Acher du Mesnilvitté* sa cousine. On lui proposa en vain l'éducation du duc du *Maine ;* il la refusa sous prétexte qu'il étoit sourd. *L'expérience*, ajouta-t-il, *m'a appris qu'il faut à la cour de bons yeux et de bonnes oreilles.* L'académie de Caen étant dispersée par la mort de *Matignon* son protecteur, *Segrais* en recueillit les membres, et leur donna un appartement. Sa conversation avoit mille agrémens, et la vivacité de son esprit lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau. Son long séjour à la cour avoit enrichi sa mémoire de plusieurs anecdotes intéressantes. Sa surdité n'empêcha pas qu'il ne fût recherché ; et l'on se faisoit un plaisir singulier d'écouter celui qui ne pouvoit pas entendre les autres. Il mourut le 25 mars 1701, à 76 ans, après avoir fait son testament, où sont empreints les sentimens de religion dont il étoit pénétré. Quelque temps avant sa mort, il avoit mis au bas du cadran solaire de sa maison de campagne, un vers italien, imité du *Tasse*, dont le sens étoit : *Tout le temps qu'on n'emploie pas à aimer Dieu, est perdu.* Quoiqu'il fût de l'académie Françoise, et qu'il eût passé une partie de sa vie à la cour, il ne put jamais perdre l'accent normand. Cela donna lieu à Mlle *de Montpensier* de dire à un gentilhomme qui alloit faire avec lui le voyage de Normandie : *Vous avez là un fort bon guide, il sait parfaitement la langue du pays....* *Segrais* est principalement connu comme poëte François. Il s'est rendu célèbre par ses *Eglogues*, Amsterdam, 1723, in-12, dans lesquelles il a tâché de conserver la naïveté propre à ce genre de

poésie, sans avoir rien de la bassesse où sont tombés quelques-uns de nos poëtes. Il a pris les anciens pour modèle; il a même évité quelques-uns de leurs défauts. Cependant, aujourd'hui, il n'a point ou presque point de lecteurs. Quelle est la raison de cette indifférence ? c'est, dit M. *de la Dixmerie*, qu'il lui manque l'art d'intéresser; c'est que le genre pastoral a perdu pour nous une partie de son intérêt. On peut ajouter qu'il parle trop d'amour dans ses *Eglogues*, et qu'il n'en a pas assez varié le ton et les images. La réputation de sa *Traduction* des *Géorgiques* et de celle de l'*Enéide* de *Virgile*, en vers françois, l'une et l'autre in-8°, s'est encore moins soutenue que celle de ses *Eglogues*. Celle-ci parut en 1681. Il y a quelques morceaux bien rendus; mais les auteurs du *Moréri* ont tort de dire qu'elle est telle que *Virgile* nous l'auroit donnée lui-même s'il étoit né François. Le traducteur est fort loin de son original. Sa versification est inégale, lâche, traînante. On lui a reproché d'ailleurs beaucoup de contre-sens; mais le plus fâcheux de tous, dit *d'Alembert*, c'est qu'il est par-tout fort au-dessous de son modèle. La Traduction des *Géorgiques*, qui parut en 1712, in-8°, ne vaut pas mieux. Elle a été éclipsée par celle de M. l'abbé *Delille*, de l'académie Françoise. On a encore de *Segrais* des *Poésies diverses*, où il y a du naturel, mais peu de graces et peu de correction; et son Poëme pastoral d'*Atis*, en cinq chants, dans lequel il a atteint quelquefois la simplicité noble des Pastorales des anciens. Ses ouvrages en prose sont: I. Les *Nouvelles françoises*, Paris, 1722, in-12, en 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de Mlle *de Montpensier*. Elles ont quelque intérêt, non par elles-mêmes, mais parce que l'auteur y peint sous des noms supposés quelques femmes de son temps. On a recueilli une partie de ces portraits, la plupart trop flattés, dans la *Bibliothèque des Romans*, septembre 1775. II. *Segraisiana*, ou *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, in-8°, 1722, à Paris, sous le titre de la Haye; et à Amsterdam, 1723, in-12: cette dernière édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers et curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux et quelques-uns de hasardés. III. Il a eu part à *la Princesse de Clèves* et à *la Princesse de Montpensier*.

* IV. SEGUIER, (Jean-François) né à Nîmes en 1703, d'une bonne famille, s'appliqua d'abord à la jurisprudence. Mais en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote *Pierre Baux*, il prit goût pour la botanique, et réussit dans cette science. L'abbé *Bignon*, bibliothécaire du roi de France, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliothèque. C'est en exécutant cette commission, qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre: *Bibliotheca botanica*, la Haye, 1740, in-4°; Leyde, 1760, in-4°, par les soins de *Laurent-Théodore Gronovius* qui y a ajouté un Supplément. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs et des ouvrages qui traitent de la botanique. Les voyages qu'il fit avec le marquis *Scipion Maffei*, en

France, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et sur-tout en Italie, le firent connoître avantageusement des gens de lettres, et augmentèrent ses connoissances dans la botanique. Le champ fertile du Véronèse fixa long-temps ses recherches, et lui fit publier : *Plantæ Veronenses*, deux vol., Vérone, 1747, in-8.° Il donna un 3ᵉ volume *ibidem*, en 1754, in-8.° *Seguier* étoit aussi bon antiquaire que grand botaniste; son goût pour les médailles naquit dès l'âge de dix ans, où il en gagna une au jeu à l'un de ses camarades. Quelque temps après, ayant appris que des ouvriers en avoient retiré d'un puits qu'ils creusoient, il y descendit, et s'efforça en vain de remonter. Il y resta un jour et une nuit, et y auroit péri d'inanition si le hasard n'eût conduit quelqu'un à son secours. N'ayant pu dans sa jeunesse acquérir un cabinet de médailles, dont la valeur surpassoit ce qu'on lui donnoit pour ses plaisirs, il en tomba dangereusement malade. On sait que c'est à lui que l'on doit l'explication de l'inscription de la maison carrée de Nîmes, qu'il devina par le moyen des trous formés par les crampons qui tenoient les lettres. Associé de l'académie des Inscriptions, celle de Nîmes le nomma son protecteur, et il lui légua ses livres, ses objets d'antiquités et ses manuscrits. Il mourut dans cette ville le 1ᵉʳ septembre 1684. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit encore la traduction des *Mémoires de Maffei*, 2 vol. in-12.

V. SEGUIER, (Antoine-Louis) de l'académie Françoise, et avocat général au parlement de Paris, descendant du chancelier de son nom, eut de l'éloquence et en fit preuve dans divers réquisitoires imprimés. Celui du 18 août 1770 est remarquable en ce qu'il annonça, près de vingt ans auparavant, les causes et les désastres d'une prochaine révolution. Sa conversation ne répondoit pas à la réputation qu'il s'étoit acquise au barreau. Après avoir quitté la France, au moment des orages révolutionnaires, il est mort subitement à Tournai, le 25 janvier 1792.

SEGUINEAU, (N*) né à Paris, y est mort en 1722, âgé de 45 ans. Il est auteur de la tragédie d'*Egisthe*, représentée en 1722, et de l'opéra de *Pirithoüs* dont *Mouret* fit la musique; cet opéra fut joué en 1723, et repris en 1734.

II. SELEUCUS II, surnommé *Callinique*, monta sur le trône de Syrie après la mort d'*Antiochus II.* Ce prince fit une guerre malheureuse au roi d'Egypte; sa flotte fit naufrage et ses armées furent battues. Lui-même fut fait prisonnier par *Arsace*, et mourut quelque temps après d'une chute de cheval, 226 ans avant Jésus-Christ : il en avoit régné vingt-deux. Son fils *Seleucus III* lui succéda. Celui-ci fut surnommé *Cataunus*, à cause de sa timidité. Il ne régna que trois ans, et fut tué par ses soldats.

IV. SELEUCUS VI, fils d'*Antiochus Gryphus*, fut chassé du trône et se réfugia en Cilicie, où le peuple le brûla dans le palais qu'il avoit choisi pour asile.

SELINCOUR, (Jacques Epée de) publia en 1783, chez *J. Guinet* à Paris, un traité de

chasse, intitulé : *le Parfait Chasseur, avec la manière de rendre les pigeonniers, les garennes, les basses-cours et les étangs profitables*, in-12.

SELIS, (Nicolas-Joseph) professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon et membre de l'Institut national, naquit à Paris le 27 avril 1737. La ville d'Amiens fut le premier théâtre où ses talens se développèrent ; il y publia une épître sur les *Pédans de société*, pleine de détails agréables, et qui le tira dès-lors de la classe des poëtes vulgaires. Appelé à Paris par l'amitié de M. l'abbé *Delille*, il y fut fixé par une place utile, par l'accueil des littérateurs distingués, et le succès de ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Traduction* des Satires de *Perse*, 1776, in-8°; c'est la meilleure que nous ayons de ce poëte. M. *de la Harpe* lui a donné de justes éloges. « Ce n'est pas, dit-il, que le traducteur soit parvenu à faire des satires de cet obscur et pénible écrivain, un livre amusant ou attachant ; on ne peut venir à bout que de faire entendre à peu près ce qu'il a voulu dire. Les Notes et la Préface de M. *Selis* sont pleines de raison et d'instruction. » II. *Relation* de la maladie, de la confession et de la mort de M. *de Voltaire*, petite brochure pleine de sel et de finesse, qui eut trois éditions dans la même année. III. *Epîtres* en vers, sur divers sujets, 1776 : elles ont de la facilité, et offrent une douce philosophie. IV. *Dissertation* sur *Perse*, 1778. V. *Petite Guerre* entre *le Monnier* et *Selis*, 1778 : c'est un modèle d'honnêteté en fait de critique, et des égards que se doivent mutuellement, dans leurs combats, les gens de lettres. VI. *Lettre* à M. *de la Harpe* sur le collége de France, 1779. VII. *Lettre* d'un père de famille sur les petits spectacles, 1789. VIII. *Autre* d'un grand Vicaire à un Evêque, sur les Curés de campagne, 1790. IX. *Lettres* écrites de la Trappe : on y trouve un style pur et de l'intérêt dans la narration. X. *Discours* sur les écoles centrales, 1797. XI. Diverses *Dissertations* littéraires et grammaticales, insérées dans les *Mémoires* de l'Institut. Ces divers écrits en général, jouissent d'une réputation méritée ; « mais ce qui valoit mieux encore, a dit M. *Gail* confrère de *Selis*, c'étoit l'ame droite, bienfaisante et pure de cet écrivain : aussi a-t-il emporté les regrets d'une compagne aimable et vertueuse, des pauvres dont il soulageoit la misère, de ses nombreux auditeurs qui trouvoient en lui un guide éclairé et sûr, des gens de lettres qui rendirent justice à son talent, à son goût exquis, à sa franchise et à sa bonté. » *Selis* est mort le 19 février 1802, après six mois de mélancolie : il avoit épousé la nièce de *Gresset*.

SELKIRK, (Alexandre) né à Largo en Ecosse, vers l'an 1680, se fit matelot, et parvint par ses connoissances mathématiques, au grade de maître de navire. Il en remplissoit l'emploi en 1705, sur le vaisseau commandé par le capitaine *Pradling*, qui, ayant pris querelle avec lui, le fit déposer dans l'isle déserte de Juan-Fernandez, en lui laissant ses hardes, son fusil, de la poudre et quelques ustensiles de ménage. L'isle étoit fertile, peuplée de chèvres ; les bords de la

mer y étoient poisonneux. *Selkirk* s'y forma une habitation où il ne fut point trop malheureux. En 1709, le capitaine *Vood-Rogers* ayant abordé dans l'isle, le ramena en Angleterre. C'est d'après cet événement de la vie de *Selkirk* qu'on a fait le roman de *Robinson-Crusoé.*

SELLE, (Ch... Théop.) médecin renommé, directeur du collége de Berlin, naquit en 1748 à Stettin en Poméranie, et est mort à Berlin le 9 novembre 1800. Nommé médecin de *Fréderic* roi de Prusse, il a publié les détails de la dernière maladie de ce monarque. Profond physiologiste, savant praticien, on lui doit plusieurs écrits estimés, et sur-tout des *Elémens de Pyrétologie*, ou de la connoissance des fièvres. Ils ont été traduits deux fois dans notre langue; la première fois par M. *Montblanc*, la seconde par M. *Clanet.*

II. SENAULT, (Louis) calligraphe renommé pour la beauté de sa plume, et dont toutes les pièces sont recherchées, dédia à *Colbert* des Modèles d'écriture supérieurement exécutés au burin et à la plume. Il est mort à la fin du 17e siècle.

SÉNEBIER, (Pierre) né à Arles en 1715, s'appliqua à l'arithmétique et aux calculs relatifs au commerce. Il a publié: I. *Traité* des changes et arbitrages, 1755, in-4.° II. *Traité* d'Arithmétique, 1771, in-4.° III. *Art* de tenir les livres en parties doubles, in-4.° *Sénebier* est mort en 1778.

SENKENBERG, (Henri-Chrétien, baron de) naquit à Franckfort-sur-le-Mein le 19 octobre 1704, professa long-temps le droit dans l'université de Gottingue, et fut chargé par l'empereur *François Ier* de plusieurs missions honorables. Il fut député par lui en 1764, à Franckfort, pour assister au couronnement de *Joseph II.* Il a publié plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue: I. *Voyage* en Alsace, in-8.° II. Une *Dissertation* latine sur l'établissement des Monts-de-piété. III. Une *Méthode* de jurisprudence. IV. Un *Traité* des droits féodaux en Allemagne. V. Une *Introduction* à l'étude du droit. VI. Un *Traité* sur les restitution en entier. Tous ces ouvrages sont en latin. *Senkenberg* est mort le 31 mai 1768.

SENTIUS, (Caïus) parvint au consulat sous le règne d'*Auguste*, l'an de Rome 755. Il est connu par la loi *Ælia Sentia*, qu'il fit adopter. Cette loi interdisoit le commerce, le mariage et le droit de tester aux affranchis qui, pendant leur esclavage avoient été marqués au front pour avoir fui, ou mis aux fers pour quelque délit. D'après l'une de ses dispositions, un esclave ne pouvoit être mis en liberté avant l'âge de trente ans, et un maître ne pouvoit la lui donner, avant qu'il en eût lui-même vingt, à moins qu'il n'y eût une raison valable et prouvée devant les magistrats. Elle vouloit qu'un patron qui négligeoit de nourrir son affranchi tombé dans l'indigence, fût déchu des droits qu'il s'étoit réservés sur sa personne ou son héritage. « En frappant les maîtres barbares, elle punissoit aussi les affranchis ingrats, et les condamnoit aux carrières. Cette loi, très-respectée pendant long-temps, fut abrogée par *Justinien.* »

SEPHER, (Pierre-Jacques) docteur de Sorbonne, né à Paris, et mort dans cette ville le 12 octobre 1781, a traduit du latin et de l'allemand plusieurs ouvrages, tels que la *Vie de St. Charles Borromée* par *Godeau*, 1747, 2 vol. in-12; *Histoire* des anciennes révolutions du globe terrestre par *Sellius*, 1752, in-12; *Histoire* du prince d'Orange par *Amelot de la Houssaie*, 1754, 2 vol. in-12; *Histoires édifiantes* par *Duché*, 1756, in-12; et les *Mémoires* sur la vie de *Pibrac*, avec ses Lettres et ses Quatrains, par *Lépine de Grainville*, 1758, in-12. Ces diverses traductions sont accompagnées de notes et de remarques du traducteur. Il a publié lui-même le *Joli Recueil*, deux vol. in-12; les *trois Imposteurs* ou *les fausses Conspirations*, in-12; et il a travaillé à l'*Europe Ecclésiastique*.

SEPTCHÈNES, (le Clerc de) auteur d'un *Essai* curieux *sur la Religion des anciens Grecs*, Genève, 1787, in-8°, ne survécut pas beaucoup à son ouvrage. Il mourut le 21 mai 1780. On a encore de lui la traduction des trois premiers volumes de l'*Histoire de la décadence de l'Empire Romain* par *Gibbon*, in-8.° 1776.

SERAUCOURT, (Claude) Lyonnois, acquit de la réputation par ses gravures. Il est mort au commencement du siècle passé.

SEREY, (N** de) est auteur d'un Poëme sur la Musique et la Chasse, dont la seconde partie est une version libre des *Cervinæ venationis leges*, de *Savary*. L'ouvrage est rempli de figures et de gravures des tons et fanfares propres aux chasseurs. Il est intitulé: *Les Dons de Latone*, Paris, *Prault*, 1734, in-8.°

SERINI, (Nicolas, comte de) d'une famille hongroise, féconde en guerriers, s'est rendu célèbre par la belle défense de Sigeth assiégée par l'armée de *Soliman II*. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistoit plus qu'en deux cent dix-sept hommes, et combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours avant la mort de *Soliman*, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête. — *Pierre* SERINI, un de ses descendans, entra dans une conspiration contre l'empereur *Léopold*, et fut décapité dans la ville de Neustadt en Autriche, le 30 avril 1671. *Voyez* NADASTI (François).

* SERMENT, (Louise-Anastasie) de Grenoble en Dauphiné, de l'académie des Ricovrati de Padoue, surnommée *la Philosophe*, mourut à Paris vers l'an 1692, âgée de 50 ans. Elle s'étoit rendue célèbre par son savoir et par son goût pour les belles-lettres. Plusieurs beaux esprits, *Pavillon*, *Corneille*, et sur-tout *Quinault* qui lui avoit inspiré un attachement fort tendre, la consultoient sur leurs ouvrages. Elle a fait aussi quelques *Poësies* françoises et latines, qui ont été insérées, pour la plupart, dans le *Recueil* de pièces académiques, publié par *Guyonnet de Vertron*, sous le titre de la *Nouvelle Pandore*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. Elles manquent de

chaleur et de force ; mais il y a du sentiment et de la philosophie. On peut en juger par ces vers faits dans ses derniers momens, et pendant qu'elle supportoit avec patience les douleurs affreuses d'un cancer.

Bientôt la lumière des cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux ;
Bientôt, quitte envers la nature
J'irai, dans une nuit obscure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposé à sentir les tourmens de la vie.
Mortels qui commencez ici bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie ;
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens
Qui malgré moi m'attachent à la vie.
Frappez, secondes mon envie :
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille :
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté ?
Du Maître des humains l'éternelle bonté,
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

SERODINI, (Jean) habile peintre, sculpteur et architecte, mort à Rome vers 1633, étoit né à Ascorna dans le bailliage de Lucarno.

SERPILIUS, (George) Hongrois, né en 1668, devint surintendant de l'église protestante de Ratisbone, et mourut dans cette ville vers 1710. On lui doit : I. Les *Vies* de *Moyse*, *Samuel*, *Esdras*, *Néhémie*, *Esther*, *Job*, etc. II. Le *Catalogue* de la Bibliothèque de Ratisbone, 1707, 2 vol. in-folio. III. *Epitaphia theologorum Suevorum*, 1707, in-8.° IV. Beaucoup de *Pièces* en vers latins et allemands. L'auteur ne manque point de goût et encore moins de savoir.

SERRANO, (Joseph-Franco) Juif, professeur d'hébreu dans la synagogue d'Amsterdam, a publié en espagnol une traduction des *Livres* de *Moyse*, avec des notes, 1695, in-4.° L'auteur a souvent altéré le texte et les citations des écrivains dont il fait mention.

SERRAO, (François) premier médecin du roi de Naples, né dans un village de la Campanie en 1702, mort à 81 ans, publia un petit *Traité* italien *sur le prétendu danger de la morsure de la Tarentule*. Il le réduit à des crampes légères, et à quelques taches érysipélateuses.

II. SERRE, (Louis de) médecin du 17e siècle, a traduit la *Pharmacopée* de *Renou*, a fait des Notes sur *Avéga*, et a publié un Traité sur la *Stérilité des Femmes*.

* IV. SERRE, (Jean-Antoine la) chanoine de Nuits, ci-devant prêtre de l'Oratoire, de plusieurs académies de province, né à Paris en 1731, mort à Lyon le 2 mars 1781, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa la rhétorique avec éclat. Après avoir remporté des prix de poésie par ses *Odes* sur les poëtes lyriques, la prise de Mahon, les grands hommes de Dijon ; des prix d'éloquence, par ses *Eloges* de *Gassendi* et de *Corneille*, par ses *Discours* sur les exercices et les jeux publics chez les différens peuples, il s'occupa d'ouvrages plus étendus.

Ce sont : I. Une *Poétique élémentaire*, in-12, utile aux jeunes gens, auxquels l'auteur l'a destinée, et qui a été long-temps classique dans plusieurs colléges. II. L'*Eloquence*, poëme, in-8° : c'est son meilleur ouvrage. Des tirades bien versifiées, des préceptes rendus d'une manière agréable, quelques portraits d'orateurs peints avec vérité, et des notes utiles, l'ont fait lire avec plaisir, malgré quelques morceaux foibles et négligés. *La Serre* quitta l'Oratoire en 1770, pour travailler avec plus de continuité à l'édition de l'*Encyclopédie* de Genève, in-4.° Il se fit aimer dans la société par son esprit et la franchise de son caractère. Il y défendoit ses amis avec feu, et personne n'y encouragea avec plus de bonté les jeunes talens. Ses mœurs furent douces et à l'abri de tout reproche. Ennemi de toute critique, incapable d'envie, il ne vécut que pour les lettres, la bienfaisance et l'amitié.

VI. SERRE, (Michel) peintre, mort en 1735, à 75 ans, à Marseille où il avoit fixé sa demeure, étoit né en Catalogne. Il se distingua par l'invention et le coloris.

II. SERRES, (Olivier de) célèbre agronome, naquit en 1539, à Villeneuve-de-Berg, près de Viviers, et fut élevé au sein des discordes civiles, pendant lesquelles on pilla ses propriétés et on rasa sa maison, qu'il fit rebâtir, et qu'un incendie détruisit de nouveau. Il se consola par l'étude, la philosophie et les travaux champêtres. *Henri IV*, qui avoit conçu une grande estime pour l'auteur et ses ouvrages desira converser avec lui, et le fit venir à Paris, où il le chargea de diverses améliorations dans ses domaines, et entr'autres d'une plantation de mûriers blancs dans le jardin des Tuileries. C'est le premier qui ait introduit en France la culture de cet arbre utile, et annoncé qu'on pouvoit faire de belles étoffes avec l'écorce des branches qu'on en retranche à la taille. *Olivier de Serres* devint l'oracle des cultivateurs, qui le surnommèrent le Père de l'agriculture ; mais ceux qui l'ont copié, qui, dans ces derniers temps mêmes, ont puisé dans ses écrits leurs idées les plus justes, n'ont pas daigné faire mention de lui. Il mourut en 1619, à l'âge de 80 ans, après avoir été témoin des changemens heureux qu'il produisit dans la culture. Ses ouvrages, malgré leur style suranné, se lisent avec intérêt, parce que aucun n'est privé de simplicité, et de vues neuves et profitables. On lui doit : I. *Traité* de la cueillette de la Soie, 1599. II. *Seconde richesse* du Mûrier blanc, 1603, réimprimé en 1785. III. *Théâtre d'Agriculture* et *Ménage des Champs*, in-4° : c'est dans cet écrit principalement que l'auteur consigna le fruit de ses longues et paisibles observations, faites dans sa terre du *Pradel* en Vivarais. Il y traite des terres, des labours, des engrais, des récoltes, des grains, des vignes et des vins, des animaux domestiques, des abeilles, des vers-à-soie, des jardins, des prés, des eaux, des arbres et bois, et de tous les objets importans de l'économie rurale. « Ce grand et bon ouvrage, dit *Haller*, est celui d'un homme expert qui préfère avec raison, des moyens simples à ceux d'une grande dépense. »

est divisé en huit livres qui offrent cent dix sous-divisions : imprimé pour la première fois en 1600, il a obtenu depuis quatorze éditions, dont l'une des meilleures a été publiée par M. *Gisors*, en deux vol. in-8.° Celui-ci a eu la sagesse de ne point toucher au plan de l'auteur, et de se contenter de remplacer les expressions vieillies par d'autres plus modernes et mieux entendues. *Olivier de Serres*, suivant ce dernier, ne s'écarte jamais de son sujet; il ne dit que ce qu'il doit dire; chaque objet est à sa place : son érudition n'est point fatigante : il cite toujours à propos et avec discernement. Son admiration pour l'antiquité ne l'aveugle point; partout où il découvre une erreur qui pourroit nuire à la prospérité de l'agriculture, il l'indique à ses lecteurs et les invite à s'en défendre. Il convertit souvent ses préceptes en maximes versifiées. En voici quelques-unes :

Si tu te couches tard, tard tu te lèveras,
Tard te mettras en œuvre, aussi tard dîneras.

Qui le temps par trop attendra,
A la fin le temps lui faudra.

Tu payeras promptement le salaire
Qu'auras promis au pauvre mercenaire.

Le maître, dès son réveil,
Au ménage est un soleil.

La Société d'agriculture de Paris a proposé, en l'an 10, une nouvelle édition de l'ouvrage d'*Olivier de Serres*, augmentée de notes et d'observations par plusieurs de ses membres qui se sont distribués chaque chapitre de l'ouvrage. Il doit être orné du portrait de l'auteur, donné par *Charles Caffarelli*, préfet du Calvados. *Liger*, dans sa *Maison Rustique*, a suivi *Olivier de Serres* dans presque tous ses principes et dans leur application. On a proposé, dans ces dernières années, d'élever dans le département de l'Ardèche, un monument à la mémoire de cet écrivain utile, et trop long-temps oublié.

IV. SERRES, (Claude) habile jurisconsulte du 18e siècle, professa long-temps et avec succès le Droit françois dans l'université de Montpellier. Il est connu par un bon *Traité des Saisies réelles*, in-12, et surtout par ses *Institutions du Droit françois, suivant l'ordre de celles de Justinien*, qu'il publia en 1753, in-4°, et qui ont été souvent réimprimées. L'auteur y montre avec précision et avec justesse, la liaison ou les différences de l'ancienne jurisprudence avec la nouvelle. Il confirme ses décisions par un grand nombre d'arrêts rendus au parlement de Toulouse. Son ouvrage, composé dans le goût de celui de *Boutaric*, est beaucoup plus utile, parce qu'il marque les changemens que les nouvelles ordonnances sur les donations, les testamens, etc., ont pu apporter dans le Droit françois.

SERTIO, (Sébastien) architecte de Bologne dans le seizième siècle, vint en France, et y fut accueilli par *François I*, qui le chargea de faire exécuter sur ses dessins, tous les ornemens du palais de Fontainebleau. Cet architecte a publié un *Traité* d'architecture qui prouve du goût et du savoir.

SERVAGI, fondateur de l'empire des Marattes, dans la presqu'isle de l'Indostan, s'éleva par son courage au rang de chef d'une

horde belliqueuse d'Indiens, et repoussa souvent avec avantage le farouche *Aureng-Zeb*, qui s'efforçoit de détruire les anciennes souverainetés de l'Asie. « Mes armées, disoit celui-ci, ont été employées contre *Servagi* pendant dix-neuf ans, et cependant ses états ont toujours augmenté. » *Servagi* prit le titre de roi en 1674, et son discours d'inauguration fut ainsi conçu : « Je suis Roi par la vertu de ce cimeterre qu'*Aureng-Zeb* n'a pu briser : voilà mon premier titre ; j'y joins le consentement de ces braves qui ont jusqu'à présent partagé mon sort. » *Servagi*, pour s'attirer le respect des peuples, consacra son couronnement par diverses cérémonies religieuses. Il passa un mois en purification avec les Brames ; on le pesa publiquement contre de l'or ; et les seize mille pagodes qu'il se trouva peser, furent distribuées aux Brames qui avoient purifié son ame.

SERVIEZ, (Jacques Roergas, seigneur de) chevalier de St-Lazare, naquit à St-Gervais, dans le diocèse de Castres, en 1679, et mourut à Paris en 1727. Il s'étoit décidé à habiter la capitale, après avoir parcouru l'Italie en homme instruit, et cultivé son esprit par de bonnes études. Il est principalement connu par ses *Impératrices Romaines*, ou *Histoire de la vie et des intrigues secrètes des femmes des 12 Césars*, dont la dernière édition est de Paris, 1744, 3 vol. in-12. L'abbé *Lenglet* a placé ce livre dans sa *Bibliothèque des Romans*, apparemment parce que l'auteur emploie quelquefois le ton romanesque, quoique les faits soient tirés des Auteurs Grecs et Romains. Cependant le style est en général noble et élégant, quoiqu'il ne soit pas toujours correct. *Paulmy* lui attribue l'*Histoire secrète des femmes galantes de l'antiquité*, 6 vol. in-12 ; mais sa famille a nié qu'il fût l'auteur de ce livre obscène et peu propre à augmenter sa réputation. On doit encore à *Serviez* : I. Les *Hommes illustres* du Languedoc, ouvrage imparfait, et dont il n'a publié que le premier volume en 1724. II. Le *Caprice*, ou *Les effets de la Fortune* ; roman médiocre. III. Il a laissé en manuscrit l'*Histoire* du brave *Crillon*.

SERVONET, (Justinien) né à Lyon, rassembla dans un Recueil les décrets de l'Eglise concernant les Clercs, sous le titre : *de Vitâ et Honestate Clericorum*. Il parut en 1644.

SESTO, (César) peintre Milanois, devint le meilleur élève du célèbre *Léonard de Vinci*. Ses tableaux sont justement recherchés pour le goût et la grace qui les distinguent. *Sesto* mourut au commencement du 16ᵉ siècle.

SETTLE, (Elkanah) poëte Anglois, né en 1648, vint à Londres, où la Cité lui fit une pension et le nomma son poëte. Il est mort en 1724, après avoir donné au théâtre 17 pièces : *Cambysè*, *le Triomphe des Dames*, etc.

I. SÈVE, (Gilbert de) peintre, né à Moulins, mort en 1698, à 83 ans, orna de ses tableaux Versailles, et quelques églises de Paris.

II. SÈVE, (Maurice de) né à Lyon, ami du poëte *Marot*, se distingua dans le 16ᵉ siècle par ses lumières. *Duverdier* dit qu'il

étoit de petite taille et de grand savoir. Le *Promptuaire des Médailles* le place dans le rang des plus illustres protecteurs des lettres. *Sève* dirigea les fêtes données à *Henri II*, lors de son passage à Lyon. La relation en a été imprimée en 1548. On a encore de lui diverses pièces de poésie : I. *Arion*, églogue sur le trépas du Dauphin. II. Une *autre*, sur la vie solitaire. III. Le *Microcosme*, ou le *petit Monde*. IV. Le *Blason du front et du sourcil*. V. *Délie*, objet de la plus haute vertu.

III. SEVERIN, (Saint) né à Bordeaux, devint évêque de Cologne, et montra le plus grand zèle pour extirper l'Arianisme de son diocèse. Il mourut au commencement du 5e siècle, et l'Eglise célèbre sa fête le 28 octobre.

* I. SÉVIGNÉ, (Marie de Rabutin, dame de Chantal et marquise de) fille de *Celse-Bénigne de Rabutin*, baron de Chantal, Bourbilly, etc., chef de la branche aînée de *Rabutin*, et de *Marie de Coulanges*, naquit le 5 février 1626. Elle perdit son père l'année suivante, à la descente des Anglois dans l'isle de Ré, où il commandoit l'escadre des gentils-hommes volontaires. Les graces de son esprit et de sa figure la firent rechercher par ce qu'il y avoit alors de plus aimable et de plus illustre. Elle épousa en 1644 *Henri* marquis de *Sévigné*, qui fut tué en duel l'an 1651, par le chevalier *d'Albret*, et elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfans, lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de *Grignan*, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes Lettres. On n'a jamais aimé une fille autant que Mad. *de Sévigné*, aimoit la sienne. Toutes ses pensées ne rouloient que sur les moyens de la revoir, tantôt à Paris où Mad. *de Grignan* venoit la trouver, et tantôt en Provence où elle alloit chercher sa fille. Cette mère si sensible fut la victime de sa tendresse. Dans son dernier voyage à Grignan, elle se donna tant de soins pendant une longue maladie de sa fille, qu'elle en contracta une fièvre continue qui l'emporta le 14 janvier 1696. Nous avons deux portraits de Mad. *de Sévigné*, l'un par le comte de *Bussi* qui la peint en laid, et l'autre par Mad. *de la Fayette*, qui ne s'attache qu'aux qualités et glisse sur les défauts. *Bussi* dit qu'elle étoit coquette, vive, gaie ; qu'un sot éveillé l'emportoit toujours en estime auprès d'elle, sur un honnête homme sérieux ; qu'elle aimoit l'encens ; que voulant avoir une grande réputation de régularité, elle allioit ou tâchoit d'allier le plaisir avec le monde, la sagesse avec la vertu ; que quoique femme de qualité, elle se laissoit éblouir par les grandeurs de la cour, etc. etc. Mad. *de la Fayette* la représente pleine d'esprit, et d'un esprit qui paroit sa figure, et qui faisoit disparoître l'irrégularité de ses traits ; elle lui donne une ame grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser ; un cœur généreux, obligeant, bien fait et fidelle. Le fond de ces deux tableaux peut être vrai ; mais on voudroit en vain se dissimuler qu'il y a du fondement dans le reproche qui

fait *Bussi* à Mad. *de Sévigné*, d'être trop touchée de l'éclat de la grandeur. Elle ne manque jamais de faire part à Mad. *de Grignan* de tous les regards qu'on a jetés sur elle à la cour, et des plus petites politesses qu'elle a reçues du roi, de la reine et de la maitresse favorite. Nous ne citerons qu'un morceau du compte qu'elle rend à sa fille, des petites faveurs qu'elle eut à Saint-Cyr à la représentation d'*Esther*. « Le roi vint vers nos places, et après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : *Madame, je suis assûré que vous avez été contente.* Moi, sans m'étonner, je répondis : *Sire, je suis charmée ! ce que je sens est au-dessus des paroles.* Le roi me dit : *Racine a bien de l'esprit. — Sire, il en a beaucoup ; mais en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet comme si elles n'avoient jamais fait autre chose.* Il me dit : *Ah ! pour cela il est vrai.* Et puis sa majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avoit quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le Prince et madame la Princesse me vinrent dire un mot : madame *de Maintenon*, comme un éclair, s'en alla avec le roi : je répondis à tout, car j'étois en fortune. » Dans quelle extase Mad. *de Sévigné* n'est-elle point à la vue du cordon bleu que le comte *de Grignan* venoit d'obtenir ! Avec quelle complaisance ne parle-t-elle point au comte de *Bussi-Rabutin* de la généalogie qu'il venoit de faire de leur maison ! *Louis XIV* venoit de danser avec elle ; flattée de cette préférence, elle se tourna vers *Rabutin* pour lui dire : *Il faut convenir que nous avons un grand roi. — Je le crois bien, ma cousine*, lui répondit le comte, *après ce qu'il vient de faire.* Il faudroit rapporter trop de traits différens pour faire connoître plus en détail Mad. *de Sévigné*, qui du moins montroit avec naïveté et avec grace ses défauts. Elle eut sans doute beaucoup de petitesses de son sexe ; trop d'attention aux minuties de femmes ; trop d'envie de se montrer et de plaire ; peut-être trop de coquetterie, sans pourtant penser qu'elle nuisît à sa vertu. Il ne faut donc adopter servilement ni les censures du comte de *Bussi* ni les louanges de Mad. *de la Fayette*, mais lire ses Lettres, et y étudier son esprit et son cœur. Le caractère original qui y règne est si marqué, qu'aucun recueil épistolaire ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On partage sa joie et sa tristesse, on souscrit à ses louanges et à ses censures. On n'a jamais raconté des riens avec tant de grace. Tous ses récits sont des tableaux de l'*Albane* ; enfin Mad. *de Sévigné* est dans son genre, ce que *la Fontaine* est dans le sien, le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la même carrière. *Bussi-Rabutin* a très-bien caractérisé le style de sa cousine, dans une de ses lettres. « Votre manière d'écrire libre et aisée me plaît bien davantage que la *régularité* de la plupart de MM. de l'Académie. C'est le style d'une femme de qualité qui a bien de l'esprit, qui soutient le caractère

les matières enjouées, et qui égale celui des sérieuses. » On a remarqué que quand Mad. *de Sévigné* dictoit ses lettres, son style, si vif et si serré, devenoit lâche; et *Corbinelli* lui disoit qu'elle perdoit alors une partie de son esprit. Elle aimoit beaucoup les personnes enjouées et qui l'étoient sans contrainte, et elle ne craignoit rien tant que ces gens affectés *qui ont de l'esprit tout le jour.* Les bons mots n'étoient pas perdus avec elle, et elle en disoit souvent. *Il faut*, disoit-elle, *pardonner aux amoureux, ainsi qu'aux gens des Petites Maisons.* Dans la dispute élevée sur les Anciens et les Modernes, elle décida ainsi : *Les Anciens sont beaux, mais nous sommes plus jolis.* Les meilleures éditions de ses *Lettres*, sont celles de 1775, en 8 vol. in-12, et de l'an 10, en dix vol. in-12, avec un *Discours* préliminaire, par l'abbé *de Vaucelles.* On a aussi donné séparément, en 1777, in-12, un Supplément, dont la moitié est composée des Lettres de la marquise de *Simiane*, petite-fille de Mad. *de Sévigné.* il auroit été peut-être à souhaiter que l'on fît un choix dans ces différens morceaux. Il est difficile de soutenir la lecture de dix vol. de Lettres qui, quoique écrites d'une manière inimitable, offrent beaucoup de répétitions et ne renferment très-souvent que de petits faits. Il est bien vrai qu'une des principales causes de l'intérêt qu'on éprouve en les lisant, c'est qu'elles sont en partie historiques. On peut les regarder comme des Mémoires propres à faire connoître les mœurs, le ton, l'esprit, les usages, l'étiquette qui régnoient à la cour de *Louis XIV*. On y trouve des anecdotes qu'on chercheroit vainement ailleurs; mais ces particularités seroient bien plus piquantes, si elles étoient quelquefois débarrassées de cette foule de petits détails domestiques et de minuties qui devoient mourir entre la mère et la fille. Au reste, je ne sais où *Caraccioli* a pris que ces deux dames, qui soupiroient sans cesse pour leur réunion, étoient quelquefois insupportables l'une à l'autre, lorsqu'elles étoient réunies: *les cœurs s'accordoient*, dit-il, *et non les humeurs.* C'est une anecdote que je n'ai lue que dans les *Lettres récréatives et morales*, et qu'il seroit intéressant de vérifier, quand ce ne seroit que pour faire connoître le cœur humain. L'académie de Marseille a proposé l'éloge de Mad. *de Sévigné*, pour sujet de l'un de ses prix. On donna en 1756, sous le titre de *Sevigniana*, un *Recueil des pensées ingénieuses*, des *anecdotes littéraires, historiques et morales* qui se trouvent répandues dans ces Lettres. Ce Recueil fait sans choix et sans ordre, est parsemé de notes, dont quelques-unes sont fort satiriques.

* SEVIN, (François) né dans le diocèse de Sens, parvint par son mérite aux places de membre de l'académie des Belles-Lettres, et de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi. Son esprit, son érudition et son zèle pour le progrès des sciences, lui firent des amis illustres. Il entreprit, avec l'abbé *Fourmont*, en 1728, par ordre de *Louis XV*, un voyage à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits; aidé des soins du marquis de *Villeneuve* ambassadeur, il en rapporta environ 600; mais il ne put recouvrer aucun des ouvrages des anciens Grecs. On a

publié en l'an 10, à Paris, les Lettres de *Sevin* sur ce voyage, un vol. in-8.° Elles sont agréables, quoiqu'écrites avec un peu trop de prétention au bel esprit. On y trouve, outre des détails intéressans sur Constantinople, sur l'Egypte, la mer Rouge, le Nil, l'isthme de Suez, un Mémoire de *Caylus* sur l'architecture des Turcs, d'autres de *Peyssonnel* sur diverses antiquités, une *Dissertation* sur le calendrier de l'intérieur de l'Inde par le missionnaire *Beschi*, et enfin une *Relation* attachante du consulat de M. *Anquetil* à Surate. On a encore de l'abbé *Sevin*, une *Dissertation* curieuse sur *Menès* ou *Mercure* premier roi d'Égypte, in-12; et plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'académie des Inscriptions, qui le perdit en 1741.

SEUR, *Voyez* SUEUR.

I. SEWARD, (Thomas) Anglois, ministre d'Evam, a donné une édition des *Œuvres* dramatiques de *Fletcher*, et a publié quelques écrits contre la cour de Rome. Il est mort en 1790.

II. SEWARD, (William) Anglois, né à Londres en 1747, d'un brasseur de bière, devint l'un des plus célèbres biographes. Il étoit membre de la société Royale et de celle des Antiquaires. On lui doit des *Mémoires* sur les personnages fameux, cinq vol. in-8°; et un Supplément à cet ouvrage, intitulé *Biographianæ*, deux vol. in-8.° *Seward* est mort dans ces dernières années.

I. SEWEL, (William) chirurgien Hollandois, mort en 1720, a publié un *Dictionnaire* anglois et hollandois, et une *Histoire* de l'origine et des progrès des Quakers.

II. SEWEL, (George) poëte Anglois, né à Windsor, mort en 1726, a donné quelques pièces de théâtre, entr'autres la tragédie de *Walter Raleigh*. On lui doit encore, 1.° *La Défense* du théâtre anglois; 2.° une *Vie* de *Jean-Philippe*.

II. SEXTUS, né à Chéronée en Béotie, étoit neveu de *Plutarque*. Il embrassa la philosophie Stoïcienne, et devint précepteur des empereurs *Lucius-Verus* et *Marc-Aurèle*. Ses écrits se sont perdus. — Un autre SEXTUS, philosophe de l'école de *Pyrrhon*, vivoit sous le règne d'*Antonin*, et on a conservé quelques-uns de ses opuscules.

SEYDA, régente du royaume de Perse après la mort de son époux *Magdeddulat*, et mère de *Rostan*, gouverna ses états avec gloire, et les remit à son fils qui la dépouilla aussitôt de toute autorité. Indignée de son ingratitude et des insultes du visir *Avicenne*, *Seyda* se réfugia dans le château de Tabarek, dans le royaume de Lar, leva une armée, se mit à la tête, combattit son fils, le fit prisonnier et remonta sur le trône. Dès-lors la Perse fut paisible au dedans et respectée au dehors. Elle donnoit audience à ses ministres, cachée derrière un rideau; mais elle paroissoit à visage découvert devant les ambassadeurs des grands princes. Elle mourut vers l'an 420 de l'hégire.

SEYDLITZ, (Fréderic-Guillaume, baron de) né dans le pays de Clèves en 1722, entra au service du roi de Prusse, et devint l'un de ses généraux les plus célèbres. Après s'être distingué dans la guerre de Silésie, il eut de

brillans succès dans celle de sept ans. Lors de la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757, il couvrit habilement leur retraite, et commanda ensuite la cavalerie à la bataille de Rosbach, où les François furent vaincus. Il repoussa courageusement les Russes à celle de Zorndorf, le 25 août, et mourut, comblé de gloire et d'honneur, en 1773. *Fréderic* lui a fait ériger une statue sur la place *Guillaume* à Berlin.

* SHAKESPEAR, qui se prononce *Chakspir*, (Guillaume) célèbre poëte Anglois, naquit à Stratford dans le comté de Warwick, en avril 1564, d'un père qui quoique gentilhomme, étoit marchand de laine. Après avoir reçu une éducation assez commune dans sa patrie, son père le retira des écoles publiques pour l'appliquer à son négoce. On prétend que notre poëte s'associa dans sa jeunesse avec d'autres jeunes gens, pour dérober les bêtes fauves d'un seigneur de Stratford. C'est la tradition de cette aventure vraie ou fausse, qui a fait imaginer la ridicule fable que *Shakespear* avoit embrassé le métier de voleur. Il se maria à l'âge de 16 ans, avec la fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé son bien et celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des Tragédies, dont le brillant succès fit sa fortune et celle de ses camarades. Le trait qui fait le plus d'honneur à la mémoire de *Shakespear*, est la manière dont commença son amitié pour *Benjohnson*, poëte tragique. Celui-ci étoit jeune et ignoré. Il avoit présenté une pièce aux comédiens, auxquels il faisoit respectueusement sa cour pour les engager à la jouer. La troupe orgueilleuse excédée de sa présence, alloit le renvoyer; *Shakespear* demanda à voir la pièce. Il en fut si content, et la vanta à tant de personnes, que non-seulement elle fut représentée, mais applaudie. C'est ainsi que *Molière* encouragea l'illustre *Racine*, lorsqu'il donna au public ses *Frères ennemis*. A l'égard des talens du comédien, ils n'étoient pas à beaucoup près aussi grands dans *Shakespear* que ceux du poëte. Le rôle où il brilloit le plus étoit celui de Spectre. Dans l'*Aristophane* François, comme dans le *Sophoclé* Anglois, l'auteur affectoit l'acteur : *Molière* ne réussissoit que dans certains personnages, tels que ceux de *Mascarille*, de *Sganarelle*, etc. *Shakespear* quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, estimé des grands, et jouissant d'une fortune considérable pour un poëte. Il la devoit à ses ouvrages et aux libéralités de la reine *Elizabeth*, du roi *Jacques I* et de plusieurs seigneurs Anglois. Un milord lui envoya un jour mille livres sterling (environ mille louis). Ce trait de générosité passeroit pour une fable dans tout autre pays qu'en Angleterre, où l'on récompense solidement le mérite, que chez d'autres nations on ne fait qu'estimer. *Shakespear* dans sa retraite, s'occupa à faire du bien. On cite de lui un trait qui caractérise son désintéressement et la sensibilité de son cœur. Étant allé voir, après une très-longue absence, une dame qu'il connoissoit, il la trouva en deuil de son mari, ruinée par la perte d'un

grand procès, sans appui, sans ressource, et chargée de l'entretien de trois filles. Émù de ce spectacle, il embrasse la mère et les filles, et sort sans rien dire. Il reparoît bientôt, et les force d'accepter une somme considérable, qu'il venoit d'emprunter d'un ami. Mais trouvant ce secours trop léger pour tant de besoins, il s'afflige, et s'écrie en versant des larmes : *C'est à présent, pour la première fois, que je voudrois être riche !* Il mourut en 1616, dans la 52ᵉ année de son âge. La nature avoit rassemblé dans la tête de ce poëte ce qu'on peut imaginer de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas. Il avoit un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, dit *Voltaire*, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans aucune connoissance des règles : aussi le même écrivain l'appelle-t-il le *St. Christophe des Tragiques*. Ses pièces sont des monstruosités admirables, où parmi des irrégularités grossières et des absurdités barbares, on trouve des scènes supérieurement rendues, des morceaux pleins d'ame et de vie, des pensées grandes, des sentimens nobles et des situations touchantes.

Cet Anglois, sans connoître l'art
Des grands auteurs de la Grèce et de Rome,
D'un gothique pinceau, sans graces et sans fard,
A cependant su peindre l'homme.

Celles de ses Pièces qu'on estime le plus, sont : *Othello ; les Femmes de Windsor ; Hamlet ; Macbeth ; Jules-César ; Henri IV ;* et la mort de *Richard III. Ducis* a transporté avec succès sur la scène françoise plusieurs de ses pièces. *La Place* en a traduit dans son *Théâtre Anglois*, qu'il commença de publier en 1745. *Le Tourneur* en a donné une autre Traduction complète, 1782, 12 vol. in-4°, et 20 vol. in-8° ; l'une des meilleures éditions des Œuvres du *Sophocle* Anglois, est celle que *Louis Théobald* a donnée en 1740, qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8.° L'édition de Glasgow, 1766, 8 vol. in-12, est une des plus belles, et surtout celle de *Johnson* de 1776, réimprimée en 1793, 10 volumes in-8.° On estime aussi les *Corrections* et les *Notes critiques* faites sur ce poëte par le savant *Guillaume Warburton*. On trouve dans les dernières éditions de *Shakespear*, outre ses Tragédies, des *Comédies* et des *Poésies* mêlées. Les unes et les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance et sans régularité.

N'importe, il règne, et son peuple l'adore ;
Après mille ans il doit régner encore ;
Tant le sublime a de droits sur nos cœurs !

On a érigé en 1742, dans l'abbaye de Westminster, un superbe monument à la mémoire de ce créateur du théâtre Anglois.

I. SHARP, (M.ʳ Mad.) Écossois, ont été des centenaires remarquables. Tous deux étoient nés le 1ᵉʳ avril 1663 ; ils furent mariés le 1ᵉʳ avril 1693 ; trois enfans qui naquirent de leur union, virent le jour le 1ᵉʳ avril. Ces deux époux moururent le même jour à Dublin en 1784, âgés de 111 ans. C'est de leur fille aînée, mariée le 1ᵉʳ avril, que naquit, le premier avril de l'année suivante, le général *Montgoméry*, qui s'est distingué dans la guerre des Etats-Unis d'Amérique contre l'Angleterre.

SHARROCK, (Robert) Anglois, mort en 1684, devint archidiacre de Winchester, et fut tout à la fois savant jurisconsulte, bon théologien et naturaliste renommé. On distingue parmi ses ouvrages un *Traité* sur la propagation des plantes.

III. SHAW, (Cuthbert) poëte Anglois, étoit fils d'un simple cordonnier, et méritoit par le génie de ses productions de sortir de la misère où il vécut. Il est mort en 1771. — Un théologien du même nom, mort en 1696, a publié un *Traité* de morale et de controverse, sous le titre d'*Emmanuel*.

SHEBBEAR, (Jean) médecin Anglois, né à Bidefort en 1709, mort en 1788, s'attacha à la maison de *Stuart*, et vint à Paris, où l'académie des Sciences le reçut au nombre de ses membres. Le meilleur de ses ouvrages a pour titre, *Lettre sur la nation Angloise*.

SHENSTONE, (Guillaume) poëte Anglois, né en novembre 1714, mort le 11 février 1763, passa une vie douce au milieu des plaisirs tranquilles de la campagne, et les a célébrés dans ses chants. Il a laissé divers ouvrages en vers et en prose, recueillis en trois vol. in-8.° Les *Elégies* et les *Ballades* qui forment le premier volume ont de la grace et de l'intérêt; mais on estime surtout son petit poëme de la *Maîtresse d'École*.

SHEPCÈVE, (Jean) poëte Anglois, mort en 1542, se fit un nom non-seulement par ses *Poésies*, mais encore par ses ouvrages d'érudition. Il fut professeur de grec et d'hébreu dans l'université d'Oxford.

SHERARD, antiquaire Anglois, voyagea dans la Grèce et dans l'Asie mineure. Il trouva dans la Troade, au lieu où étoit située l'ancienne ville de Sigée, *l'inscription Sigéenne* qui est célèbre parmi les chronologistes. Elle appartenoit à une statue d'*Hermès* sans tête. *Sherard* est mort à la fin du 17ᵉ siècle.

SHERBURN, (Édouard) commissaire général de l'artillerie Angloise, naquit à Londres en 1616, et resta fidelle à *Charles I*. On lui doit un *Recueil* de poésies, et la traduction en anglois des tragédies de *Sénèque* et du poëme de *Manilius* sur l'astronomie.

SHERBURNE, (mylord) après avoir voyagé long-temps dans toutes les cours de l'Europe, se retira dans ses terres en Irlande, où il s'appliqua à décrire en plus de 300 cartes manuscrites, jusqu'aux héritages un peu remarquables de cette contrée. Ce Recueil intéressant forme trois vol. in-fol. Son fils passant de Dublin à Londres sur le vaisseau *l'Unité*, fut pris par des armateurs François; et sa *Topographie d'Irlande*, envoyée à Paris, est en ce moment l'une des richesses de la bibliothèque nationale.

SHÉRIDAN, (Thomas) fils d'un ministre Irlandois, intime ami de *Swift*, se fit acteur en 1743, et joua avec succès sur les théâtres de Dublin et de Londres, sur-tout le rôle de *Caton* dans la tragédie de ce nom. Après avoir représenté les pièces des autres, il en fit lui-même, et sa comédie de *la Découverte*, jouée en 1763, eut beaucoup de succès. On lui doit encore une *Vie* de *Swift* et un *Dictionnaire* anglois. Il est

mort en 1788. — Son épouse, *Françoise* SHÉRIDAN, morte à Blois en 1767, comme elle venoit rétablir sa santé en France, a écrit des Romans qui ont de l'esprit et de l'intérêt. Ils sont intulés : *Nourjahah* et *Sidney Bidulphe.* — Son fils ne se distingue pas moins par ses Pièces dramatiques que par ses Discours au parlement d'Angleterre.

SHERWIN, (Jean-Keyse) célèbre graveur Anglois, mort en 1790, étoit un simple bûcheron. Etant entré par hasard dans une salle où la famille de M. *Milford* dessinoit, on lui mit un porte-crayon à la main, et on s'amusa à le prier de copier un dessin difficile. Le bûcheron l'exécuta avec une telle précision, que la famille étonnée crut devoir encourager son talent et l'envoyer à Londres, où il devint le plus célèbre élève de *Bartolozzi.* Ses dessins sont très-recherchés.

SHORE, (Jeanne) Angloise célèbre par sa beauté, épousa un orfévre, et devint maîtresse d'*Edouard IV.* Après la mort de ce monarque, elle fut poursuivie comme sorcière, et condamnée à une pénitence publique et à la perte de tous ses biens. Elle mourut dans la détresse, au milieu du 16e siècle.

SHOVEL, (Cloudesly) amiral Anglois, commença sa carrière par être simple mousse, et servit, en 1674, sous *Narborough*, chargé de brûler les vaisseaux de Tripoli. *Shovel* montra tant d'intrépidité dans cette expédition, qu'il fut fait capitaine de vaisseau. Il se distingua de nouveau à la Baie de Bantry, à la bataille navale de la Hogue et à la prise de Malaga, en 1704. Nommé chevalier et amiral, il commanda la flotte qui prit Barcelone; mais en revenant vainqueur, il fut assailli d'une tempête furieuse dans la Méditerranée, et son vaisseau fut fracassé contre les rochers de la Sicile, dans la nuit du 21 octobre 1705. Son corps retrouvé le lendemain sur le rivage, fut transporté en Angleterre, et inhumé avec pompe dans l'abbaye de Westminster.

SIAGRIUS, (Afranius) né à Lyon, dans le 4e siècle, fut grand magistrat, bon politique, et poëte médiocre. Il étoit préfet du prétoire en 381, comme le prouve le code *Théodosien*, qui lui est adressé, et il devint dans la suite consul. Le poëte *Ausone* l'avoit choisi pour son patron. *Siagrius* mourut à Lyon, et fut enterré dans l'ancienne église des Macchabées, où l'on vit long-temps son tombeau. Son neveu *Siagrius* adoucit les mœurs de *Gondebaud*, roi des Bourguignons, et par ses conseils chercha à policer ses peuples.

SIBBALD, (Robert) historien Ecossois, né en 1643, voyagea en Italie et en France, et s'occupa beaucoup à son retour, de faire établir un collége de médecine et un jardin de botanique dans sa patrie. On lui doit une *Histoire naturelle* de l'Ecosse, et une *autre* du comté de Fife dans la même contrée.

SIBRECHTS, (Jean) peintre célèbre, né à Anvers en 1625, fut un habile paysagiste et excella à représenter les troupeaux.

SIBTHORPE, (Jean) célèbre botaniste Anglois, mort en 1796, fut membre de la societé Royale, et fit deux fois le voyage du Levant, pour y recueillir des

plantes curieuses, qu'il a léguées à l'université d'Oxford. On lui doit la *Flore* de cette contrée.

I. SIBYLLE, femme de *Robert*, duc de Normandie, donna une preuve rare d'amour conjugal. Ce dernier ayant été blessé par une flèche empoisonnée, les médecins annoncèrent que sa mort étoit certaine, si quelqu'un ne suçoit promptement la blessure et ne s'exposoit à périr pour lui. *Sibylle* profita du sommeil de son époux pour sucer la plaie, et mourut victime de son dévouement.

II. SIBYLLE, marquise de Montferrat et reine de Jérusalem en 1186, sœur de *Baudoin IV*, épousa *Gui de Lusignan*. Les ennemis de ce dernier lui demandèrent de rompre son hymen. *Sibylle* feignit d'y consentir et renvoya *Gui*. Quelque temps après, elle fit jurer aux chevaliers du Temple qu'ils se soumettroient à celui qu'elle prendroit pour époux. Ils en prêtèrent le serment; alors *Sibylle* déclara que *Gui* avoit toute sa tendresse, qu'elle le reconnoissoit pour son mari, et elle le fit couronner roi.

SIDDONS, célèbre actrice Angloise, excella dans le tragique. Elle a fait aussi divers morceaux de sculpture justement estimés, et entr'autres un buste d'*Adam*, dont la figure pleine de grandeur et de majesté, a été admirée dans l'exposition faite à Londres en 1082.

* II. SIDNEY, (Algernon) cousin-germain du précédent, étoit fils cadet de *Robert*, comte de Leicester, et avoit été colonel dans l'armée du parlement opposé à *Charles I*, roi d'Angleterre. Rome n'eut peut-être jamais de républicain plus ardent, plus fier. C'étoit un second *Brutus*. Il fit la guerre à *Charles*. Il se ligua, sans être d'aucune secte, ni même d'aucune religion, avec les enthousiastes qui se saisirent du glaive de la justice pour égorger ce prince infortuné. Mais lorsque *Cromwel* se fut emparé du gouvernement, *Sidney* se retira, et ne voulut point autoriser par sa présence la tyrannie de cet usurpateur. Après la mort du protecteur, il eut l'imprudence de retourner en Angleterre, à la sollicitation de ses amis. Il avoit obtenu un pardon particulier; mais la haine ardente et inflexible qu'il avoit vouée à la monarchie, le rendit suspect à *Charles II*. On voulut le perdre, et on l'accusa d'avoir trempé dans une conspiration contre la personne du roi. Et comme on manquoit de preuves contre lui, on saisit ses écrits, entr'autres des *Discours* qui n'avoient jamais été publiés, et on les dénonça comme séditieux. Des juges corrompus le déclarerent coupable de haute trahison. Les conséquences qu'ils avoient tirées de ses écrits pour le perdre, n'étoient point des conséquences qui résultassent des faits, puisque ces écrits n'avoient point été publiés, ni même communiqués à personne. D'ailleurs comme ils étoient composés depuis plusieurs années, ils ne pouvoient servir à prouver une conspiration présente. On avança cependant que *Sidney* étoit non-seulement coupable des crimes dont on le chargeoit, mais qu'il devoit nécessairement l'être, parce que ses principes l'y conduisoient. Il fut condamné à être pendu et écartelé. *Jeffreys* son juge et son ennemi personnel, en lui annonçant cette sentence d'un ton de

mépris, l'exhortoit à subir son sort avec résignation. *Sidney*, en avançant la main, lui dit : *Tâtez mon pouls, et vois si mon sang est agité.* Le supplice fut cependant adouci, et l'on se contenta de lui trancher la tête en 1683. Il étoit âgé d'environ 66 ans. La sentence prononcée contre lui, fut abolie la première année du règne de *Guillaume*. On a de *Sidney* un *Traité du Gouvernement*, qui a été traduit en françois par *Samson*, et publié à la Haye en 1702, en 4 vol. in-12. L'auteur veut qu'on soumette l'autorité des monarques à celle des lois, et que les peuples ne dépendent que de celles-ci. Il y a dans son Ouvrage des réflexions hardies, quelques paradoxes, et des idées qui ne sont pas assez développées. Ses principales maximes sont celle-ci : « Le gouvernement n'est pas établi pour l'utilité de l'administrant, mais de l'administré ; et la puissance n'est pas un avantage, mais une charge. — La liberté est la mère des vertus, et l'esclavage des vices. — Ce qui n'est pas juste ne peut avoir force de loi, et ce qui n'est pas loi n'oblige à aucune obéissanc — Un pouvoir au-dessus des lois ne peut subsister avec le bien du peuple, et celui qui ne reçoit pas son autorité de la loi, ne peut être légitime souverain. — Toutes les nations libres ont droit de s'assembler quand et où elles veulent, à moins qu'elles n'aient renoncé volontairement à ce droit. — Le soulévement général d'une nation, ne mérite point le nom de révolte. C'est le peuple pour qui et par qui le souverain est établi, qui peut seul juger s'il remplit bien ses devoirs, ou s'il ne les remplit pas. » La Révolution françoise a mis en pratique les opinions de *Sidney*.

SIENNES, (Antoine de) né en 1539 à Guimaraens en Portugal, entra dans l'ordre des Dominicains, enseigna la philosophie à Lisbonne, fut créé docteur à Louvain en 1571, fut banni des états du roi d'Espagne, pour s'être déclaré en faveur de don *Antoine de Beja*, qui se donnoit pour roi de Portugal, mena ensuite une vie errante, et mourut à Nantes en 1485. On a de lui : I. Une *Chronique* de son Ordre, en latin, Paris, 1585, in-8.° II. *Bibliothèque des Ecrivains* de son Ordre. Ces ouvrages sont pleins de fautes et écrits sans goût. On a encore de lui des Notes sur les ouvrages de *saint Thomas*, etc. Voyez le P. *Quétif*, sur les *Ecrivains Dominicains*.

SIFFRIDUS de Mienie, prêtre du 14e siècle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'à son temps. *Pistorius* en a publié une partie en 1583, elles s'étendent depuis l'an 458 jusqu'à l'an 1307.

I. SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre orientale, appelé par le vénérable *Bède*, *Roi très-éclairé et très-chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses états, fonda des églises, des monastères et des écoles, descendit ensuite du trône pour se faire moine à Cnobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné en 642, avec Egrich son cousin, qu'il avoit mis sur le trône en sa place. On en fait la fête dans plusieurs églises d'Angleterre et de France.

SIGLERUS, (Michel) syndic d'Hermanstadt en Transylvanie,

vers 1650, est auteur d'une *Histoire de Hongrie* en latin, insérée dans la collection historique, imprimé à Presbourg, 1735, in-folio.

I. SILVA. Il y a eu de ce nom (François) peintre et statuaire, mort en 1641; un autre, sculpteur (*Augustin*), et son petit-fils (*François*) dit le *Jeune*, mort à Bonn dans l'électorat de Cologne en 1737; enfin, un sculpteur et architecte (*Charles François*), mort à Milan en 1726, à 65 ans.

II. SILVA, (Gabriel de) médecin du XVIe siècle, a publié un Traité latin sur *la Diète*.

SILVANI, (Gerard) architecte et sculpteur Florentin, né en 1579, mort en 1675, et son petit-fils (*Pierre-François*) habile architecte, ont eu de la réputation dans leur patrie.

SILVECANE, (Constant de) né à Lyon, y devint prévôt des marchands en 1669, et publia en 1690, une Traduction de *Juvenal* avec des Notes.

VIII. SIMÉON, (Antoine) religieux dominicain, a traduit de l'espagnol les Sermons de *Pierre de Valderana*, et de l'italien ceux de *Marcel Ferdinand de Barry*, abbé d'Olivet, 1610. Ce traducteur mourut à Angoulême en 1615.

* SIMIANE, (Charles-Jean-Baptiste de) d'une famille de Provence qui remonte au Xe siècle, devint marquis de *Pianèze*, ministre du duc de Savoie, et colonel général de son infanterie. Il servit ce prince avec zèle dans son conseil et dans ses armées. Sur la fin de ses jours, il quitta la cour, et se retira à Turin chez les Prêtres de la Mission, où il ne s'occupa que de son salut. Sa solitude n'étoit troublée que par les conseils qu'on lui demandoit comme à l'oracle de la Savoie. Il finit saintement ses jours, en 1677. On a de lui: I. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, en italien, dont le P. *Bouhours* a donné une Traduction françoise, in-12. II. *Piissimi in Deum Affectus, ex Augustini Confessionibus delecti*, in-12, etc. — Il y a eu de la même famille *Bertrand Raimbaud de Simiane*, marquis de Gordes, lieutenant-général du Dauphiné, mort en 1578, qui livra un combat à *Montbrun* et le fit prisonnier, et qui se signala contre les religionnaires; et *Pauline Adhemar de Grignan*, épouse du marquis de *Simiane*, mort en 1718, dont elle n'eut que des filles. *Voyez* GRIGNAN.

* XIII. SIMON, (Claude-François) imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignoit aux connoissances typographiques, celles de la littérature. On a de lui: I. *Connoissance de la Mythologie*, Paris, 1753, in-12, 4e et la meilleure édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du P. *Rigord* jésuite, mort en 1739, et que *Simon* n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes et dangereuses pour des enfans. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. II. Deux Comédies; *Minos* ou l'*Empire Souterrain*, les *Confidences réciproques*, non représentées. III. *Mémoires de la Comtesse d'Horne-*

ville, 2 vol. in-12 : roman foiblement et négligemment écrit, et dénué d'imagination. IV. *Mémoires de Du Guay-Trouin*, in-4° : il reçut en 1740, une médaille d'or de la part du roi pour la rédaction de ces Mémoires. V. Il s'occupoit, lorsqu'il mourut, d'un ouvrage considérable sur la *Science pratique de l'Imprimerie* ; mais cet écrit que l'on regrette n'a pas vu le jour. Les principales éditions sorties de ses presses, sont : *Virgile*, *Térence*, *Salluste*, *Cornelius-Nepos* ; un *Lucrèce* italien ; la Bible d'*Houbigant*, 1753, 4 vol. in-folio ; un choix de *Poésies*, 3 vol. in-4°, dont il ne tira que 75 exemplaires. On ignore si c'est à lui ou à un autre *Simon* qu'on doit un Traité sur le *Moyen de conserver le Gibier par la destruction des Oiseaux de rapine*, avec un *Essai sur la Pipée*, Paris, 1738, in-12.

XIV. SIMON, (Jean-François) chirurgien, mort en 1770, dont on a un *Abrégé des Maladies des Os*, et un *Abrégé de Pathologie et de Thérapeutique*.

SIMONEAU, (Henri) maire d'Etampes, fut massacré le 3 mars 1792, par la populace qui voulut le forcer à diminuer le prix du pain. « Ma vie est à vous, s'écria *Simoneau*, vous pouvez me tuer, mais non me faire manquer à mon devoir. » L'assemblée Législative lui fit élever un monument sur la place publique d'Etampes.

SIMONI, (Simon, ou Simo) médecin de Lucques dans le XVI[e] siècle, passa de l'Eglise Romaine dans le parti des Calvinistes, et enfin dans celui des Sociniens. Il se retira en Pologne, pour être plus en liberté, et s'y fit des ennemis, qui profitèrent de ses variations en matière de religion pour le décrier. Le plus acharné de tous fut un certain Marcel Squarcia-Lupi, socinien comme lui, qui le peint comme un homme constamment athée. La satire où ce sectaire est si maltraité, parut à Cracovie en 1588, in-4°, sous ce titre : *Simonis Simonii summa Religio*, supprimée avec tant d'exactitude qu'elle est d'une rareté extrême. On a de *Simoni* plusieurs ouvrages sur la médecine, et d'autres qui ne méritent pas de trouver place ici.

SIMONIS, (Pierre) né à Tiel dans la Gueldre Hollandoise, licencié en Théologie, fut successivement curé à Courtrai, chanoine et premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, et mourut en 1605, à 66 ans. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa science. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart contre les Calvinistes, recueillis et publiés à Anvers, 1609, in-folio, par *Jean David* son successeur dans la cure de Courtrai, et ensuite jésuite. On distingue entre les écrits de ce prélat : I. *De veritate*. II. *Apologia pro veritate catholicâ*. III. *De Hæreseos hæreticorumque naturâ*. IV. Des *Harangues* et des *Sermons* bien écrits, en latin.

SIMPLICIEN, (le père) *Voyez* FOURNY.

II. SIMPSON, (Jean) Écossois, né à Glasgow en 1616, mort à Edimbourg en 1744, devint professeur de théologie, et s'attira des ennemis par la nouveauté de ses opinions. Ceux-ci le firent déposer et excommunier. Les Écrits de ce Théologien sont peu connus en France,

III. SIMSON, (Robert) professeur de mathématiques dans l'université de Glasgow, mort en 1789, à 81 ans, laissa des *Œuvres posthumes*, Glasgow, 1776, in-4°, dans lesquelles il éclaircit ce que les anciens nous ont transmis sur les sciences exactes.

SINCLAIR, (Olivier) d'une illustre famille d'Écosse, devint le favori le plus intime de *Jacques V*; mais il a été moins célèbre par sa faveur que par ses disgraces. Après avoir joui avec faste de tous les biens et de tous les honneurs que procure l'amitié d'un monarque, il passa la fin de ses jours dans la plus extrême pauvreté. Couvert des lambeaux de l'indigence, il se présenta un jour devant *Arran*, favori de *Jacques VI*, et se contenta de lui dire : *Je suis Olivier Sinclair*. Ce peu de mots et sa vue devoient être pour *Arran* un grand exemple de l'instabilité des choses humaines.

SIRANI, (Jean-André) peintre Bolonnois, né en 1610, mort en 1670, devint l'un des meilleurs disciples du *Guide*, et suivit de près ce grand maître. Son tableau de la *Cène*, qui se voit à Rome, assura sa réputation.—Sa fille *Elizabeth* a fait aussi, dans le genre de l'Histoire, plusieurs tableaux estimés.

SIRET, (Pierre-Louis) né à Évreux le 30 juillet 1745, fit son cours de droit à l'université de Caen, quitta cette ville pour voyager en Angleterre et en Italie, où le goût des arts, et sur-tout celui de la musique, le fixa long-temps. *Siret*, de retour en France, travailla au Journal Anglois, et y fournit divers articles biographiques; mais ceux de ses écrits qui ont eu le plus de succès, sont ses *Grammaires* Angloise et Italienne. Les principes en sont clairs, précis et judicieux. L'auteur s'occupoit d'une Grammaire Portugaise, lorsqu'il mourut au commencement de 1797.

SIRIES, (Violente-Béatrix) née à Florence en 1710, devint élève du célèbre peintre *Jean Fratellini*, et l'égala dans le portrait. Elle a peint ceux du grand duc de *Florence* et de toute la famille impériale.

* I. SIRLET, (Guillaume) de Squilacci dans la Calabre, mort en 1585, à 71 ans, posséda l'estime des papes *Marcel II* et *Pie IV*, dont le dernier le fit cardinal et bibliothécaire du Vatican, à la sollicitation de *saint Charles Borromée*. Ce cardinal possédoit bien les langues savantes. Il étoit archevêque de Sarragosse, et avoit recueilli une bibliothèque très-précieuse, réunie après sa mort à celle de l'Escurial, où le tonnerre la consuma en grande partie, dans l'année 1670.

SKELTON, (Jean) poëte Anglois, mort en 1529, a laissé des *Poëmes* et des *Satires* en vers latins. Il obtint en 1489, la couronne de laurier que l'université d'Oxford décernoit alors au meilleur poëte.

SKINNER, (Étienne) né en 1622, est le *Ménage* des Anglois. Il a publié *Etymologicon linguæ Anglicanæ*, 1671, in-folio.

SKITTE, (Vendela) baronne Suédoise, morte en 1629, à l'âge de 29 ans, possédoit le grec, le latin, l'allemand et le françois, outre sa langue naturelle. Elle a

publié des *Lettres* et des *Discours* en latin. Ses deux sœurs, *Heldina* et *Anne Skitte*, se distinguèrent aussi par leur savoir.

* SLEIDAN, (Jean) né dans le village de Sleide, près de Cologne, en 1506, de parens obscurs, passa en France l'an 1517. Ses talens le lièrent avec les trois illustres frères de la maison *du Bellay*. Après avoir été quelque temps à leur service, il se retira à Strasbourg, où son ami *Sturnius* lui procura un établissement avantageux. *Sleidan* fut député en 1545 par les Protestans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avoit embrassé la secte de *Zuingle* en arrivant à Strasbourg; mais il la quitta dans la suite, et mourut Luthérien en 1556. La mort de sa femme, arrivée l'année d'auparavant, le plongea dans un si grand chagrin qu'il perdit presque entièrement la mémoire. Il ne se rappela pas même les noms de ses trois filles, les seuls enfans qu'il eût eus de cette épouse chérie. On a de lui : I. Une Histoire en 26 livres, sous ce titre : *De statu Religionis et Reipublicæ Germanorum sub Carolo V.* La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1555. *Sleidan* écrivoit avec clarté et même quelquefois avec élégance; mais on sent qu'il n'aimoit pas les Catholiques. Il est pourtant, en général, assez impartial. On voit combien il avoit en horreur *Charles-Quint*, dont il dénature toutes les actions; mais à travers ces calomnies, la vérité réclame de temps en temps ses droits, et l'on s'apperçoit que l'esprit de secte ne l'a pas entièrement étouffée. Il y a des passages favorables aux Catholiques : cela a beaucoup déplu aux Protestans; et ces témoignages, d'autant plus précieux qu'ils sortoient d'une plume hérétique, ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1653. Le Père *le Courayer* a traduit cet ouvrage en françois, Leyde, 1767, trois vol. in-4.° II. *De quatuor summis Imperiis*, 1711, in-8.° C'est un assez médiocre abrégé de l'Histoire Universelle. *Gilles Struchius*, et *Conrard Samuel Schurtsfleich*, professeur de Wittemberg, l'ont continué jusqu'en 1678, et *Christian Junker* l'a poussé jusqu'à la fin du 17e siècle. Il a été traduit en françois, in-8°, 1757, à Paris. *Voltaire*, dans certains chapitres de son *Histoire Universelle*, a beaucoup profité de celle de *Sleidan*. L'ordre des faits est semblable dans tout ce qui concerne l'histoire de l'empire d'Occident, et l'expression françoise paroît souvent calquée sur la latine. C'est ce que dit le traducteur de *Sleidan*. III. Une Traduction des *Mémoires de Philippe de Commines*, qui n'est pas toujours fidelle. *Charles-Quint* appeloit *Paul Jove* et *Sleidan*, SES MENTEURS, parce que le premier avoit dit trop de bien de lui, et le second trop de mal.

* SLOANE, (le Chevalier HANS) naquit à Killileah, dans le comté de Down en Irlande, le 16 avril 1660, de parens Écossois. Dès l'âge de 16 ans, il avoit fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle et dans la physique. Il se perfectionna par le commerce de *Ray* et de *Boyle*, et par un voyage en France, où *Tournefort*, du

Verney et *Lemery* lui ouvrirent le riche trésor de leurs recherches. De retour en Angleterre, le fameux *Sydenham* se fit gloire de l'avancer dans la médecine. La société Royale de Londres l'agrégea à son corps en 1685, et deux ans après, il fut élu membre du collége royal des médecins de Londres. Le duc d'*Albermale* ayant été nommé, en 1687, vice-roi de la Jamaïque, *Hans Sloane* l'y suivit en qualité de son médecin. Ce savant naturaliste revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 Plantes curieuses. Peu de temps après, on lui donna l'importante place de médecin de l'Hôpital de Christ, qu'il remplit avec un désintéressement sans exemple. Il recevoit ses appointemens, en donnoit quittance, et les rendoit sur-le-champ pour être employés aux besoins des pauvres. Environ un an après, il fut élu secrétaire de l'académie royale. Cette société ne l'occupa pas entièrement : *Sloane*, ami de l'humanité, établit le *Dispensatoire* de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remèdes, ne payent que la valeur intrinsèque des drogues qui y entrent. Le roi *George premier* le nomma, en 1716, chevalier-baronet et médecin de ses armées. La même année, il fut créé président du collége des médecins, auquel il fit des présens considérables. La compagnie des apothicaires dut aussi à sa générosité le terrain du beau jardin de Chelsea, dont il facilita l'établissement par ses dons. Le roi *George II* le choisit en 1727 pour son premier médecin, et la société royale pour son président à la place de *Newton*. C'étoit remplacer un grand homme par un autre grand homme. L'académie des Sciences de Paris se l'étoit associé en 1708. Ce digne citoyen, âgé de 80 ans, se retira en 1740, dans sa terre de Chelsea, où il s'occupoit à répondre à ceux qui venoient le consulter, et à publier des remèdes utiles. C'est à lui qu'on doit la poudre contre la rage, connue sous le nom de *Pulvis Anti-Lyssus*. Il mourut dans cette terre le 11 janvier 1753, à 93 ans. Il étoit grand et bien fait. Ses manières étoient aisées et libres ; sa conversation gaie, familière et obligeante. Rien n'égaloit son affabilité envers les étrangers ; on le trouvoit toujours prêt à faire voir son cabinet, pourvu qu'on l'eût averti à temps. Il tenoit, un jour la semaine, table ouverte pour les personnes de distinction, et surtout pour ceux de ses confrères de la société royale qui vouloient y venir. Quand il se trouvoit quelque livre double dans sa bibliothèque, il l'envoyoit soigneusement au collége des médecins, si c'étoit un livre de médecine ; ou à la bibliothèque du chevalier *Bodley*, à Oxford, s'il traitoit d'autres matières. Il vouloit par ce moyen les consacrer à l'utilité publique. Lorsqu'il étoit appelé auprès des malades, rien n'étoit égal à l'attention avec laquelle il observoit jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'étoit par ce moyen qu'il se mettoit en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étoient des espèces d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouroient, on trouvoit presque toujours la cause de mort qu'il avoit indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du *Quinquina*, non-seulement aux fièvres ré-

glées, mais à un grand nombre de maladies, sur-tout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrènes qui proviennent de causes internes, et aux hémorragies. Il s'en étoit souvent servi lui-même dans les attaques de crachement de sang auxquelles il étoit sujet. On a de lui : I. Un *Catalogue* latin *des Plantes de la Jamaïque*, in-8°, 1696. II. Une *Histoire de la Jamaïque*, in-folio, 2 vol., en anglois, dont le premier tome parut en 1707, et le second en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux et intéressant, est orné de 274 figures. III. Plusieurs *Pièces* dans les *Transactions Philosophiques*, et dans les *Mémoires* de l'académie des Sciences de Paris. Sa bibliothèque étoit d'environ 50,000 vol. Le *Catalogue* de son cabinet de curiosités, qui est en 38 vol. in-folio, et huit in-4°, contient 69,352 articles, avec une courte description de chaque pièce. Ce cabinet étoit la plus riche collection qu'aucun particulier ait peut-être jamais eue. Comme il souhaitoit que ce trésor (*destiné*, selon ses propres termes, *à procurer la gloire de Dieu et le bien des hommes*) ne fût pas dissipé après la mort, et que cependant il ne vouloit pas priver ses enfans d'une partie si considérable de sa succession, il le laissa par son testament au public, en exigeant qu'on donneroit 20 mille livres sterling à sa famille. Le parlement d'Angleterre accepta ce legs, et paya cette somme, bien peu considérable pour une collection de cette importance. Elle forme la plus grande et la plus riche partie du *Musée* britannique. Ce Musée est divisé en trois départemens. Le premier contient les manuscrits, les médailles et les monnoies antiques, les médailles modernes, depuis *Guillaume Rufus*, jusqu'à nos jours. Celles recueillies de l'héritage de *Sloane* offrent une suite de plus de vingt mille. Le second renferme les antiquités et l'histoire naturelle : on y trouve les urnes, les vases, les amulettes, les idoles, les patères, les lampes, les coupes, les statues; les bustes, les instrumens de musique, et ceux propres aux sacrifices, les lacrymatoires, les talismans et cachets, les armes, l'épée du premier comte de *Chester*. La section de l'histoire naturelle offre une tabatière faite avec la lave du Vésuve, un éventail d'une seule feuille de talipot, une collection de fossiles et de minéraux, une autre d'agathes, de cornalines, de jaspes, d'ophites, d'héliotropes, de marbres, une autre d'ambres, de bitumes, d'asphaltes, de perles dont une est violette, et une autre a la forme d'un raisin; une collection de coquilles, fossiles, et d'autres objets pétrifiés, tels qu'un crâne humain et une épée trouvée dans le Tibre; une autre de bois divers, de fruits et de plantes; une autre d'insectes; une autre de reptiles, d'amphibies, de poissons secs, où l'on voit le squelette d'une baleine. Le troisième département renferme les livres imprimés. Ceux de *Sloane* sont au nombre de 50 mille environ. *Voyez* PETIVER.

II. SLUSE, (Jean Gualtier) baron de) frère du précédent, né à Visé l'an 1626, fut appelé à Rome par *Jean Gualtier* son oncle, secrétaire des brefs. *Clément IX* le reçut au nombre de ses prélats domestiques; il succéda ensuite à l'emploi de son oncle. *Innocent XI* l'éleva au

cardinalat

cardinalat l'an 1686. Sa trop grande application au devoir de sa charge et à l'étude, jointe à sa complexion foible, avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1687. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine et des revenus de sa charge, et refusa constamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif, et montrent combien il étoit versé dans la discipline de l'Église, l'Écriture-sainte et les Saints Pères. Il avoit amassé une bibliothèque immense, dont on a imprimé le catalogue en cinq vol. in-4.°

SMALCIUS, (Valentin) fameux Socinien, né en Thuringe, mort à Cracovie le 14 décembre 1622, est auteur d'un Traité contre la Divinité de J. C., intitulé: *de Divinitate J. C.*, 1608, in-4°, traduit en polonois, en allemand et en flamand, et plusieurs fois réfuté, particulièrement par *Jean Cloppenburch* dans son ouvrage intitulé *Anti-Smalcius*, Franeker, 1652, in-4.°

SMALRIDGE, (George) ecclésiastique Anglois, connu principalement par ses *Sermons*, dont les premiers parurent en 1717, in-8°, et les derniers en 1726, in-folio, étoit né à Lichtfield en 1666, et mourut en 1719, à Oxford, estimé pour ses mœurs et son savoir.

SMART, (Christophe) poëte Anglois, né en 1722, et mort dans ces dernières années, excella dans la poésie latine, qui lui mérita plusieurs couronnes académiques. En 1791, on a recueilli ses *Poèmes* et autres ouvrages, deux vol. in-folio.

SMEATHMAN, (Henri) écrivain Anglois, remplit longtemps l'importante place de secrétaire du collége de commerce de Londres. Il s'est fait connoître par plusieurs *Mémoires* d'histoire naturelle et de politique insérés dans les *Transactions philosophiques*. Il est mort en 1787.

SMEATON, (Jean) ingénieur Anglois, naquit dans le comté d'Yorck en 1724, et mourut en 1792, après avoir été membre de la société Royale. On lui doit le beau fanal d'Eddy-Stone qu'il acheva en 1759. Parmi ses écrits, on distingue la *Notice* sur ce fanal, et un *Mémoire* sur la force naturelle du vent et de l'eau, sur les moulins et autres machines dont le jeu dépend d'un mouvement circulaire. Ce Mémoire obtint la médaille d'or de la société Royale.

I. SMELLIE, (Guillaume) chirurgien célèbre, mort en 1762, a décrit avec exactitude la structure du bassin dans les femmes, et a publié en Angleterre, I. *Système* complet d'accouchemens. II. *Tables* anatomiques, avec des explications. — Un autre *Guillaume* SMELLIE, imprimeur Ecossois, et secrétaire de la société des Antiquaires d'Edimbourg, a publié en anglois la *Traduction* de l'Histoire naturelle de *Buffon*. On lui doit un ouvrage sous ce titre : *Philosophie de l'Histoire naturelle*. Il est mort en 1795.

IV. SMITH, (Adam) docteur en droit, professeur de morale dans l'université d'Edimbourg, et commissaire des douanes d'Écosse, naquit en 1723, et mourut le 18 juillet 1790. Ayant quitté sa chaire pour se charger de l'éducation d'un seigneur An-

glois, il voyagea deux ans avec son élève, et recueillit des observations importantes sur le commerce et les finances. Il profita de ses remarques pour composer ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776, deux vol. in-4°, réimprimées depuis quatre fois, et traduites sur la 4e édition, par *Roucher*, Paris, 1790, cinq vol. in-8.° Les matières traitées dans cet excellent livre, intéressent tous les peuples, et sont approfondies avec une sagacité peu commune. On y développe les ressources des états ; mais peut-être l'auteur confond-il quelquefois la richesse des nations avec leur prospérité. *Smith* s'étoit nourri de la lecture des encyclopédistes, et de *Hume* dont il étoit grand admirateur, et dont il publia la vie. Il adopta quelques-unes de leurs idées systématiques, auxquelles le temps n'a pas encore mis son sceau. Il s'étoit d'abord fait connoître par sa *Théorie des sentimens moraux*, 1759, in-8.° *Smith* étoit un génie méditatif, et l'on s'en appercevoit assez dans la société. S'étant consacré de bonne heure à l'étude et à la retraite, il n'avoit point poli ses manières. Ses distractions très-fréquentes le faisoient prendre, par ceux qui ne le connoissoient pas, tantôt pour un insensé, tantôt pour un idiot. Mais ses amis estimoient en lui ses profondes connoissances, sa probité et son caractère officieux. Il fut long-temps pauvre, et il supporta l'indigence avec courage. Ses amis auroient voulu le faire entrer dans l'état ecclésiastique ; mais il craignit d'être repoussé par le clergé Anglican, parce qu'il s'étoit déclaré hautement le partisan des opinions anti-religieuses de *Voltaire*. Dans sa *Vie* de *David Hume*, il soutient un paradoxe contraire à toutes les religions et funeste à la société ; c'est que le bonheur, la paix de l'ame et la vertu ne sont pas incompatibles avec l'athéisme.

V. SMITH, (Edmond) né en 1668, mort en 1710, à Gartham. Parmi ses Œuvres poétiques, publiées en 1719, on distingue sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, jouée avec succès en 707. Il avoit commencé une traduction de *Longin*, qu'il n'a pas achevée.

VI. SMITH, (Guillaume) doyen de Chester, né en 1711, mort en 1787, a publié des *Discours* sur les Béatitudes, et des *Traductions* de *Longin* et de *Thucydide*.

VII. SMITH, (George) peintre Anglois, né à Chichester, mort en 1776, s'est distingué, ainsi que ses frères *Guillaume* et *Jean*, dans le paysage. On recherche ses ouvrages en Angleterre.

VIII. SMITH, (Thomas) né à Londres en 1638, devint chapelain de l'ambassade de Constantinople. De retour dans sa patrie, il a publié plusieurs Écrits sur l'histoire des Turcs ; il est mort en 1710.

IX. SMITH, (Charlotte) avantageusement connue en Angleterre par une foule de Poésies agréables, est morte en 1787.

SMITS, (Louis) peintre Hollandois, né à Dordrecht en 1635, mort en 1675, représentoit les fruits avec une vérité étonnante. Il vendoit ses tableaux à haut prix ; cependant le coloris s'y dégrade et devient jaune.

SMOLETT, (Thomas) médecin Anglois, né à Cameron en Écosse, en 1720, mort en Italie en 1771, s'étoit trouvé au siége de Carthagène, et avoit parcouru la France et quelques contrées méridionales de l'Europe. Il s'occupa plus de l'art d'écrire que de celui de guérir. Peut-être eût-il été un excellent médecin, mais il a été un médiocre auteur. La poésie, l'histoire, le genre romanesque, la littérature l'occupèrent tour-à-tour. Nous avons de lui : I. *L'Histoire d'Angleterre*, quatre vol. in-4°, traduite en françois en 19 vol. in-12, par M. *Farge*, qui y a ajouté une suite jusqu'en 1763, en 5 vol. in-12. *Smolett* n'a aucune des qualités des bons historiens; il est partial et passionné, et il ne rachète pas ce défaut par l'élégance du style. Exposant sèchement les faits, détaillant les circonstances avec un ton monotone; donnant très-peu à penser, ne remuant ni l'imagination ni le cœur, il fatigue le lecteur en voulant l'instruire. Son style est sans force et sans coloris. II. Un *Voyage en France*, 1766. Asthmatique et vaporeux, *Smolett* étoit venu, en 1763, chercher en France la santé et la bonne humeur : il ne l'y trouva probablement pas; car, dans sa relation, il paroît mécontent de tous nos usages, et plein de mépris pour les hommes et les choses qu'il venoit de voir. III. Un *Abrégé de l'histoire des Voyages*, par ordre chronologique, sept vol. in-12. Le style en est foible et lourd, et les détails ne sont guère piquans. IV. Plusieurs Romans : *William Pickle*, quatre vol. in-12; *Ferdinand comte Fathom*; *Lancelot Greaves*; *Roderick Random*, traduit en françois, en trois vol. in-12. V. Des *Satires* : les *Représailles*, comédie : le *Régicide* (de Charles I), tragédie : productions qui ne valent pas mieux que ses romans presque tous dénués d'intérêt et de style. VI. Les *Recherches critiques*, ouvrage périodique, publié depuis 1755 jusqu'en 1763, et où l'on cherche vainement la gaieté d'imagination, la finesse des vues, la justesse dans les jugemens et la politesse dans la manière de les exprimer, qui caractérisent les critiques célèbres. *Smolett* étoit marié.

SNORRO, (*Sturlesonius*) illustre Islandois d'une ancienne famille, fut ministre d'état du roi de Suède, et des trois rois de Norwége. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur; mais en 1241, *Gyssurus* son ennemi, le força dans son château et le fit mourir. On a de lui : I. *Chronicon Regum Norwegorum*, qui est utile pour cette partie de l'Histoire du Monde. II. *Histoire* de la Philosophie des Islandois, qu'il a intitulée : *Edda Islandica*. M. *Mallet* l'a traduite en françois à la tête de son *Histoire de Danemarck*, 1756, trois vol. in-4°, ou six vol. in-12. Nous en avons une édition par *Resenius*, à Hanau, 1665, in-4.°

* SNOY, (Renier) né à Ter-Gouw en Hollande, vers l'an 1477, alla étudier en médecine à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. *Charles-Quint* le chargea de quelques commissions auprès de *Christiern II* roi de Danemarck, retiré en Zélande, et à la cour de *Jacques IV* roi d'Écosse. Il mourut à Ter-Gouw,

le premier août 1537. On a de lui : Une *Histoire de Hollande en XIII livres*, en latin, Rotterdam, 1620, in-folio. *Swertius* l'a insérée dans ses *Annales rerum Belgicarum.* C'est une chronique qui ne renferme guère que des relations de séditions, de batailles et de siéges. Elle finit à l'an 1519. *Renier Snoy* a encore fait quelques ouvrages sur la morale et la médecine. — Il ne faut pas le confondre avec *Lambert Snoy*, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1638, qui a beaucoup travaillé à l'Histoire généalogique des Pays-Bas.

SOARDI, (Victor-Amédée) né d'une famille noble dans le Piémont, eut pour parrain *Victor-Amédée* roi de Sardaigne. Livré à tous les plaisirs de la jeunesse, il réfléchit sur leur frivolité, et se déterminant à partir tout-à-coup pour Paris, il entra dans la congrégation de Saint-Lazare. Il est mort à Avignon en 1752, après avoir publié un ouvrage, intitulé : *De supremâ Romani Pontificis auctoritate et Ecclesiæ Gallicanæ doctrinâ*, 1747, in-4.° On en a donné une nouvelle édition à Heidelberg, en 1793.

* I. SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé *Sophronisque*, et d'une sage-femme appelée *Phenarèle*, naquit à Athènes l'an 469 avant J. C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses Statues représentant les *Graces*, qui étoient très-belles. Il paroît par les comparaisons que *Socrate* employa depuis dans ses discours, qu'il ne rougissoit point de la profession de son père ni de celle de sa mère. Il s'étonnoit qu'*un Sculpteur appliquât tout son esprit à faire qu'une pierre brute devînt semblable à un homme, et qu'un homme se mît si peu en peine de n'être pas semblable à une pierre brute.* Il s'appeloit l'*Accoucheur des Esprits*, parce qu'il exerçoit à l'égard des esprits, auxquels il faisoit produire des pensées, les mêmes fonctions que sa mère exerçoit à l'égard des corps. *Criton* ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie. Il eut pour maître le célèbre *Archélaüs* qui conçut pour lui toute l'amitié qu'il méritoit. Il commença par l'étude de la physique, selon l'usage des écoles de ce temps-là, qui ne connoissoient que cette partie de la philosophie alors très-obscure. Ayant remarqué combien cette science vague et incertaine étoit peu utile au commun des hommes, il fit descendre, dit *Cicéron*, la philosophie du Ciel pour la placer dans les villes et la mettre plus à la portée des hommes, en l'appliquant seulement à ce qui pouvoit les rendre justes, raisonnables et vertueux. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, et se trouva à plusieurs actions, dans lesquelles il se distingua par son courage. Endurci depuis long-temps contre les saisons, on le vit, au siége de Potidée, marcher pieds nus sur la glace. Ayant trouvé *Alcibiade* couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et quelque temps après lui fit décerner le prix de la bravoure qu'il avoit mérité lui-même. A la bataille de Délium, il se retira des derniers à côté du général. Y ayant apperçu le jeune *Xénophon* renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit

en lieu de sûreté. Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de sénateur, et il présidoit en cette qualité avec ses autres confrères à l'assemblée du peuple. On accusa un général d'armée, et l'on proposa une forme de jugement injuste et irrégulière. La multitude acharnée approuvoit cette forme et menaçoit d'exterminer ceux qui la rejetoient. Les sénateurs épouvantés se soumirent. *Socrate* seul, au milieu des clameurs et des menaces, refusa de juger. Comme il s'étoit accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, il dédaigna l'amour des richesses, et se consacra sans efforts à celui de la pauvreté. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étaloit dans certaines cérémonies, et la quantité d'or et d'argent qu'on y portoit : *Que de choses*, disoit-il en se félicitant lui-même sur son état, *que de choses dont je n'ai pas besoin !... Moins on a de besoins*, ajoutoit-il, *plus on approche de la Divinité. Socrate* n'étoit pas seulement pauvre ; mais, ce qui est admirable, il aimoit à l'être; il ne rougissoit pas de faire connoître ses besoins. *Si j'avois eu de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau*. Chacun de ses disciples voulut lui faire ce petit présent.... Quoique très-pauvre, il se piquoit d'être propre sur lui et dans sa maison. Il dit un jour à *Antisthène*, qui affectoit de se distinguer par des habits sales et déchirés, qu'*à travers les trous de son manteau et de ses vieux haillons, on entrevoyoit beaucoup de vanité*. Le faste de la sagesse lui paroissoit une ostentation plus ridicule que le faste de l'opulence. Il rejeta généreusement les offres et les présens d'*Archélaüs* roi de Macédoine, qui vouloit l'appeler à sa cour. Sa raison étoit, qu'*il ne vouloit pas aller trouver un homme qui pouvoit lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre*. Eût-ce donc été rendre à ce prince un petit service, dit *Sénèque*, que de le détromper de ses fausses idées de grandeur, de lui montrer le véritable usage du pouvoir et des richesses, de lui apprendre le grand art de régner, et l'art peut-être plus difficile, de bien vivre et de bien mourir ? Une des qualités les plus marquées dans *Socrate*, étoit une tranquillité d'ame, que nul accident ne pouvoit altérer. Il ne se laissoit jamais emporter par la colère. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion : *Je te frapperois*, lui dit-il, *si je n'étois pas en colère*. Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque*. Une autre fois, ses amis étant étonnés de ce qu'il avoit souffert, sans rien dire, un coup de pied d'un insolent : *Quoi donc !* leur dit-il, *si un âne m'en donnoit autant, le ferois-je citer en Justice ?* Enfin, comme on lui rapportoit qu'un certain homme l'accabloit d'invectives, il ne fit que cette réponse : *C'est qu'apparemment il n'a pas appris à bien parler....* « Que celui d'entre vous (disoit-il à ses disciples), qui, en consultant le miroir, s'y trouvera beau, prenne garde de corrompre les traits de sa beauté par la difformité de ses mœurs ; mais que celui qui s'y trouvera laid, s'applique à effacer la laideur

de son visage par l'éclat de sa vertu.... » Comme le peuple sortoit un jour du théâtre, *Socrate* forçoit le passage pour y entrer. Quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite : *C'est*, répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, je résiste à la foule....* On lui demanda pourquoi il se fatiguoit à travailler avec tant d'ardeur jusqu'au soir ? Il répondit : « Qu'il gagnoit de l'appétit pour mieux souper; que, selon lui, le meilleur assaisonnement des viandes étoit la faim, et que celui de la boisson étoit la soif... » On dit que, pour endurcir son corps contre les accidens de la vie, il avoit coutume de se tenir débout un jour entier dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupières et sans détourner les yeux du même endroit. Après avoir gagné de la soif par les fatigues et les mouvemens qu'il se donnoit, il ne buvoit point qu'il n'eût versé dans le puits la première cruchée d'eau qu'il en tiroit.... *Socrate* avoit invité à souper quelques personnes riches, et sa femme *Xantippe* rougissoit de les recevoir si simplement. « Ne vous inquiétez point, lui répondit *Socrate* : si ce sont des gens de bien et sobres, ils seront contens; mais s'ils sont déréglés et méchans, peu importe qu'ils le soient. » Il trouva, sans sortir de sa propre maison, de quoi exercer sa patience : *Xantippe* sa femme le mit aux plus rudes épreuves, par son humeur bizarre, violente et emportée. Un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, elle finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, et il ajouta : *Il falloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.* Il étoit accoutumé aux criailleries perpétuelles de cette femme, *comme on l'est au cri des Oies.* (C'étoit son expression.) — *Mais les Oies nous font des petits*, lui disoit-on un jour. — *Et ma femme me donne des enfans*, répondit *Socrate*. On a cru que le caractère de cette mégère étoit de son choix, et qu'il l'avoit épousée à dessein d'être exercé; mais cette conjecture suppose une bizarrerie qui n'étoit point dans l'esprit de *Socrate*, déclaré par l'oracle, *LE PLUS SAGE DE TOUS LES GRECS...* Parmi le grand nombre de sentences et de bons mots qu'on lui a attribués, nous avons choisi les principaux. Parlant d'un prince qui avoit beaucoup dépensé à faire un superbe palais, et n'avoit rien employé pour former ses mœurs, il faisoit remarquer qu'*on couroit de tous côtés pour voir sa maison, mais que personne ne s'empressoit pour en voir le maître...* Dans le temps du massacre que faisoient les trente *Tyrans* qui gouvernoient la ville d'Athènes, il dit à un philosophe : *Consolons-nous de n'être pas, comme les grands, le sujet des tragédies.* Il disoit que *les richesses et les grandeurs, bien loin d'être des biens, étoient des sources de toutes sortes de maux....* Il recommandoit trois choses à ses disciples, *la sagesse, la pudeur* et *le silence ;* et il disoit qu'*il n'y avoit point de meilleur héritage qu'un bon ami...* Un physionomiste ayant dit de lui qu'il étoit brutal, impudique et ivrogne, ses disciples vouloient maltraiter ce satirique impudent; mais *Socrate* les en empêcha, en avouant « qu'il avoit eu du penchant pour ces vices, mais qu'il s'en étoit corrigé par la

raison. » Sa physionomie, la seule chose difforme qu'il eût en lui, avoit dans ses traits une ressemblance frappante avec les images du dieu *Silène*. Il plaisantoit le premier de sa laideur ; et il disoit que son père en le sculptant avoit oublié de donner le dernier coup de ciseau. Il disoit ordinairement qu'*on avoit grand soin de faire un portrait qui ressemblât, et qu'on n'en avoit point de ressembler à la Divinité dont on est l'image ;* qu'*on se paroit au miroir, et qu'on ne se paroit point de la vertu*. Il ajoutoit qu'*il en est d'une mauvaise Femme comme d'un Cheval vicieux, auquel lorsqu'on est accoutumé, tous les autres semblent bons*... C'est principalement à ce grand philosophe que la Grèce fut redevable de sa gloire et de sa splendeur. Il eut pour disciples et forma les hommes les plus célèbres en tous genres, tels qu'*Alcibiade*, *Xénophon*, *Platon*, etc. Il n'avoit point une école ouverte comme les autres philosophes, ni d'heure marquée pour ses leçons. C'étoit un Sage de tous les temps et de toutes les heures, et il saisissoit toutes les occasions pour donner des préceptes de morale. La sienne n'étoit ni sombre, ni sauvage ; il étoit toujours fort gai, et il aimoit la douce joie d'un repas frugal, assaisonné par l'esprit et par l'amitié. Ce ne seroit pas bien connoître *Socrate* que d'oublier son Démon, ou ce Génie qu'il prétendoit lui servir de guide. Il en parloit souvent, et fort volontiers à ses disciples. Qu'étoit-ce que ce Démon familier, cette voix divine, cet esprit qui lui obéissoit constamment quand il le consultoit ? Ce n'étoit autre chose, suivant des philosophes judicieux, que la justesse et la force de son jugement, qui par les règles de la prudence, et par le secours d'une longue expérience soutenue de sérieuses réflexions, lui faisoit prévoir quel devoit être le succès des affaires et des entreprises sur lesquelles on lui demandoit son avis. (*Voy.* VIII. MARC-AURÈLE.) Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas, comme nous l'avons déjà dit, d'approfondir les mystères impénétrables de la nature. Il crut que le Sage devoit la laisser dans les ténèbres où elle s'étoit ensevelie; il tourna toutes les vues de son esprit vers la morale, et la *Secte Ionienne* n'eut plus de physicien. *Socrate* chercha dans le cœur même de l'homme, le principe qui conduisoit au bonheur : il y trouva que l'homme ne pouvoit être heureux que par la justice, par la bienfaisance, par une vie pure. Il traitoit les matières avec tant de netteté, de naturel et de simplicité, qu'il faisoit entendre à ses disciples tout ce qu'il vouloit, et qu'il leur faisoit trouver dans leur propre fonds, la réponse à toutes les questions qu'il leur proposoit. Il forma une école de morale, bien supérieure à toutes les écoles de physique ; mais, dans le temps qu'il instruisoit les autres, il ne veilloit pas assez sur lui-même. Il s'expliquoit très-librement sur la religion et sur le gouvernement de son pays. Sa passion dominante étoit de régner sur les esprits, et d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis : ils engagèrent *Aristophane* à le jouer sur le théâtre. Le poëte lui prêta sa plume, et sa Pièce, pleine de plaisanteries fines et saillantes,

accoutuma insensiblement le peuple à le mépriser. (*Voy.* ARISTOPHANE.) Il se présenta un infâme délateur, nommé *Melitus*, qui l'accusa, 1.° d'être le détracteur des anciennes Divinités de la Grèce, dont il blâmoit les passions ridicules, et de se vanter d'avoir un Génie qui l'inspiroit; 2.° d'être le corrupteur de la jeunesse, 3.° l'ennemi du gouvernement populaire, parce qu'il vouloit rejeter la voie du sort dont on se servoit pour élire les magistrats. *Lysias* qui passoit pour le plus habile orateur de son temps, lui apporta un Discours travaillé, pathétique, touchant, et conforme à sa malheureuse situation, pour l'apprendre par cœur, s'il le jugeoit à propos, et s'en servir auprès de ses juges. *Socrate* le lut avec plaisir, et le trouva fort bien fait. *Mais de même*, lui dit-il, *que si vous m'eussiez apporté des souliers à la Sicyonienne* (c'étoient alors les plus à la mode) *je ne m'en servirois point, parce qu'ils ne conviendroient point à un Philosophe; ainsi votre Plaidoyer me paroît éloquent et conforme aux règles de la rhétorique, mais peu convenable à la grandeur d'ame et à la fermeté digne d'un Sage.* Son apologie fut un discours simple, mais noble, où l'on voyoit briller le caractère et le langage de l'innocence. « Je comparois, dit-il à ses juges, devant ce tribunal pour la première fois de ma vie, quoiqu'âgé de plus de 70 ans. Ici, le style, les formes, tout est nouveau pour moi. Je vais parler une langue étrangère; et l'unique grace que je vous demande, c'est d'être plutôt attentifs à mes raisons qu'à mes paroles. Votre devoir est de discerner la justice; le mien est de vous dire la vérité. On m'accuse de ne pas admettre les Divinités d'Athènes, et de croire à un Génie particulier; ma réponse est facile. J'ai offert souvent aux Dieux du pays, des sacrifices devant ma maison; j'en ai souvent offert sur les autels publics; j'en ai offert devant tous mes disciples, et Athènes en a été témoin. J'ai blâmé les passions honteuses et les haines barbares que l'on attribuoit aux Dieux. J'ose vous le demander: qui de vous, ô magistrats! les pardonneroit aux hommes? Quant au Génie particulier dont j'écoute l'inspiration secrète, ce n'est pas une Divinité nouvelle; c'est l'éternel instinct, c'est le génie éternel de la morale. Pour se conduire, les uns consultent des Sybilles, d'autres le vol des oiseaux, d'autres le cœur des victimes. Moi, je consulte mon propre cœur; j'interroge ma conscience; je converse en secret avec l'esprit qui m'anime. On prétend, en second lieu, que je corromps la jeunesse d'Athènes: qu'on cite donc un de mes disciples que j'aie entraîné dans le vice. J'en vois plusieurs dans cette assemblée; qu'ils se lèvent, qu'ils déposent contre leur corrupteur. S'ils sont retenus par un reste de considération, d'où vient que leurs pères, leurs frères, leurs parens, n'invoquent pas dans ce moment la sévérité des lois? d'où vient que *Melitus* a négligé leur témoignage? C'est que, loin de me poursuivre, ils sont eux-mêmes accourus à ma défense. On m'accuse enfin de m'être déclaré contre la loi établie parmi nous, de choisir au sort des magistratures importantes: mais en cela je ne me suis pas montré mauvais citoyen; car il est évident que c'est confier

au hasard la fortune des particuliers et la destinée de l'état. O Athéniens ! oseriez-vous tirer au sort les précepteurs de vos enfans, les généraux de vos armées? Ce ne sont donc pas les accusations de *Melitus* et d'*Anytus* qui me coûteront la vie : c'est plutôt la haine de ces hommes vains ou injustes dont j'ai démasqué l'ignorance ou les vices : haine qui a déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera périr tant d'autres ; car je ne dois pas me flatter qu'elle s'épuise par mon supplice. Au reste, mes ennemis sont plus à plaindre que moi, puisqu'ils sont injustes. Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à l'exemple des autres accusés, employé les menées clandestines, les sollicitations ouvertes. Je vous ai trop respectés pour chercher à vous attendrir par mes larmes, ou par celles de mes enfans et de mes amis, assemblés autour de moi. C'est au théâtre qu'il faut exciter la pitié par des images touchantes; ici la vérité seule doit se faire entendre. Vous avez fait un serment solennel de juger suivant les lois; si je vous arrachois un parjure, je serois véritablement coupable d'impiété. Mais plus persuadé que mes adversaires de l'existence de la Divinité, je me livre sans crainte à sa justice, ainsi qu'à la vôtre. » Ce plaidoyer sembloit avoir fléchi une partie de ses juges. D'abord il eut la pluralité des voix pour lui, et *Melitus* son accusateur alloit être condamné, selon l'usage, à une amende de mille drachmes. Mais *Anytus* et *Licon* s'étant joints à lui, leur crédit entraîna un grand nombre de suffrages, et il y en eut 281 contre *Socrate*, et par conséquent 220 pour lui; car les juges, sans compter le président, étoient au nombre de cinq cents. (*Voyez* l'article PEREDETTE.) Par une première sentence, les juges déclaroient simplement que le philosophe étoit coupable, sans statuer sur la peine qu'il devoit souffrir. On lui en laissa le choix. Il répondit, que puisqu'on le laissoit le maître de son châtiment, il se condamnoit, pour avoir toujours instruit les Athéniens, à être *nourri le reste de ses jours dans le Prytanée, aux frais de la République ;* honneur qui, chez les Grecs, passoit pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tout l'Aréopage, que l'on résolut sa perte, tout innocent qu'il étoit. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avoit été condamné à mort par ses juges : *Et eux*, répliqua-t-il, *l'ont été par la Nature.* On ordonna qu'il boiroit du jus de ciguë. Dès que la sentence fut prononcée, il dit à ses juges : *Je vais être livré à la mort par votre ordre; la nature m'y avoit condamné dès le premier moment de ma naissance. Mais mes accusateurs vont être livrés à l'infamie et à l'injustice par l'ordre de la vérité.* Il marcha avec une fermeté admirable vers la prison. *Apollodore*, un de ses disciples, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent : *Voudriez-vous*, lui dit-il, *que je mourusse coupable ?* Ses amis voulurent lui faciliter son évasion : ils corrompirent le geolier à force d'argent; mais *Socrate* ne voulut point profiter de leurs bons offices. Il but la coupe de ciguë avec la même indifférence dont il avoit envisagé les différens événemens de sa vie; ensuite il se promena tranquillement dans sa chambre, et lors-

que ses jambes commencèrent à foiblir, il se coucha sur son lit et expira, vers le mois de juin de l'an 399 avant J. C., âgé de 70 ans. Sa femme et ses amis recueillirent ses dernières paroles. Elles furent toutes d'un sage : elles roulèrent sur l'immortalité de l'ame, et prouvèrent la grandeur de la sienne. « Une chose, mes amis, (leur dit-il en finissant) qu'il est très-juste de penser, c'est que si l'ame est immortelle, elle a besoin qu'on la cultive, non-seulement pour ce temps passager que nous appelons le temps de la vie, mais encore pour celui qui la suit, c'est-à-dire pour l'éternité. La moindre négligence sur ce point, peut avoir des suites infinies. Si la mort étoit la ruine et la dissolution de tout, ce seroit un grand gain pour les méchans, après le trépas, d'être délivrés en même temps de leur corps, de leur ame et de leurs vices. Mais puisque l'ame est immortelle, elle n'a d'autre moyen de se délivrer de ses maux, et il n'y a de salut pour elle, que de devenir très-bonne et très-sage.... Au sortir de cette vie, s'ouvrent deux routes, *ajouta-t-il ;* l'une mène à un lieu de supplices éternels les ames qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs honteux et des actions criminelles ; l'autre conduit à l'heureux séjour des Dieux, celles qui se sont conservées pures sur la terre, et qui dans des corps humains ont mené une vie divine. » Quelqu'un demandant à *Aristippe* comment *Socrate* étoit mort ? *Comme je voudrois*, répondit-il, *mourir moi-même*. Quelques Pères de l'Eglise décorent ce Sage du titre de *Martyr de Dieu*. *Erasme* dit, qu'autant de fois qu'il lisoit la belle mort de *Socrate*, il étoit tenté de s'écrier : *O saint Socrate, priez pour nous !* On a tâché vainement de noircir sa réputation, en l'accusant d'un amour criminel pour *Alcibiade :* l'abbé *Fraguier* l'a pleinement justifié. Des auteurs postérieurs à *Socrate* de plusieurs siècles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens demandèrent compte aux accusateurs, du sang innocent qu'ils avoient fait répandre ; que *Melitus* fut condamné à mort, et que les autres furent bannis ; que non contens d'avoir ainsi puni les calomniateurs de *Socrate*, ils lui firent élever une statue de bronze de la main du célèbre *Lysippe*, et lui dédièrent une chapelle comme à un demi-Dieu. Ces traditions, dit M. l'abbé *Barthélemi*, ne peuvent se concilier avec le silence de *Xénophon* et de *Platon*, qui ne parlent nulle part, ni du repentir des Athéniens, ni du supplice des accusateurs de *Socrate*.... On a demandé ce que c'étoit que cette ironie, que les anciens ont tant vantée dans *Socrate*. Le même abbé *Fraguier*, qui a fait une Dissertation curieuse sur ce sujet, remonte jusqu'à la cause qui obligea *Socrate* de se servir souvent de cette figure. Ce philosophe ayant résolu de donner une base certaine à la morale, commença par combattre certains charlatans de philosophe, connus sous le nom de *Sophistes*. Ces hommes hardis, présomptueux, avoient par un brillant étalage de phrases, et par une fausse éloquence, séduit toute la Grèce. Comme ils étoient très-puissans à Athènes, *Socrate* étoit forcé de les ménager en apparence, et d'affecter une sorte

d'ignorance pour mieux décréditer une morale et une éloquence éblouissantes, mais qui dans le fond n'avoient rien que de frivole. Voici à peu-près quel étoit son procédé. Il savoit dans quel lieu public, ou dans quelle maison particulière un ou plusieurs des plus fameux *Sophistes* débitoient leur fausse doctrine. Il y arrivoit comme par hasard, et quelquefois il avoit assez de peine à entrer. Il trouvoit le docteur gonflé de cet orgueil que donne aux personnes vaines l'admiration des sots; et s'approchant de lui modestement: « Je m'estimerois bien heureux, lui disoit-il, si mes facultés répondoient au besoin et à l'envie que j'aurois d'avoir pour mes maitres, des hommes tels que vous. Mais, pauvre comme je suis, que me reste-t-il pour m'instruire, que de vous exposer mon ignorance et mes doutes, lorsque mon bonheur m'offre l'occasion de vous consulter ? » Le *Sophiste* l'écoutoit avec une attention dédaigneuse, et lui permettoit de parler. *Socrate* lui faisoit des questions toutes simples; il lui demandoit, par exemple: *Qu'est-ce que votre profession ? Qu'appelez-vous Rhétorique ? Qu-est-ce que le Beau ? En quoi consiste la Vertu ?* Ce docteur ne pouvoit reculer, sans risquer son revenu et sa réputation. Il répondoit; mais, au lieu de donner une réponse précise, il se jetoit dans les lieux communs, et prenant l'espèce pour le genre, il parloit beaucoup sans rien dire qui fût à propos. *Socrate* applaudissoit à ce verbiage, pour ne pas effaroucher d'abord son docteur: et affectant de ne pouvoir le suivre dans ses longs discours, il le réduisoit à répondre *oui* et *non*. Alors, par la justesse de sa dialectique, il le conduisoit de l'un à l'autre, jusqu'aux conséquences les plus absurdes, et le forçoit à se contredire lui-même, ou à se taire. (*Voy.* I. PRODICUS.) On a de *Socrate* quelques *Lettres*, recueillies par *Allatius* avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4.° *Socrate* avoit mis en vers, dans sa prison, les Fables d'*Esope*; mais cette traduction n'est pas parvenue jusqu'à nous. *Voyez* THERAMÈNE, BOERHAAVE, *et* II. BOULANGER *à la fin*.

I. SODI, (Pierre) maître de ballets, né à Rome, vint en France en 1744, et y excella dans la composition des pantomimes. Les plus remarquables furent: la *Cornemuse*, les *Jardiniers*, les *Foux*, les *Mandolines*, le *Bouquet*, le *Dormeur*, les *Caractères de la Danse*, la *Noce*, les *Amusemens champêtres*, la *Chasse*, etc. etc. *Sodi* est mort en 1760.

II. SODI, (Charles) frère aîné du précédent, naquit à Rome, et se fit connoître par son talent pour la mandoline. Il vint à Paris en 1749, et on lui doit la musique de la plupart des pantomimes dont son frère dessinoit les pas. On a encore de lui les airs d'un grand nombre d'ariettes italiennes et françoises, dont le chant est gai et voluptueux.

I. SOISSONS, (Thierri de) accompagna *St. Louis* dans son expédition à la Terre-sainte, et fut fait prisonnier comme son roi à la bataille de la Massoure. Il chanta sa captivité, et partagea avec son contemporain *Thibaut*, comte de Champagne, l'honneur d'être un de nos premiers poëtes. Dans un manuscrit de la bibliothèque nationale, de l'an 1350,

on trouve plusieurs chansons de lui.

SOLANO, (N.) médecin Espagnol, né à Montilla, et mort à Antequerra en 1738, fit des recherches curieuses sur le pouls, et sur les crises qu'on pouvoit annoncer en l'observant. Il les consigna dans son *Apollinis lapis Lydius*, in-fol., où l'on trouve des observations importantes.

I. SOLE, (Joseph del) habile peintre d'histoire et de portrait, né en 1654, et mort à Boulogne, sa patrie, en 1719.

II. SOLE, (Antoine-Marlo del) peintre Bolonois, né en 1597, mort en 1677, excella dans le paysage. On admire le bon choix de ses situations, et la beauté de son coloris. —Son fils *Joseph*, né en 1654, mort en 1719, imita son père dans son talent pour le paysage, et y réunit le genre de l'histoire. Son Tableau de la *Mort de Priam*, passe pour son chef-d'œuvre.

SOLEVANDER, (Reinerus) médecin, a publié en latin des *Conseils Médecinaux*, qui furent estimés dans le 16[e] siècle, temps où il vivoit.

SOLEYMAN, né à Alep, âgé de 24 ans, irrité des conquêtes des François en Egypte, animé par les exhortations des prêtres Turcs, résolut d'assassiner le général en chef *Kleber*, qui venoit de triompher des guerriers de sa nation à Héliopolis, et de réprimer une violente insurrection au Caire. Il se rendit à Jérusalem chez *Ahmed Aga*, dont il implora la protection pour soustraire son père, marchand à Alep, aux concussions qu'on lui faisoit éprouver. Dans cette conférence, *Ahmed* s'appercevant que toute l'ambition de *Soleyman* se bornoit à devenir lecteur de l'alcoran dans une mosquée, qu'il avoit déjà fait deux pélerinages à Médine et à la Mecque, et que sa tête entroit dans le délire le plus fanatique, lorsqu'il lui parloit de venger son culte outragé par des étrangers, fortifia ses dispositions. *Soleyman* arriva au Caire, et se logea dans la grande mosquée. Il attendit pendant 31 jours l'instant favorable pour frapper sa victime, et il le trouva le 25 prairial de l'an VIII. S'étant caché dans le jardin du général, il le vit passer, et l'aborda pour lui baiser la main. Son air de misère intéressa *Kleber*. A peine celui-ci s'étoit-il arrêté pour écouter les plaintes de *Soleyman*, que ce dernier lui porta quatre coups de poignard. En vain l'architecte *Protain*, qui se trouvoit près de lui, voulut arrêter le bras du meurtrier, il en reçut lui-même six blessures, et fut renversé. *Soleyman*, arrêté à l'instant même, ne tarda pas à recevoir sa punition. Elle fut terrible. Empalé et exposé aux oiseaux de proie, il éprouva les douleurs les plus vives jusqu'à ce que la mort vînt lentement les terminer.

SOMBREUIL, est le nom d'une famille victime des fureurs de la révolution françoise, et dont la perte a été déplorée par tous les partis. — *François - Charles Virot de Sombreuil*, maréchal de camp et gouverneur des invalides, montra beaucoup de fermeté dans l'exercice de sa place, et fut enfermé à l'Abbaye, après le 10 août 1792. Il alloit être immolé dans les massacres de septembre, sans le dévouement courageux de

sa fille, jeune, intéressante et belle. Celle-ci se précipita au milieu des assassins, les cheveux épars, prit son père dans ses bras, le couvrit de son corps, demanda sa grace au peuple et l'obtint. *Sombreuil*, échappé à ce danger, n'en fut pas moins traduit quelques jours après devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec son fils aîné, le 29 prairial an 2. — *Charles de Sombreuil*, son fils cadet, né avec une ame ardente, s'échappa de la capitale, et se jeta, en 1792, dans l'armée prussienne. Il s'y signala par tant de preuves de valeur, qu'il obtint du roi de Prusse l'ordre du mérite militaire. Il servit ensuite contre *Custines*, et passa en Hollande, où il déploya autant de bravoure que d'activité pendant la campagne de 1794. L'année suivante, choisi par le gouvernement anglois pour conduire un renfort aux troupes débarquées à Quiberon, il s'acquitta de cette commission. Lorsque *Hoche* y attaqua le fort Penthièvre, le jeune *Sombreuil* y protégea, avec une grande intelligence le rembarquement des troupes angloises. Celles-ci payèrent ce service par la plus noire perfidie. *Sombreuil* ne trouva point de bâtiment pour s'embarquer lui-même, ainsi que les émigrés qu'il commandoit. Placé entre le feu ennemi et celui des chaloupes angloises, qui tiroient indistinctement sur les françois des deux partis, il fut forcé de se rendre. Il demanda la vie pour ceux qui l'accompagnoient : « Pour moi, dit-il au général vainqueur, je m'abandonne à mon sort. » Conduit successivement à l'Orient et à Vannes, il apprit qu'il alloit être fusillé. On dit que, sur sa parole d'honneur de se représenter dans trois jours, on lui permit, avant la prononciation de son jugement, de s'embarquer sur un esquif pour rejoindre l'escadre angloise, où il avoit des intérêts à régler. Là, on chercha vainement à le retenir, en lui déclarant le sort qui l'attendoit. *Sombreuil* vint dégager sa parole, et périr. Lors de sa condamnation, on ne put trouver d'officier françois pour composer le conseil de guerre, et on fut contraint d'y appeler des Belges; on eut beaucoup de peine à déterminer les soldats à tirer sur lui. *Sombreuil* refusa de se laisser bander les yeux, donna lui-même le signal de sa mort, et fut pleuré de tous les républicains qui l'entouroient.

SOMERVILLE, (Guillaume) poëte Anglois, né dans le comté de Warvick en 1692, et mort en 1743, a fait sur la *Chasse* un poëme très-estimé.

SOMMALIUS, (Henri) pieux et savant jésuite, né à Dinant dans la principauté de Liége vers l'an 1534, mourut à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle au salut des ames, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher des ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que ceux *de imitatione Christi*, *Soliloquia Sti Augustini*, *Libri Confessionum* du même Saint, etc.

SOMMERY, (N. Fontette de) demoiselle de Paris, dont l'origine est ignorée, ne savoit elle-même à qui elle devoit la naissance. Jetée dans un couvent dès son jeune âge, une petite pension que les religieuses recevoient pour elle, finit bientôt

sans qu'on sût pourquoi elle avoit cessé. Heureusement pour la jeune pensionnaire, elle étoit douée d'un esprit prématuré. Dès l'âge de 12 ans, elle devint le bel esprit du couvent. La maréchale *de Brissac* avec qui elle avoit été élevée, la prit avec elle lors de son mariage, et lui assura une pension de 4000 liv. par son testament. Alors Mlle *de Sommery* eût une maison, où elle vécut dans l'indépendance et dans le commerce des philosophes et des gens d'esprit. Quoiqu'elle n'eût ni beauté, ni aucun des agrémens de son sexe, elle attira chez elle la meilleure compagnie des gens du monde, qu'elle recevoit avec un ton noble, et à qui elle plaisoit encore par ses bizarreries, son extrême franchise et son esprit mordant et caustique. Elle savoit braver les ridicules et en donner aux autres d'une manière piquante; mais sa méchanceté étoit toute en paroles et jamais en tracasseries. Son caractère singulier lui fit des amis distingués, d'autant plus qu'elle se faisoit pardonner ses bizarreries par d'excellentes qualités; la prudence, la discrétion, la fidélité en amitié, et le desir de servir les honnêtes gens et de secourir les malheureux. Elle mourut en 179.., dans un âge assez avancé. On a d'elle un ouvrage de morale, dont la troisième édition parut en 1784, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Doutes sur les opinions reçues dans la société*. Les gens de lettres qui composoient sa petite cour, le comparèrent dans le temps aux *Caractères* de *la Bruyère*; mais le public n'adopta pas ce parallèle. Cet ouvrage est certainement la production d'une femme de beaucoup d'esprit, qui connoît le monde, qui sait juger des choses et des personnes; mais des paradoxes, des opinions hasardées, et un style quelquefois recherché, déparent un peu le mérite de ce livre. L'auteur y soutient le ton tranchant qu'elle avoit dans la société. Dès sa jeunesse, elle portoit des jugemens un peu extraordinaires de quelques-uns de nos meilleurs écrivains, quoiqu'elle en appréciât d'autres avec justesse et justice. Elle appeloit *Lafontaine* un niais, *Fénélon* un bavard, et Mad. *de Sévigné* une caillette, etc. etc. On a encore de Mlle *de Sommery*, *Lettres de Mad. la comtesse de L*** au comte de R****, 1785, in-12; et l'*Oreille*, conte asiatique, 1789, 3 vol. in-12. Elle se mêloit aussi de faire des vers, mais la poésie n'étoit pas son plus grand talent.

* SOPHOCLE, célèbre poëte Grec, surnommé l'*Abeille* et la *Syrène Attique*, naquit à Colore, bourgade de l'Attique, l'an 494 ou 95 avant J. C. Son père étoit maître d'une forge dans le voisinage d'Athènes. On dit que lorsqu'il étoit au berceau on avoit vu des abeilles arrêtées sur ses lèvres: ce qui, joint à la douceur de ses vers, le fit surnommer l'*abeille de l'Attique*. Son coup d'essai dans le genre dramatique, fut un coup de maître. Les os de *Thésée* ayant été rapportés à Athènes, on célébra cette solennité par des jeux d'esprit. *Sophocle* entra en lice avec le vieux *Eschyle* et l'emporta sur lui. C'est ce qui a fait dire à *Boileau*:

Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie;
Intéressa le chœur dans toute l'action

Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

Il ne se distingua pas moins par ses talens pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'Archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république avec *Périclès*, et signala son courage en diverses occasions. Il augmentoit en même temps la gloire du théâtre Grec, et partageoit avec *Euripide* les suffrages des Athéniens. Ces deux poëtes etoient contemporains et rivaux. Après avoir traité différens sujets, ils choisirent les mêmes et combattirent comme en champ-clos. Tels nous avons vu *Crébillon* et *Voltaire*, luttant l'un contre l'autre dans *Oreste*, dans *Sémiramis* et dans *Catilina*. Paris a été partagé comme Athènes. La jalousie de ces deux célèbres Tragiques devint une noble émulation. Ils se réconcilièrent, et ils étoient bien dignes d'être amis l'un de l'autre. Leurs tragédies étoient également admirées, quoique d'un goût bien différent. *Sophocle* étoit grand, élevé ; *Euripide* au contraire, étoit tendre et touchant. Le premier étonnoit l'esprit, et le second gagnoit les cœurs. L'ingratitude des enfans de *Sophocle* est fameuse. Ennuyés de le voir vivre, et impatiens d'hériter de lui, ils l'accusent d'être tombé en enfance : ils le déferent aux magistrats, comme incapable de régir ses biens. Quelle défense oppose-t-il à ses enfans dénaturés ? Une seule. Il montre aux juges son *Œdipe*, tragédie qu'il venoit d'achever : il fut absous à l'instant. Les historiens ne sont point d'accord sur la cause de la mort de *Sophocle*. Les uns disent qu'en récitant son *Antigone*, il rendit l'ame, ne pouvant pas reprendre haleine. D'autres, tels que *Valère-Maxime*, disent qu'il mourut de joie d'avoir remporté le prix aux jeux Olympiques. Enfin, *Lucien* assure qu'en mangeant un raisin, il fut étranglé par un pepin. Quoi qu'il en soit, il mourut presque nonagénaire l'an 406 ou 404 avant J. C. Il avoit été couronné vingt fois et avoit composé cent vingt-sept tragédies. Il ne nous en reste que sept, qui sont des chefs-d'œuvre : *Ajax*, *Electre*, *Œdipe*, *Antigone*, *Œdipe à Colonne*, les *Trachiniennes* et *Philoctète*. Une des meilleures éditions des tragédies de *Sophocle*, est celle que *Paul Etienne* publia à Basle, 1558, in-8°, avec les Scholies grecques, les notes de *Henri Etienne* son père, et de *Joachim Camerarius*. Plusieurs estiment aussi celle qui parut à Cambridge en 1673, in-8°, avec la version latine, et toutes les scholies grecques à la fin ; et celle d'Oxford, 1705 et 1708, 2 vol. in-8° ; et de Glasgow, 1745, 2 vol. in-8.° *Dacier* a donné en françois l'*Electre* et l'*Œdipe*, avec des remarques, in-12, 1692. On a aussi l'*Œdipe* de la traduction françoise de *Boivin* le cadet, à Paris, 1729, in-12. Les critiques sont partagés sur le mérite de cette pièce. Les partisans de l'antiquité y admirent tout. *Voltaire* y trouve des contradictions, des absurdités dans le plan, et de la déclamation dans le style ; mais il loue l'harmonie des vers de *Sophocle* et le pathétique de certaines scènes, et il avoue que sans le poëte Grec, il ne seroit pas peut-être venu à bout de son *Œdipe*.... *Voyez* le *Théâtre des*

Grecs du P. *Brumoi*, qui a traduit ou analysé les pièces de *Sophocle;* et les *Tragédies de Sophocle*, traduites en françois, en un vol. in-4°, et deux volum. in-12, par M. *Dupuy*, de l'académie des Belles-Lettres : cette version est estimée des connoisseurs. M. *de Rochefort* de cette dernière société, et M. *de la Harpe* de l'académie Françoise, ont traduit en vers françois, le premier, l'*Electre* de *Sophocle;* le second, son *Philoctète;* et M. *d'Arnaud*, le cinquième acte des *Trachiniennes*.

* SORBONNE, (Robert de) naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhételois dans le diocèse de Rheims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation, que le roi *St. Louis* voulut l'entendre. Ce prince charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Il jouissoit d'une grande considération à la cour de ce monarque, avec lequel il vivoit familièrement, ainsi qu'avec les principaux seigneurs. Un jour ayant badiné *Joinville* sur la magnificence de ses habits, tandis que ceux du roi étoient fort simples, ce gentilhomme lui répondit : « Maître *Robert*, ne me blâmez pas tant. L'habit que je porte m'a été laissé par mes père et mère; mais vous qui êtes fils de *Vilain* et de *Vilaine* (c'est ainsi qu'on appeloit les personnes d'une naissance obscure), vous avez laissé l'habit de vos parens pour prendre des étoffes plus fines que celles du roi. » Cette réponse déconcerta *Robert*. Alors *St. Louis* qui l'aimoit, le tira d'embarras en disant, « qu'il convenoit de s'habiller honnêtement et de telle manière que les sages ne puissent dire : *Vous en faites trop*; ni les jeunes gens : *Vous en faites trop peu....* » *Robert de Sorbonne*, devenu chanoine de Cambrai vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avoit eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui vivant en commun et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. *Robert de Sorbonne* appuyé de leurs secours, fonda en 1253 le Collége qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers, ceux qui lui parurent avoir plus de piété et de dispositions. Cet établissement étoit nécessaire. La plupart des évêques, depuis le 12e siècle, s'appliquoient peu à l'instruction de leur clergé. Ils se laissoient accabler d'affaires temporelles. Les princes, livrés la plupart à l'ignorance, prenoient parmi les abbés et les évêques, leurs chanceliers et leurs ministres. Les prélats d'ailleurs étant seigneurs temporels, avoient des procès à défendre, des guerres à soutenir, des places à fortifier, des troupes à rassembler. Il leur falloit de grands équipages, de grosses familles et toutes sortes d'officiers. Au milieu de ce faste et des suites qu'il entraînoit, l'instruction publique étoit souvent négligée. Les études des églises cathédrales et des monastères s'étant ralenties à

mesure que le zèle des évêques s'affoiblissoit, il s'éleva des docteurs instruits qui se chargèrent d'instruire les autres. Leurs écoles placées dans les grandes villes, parurent être d'une utilité plus générale que les écoles diocésaines. Un seul docteur pouvoit former un plus grand nombre de disciples et les mieux instruire. Un prêtre uniquement appliqué à l'étude de la théologie, intéressé à avoir beaucoup d'écoliers, devoit devenir plus savant qu'un évêque, distrait par plusieurs autres fonctions. Les seuls inconvéniens étoient que ces nouveaux instituteurs n'avoient pas la même autorité qu'un évêque sur son clergé; qu'ils abusoient souvent de leur loisir, pour traiter des questions plus subtiles que nécessaires; et que leurs disciples, loin des yeux de leurs parens et de leur évêque, se livroient à la corruption des grandes villes, et ne se formoient point aux fonctions ecclésiastiques. Pour remédier à ces abus, on fonda des colléges, d'abord pour les réguliers, ensuite pour les séculiers; « et il faut avouer, dit *Fleury*, que ces colléges furent comme les monastères, des asiles pour la piété et les bonnes mœurs, aussi bien que pour la doctrine. » Le collége de *Sorbonne* en particulier servit de modèle à tous les autres; car avant ce temps-là, il n'y avoit en Europe aucune communauté où les Ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. *Robert de Sorbonne* après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collége pour les humanités et la philosophie. Ce collége connu sous le nom de *Collége de Calvi* et de *petite Sorbonne*, devint très-célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Le célèbre fondateur devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carrière en 1274, âgé de 73 ans, après avoir légué ses biens qui étoient très-considérables, à la société de Sorbonne. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. Les principaux sont : I. Un *Traité de la Conscience;* un autre *de la Confession;* et un livre intitulé : *Le Chemin du Paradis.* Ces trois morceaux sont imprimés dans la *Bibliothèque des Pères.* II. De petites *Notes* sur toute l'Ecriture-sainte, imprimées dans l'édition de *Menochius* par le Père *de Tournemine.* III. Les *Statuts* de la maison et société de Sorbonne, en 38 articles. IV. Un livre *du Mariage.* V. Un autre *des trois moyens d'aller en Paradis.* VI. Un grand nombre de *Sermons*, etc. Ils se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne; et l'on remarque dans tous assez d'onction, malgré la barbarie du style. La maison et société de Sorbonne est une des quatre parties de la Faculté de Théologie de Paris: elle a été une source féconde en habiles théologiens.

SORCIERS, *Voyez* la fin de l'article de GASSENDI.

SORGH, (Hendrick) peintre, né à Rotterdam en 1621, mort en 1682, devint le plus célèbre élève de *Teniers*, et excella comme son maître, dans la représentation des foires et des marchés.

SORRI, (Pierre) peintre Italien, né à Sienne en 1556, mort en 1622, devint disciple de *Salimbini*, et réunit le talent de peindre le paysage à celui du portrait et de l'histoire.

IV. **SOTO**, (Antonio Perez de) célèbre imprimeur Espagnol, s'établit à Paris au milieu du 18ᵉ siècle, et y publia des éditions recherchées.

SOUBEYRAN DE SCOPON, (N.) avocat à Toulouse, membre de l'académie de cette ville, mort en 1751, a publié plusieurs ouvrages de morale et de littérature : I. *Réflexions* sur le bon goût, le bon ton et la conversation, 1746, in-12. II. *Caractère* de la véritable grandeur, 1746, in-12. III. *Considérations* sur le génie et les mœurs de ce siècle, 1749, in-12.

II. **SOUBISE**, (Charles de Rohan, prince de) naquit en 1715, de la branche de Rohan-Montbazon. Devenu lieutenant général en 1748, après avoir servi dans les campagnes de Flandre, il voulut devenir maréchal de France dans la guerre de 1757. La faveur de Mad. *de Pompadour*, à laquelle il faisoit une cour assidue, lui obtint le commandement d'une division dans l'armée du maréchal *d'Estrées*. S'étant avancé à la tête des François, le prince de *Soubise* perdit, le 5 novembre 1757, la bataille de Rosbach avec des circonstances qu'on trouve dans tous les livres. Nous en avons parlé dans l'article du roi de Prusse (*Frédéric II*). On ne rougit point à la cour de calomnier les troupes pour disculper le général. Son incapacité qui étoit égale à sa bravoure, ne l'empêcha pas d'être maréchal de France l'année suivante, et de continuer de commander. Deux succès, dont le dernier fut principalement dû au brave *Chevert*, lui valurent le bâton. Il battit un corps de troupes commandé par le prince *d'Isembourg*, le 23 juillet 1758, et eut un autre avantage près de Lauterbourg le 10 octobre suivant. Il quitta le commandement l'année d'après, et fut depuis ministre d'état. Si ses amis mêmes lui refusoient les talens militaires, ses ennemis convenoient que comme citoyen et courtisan, il avoit des qualités estimables : honnête homme, affable, obligeant, inaccessible à la capidité, et sachant agir et parler pour ses amis. Il mourut le 4 juillet 1787.

* **SOUFFLOT**, (Jacques-Germain) architecte, naquit en 1713 à Iranci près d'Auxerre, de lieutenant général de cette petite ville. Son goût pour les arts et sur-tout pour l'architecture, se manifesta de bonne heure. Dès sa plus tendre jeunesse, il suivoit avec plaisir les différens ouvriers de bâtimens, regardoit avec attention travailler les maçons et les charpentiers, s'entretenoit souvent avec les architectes et les appareilleurs, les questionnoit, et leur empruntoit des dessins qu'il copioit. Bientôt son goût pour cet art devint une passion si forte, que contrarié par son père qui eût mieux aimé lui voir prendre le parti du commerce, il se décida à quitter la maison paternelle d'où il emporta un sac de 1000 livres. Il dirigea dès-lors ses pas vers l'Italie. Sentant bien que sa modique somme ne suffiroit pas pour faire ce voyage, il s'arrêta à Lyon. Son intention étoit d'y passer quelque

temps, et d'y travailler avec les architectes de cette ville, pour augmenter à la fois ses connoissances et ses fonds. Après avoir ajouté aux unes et aux autres, il partit pour Rome, et y fréquenta tous les grands artistes, ceux sur-tout que le roi de France y envoyoit annuellement dans l'académie qu'il y avoit établie. Il parcourut ensuite toute l'Italie, s'arrêta dans tous les endroits où se trouvent des monumens intéressans, qu'il leva et dessina scrupuleusement. Muni de ces modèles, il repassa en France et s'établit à Lyon, où il s'étoit fait aimer pendant son premier séjour. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut successivement chargé par les magistrats de cette ville, de la construction de la Bourse et de l'Hôpital : ce fut ce dernier bâtiment qui commença la grande réputation dont il a joui depuis. Son nom étoit parvenu à la marquise *de Pompadour*. Quand cette dame eut obtenu du roi, pour le marquis *de Marigny* son frère, l'adjonction à la place de directeur et ordonnateur général des bâtimens, jardins, arts et manufactures royales, elle engagea *Soufflot* et *Cochin* à le suivre en Italie. Au retour de ce voyage, le célèbre architecte quitta Lyon et s'établit à Paris, où il devint successivement contrôleur des bâtimens de Marly, des Tuileries, membre des académies d'Architecture et de Peinture, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, enfin intendant des bâtimens du roi. En 1757 *Louis XV* le choisit pour le plan et l'exécution de l'église de Sainte-Geneviève de Paris, dont il n'a pu perfectionner que le portail, ainsi que la nef, le bas-côtés et les tours. Le reste n'a été élevé sous sa conduite que jusqu'au niveau de la naissance des voûtes, et de l'ordre qui doit porter le dôme. Il éprouva, relativement à ce dôme, des contradictions et des critiques amères, dictées par l'envie. Quoique la possibilité de son exécution fût prouvée et démontrée par les calculs les plus scrupuleux, il fut sensible à l'excès aux déclamations de ses ennemis, du nombre desquels il s'en trouvoit un qui lui devoit de la reconnoissance. C'est à ces espèces de contradictions et de tracasseries, qu'on doit attribuer le dépérissement de sa santé. *Soufflot* mourut après deux ans de langueur, le 29 août 1780, à 67 ans. Il emporta les regrets de ses parens et de ses amis, qui lui pardonnoient un caractère vif et brusque, en faveur de son excellent cœur, et qui l'appeloient le *Bourru bienfaisant*. Outre la Bourse de Lyon, l'Hôpital de la même ville, et le superbe édifice de Sainte-Geneviève, il a élevé d'autres monumens publics, entre autres la belle Salle des spectacles de Lyon. Il a été enterré dans le chœur de l'église de Sainte-Geneviève. On lui a consacré ces vers :

Pour maître dans son art il n'eut que la nature ;
Il aima qu'aux talens on joignît la droiture :
Plus d'un rival jaloux, qui fut son ennemi,
S'il eût connu son cœur, eût été son ami.

SOUI-GIN-CHI, souverain de la Chine avant *Fo-hi*, inventa les *cordelettes*, dont les nœuds différens et à inégales distances, servoient à conserver le souvenir des événemens. Aux cordelettes succédèrent les *koua*, premiers caractères chinois, dont l'invention est attribuée à *Fo-hi*, et

qu'il employa dans la composition de l'*Y-king*.

SOUMILLE, (N....) prébendé du chapitre de Villeneuve-les-Avignon, étoit correspondant des académies des Sciences de Paris, de Toulouse et de Montpellier, et associé des sociétés d'Agriculture de Limoges et de Tours. Il méritoit de l'être; c'étoit un excellent calculateur. Il rendit des services, non-seulement à la province de Languedoc, mais à Avignon qui le regardoit comme un de ses citoyens. Il s'étoit établi dans cette ville, deux loteries à dés, dans l'une desquelles les lots consistoient en livres, et dans l'autre en pièces de merceries, estimées au gré de celui qui donnoit à jouer. C'étoit un jeu ruineux qui attiroit beaucoup de dupes autour des tréteaux de la friponnerie. Les magistrats d'Avignon chargèrent l'abbé *Soumille* d'en montrer le danger. C'est à cette occasion qu'il publia une brochure intéressante, sous ce titre : *La Loterie insidieuse*, ou *Tableau général de tous les points, tant à perte qu'à profit, qu'on peut faire avec sept dés*, Avignon, 1773, in-12. Ce livre renferme des tables aussi justes que commodes pour ceux qui sont livrés à la folie des jeux de hasard. Mais l'ouvrage de l'abbé *Soumille* qui a été le plus lu et le plus consulté, est *le Grand Tric-trac*, ou *Méthode facile pour apprendre, sans maître, la marche, les termes et une grande partie des finesses de ce jeu*, Avignon, 1756, in-12, avec 287 figures. C'est le meilleur traité qu'on ait sur ce jeu agréable. On a encore de lui, *Description du Semoir à bras de Languedoc*, 1763, in-16. L'auteur mourut en 178.. Il avoit dans les manières la simplicité et la bonhommie qui étoient dans son caractère. Ami de la retraite et de l'étude, il partagea son temps entre ses devoirs et les sciences exactes.

SOUTHERN, (Thamar) Irlandois, né en 1669, mort en 1746, fit ses études à Dublin, ensuite à Oxford, et donna au théâtre Anglois plusieurs pièces qui eurent du succès. Les plus remarquables sont : *Le fatal Mariage, le Prince de Perse, Oronoko*. Cette dernière tragédie a pour sujet un fait véritable, raconté dans une des Nouvelles de Mad. *Behn*.

SOUVAROW, (Alexandre) feld-maréchal Russe, naquit en 1730, d'une famille ancienne; son père avoit été général et étoit devenu sénateur. Il destina son fils à la magistrature; mais celui-ci ne respirant que pour les armes, entra au service en 1742, comme simple soldat, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de colonel qu'il obtint en 1762, après s'être distingué dans la guerre de sept ans contre les Prussiens. Il ne combattit pas avec moins de courage les confédérés de Pologne et le rebelle *Pugatschew*. Le général *Romanzoff* attiroit alors les regards de l'Europe par ses victoires et ses talens militaires; *Souvarow* voulut apprendre l'art de la guerre de ce maître habile; il se rendit à l'armée que ce dernier commandoit contre les Turcs; et dans une action il s'élança dans les rangs ennemis, immola plusieurs janissaires, remplit un sac de leurs têtes, et vint le vider aux pieds de son général. Bientôt

Il passe le Danube à la tête d'un corps d'armée, malgré les efforts des Ottomans, et vient camper sous les murs de Silistrie. Quelques jours après, réuni à *Kameaskoï*, ils battirent ensemble le *Reis-Effendi* qui commandoit 40 mille hommes, et lui enlevèrent toute son artillerie. En 1783, *Souvarow* soumit les Tartares du Kuban et du Budziack, et leur fit prêter serment de fidélité à l'Impératrice. Celle-ci lui envoya alors son portrait, la croix de *Volodimer*, et le nomma général en chef. En 1787, il défendit avec succès Kinburn contre la flotte Ottomane. Le pacha d'Oczakoff avoit débarqué six mille hommes pour surprendre cette place : *Souvarow* les laissa descendre sur le rivage, et n'envoya contre eux que quelques tirailleurs, qui feignirent d'être épouvantés et de se retirer en désordre. Les Turcs s'avancèrent ; et tandis que leurs chaloupes alloient chercher de nouveaux renforts, tous ceux qui restèrent sur la plage périrent sous les coups des bataillons nombreux qui les enveloppèrent aussitôt. *Souvarow*, blessé au cou dans cette action, en fut dédommagé par un superbe panache de diamans, qui lui fut donné par *Catherine*. Le 21 juillet 1789, après avoir défait l'ennemi à Focksan, il apprit que le prince de *Saxe-Cobourg*, général de l'armée Autrichienne, étoit entouré par celle du Grand-Visir; *Souvarow* se mettant aussitôt à la tête de dix mille Russes, tombe à l'improviste sur celle-ci, forte de cent mille hommes, et reste maître du champ de bataille. « Amis, crioit-il aux soldats, ne regardez pas les yeux de l'ennemi; fixez sa poitrine, c'est là qu'il faut frapper. » Cette victoire, remportée près de la rivière de Rimnisk, valut à *Souvarow* le surnom de *Rimniski* et le titre de comte de l'Empire Romain. La ville d'Ismaïlow résistoit depuis 7 mois, et avoit obligé le général *Sudowitsch* de se retirer; *Potemkin*, général en chef, adresse aussitôt l'ordre à *Souvarow* de la prendre en trois jours. Celui-ci marche avec la plus grande célérité, malgré la rigueur de la saison. Le troisième jour, il assemble ses soldats, et leur dit : « Soldats, point de quartier, les provisions sont chères. » L'assaut se donne, les Russes sont repoussés deux fois ; ils escaladent enfin les remparts, pénètrent dans la ville, dans les maisons, dans les mosquées, et passent tout au fil de l'épée. Quarante mille Turcs périrent en ce jour funeste, qui fit donner au général Russe le nom de *Muley-Ismaël*, l'homme le plus sanguinaire qui ait donné des lois à Maroc. En 1792, ne pouvant plus combattre dans les champs Ottomans où le traité d'Yassy avoit porté la paix, *Souvarow* se rendit en Pologne pour y arrêter les progrès de *Kotciusko*, dont les efforts tendoient à l'affranchissement de cette contrée, et à la faire sortir de la dépendance où la Russie la retenoit depuis long-temps. Le 4 octobre, il mit le siége devant Prague, faubourg considérable et fortifié de Varsovie ; et après un assaut furieux, il s'en rendit maître et fit égorger tout ce qui s'y trouva ; vingt mille Polonois succombèrent dans cette action, sous les coups des Russes, dont le général reçut en récompense le titre de feld-maréchal. « Vous savez, lui écrivit l'Impératrice,

que je n'avance jamais personne avant son tour. Je suis incapable de faire tort à un plus ancien; mais c'est vous qui venez de vous faire feld-maréchal, par la conquête de la Pologne. » En effet, cette victoire décida du sort de ce royaume, qui fut aussitôt partagé entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. En 1799, *Paul Ier* donna à *Souvarow* le commandement des troupes qu'il fit marcher en Italie contre les François; mais c'est là que sa gloire pâlit devant le génie de *Moreau*. Celui-ci, avec des forces inférieures, l'arrêta dans sa course, le battit au passage de l'Adda, et le chassa successivement d'Alexandrie et de Turin. Sa retraite prouva cependant les plus grands talens. Il se porta sur la Suisse Italienne, vainquit les obstacles que lui opposoient les François, et pénétra, à travers les neiges et les glaces, en Allemagne. Les troupes Russes ayant été rappelées par leur Souverain, *Souvarow* arriva à Pétersbourg, et y mourut en 1800. Ce général, né avec beaucoup d'esprit et une grande originalité dans les idées, étoit aussi bizarre qu'intrépide. Il pensoit que le devoir d'un général étoit d'être toujours en avant de son armée, et disoit : « Il faut que la tête n'attende jamais la queue. » Pour se faire aimer de ses soldats, il affectoit autant de simplicité que de rudesse dans ses mœurs. On le voyoit souvent changer de chemise au milieu du camp, et ne se couvrir pour tout vêtement que d'une simple peau de mouton. *Catherine II*, dans son voyage en Crimée, se plut à accorder toutes les graces que ses généraux lui demandèrent. Elle s'adressa à *Souvarow*, pour savoir ce qu'elle pourroit faire pour lui. Celui-ci lui répondit : *Payer mon logement*. Le prix de ce logement n'étoit que de trois roubles. Il se piquoit de laconisme. Dans ses premières guerres, après avoir pris la ville de Toutoukai en Bulgarie, il écrivit à sa Souveraine : « Gloire à Dieu ! louanges à *Catherine !* la ville est prise, et j'y suis. » Il lui rendit compte de même de la prise d'Ismaïlow, par ces seuls mots : « Madame, l'orgueilleuse Ismaïl est à vos pieds. » Il se plaisoit à mettre ses ordres en vers, et d'écrire souvent ainsi ses rapports à l'Impératrice. Sa manière de vivre, extrêmement frugale, ne le distinguoit pas du simple soldat, et il soutint comme lui toutes les fatigues de la guerre. Petit, maigre, courbé, ayant des yeux pleins de feu, sachant le russe, l'allemand, le françois, le turc et le tartare, il parloit peu et presque toujours en apophthegmes. Les officiers supérieurs devinrent ses ennemis secrets, parce qu'il proscrivoit le luxe de ses camps, et qu'il étoit pointilleux dans le service; mais les soldats l'adoroient. Ce guerrier affectoit une grande dévotion; il obligeoit tous les officiers de réciter, le soir après la retraite, une prière devant le soldat : il ne donna jamais l'ordre de combattre, sans faire le signe de la croix, et baiser une petite image de *St. Nicolas*, qu'il portoit toujours sur lui. Il se refusa à tous les travaux diplomatiques et politiques, en disant : *Une plume sied mal dans la main d'un soldat.* Fougueux dans son génie comme dans son courage, on ne lui refusa ni l'audace d'un conquérant, ni la rapidité de ses entreprises, ni l'art d'attacher les soldats à sa destinée; mais on lui a reproché

des combinaisons peu profondes; des manœuvres plus rapides que sages, et d'avoir usé de la victoire avec trop peu d'humanité.

SOZZI, (Louis-François de) né à Paris le 4 octobre 1706, d'une famille noble et originaire de Pistoie en Italie, suivit dès l'âge de neuf ans, son père en Espagne. A son retour il devint l'élève et bientôt l'ami du célèbre avocat *Le Normant*, appelé justement l'*Aigle du Barreau*. Nommé bailli-général du Temple, il publia plusieurs *Mémoires* précieux par les recherches qu'ils renferment. Celui sur les testamens olographes fit une telle sensation, qu'on fut obligé de le réimprimer trois ans après le jugement pour lequel il avoit été fait, afin de satisfaire l'empressement des jurisconsultes qui en demandoient des copies. Celui sur la mouvance des pairies de France, fut de même recueilli avec avidité. *Sozzi* vint s'établir à Lyon en 1756, et y fut membre de l'académie de cette ville; celles de Berlin et de Nanci l'adoptèrent pour associé. Il est mort le 12 mars 1784. Ses ouvrages littéraires sont: I. *Lettre* sur l'Urne antique de plomb, trouvée à Lyon. II. *Avertissement* sur l'Hiène qui a paru dans le Lyonnois en 1757, in-12. III. *Discours* de réception à l'académie de Nanci, 1762, in-12. IV. Olympiques de *Pindare*, traduites du grec en françois, 1754, in-12. Cette traduction du poëte grec le plus difficile à entendre, est accompagnée de remarques historiques, et d'un discours sur *Pindare* et l'histoire des jeux Olympiques.

SPAGNOLETTO, (Joseph Ribera) *Voy.* ESPAGNOLET.

SPALLANZANI, (Lazare) né en 1729 à Scandiano en Italie, près de Reggio, étudia à Bologne sous le célèbre *Laure Bassi*, se retira ensuite dans la solitude pour rendre ses connoissances plus profondes, et sut pendant quelque temps se priver de la gloire pour mieux la mériter. Il débuta dans le monde littéraire par un opuscule où il a pour but de rectifier les erreurs échappées à *Salvini*, dans sa traduction des Œuvres d'*Homère*, poëte qu'il avoit étudié dans sa langue naturelle, avec autant de discernement que de goût. Il adressa ses observations au comte *Algarotti*, l'ami de *Voltaire*, dont le savoir étoit aussi étendu que la renommée. Nommé professeur à Pavie, *Spallanzani* abandonna la littérature pour l'étude de la physique; et c'est là, qu'armé du flambeau de l'expérience, il découvrit des propriétés nouvelles, et divers phénomènes qui attirèrent à ses leçons un nombre considérable de disciples et d'admirateurs. La physique animale obtint sur-tout sa prédilection, et ses observations y furent aussi neuves qu'intéressantes. Ses travaux microscopiques, ceux sur la circulation du sang, la digestion, la génération, la respiration, lui ont acquis des droits immortels à la reconnoissance des physiologistes et de tous les savans. En 1779, *Spallanzani* se mit à voyager, et parcourut les cantons de la Suisse. En 1785, il partit pour Constantinople, où il accompagna le chevalier *de Zulian* son ami, et visita les isles de Corfou et de Cythère; il en décrivit la géologie, les volcans éteints, les coquillages, et une montagne immense presque entièrement formée d'ossemens

humains pétrifiés. Après avoir parcouru les ruines de Troye, et plusieurs contrées d'Allemagne, il se rendit à Vienne où il fut accueilli par l'empereur *Joseph II;* il revint à Pavie, et y entra au bruit des acclamations d'une foule d'élèves qui étoient allés à sa rencontre, et qui le conduisirent en triomphe dans sa demeure. Le *Muséum* de Pavie étoit dépourvu d'objets relatifs à la minéralogie des volcans. Pour lui en procurer, *Spallanzani* fit en 1788 un voyage à Naples, dans les deux Siciles, et dans plusieurs parties des Apennins. Il rédigea les observations recueillies dans ce voyage, et en fit l'un de ses principaux titres à la gloire. Tourmenté depuis long-temps d'une ischurie vésicale, il fut frappé de diverses attaques d'apoplexie, et succomba à la dernière, survenue le 12 février 1799. Après avoir rempli tous ses devoirs de religion, il s'endormit dans son sein, plein de confiance dans les espérances qu'elle donne. Les écrits de *Spallanzani* sont : I. *Lettres* sur l'origine des Fontaines. Elles sont au nombre de deux, et adressées au fils du savant *Vallisnieri*. *Descartes* avoit prétendu que les eaux de la mer, filtrant par d'innombrables canaux dans le flanc des montagnes, y subissoient une sorte de distillation par l'action d'un feu souterrain, se purgeoient de leur amertume, et formoient ensuite les sources d'eau douce. *Spallanzani* démontra que celles-ci devoient leur origine aux pluies, aux rosées, aux brouillards qui tombent sur les monts, s'insinuent dans leur intérieur, et suivent la direction de leurs excavations particulières. II. *Dissertation* dédiée à *Laure Bassi*, sur les Ricochets. Le professeur de Pavie cherche à y expliquer la cause de ces bonds successifs que subit une pierre lorsqu'on la lance obliquement sur la surface de l'eau. Il ne les attribue ni à la réaction, ni à l'électricité du fluide frappé, mais au changement de direction du mobile; et à cet égard, il n'a pas convaincu les physiciens. III. *Expériences* sur les reproductions animales, 1782. C'est un spectacle bien extraordinaire que celui d'un membre coupé à un animal à sang froid, et qui en fait un autre animal absolument conforme à celui qui a éprouvé la scission. *Réaumur* avoit prouvé la reproduction des jambes dans les écrevisses; *Trembley*, que les parties séparées du polype, devenoient autant de polypes; *Bonnet*, que les vers terrestres et aquatiques se reproduisoient dans leurs sections : *Spallanzani* confirma leurs essais, et démontra que plus l'existence de ces êtres fragiles est environnée de dangers, plus la nature s'est montrée juste à leur égard, en leur donnant le moyen de réparer les pertes qu'ils peuvent subir; aussi, les animaux doués de cette prérogative, ne reproduisent-ils exactement que les parties qu'un accident peut leur enlever. Ses expériences prouvèrent que ceux dont la contexture est plus molle, se reproduisent en un temps moins long; que par cette raison, il ne faut que peu d'heures pour opérer la régénération des polypes divisés, et quelques jours pour celle des vers, tandis qu'il faut des mois aux limaçons, et des années aux salamandres aquatiques et aux écrevisses pour se reproduire; que le printemps est la saison la plus favorable pour

cette réorganisation animale, et que pour l'obtenir, il faut au moins une température de treize degrés au thermomètre de *Réaumur ;* enfin, que les limaçons, les lombrics et les têtards pouvoient représenter plusieurs fois les mêmes organes. IV. *Essai sur les Animalcules infusoires.* Cette multitude d'êtres répandue dans les liquides, est un monde mystérieux où *Spallanzani* aborda, et qu'il décrivit avec plus de soin que tout autre. Après avoir établi contre *Buffon* et *Needham*, que leurs habitans sont des animaux complets et non de simples *molécules organiques*, privées de vie, quoique douées de mouvement et propres à constituer des corps, il prouve, à l'aide d'excellens microscopes, que les animalcules infusoires ont tous les rapports des autres êtres vivans et connus ; que si on ne découvre en eux ni l'organe du cœur, ni les vaisseaux rouges, une multitude de vésicules rondes leur en tient lieu ; qu'on apperçoit l'organe de leur respiration ; que leurs mouvemens sont réguliers et ont des motifs, qu'ils les changent à leur gré, qu'ils savent se détourner des obstacles qui les arrêtent, s'atteindre et souvent se combattre ; que certaines races sont ovipares, d'autres vivipares ; qu'on les surprend dans leur ponte et leur accouchement ; que plusieurs savent se reproduire à la manière des polypes, par des divisions transversales ; que les uns cèdent, tandis que d'autres résistent à l'action de l'eau bouillante ; que leurs œufs peuvent supporter une chaleur beaucoup plus vive, ou un froid plus rigoureux qu'eux-mêmes, ainsi que les graines des plantes sont plus inattaquables que la plante même, par une prévoyance de la nature, plus attentive à la conservation des espèces qu'à celle des individus ; que les émanations sulfureuses les font périr, ainsi que leur immersion dans des liqueurs huileuses, salées ou acides. V. *Expériences microscopiques.* Elles ont pour objet l'histoire du *Rotifère*, animalcule concentré dans le sable qui s'y dessèche, auquel un peu d'humidité rend la vie, et qui a le privilége de ressusciter plusieurs fois ; celle de l'*Anguille* du blé rachitique ; du *Tardigrade*, autre animalcule observé pour la première fois par *Spallanzani*. « Je suis en peine, lui écrivoit *Voltaire*, de toute ame et de la mienne ; mais il y a long-temps que je suis persuadé de la puissance immense et inconnue de l'Auteur de la nature. J'ai toujours cru qu'il pouvoit donner la faculté d'avoir du sentiment, des idées, de la mémoire, à tel être qu'il daignera choisir, qu'il peut ôter ces facultés et les faire renaître, et que nous avons pris souvent pour une substance, ce qui est un effet, une faculté de cette substance. L'attraction, la gravitation, est une qualité, une faculté. Il y a dans le genre animal et dans le végétal, mille ressorts pareils dont l'énergie est sensible, et dont la cause sera ignorée à jamais. Si les *Rotifères* et les *Tardigrades* morts et pourris, reviennent en vie, reprennent leur mouvement, leurs sensations, engendrent, mangent et digèrent, on ne saura pas plus comment la nature leur a rendu tout cela, qu'on ne saura comment la nature le leur avoit donné ; et l'un n'est pas plus incompréhensible que l'autre. J'avoue que je serois curieux de

savoir pourquoi le grand Être, l'Auteur du tout, qui nous fait vivre et mourir, n'accorde la faculté de ressusciter qu'aux *Rotifères* et aux *Tardigrades*; les baleines doivent être bien jalouses de ces petits poissons d'eau douce. Si quelqu'un a droit, Monsieur, d'expliquer ce mystère, c'est vous. Il est bon aussi de savoir si ces petits animaux, qui ressuscitent plusieurs fois, ne meurent pas enfin tout de bon, et sur combien de résurrections ils peuvent compter. C'est apparemment d'eux que les Grecs apprirent autrefois la résurrection d'*Athalide*, de *Pélops*, d'*Hippolyte*, d'*Alceste*, de *Pirithoüs*; c'est dommage que le secret en soit perdu. » VI. *Mémoire* sur les *Moisissures*. Les moisissures, symptômes ordinaires de la corruption de nos fruits ou de la décomposition de diverses substances mouillées, ont été reconnues pour des plantes. *Micheli* avoit regardé comme fécondante la petite poussière noire qu'elles fournissent à leur sommité lorsqu'elles sont mûres; *Spallanzani* a confirmé ce sentiment par plusieurs expériences. Dans l'une d'elles, il prit deux morceaux de pain mouillés, du même poids, de la même épaisseur; l'un fut constamment semé avec de la poussière des moisissures; l'autre ne fut point semé. La poussière fit constamment naître non-seulement avec plus de célérité les moisissures, mais les rendit plus touffues. La force germinatrice de ces petites semences résiste à l'action de l'eau bouillante, à celle même du feu. VII. *Mémoire* sur la *circulation du sang*. Ce travail important occupa plusieurs années de la vie de l'auteur. Il y perfectionna les recherches de *Malpighi* et de *Haller*, et rassembla un grand nombre de faits sur le mouvement du sang dans ses rapports avec le calibre, les angles et les sinuosités des vaisseaux; sur les fonctions du cœur, qu'il prouve se raccourcir dans la systole et s'alonger dans la diastole; sur les organes vasculaires, l'abouchement des artères avec les veines, la gravité du fluide sanguin, la figure et la couleur de ses globules, leur élasticité; sur le gaz renfermé dans les veines et les artères, dont *Michel Rosa* et le célèbre *Moscati* ont dernièrement déterminé les propriétés; sur les vicissitudes enfin de la circulation, suivant que la vitalité des organes diminue et tend à s'anéantir. *Haller* regardoit ce travail comme tellement utile aux progrès de la physiologie, qu'il voua à son auteur la plus grande estime, et lui dédia le quatrième volume de son immortel ouvrage sur le même objet. VIII. La digestion et la manière dont elle s'opère, devint l'objet de plusieurs Écrits de *Spallanzani*. Jusqu'à lui elle avoit été diversement expliquée: les uns l'attribuoient à la putréfaction; d'autres, avec plus de fondement, à la pression successive et énergique des muscles de l'estomac qui trituroient les alimens. Le professeur de Pavie unit à leur action celle du suc gastrique répandu dans ce viscère, qui dissout les corps les plus compacts et les plus durs. Ses expériences sur les oies, les poules d'Inde, les corneilles, les hérons, les grenouilles, les serpens, les poissons, les chouettes, les chiens et les chats, confirment son opinion. Après avoir extrait du suc gastrique de leur estomac, il par-

vint à opérer des digestions artificielles en s'aidant de la chaleur solaire. « Jusqu'alors, a-t-on dit, il n'avoit été que le confident de la nature, il en devint le rival... Il tourmenta lui-même ses propres organes, et se dévoua courageusement à une multitude d'essais qui auroient pu porter des atteintes irrémédiables à sa santé. Il osa introduire dans son estomac divers alimens enveloppés dans des sacs de toile ; il avala de petits tubes de bois remplis de substances qui furent entièrement digérées sans le secours d'aucune trituration. » IX. Les travaux de *Spallanzani* sur la génération ne furent pas moins étonnans. Il surprit le phénomène le plus mystérieux de la nature. Après avoir présenté l'histoire de la propagation des crapauds et des salamandres, de leurs amours et des époques de leur union, il osa entreprendre de féconder des animaux par le moyen de l'art, et il y réussit. Il toucha avec la liqueur exprimée des vésicules séminales du mâle, les deux cordons sortis du corps de la grenouille, et qui étoient couverts d'œufs ou fœtus de têtards non développés, et il leur communiqua la vie. Il injecta dans l'appareil génital d'une chienne, la semence du mâle, et il la fit concevoir et produire. Cette expérience pourroit paroître une illusion du savoir, si elle n'avoit été répétée avec succès par d'autres physiciens, tels que *Rossi* de Pise, et *Bufaliani* de Césène. X. *Dissertation* sur l'influence de l'air clos et non renouvelé, sur la vie des animaux et des végétaux, sur le développement de leurs œufs et de leurs graines. XI. *Voyages* dans les deux Siciles et dans plusieurs parties de l'Apennin, Pavie, 1792, 6 vol. Ce savant ouvrage a été traduit par MM. *Sénebier* de Genève, et *Toscan* naturaliste de Paris. On y trouve d'importantes observations sur le Vésuve et l'Etna, la grotte du Chien, le lac d'Agnano, les grenouilles de Monte-Nuovo qui forment une espèce particulière, la situation et la structure des isles Eoliennes, dont celle d'Alieuda n'avoit pas encore été décrite. On y trouve encore une histoire complète des mœurs, de la vie et de l'instinct des hirondelles, des martinets, des petits ducs ou hiboux, des chevêches, des anguilles de la côte de Comachio, des méduses, des chiens de mer et des espadons. XII. *Examen chimique* des expériences de *Goettling*, sur la lumière du phosphore de *Kunkel*, Modène, 1796. *Goettling*, savant professeur d'Iène, avoit établi une nouvelle doctrine sur cette partie ; elle fut renversée par les expériences faites en France par MM. *Fourcroy* et *Vauquelin*, et en Italie par *Spallanzani*. XIII. *Observations* sur la transpiration des plantes. Il y confirma les expériences de *Sénebier* et d'*Ingenhousz*, et en accrut le nombre. XIV. La *Correspondance* de *Spallanzani* avec les hommes les plus célèbres, tels que *Saussure*, *Sénebier*, *Bonnet*, *Giobert*, *Prilli*, *Lucchesini*, offre une foule de recherches intéressantes sur la physiologie et l'histoire naturelle. Elles ont pour objet l'examen des ailes membraneuses des chauve-souris, auxquelles il attribue le sens du toucher le plus exquis ; la phosphorescence des plumes marines ; des détails curieux sur les alcyons, les millepores et madrépores, les gorgones, les éponges de mer,

les oursins, les orties, les crabes, et sur-tout sur celui appelé *Bernard l'hermite*, parce qu'il adopte successivement les coquilles qu'il trouve vides, pour y vivre en solitaire. Ses observations sur les torpilles, les mitiles lithophages, les animalcules des eaux salées, l'aiguillon de la raie dont les piqûres passoient à tort pour venimeuses, une fontaine d'eau douce jaillissant au-dessus de l'eau de la mer près de Spezzia, la composition et les mélanges des marbres de Carrare, la formation des orages et des brouillards dans les Apennins, sont pleines de vues neuves et de sagacité. XV. Le dernier ouvrage auquel *Spallanzani* travailloit lorsque la mort le vint ravir aux sciences, avoit pour objet la *respiration* comparée dans les diverses classes d'animaux; il est encore resté manuscrit. En général, le style de ce physicien célèbre est pur et élevé; il sait embellir les sujets sérieux et rendre attachans des détails arides. Il professoit avec éloquence, et se livroit quelquefois à un abandon aimable, qui dévoiloit toutes les richesses de son imagination et de son génie. « Sa stature, dit M. *Alibert*, auteur d'un savant et éloquent Eloge de ce physicien, étoit haute, noble et fière, sa tête volumineuse, sa physionomie pensive; ses sourcils étoient noirs et épais, ses épaules élevées; son corps avoit de l'embonpoint; ses muscles étoient forts et prononcés; son tempérament fut mélancolique. Il ne mettoit entre ses occupations aucun intervalle de repos.... Il étoit ardent à poursuivre la vérité, patient à l'attendre. Il ne sut pas toujours se garantir des dangers de la prévention, qui, comme un nuage épais, se place souvent entre les objets et celui qui les contemple; aussi commit-il quelques erreurs : mais, ainsi que le dit *Fontenelle*, *il n'est pas étonnant que l'on fasse quelques faux pas dans des routes inconnues et que l'on se trace soi-même*. La conversation de *Spallanzani* n'étoit pas seulement instructive, elle étoit agréable et brillante. Sa vie étoit sobre et frugale; il se plaisoit dans la solitude, parce que c'est là seulement qu'on est en société avec soi-même. Il eut une probité rare; il prit l'intérêt le plus tendre aux infortunes d'autrui, et prodigua les bienfaits sans se plaindre de l'ingratitude. » Cet Éloge de *Spallanzani* se trouve en tête du troisième volume des *Mémoires* de la Société médicale de Paris.

SPENCE, (Joseph) maître-ès-arts du collége neuf d'Oxford, se noya dans le canal d'un jardin, où il se baignoit, le 26 août 1768. On a de lui : I. *Essai sur l'Odyssée d'Homère de Pope*, deux parties in-12, qui lui méritèrent la place de professeur de poésie, en 1728, dans le collége où il étoit maître-ès-arts. II. *Polymetis*, ou *Recherches sur les beautés des Poëtes Latins*, troisième édition, 1774, in-folio. III. *Criton*, ou *Dialogue sur la beauté*, 1752, in-8.° IV. *Remarques sur Virgile*, 1767, in-4.° Tous ces ouvrages respirent le goût; mais il y a quelquefois trop de subtilité, et trop d'envie de trouver admirable ce qui n'est que beau.

SPIELMANN, (Jacques Reinbold) né à Strasbourg en 1722, exerça avec honneur, dans cette ville, les fonctions de mé-

decin et de professeur de chimie dans l'université. Né avec l'esprit observateur et le goût des voyages, il parcourut plusieurs contrées de l'Europe, et résida longtemps à Berlin. A son retour dans sa patrie, un grand nombre d'élèves s'empressèrent à l'entendre et recueillirent de ses leçons une foule de connoissances. *Spielmann* décrivit tous les végétaux malfaisans de l'Alsace; il analysa toutes les diverses sortes de lait, et prouva que celui de femme est le seul qui convienne véritablement à l'homme. Strasbourg lui doit l'établissement du jardin botanique, qui fait en ce moment l'un de ses principaux ornemens. Heureux par les jouissances du cœur, comblé d'honneurs par ses compatriotes, célèbre parmi les étrangers, *Spielmann* mourut en septembre 1782. Une singularité de la vie de ce chimiste, est qu'il réunissoit à l'étude de la science sérieuse qu'il professoit, le goût de la poésie et l'art de faire parfaitement sentir les beautés des poëtes anciens. Aussi, en 1756, l'université de Strasbourg ne craignit pas de le nommer à la place vacante de professeur de poésie, et il remplit pendant trois ans cette chaire avec le plus grand concours d'auditeurs. Ses principaux ouvrages sont: I. *Elementa Chimiæ*, 1766, in-8.° Ils ont été traduits en françois en 1783, par M. *Cadet de Vaux*, et ensuite par d'autres savans, en allemand et en italien. II. *Prodromus Floræ Argentinensis*, 1766, in-8.° III. *Institutiones materiæ medicæ*, 1774, in-8.° Cet ouvrage concis, devenu classsique, a été réimprimé en 1783. IV. *Syllabus Medicamentorum*, 1777, in-8.° V. *Pharmacopœa generalis*, 1783, in-4.° L'auteur étoit membre de la plupart des académies de l'Europe, et correspondant de celle des Sciences de Paris. Son fils marche sur ses traces dans la carrière de la médecine qu'il suit à Strasbourg.

SPIERINGS, (Henri) peintre Flamand, né à Anvers en 1633, fut renommé pour le paysage. On estime sur-tout le feuillé et la délicatesse de ses arbres.

SPIERS, (Albert) peintre Hollandois, né à Amsterdam en 1666, mort en 1718, étudia en Italie, et revint jouir, au sein de sa patrie, de la considération et de la fortune que lui procurèrent ses tableaux d'histoire et ses qualités personnelles.

I. SPILBERG, (George) amiral Hollandois, partit de Zélande en 1614, avec six navires de la compagnie des Indes Orientales, pour aller combattre les Espagnols dans la mer du Sud. Après avoir remporté sur eux divers avantages et parcouru les mers à travers bien des périls, il rentra en Hollande le 1er juillet 1617. On trouve son *Voyage* dans ceux de la compagnie des Indes Hollandoises. Il est curieux et intéressant pour les navigateurs.

II. SPILBERG, (Jean) peintre, né à Dusseldorf en 1619, mort en 1691, devint premier peintre du comte Palatin. On voit plusieurs de ses Tableaux dans sa patrie. — Sa fille *Adrienne* SPILBERG, née à Amsterdam en 1646, excella à peindre au simple crayon.

SPILEMBERGUE, (Irène de) née à Venise, fut contemporaine de *Titien*, et excella comme lui

dans la peinture. Ses Tableaux sont très-recherchés, et souvent confondus avec ceux de ce peintre célèbre.

I. SQUIRE, (Samuel) évêque de Saint-David, né en 1714, et mort en 1766, devint un profond helléniste, et a publié une *Défense* de l'ancienne chronologie grecque, des *Recherches* sur l'origine de la langue grecque, et des *Observations* sur la nature de la Constitution Angloise.

II. SQUIRE, (Guillaume) mécanicien Anglois, mort à Londres le 30 décembre 1795, à l'âge de 74 ans, trempoit l'acier avec supériorité, et s'en servoit pour fabriquer des instrumens de chirurgie, qui sont recherchés pour leur fini et leur légéreté. *Squire* faisoit sur-tout les bandages avec beaucoup d'art; il les vendoit chèrement aux riches pour les donner gratuitement aux pauvres.

* STAAL, (Mad. de) connue d'abord sous le nom de Mlle *de Launai*, étoit née à Paris d'un peintre. Son père ayant été obligé de sortir du royaume, la laissa dans la misère, encore enfant. Le hasard la fit élever avec distinction au prieuré de St-Louis, de Rouen; mais la supérieure de ce monastère, à laquelle elle devoit son éducation, étant morte, Mlle *de Launai* retomba dans son premier état. L'indigence l'obligea d'entrer en qualité de femme de chambre, chez Mad. la duchesse du *Maine*. La foiblesse de sa vue, sa mal-adresse et sa façon de penser la rendoient incapable de remplir les devoirs qu'exige ce service. Elle pensoit à sortir de son esclavage, lorsqu'une aventure singulière fit connoître à la duchesse du *Maine* tout ce que valoit sa femme de chambre. Une jeune demoiselle de Paris, d'une grande beauté, nommée *Tétard*, contrefit la possédée par le conseil de sa mère. Tout Paris, la cour même, accourut pour voir cette prétendue merveille. Comme le philosophe *Fontenelle* y avoit été comme les autres, Mlle *de Launai* lui écrivit une lettre pleine de sel, sur le témoignage avantageux qu'il avoit rendu de la prétendue possession. Cette ingénieuse bagatelle la tira de l'obscurité. Dès-lors la duchesse l'employa dans toutes les fêtes qui se donnoient à Seaux. Elle faisoit des vers pour quelques-unes des pièces que l'on y jouoit, dressoit les plans de quelques autres. Elle s'acquit bientôt l'estime et la confiance de la princesse. Les *Fontenelle*, les *Tourreil*, les *Valincourt*, les *Chaulieu*, les *Malezieu*, et les autres personnes de mérite qui ornoient cette cour, recherchèrent avec empressement cette fille ingénieuse. Elle fut enveloppée, sous la régence, dans la disgrace de Mad. la duchesse du *Maine*, et renfermée pendant près de deux ans à la Bastille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princesse qui, par reconnoissance, la maria avec M. *de Staal*, lieutenant aux Gardes-Suisses, et depuis capitaine et maréchal de camp. Le savant *Dacier* l'avoit voulu épouser auparavant; mais elle n'avoit pas cru devoir donner sa main à un vieillard et à un érudit. Madame *de Staal* montroit beaucoup moins d'esprit et de gaieté dans sa conversation que dans ses ouvrages. C'étoit une suite de sa timidité et de sa mauvaise santé. Son caractère étoit mêlé de bonnes et de mauvaises qualités; mais

les bonnes l'emportoient. Elle mourut l'an 1750. On a imprimé depuis sa mort les *Mémoires* de sa vie, en 3 vol. in-12, composés par elle-même. On y a ajouté depuis un 4[e] volume qui contient deux jolies *Comédies*, dont l'une est intitulée, l'*Engouement*, et l'autre, *la Mode*. Elles ont été jouées à Seaux. Ces Pièces ont trop de charge; et quant à ce qui s'appelle action et unité d'action, intrigue bien liée et bien suivie, dépendance nécessaire des événemens entre eux, tout cela leur manque. Leur seul mérite est dans le dialogue, qui est communément vif et spirituel. Les *Mémoires* de Mad. *de Staal* n'offrent pas des aventures fort importantes; mais elles sont assez singulières. Son caractère personnel ne l'est pas moins. C'est un caractère mêlé et composé de qualités assez opposées; il en est plus pittoresque. De cette double singularité, celle du caractère et celle des circonstances dans lesquelles Mad. *de Staal* se trouva, il dut résulter une vie peu ordinaire, et qui dès-lors méritoit d'être écrite. Ses amours eurent une grande part aux chagrins de sa vie. Tantôt elle aima sans être aimée; tantôt elle fut aimée sans aimer. Enfin, on voit par ces Mémoires, comme par beaucoup d'autres du même genre, combien il y a de malheureux parmi les prétendus heureux du monde. D'ailleurs, cet ouvrage plein de traits ingénieux, se fait lire avec délices par l'union si rare de l'élégance et de la simplicité, de l'esprit et du goût, de l'exactitude grammaticale et du naturel. Ses récits ont de l'agrément; mais elle cherche quelquefois, selon *Marmontel*, à les rendre plus agréables encore. « On voit, dit-il, qu'elle avoit vécu dans une cour où sans cesse et à toute force il falloit avoir de l'esprit. ». Cependant cet esprit nous paroît couler de source dans Mad. *de Staal*. Quant à ses portraits, si l'on excepte ceux de quelques-uns de ses amans qu'elle a peints trop en beau, ils sont assez ressemblans. On n'avoit pas imprimé celui de la duchesse du *Maine*, que *La Harpe* a insére dans le tome 4[e] de sa Correspondance. Il peint bien l'esprit naturel et piquant de son auteur. Quelques critiques prétendent que madame *de Staal* n'a pas dit tout ce qui la regardoit dans ses Mémoires. Une dame de ses amies lui ayant demandé comment elle parleroit de ses intrigues galantes? *Je me peindrai en buste*, lui répondit Mad. *de Staal*. Mais cette réponse pouvoit n'être qu'une plaisanterie qu'on a mal interprétée. On trouve dans ses Mémoires son portrait fait par elle-même; et comme il peut servir à la faire connoître, nous en transcrirons ici la plus grande partie. « *Launay* est de moyenne taille, maigre, sèche et désagréable. Son caractère et son esprit sont comme sa figure; il n'y a rien de travers, mais aucun agrément. Sa mauvaise fortune a beaucoup contribué à la faire valoir. La prévention où l'on est que les gens dépourvus de naissance et de bien ont manqué d'éducation, fait qu'on leur sait gré du peu qu'ils valent. Elle en a pourtant eu une excellente, et c'est d'où elle a tiré tout ce qu'elle peut avoir de bon, comme les principes de vertu, les sentimens nobles et les règles de conduite, que l'habitude à les suivre lui ont rendues comme naturelles. Sa folie a toujours été de vouloir être raison-

nable : et comme les femmes qui se sentent serrées dans leurs *corps*, s'imaginent être de belle taille, sa raison l'ayant incommodée, elle a cru en avoir beaucoup. Cependant elle n'a jamais pu surmonter la vivacité de son humeur, ni l'assujettir du moins à quelque apparence d'égalité ; ce qui souvent l'a rendue désagréable à ses maîtres, à charge dans la société, et tout-à-fait insupportable aux gens qui ont dépendu d'elle. Heureusement la fortune ne l'a pas mise en état d'en envelopper plusieurs dans cette disgrace. Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses, plutôt pour fortifier sa raison que pour orner son esprit dont elle fait peu de cas. Aucune opinion ne se présente à elle avec assez de clarté pour qu'elle s'y affectionne et ne soit aussi prête à la rejeter qu'à la recevoir ; ce qui fait qu'elle ne dispute guère, si ce n'est par humeur. Elle a beaucoup lu, et ne sait pourtant que ce qu'il faut pour entendre ce qu'on dit sur quelque matière que ce soit, et ne rien dire de mal à propos. Elle a recherché avec soin la connoissance de ses devoirs, et les a respectés aux dépens de ses goûts. Elle s'est autorisée du peu de complaisance qu'elle a pour elle-même, à n'en avoir pour personne ; en quoi elle suit son naturel inflexible, que sa situation a plié sans lui faire perdre son ressort. L'amour de la liberté est sa passion dominante ; passion très-malheureuse en elle qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la servitude : aussi son état lui a-t-il toujours été insupportable, malgré les agrémens inespérés qu'elle a pu y trouver. Elle a toujours été fort sensible à l'amitié ; cependant plus touchée du mérite et de la vertu de ses amis que de leur sentiment pour elle, indulgente quand ils ne font que lui manquer, pourvu qu'ils ne se manquent pas a eux-mêmes. »

STABEN, (Henri) peintre Flamand, né en 1578, mort en 1658, fut élève du *Tintoret*, et suivit de près ce grand maître dans ses compositions.

* STAHL, (George-Ernest) naquit à Anspach en 1660. Lorsque l'université de Hall fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Il remplit dignement l'attente qu'on avoit conçue de lui. Sa manière d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. La cour de Prusse voulut s'attacher un homme si habile. *Stahl* fut appelé a Berlin en 1716, et il y eut les titres de conseiller de la cour et de médecin du roi. Il acheva glorieusement sa carrière en 1734, dans la 75e année de son âge. *Stahl* est un des plus grands hommes que la médecine ait possédés. Il faut cependant convenir qu'il a soutenu des opinions singulières, et qui, peut-être vraies au moins à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son système de l'Autocratie de l'ame sur le corps en santé et en maladie ; système qui lui suscita beaucoup d'adversaires, et en même temps des admirateurs. (*Voyez* SAUVAGES François *de Boissier.*) Selon son opinion, un médecin ne doit opérer qu'en suivant attentivement les effets de l'ame sur le corps. C'est par son intelligence en chimie que *Stahl* s'est surtout rendu recommandable. Il en

puisa

puisa le fond dans des ouvrages qui avant lui étoient presque ignorés, et dont il répandit la connoissance aussi bien que l'usage: c'étoient ceux du fameux *Beccher* qu'il commenta, rectifia et étendit. Il profita aussi beaucoup des livres de *Kunkel*, et fit un grand nombre de découvertes utiles. Cette étude le conduisit à la composition de plusieurs remèdes qui ont eu et ont encore une grande vogue: telles sont les *Pilules Balsamiques*, la *Poudre Antispasmodique*, son *Essence Alexipharmaque*, etc. La métallurgie lui a les plus grandes obligations; son petit Traité latin sur cette matière, 1697, est excellent. Ses principaux ouvrages sont: I. *Experimenta et Observationes chimicæ et physicæ*, Berlin, 1731, in-8.o II. *Dissertationes medicæ*, Hall, 2 vol. in-4.o C'est un recueil de thèses sur la médecine. III. *Theoria medica vera*, 1737, in-4.o IV. *Opusculum chimico-physico-medicum*, 1740, in-4.o V. *Traité sur le Soufre, tant inflammable que fixe*, en allemand, traduit en françois par le baron de *Holbach*, Paris, 1766, in-12. VI. *Negotium otiosum*, Hall, 1720, in-4.o C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son système de l'action de l'ame sur le corps. VII. *Fundamenta Chimiæ dogmaticæ et experimentalis*, Nuremberg, 1747, 3 vol. in-4°; traduit en françois par M. *de Machy*, Paris, 1757, 6 volumes in-12. VIII. *Traité sur les Sels*, en allemand; et en françois, par le baron de *Holbach*, Paris, 1771. IX. *Commentarium in Metallurgiam Beccheri*, 1723. Tous ces ouvrages utiles pour le fond des choses, sont écrits d'un style dur, serré, embarrassé; son latin est à demi-barbare, du moins dans ses traités chimiques. L'obscurité que ce style répand sur des matières d'ailleurs abstraites, a été reprochée à *Stahl* par divers auteurs, et regardée comme très-avantageuse à l'art par quelques autres; comme si les secrets des sciences devoient être des mystères inaccessibles aux profanes. L'ordre, la clarté, la liaison des idées sont aux yeux des philosophes, nécessaires en chimie comme dans tous les autres arts; et ces qualités ne distinguent pas toujours les productions de *Stahl*. «Celui ci, dit le médecin *Roussel*, dans son ouvrage du *Système Physique de la Femme*, est de tous les médecins modernes celui qui a le plus insisté sur le moral, lorsqu'il a développé les causes de nos affections corporelles. En faisant de l'ame le principe de tous nos mouvemens vitaux, il a renversé la barrière qui séparoit la médecine et la philosophie. D'après ses dogmes, il n'est plus permis d'être médecin, sans connoître le jeu des passions, l'influence des habitudes, et la différence qu'il y a entre une machine active et dont les mouvemens sont spontanés, et une machine mue par un enchaînement de ressorts inanimés. Son système doit à jamais laver les médecins des imputations de matérialisme, dont l'ignorance maligne de leurs ennemis les a quelquefois chargés, et auxquelles la légéreté imprudente de quelques-uns d'entr'eux peut avoir donné lieu. Si son système est le plus orthodoxe, il est aussi le plus vrai, le plus simple et le plus conforme aux faits. On a dit qu'il semble n'être qu'une extension des principes d'*Hippocrate*. *Stahl* auroit sans contredit subjugué toute la mé-

decine, si plus complaisant pour ses lecteurs ou plus zélé pour sa réputation, il eût pris le soin de polir ses ouvrages, et d'y répandre ces agrémens dont la vérité même a si souvent besoin. »

I. STAHREMBERG, (Conrad-Balthazar, comte de) gouverneur de Vienne, défendit cette ville avec la plus grande intrépidité lorsqu'elle fut assiégée par les Turcs en 1683. Il mourut à Rome quatre ans après.

II. STAHREMBERG, (Guido-Balde, comte de) général Autrichien, né en 1657, et mort à Vienne en 1737, s'éleva par son courage aux premiers grades militaires, remporta plusieurs victoires, et sur-tout celle de Saragosse en 1713.

STALBEMPT, (Adrien) peintre Flamand, né à Anvers en 1580, mort en 1660, excella dans le paysage. Sa touche est moelleuse, son coloris frais, ses poses naturelles.

STAMPART, (François) peintre Flamand, né en 1675, à Anvers, mort en 1750, alla s'établir à Vienne, où la beauté de ses portraits les firent rechercher. L'empereur le nomma peintre de son cabinet, et lui accorda plusieurs distinctions.

I. STANHOPE, (George) théologien Anglois, né en 1660, mort en 1728, acquit de la réputation par ses talens pour la chaire, et devint doyen de Cantorbéry. On lui doit, outre ses *Sermons*, une traduction de l'*Imitation de J. C.* et une *Paraphrase* sur les Épîtres et Évangiles.

III. STANISLAS-AUGUSTE, (*Poniatowski*) étoit fils d'un simple gentilhomme de Lithuanie, qui, après avoir passé au service de *Charles XII* roi de Suède, et ensuite à celui d'*Auguste* roi de Pologne, parvint à épouser la princesse *Czartorinska*, descendante des *Jagellons*. Le jeune Polonois, doué de la plus belle figure et de graces naturelles, voyagea en Allemagne, et vint en France, où l'amitié de l'ambassadeur de Suède lui procura des relations agréables. Les dettes qu'il contracta à Paris le firent mettre en prison; mais il en fut délivré par la générosité de Mad. *Geoffrin*, femme d'un riche entrepreneur de la manufacture des glaces. *Poniatowski* sortit de France pour aller en Angleterre; il s'y lia avec le chevalier *Hanbury*, qui nommé par la cour de Londres à l'ambassade de Pétersbourg, l'emmena avec lui en Russie. Leste, brillant, audacieux, il ne tarda pas à plaire à la grande duchesse qui fut *Catherine II*. Celle-ci parvenue à l'empire, employa son influence pour faire monter son protégé sur le trône de Pologne, après la mort d'*Auguste III*. Cette influence étoit d'autant plus puissante, que cette souveraine avoit fait passer le maréchal *de Romanzoff* sur les bords de la Vistule avec 50 mille hommes répartis dans la Courlande, l'Esthonie et la Livonie, et que son ambassadeur *Kayserling* dominoit à Varsovie. L'élection de *Poniatowski* fut faite dans la diète de Wola le 7 septembre 1764, et il prit le nom de *Stanislas-Auguste*. Le nouveau roi se conduisit aussitôt avec beaucoup de modération et de prudence. Il accueillit ceux qui lui avoient

été opposés, et ne leur ôta point les emplois dont ils jouissoient. Des troubles religieux ne tardèrent pas à s'élever: les Protestans, connus sous le nom de *Dissidens*, exclus des diètes et du droit de suffrage par les Catholiques, réclamèrent l'exécution du traité d'Oliva, conclu en 1660, par lequel plusieurs puissances leur avoient assuré leurs priviléges, et ils implorèrent le secours de la Russie. La diète de 1766 s'assembla; alors les ministres Russe, Anglois et Prussien lui présentèrent, en faveur des Protestans, des mémoires qui excitèrent de violens murmures. Le roi parut les favoriser; aussitôt les évêques catholiques lui reprochèrent de soutenir les ennemis de l'état; mais les armées russes qui s'avancèrent jusques aux portes de Varsovie, firent ouvrir les yeux à la diète sur le danger imminent de voir partager la Pologne par les puissances protectrices. Les Catholiques se réunirent en corps d'armée sous le nom de *Confédérés*, ayant pour étendard la Vierge et l'Enfant JÉSUS. Ils prirent, comme les anciens Croisés, des croix brodées sur leurs habits. L'un d'entr'eux nommé *Pulawski*, résolut d'enlever le roi, et confia son projet à trois autres chefs qui lui promirent avec serment de lui livrer *Stanislas*, ou de le tuer s'ils ne pouvoient l'amener vivant. Ces trois chefs, à la tête de quarante dragons déguisés en paysans, entrèrent dans Varsovie le 3 novembre 1771, par diverses portes, se réunirent dans la rue des Capucins, attaquèrent à dix heures du soir la voiture du roi. Toute sa suite disparut, lui-même étoit descendu dans le dessein de s'échapper à la faveur de la nuit, lorsque les assassins le saisirent par les cheveux, en lui disant: *ton heure est venue*. L'un d'eux tira contre lui son pistolet si près, que *Stanislas* sentit la chaleur de la flamme, tandis qu'un autre lui donna sur la tête un coup de sabre qui pénétra jusqu'au crâne. Les conjurés le prirent alors au collet, et étant montés à cheval, ils le conduisirent entre leurs chevaux, au grand galop, dans les rues de la capitale. Hors des portes, ils le mirent sur un cheval et l'entraînèrent dans leur fuite. La nuit étoit extrêmement sombre; les conjurés perdirent le chemin; et comme les chevaux ne pouvoient plus se soutenir de lassitude, ils obligèrent le monarque à descendre et à les suivre à pied, avec un seul soulier, l'autre s'étant perdu dans le trajet. Ils continuèrent alors leur route à travers des terres impraticables, sans chemin tracé, sans savoir où ils étoient. Pendant la route, plusieurs demandèrent souvent à leur chef *Kosinski*, s'il n'étoit pas temps de mettre le roi à mort. Au point du jour les assassins s'apperçevant qu'ils n'étoient pas fort éloignés de Varsovie, s'enfuirent, et *Stanislas* resta seul avec *Kosinski*, qui étoit à pied comme lui. Cependant ce dernier commença à laisser entrevoir quelque inquiétude. Quel moment! lorsque ce malheureux dit à son prince tout sanglant: *Vous êtes pourtant mon roi!* — « Oui, répondit *Stanislas*, et votre bon roi, qui ne vous ai jamais fait de mal. » Ce dernier profita aussitôt de cet instant pour représenter à *Kosinski* l'atrocité de son action, et l'invalidité du serment qu'il avoit prêté. *Kosinski* resta attentif à ce discours, et dit au monarque; « Si, consentant à

vous sauver la vie, je vous conduis à Varsovie, quelle en sera la suite? Je serai arrêté et mis à mort.» Le roi lui donna sa parole qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Alors *Kosinski* ne résistant plus, tomba aux pieds de son souverain, en l'assurant qu'il se fioit entièrement à sa générosité. Le roi parvenu au petit moulin de Mariemont, écrivit au gouverneur de la capitale, et ses gardes accoururent aussitôt pour le chercher et le reconduire à son palais. Deux chefs des conjurés furent arrêtés et condamnés à mort; *Kosinski* obtint sa grace, et se retira en Italie où il jouit pendant sa vie d'une pension annuelle que lui fit le roi. — En 1787, *Stanislas* se rendit à Kanieff, à la rencontre de *Catherine II* qui alloit visiter les vastes contrées de la Tauride et du Caucase. Depuis 23 ans ils ne s'étoient vus : leur entrevue fut affectueuse. L'impératrice décora son ancien favori de l'ordre de *St-André*, et lui fit espérer plusieurs avantages pour le négoce des Polonois; de son côté, *Stanislas* célébra par de brillantes fêtes sur les bords du Niéper, la présence de la flotte Russe. Ces preuves de déférence n'arrêtèrent cependant pas l'envahissement de ses états, qui s'exécuta quelque temps après par la Russie, les cours de Vienne et de Berlin. En 1792, les armées de Prusse et de *Catherine* entrèrent en Pologne, repoussèrent les tentatives de *Kotciusko* pour la défendre, emportèrent d'assaut Wilna, s'emparèrent de Varsovie, portèrent le ravage dans toutes les contrées qu'elles traversèrent, et finirent par les partager. Au mois de novembre 1795, le prince *de Repnin* général Russe, remit à *Stanislas* une lettre de *Catherine*, portant, «que l'effet des arrangemens pris par elle, devenoit la cessation de l'autorité royale en Pologne; qu'ainsi, on lui donnoit à juger s'il n'étoit pas convenable qu'il abdiquât formellement.» En effet, *Stanislas* cédant au vœu de *Catherine*, qui devenoit un ordre pour lui, signa l'acte d'abandon à un trône qu'il lui devoit, et qu'il ne put ni défendre ni conserver. Relégué à Grodno, il chercha à y oublier sa grandeur disparue, dans la tranquillité d'une vie obscure. *Paul I* succédant à sa mère à l'empire de Russie, appela près de lui *Stanislas*, le logea dans le palais impérial, et chercha à le dédommager de son dépouillement par tous les égards dûs au malheur. Ce dernier monarque Polonois est mort à Pétersbourg, le 11 avril 1794. Il eut des qualités plus propres à le faire aimer dans une société privée, qu'à lui donner le droit de commander aux hommes et de les défendre. Instruit et spirituel, il parloit et écrivoit les sept principales langues de l'Europe. «*Stanislas*, dit un écrivain moderne, enflammé un moment par ceux des Polonois qui s'indignoient de voir leur patrie sous un joug étranger, mais effrayé bientôt par la Russie, ne fit que hâter la chute de son pays, en tentant quelques-uns de ces efforts inutiles qui sont toujours pernicieux, lorsqu'on n'a pas le courage de les soutenir. Enfin, dominé, repoussé par tous les partis étrangers et Polonois, il succomba sans exciter d'intérêt, même de pitié, et devint une nouvelle preuve de cette vérité trop souvent prou-

vie, que sur le trône, la foiblesse et l'indécision furent toujours les pires de tous les vices. »

III. STANLEY, (N.) Anglois, membre distingué du parlement, devint ministre plénipotentiaire en France. Ses connoissances littéraires et politiques lui acquirent une juste réputation. On lui doit une très-bonne traduction de *Pindare*. Il est mort à Londres en février 1780.

IV. STANLEY, (Jean) musicien Anglois, né en 1713, et mort en 1786, excella sur l'orgue, et a publié plusieurs *Œuvres* de clavecin. Quoique aveugle depuis son enfance, il avoit parfaitement compris la théorie musicale, et étoit devenu maître de musique de la chapelle du roi.

STANNINA, (Gérard) peintre Florentin, né en 1354, fut disciple du *Venitiano*, et quitta l'Italie pour se rendre en Espagne, où ses tableaux sont recherchés, et où il fut employé à orner les maisons royales. Il est mort en 1405.

STAPYLTON, (Robert) poëte dramatique Anglois, fut élevé par les Bénédictins de Douay, et s'attacha au parti de *Charles I* qu'il suivit dans sa fuite de Londres. Les pièces qu'il a données au théâtre ne sont pas sans mérite. Il est mort en 1669.

STATOR, (Pierre) né à Thionville, embrassa le Calvinisme, puis le Socinianisme à Genève d'où il se retira en Pologne, de peur d'essuyer le même sort que *Michel Servet*; il écrivit ensuite contre la divinité du *St-Esprit*; puis redevint calviniste parce que ses intérêts le demandoient, et mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible Polonoise*, 1563, in-fol., à l'usage des Unitaires de Pologne.

STAVELEY, (Thomas) Anglois, s'attacha à la politique, et mourut en 1683, après avoir publié l'*Histoire des Eglises Anglicanes*, et un *Discours* sur les exactions de la cour de Rome.

STAUNTON, (George-Léonard) Irlandois, né à Galloway, mort à Londres le 18 janvier 1801, vint en France pour y étudier la médecine à l'Université de Montpellier. De retour à Londres, il s'y lia d'amitié avec lord *Macartney*, et lorsque celui-ci fut nommé ambassadeur à la Chine en 1762, *Staunton* l'y suivit en qualité de secrétaire de légation, et ensuite à Madrass, dont *Macartney* devint gouverneur. On doit à *Staunton* la *Relation* de l'ambassade de son ami : elle offre beaucoup d'intérêt, et a été traduite en françois.

STEDMAN, (Jean-Gabriel) né en Ecosse en 1748, mort à Tiverton en 1797, servit dans la compagnie des Indes angloises, et a publié une *Relation* intéressante de l'expédition contre les Nègres révoltés de Surinam, 2 vol. in-4.° On y trouve 80 dessins gravés par l'auteur, qui étoit lui-même de l'expédition.

STÉEN, (Jean) peintre Hollandois, né en 1636, mort en 1689, étudia les principes de son art sous *Brower* et *Van-gyen*. Il s'est attaché à représenter des scènes burlesques et plaisantes.

STEFANESCHI, (Jean-Baptiste) peintre Florentin, né en 1582, s'attacha au grand duc de

Toscane *Ferdinand II*, et fut employé par lui à représenter en miniature plusieurs sujets pieux.

STEIGUER, (N. de) avoyer de la république de Berne, se montra un des adversaires les plus prononcés des principes de la révolution françoise. Il lutta long-temps contre ses compatriotes qui les partageoient, et ne pouvant plus résister à l'influence de la France, qui venoit d'attaquer la Ligue Helvétique, il se rendit à l'âge de 70 ans, à l'armée commandée par le général *d'Erlach*, combattit vaillamment à Fraubrunnen, et se retira ensuite en Allemagne, où il est mort en 1799.

II. STELLA, (François) né à Malines en 1532, alla puiser à Rome les principes de la peinture, et revint à Lyon où il multiplia ses ouvrages. Il se peignoit souvent dans les personnages de ses tableaux. On estime sur-tout celui des *Sept Sacremens*. Il mourut à 42 ans, le 26 octobre 1605, et fut enterré dans un tombeau dont les Cordeliers de Lyon lui avoient fait donation, en récompense de l'un de ses tableaux.

STENWICH, (Henri) peintre Anglois, surnommé *l'Ancien*, naquit en 1550, et mourut en 1604. Il fut élève de *Jean* de *Wries*, et excella à peindre l'architecture, l'intérieur des églises et des monastères gothiques, ainsi que des scènes nocturnes, éclairées par des flambeaux.—Son fils, nommé aussi *Henri*, mort à Londres en 1640, peignoit le portrait, et fut aimé de *Charles I*, qui le combla de bienfaits.

I. STÉPHENS, (Robert) Anglois, né à Eastington dans le comté de Glocester, mort en 1732, a été l'éditeur d'un recueil de Lettres du chancelier *Bacon*, auxquelles il a réuni des notes savantes.

II. STÉPHENS, (Jean) capitaine Anglois, mort en 1726, combattit avec courage pour le parti de *Jacques II*, et suivit ce monarque en Irlande. On lui doit un *Dictionnaire Espagnol*, et la continuation du *Monasticon* de *Dugdale*.

STEPNEY, (George) poëte Anglois, né en 1663, fut chargé de diverses ambassades, et a publié des ouvrages de politique et des poésies.

* STERNE, (Laurent) né à Clomwell dans l'Irlande méridionale, d'un officier, fut destiné à l'état ecclésiastique; et après avoir fait ses études avec succès à Cambridge, il devint vicaire à Sutton, où il fut long-temps ignoré. Un pamphlet contre un simoniaque, décida ce bénéficier qui craignoit de nouveaux traits de satire, à résigner à un ami de *Sterne*, le bénéfice qu'il avoit voulu vendre. Le nouveau pourvu procura par reconnoissance, à l'écrivain satirique, une prébende à Yorck. Ce fut alors qu'il déploya l'esprit comique et gai de *Rabelais*, et cette originalité de caractère, qui l'ont fait connoître à Londres et à Paris. On sait qu'ayant pris le nom d'*Yorik*, bouffon du roi de Danemarck, introduit par *Shakespear* dans sa tragédie d'*Hamlet*, il fit imprimer ses Sermons sous ce sobriquet. Au milieu d'une foule de digressions déplacées et de réflexions exprimées en termes trop familiers, on y trouve une morale solide, des argumens pressans, des traits de génie, et une

grande connoissance du cœur humain. « *Sterne*, dit un écrivain, fut un auteur vif et spirituel, qui n'a point encore eu son égal chez aucun peuple, et probablement il sera long-temps, dans son genre, un modèle inimitable. Ce n'est ni *Lucien*, ni *Montaigne*, ni *Rabelais*, et pourtant il a quelque chose de ces trois écrivains originaux. Il a leur finesse, une partie de leurs idées, leur gaieté et leur agréable abandon; mais il est plus libre, plus assuré, plus indépendant qu'eux dans sa marche. Tantôt il danse sur la pointe d'une aiguille, tantôt il revient aux matières les plus relevées. A propos d'une épingle, il va parler de la misère de l'espèce humaine, et devient le précepteur des nations. Seul écrivain qui sache à la fois faire couler une larme et naître le sourire, il est le *Démocrite* des siècles modernes, comme *Young* en est devenu l'*Héraclite*. » Sa mauvaise santé, son inconstance, son esprit d'observation, entraînèrent *Sterne* dans des voyages perpétuels. Il vint en France en 1762. Plusieurs gens de lettres le virent avec plaisir, quoiqu'il s'exprimât quelquefois avec une liberté que son manteau ecclésiastique rendoit encore plus indécente. Ses amis de Londres lui demandèrent à son retour, s'il n'avoit pas trouvé à Paris quelque caractère original qu'il pût peindre? *Non*, répondit-il, *les hommes y sont comme les pièces de monnoie, dont l'empreinte est effacée par le frottement.* Cet homme singulier excitoit le rire non-seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singulière, et une façon de s'habiller plus singulière encore que sa figure. Malgré le revenu de ses bénéfices et le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24000 livres, il mourut très-pauvre, en mars 1768. Son goût pour la dépense étoit extrême, et sa succession ne produisit à sa femme et à sa fille, que des dettes; mais les amis de *Sterne* leur firent des présens qui les mirent dans un état aisé. *Sterne* est connu par deux Ouvrages traduits en françois par *Pierre Fresnais*, et en l'an onze, avec plus de succès, par *Paulin Crassous*. Le premier est intitulé: *Voyage sentimental*, in-12; et le second, *la Vie et les Opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. Le premier livre ne paroît, à beaucoup de gens, que l'ouvrage d'un fou. Cependant il est difficile d'en commencer la lecture sans l'achever, parce qu'en plusieurs endroits on y trouve une peinture fidelle de l'homme. On voit que l'auteur ne se gênoit point pour écrire. *Je sais ce que je fais*, disoit-il, *lorsque j'écris la première phrase; mais je m'abandonne à la providence pour toutes les autres.* Le même ton règne dans le second ouvrage de *Sterne*, qui est tout en préliminaires et en digressions. C'est une bouffonnerie continuelle, qui n'exclut pas des réflexions très-sérieuses sur les singularités des hommes célèbres, sur les erreurs et les foiblesses de l'humanité. Il y ridiculise les universités, les érudits, les docteurs, le clergé, les médecins, les orateurs du parlement, enfin presque tous les états. Il a poussé la plaisanterie jusqu'à faire imprimer dans son ouvrage un de ses Sermons sur la conscience. Cette bizarrerie, loin de nuire au burlesque écrivain, lui valut des protecteurs. Un grand seigneur lui donna un bénéfice très-

considérable, *pour lui témoigner l'estime qu'il lui portoit, et le peu de cas qu'il faisoit de ses censeurs*, *Sterne*, quoique protégé par quelques seigneurs, vécut indépendant. C'est le premier des titres en Angleterre. Il se glorifioit, comme *Pope*, d'être *sans places, sans pension, héritier ni esclave de personne*. Il dédia le 1er volume de *Tristram Shandy* à *Milord Chatham*, « non pour qu'il prît le livre sous sa protection, car il doit se protéger lui-même, mais pour qu'il servît de distraction à ses travaux pendant son séjour à la campagne.

STERNHOLD, (Thomas) poëte Anglois, devint valet de chambre de *Henri VIII*, et d'*Edouard VI*. Il traduisit en vers anglois, 51 Pseaumes de David. *Hopkins* a continué cette version et traduit les autres.

STESICLÉE, Athénienne, réunissoit l'esprit à la beauté, et fut éperdument aimée de *Thémistocle* et d'*Aristide*. Leur rivalité désunit ces deux capitaines célèbres.

STEVENS, (George-Alexandre) acteur Anglois dans le dernier siècle, est auteur de quelques pièces de théâtre, et d'un roman intitulé *Tom Fou*. — Un Architecte, de son nom, mort en 1726, a construit, en Angleterre, un grand nombre de ponts remarquables par leur solidité et leur élégance.

STEVERS, (Palamède) peintre Anglois, né à Londres en 1607, mort en 1638, voyagea en Flandre et en Italie, pour y puiser la connoissance des grandes beautés en peinture. Ses tableaux de batailles et de campemens sont très-recherchés. — Son frère *Antoine*, mort en 1680, fut renommé pour le portrait.

STEWART, (Matthieu) né à Rothsay en Ecosse, vers l'an 1717, et mort en 1786, alla étudier les mathématiques à Edimbourg sous le célèbre *Maclaurin*, auquel il succéda dans sa chaire de professeur à l'université. En 1761, il publia divers *Traités* de physique et de mathématiques sur la théorie de la lune, la distance du soleil à la terre, etc. On lui doit encore un Ouvrage intitulé : *Propositiones more veterum demonstratæ*.

STICOTI, (Antonio) fils de *Fabio Sticoti*, très-bon acteur de la Comédie italienne, mérita les suffrages du public dans la même profession. On lui doit des *Parodies*, et les Comédies suivantes : les *Fêtes sincères*, l'*Impromptu des Acteurs*, et les *Ennuis de Thalie*. Il est mort au milieu du siècle qui vient de finir.

II. STILLINGFLEET, (Benjamin) poëte et naturaliste Anglois, mort en 1771, à l'âge de 69 ans, voyagea long-temps dans diverses contrées de l'Europe, et à son retour il publia : I. Des *Poésies* dans la collection de Dodsley. II. Des *Voyages* et *Mélanges*, 1759, in-8.° III. Le *Calendrier* de *Flore*, 1761, in-8.° IV. *Principes* et puissance de l'harmonie, 1771, in-4.°

* I. STOCK, (Simon) général de l'Ordre des Carmes, étoit Anglois. Il se retira dès l'âge de douze ans dans une solitude, et habita dans le creux du pied d'un gros arbre qui étant nommé *Stock* en anglois, donna le nom à ce célèbre pénitent. C'étoit à-peu-près vers le temps où les Carmes passèrent de la Palestine

en Europe. Il prit leur habit, devint leur général, et mourut à Bordeaux en 1265, après avoir composé quelques ouvrages de piété, très-médiocres. Ses confrères ont prétendu que dans une vision la sainte Vierge lui donna le *Scapulaire*, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le porteroient. L'Office et la Fête du Scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là, par le Saint-Siége. *Launoy* a fait un volume, pour montrer que la vision de *Simon Stock* est une fable, et que la Bulle appelée *Sabbatine*, qui approuve le Scapulaire est supposée; mais cette dévotion n'en a pas été moins répandue. Il n'est pas aisé de savoir, dit le P. *Heliot*, le temps auquel la confrérie du Scapulaire a été établie. *Lezane* dit que les papes *Etienne V*, *Adrien II*, *Sergius III*, *Jean X*, *Jean XI* et *Sergius IV*, ont remis la troisième partie de leurs péchés à ceux qui entroient dans cette association pieuse. Or *Simon Stock* n'étant mort qu'en 1265, et *Etienne V* ayant été élu pape en 816, et ayant accordé, selon les Carmes, des indulgences aux confrères du Scapulaire, il s'ensuit que cette confrérie étoit établie plus de 450 ans avant qu'on eût songé seulement au Scapulaire parmi les Carmes. Ce qu'on peut conclure encore, c'est que si les historiens du Scapulaire sont des hommes fort pieux, ils ne sont pas des critiques fort habiles. Quoi qu'il en soit, l'office et la fête du Scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là, par le St-Siège, comme n'ayant rien d'opposé à la foi des Chrétiens, et pouvant au contraire contribuer à la piété et à la dévotion envers la sainte Vierge: car c'est là tout ce que signifient ces sortes d'approbations; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particulière, même dans les Saints canonisés, comme l'observent *Noël Alexandre*, *Muratori*, *Benoit XIV*.

STOCKADE, (Nicolas de Helt) peintre Hollandois, né à Nimègue en 1614, fut disciple de *Ryccaert*, et voyagea en Italie pour se perfectionner dans l'exercice de son art. Il peignit avec goût l'histoire et le portrait, et ses tableaux sont recherchés.

STOFFLET, (Nicolas) né à Luneville, servit long-temps en qualité de simple soldat, et devint ensuite garde-chasse du comte de *Maulevrier*. Se trouvant, en 1793, dans le Bas-Anjou, entouré d'ennemis de la révolution de France, il les assembla, leva l'étendard de la révolte et s'empara de Bressuire. Il céda bientôt le commandement de sa petite armée à *d'Elbée* qu'il chérissoit, et ne le reprit qu'à la mort de ce dernier. Après diverses alternatives d'avantages, de pertes, il conclut, en 1795, un armistice avec le général *Hoche*; mais bientôt après, ayant voulu renouveler la guerre, il fut livré par les habitans de Saugrenière qu'il étoit venu solliciter à reprendre les armes, à un détachement françois qui le conduisit à Angers, où il fut fusillé le 23 février 1796. *Stofflet* mourut avec sang-froid, à l'âge de 44 ans. En deux ans, il avoit livré 150 combats où il avoit été le plus souvent vainqueur.

I. STONE, (Jean) peintre Anglois, mort à Londres en

1653, excelloit à copier les tableaux des meilleurs maîtres.

II. STONE, (Edmond) mathématicien Ecossois, étoit fils d'un garçon jardinier du duc d'*Argyle*. Un valet lui apprit à lire, et il n'avoit que 18 ans, que, sans le secours d'aucun maître, il savoit le latin, le françois, l'arithmétique et la géométrie. Le duc d'*Argyle* l'ayant trouvé étudiant un ouvrage de *Newton*, l'interroga, fut surpris de son esprit et de ses connoissances, et le mit à portée de les perfectionner. On doit à *Stone*, un *Dictionnaire* de Mathématiques, et un *Traité* des Fluxions : il est mort à la fin du XVIIIe siècle.

III. STONE-HOUSE, (Jacques) médecin et théologien Anglois, mort en 1795, à l'âge de 80 ans, a publié un livre qui a eu beaucoup de cours en Angleterre, et qui est intitulé : *Avis amical à un malade.*

III. STORCK, (Abraham) peintre Hollandois, mort en 1708, excelloit dans la représentation des ports et des vues de mer. Il ornoit ses tableaux d'une foule de petites figures dessinées avec art, et qui présentent autant de variété que d'agrément. — Ce peintre avoit un frère bon paysagiste, dont on a des Vues du Rhin.

STORER, (Mœris) poëte Anglois, mort de la consomption en 1799, a publié des Poésies latines, élégamment écrites. Très-lié avec lord *North*, il en partagea les opinions politiques. *Storer* jouissant d'une assez grande opulence, en consacra la plus grande partie à recueillir une bibliothèque nombreuse et bien choisie, où l'on remarquoit la beauté des reliûres, et qui renfermoit ce qu'il y avoit de plus curieux en ce genre : il l'a léguée au collége d'Eton.

III. STRADA, (Jean) peintre né à Bruges en 1580, mort à Florence en 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, et ses études d'après *Raphaël*, *Michel-Ange*, et les statues antiques, perfectionnèrent ses talens. Il avoit une veine abondante, et beaucoup de facilité dans l'exécution; il donnoit des expressions fortes à ses têtes. On lui reproche des draperies sèches, et un goût de dessin lourd et maniéré. Il a fait beaucoup d'ouvrages à fresque et à l'huile, à Florence, à Rome, à Reggio, à Naples; il a composé aussi plusieurs cartons pour des tapisseries. Ses tableaux d'histoire sont fort estimés; mais son inclination le portoit à peindre des *Animaux* et à représenter des *Chasses* : ce qu'il a fait en ce genre, est parfait. Ses dessins sont d'un précieux infini.

STRAFTEN, (N. Vander) peintre Hollandois, né en 1680, voyagea beaucoup et devint l'un des plus célèbres paysagistes de son siècle. Ses mœurs furent déréglées, et il mourut jeune, victime de ses plaisirs immodérés.

STRAIGHT, (Jean) littérateur Anglois, mort à la fin du 18e siècle, a publié des *Discours* choisis, en 2 vol., et des *Poésies* agréables, insérées dans le recueil de *Dodsley*.

STRANGE, (Robert) graveur Ecossois, fut élève à Edimbourg de *Richard Cooper*, vint à Rouen prendre des leçons d'anatomie de *Le Cat*, et ensuite à

Paris, où il apprit de *Le Bas* l'usage de la pointe sèche. Cet artiste renommé a beaucoup gravé d'après les tableaux des grands maîtres, et est mort en 1791. Il avoit été nommé professeur à l'académie de Parme.

STREATER, (Robert) peintre Anglois, né en 1624, mort de la pierre en 1680, peignit également bien l'Histoire et le Portrait. Ses connoissances furent variées et ses mœurs douces.

STREECK, (Juriam Van) peintre Flamand, né en 1652, dont les tableaux sont estimés, quoiqu'ils soient presque tous marqués des emblêmes de la mort, qu'il peignoit avec beaucoup de succès.

STROMER, (N.) Suédois, fut professeur d'astronomie à Upsal, et a publié dans cette ville une savante *Théorie* de la déclinaison de l'aiguille aimantée. Il est mort en 1770, et son éloge a été publié par *Ferner* son compatriote.

STRONG, (Joseph) musicien Anglois, mort à Carlisle en 1798, étoit aveugle depuis son enfance. Il n'en fut pas moins bon mécanicien. Il s'étoit fait l'Orgue sur lequel on alloit l'entendre, et il s'amusoit à faire tous ses vêtemens.

II. STRUCK, (Samuel) imprimeur Allemand, renommé pour l'exactitude de ses éditions, imprimoit à Lubeck en 1720. On lui doit, en allemand, un *Traité* sur la pratique de l'Imprimerie.

STRUDEL, (Pierre) peintre Allemand, naquit dans le Tirol, et alla s'établir à Vienne; il y orna les églises et plusieurs édifices de ses tableaux qui y sont estimés. Il mourut en 1617.

STRUENZÉE, d'abord simple médecin, puis devenu principal ministre Danois, montra de l'intelligence dans les négociations et de l'habileté en politique. Il s'efforça d'affranchir le Danemarck de l'espèce de tutelle où la cour de Russie le retenoit. Trop d'orgueil, des imprudences, une passion funeste pour la jeune reine *Caroline-Mathilde*, le rendirent conspirateur, et le conduisirent à l'échafaud le 26 juillet 1772. *Caroline* elle-même fut emprisonnée, exclue du trône et exilée à Zell, où elle mourut de chagrin au commencement de 1776.

STRUTT, (Joseph) mort en 1787, a publié un *Tableau des mœurs et usages des anciens habitans de l'Angleterre*, dont M. *Boulard* prépare une traduction en françois. On a encore de lui, les *Antiquités royales et ecclésiastiques de l'Angleterre*; et un *Dictionnaire des Graveurs*. Tous ces ouvrages sont pleins de recherches curieuses.

STRYPE, (Jean) ecclésiastique Anglois, né à Londres, de parens Allemands, mort en 1737, est connu par ses *Annales de la Réformation*, 4 vol. in-8°, et par d'autres ouvrages. *Voy.* STOW.

III. STUART, (Gilbert) né à Edimbourg en 1744, mort à Musselburg village près de cette ville, en 1786, d'une hydropisie causée par des excès de bière, publia divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. Sa *Dissertation sur la Constitution Angloise*. II. Son *Histoire de Marie Stuart*, qu'il tâche de justifier.

III. Le *Tableau des progrès de la Société en Europe*, traduit en françois par *Boulard*. IV. *L'Histoire de la Réforme*. V. *L'Histoire d'Ecosse depuis l'établissement de la Religion Réformée, jusqu'à Marie Stuart*, 1782.

IV. STUART, (Jacques) célèbre antiquaire et architecte Anglois, né à Londres en 1713, mort en 1788, soutint sa famille dénuée de fortune, par ses talens; et après la mort de sa mère, il consacra une partie de ce qu'il avoit acquis à voyager en Italie. Là, lié étroitement avec l'architecte *Revelt*, ils conçurent le projet d'aller visiter Athènes, pour en dessiner et en mesurer tous les monumens. Après l'avoir exécuté, *Stuart* publia le fruit de ses recherches, en 3 vol. in-fol. dont le premier parut en 1762, sous le titre d'*Antiquités d'Athènes*. Ce savant ouvrage fit nommer son auteur *l'Athénien*. A son retour en Angleterre, il fut nommé intendant de l'hôpital de Greenwich.

STUBBS, (George) poëte Anglois, devint ministre de la paroisse de Gunville, dans le comté de Dorset: il est mort dans le siècle qui vient de finir. Il a publié, en anglois, *Nouvelles Aventures de Télémaque*, et des *Poésies* estimées.

STUBER, né à Philadelphie, d'une famille Allemande qui s'y étoit établie, se livra à l'étude de la médecine, et ensuite de la jurisprudence; il y acquit des succès, et mourut jeune dans ces derniers temps. On a de lui la *Continuation de la Vie de Franklin*, écrite par lui-même. *Staber* fut l'ami de ce physicien célèbre, et il ne lui a survécu que peu de temps.

STUDLY, (Jean) poëte Anglois, servit avec distinction sous le règne d'*Elizabeth*, et fut tué en 1587 au siége de Breda. On lui doit une *Traduction* des *Tragédies* de *Sénèque*.

STUKELEY, (Guillaume) antiquaire et médecin Anglois, né à Holbech dans la province de Lincoln en 1687, mort à Easthamen-Essex en 1765, fut long-temps détenu dans son cabinet par la goutte. Il soulagea ses douleurs par l'étude. On a de lui: I. *Curiosités de la Grande-Bretagne*, Londres, 1776, in-folio. II. *Palæographia Sacra*, in-4.° III. *Palæographia Britannica*, 1744.

III. STURMIUS, (Jean-Christophe) mathématicien Allemand, né à Hippolstein en 1635, devint professeur de mathématiques et de philosophie à Altdorf, et mourut dans cette ville en 1703. On lui doit des *Traités* de philosophie, un *Cours* complet de mathématiques, une *Traduction d'Archimède*. Tous ses écrits sont en allemand.

STUVEL, (Esnest) peintre, né en 1657 à Hambourg, mort en 1712, acquit de la renommée par son talent à peindre les fleurs et les fruits.

SUAVIUS, (Lambert) habile graveur de Liége, florissoit dans le 16e siècle. On le croit communément élève de *Lombart*: il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de *Suavius* un Recueil de 48 Estampes, entre lesquelles on distingue la *Résurrection de Lazare*, les 12 *Apôtres*, les *Sibylles*, *Jésus-Christ au tombeau*, *St. Pierre et St. Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple*; elles sont

d'un beau fini, mais un peu sèches.

SUBTERMANS, (Juste) peintre Flamand, né à Anvers, mort en 1681, à l'âge de 80 ans, acquit de la célébrité par ses portraits et ses tableaux d'histoire. Son chef-d'œuvre se voit dans le palais de Florence, et représente l'hommage des Florentins à *Ferdinand II*.

SUCCA, (Marie de) fille d'un célèbre jurisconsulte de Liége, naquit dans cette ville en 1600, et s'y distingua par son érudition et ses profondes connoissances en mathématiques et en musique. Elle a publié quelques ouvrages, et est morte vers le milieu du 17e siècle.

SUCKLING, (Jean) poëte Anglois, naquit à Witham en 1613, et mourut en 1641. On dit qu'il parloit latin dès l'âge de cinq ans. Dans sa jeunesse il servit en Danemarck sous *Gustave-Adolphe*, et se retira ensuite dans sa patrie, où il publia des *Poésies*, des *Lettres*, des *Comédies*; un *Discours* sur l'occasion, et un *Examen* de la religion par la raison.

I. SUE, (Jean) chirurgien, né à la Cotte-Saint-Pol, vint à Paris dans sa jeunesse, et fut accueilli par *Devaux*, chirurgien renommé, qui lui apprit son art. L'élève égala bientôt le maître; sa pratique fut heureuse, son savoir étendu. Il apprit le latin à l'âge de 45 ans, pour interroger en cette langue les étudians en médecine. Il a publié quelques Mémoires, dont le plus remarquable a pour objet la correction du Forceps alors en usage. Bienfaisant et ami des pauvres, ceux-ci pleurèrent sa mort arrivée à Paris le 30 novembre 1732.

II. SUE, (Jean-Joseph) frère du précédent, né en 1710, vint à Paris à 19 ans, devint l'élève de *Verdier*, célèbre anatomiste, et lui succéda dans la chaire de professeur d'anatomie. Il approfondit cette science dans tous ses détails, et en propagea la connoissance parmi un grand nombre d'élèves. Il est mort à Paris le 10 décembre 1792, à plus de 82 ans. On lui doit: I. Plusieurs *Mémoires* intéressans, insérés dans le Recueil des *Savans étrangers*, publié par l'académie des Sciences. L'un d'eux décrit dans deux individus, une transposition générale des viscères, en sorte que ceux du côté droit se trouvoient à gauche; un autre a pour objet l'examen de la structure et des vaisseaux de la matrice; un autre a calculé les proportions du squelette de l'homme, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. II. *Traité* des bandages et appareils, 1746, in-12. On en a fait une 2e édition en 1761. III. *Abrégé* d'anatomie, 1748, 2 vol. in-12, réimprimés en 1774. IV. *Elémens de Chirurgie*, 1755, in-8.o V. *Anthropotomie* ou *Traité* sur l'art d'injecter, de disséquer et d'embaumer, 1759, in-8.o Il a été augmenté et publié de nouveau en 1765. VI. *Ostéologie*, 1759, 2 vol. in-fol. avec 31 planches. Cet ouvrage est une traduction de celui de *Monro*, professeur d'anatomie à Edimbourg. C'est un chef-d'œuvre de typographie et d'exactitude dans le dessin. — Les neveux de *Sue* suivent avec distinction la même carrière.

SUEN-TI, empereur Chinois, régnoit dans le 14e siècle,

et se rendit recommandable par la sagesse de ses lois. Il prit pour leur base le respect filial. Une de ses déclarations ordonne à tous les gouverneurs de l'empire, de lui faire connoître ceux qui ont témoigné une soumission particulière à leurs parens, pour qu'il puisse les récompenser. Un autre de ses édits dispense des corvées ordinaires, les enfans qui ont perdu leur père ou leur mère, pendant tout le temps destiné à leur rendre les honneurs funèbres.

* IV. SUEUR ou SEUR, (Thomas le) né à Rethel en Champagne le 1 octobre 1703, entra dans l'ordre des Minimes en 1722; il enseigna avec distinction la philosophie et la théologie, et fut appelé à Rome, où il eut une chaire de mathématiques à la Sapience et une de théologie à la Propagande. Il alla ensuite à Parme concourir à l'instruction de l'infant Duc; et retourna de là à Rome, où il mourut le 22 septembre 1770. Il jouit constamment de l'estime des papes sous lesquels il vécut; *Benoît XIV* l'honora plusieurs fois de sa visite. Il eut pour associé dans tous ses écrits, son estimable ami le P. *Jacquier*. L'amitié tendre et inaltérable de ces deux savans, fait honneur aux lettres. Tout fut commun entre eux, peines, plaisirs, travaux, la gloire même, celui de tous les biens dont on est le plus jaloux. Chacun des deux amis fit en entier le *Commentaire sur Newton*. Ils en comparoient ensuite les différens morceaux, et jugeoient à laquelle des deux manières on devoit donner la préférence; mais jamais on n'a su à qui appartenoit celle qui a été imprimée. Le P. *le Sueur* n'avoit aucune ambition, du moins s'il en eût été capable, elle auroit eu pour but l'élévation de son ami. *Le cardinalat est un beau problème*, disoit ce dernier dans une assemblée nombreuse; *le Sueur* ajouta: *Je voudrois bien le résoudre pour vous.* Après le retour d'un voyage que le Père *Jacquier* fit en France, les deux amis donnèrent sur le *Calcul intégral*, l'ouvrage le plus complet qu'on eût encore publié, et qui renferme toutes les méthodes jusqu'alors connues. Ce Traité parut en 1748, in-8°, et a été réimprimé en 1765, par les soins du duc de Parme. On avertit les deux savans, qu'on venoit de se servir de leur travail sans les citer: *C'est une preuve qu'on l'a trouvé utile*, répondirent-ils: et ils ne firent aucune réclamation. On attribue particulièrement à *le Sueur* des *Principes de Philosophie naturelle*, en 4 vol. in-12; et *Institutiones philosophicæ*, 1760, 5 vol. in-12. Le Père *le Sueur* ne montrant nul desir ni apparent ni caché, de se mettre au-dessus de ses confrères, dut en être beaucoup aimé, et il le fut en effet autant qu'il le méritoit. Il succomba à de longues infirmités en 1770. Deux jours avant de mourir, il paroissoit avoir perdu toute connoissance. *Me reconnoissez-vous*, lui dit le P. *Jacquier* peu d'instans avant sa mort? *Oui*, répondit le mourant, *vous êtes celui avec qui je viens d'intégrer une équation très-difficile.* Ainsi, au milieu de la destruction de ses organes, il n'oublia ni l'objet de ses études, ni l'ami avec qui tout lui fut commun. — Mad. *d'Arconville* observe, dans une Lettre adressée à l'auteur de l'Année littéraire, que le P. *le Sueur* n'étoit point de

l'académie des Sciences, mais simple correspondant de cette société ; et que M. *de Fouchi* ne lui a pas rendu le tribut d'éloge dû aux associés.

* **SUFFREN**, (Jean) jésuite, né à Salon en Provence en 1571, se consacra à la direction et à la chaire. Sa piété et sa droiture le firent choisir pour confesseur de *Marie de Médicis*, qui engagea *Louis XIII* à lui donner la même place auprès de lui. Dans les disputes qui s'élevèrent entre ce prince et sa mère, *Suffren* voulut être conciliateur. Mais il déplut à *Richelieu*, et n'ayant que de la franchise dans une cour intrigante, il fut bientôt renvoyé. Il fut cependant toujours attaché à la reine, et mourut à Flessingue en 1641, en passant avec elle de Londres à Cologne, où elle alloit chercher un asile. Son *Année Chrétienne*, 4 vol. in-4°, composée à la prière de *St. François de Sales*, et abrégée par le Père *Frizon*, en 2 vol. in-12, Nancy, 1728, est écrite avec onction ; et quoique le style de l'abréviateur soit plus correct, plusieurs personnes pieuses préfèrent la simplicité de l'original. (*Voy.* l'art. de NOSTRADAMUS son compatriote.) — Nous ignorons si le bailli de *Suffren*, chevalier de Malthe et chef d'escadre, mort en 1789, étoit de la même famille ; mais il étoit né en Provence comme le Jésuite. Ce célèbre marin, si redouté des Anglois, se signala sur la mer de l'Inde, où il fut le vengeur des François et le conservateur des possessions hollandoises. Son activité, son courage, son zèle, ses talens et ses vertus étoient respectés des étrangers comme de ses concitoyens. Le prince Indien *Alder Alikan* lui dit : *Jusqu'à présent je m'étois cru un grand homme ; mais depuis que tu as paru sur cette côte, tu m'as éclipsé.* Le bailli de *Suffren* paroissant à Versailles, y reçut les plus grands honneurs. Le roi l'entretint plusieurs fois en particulier. A un dîner chez les ministres, où se trouvoit M. *d'Estaing*, on appeloit ce dernier *Général ; d'Estaing* désignant alors *Suffren*, répondit : « Voici le seul qu'il y ait ici. »

SUICER, (Jean Gaspard) né à Zurich en 1620, y fut professeur public en hébreu et en grec, et y mourut en 1688. On a de lui un *Lexicon* ou *Trésor ecclésiastique* des Pères Grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1728, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est utile et prouve beaucoup de savoir, ainsi que son *Lexicon Græco-Latinum*, Zurich, 1683, in-4°... — *Jean-Henri* SUICER son fils, professeur à Zurich, puis à Heidelberg, mort en cette dernière ville en 1705, se fit connoître aussi par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie Helvétique*, en latin.

* **II. SULLY**, (Maximilien de Béthune, baron de Rosni, duc de) maréchal de France et principal ministre sous *Henri IV*, naquit à Rosni en 1559, d'une famille illustre et connue dès le 10e siècle. Il n'avoit que 11 ans, lorsqu'au commencement de 1572 il fut présenté par son père à la reine de Navarre et à *Henri*. *Florent Chrétien* précepteur de ce prince, donna aussi des leçons à *Sully*, qui suivit *Henri* à Paris. Il s'y trouva lorsque l'affreux massacre de la Saint-Barthélemi inonda de sang la capitale. Le

principal du collége de Bourgogne le tint caché pendant trois jours, et l'arracha ainsi aux assassins. *Rosni* attaché au service du jeune roi de Navarre, se signala dans plusieurs petits détachemens. Ce prince ayant appris qu'il se comportoit avec plus de témérité que de prudence, lui dit : *Rosni, ce n'est pas là où je veux que vous hasardiez votre vie. Je loue votre courage ; mais je desire vous le faire employer dans de meilleures occasions.* Cette occasion se présenta bientôt au siége de Marmande, où il commandoit un corps d'arquebusiers. Il y montra la plus grande bravoure. Sur le point d'être accablé par un nombre trois fois supérieur, le roi de Navarre couvert d'une simple cuirasse, vola à son secours, et lui donna le temps de s'emparer du poste qu'il attaquoit. Eause, Mirande, Cahors furent ensuite les théâtres de sa valeur. En 1586, *Rosni* fut employé avec honneur à différens siéges ; et l'année d'après, avec six chevaux seulement, il défit et emmena prisonniers 40 hommes. A la bataille de Coutras, il contribua à la victoire, en faisant servir à propos l'artillerie. Au combat de Fosseuse, journée très-meurtrière, il marcha cinq fois à la charge, eut son cheval renversé sous lui, et deux épées cassées entre ses mains. A la bataille d'Arques en 1589, *Sully* à la tête de 200 chevaux, en attaqua 900 des ennemis et les fit reculer. Il partagea à la bataille d'Ivry donnée l'année d'après, les fatigues et la gloire de son maître. Ce bon prince ayant appris qu'il avoit eu deux chevaux tués sous lui et reçu deux blessures, se jeta à son cou et le serra tendrement, en lui disant les choses les plus touchantes et les plus flatteuses. « Brave soldat et vaillant chevalier, j'avois eu toujours bonne opinion de votre courage et conçu de bonnes espérances de vos vertus ; mais vos actions signalées et votre modestie ont surpassé mon attente. En conséquence, je veux vous embrasser des deux bras, en présence de ces princes, capitaines et grands chevaliers qui sont ici près de moi. » En 1591 *Rosni* prit Gisors par le moyen d'une intelligence ; il passoit dès-lors pour un des hommes les plus habiles de son temps dans l'attaque et dans la défense des places. La prise de Dreux en 1593, celle de Laon en 1594, de la Fère en 1596, d'Amiens en 1597, de Montmélian en 1600, donnèrent un nouveau lustre à sa réputation. Aussi habile négociateur qu'excellent guerrier, il avoit été envoyé dès 1583 à la cour de France, pour en suivre tous les mouvemens. On l'employa dans plusieurs autres occasions, et il montra dans chacune la profondeur du politique, l'éloquence de l'homme d'état, le sang-froid de la bravoure, et l'activité de l'homme de génie. En 1586 il traita avec les Suisses, et en obtint une promesse de 20,000 hommes. En 1599 il négocia le mariage du roi avec *Marie de Médicis*. En 1600 il conclut un traité avec le cardinal *Aldobrandin*, médiateur pour le duc de Savoie. En 1604 il termina en faveur du roi une contestation avec le pape, sur la propriété du Pont d'Avignon. Mais c'est sur-tout dans son ambassade en Angleterre, qu'il déploya toute la pénétration de son esprit et toute l'adresse de sa politique. La reine *Elizabeth* étant morte en 1603, *Sully* revêtu de

la

la qualité d'ambassadeur extraordinaire, fixa dans le parti de *Henri IV* le successeur de cette illustre princesse. De si grands services ne demeurèrent pas sans récompense ; il fut nommé secrétaire d'état en 1594, membre du conseil des finances en 1596, surintendant des finances et grand-voyer de France en 1597 et 1598, grand maître de l'artillerie en 1601, gouverneur de la Bastille et surintendant des fortifications en 1602. *Béthune*, de guerrier devenu ministre des finances, remédia aux brigandages des partisans. En 1596 on levoit 150 millions sur les peuples, pour en faire entrer environ trente dans les coffres du roi. Le nouveau surintendant mit un si bel ordre dans les affaires de son maître, qu'avec 35 millions de revenu, il acquitta 200 millions de dettes en dix ans, et mit en réserve 30 millions d'argent comptant dans la Bastille. Son ardeur pour le travail étoit infatigable. Tous les jours il se levoit à quatre heures du matin. Les deux premières heures étoient employées à lire et à expédier les Mémoires qui étoient toujours mis sur son bureau ; c'est ce qu'il appeloit *nettoyer le tapis*. A sept heures il se rendoit au conseil, et passoit le reste de la matinée chez le roi qui lui donnoit ses ordres sur les différentes charges dont il étoit revêtu. A midi il dînoit. Après dîner il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis. Les ecclésiastiques de l'une et de l'autre Religion étoient d'abord écoutés. Les gens de village et autres personnes simples qui appréhendoient de l'approcher, avoient leur tour immédiatement après. Les qualités étoient un titre pour être expédié des derniers. Il travailloit ensuite ordinairement jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle étoit venue, il faisoit fermer les portes. Il oublioit alors toutes les affaires, et se livroit aux doux plaisirs de la société avec un petit nombre d'amis. Il se couchoit tous les jours à dix heures ; mais lorsqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ses occupations, alors il reprenoit sur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de son ministère. *Henri* dans plusieurs occasions, loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'arsenal où demeuroit *Sully*, il demanda en entrant où étoit ce ministre ? On lui répondit qu'il étoit à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses courtisans, et leur dit en riant : *Ne pensiez-vous pas qu'on alloit me dire qu'il est à la chasse ou avec des Dames ?* Et une autre fois il dit à *Roquelaure* : *Pour combien voudriez-vous mener cette vie-là ?* La table de ce sage ministre n'étoit ordinairement que de dix couverts : on n'y servoit que les mets les plus simples et les moins recherchés. On lui en fit souvent des reproches ; il répondit toujours par ces paroles d'un ancien : *Si les conviés sont sages, il y en aura suffisamment pour eux ; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie*. L'avidité des courtisans fut mal satisfaite auprès de ce ministre : ils l'appeloient le *Négatif*, et ils disoient que le mot *oui* n'étoit jamais dans sa bouche. Son maître, aussi bon économe que lui, l'en aimoit davantage. Avant le ministère de *Sully*, plusieurs gouverneurs et quelques

grands seigneurs levoient des impôts à leur profit. Quelquefois ils le faisoient de leur propre autorité; d'autres fois, en vertu des édits qu'ils avoient surpris par intrigue. Le comte de *Soissons* tenta d'obtenir du roi, sous l'administration de *Rosni*, un impôt de 15 sous sur chaque ballot de toile qui entroit dans le royaume ou qui en sortoit. Suivant lui, cet impôt ne devoit se monter qu'à 10,000 écus, quoique suivant le calcul de *Sully*, il dût en produire près de 300,000. Dans le même temps, des courtisans avides tourmentoient *Henri* pour obtenir plus de vingt autres édits, tous à la charge du peuple. *Rosni* alloit sortir pour faire des remontrances sur des vexations si odieuses, lorsqu'il vit arriver chez lui Mlle *d'Entragues*, alors marquise de *Verneuil*, l'une des maîtresses de *Henri IV*, laquelle étoit intéressée à la réussite des nouveaux projets. *Sully* ne lui cacha point combien ces tentatives continuelles que ceux qui entouroient le roi faisoient pour dépouiller le peuple, le révoltoient. *En vérité*, lui dit-elle, *le Roi seroit bien bon, s'il mécontentoit tant de gens de qualité, uniquement pour se prêter à vos idées. Et à qui*, ajouta-t-elle, *voudriez-vous que le Roi fît du bien, si ce n'est à ses parens, à ses courtisans et à ses maîtresses ? — Madame, vous auriez raison*, répondit Rosni, *si le Roi prenoit cet argent dans sa bourse; mais y a-t-il apparence qu'il veuille le prendre dans celle des Marchands, des Artisans, des Laboureurs et des Pasteurs ? Ces gens-là qui le font vivre, et nous tous, avons assez d'un seul Maître, et n'avons pas besoin de tant de Courtisans, de Princes et de Maîtresses...* Si l'on veut connoître les vues de *Sully* pour le bonheur des états et de la France en particulier, qu'on jette les yeux sur le détail des causes de la ruine ou de l'affoiblissement des monarchies. (Mémoires, l. 19.) « Ces causes, dit-il à *Henri IV*, sont les subsides outrés, les monopoles principalement sur le blé ; le négligement du commerce, du trafic, du labourage, des arts et métiers ; le grand nombre de charges, les frais de ces offices, l'autorité excessive de ceux qui les exercent ; les frais, les longueurs et l'iniquité de la justice ; l'oisiveté, le luxe et tout ce qui y a rapport ; la débauche et la corruption des mœurs ; la confusion des conditions ; la variation dans la monnoie ; les guerres injustes et imprudentes ; le despotisme des souverains ; leur attachement aveugle à certaines personnes ; leur prévention en faveur de certaines conditions, ou de certaines professions ; la cupidité des ministres et des gens en faveur ; l'avilissement des gens de qualité ; le mépris et l'oubli des gens de lettres ; la tolérance des méchantes coutumes, et l'infraction des bonnes lois ; l'attachement opiniâtre à des usages indifférens ou abusifs ; la multiplicité des édits embarrassans et des réglemens inutiles. » Il ajoute : « Si j'avois un principe à établir, ce seroit celui-ci : *Que les bonnes mœurs et les bonnes lois se forment réciproquement.* Malheureusement pour nous cet enchaînement précieux des unes et des autres ne nous devient sensible, que lorsque nous avons porté au plus haut point la corruption et les abus ; en sorte que parmi les hommes, c'est toujours le

plus grand mal qui devient le principe du bien. » L'agriculture qu'il protégea avec zèle, lui paroissoit bien plus digne d'être encouragée que les arts de luxe. Ces arts ne devoient occuper, selon lui, que la partie la moins nombreuse du peuple. Ce ministre craignoit que l'appât du gain, attaché à ces sortes d'ouvrages, ne peuplât trop les villes aux dépens des campagnes, et n'énervât insensiblement la nation. *Cette vie sédentaire*, disoit-il en parlant des manufactures d'étoffes, *ne peut faire de bons soldats ; la France n'est pas propre à telles babioles*. C'est pourquoi il vouloit que les impôts portassent presque tout entiers sur le luxe. *Henri* objectoit que ce genre de taxe mécontenteroit les grands seigneurs. *Ce sont*, répondit SULLY, *les gens de Justice, Police, Finances, Ecriture et Bourgeoisie, qui ont introduit le luxe ; il n'y a qu'eux qui crieront. S'ils le font il faudra les remettre à la vie de leurs ancêtres, qui même Chanceliers, premiers Présidens, Secrétaires d'affaires et plus relevés Financiers, n'avoient que de fort médiocres logis, des meubles très-modestes, des habillemens fort simples, et ne traitoient leurs parens et amis que chacun n'apportât sa pièce sur sa table*. — *J'aimerois mieux*, répliqua vivement HENRI, *combattre le roi d'Espagne dans trois batailles rangées, que tous ces Gens de Justice, de Finances et de Villes, et sur-tout leurs Femmes et Filles, que vous me jeteriez sur les bras*. Cependant le roi, en contredisant son ministre, en connoissoit tout le mérite. Au retour de son ambassade d'Angleterre, *Henri IV* le fit gouverneur de Poitou, grand-maître des Ports et Havres de France, et érigea la terre de Sully-sur-Loire en duché pairie l'an 1606. Sa faveur ne fut point achetée par des flatteries. *Henri IV* ayant eu la foiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise de *Verneuil*, *Sully*, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. *Comment morbleu*, dit le roi en colère, *vous êtes donc fou ?* — *Oui, SIRE*, répondit BÉTHUNE, *je suis fou ; mais je voudrois l'être si fort que je le fusse tout seul en France*. Parmi les maux que causa à ce royaume la mort de *Henri IV*, un des plus grands fut la disgrace de ce fidelle ministre. Il fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. *Louis XIII* l'y fit revenir quelques années après, pour lui demander des conseils. Les petits-maîtres qui gouvernoient le roi, voulurent donner des ridicules à ce grand homme, qui parut avec des habits et des manières qui n'étoient plus de mode. *Sully* s'en appercevant, dit au roi : *SIRE, quand votre Père me faisoit honneur de me consulter, nous ne parlions d'affaires, qu'après avoir fait passer dans l'antichambre les Baladins et les Bouffons de la Cour*. En 1634 on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand maître de l'artillerie, dont il se démit en même temps. Il mourut sept ans après, dans son château de Villebon, au Pays-Chartrain, le 21 décembre 1641, à quatre-vingt deux ans ; on lui a fait cette épitaphe :

Souverains, adorez la cendre
De l'homme en ces lieux endormi ;
Le premier, il sut vous apprendre
Qu'un roi peut avoir un ami.

Sully s'étoit occupé dans sa retraite à composer ses *Mémoires*, qu'il intitula : *Œconomies Royales*, Amsterdam, 2 vol. in-folio, auxquels on joint les tomes 3 et 4, Paris, 1662. Ces *Mémoires*, réimprimés à Trevoux, en douze vol. in-12, sont écrits d'une manière très-négligée, sans ordre, sans liaisons dans les récits ; mais on y voit régner un air de probité et une naïveté de style qui ne déplaît point à ceux qui peuvent lire d'autres ouvrages françois que ceux du siècle de *Louis XIV*. L'abbé *de l'Ecluse*, qui en a donné une bonne édition, 1745, 3 vol. in-4°, et 8 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre, et a fait parler à *Béthune* un langage plus pur. C'est un tableau des règnes de *Charles IX*, de *Henri III* et de *Henri IV*, tracé par un homme d'esprit pour l'instruction des politiques et des guerriers. *Béthune* y paroît toujours à côté de *Henri*. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière intéressante. *Sully* rend compte lui-même de la manière dont *Henri IV* le peignoit à ses courtisans. « Quelques-uns, disoit un jour ce grand roi, si bon juge des hommes, se plaignent de *Rosni*, (et quelquefois moi-même) qu'il est d'une humeur rude, impatiente et contredisante. On l'accuse d'avoir l'esprit entreprenant, de présumer tout de ses opinions et de ses actions, et de rabaisser celles d'autrui. Quoique je lui connoisse une partie de ces défauts ; quoique je sois contraint quelquefois de lui tenir la main haute, quand je suis de mauvaise humeur, qu'il se fâche ou se laisse emporter à ses idées, je ne laisse pas pour cela de l'aimer, de lui en passer beaucoup, de l'estimer et de m'en bien et très-utilement servir ; parce que véritablement il aime ma personne, qu'il a intérêt à ce que je vive, et qu'il desire avec passion l'honneur et la grandeur de moi et de mon royaume. Je sais aussi qu'il n'a rien de malin dans le cœur ; qu'il a l'esprit fort industrieux et fort fertile en expédiens ; qu'il est grand ménager de mon bien, homme fort laborieux et diligent ; qu'il essaie de ne rien ignorer et de se rendre capable de toutes sortes d'affaires de paix et de guerre ; qu'il écrit et parle assez bien, d'un style qui me plaît, parce qu'il sent son soldat et son homme d'état. Enfin, il faut que je vous avoue que, malgré ses bizarreries et ses promptitudes, je ne trouve personne qui me console si puissamment que lui dans tous mes différens chagrins. » *Mémoires de Sully*, livre XXVI. Aussi ce prince lui écrivoit un jour : « Mon ami, j'achèterois votre présence de beaucoup, car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur.... Il n'y a ni d'amour ni de jalousie, c'est affaire d'état.... Hâtez-vous ! venez, venez, venez !.... Ma femme, mes enfans, tout le ménage se porte bien ; ils vous aimeront autant que moi, ou je les déshériterai. » *Sully* étoit protestant, et voulut toujours l'être, quoiqu'il eût conseillé à *Henri IV* de se faire Catholique. *Il est nécessaire*, lui dit-il, *que vous soyez Papiste, et que je demeure Réformé*. Le pape lui ayant écrit une lettre qui commençoit par des éloges sur son ministère, et finissoit par le prier d'entrer dans la bonne voie, le duc lui répondit, qu'*il ne cessoit de son côté*,

de prier Dieu pour la conversion de Sa Sainteté. Nous finirons cet article par un parallèle de *Sully* et de *Colbert*, que nous sommes éloignés d'adopter en tout, parce que le mérite du dernier ministre y est injustement rabaissé ; mais celui de *Rosni* y paroît dans le plus beau jour. « *Sully*, dont on ne parle plus, étoit bien plus grand homme que ce *Colbert* dont on parle tant. *Sully* gouvernoit *Henri IV; Colbert* gouvernoit *Louis XIV:* mais avec cette différence, que *Henri IV* examinoit les décisions de *Sully*, et que *Louis XIV* croyoit en celles de *Colbert ;* et cette différence est cause que le nom de *Colbert* a fait fortune.... *Sully* mit un ordre admirable dans les finances, dans un temps où il pouvoit impunément en augmenter le désordre ; pourvut à tous les besoins ; amassa 40 millions d'argent comptant. *Colbert* eut le bonheur de succéder à un homme peut-être innocent, qu'il fit condamner comme coupable : il ne pouvoit mal faire ; le procès de *Fouquet* étoit un engagement trop fort.... *Colbert* enrichit le royaume ; *Sully* fit plus, il le racheta.... *Colbert* avoit les meilleures intentions du monde ; mais peu d'étendue de génie, peu de connoissances, peu de goût : ses premiers pas furent de faux pas ; ses premiers choix furent ridicules ; ses premières entreprises furent des fautes, et ses dernières des vexations. *Sully* avoit des intentions aussi pures, un esprit capable de tout embrasser, de tout entreprendre, de tout finir ; une droiture sévère, clairvoyante ; beaucoup de netteté dans les idées, et malgré le feu de son ame, beaucoup de flegme dans ses démarches : il faisoit tout par lui-même, et pour ne pas se tromper dans le choix de ses confidens, n'en avoit point. On doit tenir compte à *Sully* de tout le mal qu'il ne fit pas, tant la maltôte italienne, introduite par *Catherine de Médicis*, avoit jeté de trouble et de confusion dans cette partie de l'administration. On peut reprocher à *Colbert* tout le bien qu'il ne fit pas, tant il avoit de motifs, de lumières, de moyens pour en faire. *Colbert* n'excelloit que dans les finances. *Sully* étoit un homme de guerre, un homme de lettres ; *Sully* étoit un Romain..... *Sully* est le plus homme de bien qui se soit mêlé des finances. *Colbert* est le premier homme d'un esprit médiocre qui ait réussi dans une science qui demande de grandes vues, et qui conduit à d'infiniment petits détails.... *Sully* est un modèle : sa gloire lui appartient, et n'appartient qu'à lui. La gloire de *Colbert* appartient en partie à *Sully*. » *Louis XVI* a fait faire sa statue en 1777..... *Voyez* I. COTTON. Comme les *Mémoires de Sully*, donnés par l'abbé *de l'Ecluse*, en gagnant du côté du style, ont perdu du côté de la fidélité, M. l'abbé *Baudeau* avoit annoncé en 1777, une nouvelle édition du Texte original en 12 vol. in-8°, avec d'abondantes notes ; mais cette édition n'a pas été achevée. L'académie Françoise a fait de l'éloge de *Sully*, le sujet de l'un de ses prix, qui fut remporté par *Thomas*.

SUMOROKOF, (Alexandre) né à Moscow en 1727, mort en 1777, est regardé comme le *Corneille* du théâtre Russe. D'heu-

reuses dispositions, un esprit naturel et facile, des manières agréables le firent aimer du comte *Ivan-Shouvalof*, qui le présenta à l'impératrice *Elizabeth*. L'auteur fêté à la cour, y donna, à l'âge de 29 ans, sa tragédie de *Koref*, qui fut la première pièce dramatique écrite en langue russe. *Sumorokof* fit jouer ensuite d'autres tragédies et des comédies. *Elizabeth* lui accorda une pension, et le nomma directeur du théâtre de Pétersbourg. *Catherine II* lui donna l'ordre de *Ste-Anne* et le rang de conseiller d'état. Peu de poëtes furent plus honorés et jouirent d'un sort aussi heureux.

SURE, (Pierre de) fils d'un notaire de Lyon, se fit religieux célestin, et écrivit la vie de *saint Pierre de Luxembourg*, imprimée à Avignon. Il est mort à la fin du 16e siècle, et fut contemporain d'un autre célestin, aussi fils d'un notaire de Lyon, nommé *François de Larbent*, qui travailla avec les docteurs de Louvain, à la traduction de la Vulgate, en 1550.

* SURIAN, (Jean-Baptiste) d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite évêque de Vence, naquit à St-Chamas en Provence, le dix septembre 1670. Il prêcha à la cour deux Avents et deux Carêmes; et ses Sermons lui valurent la mitre en 1728. Retiré dans son petit diocèse, il n'en sortit que pour se rendre aux assemblées du clergé. Le soin de son troupeau fut sa seule occupation. Lorsque quelque paroisse se plaignoit de son curé, l'indulgent prélat répondoit aux paysans: *Souvenez-vous, mes enfans, que les prêtres sont des hommes; votre curé se corrigera, il me l'a promis. Retournez dans votre paroisse, et vivez en paix.* On lui offrit d'autres siéges que le sien: *Je ne quitterai point*, répondit-il, *une femme pauvre pour une femme riche.* Il mena une vie très-frugale, et quoiqu'il possédât un des évêchés les plus modiques de France, il laissa aux pauvres des épargnes considérables, à sa mort arrivée le 3 août en 1754. C'étoit un homme doux et tranquille, mais timide. Malgré cette timidité il montra du courage et du patriotisme, lors de l'invasion des Autrichiens en Provence. Un officier ennemi lui ayant demandé combien il faudroit de temps à l'armée pour se rendre à Lyon: *Je sais*, répondit-il, *le temps dont j'aurois besoin pour faire ce voyage, mais j'ignore celui qu'il faudroit à une armée qui auroit des François à combattre.* Le travail d'apprendre par cœur lui coûtoit infiniment, et cela seul lui auroit fait renoncer à la prédication, si l'espérance de parvenir par ce moyen ne l'avoit soutenu. Nous possédons quelques-uns de ses Discours (entr'autres celui du *Petit nombre des Elus*, qui est son chef-d'œuvre) dans le Recueil des *Sermons choisis pour les jours de Carême*, Liége, 1738, 2 vol. in-12; et on a imprimé en 1778, in-12, son *Petit Carême*, prêché en 1719. Son éloquence, dit M. *d'Alembert* (qui lui succéda à l'académie) fut touchante et sans art, comme la religion et la vérité. Il fut comparé à *Massillon* son confrère; mais son style est moins pénétrant et moins pathétique.

SURUGUE, (Louis) graveur Parisien, né en 1686, et mort

en 1762; et *Pierre-Louis* son fils, né en 1717, et mort en 1772, ont été deux artistes habiles qui ont gravé d'après les meilleurs maîtres.

SURVILLE, (Marguerite-Éléonore-Clotilde-de-Vallon-Chalys de) née à Vallon, château du Bas-Vivarais, sur la rive gauche de l'Ardèche, en 1405, eut pour mère *Pulchérie-de-Fay-Collan*, connue par son esprit à la cour de *Gaston-Phébus*, comte de Foix et de Bearn, et qui inspira à sa fille le goût de la poésie et des occupations littéraires. Celle-ci, dès l'âge de onze ans, traduisit en vers une Ode de *Pétrarque*, avec tant de graces, que *Christine de Pisan* s'écria, après l'avoir lue : *Il me faut céder à cet Enfant tous mes droits au Sceptre du Parnasse. Clotilde* aima *Berenger de Surville*, beau, bien fait, aimable, et l'épousa en 1421. Ce dernier, forcé d'aller rejoindre *Charles VII* au Puy-en-Vélay, ne se sépara point sans douleur de l'épouse à laquelle il venoit de s'unir; et *Clotilde* célèbra la sienne dans une héroïde datée de 1422, et qui est un modèle de sensibilité, de graces, et d'une élégance de style bien extraordinaire pour le temps. Le poëte *Alain Chartier* n'en critiqua pas moins cette pièce, et publia son jugement dans un recueil intitulé : *Flours de belle Rhétorique*. Mad. *de Surville* y répondit par des Rondeaux malins, qui mirent les rieurs de son parti. Elle entreprit alors un grand Poëme sous le titre de *Lygdamir*, et un Roman héroïque et pastoral, appelé le *Châtel d'Amour*. L'un et l'autre n'ont point été publiés, et se sont perdus au milieu des ravages des guerres civiles. Les *Poésies légères* de *Clotilde* avoient été admirées par *Charles* duc d'Orléans, que l'abbé *Sallier* a présenté comme l'un des meilleurs poëtes du siècle où il vécut. Le duc les fit connoître à la reine *Marguerite* d'Ecosse; et celle-ci, voyant que *Clotilde* ne vouloit point céder à ses instances, en quittant sa retraite dans le Vivarais pour la cour, lui envoya une couronne de laurier artificielle, surmontée de douze *marguerites* à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec cette devise faisant allusion au nom de Mad. *de Surville* : « *Marguerite* d'Ecosse à *Marguerite* d'Hélicon. » Celle-ci mourut à plus de quatre-vingt-dix ans, puisqu'elle chanta en 1495 la victoire remportée à Fornoue par *Charles VIII*. La date de sa mort est incertaine; on sait seulement qu'elle fut inhumée à Vessaux, dans la même tombe qui renfermoit déjà les cendres de son fils et de sa belle-fille, qu'elle a célébrés dans ses vers. Les poésies de *Clotilde* offrent l'entrelacement des rimes masculines et féminines, règle à laquelle *Marot*, qui vécut cent ans après elle, ne se conforma jamais, mais qui paroît cependant avoir été suivie par des poëtes plus anciens, tels que *Henri de Croix* et *Jean Molinet*. La naïveté, la vérité des sentimens, la propriété des expressions, la liaison toujours naturelle des idées, beaucoup d'adresse dans les transitions; voilà ce qui frappe le plus dans ces poésies; et l'on ne sera pas fâché de trouver ici les louanges que *Jeanne de Vallon*, descendante de *Clotilde*, et qui vivoit dans le 17e siècle, leur a données : « S'il

est vrai, dit-elle, que le goût consiste principalement à ne point faire entre-choquer le style et le sujet, les couleurs et les genres; à marier avec art, mais sans que l'art y paroisse, des fleurs de tous les pays et de toutes les saisons; à savoir quand il faut prendre vol, l'alentir, tournoyer, s'arrêter enfin ou s'étendre, et sans pour ce épuiser la mine, extraire de l'or ou des diamans d'un terrain dédaigné du vulgaire; en un mot, avec la simple émaillure des champs, simuler quelquefois l'éclat et la fraîcheur des roses de l'antiquité; certes, ou je me trompe fort, ou ce goût, tant de fois outragé, fut le partage de ma *Clotilde*. Elle n'a point de ces éclairs qui d'abord éblouissent d'une lueur blafarde, et ne font que replonger plus tristement dans une obscurité profonde; c'est un jour pur et doux, à propos éclatant, mais d'un éclat ami de la vue, et qui sait récréer les yeux sans les fatiguer. » Les poésies de *Clotilde* n'ont été publiées qu'en l'an 11, par M. *Wanderbourg*, en un vol. in-8°, précédé d'un *Discours* très-bien écrit sur la vie et les ouvrages de *Clotilde*. On doit le Recueil de ceux-ci à *Joseph-Etienne de Surville*, descendant de *Clotilde*, qui fit avec distinction la guerre de Corse et d'Amérique, émigra sous le règne de la terreur, rentra en France, y fut reconnu et fusillé au Puy-en-Vélay le 27 vendémiaire de l'an 7. Ce dernier, fouillant dans ses archives en 1782, aidé d'un feudiste, trouva par hasard le manuscrit de son aïeule. Il l'emporta en Suisse, et s'occupa de sa publication, qui n'a pu avoir lieu que quelques années après sa mort.

SUTELISTE, (Matthieu) Anglois, doyen d'Excester, a publié plusieurs Ecrits de théologie, parmi lesquels ses compatriotes distinguèrent un *Traité* sur la discipline ecclésiastique, Londres, 1591, in-4.° L'auteur mourut quelque temps après la publication de cet ouvrage.

I. SUTTON, (Thomas) célèbre philantrope Anglois, naquit en 1532, dans le comté de Lincoln, et mourut à Hackney en 1611. Il se destina d'abord aux fonctions du barreau; il voyagea ensuite dans diverses contrées de l'Europe, et y apprit le françois, le hollandois et l'espagnol. De retour dans sa patrie, il acheta de l'évêque de Duxham des terres considérables où il découvrit des mines de charbon de terre, qu'il fit exploiter, et qui lui rendirent un profit immense. *Sutton* contracta en outre un riche mariage, et réussit dans toutes ses opérations commerciales. A la mort de son épouse, se trouvant sans enfant, il se retira dans une solitude profonde, et employa sa fortune, en 1611, à fonder en faveur des indigens et des enfans délaissés, le superbe hôpital de *Charter-Housse*.

II. SUTTON, (Samuël) né à Alfreton, mort à Londres en 1752, servit, dans sa jeunesse, sous le duc de *Marleborough*, et établit ensuite un café à Londres. En 1740, il inventa une méthode simple de désinfecter les vaisseaux et de les purger de tout mauvais air, par des tuyaux de communication avec le feu des cuisines. Le médecin *Méad* favorisa cette invention, dont l'utilité fut surpassée par celle des ventilateurs de *Hales*.

SUWAROW, *Voyez* SOUVAROW.

SWANEFELD, (Herman) peintre Flamand, né en 1620, mort en 1680, fut disciple de *Gérard-Dow* et de *Claude Lorrain*. Il excelloit à peindre les ruines et les lieux déserts. On le vit long-temps ne parcourir dans le voisinage de Rome, que les endroits escarpés et solitaires, ce qui le fit surnommer le *Peintre-Hermite*. Ses Tableaux sont très-recherchés.

SWEYNHEIM, (Conrad) *Voyez* PANNARTZ.

II. SWIFT, (Dean) auteur Anglois, mort en 1783 à Worcester, a publié un *Essai* sur la vie et les écrits de *Jonathan Swift*.

SWINTON; (Jean) né en 1703, mort en 1777, fut d'abord chapelain de la Factoterie Angloise à Livourne, et ensuite archiviste de l'université d'Oxford. C'est l'un des auteurs de l'*Histoire universelle*, publiée en Angleterre. Il a publié, en outre, un grand nombre de *Dissertations* sur l'histoire et les antiquités de sa patrie.

SYAGRIA, dame Lyonnoise, fille d'un personnage consulaire, s'illustra dans sa patrie, au cinquième siècle, par ses lumières et sa piété. Les poëtes et les historiens de son temps en ont fait l'éloge.

II. SYDENHAM, (Floyer) né en 1710, étudia à Oxford et s'y rendit célèbre dans la connoissance de la langue grecque. Il a traduit les Œuvres de *Platon*. Son savoir ne le tira pas de l'indigence : arrêté pour dettes contractées chez un traiteur qui le nourrissoit, il mourut en prison en 1788. Le triste sort de *Sydenham* a donné lieu, en Angleterre, à une fondation en faveur des gens de lettres réduits à manquer d'alimens.

SYDER, (Daniel) peintre, né à Vienne en Autriche en 1647, mort à Rome où il avoit fixé son séjour, vers 1699, excella dans son art. Le duc de Savoie l'anoblit, le décora de son ordre et le retint long-temps à sa cour.

IV. SYLVIUS, (Lambert) *ou* VANDEN BOSCH, *ou* DU BOIS, écrivain Hollandois, né vers l'an 1610 à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le desir d'être utile : ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont : I. *Théâtre des Hommes illustres, etc.* Amsterdam, 1660, deux. vol. in-4.° II. *Histoire de notre Temps*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam. C'est une continuation de l'Histoire de *Léon-van-Aitzema*, mais inférieure à celle-ci. *Bernard Costerus*, protestant, a relevé bien des fautes de *Sylvius*, qui décèlent l'homme crédule, plein de passion et même de malignité. III. *La Vie des Héros qui se sont distingués sur la Mer*, in-4° avec figures. Il a encore publié quantité de *Tragédies*, Pièces de vers, etc.

V. SYLVIUS, (François DE LE BOE) né à Hanau dans la Vétéravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, et enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, publiée par *Guillaume Harvée*,

faisoit alors beaucoup de bruit : *Sylvius* la démontra le premier dans cette université, par des preuves incontestables. Il mit en réputation par ses leçons et ses expériences, la chimie, qui avoit été négligée jusqu'alors, et mourut à la Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses *Œuvres*, Amsterdam, *Elzevir*, 1679, in-4°; et Venise, 1708, in-folio.

SYNGE, (Édouard) théologien Anglois, né en 1659, devint archevêque de Tuam en 1741. Il est auteur de 4 vol. in-12, qui renferment plusieurs Ecrits estimés sur la morale et la conduite de la vie civile.

Fin du Tome troisième du 4e Supplément.